
·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME XV.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES,

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à present dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Édifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES; LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, *qui representera l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques, DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME QUINZIEME.

A PARIS,

Chez la veuve DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES DIVISIONS
DE CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LIVRE SEPTIEME.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES

Fin de la Table des Divisions.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le quinzieme Tome de *l'Histoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'Impression. Fait à Paris, le 4 Mars 1759.

CAPPERONNIER.

AVIS AUX RELIEURS.

POUR PLACER LES CARTES.

POUR PLACER LES FIGURES.

HISTOIRE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS, dans l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE XIV.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'AMERIQUE.

INTRODUCTION.

NOus avons remis plus d'une fois, à cet article, la question qui s'est souvent présentée, sur la maniere dont l'Amérique a pû se peupler. Elle a long-tems exercé les Savans de toutes les Nations ; & depuis quelques années, deux célebres Voiageurs (1) ont recueilli avec autant d'ordre que de lumieres, ce qu'on a publié de plus vrai-semblable sur un point si ténébreux. Le premier croit pouvoir conclure de ses recherches, que l'Amérique a commencé à se peupler par la partie la plus orientale de la Tar-

Il est incertain comment l'Amérique est peuplée.

(1) Le P. Lafitau, dans l'Ouvrage qui a pour titre : Mœurs des Sauvages Amériquains, comparées aux Mœurs des premiers tems. A Paris 1724, & le P. de Charlevoix,

tatie, & ne doute point qu'on ne découvre, quelque jour, une jonction de l'une à l'autre : il n'est pas moins persuadé que cette population a commencé peu de tems après le Déluge universel. Le second, donnant moins aux conjectures (*), & ne leur reconnoissant aucun poids, juge que la question n'est pas plus éclaircie qu'elle l'ait jamais été ; mais, en Philosophe, il s'efforce, par quelques réflexions générales, de lui donner la seule clarté qu'elle puisse recevoir. C'est ce qu'on peut substituer ici de plus utile à tant de vaines discussions, qui ont fait la matiere d'une infinité de Livres.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

Comment le Nouveau Monde s'est-il peuplé ? c'est-à-dire, par qui & par quelle voie l'a-t'il été ? Toute la difficulté se réduit à ces deux points. Il semble aisé à l'Auteur de répondre au premier. L'Amérique peut avoir été peuplée, dit-il, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé là-dessus des difficultés qu'on a jugées insolubles, & qui ne l'étoient point. La Religion nous apprend que les Habitans de l'un & l'autre Hémisphere sont les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la terre, & toute la terre a été peuplée. Il a fallu vaincre des difficultés ; elles ont été vaincues. Etoient-elles moins grandes, pour se transporter des extrêmités de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, dans des Iles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique ? Non sans doute. La Navigation qui s'est perfectionnée si visiblement depuis trois ou quatre siecles, étoit peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. On ne doutera pas, du moins, qu'elle ne fût alors au degré de perfection nécessaire pour le dessein que Dieu avoit de peupler toute la terre.

Réflexions sur cette matiere.

Les Savans, qui s'en sont tenus à cette possibilité, ont raisonné juste ; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud, le contraire ne l'est pas non plus : d'ailleurs, des côtes de l'Afrique au Bresil, des Canaries aux Açores, des Açores aux Antilles, des Iles Britanniques & des Côtes de France en Terre-Neuve, la traversée n'est ni longue, ni difficile. On en pourroit dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Iles Marianes, & delà au Mexique. L'Asie a des Iles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes ; & pourquoi l'est-on d'en avoir trouvé en Amérique ? Concevoit-on que les Petits-fils de Noé, lorsqu'ils furent obligés, suivant les desseins de Dieu, de se séparer & de se répandre par toute la Terre, eussent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers ? Il falloit s'en tenir là : mais la question étoit trop simple, & la réponse trop facile. Les Savans prennent plaisir à discuter : ils ont cru pouvoir décider comment & par qui l'Amérique a été peuplée ; & l'Histoire ne leur offrant aucun secours, ils ont entrepris de réaliser de frivoles conjectures. Une simple convenance de nom, une légere apparence, leur ont

dans son discours de l'Origine des Amériquains, qui est à la tête du Journal Historique de ses Voiages.

(*) On ne peut mettre dans un autre ordre le sentiment du P. Fejo, qui suppose les Continens séparés par la violence des Mers & par la submersion des Terres. Voiez le Mercure de France, Février 1758.

paru des preuves; & sur des fondemens de cette nature, ils ont bâti des systêmes si ruineux, qu'on les renverse souvent par un seul fait qui ne peut être contesté. Il est arrivé delà que la question demeurant fort incertaine, on a fait naître de folles difficultés, jusqu'à prétendre que les Amériquains n'étoient pas sortis du premier Homme (*); comme si l'ignorance de la maniere dont un fait est arrivé, devoit le faire juger impossible, ou lui donnoit même le moindre degré de difficulté.

Observat. générales sur l'Amérique.

Ce qui n'est pas moins étrange, c'est que pour arriver au but qu'on se proposoit, on n'ait pas pris le seul moïen qui nous reste; la confrontation des Langues. Il semble, non seulement que la connoissance des principales Langues de l'Amérique, & leur comparaison avec celles de notre Hemisphere, qui passent pour primitives, pourroient conduire à quelque heureuse découverte, mais que ce moïen de remonter à l'origine des Nations n'est pas d'une difficulté qu'on ne puisse vaincre. Nous avons des Voïageurs & des Missionaires, qui ont travaillé sur les Langues de toutes les Provinces du Monde connu. Est-il si pénible de faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, pour les rapprocher des Langues mortes ou vivantes de l'ancien Monde, qui passent pour originales? Les Dialectes mêmes, malgré l'altération qu'elles ont soufferte, tiennent encore assez de la Matrice, pour fournir de grandes lumieres. Au lieu de ce moïen, qu'on a négligé, on a cherché l'origine des Amériquains dans leurs mœurs, leurs usages, leur Religion & leurs Traditions; recherche qui ne peut produire qu'un faux jour. Les anciennes Traditions s'effacent tôt ou tard, faute de secours pour les conserver; & la moitié du monde n'est-elle point dans ce cas? De nouveaux évenemens, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui dissipent les premieres & qui sont dissipées à leur tour. Dans l'espace d'un ou deux siecles, il ne reste rien qui puisse servir de guide pour retrouver la trace des plus anciennes. Les mœurs dégénerent par le commerce avec d'autres Nations, par le mélange de plusieurs Peuples, qui se réunissent, & surtout par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de Gouvernement. Combien cette altération doit-elle être plus sensible parmi des Peuples errans, devenus sauvages, vivans sans principes, & sans regles qui puissent les rappeller aux mœurs antiques, telles que l'éducation & la Societé? Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & celles qu'on abandonne sont bientôt oubliées; ajoutons que la privation des choses en fait perdre les noms avec l'usage. Enfin rien n'est sujet à de plus promptes & de plus étranges révolutions que la Religion. Après avoir renoncé une fois à la véritable, on n'est pas long-tems sans la perdre de vue: & dans le labyrinthe d'erreurs où l'on s'engage, le fil de la vérité devient impossible à retrouver. On en peut donner un exemple peu éloigné: les Boucaniers de Saint Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de Commerce qu'entr'eux; en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice, ou d'instruction, ou d'une autorité qui fût capable de les retenir, ils en étoient venus à n'avoir plus, du Christianisme, que le caractere du Baptême. S'ils avoient subsisté jusqu'à la troisieme génération,

Lumieres qu'on peut espérer de la confrontation des Langues.

Changemens des Traditions.

(*) Tout le monde connoît le systême de la Peyrere.

leurs Petits-fils n'auroient pas été mieux instruits, que les Habitans de la Nouvelle Guinée ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raison: & n'est-ce pas ainsi qu'on a trouvé dans le culte de plusieurs Nations Idolâtres, des cérémonies qui semblent copiées des nôtres (2)?

Rapport des Langues entr'elles.

Il n'en est pas de même des Langues: quoiqu'une Langue vivante soit sujette à de continuels changemens, & qu'on ne puisse dire d'aucune qu'elle se soit conservée dans sa pureté originale, les changemens que l'usage y apporte ne leur font pas perdre ce qui les distingue essentiellement des autres. On sait que des Dialectes mêmes, il n'est pas toujours difficile de remonter aux Langues meres, qui se font reconnoître par leur énergie, ou parcequ'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses dont elles sont les signes; d'où l'on peut conclure que si l'Amérique en a quelques-unes auxquelles on trouve ces caracteres, il ne doit rester presqu'aucun doute qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues, & par conséquent que les Nations qui les parlent n'aient passé dans cet Hémisphere assez peu de tems après la dispersion des Peuples; surtout, si dans notre Continent elles sont tout à-fait inconnues. Pourquoi supposeroit-on que les Arriere-petits-fils de Noé n'aient pû passer dans le Nouveau Monde? Noé, l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire qui ait jamais existé, d'un Navire qui devoit voguer sur une Mer sans bornes, & qu'il devoit garantir de tant d'écueils, ignoroit-il, & n'auroit-il pas communiqué à ses Enfans, l'art de naviguer dans un Océan plus calme, & renfermé dans ses anciennes limites? Pourquoi jugeroit-on même que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge? Est-il vraisemblable que Noé & ses Enfans n'aient connu que la moitié du Monde? & Moïse ne nous apprend-il pas que toutes les Terres & les Iles ont été peuplées? Ce seroit une étrange présomption, de soutenir, contre un témoignage si formel, que la navigation est un pur effet de l'audace humaine, & qu'elle n'entroit point dans les vues directes du Créateur.

Progrès des Anciens dans la navigation.

Il est certain que l'Art de la Navigation a eu le sort de quantité d'autres Arts, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres aient été privés, dont quelques-uns se sont perdus, & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de Nations: mais la raison, comme la Religion, nous rappelle toujours à ce principe, que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux qui devoient les remplir. On peut croire que plusieurs ne sont tombés dans l'oubli, que parcequ'ils n'étoient plus nécessaires, & mettre de ce nombre la navigation de long cours, lorsque toutes les parties de la Terre ont eu quelques Habitans. Il suffisoit, pour le commerce, de ranger les Côtes, & de traverser aux Iles les plus proches. Qui s'étonnera, que faute d'usage on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si variable & sujet à tant d'orages? Pourquoi s'imaginer même qu'on l'ait perdu sitôt? On lit, dans plusieurs endroits de Strabon, que les Habitans de Cadix avoient de grands Vaisseaux, & qu'ils excelloient dans la Navigation (3).

(2) Voïez, ci-dessus, les Voïages au Tibet.
(3) Voïez l'Introduction du Tome I de ce Recueil.

Pline regrette que de son tems elle ne fût pas aussi parfaite, qu'elle l'avoit été plusieurs siecles auparavant. Les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Acosta convient que Vasco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique, l'usage de la Boussole. Une tradition des Insulaires de Madagascar porte que les Chinois ont envoïé une Colonie dans leur Ile. Rejetter cette Tradition, sur l'impossibilité de naviguer si loin sans Boussole, c'est une pétition de principe; car si la Boussole est nécessaire pour aller de la Chine à Madagascar, on en peut conclure, avec le même droit, que les Chinois qui ont passé dans cette Ile connoissoient donc l'usage de la Boussole. C'est un point d'Histoire bien établi, que ces mêmes Chinois, dont l'origine remonte aux Petits-fils de Noé, avoient anciennement des Flottes: qui a pû les empêcher de passer au Mexique par la route des Philippines, que les Espagnols font tous les ans? Delà, rangeant la Côte, ils ont pû peupler toute l'Amérique, du côté de la Mer du Sud. Les Iles Marianes, & tant d'autres qu'on ne cesse pas de découvrir dans l'espace de Mer qui sépare la Chine & le Japon, de l'Amérique, peuvent avoir été peuplées par la même voie. Les Habitans des Iles de Salomon, ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Australes, ressemblent si peu aux Amériquains, que si l'on ne remonte aux tems les plus éloignés, on ne peut leur attribuer une même origine. Leur ignorance ne permettra jamais de savoir d'eux-mêmes d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Païs sont peuplés: quelques-uns peuvent l'avoir été par accident, & s'ils ont pu l'être ainsi, pourquoi ne l'auroient-ils pas été dans le même tems & par la même voie que les autres parties de la Terre? Les anciens Celtes & les Gaulois, si renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoïé tant de Colonies jusqu'aux extrémités de l'Asie & de l'Europe, & dont il y a beaucoup d'apparence que l'origine remonte jusqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pû pénétrer par les Açores jusqu'en Amérique? & si l'on objecte que ces Iles étoient sans Habitans au XVe siecle, on répondra que ceux qui les découvrirent les premiers passerent plus loin, sans doute, dans d'autres Iles plus grandes & plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Esquimaux & quelques autres Peuples de l'Amérique méridionale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Nations du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoitre qu'ils descendent des premiers, & qu'ils n'ont rien de commun avec les seconds. Il ne paroît pas même que leur origine soit ancienne; & l'on peut supposer, avec beaucoup de vrai-semblance, que des Païs si peu habitables ont été habités des derniers.

Observat. générales sur l'Amérique.

Différence absolue de quelques Peuples du Nouveau Monde.

Mais il n'en est pas de même du reste de l'Amérique: on ne se persuadera jamais qu'une si grande partie de la Terre ait été ignorée des premiers Fondateurs des Nations. La raison qui se tire du caractere des Amériquains, & des premieres peintures de leur barbarie, ne prouve rien contre leur antiquité. Il n'y a pas plus de trois mille ans que l'Europe étoit remplie de Peuples aussi sauvages; & l'on y en trouve encore quelques restes. L'Asie, le premier séjour des Hommes, & par conséquent la

Changemens qui donnent de la ressemblance à d'autres.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

premier Siége de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, la source des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés d'une épaisse barbarie? L'Egypte, d'où sont venues les plus belles connoissances, la Monarchie des Abissins, autrefois dans une si grande splendeur, la Lybie & la Mauritanie, qui ont produit tant d'Hommes célebres, n'ont-elles pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples qui sembloient n'avoir d'humain que la figure, & ne sont-elles pas retombées aujourd'hui dans la plus profonde ignorance? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, si longtems ignorés du reste du Monde, soient devenus sauvages & barbares, & que leurs plus puissans Empires aient manqué de mille choses, qu'on croïoit d'une indispensable nécessité dans notre Hémisphere? Qu'on recherche ce qui avoit rendu les Montagnards des Pyrenées si féroces, quelle est l'origine des Lapons & des Samojedes, d'où sont venus les Caffres & les Hottentots, pourquoi sous les mêmes paralleles il y a des Negres en Afrique, & des Peuples qui ne sont pas noirs; les mêmes réponses pourront convenir aux mêmes questions, touchant les Esquimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guaranies & les Patagons. A ceux qui demandent pourquoi les Ameriquains n'ont point de barbe, ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plûpart sont d'une couleur rougeâtre, on peut demander aussi pourquoi la plûpart des Afriquains sont noirs? Cette question n'a point de rapport à l'origine des Amériquains.

Autres argumens

Enfin personne ne doute que les Nations primitives ne se soient mêlées & divisées plusieurs fois. Les guerres étrangeres & domestiques, aussi anciennes que les passions dans les Hommes, la nécessité de se séparer & de s'éloigner, tantôt parcequ'un Païs ne pouvoit plus contenir ses Habitans, qui se multiplioient trop, tantôt parceque les plus foibles se voïoient chassés par les plus forts, l'inquiétude & la curiosité naturelles, mille autres raisons qui ont dû produire une infinité de transmigrations, les désordres dont ces changemens devoient être accompagnés, la difficulté de conserver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs, transplantés dans des Païs incultes, éloignés de tout commerce avec les Nations civilisées, les accidens imprévus, les tempêtes les naufrages, combien de causes, qui ont contribué sans doute à peupler toutes les parties habitables de la Terre? & doit-on s'étonner de certains rapports, qu'on remarque aujourd'hui entre des Nations fort éloignées les unes des autres, ou de la différence qui se trouve entre des Nations voisines? Ne conçoit-on pas qu'une partie de ces Hommes errans, ou forcés de se réunir pour se défendre, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur, a pû former des corps de Monarchie, accepter des Loix, & composer avec le tems de nombreuses Nations? Telle fut l'origine des plus grands Empires, dans l'ancien Monde; telle peut avoir été celle du Mexique & du Perou dans le Nouveau.

Mais, au défaut des monumens historiques, dont on ne peut esperer de lumieres, on répete qu'il n'y a que la connoissance des Langues primitives, qui puisse jetter quelque jour dans ces ténebres. Elle feroit du moins distinguer, dans ce prodigieux nombre de Peuples qui habitent l'Amérique, ceux qui parlant des Langues absolument différentes des nôtres, y doivent

être passés dès les premiers tems, & ceux qui, par quelque analogie de leurs Langues avec celles qui sont en usage dans les trois autres parties du Monde, doivent faire juger que leur transmigration est plus récente (4).

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Idée générale des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

CHAMPLAIN, l'Escarbot, la Hontan & la Potherie, s'étendent beaucoup sur le caractere & les usages des Habitans de l'Amérique Septentrionale; mais ils n'avoient que les lumieres ordinaires au commun des Voïageurs, c'est-à-dire celles qui s'acquerent dans un séjour passager, & par

(4) Quoiqu'on n'embrasse point ici le sentiment du P. Lafitau, on croit devoir le rapporter dans ses propres termes; d'autant plus qu'aïant donné une grande partie de sa vie à l'étude de cette question, & l'aïant traitée après quantité d'autres Savans, dont il a pû joindre les lumieres aux siennes, son autorité doit toujours être d'un grand poids.

Mon opinion, dit-il, est que la plus grande partie des Peuples de l'Amérique viennent originairement de ces Barbares, qui occuperent le Continent de la Grece & de ses Iles, d'où aïant envoïé de tous côtés diverses Colonies pendant plusieurs siecles, ils furent obligés d'en sortir enfin tous, ou presque tous, pour se répandre en divers Païs, aïant été chassés en dernier lieu par les Cadméens, ou Agenorides, qu'on croit être les Peuples d'Og, Roi de Bazan, dont il est parlé dans l'Ecriture: ce qui arriva à peu-près dans le tems que les Chananéens, fuïant devant les Hébreux & contraints de ceder la Place, alloient inonder eux-mêmes, comme un torrent, d'autres Contrées, où ils trouvoient des Ennemis moins redoutables. Il est constant que ses Barbares ont occupé la Grece avant ces Peuples, qu'on a connus depuis sous le nom de Grecs; & quoique dans la suite, les Auteurs, surtout les Poëtes, aient appliqué à ceux-ci les noms de ces premiers Peuples Barbares, les Grecs étoient néanmoins très différens, & n'étoient autres que ces Agénorides, qui avoient apporté du Païs des Chananéens, les Lettres, & peut-être la Langue Grecque, qu'ils substituerent à celle de ces Barbares, dont il ne resta presque plus aucun vestige. Cet évenement paroît antérieur à la fondation de Tyr & de Sidon, ou du moins à la splendeur de ces deux Villes maritimes, qui établirent encore, depuis, plusieurs Colonies dans la Grece, dans l'Afrique & dans les Espagnes. Ces Barbares quoique confondus dans les Histoires, par une multitude de noms particuliers, sont néanmoins assez universellement compris sous les noms géneriques de Pelagiens & d'Helleniens, qui de quelques Peuples particuliers étoient passés à toute la Nation. On les trouve assez souvent mêlés dans l'Histoire; cependant les Pelagiens étoient différens des Helleniens, en ce que ceux-ci, qui cultivoient un peu la Terre, étoient un peu plus fixes & plus sédentaires que les premiers, lesquels ne semoient point, ne vivoient que du fruit des arbres, de la Chasse, de la Pêche, & de ce que le hasard pouvoit leur présenter, n'habitoient que dans des Tentes, décampoient à la moindre occasion, & menoient une vie errante, par état & par nécessité.

Ceux, qui connoîtront bien les Peuples Barbares de l'Amérique Septentrionale, y trouveront le caractere de ces Helleniens & de ces Pélagiens: les uns, compris sous la Langue Hurone, cultivent des champs, bâtissent des Cabanes, & sont assez stables dans un même lieu. Au contraire, la plûpart des Algonquins & des Sauvages du Nord sont profession d'une vie vagabonde, & ne vivent que du bénéfice du hasard. C'est à peu-près la même distinction des Peuples, dans l'Amerique Septentrionale. Leurs mœurs & leurs coutumes ont une si grande ressemblance avec celles de ces Peuples Barbares, qu'on croit les y reconnoître, mais je crois distinguer plus particulierement les Iroquois & les Hurons dans ces Peuples de la Thrace Asiatique, qui des extrémités de l'Asie Mineure, & de la Lycie même pénetrerent dans le Pont, & s'arrêterent dans l'Asie & dans l'Areiane.

Les preuves historiques & morales de ce sentiment composent les quatre Tomes de l'Ouvrage du P. Lafitau.

une vue superficielle. Deux Missionnaires ont fait, pendant trente ans, leur étude du même objet ; & c'est particulierement à leur témoignage, qu'on croit devoir s'attacher.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Idée qu'on s'en faisoit avant les découvertes.

Observons d'abord, avec le P. Lafitau, qu'on se représentoit anciennement les Habitans des Terres inconnues comme une espece de monstres, nus, couverts de poil, vivant dans les Bois sans societé, comme des Ours, & qui n'avoient avec l'Homme qu'une ressemblance imparfaite. On s'en formoit cette idée à Carthage, au retour du fameux Voïage d'Hannon (5). Ce Général, aiant réçu la commission de chercher de nouvelles Terres en rangeant les Côtes d'Afrique, rapporta, de son Expédition, des peaux fort velues, qui étoient apparemment celles de deux Singes femelles, de cette espece qui approche le plus de l'Homme par la taille & la figure, tels qu'on en voit encore dans l'Ile de Borneo, & les fit passer pour des peaux de Femmes sauvages, qui furent placées, comme une rareté singuliere, dans le Temple de Venus. Il paroit même qu'en France, on n'étoit pas revenu de cette prévention sous le regne de Charles VI (6). Cependant elle étoit d'autant plus éloignée de la vérité, que les Sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent soigneusement, n'ont pas un poil sur le corps, & que s'il leur en vient à quelque partie, ils se hâtent d'en ôter jusqu'à la racine. On lit, dans toutes les Relations, que lorsqu'ils voïoient des Européens pour la premiere fois, leur plus forte admiration tomboit toujours sur les grandes barbes qu'on nourrissoit alors en Europe, & qu'ensuite ils en rioient, comme d'une étrange difformité. Mais les Eskimaux, & deux ou trois Nations de l'Amérique méridionale, ont naturellement de la barbe. En général, tous ces Indiens dont il est ici question, naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles & les sucs d'herbes dont ils se graissent, le Soleil & le grand air, changent leur couleur à mesure qu'ils avancent en âge ; mais d'ailleurs, ils ne nous cedent en rien pour les qualités du corps, & sur plusieurs points la comparaison ne seroit point à notre avantage. La plûpart sont d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnés, d'une complexion saine, lestes, adroits & robustes. Ils vivroient très longtems, s'ils apportoient plus de soin à ménager leurs forces ; mais ils les ruinent par des marches forcées & par des abstinences outrées, suivies d'une intempérance excessive. L'eau-de-vie, funeste présent des Européens, pour lequel ils ont une passion qui va jusqu'à la fureur, & qu'ils ne boivent que pour s'enivrer, a comme achevé leur perte ; ou du moins elle n'a pas peu contribué au dépérissement d'une infinité de Nations, qui sont aujourd'hui réduites à la vingtieme partie de ce qu'elles étoient au commencement du dernier siecle.

Leur figure & leurs qualités naturelles.

Corruption de leurs mœurs.

Dans les Païs qui tirent vers le Sud, ils ne gardent aucune mesure dans le commerce des Femmes, qui sont aussi d'une lasciveté sans bornes. Delà vient la corruption des mœurs, qui s'est répandue parmi les Nations Septentrionales. On sait par le témoignage des Missionnaires, que les Iro-

(5) Voy. la premiere page du Tom. XII.

(6) Personne n'ignore l'Hist. de cette fameuse Mascarade, qui produisit un accident dont ce Prince eut l'esprit toujours un peu dérangé. Voïez Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI. années 1392. p. 93.*

quois

quois étoient assez chastes, avant qu'ils fussent en liaison avec les Illinois & d'autres Peuples voisins de la Louisiane : mais, en les fréquentant, ils ont appris à les imiter. La molesse & la lubricité vont à l'excès dans ces quartiers méridionaux. On y voit des Hommes, qui ne rougissent point d'être habituellement vêtus en Femmes, & de s'assujetir à toutes les occupations de ce sexe ; usage venu, dit-on, d'un principe de Religion, mais qui a vrai-semblablement sa naissance dans la dépravation du cœur. Ces efféminés ne se marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes passions. On ajoute néanmoins que dans leurs Nations mêmes, ils sont souverainement méprisés. D'un autre côté, les Femmes, quoique d'une complexion forte, sont peu fécondes. Outre plusieurs raisons, telles que l'usage de nourrir les Enfans de leur lait jusqu'à l'âge de six ou sept ans, de ne point habiter avec leurs Maris dans cet intervalle, & de n'en être pas moins ardentes au travail, on attribue surtout leur stérilité, à l'infâme coutume qui permet aux Filles de se prostituer avant leur mariage.

Caractère, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentr.

Il paroît certain au P. de Charlevoix que les Sauvages de la Nouvelle France ont de grands avantages sur nous. Il compte, dit-il, pour le premier, la perfection de leurs sens. Malgré la nége, qui les éblouit, & la fumée qui les tourmente, pendant six mois de l'année, leur vue ne s'affoiblit point : ils ont l'ouie extrêmement subtile ; & l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu longtems avant que de l'avoir pû découvrir. C'est à cette raison sans doute qu'il faut attribuer leur aversion pour l'odeur du musc, & pour toutes les odeurs fortes : on prétend même qu'ils ne trouvent d'agréable, que celle des choses comestibles. Leur imagination tient du prodige ; il leur suffit d'avoir une fois passé dans un lieu, pour en conserver une idée juste, qui ne s'efface jamais. Ils traversent les plus vastes & les plus sauvages Forêts sans s'égarer, lorsqu'en y entrant ils se sont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie & des environs du Golfe Saint Laurent s'embarquent souvent dans leurs Canots d'écorce, & passent à la Terre de Labrador pour chercher les Eskimaux, lorsqu'ils sont en guerre : ils font en pleine Mer trente & quarante lieues sans boussole, & vont aborder exactement à l'endroit où ils se sont proposés de prendre terre. Dans les jours les plus obscurs, ils suivent le Soleil sans se tromper : ce talent n'est pas le fruit de leurs observations ; ils le doivent à la Nature. Les Enfans, qui ne sont jamais sortis de leur Habitation, marchent avec autant de certitude que les anciens Voïageurs. A la beauté de l'imagination, ils joignent la vivacité, & tous leurs discours s'en ressentent. Ils ont la répartie prompte (7). Leurs harangues, dit le même Voïageur, sont remplies de traits » lumineux, qui auroient obtenu des applaudissemens dans les Assemblées » publiques de Rome & d'Athenes. On attribue à leur éloquence, cette » force, ce naturel, ce pathétique, que l'Art ne donne point & que les » Grecs admiroient dans les Barbares : quoiqu'elle ne soit pas soutenue

Avantages qu'ils ont sur nous.

(7) Elle est même ingénieuse, & l'on en cite un exemple. Un Outaouais, mauvais Chrétien & grand ivrogne, à qui l'on demanda dequoi il croïoit que fût composée l'Eau-de-vie dont il étoit si friand, répondit que ce devoit être un extrait de langues & de cœurs ; car, ajouta-t'il, quand j'en ai bû je ne crains rien, & je parle à merveille.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

» par l'action, qu'ils ne gesticulent point, & qu'ils n'élevent point la voix, » on sent qu'ils sont pénétrés de ce qu'ils disent; ils persuadent.

Avec une si belle imagination, ils ont la mémoire excellente, sans aucun de ces secours, que nous avons inventés pour aider la nôtre ou pour y suppléer : on auroit peine à se figurer combien de sujets ils traitent dans leurs conseils, avec quel ordre, & dans quel détail. Quelquefois ils se servent de petits bâtons, pour se rappeller divers articles : mais alors ils parlent quatre ou cinq heures de suite, ils étalent vingt présens, dont chacun demande un discours entier, ils n'oublient rien, & jamais on ne les voit hésiter. Leur narration est nette & précise : ils emploient beaucoup d'allégories & d'autres figures, mais vives, avec tous les agrémens qui conviennent à leur Langue. La plûpart ont le jugement droit, & vont d'abord au but, sans jamais s'écarter ou prendre le change; ils conçoivent aisément tout ce qui ne passe point leur portée? Cependant on ajoute que pour les former aux Arts dont ils n'ont pas encore eu l'idée, il faudroit un long travail; d'autant plus qu'ils méprisent beaucoup tout ce qui ne leur est pas nécessaire. Il ne seroit pas aisé, non plus, de les rendre capables de contrainte, & d'application aux choses purement intellectuelles, dont on auroit peine à leur faire sentir l'utilité. Mais, pour tout ce qui les intéresse, ils ne négligent & ne précipitent rien. Autant qu'ils apportent de flegme & de circonspection à prendre leur parti, autant ils mettent d'ardeur dans l'exécution. Enfin la plûpart ont une noblesse & une égalité d'ame, qui ne sont pas communes en Europe avec tous les secours qu'on y peut tirer de la Religion & de la Philosophie. Les disgraces les plus subites ne causent pas même d'alteration sur leur visage. Leur constance dans les douleurs est au-dessus de toute expression, & paroît commune aux deux sexes. Une jeune Femme sera des jours entiers dans le travail de l'enfantement, sans jetter un cri. Les moindres marques de foiblesse la feroient juger indigne d'être Mere, parcequ'on ne la croiroit capable de produire que des lâches. On verra que dans les supplices, qui sont le fruit de leurs guerres, des Prisonniers de tout âge & de tout sexe souffrent pendant plusieurs heures, & quelquefois pendant plusieurs jours, ce que le feu a de plus cuisant, & tout ce que la plus industrieuse fureur peut inventer, sans qu'il leur échappe même un soupir. Au milieu de ces tourmens, leur occupation est d'irriter leurs Bourreaux par des injures & des reproches. Quelque explication qu'on veuille donner à cette insensibilité, elle suppose nécessairement un extrême courage. A la vérité, les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & ne manquent point d'y accoutumer leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On voit de petits Garçons & de jeunes Filles se lier par un bras les uns aux autres, & mettre entre deux un charbon ardent, pour voir qui le secouera le premier. L'habitude du travail leur donne une autre facilité à supporter la douleur : il n'y a point d'Hommes au monde, qui se ménagent moins dans leurs Voïages & dans leurs Chasses. Mais ce qui prouve que leur constance est l'effet d'un véritable courage, c'est qu'ils ne l'ont pas tous au même degré. On ne s'étonnera point qu'avec une ame si ferme, ils soient intrépides dans le danger, & braves à toute épreuve. Le P. de Charlevoix convient qu'ils s'exposent le moins

qu'ils peuvent, parcequ'ils ont mis leur gloire, dit-il, à n'acheter jamais la victoire trop cher, & que leurs Nations étant peu nombreuses, ils ont pour maxime de ne pas s'affoiblir : mais ils se battent en Lions, & la vue de leur sang ne fait que les animer.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Ce qui cause beaucoup d'étonnement dans une race d'Hommes dont l'extérieur n'annonce que de la barbarie, c'est de leur voir entr'eux une douceur & des égards, qu'on ne trouve point dans le peuple des Nations les plus civilisées. On n'admire pas moins la gravité naturelle & sans faste qui regne dans leurs manieres, dans leurs actions, & jusques dans la plûpart de leurs amusemens, les déférences pour leurs égaux, & le respect des jeunes gens pour les vieillards. Rien n'est si rare que de voir naître entr'eux des querelles ; & jamais elles ne sont accompagnées d'expressions indécentes, ni de ces juremens si familiers en Europe. Un de leurs principes, celui même dont ils sont le plus jaloux, est qu'un Homme ne doit rien à un autre Homme ; & d'une si mauvaise maxime, ils concluent qu'il ne faut pas faire tort à ceux dont on n'a pas reçu d'offense. Malheureusement cette maxime ne s'étend qu'à leur Nation, & ne les empêche point d'attaquer des Peuples dont ils n'ont à faire aucune plainte, ou de pousser trop loin la vangeance.

D'ailleurs on se garde bien de donner leurs bonnes qualités pour des vertus : le tempétamment & la vanité y ont une grande part. Ces Hommes, qui nous paroissent si méprisables au premier coup d'œil, sont les plus méprisans de tous les mortels, & ceux qui s'estiment le plus (8). Ils sont esclaves du respect humain, legers, inconstans, soupçoneux à l'égard des Européens, traitres lorsqu'il est question de leur intérêt, dissimulés & vindicatifs à l'excès. La vangeance est une passion que le tems ne rallentit point dans leur ame : c'est le plus cher héritage qu'ils laissent à leurs Enfans ; il passe de génération en génération, jusqu'à ce que la race offensée trouve l'occasion d'assouvir sa haine. Ce qu'on appelle même les qualités du cœur ne mérite pas le nom de vertus dans les Sauvages. S'il en faut croire un Observateur, qui porte ici fort loin l'Analyse, mais qui avoit donné une partie de sa vie à cette étude, « leur amitié, leur compassion, leur reconnoissance & leur attachement ne sont point dans le cœur : c'est moins en eux l'effet d'un bon naturel, que de la réflexion ou de l'instinct. Le soin qu'ils prennent des Orphelins, des Veuves & des Infirmes, l'hospitalité, qu'ils exercent d'une maniere admirable, ne sont pour eux qu'une suite de la persuasion où ils sont, que tout doit être commun entre les Hommes. Les Peres & les Meres ont pour leurs Enfans une tendresse d'affection qui va jusqu'à la foiblesse ; mais qui est purement animale. Les Enfans, de leur côté, n'ont aucun retour naturel pour leurs Parens, & les traitent quelquefois avec indignité (9).

(8) Les plus orgueilleux étoient les Hurons ; mais les Iroquois, depuis leurs succès, le sont devenus encore plus.

(9) Entre plusieurs exemples, on raconte qu'un Iroquois, qui avoit servi longtems dans nos Trouppes, en qualité d'Officier, rencontra son Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorsque le Pere se fit reconnoître. Il s'arrêta, & lui dit : tu m'as donné une fois la vie ; je te la donne à mon tour. Mais ne te retrouve pas une autre fois sous ma main, car je suis quitte de ce que je te devois.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Mais si la Nature n'a pas donné de goût aux Sauvages pour les douceurs de l'amitié, ils en ont du moins reconnu l'utilité. Chacun se fait un Ami, à peu-près du même âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des nœuds indissolubles. Deux Hommes, une fois unis à leur maniere, doivent tout entreprendre & tout risquer pour s'aider & se secourir mutuellement. La mort même, dans leurs idées, ne les sépare que pour un tems : ils comptent de se rejoindre dans un autre Monde, pour ne se plus quitter, & sont persuadés qu'ils auront toujours besoin l'un de l'autre (10). On assure même que lorsqu'ils sont en différens lieux, ils s'invoquent mutuellement ; ce qui doit être entendu, comme on le verra bientôt, des Génies tutélaires qu'ils s'attribuent. Quelques-uns prétendent qu'il se glisse un odieux désordre dans ces Associations, & le même Ecrivain se contente d'ajouter qu'il ne le croit pas général.

Couleur des Sauvages.

Il condamne, avec le P. Lafitau, ceux qui ont prétendu que la couleur des Indiens de l'Amerique Septentrionale faisoit une troisieme espece entre les Blancs & les Noirs. Ils sont, dit-il, fort basanés, & d'un rouge sale & obscur ; ce qui est plus sensible encore dans la Floride, dont la Louisiane fait partie : mais cette couleur n'est rien moins que naturelle ; elle vient des fréquentes frictions dont ils ont l'usage ; & l'on devroit même s'étonner qu'étant sans cesse exposés à la fumée en Hiver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en Eté, & dans toutes les Saisons aux intempéries de l'air, ils ne soient pas encore plus noirs. Il est moins facile d'expliquer d'où vient qu'à l'exception des cheveux, qu'ils ont tous fort noirs, des cils & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps ; & presque tous les Américains leur ressemblent sur ce point. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs Enfans naissent avec un poil rare, assez long, qui disparoît dans l'espace de huit jours. On voit aussi quelques poils au menton des Vieillards, comme il arrive en Europe aux Femmes d'un certain âge. Les uns attribuent cette singularité à l'usage de fumer du Tabac, qui est commun aux deux sexes : d'autres en trouvent une cause plus vraisemblable, dans la qualité de leur sang, qui étant plus pur avec des alimens si simples, produit moins de ces superfluités, dont le nôtre, qui est plus grossier, fournit une si grande abondance. On ajoute que c'est cette même simplicité d'alimens, qui les rend si legers à la course, & qu'ils deviennent plus pesans lorsqu'ils usent des nôtres.

Leur poil.

Quoique les observations précédentes conviennent à la plus grande partie des Nations Sauvages, on y remarque néanmoins plusieurs différences ; & c'est ici le lieu de rassembler les connoissances qu'on doit aux Missionnaires, sur les divers Peuples qui habitent cette grande partie du Continent. La Hontan, qui a donné une assez longue liste de leurs noms, est accusé là-dessus de tant d'infidélités ou d'erreurs, qu'on n'ose rien hasarder ici sur son témoignage.

(10) Un Sauvage, menacé de l'Enfer par un Missionnaire, lui demanda s'il croïoit que son Ami, mort depuis peu, fût dans ce lieu de supplices ; le Missionnaire répondit qu'il esperoit que le Ciel lui auroit fait grace. Je n'y veux donc pas aller non plus, reprit le Sauvage ; & ce motif l'engagea à mener une vie Chrétienne.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

En commençant par le Nord, les Eskimaux, dont on a déja fait une curieuse peinture (11), sont les seuls Habitans connus de cette vaste Contrée qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada & la Mer du Nord. On en a même trouvé assez loin, en remontant la Riviere de Bourbon, qui descend de l'Ouest dans la Baie d'Hudson. L'origine de leur nom n'est pas certaine; mais on prétend qu'il signifie *Mangeur* de viande crue (12); & réellement, de tous les Amériquains, on ne connoît qu'eux qui mangent de la chair crue, quoiqu'ils aient aussi l'usage de la faire cuire ou sécher au Soleil. Il n'y en a point qui remplissent mieux la premiere idée qu'on s'est formée des Sauvages en Europe. On a déja remarqué que c'est presque le seul Peuple de l'Amérique qui ait de la barbe. Les Eskimaux en ont jusqu'aux yeux, & si épaisse, qu'on a peine à découvrir quelques traits de leurs visages. Ils ont d'ailleurs quelque chose d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges & fort sales, les cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, & tout l'extérieur fort brute. Leurs mœurs & leur caractere ne démentent point cette physionomie. Le peu de ressemblance & de commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voisins ne laisse aucun doute qu'ils n'aient une origine différente de celle des autres Amériquains; & le Pere de Charlevoix ne la cherche pas plus loin qu'en Groenland (13). On connoît peu les autres Peuples qui sont aux environs & au-dessus de la Baie d'Hudson. Dans la partie méridionale de cette Baie, le Commerce se fait avec les Mistassins, les Monsonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ces derniers y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac qui est au Nord, ou au Nord-Ouest des Sioux, & que leur Langue est une dialecte de celle de la même Nation. Les trois autres sont de la Langue Algonquine: les Cristinaux, ou *Killistinons*, viennent du Nord du Lac supérieur; mais les Sauvages des Rivieres de Bourbon & de Sainte Therese, n'ont aucune ressemblance de langage avec les uns ni les autres. Ceux qui les ont fréquentés leur donnent à-peu-près la Religion & les usages des Peuples du Canada. Tous ces Indiens, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont compris dans les Relations Françoises sous le nom générique de Savanois, parceque le Païs qu'ils habitent est bas, marécageux, peu fourni de bois, & qu'en Amerique on appelle Savanes ces terreins humides qui ne sont utiles à rien.

Diversité des Nations sauvages.

En remontant au Nord de la Baie, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde celle du *Loup marin*. Leurs bords sont habités par des Sauvages, auxquels on a donné le nom bizarre de *Plats côtés de chiens*, sans qu'on en connoisse l'origine. Ces Barbares sont souvent en guerre avec les Savanois; mais les uns, ni les autres, ne traitent point leurs Prisonniers avec cette cruauté qui est en usage chez les Canadois; ils se contentent de les retenir Esclaves. On sait, de leurs usages, que les Filles ne se marient, parmi eux, qu'avec qui & lorsqu'il plaît à leurs Peres; que le Gendre est obligé de demeurer chez le

(11) Voïez, ci-dessus, l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson.

(12) Esquimanosic est, dit-on, un mot de la Langue Abenaquoise, qui a la même signification.

(13) Hist. de la Nouv. France, l. 1. p. 17.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Pere de sa Femme, & de lui être soumis, jusqu'à ce qu'il lui naisse des Enfans; que les Garçons quittent de bonne heure la Maison paternelle; que les corps des Morts sont brûlés, & leurs cendres enterrées dans une écorce d'arbre; qu'on dresse avec des perches une espece de monument sur la Tombe, & qu'on y attache du Tabac, avec l'arc & les fleches du Mort. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un grand Festin. La guerre est moins en honneur, chez eux, que la chasse : mais pour obtenir le titre de bon Chasseur, il faut avoir commencé par un Jeûne de trois jours, & s'être barbouillé de noir pendant le même tems. Après cette épreuve, le Novice offre à la Divinité du Païs un morceau de chacune des Bêtes qui se prennent ordinairement à la Chasse; c'est ordinairement la langue & le muffle. Ses Parens n'y touchent point; mais il en peut traiter ses Amis & les Etrangers. Au reste ces Sauvages sont d'un parfait désintéressement & d'une fidélité à toute épreuve : ils ne peuvent souffrir le mensonge, & la fourberie leur est en horreur. On ne connoît pas mieux les Peuples Septentrionaux, parcequ'on n'a jamais eu avec eux de Commerce bien reglé (14).

Les Nations plus méridionales se divisent en trois classes, distinguées par leurs Langues & par leur génie particulier. Cette étendue de Païs, qu'on peut appeller proprement la Nouvelle France, & qui n'a de bornes au Nord que du côté de la Baie d'Hudson, cédée aux Anglois par le Traité d'Utrecht; à l'Est, que la Mer; au Sud, les Colonies Angloises; la Louisiane au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Oüest, cette vaste étendue n'a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées; la Siouse, l'Algonquine & la Huronne. On connoît peu les Peuples qui appartiennent à la premiere, & l'on ignore jusqu'où elle s'étend. Les François n'ont eu jusqu'à présent de commerce qu'avec les Sious & les Assiniboils, & jamais il n'a été constamment suivi. Quelques Missionnaires ont tenté de faire, chez les premiers, un Etablissement qui n'a pas eu de succès. Ils en ont parlé comme d'un Peuple docile, de qui l'on pouvoit espérer beaucoup de lumieres sur tout ce qui est au Nord Ouest du Mississipi. Ces Indiens habitent dans de grandes Prairies, sous des Tentes de peau, fort bien travaillées. Ils vivent de Folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais, & de Chasse, surtout de celle d'une espece de Bœufs couverts de laine, qui se rassemblent par milliers dans leurs Terres; mais ils n'ont point de demeure fixe. Ils voïagent en Trouppes, à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent, qu'autant que l'abondance des vivres les retient.

Les Géographes François distinguent cette Nation en Sioux errans & Sioux des Prairies, en Sioux de l'Est & en Sioux de l'Oüest. Cette division ne paroît pas juste au Pere de Charlevoix, qui assure au contraire que tous les Sioux ont le même genre de vie. Une Bourgade, dit il, qui est cette année sur le bord oriental du Mississipi, sera, l'année suivante, sur ce qu'on nomme la Riviere occidentale; & ceux qu'on a vus, dans un

(14) On verra, dans l'Histoire des Voïages pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest, quelques autres traits de leurs usages, mais avec aussi peu d'éclaircissement sur les différences de leurs Nations.

tems, sur la Riviere de Saint Pierre, se trouvent ensuite assez loin de là, dans une Prairie. Il ajoute que le nom de Sioux, que les François leur donnent, n'est que les deux dernieres syllabes de celui de *Nadouessioux*, qu'ils portent entre les Sauvages, & que d'autres les nomment *Nadouassis*. C'est la plus nombreuse Nation du Canada. Elle étoit paisible, & peu aguerrie, avant que les Outaouais & les Hurons se fussent réfugiés dans le Païs qu'elle occupe, pour se garantir de la fureur des Iroquois. Les Sioux entretiennent plusieurs Femmes; & leurs punitions sont séveres pour celles qui manquent à la fidélité conjugale : ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond une partie de la tête, & l'arrachent. On a cru reconnoître, à ces Sauvages, un accent Chinois. Est-il si difficile de vérifier un fait, dont on pourroit esperer d'autres lumieres?

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Ceux qui se vantent d'avoir vû des Assiniboils, & Jeremie, qui parle d'eux sur differens témoignages, racontent que ces Peuples sont grands, robustes, agiles, endurcis au froid & à toute sorte de fatigues; qu'ils se piquent dans toutes les parties du corps, & qu'ils y tracent des figures de Serpens & d'autres Animaux; enfin, qu'ils entreprennent de grands Voïages. Tous ces traits les distinguent peu des autres Nations du même Païs; mais ils sont mieux caractérisés par leur flegme, surtout en comparaison des Cristinaux, avec lesquels ils sont en commerce, & qui sont d'une vivacité extraordinaire : on les voit sans cesse dansans & chantans; & dans leurs discours ils ont une volubilité de langue, qu'on n'a remarquée dans aucune autre Nation. Le véritable Païs des Assiniboils est aux environs d'un Lac qui porte leur nom, & qui est encore peu connu. On a vu, dans un autre article, ce que Jeremie en a publié sur le témoignage d'autrui. Un François de Mont-real assura au P. de Charlevoix qu'il y avoit été; mais il ne l'avoit observé qu'en passant, comme on voit la Mer dans un Port. L'opinion commune donne à ce Lac six cens lieues de circuit. » On n'y peut aller, dit-on, » que par des chemins presqu'impraticables; tous les bords en sont char» mans; l'air y est fort temperé, quoiqu'on le place au Nord-Ouest du » Lac supérieur, où le froid est excessif; il contient un si grand nombre » d'Iles, que les Sauvages du Païs lui donnent le nom de Lac des Iles; » d'autres le nomment *Michinipi*, qui signifie la grande eau. « En effet, c'est comme le réservoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amériqne Septentrionale : on en fait sortir, sur plusieurs indices, le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baie d'Hudson; le Fleuve S. Laurent, qui porte ses eaux dans l'Océan; le Mississipi, qui se décharge dans le Golfe du Mexique; le Missouri, qui se joint à ce dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien; & un cinquieme, qui coulant, dit-on, vers l'Ouest, ne peut se rendre que dans la Mer du Sud. On lit, dans la Relation du P. Marquette, que non-seulement plusieurs Sauvages lui avoient parlé de la Riviere qui coule à l'Ouest, mais qu'ils s'étoient vantés d'avoir vû de grands Navires à son embouchure. Il paroît, au reste, que les Assiniboils sont les mêmes Peuples, qu'on trouve marqués sous le nom de *Pouelaks*, dans les vieilles Cartes, & dont quelques Relations placent le Païs, proche de celui des Cristinaux.

Les Langues Algonquine & Hurone partagent toutes les Nations Sau-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

vages du Canada qui sont en Commerce avec les François. On assure qu'avec la connoissance de ces deux Langues, un Voiageur pourroit parcourir, sans Interprete, plus de quinze cens lieues de Païs, & se faire entendre à plus de cent Peuples, qui ne laissent pas d'avoit leur propre langage. On donne, surtout, une immense étendue à l'Algonquine : elle commence à l'Acadie & au Golfe Saint Laurent; & tournant du Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest, elle fait un circuit de douze cens lieues. Il paroît même que les Loups, ou Mahingans, & la plûpart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, parlent des dialectes de la Langue Algonquine (15).

Aux environs de la Riviere de Pentagoet, les Abenaquis, ou *Canibas*, voisins de la Nouvelle Angleterre, ont près d'eux les *Etchemins*, ou *Malecites*. Plus à l'Est on trouve les *Micmacs*, ou Souriquois, dont le Païs propre est l'Acadie, la suite de la côte du Golfe Saint Laurent jusqu'à Gaspé (16), & les Iles voisines. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui de Nations Sauvages, jusqu'au Saguenay. Cependant au tems de la découverte, & long-tems après, on comptoit dans cet espace plusieurs Nations, répandues dans l'Ile d'Anticosty, vers les Monts Notre-Dame, & sur la rive Septentrionale du Fleuve Saint Laurent : celles qui se trouvent le plus souvent nommées dans les anciennes Relations sont les Bersiamites, les Papinaclets & les Montagnés, qui portoient aussi, surtout les derniers, le nom d'Algonquins inférieurs, parcequ'à l'égard de Quebec ils habitoient la rive basse du Fleuve : mais la plûpart des autres sont réduits à quelques Familles errantes. Ceux, qui arrivoient dans la Colonie Françoise par le Saguenay & par les trois Rivieres, ont disparu depuis fort longtems : tels étoient les Attikamegues, qui venoient de fort loin, & dont le Païs étoit entouré de plusieurs autres Peuples, jusqu'aux environs du Lac Saint Jean, & jusqu'aux Lacs des Mistassins & de Nemiscau. On les croit détruits par les Iroquois, ou par les maladies. Entre Quebec & Mont-réal, il se trouve encore, vers les trois Rivieres, quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui sont en commerce avec les François. Dans les premiers tems, cette Nation occupoit tout le bord Septentrional du Fleuve, en remontant depuis Quebec jusqu'au Lac Saint Pierre. Depuis l'Ile de Mont-réal, & toùjours au Nord, on rencontre quelques Villages de Nipissings, de Temiscamings, de Têtes de boule, d'Amikoués & d'Outaouais, que d'autres écrivent & prononcent *Outaouaks*. Les premiers, qui sont les vrais Algonkins, & qui ont conservé leur Langue sans altération, ont donné leur nom à un petit Lac, situé entre le Lac Huron & la Riviere des Outaouais. Les Temiscamings occupent les bords d'un autre petit Lac, qui porte aussi leur nom, & qu'on croit la vraie source de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de boule n'en sont pas loin : ce nom leur vient de la figure de leur tête, que les Meres arrondissent aux Enfans dès le berceau. Les Amikoués, nom-

(15) Ce qu'on en trouve dans les Relations Angloises est si défiguré par la prononciation & l'Ortographe singulieres de cette Nation, qu'on n'y reconnoit rien. Mais il ne paroît pas douteux que toutes ces Nations ne s'entendent entr'elles.

(16) Delà leur est venu le nom de Gaspésiens, & celui de Gaspésie au Païs.

més

més aussi la Nation du Castor, sont réduits à quelques restes qui habitent l'Ile Manitoualin, dans le Lac Huron. Les Outaouais, autrefois nombreux, bordoient la grande Riviere qui porte leur nom: on n'en connoît aujourd'hui que trois Villages mal peuplés.

Le Rapide, qu'on a nommé Sault de Sainte Marie, dans le Détroit qui sépare le Lac Huron du Lac supérieur, avoit autrefois, dans ses environs, des Sauvages qui en avoient pris le nom de *Sauteurs* (17). On les y croïoit venus de la rive méridionale du Lac Supérieur, & l'on a vu leur seconde transmigration. Les bords de ce Lac n'ont eu depuis aucune autre Nation. Dans les postes, que les François y occupent, on fait la Traite, tantôt avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & tantôt avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Ouest. Le Lac Michigan, ou des Illinois (18), qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé, comme on l'a vu, que par une Peninsule de cent lieues de long, a peu d'Habitans sur ses bords. En remontant la Riviere de Saint Joseph, dont il reçoit les eaux, on rencontre deux Bourgades de différentes Nations, qui n'y sont pas établies depuis long-tems. La grande Baie qui se nomme la Baie des Puans, ou simplement *la Baie*, a quantité d'Iles, habitées autrefois par les Pouteouatamis dont elles conservent le nom, à l'exception de quelques-unes qui sont occupées aujourd'hui par les Nokais. On a vu que les Pouteouatamis n'en habitent plus qu'une; qu'ils ont deux autres Villages, l'un dans la Riviere Saint Joseph & l'autre au Détroit; que les Sakis, & les Otchagras, ou les Puans, occupent le fond de la Baie; & qu'à droite on laisse une autre petite Nation, nommée les Malomines ou les Folles avoines. Une petite Riviere, fort embarrassée de rapides, qui se décharge au fond de la Baie, est connue sous le nom de Riviere des *Renards*, parcequ'elle est voisine des Outagamis, que les François ont nommés la Nation des Renards. Le Païs qui s'étend delà au Sud, jusqu'à la Riviere des Illinois, n'offre que deux Nations peu nombreuses, qui se nomment les Kicapous & les Mascourins. On a donné, à la derniere, le nom de *Nation de feu*; d'où quelques Géographes ont pris droit de nommer leur Païs la Terre de feu.

Les Miamis étoient autrefois établis à l'extrêmité méridionale du Lac Michigan, dans un lieu nommé *Chicagou*, du nom d'une petite Riviere qui se jette dans le Lac, & dont la source n'est pas éloignée de celle des Illinois. Ils sont actuellement séparés en trois Bourgades; l'une sur la Riviere de Saint Joseph; la seconde, sur une autre Riviere, qui porte leur nom, & qui se décharge dans le Lac Erié; la troisieme, sur la Riviere d'Ouabache, qui porte ses eaux dans le Mississipi: mais la derniere des trois branches est plus connue sous le nom d'*Ouyatanous*. On ne doute presque point que cette Nation & celle des Illinois n'en aient fait autrefois qu'une, parcequ'il y a peu de différence dans leur Langue.

(17) Leur nom Indien est d'une longueur qui le rend fort difficile à prononcer: c'est *Paouarigoueiouac*.

(10) Le P. de Charlevoix dit que c'est sans fondement qu'on lui donne ce nom, & doute qu'aucune Nation s'y soit jamais fixée: mais c'est la route qui conduit aux Illinois.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Il s'en faut beaucoup que la Langue Hurone s'étende aussi loin que l'Algonquine ; & l'on en donne pour raison que les Peuples qui la parlent ont toujours été moins errans que les Algonquins. Quelques Voiageurs ne la regardent pas même comme une Langue Mere, & donnent ce titre à celle des Iroquois : mais il est certain que tous les Sauvages qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere Sorel jusqu'à l'extrêmité du Lac Erié, & même assez proche de la Virginie, appartiennent à la Langue Huronne. Les Dialectes en sont si multipliées, qu'il y en a presqu'autant que de Bourgades. Les cinq Cantons qui composent la République Iroquoise, entre la Côte méridionale du Lac Ontario & la Nouvelle York; sous les noms de *Tonontouans*, de *Goyoguans*, d'*Onontagués*, d'*Onoyouts* & d'*Agniés*, ont chacun la leur. On ne compte pas moins de trente lieues du grand Village de chaque Canton à l'autre ; & la Hontan comptoit en 1684, environ quatorze mille ames dans chaque Village. Mais tout ce qui regarde cette Nation est réservé pour un autre article. Il reste à donner ici quelque idée des trois Langues, qui font la division des autres Peuples.

Nature et proprieté des Langues sauvages.

Ceux qui ont étudié à fond les Langues de la Nouvelle France, croient trouver dans les trois qu'on a nommées, tous les caracteres des Langues primitives, & jugent qu'elles n'ont point une origine commune. Ils en trouvent, dans la seule prononciation, une preuve qu'ils jugent certaine : Le Siou sifle en parlant ; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne sauroit prononcer, parle du gosier, aspire presque toutes les syllabes ; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Le P. de Charlevoix, à qui l'on doit ces Observations, n'en a pu faire de particulieres sur la Langue Siouse ; mais les Missionnaires de sa Compagnie aïant beaucoup travaillé sur les deux autres, & sur leurs principales Dialectes, on peut se fier à ce qu'il a eu soin d'en recueillir.

La Langue Hurone est d'une abondance, d'une énergie & d'une noblesse, qui ne se trouvent peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connoissons ; & ceux à qui elle est propre ont dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majesté de leur langage qu'avec le triste état où ils sont réduits. Quelques-uns y ont crû trouver des rapports avec l'Hebreu ; & d'autres, en plus grand nombre, lui donnent la même origine qu'à celle des Grecs : mais jusqu'à présent leurs preuves sont encore sans force (19). La Langue Algonquine a moins d'énergie que la Hurone ; mais elle a plus de douceur & d'élégance.

Elles ont toutes deux une richesse d'expressions, une varieté de tours, une propriété de termes, une régularité qui étonnent : mais ce qui est plus surprenant, c'est que parmi des Barbares, auxquels on ne connoit point d'études, & qui n'ont jamais eu l'usage de l'Ecriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une construction vicieuse, & que les Enfans mêmes, jusques dans le discours familier, conservent toute la pureté de leur Langue. D'ailleurs, l'air dont ils animent toutes leurs expressions ne permet point de douter qu'ils n'en comprennent toute

(19) On rejette ici le Vocabulaire de Gabriel Saghard, Recollet, comme ceux de Cartier & de la Hontan. La vérité & l'exactitude y manquent partout.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

la valeur & la beauté. Les Dialectes, dérivées de l'une & l'autre, n'en ont pas conservé les graces, ni même la force. Celle des Tsonnotouans, par exemple, qui sont un des cinq Cantons Iroquois, passe pour un langage grossier. Dans le Huron, tout se conjugue. Un art, qui ne peut être expliqué, y fait distinguer des verbes, les noms, les pronoms & les adverbes. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisiemes personnes ont les deux genres; car ces Langues n'en ont que deux, le noble & l'ignoble. A l'égard des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences que dans le Grec: par exemple, pour faire le récit d'un Voïage, on s'exprime différemment, si c'est par terre ou par eau qu'on l'a fait. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger* varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée, que d'une chose inanimée: ainsi *voir un Homme* & *voir une pierre*, ce sont deux verbes différens. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert, ou à celui auquel on en parle, ce ne sont pas non plus les mêmes Verbes. Quoique la Langue Algonquine ait aussi quelques-uns de ces avantages, les deux méthodes ne se ressemblent point. Il s'ensuit que la richesse & la varieté de ces Langues font trouver beaucoup de difficulté à les apprendre.

Mais on ajoute que la disette & la stérilité où elles sont tombées ne causent pas un moindre embarras. A l'arrivée des François, les Peuples du Païs ignoroient toutes les choses dont ils n'avoient pas l'usage, ou qui ne tomboient pas sous leurs sens: ils manquoient de termes pour les exprimer, ou supposé qu'ils en eussent eu dans leur origine, ils les avoient laissés tomber dans l'oubli. Comme ils n'avoient pas de culte reglé, que leurs idées de Religion étoient fort confuses, qu'ils ne s'occupoient que d'objets sensibles, & que n'aïant point d'Arts, de Sciences ni de Loix, ils ne pouvoient être accoutumés à discourir de mille choses dont ils n'avoient aucune connoissance, on trouva un étrange vuide dans leurs Langues. Il fallut, pour se rendre intelligible, emploier des circonlocutions embarrassantes pour eux & pour ceux qui vouloient les instruire. Ainsi, après avoir commencé par apprendre leur langage, on fut obligé d'en former un autre, composé en partie de leurs propres termes, en partie des nôtres, qu'on s'efforça de travestir en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caracteres, ils n'en avoient point, & l'on verra qu'ils y suppléoient par des especes d'Hieroglyphes. Rien ne parut leur causer tant d'étonnement, que de nous voir la même facilité à nous expliquer de bouche & par écrit.

Un Missionnaire (10), qui s'étoit confiné pendant dix ans dans un Village d'Abenakis, pour étudier leur Langue avec toute l'ardeur que le zele

(10) Le Pere Rasles, Jésuite François, qui dans une irruption des Anglois, en 1724, fut tué glorieusement de plusieurs coups de fusil, en exhortant ses Sauvages à la défense de leur Paroisse & de la Religion qu'il leur avoit prêchée. Sa Mission se nommoit Nanrantsouac, Village à quatre-vingt lieues de Pentagouet, sur le Fleuve de Kinibeki, à deux journées des Habitations Angloises.

de la Religion inspire, a représenté dans ces termes, son travail & ses progrès. » Cette Langue est très difficile, surtout quand on n'a point d'au- » tres Maîtres que des Sauvages. Ils ont plusieurs caracteres, qu'ils n'expri- » ment que du gosier, sans faire aucun mouvement de levres : *ou*, par » exemple est de ce nombre ; & nous avons pris le parti en l'écrivant, de » le marquer par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caracteres. Je passois une partie de la journée dans leurs Cabanes, à les entendre parler. Il me falloit une extrême attention, pour combiner ce qu'ils disoient, & pour en conjecturer la signification. Quelquefois je rencontrois juste : le plus souvent je me trompois, parceque n'étant point fait au manége de leurs Lettres gutturales, je ne répetois que la moitié du mot ; & mon embarras les faisoit rire. Enfin cinq mois d'une continuelle application me firent entendre tous leurs termes ; mais ce n'étoit point assez pour m'exprimer dans leur goût : il me restoit bien du chemin à faire pour saisir le tour & le génie de la Langue, qui sont tout-à-fait différens de ceux des nôtres. Pour abréger le tems, je choisis quelques Sauvages, à qui j'avois reconnu de l'esprit, & qui me sembloient parler le mieux. Je leur disois grossierement quelques articles du Catéchisme, qu'ils me rendoient dans toute la délicatesse de leur Langue ; je mettois aussi-tôt sur le papier ce que j'avois entendu ; & par cette méthode je me fis tout-à-la-fois, un Dictionnaire & un Catéchisme, qui contenoient les principes de la Religion.

Il faut avouer, continue le Missionnaire, que cette Langue a de vraies beautés, & quelque chose de fort énergique dans le tour. Si je demandois à un Européen, pourquoi Dieu l'a créé ? Il me répondroit, c'est pour le connoître, l'aimer, le servir, &, par ce moien mériter la gloire éternelle. Un Sauvage à qui je ferai la même question, me répondra dans le tour de sa Langue ; le grand Génie a pensé de nous : qu'ils me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils me servent ; alors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulois dire, dans leur stile, vous aurez bien de la peine à apprendre la Langue Sauvage, voici comment il faudroit m'exprimer : Je pense de vous ; il aura de la peine à apprendre la Langue Sauvage.

Le même Missionnaire ajoute que la Langue Huronne est la maîtresse Langue des Sauvages, & qu'après l'avoir apprise on n'a besoin que de trois mois pour se faire entendre des cinq Nations Iroquoises ; que c'est la plus majestueuse, mais en même-tems la plus difficile de toutes les Langues du Païs ; que cette difficulté ne vient pas seulement de ses Lettres gutturales, mais encore plus de la difficulté des accens ; que souvent deux mots, composés des mêmes caracteres, ont des significations toutes différentes, qu'à la vérité le P. Chaumont, après avoir passé cinquante ans parmi les Hurons, a composé une Grammaire de leur Langue, mais qu'un Missionnaire est heureux lorsqu'avec ce secours même, & dix ans de travail, il parvient à parler élégamment le Huron.

Chaque Nation Sauvage, dit encore le P. *Rasles*, a sa Langue particuliere, quoiqu'elles puissent venir toutes d'une même source. Ainsi les Abenakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis

&c. ont chacun la leur. On n'a point de Livres pour les apprendre ; & quand on en auroit, l'usage est le seul Maître qui puisse nous bien instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions de Sauvages différens, qui sont les Abenakis, les Algonkins, les Hurons & les Illinois, & que j'ai appris ces différentes Langues, j'en veux donner un exemple, pour faire connoître le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choisis la premiere strophe de l'Hymne *O salutaris Hostia*. Telle en est la traduction dans ces quatre Langues :

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Abenakise.

Kighist 8l-nuanur8inus
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha saii grihine.

Algonkine.

K8erais Jesus tag8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio Vllighe miang
Vos mama vik umong.

Huronne.

Jes8s 8to etti X'ichie
8toe tti Skuaalichi-axè
I. Chierche axeraouensta
D'Aotierti xeata-8ien.

Illinoise.

Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi nanghi
Keninama 8l 8 kangha
Mero 8inang 8siang hi.

Litteralement, & mot pour mot, en François : » O Hostie salutaire » qui es continuellement immolée, & qui donne la vie, toi par qui l'on » entre dans le Ciel, nous sommes tous attaqués ; çà, fortifie nous (21).

Le Pere Rasles eut le bonheur de convertir la Nation des Amalingans. Il rapporte le discours qu'il leur fit dans le goût Sauvage & leur réponse. Après leur avoir expliqué les principaux articles de la Foi, & leur avoir peint le Paradis & l'Enfer, je continuai ainsi : toutes les paroles que je viens de prononcer ne sont point des paroles humaines ; ce sont les paroles du grand Génie. Elles ne sont point écrites, comme les paroles humaines, sur un Collier auquel on fait dire tout ce qu'on veut, mais elles sont écrites dans le Livre du grand Génie, où le mensonge ne peut entrer. Courage mes Enfans, ne nous séparons point : que les uns n'aillent pas d'un côté & les autres d'un autre. Allons tous dans le Ciel, c'est notre seule Patrie.

L'Orateur répondit d'abord, après avoir consulté ses Compagnons : Mon Pere je suis ravi de t'entendre. Ta voix a pénetré jusques dans mon cœur ; mais mon cœur est encore fermé, & je ne puis pas l'ouvrir à présent. Il

(21) Recueil des Lettres édifiantes & curieuses. Tom. XXIII, pp. 216 & précéd.

faut que j'attende plusieurs de nos Capitaines, qui reviendront l'Automne prochain.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Les Capitaines revinrent; & l'Orateur vint faire sa réponse au Missionnaire. Nous ne pouvons oublier les paroles de notre Pere, tandis que nous avons un cœur, car elles y ont été si profondément gravées, que rien ne peut les effacer. Nous sommes résolus d'embrasser la Religion du grand Génie qu'il nous annonce, & nous serions déja venus lui demander ses instructions, s'il y avoit des vivres pour nous dans son Village: mais nous savons que la faim est dans la Cabane de notre Pere; & notre affliction est double, que notre Pere ait faim & que nous ne puissions aller nous instruire. Si notre Pere vouloit venir passer quelque tems avec nous, il vivroit & nous instruiroit. Le Missionnaire accepta l'offre, les instruisit tous & les baptisa. Lorsqu'il les quitta, l'Orateur lui fit ce remerciment: Notre Pere, nous n'avons point de termes, pour te témoigner la joie que nous ressentons d'avoir reçu le Baptême. Il nous semble maintenant que nous avons un autre cœur. Tout ce qui nous faisoit de la peine est entierement dissipé; nos pensées ne sont plus chancellantes, le Baptême nous fortifie intérieurement, & nous sommes bien résolus de l'honorer toute notre vie. Voilà ce que nous te disons avant que tu nous quittes.

Au reste, ceux qui regardent le Sioux, le Huron & l'Algonquin comme des Langues Meres, n'aïant pour leur opinion que les preuves générales qu'on tire de l'énergie, & du grand nombre de mots imitatifs des signes, le P. de Charlevoix observe qu'ils n'en ont pû juger que par comparaison, & qu'en concluant fort bien que toutes les autres Langues des Sauvages sont dérivées des trois premieres, ils n'ont pas eu le même droit d'établir absolument que celles-ci sont primitives & de la premiere institution des Langues. Il ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs discours, un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées, ce qui le porte à croire qu'ils tirent leur origine de l'Asie.

GOUVERNEM. DES SAUVAGES.

On croit en trouver d'autres preuves dans leur Gouvernement & leur Religion. La plûpart des principes qui servent à regler leur conduite, les maximes générales sur lesquelles ils se gouvernent, & le fond de leur caractere, n'ont presque rien de barbare. D'ailleurs il leur reste des idées d'un premier Être, quoique fort confuses, des vestiges de culte Religieux, quoiqu'à demi effacés, & de foibles traces de l'ancienne croïance, ou de la Religion primitive.

C'est à Lescarbot & Champlain, qu'on và devoir les détails suivans. Presque tous les Peuples de cette partie du Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique, dont la forme est extrêmement variée. En général, quoique chaque Bourgade ait un Chef indépendant, il ne se conclut rien d'important que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* (22) étoient plus absolus. Loin d'être obligés, comme les Chefs de la plûpart des autres Cantons, de faire des libéralités à leurs Sujets, ils en tiroient une espece de tribut, & ne mettoient point leur grandeur

(22) Voïez les Etablissemens des François & des Anglois dans les parties les plus éloignées au Sud.

à ne se rien réserver : mais il semble que la dispersion de ces Acadiens, & peut-être aussi leur Commerce avec les Européens, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne maniere de se gouverner.

Plusieurs Nations ont dans leur principale Bourgade trois Familles principales, qu'on croit aussi anciennes que l'origine même de la Nation. Ces Familles, ou ces Tribus, ont une même souche ; mais l'une des trois est regardée néanmoins comme la premiere, & jouit d'une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres les Particuliers de cette Tribu, au lieu qu'entr'elles on ne se traite que de Cousins. Elles sont mêlées toutes trois, sans être confondues. Chacune a son Chef séparé ; & dans les affaires qui interessent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal ; & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque : c'est ce que la Hontan nomme les Armoiries des Sauvages. On ne signe les Traités qu'en traçant les figures de ces Animaux ; aussi longtems, du moins, que des raisons particulieres n'obligent point d'en substituer d'autres. Ainsi la Nation Huronne est la Nation du Porc Epi : sa premiere Tribu porte le nom de l'Ours, ou suivant quelques autres Voïageurs, celui du Chevreuil. La seconde & la troisieme Tribu ont pris pour leurs Animaux, le Loup & la Tortue. Enfin, chaque Bourgade aïant le même usage, c'est apparemment cette varieté qui a causé quelques différences dans les Relations. D'ailleurs il faut observer qu'entre ces distinctions de Tribus & de Bourgades, par les Animaux, il y en a d'autres qui ont leur fondement dans quelque usage ou dans quelque évenement particulier. Les Hurons Tionnontatés, qui sont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation *du Petun* ; & le P. de Charlevoix cite néanmoins un Traité où ces Sauvages, qui étoient alors à Michillimakimac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor. La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux que la Huronne, dont quelques-uns la croient une Colonie, avec cette différence que la Famille de la Tortue y est divisée en deux, qu'on nomme la grande & la petite Tortue. Le Chef de chaque Famille en porte le nom ; & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre : il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais, avec ce nom, qui n'est que de cérémonie, ils en ont un autre, qui les distingue plus particulierement, & qui est comme un titre de dignité ; tel que *le plus Noble*, *le plus Ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisieme, qui leur est personnel. Cependant il paroît que cet usage n'est que dans les Nations où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes formalités. Le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui qui le représente, doit faire un Festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il se trouve néanmoins des noms personnels si célebres & si respectés, que personne n'ose les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur, ou qu'ils sont du moins fort longtems sans être relevés. En prendre un de cette distinction, c'est ce qu'on appelle ressusciter celui qui le portoit. Dans le Nord, & partout où regne la Langue Al-

gonquine, la Dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'installation se réduit à des Festins, accompagnés de danses & de chants. Le Chef élu ne manque point de faire le panégyrique de celui dont il prend la place, & d'invoquer son Génie. Parmi les Hurons, où cette Dignité est héréditaire, la succession se continue par les Femmes; de sorte qu'après la mort du Chef, ce n'est pas son Fils qui lui succede, mais le Fils de sa Sœur, ou à son défaut, son plus proche Parent, en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation, est maîtresse du choix. On veut un âge mur; & si le Chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du Mineur. Ces Chefs ne sont pas toujours fort respectés; & s'ils se font obéïr, c'est qu'ils savent quelles bornes ils doivent donner à leurs ordres. Ils proposent, plutôt qu'ils ne commandent; ainsi c'est la raison publique qui gouverne.

Chaque Famille a droit de se choisir un Conseiller & un Assistant du Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans l'avis duquel il n'entreprend rien. Ces Conseillers ont l'inspection du Trésor public. Leur réception se fait dans un Conseil général: mais on n'en donne point avis aux Alliés, comme on le fait aux Elections des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur sexe. Ce corps de Conseillers tient le premier rang: celui des Anciens, c'est-à-dire de tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité, tient le second; & le dernier, qui comprend tous les Hommes en état de porter les armes, est celui des Guerriers. Ils ont souvent à leur tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il doit s'être distingué par quelque action de valeur, sans quoi il sert entre les Subalternes; car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages. Quoiqu'un grand Parti puisse avoir plusieurs Chefs, parcequ'on donne ce titre à tous ceux qui ont déja commandé, tous les Guerriers n'en sont pas moins soumis au Commandant désigné, espece de Général sans caractere & sans autorité réelle, qui ne peut récompenser ni punir, que ses Soldats peuvent quitter quand il leur plaît, & qui néanmoins n'est presque jamais contredit. Les qualités qu'on demande dans un Chef, étant le bonheur, la bravoure & le désintéressement, celui qui les réunit peut compter sur une parfaite obéissance, quoique toujours libre & volontaire.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, à l'exception du Canton Iroquois d'Onneyout, où elle est alternative entre les deux sexes: mais les Hommes n'en laissent que l'ombre aux Femmes; & rarement ils leur communiquent une affaire importante, quoique tout se fasse en leur nom, & que les Chefs ne soient que leurs Lieutenans. Dans les affaires de simple Police, elles délibèrent les premieres, sur ce qui est proposé au Conseil; & leur avis est rapporté par les Chefs au Conseil général, qui est composé des Anciens. Les Guerriers consultent entr'eux sur tout ce qui appartient à leur ordre; mais ils ne peuvent rien conclure d'intéressant pour la Nation ou la Bourgade. En un mot, c'est le Conseil des Anciens qui juge en derniere instance.

Chaque

Chaque Tribu a son Orateur dans chaque Bourgade; & ces Orateurs, les seuls qui aient droit de parler dans les Conseils publics & dans les Assemblées générales, parlent toujours bien. Outre cette éloquence naturelle, que toutes les Relations leur accordent, ils ont une connoissance admirable des intérêts de ceux qui les emploient, avec une merveilleuse habileté à les faire valoir. Dans quelques occasions, les Femmes ont un Orateur, qui parle en leur nom. Il est surprenant que ces Peuples, ne possédant presque rien & n'aïant point l'ambition de s'étendre, puissent avoir ensemble quelque chose à démêler: cependant on assure qu'ils négocient sans cesse. Ce sont des Traités à conclure ou à renouveller, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances qu'on ménage, des invitations à la guerre, ou des complimens sur la mort d'un Chef. Toutes ces affaires se traitent avec une dignité, une attention, & l'on ajoute même, avec une capacité digne des plus grands objets. Souvent les Députés ont des instructions secrettes; & le motif apparent de leur Commission n'est qu'un voile, qui en cache de plus sérieux.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Affaires & Négociations.

La Nation du Canada, qui semble y tenir le premier rang depuis deux siecles, est l'Iroquoise. Ses succès militaires lui ont donné, sur la plûpart des autres, une supériorité qu'elles ne sont plus en état de lui disputer. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable que l'avantage de sa situation. Comme elle se trouve placée entre les Etablissemens de la France & de l'Angleterre, elle a compris, dès leur origine, que les deux Colonies seroient intéressées à la ménager; & jugeant aussi que si l'une des deux prévaloit sur l'autre, elle en seroit bientôt opprimée, elle a trouvé fort longtems l'art de balancer leurs succès. S'il est vrai, comme le P. de Charlevoix l'assure, que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille combattans, de quelle habileté n'a-t'elle pas eu besoin pour y suppléer? Aujourd'hui qu'elle s'est déclarée pour la France, on a vû dans les dernieres Campagnes les avantages qu'on peut tirer de son adresse & de sa valeur.

Avantages des Iroquois.

Dans l'intérieur des Bourgades, les affaires des Sauvages se réduisent presqu'à rien, & ne sont jamais difficiles à terminer. Il ne paroît pas même qu'elles attirent l'attention des Chefs; les Conciliateurs sont ordinairement des Amis communs, ou les plus proches voisins. Ceux qui jouissent de quelque crédit dans une Nation ne sont occupés que du Public. Une seule affaire, quelque légere qu'elle soit, est longtems en délibération. Tout se traite avec beaucoup de flegme & de lenteur; & rien ne se décide qu'après avoir entendu tous ceux qui veulent y prendre part. Si l'on a fait un présent à quelque Ancien, pour obtenir son suffrage, on en est sûr, lorsque le présent est accepté; jamais un Sauvage ne viole un engagement de cette nature: mais il ne reçoit pas aisément ce qu'on lui offre, & l'usage est de ne le pas recevoir des deux mains. Les jeunes gens sont appellés de bonne heure à la connoissance des affaires; ce qui avance beaucoup leur maturité, & leur inspire une émulation, qu'on ne cesse point d'entretenir.

On fait observer que le plus grand défaut de ce Gouvernement est de n'avoir jamais eu de Justice criminelle: mais on ajoute que l'intérêt,

Justice & Punitions.

principale source des désordres qui peuvent troubler la Societé, n'étant pas connu dans celle des Sauvages, les crimes y sont rares. On leur reproche, avec plus de justice, la maniere dont ils élevent leurs Enfans : ils ne les châtient jamais ; dans l'enfance même, ils disent qu'ils n'ont point encore de raison ; & dans un âge plus avancé, ils les croient maîtres de leurs actions. Ces deux maximes sont poussées, parmi les Sauvages, jusqu'à se laisser maltraiter par des Ivrognes, sans même oser se défendre, dans la crainte de les blesser ; pourquoi leur faire du mal ? disent-ils : ils ne savent ce qu'ils font. En un mot, ils sont convaincus que l'Homme est né libre, & que nulle puissance n'a droit d'attenter à sa liberté. Ils s'imaginent aussi qu'il est indigne d'un Homme de se défendre contre une Femme ou contre un Enfant : s'il y a quelque danger pour leur vie, ils prennent le parti de la fuite.

Un Sauvage en tue-t'il un autre de sa race ? S'il étoit ivre, comme ils feignent quelquefois de l'être, pour satisfaire leur vangeance ou leur haine, on se contente de plaindre le Mort. S'il étoit de sang froid, on suppose facilement qu'il ne s'est pas porté à cet excès sans raison. D'ailleurs c'est aux Sauvages de la même Cabane à le châtier, parcequ'ils y sont seuls intéressés : ils peuvent le condamner à mort ; mais on en voit peu d'exemples ; & s'ils le font, c'est sans aucune forme de justice. Quelquefois un Chef prend cette occasion, pour se défaire d'un mauvais sujet. Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabanes, auroit toujours des suites fâcheuses ; & souvent un crime de cette nature a mis une Nation entiere en combustion. Alors le Conseil des Anciens emploie tous ses soins à concilier les Parties ; & s'il y parvient, c'est ordinairement le Public qui fait les démarches auprès de la famille offensée. La prompte punition du coupable éteindroit tout-d'un-coup les ressentimens ; & s'il tombe au pouvoir des Parens du Mort, ils sont maîtres de sa vie : mais l'honneur de sa Cabane est intéressé à ne le pas sacrifier ; & souvent la Bourgade, ou la Nation, ne juge point à propos de l'y contraindre. Un Missionnaire, qui avoit longtems vécu parmi les Hurons, raconte la maniere dont ils punissent les Assassins : ils étendent le corps mort sur des perches, au haut d'une Cabane, & le Meurtrier est placé pendant plusieurs jours, immédiatement au-dessous, pour recevoir tout ce qui découle du cadavre, non-seulement sur soi, mais encore sur ses alimens ; à moins que par un présent considérable il n'obtienne des Parens que ses vivres en soient garantis. Mais l'usage le plus commun, pour dédommager les Parens du Mort, est de le remplacer par un Prisonnier de guerre. Ce Captif, s'il est adopté, entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

On nomme quelques crimes odieux, qui sont sur-le-champ punis de mort, du moins dans plusieurs Nations : tels sont les maléfices. Il n'y a de sûreté, nulle part, pour ceux qui sont atteints du soupçon. On leur fait même subir une sorte de question, pour leur faire nommer leurs complices ; après quoi ils sont condamnés au supplice des Prisonniers de guerre : mais on commence par demander le consentement de leurs Familles, qui n'osent le refuser. On assomme les moins criminels avant que de les brûler. Ceux qui deshonorent leurs Familles par une lâcheté

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

reçoivent le même traitement; & c'est ordinairement la famille même, qui en fait justice. Chez les Hurons, qui étoient fort portés au vol, & qui l'exerçoient avec beaucoup d'adresse, il est permis, non seulement de reprendre au Voleur tout ce qu'il a dérobé, mais encore d'enlever tout ce qu'on trouve dans sa Cabane, jusqu'à le laisser nû, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils puissent faire la moindre résistance.

Religion des Sauvages.

Des Sauvages, qui n'ont pas de meilleures Loix, ont-ils une Religion? Question difficile. On ne sauroit dire qu'ils n'en aient point; mais comment définir celle qu'ils ont? Rien n'est plus certain, suivant les Missionnaires, & plus obscur à la fois, que l'idée qu'ils ont d'un premier Etre. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier Esprit, le Maître & le Créateur du Monde: mais les presse-t'on d'expliquer ce qu'ils entendent? on ne trouve plus que des imaginations bizarres & des Fables mal conçues.

Divinités & Génies.

Presque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de Grand-Lievre au premier Esprit. Quelques-unes l'appellent Michabou; d'autres, *Atahocan*. La plûpart croient qu'étant porté sur les eaux, avec toute sa Cour, composée de Quadrupedes tels que lui, il forma la Terre d'un grain de sable, tiré du fond de l'Ocean, & les Hommes, des corps morts des Animaux. D'autres parlent d'un Dieu des Eaux, qui s'opposa aux desseins du Grand-Lievre, ou qui refusa du moins de le favoriser. Ils nomment ce Dieu, le Grand Tigre. Mais on observe qu'il ne se trouve point de vrais Tigres dans cette partie du Continent, & par conséquent que cette tradition doit être venue du dehors. Enfin ils ont un troisieme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque dans le cours de l'Hiver.

Les Hurons donnent le nom d'*Areskoui* au Souverain Etre, & les Iroquois celui d'*Agreskoué*. Ils le regardent, en même-tems, comme le Dieu de la guerre. Mais ils ne donnent point aux Hommes la même origine que les Algonquins; & ne remontant pas même jusqu'à la Création, ils représentent d'abord six Hommes dans le Monde, sans savoir qui les y a placés. Un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentsic*, avec laquelle il eut un commerce dont on s'apperçut bien-tôt. Le Maître du Ciel la précipita du haut de son Empire. Elle fut reçue sur le dos d'une Tortue: ensuite, elle mit au monde deux Enfans, dont l'un tua l'autre. Après cet évenement, on ne parle plus des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentsic. Suivant quelques-uns, elle n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de Jouskeka & de Tahouitzaron. Le premier tua son Frere; & son Aïeule se déchargea sur lui du soin de gouverner le Monde. Ils ajoutent qu'Atahentsic est la Lune, & Jouskeka le Soleil: contradiction sensible, puisqu'en qualité de Grand Genie, Areskoui est souvent pris pour le Soleil. Suivant les Iroquois, la posterité de Jouskeka ne passa point la troisieme génération: un Déluge universel détruisit la race humaine; & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. On remarque que cette notion d'un Déluge universel est assez répandue parmi les Amériquains, mais qu'on ne sauroit douter d'un Déluge plus récent, qui fut particulier à l'Amérique.

Entre le premier Etre, & d'autres Dieux qu'ils confondent souvent

avec-lui, ils ont une infinité d'Esprits subalternes, ou de Génies, bons & mauvais, qui ont tous leur culte. Les Iroquois mettent Atahentsic à la tête des mauvais, & font Jouskeka Chef des bons : quelquefois même ils le confondent avec le Dieu qui précipita du Ciel son aïeule, pour s'être laissée séduire par un Homme. On ne s'adresse aux mauvais Génies que pour les prier de ne pas nuire ; mais on suppose que les autres sont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le sien. Dans la Langue Huronne, on les nomme Okkisik ; & *Manitous* dans la Langue Algonquine. C'est à leur puissance bienfaisante qu'on a recours, dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire : mais on n'est pas sous leur protection en naissant ; il faut savoir manier l'Arc & la Fleche pour l'obtenir ; & les préparations qu'elle demande sont la plus importante affaire de la vie. On commence par noircir la tête du jeune Sauvage : ensuite on le fait jeûner rigoureusement pendant huit jours ; & dans cet espace son Genie futur doit se manifester à lui par des songes. Le cerveau d'un Enfant, qui ne fait qu'entrer dans l'adolescence, ne sauroit manquer de lui fournir des songes ; & c'est sous quelque Symbole, qu'on suppose que l'Esprit se manifeste. Ces Symboles ne sont, ni rares, ni précieux ; c'est le pié d'un Animal, ou quelque morceau de bois : cependant on les conserve avec toutes sortes de soins. Il n'est rien, dans la Nature, qui n'ait son Esprit pour les Sauvages : mais ils en distinguent de plusieurs ordres, & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : c'est un Esprit. Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens, ou par quelque action extraordinaire ; ce sont des Esprits ; c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur, d'un ordre éminent. Quelques-uns, surtout cette sorte de Prêtres, que la plûpart des Relations nomment *Jongleurs*, veulent persuader qu'ils souffrent des transports extatiques, & publient que dans ces extases leurs Génies leur découvrent l'avenir & les choses les plus éloignées. On a vu, dans toutes nos Descriptions, qu'il n'y a point de Nations barbares qui n'aient un grand nombre de ces Imposteurs.

Aussi-tôt qu'un jeune Homme a reconnu ce qu'il doit regarder comme son Génie, on l'instruit soigneusement de l'hommage qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin ; & l'usage est de piquer, sur son corps, la figure de l'*Okki* ou du *Manitou*. Les Femmes ont aussi le leur ; mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les Hommes. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette, dans les Rivieres & dans les Lacs, du Petun, du Tabac, & des Oiseaux égorgés, à l'honneur du Dieu des Eaux. Pour le Soleil, on les jette au feu. C'est quelquefois par reconnoissance, mais plus ordinairement par intérêt. On remarque aussi, dans quelques occasions, différentes especes de libations, accompagnées de termes mystérieux, dont les Européens n'ont jamais pû se procurer la communication. On rencontre, au bord des chemins difficiles, sur des Rochers escarpés, & proche des Rapides, tantôt des colliers de Porcelaine, tantôt du Tabac, des épis de Maïz, des peaux & des Animaux entiers, surtout des Chiens ; & ce sont autant d'offrandes adres-

fées aux Esprits qui président à ces lieux. Quelquefois un chien est suspendu vivant à un arbre, par les pattes de derriere, pour y mourir enragé. Le Festin de guerre, qui se fait toujours de chiens, peut aussi passer pour un Sacrifice. Enfin la crainte du moindre danger fait rendre les mêmes honneurs aux Esprits mal-faisans.

Vœux de Religion.

Les Sauvages font aussi des vœux, qui sont de purs actes de Religion. Lorsqu'ils se voient sans vivres, comme il arrive souvent dans les Voïages & pendant les Chasses, ils promettent, à l'honneur de leurs Génies, de donner une portion de la premiere Bête qu'ils esperent de tuer, au Chef de leur Bourgade, & de ne prendre aucune nourriture avant qu'ils aient rempli leur promesse. Si l'exécution de ce vœu devient impossible, par l'éloignement du Chef, ils brûlent ce qui lui étoit destiné. On a vû, à l'occasion de l'Acadie, que les Sauvages voisins avoient au bord de la Mer un arbre fort vieux, qu'on voïoit toujours chargé d'offrandes, parcequ'il passoit pour le siége de quelque Esprit d'un ordre supérieur. Sa chûte même ne fut pas capable de les détromper; & quelques branches, qui paroissoient hors de l'eau, continuerent de recevoir les mêmes honneurs.

On lit, dans quelques Relations, que plusieurs de ces Peuples avoient autrefois une espece de Religieuses, qui vivoient sans aucun Commerce avec les Hommes, & qui renonçoient au mariage. Mais les Missionnaires n'ont trouvé aucune trace de ces Vestales, & conviennent seulement que le célibat étoit en estime dans quelques Nations. On a vû, parmi les Hurons & les Iroquois, des Hommes solitaires, qui se dévouoient à la continence; & le P. de Charlevoix parle de certaines Plantes salutaires, auxquelles les Sauvages ne reconnoissent de vertu, qu'autant qu'elles sont emploïées par des mains pures.

Idée que les Sauvages ont de l'Ame.

L'opinion, qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'Ame: non qu'ils la croient spirituelle, car on n'a jamais pû les élever à cette idée, & leurs Dieux mêmes ont des corps, qu'ils exemptent seulement des infirmités humaines; sans compter qu'ils leur attribuent une espece d'immensité, puisqu'ils les croient assez présens pour s'en faire entendre, dans quelque Païs qu'ils les invoquent: mais, au fond, ils ne peuvent définir ni les uns ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des Ames, ils répondent qu'elles sont les ombres, ou les images animées des corps; & c'est par une suite de ce principe, qu'ils croient tout animé dans l'Univers. C'est par tradition qu'ils supposent l'ame immortelle. Ils prétendent que séparée du corps, elle conserve les inclinations qu'elle avoit pendant la vie; & delà leur vient l'usage d'enterrer, avec les Morts, tout ce qui servoit à satisfaire leurs besoins ou leurs goûts. Ils sont même persuadés que l'Ame demeure long-tems près du corps, après leur séparation, & qu'ensuite elle passe dans un Païs qu'ils ne connoissent point, où, suivant quelques-uns, elle est transformée en Tourterelle. D'autres donnent à tous les Hommes, deux Ames; l'une, telle qu'on vient de le dire; l'autre, qui ne quitte jamais les corps, & qui ne sort de l'un que pour passer dans un autre. Cette raison leur fait enterrer les Enfans sur le bord des grands chemins, afin qu'en passant, les Fem-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

mes puissent recueillir ces secondes Ames, qui n'aïant pas joui long-tems de la vie sont plus empressées d'en recommencer une nouvelle. Il faut aussi les nourrir; & c'est dans cette vue qu'on porte diverses sortes d'alimens sur les Tombes; mais ce bon office dure peu, & l'on suppose qu'avec le tems les ames s'accoutument à jeûner. La peine qu'on a quelquefois, à faire subsister les vivans, fait oublier le soin de nourrir les Morts. L'usage est aussi d'enterrer avec eux tout ce qu'ils possedoient, & l'on y joint même des présens: aussi le scandale est-il extrême dans toutes ces Nations, lorsqu'elles voient les Européens ouvrir les Tombes, pour en tirer les robes de Castor qu'elles y ont enfermées. Les sépultures sont des lieux si respectés, que leur profanation passe pour l'injure la plus atroce qu'on puisse faire aux Sauvages d'une Bourgade.

Sans connoître le Païs des Ames, c'est-à-dire le lieu où elles passent en sortant du corps, ils croient que c'est une Région fort éloignée vers l'Ouest, & qu'elles mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter dans cette route: on parle d'un Fleuve qu'elles ont à passer, & sur lequel plusieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où sont tourmentées celles des Prisonniers de guerre qui ont été brûlés; & où elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent. Delà vient qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabanes, pour se vanger des tourmens qu'on leur a fait souffrir, on visite soigneusement tous les lieux voisins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, & de pousser de hauts cris, pour les obliger de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans le Païs des Ames, & que son unique occupation est de les tromper pour les perdre; mais que Jouskeka s'efforce de les défendre contre les mauvais desseins de son Aieule. Entre mille récits fabuleux, qui ressemblent beaucoup à ceux d'Homere & de Virgile, on en rapporte un, si semblable à l'avanture d'Orphée & d'Euridice, qu'il n'y a presque à changer que les noms. Mais le bonheur que les Sauvages admettent dans leur Elisée n'est pas précisément une récompense de la vertu: c'est celle de diverses qualités accidentelles, comme d'avoir été bon Chasseur, brave à la guerre, heureux dans les entreprises, & d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'Ennemis. Cette félicité consiste à trouver une Chasse & une Pêche qui ne manquent point, un Printems perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, & tous les plaisirs des sens. Tous leurs vœux n'ont pas d'autre objet pendant la vie; & leurs Chansons, qui sont originairement leurs prieres, roulent sur la continuation des biens présens. Ils se croient sûrs d'être heureux après la mort, à proportion de ce qu'ils le sont dans cette vie. Les Ames des Bêtes ont aussi leur place dans le même Païs, car ils ne les croient pas moins immortelles que leurs propres Ames. Ils leur attribuent même une sorte de raison; & non-seulement chaque espece d'Animaux, mais chaque Animal a son genie comme eux. En un mot, ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les Hommes & les Brutes; l'Homme n'est pour eux que le Roi des Animaux, qui possede les mêmes attributs dans un degré fort supérieur.

Rien n'approche de leur extravagance & de leur superstition, pour tout ce qui regarde les songes. Ils varient beaucoup dans la maniere dont ils les expliquent : tantôt c'est l'ame raisonnable qui se promene, tandis que l'Ame sensitive continue d'animer le corps ; tantôt c'est le Génie, qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver ; tantôt c'est une visite qu'on reçoit de l'Ame, ou du Génie de l'objet du rêve : mais, de quelque part que le songe puisse venir, il passe toujours pour un incident sacré, & pour une communication des volontés du Ciel. Dans cette idée, ce n'est pas seulement sur celui qui a rêvé, que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit; mais ce seroit un crime pour ceux auxquels il s'adresse, de lui refuser ce qu'il a desiré dans son rêve. Les Missionnaires en rapportent des exemples, qui paroîtroient incroïables sur tout autre témoignage.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Leur superstition pour les songes.

» Si ce qu'un Particulier desire en songe est de nature à ne pouvoir être » fourni par un autre Particulier, le Public s'en charge. Fallut-il l'aller » chercher à cinq cens lieues, il le faut trouver, à quelque prix que ce » soit ; & quand on y est parvenu, on le conserve avec des soins surpre- » nans. Si c'est une chose inanimée, on est plus tranquille ; mais si c'est » un Animal, sa mort cause des inquiétudes qui ne peuvent être repré- » sentées. L'affaire est plus sérieuse encore, si quelqu'un s'avise de rêver » qu'il casse la tête à un autre ; car il la lui casse en effet, s'il le peut : » mais malheur à lui, si quelqu'autre s'avise de songer qu'il vange le Mort. Le seul remede, entre ceux qui ne sont pas d'humeur sanguinaire, est d'appaiser le Génie par quelque présent.

Deux Missionnaites, témoins irréprochables, dit le P. de Charlevoix, & qui avoient vû le fait de leurs propres yeux, ont raconté que dans un Voïage qu'ils faisoient avec des Sauvages, & pendant le repos de la nuit, un de ces Barbares s'éveilla dans une étrange agitation. » Il étoit hors d'ha- » leine ; il palpitoit ; il s'efforçoit de crier, sans le pouvoir, & se débat- » toit comme un furieux. Toute la Trouppe fut aussi-tôt sur pié. On le » crut d'abord dans un accès de phrénésie ; on se saisit de ses mains, on » mit tout en usage pour le calmer. Les secours furent inutiles. Ses fu- » reurs croissant toujours, & la difficulté augmentant pour l'arrêter, on » cacha toutes les armes. Quelques-uns s'aviserent de lui faire prendre un » breuvage, d'une décoction de certaines herbes ; mais pendant la prépa- » ration, il trouva le moïen de s'échapper, & sauta dans une Riviere » voisine. On l'en retira sur-le-champ. Il avoua qu'il avoit grand froid : » cependant il ne voulut point approcher d'un bon feu, qu'on avoit al- » lumé dans l'instant. Il s'assit au pié d'un arbre, en demandant qu'on » remplît de paille une peau d'Ours. On exécuta ses volontés : & com- » me il paroissoit plus tranquille, on lui présenta le breuvage, qui se » trouva prêt. C'est à cet Enfant, dit-il, qu'il faut le donner, & ce qu'il » appelloit un Enfant étoit la peau d'Ours. Tout le breuvage fut versé » dans la gueule de l'Animal. Alors, on lui demanda quel étoit son mal ? » J'ai songé, répondit-il, qu'un Huart m'est entré dans l'estomac. Quel- » que idée que les autres attachassent à cette réponse, ils se mirent aussi- » tôt à contrefaire les insensés, & à crier de toutes leurs forces qu'ils » avoient aussi un Animal dans l'estomac. Ils dresserent une Etuve pour

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

» l'en déloger par les sueurs. Tous y entrerent, avec les mêmes cris. Ensuite chacun se mit à contrefaire l'Animal dont il feignoit d'avoir l'estomac chargé, c'est-à-dire à crier, les uns comme une Oie, les autres comme un Canard, comme une Outarde, une Grenouille, &c. tandis que le Malade contrefaisoit aussi son Oiseau : & pour achever cette farce, ils commencerent tous à le battre, avec une certaine mesure, dans la vue de le lasser & de l'endormir à force de coups. Cette méthode leur réussit. Il tomba dans un profond sommeil, & se réveilla guéri ; sans se ressentir même de la sueur qui avoit dû l'affoiblir, ni des coups dont il avoit le corps tout meurtri.

Fête des songes ou du renversement de la cervelle.

On ne sait si la Religion est jamais entrée dans une Fête que la plûpart de ces Sauvages nomment la Fête des songes, & que d'autres ont nommée beaucoup mieux, dans leur Langue, le *renversement de la cervelle* : c'est une espece de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & qui se célebre vers la fin de l'Hiver. La folie n'a point de transports, qui ne soient alors permis. Chacun court de Cabane en Cabane, sous mille déguisemens ridicules ; on brise, on renverse tout, & personne n'a la hardiesse de s'y opposer. On demande, à tous ceux qu'on rencontre, l'explication de son dernier rêve. Ceux, qui le devinent, sont obligés de donner la chose à laquelle on a rêvé : après la Fête, tout se rend. Elle se termine par un grand Festin, & tout le monde ne pense plus qu'à réparer les fâcheux effets d'une si violente mascarade ; ce qui demande souvent beaucoup de tems & de peine. Le P. *Dablon*, grave Jésuite, se trouva un jour engagé malgré lui dans une de ces Fêtes, dont il donne la Description (23) : » elle fut proclamée, dit-il, le 22 de Février ; & les Anciens, chargés de cette proclamation, la firent d'un air aussi sérieux, que s'il eut été question d'une affaire d'Etat. A peine furent-ils retournés à leur Cabane, qu'on vit partir, chacun de la sienne, Hommes, Femmes, Enfans, presque nus, quoiqu'il fît un froid insupportable. Ils se répandirent de toutes parts, errans comme des Ivrognes, ou des Furieux, sans savoir où ils alloient, ni ce qu'ils avoient à demander. Les uns ne pousserent pas plus loin leur folie, & disparurent bientôt. D'autres, usant du privilége de la Fête, qui autorise toutes les violences, songerent à satisfaire leurs ressentimens particuliers. Ils briserent tout dans les Cabanes, & chargerent de coups ceux qu'ils haïssoient : aux uns, ils jettoient de l'eau à pleine cuvée ; ils couvroient les autres de cendre chaude, ou de toutes sortes d'immondices ; ils jettoient des tisons, ou des charbons allumés, à la tête des premiers qu'ils rencontroient. L'unique moïen de se garantir de cette persécution étoit de deviner des songes, toujours insensés ou fort obscurs.

Le Missionnaire & son Compagnon furent menacés d'avoir une autre part au spectacle, que celle de Témoins. » Un de ces Frénétiques entra dans une Cabane, où ils s'étoient réfugiés. Heureusement pour eux, la crainte les en avoit déja fait sortir. Ce Furieux, qui vouloit les maltraiter, déconcerté par leur fuite, s'écria qu'il falloit deviner sur-le-champ son songe ; & comme on tardoit trop, il l'expliqua lui-même, en disant, je tue un François : aussi-tôt le Maître de la Cabane jetta un

(23) Il étoit dans la Bourgade d'Onontaoué.

» un habit François, que l'autre perça de coups. Mais alors celui qui avoit » jetté l'habit, entrant en fureur à son tour, protesta qu'il vouloit van- » ger le François, & qu'il alloit réduire le Village en cendres. En effet, » il commença par mettre le feu à sa propre Cabane ; & tout le monde » en étant sorti, il s'y enferma. Le feu, qu'il y avoit réellement allumé, » ne paroissoit point encore, lorsqu'un des Missionnaires se présenta pour » y entrer. On lui dit ce qui venoit d'arriver : il craignit que son Hôte ne » fût la proie des flammes ; & brisant la porte, il le força de sortir, il » éteignit fort heureusement le feu, & s'enferma lui même dans la Ca- » bane. Son Hôte se mit à courir tout le Village, en criant qu'il vou- » loit tout brûler. On lui jetta un chien, dans l'espérance qu'il assouvi- » roit sa rage sur cet Animal : il déclara que ce n'étoit point assez pour » réparer l'outrage qu'on lui avoit fait, en tuant un Etranger dans sa » Cabane. On lui jetta un second chien, qu'il mit en pieces ; & sa fu- » reur fut calmée.

Ce Sauvage avoit un Frere, qui voulut jouer aussi son rôle. Il étoit vêtu, comme on représente les Satyres, couvert de feuilles, depuis la tête jusqu'aux piés. Deux Femmes, qui l'escortoient, avoient la face noircie, les cheveux épars, une peau de Loup sur le corps, & chacune leur pieu à la main. L'Homme, avec cette suite, entra dans toutes les Cabanes, hurlant de toute sa force, grimpa sur un toît, y fit mille tours de souplesse, accompagnés d'horribles cris, descendit ensuite, & prit une marche grave, précédé de ses Bacchantes, qui furieuses à leur tour renverserent à coups de pieux tout ce qui se rencontra sur leur passage. A peine étoient-elles revenues de ce transport, qu'une autre Femme prit leur place, força l'entrée de la Cabane, où les deux Jésuites se tenoient cachés ; & portant une Arquebuse, qu'elle venoit de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, avec mille imprécations contr'elle même, si son courage ne lui faisoit pas ramener des Prisonniers. Un Guerrier suivit de près cette Megere, l'Arc dans une main, & dans l'autre une Baïonnette. Après de longs hurlemens, il se jetta tout-d'un-coup sur la Femme, qui étoit redevenue tranquille ; il lui porta sa Baïonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & se retira. Un Jongleur parut ensuite, avec un bâton orné de plumes, par lequel il se vantoit de pouvoir découvrir les choses les plus cachées. On portoit devant lui un vase, rempli d'une liqueur, dont il buvoit à chaque question, & qu'il rejettoit, en soufflant sur ses mains & sur son bâton : après quoi il devinoit toutes les enigmes. Deux Femmes succederent, & firent connoître qu'elles avoient des desirs. L'une étendit d'abord une natte ; on devina qu'elle demandoit du Poisson, & sur-le-champ on lui en offrit : l'autre portoit un instrument d'Agriculture à la main, & l'on comprit qu'elle desiroit un champ, pour le cultiver ; on la mena aussitôt hors du Village, où elle fut satisfaite. Un Chef avoit rêvé qu'il voïoit deux cœurs humains : ce songe, qui ne pût être expliqué, jetta tout le monde dans une furieuse inquiétude. On prolongea la Fête d'un jour ; mais toutes les recherches furent inutiles, & pour se tranquilliser, on prit le parti de calmer le Génie du Chef par des présens. Cette Fête, ou plûtôt cette manie

dura quatre jours entiers. Il n'y avoit que sa singularité, qui pût lui faire mériter une si longue description.

Nous renvoïons à l'Ouvrage du P. Lafitau (24) ceux qui cherchent des ressemblances entre la Religion des Sauvages de l'Amerique & celle de l'ancienne Grece. Quelque idée qu'on s'en forme, sur ce qu'on vient de rapporter d'après les plus exactes relations, il paroît certain que dans toute la partie Septentrionale du Continent, on n'a trouvé ni Temples, ni culte reglé (25).

PLURALITE' DES FEMMES, ET MARIAGES.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine. Il y est même assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs; & cet usage paroît uniquement fondé sur l'opinion, que des Sœurs doivent vivre entr'elles avec plus d'intelligence que des Etrangeres; aussi toutes les Femmes Sœurs jouissent-elles des mêmes droits: mais parmi les autres, on distingue deux ordres, & celles du second sont les Esclaves des premieres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Cantons où la Chasse les oblige de faire quelque séjour. Cet abus s'est même introduit depuis peu chez les Peuples de la Langue Huronne, qui se contentoient anciennement d'une seule Femme: mais on voit regner, dans le Canton Iroquois de Tsonnontouan, un désordre beaucoup plus odieux, qui est la pluralité des Maris.

A l'égard des degrés de Parenté, les Hurons & les Iroquois portent si loin le scrupule, qu'il faut n'être pas liés du tout par le sang, pour s'épouser, & que l'adoption même est comprise dans cette Loi. Mais le mari, s'il perd sa Femme, doit en épouser la Sœur, ou, à son défaut, celle que la Famille lui présente. La Femme est dans la même obligation à l'égard des Freres, ou des Parens de son Mari, si elle le perd sans en avoir eu d'Enfans. La raison qu'ils en apportent est celle du Deuteronome. Un Homme veuf, qui refuseroit d'épouser la Sœur, ou la Parente de la Femme qu'il a perdue, seroit abandonné à la vangeance de celle qu'il rejette. Lorsqu'on manque de Sujets, on promet à une Veuve de chercher un parti qui lui convienne; mais alors elle a droit d'exiger des présens,

(24) Mœurs des Sauvages, Tom. 1 pp. 99. & suivantes. Il établit pour principe que tout le fond de leur Religion ancienne est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grece, & qui se répandirent dans l'Asie; le même, dit-il, que celui des Peuples qui servirent Bacchus dans ses Expéditions militaires; le même enfin qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Païenne, & aux Fables des Grecs. *Ibid. p.* 104.

(25) On ne parle point du Mexique, qui touche à la partie méridionale du Continent, ni du Sud de la Louisiane, où l'on a vu que plusieurs Nations avoient des Temples, qui se réduiseot aujourd hui à celui des Natchés. A l'égard de ceux que les Anglois trouverent dans leurs Colonies, c'étoit aussi vers le Sud; & la Description qu'on en a donnée d'après Smith ne représente gueres un Temple. Rochefort, parlant des Apalachites, Peuple de la Floride, fait la Description d'une Montagne consacrée au Soleil, nommée *Olaienne*, d'une figure parfaitement ronde, très haute, & d'une pente extrêmement roide. On y monte en tournoïant par un chemin assez large, qui a, par intervalles, des reposoirs, pratiqués dans le roc, en forme de niches. Vers le sommet, & du côté de l'Orient, se trouve une Caverne, que la Nature semble avoir formée exprès pour y servir de Temple: & c'est là que quatre fois l'année, c'est-à-dire au tems des deux semailles & des deux Moissons, toute la Nation des Apalachites se rendoit avec les Jaonas, qui sont leurs Prêtres, pour y célébrer des Fêtes à l'honneur du Soleil.

Caracteres, usages, et mœurs des Indiens de l'Amerique Septent.

qui passent pour un témoignage de sa sagesse. Toutes les Nations ont des Familles distinguées, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles. La stabilité des mariages est sacrée; & les conventions passageres, quoiqu'en usage parmi quelques Peuples, n'en sont pas moins regardées comme un désordre.

Dans la Nation des Miamis, le Mari est en droit de couper le nez à sa Femme, adultere ou fugitive. Chez les Iroquois & les Hurons, on peut se quitter de concert, mais sans bruit, & les parties séparées ont la liberté de prendre de nouveaux engagemens. Le trouble des mariages vient ordinairement de la jalousie. Elle est égale dans les deux sexes; & quoique les Iroquois se vantent d'être supérieurs à cette foiblesse, ceux qui les ont fréquentés assurent qu'ils la portent à l'excès. Une Femme, qui soupçonne son Mari d'infidélité, est capable de toutes sortes d'emportemens contre sa Rivale; d'autant plus que le Mari ne peut défendre celle qu'il lui préfere, & qu'il se deshonoreroit par la moindre marque de ressentiment.

C'est entre les Parens des deux Familles qu'un mariage se traite; & les Parties intéressées n'ont aucune part aux explications: mais on ne conclut rien sans leur consentement. Les premieres démarches doivent se faire par des Matrones. Dans quelques Païs, suivant le P. de Charlevoix, & dans toutes les Nations suivant un autre Voïageur (26), qui s'attribue des lumieres extraordinaires sur ce point, les Filles ont peu d'empressement pour le mariage, parcequ'il leur est permis d'en faire l'essai autant qu'elles le desirent (27), & que la cérémonie des nôces ne change leur condition que pour la rendre plus dure. On remarque beaucoup de pudeur dans la conduite des jeunes Gens, pendant qu'on traite de leur union. Quelques Relations assurent qu'en plusieurs endroits, ils passent d'abord une année entiere dans une parfaite continence, pour faire connoître qu'ils ne se sont épousés que par amitié; & qu'on montreroit au doigt une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses nôces. Le P. de Charlevoix conclut de cet exemple de force, qu'on doit avoir peu de peine à croire tout ce qu'on raconte » de la maniere dont les jeunes » gens se comportent pendant la recherche, dans les lieux où il leur est » permis de se voir en particulier. Quoique l'usage leur accorde de très » grandes privautés, on prétend que dans le plus pressant danger où la » pudeur puisse être exposée, & sous les voiles mêmes de la nuit, il ne » se passe rien, il ne se dit pas une parole, dont la plus austere bien- » séance puisse être blessée (28).

(26) La Hontan, Tom. II. page 131.

(27) C'est l'expression du modeste Missionnaire: la Hontan dit: » Jamais Fille, ni » Femme, n'a causé de désordre parmi ces » gens-là. Les Femmes sont sages, & leurs » Maris de même. Les Filles sont folles, & » les Garçons font assez souvent des fo- » lies avec elles. Il leur est permis de faire » ce qu'elles veulent: les Peres, Meres, » Freres, Sœurs, n'ont rien à redire à leur » conduite. Ils disent qu'elles sont maîtres- » ses de leur corps, par le droit naturel de » la liberté. Au contraire les Femmes, aïant » celle de quitter leurs Maris quand il » leur plaît, aimeroient mieux être mortes » que d'avoir commis un Adultere. *Ibid.* p. 132.

(28) La Potherie, éloigné de l'indécence, mais naturel dans ses récits, dit qu'on ne voit point de Femme, ni de Fille Sauvage, qui ne soit grosse, ou qui n'ait un Enfant à la mamelle, ou qui n'en porte un

Nos Voïageurs s'accordent peu sur les préliminaires & les cérémonies du mariage ; ce qui vient apparemment de la variété des Coutumes. C'est l'Epoux qui fait les présens, & rien ne manque au respect dont il les accompagne. Dans quelques Nations, il se contente d'aller s'asseoir à côté de la Fille ; & s'il y est souffert, le mariage passe pour conclu (29). Mais parmi ces déférences, il ne laisse pas de faire sentir qu'il sera bientôt le Maître. Des présens qu'il fait, quelques-uns sont moins des témoignages d'amitié, que des symboles & des avertissemens d'esclavage ; tels sont le Collier, longue & large bande de cuir, qui sert à porter divers fardeaux, la Chaudiere, & une buche. On les présente à la jeune Femme, dans sa Cabane, pour lui faire entendre qu'elle sera obligée de porter les fardeaux, de faire la Cuisine, & de fournir la provision de bois. L'usage l'oblige même, dans quelques Nations, de porter d'avance tout le bois nécessaire pour l'Hiver suivant. On fait observer d'ailleurs que pour tous ces devoirs, il n'y a point de différence à l'avantage des Femmes, dans les Nations où elles ont toute l'autorité. Quoique maîtresses de l'Etat, du moins en apparence, elles n'en sont pas moins les Esclaves de leurs Maris. En général, il n'y a point de Païs au Monde, où les Femmes soient plus méprisées. Traiter un Sauvage de Femme, c'est pour lui le plus sanglant des outrages. Cependant les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere,

Devoirs des Femmes.

derriere le dos. Tom. III. p. 16. La Hontan, moins mesuré dans ses expressions, avoue que les mariages sont tardifs, mais donne pour raison, que les jeunes Hommes craignent, par le commerce des Femmes, de s'énerver pour leurs courses & leurs autres fatigues. Il leur fait *courir l'allumette* une fois la semaine : c'est le nom qu'ils donnent à leurs débauches nocturnes ; car on ne parle jamais de galanterie aux Filles pendant le jour. Elles s'emporteroient alors en injures, contr'un jeune Homme qui leur diroit qu'il les aime. Les Cabanes étant ouvertes nuit & jour, il n'est pas difficile de s'y introduire la nuit, lorsque les feux sont couverts. Les jeunes Sauvages y entrent, allument au feu une espece d'allumette, & s'approchent des Filles. S'ils n'en sont pas bien reçus, ils se retirent sans bruit. Le même Auteur ajoute qu'elles permettent à quelques-uns de s'asseoir sur le pié de leur lit, simplement pour la conversation ; & qu'ensuite un autre survenant, qu'elles trouvent plus de leur goût, elles le traitent mieux. La raison, dit-il, c'est qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amans. *ubi sup.* pp. 133 & 134.

(29) Suivant la Hontan, » les Partis étant » d'accord, on s'assemble dans la Cabane » du plus vieux Parent, où le Festin se » trouve prêt au jour désigné. La table est » couverte avec profusion, & l'Assemblée » est ordinairement nombreuse. On y chan» te, on y danse, avec tous les autres di» vertissemens du Païs. Après cette Fête, » tous les Hommes se retirent, à l'excep» tion des quatre plus vieux Parens de l'E» poux ; ensuite la jeune Fille se présente à » l'une des portes de la Cabane, accom» pagnée de ses quatre plus vieilles Paren» tes. Aussi-tôt le plus décrépit vient la re» cevoir, & la conduit au Mari. Les deux » Epoux se placent debout sur une natte, » tenant une baguette chacun par un bout, » pendant que les Vieillards font de très » courtes harangues. Dans cette posture, » le Mari & la Femme se haranguent aussi » tour à tour, dansent & chantent ensem» ble, tenant toujours la baguette, qu'ils » rompent enfin, en autant de morceaux, » qu'il se trouve de témoins pour les leur » distribuer. Ensuite, on reconduit la Ma» riée hors de la Cabane ; & de jeunes Fil» les, qui l'attendent, la menent en céré» monie à celle de son Pere, où elle con» tinue de demeurer, jusqu'à ce qu'elle de» vienne Mere. Le Mari ne la reçoit qu'a» lors dans la sienne. Dans le cas du divor» ce, ajoute la Hontan, les petits morceaux » de baguette qui ont été distribués aux » Parens, sont portés dans la Cabane où » la cérémonie s'est faite, pour y être brû» lés en leur présence. *Ubi suprà.* pp. 136 » & 137.

& ne reconnoissent point d'autre autorité que la sienne. Le Pere est toujours pour eux comme Etranger, il n'est respecté qu'à titre de Maître. Le P. de Charlevoix, qui parle aussi de tous ces usages, doute s'ils sont communs à tous les Peuples du Canada, surtout celui qui oblige les jeunes Femmes, outre les services qu'elles doivent à leurs Maris, de fournir à tous les besoins de leurs Parens : il juge que ce dernier devoir ne regarde que ceux auxquels il ne reste personne pour leur rendre les mêmes offices, & que leur âge, ou leurs infirmités, mettent hors d'état de s'aider eux-mêmes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Devoirs des Maris.

Les Maris ont aussi leur partage. Outre la Chasse & la Pêche, deux devoirs qui durent toute leur vie, ils sont obligés de faire d'abord une natte pour leur Femme, de lui bâtir une Cabane, ou de réparer celle qu'ils doivent habiter ensemble ; & tandis qu'ils n'ont pas d'autres demeures que celle du Beau-pere, d'y porter tout le fruit de leur Chasse. Dans les Cantons Iroquois, la Femme ne quitte point sa Cabane, parcequ'elle en est censée Maîtresse, ou du moins Héritiere : chez d'autres Nations, après un an ou deux de mariage, elle ne doit pas demeurer avec sa Belle-mere.

Accouchemens.

La plupart des Femmes Sauvages, mettent leurs Enfans au Monde, sans peine, & même sans secours. Cependant il leur arrive quelquefois de souffrir beaucoup ; & le P. de Charlevoix, rapporte à cette occasion, un usage qui n'auroit peut-être pas moins de succès en Europe. On avertit les jeunes gens du Village, qui tout-d'un-coup, & lorsque la Malade y pense le moins, viennent pousser de grands cris à sa Porte ; la surprise lui cause un saisissement, qui est bientôt suivi d'une heureuse délivrance. Ce n'est jamais dans leur propre Cabane, que les Femmes se délivrent : plusieurs sont surprises dans le travail des champs, ou pendant leurs Voïages. A celles qui pressentent leur terme, on dresse, hors de la Bourgade, une petite Hute, où elles passent quarante jours, après s'être délivrées. Quelques-uns disent néanmoins que cet usage regarde seulement la premiere couche. A l'expiration du terme, on éteint les feux de la Cabane où elles doivent retourner, & l'on en secoue tous les meubles, pour y allumer un nouveau feu. Les mêmes formalités s'observent, à-peu-près, dans le tems de leurs purgations lunaires, & pendant qu'elles nourrissent leurs Enfans de leur lait. Cette nourriture ne dure pas moins de trois ans ; & les Maris n'approchent point d'elles dans cet intervalle ; la Hontan met cette raison au nombre de celles qui s'opposent à la multiplication.

Education des Enfans.

Le soin des Meres n'a pas de bornes pour leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau : mais, quoiqu'elles ne perdent rien de leur tendresse après les avoir sevrés, elles les abandonnent à eux-mêmes, dans la persuasion qu'il faut laisser un cours libre à la Nature. L'Acte, qui termine la premiere enfance, est l'imposition du nom. Cette cérémonie, qui passe pour importante, se fait dans un Festin, où tous les Convives sont du sexe de l'Enfant qu'on doit nommer. Il est sur les genoux du Pere, ou de la Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, surtout à celui qui doit être son Protecteur. On ne crée jamais de nouveaux noms, & chaque Famille en conserve un certain nombre, qui reviennent tour

Noms propres.

à tour. Souvent même on en change dans un autre âge ; & l'on prend alors la place de celui qui l'a porté le dernier: d'où il arrive quelquefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-Pere par celui qui pourroit être le sien.

Jamais on n'appelle un Homme par son nom propre, en lui parlant dans le discours familier; l'usage commun est de lui donner la qualité dont il se trouve revêtu à l'égard de celui qui parle. S'il n'y a aucune liaison de sang, ou d'affinité, on se traite de Freres, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin, suivant le degré de considération qu'on a l'un pour l'autre. C'est moins dans la vue de perpétuer les noms, qu'on les conserve dans les Familles, que pour engager ceux qui les reçoivent, ou qui les prennent, à imiter les belles actions de ceux qui les ont portés, à les vanger, s'ils ont été tués ou brûlés, & plus particulierement encore à soulager leurs Parens. Ainsi lorsqu'une Femme a perdu son Mari, ou son Fils, & qu'elle demeure sans secours, elle ne differe point à faire passer le nom de celui qu'elle pleure, sur quelqu'un qui contracte alors les mêmes obligations.

Les Enfans des Sauvages étant livrés à eux-mêmes, aussi tôt qu'ils peuvent se rouler sur les piés & sur les mains, vont nus, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les Bois, dans la boue & dans la nége. Delà vient cette vigueur, qui leur est commune à tous, cette souplesse extraordinaire & cet endurcissement contre les injures de l'air, qui fait l'admiration des Européens, En Eté, dès la pointe du jour, on les voit courir à l'eau, comme les Animaux à qui cet Elément est naturel. Ils passent une partie du jour à badiner dans les Lacs & les Rivieres. On leur met bientôt l'Arc & la Fleche en main ; & l'émulation, plus sûre que tous les Maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à les emploier. Il n'en a pas plus coûté à ces Peuples, pour se perfectionner dans l'usage des armes à feu. Dès les premieres années, on les fait aussi lutter ensemble; & leur passion est si vive pour cet exercice, qu'ils se tueroient souvent, si l'on ne prenoit soin de les séparer. Ceux qui succombent sous leur Adversaire en conçoivent un dépit, qui ne leur permet pas le moindre repos, jusqu'à ce qu'ils aient l'avantage à leur tour. En général, les Peres & les Meres s'efforcent de leur inspirer certains principes d'honneur, qui se trouvent établis dans chaque Nation, & c'est l'unique éducation qu'ils leur donnent; encore est-elle indirecte; c'est-à-dire que l'instruction est prise des belles actions de leurs Ancêtres. Les jeunes gens sont échauffés par ces anciennes images, & ne respirent que l'occasion d'imiter ce qui excite leur admiration. Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations & les prieres, mais jamais le châtiment ou les menaces; sur le principe, qu'un Homme n'est pas en droit d'en contraindre un autre. Une Mere, qui voit tenir une mauvaise conduite à sa Fille, se met à pleurer: la Fille lui demande le sujet de ses larmes : elle se contente de répondre, tu me deshonores ; & cette méthode est rarement sans effet. La plus sévere punition que les Sauvages emploient pour corriger leurs Enfans est de leur jetter un peu d'eau au visage, & les Enfans y sont fort sensibles. On a vû des Filles s'étrangler, pour avoir reçu quelque légere réprimande de leur Mere, ou quelques gouttes d'eau au

visage, & l'en avertir, en lui disant : *tu n'auras plus de Fille.* Il semble qu'une Enfance si mal disciplinée devroit être suivie d'une jeunesse turbulente & corrompue : mais d'un côté, les Sauvages sont naturellement tranquilles & maîtres d'eux-mêmes ; & d'un autre, leur tempéramment surtout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. Le P. de Charlevoix assure que s'ils ont quelques usages, où la pudeur est peu ménagée, la superstition y a plus de part que la dépravation du cœur. » Les Hurons, dit-il, lorsque nous commençâmes à les connoître, étoient » plus lascifs, & brutaux mêmes dans leurs plaisirs. Dans les deux sexes, » les jeunes gens s'abandonnoient sans honte à toutes sortes de dissolu- » tions, & c'étoit principalement parmi eux qu'on ne faisoit pas un cri- » me à une Fille de s'être prostituée. Leurs Parens étoient les premiers à » les y engager, & l'on voïoit des Maris en faire autant de leurs Fem- » mes, pour un vil intérêt. Plusieurs ne se marioient point, & prenoient » des Filles pour leur servir de Compagnes. Toute la différenee qu'on met- » toit entre les Concubines & les Femmes légitimes, c'est qu'avec les pre- » mieres on ne contractoit aucun engagement ; leurs Enfans étoient sur » le même pié que les autres, ce qui ne produisoit aucun inconvénient » dans un Païs où il n'y a point de successions à recueillir. Mais le Chris- » tianisme a corrigé ces désordres, dans toutes les Bourgades qui l'ont » embrassé.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septent.

On ne distingue point ici les Nations par leur habillement. Les Hommes, dans le tems chaud, n'ont souvent sur le corps qu'un simple Brahier ; l'Hiver, ils se couvrent plus ou moins, suivant la qualité du climat. Ils ont aux piés une espece de chaussons de peau, passée à la fumée : leurs bas sont aussi des peaux, ou des morceaux d'étoffe, dont ils s'enveloppent les jambes. Une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture ; & par-dessus, ils portent une couverture, lorsqu'ils peuvent en avoir. Autrement ils se font une robbe de peau d'Ours, ou de plusieurs peaux de Castor, de Loutres, & d'autres fourrures, le poil en dedans. Les Camisoles des Femmes descendent jusqu'au dessous des genoux ; & dans le grand froid, ou lorsqu'elles sont en Voïage, elles se couvrent la tête de leurs couvertures ou de leurs robbes. Plusieurs ont de petits Bonnets, en maniere de calotte : d'autres se font une sorte de capuce, qui tient à leur Camisole. Elles ont aussi une piece d'étoffe, ou une peau, qui leur sert de juppe, & qui les enveloppe depuis la ceinture jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes sont également curieux de chemises : mais ils ne les mettent par dessous la Camisole, que lorsqu'elles sont sales ; & la plûpart les y laissent jusqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car jamais ils ne se donnent la peine de les laver. Les Camisoles de peau sont ordinairement passées à la fumée, comme les chaussons ; c'est-à-dire, qu'après les avoir laissées pénétrer de fumée, on les frotte un peu ; & dans cet état, elles peuvent se laver comme le linge. Une autre préparation est de les faire tremper dans l'eau, & de les frotter dans les mains jusqu'à ce qu'elles soient seches & maniables. Mais les étoffes & les couvertures de l'Europe leur paroissent beaucoup plus commodes.

Habillemens et parures des Sauvages.

Les piqûres, qu'ils se font à quelques parties du corps, passent moins

pour une parure, que pour une défense contre les injures de l'air, & contre la persécution des Mouches. Il n'y a que les Païs occupés par les Anglois, surtout la Virginie, où l'usage de se faire piquer par tout le corps soit commun. Dans la Nouvelle France, la plûpart se bornent à quelques figures d'Oiseaux, de Serpens, & d'autres Animaux, ou même à des feuillages, sans ordre, chacun suivant son caprice, souvent au visage, & quelquefois même sur les paupieres. Quantité de Femmes se font piquer aux endroits du visage qui répondent aux mâchoires, pour se garantir des maux de dents. Cette opération n'est pas douloureuse. On commence par tracer, sur la peau bien tendue, la figure qu'on y veut graver; ensuite, avec des arrêtes de Poisson ou des aiguilles, on pique tous ces traits, jusqu'au sang, & l'on y passe des couleurs bien pulverisées. Ces poudres s'insinuent si bien dans la peau, que les couleurs ne s'effacent jamais. Le seul mal est que la peau s'enfle, & qu'il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation: souvent même la fievre survient; & dans les grandes chaleurs, l'opération est dangereuse pour la vie.

Les couleurs dont les Sauvages se peignent le visage, & la graisse dont ils se frottent le corps, produisent les mêmes avantages que la piquûre, & ne leur donnent pas moins de grace à leurs propres yeux. Ils peignent les Prisonniers qu'ils destinent au feu; & jusqu'à leurs Morts, apparemment pour couvrir la paleur qui les défigure. Ces couleurs, qui ne sont pas bien vives, sont celles qu'on emploie pour la teinture des peaux; elles se tirent de certaines Terres, & de quelques écorces d'arbres. Les Hommes ajoutent à cette parure, du duvet de Cigne, ou d'autres Oiseaux, qu'ils sement sur leurs cheveux graissés. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des bouquets de poil, de différens Animaux, dans une distribution fort bizarre: leurs cheveux sont tantôt hérissés, tantôt applatis, & reçoivent mille différentes formes. Ils portent avec cela, des pendans aux oreilles, quelquefois même aux narines; une grande coquille de porcelaine au cou, ou sur l'estomac, des couronnes de plumes rares, des griffes, des pattes, des têtes d'Oiseaux de proie, & de petites cornes de Chevreuil. Mais ce qu'ils ont de plus précieux est toujours emploïé à la parure des Captifs, lorsque ces Malheureux font leur premiere entrée dans l'Habitation des Vainqueurs.

Le soin des Hommes se borne à parer leur tête; & les Femmes, au contraire, n'y mettent presque rien: mais elles sont si jalouses de leur chevelute, qu'elles se croiroient deshonorées par un accident qui les forceroit de la couper; & lorsqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, c'est la plus grande marque de douleur qu'elles puissent donner. Elles la graissent souvent; elles se servent, pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, & quelquefois d'une sorte de vermillon; elles l'enveloppent dans une peau de Serpent, en forme de cadenettes, qui leur pendent jusqu'à la ceinture. A l'égard du visage, elles se contentent d'y tracer quelques lignes, avec du vermillon ou d'autres couleurs. Jamais leurs narines ne sont percées; & ce n'est pas même dans toutes les Nations, qu'elles se percent les oreilles: celles qui le font y insetent, ou laissent pendre, comme les Hommes, des grains de Porcelaine. Dans leur parure la plus

plus recherchée, elles ont des robbes ornées de toutes sortes de figures, & de petits colliers de Porcelaine, avec une bordure en poil de Porc-épi, qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs Enfans sont parés aussi de divers colifichets : ils sont d'un bois fort léger, avec deux demi-cercles de bois de Cédre à l'extrêmité d'enhaut, pour les pouvoir couvrir sans toucher à la tête de l'Enfant.

Culture des Terres.

Outre les soins domestiques & la provision de bois, les Femmes sont presque toujours chargées seules de la culture des champs. Aussi-tôt que les néges sont fondues & que les eaux achevent de s'écouler, elles commencent à préparer la terre. Une sorte de bêche, dont le manche est fort long, leur sert à la remuer. Les grains, dont ces Peuples font usage, ne sont que des grains d'Eté. On prétend même que la matiere du terroir ne permet pas d'y rien semer avant l'Hiver, ce qu'on peut attribuer à l'abondance des néges, qui feroient tout pourrir dans leur fonte. Quelques-uns jugent que le Froment qu'on recueille en Canada, quoiqn'originairement venu de l'Europe, a contracté, avec le tems, la proprieté des grains d'Eté, qui n'ont pas assez de force pour germer plusieurs fois; comme il arrive à ceux que nous semons dans les mois de Septembre & d'Octobre. Les Féves se sement avec le Maïz, dont la tige leur sert d'appui. Ce légume vient apparemment de France, puisqu'il ne differe en rien du nôtre. Nos pois ont acquis, dans ce terrein, un degré de bonté fort supérieur à celui qu'ils ont en Europe.

Les Femmes s'aident mutuellement dans le travail de l'Agriculture; & pour la récolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui daignent y mettre la main. Tout finit par une Fête, & par un grand Festin, qui se fait pendant la nuit. Les grains & les autres fruits se conservent dans des trous, que les Hommes creusent en terre, & qu'ils tapissent de grandes écorces. Plusieurs laissent le Maïz en épis, tressés comme les Oignons le sont en France, & distribués sur de grandes perches, au dessus de l'entrée des Cabanes; d'autres l'égrainent, pour en remplir de grands paniers d'écorce, percés de toutes parts; ce qui l'empêche de s'échauffer. Mais si la crainte d'une irruption, ou de quelqu'autre disgrace, oblige tous les Habitans d'une Bourgade à s'éloigner, on fait de grands trous en terre, où tous les grains se conservent fort bien. Dans les parties Septentrionales, on seme peu, & plusieurs Nations ne sement jamais; le Maïz s'achete par des échanges. Ce grain, que l'Historien de la Nouvelle France appelle un légume, est sain & nourrissant, sans charger trop l'estomac. Les Coureurs François n'y apportent point d'autre préparation, que de le faire bouillir quelque tems dans une espece de lessive. Ils en font des provisions pour leurs Voïages. Un peu de sel, qu'ils y mettent, en achevant de le faire cuire à l'eau, sert d'assaisonnement; & cette nourriture n'a rien de désagréable : mais on s'est apperçu que la Lessive, dont on ne nous apprend point la composition, lui laisse une qualité corrosive, qui nuit quelquefois à la santé. Quelques-uns le font griller verd & dans l'épi : c'est ce qui se nomme, au Canada, du Blé *groulé*; & l'on en vante le goût. Une autre espece, qu'on appelle *Blé Fleuri*, & plus délicate encore, s'ouvre dès qu'elle a senti le feu. On en traite ordinairement les

Diverses préparations du Maïz.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Etrangers ; & dans quelques endroits on le porte aux personnes de considération qui arrivent dans une Bourgade, comme on offre en Europe le présent de Ville. Enfin la nourriture la plus commune des Sauvages est une préparation de Maïz, qu'ils nomment *Sagamité*. Après avoir commencé par le griller, ils le pilent, ils en ôtent la paille ; & ce qui reste, étant cuit à l'eau, forme une espece de bouillie fort insipide, lorsqu'elle n'est pas relevée par un mélange de viande ou de quelques fruits. D'autres le réduisent en Farine, qui se nomme ici *Farine froide* ; & c'est une des meilleures provisions pour les Voïages. On le fait bouillir aussi en épis tendres, qu'on fait ensuite griller légerement, & qu'on égraine, pour faire secher les grains au Soleil. Il se conserve long-tems dans cet état, & l'on assure que la sagamité qu'on en fait est de très bon goût. Des mets si simples ne donneroient pas une mauvaise idée de celui des Sauvages, s'ils n'y joignoient quelquefois des mélanges si révoltans, qu'on a de l'embarras à les nommer. Ils aiment aussi toute sorte de graisse : quelques livres de chandelle, dans une Chaudiere de Sagamité, leur font un mets excellent.

Mets dégoûtans des Sauvages.

On observe que les Nations méridionales n'avoient pour batterie de Cuisine, que des vaisseaux de terre cuite, & que vers le Nord on se servoit de chaudieres de bois, dans lesquelles on faisoit bouillir l'eau en y jettant des cailloux rougis au feu. D'un côté comme de l'autre, nos Marmites de fer ont paru bien plus commodes ; & de toutes les Marchandises, c'est celle que les Sauvages recherchent le plus. Chez les Nations occidentales, la Folle-Avoine tient la place du Maïz : elle est moins nourrissante ; mais la chasse du Bœuf y supplée. Parmi les Nations errantes, qui ne cultivent jamais la terre, l'unique ressource, au défaut de la Chasse & de la Pêche, est une espece de mousse, qui croît sur certains rochers, & que les François ont nommée *Trippe de roche* ; mets peu substantiel & fort insipide. Ces Barbares vivent aussi d'une espece de Maïz sauvage, qu'ils laissent pourrir dans une eau dormante, & qu'ils en retirent noir & puant. On ajoute même, qu'aïant une fois pris goût à cet étrange aliment, ils aiment jusqu'à l'eau qui en découle, & dont l'odeur seule feroit soulever le cœur à tout autre qu'eux.

Alimens des Nations errantes.

Les Femmes des Sauvages moins féroces font un pain de Maïz, qui n'est qu'une pâte mal pêtrie, sans levain, & cuite sous la cendre ; ils y mêlent des Féves, divers fruits, de l'huile & de la graisse. Cette masse grossiere doit être mangée chaude, & ne peut même se conserver froide. Les Tournesols, qui sont en abondance dans toutes ces Régions, ne servent qu'à donner une huile dont les Sauvages se frottent, & qu'ils tirent plus ordinairement de la graine, que de la racine de cette Plante. Les Patates, si communes dans les Iles & dans le Continent de l'Amérique méridionale, ont été semées avec succès dans la Louisiane. L'usage continuel que les Nations du Nord faisoient du Petun, Tabac sauvage qui croît ici de toutes parts, a fait dire à quelques Voiageurs qu'elles en avalloient la fumée, & que c'étoit une de leurs nourritures : mais le P. de Charlevoix traite ce récit d'erreur, & le croit fondé sur la sobriété naturelle de tous ces Peuples, qui les fait résister longtems à la faim. Il

Pain de Maïz.

On accuse faussement les Sauvages d'avaller la fumée du Petun.

ajoute que depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent presque plus souffrir leur Petun; article, dit-il, sur lequel il est fort aisé de les satisfaire, parceqn'avec un peu d'attention au choix du terrein, on en trouve de très favorables à la culture du Tabac.

Petites occupations des Femmes.

Après les soins domestiques, l'occupation des Femmes, dans les Cabanes, est à faire du fil, des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qui s'appelle Bois-blanc dans leur Langue : elles le travaillent, à-peu-près, comme nous faisons le Chanvre. Ce sont les Femmes qui font aussi les teintures. D'autres s'exercent à divers petits ouvrages d'écorce, qu'elles ornent de figures, avec du poil de Porc-Epi. Elles font des tasses & d'autres ustensiles de bois; elles peignent & bordent des peaux de Chevreuils; elles tricotent des ceintures & des jarretieres, de la laine de Bœuf. Au contraire les Hommes font gloire de leur oisiveté, & passent en effet plus de la moitié de la vie dans l'inaction, sur le principe que le travail les dégrade & n'est nn devoir que pour les Femmes : ils ne se croient faits que pour la Guerre, la Chasse & la Pêche. Cependant, ils font eux-mêmes tous les instrumens qui servent à ces trois exercices; tels que les armes, les filets, & les Canots. Les Raquettes & la construction des Cabanes sont aussi leur partage : mais le plus souvent, ils se font encore aider par leurs Femmes. Avant qu'ils eussent reçu de nous des haches & d'autres outils, ils avoient des méthodes fort singulieres pour couper les arbres & les mettre en œuvre. Ils les brûloient d'abord par le pié; & pour les couper ou les fendre, ils avoient des haches de cailloux, qui ne cassoient point, mais qui demandoient une patience extrême pour les aiguiser. Falloit-il les emmancher ? Ils coupoient la tête d'un jeune arbre; & faisant une entaillure au sommet du tronc, comme pour le greffer, ils y inséroient la tête de leur hache. L'arbre, qui se refermoit en croissant, ne pouvoit manquer de la tenir fort serrée : alors ils coupoient le petit tronc, de la longueur qu'ils vouloient donner à leur manche.

Oisiveté des Hommes.

Forme des Bourgades.

Leurs Bourgades, ou leurs Villages, n'ont point ordinairement de figure réguliere. Dans la plûpart des anciennes Relations, on les représente rondes; & peut-être n'avoient-elles pas alors d'autre forme : mais ce n'est aujourd'hui qu'un amas de Cabanes, sans alignement & sans ordre; les unes en simples appentis, les autres en Tonnelles, bâties d'écorce, soutenue de quelques pieux, quelquefois revêtues, en dehors, d'un enduit de terre assez grossier, en un mot construites avec moins d'art, de consistance & de propreté, que celles des Castors. Elles ont quinze ou vingt piés de large, sur une longueur ordinaire de cent piés. Avec cette dimension, qui est la plus commune, elles ont plusieurs feux; car un feu n'occupe jamais plus de trente piés. Si le rez-de-chaussée ne suffit pas pour contenir tous les lits, ceux des jeunes gens sont sur une espece d'Estrade, élevée de cinq ou six piés, qui regne le long de la Cabane; les meubles & les provisions sont au-dessus, rangés sur des soliveaux qui traversent l'édifice. L'entrée offre une sorte de Vestibule, où les jeunes gens dorment en Eté, & qui sert de Bucher pendant l'Hiver. Les Portes ne sont que des écorces, suspendues comme nos stores, & ne ferment jamais bien. Ces édifices n'ont, ni fenêtres, ni cheminées : une

ouverture, qu'on laisse au milieu du toit, & qu'on est obligé de boucher dans le tems de nége ou de pluie, donne quelque passage à la fumée; mais souvent il faut éteindre le feu, si l'on ne veut risquer de perdre la vûe.

Leurs Fortifications.

Ces Barbares se fortifient mieux qu'ils ne se logent. On voit des Villages entourés d'assez bonnes Palissades, avec des Redoutes, où les provisions d'eau & de pierres ne manquent jamais. Les Palissades sont doubles, & quelquefois triples; elles ont ordinairement des creneaux à la derniere enceinte. Les pieux, dont elles sont composées, sont entrelassés de branches d'arbres, qui ne laissent aucun vuide. Ces fortifications suffisoient pour un long siége, lorsque les Amériquains ignoroient l'usage des armes à feu. Chaque Village offre une grande Place; mais on en voit peu de régulieres. Autrefois, dit-on, les Iroquois bâtissoient mieux que les autres Nations, & mieux qu'ils ne bâtissent eux-mêmes aujourd'hui. On voïoit, dans leurs édifices, des figures en relief, d'un travail à la vérité fort grossier: mais depuis qu'une suite de guerres a détruit la plûpart de leurs Bourgades, ils n'ont point entrepris de les rétablir. Avec si peu d'empressement à se procurer les commodités de la vie dans leur séjour ordinaire, on juge aisément, qu'ils n'apportent pas plus de soin à leurs Campemens, dans leurs Voïages, & dans leurs quartiers d'Hiver. Le Pere *le Jeune*, Jésuite Missionnaire, qui, pour apprendre la Langue des Montagnards, prit le parti de les suivre dans une Chasse d'Hiver, en donne une description curieuse.

Difficultés des Campemens & des Voiages.

Ces Indiens, dit-il, habitent un Païs fort rude & fort inculte, mais qui l'est encore moins que celui qu'ils choisissent pour leurs Chasses. Il faut marcher longtems pour y arriver, & porter sur le dos toutes les provisions nécessaires dans un Voïage de cinq ou six mois, par des chemins où l'on ne comprend pas que les Bêtes fauves puissent passer. Si l'on n'avoit pas la précaution de se fournir d'écorces d'arbre, on ne trouveroit pas dequoi s'y mettre à couvert de la pluie & de la nége. En arrivant au terme d'une si pénible marche, on se procure un peu plus de commodité, qui ne consiste qu'à se défendre un peu mieux des injures de l'air. Chacun y travaille. Les Missionnaires, qui n'avoient personne pour les servir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune considération, n'étoient pas plus ménagés que la plus vile partie des Chasseurs. Ils n'avoient pas même de Cabane séparée, & leur logement étoit dans la premiere où l'on consentoit à les recevoir. Ces Cabanes, chez la plûpart des Nations Algonquines, sont à-peu-près de la forme de nos Glacieres, c'est-à-dire rondes, & terminées en cône: elles n'ont pour soutien, que des perches plantées dans la nége, jointes ensemble par les bouts, & couvertes d'écorces mal assemblées & mal attachées; aussi ne garantissent-elles d'aucun vent. Leur construction demande à peine une heure de tems: les branches de Sapin y tiennent lieu de natte, & servent de Lits. Les néges, qui s'accumulent à l'entour, forment une espece de Parapet. La fumée des feux remplit tellement le haut de la Cabane, qu'on n'y peut être debout sans avoir la tête dans une espece de tourbillon. Souvent, on ne distingue rien à la distance de deux ou trois piés. On perd les yeux, à force de pleurer; & quelquefois pour s'y faciliter un peu la respiration, il faut se tenir couché sur le

Embarras des Missionnaires qui les suivent.

ventre, avec la bouche presque collée contre terre. On ne balanceroit point à sortir, si le tems ne s'y opposoit : tantôt, c'est une nége dont l'épaisseur obscurcit le jour; tantôt, un vent sec, qui coupe le visage, & qui fait éclater les arbres dans les Forêts. A de si cruelles incommodités, le Missionnaire en ajoute une autre, c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un grand nombre, qui les suivent sans cesse, & qui leur sont extrêmement attachés; peu caressans, dit-il, parcequ'on ne les caresse point, mais hardis, & fort habiles Chasseurs. On les dresse de bonne heure pour les différentes chasses. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs Maîtres; ils ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver: aussi sont-ils toujours maigres, & si dépourvus de poil, que leur nudité les rend fort sensibles au froid. S'ils ne peuvent approcher du feu, où ils ne pourroient tenir tous, quand il n'y auroit personne dans la Cabane, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent; & souvent on se réveille la nuit, presque étouffé par une trouppe de chiens. Envain s'efforce-t'on de les chasser; ils reviennent aussi-tôt. Leur importunité recommence au jour: ils ne voient paroître aucun aliment, dont ils ne prétendent leur part. » Un pauvre Missionnaire, à demi couché proche du feu, » luttant contre la fumée, qui lui permet à peine de lire son Breviaire, » est exposé aux insultes d'une multitude de Chiens, qui passent & re» passent devant lui, en courant après un morceau de viande qu'ils ont » apperçu. Lui présente-t'on quelque chose à manger ? il est embarrassé » à se défendre contre ceux qui l'attaquent de front; & lorsqu'il croit » sa portion sûre, il en vient un, par derriere, qui lui en enleve la moi» tié, ou qui la fait tomber dans les cendres. Mais la faim devient souvent le pire de tous les maux. On a compté sur la chasse, qui ne donne pas toujours. Les provisions dont on s'est chargé s'épuisent bientôt. Quoique les Sauvages sachent supporter la faim, ils se trouvent quelquefois réduits à de si grandes extrémités qu'ils y succombent. Le Missionnaire, d'après lequel on écrit, fut obligé, dans cette course, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit racommodé son habit; après quoi, il vécut de jeunes branches & de la plus tendre écorce des arbres. Sa santé n'en souffrit point; mais la même épreuve en a fait périr quantité d'autres.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentr.

Persécution des Chiens.

Famine qui succede.

La guerre, dans toutes ces Nations, est la plus solemnelle, comme la plus importante de leurs entreprises. Le P. de Charlevoix, se trouvant en 1721, au Fort de Catarocou, fut témoin de la maniere dont elle s'annonce. Vers le milieu de la nuit, lorsqu'il pensoit à se retirer, il entendit un horrible cri. On lui dit que c'étoit le cri de guerre; & bientôt il vit une Trouppe de Missisagués, qui entroient dans le Fort en chantant. Ces Sauvages, amis des François, s'étoient laissés engager dans une guerre que les Iroquois faisoient aux Cheraguis, Peuple assez nombreux, qui habite un beau País au Sud du Lac Érié. Trois ou quatre de ces Braves, dans un équipage terrible, & suivis de presque tous les Sauvages qui demeuroient aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs Chansons militaires, au son d'un instrument qu'ils nom-

Guerres des Sauvages.

Comment elles s'annoncent.

ment Chickikoué (29), venoient faire entendre la même Musique dans le Fort, à l'honneur du Commandant : » J'avoue, dit le Voïageur, que cette » cérémonie inspire de l'horreur, & que jusqu'alors je n'avois pas encore » si bien senti que j'étois chez des Barbares. Leur chant a toujours quelque » chose de lugubre ; mais ici je le trouvai effraïant.

Invocation du Dieu de la guerre

Il paroît que dans ces Chansons, on invoque le Dieu de la guerre : c'est le même que les Hurons nomment *Areskoui*, & les Iroquois Agreskoué (30). Quoiqu'il soit tout-à-la-fois le Souverain des Dieux, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie qui gouverne tout, & suivant l'expression sauvage, *le Grand-Esprit*, il est particulierement invoqué pour les Expéditions militaires, comme si la qualité qui lui fait le plus d'honneur étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est le cri de guerre, au fort du combat. Dans les marches mêmes, on le répete souvent, pour s'encourager, & pour implorer son assistance.

Termes militaires.

Lever la Hache, c'est déclarer la guerre ; & chaque Particulier en a le droit : mais s'il est question d'une guerre dans les formes, entre deux ou plusieurs Nations, la maniere de s'exprimer est *suspendre la Chaudiere* : on lui donne pour origine l'usage barbare de manger les Prisonniers, & ceux qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. Une autre expression, pour signifier qu'on va faire une guerre sanglante, est de dire simplement qu'on va manger une Nation. S'il faut engager un Allié dans sa querelle, on lui envoie une Porcelaine, c'est-à-dire une grande coquille (31), pour l'inviter à boire du sang, ou suivant les termes établis, du bouillon de la chair des Ennemis. Quelquefois, c'est un Pavillon teint de sang, qu'on envoie ; mais cet usage est moderne, & les Sauvages en ont apparemment pris l'idée à la vûe des Pavillons blancs des François & du Pavillou rouge des Anglois. On croit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, pour les déclarations de guerre. Le *Calumet* s'emploie aussi, mais orné de plumes rouges. D'ailleurs comme il est plus en usage pour les négociations & les Traités de paix, on en remet la Description à cet article.

Pavillons teints de sang.

Causes ordinaires des guerres.

Il est rare que les Sauvages refusent la guerre, lorsqu'ils y sont invités par leurs Alliés. Souvent même, sans invitation, le moindre motif les y détermine, surtout celui de la vangeance ; car ils ont toujours à vanger quelque injure, ancienne ou nouvelle, & le tems ne ferme jamais ces plaies. Aussi la paix est-elle toujours incertaine, entre deux Nations qui ont été longtems Ennemies. Le desir de remplacer les Morts par des Prison-

(29) Espece de Calebasse, remplie de Cailloux.

(30) On observe, avec étonnement, que dans le mot Grec Ἄρης, qui est le Mars & le Dieu de la guerre dans tous les Païs où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Hurone & Iroquoise, qui ont rapport à la guerre. *Aregouen* signifie, dit-on, faire la guerre, & se conjugue ainsi : *Garego*, je fais la guerre, *Sarego* tu fais la guerre, *Arego* il fait la guerre.

(31) Ces coquilles, qui se trouvent particulierement sur les Côtes de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, sont cannelées, allongées, un peu pointues, & sans oreilles. On en fait de petits grains cylindriques, qu'on perce & qu'on enfile, pour en faire ce qu'on nomme des branches & des colliers de Porcelaine, dont on verra l'usage dans un autre article.

niers, ou d'appaiser leurs ombres, le caprice d'un Particulier, un songe, & d'autres prétextes, font souvent partir pour la guerre une trouppe d'Avanturiers, qui ne pensoient à rien moins le jour précédent. A la vérité, ces petites Expéditions, qui se font sans l'aveu du Conseil, & qui ne demandent pas de grands préparatifs, sont ordinairement sans conséquence: mais en général, on n'est pas fâché, dans une Nation, de voir les jeunes gens s'exercer; & l'on ne s'y oppose gueres sans de fortes raisons. Encore n'y emploie-t'on point l'autorité, parceque chacun est le maître de ses résolutions: on intimide les uns par de faux bruits; on sollicite adroitement les autres; on engage, par des présens, les Chefs à rompre la partie; ce qui n'est jamais fort difficile, puisqu'il ne faut qu'un songe, vrai ou supposé. Dans quelques Nations, la derniere ressource est l'intervention des Matrones, dont l'effet est presque toujours certain: mais on n'y a recours que dans les occasions importantes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Guerres particulieres.

Une guerre, qui intéresse toute la Nation, ne se conclut pas si légérement. Les inconvéniens & les avantages en sont longtems balancés; & pendant les délibérations, on écarte avec beaucoup de soin tout ce qui pourroit inspirer quelque défiance à l'Ennemi. Aussi-tôt que la guerre est résolue, on pense aux provisions d'armes & de vivres: elles ne demandent pas beaucoup de tems; mais les cérémonies superstitieuses, qui sont fort variées parmi tous ces Peuples, entraînent plus de longueurs. Celui qui doit commander ne pense à former son corps de Trouppes, qu'après un jeûne de plusieurs jours, pendant lesquels il est peint de noir, & n'a de communication avec personne. Son unique soin est d'invoquer, jour & nuit, son Génie Protecteur, & d'observer attentivement ses propres songes. Dans l'opinion qu'il a de lui-même, il croit la victoire certaine; & cette présomption, commune à tous ces Barbares, ne manque point de lui procurer des songes tels qu'il les desire. Après son jeûne, il assemble les Guerriers; & le collier de Porcelaine à la main, il leur tient ce discours: « Mes Freres, le Grand-Esprit autorise mes sentimens, & m'inspire. Le » sang d'un tel n'est point essuïé, son corps n'est pas couvert, & je veux » m'acquitter de ce devoir. Il continue d'exposer les motifs qui lui font prendre les armes. Ensuite, il ajoute: « Ainsi je suis résolu d'aller dans » tel Païs lever des chevelures & faire des Prisonniers; *ou bien*, je veux » manger telle Nation. Si je péris dans cette glorieuse entreprise, ou si » quelqu'un de ceux qui voudront m'accompagner y perd la vie, ce col» lier servira pour nous recevoir, & nous ne demeurerons pas couchés » dans la poussiere ou dans la boue (32), c'est-à-dire, comme le P. de Charlevoix l'explique, que le Collier sera pour celui qui prendra soin d'ensevelir les Morts. En finissant, il met son collier à terre. Celui qui le prend se déclare, par l'action même, son Lieutenant-Général, & le remercie du zele qu'il fait éclater pour la vangeance de son Frere, ou pour l'honneur de la Nation. Aussi-tôt, on fait chauffer de l'eau: on ôte son masque noir au Chef; on lui accommode les cheveux, qu'on graisse & qu'on peint; on lui met différentes couleurs au visage; enfin on le cou-

Guerres Nationales.

Préparatifs.

(32) Il faut se rappeller ce qu'on a dit du caractere de leur éloquence Tous les Voïageurs, s'accordent là dessus, & l'on en verra des exemples plus surprenans.

vre de sa plus belle robbe. Dans cette parure, il chante, d'une voix sourde, sa chanson de mort. Ensuite, ses Soldats, c'est-à-dire, ceux qui se sont offerts pour l'accompagner, car on ne contraint personne, entonnent aussi l'un après l'autre, leur chanson de guerre. Chacun a celle de sa Famille, qu'il n'est pas permis aux autres de chanter.

Festin militaire.

Après ces préliminaires, qui se passent quelquefois dans un lieu écarté, le Chef va communiquer son projet au Conseil, & l'on en délibere. Lorsque l'entreprise est approuvée, il fait un Festin, dont le principal, & souvent l'unique mets, est un Chien. Quelques-uns prétendent qu'avant que de mettre cet Animal dans la chaudiere, on l'offre au Dieu de la guerre. Cette Fête dure, ou plutôt se réitere plusieurs jours. Mais quoique toute la Nation en paroisse uniquement occupée, chaque Famille prend des mesures, pour s'assurer quelque part aux Prisonniers. On fait des présens au Chef, qui s'engage par sa parole, & qui donne même des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des chevelures; & cette faveur s'obtient plus facilement: chez les Iroquois, lorsqu'une Expédition militaire est résolue, on met sur le feu la Chaudiere de guerre; & leurs Alliés sont avertis d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'entreprise, & qu'ils y veulent contribuer. Tous les Particuliers qui s'entôlent donnent au Chef un morceau de bois, avec leur marque; & celui qui retireroit sa parole après cet engagement, seroit deshonoré sans retour.

Promesses des Guerriers.

Second Festin, & discours du Chef d'Armée.

Le corps Militaire n'est pas plutôt formé, qu'un nouveau Festin succede. Toute la Bourgade y est invitée; & le Chef, avant qu'on touche à rien, parle dans ces termes: » Mes Freres, je sais que je ne suis pas encore un » Homme. Cependant vous n'ignorez pas que j'ai vû quelquefois l'Enne- » mi d'assez près. Nous avons été tués: les os de tels & tels sont encore » découverts, & crient contre nous. Il faut les satisfaire. C'étoient des » Hommes? comment avons-nous pû les oublier, & demeurer si long- » tems tranquilles sur nos nattes? Enfin, l'Esprit qui s'intéresse à ma gloire » m'inspire de les vanger. Jeunesse, prenez courage, rafraichissez vos » cheveux, peignez-vous le visage, remplissez vos Carquois. Faisons re- » tentir nos Bois de chants Guerriers: desennuïons nos Morts. Apprenons- » leur qu'ils seront vangés.

Après les applaudissemens, que ce discours ne manque point d'exciter, le Chef s'avance au milieu de l'Assemblée, son Casse-tête à la main, & chante. Tous ses Soldats lui répondent en chantant, & jurent de vaincre ou de périr. Leurs Chansons & leur serment sont accompagnés de gestes fort expressifs; mais il ne leur échappe rien qui marque la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre beaucoup d'union & de courage. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent avec le Chef l'assujettit lui-même à plusieurs devoirs. Chaque fois, par exemple, que dans les danses publiques un Sauvage, frappant de sa Hache le poteau qu'on dresse exprès au milieu du cercle, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, le Chef est obligé de lui faire quelque présent. Les chants sont suivis de danses. Quelquefois, ce n'est qu'une marche fiere, mais cadencée: plus souvent, ce sont des mouvemens assez vifs, & des figures qui représentent les opé-

A quoi les Guerriers s'engagent.

Engagement du Chef.

rations

*rations d'une Campagne. Enfin le repas termine la cérémonie. Le Chef militaire n'en est que spectateur, la pipe à la bouche ; & c'est un usage assez commun, dans tous les Festins, que celui qui en fait les honneurs ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe mille autres singularités, mais si différentes dans chaque Nation, que pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, on se borne à cet usage particulier des Iroquois : les plus anciens de la Trouppe guerriere font aux jeunes gens, surtout à ceux qui n'ont pas encore vû l'Ennemi, toutes les insultes dont ils peuvent s'aviser. Ils leur jettent sur la tête des cendres chaudes. Ils leur font les plus sanglans reproches, ils les frappent, les accablent d'injures, & poussent cette comédie aux dernieres extrémités. Il faut souffrir tout avec une insensibilité parfaite. Le moindre signe d'impatience feroit juger un jeune Soldat, indigne de porter jamais les armes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

Usage des Iroquois pour aguerrir leurs jeunes gens.

Comme l'espérance d'éviter la mort & de guérir des blessures sert beaucoup à soutenir le courage, on prépare diverses sortes de drogues. C'est le soin des Jongleurs de la Nation. Un de ces imposteurs déclare qu'il va communiquer aux racines & aux Plantes, dont ils ont fait provision, la vertu de guérir toutes sortes de plaies, & celle même de rendre la vie aux Morts. Il chante : ses Collegues lui répondent ; & l'on suppose que pendant leur concert, la vertu médicale se répand sur toutes leurs drogues. Ensuite le principal Jongleur en fait l'épreuve. Il commence par se faire saigner les levres ; il y applique son remede : le sang, qu'il suce avec adresse, cesse de couler, & les spectateurs applaudissent par des cris. Il prend un Animal mort, & laisse aux curieux tout le tems de s'assurer qu'il est effectivement sans vie : lorsqu'il voit tous les Assistans bien persuadés, il lui souffle dans la gueule des poudres d'herbe, qui semblent le faire remuer. Les Relations ajoutent que c'est à l'aide d'une canule qu'il lui insere sous la queue, & que dans le fond, ces artifices n'en imposent à personne ; mais qu'ils amusent le Peuple. On en rapporte un autre, qui est particulier aux Miamis, & peut-être à quelques autres Nations de la Louisiane. Après le Festin, les Jongleurs placent, sur une sorte d'Autel, des peaux d'Ours, dont la tête est peinte en verd. Tous les Sauvages passent devant, en fléchissant le genou ; & les Jongleurs, qui conduisent la Bande, portent un sac qui contient leurs Simples, & tout ce qu'ils emploient dans leurs opérations. Chacun s'efforce de se distinguer par des contorsions extraordinaires, & ceux qui en inventent de nouvelles reçoivent des applaudissemens. Ensuite tout le monde danse, avec beaucoup de confusion, au son du Tambour & du Chickikoué : mais pendant la danse, plusieurs Sauvages feignent d'expirer ; & les Jongleurs leur mettent, sur les levres, une poudre qui les fait revivre. Cette farce, qui dure quelque tems, est suivie du Sacrifice. Le Président de la Fête, accompagné de deux Hommes & de deux Femmes, commence par visiter toutes les Cabanes, & met les deux mains sur la tête à tous les Sauvages qu'il rencontre. Comme les Victimes sont des Chiens, on entend bientôt de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorge en fort grand nombre ; & ceux des Sauvages, qui semblent affecter de les contrefaire. Après l'im-

Précautions des Jongleurs contre la mort & les blessures.

Leurs Charlataneries.

molation, les viandes sont cuites dans les Chaudieres, offertes aux Génies, & mangées. Ensuite on brûle les os. Cependant les Jongleurs ne cessent point de ressusciter de faux Morts; & la cérémonie se termine par des présens, que chacun fait à ces Imposteurs.

Depuis le moment où la guerre est résolue, jusqu'au départ des Guerriers, on passe les nuits à chanter, & les jours à faire des préparatifs. On envoie chanter la guerre chez les Voisins & les Alliés qu'on a déja disposés par des négociations secretes. Si la marche doit se faire par eau, on construit ou l'on répare les Canots; si c'est en Hiver, on se fournit de Raquettes & de Traîneaux. Les Raquettes, sans lesquelles on ne peut voïager sur la nége, ont environ trois piés de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur forme est ovale, excepté que le derriere se termine en pointe. De petits bâtons, qui les traversent à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les affermir; & celui du devant est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pié, qu'on y assujetit avec des courroies. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir, larges de deux lignes; & le contour est d'un bois léger, durci au feu. On ne peut se servir de cette chaussure sans tourner un peu les genoux en dedans, & sans tenir les jambes écartées; ce qui est d'abord assez gênant: mais l'habitude y fait trouver tant de facilité, qu'on croit n'avoir rien aux piés. L'usage des Raquettes est impossible avec nos souliers; un Européen doit prendre ceux des Sauvages, qui ne sont que des chaussons de peau boucannée, plissés pardessus à l'extrémité du pié, & liés de plusieurs cordons. Les Traîneaux, ou *Traînes* en langage François du Canada, servent à porter le bagage, & dans l'occasion, les Malades & les Blessés; ce sont deux petites planches fort minces, chacune d'un demi pié de largeur, sur six ou sept de long. Les devants en sont un peu relevés; & les côtés sont bordés de petites bandes, où l'on attache des courtoies, pour assujetir ce qu'on veut porter. Quelque charge qu'on y mette, un seul Sauvage suffit pour traîner une de ces Voitures, à l'aide d'une longue bande de cuir, qui passe sur la poitrine, & qu'on appelle collier. Les Meres se servent aussi de Traînes pour porter leurs Enfans dans leurs Berceaux; mais c'est sur le front, qu'elles appuient leur collier.

Traîneaux & Raquettes pour la guerre.

Départ des Guerriers.

Le jour du départ arrive, & les adieux se font avec tous les témoignages d'une vive tendresse. Chacun veut conserver quelque chose qui ait été à l'usage des Guerriers. S'ils entrent dans une Cabane, on prend leur robbe, pour leur en donner une meilleure, ou d'égale bonté. Enfin, ils se rendent chez le Chef, qu'ils trouvent armé, comme il n'a pas cessé de l'être depuis qu'il porte ce titre. Il leur fait une courte harangue, & sort ensuite de sa Cabane, en chantant sa chanson de mort. Tous le suivent à la file, dans un profond silence; & la même discipline s'observe chaque jour au matin, lorsqu'on se remet en marche. Les Femmes ont pris le devant avec les provisions; aussi-tôt que les Guerriers les rejoignent, ils leur remettent leurs robbes, & demeurent presque nus, autant du moins que la saison le permet.

Leurs armes.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc & la Fleche, avec une espece de Javelot, armé de pointes d'os, & le Macanas ou le Casse-tête,

qui étoit une petite massue de bois très dur, dont la tête étoit ronde, mais tranchante d'un côté. La plûpart n'avoient aucune arme défensive; & s'ils attaquoient un retranchement, ils ne se couvroient le corps que de petites planches légeres, ou d'un tissu de jonc; ils emploïoient même alors des cuissarts & des brassarts de même matiere. Mais cette armure n'étant point à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, sans avoir rien trouvé à lui substituer. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours de Boucliers de peau, fort légers, & capables de résister aux balles; on s'étonne que les autres Nations n'aient pas pris d'eux cet usage. Lorsqu'ils peuvent se procurer des fusils, de la poudre & du plomb, ils abandonnent leurs fleches, & tirent très juste. On s'est repenti plus d'une fois de leur en avoir donné, dans le commerce, & l'on accuse les Hollandois d'avoir commencé, pendant qu'ils étoient en possession de la Nouvelle York.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septent.

Leurs Enseignes & leurs Manitous.

Les Sauvages ont des Enseignes, pour se reconnoître & se rallier : ce sont de petits morceaux d'écorce, coupés en rond, sur lesquels ils tracent la marque de leur Nation, ou de leur Bourgade, & qu'ils mettent au bout d'une perche. Si le Parti est nombreux, chaque Famille a la sienne, avec sa marque distinctive. Les armes sont ornées aussi de différentes figures, quelquefois de la marque particuliere du Chef; & chacun, suivant son caprice, a le visage peint de quelque horrible figure. Mais ce qui ne s'attire pas moins d'attention que les armes, & ce qui se conserve encore plus soigneusement, ce sont les *Manitous*, ou ces Simboles dont on a déja donné l'explication, sous lesquels chacun se représente son Génie protecteur. On les met tous dans un sac de Jonc, peint de différentes couleurs; & souvent, pour faire honneur au Chef, on place ce sac à l'avant de son Canot. Si le nombre des Manitous est trop grand pour un seul sac, ils sont distribués dans plusieurs, qu'on remet à la garde du Lieutenant & des anciens de chaque Famille. On y joint les présens qu'on a reçus pour ceder quelque part des Prisonniers, avec les langues des Animaux qu'on tue pendant la Campagne, & qui doivent être offertes aux Esprits.

Leur marche.

Dans les marches par terre, le Chef même part chargé de son sac, qu'on nomme sa natte : mais il est en droit de se décharger de ce fardeau sur celui qu'il veut choisir; & personne ne refuse cet office, parcequ'on y attache une distinction qui le rend fort honorable : il donne un droit de survivance pour le commandement, si le Chef & son Lieutenant meurent pendant la guerre.

Leur route en Canot.

Supposons le corps de Trouppes embarqué. Les Canots s'éloignent d'abord un peu, & se tiennent fort serrés sur une même ligne. Alors le Chef se leve, un Chickikoué à la main : il entonne sa Chanson, & ses Soldats lui répondent, en criant trois fois *hé*, d'un ton lugubre, & tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil, qui sont restés sur la rive, exhortent les Guerriers au devoir, & surtout à se garantir de la surprise; avis le plus nécessaire aux Sauvages, & celui dont ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne pas les oublier : ensuite, poussant ensemble d'affreux hurlemens,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTR.

ils partent avec une vîtesse qui les fait bientôt disparoître. Les Hurons & les Iroquois n'ont pas l'usage du Chickikoué dans leurs guerres ; mais ils en donnent à leurs Prisonniers ; & cet instrument, qui est pour les autres un éguillon de valeur, semble n'être parmi eux qu'une marque d'esclavage.

Précautions négligées.

Les Guerriers ne font ordinairement que de petites journées, surtout lorsque leur Trouppe est nombreuse. D'ailleurs ils tirent des présages de tout ce qu'ils rencontrent en chemin ; & les Jongleurs, dont l'office est de les expliquer, avancent & retardent leur marche, à leur gré. Aussi longtems qu'on ne se croit point dans un Païs suspect, on néglige toutes sortes de précautions : chacun chasse de son côté, & souvent on ne trouveroit point deux ou trois Guerriers ensemble : mais à quelque distance qu'on ait pû s'écarter, tout le monde se rassemble à l'heure & dans le lieu marqués par le Chef. On campe longtems avant le coucher du Soleil. L'usage commun est de laisser devant le Camp, un grand espace, environné d'une Palissade, ou plutôt d'une espece de treillage, pour y déposer les Manitous. On les y invoque le soir, pendant une heure entiere ; & cet acte de Religion se renouvelle tous les matins, avant le départ. Il dissipe toutes les craintes ; & l'Armée dort ou marche tranquillement sous la protection des Esprits. L'expérience n'aïant jamais détrompé ces Barbares, on ne peut attribuer une si forte confiance qu'à l'excès de leur présomption ou de leur paresse.

Conduite des Sauvages dans le Païs Ennemi.

Lorsqu'ils arrivent à l'entrée des Terres ennemies, ils s'arrêtent, pour une cérémonie fort étrange. Le soir, on fait un Festin, après lequel on s'endort. Au réveil, ceux qui se souviennent d'avoir eu quelque songe, vont de feu en feu, chantant leur chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes, mais sous des expressions énigmatiques. Chacun s'efforce de les deviner ; & si personne n'y réussit, il est permis à ceux qui les ont eus de s'en retourner à leur Bourgade. Cet usage est d'une grande ressource pour les Poltrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux Esprits ; on s'anime par des bravades, & par des promesses mutuelles. Enfin la Trouppe se remet en marche ; & si c'est par eau qu'on est venu, on quitte les Canots, qu'on cache avec toute sorte de soins. Dès ce moment, on ne doit plus faire de feux, plus de cris, plus de chasse. Le silence doit être gardé, jusqu'à ne se parler que par signes : mais ces Loix s'observent mal. Cependant on ne néglige point, à l'entrée de la nuit, d'envoïer des Coureurs : s'ils reviennent deux ou trois heures après, sans avoir rien vû, on s'endort ; & la garde du Camp est encore abandonnée aux Manitous.

Méthode pour les attaques.

Aussi-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on se hâte de le faire reconnoître ; & sur le témoignage des Coureurs, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement à la pointe du jour, tems où l'on suppose l'Ennemi dans le plus profond sommeil ; & toute la nuit on se tient couché sur le ventre, sans changer de place. L'approche se fait dans la même posture, en se traînant sur les piés & sur les mains, jusqu'à la portée des fleches ou du fusil. Alors, tous se levent : le Chef donne le signal, auquel toute la Trouppe répond par d'horribles hurlemens. Elle fait en même-tems sa

premiere décharge ; & sans laisser à l'Ennemi le tems de se reconnoître, elle fond sur lui le Casse-tête à la main. Depuis qu'aux Casse-têtes de bois ces Barbares ont substitué de petites haches, auxquelles ils donnent le même nom, les mêlées sont plus sanglantes. Après le combat, on leve les chevelures des Morts & des Mourans ; & l'on ne pense à faire des Prisonniers, que lorsqu'on voit l'Ennemi en pleine fuite, sans aucune marque de résistance. Si l'on s'apperçoit qu'il se rallie, ou qu'il se couvre de quelque retranchement, on se retire, supposé du moins qu'il soit encore tems ; car, dans le doute, on prend la résolution de le pousser, & ces renouvellemens de combat coûtent quelquefois beaucoup de sang. Toutes les Relations nous font une effraïante peinture d'un Camp forcé. La férocité barbare des Vainqueurs, & le désespoir des Vaincus, qui savent à quel traitement ils doivent s'attendre s'ils tombent entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts dont le seul récit fait frémir. Aussi-tôt que la victoire est certaine, les Vainqueurs commencent par se défaire de ceux qu'ils auroient trop de peine à garder, & ne cherchent plus qu'à lasser les autres pour faire des Prisonniers.

Combats.

En général, on nous représente ces Peuples naturellement intrépides, & capables, malgré leur férocité brutale, de conserver beaucoup de sang-froid dans l'action même. Cependant ils ne se mêlent & ne combattent en plein champ, que lorsqu'ils ne peuvent l'éviter. On en donne pour raison, qu'ils ne regardent point comme une victoire, celle qui est teinte du sang des Vainqueurs, & que la principale gloire du Chef consiste à ramener ses Soldats sans blessures & sans diminution. Le P. Lafitau raconte que si deux Ennemis, qui se sont connus, se rencontrent dans un combat, il se fait entr'eux des Dialogues assez semblables à ceux des Héros d'Homere. Il seroit difficile de supposer un entretien de cette nature, dans une mêlée aussi vive qu'on l'a décrite : mais on conçoit que dans les petites rencontres, au passage d'un Ruisseau, ou vis-à-vis d'un retranchement qu'on veut forcer, les Guerriers peuvent se défier par quelques bravades. Leurs guerres, dit le P. de Charlevoix, se font presque toujours par surprise. Autant qu'ils négligent les précautions qui peuvent les mettre à couvert, autant apportent-ils d'adresse & de soin à surprendre. Ils ont un talent, qui approche de l'instinct, pour connoître si l'on a passé dans quelque lieu. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces certaines ; & par les moindres figures, par leur distance, ils distinguent, non-seulement les vestiges des Hommes de ceux des Femmes, mais ceux des Nations différentes. J'ai douté long-tems, dit le même Voïageur, s'il n'y avoit pas de l'exagération dans ce que j'en entendois raconter : mais il ajoute qu'il ne pouvoit refuser sa confiance à l'unanimité des témoignages.

Valeur des Sauvages.

Leurs Dialogues avant le combat.

S'il se trouve quelques Captifs, que leurs blessures ne permettent pas de transporter, ils sont brûlés aussi-tôt ; & cette exécution se fait dans la premiere chaleur de la victoire, ou lorsqu'on est pressé de se retirer. Ils ont ordinairement moins à souffrir que ceux qu'on réserve pour un supplice plus lent. L'usage, parmi quelques Nations, oblige le Chef du Parti vainqueur de laisser, sur le champ de bataille, son Casse-tête, après y

avoir tracé la marque de sa Nation, celle de sa Famille, & son Portrait, c'est-à-dire un ovale, avec toutes les figures dont il s'est peint le visage. D'autres représentent toutes ces marques sur le tronc d'un Arbre, ou sur une écorce, avec du charbon pilé & broié, mêlé de quelques couleurs. On y ajoute des caracteres hiéroglyfiques, qui peuvent apprendre aux passans jusqu'aux moindres circonstances, non-seulement du combat, mais encore de tout ce qui s'est passé dans le cours de la Campagne. On y reconnoit le Chef par les marques ordinaires, le nombre de ses exploits par autant de nattes, celui des Prisonniers par de petites figures d'Hommes, qui portent un bâton ou un Chickikoué, celui des Morts par d'autres figures mais sans tête, avec des différences qui font distinguer les Hommes, les Femmes & les Enfans. La retraite des Vainqueurs est toujours fort prompte, jusqu'à ce qu'ils se croient hors de danger; & de peur qu'elle ne soit retardée par leurs Blessés, ils les portent, tour à tour, sur des Brancards en Eté, & sur leurs Traînes en Hiver. En rentrant dans leurs Canots, ils forcent ces Malheureux de chanter; & cet insultant triomphe se renouvelle, chaque fois qu'ils rencontrent leurs Alliés ou qu'ils passent sur leurs Terres. Il en coûte un Festin à ceux qui reçoivent cet honneur; mais, en récompense on les invite à *caresser* les Captifs; & les caresser, en langage de guerre, c'est leur faire tout le mal qu'on peut inventer. Cependant il se trouve des Chefs qui les ménagent. Mais rien n'approche de l'attention qu'on apporte à les garder. Le jour, ils sont liés par le cou & par les bras, à une des planches du Canot; ou si la marche se fait par terre, ils sont menés à la chaîne. Pendant la nuit, on les étend nus, au grand air, les jambes & les bras attachés à des pieux, & le cou si serré, qu'ils ne peuvent remuer. D'autres cordes, qui leur serrent aussi les mains & les piés, ont assez de longueur pour être passées sous leurs Gardes; de sorte qu'ils ne peuvent faire un mouvement dont on ne soit averti.

Monumens de leurs victoires.

Comment ils gardent leurs Prisonniers.

A quelque distance de la Bourgade, les Guerriers s'arrêtent; & le Chef fait donner avis de son retour. Le Député s'avance à la portée de la voix, & pousse différens cris qui donnent une idée générale du succès & des principaux évenemens de la Campagne. Il marque d'abord le nombre d'Hommes qu'on a perdus, par autant de cris de mort. Aussi-tôt les jeunes gens se détachent, pour aller prendre d'autres informations; souvent même toute la Bourgade y court: mais un seul Homme aborde le Député, apprend de lui les nouvelles qu'il apporte; & se tournant, à chaque fois, vers ceux qui l'ont accompagné, il les répete d'une voix haute, avec toutes leurs circonstances. On lui répond par des acclamations, ou par des cris de douleur, suivant la nature des récits. Ensuite le Député est conduit dans une Cabane, où les Anciens recommencent les mêmes questions: lorsque la curiosité publique est satisfaite, un Crieur invite la jeunesse à marcher au devant des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchissemens.

Circonstances de leur retour après la guerre.

Dans plusieurs Nations, on ne s'occupe d'abord qu'à pleurer ceux qu'on a perdus. Le Député ne fait que des cris de mort. On ne va point au devant de lui. Mais, en arrivant, il trouve tout le monde assemblé; il raconte en peu de mots les opérations de la Campagne, & se retire dans

sa Cabane, où l'on a soin de lui envoïer des vivres. Pendant quelques jours, toute la Bourgade pleure les Morts. Ensuite, on annonce la victoire par un autre cri. Alors, chacun essuie ses larmes, & ne pense plus qu'à se réjouir.

Emportement des Femmes contre les Prisonniers.

Le moment, où les Femmes joignent les Guerriers, est comme l'ouverture du supplice des Captifs. Ceux qu'on destine à l'adoption sont mis à découvert par leurs Parens futurs, qu'on a soin de faire avertir, & qui les vont prendre assez loin, pour les conduire à leurs Cabanes par des chemins détournés : mais tous ceux qui sont destinés à la mort, ou dont le sort n'est pas encore décidé, sont abandonnés à la fureur des Femmes qui portent des vivres aux Guerriers ; & les Etrangers, qui sont quelquefois témoins de cette scene, admirent que ces Malheureux puissent résister à tous les maux qu'elles leur font souffrir. Si quelqu'une, surtout, a perdu, dans la derniere action, ou dans les Guerres passées, son Fils, ou son Mari, ou quelque personne chere, fut-ce depuis trente ans, c'est une Furie, qui s'attache au premier qu'elle rencontre, & l'on n'entreprend point de représenter jusqu'où sa rage l'emporte. Toutes les Loix de la pudeur & de l'humanité sont oubliées. Chaque coup qu'elle porte à sa victime feroit craindre qu'il ne fût mortel, si l'on ne savoit combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les plus horribles supplices. La nuit entiere se passe au Camp, dans toutes ces cruautés.

Entrée triomphante des Vainqueurs.

Le jour suivant est celui du triomphe des Vainqueurs. On remarque, à l'honneur des Iroquois & de quelques autres Peuples, qu'ils affectent, dans cette occasion, autant de modestie que de désintéressement. Les Chefs entrent d'abord seuls, dans la Bourgade, sans aucun signe de leur victoire, gardent un profond silence, se retirent dans leurs Cabanes, & ne marquent pas la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations, le Chef, au contraire, marche à la tête de sa Trouppe, de l'air d'un Conquerant. Son Lieutenant suit, précedé d'un Crieur, qui recommence les cris de mort. Les Guerriers succedent, deux à deux. Entre les deux rangs, marchent leurs Prisonniers, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, un bâton dans une main & le Chickikoué dans l'autre, le corps presque nu, les bras liés, au-dessus du coude, avec une corde dont les deux Guerriers tiennent les bouts. Ces infortunés chantent sans cesse leur chanson de mort, au son du Chickikoué : & ce chant, dit-on, a quelque chose de lugubre & de fier. Les Captifs n'ont pas l'air humilié, ni souffrant. On nous donne le sens de leurs chansons. » Je suis » brave, je suis intrépide : je ne crains, ni la mort, ni les tortures. Ceux » qui les redoutent sont des lâches, & moins que des Femmes. La vie » n'est rien pour un Homme de courage. Que le désespoir & la rage étouf- » fent mes Ennemis. Que ne puis-je les dévorer, & boire leur sang jus- » qu'à la derniere goutte !

Cruauté avec laquelle les Prisonniers sont traités.

On les arrête par intervalle ; on s'attroupe autour d'eux ; & non-seulement on danse, mais on les fait danser. Ils paroissent obéir volontiers. Ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux qu'ils ont tués ou brûlés. Ils font remarquer particulierement ceux, dont ils jugent qu'on a dû regretter vivement la perte. Il semble que leur vûe

soit d'animer contr'eux les arbitres de leur sort. En effet cette vanité leur coûte cher, & leurs bravades mettent en fureur ceux qui les entendent: mais à juger de leur disposition par leur air & leur langage, on croiroit qu'ils prennent plaisir à leurs tourmens. Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées d'Hommes, armés de pierres & de bâtons, qui frappent sur eux comme s'ils vouloient les assommer. Cependant il n'arrive jamais qu'ils y succombent: quoiqu'on paroisse frapper à l'aveugle, & que la seule fureur semble conduire le bras, on observe de ne pas donner de coups qui puissent mettre la vie en danger. Dans leur marche, chacun a droit de les arrêter, pour leur faire quelque insulte: il leur est permis de se défendre, mais ils ne peuvent jamais être les plus forts. Lorsqu'ils sont entrés dans la Bourgade, on les conduit de Cabane en Cabane, & partout ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une on leur arrache un ongle: dans une autre, on leur coupe un doigt, tantôt avec les dents, tantôt avec un mauvais coûteau, qu'on emploie comme une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un Enfant les perce, en mille endroits, d'une alêne; une Femme les fouette impitoiablement, jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude. Mais les Guerriers, quoiqu'ils soient encore leurs maîtres, ne mettent jamais la main sur eux. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement, & c'est la seule vangeance qui soit exceptée. S'ils sont promenés dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, ou de ses Voisins & de ses Alliés, qui demandent cette espece de participation à la victoire, ils y sont reçus avec les mêmes excès de barbarie.

Répartition qui s'en fait.

On travaille ensuite à leur répartition, & leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Après la délibération du Conseil, tout le monde est invité à s'assembler dans une Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Maris ou leurs Enfans à la guerre, sont ordinairement partagées les premieres. On satisfait ensuite aux engagemens que les Guerriers ont pris avant leur départ. S'il ne se trouve point assez de Captifs, on y supplée par des chevelures, & ceux qui en obtiennent s'en parent aux jours de Fête: le reste du tems, elles demeurent suspendues à la porte des Cabanes. Mais si le nombre des Prisonniers excede celui des Prétendans, on fait présent du surplus aux Alliés. D'ailleurs un Chef ne se remplace que par un Chef, ou par deux ou trois Esclaves, qui ne sont pas moins brûlés, quand ceux qu'ils remplacent seroient morts de maladie. Les Iroquois destinent toujours quelques Prisonniers pour le Public, & c'est le Conseil qui en dispose. Cependant les Meres de Famille peuvent encore casser cette disposition, & donner la vie ou la mort à ceux mêmes qui ont reçu leur Sentence du Conseil. Dans les Nations où les Guerriers ne se dépouillent pas entierement de leur droit sur les Captifs, ceux, en faveur desquels le Conseil en a disposé, sont obligés de les leur remettre, s'ils l'exigent: mais ils le font rarement; & la même Loi les oblige, alors, de rendre les gages qu'ils avoient reçus.

Leur sort le plus ordinaire.

En général, la plûpart des Prisonniers de guerre sont condamnés à la mort, ou tombent dans un esclavage fort dur, qui ne les assure jamais de la

la vie. Quelques-uns sont adoptés; & dès ce moment leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation. En entrant dans tous les droits de ceux dont ils occupent la place, souvent la reconnoissance ou l'habitude leur fait prendre de si bonne foi l'esprit national, qu'ils ne font pas dificulté de porter la guerre dans leur Patrie. On observe que les Iroquois ne se sont soutenus que par cette politique. Leurs guerres continuelles, avec la plûpart des autres Nations, les auroient réduits presqu'à rien, s'ils n'avoient toujours naturalisé une partie de leurs Prisonniers.

Quelquefois, au lieu d'en envoïer l'excédent à d'autres Villages, on en donne à divers Particuliers, qui n'y avoient aucunes prétentions: mais le pouvoir qu'on leur laisse sur eux ne les dispense pas de se conduire par l'avis du Conseil. Un Sauvage, à qui l'on fait présent d'un Esclave, l'envoie prendre par quelqu'un de sa Famille, & le fait attacher à la porte de sa Cabane. Ensuite il assemble les Chefs du Conseil; & leur déclarant ses propres intentions, il leur demande ce qu'ils en pensent. Ordinairement leur avis est conforme à ses desirs. S'il prend le parti d'adopter l'Esclave, pour réparer quelque perte de sa Famille, les Chefs lui disent: » il y a long-tems que nous sommes privés d'un tel, ton Parent ou ton » Ami, qui étoit le soutien de notre Bourgade; il faut qu'il reparoisse: » il nous étoit trop cher, pour différer davantage à le faire revivre. Nous » le remettons sur ta natte, dans la personne de ce Prisonnier «. Cependant il y a des Particuliers si considérés, qu'en leur faisant présent d'un Captif, on ne leur impose aucune condition; & le Conseil, en le remettant entre leurs mains, s'exprime alors dans ces termes: » On te donne » dequoi réparer la perte d'un tel, & nettoïer le cœur de ton Pere, de » sa Mere, de sa Femme, & de ses Enfans. Soit que tu veuilles leur faire » boire du bouillon de cette chair, ou que tu aimes mieux remettre le » Mort sur sa natte dans la personne de ce Captif, tu peux en disposer à » ton gré «. Un Esclave, qu'on adopte ainsi, est conduit à la Cabane où il doit demeurer: on commence par le délivrer de ses liens; on fait ensuite chauffer de l'eau, pour lui laver toutes les parties du corps; on panse ses plaies, s'il en a; on n'épargne rien pour lui faire oublier les maux qu'il a soufferts; on le nourrit bien, on l'habille proprement; en un mot, on ne traiteroit pas mieux celui *qu'il ressuscite*; c'est l'expression des Sauvages. Quelques jours après, on fait un Festin, dans lequel on lui donne solemnellement le nom du Mort qu'il remplace, & dont il contracte toutes les obligations, comme il entre dans tous ses droits.

Cérémonie de l'adoption.

Ceux qu'on destine à la mort sont quelquefois aussi bien traités, dans les premiers tems de leur esclavage, & même jusqu'au moment de l'exécution, que s'ils avoient le bonheur d'être adoptés. Comme ils doivent être immolés au Dieu de la guerre, ce sont des victimes qu'on engraisse pour le Sacrifice. On leur cache ordinairement leur sort, parcequ'il faudroit les garder avec trop de soin, s'ils en étoient informés; & dans le favorable espoir qu'on leur laisse, la seule différence qu'on mette entr'eux & les autres est de leur noircir entierement le visage. Ils sont traités d'ailleurs avec toutes sortes d'égards: on ne leur parle qu'avec amitié; on leur donne les noms de Fils, de Freres, de Neveux, suivant la qualité de ce-

Conduite perfide envers quelques Prisonniers.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

lui dont leur mort doit appaiser les manes, & qu'ils s'attendent néanmoins à remplacer. On leur abandonne même des Filles, pour leur servir de Femmes, pendant le tems qui leur reste à vivre. Mais lorsque l'exécution approche, si c'est une Mere, ou une Femme, à laquelle il ait été livré, elle devient tout-d'un-coup une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui qu'elle veut vanger : approche, lui dit-elle ; on va t'appaiser. On te prépare un Festin : bois à longs traits de ce bouillon, que je vais verser pour toi. Reçois le sacrifice que je te fais, par la mort de ce Guerrier. Il sera brûlé & mis dans la Chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes ; on lui enlevera la chevelure ; on boira dans son crâne. Tu ne feras donc plus de plaintes. Tu seras pour jamais satisfaite. Le P. de Charlevoix assure que malgré quelque variété dans les termes, la substance de ces formules est toujours la même. Un Crieur fait sortir le Captif de la Cabane, déclare les intentions du Maître ou de la Maîtresse de son sort, & finit par exhorter les jeunes gens à bien faire. Un autre s'adresse au Patient & lui dit : mon Frere, prens courage ; nous t'allons brûler. Il répond froidement, tu fais bien ; je te remercie. Aussi-tôt, il s'éleve un cri dans toute l'Habitation, & le Prisonnier est conduit au lieu du supplice.

Supplice des Prisonniers de guerre.

L'usage commun est de le lier à un Poteau, par les deux mains & par les piés ; mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner autour du Poteau. Quelquefois, lorsque l'exécution se fait dans une Cabane, d'où l'on n'appréhende point qu'il s'échappe, on lui laisse les mains & les piés libres, avec le pouvoir de courir d'un bout à l'autre. Avant que le supplice commence, il chante, pour la derniere fois, sa chanson de mort : ensuite il fait le récit de ses exploits, & presque toujours dans des termes insultans pour ceux qui l'entendent ; après quoi, les exhortant à ne pas l'épargner, il leur recommande de se souvenir qu'il est homme & bon Guerrier. Un Voïageur, refléchissant sur ces scenes tragiques & barbares, en a porté un jugement qu'on soumet à celui du Lecteur. » Ce qui l'étonne le plus, » dit-il, n'est pas qu'un Patient chante à pleine voix, ni qu'il insulte » & défie ses Bourreaux, comme on leur voit faire presqu'à tous, jusqu'au dernier soupir : il y a, dans cette conduite, une fierté qui » éleve l'esprit, qui le transporte, qui le distrait un peu de ses souffran- » ces, & qui l'empêche même de marquer trop de sensibilité. D'ailleurs » les mouvemens qu'il se donne font une véritable diversion, émoussent » le sentiment, produisent le même effet, & plus d'effet même, que les » cris & les larmes. Enfin, il sait qu'il n'y a point de grace à espérer, » & le desespoir donne de la hardiesse & des forces «. Le même Voïageur ajoute » que cette espece d'insensibilité n'est pas aussi universelle » que d'autres se l'imaginent, & qu'il n'est pas rare de voir pousser à ces » Misérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs ; mais qui » n'ont pas d'autre effet que de réjouir les Acteurs & les Assistans «. A l'égard de ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité qui révolte la nature, il croit qu'ils sont parvenus à cet excès par dégrés ; que l'usage les y accoutume insensiblement ; » que l'envie de voir faire une lâcheté

Explication de la barbarie des Sauvages après leurs victoires.

» à leur Ennemi, les insultes qu'il ne cesse pas de faire à ses Bourreaux ; » le desir de la vangeance, passion dominante de ces Peuples, qui ne » peut être assouvie pendant que le courage de celui qui en est l'objet ne » paroît point abbatu ; enfin que la superstition, cause encore plus puissante, y entrent chacun pour leur part.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE-SEPTENTRIONALE.

On ne s'arrêtera point au détail de ces horribles exécutions, d'autant moins qu'elles n'ont pas de méthode uniforme, ni d'autres regles que la férocité & le caprice. Souvent les Acteurs sont au même nombre que les Spectateurs ; c'est-à-dire que tous les Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, deviennent autant de Bourreaux. Ceux de la Cabane, où le Captif a vécu, sont les seuls qui s'abstiennent de le tourmenter : c'est du moins l'usage de plusieurs Nations. Ordinairement on commence par brûler les piés, ensuite les jambes, & successivement les autres parties, en remontant jusqu'à la tête. Souvent le supplice dure une semaine entiere. Les moins épagnés sont ceux qui, étant déja tombés dans l'esclavage, ont pris la fuite après avoir été adoptés, & sont redevenus prisonniers. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont pris parti contre leurs Parens & leurs Bienfaicteurs ; & la vangeance n'a point de bornes.

Idée générale de leurs cruautés.

Lorsque le Patient n'est pas lié, soit qu'il soit exécuté dans la Cabane, ou dehors, il lui est permis de se défendre. Ses tourmens redoublent ; mais il accepte cette liberté, bien moins dans l'espoir de sauver sa vie, que pour vanger sa mort, & pour mourir en guerrier. On nous donne, sur des témoignages oculaires, un exemple de la force & du courage que ces deux passions peuvent inspirer. Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Oneyouth, avoit mieux aimé braver le péril, que se deshonorer par la fuite. Il se battit longtems, en homme qui vouloit périr les armes à la main ; mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & le prirent. La Bourgade, où il fut conduit, avoit quelques Missionnaires, auxquels on laissa la liberté de l'entretenir. Ils lui trouverent une docilité, dont ils sûrent profiter pour le convertir ; & l'aïant instruit, ils lui donnerent le Baptême. Peu de jours après, il fut brûlé, avec plusieurs de ses Compagnons, & sa constance étonna les Sauvages mêmes. Comme il n'étoit pas lié, il se crut en droit, malgré sa conversion, de faire à ses Ennemis tout le mal dont il étoit capable. On l'avoit fait monter sur une espece de Théâtre, où le feu lui fut appliqué à toutes les parties du corps, par un si grand nombre d'Ennemis, qu'il ne put leur résister. Mais il parut d'abord insensible. Un de ses Compagnons, qu'on tourmentoit assez près de lui, aïant donné quelques marques de foiblesse, il prit soin de l'animer à la patience ; & ses exhortations eurent tant de pouvoir, qu'il eut la satisfaction de le voir mourir en brave. Alors, on retomba sur lui avec une fureur, qui sembloit devoir le mettre en pieces : il n'en parut pas ému ; & ses Bourreaux étoient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible, lorsqu'un d'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête, & de la lui arracher avec violence. La douleur le fit tomber, sans aucune marque de connoissance. On le crut mort, & chacun se retira. Un moment après, il revint de cet évanouissement ; & ne voïant plus per-

Constance des Prisonniers de guerre.

Exemple singulier d'un Capitaine Iroquois.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

sonne autour de lui, il prit, des deux mains, un gros tison de feu, rappella ses Bourreaux, & les défia de s'approcher. Sa résolution les surprit: ils poussérent d'affreux hurlemens, s'armerent, les uns de tisons ardens, les autres de fers rougis au feu, & fondirent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une vigueur qui les fit reculer. Le feu lui servit de retranchement d'un côté: il s'en fit un autre, avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'échaffaut; & cantonné dans son propre bucher, il fut quelque tems la terreur d'une Bourgade entiere. Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tison qui lui fut lancé, le fit retomber au pouvoir de ses Ennemis; & ces Furieux lui firent païer bien cher la fraïeur qu'il venoit de leur causer. Après avoir épuisé leurs propres forces à le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand brasier, & l'y laisserent, dans l'opinion qu'il y seroit bientôt étouffé. Ils furent trompés: lorsqu'ils y pensoient le moins, ils le virent descendre de l'échaffaut, armé de tisons, & courir vers le Village, comme s'il y eut voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi, & personne n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter: mais, à quelques pas des premieres Cabanes, un bâton, qu'on lui jetta de loin entre les jambes, le fit tomber; & l'on fut sur lui, avant qu'il eut pû se relever. On lui coupa d'abord les piés & les mains; on le roula sur des charbons embrasés; enfin on le mit sous un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la Bourgade fit un cercle autour de lui, pour goûter le plaisir de le voir brûler. Son sang, qui couloit de toutes parts, éteignoit presque le feu; mais on n'appréhendoit plus aucun effort d'un Mourant. Cependant il en fit un dernier, qui renouvella le trouble. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux, avec une vigueur & d'un air menaçant, qui écarterent les plus proches, moins de fraïeur, à la vérité, que d'étonnement; car il étoit trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment, les Missionnaires, qu'on donne ici pour témoins, s'étant approchés de lui, & lui aïant remis devant les yeux les sentimens de Religion qu'ils lui avoient inspirés, il les écouta tranquillement, & ne parut plus occupé d'autre soin. Bientôt, un Huron le prit par derriere & lui coupa la tête.

HABILETÉ DES SAUVAGES DANS LEURS NÉGOCIATIONS.

Mais si ces Peuples font la guerre en barbares, on assure que dans leurs Traités de paix & dans toutes leurs Négociations, ils ont autant de noblesse que d'habileté. Jamais il n'est question, parmi eux, de conquérir & d'étendre les bornes de leur Païs, la plûpart ne connoissent pas même de véritable domaine, & ceux qui se croient maîtres de leurs Terres, n'en sont point jaloux jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Il ne s'agit donc, dans leurs Traités, que de se faire des Alliés contre des Ennemis qu'ils redoutent, de finir une guerre qui devient ruineuse aux deux Partis, ou plutôt de suspendre les hostilités; car on a déja fait observer que les guerres nationales sont éternelles entre les Sauvages, & qu'il faut peu compter sur un Traité de Paix, lorsqu'une des deux Parties recommence à donner de la jalousie à l'autre.

On a parlé des ligues qui se font pour la guerre. Quoique le Calumet y serve aussi, son usage, surtout chez les Nations du Sud & de l'Ouest, est

plus commun pour les négociations de Paix. Il passe pour un présent du Soleil. C'est proprement une Pipe, dont le tuïau est fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens Marteaux d'armes. Cette tête est ordinairement composée d'une sorte de marbre rougeâtre, fort aisé à travailler, qui se trouve en abondance dans le Païs des Ajoués. Le tuïau est d'un bois leger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues, & de plumes des plus beaux Oiseaux. L'usage est de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte; & cette acceptation devient un engagement sacré, dont tous les Sauvages sont persuadés que le Grand Esprit puniroit l'infraction. Si l'Ennemi présente un Calumet au milieu d'un combat, il est permis de le refuser; mais s'il est accepté, on doit mettre sur-le-champ les armes bas. Il y a des Calumets pour toutes sortes de Traités. Dans le commerce, on n'est pas plutôt convenu de l'échange, qu'on présente un Calumet pour le cimenter. S'il est question de guerre, non-seulement le tuïau, mais les plumes mêmes doivent être rouges. Quelquefois elles ne le sont que d'un côté; &, suivant leur disposition, on reconnoît à quelle Nation ceux, par lesquels il est présenté, veulent déclarer la guerre. Il ne paroît pas douteux que l'intention des Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux dont ils cherchent l'alliance, ou le commerce, ne soit de prendre le Soleil pour témoin & pour garant de leurs Traités; car on assure qu'ils ne manquent jamais d'en pousser la fumée vers cet Astre (34). La grandeur & les ornemens des Calumets, qu'on présente aux Personnes de distinction & dans les occasions importantes, n'ont pas vraisemblablement d'autre source que le respect qu'on doit aux Supérieurs & aux grandes affaires. C'est aux *Panis*, Nation établie sur les bords du Missouri, & qui s'étend assez loin vers le Nouveau Mexique, que le Soleil, suivant la Tradition des Sauvages, a donné le Calumet: mais, apparemment, les Panis, comme beaucoup d'autres Peuples, ont voulu relever, par le merveilleux, un usage dont ils étoient les Auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette opinion, c'est qu'étant peut-être les premiers Peuples de cette partie du Continent de l'Amérique qui aient rendu un culte au Soleil, ils sont aussi les premiers qui aient fait du Calumet un symbole d'alliance.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Ce que c'est que le Calumet.

Tradition sur l'origine du Calumet.

Avant l'ouverture & pendant toute la durée des Négociations, le principal soin des Sauvages est d'éloigner l'idée qu'ils fassent les premieres dé-

Comment les Sauvages s'y prennent pour négocier.

(34) Le P. Lafitau trouve dans cette pratique une nouvelle preuve de l'origine Grecque, qu'il attribue aux Sauvages. Cette pipe ne lui paroît, dans la sienne, que le Caducée de Mercure. Le P. de Charlevoix, plus naturellement, pense » que ces Peuples, » instruits, par leur expérience, que la fu» mée de leur Petun abbat les vapeurs du » cerveau, rend la tête plus libre, réveille » les esprits, & les met plus en état de trai» ter d'affaires, n'ont pas eu d'autre raison » pour en introduire l'usage dans leurs Con» seils, où effectivement ils ont sans cesse » la pipe à la bouche, & qu'après avoir » pris mûrement leur résolution, ils n'ont » pas cru qu'il y eut de symbole plus pro» pre à la sceller, ni de gage plus capable » d'en assurer l'exécution, que l'instrument » qui a eu tant de part à leurs délibérations. Peut être même n'ont-ils pas imaginé de signe plus naturel pour marquer une étroite union, que de fumer dans une même Pipe, surtout si la fumée qu'on en tire est offerte à une Divinité qui y mette le sceau de la Religion. Fumer dans la même pipe, en signe d'alliance, revient au même que boire dans la même coupe, suivant l'usage ancien & moderne de plusieurs Nations. Ces usages sont trop naturels, pour être regardés comme des mysteres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

marches, ou du moins de persuader à leurs Ennemis que la crainte & la necessité n'y ont aucune part. Un Négociateur ne rabbat rien de sa fierté, dans le plus fâcheux état des affaires de sa Nation; & souvent il a l'adresse de faire croire aux Vainqueurs, dont il veut arrêter les succès, que leur intérêt les oblige de faire finir les hostilités. Il est intéressé lui-même à mettre en usage tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si ses propositions ne sont pas goûtées, il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Non-seulement il est obligé d'abord de se tenir sur ses gardes, mais après s'être garanti de la premiere surprise, il doit compter d'être poursuivi & brûlé s'il se laisse prendre. Ces violences sont toujours colorées de quelques prétextes, tels que ceux de vangeance & de représailles. Quantité de Jésuites, qui demeuroient dans les Bourgades Sauvages, sous la Sauve-garde publique, & comme les Agens ordinaires de la Colonie Françoise, s'y sont vus exposés à devenir les victimes du moindre ressentiment. D'un autre côté, on ne lit pas, sans admiration, que des Peuples, qui ne font pas la guerre par intérêt, qui portent le désintéressement jusqu'à ne se charger jamais de la dépouille des Vaincus, & ne pas toucher même aux habits des Morts; en un mot, qui ne prennent les armes que pour la gloire, ou pour se vanger de leurs Ennemis, soient exercés dans le manége de la plus fine politique. Ils entretiennent, dit-on, des Pensionnaires chez leurs Ennemis; & l'on assure que par l'effet d'une autre prudence, qui les porte à se défier des avis intéressés, ils n'en reçoivent point de ces Ministres secrets, s'ils ne sont accompagnés de quelque présent.

A quoi le Négociateur est exposé

EXEMPLES DE L'ÉLOQUENCE DES SAUVAGES.

C'est ici l'occasion de donner un exemple de leur éloquence. Entre plusieurs traits de cette nature, qui se trouvent répandus dans nos Relations & dans celles des Anglois, on en choisit un, qui représente, à la fois, le caractere d'éloquence des Sauvages, & la méthode que les Européens emploient, à leur imitation, pour s'expliquer avec eux. En 1684, M. de la Barre, Gouverneur général de la Nouvelle France, craignant quelque irruption de la part des Iroquois, qui s'étoient rendus plus redoutables que jamais, & qui avoient aussi leurs sujets de plainte, engagea M. d'Iberville, Gentilhomme Canadien dont on a déja loué le mérite, & si considéré de cette fiere Nation, qu'elle lui avoit donné, par estime & par amitié, le nom d'*Akouessan*, qui signifie la Perdrix, à lui amener quelques Anciens, auxquels il se flattoit encore d'inspirer le goût de la paix, ou d'en imposer par sa fermeté. Il s'étoit avancé jusqu'au Fort de Catarocouy, avec un Corps de Trouppes, qu'il vouloit faire passer pour une simple escorte; & M. d'Iberville revint, en effet, avec un des principaux Chefs des Onontaguas, qui se nommoit *Grangula*, suivi de trente jeunes Guerriers: mais dans l'intervalle, une partie des Trouppes Françoise fut affligée de diverses maladies. Cette disgrace, ne put être cachée aux Sauvages, parceque plusieurs d'entr'eux, qui entendoient un peu le François, se glisserent pendant la nuit derriere les Tentes, où les discours inconsidérés de quelques Soldats leur rendirent témoignage de l'état des Malades. Cependant, deux jours après leur arrivée, le Chef fit dire à M. de la Barre qu'il étoit prêt à l'entendre; & l'Assemblée se tint entre les deux Camps.

Grangula s'assit à la maniere Orientale, au milieu de ses Guerriers, qui prirent la même posture. Il avoit la pipe à la bouche; & le grand Calumet de Paix étoit vis-à-vis de lui, avec un collier. M. de la Barre, assis dans un grand fauteuil, avoit, des deux côtés, une file d'Officiers François. Il ouvrit la conférence par ce discours, dans la bouche de son Interprete.

Le Roi mon Maître, informé que les cinq Nations Iroquoises contreviennent depuis longtems à la paix, m'a donné ordre de me transporter ici avec une escorte, & d'envoier Akouessan au Village des Onontaguas, pour engager les principaux Chefs à s'approcher de mon Camp. L'intention de ce grand Monarque est que nous fumions ensemble, toi & moi, dans le grand Calumet de Paix; pourvu que tu me promettes, au nom des Tsonontouans, des Goyogans, des Onontaguas, des Onoyouths, & des Agniés, de donner une entiere satisfaction à ses Sujets, & de ne rien faire à l'avenir qui puisse causer une fâcheuse rupture.

Les cinq Nations Iroquoises ont pillé, ruiné & maltraité tous les Coureurs de bois, qui alloient en traite chez les Illinois, les Ouamis, & les autres Peuples Enfans de mon Roi. Comme ils ont agi, dans ces occasions, contre les Traités conclus avec mon Prédécesseur, je suis chargé de leur en demander réparation, & de leur signifier qu'en cas de refus, ou de récidive, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit (35) ma parole.

Les Guerriers des cinq Nations ont introduit les Anglois dans les Lacs du Roi mon Maître, & chez les Peuples ses Enfans, pour détruire le Commerce de ses Sujets, & pour obliger ces Nations à se soustraire à l'obéissance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menés, malgré les défenses du dernier Gouverneur de New-Yorck, qui prévoïoit les risques où il exposoit les uns ou les autres. Je veux bien oublier ces démarches; mais si elles se renouvellent, j'ai ordre exprès de vous déclarer la guerre. Ce collier affermir ma parole.

Ces mêmes Guerriers ont fait plusieurs incursions barbares, chez les Illinois & les Outamis. Ils y ont massacré, Hommes, Femmes & Enfans; pris, lié & emmené un nombre infini d'Indiens de ces deux Nations, qui se croïoient en sûreté dans leurs Villages, au milieu de la Paix. Ces Peuples, qui sont Enfans de mon Roi, doivent cesser d'être vos Esclaves. Il faut leur rendre la liberté, & les renvoïer dans leur Pais. Si les cinq Nations le refusent, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

Voilà ce que j'avois à dire à Grangula, à qui je m'adresse pour rapporter aux cinq Nations la déclaration que le Roi mon Maître m'a donné ordre de leur faire. Il ne voudroit pas qu'ils l'obligeassent d'envoïer une puissante armée, pour entreprendre une Guerre qui leur seroit fatale. Il seroit fâché aussi que ce Fort de Catarocouy, qui est un ouvrage de paix, servît de prison à vos Guerriers. Empêchons, de part & d'autre, que ce malheur n'arrive. Les François, qui sont Freres & Amis des cinq Nations, ne troubleront jamais leur repos, pourvu qu'elles donnent la satisfaction

(35) Affermit est le terme Sauvage, au lieu de *garantit*.

que je leur demande, & que les Traités soient desormais observés. Je serois au desespoir que mes paroles ne produisissent pas l'effet que j'en attens; car je serois alors obligé de me joindre au Gouverneur de New-York, qui, par l'ordre du Roi son Maitre, m'aideroit à brûler les cinq Villages, & à vous détruire. Ce Collier affermit ma parole.

L'Interprete aïant cessé de parler, Grangula, qui, pendant ce discours, ne regardoit que le bout de sa Pipe, se leva, fit cinq ou six tours dans le cercle, composé de Sauvages & de François, revint à sa place, se plaça debout devant le Général, & le regardant d'un œil fixe, lui répondit dans ces termes.

Onnontio (36), je t'honore. Tous les Guerriers qui m'accompagnent, t'honorent aussi. Ton Interprete a fini son discours, je vais commencer le mien. Ma voix court à ton oreille. Ecoute mes paroles.

Onnontio, il falloit que tu crusses, en partant de Quebec, que l'ardeur du Soleil eût embrasé les Forêts, qui rendent notre Païs inaccessible aux François; ou que le Lac les eût tellement inondées, que nos Cabanes se trouvant environnées de ses eaux, il nous fût impossible d'en sortir. Oui, Onnontio, il faut que tu l'aies cru, & que la curiosité de voir tant de Païs, brûlés, ou submergés, t'ait porté jusqu'ici. Tu es maintenant désabusé, puisque moi & mes Guerriers venons ici t'assurer que les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onnoyouths & les Agniés n'ont pas encore péri. Je te remercie, en leur nom, d'avoir rapporté sur leurs Terres ce Calumet de Paix, que ton Prédécesseur a reçu de leurs mains. Je te félicite, en même-tems, d'avoir laissé sous terre la hache meurtriere, qui a rougi tant de fois du sang des François. Ecoute, Onnonrio; je ne dors point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil qui m'éclaire me fait découvrir, à la tête d'une trouppe de Guerriers, un grand Capitaine qui parle en sommeillant. Il dit qu'il ne s'est approché de ce Lac, que pour fumer dans le grand Calumet de Paix avec les Onontaguas; mais Grangula sait, au contraire, que c'étoit pour leur casser la tête, si tant de vrais François ne s'étoient affoiblis. Je vois qu'Onnontio rêve, dans un camp de Malades, à qui le Grand Esprit a sauvé la vie par des infirmités.

Ecoute, Onnontio; nos Femmes avoient pris les casse-têtes. Nos Enfans & nos Vieillards portoient l'arc & la fleche à ton camp, si nos Guerriers ne les eussent retenus & desarmés, lorsque ton Ambassadeur Akouessan parut dans mon Village. C'en est fait j'ai parlé.

Ecoute, Onnontio, nous n'avons pas pillé d'autres François que ceux qui portoient des fusils, de la poudre & des balles aux Ouramis & aux Illinois, nos Ennemis, parceque ces armes auroient pû leur couter la vie. Nous avons fait comme les Jésuites, qui cassent tous les barils d'eau-de-vie qu'on porte dans nos Villages, de peur que les ivrognes ne leur cassent la tête. Nos Guerriers n'ont point de Castors, pour païer toutes les armes

(36) Ce nom, que tous les Sauvages donnent au Gouverneur de la Nouvelle France, signifie grande Montagne. C'est un titre d'honneur, qui a commencé sous le Gouvernement du Chevalier de Montmagny second Gouverneur du Canada. Au reste, la traduction du discours suivant doit être fidelle, puisqu'elle est des Missionnaires.

armes qu'ils ont pillées, & les pauvres Vieillards ne craignent point la guerre. Ce collier contient ma parole.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Nous avons introduit les Anglois dans les Lacs, pour y trafiquer avec les Outaouas & les Hurons, de même que les Algonquins ont conduit les François à nos Villages, que les Anglois disent leur appartenir. Nous sommes nés libres. Nous ne dépendons, ni d'Onnontio, ni de *Corlar* (37). Il nous est permis d'aller où nous voulons, d'y conduire qui bon nous semble, d'acheter & de vendre, & à qui il nous plaît. Si tes Alliés sont tes Esclaves, ou tes Enfans, traite-les comme des Esclaves, ou comme des Enfans; ôte-leur la liberté de recevoir chez eux d'autres gens que les tiens. Ce collier contient ma parole.

Nous avons cassé la tête aux Illinois & aux Outamis, parcequ'ils ont coupé les arbres de Paix qui servoient de limites à nos Frontieres. Ils sont venus faire de grandes chasses de Castors sur nos Terres, & ont enlevé mâles & femelles (38), contre la coutume de tous les Sauvages. Ils ont attiré les Chouanons dans leur Païs & dans leur parti. Ils leur ont donné des armes à feu, après avoir médité de mauvais desseins contre nous. Nous avons moins fait que les Anglois & les François, qui, sans droit, ont usurpé les Terres qu'ils possedent, sur plusieurs Nations qu'ils ont chassées de leur Païs, pour bâtir des Villes, des Villages & des Forteresses. Ce collier contient ma parole.

Ecoute, Onnontio: ma voix est celle des cinq Cabanes Iroquoises. Voilà ce qu'elles te répondent. Ouvre encore l'oreille, pour entendre ce qu'elles te font savoir. Les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onontagues, les Onnoyouths & les Agniés disent, que quand ils enterrerent la hache à Cataracouy, en présence de ton Prédécesseur, au centre du Fort, ils planterent au même lieu l'arbre de paix, pour y être soigneusement conservé; qu'au lieu d'une retraite de Guerriers, ce Fort ne devoit plus être qu'une retraite de Marchands; qu'au lieu d'armes & de munitions, il n'y auroit plus que des Marchandises & des Castors qui pussent y entrer. Ecoute, Onnontio; prens garde à l'avenir qu'un aussi grand nombre de Guerriers, que celui qui paroît ici, se trouvant enfermé dans un si petit Fort, n'étouffe cet arbre. Ce seroit dommage qu'aïant aisément pris racine, on l'empêchât de croître, & de couvrir un jour de ses rameaux ton Païs & le nôtre. Je t'assure, au nom des cinq Nations, que nos Guerriers danseront sous ses feuillages la danse du Calumet, qu'ils demeureront tranquilles sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreront la hache, pour couper l'arbre de paix, que quand leurs Freres, Onnontio & Corlar, conjointement ou séparément, entreprendront d'attaquer des Païs dont le Grand-Esprit a disposé en faveur de nos Ancêtres. Ce collier contient ma parole; & cet autre, le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.

Enfin Grangula, s'adressant à M. d'Iberville, lui dit: *Akouessan*, prens courage, tu as de l'esprit: parle, explique ma parole, n'oublie rien; dis tout ce que tes Freres & tes Amis annoncent à ton Chef Onnontio, par

(37) Nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Anglois de la Nouvelle York.

(38) C'est un crime capital, parmi les Sauvages, de détruire tous les Castors d'une Cabane.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

la voix de Grangula, qui t'honore, & t'invite à recevoir ce présent de Castors, & à te trouver tout-à-l'heure à son festin. Ces autres présens de Castors sont envoïés à Onnontio, de la part des cinq Nations.

L'Iroquois aïant cessé de parler, M. d'Ibetville & quelques Jésuites présens expliquerent sa réponse à M. de la Barre, qui rentra dans sa Tente, fort mécontent de la fierté de Grangula. C'étoit la premiere fois qu'il traitoit avec les Sauvages. Mais, sur les représentations qu'on lui fit (39), il dissimula son ressentiment ; & l'effet de cette conférence fut de suspendre du moins les hostilités.

MALADIES ORDINAIRES DES SAUVAGES.

Leurs Jongleurs, du moins ceux qui font profession de n'être en commerce qu'avec les Génies bienfaisans, ont beaucoup de part aux délibérations publiques, parcequ'ils sont regardés comme les Interpretes des volontés du Ciel. Mais leur principale occupation, & celle dont ils tirent le plus de profit, c'est la Médecine. On a vu que leur art est fondé sur la connoissance des Simples, à laquelle on peut joindre, dans tous les Païs du monde, l'expérience & la conjecture ; mais ils y mêlent beaucoup de charlatanerie & de superstition. Il leur en coûte peu pour tromper les Sauvages, quoiqu'il n'y ait point d'hommes au monde à qui la Médecine soit moins nécessaire. Non-seulement ils sont presque tous d'une complexion saine, mais on assure qu'ils n'ont connu la plûpart de nos maladies, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne connoissoient point la petite vérole, lorsqu'ils l'ont reçue de nous. La goutte, la gravelle, la pierre, l'apoplexie, & quantité d'autres maux, si communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Païs. On avoue que les excès auxquels ils se livrent dans leurs festins, & leurs jeûnes outrés, leur causent des douleurs & des foiblesses de poitrine & d'estomac, qui en font périr un grand nombre ; & que la phtisie, suite naturelle des grandes fatigues & des exercices violens auxquels ils s'exposent dès l'enfance, enleve quantité de jeunes gens : mais on traite d'extravagance & d'erreur, l'opinion de ceux qui leur croient le sang plus froid qu'à nous, & qui rapportent à cette cause leur apparente insensibilité dans les tourmens. On prétend, au contraire, qu'ils l'ont extrêmement balsamique ; ce qui vient, dit-on, de ce qu'ils n'usent point de sel, ni de tout ce que nous emploïons pour relever le goût de nos viandes.

Qualité de leur sang.

Leurs remedes.

Rarement ils regardent une maladie comme naturelle ; & parmi les remedes dont ils font usage, ils en reconnoissent peu, qu'ils croient capables de les guérir par leur unique vertu. Leurs Simples sont ordinairement emploïés pour les plaies, les fractures, les dislocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes incisions, qu'ils voient faire à nos Chirurgiens pour nettoïer les plaies. Leur méthode est d'y exprimer le suc de plusieurs Plantes ; & cette composition, dont ils se réservent la connoissance, attire, dit-on, non-seulement le pus, mais jusqu'aux esquilles, aux pierres, au fer, & généralement tous les corps étrangers qui sont demeurés dans la partie blessée. Ces mêmes sucs sont la seule

(39) On lui représenta, suivant les termes de la Relation, que *Iroca progenies nescit habere modum.*

nourriture du Malade, jusqu'à ce que sa plaie soit fermée. Celui qui la panse en prend aussi avant que de sucer la plaie, lorsqu'il y est obligé : mais c'est une opération rare ; & le plus souvent, on se contente de seringuer ce jus dans la plaie. Jusques-là, tout est dans les voies de la nature : mais comme il faut toujours du merveilleux à ces Peuples, un Jongleur applique les dents sur la plaie, & montrant ensuite un petit morceau de bois, ou quelque autre corps, qu'il feint d'en avoir tiré, il persuade au Malade que c'est le charme qui mettoit sa vie en danger (40).

Les Sauvages ont des remedes prompts & souverains, contre la Paralysie, l'Hydropisie & les maux vénériens. La rapure du Gayac & du Sassafras sont leurs spécifiques pour les deux dernieres de ces maladies ; ils en font une liqueur, dont le continuel usage préserve & guérit (41). Dans les maux aigus, tels que la Pleurésie, ils operent sur le côté opposé, par des cataplasmes qui empêchent le dépôt, ou qui l'attirent. Dans la Fievre, ils usent de lotions froides, avec une décoction d'herbes, qui préviennent l'inflammation & le transport. Ils vantent surtout la diette ; mais ils ne la font consister que dans la privation de certains alimens, qu'ils croient nuisibles. A l'usage de la saignée, qui leur étoit inconnue, ils suppléoient autrefois, par des scarifications aux parties où le mal se faisoit sentir : ensuite ils y appliquoient une sorte de ventouses, avec des courges, qu'ils remplissoient de matieres combustibles, auxquelles ils mettoient le feu. Les Caustiques & les Boutons de feu leur étoient familiers ; mais, ne connoissant point la pierre infernale, ils emploïoient à sa place du bois pourri. Aujourd'hui la saignée leur tient lieu de tous ces secours. Dans les quartiers du Nord, l'usage des lavemens étoit fort commun ; une vessie servoit de seringue. Ils ont, contre la dyssenterie, un remede dont l'effet est presque toujours certain ; c'est un jus qu'ils expriment de l'extrémité des branches de cedre, après les avoir fait bien bouillir.

Mais leur principal remede, & leur préservatif ordinaire contre toutes sortes de maux, est la sueur, qu'ils excitent dans leurs étuves (42) : & lorsque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont se jetter dans une Riviere ; ou, si elle est trop éloignée, ils se font arroser de l'eau la plus froide. Souvent ils se font suer, uniquement pour se délasser le corps & l'esprit. Un Etranger arrive-t'il dans une Cabane ? On lui fait du feu, on lui frotte les piés avec de l'huile, pour le conduire ensuite dans une Etuve, où son Hôte lui tient compagnie. Ils ont une autre maniere de provoquer la sueur, qui s'emploie dans certaines maladies. Elle consiste à coucher le Malade sur une petite estrade, sous laquelle on fait bouillir, dans une chaudiere, du bois d'épinette & des branches de sapin. La vapeur n'en est pas moins salutaire par l'odeur, que par la sueur abondante qu'elle procure ; au lieu que la sueur de l'étuve, qui n'est procurée

(40) Ce qui est certain, dit le P. de Charlevoix, c'est qu'ils ont des secrets & des remedes admirables. Il en rapporte plusieurs effets, dont il avoit été témoin.

(41) Les Missionnaires ont vanté, depuis, une poudre, composée de trois Simples, qu'ils ont reçue d'un Sauvage, & qui guérit radicalement, en peu de jours, les maux vénériens les plus invétérés. Mais nous n'apprenons point que ce remede ait fait fortune en France.

(42) On a déja rapporté leur forme, & la méthode des Sauvages.

que par la vapeur de l'eau versée sur des cailloux, n'a pas le premier de ces avantages.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Dans l'Acadie, une Maladie ne passe pour sérieuse que lorsqu'elle ôte absolument l'appétit; & la plus violente fievre n'empêche point qu'on ne donne à manger aux Malades qui en demandent: d'autres les tuent, pour les empêcher de languir, lorsque la maladie est désespérée. Dans le Canton d'Onnontagué, on donne la mort aux petits Enfans, qui perdent leurs Meres avant que d'être sevrés, & la maniere de les tuer est de les enterrer vifs avec elles. Enfin quelques autres se contentent d'abandonner un Malade, lorsque leurs Médecins n'en esperent plus rien, & le laissent mourir sans secours. Plusieurs Nations méridionales ont des maximes plus humaines: on n'y récompense le Médecin qu'après la guérison; & si le Malade meurt, celui qui l'a traité n'est pas en sureté pour sa vie. Suivant les Iroquois, toute maladie n'est qu'un desir de l'Ame; & l'on ne meurt que parceque le desir n'est pas rempli.

FUNÉRAILLES DES SAUVAGES.

Lorsque les Sauvages ont perdu l'espérance de guérir, ils prennent leur parti avec beaucoup de résolution; & souvent, comme on vient de le remarquer, ils voient avancer la fin de leurs jours par des personnes cheres, sans en marquer le moindre chagrin. A peine l'Arrêt de mort est prononcé, qu'un Moribond recueille ses forces, pour haranguer ceux qui sont autour de lui. Si c'est un Chef de Famille, il donne de fort bons avis à ses Enfans; & pour faire ses adieux à toute la Bourgade, il ordonne un Festin, où tout ce qu'il y a de provisions dans la Cabane doit être emploïé. Ensuite, il reçoit de sa Famille les présens qui doivent l'accompagner au Tombeau. On égorge autant de Chiens qu'on en peut trouver, dans l'opinion que les Ames de ces Animaux vont donner avis dans l'autre Monde, que le Mourant est prêt à s'y rendre; & tous les corps se mettent dans la Chaudiere, pour augmenter les mets du Festin. Après le repas, les pleurs commencent: on les interrompt bien-tôt, pour souhaiter au Mourant un heureux Voïage, le consoler de la perte qu'il va faire de ses Parens & de ses Amis, & l'assurer que ses Descendans soutiendront sa gloire. Tous les Voïageurs parlent, avec admiration, du sang-froid avec lequel ces Peuples envisagent la mort. C'est partout le même principe & le même fond de caractere. Quoique les usages funebres varient beaucoup dans les différentes Nations, elles s'accordent néanmoins sur les danses, les Festins, les invocations & les chants. Mais dans toutes ces cérémonies, c'est toujours le Malade qui est le plus tranquille sur son sort.

On n'admire pas moins l'affection & la générosité des Vivans pour leurs Morts. Il n'est pas rare de voir des Meres, qui gardent pendant des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & qui ne peuvent s'en éloigner. D'autres se tirent du lait des mamelles, & le versent sur la tombe. Dans les incendies, la sureté des corps morts est le premier soin dont on s'occupe. On se dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour les parer. De tems en tems on découvre leurs Cercueils, pour les revêtir de nouveaux habits. On se prive d'une partie de ses alimens, pour les porter sur leur sépulture, & dans les lieux où l'on s'imagine que leurs Ames se-

promenent. En un mot, on prend plus de soin des Morts, que des Vivans. Aussi-tôt que le Malade a rendu l'esprit, tout retentit de gémissemens; & cette scene dure autant que la Famille est en état de fournir à la dépense, car dans tout l'intervalle, on ne cesse point de tenir table ouverte. Le Cadavre, paré de sa plus belle robbe, le visage peint, ses armes, & tout ce qu'il possedoit, à côté de lui, est exposé à la porte de la Cabane, dans la même posture qu'il doit avoir au tombeau; & c'est, en plusieurs endroits, celle d'un Enfant dans le sein de sa Mere. L'usage, dans quelques Nations, est que les Parens du Mort jeûnent pendant tout le cours des funérailles. Ce tems est donné aux pleurs, aux complimens, aux éloges de la personne qu'on a perdue. Chez d'autres, on loue des Pleureuses, qui exercent fort bien cet office : elles chantent, dansent & pleurent, en cadence. On porte le corps, sans cérémonie, au lieu de la sépulture; mais lorsqu'il y est déposé, on le couvre avec tant de précautions, que la terre ne puisse le toucher. Sa Fosse est une Cellule, tapissée de bonnes peaux, & beaucoup plus riche qu'une Cabane. On dresse ensuite, sur la Tombe, un Pilier de bois, auquel on attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisoit du Mort. Quelquefois on y grave son Portrait, & d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Chaque jour on y porte de nouvelles provisions; & ce que les Bêtes enlevent, on est persuadé, ou peut-être feint-on de croire, que c'est l'Ame qui s'en accommode pour sa réfection. Le P. de Charlevoix raconte que des Missionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils se privoient de leurs nécessités en faveur des Morts : ils répondirent que c'étoit non-seulement pour témoigner à leurs Proches l'affection qu'ils leur portoient, mais encore pour éloigner de leurs yeux tout ce qui avoit été à l'usage du Mort, & qui pouvoit entretenir leur douleur. C'est par la même raison qu'on s'abstient assez long-tems de prononcer son nom, & que si quelqu'autre personne de la Famille le porte, il le quitte pendant toute la durée du deuil. On ajoute que le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à un Sauvage, c'est de lui dire; ton Pere est mort.

Ceux qui meurent, pendant le tems de la Chasse, sont exposés sur un Echaffaut, & demeurent dans cette situation jusqu'au départ de la Troupe, qui les emporte comme un dépôt sacré. Quelques Nations ont cet usage pour tous leurs Morts, & le P. de Charlevoix en fut assuré par ses propres yeux, aux Missisagués du Détroit. Les corps de ceux qui périssent en guerre sont brûlés, & leurs cendres sont rapportées au tombeau de leur Famille. Ces sépultures, parmi les Nations sédentaires, sont une espece de Cimetiere, à peu de distance du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois, au pié d'un Arbre, ou les font secher, & les gardent dans des Caisses jusqu'à la Fête des Morts, dont on verra bientôt la Description. Mais pour ceux qui sont morts de froid, ou noïés, le cérémonial est bizarre. Les Sauvages, persuadés que les accidens ne viennent que de la colere des Esprits, & qu'elle ne s'appaiseroit point si les corps ne se retrouvoient, commencent par des pleurs, des danses, des chants & des Festins, pendant qu'on cherche le corps. S'ils le retrouvent, ils le portent à la sépulture; mais si l'on en est trop éloigné, il est déposé jusqu'à la

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Fête des Morts, dans une large Fosse, où l'on allume d'abord un grand feu. Plusieurs jeunes gens s'approchent du Cadavre, coupent les chairs aux parties qui ont été craionnées par un Ancien, & les jettent dans le feu avec les viscéres. Ensuite, ils placent le corps dans le lieu qu'on a préparé. Pendant toute cette opération, les Femmes, surtout les Parentes du Mort, tournent sans cesse autour de ceux qui travaillent, les exhortent à remplir bien leur office, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y met des dragées aux Enfans. On ne donne aucune explication de cette cérémonie.

L'enterrement est suivi des présens qui se font à la Famille affligée; ce qui s'appelle, couvrir le Mort. Ils se font au nom de la Bourgade, & quelquefois de la Nation entiere. Les Alliés en font aussi; mais c'est seulement à la mort des personnes considérables, & la Famille doit avoir fait, auparavant, un Festin au nom du Mort, accompagné de jeux, pour lesquels on propose des prix. C'est une espece de joûte: Un Chef jette, sur la Tombe, trois bâtons de la longueur d'un pié; un jeune Homme, une Femme, & une Fille, en prennent chacun un, & ceux de leur âge & de leur sexe s'efforçent de le leur arracher des mains. La victoire est à ceux qui les emportent. Il se fait aussi des courses, & l'on tire quelquefois au blanc. Enfin, l'action la plus lugubre est terminée par des chants & des cris de victoire. Mais jamais la Famille du Mort ne prend part à ces réjouissances. On observe même un deuil severe dans sa Cabane. Chacun doit s'y couper les cheveux, s'y noircir tout le visage, se tenir souvent debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder personne, ne faire aucune visite, ne rien manger de chaud, se priver de tous les plaisirs, & ne se pas chauffer, au cœur même de l'Hiver. Après ce grand deuil, qui est de deux ans, on en commence un second, mais plus moderé, & qu'on peût adoucir par degrés. Pour le premier, on ne se dispense de rien, sans la permission de la Cabane; & ces dispenses sont toujours accompagnées d'un Festin,

Un Mari ne pleure point sa Femme, parceque les larmes ne conviennent point aux Hommes; mais les Femmes pleurent leur Mari, pendant une année entiere, l'appellent sans cesse, & remplissent le Village de cris, surtout au lever & au coucher du Soleil, lorsqu'elles vont au travail & qu'elles en reviennent. Le deuil des Meres a le même terme pour leurs Enfans. Les Chefs ne l'observent que six mois pour leurs Femmes, & peuvent ensuite se remarier. Enfin le premier, & souvent le seul compliment qu'on fasse aux Amis, & même aux Etrangers qu'on reçoit dans sa Cabane, est de pleurer les Proches qu'ils ont perdus. On leur met la main sur la tête, en leur faisant comprendre qui l'on pleure, mais sans le nommer.

Fête des Morts, ou Festin des Ames.

La *Fête des Morts*, qu'on nomme aussi le Festin des Ames, est une partie fort remarquable de la Religion des Sauvages. On commence par fixer le lieu de l'Assemblée: ensuite on choisit un Chef de la Fête, dont le devoir est de regler toutes les cérémonies, & de faire les invitations aux Villages voisins. Au jour marqué, tous les Sauvages s'assemblent, & vont, deux à deux, en procession au Cimetiere. Là, chacun s'emploie d'abord

à découvrir les cadavres : ensuite on demeure quelque tems à considérer en silence un si lugubre spectacle ; les Femmes sont les premieres qui interrompent ce religieux silence, par des cris lamentables.

Le second Acte consiste à prendre les cadavres, c'est-à-dire à ramasser leurs ossemens secs & déchatnés, qu'on met en monceaux ; & ceux qui sont nommés pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il se trouve des corps qui ne soient pas tout-à-fait pourris, on les lave, on en détache les chairs corrompues & toutes les ordures, & l'on travaille à les envelopper dans des robbes neuves de Castors. Ensuite on retourne à la Bourgade dans le même ordre ; & chacun dépose dans sa Cabane le fardeau dont il étoit chargé. Pendant la marche, les Femmes continuent leurs gémissemens ; & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort. Cet Acte est suivi d'un Festin dans chaque Cabane, à l'honneur des Morts de la Famille. Les jours suivans, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, des danses, des jeux & des combats ordinaires, pour lesquels il y a des prix proposés. On jette, par intervalles, des cris perçans, qui s'appellent les cris des Ames : on fait des présens aux Etrangers, parmi lesquels il s'en trouve qui sont quelquefois venus de fort loin, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occasions, pour traiter des affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef. Tout se passe avec beaucoup d'ordre & de modestie ; & jusqu'aux Danseurs, chacun semble respirer quelque chose de lugubre. Quelques jours après, on se rend, par une troisieme Procession, dans une grande Salle, dressée pour cette nouvelle cérémonie. On y suspend aux murs les ossemens & les cadavres, dans le même état qu'on les a tirés du Cimetiere, & l'on y établit les présens destinés aux Morts. Si parmi ces tristes restes, il se trouve ceux d'un Chef, son Successeur donne un grand repas en son nom, & chante sa chanson. Dans plusieurs endroits, les corps sont promenés d'une Bourgade à l'autre, & sont reçus dans chacune avec de vives démonstrations de douleur & de tendresse. Toutes ces marches se font au son des instrumens, accompagnés des plus belles voix ; & chacun y marche en cadence. Enfin les restes des Morts sont portés dans la sépulture où ils doivent être déposés pour toujours. C'est une grande Fosse, qu'on tapisse des plus belles Pelleteries, & de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque Famille. Les présens y sont placés à part. A mesure que la Procession arrive, chaque Famille se range sur des échaffauts dressés autour de la Fosse ; & lorsque les corps sont déposés, les Femmes recommencent leurs pleurs & leurs cris. Ensuite tous les Assistans descendent dans la Fosse. Chacun y prend un peu de terre, qui se conserve précieusement. Les corps & les ossemens sont placés par ordre, couverts de Fourrures neuves, & par dessus, d'écorces, sur lesquelles on jette du bois, des pierres & de la Terre. Enfin toute l'Assemblée se retire : mais, pendant quelques jours, les Femmes reviennent verser de la Sagamité dans le même lieu.

On a déja vû que les Peuples plus meridionaux ont une méthode particuliere, pour conserver les corps de leurs Chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & l'arrachent entierement. Ensuite ils décharnent les os sans

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

offenser les nerfs, & les jointures. Après avoir fait un peu sécher les os au Soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec un peu d'huile : les vuides sont remplis de sable. Ensuite, la peau est recousue avec tant d'adresse, qu'il ne paroît pas qu'on en ait ôté la chair. On porte le cadavre, qu'on croiroit alors entier, dans la Tombe commune des personnes de ce rang. On l'étend, à côté de ses Prédécesseurs, sur une grande Table nattée, qui s'éleve un peu au-dessus du sol, où il est couvert d'une natte, comme les autres, pour le garantir de la poussiere. La chair, qu'on a tirée du corps, est exposée au Soleil sur une claie ; & lorsqu'elle est tout-à-fait seche, on l'enferme dans un Panier bien cousu, qu'on met aux piés du cadavre.

DANSES DES SAUVAGES

Après avoir parlé si souvent des Danses Sauvages, on doit au Lecteur la Description des plus célebres. Le P. de Charlevoix en rapporte deux dont il fut témoin ; mais il avoue qu'elles varient beaucoup dans les différentes Nations. Celle qu'il vit chez les Othagras étoit la fameuse danse du Calumet. C'est proprement une Fête militaire, dont les seuls Guerriers sont les Acteurs. Tous ceux, dit le judicieux Voïageur, que je vis danser, chanter, & jouer du Tambour ou du Chickikoué, étoient de jeunes gens, équipés comme ils le sont en se mettant en marche pour la guerre. Ils s'étoient peints le visage de toutes sortes de couleurs. Leurs têtes étoient ornées de plumes ; & chacun en tenoit quelques-unes à la main. Le Calumet même en étoit paré, & placé dans le lieu le plus apparent. L'Orchestre & les Danseurs formoient un cercle alentour ; tandis que les Spectateurs étoient répandus de tous côtés en petites trouppes, les Femmes séparées des Hommes, tous assis à terre & vêtus de leurs plus belles robbes ; ce qui faisoit, à quelque distance, un fort beau coup d'œil.

Danse du Calumet.

Entre l'Orchestre, & le Commandant François du Fort, qui étoit assis devant sa Maison, on avoit dressé un Poteau, sur lequel, à la fin de chaque danse, un Guerrier venoit frapper un coup de sa Hache d'armes. Ce signal étoit suivi d'un profond silence ; & le Guerrier racontoit à haute voix quelques-unes de ses plus belles actions. Il en recevoit des applaudissemens. Ensuite il alloit reprendre sa place, & le jeu recommençoit. Il dura deux heures ; & le Voïageur avoue qu'il y prit peu de plaisir. Nonseulement la Musique lui parut d'une monotonie ennuïeuse, mais les danses se réduisoient à des contorsions qui n'exprimoient rien. » Quoique » cette Fête se fît à l'honneur du Commandant, il n'y reçut aucun des » honneurs qu'on trouve décrits dans d'autres Relations. On ne vint pas » le prendre, pour le placer sur une natte neuve ; on ne lui passa point » de plumages sur la tête ; on ne lui présenta point le Calumet. Il n'y » eut point d'Hommes nus, peints partout le corps, tenant un Calumet » à la main. Peut-être ces usages sont-ils d'une autre Nation. Je remar- » quai seulement que par intervalles tous les Assistans jettoient de grands » cris, pour applaudir aux Danseurs.

L'autre danse, qui se nomme danse de la Découvette, a beaucoup plus d'action, & représente mieux la chose dont elle est le sujet & la figure. C'est une image fort naturelle de tout ce qui s'observe dans une Expédi-

tion

tion de guerre ; & comme les Sauvages ne cherchent qu'à surprendre leurs Ennemis, il y a beaucoup d'apparence que c'est delà qu'elle tire son nom. Un Homme y danse toujours seul. D'abord il s'avance lentement au milieu de la Place, où il demeure quelque tems immobile : après quoi, il représente le départ des Guerriers, la marche & les campemens ; il paroît aller à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, & tout-d'un-coup il entre en fureur ; on diroit qu'il veut tuer tout le monde. Revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Assemblée, comme s'il le faisoit Prisonnier de guerre ; il feint de casser la tête à un autre ; il en couche un troisieme en joue : enfin il se met à courir de toutes ses forces. Il s'arrête ensuite, & reprend ses sens ; c'est la retraite, d'abord précipitée, ensuite plus tranquille. Alors il exprime, par divers cris, les différentes situations où son esprit s'est trouvé dans la derniere campagne ; & pour conclusion, il raconte ses exploits.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Si la danse du Calumet a pour objet, comme il arrive souvent, un Traité de Paix, ou d'Alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le tuïau, & l'on met à côté une planche, sur laquelle sont représentés deux Hommes des deux Nations qui s'allient, & sous leurs piés la figure de l'Ennemi, désignée par la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités, on se donne mutuellement des gages, tels que des colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves, & quelquefois des peaux de Cerfs & d'Elans, bien passées & ornées de figures. C'est sur ces peaux que se font les représentations, avec du poil de Porc-Epi, & de simples couleurs.

La danse sert aux Traités.

Il y a des danses moins composées, dont l'unique but est de donner aux Guerriers l'occasion de raconter leurs belles actions ; car la vanité leur rend cette occupation si douce, qu'ils ne s'en lassent jamais. Celui qui donne la Fête y fait inviter toute la Bourgade au son du Tambour, & c'est autour de sa Cabane qu'on s'assemble. Les Guerriers y dansent tour à tour. Ils frappent sur le Poteau, pour demander un silence qu'on leur accorde, & pendant lequel ils vantent leurs actions. Les applaudissemens ne sont point épargnés aux vrais exploits : mais si quelqu'un altere la vérité, il est permis aux autres de l'en punir par quelque insulte. On lui noircit ordinairement le visage, avec un reproche assez fin : « c'est pour » cacher ta honte, lui dit-on ; la premiere fois que tu verras l'Ennemi, » ta paleur fera disparoître cette peinture. Les Chefs même ne sont pas exceptés.

Autres danses.

Dans les Nations occidentales, le plus commun de ces joïeux exercices est celui qu'on nomme la danse du Bœuf. Les Danseurs forment plusieurs cercles ; & la symphonie, toujours composée du Tambour & du Chickikoué, est au milieu de la Place : on y observe de ne pas séparer les Sauvages d'une même Famille. On ne s'y tient jamais par la main ; chacun y porte ses armes & son Bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés ; & quoiqu'on saute fort vivement, on ne perd jamais une certaine mesure. De tems en tems, un Chef de Famille présente son Bouclier, sur lequel tous les Danseurs viennent frapper ; il rappelle quelqu'un de ses exploits, & s'il n'est pas contredit, il va couper un morceau de tabac,

Danse du Bœuf.

dont on a pris soin d'attachet une bonne quantité au Poteau ; mais s'il manque quelque chose à la vérité de son récit, celui qui le prouve a droit de lui enlever le tabac qu'on lui a laissé prendre. Cette danse est suivie d'un Festin ; & son nom lui vient apparemmeut des peaux de Bœuf, dont les Boucliers sont composés.

Danses médecinales.

Les Jongleurs ordonnent souvent des Danses pour la guérison des maladies. Il y en a de pur amusement, qui n'ont de rapport à rien. La plûpart se font en rond, au son du Tambour & du Chickikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Quoiqu'on ne se tienne point, jamais on ne rompt le cercle. Au reste, il n'est pas surprenant que la mesure soit bien gardée, parceque dans leur Musique les Sauvages n'ont que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse.

Jeux des Sauvages.

Les jeux de hazard sont une autre passion, qu'on est surpris de voir porter à l'excès parmi des Sauvages. Ils en ont plusieurs. Celui qui les attache le plus se nomme le jeu du Plat. On assure qu'ils en perdent souvent le repos & la raison même, puisqu'ils y risquent tout ce qu'ils possedent, & qu'ils ne le quittent qu'après avoir perdu leurs habits, leurs Cabanes, & quelquefois leur liberté pour un tems.

Jeu du Plat.

Ce jeu ne se joue qu'entre deux personnes. Chacun prend six ou huit osselets, à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc, qui tire sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la Terre, ou la Table, avec un Plat rond & creux dans lequel ils sont, & qu'on a d'abord fait tournet plusieurs fois. Si l'on n'a point de Plat, on se contente de jetter les osselets en l'air avec la main. Lorsqu'étant tombés ils présentent tous la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie est en quatante ; & les points gagnés se rabattent, à mesure que l'Adversaire en gagne de son côté. Cinq osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point la premiete fois ; mais, à la seconde, on fait raffle de tout. A moindre nombre, on ne gagne rien. Celui qui gagne la Partie continue de jouer ; & le Perdant cede sa place à un autre, qui est nommé par les Marqueurs de sa Partie ; car on se partage d'abord, & souvent tout le Village s'intéresse au jeu : quelquefois même un Village joue contre un autre. Chaque Partie choisit son Marqueur : mais il se retire quand il veut. A chaque coup, surtout aux coups décisifs, il s'éleve de grands cris. On croiroit les Joueurs hors d'eux-mêmes ; & les Spectateurs ne sont gueres plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorsions, parlent aux osselets, chargent d'imprécations les Génies de la Partie Adverse ; & tout le Village retentit d'affreux hurlemens. Si la chance n'en devient pas plus heureuse, les Perdans peuvent remettre la Partie au lendemain ; il ne leur en coûte qu'un petit Festin, pour les Assistans. On se prépare, dans l'intervalle, à retourner au combat. Chacun invoque son Génie, & prodigue le tabac à son honneur. On lui demande surtout d'heureux songes. Dès la pointe du jour, on se remet au jeu. Mais s'il tombe dans l'esprit, aux Perdans, que ce soient les meubles de leur Cabane qui leur aient porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes Parties durent ordinairement cinq ou six jours ; & souvent la nuit ne les interrompt pas.

Caractere, Mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Ces Parties de jeu se font quelquefois, à la priere d'un Malade, ou par l'Ordonnance du Medecin : il ne faut qu'un rêve de l'un ou de l'autre. Alors les Parens s'assemblent pendant plusieurs nuits, pour s'essaïer, & pour choisir la plus heureuse main. On consulte son Génie, on jeûne, les personnes mariées gardent la continence ; tout, pour obtenir un heureux songe. Le matin, on raconte ce qu'on croit avoir vû pendant la nuit ; & celui, qu'on juge favorisé par son Génie, est placé près du Joueur.

Les Missionnaires sont quelquefois pressés d'assister à ces spectacles, parceque leurs Génies protecteurs passent pour les plus puissans. L'expérience leur apprend à s'en défendre. Ils ne sont point écoutés, dans la confusion ; & lorsqu'ils veulent prendre occasion de quelque incident, pour faire sentir aux Sauvages la vanité de leur culte, on leur répond froidement : « vous avez vos Dieux, & nous avons les nôtres ; il est malheureux « pour nous que les nôtres soient les plus foibles.

Jeu des Pailles.

Un autre jeu est celui des Pailles. Ce sont de petits joncs de la grosseur des tuïaux de Froment, & de la longueur de deux pouces. On en prend un certain nombre, qui est ordinairement de deux cens un, & toujours impair. Après les avoir bien remués, en invoquant les Génies avec mille contorsions, on se sert d'un os pointu, pour les séparer en petits monceaux de dix. Chacun prend le sien, à l'avanture ; & le monceau d'onze gagne une certaine quantité de points. Il y a d'autres manieres de jouer le même jeu, & c'est quelquefois le nombre neuf qui gagne la partie. Le P. de Charlevoix, qui vit jouer aux Pailles, chez les Miamis, « avoue qu'il n'y comprit rien ; mais on l'assura, dit-il, qu'il y avoit au- « tant d'adresse que de hazard à ce jeu ; que les Sauvages y sont fort fri- « pons ; qu'ils s'y acharnent pendant les jours & les nuits, & que les plus « emportés ne le quittent que lorsqu'ils sont nus & qu'ils n'ont plus rien « à perdre.

Jeu galant.

Ils en ont un, qui les pique peu du côté de l'intérêt, & qui ne mérite même que le nom d'amusement, mais dont les suites sont presque toujours funestes pour les mœurs. A l'entrée de la nuit, on forme, au milieu d'une grande Cabane, un cercle de plusieurs Poteaux. Les instrumens sont au centre. Chaque Poteau est couronné d'un petit tas de duvet, dont les couleurs doivent être différentes. Les jeunes gens des deux sexes dansent à l'entour ; & toutes les Filles ont aussi quelque ornement de duvet, de la couleur qu'elles aiment. Un jeune Homme se détache par intervalles, & va prendre, sur un des Poteaux, quelques floccons de duvet, de la couleur qu'il remarque à sa Maîtresse. Il se les met sur la tête, il danse autour d'elle, & par divers signes il lui donne un rendez-vous. Après la danse, un grand Festin suit, & dure tout le jour. On se retire le soir ; & malgré la vigilance des Meres, les Filles trouvent le moïen de se rendre à l'assignation.

Jeu de la Crosse.

Les Sauvages ont deux autres Jeux, dont l'un se nomme *la Crosse*. Il se joue avec une balle, & des bâtons recourbés, qui se terminent en Raquette. On éleve deux Poteaux, pour servir de bornes ; & leur distance est proportionnée au nombre des Joueurs. S'ils sont quatre-vingt, l'éloignement des Poteaux est d'une demie lieue. Les Joueurs sont partagés en

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

deux bandes, dont chacune a son Poteau. Il s'agit de faire parvenir la balle à celui des Adversaires, sans qu'elle tombe à terre, & qu'elle soit touchée avec la main; car, dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie; à moins que la faute ne soit réparée en poussant la balle au but, d'un seul trait, ce qui se trouve souvent impossible. L'adresse des Sauvages est si singuliere à prendre la balle avec leurs crosses, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours. L'autre jeu n'est pas fort différent, mais il a moins de danger. On marque aussi deux termes, & les Joueurs occupent toute la distance. Celui qui doit commencer jette une balle en l'air, le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il lui soit aisé de la reprendre, pour la jetter vers le but; mais tous les autres ont le bras levé; & celui qui peut la saisir la jette à quelqu'un de la Trouppe, qui ne la reçoit que pour la jetter à un autre. Il faut, avant que d'arriver au but, qu'elle ne soit jamais tombée des mains de personne; & la Trouppe, dont l'un des Acteurs la laisse tomber, perd la partie. Les Femmes s'exercent aussi à ce Jeu; mais elles ne forment qu'une seule bande, qui est ordinairement de quatre ou cinq; & la premiere, qui laisse tomber la balle, est celle qui perd.

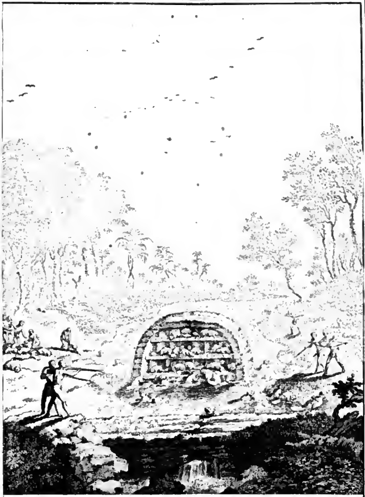
Jeu des boules.

Chasses des Sauvages.

Leurs Chasses mériteroient aussi le nom de divertissemens, par le plaisir qu'ils y prennent, si leur utilité, & mille travaux pénibles dont elles sont toujours accompagnées, ne devoient les faire regarder d'un autre œil. La plus célebre, quoique la moins difficile, est celle du Castor. On remet la description & les propriétés de cet Animal à l'article d'Histoire naturelle: mais il ne seroit pas aisé d'expliquer les circonstances de leur Chasse, si l'on ne commençoit par donner quelque idée de leur domicile, & de la maniere dont ils y sont établis. Tout le monde sait que les Castors sont des Amphibies, qui vivent comme en société. On en trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cens, qui forment une espece de Bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres soient en abondance, surtout l'eau; & s'ils ne trouvent point de Lac ou d'Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau, ou d'une petite Riviere, par une Digue, qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper des arbres, au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour bâtir. Trois ou quatre Castors attaquent un gros Arbre, & parviennent à l'abbattre avec leurs dents: leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que pour s'épargner un peu plus de peine à le voiturer, après l'avoir mis en pieces, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau: il ne leur reste ensuite qu'à rouler ces pieces, vers l'endroit où elles doivent être placées. Elles sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, suivant la nature & la situation du lieu; car l'instinct de ces Architectes s'étend à tout. Quelquefois ils emploient de gros troncs d'arbres, qu'ils portent à plat; quelquefois les pieux dont ils composent leur digue n'ont que la grosseur de la cuisse, ou sont même plus menus; mais alors ils sont soutenus de bons piquets, & entrelassés de petites branches; & de toutes parts les vuides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée, qu'il n'y passe point une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes, que les Castors préparent cette terre; & leur queue

Chasse du Castor.

Domicile de ces Animaux.



CHASSE DU CASTOR.

Tom. XV. N° VII

ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce Mortier; ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derriere. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents; & pour l'emploïer, ils se servent alternativement de leurs pattes & de leur queue. Les fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze piés d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. Nos meilleurs Ouvriers ne feroient, dit-on, rien de plus solide & de plus régulier.

Le même art est observé dans la construction des Cabanes. Elles sont ordinairement construites sur Pilotis, au milieu des petits Lacs que les Digues ont formés; quelquefois sur le bord d'une Riviere, ou à l'extrêmité d'une Pointe qui s'avance dans l'eau. Leur figure est ronde, ou ovale; elles sont voûtées, en anse de Panier, & les parois ont deux piés d'épaisseur. Les matériaux ne sont pas différens de ceux des Digues; mais ils sont moins gros, & l'enduit intérieur de Terre-glaise n'y laisse pas entrer le moindre air. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie, que chaque Castor a sa place marquée; il prend soin de la revêtir de feuillages, ou de petites branches de Sapin. Jamais on n'y voit d'ordures: outre la porte commune, & une autre issue, par laquelle ces Animaux sortent, il y a plusieurs ouvertures, par lesquelles ils se vuident dans l'eau. Les Cabanes ordinaires servent de logement à huit ou dix Castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de Septembre, & jamais l'Hiver ne surprend les Castors dans leur travail. Chacun fait ses provisions. Tandis qu'ils vivent dans la Campagne ou dans les Bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorce & de feuilles d'arbres: ils pêchent aussi des Ecrevisses & quelques Poissons. Mais lorsqu'ils commencent à se pourvoir, pour un tems où la Terre couverte de nége ne leur fournit rien, ils se bornent au bois tendre, tel que le Peuplier, le Tremble, & d'autres de même qualité. Ils le mettent en piles, disposées de maniere qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes, suivant que l'Hiver doit être plus ou moins long: c'est, pour les Sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un Castor le découpe en petites pieces fort menues, & les apporte dans sa Loge; car chaque Cabane n'a qu'un Magasin commun pour toute la Famille. Comme la fonte des néges cause de grandes inondations lorsqu'elle est dans sa force, ces Animaux quittent alors leurs Cabanes: mais les Femelles y reviennent aussi-tôt que les eaux sont écoulées; & c'est alors qu'elles mettent bas. Les Mâles continuent de tenir la Campagne jusqu'au mois de Juillet, tems auquel ils se rassemblent tous, pour réparer les breches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices: si leurs Cabanes ou leurs Digues ont été détruites par les Chasseurs, ils en font d'autres. Cependant plusieurs raisons

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

les portent souvent à changer de demeure, comme le défaut des vivres; les fréquens ravages des Chasseurs & ceux des Animaux Carnaciers, contre lesquels ils n'ont point d'autre défense que la fuite; mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter. Le P. de Charlevoix observe que sur le chemin de Mont-real au Lac des Hurons, par la grande Riviere, on trouve tous les ans un logement de Castors; & qu'ils le réparent ou le bâtissent chaque Eté dans le même lieu, puisque le soin constant des Voïageurs, qui y passent les premiers après l'Hiver, est de rompre la Digue, pour se procurer l'eau nécessaire à leur navigation, sans quoi ils seroient obligés de faire un portage. Du côté de Quebec, d'autres Castors, aussi réguliers, fournissent d'eau un Moulin à planches, par leur travail annuel.

Quatre méthodes pour la Chasse du Castor.

La prodigieuse quantité de ces Amphibies, que les premiers François trouverent au Canada, fait juger qu'avant leur arrivée, l'ardeur des Sauvages n'étoit pas grande pour cette Chasse. Elle étoit néanmoins en usage; le tems & la méthode en étoient reglés: mais des Peuples, qui se bornoient alors aux pures nécessités de la vie, ne faisoient pas la guerre à d'innocens Animaux jusqu'à les détruire. C'est de nous qu'ils ont reçu des passions qu'ils ignoroient, & qu'ils ont appris à les satisfaire aux dépens de leur repos. La Chasse du Castor ne paroît pas difficile. L'industrie qu'il fait éclater dans son logement & dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner pour sa sûreté. C'est pendant l'Hiver qu'il est exposé aux persécutions des Chasseurs, c'est-à-dire depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril; parcequ'alors, comme tous les autres Animaux, il a plus de poil & la peau plus mince. Les Sauvages ont quatre méthodes; les Filets, l'Affut, la Tranche & la Trappe: ils joignent ordinairement la premiere à la troisieme, & rarement ils emploient la seconde. Le Castor a les yeux si perçans & l'oreille si fine, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau, où il plonge d'abord, & dont il ne s'écarte pas beaucoup en Hiver: on le perdroit même, quand il auroit été blessé d'un coup de fleche ou de balle avant que de s'être jetté à l'eau; parcequ'il ne revient point au-dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Ainsi les méthodes communes sont celles de la Trappe & de la Tranche.

Quoique ces Animaux aient fait leurs provisions pour l'Hiver, ils ne laissent point de faire quelques excursions dans les Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre. Les Sauvages dressent des Trappes, sur leur chemin, à-peu-près telles que nos 4 de chiffre, & mettent, pour amorce, de petits morceaux de bois tendre & fraîchement coupé. Le Castor n'y a pas plûtôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse buche, qui lui casse les reins; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La Tranche demande plus de précaution. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi pié, on y fait une ouverture avec la Hache. Les Castors ne manquent point d'y venir, pour respirer avec plus de liberté: on les y attend; on remarque même leur approche, au mouvement qu'ils donnent à l'eau; & rien n'est plus facile que de leur casser la tête,

au moment qu'on la découvre. Si l'on ne veut point être apperçu de l'Animal, on jette, sur le trou, de la bourre de Roseaux, ou des épis de *Typha*; & lorsqu'il est à portée, on le saisit par une patte, on le jette sur la glace, & quelques coups l'assomment, avant qu'il soit revenu de son étourdissement. Si la Cabane est proche de quelque Ruisseau, il en coûte encore moins. On coupe la glace en travers, pour y tendre un grand Filet; ensuite, on va briser la Cabane. Tous les Castors qu'elle contient ne manquent point de se sauver dans le Ruisseau, & se trouvent pris dans le Filet: mais on les y laisse peu, parcequ'ils s'échapperoient en le coupant.

Ceux, qui bâtissent leurs Cabanes dans des Lacs, ont, à trois ou quatre cens pas du rivage, une autre retraite, qui leur tient lieu de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air. Alors les Chasseurs se partagent en deux bandes, l'une pour briser la Cabane des champs, l'autre pour donner en même-tems sur celle du Lac. Les Castors d'une Cabane veulent se réfugier dans l'autre, & coûtent peu à tuer dans le passage. En quelques endroits, on se contente de faire une ouverture aux Digues: les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans défense. S'ils n'apperçoivent point les Auteurs du mal, ils accourent pour y remédier: mais comme on est préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou du moins qu'on n'en prenne pas plusieurs. Quelques Relations assurent que s'ils découvrent les Chasseurs, ou quelques-unes des Bêtes carnacieres qui leur font la guerre, ils plongent, avec un si grand bruit, en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend d'une demie lieue; apparemment pour avertir tous les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat si fin, que dans l'eau même, ils sentent de fort loin les Canots: mais on ajoute qu'ils ne voient que de côté, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs qu'ils veulent éviter. Enfin on assure qu'un Castor, après avoir perdu sa Femelle, ne s'accouple point avec une autre. Les Sauvages empêchent soigneusement que leurs Chiens ne touchent aux os des Castors, parcequ'ils sont d'une dureté à laquelle il n'y a point de dents qui résistent.

Chasse de l'Ours.

Avant l'arrivée des Européens, c'étoit la chasse de l'Ours qui tenoit le premier rang dans l'Amérique Septentrionale. Elle étoit précédée d'anciennes cérémonies, qui s'observent encore dans les Nations qui n'ont point embrassé le Christianisme. C'est toujours un Chef de guerre qui en regle le tems, & qui se charge d'inviter les Chasseurs. Cette invitation est suivie d'un jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau; car les jeûnes des Sauvages consistent dans une privation absolue de toutes sortes de boissons & d'alimens. L'extrême foiblesse, que cette excessive abstinence doit leur causer, n'empêche point qu'ils ne chantent pendant tout le jour. Ils jeûnent, & plusieurs se découpent même la chair en plusieurs endroits du corps, pour obtenir des Esprits la connoissance des lieux où les Ours seront cette année en plus grand nombre. Ce sont leurs reves qui les déterminent; c'est-à-dire que pour les faire bien augurer dans leurs chasses, il faudroit que chacun eût vû en songe des Ours dans le même Canton. Mais pourvu que cette faveur soit accordée plusieurs fois à quelque habile Chasseur, tout le monde

feint d'avoir eu le même reve, & l'on ne balance plus sur la marche.

Après le jeûne & le choix du lieu, il se fait un grand festin, pour ceux qui veulent être de l'expédition; mais personne ne doit s'y présenter sans avoir pris le bain, qui consiste à se jetter dans une Riviere, quelque tems qu'il fasse, pourvu qu'elle ne soit pas glacée. Ce festin n'est pas de ceux dont il ne doit rien rester : au contraire, la longueur du jeûne n'empêche point qu'on n'y soit fort sobre. Le Chef, qui en fait les honneurs, ne touche à rien; & pendant que les autres sont à table, il s'occupe à vanter le succès de ses anciennes chasses. Ensuite la Trouppe se met en marche, dans l'équipage de guerre & parmi les acclamations de toute la Bourgade. Aussi la chasse ne passe-t'elle pas pour un exercice moins noble que la guerre; & l'alliance d'un bon Chasseur est même au-dessus de celle d'un Guerrier, parceque la chasse fournit toutes les nécessités qui bornent les desirs des Sauvages. Mais pour obtenir la réputation d'habile Chasseur, il faut avoir tué douze grandes Bêtes en un jour. On observe que ces Peuples ont deux avantages singuliers pour cet exercice : premierement, rien ne les arrête; Buissons, Fossés, Ravines, Etangs & Rivieres, il n'y a point d'obstacle qui les empêche d'avancer par la plus droite ligne. En second lieu, il n'y a point d'Animaux qu'ils n'égalent à la course; on assure que ramenant quelquefois des Ours qu'ils ont lassés, ils les conduisent devant eux avec une houssine, comme on mene un trouppeau de Moutons.

Cette chasse se fait en Hiver. Les Ours sont alors cachés dans des creux d'arbres; ou, s'ils en trouvent d'abbattus, ils se font, de leurs racines, une taniere dont ils bouchent l'entrée avec des branches de sapin. Si ces deux secours leur manquent, ils font en terre un trou capable de les contenir, avec beaucoup de précautions pour en fermer l'ouverture. Quelquefois, ils se cantonnent si bien au fond d'une Caverne, qu'il faut être fort près d'eux pour les découvrir. Mais, quelque retraite qu'un Ours ait choisie, il ne la quitte point tout l'Hiver. On n'est pas moins sûr qu'il n'y porte aucune provision; d'où l'on doit conclure qu'il y est sans boire & sans manger. Ceux qui lui font tirer de ses pattes, en les lêchant, une substance qui le nourrit, ont eu sans doute l'occasion de vérifier un fait si singulier (43). Quoi qu'il en soit, il n'est pas besoin de courir, pour la chasse de l'Ours en Hiver; il n'est question que de reconnoître les lieux où ils se tiennent à couvert. Aussitôt que les Chasseurs s'en croient sûrs, ils forment un cercle, d'une grandeur proportionnée à leur nombre. Ensuite, ils avancent, en se resserrant, & chacun cherche un de ces Animaux devant soi. Des furets tels que des Sauvages n'en laissent gueres échapper; & tapis comme ils les trouvent, il ne leur est pas difficile de les tuer. La même scene recommence le lendemain à quelque distance, & se renouvelle chaque jour pendant toute la chasse. Dès qu'un Ours est tué, le Chasseur lui met, entre les dents, le tuïau de sa pipe, souffle dans le fourneau; & lui remplissant ainsi de fumée la gueule & le gosier, il con-

(43) Le P. de Charlevoix assure qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un Hiver, sans leur donner à boire ni à manger; & qu'au bout de six mois, ils étoient aussi gras qu'auparavant.

jure

jure l'esprit de cet Animal de ne pas s'offenser de sa mort ; mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le Chasseur, pour savoir si sa priere est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'Ours, & le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans la Bourgade, & toute la Trouppe y jette ces filets avec de grandes cérémonies. S'ils y pétillent & se retirent, comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des Ours sont appaisés. Autrement, on se persuade qu'ils sont irrités, & que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, si l'on ne prend soin de se les réconcilier par des présens & des invocations.

CARACTERE, USAGES, ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Quoique le principal objet de cette chasse soit la peau de l'Ours, non-seulement les Sauvages se nourrissent de leur chair pendant l'expédition, mais ils en rapportent assez pour traiter leurs Amis, & pour nourrir long-tems leurs Familles. Les Missionnaires ne vantent pas beaucoup cet aliment. Dans la belle saison, les Ours, qu'on ne tue alors qu'au sommet des arbres, où ils grimpent pour manger le raisin & les fruits, s'engraissent & deviennent de fort bon goût : cependant il est toujours un peu huileux. Mais on assure que la chair d'un Oursin ne le cede gueres à celle d'un Agneau.

L'accueil qu'on fait aux Chasseurs, après une heureuse chasse, feroit juger qu'ils reviennent victorieux, d'une longue & sanglante guerre. On chante dans toute la Bourgade ; & les Chasseurs chantent eux-mêmes, qu'il faut être homme pour vaincre des Ours. Ces applaudissemens sont suivis d'un grand festin, dont on ne doit rien laisser ; & pour premier service, on présente le plus grand Ours qu'on ait pris. Il est servi tout entier, avec ses entrailles, sans être écorché ; mais la peau est assez grillée, pour ne pas résister beaucoup aux dents des Sauvages. Ils croiroient s'attirer l'indignation des Esprits, s'il en restoit quelque chose. Le bouillon de la chaudiere, ou plutôt la graisse fondue & réduite en huile, les os, les nerfs, tout doit disparoître. Aussi quelqu'un des Convives en creve-t'il toujours ; & la plûpart en sont fort incommodés.

Tous les Voïageurs assurent que ces Animaux ne sont dangereux ici, que lorsqu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ils ont reçu quelque blessure : cependant on ne s'en approche point sans précautions. Rarement ils attaquent : ils fuient même, à la vue d'un homme ; & celle d'un Chien suffit pour les faire courir bien loin. Observons que les Chiens, dont les Sauvages menent un grand nombre à leurs chasses, & qu'ils élevent soigneusement pour cet usage, paroissent tous de la même espece. Ils ont les oreilles droites, & le museau allongé, à-peu-près comme les Loups. On vante leur attachement & leur fidélité pour leurs Maîtres, qui les nourrissent néanmoins assez mal, & qui ne les caressent jamais.

Chiens de Chasse.

La chasse de l'Orignal, dont on remet ailleurs la description, plaît d'autant plus aux Sauvages, que cet Animal a la chair d'un excellent goût, & la peau, forte, douce & moelleuse. On ne le croit pas différent de l'Elan de Moscovie ; mais il est ici de la grosseur d'un Cheval, ou d'un beau Mulet. Une tradition, commune à toutes ces Nations barbares, leur fait croire qu'entre tous les Orignaux de leurs Forêts, il en existe un

Chasse de l'Orignal.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

d'une monstrueuse grandeur, auprès duquel tous les autres ne paroissent que des Fourmis. On lui donne des jambes si hautes, que huit piés de nége ne l'embarrassent point dans sa course. Sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes. La nature l'a pourvu d'une espece de bras, qui lui sort de l'épaule, & dont il se sert comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'autres Orignaux, qui forment sa cour, & qui lui rendent tous les services qu'il exige d'eux. On a vu que les Japonois, & les Chinois même, ont de pareilles chimeres. L'Orignal aime les Païs froids : il broute l'herbe en Eté ; & l'Hiver, il ronge les arbres. Pendant que les néges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en trouppe sous les plus grands arbres des Forêts, pour s'y mettre à couvert du mauvais tems, & ne quittent point cette retraite aussi long-tems qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'on leur donne la chasse, ou lorsque le Soleil prend assez de force pour fondre la nége. Dans ce dernier tems, la gelée de la nuit formant comme une croûte, sur la surface de la nége fondue pendant le jour, l'Orignal, qui est pesant, la casse du pié, s'écorche la jambe, & ne se tire pas aisément des trous qu'il se creuse. Mais lorsqu'il est libre, ou qu'il y a peu de nége, on ne l'approche point sans danger : la moindre blessure le rend furieux ; il se précipite sur les Chasseurs & les foule aux piés. L'expérience ne leur a pas fait trouver d'autre moïen pour s'en garantir, que de lui jetter leur habit, sur lequel il décharge toute sa fureur, tandis que se tenant cachés derriere quelque arbre, ils prennent leurs mesures pour l'achever. Sa marche ordinaire est un grand trot, qu'il soutient longtems, & qui égale presque la course d'un Bœuf sauvage : mais les Chasseurs sont encore plus legers que lui.

Dans les parties Septentrionales du Canada, cette chasse est sans danger. Les Chasseurs se divisent en deux bandes : l'une s'embarque dans des Canots, qui, se tenant à quelque distance les uns des autres, forment un demi-cercle assez grand, dont les deux bouts touchent au rivage ; l'autre demeure à terre, embrasse d'abord un grand terrein, & lâche les Chiens, pour faire lever tous les Orignaux qui sont renfermés dans cet espace. Il devient facile de les pousser en avant, jusqu'à la Riviere ou au Lac ; ils s'y jettent ; & l'on tire dessus, de tous les Canots. Mais la méthode commune des Sauvages est d'enfermer un espace de Forêt, d'une enceinte de pieux, entrelassés de branches d'arbres. On n'y laisse qu'une ouverture assez étroite, où ils tendent des lacets de peau crue. Cet espace est de forme triangulaire ; & de l'angle d'entrée, ils tirent un autre triangle, beaucoup plus grand : ainsi les deux enclos communiquent entr'eux par un de leurs angles, & ne sont différens que sur un point ; c'est que le second demeure ouvert à la base, par où les Chasseurs font entrer leurs Bêtes en les poussant devant eux. Lorsqu'ils les y ont engagées, ils continuent d'avancer sans rompre la ligne, en se rapprochant toujours, & jettant des cris. Les Bêtes, renfermées des deux côtés, & poussées par derriere, ne peuvent fuir que dans l'autre enclos. Plusieurs, en y entrant, se trouvent prises par les cornes, ou par le cou, & font de grands efforts pour se délivrer. Les unes emportent les lacets ; d'autres s'étranglent, ou du moins

donnent aux Chasseurs le tems de les tirer. Celles qui s'échappent n'en demeurent pas moins captives, dans un trop petit espace pour éviter les fleches qu'on leur décoche de toutes parts.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Chasse du Caribou.

Le Caribou, dont on a déja décrit la chasse sur les bords de la Baie d'Hudson, ne se tue gueres autrement dans la Nouvelle France; c'est-à-dire qu'on l'attend au passage des Rivieres, ou qu'on abbat des arbres pour l'embarrasser dans sa marche. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup peuplé; son vrai Païs est la Baie d'Hudson, où l'on a remarqué, sur le témoignage de Jeremie, qu'on en rencontre des troupeaux de plusieurs mille. Ils s'y approchent de la Mer en Eté, pour s'y rafraîchir, & se dérober aux Matingoins, dont ils sont persécutés dans les Bois. Comme ils ne font que passer sur le rivage de la Baie, il reste à savoir jusqu'où ils s'avancent au Midi; surtout, lorsqu'on nous assure qu'ils ne paroissent jamais en grand nombre dans les Colonies de France & d'Angleterre. Le P. de Charlevoix rapporte, comme un évenement extraordinaire, que peu d'années avant son voïage, il en avoit paru un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec: » il suivoit apparemment les Chasseurs; mais s'appercevant bientôt qu'il n'étoit pas en sûreté sur le Cap, il ne fit presqu'un saut delà dans le Fleuve. C'est, suivant l'expression du Voïageur, tout ce qu'auroit pû faire un Chamois des Alpes. Ensuite il passa le Fleuve à la nage, avec la même vitesse: mais il fut apperçu de quelques Habitans du Païs, qui l'attendirent & le tuerent sur la rive.

Chasses dont la Hontan fut témoin.

La Hontan décrit quelques Chasses curieuses, auxquelles il assista. » Je partis, dit-il, au commencement de Septembre, pour aller à la chasse en Canot, sur les Rivieres & les Etangs qui se déchargent dans le Lac Champlain. J'étois avec trente ou quarante Sauvages, fort habiles pour cet exercice. On commença par se poster sur le bord d'un Marais, de quatre ou cinq lieues de circuit; nos Cabanes furent dressées; & les Sauvages firent sur l'eau, en divers endroits, des huttes de feuillage. Ils ont des peaux d'Oies, d'Outardes & de Canards, sechées & remplies de foin, attachées par les piés, avec deux clous, sur un petit bout de planche legere, qu'ils laissent flotter aux environs des huttes, où ils se renferment trois ou quatre, après y avoir amarré leurs Canots. Dans cette posture, ils attendent les Oies, les Canards, les Outardes, les Cercelles, & d'autres especes d'Oiseaux, dont le nombre est surprenant. Ces Animaux viennent se poser près des figures. Les Sauvages tirent alors dessus, & ne manquent point d'en tuer beaucoup. Ensuite, ils se jettent dans leurs Canots pour les prendre.

Après quinze jours de cette chasse, las de ne manger que des Oiseaux de Riviere, nous fimes la guerre aux Tourterelles, dont le nombre est si prodigieux, que pour sauver les biens de la terre, l'Evêque de Quebec a pris plus d'une fois le parti de les excommunier. Nous nous postâmes à l'entrée d'une Prairie, où les arbres étoient plus couverts de ces Oiseaux que de feuilles. C'étoit le tems auquel ils passent du Nord au Midi. Mille hommes auroient pû s'en rassasier pendant vingt jours. J'étois au bord d'un Ruisseau, où je tirai aussi sur des Bécasses, sur des Râles, & sur certains Oiseaux fort délicats, de la grosseur d'une Caille, qu'on nomme *Battans*

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ou *Faulx*. Nous tuâmes quelques Rats musqués, dont les testicules jettent en effet une forte odeur de musc. Soir & matin, on les voit sur l'eau, le nez au vent. Les *Fonteriaux*, qui sont de petites Fouines amphibies, s'y ptennent de même. Je vis encore des Autruches, qu'on nomme *Siffleurs*, parceque dans les beaux jours ils sifflent au bord de leurs terriers. Leur grosseur est celle du Lievre, avec moins de longueur. On estime peu leur chair; mais la peau en est curieuse. Mes Sauvages me donnerent le plaisir d'en entendre siffler un, qu'ils tuerent ensuite d'un coup de fusil. Ils chercherent avec soin des tanietes de Carcajoux, & bientôt ils en découvrirent quelques-unes. Avant la pointe du jour, nous nous plaçâmes aux environs, ventre à terre, pendant qu'on tenoit les Chiens derriere nous, à cinquante pas. L'Aurore n'eut pas plutôt paru, que les Carcajoux sortirent; & les Sauvages, se jettant sur les tanieres pour les boucher, appellerent en même-tems les Chiens. Je ne vis que deux Carcajoux, quoiqu'il en fût sorti plusieurs autres. Le combat ne dura pas moins d'une demie heure; mais, enfin, ils furent étranglés. Je les comparerois au Blereau, s'ils n'étoient plus gros & plus méchans. Nos Chiens furent moins courageux contre un Porc-Epi. Nous le découvrîmes sur un arbrisseau, que nous coupâmes pour l'en faire tomber. Jamais les Chiens n'oserent en apptocher : ils se contenterent de japper à l'entour, dans la crainte de ses poils, ou plutôt de ses dards longs & pointus, qu'il lance à trois ou quatre pas. A la fin, il fut assommé, & on le jetta sur le feu, pour brûler toutes ces pointes, comme on brûle un Porc. On le fit rôtir; mais, quoique fort gras, il ne me parut pas d'aussi bon goût qu'on me l'avoit représenté.

Nous remontâmes delà, dans un petit Lac, où quelques Sauvages pêcherent des Truites, tandis que les autres s'occupoient à tendre des piéges pour la pêche des Loutres. Ces machines sont composées de petits piquets, plantés en quarré long, qui forment une petite Chambre, dont la porte est soutenue par un autre piquet, au milieu duquel on attache une Truite. La Loutre, attirée par cette amorce, passe plus de la moitié du corps dans la cage, pour saisir sa proie. Mais à peine y touche-t'elle, que le piquet, tiré par une petite corde qui tient la Truite, tombe, & fait tomber aussitôt la porte qu'il soutenoit. Elle est si pesante, que l'amphibie est écrasé par sa chute. Nous en prîmes plus de deux cens cinquante. Leurs peaux sont incomparablement plus belles en Canada, que dans les Païs Septentrionaux de l'Europe. Les meilleures se vendoient alors en France jusqu'à dix écus, surtout les noires, bien fournies de poil.

On me fit passer ensuite sur un Isthme, d'environ cent cinquante pas, qui séparoit le petit Lac d'un plus grand. Je fus étonné d'y trouver quantité d'arbres, abbattus les uns sur les autres, & soigneusement entrelassés de branches, qui formoient comme un Pont, au bout duquel les Sauvages avoient formé un quarré de pieux, dont l'entrée étoit fort étroite. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils faisoient, tous les ans, la chasse du Cerf, & qu'après l'avoir un peu réparé, ils me donneroient cet amusement. En effet ils me menerent à deux ou trois lieues de l'Isthme, par des chemins bordés de Marais & d'Etangs bourbeux. Là, s'étant dispersés, chacun suivi de son Chien, ils me firent bientôt voir quantité de Cerfs,

qui alloient & venoient en pleine course, cherchant des passages pour se sauver. Un Sauvage, qui ne m'avoit pas quitté, m'assura que dans le lieu où j'étois avec lui, nous serions les seuls qui ne seroient pas obligés de courir à toute jambe. Il se présenta devant nous plus d'une douzaine de Cerfs, qui prenoient le chemin de l'Isthme, plûtôt que de se précipiter dans des lieux couverts de fange, d'où ils n'auroient pû se dégager. Enfin nous retournâmes au Parc, près duquel plusieurs Sauvages étoient demeurés, ventre à terre, pour fermer la Porte du quarré, lorsque les Cerfs y seroient en assez grand nombre. Nous y en trouvâmes trente-cinq; & si le Parc eut été fermé avec plus de soin, nous en eussions pris le double, car les plus legers n'eurent pas de peine à sauter pardessus les pieux. Le carnage fut très grand, quoique les Femelles fussent épargnées, parcequ'elles étoient pleines.

Cette chasse fut suivie de celle des Ours. J'admirai beaucoup l'espece d'instinct, qui faisoit distinguer, aux Sauvages, les troncs d'arbres où ces Animaux se nichent. En marchant dans les Forêts, à cent pas les uns des autres, ils crioient; *Voici l'Ours*. Les moins éloignés s'assemblerent autour de l'arbre. Un d'entr'eux donnoit quelques coups de hache au pié du tronc; & l'Animal, sortant de son trou, étoit aussi-tôt criblé de balles.

J'eus le plaisir, en cherchant des Ours, de voir, sur des branches d'arbres, quantité de Martres & de Chats sauvages. On tire à la tête de ces Animaux farouches, pour ne pas nuire à leur peau. Mais ce que je trouvai de plus plaisant fut la stupidité des Gelinottes de Bois, qui, perchées en trouppes sur les arbres, se laissoient tuer à coups de fusil, les unes après les autres. Nos Sauvages les abbattent ordinairement à coups de fleches, parcequ'elles ne valent pas, disent-ils, une charge de poudre, qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chasse pendant l'Hiver, avec une espece de Chiens, qui, les sentant sans les voir, se mettent à japper au pié de l'arbre. Je m'approchois, & je n'avois pas de peine à découvrir ces Oiseaux. Après le dégel, je fis avec quelques Canadiens, deux ou trois lieues exprès dans le Lac, pour le seul plaisir de voir & d'entendre le battement d'aîles des Gelinottes. C'est une chose des plus curieuses: on entend de toutes parts, un bruit qui ressemble à celui du Tambour, & qui dure une minute. On est ensuite un demi quart d'heure sans rien entendre, pendant qu'on s'avance vers le lieu d'où le bruit paroît venir; il recommence, & l'on continue d'avancer jusqu'à la vue d'un arbre, ordinairement abbatu, pourri & couvert de mousse, où l'on découvre la malheureuse Gelinotte, qui appelle vraisemblablement son Mâle en battant les aîles l'une contre l'autre. Ces tendres indications ne durent, que pendant les mois d'Avril, de Mai, de Septembre & d'Octobre. On observe que c'est toujours sur le même arbre; qu'elles commencent le matin à la pointe du jour, qu'elles finissent à neuf heures; & que le soir elles recommencent une heure avant le coucher du Soleil, pour ne finir qu'à la nuit.

Le même Voiageur donne aussi la description d'une Chasse d'Orignaux dont il fut témoin. Elle se fait, dit-il, sur la nége, avec des Raquettes qui ne ressemblent pas tout-à-fait à celles du P. de Charlevoix. Leur lon-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

gueur est de deux piés & demi, & leur largeur de quatorze pouces. Leur tour est d'un bois fort dur, épais d'un pouce, qui retient les mailles, comme dans nos Raquettes de Paume; excepté que celles-ci sont de boiaux, & les autres de petits lacets de peau de Cerf ou d'Orignal. Deux petites barres de bois les traversent, pour les rendre plus roides & plus fermes. La pointe du pié entre dans un trou, auquel tiennent deux courroies, qui enferment le pié par une ligature au-dessus du talon; de sorte qu'à chaque pas qu'on fait sur la nége, le bout du pié s'enfonce dans le trou lorsqu'on leve le talon. On marche plus vite sur la nége, avec ces machines, qu'on ne feroit avec des souliers dans un chemin battu. J'ai fait ainsi trente & quarante lieues dans les Bois, à la chasse des Orignaux. La premiere fois, après avoir fait quarante lieues au Nord du Fleuve Saint Laurent, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieues de circuit, où nous cabanâmes en écorces d'arbres, avec la peine d'ôter la nége qui couvroit le terrein. Nous tuâmes, en chemin, autant de Lievres & de Gelinottes de Bois que nous en pûmes manger. Les Cabanes finies, quelques Sauvages allerent à la découverte des Orignaux, les uns au Nord, d'autres au Sud, jusqu'à deux & trois lieues. Celui qui découvroit des pistes fraîches se détachoit, pour nous en donner avis. Nous suivions ces pistes, & nous trouvions quelquefois dix, quinze, ou vingt Orignaux ensemble, qui prenant la fuite en trouppe, ou séparément, s'enfonçoient dans la nége jusqu'au poitrail. Si la nége étoit dure, ou couverte de quelque verglas, nous ne manquions point de les joindre dans l'espace d'un quart de lieue: mais lorsqu'elle étoit molle, ou tombée la derniere nuit, nous les poursuivions trois ou quatre lieues, sans en pouvoir approcher; à moins qu'ils ne fussent arrêtés par les Chiens, dans quelque passage plus difficile. Nous en tuâmes soixante-six. Cette chasse dure jusqu'au dégel, & la chair de ces Animaux tient lieu de provisions. Dès que les Rivieres sont libres, on travaille à faire des Canots de leurs peaux, qui sont faciles à coudre; on couvre les coûtures de terre grasse, au lieu de godron; & ces Canots servent à revenir aux Habitations avec le bagage.

La nature, ajoute le même Voïageur, a mis une si forte antipathie entre les Loutres & les Castors, que ces deux especes d'Animaux se font une guerre continuelle. Les Sauvages assurent que vers le mois de Mai, on voit quantité de Loutres rassemblées, qui ont l'audace d'aller attaquer les Castors jusques dans leurs Cabanes; mais qu'ordinairement elles sont repoussées avec perte. Un Castor, à coups de dents & de queue, peut se défendre aisément contre trois Loutres (44).

Chasse du Bœuf Sauvage.

Dans les parties méridionales & occidentales de la Nouvelle France, la chasse ordinaire est celle du Bœuf sauvage. On nous donne la méthode des Habitans: ils se rangent tous sur quatre lignes, qui forment un grand quarré; & leur premiere opération est de mettre le feu devant eux aux herbes, qui sont alors seches & fort hautes. A mesure que le feu gagne, ils avancent en se resserrant. Les Bœufs, que le feu épouvante beaucoup, fuient toujours, & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres,

(44) La Hontan, Tom. II, p. 164.

qu'on les tue jusqu'au dernier. On assure qu'un corps de Chasseurs ne revient jamais sans en avoir abbattu quinze cens ou deux mille. Mais dans la crainte de se rencontrer & de se nuire, les différentes Trouppes conviennent de leur marche & du lieu des Chasses. Il y a des peines établies pour ceux qui violent ce Reglement, comme pour ceux qui s'écartant de leur poste, donnent moïen aux Bœufs de s'échapper : elles consistent à dépouiller les coupables, à leur ôter leurs armes, & même à renverser leurs Cabanes. Les Chefs ne sont pas exceptés de ces Loix.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Autres Chasses.

La plûpart des autres Animaux dont les Sauvages aiment la chasse, soit pour leurs peaux, qui sont recherchées dans le Commerce, soit pour se nourrir de leur chair en Hiver, se prennent sur la nége, avec des Trappes & des collets. Tels sont les Chevreuils, les Chats-Cerviers, les Fouines, les Ecureuils, les Porcs-Epis, les Hermines, les Lievres, les Lapins & quelques especes plus particulieres au Païs, qui sont comprises dans ce qu'on nomme la menue Pelleterie (45).

Pesches des Sauvages.

Les grandes Pêches sont celles de la Baleine, de la Vache marine, du Loup marin & du Marsouin; mais quoiqu'on y emploie quelques Sauvages, & qu'on ne puisse douter que les Nations voisines de la Mer & de l'embouchure des grands Fleuves n'eussent autrefois leurs méthodes, il paroît que la plûpart de ces Peuples, resserrés aujourd'hui dans l'intérieur des Terres, s'occupent moins de la Pêche maritime que les Colonies Européennes. Celle de la Baleine est fort négligée des François mêmes, qui sont maîtres du Fleuve Saint Laurent, où ces Animaux remontent quelquefois en grand nombre. On a vu que les Basques, qui la faisoient autrefois, l'interrompirent mal-à-propos, pour se livrer au Commerce de la Pelleterie, qui sans demander tant de dépenses & de fatigues, rapportoit alors plus de profit. D'ailleurs ils n'avoient pas, pour cette Pêche, toutes les commodités qu'on peut esperer, depuis qu'il y a des Habitations fort avancées dans le Golfe. On a tenté de la rétablir au commencement de ce siecle, mais avec peu de succès, par l'inconstance ou la mauvaise conduite des Auteurs de l'entreprise. Cependant personne ne désavoue qu'elle ne pût faire un objet considérable dans le Commerce de la Colonie Françoise, & que l'embarras, le péril & la dépense n'y fussent beaucoup moindres que sur les Côtes de Groenland.

Ancienne Pêche de la Baleine.

Pêche des Loups marins.

Les Loups marins, qui sont en abondance à l'embouchure du Fleuve, & dont l'huile & la peau sont fort utiles, donnent peu de peine à les pêcher. Ils entrent dans les Anses avec la Marée. Quand on a reconnu celles qu'ils fréquentent, on les ferme de filets & de pieux, en laissant un assez petit espace, par lequel ces Animaux se glissent. Dès que la Marée a toute sa hauteur, on bouche soigneusement ce passage; & lorsqu'elle se retire, les Loups marins demeurant à sec, ne donnent que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot, dans les lieux où l'on en voit beaucoup; & lorsqu'ils mettent la tête hors de l'eau, pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roide, ils vont d'abord à fond; mais on a de gros Chiens, qui sont

(45) Voïez l'Histoire naturelle.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

exercés à les pêcher, jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Les Loups marins sont en si grand nombre sur les Côtes de l'Acadie, que dans un seul jour on y en a pris sept ou huit cens. Denis, qui l'assure, ajoute que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, qui naissent à terre (46), & que la Mere y ramene pour les faire teter, ne vont presque point encore à l'eau. A la vûe des Pêcheurs, les peres & les meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits du danger qui les menace. Mais leur marche est encore si lente, qu'ils sont tués facilement, d'un coup de bâton que les Pêcheurs leur donnent sur le nez.

Vaches marines.

On prend aujourd'hui peu de Vaches marines sur les côtes du Golfe S. Laurent; & les Anglois, qui en avoient établi une Pêche à l'Ile de Sabie, n'en ont pas tiré beaucoup de profit. Mais, dans le Golfe & le Fleuve, l'abondance des Marsouins est surprenante. Ils remontent jusqu'au Port de Quebec. Le P. de Charlevoix parle de deux Pêches, établies au-dessous de cette Ville; l'une dans la Baie de Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis d'une Habitation qu'on appelle *Camourasca*, du nom de certains Rochers qui s'élevent considérablement au-dessus de l'eau. » Les frais, dit ce Voïageur, n'en sont pas grands, & le profit iroit fort » loin, si les Marsouins étoient des Animaux d'habitude: mais, soit ins» tinct ou caprice, ils trompent souvent toutes les mesures, & prennent » une autre route que celle où le Pêcheur les attend. D'ailleurs, ces Pê» ches, qui ne peuvent enrichir que des Particuliers, diminuent celle » des Anguilles, qui est d'une grande ressource pour les Habitans.

Marsouins.

Deux Pêches au-dessous de Quebec.

La Pêche du Marsouin differe peu de celle du Loup marin. En basse Marée, on plante, dans la vase ou dans le sable, des Piquets, à peu de distance les uns des autres, auxquels on attache des filets en forme d'Entonnoirs; & l'on met, sur tous les Piquets, de gros bouquets de verdure. Quand la Marée monte, les Marsouins donnent la chasse aux Harengs, qui gagnent toujours les bords, & sont d'ailleurs attirés par la verdure, qu'ils aiment beaucoup: ils passent dans les Filets, & se trouvent enfermés. La Marée ne commence pas plûtôt à baisser, qu'on a le plaisir de voir leur embarras, & les mouvemens inutiles qu'ils se donnent pour sortir. Enfin ils demeurent à sec, & souvent les uns sur les autres, en si grand nombre, que d'un seul coup de bâton on en assomme plusieurs.

Autres Pêches.

Dans toutes les parties du Fleuve où l'eau est salée, c'est-à-dire depuis le Cap Tourmente jusqu'au Golfe, on pêche presque toutes les especes de Poissons qui vivent dans l'Océan. Ils se prennent à la Senne & aux Filets. Les Sauvages ont une adresse merveilleuse à darder toutes sortes de Poissons, surtout dans les Rapides. Ils n'emploient que cette méthode pour l'Esturgeon, qui est ici un fort gros Poisson de Mer & d'eau douce. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot: celui qui tient l'arriere, gouverne; l'autre est debout, tenant à la main un dard, attaché, par une longue corde, à l'une des barres du Canot. Dès que le Sauvage voit l'Esturgeon à portée, il lui lance son dard, en tâchant de prendre le défaut

Pêche de l'Esturgeon.

(46) Cette raison rend le mot de Pêche assez impropre; mais c'est le terme d'usage dans le Païs.

des

des écailles. Le Poisson blessé fuit avec l'instrument dans sa plaie, entraîne assez rapidement le Canot, & meurt ordinairement à moins de cent cinquante pas.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &C DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Pêche des Anguilles.

Depuis Quebec jusqu'aux trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une prodigieuse quantité de grosses Anguilles, qui descendent du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, au bord septentrional de ce Lac. On vient d'observer qu'elles rencontrent des Marsouins, qui leur donnent la chasse; & la plûpart voulant retourner au Lac, c'est apparemment ce qui en fait prendre un si grand nombre. Dans l'étendue d'un terrein que la haute Marée couvre, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on place, de distance en distance, des coffres de bois, appuiés contre une palissade de claies d'osier, qui ne laisse aucun passage. De grands éperviers de même matiere, & de même structure, sont enchassés dans ces coffres par le bout le plus étroit; & l'autre bout, qui est fort large, est adossé contre les claies, sur lesquelles on met, par intervalles, des tas de verdure. Lorsque la Marée a tout couvert, les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, se rassemblent en grand nombre le long de la Palissade, entrent dans les éperviers, qui les conduisent dans les prisons qu'on leur a préparées; & souvent, d'une seule Marée, tous les coffres s'en trouvent remplis.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA VIE DES SAUVAGES.

CETTE PEINTURE, du caractere & de la vie des Indiens de l'Amérique Septentrionale, paroît suffire pour les faire connoître, & pour faire juger à quel point ils méritent le nom de *Sauvages*. Le P. de Charlevoix, qui ramene toutes ses recherches & ses réflexions à cette idée, convient que l'opposition de leurs usages aux nôtres a pû leur faire donner d'abord celui de *Barbares*, dans le sens que les Romains le donnoient à tous les Peuples qui n'étoient pas Grecs ou Latins : mais il ne cesse point de répéter, qu'à l'exception de la guerre, que ces Indiens ont toujours faite avec la derniere inhumanité, ils n'avoient autrefois rien de méprisable, puisque dans leur grossiereté naturelle ils étoient sages & heureux. C'est depuis l'entrée des Européens, qu'ils ont commencé réellement à se dépraver. L'usage des liqueurs fortes leur a causé plus de mal que toutes leurs guerres : il les a rendus intéressés; il a troublé la douceur qu'ils goûtoient dans leurs sociétés domestiques & dans le commerce de la vie. Cependant, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, le même Voïageur ajoute, que les maux qu'ils ressentent de l'ivrognerie n'ont pas encore tourné en habitude; « ce sont, dit-il, des orages qui passent, & » dont la bonté de leur caractere, joint au fond de tranquillité d'ame qu'ils » ont reçu de la Nature, leur ôte presque le souvenir aussitôt qu'ils sont » passés.

Source de leur dépravation.

Effet de l'Eau-de-vie sur eux.

Il représente fort vivement l'effet de l'Eau-de-vie sur ces Peuples. Dans son voïage sur la Riviere de Saint Joseph, il vit arriver, avec une grosse quantité de cette liqueur, les Députés des Miamis & des Pouteouatamis, deux Nations établies sur cette Riviere, qui revenoient de vendre leurs Pelleteries aux Colonies Angloises. « Le partage de l'Eau-de-vie se fit à la » maniere ordinaire; c'est-à-dire que chaque jour on en distribuoit au-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

» tant qu'il en falloit à chacun pour s'enivrer, & tout fut bû en moins » de huit jours. On commençoit à boire, dans les deux Villages, dès que » le Soleil étoit couché ; & toutes les nuits, la Campagne retentissoit de » cris & d'horribles hurlemens. On eut dit qu'une escouade de Démons » s'étoit échappée de l'Enfer, ou que les deux Bourgades étoient acharnées à s'entr'égorger : plusieurs Hommes furent estropiés. J'en rencon» trai un, qui s'étoit cassé le bras, en tombant ; & je lui dis que sans doute » il seroit plus sage une autre fois ; il me répondit que cet accident n'é» toit rien, qu'il seroit bientôt guéri, & qu'il recommenceroit à boire » aussitôt qu'il auroit de l'Eau-de-vie. Qu'on juge, ajoute le pieux Ob» servateur, ce qu'un Missionnaire peut esperer au milieu de ce désordre, » & ce qu'il en coûte à un honnête-homme, qui s'est expatrié pour ga» gner des Ames à Dieu, de se voir forcé d'en être le témoin, & de » n'y pouvoir apporter de remede. Ces Barbares reconnoissent eux-mê» mes que l'Eau-de-vie les mine & les détruit : mais lorsqu'on veut leur » persuader qu'ils devroient être les premiers à demander qu'on leur re» tranche une boisson si funeste, ils se contentent de répondre : c'est » vous qui nous y avez accoutumés ; nous ne pouvons plus nous en » passer ; & si vous nous en refusez, nous en irons chercher chez les » Anglois (46).

Comment ils l'excusent.

Leur bonheur.

A l'égard de ce qu'on a nommé leur ancien bonheur, on ne laisse pas d'avouer qu'ils menent une vie dure ; mais on répond que sur ce point rien n'est pénible que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature. La liberté, dont ils sont en possession, les dédommage de toutes les commodités qui leur manquent. Ils sont heureux, premierement parcequ'ils croient l'être ; en second lieu, parcequ'ils jouissent tranquillement du plus précieux de tous les dons naturels ; enfin, parcequ'ils ignorent & qu'ils ne desirent pas même de connoître ces faux biens, qui sont dans une si haute estime en Europe, qu'on y achete au prix des véritables, & qu'on y goûte si peu. Une preuve incontestable qu'ils sont de vrais Philosophes, c'est que la vue de nos commodités, de nos richesses & de nos magnificences, les ont peu touchés. Quelques Iroquois, qui firent le voïage de Paris en *1666*, & qu'on promena, non-seulement dans cette grande Ville, mais dans toutes les Maisons Roïales, n'y admirerent rien : ils auroient préféré leurs Villages à la Capitale du plus puissant Roïaume de l'Europe, s'ils n'y eussent vu des Boutiques de Rôtisseurs, qui leur plûrent beaucoup, parcequ'ils les trouvoient toujours garnies de toutes sortes de viande. Au reste, on ne doit pas dire que s'ils sont enchantés de leur vie grossiere, c'est qu'ils ne connoissent point les agrémens de la nôtre. Quantité de François ont vécu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs, quoique fort à leur aise dans la Colonie, n'ont pû prendre le parti d'y retourner ; tandis qu'au contraire, on n'a pas l'exemple d'un seul Sauvage, qui ait pû se faire à notre maniere de vivre. Les Missionnaires rendent témoignage qu'on a pris de leurs Enfans au berceau, qu'on les a fait élever avec beaucoup de soin, qu'on n'a rien épargné,

Preuve qu'il est réel.

(46) Journal historique d'un Voïage en Amérique, pp. 320 & 321.

sont leur dérobber la connoissance des usages de leurs Peres, & que toutes ces précautions ont été sans fruit. La force du sang l'a toujours emporté sur l'éducation. A peine se sont-ils vus en liberté, qu'ils ont mis leurs habits en pieces (47), & qu'ils sont allés, au travers des Bois, chercher leur Nation, dont ils ont préféré le genre de vie à celle qu'ils avoient menée parmi nous.

CARACTERE, MOEURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENTR.

Eclaircissement sur la figure monstrueuse de quelques Nations Sauvages.

Observons en finissant cet article, ne fut-ce que pour éclaircir ce qui peut avoir causé de l'étonnement dans les Relations de Raleigh & de Keymis (48), qu'il se trouve dans la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, des Nations qu'on a nommées *Têtes plattes*, parcequ'elles ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'est pas l'ouvrage de la Nature : on nous apprend que ce sont les Meres qui la donnent aux Enfans, dès qu'ils voient le jour, en leur appliquant, sur le front & sur le derriere de la tête, deux masses d'argile, ou de quelqu'autre matiere pesante, qu'elles serrent peu à peu, jusqu'à ce que le crâne ait pris la forme qu'elles veulent lui donner. Il paroît qu'une opération si violente fait beaucoup souffrir les Enfans ; on leur voit sortir, dit-on, par les narines, une matiere épaisse & blanchâtre : mais ces accidens, ni leurs cris, n'allarment point les Meres, jalouses de leur procurer un agrément, dont elles admirent que les autres Nations ne sentent point le prix. Au contraire, quelques races d'Algonquins, qu'on nomme les *Têtes de boule*, font consister la beauté dans la rondeur de la tête ; & le soin des Meres est aussi de donner cette figure à celle de leurs Enfans.

(47) On en lit des exemples fort singuliers, dans les Lettres de la Mere Marie de l'Incarnation. Le P. de Charlevoix rapporte qu'un Iroquois, qu'on avoit nommé *la Plaque*, célebre par sa bravoure, vécut plusieurs années avec les François, & que pour le fixer, on le fit même Lieutenant dans nos Trouppes ; que cependant il n'y put tenir, & qu'il retourna dans sa Nation, n'emportant de nous que nos vices, & n'aïant corrigé aucun de ceux qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperdûment les Femmes ; il étoit bien fait ; sa valeur & ses actions lui donnoient un grand relief ; il avoit beaucoup d'esprit, & des manieres fort aimables. Ses désordres allerent si loin avec les Femmes, qu'on délibera, dans le Conseil de son Canton, si l'on ne s'en déferoit pas. Mais on conclut, à la pluralité des voix, de le laisser vivre, parcequ'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Païs de bons Guerriers. p. 325.

(48) Ils parlent d'une Nation d'Acéphales, au Tome précédent.

CHAPITRE XV.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST, POUR LA DECOUVERTE D'UN PASSAGE AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

IL nous reste à traiter une des plus intéressantes parties de cet Ouvrage, annoncée depuis longtems par la premiere division du sujet, & naturellement amenée par l'ordre auquel on s'est attaché. Dans les bornes qu'on s'impose, pour arriver promptement à la fin d'une longue carriere, on ne s'étendra point sur la nouvelle scene qui va s'ouvrir. Son importance est connue. Il est question, non-seulement d'acquerir des lumieres qui manquent à la Géographie, sur la partie Septentrionale du Globe terrestre, mais de raccourcir les voies du Commerce avec les plus riches parties du monde, d'abreger les peines d'une immense navigation, en un mot de découvrir une nouvelle route pour se rendre à la Chine, au Japon, & aux côtes occidentales de l'Amérique. Les inconvéniens de la Ligne & des climats brûlés qu'il faut traverser pour aller à la Chine, les affreuses tempêtes des Mers du Japon, la lougueur du Voïage, & les facilités que fourniroit un passage par le Nord, ont excité de tous tems les desirs des Européens pour cette découverte. C'est l'Histoire de leurs tentatives & de leurs progrès, qu'on va lire.

VOÏAGES DES CABOTS. 1497.

LES LETTRES Patentes de Henri VII, qui subsistent encore dans les Collections Angloises (49), ne laissent aucun doute que le premier Voïage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un passage aux grandes Indes, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Il paroît certain que Jean Cabot partit de Bristol dans cette vûe, au Printems de l'année 1497 (50), avec un Vaisseau équipé aux dépens du Roi, & trois ou quatre petits Navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à 5 heures du matin, il apperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima vista*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui faisoit partie de l'Ile de Terre-neuve : mais aïant tourné au Sud, & s'étant avancé jusqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, sans avoir tiré d'autre fruit de son entreprise. On a déja remarqué (51), sur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit, ni de l'Ile, ni du Continent. Ramusio cite une Lettre de Sebastien Cabot, Fils de Jean (52), où l'on trouve » qu'aïant dirigé longtems leur course Ouest

(49) Collection d'Hackluyt, p. 3. & *suiv.*

(50) C'est-à-dire cinq ans après le premier Voïage de Christophe Colomb, qui, comme on l'a fait alors observer, n'avoit eu d'abord que le même espoir.

(51) Au Tome XIII de ce Recueil.

(52) On donne trois Fils à Jean Cabot. Sebastien, qui l'accompagna dans ce Voïage, étoit encore fort jeune. Il étoit né à Bristol, où son Pere, qui étoit Venitien &c.

» au Nord, jusqu'à la Latitude de soixante-sept degrés trente minutes, & » trouvant, le 11 de Juin, la Mer ouverte, sans glace & sans aucun au» tre obstacle, ils n'auroient pas fait difficulté de continuer leur route droit » au Catay, dans les Indes Orientales, si la révolte de leur Equipage ne » les eût forcés de revenir en Europe : confirmation assez claire de l'espérance & du dessein qu'ils avoient conçus, de trouver un passage au Nord-Ouest. Mais Sebastien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Espagne : c'étoient, dit-il, ses réflexions sur la structure du Globe terrestre, qui lui avoient fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant sa navigation au Nord-Ouest. Il ajoute, » qu'aïant rencontré la terre, contre son attente, & lorsqu'il comp» toit de n'en pas trouver jusqu'à la hauteur des côtes de Tartarie, il l'a» voit suivie jusqu'à la Latitude de cinquante-six degrés (53), & que trou» vant qu'elle s'étendoit vers l'Est, il avoit abandonné son entreprise & » dirigé sa course vers le Sud.

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés (54) par le mauvais succès de cette Expédition, renoncerent à l'espoir de trouver un passage au Nord-Ouest. On a vû du moins, dans une autre partie de ce Recueil (55), que Sebastien, se proposant peut-être d'en chercher un du côté du Sud (56), passa au Service des Espagnols, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de Grand Pilote de Castille, & qu'après le retour du fameux Vaisseau de Magellan (57) qui lui avoit enlevé l'honneur auquel il paroissoit aspirer, il fut emploïé par quelques Négocians de Seville pour conduire une Escadre aux Indes Orientales, par le Détroit que Magellan avoit découvert. Mais au lieu de suivre cette route, il entra dans la Riviere de la Plata, où il passa plusieurs années à faire de vains Etablissemens. Ensuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Espagne le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avoit accordée à son Pere, surtout lorsqu'à l'ancien dessein de chercher un passage au Nord-Ouest, il eut substitué celui de tourner les recherches au Nord-Est. A la vérité cette tentative n'eut pas plus de succès que l'autre : mais les Anglois reconnoissent qu'ils lui doivent leur Commerce de Russie, & la Pêche de Groenland, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célebres Voïageurs fait là-dessus la réflexion suivante. » Quoique les premieres entreprises, pour découvrir ces passages au Nord» Ouest & au Nord-Est, aient coûté quelques dépenses, & que jusqu'à » présent elles n'aient pas conduit au but qu'on s'est proposé, les résul-

fort habile Marin, s'étoit établi depuis plusieurs années. Les Lettres de Henri VII, auquel ils offrirent leurs services, sont de l'onzieme année du regne de ce Prince.

(53) Ici, ou dans la Lettre citée par Ramusio, il y a sans doute une erreur de dix degrés.

(54) Cependant le Pere, à son retour, fut fait Chevalier, & liberalement récompensé. Observons que c'est sur sa découverte que les Anglois fondent leurs prétentions sur la souveraineté de l'Amérique Septentrionale: mais outre qu'il est incertain s'il toucha la terre, il est très certain qu'il n'y fit aucune sorte d'Etablissement.

(55) Tome XIII, pp. 57 & suiv.

(56) C'étoit avant la découverte du Détroit de Magellan.

(57) Nommé la Victoire, qui revint seul en Espagne, après avoir fait le tour du monde, comme on l'a vu dans un autre lieu.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET NORD-EST

LES CABOTS. 1497.

» tats en ont été si favorables à la Nation Angloise, que loin de se re» froidir dans cette recherche, elle doit, aussi longtems qu'il lui restera » quelque espérance de réussir, continuer des efforts dont elle ressent l'u» tilité. D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons qui ont fait abandonner longtems le projet de la recherche : c'est que Sebastien Cabot, Chevalier, & Gouverneur de la Compagnie Angloise de Russie, étant tout-à-la-fois Directeur du Commerce & seul Conducteur de toutes les Expéditions pour la découverte d'un passage, non-seulement le premier de ces deux Offices nuisit au succès de l'autre, mais l'influence d'un Homme si respecté, qui avoit désespéré du passage au Nord-Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent proposés par cette voie. Ce ne fut qu'après sa mort, c'est-à-dire en 1576, qu'un Anglois, nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un Voïage, pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest.

VOÏAGES DE MARTIN FROBISHER.

Ce fameux Avanturier, qui méditoit son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise Dudley, Comte de Warwick, Favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux Navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une Pinasse de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa Patrie. Les Collections Angloises nous ont conservé les Journaux (58) de trois Navigations, qu'il fit successivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser, à ces trois célebres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la premiere des trois Expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoïer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux Voïage, & que *Wolly*, Secretaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vue d'exhorter l'Équipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant.

C'est à la Pointe d'Ecosse nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe le 26. Nous prîmes, dit-il, notre hauteur, qui se trouva de cinquante-neuf degrés quarante-six minutes, la distance du Soleil à notre Zenith étant de trente-sept degrés. Nous avions l'Ile Fowlay à six lieues Ouest-Nord-Ouest, & la Pointe de Swinborn Est-Sud-Est. Une voie d'eau, qui s'ouvrit dans le Gabriel, nous obligea d'entrer dans la Baie de *Saint Tronion*, où nous mouillâmes sur sept brasses, bon fond de sable. L'embouchure de cette Baie a dix sept brasses d'eau, qui diminuent par degrés jusqu'à sept, & se présente au Nord-Nord-Ouest.

La voie d'eau se trouvant bouchée le même jour, nous sortîmes de la Baie avec un Vent de Sud-Sud-Est, & nous gouvernâmes à l'Est par la hauteur de Fowlay, où la sonde nous fit trouver cinquante brasses de fond, sable mouvant. Une lieue plus loin, même profondeur, & fond de sable blanc, mêlé de coquillages rougeâtres, à la pointe méridionale de

(58) Collection d'Hachluyt. Elles ont été traduites en François, & publiées en 1720 à Amsterdam, dans le Recueil de Bernard.

Fowlay. Le 27, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous fîmes six lieues Ouest-quart-au-Nord, par un beau frais. La sonde, jettée sur soixante brasses, nous fit trouver un fond de pierres, mêlé de coquillages. Le premier de Juillet, un vent fort, qui empêchoit de tenir la Mer, ne nous permit pas de faire, le matin, plus de quatre lieues à l'Ouest; & le lendemain nous n'en fîmes que deux au Sud-Ouest. Le 3, la Boussole varia d'un rhumb à l'Ouest. De quatre à huit heures du matin, nous fîmes quatre lieues à l'Ouest; & de huit heures à midi, quatre autres lieues Ouest-quart-au-Nord. Le 11, nous vîmes, du Sud-Est, l'Islande Ouest-Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se présentoit comme une haute Pointe, couverte de nége. Nous étions à la hauteur de soixante degrés. On fit voile vers terre; & la sonde ne trouva point de fond sur cent cinquante brasses d'eau. La Chaloupe, qui fut mise en Mer, se vit forcée de revenir à bord, par la quantité de glaces qui bordoient les Côtes. Une forte brume y mit nos Bâtimens mêmes en danger : mais nous ne laissâmes point, du jeudi à huit heures du matin jusqu'au vendredi à midi, de faire vingt lieues au Sud-Ouest. Le 16, le Soleil Sud Est à [illegible]-trois degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Est à quarante degrés, & cinquante-deux à sa plus grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux rhumbs & demi à l'Est.

Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth Foreland*, ou Cap de la Reine Elizabeth; & rangeant la Côte au Nord, nous découvrîmes une autre Pointe, avec un enfoncement, ou peut-être même un Détroit entre les deux Pointes. Il fut nommé le Détroit de Frobisher (59). Nous trouvâmes beaucoup de glaces; & nous tînmes le Nord, sans pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe du vent nous écartoit. Le 21, nous vimes des masses de glace, qui nous obligerent de porter à l'Ouest, pour nous en garantir; & le 26, par les soixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte de glace. Le 28, au matin, le tems se trouva fort embrumé; mais, étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous prîmes pour celle de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la Côte; mais ne trouvant point de fond sur cent brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'étoit pas de la glace, sans aucune Côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage, dont nous nous approchâmes à la distance d'une lieue, pour chercher un Havre. La Baie se trouva pleine de glace; & la Chaloupe, qui s'avança près de la Côte, à la longueur d'un cable, ne pût trouver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long de la Côte Ouest-Nord-Ouest, suivant le gissement de cette Terre. Les Courans y étoient fort rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on pouvoit dériver en avant, trois lieues & demie au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, à quatre heures du matin, & d'un tems fort clair, nous vîmes une Terre haute, Nord-quart-à-l'Est de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est de cette Terre; mais étant plus près, nous trouvâmes que les glaces s'étendoient le long de la Côte, dans une largeur d'environ cinq lieues; ce qui la rendoit inaccessible. Le 1 d'Août, aïant été pris d'un calme, ou-

(59) On verra bientôt que sa situation est incertaine aujourd'hui.

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. 1576.

I. Voiage.

mit la Chaloupe en Mer, & la sonde fut jettée à la distance d'environ deux cables d'une grande Ile de glace. Elle donna seize brasses, sur un fond pierreux : mais en sondant une seconde fois, on eut cent brasses sur un fond de sable. Le 2, un quart de lieue plus loin, la sonde fit trouver soixante brasses, sur un fond ferme. L'Ile de Glace se divisa tout-d'un-coup en deux pieces, avec un épouvantable fracas. A quatre heures après midi, on trouva quatre-vingt-dix brasses de fond noir, mêlé de petites pierres de la blancheur des Perles. Le 10, la Chaloupe s'avança vers une Ile, éloignée d'une lieue de la grande. Le Courant y portoit au Sud-Ouest. Quatre hommes y descendirent en marée basse, & monterent au haut de l'Ile : mais la crainte d'être surpris de la Brume les fit retourner à bord. Le 11, on entra dans le Détroit, qui avoit reçu le nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une Ile, qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à dix lieues de nous, & l'on mouilla dans une Baie sablonneuse, à huit brasses d'eau. On avoit la Terre à l'Ouest-Sud-Ouest : cette mauvaise Baie, à dix lieues de l'Ile Gabriel, fut nommée *Prior's Bay*, la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on leva l'ancre, pour aller mouiller dans une autre Baie, sur huit brasses, beau fond de sable mêlé de terre noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers Prior's-Bay ; & le 16, après un calme de quelques heures, on se trouva pris dans les glaces, de l'épaisseur d'un pouce. Le 17, on s'approcha d'une Ile, qui fut nommée *Thomas William's ;* à dix lieues de laquelle on tomba, le 18, sous une autre qui reçut le nom de *Burchard's*.

Le 19, d'un fort beau tems, deux Officiers s'approcherent de cette Ile, dans une Chaloupe, avec huit hommes, pour observer s'il n'y avoit point d'Habitans. En abordant à la Côte, ils apperçurent sept Canots, qui venoient du côté Oriental. Une juste défiance les aïant fait retourner à bord, on délibéra sur cet incident ; & le Conseil fut d'avis de renvoïer la Chaloupe avec cinq hommes, pour suivre de vue les Sauvages. Un de leurs Canots, aïant apperçu la Chaloupe, se mit à la suivre le long de la Côte ; mais, bientôt, la vue d'un des Navires parut effraier les Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglois, sautant sur le rivage après eux, en saisit un, qui fut amené à bord. On le fit boire & manger ; & lorsqu'on le crut apprivoisé par ce traitement, on le remit à terre. Tous les autres, au nombre de dix-neuf, s'approcherent du Vaisseau dans leurs Canots. Ils parloient tous avec assez de chaleur ; mais nous n'entendîmes point un mot de leur langage. De grands cheveux noirs, une face large, un nez plat & un teint bazané leur donnoient beaucoup de ressemblance avec les Tartares. Ils étoient vêtus, Hommes & Femmes, d'une sorte de robbes, que nous prîmes pour des peaux de Chiens marins. Les Hommes avoient les joues & le tour des oreilles, peints de raies bleues. Leurs Canots étoient des mêmes peaux que leurs robbes, & la quille de bois : ils nous parurent de la grandeur d'une Chaloupe Espagnole.

Sur des apparences si tranquilles, nous ne fîmes pas difficulté de nous avancer au côté Oriental de l'Ile, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Ils virent les Hutes des Sauvages ; & quelques-uns de ces Barbares ramenent vers la Chaloupe. Nos Gens en prirent un, qu'ils amenerent à bord.

On

On lui donna une sonnette & un couteau, dans l'espérance, non-seulement de rendre ses Compagnons plus familiers, mais de connoître, par l'impression que ce présent feroit sur eux, s'ils avoient déja vû des Européens. Frobisher chargea cinq hommes de le reconduire, non sur le rivage même, mais sur un Rocher qui n'en étoit qu'à quelques pas. Il ne fut pas obéi. Les cinq Anglois, affectant de ne rien craindre, allerent jusqu'au rivage, & furent enlevés, avec la Chaloupe, par une Trouppe de Sauvages armés. Comme la nuit s'approchoit, on n'eut aucune connoissance de leur malheur: mais lorsqu'on vit arriver le jour sans les avoir vûs paroître, on tira un coup de Fauconneau, on sonna de la Trompette, & tous ces soins furent inutiles. Le Conseil jugea qu'il ne falloit rien espérer de la violence pour sauver nos Hommes. On prit le parti de sortir de la Baie, qui fut nommé *Five-Men-Bay*, c'est-à-dire Baie des cinq Hommes; & l'on alla jetter l'ancre sur quinze brasses. On y passa le reste du jour & toute la nuit suivante. Le 22 au matin, on retourna dans l'endroit même, où les cinq Hommes avoient eu l'imprudence de descendre. Quatorze Canots se détacherent de la Côte, & vinrent assez proche de nous: mais nos signes & nos invitations ne purent les faire venir à bord. Cependant une sonnette, qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut pris avec le Sauvage qu'il portoit. Tous les autres aïant disparu aussi-tôt, nous perdîmes l'espérance de retrouver nos cinq Hommes, & nous allâmes mouiller sous l'Ile *Thomas William's*.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER. I. VOÏAGE. 1576.

Cette disgrace, joint à l'abondance des néges, qui se trouvoient dès le matin épaisses d'un pié sur le tillac, ne laissa plus d'impatience aux Anglois que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26; & le jour suivant ils étoient à la hauteur de l'Ile Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vûe de l'Islande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils passerent les Arcades; & le 9 d'Octobre ils entrerent dans le Port d'Harwick.

II. VOÏAGE DE FROBISHER. 1577.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de son Expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à bord. Mais le hasard, ou la curiosité, aïant fait jetter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougissoit, on l'éteignit dans du Vinaigre, & l'on crut y reconnoître de petites veines d'or. Elles furent mises à l'essai. On jugea que c'étoit de l'or réel. C'étoit assez pour se promettre d'immenses richesses, si l'on pouvoit se procurer une grande quantité des mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur, pour la découverte du passage. Il se forma une Compagnie, qui sollicita des Priviléges exclusifs; & la Reine même se laissa éblouir par de si belles espérances. On fit aussi-tôt des préparatifs pour un second Voïage. Frobisher obtint un Vaisseau de Roi, nommé *l'Aide*, sur lequel il mit à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux Navires le Gabriel & le Michel. Le Journal de cette seconde entreprise n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas poussée beaucoup plus loin que dans le premier Voïage. Frobisher se contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue Mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq Hommes qu'il avoit perdus, il reprit la

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher.

III. Voïage. 1578.

route d'Angleterre avec deux Sauvages (60) qu'il avoit enlevés ; & le 24 Septembre il arriva au petit Port de Padstou en Cornouailles, dans le Vaisseau de la Reine. Les deux autres Navires s'étant séparés de lui, le Gabriel se rendit à Bristol ; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecosse, entra dans le Port d'Yarmouth.

Il paroît que les cinq cens quintaux de Mine ne se trouverent bons à rien ; cependant l'impression qui restoit du premier morceau de pierre, & l'espoir de la découverte du passage, qui conservoit encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une Flotte plus nombreuse. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux Païs nouvellement découverts, elle fit faire une Maison portative, dont toutes les parties pouvoient se démonter, pour loger cent vingt Hommes, dont quarante devoient être Matelots, trente, Soldats, & le reste pour les Mines. Ils devoient hiverner dans le Canton d'où Frobisher avoit tiré ses pierres d'or, & faire une nouvelle provision de Marcassites. De quinze Navires, dont cette Flotte fut composée, trois devoient demeurer sur la Côte ; & pour donner plus de poids à l'entreprise, la Reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il sortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578. Mais le Journal de cette troisieme navigation n'a d'intéressant que les disgraces de la Flotte. En arrivant sur les Côtes du Païs où l'on vouloit s'établir, elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le Vaisseau chargé de la Maison mobile & des provisions de la nouvelle Colonie. D'autres Bâtimens furent endommagés ou dispersés. On ne put même retrouver le Détroit de Frobisher, ni la Mine. Enfin tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de Septembre de la même année.

Mort de Frobisher, & remarques sur ses Voïages.

On assure que le Capitaine Frobisher conserva, jusqu'au dernier moment de sa vie, l'espérance de découvrir un passage au Nord-Ouest ; mais la Cour l'aïant emploïé d'un autre côté, son troisieme Voïage fut la derniere entreprise qu'il tenta dans cette vûe. Ellis nous apprend qu'il commanda un Vaisseau de guerre, nommé *le Triomphe*, dans le fameux combat de 1588 entre les Espagnols & les Anglois, & que sa valeur fut récompensée du titre de Chevalier. Six ans après, aïant été blessé à la prise de Brest, il en mourut à Plymouth, par la seule faute de son Chirurgien. Fox, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, observe qu'on pourroit conclure, sans témerité, des trois Journaux du Chevalier Frobisher, que son dessein avoit été de s'approprier sa prétendue Mine d'or. Il ne marque point une seule latitude, à l'exception de celle du Détroit de son nom : à l'égard du Païs qu'il plut à la Reine Elisabeth de nommer *Meta incognita*, on le reconnoît aujourd'hui pour le Groenland.

Egede, qui nous a donné la meilleure description de cette Contrée, parle des Découvertes de Frobisher en ces termes : » Vous trouverez dans tou» tes les Cartes de Mer, le *Détroit de Frobisher* & le *Baer-sund*, qu'on

(60) C'étoit un Homme & une Femme, avec un Enfant. Lorsqu'ils furent présentés à la Reine, ils ne firent que baisser la vue, sans aucune marque de crainte & de surprise. On les nourrit à leur maniere, c'est-à-dire avec de la viande crue. Lorsqu'on leur offrit une Poule, ils la vuiderent aussi-tôt, & mangerent les entrailles avec l'ordure. Mais ils ne vécurent pas long tems, & l'Enfant, qui n'avoit pas quinze mois, fut élevé.

» nous donne pour deux grandes Iles près du Continent : mais suivant mes » lumieres, elles ne s'y trouvent point ; ou du moins ce n'est pas sur la » Côte du Groenland qu'elles se trouvent, car toutes mes recherches ne » m'ont rien fait rencontrer de semblable dans le Voïage que j'entrepris » en 1723, vers le Sud, quoique je sois monté de ce côté-là jusqu'aux » 60 degrés de latitude. Dans les Cartes les plus modernes, le Détroit du » Nord est marqué à 63 degrés, & celui du Sud à 62. Ellis croit assez vraisemblable que le Détroit de Frobisher & l'Ile que cet Avanturier nomma Cap de la Reine Elisabeth, car il trouva ensuite que c'étoit une Ile, sont situés à l'Est du Groenland, & peut-être à moins de latitude qu'ils ne sont placés dans le premier des trois Journaux. Cette conjecture se trouve appuïée par un autre passage d'Egede : » Dans l'Expédition, dit ce » Voïageur, que je fis pour la découverte, je trouvai, dans une petite » Ile où je mouillai, un sable jaune, entremêlé de traits rougeâtres qui » ressembloient à du vermillon, dont j'envoïai une assez bonne quantité » au Directeur de la Compagnie du Groenland, à Berguen, pour faire » des essais. Ensuite je fus chargé, par cette même Compagnie, d'amas- » ser autant de ce sable que je le pourrois : mais malheureusement pour » nous, il me fut impossible de retrouver l'Ile où je l'avois pris : elle étoit » petite ; & confondue entr'un grand nombre d'autres. La marque, que j'a- » vois eu soin d'y élever dans mon premier Voïage, avoit été emportée » par le vent. Cependant on a trouvé, de divers côtés, dans le Païs, une » quantité considérable de cette même matiere, qui étant rougie au feu » change de couleur & devient rougeâtre, comme elle fait aussi lorsqu'elle » est renfermée pendant quelque tems. Je ne saurois décider si c'est ce » même sable dont Martin Frobisher rapporta plusieurs centaines de Ton- » neaux en Angleterre, dans la prévention qu'il contenoit beaucoup d'or, » & dont plusieurs Navires de la Compagnie Danoise du Groenland fu- » rent chargés à leur retour, pour Copenhague, en 1636 : ce que j'en » puis dire, c'est qu'avec quelque expérience dans la Chimie, j'ai essaïé, » tant par la voie de l'extraction que par celle de la précipitation, si j'en » pourrois tirer quelque chose, & que j'y ai toujours perdu mes peines. » En un mot je déclare que je n'y ai jamais trouvé aucune autre espece » de sable, qui contînt de l'or ou de l'argent.

Dans un autre endroit de sa Description, Egede paroît douter de la vérité de la Relation que Frobisher a donnée de ce Païs, & parle avec mépris de son prétendu sable d'or. Il avoue néanmoins qu'en 1636 un Officier Danois fut chargé d'amener du Détroit de Davis en Dannemark, aux frais & par l'ordre du Grand Chancelier du Roïaume, deux Vaisseaux remplis de ce sable ; mais que les Orfévres Danois, après les essais, le déclarerent pur sable, sans aucune valeur, & que sur leur témoignage tout fut jetté dans la Mer. Il ajoute que le Capitaine en mourut de honte, ou de chagrin ; mais qu'après sa mort, un peu de ce même sable, que le Chancelier avoit gardé, étant tombé entre les mains d'un habile Artiste, il en tira de bon or. Le sable luisant de Frobisher n'eut pas le même bonheur, & ce fâcheux dénouement nuisit, en général, à l'entreprise de la découverte d'un passage au Nord-Ouest.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER. III. VOÏAGE. 1578.

Dans le second de ses trois Voïages, le Gabriel étoit commandé par Edouard Fenton, Homme de naissance, & fort aimé du Comte de Warwick. Au troisieme Voïage, Fenton commandoit *la Judith*, avec le titre de Contr'Amiral de la Flotte. Il étoit si prévenu des avantages de cette entreprise, qu'aïant été chargé, en 1582 d'une Expédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans sa Commission, un article qui l'autorisoit à tenter la découverte d'un passage au Nord-Ouest vers la Mer du Sud. Comme le principal objet de son Voïage étoit de croiser sur les Ennemis de sa Nation, il prit sa route vers le Bresil, d'où il revint en Angleterre, après avoir défait une Escadre Espagnole : mais on lit, dans les recherches navales de Mouson, qu'un de ses Navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y passa pour une Expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inspiré ses grands desseins au célebre Jean *Davis*.

VOÏAGES DE JEAN DAVIS. 1585.

Davis étoit Homme d'esprit, & d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre si vivement parti pour la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, qu'il fut choisi en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, sous la protection de plusieurs personnes du premier rang. On lui équipa deux Navires, l'un nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Portsmouth le 7 de Juin; & le 20 du mois suivant, il découvrit, proche de l'entrée du Détroit qui a pris son nom, le Païs qu'il nomma *Désolation*. Le 29 du même mois, aïant reconnu d'autres Terres à soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup de caresses. Il se trouva, le 6 d'Août, par les 66 degrés quarante minutes en pleine Mer : il mouilla dans une belle Baie, près d'une Montagne dont les pentes paroissoient de couleur d'or, & qu'il nomma le *Mont Raleigh*. La Rade reçut le nom de *Totness*, la côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la méridionale celui de Cap Walsingham. Le 11 du même mois, il donna le nom de Cap de *la Merci de Dieu* à la Pointe la plus méridionale du Païs. Ensuite il entra dans un beau Détroit, dans lequel il s'avança de soixante lieues au Nord-Nord Ouest, trouvant des Iles au milieu, le passage fort bon des deux côtés, & des marques d'Habitation sur les bords. La Marée y montoit de six ou sept brasses; mais il ne put découvrir de quel côté elle venoit. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

Ses découvertes.

II. VOÏAGE DE DAVIS. 1586.

Les Anglois sont persuadés que Davis fut le premier qui visita la Côte occidentale du Groenland, & que ce fut sur cette côte, qu'il s'avança jusqu'aux soixante quatre degrés quinze minutes de latitude ; comme il monta de l'autre côté jusqu'aux soixante-six degrés quarante minutes. Cette Expédition lui fit tant d'honneur, que dès l'année suivante on lui proposa un second Voïage, avec les mêmes Navires, & deux autres, nommés *la Sirene* & *l'Etoile du Nord*, dont le premier étoit de cent tonneaux. Il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les soixante degrés de latitude, & les quarante-sept degrés de longitude occidentale de Londres; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cinquante-sept degrés

de latitude, pour gagner & doubler la pleine Mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les soixante-quatre degrés de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les Habitans du Païs, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déja donnée des Esquimaux ou des Nodwais. Le Païs lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables. Il renvoïa *la Sirene* en Angleterre, vers le milieu de Juillet; mais continuant son Voïage dans *le Clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau Païs par les soixante-six degrés trente-trois minutes de latitude, & les soixante dix degrés de longitude occidentale de Londres. Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'Octobre.

Davis III. Voïage. 1587.

Dans une Lettre, qu'il écrivit aussi-tôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer qu'il avoit réduit le passage à une espece de certitude; c'est-à-dire, qu'il devoit être dans un des endroits qu'il avoit reconnus, & qu'il marquoit au nombre de quatre; ou qu'il n'y en avoit aucun. Il ajoutoit qu'à l'avenir on pourroit tenter cette découverte sans dépense, parceque la Pêche suffisoit seule pour fournir aux frais des Expéditions. L'opinion qu'on avoit de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisieme Escadre, composée du Clair du Soleil, de l'Elisabeth de Darmouth, & de l'Helene de Londres. Il partit de Darmouth, avec ces trois Bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques Terres, dont on ne marque, ni le nom, ni la hauteur; & le 16 il y mouilla dans un bon Havre, ou les Habitans du Païs ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Ouest du Groenland, il donna le nom de *Sanderson's hope*, Espérance de Sanderson (61), à la pointe la plus Septentrionale du Païs qu'il avoit devant les yeux. Delà il s'avança vers l'Ouest, sans découvrir aucune Terre. Le 17 de Juillet, il étoit à la vûe du Mont Raleigh; & le 23 il mouilla au fond du Golfe, où il donna aux Iles le nom d'Iles de Cumberland. Une furieuse tempête, qu'il essuïa le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30, entre les soixante-deux & les soixante-trois degrés de latitude, un autre Golfe, qu'il nomma Golfe de Lumley. Enfin, la saison trop avancée l'obligea de retourner à Darmouth, où il arriva le 15 de Septembre.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du passage, Davis continua d'en soutenir la probabilité, par le Détroit auquel il avoit donné son nom, & ne changea point d'idée jusqu'au tombeau. Monfort, qui n'étoit pas zelé partisan du passage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui sembloient extrêmement plausibles. Le Chevalier Humfroi Gilbert (62), Savant d'un ordre distingué, composa un Traité fort curieux (63) pour les confirmer; & d'autres Ecrits, qui furent publiés dans le même tems, rendent témoignage que cette idée étoit alors celle des plus savans Cosmographes & des plus célebres Marins d'Espagne,,

(61) Du nom de M. Sanderson, Trésorier de la Compagnie Angloise.

(62) Beau-frere du Chevalier Raleigh.

(63) Il se trouve dans la Collection d'Hackluyt.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent suspendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans : & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la possibilité, en se reposant, sur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

Voïages des Hollandois au Nord-Est

Mais, avant la fin du même siecle, les Hollandois conçurent que ce qui paroissoit vraisemblable à tant d'habiles gens par le Nord-Ouest, ne devoit pas être plus impossible par le Nord-Est. Le Commerce de leur Nation étoit encore borné aux Mers de l'Europe ; & peut-être ne seroit-il jamais sorti de ces bornes, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs Vaisseaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere rigueur (64). Cette tirannie, qui sembloit devoir causer leur ruine, devint, comme on l'a vû dans une autre partie de cet Ouvrage (65), la source de toutes leurs prospérités : elle leur fit naître l'idée d'aller chercher sous un autre Ciel, & parmi des Peuples Barbares, les secours qui leur étoient refusés par leurs Voisins. Foibles, comme ils l'étoient encore, il falloit éviter la rencontre de deux Ennemis aussi puissans que les Espagnols & les Portugais ; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la résolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Est, quoique tentée sans succès par Sebastien Cabot, leur parut la plus convenable à leurs vûes. Ils savoient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues Willougby avoit pénétré en 1553 jusqu'aux soixante-douze degrés ; qu'en 1558 Etienne Burrough avoit entrepris la même recherche ; que Pett & Jackman, en 1580, avoient reconnu aussi des Terres fort éloignées (66) : mais pourquoi regarder toutes ces navigations comme le dernier terme de l'art & du courage des Hommes ? Ils se flatterent qu'il étoit échappé quelque chose aux mesures d'un tems moins éclairé, & qu'en faisant route par le Nord-Est, ils pouvoient ranger ensuite la Côte de Tartarie, entrer dans les Mers Orientales, & passer aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines, & aux Moluques.

C'est Jacques *Walk* & Christophe *Roelt*, l'un Trésorier, l'autre Pensionnaire des Etats de Zelande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de

(64) Ils les livroient à l'Inquisition, en qualité d'Hérétiques.

(65) Voïez les Voïages des Hollandois aux grandes Indes, Tomes VI & VII de ce Recueil.

(66) Hugues Willougby aïant mis à la voile en 1553 avec trois Vaisseaux, s'avança vers le Cap Septentrional de Finmark, & delà jusqu'aux soixante-douze degrés de latitude. Après lui, le Capitaine Etienne *Burrough*, depuis Contrôleur de la Marine, sous le regne d'Elisabeth, entreprit la même recherche. Il doubla le Cap Nord en 1556, s'avança vers l'Est & découvrit le Détroit de Weigatz, entre la partie méridionale de la Nouvelle Zemble & le Païs des Samoïedes : mais étant entré dans le Détroit, il prit le Golfe, qui en est à l'Est, pour une Mer ouverte, & revint persuadé qu'il avoit trouvé, en cet endroit, le vrai passage à la Chine & au Japon. En 1580, les Capitaines Artur *Pett* & Charles *Jackman* résolurent de vérifier l'Idée de Burrough. Ils passerent ce Détroit, & continuerent leur route à l'Est ; mais ils y trouverent tant de glaces & le tems fut si mauvais, qu'après avoir essuïé les plus grands dangers, ils se virent obligés de retourner sur leurs traces. Un coup de vent écarta les deux Vaisseaux, & l'on n'a jamais sû quel fut le sort d'Artur-Pett. D'autres, qu'on nomme ensuite, ne furent effraïés & rebutés que par le froid.

cette grande Entreprise (68). Ils s'unirent avec une société de Marchands, dont les principaux étoient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janson*, *Charles*, & Dirck *Van Os*, pour demander, aux Etats Généraux, » la permission d'aller chercher, par le Nord, un passage aux Roïaumes de Cathay & de » la Chine. Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Aussi-tôt la Société fit équiper trois Vaisseaux, un dans le Port d'Amsterdam, un en Zélande, & le troisieme à Enckuise. La conduite de l'Entreprise fut confiée à Guillaume *Barensz*, célebre Pilote, du Bourg de Schelling, qui prit un Pêcheur du même lieu, avec sa Barque, pour suivre inséparablement le premier Vaisseau, s'il arrivoit aux deux autres de s'en écarter.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

Cette petite Escadre, aïant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le vingt-trois, à l'Ile de Kiduin, dépendante de la Mos-

VOÏAGE DE BARENSZ.

(68) On ne peut en faire honneur à la fameuse Dissertation de leur Compatriote, Jean Isaac *Pontanus*, puisqu'on y lit qu'elle fut composée après les Voïages dont on va donner l'extrait, & sur les connoissances qu'on en avoit rapportées. Mais il est assez curieux de voir comment un Homme, du mérite de Pontanus, jugeoit alors qu'on devoit s'y prendre, pour trouver ce qu'on cherchoit. Après diverses conjectures sur quelques récits des Anciens, & sur les lumieres de son tems, voici ses conclusions : » si l'on » vouloit, dit-il, venir à bout de passer le » Détroit de Nassau ou de Weigats, il faudroit envoïer, aux frais du Public, quelques Avanturiers qui, prenant l'occasion » du Voïage que les Russes font tous les » ans, se joignissent à eux pour les accompagner. On parviendroit ainsi à savoir » certainement si la Mer qui est au-delà du » Weigats est la grande Mer de Tartarie, » ou seulement un Golfe, au-delà duquel » on ne puisse passer. On sauroit si le Cap » *Tabin* est toujours gelé, ou si l'on peut » naviger au-delà. Ces informations ne seroient pas douteuses, sur le témoignage » des Habitans du Païs.

» Pour faciliter cette entreprise, il faudroit un Vaisseau de guerre du plus bas » rang, & ne pas s'attacher tant à le monter d'un fort Equipage, qu'à composer » l'Equipage d'Officiers & de Matelots accoutumés à naviger dans ces climats. Il » faudroit pourvoir ce Vaisseau de vivres, » pour un an, ou même pour plus longtems; & lorsqu'il seroit arrivé au Détroit, » on choisiroit l'endroit le plus propre pour » hiverner, d'où l'on pourroit avoir communication avec les Russes & les Samoïedes, & où l'on attendroit le tems du passage des Moscovites. Il seroit bon aussi » que quelques-uns des Hollandois, qui trafiquent au Japon, vinssent de ce côté-là » au Cap Tabin, ou du moins jusqu'aux » lieux qui en sont les plus voisins, & qu'ils » reconnussent la route & le Païs.

» Je sais que d'autres croient plus sûr de » prendre son cours en pleine Mer, & d'aller faire le tour de la Nouvelle Zemble, » jusques par la hauteur des quatre-vingt-deux degrés, ou environ, parceque les » jours & l'Eté y sont plus longs, que les » glaces n'y sont pas si fréquentes, & qu'il » n'y en vient point tant de la Côte; enfin, » parceque le froid y est moins âpre, que » par les soixante-seize degrés & au-dessous. » Je demeure d'accord que toutes ces choses sont ainsi sur la sphere, qui est extrêmement inclinée & courbée, par cette hauteur, & qui éleve le Soleil sur l'Horizon » pendant près de six mois : cependant il y » a deux difficultés, qui s'opposent à cette » opinion; la premiere, que nous n'avons » aucune connoissance de ce climat, ni si » tout y est Mer, on s'il y a aussi des Terres & des Iles; 2°. supposé qu'on puisse » y naviger, la difficulté n'en demeure » pas moins entiere; savoir, qu'il faudra » descendre depuis les quatre-vingt degrés » jusques par les soixante-dix & au-dessous, » & là, souffrir les incommodités & la rigueur du froid, & des Montagnes de glaces, au milieu desquelles on se trouve, » demeurer séparé de toute communication » avec les Hommes dans des Païs inconnus, être privé de la clarté du Soleil, » combattre contre les Bêtes sauvages, & » enfin, suivant toute apparence, périr misérablement.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

covie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barensz prit hauteur, le Soleil étant alors au plus bas, c'est-à dire entre le Nord-Nord-Est & l'Est quart de Nord-Est. Il se trouva par les soixante-treize degrés vingt-cinq minutes, à cinq ou six lieues de terre, sous la Nouvelle Zemble. Delà, gouvernant à l'Est, il fit cinq ou six lieues, qui l'approcherent d'une Pointe de terre assez basse, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de Langenes. A l'Est de cette Pointe, il découvrit une grande Baie déserte. Ensuite, il remarqua deux Anses, entre un Cap qu'il nomma *Bak*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée Baie *de Loms*. Le côté de l'Ouest offre un très beau Port, qui a six, sept & huit brasses d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barensz fit élever. Le nom de Loms, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une espece d'Oiseaux qu'il y vit en abondance, & qui, suivant la signification Hollandoise du mot, sont extraordinairement lourds. Ils ont le corps si gros, en comparaison des aîles, qu'on est surpris qu'elles puissent enlever une si pesante masse. Ces Oiseaux font leurs nids sur des Montagnes escarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vûe des Hommes les effarouche si peu, qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les autres s'envolent ou quittent même leur situation.

Loms, Oiseaux singuliers.

De la Baie de Loms, on fit voile vers une Ile qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occidentale n'est pas nette, & ne permet d'approcher de terre qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva sous un Cap, qui fut nommé *Swarthoek*, Cap Noir, par les soixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on se trouva sous une Ile, qui reçut le nom de Guillaume, par les soixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La Mer y avoit jetté quantité de Bois, & plusieurs de ces monstrueux Poissons que les François nomment *Vaches Marines*, les Russes *Morses*, & les Hollandois *Walrusses* (69).

Le 9, on alla mouiller dans un Havre de cette Ile, qui fut nommé Rade de *Berenfort*, où l'on ne pût se défendre de quelque fraïeur, en y appercevant un Ours blanc. Plusieurs Matelots se jetterent dans la Chaloupe, & le percerent de coups de Fusil : mais ce furieux Animal, se sentant blessé, donna une scene fort extraordinaire aux Hollandois. Il plongea d'abord, & revint plusieurs fois sur l'eau. Ensuite il voulut se mettre à la nage. Les Matelots firent avancer vers lui la Chaloupe, & lui passerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie, & de le transporter en Hollande. Alors il se débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche, en serrant moins le lacet, pour l'entrainer doucement après la Chaloupe & le lasser par degrés : mais lorsqu'il en fut proche, il s'y élança ; il mit ses deux pattes sur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les Matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant ; & chacun crut sa vie fort en danger. L'avanture qui les sauva n'est pas moins singuliere : lorsque l'Ours sembloit prêt à se jetter sur eux, il fut arrêté par sa corde, qui s'étoit accrochée à la penture du Gouvernail. Un Matelot prit ce tems pour s'avancer avec une demie

(69) Voïez, ci-dessous, l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

lance,

lance, & lui porta un si grand coup que l'Animal retomba dans l'eau. La Chaloupe, qui se remit aussitôt à nager vers le Vaisseau, l'entraîna facilement; & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Ile, qui reçut le nom d'*Ile des Croix*, parcequ'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avoit plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais incapable d'être habitée, par les rochers dont elle est remplie, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demie lieue de long, de l'Est à l'Ouest. Elle a, vers ses deux extrémités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, par les soixante-seize degrés & demi, on arriva au Cap de Nassau; Pointe basse & unie, qui a devant elle un Banc de sept brasses, assez éloigné de terre. De ce Cap, on fit cinq lieues à l'Est quart de Sud-Est & à l'Est-Sud-Est. Barensz crut reconnoître alors une Côte, au Nord-Est-quart d'Est; & le Cap y fut mis aussi-tôt, dans l'opinion que c'étoit quelque Terre inconnue, au Nord de la Nouvelle Zemble: mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; & bientôt la Mer se trouva si grosse, que pendant plus de seize heures, la navigation se fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite Barque fut coulée à fond par un coup de Mer. On continua de dériver à sec; & vers trois heures après-midi, on se trouva sous la Nouvelle Zemble, fort proche de terre. Le 13, on vit du haut des Mâts, une grande quantité de glaces; & le 14, par les soixante-dix-sept degrés quarante-cinq minutes, on se trouva près d'une surface de glace fort unie, qui s'étendoit à perte de vûe. Barensz prit le parti de retourner sous la Nouvelle Zemble, vers le Cap de Nassau. Il arriva le 26, sous le Cap de *Troost*; & le 29, étant par les soixante-dix-sept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle Zemble, qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le Cap des Glaces, lui demeura droit à l'Est. Le 31, aïant couru des bordées entre les glaces & la terre, il arriva aux Iles, qui furent nommées *Iles d'Orange*, près d'une desquelles il trouva plus de deux cens Vaches marines, couchées au Soleil sur le sable. Les Matelots, persuadés que ces Amphibies ne pouvoient se défendre sur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents: mais ils briserent leurs Haches, leurs Sabres & leurs Piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage, que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étoient résolus de retourner à cette espece de combat avec quelques pieces de Canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris de rencontrer un grand Ours blanc, qui dormoit. Plusieurs coups de fusil le blesserent, mais ne l'empêcherent pas de fuir & de se jetter dans l'eau, ou la Chaloupe le suivit. Il fut tué; mais les glaçons, qui continuoient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barensz jugea qu'il étoit impossible de forcer un obstacle de cette nature, & de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles Terres, d'autant plus que les Matelots commençoient à se ressentir de leurs fatigues, & ne paroissoient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on étoit venu, dans l'espérance de rejoindre

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

les deux autres Vaisseaux (70), qui avoient tourné vers le Weigats, ou le Détroit de Nassau. On mit à la voile le 1 d'Août. Les Caps de Trooft & de Nassau furent doublés, & le 8 on se trouva sous une petite Ile basse, qui n'est éloignée que d'une demie lieue de terre, & qui fut nommée l'*Ile noire*, parcequ'elle parut de cette couleur. L'observation de la hauteur, qui donna soixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vûe d'une grande Anse, firent juger à Barensz que c'étoit à cette Ile qu'Olivier Beunel avoit abordé avant lui, & qu'il avoit nommée *Constintsarch*. A trois lieues delà, on découvrit une petite Pointe, sur laquelle il y avoit une Croix, & qui en reçut le nom. Ensuite, aïant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle on découvrit une grande Anse; elle fut nommée le cinquieme Cap, ou Cap Saint Laurent. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé Cap du Bastion. Quelques Matelots, qui descendirent au rivage, y trouverent, non-seulement une Croix, entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire, mais encore six sacs de farine de seigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des Hommes, que leur arrivée avoit peut-être fait fuir. La curiosité les aïant portés plus loin, ils trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre Croix, & trois Maisons, bâties de bois à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connoître qu'il y avoit sur cette Côte une Pêcherie de Saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses, nouvellement remplies de pierres. Cette Anse, qui forme un fort beau Port, à l'abri de tous les vents, fut nommée Port de la Farine. L'observation de la hauteur y donna soixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Bastion, il se trouve une Baie, que Barensz nomma Saint Laurent, & qui est aussi fort belle, mais à l'abri des seuls vents de Nord-Est & de Nord-Ouest.

Le 12, on découvrit deux petites Iles, dont la derniere, qui n'est qu'à une lieue de Terre, fut nommée Sainte Claire. Le 15, vers trois heures après midi, on étoit par les soixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Est, on reconnut les Iles de Matfloé & de Delgoi. Un heureux hazard y fit arriver le même jour les deux autres Navires, qui revenoient du Détroit de Nassau, & qui voïant paroître celui de Barensz, jugerent d'abord qu'il avoit fait le tour de la Nouvelle Zemble, & qu'il étoit revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs Avantures & leurs Découvertes, ils appareillerent ensemble pour la Hollande, où ils arriverent, le 16 de Septembre, dans le Port d'Amsterdam.

Effet de ce Voïage.

Le rapport du Vaisseau de Zelande & de celui d'Enchuyse donna l'espérance de trouver un passage par le Détroit de Nassau; & l'autorité du célebre Jean-Hugues *Linschot*, qui avoit été du voïage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres Vaisseaux; non seulement pour continuer la recherche du Passage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourroit rencontrer des

(70) On ne marque point où ils avoient quitté celui de Barensz.

Habitans. Les Négocians eurent la liberté d'y envoyer les Marchandises qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes sortes de Droits. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Cosmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les situations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. 1594.

La nouvelle Escadre fut composée de sept Vaisseaux, qui devoient passer par le Weigats, pour faire voile vers les Mers Orientales. Deux étoient d'Amsterdam, deux de Zelande, deux d'Enchuyse, & un de Rotterdam. On en chargea six, de diverses sortes de marchandises, & d'argent. Le septieme, qui n'étoit qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des six autres, lorsqu'ils auroient doublé le Cap de Tabin, qu'on regarde comme la derniere Pointe de la Tartarie, ou, du moins, lorsqu'ils seroient assez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barensz fut encore nommé Chef & Pilote du plus grand des deux Vaisseaux d'Amsterdam; mais on lui donna pour Conseil & pour Commis, Jacques Heemskerke, le même qui s'acquit tant de réputation, en 1607, dans un combat, entre les Espagnols & les Hollandois, sous le canon de la Forteresse de Gibraltar. Gerard *de Veer* s'embarqua aussi sur le même Vaisseau; & c'est à lui qu'on doit le Journal de ce Voïage.

Second Voïage de Barensz. 1595.

Cette belle Escadre partit du Texel, le 2 de Juin 1595; & le 14 elle eut la vue des Côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 14 d'Août, qu'aïant pris hauteur, elle se trouva par les soixante-dix degrés quarante-sept minutes. Le 18, on reconnut deux Iles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Nassau & du Comte Frédéric son Frere. Le même jour, à six heures du soir, on découvrit le Détroit de Nassau, à cinq lieues Est-Nord-Est.

Depuis les soixante-dix degrés jusqu'au Détroit, on ne cessa point d'avancer au travers des glaces rompues; mais le Canal, qui sépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva si rempli, qu'il parut impossible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie, qui fut nommee Baie des Travers, parcequ'on y trouve beaucoup de Baleines. Les Vaisseaux y peuvent être à couvert, non-seulement des Bancs de glace, mais encore de presque tous les vents. On y trouve partout un fond de bonne tenue, depuis cinq jusqu'à trois brasses d'eau, & plus même, du côté de l'Est. Le 21, Barensz fit descendre cinquante hommes, pour reconnoître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent plusieurs traîneaux, chargés de fourrures, d'huile de Baleine, & d'autres marchandises de même nature. Ils observerent aussi des traces d'Hommes & de Renes. D'ailleurs, quelques Idoles, qu'on découvroit sur le Cap, devoient leur faire juger que si le Païs n'avoit point d'Habitans fixes, il étoit du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voisin. Ils se flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourroient découvrir enfin des Maisons, & quelque Etre de forme humaine, qui leur apprendroit l'état de la Mer & de la Navigation dans ces horribles Parages : mais, après avoir marché longtems, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Avanturiers, s'étant avancée au Sud-Est vers le rivage, trouva un che-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOIAGE. 1595.

min praticable dans un Marais, où l'eau, qu'ils eurent d'abord jusqu'à mi-jambes, ne les empêcha point de sentir un terrein ferme. Ensuite, ils ne l'eurent que jusqu'au-dessus de leurs souliers. Lorsqu'ils se virent au bord de la Mer, leur joie fut d'autant plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de glaces, ils se flatterent qu'on pourroit les traverser. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barensz avoit aussi fait avancer le Yacht, à force de rames, pour reconnoître si la Mer de Tartarie étoit ouverte: mais ce Bâtiment, n'aïant pû vaincre l'obstacle des glaces, se rendit sous le Cap de la Croix, d'où quelques Matelots de l'équipage gagnerent par terre le *Twisthoec*, ou Cap de Dispute. Là, ils observerent que les glaces de la Mer de Tartarie s'étoient ammoncelées le long de la Côte de Russie & de la Pointe de Weigats. Le 23, ils rencontrerent une Barque de Pezora, construite d'écorces d'arbres cousues ensemble, qui revenoit du Nord avec des dents de Vaches marines, de l'huile de Baleine, & des Oies, pour en charger des Bâtimens de Russie qui devoient venir par le Weigats. Les Russiens, qui la conduisoient, firent entendre que ces Bâtimens devoient prendre leur tour par la Mer de Tartarie, & passer devant le Fleuve Oby, pour aller hiverner, suivant leur usage annuel, à *Ugolita*, Place de Tartarie. Ils ajouterent que la sortie du Détroit ne seroit tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourroit aller en Tartarie, sur les glaces, par une Mer qu'ils nommoient de *Marmara*.

Ces Russiens firent présent aux Hollandois de plusieurs Oies grasses; & quelques-uns d'entr'eux consentirent volontiers à les reconduire jusqu'à leur Vaisseau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une si grande masse, & de la maniere dont elle étoit équipée. Ils la visiterent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent (71) pas goûter; mais ils mangerent avidement du Hareng-pec, qu'ils avalloient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la Côte septentrionale du Weigats, où l'on trouva plusieurs de ces Hommes à demi Sauvages, qui sont connus sous le nom de Samoïedes. Quelques Hollandois, aïant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avoit caché la vue, & qui sembloient se disposer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, sans armes, & leur dit, en Langue Russe; ne tirez pas, nous sommes Amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à terre son arc & sa fleche, & salua les Hollandois par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit, sur la Mer qui suivoit à l'Est le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir passé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquoit la position au Nord-Est, on trouveroit une vaste Mer au Sud-Est. Il ajouta qu'à la vérité il ne devoit pas cette connoissance à ses propres yeux, mais qu'un Officier de sa Nation avoit été jusqu'à cette Mer avec un corps de Trouppes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne méritent le nom de Barbares que par leur habillement. Ce sont des peaux de Renes, qui les couvrent de la tête

(71) On croit qu'étant de l'Eglise Grecque, ils jeûnoient ce jour-là.

aux piés. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de Renes, dont le poil est en dehors, & qui prennent fort juste au tour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos par dessus leur robbe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors. Ils sont legers à la course; petits, rusés, & défians pour les Etrangers. Quoique dans cette premiere entrevue les Hollandois leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant de précautions lorsqu'ils les revirent descendre au rivage, qu'ils ne leur permirent pas même d'observer de près leurs arcs. Leur Roi ne paroissoit point sans Gardes, qui s'agitoient autour de lui, & qui sembloient veiller sur tout ce qui se passoit à quelque distance. Un Hollandois, s'étant approché civilement de ce Prince, lui fit présent d'un peu de biscuit, qui fut accepté; mais la défiance & l'attention de ses gardes parurent augmenter. Ils avoient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux Renes, Animaux d'une extrême vitesse, & qui sembloient toujours prêts à partir. Un coup de mousquet, qu'un Matelot tira vers la Mer, causa des mouvemens furieux parmi les Samoiedes & les Renes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorsque le bruit eut cessé. Les Hollandois firent dire au Roi, par l'Interprete, que c'étoient les armes qui leur tenoient lieu de fleches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il se fit divers échanges, des marchandises qu'on avoit à bord, pour de l'huile de Baleine & des Peaux. Enfin, lorsqu'on se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une statue fort grossiere qu'un Hollandois avoit emportée; & ne la retrouvant point aussi-tôt, il sauta legerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avoit prise, s'étoit rendu fort coupable. On la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage, & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fût la Religion de ces Peuples, les Hollandois jugerent que ces Statues étoient leurs Divinités. On en avoit déja vû plus d'une centaine, sur la Pointe du Weigats; & c'étoit cette raison qui l'avoit fait nommer le Cap des Idoles: elles étoient un peu arrondies par le haut, avec une petite élevation qui servoit de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche. De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquoit devant elles, firent connoître que les Samoïedes leur faisoient des sacrifices.

Les Hollandois aïant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrerent tant de glaces, une brume si noire, & des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Ile, qu'ils nommerent l'Ile des Etats. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de Lievres, dont ils tuerent un grand nombre: mais cet amusement fut suivi d'une scene si terrible, que pour n'en supprimer aucune

circonstance, & pour familiariser tout-d'un-coup mes Lecteurs avec les Ours blancs, qui joueront un grand rôle dans la Relation suivante, elle doit être représentée dans le stile naïf du Voiageur même.

Le 6 de Septembre, dit Gerard de Veer, » quelques Matelots retournerent à l'Ile des Etats, pour y chercher une sorte de pierres crystallines (72) dont ils avoient déja recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de ces Matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, un Ours blanc fort maigre s'approcha doucement d'eux, & saisit l'un par la nuque du cou. Le Matelot ne se défiant de rien, s'écria; qui est-ce qui me prend ainsi par derriere? Son Compagnon, qui tourna la tête, lui dit: Hò, mon cher Ami! c'est un Ours: & se levant vîte, il prit sa course & s'enfuit. L'Ours mordit ce Malheureux en divers endroits de la tête, & la lui aïant fracassée, il se mit à lecher le sang. Les autres Matelots, qui étoient à terre au nombre de vingt, accoururent aussitôt avec leurs fusils & leurs piques. Ils trouverent l'Ours qui dévoroit le corps, & qui, les voïant paroître, courut à eux avec une fureur incroïable, se jetta sur un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bientôt en pieces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés, leur firent prendre à tous la fuite.

» Ceux qui étoient demeurés à bord, les voïant fuir & revenir vers la Mer, se jetterent dans les Canots, pour les aller recevoir. En arrivant au rivage, & lorsqu'ils eurent appris cette pitoïable avanture, ils encouragerent les autres à retourner avec eux au combat, pour attaquer tous ensemble le furieux Animal; mais plusieurs ne pouvoient s'y résoudre. Nos Compagnons sont morts, disoient-ils; il ne s'agit plus de leur conserver la vie. Si nous pouvions l'esperer encore, nous irions avec autant d'ardeur que vous: mais qu'avons-nous à prétendre? Une victoire sans honneur & sans avantage, pour laquelle il faut braver un affreux péril. Malgré ces raisons, il y en eut trois qui s'avancerent un peu, pendant que l'Ours continuoit de dévorer sa proie, sans se mettre en peine de voir près de lui trente hommes ensemble. Les trois étoient Corneliff *Jacobsz*, Pilote, Hans *van Uffelen*, Ecrivain du Vaisseau de Barensz, & Guillaume *Gysen*, Pilote du Yacht. Les deux Pilotes aïant tiré trois coups, sans toucher l'Animal, l'Ecrivain s'avança un peu plus, & lui en tira un dans la tête, proche de l'œil. Sa blessure même ne lui fit pas quitter prise; & tenant le corps par le cou, il eut encore la force de l'enlever tout entier. Cependant on vit alors qu'il commençoit à chanceler; & l'Ecrivain allant droit à lui, avec un Ecossois, ils lui donnerent plusieurs coups de sabre & le couperent en pieces, sans pouvoir lui faire abandonner sa proie. Enfin Gysen lui donna sur le muffle un grand coup, de la crosse de son fusil, qui le fit tomber sur le côté; & l'Ecrivain, sautant aussitôt dessus, lui coupa la gorge. Les deux Matelots, à demi dévorés, furent enterrés dans l'Ile; & la peau de l'Ours fut apportée à la Compagnie d'Amsterdam (73).

On leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venoient battre les flancs des

(72) Espece de Diamans, suivant l'Auteur.

(73) Second Voïage des Hollandois par le Nord; Recueil de Constantin, T. I. p. 35.

Vaisseaux, & qui bouchoient de toutes parts le passage, obligerent le soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & l'Yacht toucherent sur des rochers, qu'ils ne laisserent pas de franchir heureusement. Trois jours après, on fit voile encore vers la Mer de Tartarie, sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces. Enfin, l'on prit le parti de retourner au Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il parut que le tems devenoit un peu plus doux : le vent se rangea au Nord-Ouest, & les Courans descendirent, avec rapidité, de la Mer de Tartarie. Le même jour, on traversa de l'autre côté du Weigats vers la Terre-ferme, pour sonder le Canal; & l'on entra jusqu'au fond du Golfe, derriere une Ile, qui fut nommée la Queue, où l'on trouva une petite maison de bois & un grand Canal. Le 15, on eut un assez beau tems pour se flatter de pouvoir continuer le voïage, & tenter une seconde fois d'entrer dans la Mer de Tartarie : mais Barensz en jugea tout autrement, & demeura sur ses ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Est. Il fallut se hâter de mettre à la voile, & sortir par l'Ouest du Détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 30, on se trouva sur une Ile qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Escadre s'arrêta jusqu'au 10 d'Octobre, sans autre dessein que d'observer le cours des eaux & des vents : & le 18 de Novembre, après quatre mois & seize jours de navigation, elle rentra heureusement dans la Meuse.

III. Voïage des Hollandois au Nord-Est.

L'inutilité de ces deux voïages refroidit si peu les Chefs de l'entreprise, qu'ils délibererent aussitôt sur les moïens d'en faire un troisieme : mais leurs Hautes Puissances refuserent de l'autoriser par leur Commission. Elles se contenterent de faire publier, que si quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, vouloient faire les frais du voïage, loin de s'y opposer, elles donneroient une récompense considérable à ceux qui se croïant surs d'avoir rempli leur objet, en apporteroient des preuves qui ne souffrissent pas d'objection ; & la somme fut fixée.

Le Conseil de Ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avoit fait qu'augmenter, profita aussitôt de cette permission pour faire équiper deux Vaisseaux ; & les Equipages furent engagés à des conditions avantageuses : mais autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leurs Femmes ou leurs Enfans ne les fit trop penser au retour. Heemskerke fut choisi, comme dans le voïage précédent, pour Maître & premier Commis ; Barensz, pour premier Pilote, & Jean Cornelisz Rijp, pour Commis du second Vaisseau. Les deux Bâtimens se trouverent prêts, au commencement du mois de Mai 1596.

Heemskerke.

Ils partirent du Vlie, le 18 ; & dès le 30 ils se trouverent par la hauteur de soixante-neuf degrés vingt quatre minutes. On observe non-seulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour suivant, à dix heures & demie du matin, ils virent un spectacle fort étrange. Le Soleil avoit de chaque côté une parelie ; & ces trois Soleils étoient traversés par un Arc-en-ciel. En même-tems, on voïoit deux autres Arcs-en-Ciel, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui traversoit la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie étoit élevée de vingt-huit degrés.

sur l'Horizon. A midi, l'observation de la hauteur, faite avec l'Astrolabe, donna soixante-onze degrés.

Le 5 de Juin, on fut si surpris de voir déja les glaces, qu'on les prit d'abord pour des Cygnes. C'étoient de véritables bancs de glace, qui s'étoient détachés, & qui flottoient au hazard. Le 7, on se trouva par les soixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du Vaisseau écartoit en avant, comme si l'on eut couru entre deux Terres; & l'eau étoit aussi verte que de l'herbe. On se crut proche du Groenland. A mesure qu'on avançoit, la glace devenoit plus épaisse. Le 9, on découvrit par les soixante-quatorze degrés trente minutes, une Ile, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Avanturiers descendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de Mouettes. Ensuite ils monterent au sommet d'une Montagne fort escarpée, d'où ils ne descendirent qu'avec une fraïeur égale au danger, à la vûe des pointes de rochers qu'ils avoient au-dessous d'eux, & sur lesquelles ils ne pouvoient tomber sans se briser mille fois le corps. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre, pour se laisser couler dans cette posture. Barensz, qui les voïoit du rivage, où il étoit resté, doutа longtems de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témerité s'étoit réduit à voir des précipices & des lieux déserts. Un Ours blanc, qu'ils tuerent après un combat de deux heures, fit donner à l'Ile le nom de *Baeren Eilandt*, c'est-à-dire Ile aux Ours. Il fut écorché, & sa peau n'avoit pas moins de douze piés de long.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la Pointe du Sud de l'Ile : mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre Terre, où l'observation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le Païs, dont on avoit la vûe étoit fort vaste : on rangea la Côte, vers l'Ouest, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne Rade, dont un vent de Nord-Est, qui souffloit de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la Mer, s'étendoit Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vûe de terre, sur dix-huit brasses d'eau. Pendant que l'Equipage de Barensz étoit allé prendre du lest à la côte occidentale, un Ours blanc entra dans l'eau & nagea vers son Bâtiment. Aussitôt l'Equipage, abandonnant son travail, se jetta dans la Chaloupe & dans deux Canots, pour aller droit à l'Animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plûpart des armes dont on le frappa se briserent sur son corps. Enfin il lança ses pattes avec tant de force contre l'étrave d'un des Canots, que s'il eut pris de même ce petit Bâtiment par le milieu, il l'auroit coulé à fond : mais il fut tué dans ce moment, & porté à bord. Sa peau avoit treize piés de long.

Une lieue plus loin sur la Côte, on trouva un fort bon Port, de seize, douze & dix piés de profondeur; & plus loin on eut la vûe de deux Iles, qui s'étendoient à l'Est. Du côté opposé, c'est-à-dire vers l'Ouest, on découvrit un grand Golfe, qui avoit, au centre, une Ile remplie d'Oies sauvages

vages & de leurs nids. Heemskerke & Barensz ne douterent point que ces Oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, surtout au *Wieringen*, dans le Zuiderfée, dans la Nord-Hollande & dans la Frise, sans qu'on eût pû s'imaginer jusqu'alors où elles faisoient leur ponte. Quelques mauvais Physiciens avoient écrit que les œufs de ces Oiseaux étoient les fruits de certains arbres d'Ecosses, qui croissoient sur les bords de la Mer; que ceux qui tomboient à terre se cassoient, au lieu que ceux qui tomboient dans l'eau ne manquoient pas d'éclore aussi-tôt; & que les jeunes Oies nâgeoient en sortant de leur coque.

Observations sur ce Païs.

Heemskerke & Barensz se crurent sur les côtes du Groenland; mais l'Editeur du Journal fait observer, d'après les connoissances qui ont succedé, que le Païs où ces deux Navigateurs se trouvoient est une Ile située entre le Groenland & la Nouvelle Zemble, droit, dit-il, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwege, & qu'elle s'étend depuis le soixantieme degré jusqu'au-delà du quatre-vingtieme, c'est-à-dire en longueur plus de soixante lieues d'Allemagne, Nord-Ouest de l'Ile aux Ours: elle est sous un climat, que l'excessive rigueur du froid faisoit croire inhabitable, & celui du Monde où les nuits sont les plus courtes. Pendant les six mois d'Eté, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere; & pendant deux des six mois d'Hiver, lorsque le Soleil est au-delà de la Ligne, & qu'à proportion de son éloignement les jours ne sont que de douze, dix, huit, & même d'une seule heure, il ne laisse pas, au milieu de cette longue nuit, étant au plus bas, de monter douze degrés & demi sur l'Horizon, par les quatre-vingt degrés; de sorte que toutes les vingt-quatre heures on y voit la lumiere de l'Aurore. Mais quoique le jour soit si long, & que le Soleil luise si longtems sans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en est pas moins vrai que de tous les Païs qui sont au Nord de la Ligne, c'est celui qui a l'Eté le plus court & le moins chaud. On y a vû quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore si fortes à l'entrée des Ports, & le long des Côtes, que les Vaisseaux n'y pouvoient passer. La nége même, qu'on y voit toujours en certains endroits, étoit si peu fondue dans les autres, que les Renes, n'y pouvant trouver à paître, y étoient tout décharnés. La cause de ce perpetuel Hiver est que le Soleil ne montant jamais plus haut sur l'Horizon, que jusqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ses raïons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, glissent dessus, ne la pénetrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raison, ils n'ont pas la force de dissiper les vapeurs qui s'élevent de la terre, & qui, demeurant sur les Montagnes & sur la Mer, empêchent souvent que la vûe des Navigateurs ne puisse s'étendre plus loin que la longueur du Navire. Aussi ne connoît-on que les Côtes de cette Terre. Elle paroît semée de hautes Montagnes, toujours couvertes de nége; & dans les Plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buissons, ni de fruits. La seule production qu'on y connoisse est une mousse courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle perçent de petites fleurs bleues; & les seuls Animaux qu'on y voie, sont des Ours blancs, plus grands que des Bœufs, des

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hemskerke 1596.

Cerfs, des Renes, des Renards blancs ou gris, & des Orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des Equipages étant descendue pour observer la variation de l'Aiguille, on fut encore allarmé par la vûe d'un grand Ours blanc, qui nageoit vers les Vaisseaux : mais les cris, dont on fit retentir aussi-tôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation se trouva de seize degrés. On rangea la Côte par les soixante-dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre Golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte occidentale ; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet on eut encore la vûe de l'Ile aux Ours. Là, Cornelisz & les autres Officiers de son Vaisseau se rendirent sur celui de Barensz. Dans un Conseil, où l'on ne pût s'accorder sur la route, il fut reglé que chacun prendroit celle qui seroit conforme à ses lumieres. Cornelisz, suivant des préventions dont il n'étoit jamais sorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourroit passer à l'Est des Terres qui s'y trouvent, & mettre ensuite le Cap au Nord.

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir la bande du Sud. Le 11, il se crut, par l'estime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la Mer blanche, qui lui demeuroit au Sud ; & portant au Sud, ensuite au Sud-quart-Sud-Est, par la hauteur de soixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvoit être loin de la Terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les soixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle Zemble, vers la Baie de Saint Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Ile de l'Amirauté ; & le 19 il vit l'Ile des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parceque les glaces fermoient le passage. Huit de ses Matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les Croix, & s'affirent au pié de la premiere pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils apperçurent deux Ours, levés contre la Croix même, sur leurs pattes de derriere, qui sembloient les observer. Ils ne penserent qu'à fuir ; à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendroit la fuite, une gaffe qu'il avoit en main. L'expérience lui avoit appris qu'il falloit demeurer en Trouppe, pour effraïer les Ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces Animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barensz se trouva par les soixante-seize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-six degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Nassau ; & le 7, il se vit sous le Cap de Troost, qu'il cherchoit depuis longtems.

Une brume des plus noires l'obligea d'amarrer son Vaisseau à un Banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur mesurée, c'est-à-dire qu'elle en avoit trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus. Le lendemain, tandis qu'il étoit à se promener sur le Pont, toujours amarré au même Banc, il entendit un Animal souffler ; & bientôt il vit un Ours, à la nage, qui cherchoit à s'élancer dans le Navire. Il cria ; *tout le monde haut*. L'Equipage fut à peine sur le Pont, qu'on vit l'Ours, appuïant déja ses griffes sur le Bâtiment, & faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent poussés tout-à-la-fois, semblerent effraïer l'Ani-

mal ; il se retira : mais ce fut pour revenir fierement, par derriere le Banc de glace. On avoit eu le tems d'étendre, sur les hauts du Navire, la voile de la Chaloupe ; & les plus hardis étoient proche du Virevaut avec leurs Fusils. L'Ours fut blessé ; & la nége, qui tomboit en abondance, ne permit point de le suivre, pour s'assurer de sa mort.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand Banc, que les autres heurtoient sans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce Parage. Le péril étoit déjà pressant, puisqu'en faisant voile, le Vaisseau faisoit craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin, l'on s'approcha d'un autre Banc, où l'on porta vîte une Ancre, pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à se rompre, avec un bruit si terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le Vaisseau avoit le Cap au courant, qui charioit des glaçons ; il fallut filer du cable, pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros Bancs de glace, qui étoient enfoncés de dix brasses dans l'eau, & qui n'avoient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti étoit de s'amarrer de Banc en Banc, on en vit un, dont le haut s'élevoit en pointe, avec l'apparence d'un clocher ; & s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau & douze au-dessus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avoit dix-huit brasses de profondeur, & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barensz crut devoir emploïer toute sorte d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-seulement il craignoit d'être emporté par les glaces, mais il jugea que lorsqu'il seroit une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros Bancs ne pourroient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança offroit une grande chute d'eaux, qui descendoient des Montagnes. Il ne put aller fort loin ; & se voïant obligé d'amarrer encore aux Bancs, il nomma ce lieu le petit Cap des glaces. Le 13 au matin, on vit partir de la pointe orientale un Ours blanc, qui venoit vers le Navire. Quelques coups de fusil lui casserent une jambe ; mais sa blessure ne l'aïant point empêché de retourner à terre, plusieurs Matelots y descendirent dans la Chaloupe, le suivirent & le tuerent.

Le 15, on s'approcha de l'Ile d'Orange, où le Vaisseau se trouva presqu'aussi-tôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'Equipage étoit occupé de ce travail, le bruit réveilla un Ours, qui dormoit à peu de distance. Il courut d'abord vers le Vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'Ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Ile, où il se plaça sur un Banc de glace. Il y fut suivi ; & la vûe de la Chaloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Ile à la nage. On lui coupa le passage ; & d'un coup de hache sur la tête on lui fit une profonde blessure. Le Matelot qui l'avoit frappé voulut redoubler le coup ; mais chaque fois qu'il levoit sa hache, l'Animal plongeoit assez adroitement pour l'éviter, & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix Hommes eurent le courage de se mettre dans la Chaloupe,

pour traverser les glaçons, vers la Nouvelle Zemble. Ils monterent, en chemin, sur les plus hautes glaces, qui formoient une petite Montagne; & là ils prirent hauteur, dans la vûe de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le Continent leur demeuroit au Sud-Sud-Est; ensuite, une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même tems, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est; & ne doutant plus alors du succès de l'Entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile; mais après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on étoit parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moïen de pénétrer assez loin dans le Port des glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand Banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques Matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il étoit couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'étoit pas non plus celle de la glace; c'étoit un vrai bleu céleste. Sa hauteur étoit de dix-huit brasses sous l'eau, & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la Marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le Sud de la Nouvelle Zemble, vers l'Ouest du Weigats. Comme on avoit passé la Nouvelle Zemble, & qu'on ne trouvoit aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin sembloit absolument évanouie, & Barensz pensoit à retourner en Hollande; lorsqu'arrivant à la Baie des Courans, le Vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le Port des Glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottoient de toutes parts. Trois Hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne dûrent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Port des Glaces: mais les Glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, étoit d'hiverner dans cette Région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Fameuse Relation de la misere des Hollandois dans la Nouvelle Zemble.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en détachant encore plus, les pressoit avec tant de violence contre l'avant du Vaisseau, qu'ils lui donnoient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisoit qu'augmenter, on mit la chaloupe en Mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écarterent un peu le 28; mais tandis qu'on observoit les dommages que le Vaisseau avoit soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassoient les uns sur les autres; & le 29 il s'en étoit accumulé de si grands monceaux, qu'on emploïa inutilement les crocs & d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublerent autour du Vaisseau; & la nége, qui tomboit en abondance, haussoit en-

core ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement, à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnoient. On s'attendit à le voir crever bientôt & se séparer en pieces. Comme les glaçons s'étoient beaucoup plus entassés, sous le Vaisseau, du côté du Courant que de l'autre, il étoit demeuré fort panché; mais ensuite ils s'amoncellerent aussi de l'autre côté; de sorte que le Bâtiment se trouva droit, & monté sur ces bancs de glace, comme si l'on eut pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passerent sur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave se trouvoit de quatre ou cinq piés plus haut que le reste, tandis que l'arriere étoit enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On se flattoit que cet incident pourroit servir à conserver le Gouvernail, & que les glaçons cesseroient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du Vaisseau; car si la carcasse eut été exposée, comme la proue, aux glaçons qui flottoient sans cesse, ils auroient enlevé tout le Bâtiment, & n'auroient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même auroit-il coulé bas d'eau; ce qu'on redoutoit beaucoup. Dans cette crainte, on avoit déja mis le Canot & la Chaloupe sur la glace, pour s'y retirer; & quatre heures s'étoient passées dans l'attente de ce qui pouvoit suivre, lorsque les glaces se séparerent & furent emportées par le Courant. On rendit graces au Ciel, d'un évenement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent emploïés à réparer le Gouvernail & la Barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvoit encore assiegé des glaçons.

Le 1 de Septembre, ils recommencerent à s'entasser; & le corps du Vaisseau se trouva élevé de plusieurs piés, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le Canot & la Chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le Vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le Canot à terre, avec treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin. Le 3, on fut assiegé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on étoit déja serré. Alors le safran de l'Etambord se sépara; mais le doublage se soutint encore. Bientôt le cable, qui étoit mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avoit amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étoient de la hauteur des Montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du Bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura panché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvoit résister longtems, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misene, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du Canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec des instrumens de charpentier pour radouber la Chaloupe.

Le 7, quelques Matelots, aïant fait environ deux lieues dans le Païs, virent une Riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

jettés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de Renes & d'Orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnoître aux vestiges des piés. Ces informations furent d'autant plus agréables, que non-seulement le Navire étoit à la veille de manquer d'eau, mais que dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'Hiver, qui s'approchoit pour les augmenter, on avoit tenu conseil sur les secours qu'on pouvoit tirer d'un Païs où l'on ne voïoit point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des Matelots, tout le monde se promit d'autres secours du Ciel, qui leur fournissoit déja les moïens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de ne pas périr de froid & de soif : ainsi chacun paroissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au Printems dans sa Patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hute, où l'on pût être à couvert du froid & de l'insulte des Ours. Il se trouvoit effectivement, sur les bords de la Riviere, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un Traîneau, pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travailloit ardemment, un Matelot vit trois Ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposoit à tirer, l'un des deux grands Ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avoit mis de la viande ; & presqu'aussitôt, il reçut, dans la tête, un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise : il regarda fixement son compagnon, qu'il voïoit étendu sans mouvement ; il le flaira ; &, comme s'il eut reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de vue. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva sur ses pattes de derriere, pour observer mieux les Matelots. Un coup, qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber sur ses piés. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barensz fit ouvrir l'Ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, & le porter en Hollande, si l'on parvenoit à dégager le Vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de la Mer, qui n'avoit point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts ; & la nuit suivante, l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parceque tout y geloit. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la Montagne, proche d'une chute d'eau : envain s'étoit-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une fosse. Les soliveaux de l'édifice, qui avoient été traînés sur la glace ou sur la nége, furent posés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'Equipage ne consistoit plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissoient pas d'une bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettoit un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvoit l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la nége, qui étoit tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la Hute, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de

rempart, qui eut servi de clôture : mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne pût l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 d'Octobre, on eut la satisfaction de voir la hute achevée ; & l'on y planta, suivant l'expression du Journal, un *Mai* de nége gelée, pour servir de fanal à ceux qui auroient le malheur de s'égarer : mais le souvenir des Ours arrêtoit les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la Mer ouverte, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, sans que les glaces, où le Vaisseau étoit pris, eussent commencé à se fondre. » Il sembloit, dit Gerard de Veer, qu'on eut bâti exprès un mur de glace » d'environ trois piés de haut pour l'entourer ; & l'on reconnut que l'espace » d'eau qu'il occupoit étoit gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire de trois brasses & demie «. Le même jour, on dépeça la chambre de l'Avant, pour emploïer les planches à couvrir la hute, & cette couverture, qui reçut la forme d'un toit à deux égoûts, fur achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de pouppe fut aussi dépeçée, pour revêtir le tour de la hute.

Le vent, qui avoit soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut suivi d'une nége si épaisse, qu'on n'auroit pû sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il étoit absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un Matelot rencontra un Ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de distance ; & dans sa premiere fraïeur, il se mit à courir vers le Vaisseau. L'Ours le poursuivit, & n'auroit pas tardé à le joindre, s'il n'eut été arrêté par la vue du dernier Ours qu'on avoit tué, & qu'on vouloit faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder ; ce qui donna le tems au Matelot d'arriver à bord. La terreur dont il étoit pénétré ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier ; un Ours, un Ours. Tous ses Compagnons jetterent aussitôt de grands cris, & monterent armés sur le Pont ; mais sortant d'une épaisse fumée, qu'ils avoient eu peine à supporter dans le Vaisseau, ils ne pouvoient retrouver tout-d'un-coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'Ours, qui auroit pû les dévorer dans cet état, s'il n'eut été chassé par leurs cris. Heemskerke profita d'un tems serein, qui continua le 10, pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'Equipage alla passer la nuit dans la hute, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvoit allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea, sur un traîneau, deux tonneaux de biere *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la Hute : mais, au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les Matelots, forcés de rentrer à bord, laisserent leur charge dehors, sur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé, par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle forte. Le tonneau fut porté dans la hute, & mis près du feu pour dégeler : mais la biere, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs Ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au Vaisseau, pour transporter toute la biere qui restoit, on trouva que la gelée avoit fait fendre une

Voiages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1596.

partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avoient des cercles de fer, dont plusieurs s'étoient rompus. Tout le reste de l'Equipage passa dans la hute, avec la précaution d'y traîner la Chaloupe du Vaisseau, & l'ancre de toue, pour des besoins plus pressans encore, dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés. Le Soleil, dont la vue étoit leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, jusqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étoient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz, levant les yeux, vit derriere le Vaisseau trois Ours, qui s'avançoient vers les Matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le sens, & qu'ils seconderent aussitôt; mais les trois Monstres, que leur nombre rendoit apparemment plus hardis, n'en parurent pas effraïés. Alors tous les Matelots chercherent à se défendre. Il se trouva heureusement, sur un traîneau, deux Hallebardes, dont Barensz prit l'une, & Gerard de Veer l'autre. Les Matelots coururent au Vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & cependant on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les Ours suivirent ceux qui couroient au Vaisseau; d'un autre côté, Barensz & de Veer en firent le tour, pour entrer par derriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenoit caché dans sa fente. Mais les furieux Animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pieces de bois & divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitoient chaque fois, comme un Chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avoit point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; & dans la confusion, ou la crainte, rien de ce qu'on avoit entrepris ne pouvoit s'exécuter. Cependant les Ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençoit à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandois ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hazards. Barensz, à l'extrémité, consultant son desespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde, qui donna fortement sur le muffle du plus grand Ours. L'Animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri; & les deux autres, qui étoient beaucoup moins grands, le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un Renard blanc, qu'on fit rôtir, & dont le goût approchoit beaucoup de celui du Lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voïoit condamné; tels que de placer & de monter l'horlorge, de préparer pour la nuit, une lampe, où l'on devoit brûler, au lieu d'huile, la graisse d'un des Ours qu'on avoit tués; d'apporter, sur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avoit couvert la hute, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le 1 de Novembre, au soir, on vit paroître la Lune à l'Est; & le Soleil montoit encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir. Le 2, il

il se leva au Sud-Sud-Est, & se coucha près du Sud-Sud-Ouest; mais son globe ne se montra point entier sur l'horizon. Le 3, il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est, un peu plus vers le Sud, & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest, un peu plus aussi vers le Sud; on ne vit, ce jour là, que la partie supérieure de son globe à l'horizon; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût aussi haut que la hune du Vaisseau, dont on étoit assez proche. Le 4, on cessa de voir le Soleil, quoique le tems fût calme & serein.

Si le Soleil avoit quitté l'horizon, la Lune y étoit venue prendre sa place; & lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paroissoit nuit & jour, sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne pût le distinguer de la nuit; d'autant plus que l'horloge, qu'on auroit pû consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t'il longtems au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée; & lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voïoit de lumiere étoit celle de la Lune ou celle du jour. Le Journaliste ne ajoute point comment on fit enfin cette distinction. Entre mille maux présens & ceux qu'on envisageoit dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biscuit qui restoit, & les rations furent reglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La provision de poisson sec & de viande étoit encore assez abondante; mais on commençoit à manquer de vin, & ce qui restoit de biere étoit sans force. On prenoit quelques Renards, qui venoient alors se montrer; au lieu que les Ours s'étoient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à son retour. Barensz fit disposer un cerceau, avec un rets, dans lequel un Renard ne pouvoit entrer sans se trouver pris; & l'on pouvoit tirer aussitôt le piege & l'Animal dans la hute. Ensuite, il en vint un si grand nombre, que pour en prendre plusieurs à la fois, on fit des trappes de planches fort épaisses, qu'on chargea de pierres pour les rendre encore plus pesantes; & l'on en prit ainsi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de regler la distribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boisson, qu'on eut d'ailleurs, étoit de l'eau de nége fondue. Le 18, Barensz fit distribuer à tout le monde une piece de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourroit imaginer contre le froid. Les chemises & les lineeuls n'étoient pas plus ménagés, mais on tomba dans une autre difficulté lorsqu'il fut question de les laver. On n'avoit pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant, il étoit impossible de le tordre. Il demeuroit même gelé près du feu, du moins par le côté du dehors, & c'étoit une occupation fort pénible que de le tourner sans cesse, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne restoit que dix-sept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de nége, que la hute en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir: mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelle pour creuser dans la nége; & l'on y fit un trou, par lequel chacun sortit en rampant. Les Trappes se trouvoient aussi couvertes: elles furent dégagées, & dès le même jour on y prit quelques Renards; chasse d'autant plus précieuse, qu'avec la chair de ces Animaux, qu'on mangeoit avide-

ment, elle fournissoit des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre, la hute se trouvant ensévelie, pour la seconde fois, dans les néges, on eut à souffrir une si terrible fumée, que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténebres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, sans autre soulagement que des pierres, qu'on faisoit chauffer, & qu'on se donnoit tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la Mer, avec un bruit, qui jetta tout le monde dans la plus affreuse consternation. Chacun s'imagina que les hautes Montagnes de glace, qu'il avoit vues pendant l'Eté, se détachoient, ou s'amoncelloient les unes sur les autres, pour tomber sur la hute. En même-tems, comme la fumée avoit obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort au-dedans, que le plancher & les murs étoient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvoit jusques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids; ce qui mit Barensz dans la nécessité de préparer lui-même le sable de douze heures, que les Matelots nomment l'*Ampoullete*, pour conserver la connoissance des tems. Le 6, la gelée fut si forte & le froid si vif, que les plus robustes ne pouvant le supporter, ils se regardoient tous languissamment, & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvoit augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé, jusqu'au vin de Xeres, dont on connoit la chaleur. Il falloit le faire dégeler aux jours de distribution; & le reste du tems, on étoit réduit à l'eau de nége fondue, qui faisoit craindre un surcroit de désastre par les maladies qu'elle pourroit causer. Le 7, un accident plus horrible encore faillit d'emporter à la fois tous les misérables Hollandois. Après avoir tenu conseil sur les moïens de résister au froid, on résolut d'aller prendre, à bord du Vaisseau, le charbon de terre qu'on y avoit laissé; parceque le feu en est ardent, & de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres, pour s'assurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt, ils se trouverent tous attaqués d'étourdissemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais la force même de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînerent jusqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut sortir, tomba sans connoissance sur la nége. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avoient regardé comme leur plus grand mal, servit à les rétablir; mais ils demeurerent persuadés qu'un quart-d'heure plûtard, ils auroient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le tems fut clair, & le Ciel brillant d'Etoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on desespere de pouvoir l'exprimer. » Dans la hute même, le cuir des souliers gela aux piés, & sa » dureté ne permit plus de s'en servir. Les Hollandois se firent des chaus- » sures, du dessus des peaux de moutons qu'ils avoient apportées, avec » trois ou quatre paires de chaussons, l'une sur l'autre. Leurs habits étoient

» tout blancs de verglas. S'ils demeuroient quelque tems dehors, il s'é-
» levoit sur leurs levres, au visage, & aux oreilles, des pustules qui ge-
» loient aussi.

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au Vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis dix-huit jours, qu'ils ne s'étoient pas éloignés de la hute, la glace s'étoit élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissoit pas de voir d'assez loin, & l'on découvroit, dans la Mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandois ne douterent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'étoit fait entendre. Le 25, ils entendirent des Renards autour de la hute, sans en trouver un seul dans les trappes. » Le
» feu sembloit manquer de chaleur, ou du moins elle ne se communiquoit
» point aux objets les plus proches : il falloit brûler ses bas, pour en sen-
» tir un peu aux jambes & aux piés; & l'on n'auroit pas même senti la
» brûlure des bas, si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle fut la fin de
» Décembre; & ce fut au milieu de ces souffrances; que le malheureux
» reste de l'Equipage entra dans l'année 1597.

1597.

Le commencement n'en fut pas moins rude; ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer la fête des Rois, pour charmer leur peines. Les Billets furent tirés; & le sort favorisa un Canonier, » qui se trouva ainsi,
» remarque le Journaliste, Roi de la Nouvelle Zemble, c'est-à-dire d'un
» Païs qui a peut-être deux cens lieues de long entre deux Mers. Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau étoit montée de près d'un pié dans le Vaisseau, & qu'elle s'y étoit convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'Etoile nommée l'œil du Taureau, s'accorda si bien avec les premieres observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plûtôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un tems clair & calme, on observa que la lumiere du jour commençoit à croître : en jettant une boule, on la voïoit courir; ce qu'on n'avoit pas vû jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement, pour s'exercer le corps, & surtout les jambes, que la plûpart avoient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une espece d'Aurore, avant-courriere du Soleil. D'un autre côté, le froid diminua si sensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avoit bon feu dans la Hute, on voïoit tomber, des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégeloient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il geloit toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de Biscuit & de Vin, parceque la chasse des Renards devenoit moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux, car la retraite de ces Animaux annonçoit le retour prochain des Ours.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un Matelot, prirent occasion d'un tems fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensoient le moins, de Veer apperçut un côté du Globe solaire. Ils se hâterent de porter cette agréable nouvelle à la Hute : mais Barensz, dont on connoissoit l'habileté, n'en voulut rien croire, parceque suivant toutes ses supputations, il s'en falloit de quinze jours

que le Soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenoient ce qu'ils avoient vû ; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettoit de rien voir, confirma Barensz dans son opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 27, tout l'Equipage ensemble vit, sur l'Horizon, l'astre du jour dans toute sa Sphere ; ce qui ne laissa aucun doute qu'on n'en eût pû voir une partie le 24.

Cependant, comme cette découverte étoit opposée au sentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvoit la juger contraire au cours de la nature, parcequ'elle sembloit détruire la rondeur qu'on attribuoit aux Cieux & à la Terre, les Hollandois craignirent qu'on ne les accusât d'erreur ; & qu'après avoir été si longtems sans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du tems, ou d'avoir passé quelques jours dans leurs lits sans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raisonnemens & toutes les circonstances (74).

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouït agréablement de la clarté du Soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard & de nége qu'au cœur de l'Hiver ; mais le beau tems leur aïant succedé, le 8 de Févtier, on vit le Soleil se lever au Sud-Sud-Est, & se coucher au Sud-Sud-Ouest, c'est-à-dire, par rapport au Cadran

(74) Ils avoient vu, pour la premiere fois, le Soleil dans le Signe du Verseau, par les cinq degrés vingt-cinq minutes ; & suivant leur premiere estime, avant que de pouvoir paroître par la hauteur des soixante-seize degrés, où ils se trouvoient, il auroit fallu qu'il eût été par les seize degrés vingt-cinq minutes. Cette différence leur causoit d'autant plus d'étonnement, qu'ils ne croïoient pas possible qu'ils se fussent trompés dans le calcul qu'ils avoient fait du tems : ils avoient marqué jour pour jour, tout ce qu'ils avoient observé ; ils n'avoient jamais cessé de consulter leurs Montres ; & lorsqu'elles avoient été dérangées par le froid, ils avoient pris le sable de douze heures. Pour concilier de si grandes oppositions, & démêler la vérité à l'égard du tems, ils prirent les Ephemerides de Joseph de la Scala, imprimées à Venise, qui commençoient en 1580, jusqu'à 1600 : ils y trouverent, que le 24 de Janvier, jour même auquel ils avoient vû le Soleil, la Lune & Jupiter étoient en conjonction, à l'égard de Venise, à une heure après minuit. Sur cette remarque, ils observerent cette même nuit, à quelle heure ces deux Planetes seroient en conjonction, pour le lieu où ils étoient ; elles y furent cinq heures plus tard qu'à Venise, c'est-à-dire, vers six heures du matin. Dans cette observation, ils virent qu'elles s'approchoient quelquefois l'une de l'autre, jusqu'à ce que sur les six heures du matin, elles se trouverent précisément l'une au-dessus de l'autre, dans le signe du Taureau. Leur conjonction se trouva, au compas, justement Nord-quart au Nord-Est ; & le Sud du compas étoit Sud-Sud-Ouest, où l'on avoit le véritable Sud ; la Lune aïant alors huit jours : d'où il paroissoit que la Lune & le Soleil étoient à la distance de huit rumbs l'un de l'autre. Cette différence, entre le lieu où ils étoient & Venise, étoit donc de cinq heures en longitude ; & dans cette supposition, on peut compter de combien ils étoient plus à l'Est que la Ville de Venise ; savoir cinq heures, chaque heure de quinze degrés, ce qui en fait soixante-quinze : d'où il est aisé de conclure qu'ils ne s'étoient pas trompés dans leur compte, & que par le moïen de ces deux Planetes ils avoient trouvé la véritable longitude ; car la Ville de Venise est par les trente-sept degrés vingt-cinq minutes de longitude, & la déclinaison étant de quarante-six degrés cinq minutes, il s'ensuit que la Hute Hollandoise de la Nouvelle Zemble étoit par les cent douze degrés vingt-cinq minutes de longitude, & par les soixante-seize de latitude.

A l'égard des quinze jours de différence, entre le tems auquel ils avoient vû le Soleil & celui auquel il devoit paroître ; c'est une difficulté, dit le Journaliste, dont on laisse la discussion aux Savans. *Ubi sup.* pp. 78 & suivantes.

de plomb qu'on avoit posé près de la Hute, au midi de ce terrein, car la différence d'avec les compas ordinaires étoit au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avoit passés sans voir d'Ours, les avoient fait oublier, lorsque le 13, dans le tems que tout le monde s'occupoit à nettoïer les trappes, on en vit paroître un fort grand, qui venoit droit à la Hute. Un Matelot, l'aïant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vû tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avoit eue de la force de ces Animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les Lampes : il y avoit longtems que faute de matiere, on avoit perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais tems, de brouillards & de gelée, de crainte à la vûe des Ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avoit faits à la nége, jusqu'à la porte même de la Hute. Elle étoit ouverte ; mais Hemskerke, qui apperçut heureusement le Monstre, se hâta de la fermer, & se mit derriere, pour la soutenir. L'Ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la Hute, où il fit un bruit dont tout le monde fut effraïé. Il fit de si grands efforts pour renverser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle étoit entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du tems aïant cessé le 15 d'Avril, tous les Hollandois allerent visiter leur Vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avoient laissé. Du rivage, ils considérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvroient la Mer, & qui sembloient offrir la perspective d'une grande Ville, c'est-à-dire, des Maisons, entremêlées de Tours, de Clochets, de Bastions & de Remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observerent, dans l'éloignement, que l'eau étoit ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les Bancs de glace, & de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avoit cinq ou six mois qu'ils n'avoient approché. En y arrivant, ils virent un petit Oiseau, qui plongea aussi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau étoit plus ouverte, qu'elle ne l'avoit été depuis leur séjour dans la Nouvelle Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençoit aussi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle étoit cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Ouest nettoia la haute Mer, & n'y laissa plus de gros glaçons. Alors, tout le monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouroient le Vaisseau. Mais après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

suivant, que le Vaisseau, qui n'étoit, au 15 de Mars, qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvoit à plus de cinq cens? Le 7 & le 8, il tomba tant de nége, que dans l'impossibilité de sortir de la Hute, quelques Matelots désespérés proposerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'Equipage étoit résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la Viande & le Gruau, commençoient à manquer, dans un tems où l'on avoit plus besoin de force que jamais, pour supporter le travail. A peine restoit-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête (75). Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parcequ'il avoit déclaré lui-même qu'on ne se remettroit en Mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barensz, à qui l'on connoissoit beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en confera le 15, promit que si le Vaisseau n'étoit pas dégagé à la fin du mois, on s'efforceroit alors de mettre la Chaloupe & la Scute (76) en état de partir: ce tems parut long, parcequ'on prévoïoit qu'il en faudroit beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits Bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerke, voïant les glaces ramenées par un vent du Nord-Est, permit de travailler à l'équipement. La Chaloupe, qui n'étoit pas sortie de la Hute, ne fut pas difficile à tirer. Mais la Scute qui étoit enfoncée dans la nége, coûta tant d'efforts à dix Hommes, affoiblis comme ils étoient par un genre de vie si triste, qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail (77). Pendant qu'ils s'y emploïoient avec ardeur, ils virent paroître un Ours effroïable. Ils rentrerent aussi-tôt dans la Hute; & les plus habiles Tireurs, se distribuant aux trois Portes, l'attendirent avec leurs fusils. Un autre monta sur la cheminée, avec le sien. L'Ours marcha fierement vers la Hute, & s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une des Portes, où il ne fut pas apperçu du Matelot qui s'y étoit mis en garde: mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré sa premiere fraïeur, il perça l'Ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblerent pour lui; car lorsqu'il avoit tiré son coup, le monstre étoit si proche, qu'ils l'avoient cru prêt à le déchirer; & si l'amorce n'eut pas pris feu, comme il arrivoit souvent dans un climat si rude, il étoit infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux Animal feroit-il même entré dans la Hute, où il auroit fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avoit reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; & lorsqu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres Ours, qui parurent les jours suivans, eurent le même sort. Il sembloit que ces Animaux sentissent que leur proie étoit prête à s'échapper, & qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

La Chaloupe & la Scute se trouverent radoubées le 7 de Juin. On avoit

(75) C'est-à-dire pour chaque jour.

(76) Petite Barque qui sert pour la pêche du Hareng.

(77) Heemskerke leur disoit, pour les exhorter, » que s'ils ne vouloient se faire Bourgeois de la Nouvelle Zemble & s'y assurer leur sépulture, il falloit rétablir cette Scute, dont l'espérance de leur retour dépendoit. *ubi sup.* p. 90.

coupé à la Scute une partie de l'arriere ; & l'on y avoit fait une petite Arcasse, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au Bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la Mer. Le jour suivant, une violente tempête du Sud-Ouest, accompagnée de grêle, de nége, & surtout de pluie, obligea tout le monde de se retirer dans la Hute, où l'on ne trouva plus rien de sec, parcequ'on en avoit ôté les planches pour le radoub ; mais cette incommodité n'affligea personne, lorsqu'on eut remarqué que les eaux recommençoient à s'ouvrir. Cependant il falloit traîner au rivage, les deux Bâtimens, les agrêts, les Marchandises, & le reste des provisions. La nége s'amolissoit, & rendoit le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les souliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la Mer. Ce travail fut très pénible. Il étoit question, non-seulement d'écarter des néges à demi fondues, mais de ranger les glaces, de creuser & d'applanir. L'espérance auroit soutenu le courage, si l'on eut été quitte pour la peine ; mais on se voïoit souvent interrompu par de grands Ours, maigres & décharnés, qui venoient de la haute Mer sur des glaçons, & qui obligeoient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés ; & le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux Bâtimens. Heemskerke, satisfait du tems & d'un bon frais de Sud-Ouest, dit alors qu'il étoit résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les Bâtimens à l'eau.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Barensz, dont la santé s'étoit affoiblie depuis longtems, rappella toutes ses forces pour composer un Mémoire, qui contenoit les circonstances de leur Voïage, de leur arrivée dans la Nouvelle Zemble, du séjour qu'ils y avoient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une Boete, qu'il suspendit à la cheminée de la Hute, pour servir d'instruction à ceux qui pourroient aborder après eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle avanture ils y trouveroient les restes d'une misérable Maison qui avoit été habitée neuf ou dix mois. D'un autre côté, comme le Voïage qu'on alloit entreprendre, avec deux petits Bâtimens sans couverte, faisoit prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux Lettres, qui furent signées de tout l'Equipage, & déposées, l'une dans la Chaloupe, l'autre dans la Scute. » Il y faisoit le récit de tout ce que les » Hollandois avoient souffert, en attendant l'ouverture des eaux, & dans » l'espérance que leur Vaisseau se dégageroit des glaces : mais le Ciel n'aïant » point exaucé leurs vœux, & se trouvant à la veille de manquer de vi- » vres, sans compter l'incertitude de la belle saison, qui passeroit vrai- » semblablement fort vîte, ils avoient été forcés d'abandonner leur Na- » vire, & d'entreprendre un Voïage qui les exposoit à toutes sortes de » disgraces. Il ajoutoit qu'ils avoient jugé à propos de dresser ce double » Mémoire, afin que si leurs deux Bâtimens étoient séparés par la tem- » pête, par le naufrage de l'un, ou par quelque autre accident de Mer, » on pût trouver sur l'autre toutes les circonstances de leur malheureuse » histoire, & la confirmation du témoignage de ceux qui auroient sur- » vécu.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

Après ces tristes précautions, on tira vers la Mer les deux petits Bâtimens, & les traineaux, chargés des marchandises & des provisions : c'étoient six paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites Caisses remplies d'argent, deux Tonneaux d'ustensiles & d'agrêts, treize tonneaux de Biscuit, un de fromage, un de Lard, deux d'Huile, six de Vin, deux de Vinaigre, & les hardes de l'Equipage. Tout cet appareil, étalé sur le rivage, paroissoit difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux Bords ; mais rien n'est impossible à l'industrie, soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Ouest. Les deux Bâtimens arriverent avant le soit au Cap des Iles, où les glaces étoient encore si fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandois. Quatre d'entr'eux descendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques Oiseaux à coups de pierre. Ils se croïoient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu : mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le Cap de Flessingue, & s'avancerent jusqu'au Cap du Desir. Le 16, ils se trouverent à l'Ile d'Orange, où quelques-uns descendirent aussi, & firent du feu, de quelques pieces de Bois qu'ils y trouverent. Leur besoin le plus pressant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la nége, dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux Matelots, passa sur la glace dans une autre Ile, où il prit quelques Oiseaux : mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'étoit fait à la glace, & dont il ne seroit pas sorti sans l'assistance du Ciel, parcequ'il y avoit un courant fort rapide.

On remit à la voile, & l'on arriva au Cap des glaces, où les deux Bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignoient à se joindre. Heemskerke, qui n'étoit pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé ; & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il étoit mieux. Ensuite, apprenant qu'on étoit au Cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses Matelots, pour se procurer, ajouta-t'il, la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'étoit le pressentiment de sa fin : mais il eut le tems de se satisfaire ; car les deux Bâtimens furent aussitôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuïerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans, que les Equipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, aïant repris courage, ils s'efforcerent de se rapprocher des glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent ; mais il restoit l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paroissoit effraïé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui étoit le plus agile, prit le bout de la corde, & sautant heureusement de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres sortirent alors des Bâtimens, & commencerent par transporter avec eux les Malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui étoit

étoit à bord, & tirant les Bâtimens même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avoient cru presqu'inévitable.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

Le 18, ils emploïerent une partie du jour à réparer leurs Bâtimens, qui avoient beaucoup souffert. Leur bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du godron, dont ils calfaterent les coutures. Ensuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchissemens pour les Malades : mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Mort de Barensz.

Le 19, ils se trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces; & de toutes parts ne voïant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblerent propres à les confirmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la Scute dans la Chaloupe, pour apprendre à Barensz, que Nicolas Andrisz, un des meilleurs Matelots, tiroit à sa fin. La mienne, répondit tranquillement Barensz, n'est pas éloignée non-plus. Ses gens, qui le voïoient lire dans une Carte Marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquoient : après quoi les yeux lui tournerent; & sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerke, qui arrivoit alors dans la Scute, n'eut pas le tems de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andrisz mourut aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords. Il avoit été comme l'ame des trois Voïages; & tout le monde avoit autant de confiance à sa probité qu'à ses lumieres. Le 21 n'aïant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte & dans l'attente du même sort. On ne comptoit plus que treize hommes sur les deux Bâtimens.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22; & dans l'éloignement on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il falloit traîner les Bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de se trouver dans un lieu ouvert & tout à fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi; & ce fut pour retomber alors entre de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparerent, en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le soir, les deux Bâtimens se retrouverent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent sur les neuf heures du matin, au Cap de Troost, où les glaces les reprirent. L'observation de la hauteur donna soixante-seize degrés trente-neuf minutes. On n'avoit point à se plaindre de la lumiere du Soleil, qui étoit assez brillante; mais il manquoit de chaleur pour fondre la nége, & le plus pressant besoin des Hollandois étoit la soif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux Bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route jusqu'au Cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques Matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui servit à faire fondre de la nége. Ce soulagement, joint

aux alimens chauds qu'on prit avec le secours du feu, rendit un peu de force aux plus foibles.

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du Sud, qui dura deux jours presqu'entiers, & pendant laquelle, les glaces où les Bâtimens étoient amarrés s'étant rompues, ils dériverent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; & pour comble de malheur, ils se séparerent. Cependant un vent de Nord-Ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La Scute y arriva la premiere; & de Veer, qui la commandoit, aïant fait une lieue le long des glaces sans voir paroître la Chaloupe, crut Heemskerke & tous ses Gens ensévelis dans les flots. La brume étoit fort épaisse, & menaçoit de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancerent ensemble, le 27, à une lieue de la Côte Occidentale du Cap de Nassau; & pendant qu'ils s'efforçoient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de Vaches marines. Les Oiseaux commençant à paroître aussi en trouppes nombreuses, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouverent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux Bâtimens. Ils y firent des Tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois Ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris. On sortit armé; & la premiere décharge eut peu d'effet: cependant, n'aïant pas laissé de faire reculer les Ours, elle donna le tems de recharger les fusils; & de la seconde, on tua un de ces Animaux, dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur Compagnon étoit encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, & l'emporta sur les plus raboteuses glaces, où ils se mirent tous deux à le manger. L'Equipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter prise & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent aussitôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi mangé dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirerent la force de l'Ours qui l'avoit emporté, par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter, jusqu'aux Tentes, la moitié qui restoit. Les deux jours suivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avoient fui, & successivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avoit éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçû quelques blessures.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venoient de la Mer, heurterent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils briserent en plusieurs pieces celle que les Equipages avoient prise pour azile. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressoit encore plus: c'étoit celui de garantir la Chaloupe, qu'il fallut traîner par dessus les glaces jusqu'assez proche de terre,

où les glaçons étoient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompoit sous les piés, à mesure qu'on avançoit vers ses bords. Un paquet, qu'on se croïoit prêt à saisir, étoit emporté par un glaçon, ou se cachoit sous un autre. Les plus hardis ne savoient comment s'y prendre, pour sauver leur unique bien, & pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorsqu'on entreprit de pousser la Scute. La glace rompit sous une partie des Matelots; & ce petit Bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, surtout à ceux qu'on avoit changés ou réparés. Un Malade, qui s'y étoit retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'emploïerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu, & la Scute fut tirée sur la glace même, près de la Chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin, jusqu'à six du soir, On perdit deux tonneaux de biscuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles & d'agrêts, le Cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut emploïé à réparer les deux Bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques Oiseaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoïa faire de l'eau le jour suivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la Scute, le coffre de toiles, & un chapeau; hasard surprenant, qui ranima la confiance au secours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eut vûs luire sur les Côtes de la Nouvelle Zemble, & servit à secher les piéces de drap mouillé. Les trois jours suivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des Matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la Terre; & la glace ferme commençant aussi à flotter, on fut obligé de tirer les deux Bâtimens à l'eau, l'espace d'environ trois cens cinquante pas: horrible travail, que personne n'auroit été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre sept & huit heures du matin; mais, à six heures du soir, on fut contraint de retourner à terre, & de remonter sur la glace ferme, qui n'étoit point encore séparée dans le lieu qui fut choisi.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons, jusqu'à deux grandes surfaces de glace, assez semblables à deux Campagnes, mais jointes par une espece d'Isthme. L'impossibilité du passage fit une nouvelle nécessité de décharger les deux Bâtimens, de transporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace, jusqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace, qui s'offroit entre deux glaçons flottans d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés, si les masses étoient venues à se joindre. Lorsqu'on fut sorti de ce Détroit, un vent d'Ouest fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux Bâtimens, avec une fatigue, qui réduisoit tout le monde au desespoir. Dès le lendemain, on vit un grand Ours fort gras, qui s'avançoit à la nage vers les Tentes. Il reçut plusieurs coups de mousquet, qui le firent tomber sans mouvement. La liqueur chaude, qui sor-

toit de ses blessures, ressembloit moins à du sang qu'à de l'huile, sur l'eau où elle couloit. Quelques Matelots se mirent sur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; & lui aïant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit piés d'épaisseur.

Trois hommes de l'Equipage passerent dans une Ile, qui se présentoit devant les Tentes, & découvrirent delà l'Ile des Croix à l'Ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette derniete Ile, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avoient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de Canards de Montagnes, qu'ils rapporterent à leurs Compagnons, furent le seul fruit d'un voiage téméraire auquel ils avoient emploïé douze heures, & qui avoit causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords. Ils raconterent que pour passer à l'Ile des Croix, ils avoient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui étoit sur la glace, entre les deux Iles, & que pour aller & revenir ils avoient fait, à-peu-près, six lieues. Les autres furent surpris de leur hardiesse, & n'en reçurent pas les œufs de Canards avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un Ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques Matelots, chargés d'aller reconnoître l'ouverture des eaux, le trouverent languissant de ses blessures sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussitôt qu'il les eut entendus : mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derriere. Le Matelot voulut redoubler son coup; mais le furieux Monstre saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pieces, & renversa le Hollandois à son tour. Les autres tirerent aussi-tôt; & leur décharge aïant fait fuir l'Animal, le Matelot qui étoit tombé se releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, & lui en donna de grands coups sur le corps. L'Ours tournoit chaque fois la tête, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappoit. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, & rendit sa marche plus pesante. Enfin, ils acheverent de le tuer d'une troisieme décharge; suivant leur usage, ils lui arracherent les dents.

Le 19, sept Hommes passerent, dès six heures du matin, dans l'Ile des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouest; & dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs Compagnons, ils ne se donnerent que le tems de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée; c'étoit pour reprendre les forces nécessaires à traîner, l'espace d'environ trois cens pas, leurs Bâtimens sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parceque cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux Bâtimens ne furent pas plûtôt à l'eau, qu'on mit à la voile; & la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'Ile des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces; ou du moins celles qu'on crut voir encore ne causerent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Ouest-quart-de-Sud-Ouest, avec un si bon

rent d'Est & d'Est-Nord-Est, que suivant l'estime on ne faisoit pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; & vers six heures du soir, on reconnut l'Ile de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette Ile, les Hollandois des deux Bâtimens virent environ deux cens Vaches marines, qui sembloient y paître, & se firent un amusement de les chasser; bravade, qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de Monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se vanger, & firent un bruit terrible, qui sembloit les menacer de leur perte. Ils ne se crurent obligés de leur salut, qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, se trouvant proche du Cap de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des Oiseaux. Les nids y étoient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les Oiseaux ne paroissoient point effraiés de la vûe des Hommes, & la plûpart se laissoient prendre à la main. Chaque nid n'avoit qu'un œuf, qu'on trouvoit à terre, sur la roche, sans paille & sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandois, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvoient être couvés, & les Petits éclore, dans un si grand froid.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la Mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureusement dans une belle Anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs Oiseaux. Une brume épaisse, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant lesquels aïant pénétré dans l'Ile, ils trouverent de petites pierres de bon or, par les soixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir; & sortant de l'Anse le 26, ils rencontrerent le 27, à six heures du soir, un courant fort rapide. Ils se crurent près de *Costingsarch ;* d'autant plus qu'ils voïoient un grand Golfe, qui suivant leurs conjectures devoit s'étendre jusqu'à la Mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils passerent un Canal, entre une Ile & la terre ferme. Le 28, aïant rangé la Côte, ils reconnurent, à trois heures après-midi, la Baie de Saint Laurent & le Cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plûtôt passé la Pointe, qu'ils apperçurent deux Barques à l'ancre, & plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des Hommes! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces Inconnus, qui n'étoient pas moins de trente, & qui pouvoient être des Sauvages ou des Ennemis de leur Nation. Ils ne laisserent pas de s'en approcher. C'étoient des Russes, qui s'avancerent vers eux sans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vûe, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandois, qu'ils avoient vûs au

Voïage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'épaule de Gerard de Veer; & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croïoient les avoir déja vus; & c'étoient effectivement les seuls, qui eussent fait le second Voïage. Ils leur demanderent, ce qu'étoit devenu leur Vaisseau; ou du moins c'est ce que les Hollandois crurent entendre à leur langage: & n'aïant point d'Interprete, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avoient perdu un beau Navire, qui avoit fait leur admiration. Les civilités ne se relâcherent point pendant le reste du jour: mais le 29 au matin les Russiens appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de Baleine. Un départ si brusque allarma beaucoup les Hollandois, qui n'avoient pû tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement, le tems étoit si sombre, qu'ils les perdirent de vûe. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un Canal, entre deux Iles, & le passerent assez facilement, mais ils se retrouverent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étoient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Ouest avoit poussé les glaces dans le Golfe. Il ne s'offroit pas d'autre parti que de retourner aux deux Iles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vûe de deux Croix leur fit espérer de trouver des Hommes. Elle étoit déserte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de Bistorte (78), herbe qu'ils desiroient ardemment, parceque la plûpart étoient fort incommodés du Scorbut. Ils en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut si prompt, que dans l'espace de deux jours ils se trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils se déterminerent à passer droit en Russie; & dans ce dessein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur misere, ils mirent le Cap au Sud-Sud-Ouest: mais après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouverent au milieu des glaces; nouvelle source de désespoir, pour des Malheureux qui s'en croïoient tout-à-fait délivrés, & qui n'avoient pris leur derniere résolution que dans cette vûe. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un mortel travail, pour se tirer à force de rames. Vers trois heures après-midi, ils se virent en haute Mer; & jusqu'à neuf heures du soir ils avancerent heureusement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, seule Puissance qui pût les sauver. Il ne leur restoit qu'un peu de Biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange! plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils se retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vûe d'une Côte, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une Barque, vers laquelle ils crierent *Candnoes*, *Candnoes*; mais on leur répondit *Petzora*, *Petzora*: ce qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étoient figuré, & que la terre qu'ils voïoient, étoit celle de

(78) Autrement Cochlearia.

Petzora. Leur erreur venoit de la variation de l'éguille, qui les avoit trompés de deux Rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5, un Matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques Arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs Oiseaux; secours si nécessaire qu'on avoit déja proposé d'abandonner les deux Bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenoit fort pressante. Quelques Matelots, envoïés à terre, découvrirent une Balise entre Candnoes & la Terre-ferme de Russie: ils conclurent que c'étoit le Canal par lequel passoient les Russes. A leur retour, aïant rencontré un Chien marin, mort depuis longtems, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour soulager leur estomac affamé: mais tous les autres s'y opposerent, en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture étoit plus mortelle que la faim, & que si proche d'une Terre connue il étoit impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau sur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, fut un surcroît de fatigues; mais elle annonçoit du moins un Ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vûe d'une Barque Russienne, qui venoit à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route; mais, avec quelques pieces de monnoie Hollandoise, Heemskerke en obtint une espece de pains cuits à l'eau, & cent deux Poissons. Le 13 à trois heures après-midi, on reconnut un Cap, qui fuïoit au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la Mer Blanche. Les deux Bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent aussi-tôt le large ensemble, & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés, par une tempête élevée du Nord.

Envain la Scure, dont l'Equipage étoit le plus sain, emploïa une partie du jour suivant à découvrir l'autre. Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; & le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une Côte, que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche, au delà de Candnoes. En approchant de la Terre, il apperçut six Barques Russiennes, qui étoient tranquilles sur leurs ancres; leur aïant demandé à quelle distance il étoit de Kilduin, les Russes l'entendirent assez pour lui faire comprendre à son tour qu'il n'étoit encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers signes, qui signifioient assez clairement qu'il avoit la Mer Blanche à passer, & que cette route étoit dangereuse avec un si petit Bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur aïant montré sa Carte, ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres: il reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avoit cru, & d'ignorer ce qu'étoit devenue la Chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Cand-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke 1597.

noes, il y jetta l'ancre. Quelques Russes d'une Barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avoient vû ses Compagnons, au nombre de sept. Quoiqu'ils levassent sept doigts, en montrant la Scute, pour faire comprendre que le petit Bâtiment qu'ils avoient vû en étoit peu différent, ils auroient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite Boussole qu'ils avoient reçue de la Chaloupe, en échange apparemment pour quelque présent de vivres. Il se fit montrer alors le Parage où ils l'avoient laissée, & le Cap y fut porté aussitôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le soir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de Bistorte.

Le 18, aïant rangé la Côte jusqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, sur lequel il découvrit plusieurs Croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva sur sa Carte, l'assurerent enfin que c'étoit le Cap de Candnoes, qui est à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchoit depuis si longtems. En effet, il est fort reconnoissable à cinq Croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de sa masse, qui fuit des deux côtés au Sud-Est & au Sud-Ouest. Pendant qu'on se disposoit à passer à l'Ouest de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avoit coulé des tonneaux : mais quoique la traversée soit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut esperer d'eau douce, le vent se trouva si bon, que se fiant au Ciel de tout le reste, on remit à la voile entre dix & onze heures du soir ; & le 20, entre quatre & cinq heures du matin, c'est-à-dire dans l'espace de trente heures, on eut la vue de la Terre, à l'Ouest de la Mer Blanche. Le mugissement des Flots avoit averti de Veer qu'il n'en étoit pas loin. Lorsqu'il eut la Côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers, qui le conduisirent dans une bonne Rade, où il trouva une grande Barque à l'ancre, & quelques Maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitoient, avec trois Femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le Poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui servoit de pain dans cette sauvage Contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandois, qui s'avancerent dans les Terres pour chercher de la Bistorte, virent deux Hommes sur une Montagne, & s'imaginerent que le Païs étoit plus habité qu'il ne leur avoit paru. Ils retournoient à la Scute, sans pousser leur curiosité plus loin : mais ces deux Hommes, qui n'avoient pas eu plus de bonheur à les reconnoître, étoient de l'Equipage de la Chaloupe, & cherchoient un Canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur Montagne ; & s'étant approchés de l'Habitation, ils reconnurent aisément la Scute. On passe sur les transports de leur joie. La Chaloupe avoit beaucoup souffert. Elle arriva le 22 ; & les deux Equipages rendirent graces au Ciel de les avoir rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils païerent libéralement ; mais ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines sur leur route.

Les deux Bâtimens remirent en Mer le 23 ; & le 24, à six heures du matin, ils arriverent aux sept Iles, où ils trouverent quantité de Pêcheurs, auxquels

auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kilđun*, *Kool*, ou *Kola*; car leurs Mémoires portoient ces différens noms. Les Pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'étoit aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrerent d'autres Pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêloient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avoit des Vaisseaux Hollandois à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vûe de Kilduin; & deux heures après on arriva heureusement à la Pointe occidentale de l'Ile. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites Cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que Kilduin étoit le nom de l'Ile, mais qu'il étoit arrivé au Port de Kola, trois Navires Hollandois, dont on les avoit assurés que deux devoient partir ce jour même. Les deux Bâtimens remirent presqu'aussitôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la Riviere de Kola, qui est au Sud de Kilduin, vers l'extrêmité septentrionale du Continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvoient, dans une petite Hute, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Ile. Heemskerke leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres: mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses Matelots, au-delà d'une Montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides, pour une somme fort légere. Un d'entr'eux s'arma d'un Mousquet, & partit vers la fin de la nuit avec le Matelot Hollandois, qui n'avoit pour arme qu'un simple croc.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE 1597.

Le 26, les deux Bâtimens furent tirés à terre & déchargés. Heemskerke avoit trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque défiance; & sous leur protection, il ne devoit lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que dès le premier jour on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandois apprirent à boire du *Quas*, liqueur Russienne, composée d'eau & de pain moisi, & la trouverent fort bonne après avoir été réduits si longtems à l'eau de nége. Ceux, qui étoient encore atteints du Scorbut, découvrirent dans les Terres une sorte de Prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paroître le Lapon qu'ils avoient envoïé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur Compagnon. Cependant envain s'empresserent-ils autour de ce Guide: il étoit chargé d'une Lettre; & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle étoit adressée, se hâta de l'ouvrir: elle étoit en Langue Hollandoise. On lui marquoit un extrême étonnement de son arrivée. On l'avoit cru mort, avec tous ses gens; & l'on promettoit de le venir prendre bientôt, dans une Barque chargée de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce Billet étoit signé *Jean Cornelisz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvoient manquer de causer une extrême satisfaction: mais Heemskerke, de Veer, & les deux Equipages, eurent peine à comprendre quel étoit le Cornelisz qui leur écrivoit. Ce nom étoit celui de l'Officier qui les avoit quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son Vaisseau; mais jugeant qu'il avoit dû souffrir encore plus

qu'eux, ils ne pouvoient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappelloit aucune circonstance de leurs avantures communes. Enfin Heemskerke chercha une Lettre qu'il avoit reçue autrefois de Jean Cornelisz Rijpe; & l'écriture se trouva de la même main. La joie des deux Equipages éclata par des transports. Le Guide fut généreusement récompensé. Cet Homme marchoit avec une vîtesse, qui fit l'admiration des Hollandois. Au retour, il avoit fait seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Hemskerke n'avoit pû faire qu'en deux jours & deux nuits avec le Matelot qui l'accompagnoit.

Dès le lendemain au soir, on vit à la Côte une de ces Barques que les Lapons nomment *Iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz, & le Matelot qu'on lui avoit envoïé. Ils apportoient de la Biere de Rostock, du Vin, de l'Eau-devie, du Pain, diverses sortes de Viande, du Lard, du Saumon, du Sucre, & tout ce qui pouvoit plaire à des Hollandois épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand Festin, où les Lapons des Cabanes voisines furent invités; & la joie n'y regna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits Bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à six heures du matin, on étoit à l'Ouest de la Riviere, qui fut remontée à voiles & à rames: & le 2 entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville (79), où tous les transports se renouvellerent entre les deux Equipages & celui de Cornelisz.

(79) On donne ici la route des deux petits Bâtimens, depuis l'endroit de la Nouvelle Zemble où les Hollandois avoient passé l'Hiver jusqu'à Kola.

Des basses Côtes jusqu'à Strombay, quatre lieues de l'Est à l'Ouest. De Strombay au Cap du Port des Glaces, route Est-Nord-Est, cinq lieues. Du Cap du Port des Glaces au Cap de l'Ile, route Est-Nord-Est, cinq lieues. Du Cap de l'Ile au Cap de Flessingue, route Est-Nord-Est-quart-à-l'Est, trois lieues. Du Cap de Flessingue au Cap de la Tête, route Nord-Est, quatre lieues. Du Cap de la Tête au Cap du Desir, route du Sud au Nord, six lieues. Du Cap du Desir aux Iles d'Orange, route Nord-Ouest, 8 lieues. Des Iles d'Orange au Cap des Glaces, route Ouest & Ouest quart de-Sud-Ouest, cinq lieues. Du Cap des Glaces au Cap de Troost, route Ouest & Ouest-quart-de-Sud-Ouest, vingt-cinq lieues. Du Cap de Troost au Cap de Nassau, route Ouest-quart-de-Nord-Ouest, dix lieues. Du Cap de Nassau jusqu'au bout oriental de l'Ile des Croix, route Ouest quart-de-Nord-Ouest, huit lieues. Du bout oriental de l'Ile des Croix jusqu'à l'Ile Guillaume, route Ouest-quart-de-Sud-Ouest, trois lieues. De l'Ile Guillaume au Cap Noir, route Est-Sud-Ouest, six lieues. Du Cap Noir au bout oriental de l'Ile de l'Amirauté, route Ouest-Sud-Ouest, sept lieues. Du bout oriental de l'Ile de l'Amirauté au bout occidental de la même Ile, route Ouest Sud-Ouest, cinq lieues. Du bout occidental de l'Ile de l'Amirauté au Cap de Plancio, route Sud-Ouest-quart-de-l'Ouest, dix lieues. Du Cap de Plancio à la Baie de Looms, route Ouest-Sud-Ouest, huit lieues. De la Baie de Looms au Cap des Etats, route Ouest-Sud-Ouest, dix lieues. Du Cap des Etats jusqu'à Langenes, route Sud-Ouest-quart-de-Sud, quatorze lieues. De Langenes au Cap de Cant, route Sud-Ouest-quart-de-Sud, six lieues. Du Cap de Cant au Cap du Rocher Noir, route Sud-quart-de-Sud Ouest, quatre lieues. Du Cap du Rocher Noir à l'Ile Noire, route Sud Sud-Ouest, trois lieues. De l'Ile Noire à Costingsatch, route d'Est à l'Ouest, deux lieues. De Costingsatch au Cap de la Croix, route Sud-Sud-Est, six lieues. Du Cap de la Croix à la Baie de Saint Laurent, route Sud-Est, six lieues. De la Baie de Saint Laurent au Port de la Farine; route Sud-Sud-Est, six lieues. Du Port de la Farine aux deux Iles, route Sud-Sud-Est, seize lieues. Des deux Iles, d'où les deux Bâtimens traverserent à la Côte de Russie, jusqu'à Matslo & Delgoi, route Sud-Ouest,

Heemskerke obtint des Officiers, qui commandoient à Kola pour le Czar, la permission de faire transporter ses deux petits Bâtimens dans le Magasin Russe, & de les y consacrer à la postérité, comme le monument de la plus étrange Navigation qui se soit conservée dans la mémoire des Hommes. Ensuite s'étant rendu, le 15 de Septembre avec ses gens, à bord du Vaisseau de Cornelisz (80), que rien ne retenoit plus à Kola, ils sortirent de la Riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuse. Le 29 d'Octobre ils entrerent dans la Meuse ; & s'étant rendus à Amsterdam le 1 de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la singularité de leurs avantures.

Effet de ce malheureux Voiage.

Cependant une si malheureuse catastrophe ne découragea pas moins les Négocians que les Etats de Hollande ; & l'entreprise de la découverte d'un passage au Nord-Est fut abandonnée, comme celle du passage au Nord-Ouest l'avoit été en Angleterre après le troisieme Voïage de Davis. Il sembloit que les deux Nations, jalouses de la même gloire, attendissent mutuellement le succès des efforts qu'elles faisoient comme à l'envi, pour se déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorsqu'on le perdoit de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du tems, qu'après le retour d'Heemskerke plusieurs Anglois reprirent des espérances qui ne s'étoient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Ouest, & qu'elles étoient fort échauffées en 1600, lorsqu'un nouvel incident les fit éclore avec une nouvelle ardeur.

Incident qui ranime l'ardeur des Anglois.

On a vû, dans une autre partie de cet Ouvrage (81), que le Capitaine James Lancaster avoit été envoïé aux Indes Orientales avec quatre grands Vaisseaux, les premiers que la Compagnie Angloise eut expediés pour ces Mers. Il fut battu à son retour par une rude tempête, vers le Cap de Bonne-Espérance ; & le Vaisseau qu'il montoit fut si maltraité, que ses propres gens le presserent de passer sur un autre. Mais croïant sa présence nécessaire à la conservation des richesses qu'il avoit à bord, il demeura ferme dans son poste, & n'accepta, du secours qu'on lui offroit, que l'occasion d'écrire à la Compagnie, pour lui protester qu'au risque de sa vie & de celle de son Equipage, il s'efforceroit de sauver son Navire & sa cargaison. A cette généreuse déclaration, dont on a rapporté les termes, il joignit une apostille, d'autant plus remarquable, que son embarras n'eut pas le pouvoir de lui en faire perdre l'idée : « le passage aux Indes Orientales, » écrivit-il, est à soixante-deux degrés trente minutes au Nord-Ouest de l'Amérique.

trente lieues. De Matflo & Delgoi jusqu'au Golfe, où ils navigerent presque sur tous les Rhumbs de la Boussole, vingt-deux lieues. Du Golfe à Colgoi, route Ouest-Nord-Ouest, dix-huit lieues. De Colgoi à la Pointe orientale de Candnoës, route Ouest-Nord-Ouest, vingt lieues. De Candnoës au côté occidental de la Mer Blanche, route Ouest-Nord-Ouest, quarante lieues. Du côté occidental de la Mer Blanche jusqu'aux sept Iles, route Nord-Ouest, quatorze lieues. Des sept Iles jusqu'au bout occidental de Kilduin ; route Nord-Ouest, vingt lieues. De Kilduin au lieu où Jean Cornelisz vint joindre les deux Bâtimens, route Nord-Ouest quart-de l'Ouest, sept lieues. Du même lieu jusqu'à Kola, dix-huit lieues. Total, depuis la Hute de la Nouvelle Zemble, trois cens quatre-vingt-une lieues.

(80) Le Journal n'explique pas mieux qui étoit ce Cornelisz.

(81) Voïez le Tome VI. de ce Recueil.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Une assurance si positive, dans des circonstances de cette nature, & de la part d'un Homme dont on connoissoit le caractere (82), fit une impression extraordinaire à Londres. Ellis juge même que l'Apostille, n'étant liée à rien dans sa Lettre, devoit être une réponse qui se rapportoit à ses instructions. Mais indépendamment de cette conjecture, il paroît certain que ce fut sur l'avis de Lancaster, que la Compagnie de Russie & celle de Turquie se déterminerent à faire partir deux Vaisseaux, pour la découverte du passage au Nord-Ouest.

NOUVEAUX VOÏAGES AU NORD-OUEST WEIMOUTH 1602.

Le Capitaine Georges Weimouth, Commandant de cette Expédition (83), partit le 2 Mai 1602, à bord de *la Découverte*, Navire de soixante-dix Tonneaux, avec un autre, nommé *l'Aide de Dieu*, de soixante, & commandé par Jean *Drew*. Le 28 de Juin, se trouvant par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude, il reconnut le Cap de Warwick, & de fortes raisons lui firent juger que cette Terre étoit une Ile. Dans cette supposition, il conclut que le Golfe de Lumley, & celui qui en est le plus proche au Midi, devoient nécessairement aboutir à quelque Mer : & comme le courant, dans cet endroit, porte droit à l'Ouest, il en inféra qu'on devoit raisonnablement y espérer un passage. Il observa aussi que tout le Païs de l'Amérique étoit coupé dans cette partie. Mais le 19 de Juillet, ses gens mutinés demanderent absolument leur retour; avec offre néanmoins, s'il vouloit tenter la découverte par les soixante ou cinquante-sept degrés, à la faveur du vent de Nord-Ouest qu'ils avoient alors, d'en courir volontiers le risque avec lui. Il étoit à soixante-huit degrés cinquante-trois minutes, & l'Equipage refusoit absolument d'avancer plus loin. Le 26, il se trouva par les soixante-un degrés quarante minutes, à l'entrée d'un Golfe, où s'étant avancé l'espace de cent lieues au Sud, les glaces l'embarrasserent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté, que par le Détroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, & le grand nombre de Malades qu'il avoit sur les deux Bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 d'Août, au Port de Darmouth.

VOÏAGES D'HUDSON.

Ce Voïage, dont il n'y avoit rien à conclure au fond, pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques; & toute la Nation Angloise sembloit n'attendre qu'un Homme, dont le mérite répondît à la grandeur de l'Entreprise. Il se présenta dans le célebre Hudson, dont Ellis rend ce témoignage au nom de toute sa Patrie ; » que jamais personne n'entendit jamais mieux le métier de la Mer; que » son courage étoit à l'épreuve de tous les évenemens, & que son appli- » cation fut infatigable. Ce fameux Avanturier prit des engagemens avec une Compagnie de Négocians distingués, qui s'étoient associés en général, pour la découverte d'un passage plus court aux Indes Orientales, soit par le Nord, ou par le Nord-Est, ou par le Nord-Ouest, & répondit du succès par une de ces trois routes. On ne trouve point, remarque Ellis, dans aucun des Mémoires qui sont venus jusqu'à nous, de Compagnie qui ait jamais fait tant de dépenses dans la même vûe, & qui les ait soutenues si constamment.

(82) Ses services furent récompensés, dans la suite, par la Dignité de Chevalier.
(83) Son Journal est dans la Collection de Purchas.

HUDSON. I. VOÏAGE. 1607.

Le premier, Voïage qu'Hudson, fit à son service, fut pour découvrir un passage aux Indes Orientales droit au Nord. Il n'y emploïa pas plus de quatre mois & demi ; & cette Expédition mérite plusieurs remarques. Le jour de son départ fut le premier de Mai 1607. Le 13 de Juin, il découvrit une Terre, qui paroît être une partie de la Côte orientale du Groenland. Il en vit une autre, le 21 du même mois, par les soixante-treize degrés ; & ne prenant des noms que dans ses espérances, il lui donna celui de *Hold with hope*, c'est-à-dire *Tiens-bon*. Il y trouva le tems beau & temperé, au lieu qu'à soixante-trois degrés il l'avoit eu extrêmement froid. Le 27, il étoit à la hauteur de soixante-dix-huit degrés, & le tems y étoit le même ; mais le 2 de Juillet, à la même latitude, il le trouva extrêmement froid. Le 8, au même degré, il eut un grand calme. La Mer étoit sans glace, mais il rencontra une quantité considérable de Bois flotté. Il observa qu'une Mer bleue, ou couleur d'azur, étoit ordinairement embarrassée de glaces, mais qu'étant verte elle n'en avoit aucune. Le 14, son Contre-Maître & son Bosseman, qui descendirent à terre par les quatre-vingt degrés vingt-trois minutes, se trouverent sur la Côte de *Spitzberg*, ou du Groenland. Ils y découvrirent des traces de Bestiaux. Ils virent quelques Oiseaux aquatiques, & deux ruisseaux d'eau douce, dont l'eau étoit chaude. Le Soleil, observé à minuit, se trouvoit élevé audessus de l'Horizon de dix degrés quarante minutes. Hudson s'avança jusqu'à près des quatre-vingt-deux degrés ; il auroit été plus loin, si les glaces ne l'eussent arrêté. Ensuite, poussant au Nord-Ouest, il tenta de revenir par le Détroit de Davis ; mais n'y trouvant pas la Mer moins inaccessible, il revint le 15 de Septembre.

II. VOÏAGE.

On ne lui laissa point un long repos. Dès l'année suivante, on lui proposa de chercher un passage au Nord-Est. Il se mit en Mer le 21 d'Avril, & ses premieres recherches se firent entre le Spitzberg & la Nouvelle Zemble : mais étant arrêté par les glaces, il côtoïa cette derniere Baie, qui fut moins rigoureuse pour lui qu'elle ne l'avoit été pour les Hollandois. Il conçut même quelque espérance de trouver un autre passage que celui qui étoit connu sous le nom de Weigats : ensuite renonçant à cette idée, il quitta sa route, pour tenter le passage au Nord-Ouest par le Golfe de Lumley. Mais il reconnut bientôt que la saison étoit trop avancée ; & remettant son entreprise à l'année suivante, il prit le parti de retourner en Angleterre où il rentra le 26 d'Août.

On ne trouve aucun éclaircissement, sur les raisons qui lui firent quitter presqu'aussi-tôt sa Patrie. Ellis fait entendre que sa Compagnie fut mécontente des pertes continuelles qu'elle avoit essuïées, sans en avoir tiré le moindre avantage ; & que pour la dédommager de ses frais, il chercha le moïen de la servir par des secours Etrangers. On ne comprend point comment elle auroit pû tirer quelque utilité du succès d'autrui : mais quelque jugement qu'on doive porter des motifs d'Hudson, il est certain qu'aïant offert ses services aux Hollandois, sa réputation les fit accepter, & que la Compagnie d'Amsterdam lui fournit en 1609 un Vaisseau bien pourvu de munitions, pour chercher un passage, soit par le Nord-Est ou par le Nord Ouest. Aussi la Relation de ce troisième Voïage ne se trouve-t'elle que dans les Recueils Hollandois.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hudson. III. Voïage. 1609.

Hudson fit voiles du Texel le 6 d'Avril, & doubla le Cap de Norvege le 5 de Mai. Ensuite il prit sa route vers la Nouvelle Zemble, le long des Côtes Septentrionales. Les Bancs de glace, dont il trouva cette Mer couverte, lui firent perdre tout-d'un-coup l'espérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son Equipage étoit un mélange d'Anglois & de Hollandois, dont la plûpart, aïant fait le voïage des Indes Orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, & qui d'ailleurs s'accordoient fort mal entr'eux. Il leur fit deux propositions : la premiere, d'aller vers les Côtes de l'Amérique, par les quarante degrés, fondé sur des Mémoires & des Cartes que le Capitaine Smith (84) lui avoit envoïées de la Virginie, & par lesquelles il paroissoit qu'on pouvoit esperer un passage dans les Mers Occidentales, par un Détroit que Smith supposoit autour de cette Colonie (85). L'autre proposition étoit de chercher ce passage par le Détroit de Davis. On est surpris de lire dans ce Journal, que ce fut le second de ces deux projets qui fut approuvé, & de trouver aussi-tôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'Ile de Faro, Hudson tourna vers le Sud jusqu'aux quarante-quatre degrés, où il relâcha le 18 de Juillet sur la Côte du Continent, pour se faire un nouveau Mât de Misene. Il y fit quelques échanges avec les Habitans, pour des Pelleteries ; mais ses gens s'étant attiré leur haine, & craignant de n'être pas les plus forts, l'obligerent de remettre à la voile le 26, & tinrent la Mer jusqu'au 3 d'Aoûr, qu'ils prirent encore terre par les trente-sept degrés quarante-cinq minutes : ensuite, rangeant la Côte jusqu'à quarante degrés quarante minutes, ils trouverent, entre deux Caps, une grande Riviere (86), qu'ils remonterent dans la Chaloupe l'espace de cinquante lieues. Enfin ils s'avancerent jusqu'aux quarante-deux degrés quarante minutes ; mais, les provisions commençant à leur manquer, ils reprirent le large, & dans le Conseil qu'ils tinrent sur leur route, les opinions furent différentes. Le Contre-Maître, qui étoit Hollandois, vouloit hiverner en Terre-Neuve, pour retourner l'année suivante à la recherche du Passage par le Nord-Ouest. Hudson fut d'avis contraire, dans la crainte que son Equipage, qui l'avoit déja menacé, ne continuât de se mutiner, & que la difficulté de trouver des vivres ne le mît hors d'état de reprendre sa navigation. Il proposa d'aller passer l'Hiver en Irlande, & tout le monde parut y consentir : mais, les Anglois aïant changé d'opinion, en se rapprochant de leur Patrie, on relâcha le 7 de Novembre à Darmouth.

Le Contre-Maître Hollandois ne manqua point de donner avis aux Directeurs, de ce qui s'étoit passé dans cette vaine Expédition ; & l'unique fruit, qu'Hudson en tira pour ses vûes, fut l'accommodement qu'on a rapporté dans un autre article (87). Il offrit ensuite à la Compagnie Hol-

(84) Le même, dont on a donné les Voïages dans le Tome précédent.

(85) Ces Mémoires & ces Cartes de Smith devoient être du premier Voiage des Anglois à la Virginie, c'est-à-dire de 1584 ; car on ne peut supposer que depuis vingt-cinq ans ils ne fussent pas revenus de la fausse opinion qu'on leur attribue ici.

(86) Elle en conserve le nom de Riviere d'Hudson.

(87) Voïez le Tome précédent, article de l'Etablissement des Anglois, pag. 459. Il est assez surprenant qu'Ellis ne dise pas un mot de l'engagement d'Hudson au service des Hollandois, & qu'en parlant de ce troisieme Voïage il ne fasse pas connoître en quel nom il fut entrepris.

landoise de faire un nouveau Voïage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occasion de renouer avec son ancienne Compagnie Angloise : mais elle exigea, pour fondement du Traité, que dans une nouvelle entreprise au Nord-Ouest il prît à bord, en qualité d'Assistant, *Coleburne*, habile Marin, qu'elle croioit propre à guider ses résolutions. C'est à cette fatale clause qu'on attribue ses malheurs, par l'influence qu'elle eut sur sa conduite & sur les dispositions de son Equipage.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Hudson. 1610.

IV. Voïage.

Il partit de Blackwall, le 17 d'Avril ; & sans attendre que son Vaisseau fût sorti de la Tamise, il saisit la premiere occasion de se défaire de Coleburne, en le renvoïant à Londres, avec une Lettre dans laquelle il s'efforçoit de justifier cet étrange procédé : à la fin de Mai, il arriva sur la Côte d'Islande, où il entra dans un Port, du côté de l'Ouest ; & sous des prétextes qui se rapportoient à Coleburne, ses gens y formerent un complot, qu'il n'eut pas peu de peine à dissiper. Cependant, apres les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Islande le 1 de Juin ; & le 9 du même mois, il compta d'avoir passé le Détroit de Frobisher. Le 15, il reconnut le Païs que Davis avoit nommé *la Désolation* ; & le 24, il entra dans le Détroit qui a pris son nom depuis. Le 8 de Juillet, à soixante degrés, il donna le nom de *Desir provoqué* au Païs qu'il vit au Sud du Détroit. Il se trouva, le 11, entre plusieurs Iles qu'il appella les *Iles de la Merci de Dieu*. La Marée y montoit de plus de quatre brasses, & s'y trouvoit pleine à huit heures, dans la Nouvelle Lune : il observa que le flux venoit du Nord. On étoit alors par les soixante-deux degrés neuf minutes de latitude. Après avoir passé le Détroit, le 3 d'Août, il donna au Cap, qui est l'extrêmité du passage vers l'Orient, le nom de *Cap Wolstenholme* ; & le nom de *Cap Diggs*, à celui qui est du côté de l'Occident : ensuite, poussant jusqu'au fond de la Baie, il visita fort soigneusement toute la Côte occidentale, jusqu'au commencement de Septembre. Son Contre-Maître, dont le nom étoit Kobert *Yvett*, ne cessant d'exciter des mutineries dans l'Equipage, il le dépouilla de son office, & cette rigueur ne fit qu'irriter les Mécontens. Cependant il continua de visiter la Baie, dans la vûe apparemment de chercher un lieu propre au dessein qu'il avoit d'y passer l'Hiver. Il en trouva un, au commencement de Novembre, vers le Sud-Ouest, & le Vaisseau y fut mis à sec.

On étoit parti de Londres avec des provisions pour six mois ; & ce terme étant expiré, il est difficile de concevoir quelles pouvoient être les espérances d'Hudson, dans un Païs dont il connoissoit la sterilité. Aussi se vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'Hiver fit passer un grand nombre d'Oiseaux, qui le sauverent du dernier excès de la faim, & qui aiderent à prolonger le peu de biscuit qui restoit à bord. On ajoute, pour excuser une si haute imprudence, que si ses gens eurent beaucoup à souffrir, il porta lui-même sa part de la misere. A l'arrivée du Printems, il courut la Côte pendant neuf jours, pour chercher quelques Sauvages dont il pût tirer des vivres. Mais, ne trouvant rien qui convînt à sa situation, il revint au Vaisseau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il distribua, dans l'Equipage, le Bis-

1611.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. 1611. IV. VOÏAGE.

Triste fort d'Hudson.

cuit qu'on avoit conservé. Il regla les Appointemens & les Certificats, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleuroit à chaudes larmes, de l'infortune de ses gens & de la sienne.

Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avoient juré sa perte. Un Scélerat, nommé *Henri Green*, auquel il avoit sauvé la vie à Londres, en lui donnant une retraite dans sa Maison, & l'envoïant à bord de son Vaisseau sans la participation des Propriétaires, avoit conspiré contre lui avec Yvett & d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils se saisirent du Capitaine, de Jean Hudson, son Fils, qui étoit encore dans la premiere jeunesse, de James Woodhouse, Mathématicien, qui faisoit le voïage en qualité de Volontaire, du Charpentier & de cinq autres; ils les mirent dans la Chaloupe, sans provisions & sans armes, & les abandonnerent cruellement dans cette affreuse Contrée, pour y périr de misere ou par la barbarie des Sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort: mais on sait qu'ils furent vangés par la Justice du Ciel. Les Rebelles, qui partirent avec le Vaisseau, reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritoient. Green, & deux des complices, furent tués dans une rencontre qu'ils firent des Sauvages. Yvett, qui avoit fait plusieurs voïages avec Hudson, & qui étoit la principale cause du désastre, mourut à bord, d'une maladie fort douloureuse; & le reste de l'Equipage ne rentra dans sa Patrie, qu'après avoir essuïé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par l'Ecrivain du Vaisseau, nommé Abscuc Pricket, qu'on soupçonna, autant que tout autre, d'avoir trempé dans une action si noire, mais qu'une protection puissante déroba au châtiment avec tous ses Compagnons. D'ailleurs il eut l'art, à son retour, de se rendre nécessaire, en rapportant à la Compagnie que la Marée dont on s'étoit servi pour remettre le Vaisseau à flot, par les soixante-deux degrés de latitude, venoit directement de l'Ouest. Ce récit donna de nouvelles espérances aux Directeurs, qui résolurent sur-le-champ de faire un nouvel essai, & de sauver en même-tems le malheureux Hudson, s'il étoit encore en vie.

VOÏAGES DE THOMAS BUTTON. 1612.

On choisit pour cette noble entreprise, Thomas Button, Officier d'une naissance & d'une habileté distinguées, qui étoit alors au service du Prince Henri, & que ses services firent élever dans la suite à d'autres honneurs. On lui donna deux Vaisseaux, l'un nommé *la Résolution*, qu'il monta lui-même, l'autre appellé *la découverte*, dont le commandement fut donné au Capitaine *Ingram*; & ces deux Bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de Mai 1612. Il entra dans le Détroit d'Hudson, au Sud des Iles de la Résolution, où il demeura quelque tems pris dans les glaces: mais s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'Ile de Diggs, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours, pour faire équiper une Pinasse, dont il avoit apporté les matériaux d'Angleterre; & pénétrant à l'Ouest, il découvrit une Terre qu'il nomma *Cary-Swan's-nest* (86). Delà, tournant au Sud-

(87 C'est-à-dire *Porte-nids de Cigne*; apparemment parcequ'on y avoit trouvé quelques nids de ces Oiseaux.

Ouest,

Oueſt, il vit, par les ſoixante degrés quarante minutes de latitude, le Païs auquel il donna le nom de *Hopes-Chelked*, c'eſt-à-dire, *Eſpérances manquées*. Une groſſe tempête, qu'il eſſuïa dans ce dangereux Parage, & qui le jetta vers le Sud, l'obligea de chercher un Port. Il entra, le 15 d'Août, dans une Anſe, au Nord d'une Riviere qu'il nomma le Port Nelſon, du nom d'un de ſes principaux Officiers, qu'il enterra ſur la rive. Dans la réſolution d'y paſſer l'Hiver, il plaça le plus petit de ſes Vaiſſeaux devant le ſien, & les fortifia tous deux d'un Pilotis de Sapins, renforcé de terre, pour ſe garantir de la nége, des glaces, des pluies & des flots. Il ſe tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; & ſes ſoins ne furent pas moins conſtans pour la ſanté de ſes Equipages. Cependant il perdit quantité de Matelots; & lui-même, il ſouffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'Hiver, qui fut extrêmement rude.

On regrette qu'il n'ait pas donné au Public le Journal exact & ſuivi de ſon Voïage; d'autant plus qu'il l'avoit dreſſé avec beaucoup d'application (87). Ellis ne fait pas difficulté d'aſſurer, qu'aïant conçu, ſur ſes obſervations, une forte eſpérance de parvenir à la découverte du Paſſage, & n'en voulant partager l'honneur avec perſonne, il ſe crut intéreſſé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de ſon entrepriſe eſt tiré de divers Mémoires, ſortis de différentes mains, où l'on trouve de plus, que malgré la rigueur de l'Hiver, les eaux du Port Nelſon ne furent pas priſes avant le 16 de Février; ce qu'on attribue aux changemens preſque journaliers des vents. Il paroît auſſi que Button n'eut pas de peine à ſe garantir de la faim, puiſqu'on lit dans les mêmes Mémoires, que pendant le cours de cet Hiver, ſes Equipages tuerent au moins dix-huit cens douzaines de Perdrix & d'autres Oiſeaux. Il avoit avec lui pluſieurs perſonnes d'une expérience & d'une capacité ſupérieures: tels étoient *Nelſon*, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ſes précautions; *Ingram*, qui commandoit le ſecond Vaiſſeau; *Gibbons*, dont Button diſoit lui-même, qu'il n'y avoit jamais eu de plus habile Marin; Robert *Hawbridge*, dont on a quelques remarques ſur ce Voïage; & Joſias Hobart, Pilote de la Réſolution. Ce fut Hawbridge, qui, par ſes obſervations ſur la Marée aux Iles des Sauvages, trouva qu'elle venoit du Sud-Eſt, & qu'elle montoit trois braſſes. Pendant tout l'Hiver, Button eut la ſage politique d'occuper utilement ſes Officiers, pour leur ôter toute occaſion de murmure, en leur faiſant éviter l'inaction, dont ils auroient peut-être abuſé. Il emploïa les uns à meſurer les routes & les diſtances, les autres à tenir compte des variations du tems, des degrés du froid, & des autres phénomenes de l'air. Il les mit dans la néceſſité de s'appliquer tous, en leur propoſant des Queſtions, auxquelles ils étoient obligés de répondre (88).

(87) Fox a publié, dans ſon Journal, l'abregé d'une partie du Regître de Button, qu'il avoit eu de Thomas Roe.

(88) On nous en a conſervé quelques-unes: » Que peut-on faire, dans le lieu où » nous ſommes, lorſque le dégel arrivera? » & quelle eſt la meilleure méthode pour » réuſſir dans la recherche de la Découverte, » auſſi-tôt que nous ſerons en état de partir? Hobart fit la réponſe ſuivante: » ſur

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

Quoique la Riviere eût commencé à s'ouvrir vers le 21 d'Avril, Button ne remit en Mer que plus de deux mois aprés. Il visita la Côte occidentale de la Baie, en donnant aux lieux les plus remarquables, des noms qu'ils conservent encore. La Baie, où il avoit passé l'Hiver, prit le sien; & le Païs voisin fut nommé la Nouvelle Galle. Hobart, trouvant à soixante degrés de latitude, un courant de Marée fort rapide, qui alloit tantôt à l'Est & tantôt à l'Ouest, marqua ce lieu dans sa Carte par le nom de *Hobart's hope*, l'Espérance de Hobart. La plus grande hauteur, au Nord, où l'on croit que Button ait pénétré, est le soixante-cinquiéme degré. On ignore le tems de son retour; mais il revint fort satisfait de ses Observations, qui regardoient principalement les Marées, & persuadé de la possibilité d'un passage au Nord-Ouest (89).

VOÏAGE DE GIBBONS. 1614.

Gibbons, son Parent & son Favori, fut emploïé à la même recherche, en 1614, & fut moins content de son Voïage. Il manqua l'entrée du Détroit d'Hudson. Il fut entraîné, par les glaces, dans une Baie qui fut nommée *Gibbon's-hole*, Trou de Gibbons, à cinquante-sept degrés de latitude, au Nord-Est du Continent. Il y fut retenu vingt semaines entieres, dans un continuel danger; & son Vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'il ne l'avoit formée que sur les instructions de son Ami.

BYLETH & BAFFIN. 1615.

L'année suivante offre une Expédition beaucoup plus célebre, entreprise par la même Compagnie, que l'inutilité de sa dépense n'étoit pas capable de rebuter. Robert *Byleth*, qui avoit été des trois derniers Voïages, fut choisi pour commander *la Découverte*, Navire de cinquante-cinq Tonneaux, & reçut pour Pilote le fameux Guillaume *Baffin*, dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 d'Avril; & dès le 6 de Mai, ils reconnurent le Groenland, à l'Est du Cap *Farewell*. Le 27, ils passerent les Iles de la Résolution. Dans un bon Havre, qu'ils trouverent au Nord de ces Iles, ils observerent que la Marée venoit d'Est-Sud-Est; aux Iles des Sauvages, ils rencontrerent un grand nombre d'Habitans du Païs, avec lesquels ils entrerent en Commerce. Leur

» la premiere question, mon avis est, si » Dieu nous donne des forces, de suivre cette Riviere avant que de la quitter, pour » savoir jusqu'où elle peut être remontée, » & pour rencontrer peut-être quelques Habitans dont nous puissions tirer des lumieres : à l'égard du profit, je ne crois » point qu'on en puisse faire ici. Je répons, » sur la seconde question, qu'il faut chercher vers le Nord, autour de ce Païs occidental, jusqu'à ce que nous trouvions » un parage où la Marée vienne du côté » de l'Ouest, pousser alors notre route contre cette Marée, & chercher de ce côté » le passage; car, à mon avis, les Marées » que nous avons eues du côté de l'Est ne » sont que des courans, venus de quelque » Promontoire situé au Nord des Côtes, & » formés par la situation de l'embouchure » des Rivieres. Si nous pouvions une fois » découvrir ces Promontoires, nous trouverions que la Marée y vient de l'Ouest. C'est » mon sentiment, dans lequel je persisterai » jusqu'à ce qu'il soit détruit par des raisons plus fortes. Les bons Juges, observe Ellis, reconnoissent aujourd'hui que cet Homme pensoit juste, & que sa méthode est la seule qui soit conforme au bon sens.

(89) La mort du Prince Henri, son Protecteur, l'empêcha de faire un autre Voïage; mais il engagea *Briggs*, fameux Mathématicien à parler au Roi Jacques, pour lui communiquer ses lumieres : il auroit mieux fait de les communiquer au Public, en publiant son Journal.

Journal, qui met ces Iles à soixante-deux degrés trente minutes de latitude, y fait monter aussi haut la Marée, qu'aux Iles de la Résolution. Delà pénétrant toujours à l'Ouest, ils découvrirent, par les soixante quatre degrés, une Ile qu'ils nommerent *Mill-Island*, Ile du Moulin, parceque la glace y paroissoit comme moulue : la Marée y venoit du Sud-Est. Le 10 de Juillet, ils virent la terre à l'Ouest, & la Marée y venoit du Nord. Ils en conçurent tant d'espérance pour le passage, qu'ils donnerent à cet endroit le nom de *Cap Comfort*, Cap de Consolation, à soixante-cinq degrés de latitude, & quatre-vingt-six degrés dix minutes de longitude de Londres. Mais après avoir doublé le Cap & s'être avancé douze ou treize lieues, ils virent que la Côte tournoit au Nord-Est à l'Est; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, & mouillerent le 9 de Septembre dans la Rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul Homme.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Byleth et Baffin. 1615.

1616.

Ce Voïage fit rappeller, aux deux Avanturiers, qu'il n'y avoit point de succès à se promettre par la Baie d'Hudson (90). Mais ne regrettant que les six mois qu'ils y avoient emploïés, ils proposerent à leur Compagnie de les équiper pour une autre Expédition, par le Détroit de Davis : on leur rendit le même Vaisseau, sur lequel aïant mis à la voile le 26 de Mars 1616, ils entrerent dans ce Détroit le 14 de Mai. Mais en arrivant par les soixante-douze degrés vingt minutes de latitude, ils commencerent à désespérer du passage, par la seule raison que la Marée y étoit si basse qu'elle ne montoit pas au-dessus de huit ou neuf piés, & qu'elle n'avoit même aucun courant régulier. La grosse Marée de la Nouvelle Lune y commençoit un quart après neuf heures, & le flux venoit du Sud. A la même hauteur, ils reconnurent le Cap d'Espérance de Sanderson, qui étoit le plus haut point du Nord où Davis avoit poussé sa route. Baffin observe, dans son Journal, que ce Voïageur pût y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la Mer sans glaces, & le passage fort large; mais il répete que la nature de la Marée & du courant devoit les détruire.

Cependant Byleth n'en continua pas moins sa route. Il arriva, au commencement de Juin, par les soixante-douze degrés quarante-cinq minutes, sous une petite Ile qu'il nomma *Women's-Island*, Ile des Femmes, parcequ'il y trouva deux ou trois Femmes, des Tentes & des Canots. Les glaces, qui l'incommodoient beaucoup, l'obligerent, le 12, d'entrer dans un Port où les Sauvages lui apporterent quantité de peaux & de cornes (91); ce qui la fit nommer *Horn-Sound*, Sond de Cornes. Après y avoir passé quelques jours, il remit en Mer, malgré l'incommodité des glaces; & le 1 de Juillet il trouva la Mer libre, par les soixante-quinze degrés quarante minutes. Ici, les espérances de Baffin se ranimerent. On doubla, le 3, un beau Cap à soixante-seize degrés trente-cinq minutes, qui reçut le nom de Cap de Diggs, à l'honneur d'un des principaux Chefs de la Compagnie Angloise. On passa devant un beau Sond, qui fut nommé *Woolstenholme Sound*, du nom d'un autre Directeur. Le 5, on le trouva dans

(90) Ellis observe qu'il avoit sondé l'endroit le moins propre pour le passage.
(91) De Licornes de Mer, suivant le Journal.

VOIAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

un autre Sond, à soixante-dix-sept degrés trente minutes ; il fut nommé *Whale's-Sound*, Sond des Baleines, parcequ'on y vit un grand nombre de ces Animaux.

BYLETH ET BAFFIN. 1616.

Byleth & Baffin s'avancerent ensuite vers un quatrieme Sond, qui s'étend au-delà des soixante-dix-huit degrés, & qu'ils nommerent Sond de Smith ; il est à l'extrêmité d'une Baie, qui reçut le nom de *Baffin's-Bay*, Baie de Baffin, & qu'Ellis fait commencer au Cap de Sanderson. Tous ces lieux sont sur la Côte orientale de ce Continent, le même que Frobisher, ou plutôt la Reine Elisabeth, avoit nommé *Meta incognita*, & qui n'est en effet que la Côte Orientale du Groenland : ils rencontrerent une prodigieuse quantité de Baleines dans le Sond de Smith, plus grandes qu'ils n'en avoient jamais vû dans aucune Mer. La déclinaison de l'Aiguille, dans cette Baie, alla jusqu'à cinquante-six degrés, c'est-à-dire plus de cinq points vers l'Ouest ; & Baffin assure que c'est la plus grande qu'on ait jamais observée.

En faisant roûte vers l'Ouest, ils découvrirent plusieurs Iles, qui furent nommées *Cary's Islands*, Iles de Cary ; & le premier Sond, qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'*Alderman Jones's Sound*. Le 12, ils arriverent par les soixante-quatorze degrés, dans un autre Sond, qu'ils nommerent *Lancaster's Sound*. Baffin ne cessa point de suivre la Côte Occidentale du Détroit de Davis, jusqu'au 27, où reconnoissant les Iles de Cumberland, il désespera de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les Malades étoient en grand nombre à bord. On fit route vers la Côte de Groenland, & l'on entra dans le Port de Cockin, à soixante-cinq degrés quarante-cinq minutes. La haute Marée de la Nouvelle Lune y commençoit à sept heures, & montoit plus de dix-huit piés. Une grande abondance de Bistorte, que ce Port offroit pour le soulagement des Malades, les mit bientôt en état de souffrir la Mer, & l'on arriva, le 30 d'Août, à la Rade de Douvres.

Byleth, dans une Lettre fort sensée, qu'il écrivit au Directeur Woolstenholme, déclara positivement qu'on ne devoit rien espérer, pour la découverte du passage, par le Détroit de Davis. Il ajoutoit que d'ailleurs, on ne pouvoit trouver de lieu plus propre à la Pêche des Saumons, des Vaches marines & des Baleines ; & l'expérience l'a vérifié, puisque les Hollandois y ont établi une Pêche annuelle, qui leur a produit d'immenses richesses. Baffin ne parût pas moins persuadé que le passage ne pouvoit être dans le Détroit de Davis : mais il demeura dans l'opinion qu'il en existoit un au Nord-Ouest ; & jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il perdit aux Indes Orientales après avoir été blessé au siége d'Ormuz, il persista dans ce sentiment.

VOIAGE DE FOX. 1631.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie Angloise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle étoit occupée d'autres soins. Cependant il restoit, en Angleterre, une forte impression des raisonnemens de Davis, de Gilbert, d'Hudson & de Baffin. Un Particulier, nommé *Lucas Fox*, Homme né pour la Mer, en faisoit l'unique sujet de ses méditations, & ne cessoit point d'en conférer avec ceux qui avoient été emploïés aux Voïages pré-

cédens. Il prit soin de recueillir toutes les Cartes & tous les Journaux de ces Expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zele le fit connoitre des plus célebres Mathématiciens, qui s'engagerent à lui procurer un Vaisseau du Roi, pour recommencer les tentatives. Ils présenterent, en 1630, une savante Requête au Roi Charles I; & ce Prince ne rejetta point des sollicitations si graves. Cependant la saison trop avancée lui aïant fait remettre l'exécution de l'entreprise à l'année suivante, Briggs, un des principaux Mathématiciens, mourut dans l'intervalle; & les espérances de Fox demeurerent suspendues. D'un autre côté, quelques Négocians de Bristol, sollicités par un Officier de Mer, avoient formé le même projet. Ils proposerent, aux Amis de Fox, de s'associer avec eux, en faisant partir un Vaisseau dans la même vue, à condition que les uns & les autres auroient une part égale au profit de la Découverte, auquel des deux Vaisseaux que cette faveur fût réservée. Leur proposition fut acceptée. Vers le même tems, Thomas *Roe*, déja célebre dans ce Recueil (92), arriva de Suede; où son mérite l'avoit fait emploïer (93), & prit tant d'affection pour Fox; que l'aïant présenté à la Cour, il y fit renaître en sa faveur un dessein qui sembloit abandonné. On lui donna des instructions, avec une Carte où toutes les découvertes étoient rassemblées; & le Roi même, paroissant compter sur le succès d'un Voïage entrepris sous ses auspices, le chargea d'une Lettre pour l'Empereur du Japon.

Le Vaisseau, qui lui fut confié, étoit une Pinasse Roïale, nommée *le Charles*, de vingt tonneaux, avec vingt-deux Hommes d'Equipage & des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 de Mai 1631; & le 15 de Juin, il étoit à cinquante-huit degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Il entra, le 22, dans le Détroit d'Hudson; ensuite, après avoir passé le Païs que Button avoit nommé Carys-Swan-s-nest, il arriva, par les soixante-quatre degrés une minute, à la Côte qui avoit reçu du même Voïageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna celui de *Thomas Roe's welcome*, Bienvenue de Thomas Roe, qu'elle a continué de porter. C'est une Ile, dont les terres sont entrecoupées de Montagnes. Le tems étoit beau; c'est-à-dire que la Mer étoit sans glaces, & la terre déchargée des néges. La Côte, qui paroissoit fort saine, ressembloit par ses inégalités aux Promontoires de l'Océan, & la Marée y montoit de quatre brasses. Fox, passant delà au Sud-Ouest, découvrit par les soixante-trois degrés trente-sept minutes un grand Cap au Sud, avec de petites Iles. Dans la même route, & plus au Sud, il rencontra une Ile, par les soixante-trois degrés, à laquelle il donna le nom de *Cobham Brocke*. Le 30, à dix lieues de Cobham Brooke, il vit une autre Ile, qui fut nommée *Dun-Fox Island*, où la Marée venoit du Nord-Est & montoit d'environ douze piés. A soixante-deux degrés cinq minutes, il se trouva entre plusieurs petites Iles, qu'il nomma les *Mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignoit du Welcome, moins la Marée paroissoit monter. A la fin, dit-il, elle devint presqu'imperceptible, & cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 d'Août, il rencontra le Vaisseau associé, commandé par

(92) Voïez, ci-dessus, son Voïage dans l'Indoustan, Tom. IX.

(93) En qualité d'Ambassadeur d'Angleterre.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FOX. 1631.

le Capitaine James. Il eut une longue conférence avec cet Officier, qui étoit celui dont les Négocians de Brest avoient écouté les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut que, par le courant de la Marée & par les courses des Baleines, il paroissoit vraisemblable que le passage étoit dans le Welcome de Thomas Roe, ou Ne-Ultra de Button. Au commencement d'Octobre, il repassa le Détroit d'Hudson; & d'heureux vents le ramenerent aux Dunes à la fin du mois.

La Relation de son Voïage, qu'il publia aussi-tôt, fut dédiée au Roi: il y établit, comme un point incontestable, que les hautes Marées, qu'il avoit rencontrées au Welcome, ne pouvoient absolument venir par le Détroit d'Hudson, mais qu'elles devoient y être amenées par quelque Mer Orientale, ou par celle qui porte le nom de Mer du Sud. Il y trace judicieusement leur cours, en observant que celle qui vient par le Détroit d'Hudson monte à son entrée, c'est-à-dire aux Iles de Résolution, cinq brasses en allant & venant. Il ajoute que suivant le Journal d'Hudson, elle montoit à l'Ile de la Merci de Dieu un peu plus de quatre brasses; que lui-même, il avoit trouvé, à soixante-quatre degrés dix minutes de latitude, que venant du Nord elle y montoit plus de vingt piés, dans le tems même des basses eaux, & qu'en rasant toujours cette Côte occidentale il l'avoit vûe diminuer peu à peu jusqu'au Port Nelson, où elle ne montoit que neuf piés. Delà il conclut que si l'on considere la distance, qui est de deux cens cinquante lieues en montant, & les obstacles que la Marée rencontre en chemin parmi tant d'Iles & de Bas-fonds, il doit paroître inconcevable que de si prodigieuses quantités d'eau puissent se retrouver de douze en douze heures, sans être remplacées par celles de quelque grande Mer. Sur ces principes, non-seulement Fox assure que le Passage existe réellement, mais il n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il, une large ouverture, dans un climat temperé; ce qu'il fonde sur sa propre expérience, aïant observé que plus il montoit vers le Nord de la Baie d'Hudson, plus il trouvoit le tems chaud & la Mer dégagée de glaces.

VOÏAGE DE JAMES.

Le Capitaine James, qui étoit parti dans le même tems, pour la même découverte, ne manquoit point d'esprit, ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avoit point assez d'expérience des voïages du Nord, pour commander une Expédition de cette nature. Il entra dans le Détroit d'Hudson, vers le milieu de Juin, & les glaces lui causerent beaucoup d'embarras. Il en fait un long récit, qu'on n'accuse point d'exagération; mais on rejette ses disgraces sur lui-même, parcequ'il avoit perdu trop de tems au fond de la Baie, où, malgré la conférence qu'il avoit eue avec Fox, il résolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ses espérances, l'émulation contribua plus que tout le reste à l'arrêter dans cette Mer, pour y pousser ses recherches au Printems.

Le lieu qu'il choisit, fut l'Ile de Charleton, à cinquante-deux degrés de Latitude. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'Octobre, lorsque les néges vinrent à tomber avec un froid excessif. Cependant la Mer ne fut prise de la gelée qu'au milieu de Décembre; mais le froid aïant continué avec la même rigueur jusqu'au milieu d'Avril, on juge

qu'il dût être insupportable pour des Gens qui n'avoient d'autre asyle qu'une Tente, couverte des voiles du Vaisseau, & qui trouvoient à peine, dans l'Ile, quelques broussailles pour faire du feu. Quel état, pour un Hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces, longtems après qu'elles furent fondues sur les Côtes de la Baie! Le 29 d'Avril, il tomba de la pluie pendant tout le jour; & la nége étoit fondue le 3 de Mai dans plusieurs endroits de l'Ile. Le tems étoit chaud, le 13, pendant le jour; mais il geloit encore toutes les nuits. Le 25, les glaces, s'étant fendues sur toute la Baie, flottoient autour du Vaisseau. Le 30, il n'en restoit plus entre le Vaisseau & l'Ile; & l'on s'apperçut, le même jour, que la terre commençoit à pousser. Cependant la Mer étoit encore pleine de glaçons le 13 de Juin. Il n'en faisoit pas moins chaud, & l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la Baie se trouva ouverte le 19; & les glaces furent poussées vers le Nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au Nord-Ouest, & visita cette partie de la Côte qui est à la hauteur de l'Ile de Marbre. Ensuite, faisant route vers le Continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'Ile de Nottingham. Mais on approchoit déja de la fin d'Août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses Gens, se disposa au retour, & sortit assez heureusement du Détroit d'Hudson. Cependant il n'arriva que le 22 d'Octobre au Port de Bristol.

La Relation, qu'il publia de son Voïage, contient des observations curieuses (94) : mais il paroît que les difficultés qu'il avoit essuïées l'avoient fait changer d'opinion sur la réalité d'un passage au Nord-Ouest. Il déclare positivement que le fruit de ses travaux étoit d'avoir reconnu, » ou qu'il n'y avoit aucun passage, ou que s'il y en avoit un, il devoit » être si mal situé, qu'il y auroit peu d'utilité à le découvrir (95) «. Son

(94) L'usage que le célebre Boyle en a fait dans ses Ouvrages a donné un grand relief au Journal de James.

(95) Il fonde ses doutes sur trois raisons. » Il y a une Marée constante, qui entre » dans le Détroit d'Hudson, & le flux vient » toujours du côté de l'Est : à mesure qu'il » avance, il s'altere, & ne tient plus le » tems de la Marée de la pleine Mer. La » même chose arrive lorsqu'il entre dans » des Baies & des Bas-fonds, où il est in» terrompu & renversé par des demies Ma» rées. 2°. Il n'y a point ici de petits Pois» sons, tels que des Merlus &c. Il y en a » fort peu de grands. On n'y trouve pas, » non plus, sur la Côte, des os de Balei» nes, de Vaches marines & d'autres grands » Poissons, ni aucune sorte de Bois flotté. » 3° Par les soixante-cinq degrés trente » minutes, on voit les glaces couchées sur » toute la Mer, en forme de bandes, & » je suis persuadé, dit James, que les Bas» fonds & les petites Baies en font les Ma» trices. S'il y avoit quelque Mer au-delà, » elles seroient toutes brisées en morceaux, » comme il arrive lorsqu'elles passent par » le Détroit en se jettant dans la Mer qui » est vers l'Est. Il ajoute, comme un qua» trieme argument, » que les glaces ont leur » issue vers l'Est, & que c'est par-là qu'el» les se déchargent, de ce côté, dans le Dé» troit d'Hudson.

Les Partisans du passage ont répondu au premier de ces faits, qu'il est juste, mais qu'il ne fait rien à la question ; & que si James eût sondé la Marée au Welcome de Thomas Roe, ce qu'il n'avoit pas fait, il auroit été convaincu, par les raisons mêmes qu'il allegue ici, qu'elle ne pouvoit venir de l'Océan Atlantique. Au second fait, on répond aussi qu'il est vrai, & que la conclusion en est juste; mais on ne l'accorde que pour la partie de la Baie que James a visitée. Fox trouva aux environs du Welcome quantité de petits Poissons, comme de grands. Or, non-seulement la raison de James tombe pour les parties qu'il n'a pas visitées, mais elle y détruit sa conclusion;

témoignage, & l'effraïante peinture qu'il faisoit de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglois pour les Découvertes, qu'ils demeurent près de trente ans dans l'inaction.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

VOÏAGES DES DANOIS.

JEAN MUNK. *1619.*

En *1619*, les Danois avoient formé quelques entreprises dans la même vue. On ne parle point des Voïages qu'ils avoient faits en Islande & dans le Groenland, qui étoient connues fort anciennement (96), & qui n'appartiennent point à cet article : mais sous le regne de Christian IV, un Capitaine Danois, nommé *Munk*, entreprit de chercher un passage aux Indes Orientales par le Détroit d'Hudson, & partit avec deux Vaisseaux, le 19 de Mai *1619*. Le 20 de Juin, il reconnut le Cap de Farewell, au Midi du Groenland. Là, prenant sa route de l'Ouest au Nord, il trouva quantité de glaces, qu'il sut éviter; il entra dans le Détroit d'Hudson, qu'il nomma le *Détroit de Christian*; & relâchant sur la Côte de Groenland, dans une Ile, qui s'y trouvoit habitée (97), il y prit des Renes, & la nomma *Reen-Sund*, c'est-à-dire, le Détroit, ou le Sond des Rênes. Le Port, où il passa quelques jours, après y avoir arboré le nom & les armes du Roi son Maître, fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 de Juillet. Les orages & les glaces l'obligerent de se mettre à couvert, le 28, entre deux Iles, où il faillit de périr dans le Port même. Ce Détroit, dont il prit aussi possession, en y laissant le nom & les armes du Roi, reçut le nom de *Hare-Sund*, Détroit des Lievres, parcequ'il avoit vu quantité de ces Animaux dans une des Iles voisines. Le 9 d'Août, il fit voile vers l'Ouest-Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Ouest. Une grande Ile, couverte de nége, qu'il rencontra sur la Côte Méridionale du grand Détroit, fut nommée *Suceland*. Le 10, il porta de l'Ouest au Nord; mais l'épaisseur du brouillard lui déroba la vue de la Terre, quoiqu'en cet endroit la largeur du Détroit ne soit que de seize lieues. Enfin, il entra dans la Baie d'Hudson, qu'il nomma, en Latin, *Mare Novum*, Mer Nouvelle, & *Mare Christianum*, Mer Christiane. Le premier de ces deux noms fut donné proprement à la partie Septentrionale, & le second à la Méridionale. La route de l'Est-Nord-Ouest, qu'il s'efforça de tenir, le conduisit jusqu'aux soixante-

car s'il est vrai qu'on doive désesperer du passage, dans les lieux où ces signes ne se trouvent point, il s'ensuit qu'on peut l'espérer partout où ils se trouvent. A l'égard du troisieme fait, James suppose que les parties les plus Septentrionales de la Baie, qu'il n'avoit pas visitées, sont extrêmement prises de glaces; au lieu que par la Relation de Fox il paroît qu'il y a moins de glaces vers le Nord, & qu'au contraire les glaces des parties méridionales de la Baie sont brisées en morceaux & chassées par les grandes masses d'eau qui viennent du Nord; ce qui, dans ses principes mêmes, prouve qu'il doit y avoir une communication avec quelque autre Mer. Enfin l'on répond au quatrieme, que comme le flux des Marées entraîne avec lui quantité de glaces, par le Détroit, dans la Baie d'Hudson, il est naturel qu'il en sorte beaucoup par le reflux, comme celles qui se sont formées dans la Baie en sortent aussi par le même endroit.

(96) Le Continuateur de Pufendorf cite un Acte de Louis le Débonnaire, daté d'Aix-la-Chapelle, le 15 Mai 834, où l'Islande & le Groenland sont expressément nommées. C'est un Privilége accordé à l'Eglise de Hambourg, & l'on y lit : *Danorum, Suecorum, Norveon, terra Gronlandon, Halingalandon, Islandon, Seredevindon, & omnium septentrionalium & orientalium Nationum, magnum cælestis gratiæ prædicationis sive adquisitionis patefecit ostium.* Tom. II. chap. 10. p. 413.

(97) C'est-à-dire, sans doute, qu'il y trouva quelques Esquimaux errans, car on ne leur connoît point d'Habitations fixes.

trois

trois degrés vingt minutes, où se trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de passer l'Hiver dans un Port qu'il nomma *Munken's-Winter Haven*, c'est-à-dire le Port d'Hiver de Munk; & la Contrée voisine reçut le nom de Nouveau Dannemark.

Munk. 1619.

Ce Port, où il étoit arrivé le 7 de Septembre, est à l'embouchure d'une Riviere, qu'il voulut reconnoître : mais il n'y fit pas plus d'une lieue & demie, sans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques Soldats, avec lesquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines, & d'autres preuves que le Païs n'étoit pas sans Habitans. Cependant, n'aïant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible course, qu'une grande quantité de Gibier, qui servit à lui épargner ses vivres. Il fit une grosse provision pour l'Hiver; ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, sans en excepter l'eau-de-vie, se gelerent jusqu'au fond, & briserent tous leurs tonneaux & leurs vases. Les maladies, surtout le Scorbut, attaquerent les Equipages de ses deux Vaisseaux, dont l'un étoit de quarante-huit hommes, & l'autre de seize. Ils se trouverent tous hors d'état de s'entre-secourir, & la mortalité devint presque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui avoient survécu sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignoit à tant de miseres; & les forces manquoient aux plus résolus, pour tuer des Animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affoiblissement, se trouva seul dans sa hute, si mal, qu'il n'y attendoit plus que la mort. Cependant, aïant repris courage, il sortit de sa hute pour chercher ses Compagnons : il n'en trouva que deux; le reste étoit mort. Ces trois hommes s'encouragerent mutuellement. Ils gratterent la nége, sous laquelle ils trouverent, comme les Rênes, des herbes & des racines qui les ranimerent. Ensuite la pêche & la chasse leur donnerent une nourriture plus forte. Le beau tems, qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, & leur rendit assez de courage pour entreprendre de repasser en Dannemark. Ils abandonnerent leur grand Vaisseau, dont la manœuvre excedoit les forces de trois hommes, & se livrerent sur l'autre à la protection du Ciel. Le Port, où ils avoient passé cet affreux Hiver, reçut le nom de *Jons Munk's Bay*, c'est-à-dire, Baie de Jean Munk. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arriverent au Cap de Farewell, d'où ils entrerent dans l'Ocean. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils aborderent, le 25 de Septembre, en Norwege; & d'autres dangers, qu'ils coururent dans le Port, ne les empêcherent point d'y descendre heureusement.

1620.

Ils furent reçus, en Dannemark, comme des gens sortis du tombeau; & le récit de leurs avantures n'aïant pû causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin, Munk lui-même, à force de réfléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, & résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un Vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes, qui s'associerent en sa faveur. Tout étoit prêt pour sa navigation; lorsqu'en prenant congé de la Cour, on lui parla de

sa premiere entreprise ; & le Roi, l'exhortant à bien faire, attribua la perte de son équipage à sa mauvaise conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible, répondit moins respectueusement qu'il ne l'auroit dû ; & le Roi, oubliant la modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux Capitaine. Il se retira desespéré, se mit au lit, rejetta toute sorte de consolation & de nourriture, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompense d'un Homme, dont la Baie d'Hudson conservera longtems le nom dans ses Ports & Rivieres.

VOÏAGE DES ESPAGNOLS. D'AGUILAR. 1602.

C'est ici l'occasion, annoncée dans le Tome Xe. de ce Recueil, de rappeller un voïage des Espagnols, entrepris en 1602, pour continuer la découverte des Côtes au-delà du Cap de Mendocin (98), dernier terme de leurs Navigations au Nord (99). De trois Vaisseaux qui furent emploïés à cette expédition, & qui s'avancerent ensemble jusqu'aux trente-huit ou trente-neuf degrés de Latitude Septentrionale, où ils trouverent un bon Port, qu'ils nommerent le Port de *Monterey*, l'un reprit, delà, vers la Nouvelle Espagne. Les deux autres continuerent leur route jusqu'aux quarante-deux degrés ; & l'un des deux ne passa point le Cap blanc de Saint Sebastien (1), nom qu'ils donnerent à un Cap qu'ils trouverent à cette hauteur, un peu au-delà du Cap Mendocin, qu'on place à quarante-un degrés & demi de Latitude. Mais le troisieme, qui n'étoit qu'une Frégate, nommée *les Trois Rois*, continua sa navigation : & le 19 Janvier 1603, Martin d'Aguilar, qui la commandoit, trouva qu'à la Latitude de quarante-trois degrés, la Côte tournoit au Nord-Est. Il vit, à cette hauteur, une Riviere, ou un Détroit très navigable, dont les bords étoient couverts d'une grande quan-

(98) Ainsi nommé, à l'honneur d'Antoine de Mendoce, premier Viceroi de la Nouvelle Espagne : il fut découvert alors par trois Vaisseaux, dans leur retour des Philippines. *Voïez* ci-dessus les Voïages de Dampier.

(99) Cependant on lit dans Purchas, qu'un Pilote au Service d'Espagne, nommé Jean *de Fuen*, parvint en 1592, dans une petite Caravelle, à la hauteur de quarante-sept degrés, où il trouva que la Terre tournoit au Nord-Est, avec une grande ouverture entre les quarante-sept & quarante-huit degrés. Il y entra, y fit voile pendant plusieurs jours, & trouva que la Terre tournoit encore, quelquefois Nord-Ouest, Nord-Est & Nord, Est même & Sud-Est. Il y vit plusieurs Iles ; entr'autres, une grande à l'entrée, sur la Côte Nord-Ouest, avec un rocher très haut, semblable à une Colomne. Enfin, aïant trouvé cette Mer fort étendue de tout sens, & large de quarante lieues dans l'embouchure du Détroit par lequel il étoit entré, il pénétra si loin, qu'il se crut arrivé dans la Mer du Nord, & par conséquent avoir achevé la Découverte pour laquelle il étoit envoïé ; ce qui le détermina aussi-tôt à retourner vers la Nouvelle Espagne, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état de résister aux Sauvages, dont il craignoit les attaques. On lui promit des récompenses, qu'il ne reçut, ni à Mexico, ni à Madrid ; & son chagrin l'aïant fait fuir d'Espagne, pour se retirer dans sa Patrie, il fut rencontré à Venise, par Michel *Lock*, Navigateur Anglois, qui lui offrit plus de faveur à la Cour de la Reine Elisabeth. Mais la mort lui ôta le pouvoir d'en profiter. *Collect. de Purchas, T. III. p.* 849. On lit aussi dans la *Monarch. Ind.* de Torquemada (l. 5. ch. 45.) » que » Philippe s'étoit déterminé à faire dé» couvrir les côtes de Californie, sur l'avis » que certains Etrangers lui avoient donné, » qu'ils avoient passé de la Mer du Nord à » celle du Sud, par le Détroit d'Anian &c. M. de l'Ile, qui adopte ces récits, jusqu'à les avoir pris pour une partie des fondemens de ses nouvelles Cartes, a promis des éclaircissemens sur ce prétendu Détroit d'Anian, dont on sait que l'existence passe pour fort douteuse.

JEAN DE FUSN, 1592.

(1) Cap blanc, parcequ'il est proche de plusieurs Montagnes couvertes de nége.

tité d'arbres : mais la violence des vagues & la rapidité des Courans ne lui aïant pas permis d'y entrer, il prit aussi le parti de retourner vers Acapulco, parceque ses instructions ne portoient pas qu'il allât plus loin au Nord.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

D'Aguilar. 1603.

Ceux, qui sont persuadés de l'existence d'une Mer de l'Ouest, regardent aujourd'hui cette ouverture, & celle dont on vient de parler dans une Note, comme ses entrées dans la Mer du Sud. Mais il paroît que les Espagnols demeurerent persuadés qu'elles communiquoient à la Mer du Nord. Après avoir différé quelque tems à vérifier cette Mer, par une politique facile à pénétrer, les entreprises des Anglois, des Hollandois & des Danois qui pouvoient leur en dérober la gloire & les avantages par la Mer du Nord, exciterent enfin leur jalousie, & leur firent prendre, en 1640, la résolution d'achever ce qu'ils se flattoient d'avoir heureusement commencé par la Mer du Sud. C'est du moins ce qu'ils semblent avouer euxmêmes dans la Relation suivante, que M. De l'Ile a donnée en François (2), sur une traduction que les Anglois en avoient publiée dans leur Langue, en 1708. Il reste, à la vérité, quelques doutes sur l'authenticité de cette Piéce : mais divers suffrages d'un grand poids, les preuves que M. De l'Ile a recueillies en sa faveur (3), & celles, qu'il fait encore espérer, ne permettent pas du moins de la croire étrangere à ce Recueil. On renvoie, pour l'éclaircissement, aux nouvelles Cartes & aux Mémoires. Il suffit de la représenter telle que M. De l'Ile l'a donnée, c'est-à-dire avec ses corrections, & sans rien changer à la forme de l'original ; distinction qu'elle mérite par sa singularité (4).

Voïage de l'Amiral de Fonte. 1640.

Les Vicerois de la Nouvelle Espagne & du Pérou aïant été avertis, par la Cour d'Espagne, que les différentes tentatives des Anglois, tant celles qui se firent sous le regne de la Reine Elisabeth & du Roi Jacques, que celles du Capitaine Hudson & du Capitaine James, dans la seconde, la troisieme & la quatrieme année du regne de Charles I, avoient été renouvellées en 1639 (5), quatorzieme année du même Roi Charles, par quelques habiles Navigateurs de Boston, dans la Nouvelle Angleterre : moi, Amiral de Fonté, je reçus ordre d'Espagne & des Vicerois, d'équiper quatre Vaisseaux de guerre, & nous nous mîmes en Mer, au Callao de Lima, le 3 d'Avril 1640 ; moi, l'Amiral Barthelemi de Fonté, dans le Vaisseau le *Saint-Esprit* ; le Vice-Amiral Dom Diego Penelossa, dans le Vaisseau la *Sainte Lucie* ; Pedro *Bernardo*, dans le Vaisseau le *Rosaire*, & Philippe *de Ronquillo*, dans le *Roi Philippe*.

Le 7 d'Avril, à cinq heures du soir, aïant fait deux cens lieues, nous arrivâmes à la hauteur de Saint Helene, au bord de la Baie de Guayaquil, & à deux degrés de Latitude Méridionale. Nous jettâmes l'ancre au Port de Sainte Helene, au-dedans du Cap, où chaque Equipage se pourvut abon-

(2) Dans ses Mémoires publiés à Paris en 1753, sous le titre de *Nouvelle Carte des Découvertes*, &c.

(3) *Ibidem*.

(4) Elle porte pour titre, dans les termes de M. de l'Ile : » Lettre écrite par l'Amiral » Barthelemi de Fonte, alors Amiral de la » Nouv. Espag. & du Perou, à présent Prince » du Chili, dans laquelle il rend compte » de ce qu'il y a de plus important dans » son Journal, depuis le Callao de Lima » au Pérou, & de ses recherches pour dé» couvrir s'il y a quelque passage au Nord» Ouest de l'Océan Atlantique, dans la Mer » du Sud & à la grande Tartarie.

(5) Voiez ci-dessus.

damment d'une espece de bitume, ou de godron, d'une couleur obscure, tirant un peu sur le verd. C'est un excellent remede contre le scorbut & l'hydropisie. On s'en sert aussi pour espalmer les Vaisseaux; mais nous le prîmes pour remede. Il sort de la terre en bouillonnant.

Le 10, nous passâmes la Ligne Equinoxiale, à la vûe du Cap del Passao; & le jour suivant nous doublâmes celui de Saint François, par un degré sept minutes de latitude Septentrionale. Nous mouillâmes à l'embouchure de la Riviere de Sant'-Iago, à quatre-vingt lieues du Cap Saint François, à l'Est tirant au Sud. On y jetta les filets, & l'on prit une grande quantité de fort bons Poissons. Plusieurs personnes de chaque Bord descendirent au rivage, & tuerent un grand nombre de Chevres & de Porcs sauvages. D'autres acheterent, des Habitans du Païs, vingt douzaines de Coqs & de Poules d'Indes, des Canards & d'excellens fruits: c'étoit dans un Village, à deux lieues Espagnoles, ou six milles & demi de l'embouchure de la Riviere de Sant'-Iago, sur la gauche. On peut remonter cette Riviere avec de petits Vaisseaux, l'espace de quatorze lieues Espagnoles, environ Sud-Est de la Mer, & presqu'à moitié chemin de la belle Ville de Quito, qui est à vingt-deux minutes de latitude méridionale.

Le 16, nous fîmes voile, de la Riviere de Sant'-Iago, pour le Port & la Ville de Realejo, à trois cens vingt lieues Ouest-Nord-Ouest, un peu plus à l'Ouest, environ à onze degrés quatorze minutes de latitude Boréale, laissant à Bas-bord la Montagne de Saint Michel, & la Pointe de Cazamina à Stribord. Le Port de Realejo est très sûr: il est couvert, du côté de la Mer, par les Iles Ampallo & Mongreza, toutes deux bien peuplées de Naturels du Païs, & par trois autres Iles: c'est à Realejo qu'on bâtit les grands Vaisseaux, dans la Nouvelle Espagne. Il n'est éloigné que de quatre milles, par terre, du commencement du Lac Nicatagua, qui tombe dans la Mer du Nord à douze dégrés de latitude Septentrionale, près des Iles *del Grano*, ou de las Perlas. On trouve, aux environs de Realejo, une grande abondance de Bois ferme, des Cedres rougeâtres, & toute sorte de bois pour la construction des Vaisseaux. Nous y achetâmes quatre longues Chaloupes, bonnes voilieres, & construites exprès pour aller à voiles & à rames; chacune d'environ douze tonneaux, & de trente-deux piés de quille.

Le 26, nous fîmes voile de Realejo pour le Port de *Saragua*, ou plûtôt *Salagua*, & nous passâmes entre les Iles & les Bas-fonds de Chamilli. Ce Port est situé par les soixante-dix-sept degrés trente-une minutes, à quatre cens quatre-vingt lieues au Nord-Ouest-quart-à-l'Ouest, un peu à l'Ouest de Realejo. Dans la Ville de Salagua, & dans celle de Compostella, qui n'en est pas éloignée, nous engageâmes un Maître, & six de ces Matelots, qui font, avec les Naturels du Païs à l'Est de la Californie, le trafic des Perles, que ceux-ci pêchent sur un Banc situé par les vingt-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Nord du Banc de Saint Jean, qui est par les vingt-quatre degrés. Ce Banc est à vingt lieues Nord-Nord-Est du Cap Saint Luc, Pointe la plus Sud-Est de la Californie.

Ce Maître, que l'Amiral de Fonté avoit engagé avec son Vaisseau &

ſon Equipage, l'informa qu'à deux cens lieues au Nord du Cap Saint Luc, un flux venant du Nord rencontroit le flux venant du Sud, & qu'il étoit ſûr que la Californie étoit une Ile : ſur quoi, Dom Diego Peneloſſa, (Fils de la Sœur de Dom Louis de Haro, premier Miniſtre d'Eſpagne,) jeune Seigneur fort verſé dans la Coſmographie & la Navigation, entreprit de découvrir la vérité ; car on doutoit encore ſi la Californie étoit une Ile ou une Preſqu'Ile (6). Il avoit avec lui, outre ſon Vaiſſeau, les quatre Chaloupes achetées à Realejo, & le Maître engagé à Salagua avec les ſix Matelots.

L'Amiral de Fonté les quitta, en faiſant voile avec les trois autres Vaiſſeaux, entre les Iles de Chamilli, le 10 Mai 1640. Après avoir atteint la hauteur du Cap Abel, ſur la Côte Oueſt-Nord-Oueſt de la Californie, à 26 degrés de Latitude Septentrionale, & à cent ſoixante lieues Nord-Oueſt quart-Oueſt des Iles de Chamilli, il s'éleva un vent frais & conſtant du Sud-Sud-Eſt ; & du 26 Mai juſqu'au 14 Juin, l'Amiral arriva à la Riviere de *Los Reyes*, ſous la latitude de cinquante-trois degrés, ſans avoir eu l'occaſion de baiſſer la voile du Perroquet dans le cours de huit cens ſoixante-ſix lieues au Nord-Nord-Oueſt ; ſavoir quatre cens lieues du Port Abel au Cap Blanc, & quatre cens cinquante-ſix lieues de ce Cap à Rio de los Reyes. Le tems fut très beau, pendant ce trajet ; & l'on fit environ deux cens ſoixante lieues dans les Canaux qui ſerpentent entre les Iles de l'Archipel de Saint Lazare (ainſi nommé par l'Amiral de Fonté, qui en faiſoit le premier la Découverte) dans lequel ſes Chaloupes précédoient d'un mille, pour ſonder la profondeur de l'eau & reconnoître les Sables & les Rochers.

Le 21 Juin, l'Amiral dépêcha un de ſes Capitaines à Pedro Bernardo, pour lui donner ordre de remonter une belle Riviere, dont le courant eſt doux & l'eau profonde. Bernardo la remonta d'abord au Nord, enſuite au Nord-Eſt, puis au Nord, enfin au Nord-Oueſt, où il entra dans un Lac rempli d'Iles, dans lequel il trouva une grande Preſqu'Ile bien peuplée, dont les Habitans étoient d'un caractere doux & ſociable. Il nomma ce Lac Velaſco, & y laiſſa ſon Vaiſſeau. En remontant la Riviere, il trouva partout quatre, cinq, ſix, ſept, & huit braſſes d'eau. Les Rivieres, comme les Lacs, fourniſſoient en abondance, des Saumons, des Truites, & des Perches blanches, dont quelques unes avoient deux piés de long. Le Capitaine Bernardo prit, dans cet endroit, trois longues Chaloupes Indiennes, appellées en Langue du Païs *Periagos*, compoſées de deux gros arbres, & longues de cinquante à ſoixante piés. Après avoir laiſſé ſon Vaiſſeau dans le Lac Velaſco, il fit voile, dans ce Lac, cent quarante lieues à l'Oueſt, & enſuite quatre cens trente-ſix à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'aux ſoixante-dix-ſept degrés de latitude.

L'Amiral, après avoir dépêché Bernardo, pour découvrir la partie qui

(6) On ne trouve point le ſuccès de l'entrepriſe, dans la ſuite de cette Relation. M. de l'Ile promet là deſſus des éclairciſſemens. Mais nous avons déja remarqué qu'on ne doute plus aujourd'hui que la Californie ne ſoit une Preſqu'Ile ; dont le petit Iſthme eſt ſubmergé dans le tems des hautes Marées. Voy. le Voïage d'Ellis à la Baie d'Hudſon, Tom. I. pag. 215.

eſt au Nord & à l'Eſt de la Mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une Riviere fort navigable, qu'il nomma Rio de los Reyes, dont le lit étoit preſqu'au Nord-Eſt & changeoit pluſieurs fois de rhumb pendant ſoixante lieues. A marée baſſe, il trouva un Canal navigable, qui n'avoit pas moins de quatre à cinq braſſes de profondeur. La hauteur de l'eau dans les deux Rivieres, au tems de la Marée, eſt preſque la même : elle eſt de vingt-quatre piés, dans la Riviere de los Reyes, à la pleine & la nouvelle Lune. Ils (7) avoient avec eux deux Jéſuites, dont l'un accompagna le Capitaine Bernardo dans ſa découverte. Ces deux Religieux s'étoient avancés juſqu'aux ſoixante-ſix degrés de latitude Septentrionale dans leurs Miſſions, & avoient fait des obſervations fort curieuſes.

L'Amiral reçut, du Capitaine Bernardo, une Lettre datée le 27 de Juin 1640, dans laquelle cet Officier lui marquoit qu'aïant laiſſé ſon Vaiſſeau dans le Lac de Velaſco, entre l'Ile Bernardo & la Preſqu'Ile Conibaſſet, il deſcendoit une Riviere qui ſort du Lac, & qui a trois cataractes dans l'eſpace de quatre-vingt lieues, après quoi elle tombe dans la Mer de Tartarie à ſoixante-un degrés ; qu'il étoit accompagné du Jéſuite & de trente-ſix Naturels du Païs, dans trois de leurs Chaloupes, & de vingt Matelots Eſpagnols ; que la Côte s'étendoit vers le Nord-Eſt ; que les proviſions ne pouvoient pas leur manquer, le Païs étant abondant en trois ſortes de venaiſon, & la Mer, comme les Rivieres, étant fort poiſſonneuſe ; ſans compter qu'ils avoient avec eux du Pain, du Sel, de l'Huile & de l'Eau-de-vie : enfin qu'il feroit tous les efforts poſſibles pour le ſuccès de la Découverte. Lorſque cette Lettre fut apportée à l'Amiral, il étoit arrivé dans une Ville Indienne, nommée Conaſſet, au midi du Lac *Bello*. C'eſt un lieu fort agréable où les deux Jéſuites avoient paſſé deux ans dans leur Miſſion. L'Amiral entra dans le Lac avec ſes deux Vaiſſeaux, le 22 de Juin, une heure avant la haute Marée, à quatre ou cinq braſſes d'eau ; il n'y avoit alors, ni chute, ni cataracte. En général le Lac Bello n'avoit pas moins de ſix ou ſept braſſes d'eau. Il a une petite cataracte, juſqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement dans le Lac une heure & un quart avant la haute Marée. L'eau de la Riviere eſt douce au Port de l'Arena, à vingt lieues de l'embouchure ou de l'entrée de la Riviere de los Reyes. Cette Riviere abonde, comme le Lac, en Saumons, en Truites ſaumonées, en Brochets, en Mulets, & deux autres eſpeces d'excellens Poiſſons, qui lui ſont particulieres. L'Amiral aſſure que les Mulets de la Riviere de los Reyes & du Lac Bello ſont plus délicats, que dans aucun autre lieu du Monde.

Le 1 de Juillet, l'Amiral aïant laiſſé le reſte de ſes Vaiſſeaux dans un très bon Port du Lac Bello, ſous une belle Ile, vis-à-vis de la Ville de Conaſſet, fit voile dans la Riviere de *Parmentiers*, à laquelle il donna ce nom pour faire honneur à l'un de ſes Compagnons de Voïage, nom-

(7) Cet *Ils* ſe rapporte, ſans doute, aux Habitans de la Preſqu'Ile de Conibaſſet. Les deux Jéſuites, qu'on met ici ſur la ſcene, ne cauſent pas peu d'embarras. Comment leur Général, ou d'autres Supérieurs de leur Compagnie, n'auroient-ils pas eu quelque connoiſſance de cette Miſſion ? Ce ſilence eſt une objection à laquelle on n'a pas bien répondu.

mé Parmentiers, qui fit une exacte description de tout ce qui se présenta dans cette Riviere & aux environs. Nous passâmes, reprend-il ici directement, huit cataractes, qui avoient en tout trente-deux piés de hauteur perpendiculaire, depuis le Lac. Cette Riviere coule dans un grand Lac, que j'ai nommé le Lac de Fonté, où nous arrivâmes le 6 de Juillet, & qui a 160 lieues de long sur 60 de largeur. Sa longueur s'étend de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest. Il a vingt & trente, & même, en quelques endroits, soixante brasses de profondeur. Il abonde en Morues des meilleures espèces, larges & fort grasses. On y voit plusieurs grandes Iles, & dix petites, qui sont remplies d'arbrisseaux, & couvertes d'une mousse qui croît jusqu'à six ou sept piés de hauteur : elle sert à nourrir, en Hiver, une sorte de grands Cerfs, qui se nomment *Moose*, & d'autres Cerfs plus petits, tels que des Daims &c. Il s'y trouve, d'ailleurs, quantité d'Oiseaux sauvages, tels que des Coqs de Bruïere, des Gelinottes, des Coqs d'Inde, des Perdrix, & diverses sortes d'Oiseaux de Mer, surtout du côté du Sud. Une des grandes Iles, qui est très fertile & bien peuplée, produit d'excellens bois de charpente, tels que des Chênes, des Frênes & des Ormes. Les Sapins y sont fort hauts & fort gros.

Le 14 de Juillet, aïant fait voile de la Pointe Est-Nord-Est du Lac de Fonté, nous passâmes un Lac, que je nommai *Estrecho de Ronquillo*, Détroit de Ronquillo, & qui a trente-quatre lieues de longueur sur deux ou trois de largeur : sa profondeur est de vingt, vingt-six & vingt-huit brasses. Nous le passâmes en dix heures, par un vent frais & pendant le tems d'une Marée. Ensuite, tournant plus à l'Est, nous trouvâmes insensiblement le Païs plus mauvais, & tel qu'on le trouve, dans l'Amérique Septentrionale & Méridionale, depuis le trente-sixieme degré de latitude jusqu'aux extrémités du Nord & du Sud. La partie occidentale differe, non-seulement en fertilité, mais aussi en température de l'air, au moins de dix degrés : elle est plus chaude que celle de l'Est, suivant la remarque des plus habiles Espagnols, sous le regne de l'Empereur Charles-Quint, & de Philippe III.

Le 17, nous arrivâmes dans une Ville Indienne, dont les Habitans dirent à Parmentiers, notre Interprete, qu'il y avoit un grand Vaisseau peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais on n'en avoit vû jusqu'alors. Nous fimes voile vers ce Vaisseau, & nous y trouvâmes seulement un Homme âgé, avec un jeune Homme. Cet Homme étoit fort versé dans les Méchaniques. Mon second Contre-Maître & mon Canonier, qui étoient Anglois, & qui avoient été faits Prisonniers à Campeche, me dirent que le Vaisseau étoit venu de la Nouvelle Angleterre, d'une Ville qui se nomme Boston (8). Le 30, le Propriétaire du Vaisseau & tout l'Equipage étant revenus à bord, Shapely, leur Capitaine, m'apprit que le Propriétaire étoit Major Général de la Colonie des Matchusets, la plus grande de la Nouvelle Angleterre. Je crus devoir le traiter comme un galant Homme, en lui déclarant que malgré l'ordre que j'avois reçu, de saisir tous ceux qui cherchoient un passage au Nord-Ouest, ou

(8) Voïez les Remarques qui suivent ici cette Relation.

de l'Ouest dans la Mer du Sud, je voulois bien le regarder, lui & ses gens, comme des Marchands qui trafiquoient avec les Naturels du Païs, pour se procurer des Castors, des Loutres & d'autres Pelleteries. Là-dessus, il m'envoïa un présent de diverses provisions, dont je n'avois pas besoin. Je lui fis présent, à mon tour, d'une bague de Diamant qui me coûtoit douze cens piastres, & qu'il n'accepta qu'après s'être fait presser longtems. Je donnai aussi, au Capitaine Shapely, mille Piastres pour ses Cartes & ses Journaux; un quarteau de bon Vin du Pérou au Propriétaire, nommé Seymour *Gibbons*, & vingt Piastres à chacun de leurs Matelots, qui étoient au nombre de dix.

Le 6 d'Août, nous fîmes voile avec un très bon vent, qui nous fit arriver, avec l'aide du courant, à la premiere cataracte de la Riviere de Parmentiers. Le 11, aïant fait quatre-vingt-six lieues, je me trouvai, le 16, à la Côte méridionale du Lac Bello, à bord de nos Vaisseaux, devant la belle Ville de Conasset, où nous trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils avoient été traités avec beaucoup d'humanité, pendant mon absence; & le Capitaine Ronquillo y avoit répondu par sa conduite. Le 20, un Indien m'apporta une Lettre du Capitaine Bernardo, en date du premier d'Août, dans laquelle il m'apprenoit qu'il étoit de retour de son Expédition du Nord, & m'assuroit qu'il n'y avoit point de communication de la Mer Atlantique par le Détroit de Davis; parceque les Naturels du Païs aïant conduit un de ses Matelots à la tête de ce Détroit, il l'avoit vû terminé par un Lac d'eau douce, d'environ trente milles de circuit, par les quatre-vingt degrés de latitude Septentrionale; qu'il y avoit, vers le Nord, des Montagnes prodigieuses; qu'au Nord-Ouest du Lac la glace s'étendoit en Mer jusqu'à cent brasses de hauteur d'eau, & que cette glace pouvoit être là depuis la Création du Monde. Bernardo ajoutoit qu'il avoit fait voile de l'Ile *Basset* au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est-quart-à-l'Est, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés, où il avoit remarqué que la Terre s'étendoit au Nord, & qu'elle étoit couverte de glace.

Je reçus ensuite une seconde Lettre de Bernardo, datée de Minhauset, par laquelle il me marquoit qu'il étoit arrivé le 29 au Port de l'Arena, après avoir monté de vingt lieues la Riviere de los Reyes, & qu'il y attendoit mes ordres. Comme j'avois une bonne provision de Gibier & de Poisson, que Ronquillo avoit fait saler dans mon absence, & cent tonneaux de blé d'Inde, je fis voile le 2 de Septembre, accompagné de plusieurs Habitans de Conasset; & le 5 du même mois, à huit heures du matin, je jettai l'ancre entre Porto de l'Arena & Minhauset, dans la Riviere de los Reyes. Ensuite, descendant cette Riviere, je me trouvai dans la partie du Nord-Est de la Mer du Sud, d'où nous sommes retournés dans notre Païs, bien persuadés qu'il n'y avoit point de passage dans la Mer du Sud par le Nord-Ouest (9).

(9) Faisons parler, un moment, M. de l'Isle. » Aussi-tôt, dit-il, que j'eus publié en » François la Lettre de l'Amiral de Fonté, » on se récria sur sa nouveauté; & quel- » ques personnes ne la crurent pas authen- » tique, parcequ'elle n'avoit été traduite » que de l'Anglois. Cependant tout le mon- » de n'en a pas eu cette opinion. En An- » gleterre où elle est connue depuis l'année » 1708, y aïant été publiée, pour la pre-

DE FONTE. 1640.

Remarques sur la Relation de l'Amiral de Fonte.

Quelque jugement qu'on puisse porter de ce Journal & des preuves de M. de l'Ile, il paroît adopté par deux fameux Voïageurs Anglois, *Dobbs* & *Smith*, qui l'ont joint à leurs Relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des Païs au Nord-Ouest, & particulierement pour expliquer un trait fort singulier de la Relation de Jéremie, qu'on a déja rapporté à l'occasion de l'Etablissement François dans la Baie d'Hudson. L'Amiral de Fonte se montroit fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du Passage au Nord-Ouest, jusqu'au Voïage du Capitaine James, en 1631. Cette malheureuse Expédition aïant découragé les Anglois, leur ancienne ardeur passa aux Négocians de leurs Colonies, surtout à ceux du Canton des Matchusets & de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la Lettre de l'Amiral, que Seymout Gibbons, Major Général des Matchusets, équipa un Vaisseau, dont il donna la conduite au Capitaine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec dix Matelots. Shapely prit sa route par le Détroit d'Hudson, & parvint à la Côte occidentale de la Baie de ce nom, où il fut rencontré l'année suivante par l'Amiral de Fonte, qui étoit venu par la Mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Angleterre, parcequ'on n'y travailloit plus à la recherche du Passage par le Nord Ouest, ne fut connu que par la Lettre de l'Amiral de Fonte. Mais Dobbs, dans le Journal du Voïage qu'on lui verra faire en 1744, assure que suivant des informations

» miere fois, dans un Ouvrage périodique, » intitulé *Memoires des Curieux pour les* » *Mois d'Avril & de Mai*, d'habiles Navi- » gateurs, intéressées à ces connoissances » ont fait en Amérique des recherches qui » donnent de la vraisemblance au Voïage » de l'Amiral de Fonte. Il auroit fallu, » pour convaincre tout le monde de la réa- » lité de cette Relation, en montrer l'O- » riginal Espagnol : mais, est il impossible » que des raisons politiques aient engagé » la Cour d'Espagne à la supprimer. « Entre plusieurs autres raisons, qui ont déterminé M. de l'Ile en faveur de la Relation, la plus forte est que suivant toutes les connoissances Géographiques qu'il a pû acquérir de ces Païs, ils doivent être à peu près situés, dit-il, de la maniere qu'il les a représentés d'après l'Amiral de Fonte.

Il ajoute l'extrait d'une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, écrite d'Aranguez le 18 de Juin 1753, à MM. Bouguer & le Monnier de l'Académie des Sciences, en réponse à leurs demandes sur la Lettre de l'Amiral de Fonte. Cet Officier Espagnol, le même dont on a rapporté le Voïage au Pérou, répond qu'en 1742, lorsqu'il commandoit le Vaisseau Espagnol la Rose, à la Mer du Sud, il avoit sur son Bord un Lieutenant de Vaisseau, nommé Dom Manuel Morel, ancien Marin, qui lui avoit montré un Manuscrit dont M. d'Ulloa ne se rappelloit pas l'Auteur, mais qu'il croit Barthelemi de *Fuente* (*Fuente* est, en Espagnol, le même nom que *Fonte* en Portugais, & signifie Fontaine) ; qu'on y lisoit que sur l'ordre du Viceroi du Pérou, l'Auteur de ce Manuscrit avoit été au Nord de la Californie, pour chercher un passage de la Mer du Sud à celle du Nord ; mais qu'étant arrivé à une certaine latitude, dont M. d'Ulloa ne se souvenoit point, & n'aïant rien trouvé de conforme à ses espérances, il avoit fait route pour retourner au Port de Callao &c. M. d'Ulloa ajoute qu'il avoit eu une copie de cette Relation, mais qu'elle fut perdue lorsqu'il fut pris par les Anglois au retour de son Voïage. Il arrivera peut-être, observe M. de l'Ile, que la Relation prise à M. d'Ulloa sera traduite & publiée en Anglois, tandis qu'elle sera ignorée & qu'elle ne se retrouvera plus en Espagne, comme il est arrivé à celle de l'Amiral de Fonte.

Au reste, ce qu'on rapporte de la Lettre de M. d'Ulloa s'accorde avec ce qu'il avoit dit de vive voix, étant à Paris en 1750; avec cette différence, qu'alors il avoit dit positivement que la Relation qu'il avoit vue au Pérou & dont il avoit pris copie, étoit de l'Amiral de Fonte. *Nouvelles Cartes & Mémoires de M. de l'Ile. pp. 30 & 31.*

1640.

prises en Amérique, par l'ordre du Chevalier Charles Wager, on a trouvé qu'il y avoit alors une Famille de Shapely, qui demeuroit à Boston; ce qui donne beaucoup de poids à la Lettre de l'Amiral de Fonte. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni d'Angleterre, ce que devint le Vaisseau de Boston, après la rencontre de l'Amiral Espagnol; & cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un si petit Equipage, il peut avoir été surpris à son retour par les Esquimaux. L'Ecrivain de *la Californie*, Vaisseau commandé par le Capitaine Smith en 1746 & 1747, soupçonne que les gens de l'Equipage de Shapely furent ces six Matelots Anglois, qui, suivant la Relation de Jeremie, furent trouvés à l'embouchure de la Riviere de Bourbon. Ce Voïageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractere, que les six Anglois avoient été dégradés par un Vaisseau armé à Boston dans la Nouvelle Angleterre : il rapporte les circonstances de leur malheur. Etant arrivés fort tard à la Riviere de Bourbon, où ils mouillerent, leur Capitaine envoïa sa Chalouppe à terre, avec six Hommes, pour y chercher un lieu d'hivernement : mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendoient de la Riviere, entraînerent le Vaisseau, dont on n'a jamais sû le sort. L'Ecrivain de Smith ajoute que si l'on savoit l'année où les François, commandés alors par des Groseillers, arriverent à la Baie d'Hudson, il seroit aisé de combiner ces évenemens (10); qu'au reste il est vraisemblable que l'Equipage de Shapely, aïant rencontré un fort mauvais tems dans la Baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'Août, y chercha le moïen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle Angleterre; & qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'Amiral de Fonte pour son retour à Conasset, dûrent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjonctures se trouvent détruites par des dates constantes, que Dobbs ne devoit pas même ignorer (11), puisqu'elles se trouvent dans les Historiens Anglois comme dans les nôtres; & l'apparition de Shapely, dans une Ville Indienne qui répondoit à la Mer du Sud, est un phénomene, dont l'explication dépend encore de la découverte réelle du passage.

Il paroît si nécessaire de rapprocher, par quelque liaison, toutes les lumieres qui peuvent servir mutuellement à se fortifier, que nous ne continuerons point les recherches du Nord-Ouest, sans avoir rapporté celles qui

(10) Le P. de Charlevoix, qui rapporte, dans son Histoire de la Nouvelle France, le même passage de Jeremie sur les six Matelots Anglois, dégradés d'un Vaisseau de Boston, met à l'année 1681 la rencontre de ces Anglois par des Groseillers; ce qui ne convient pas avec le tems de l'Amiral de Fonte, qui est plus ancien de quarante-deux ans. Il paroît néanmoins que le P. de Charlevoix se trompe de quelques années, puisque les Patentes accordées à la Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson, qui suivirent le Voïage de des Groseillers, sont de 1669 : mais il n'en est pas moins vrai que les six Matelots dégradés & ceux de Shapely ne peuvent être les mêmes. On voit seulement, par d'autres Relations, qu'il venoit alors, à la Baie d'Hudson, des Vaisseaux de la Nouvelle comme de l'ancienne Angleterre.

(11) Il a poussé la prévention jusqu'à fixer le passage du Vaisseau de Boston par une des ouvertures qui se trouvent près d'un Golfe de la Baie d'Hudson, que les Anglois ont nommé *Wale Cove*; sur quoi Ellis observe que Dobbs auroit cru sa conjecture bien confirmée, s'il s'étoit souvenu que ce Golfe est situé précisément à la même latitude, que le Capitaine Lancaster avoit fixée, pour l'entrée du passage au Nord-Ouest.

furent reprises au Nord-Est dans l'intervalle. Les premieres furent celles de Jean *Wood*, Anglois, qui s'étant avancé en 1676 jusqu'aux soixante-seize degrés de latitude, y fit un triste naufrage, sur une Côte qu'il prit mal-à-propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle Zemble. Exposons, d'après lui-même, les raisons qui lui avoient fait renaître l'espoir de découvrir un passage par cette route :

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Voïage de Jean Wood. 1676.

La premiere, dit-il, étoit fondée sur le sentiment de Barensz. Cet habile Hollandois avoit cru, comme on l'a rapporté, que la distance entre la Nouvelle Zemble & le Groenland n'étant que de deux cens lieues, il devoit trouver une Mer ouverte & libre de glace, & par conséquent un passage, si du Cap Nord il tenoit la route Nord-Est entre ces deux Terres. Il étoit mort dans cette opinion, persuadé qu'à vingt lieues de la Côte il n'y avoit plus de glaces, & qu'ensuite on ne devoit être arrêté par aucun obstacle. Il n'avoit attribué le mauvais succès de ses entreprises, qu'au malheur qu'il avoit eu de suivre de trop près la Côte de la Nouvelle Zemble ; & s'il eut vêcu, sa résolution étoit de recommencer le même Voïage, pour suivre ses nouvelles vûes.

Ses motifs.

Ma seconde raison, continue Wood, étoit une Lettre écrite de Hollande, & publiée dans les Transactions Philosophiques, où l'on assure que le Czar Pierre aïant fait reconnoître la Nouvelle Zemble, on s'étoit assuré que cette Terre n'est point une Ile ; qu'elle fait partie du Continent de la Tartarie, & qu'au Nord il y a une Mer libre & ouverte. Ma quatrieme raison étoit tirée du Journal d'un Voïage de Batavia au Japon, publié en Hollande. Le Vaisseau, qui entreprit cette route, aïant fait naufrage sur la Côte de Corée, Presqu'Ile de la Chine, tout l'Equipage tomba dans la servitude : mais l'Auteur de la Relation se sauva au Japon, après seize ans d'esclavage, & rapporte que de tems en tems la Mer jette, sur les Côtes de Corée, des Baleines qui ont sur le dos des Harpons Anglois & Hollandois : un fait de cette nature ne laisseroit aucun doute du passage. La quatrieme raison m'avoit été fournie par Joseph *Moxons*, Homme de Mer Anglois, qui avoit entendu dire, à des Hollandois dignes de foi, qu'ils avoient été jusques sous le Pôle, & que la chaleur y étoit égale à celle d'Amsterdam en Eté. Ma cinquieme raison étoit fondée sur une Relation du Capitaine *Golden*, qui avoit fait plus de trente Voïages au Groenland. Il raconte qu'étant dans cette Contrée, il fit voiles, avec deux Vaisseaux Hollandois, à l'Est de l'Ile d'Edges, & que n'aïant point trouvé de Baleines sur cette Côte, les deux Hollandois résolurent d'aller plus loin au Nord, pour faire leur pêche entre les glaces : qu'après une séparation de quinze jours, ils revinrent le joindre, & l'assurerent qu'ils avoient été jusqu'au quatre-vingt-neuvieme degré de latitude, c'est-à-dire à un degré du Pôle ; & que là, ils avoient trouvé une Mer libre & sans glaces, ouverte, profonde, & semblable à celle de Biscaie. Golden paroissant douter de ce récit, les Hollandois lui montrerent les Journaux des deux Vaisseaux, qui attestoient le même fait, & qui s'accordoient presqu'entierement. Ma sixieme raison fut un témoignage oculaire du même Golden : il m'assura que tout le bois, que la Mer jette sur les Côte du Groenland, est rongé jusqu'à la moelle par des vers ma-

rins ; preuve inconteſtable qu'il vient d'un Païs plus chaud, car tout le monde ſait que les Vers ne rongent point dans un climat froid : or on ne peut ſuppoſer que ce Bois vienne d'ailleurs que du Païs de Jeſſo, ou du Japon, ou de quelque autre Terre voiſine. Enfin, ma ſeptieme raiſon étoit tirée d'un Journal, publié dans les Tranſactions Philoſophiques, du Voïage de deux Vaiſſeaux, qui, étant partis peu de tems auparavant pour la Découverte du Paſſage, avoient fait trois cens lieues à l'Eſt de la Nouvelle Zemble, & n'auroient pas manqué de ſuivre leur entrepriſe, ſi quelques différends, qui ſurvinrent entre les Propriétaires de ces deux Bâtimens, & les Agens de la Compagnie des Indes Orientales, dont l'intérêt n'étoit pas qu'elle réuſsît, ne l'euſſent fait échouer.

A ces ſept motifs, Wood avoit joint d'autres argumens, fondés, dit-il, ſur la raiſon & la nature. Il avoit conſideré premierement que près du Pôle Septentrional il pouvoit faire auſſi chaud en Eté, que ſous les cercles Polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en Hiver dans les Iles Britanniques. Le Soleil, n'aïant en Eté que vingt-trois degrés de hauteur près du Pôle, & y étant toujours au-deſſus de l'Horizon, dont il fait conſtamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur, à cette partie de l'Hemiſphere, qu'il n'en donne en Hiver à l'Angleterre ; où dans ſa plus haute élevation, c'eſt-à-dire à midi, il n'a que quinze degrés de hauteur, & ne ſe montre que pendant huit heures ſur l'Horizon. Wood jugeoit que le Soleil pouvoit y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du cercle Polaire, où, par la déclinaiſon du Soleil, le tems du refroidiſſement de l'air eſt à-peu-près égal au tems de ſon échauffement ; ce qui n'arrive pas ſous le Pôle. Il étoit confirmé dans cette opinion par le rapport de la plûpart de ceux qui avoient fait le Voïage du Groenland, & qui aſſuroient que plus on avance au Nord de cette Côte, plus on y trouve d'herbe & de pâturage, & par conſéquent plus d'Animaux.

Il jugeoit, en ſecond lieu, que s'il y avoit des brouillards dans ces dernieres latitudes, ce qui faiſoit ſa plus grande crainte, le vent n'y pouvoit pas être en même-tems d'une grande violence, parceque ſon effet ordinaire, dans tous les autres climats, eſt de diſſiper la brume ; de ſorte que dans ces deux ſuppoſitions, on y pouvoit mettre en panne, ou ne pas avancer beaucoup, juſqu'à ce que le vent ſe levât, & qu'on reconnût la route.

La plûpart des gens de Mer s'imaginent qu'en approchant du Pôle la déclinaiſon Septentrionale de l'aiguille doit ceſſer ; & ce Phénomene arriveroit, ſans doute, ſi le Pôle du Monde étoit le même que celui de l'Aiman : mais Wood étoit perſuadé, au contraire, que ces Pôles ſont différens, & ſont même éloignés l'un de l'autre ; de ſorte, dit-il, que ſi l'on ſavoit poſitivement où eſt le Pôle magnetique, on pourroit naviger ſous celui du Monde, en ſuppoſant que la Terre ou la glace n'y mît point d'obſtacle, pour y obſerver quelle ſeroit la variation.

Quelques années auparavant, Wood avoit fait une hypotheſe ſur le mouvement des deux Pôles magnetiques ; il ſe flattoit de l'avoir découvert, & par conſéquent la déclinaiſon de l'aiguille dans toutes les latitudes & les longitudes : mais aïant la modeſtie de reconnoître que toutes ſes expé-

riences ne pouvoient lui donner la certitude qu'il auroit acquise sous le Pôle du Monde, cette seule raison eut beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du Passage. Aussi, lorsqu'il eut exposé ses motifs à la Cour, avec une Carte du Pôle, dressée sur les Relations de tous les Navigateurs qui avoient entrepris la même recherche, il obtint sans difficulté une Frégate nommée le *Speed-well*, qui fut équipée aux frais du Roi.

Jean Wood. 1676.

Il partit le 28 de Mai 1676. Son Journal, jusqu'au 29 de Juin, jour de son naufrage, ne contient que des observations nautiques: mais il est terminé par quelques remarques, qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Son Départ.

Sa premiere idée, dit-il, fut de suivre, sans exception, le sentiment de Barensz, c'est-à-dire de porter droit au Nord-Est du Cap Nord, pour tomber entre le Groenland & la Nouvelle Zemble. Ainsi lorsqu'il eut gagné la Terre à l'Ouest du Cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins suivant le compas, & non tout-à-fait suivant la droite route, parcequ'en cet endroit on trouve quelque variation à l'Ouest. Trois jours après (12), il reconnut comme un Continent de glace, par les soixante-seize degrés de latitude, à la distance d'environ soixante lieues du Groenland, à l'Est. Il ne douta point que ce ne fût celle qui est jointe au Groenland; & s'imaginant que s'il alloit plus à l'Est il pourroit trouver une Mer libre, il rangea cette glace, qui couroit Est-Sud-Est, & refuïoit Ouest-Nord-Ouest. Presqu'à chaque lieue, il trouvoit un Cap de glace; & dès qu'il l'avoit doublé, il ne découvroit point de glace au Nord: mais après avoir porté au Nord-Est, quelquefois l'espace d'une heure, il en découvroit de nouvelles, qui l'obligeoient de changer sa direction. Cette manœuvre dura aussi long-tems qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une Mer libre, tantôt découragé par la vûe des nouvelles glaces, jusqu'à ce qu'enfin il perdit tout espoir, en appercevant la Nouvelle Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là, dit-il, il abjura l'opinion de Barensz, & toutes les Relations publiées par les Hollandois & les Anglois. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que s'il n'y a point de terres au Nord, par les quatre-vingt degrés de latitude, la Mer y est toujours gelée; & quand les glaces pourroient se transporter à dix degrés de plus au Sud, il faudroit, ajoute-t'il, des siecles entiers pour les faire fondre. Celles, qui bordent ce qu'il nomme le Continent de glace, n'ont pas plus d'un pié au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, elles ont plus de dix-huit piés d'épaisseur: d'où il conclut que dans la même proportion les Montagnes & les Caps qui sont sur le Continent de glace doivent toucher au fond, c'est-à-dire à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montoit pas à plus de soixante-dix brasses, qu'il y a de la terre au Nord, & que le grand Continent de glace qui se joint à la Côte peut avancer de vingt lieues au plus en Mer; enfin, que le Groenland & la Nouvelle Zemble ne sont qu'un même Continent. S'il y avoit un passage, on observeroit quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, & ceux qu'on ren-

(12) C'étoit le 22 de Juin.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

Naufrage de Wood.

contre portent à l'Est-Sud-Est, le long de la glace: ce n'est même qu'une petite Marée, qui monte d'environ huit piés.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéressante, & contient aussi d'utiles observations. Il se trouvoit, le 29 de Juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour, le tems fut embrumé, & le vent à l'Ouest. On avoit le Cap au Sud-Sud-Ouest, & par l'estime, on se croïoit à l'Ouest-Nord-Ouest de la Nouvelle Zemble: erreur qui fut la source du mal. Le Capitaine *Flawes*, qui avoit suivi le Speed-Well avec une Pinque nommée la *Prospere*, tira un coup de canon, pour avertir qu'on touchoit aux glaces. Cet avis faillit de causer tout à-la fois la perte des deux Bâtimens, par le danger où ils furent de s'entrechoquer, en s'efforçant de virer de bord: mais le Speed-Well fut le seul malheureux. Dans son mouvement, il toucha sur un écueil, tandis que la Pinque prit le large. Wood emploïa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les ressources de la navigation. Cependant, lorsqu'il n'attendoit plus que la mort, avec tout son Equipage, il fut un peu consolé par la vûe de la Terre, que la brume lui avoit dérobbée jusqu'alors. Quelques-uns de ses gens, qu'il y envoïa aussi-tôt dans la Chaloupe, pour chercher quelque moïen d'aborder, trouverent la Côte inaccessible; mais d'autres plus hardis, ou plus heureux, passerent sur des monts de glace & de nége, & descendirent au rivage. Il en coûta la vie à deux ou trois Hommes; & la Pinasse, à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu & de provisions, fut renversée par une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la Chaloupe étant revenue à bord, Wood eut la satisfaction d'y embarquer successivement tout ce qui lui restoit de monde (13), à l'exception d'un seul Matelot, qui fut laissé pour mort, & de prendre terre au travers des glaces. Le Vaisseau se brisa dès le jour suivant: mais un vent de Mer jetta au rivage quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'Eau-de-vie & de Farine; secours qui fut regardé comme une faveur du Ciel. En effet il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglois: mais la seule qui pût leur rester étoit de revoir la Pinque, qui pouvoit s'être brisée comme eux. Dans le doute, Wood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qu'il lui seroit possible. » Je résolus, » dit-il, de hausser de deux piés la Chaloupe, & d'y faire un Pont, des » débris que nous avions rassemblés, pour nous approcher de la Russie à » voiles & à rames. Mais comme elle ne pouvoit contenir que trente » Hommes, de soixante dix que nous étions encore, la plûpart furent al» larmés de mon dessein, & quelques-uns comploterent de la mettre en » pieces, pour courir tous la même fortune. Ils me proposoient d'entre» prendre le Voïage par terre: je leur représentai que les provisions nous » manquoient pour une si longue route, les munitions pour nous défen» dre des Bêtes féroces; & qu'avec ces secours mêmes, s'ils nous étoient

(13) Il raconte, avec complaisance, que malgré la grandeur du péril, ses gens, qui lui portoient beaucoup d'affection, le forcerent de s'embarquer le premier avec quelques autres, mais que dans le trajet, voïant que le Vaisseau commençoit à se renverser, il se hâta d'y retourner, après avoir mis à terre tout ce qu'il avoit avec lui, & qu'il sauva ceux qui lui avoient marqué tant d'attachement.

» descendus du Ciel, nous ne pouvions espérer de vaincre les difficultés » du chemin, telles que des Montagnes & des Vallées inaccessibles; sans » compter un grand nombre de Rivieres, qui nous arrêteroient à chaque » pas. Ainsi la Terre & la Mer nous refusoient également le passage; & » pour comble de malheur, le tems étoit si mauvais, que pendant neuf » jours nous n'eûmes que des brouillards, de la nége & de la pluie. Nous » touchions à l'extrêmité du désespoir; lorsque l'air s'éclaircissant, le 8 » de Juillet, nous découvrîmes avec une joie inexprimable la Pinque du » Capitaine Flawes. Un grand feu, que nous fîmes aussi tôt, lui fit soup- » çonner notre infortune. Il nous envoïa sa Chaloupe, qui nous trans- » porta successivement à bord. Mais avant que de m'embarquer, j'écrivis » une courte Relation de notre Voïage & du malheur qui nous étoit ar- » rivé; je l'enfermai dans une bouteille de verre, & je la suspendis à un » Poteau, dans le retranchement où nous avions été menacés de trouver » notre tombeau. La crainte d'être surpris, par de nouveaux brouillards, » nous y fit laisser tout ce que nous avions sauvé du Vaisseau.

Le nom de Nouvelle Zemble, que les Russes ont donné à cette Terre Sauvage, signifie nouvelle Terre dans leur Langue. Malgré les témoignages que Wood n'ignoroit pas, il croit impossible de vérifier si c'est une Île ou une partie du Continent de la Tartarie : mais peu importe, dit-il, puisque c'est la plus misérable portion du Globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de nége; & dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles, où il ne croît qu'une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes. Après avoir creusé plusieurs piés en terre, on n'y rencontre que de la glace, aussi dure que le marbre; phénomene unique, & qui tromperoit beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette Côte, on pourroit faire des Caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la nége se fond, plûtôt qu'ailleurs, au bord de la Mer : ici, au contraire, la Mer bat contre des Montagnes de nége, quelquefois aussi hautes que les plus hauts Promontoires de France & d'Angleterre. Elle a creusé fort loin par dessous; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, & forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette nége ne soit aussi ancienne que le Monde. Il ne trouva rien de meilleur, dans le Païs, que de gros Ours blancs, & les traces de quelques Bêtes fauves, avec quelques petits Oiseaux semblables à l'Alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit Ruisseau, dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la nége fondue, qui découle des Montagnes. Vers la Mer, où ces Ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches; & de l'ardoise sur quelques Montagnes intérieures.

Wood donne le nom de *Speedill* à la Pointe où il fit naufrage. Il nomma les hautes Montagnes de la Nouvelle Zemble, *Monts de nége du Roi Charles*; la premiere Pointe au Sud, qui est la plus occidentale du Païs, Cap *James*, ou de Jacques; & la Pointe au Nord, Pointe d'York. Celle de Speedill est par les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude, & les soixante-trois degrés de latitude Est de Londres. La variation de l'Ai-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

man y fut observée de treize degrés vers l'Ouest. La Marée monte huit piés, & porte directement au rivage; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le Nord. L'eau de la Mer, près de la glace & de la terre, est la plus salée, la plus pesante, & la plus claire qu'il y ait au Monde. A quatre-vingt brasses d'eau, qui font quatre cens quatre-vingt piés, on voit parfaitement le fond & le coquillage. Dans une si malheureuse Expédition, le plus grand chagrin de Wood fut d'avoir perdu, avec son Vaisseau, toutes ses recherches sur le Pôle magnétique & sur les proprietés de l'Aiman.

Voïage des Russes.

Beerings. 1725.

Après Wood, on met sur la scene une Nation que ses avantages naturels auroient pû faire prétendre plûtôt à la même gloire. Il est certain que par leur situation au Nord de l'Europe, & par l'habitude de supporter le froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres Navigateurs, & qui devoient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le regne de Pierre le Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de leur barbarie. C'est à ce grand Prince qu'on est redevable des efforts qu'ils ont faits, sous le regne suivant, pour reconnoitre les bornes de la Tartarie au Nord-Est, & pour vérifier si cette vaste Contrée n'étoit pas contigüe à l'Amérique. M. de l'Ile a donné une courte Relation de leurs entreprises. Il n'y a rien à supprimer dans un Mémoire si curieux; & l'Auteur aïant eu beaucoup de part à ces Expéditions par lui-même & par son Frere, on croit devoir le faire parler dans ses propres récits.

Ce fut, dit-il, à la fin de Janvier 1725 que M. Beerings, Danois de Nation, & fort habile Marin, reçut de Pierre le Grand des ordres qui lui furent confirmés en plein Sénat, le 5 de Février, huit jours après la mort de ce Prince, par l'Impératrice Catherine. Le Capitaine Beerings emploïa cinq ans à son Expédition, parcequ'il fut obligé, non-seulement de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrêmité orientale de l'Asie, mais encore d'y faire transporter presque tout ce qui est nécessaire pour y construire deux Bâtimens, propres à faire sa recherche par Mer. Il crut sa Commission remplie, lorsqu'aïant suivi la Côte orientale de l'Asie depuis le Port de *Kamtchatka* jusqu'à la latitude de soixante-sept degrés au Nord-Est, il vit la Mer libre au Nord & à l'Est, & que la Côte tournoit au Nord-Ouest, & lorsqu'il eut appris des Habitans, qu'on avoit vû arriver, à Kamtchatka, il y avoit déja cinquante ans, un Navire de la Riviere de Lena.

Cette navigation servit à déterminer, plus exactement qu'on ne l'avoit jamais fait, la situation & l'étendue de la Côte orientale de l'Asie, depuis le Port de Kamtchatka sous la latitude de cinquante-six degrés, jusqu'au terme où le Capitaine Beerings s'étoit avancé. Il ne remarqua, près de sa route, que trois petites Iles fort voisines des Côtes; mais aïant appris, à son retour au Port de Kamtchatka, qu'il y avoit une Terre à l'Orient, que l'on pouvoit voir dans un tems clair & serein, il tenta d'y aller, après avoir fait réparer les dommages que son Vaisseau avoit soufferts d'une tempête. Cette seconde tentative fut inutile. Après s'être avancé d'environ

d'environ quarante lieues à l'Est, sans voir aucune Terre, il fut assailli d'une nouvelle tempête, venant de l'Est-Nord-Est, & d'un vent entierement contraire, qui le renvoïa au Port d'où il étoit parti. Il n'a pas fait, depuis, d'autres tentatives, pour la recherche de cette Terre prétendue.

Beerings. 1725.

A son retour, il m'apprit de bouche, à Petersbourg, ce qu'il n'a pas dit dans sa Relation ; sçavoir que dans son Voïage sur la Côte orientale de l'Asie, entre les cinquante & les soixante degrés, il avoit eu tous les indices possibles d'une Côte, ou d'une Terre, à l'Est. Ces indices sont : 1°. de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces Côtes, que peu de profondeur, & des vagues basses, telles qu'on les trouve ordinairement dans les Détroits, ou les Bras de Mer, bien différentes des hautes vagues qu'on éprouve sur les Côtes exposées à une Mer fort étendue : 2°. d'avoir trouvé des Pins & d'autres arbres déracinés, qui étoient amenés par le vent d'Est ; au lieu qu'il n'en croît point dans le Kamtchatka : 3°. d'avoir appris, des gens du Païs, que le vent d'Est peut amener les glaces en deux ou trois jours ; au lieu qu'il faut quatre ou cinq jours de vent d'Ouest, pour les emporter de la Côte Nord-Est de l'Asie : 4°. que certains Oiseaux viennent régulierement tous les ans, dans les mêmes mois, du côté de l'Est, & qu'après avoir passé quelques mois sur les Côtes de l'Asie, ils s'en retournent aussi régulierement dans la même saison.

Le Capitaine Beerings & son Lieutenant observerent, au Kamtchatka, deux Eclipses de Lune, les années 1728 & 1729, qui me servirent à déterminer la longitude de cette extrémité orientale de l'Asie, avec la précision que pouvoit comporter la nature de ces Observations, faites par des gens de Mer avec leurs propres instrumens ; mais ces premieres déterminations ont été confirmées par des Observations fort exactes des Satellites de Jupiter, qui furent faites ensuite dans le voisinage, par mon Frere & par des Russes exercés, qui étoient munis d'instrumens convenables.

Après avoir acquis, il y a près de vingt ans (14), ces premieres connoissances sur la longitude du Kamtchatka avec la Carte & le Journal du Capitaine Beerings, je m'en servis pour dresser une Carte, qui représentoit l'extrêmité orientale de l'Asie avec la Côte opposée de l'Amérique Septentrionale, afin de faire voir d'un coup d'œil ce qui restoit encore à découvrir entre ces deux grandes parties du Monde (15). J'eus l'honneur, en 1731, de présenter cette Carte à l'Impératrice Anne & au Sénat *Dirigeant*, pour exciter les Russes à la recherche de ce qui restoit à découvrir ; ce qui eut son effet. L'Imperatrice ordonna que l'on fît un nouveau Voïage, suivant le Mémoire que j'en avois dressé. J'indiquois, dans ce

(14) Ce Mémoire est de 1753.

(15) M. de l'Ile observe que quand on trouveroit le passage à la Mer du Sud par la Baie d'Hudson, il y auroit encore plus de cinq cens lieues à faire, pour arriver à l'extrêmité la plus voisine de la Mer du Sud, connue jusqu'à présent, sans que l'on sache précisément, si ce sont des Terres ou des Mers, qui occupent cet espace ; que du côté de l'Asie, il n'y a pas moins de sept cens lieues entre la Côte orientale de la Nouvelle Zemble & l'extrêmité la plus orientale de la Mer glaciale, & qu'au-delà il y a encore près de huit cens lieues jusqu'au Japon ; enfin que la partie de la Mer du Sud, inconnue au Nord entre le Japon & la Californie, a plus de douze cens lieues d'étendue.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BEERINGS. 1725.

Mémoire, trois différentes routes à suivre par Mer, pour découvrir ce qui restoit d'inconnu. L'une se devoit faire au Midi du Kamtchatka, en allant droit au Japon; ce qu'on ne pouvoit faire sans traverser la Terre d'Yesso, ou plutôt les passages qui la séparent de l'Ile des Etats & de la Terre de la Compagnie, découvertes par les Hollandois il y a plus d'un siecle. On pouvoit découvrir, par ce moïen, ce qui étoit au Nord de la Terre d'Yesso & la Côte de la Tartarie orientale. L'autre route devoit se faire directement à l'Est du Kamtchatka, jusqu'à ce qu'on rencontrât les Côtes de l'Amerique au Nord de la Californie. Enfin, je proposois, pour troisieme objet, qu'on allât chercher les Terres dont le Capitaine Beerings avoit eu de si forts indices, dans son premier Voïage, à l'Est de Kamtchatka.

BEERINGS. II. VOÏAGE. 1741.

Cette Expédition aïant été ordonnée comme M. de l'Ile l'avoit indiquée, le Capitaine Beerings eut la Commission d'aller chercher, à l'Est du Kamtchatka, les Mers dont il avoit eu les indices dans son premier Voïage. Il partit en 1741; mais il n'alla pas bien loin: une furieuse tempête, dont il fut assailli dans un tems fort obscur, l'empêcha de tenir la Mer, & le fit échouer dans une Ile déserte, sous la latitude de cinquante-quatre degrés, à peu de distance du Port *d'Avatcha*, d'où il étoit parti. Ce fut le terme des Voïages & de la vie de cet habile Officier, qui y périt de misere & de chagrin, avec la plus grande partie de son Monde. Ceux qui purent échapper revinrent au Kamtchatka, dans une petite Barque qu'ils avoient construite des débris de leur Vaisseau. Cette Ile fut nommée l'Ile de Beerings.

SPANBERG. 1741.

Ce fut un Allemand, nommé *Spanberg*, qui eut le commandement du Vaisseau envoïé à la recherche du Japon. Il partit du Port de Kamtchatka, en Juin 1739, par un bon vent, qui lui fit faire vers le Sud, dans l'espace de seize jours, près de vingt degrés en latitude, jusqu'à la hauteur de trente-six à trente-sept degrés, au travers de plusieurs Iles. Il se crut arrivé à la Côte du Japon, par les trente-neuf à quarante degrés de latitude, c'est-à-dire à la partie Septentrionale, où il ne fut pas mal reçu. Il alla jusqu'à Marsmey, principal lieu & l'un des plus méridionaux de la Terre d'Yesso; mais il n'y descendit point à terre.

TCHIRICOW. 1741.

A l'égard de la troisieme & principale route, qu'on a tenue à l'Est du Kamtchatka jusqu'à l'Amérique, ce fut un Capitaine Russe, nommé Alexis *Tchirikow*, Lieutenant du Capitaine Beerings au premier Voïage, qui eut le commandement de cette Expédition; & le Frere de M. de l'Ile, Astronome de l'Académie des Sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route, que pour faire d'exactes observations Astronomiques dans les lieux où ils auroient pû débarquer. Ils partirent, le 15 de Juin 1741, d'un Port du Kamtchatka, qui se nomme *Avatcha*, ou Port Saint Pierre & S. Paul, dont le Frere de M. de l'Ile avoit observé la latitude de cinquante-trois degrés une minute, & dont la distance au Méridien de Paris a été trouvée, par les Satellites de Jupiter, de plus de cent cinquante-six degrés.

Le 26 Juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arriverent à la vûe d'une Terre, qu'ils prirent pour la Côte de l'Amérique, sous la

latitude de cinquante-cinq degrés trente-six minutes. Ils avoient fait près de soixante-deux degrés en longitude ; & par conséquent ils étoient éloignés de deux cens dix-huit degrés à l'Orient du Méridien de Paris. Le Cap Blanc, qui est à l'extrêmité la plus Septentrionale & Occidentale connue, de la Californie, est sous la latitude de quarante-trois degrés, & distant du Méridien de Paris de deux cens trente-deux degrés : ainsi le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. de l'Ile étoient parvenus à quatorze degrés à l'Ouest de la Californie, & à douze degrés & demi au Nord. C'est un lieu où l'on n'avoit jamais sû que personne fût arrivé avant eux. Ce fut là aussi, jusqu'où ils avancerent en longitude.

Le Capitaine Tchiricow, y étant arrivé le 26 de Juillet, louvoïa les jours suivans, pour s'approcher de terre ; ce qu'il ne put faire, avec son Vaisseau, qu'à la distance de plus d'une lieue. Il se détermina, au bout de huit jours, à détacher, dans une Chaloupe, dix Hommes armés, avec un bon Pilote : mais ils furent perdus de vûe en arrivant à terre. On ne les a pas revûs depuis, quoiqu'on eût tenu la Mer & fait bien des courses dans ces Cantons pendant tout le mois d'Août, pour attendre leur retour. Enfin le Capitaine désespérant de les revoir, & jugeant la saison trop mauvaise pour tenir plus longtems la Mer, prit le parti de s'en retourner. Dans son retour, il eut, pendant plusieurs jours, la vûe des Terres fort éloignées que M. de l'Ile a marquées dans sa Carte.

Ils approcherent, le 20 de Septembre, fort près d'une Côte montagneuse & couverte d'herbe ; mais ils n'apperçurent point de Bois. Les Rochers, qui étoient sous l'eau & sur les bords de la Côte, ne leur permirent point d'y aborder : mais étant entrés dans un Golfe, ils y virent des Habitans, dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit Bateau, tel qu'on représente ceux des Groenlandois ou des Esquimaux. Ils ne pûrent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut observée de cinquante-un degrés douze minutes ; & sa différence de longitude au Port d'Avatcha, où ils retournerent, fut déterminée de près de douze degrés.

Pendant tout le cours de ce Voïage, qui avoit déja duré plus de trois mois, la plûpart des gens de l'Equipage avoient été attaqués du Scorbut & en étoient morts. Le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. de l'Ile n'en furent point exempts. Le second y succomba, & mourut le 22 d'Octobre, une heure après être arrivé au Port d'où il étoit parti plus de quatre mois auparavant. Le Capitaine, quoiqu'extrêmement mal, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès de la derniere Navigation des Russes (16) pour chercher une route à l'Amérique.

On trouve, sur les bords de la Mer orientale, vis-à-vis du Kamtchatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Ostrog*, dont la latitude est de cinquante-neuf degrés vingt-deux minutes, & qui est distant du Méridien

(16) On a parlé, dans une autre partie de ce Recueil, des découvertes des Russes sur les Côtes de la Mer glaciale, pendant huit ans, depuis Archangel jusqu'à la Riviere de *Kovima* ; de la route que d'autres Russes firent anciennement, avec de petites Barques, le long des Côtes, jusqu'au Kamtchatka ; enfin d'une grande Terre découverte, en 1723, au Nord de la Mer glaciale, à soixante-quinze degrés de latitude. Voïez, ci-dessus, l'article de la Tartarie & celui du Japon.

TCHIRICOW. 1741.

de Paris de près de 141 degrés en longitude ; c'est le lieu de l'embarquement pour le Kamtchatka & les Païs voisins. Beerings y avoit laissé le Vaisseau sur lequel il avoit fait son premier Voïage. Des Russes hasarderent d'y monter, en 1731, & de tenir la même route qu'il avoit suivie deux ans auparavant ; ils eurent plus de succès que lui, & leur découverte fut poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la Pointe, où ce Capitaine avoit été dans son premier Voïage, & qui avoit été son *non plus ultrà*, ils gouvernerent exactement à l'Est, où ils trouverent une Ile & ensuite une grande Terre. A peine étoient-ils à la vûe de cette Terre, qu'un Homme vint à eux, dans un petit Bâtiment semblable à celui des Groenlandois. Ils voulurent s'informer de quel Païs il étoit ; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ses réponses, fut qu'il étoit Habitant d'un très grand Continent, où il y avoit beaucoup de Fourrures. Les Russes suivirent la Côte du Continent deux jours entiers, en allant vers le Sud, sans y pouvoir aborder : après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena malgré eux sur la Côte du Kamtchatka.

A l'occasion des recherches & des découvertes, qu'on vient de représenter, M. de l'Ile fait observer que le terme, jusqu'où l'Amiral de Fonte s'avança, au Détroit de Ronquillo, & où il trouva le Vaisseau de Boston, répond à la Baie d'Hudson, près de l'eau de Wager ; & que le dernier terme du Voïage de Bernardo répond à la Baie de Baffin, vis-à-vis du Détroit de l'Alderman Jones. » L'Amiral, ajoute-t'il, paroît donc conclure assez mal » sa Relation, en déclarant, sur des lumieres imparfaites, qu'il n'y a » point de passage dans la Mer du Sud par le Nord-Ouest : & l'on en peut » dire autant du Capitaine Bernardo, lorsqu'il assure qu'il n'y a point de » communication par le Détroit de Davis : car l'on sait qu'on a pû navi» guer jusqu'au fond de la Baie de Baffin, où sont les Détroits de l'Al» derman-Jones & de Lancastre. Quant aux découvertes des Russes, le » terme oriental de la navigation de Tchiricow répond à une Côte, qui » joint les embouchures des Rivieres de Haro & de Bernardo.

De nouvelles connoissances, que M. de l'Ile acquit en 1732, lui ont fait joindre dans sa Carte, l'embouchure de la Riviere de Bernardo avec une longue Côte qui tourne autour de la Pointe la plus Septentrionale & Orientale de l'Asie, en laissant entre deux un grand passage, de près de cent lieues de largeur, par lequel la Mer Septentrionale de Tartarie, ou la Mer glaciale, communique avec celle du Sud. Il apprit, en même-tems que la grande Côte, qui termine ce Canal à l'Orient, avoit été vue de fort loin par Spanberg, dès l'année 1728. Ensuite les Russes, comme on l'a rapporté, s'en sont plus approchés en 1731. Mais depuis, on a vérifié que ce Continent est fréquenté par des Russes, qui en apportent de belles Fourrures : ainsi c'est d'eux qu'on doit attendre d'exactes informations sur la situation & l'étendue de ces nouveaux Païs, ignorés jusqu'à présent, où la Cour de Russie peut envoïer des Pilotes & des Astronomes, pour en déterminer la longitude & la latitude. Ces découvertes seroient d'autant plus importantes, qu'en confirmant l'existence des grandes Terres découvertes par l'Amiral de Fonte, elles mettroient en état d'en fixer la situation & l'étendue.

M. de l'Ile souhaireroit beaucoup aussi que la Cour de Russie fit achever la découverte de cette grande Ile, dont le Capitaine Beerings eut connoissance en 1726, entre les cinquante-un & les cinquante-neuf degrés. Tchirikow en vit quelques Habitans, en 1741. Peut-être n'a-t'elle pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'étendue, puisqu'il en suivit les Côtes plusieurs jours de suite. Une autre découverte, qui semble réservée aux Russes, est celle des Côtes septentrionales d'une Terre, vûe par Dom Jean de Gama, en allant de la Chine à la Nouvelle Espagne, & qui se trouve marquée, pour la premiere fois, dans la Carte Marine de Jean Texeira (17), dressée en 1643 (18). Cette Carte n'en offre que la Côte méridionale, après quelques Iles à l'Occident : mais M. de l'Ile, aïant vû (19), dans des Cartes Japonoises, dont quelques-unes lui furent envoïés à Petersbourg, une grande Ile, que sa situation lui a fait prendre pour la Terre de Jean de Gama, n'a pas fait difficulté, dans sa Carte, de la terminer suivant ces lumieres, & d'ajouter à la partie orientale quelques moindres Iles, qui se trouvent dans les Cartes Japonoises.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

A l'égard de la Mer d'Ouest, dont l'existence, dans la partie occidentale du Canada & du Mississipi, est prouvée par toutes sortes de témoignages, & qui, dans la supposition des deux Passages dont on a parlé, semble promettre aux François (20), par cette voie, la route qu'on cherchoit à la Chine & au Japon, M. de l'Ile en place la Côte septentrionale à cinquante-deux degrés une minute (21).

Ainsi, de toutes parts, la carriere est ouverte aux plus belles espérances, sans qu'on puisse comprendre quelle fatalité en retarde le succès. Mais, si la constance & l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette justice, aux Anglois, que jusqu'à présent nulle autre Nation n'en a mieux acquis. Quoique depuis le malheureux Voïage du Capitaine James, en 1631, ils eussent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vûe n'ait eu presqu'autant de part que celle du Commerce, aux efforts qu'ils firent dans l'intervalle, pour s'établir dans la Baie d'Hudson (22). Le Voïage qu'ils y firent, en 1668, sous la conduite de des Gro-

Nouveaux Voïages des Anglois.

(17) Cosmographe du Roi de Portugal.

(18) L'Original manuscrit fut trouvé dans une Carraque Portugaise, par M. de la Gran-Maison, qui avoit commandé, pendant quatre ou cinq ans, des Vaisseaux pour le Portugal, à la Côte d'Angola. Thevenot, à qui ce Manuscrit fut communiqué, l'a fait graver, de la même grandeur que l'Original, & l'a inseré dans la seconde Partie de ses Recueils de Voïages, publiée à Paris en 1664.

(19) A Londres, en 1724, chez le Chevalier Hansloane, qui les avoit achetées des Héritiers de Kempfer.

(20) Voiez ci-dessus la Description de la Nouvelle France, en divers endroits.

(21) Il se reproche de l'avoir élevée jusqu'à soixante degrés, dans sa premiere Carte, parcequ'une partie des Païs découverts par l'Amiral de Fonte y étoient placés de dix degrés trop au Nord. Voiez son Mémoire.

(22) Ellis cite une Lettre d'Oldenbourg, premier Secretaire de la Société Roïale, au célebre Bayle : » Vous n'ignorez pas, sans » doute, la nouvelle qui se débite ici, avec » beaucoup de joie, de la découverte du » Passage de Nord-Ouest, faite par deux Anglois & un François, qui viennent de la » présenter au Roi à Oxford. Sa Majesté leur accorde un Vaisseau pour aller dans la Baie d'Hudson, & delà dans la Mer du Sud &c. D'ailleurs les Lettres Patentes de la premiere Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson, datées du 2 Mai 1669, portent qu'elle s'étoit formée par le Prince Robert, non-seulement pour le Commerce des Fourrures & des Minéraux, mais encore pour la décou-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

seillers (23), fut poussé à la hauteur de soixante-dix-neuf degrés dans la Baie de Baffin ; & ce ne fut qu'après avoir emploïé la belle saison à la recherche du passage, que le Capitaine *Gillam* revint passer l'Hiver dans la Baie d'Hudson, pour y jetter les fondemens d'une Colonie Angloise. La guerre, dont cette Baie devint l'occasion, fit perdre tout autre soin : mais, à peine fut-elle terminée par la cession, qu'on vit partir le Capitaine *Barlow* pour la découverte d'un Passage. Il mit à la voile en 1719. On ne sait ce qu'il devint ; & quelques débris de Vaisseau, qui furent trouvés à soixante-trois degrés de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorsqu'on eut perdu l'espérance de son retour, *Scroggs* n'en eut pas moins de hardiesse à suivre la même route. Son Journal n'a pas été publié (24) ; mais on en trouve l'Extrait suivant dans la Relation d'Arthur Dobbs.

Gillam. 1668.

Barlow. 1719.

Scroogs. 1722.

Scroggs sortit de la Riviere de Churchil dans la Baie d'Hudson, le 22 de Juin 1722. A soixante-deux degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les Sauvages du Païs, dont il reçut des côtes de Baleine & des dents de Vaches marines. Ensuite il fut jetté, par le mauvais tems, à soixante-quatre degrés cinquante-six minutes, où il mouilla sur douze brasses d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne se trouva qu'à trois lieues de la Côte du Nord, où il donna au Cap, qu'il voïoit à l'Est-Nord-Est, le nom de *Whale-bone Point*, Pointe des côtes de Baleine. Il découvrit, en même-tems, plusieurs Iles entre le Sud-Ouest à l'Ouest-quart-d'Ouest, & le Sud-Ouest-quart-de-Sud. Il vit la Terre au Sud vers l'Ouest. Le Walleme lui parut un Païs fort élevé. L'Ile la plus méridionale, où il vit quantité de Baleines noires & plusieurs blanches, reçut de lui le nom de *Cap Fullerton*. La Marée y montoit de cinq brasses; de sorte qu'après avoir eu douze brasses d'eau dans le flux, il n'en eut que sept dans le reflux. Il avoit avec lui deux Indiens septentrionaux, qui avoient passé l'Hiver à Churchill, & qui lui avoient parlé d'une riche Mine de cuivre, située sur la Côte, dont on pouvoit approcher si facilement, qu'ils promettoient de conduire la Chaloupe presqu'à côté de la Mine. Ils avoient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, & l'industrie ne leur avoit pas manqué pour tracer le plan du Païs, avec du charbon, sur du Parchemin. Ce que le Capitaine Anglois visita lui parut assez conforme au Plan de ces deux Indiens. L'un des deux lui demanda, pour récompense de ses services, de le laisser sur cette Côte, où il n'étoit qu'à trois ou quatre journées de sa Patrie : Scroggs lui refusa cette faveur. Le même Indien assura qu'il étoit du fond de la même Baie, & qu'il y avoit en cet endroit une Barre, c'est-à-dire un Banc de sable ou un Rochet : Scroggs remit à la voile au Sud-Est ; & le 15, il croisa le Welcome, à soixante-quatre degrés quinze minutes. Il vit encore quantité de Baleines,

verte d'un nouveau Passage dans la Mer du Sud.

(23) Voïez l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson, au Tome XIV de ce Recueil, pag. 638.

(24) Ellis remarque que du tems des premieres Expéditions on ne manquoit pas de publier tous les Journaux de Voïages, & qu'on les a tous, excepté celui du Capitaine Button ; mais que dans ces derniers tems, on a jugé à propos, par des raisons qu'il n'explique point, de changer de méthode,

mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La Tette du Whale-bone-Point s'étendoit de l'Ouest au Sud ; & quelques Hommes, qu'il envoïa fut la Côte, rapportetent qu'ils n'avoient rien vû qui les empêchât de pénétter plus loin. La sonde leur fit ttouver, dans cette Met, depuis quarante jusqu'à soixante-dix brasses (25).

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Zele & services d'Art. Dobbs.

Arthur *Dobbs*, à qui l'on a l'obligation de cet Extrait, avoit pris fort à cœur (26) la découverte. En 1737, il se lia fort ëttoitement avec un Officier de Mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit dans plusieurs Lettres, dont les Extraits ont été publiés, quantité de faits, qui paroissent concluans pour la réalité du passage. Ils établissent, par exemple, qu'un vent de Nord & de Nord-Ouest fait monter les basses Marées, plus qu'un vent de Sud ou d'Ouest ne fait monter les hautes, à Churchill ou à la Riviete d'Albanie; qu'il y a peu, ou point de Marée, entre l'Ile de Mansfield & Cary Swan's nest; qu'il n'y en a point absolument au Nord & au Nord-Est des Iles de Moulin, & que par conséquent la haute Marée doit venir du Welcome; que le Welcome ne peut donc être éloigné de l'Océan : que ce que le Capitaine Scroggs vit, par les soixante-quatre degrés cinquante minutes, tant à l'égard des Baleines que des Marées, en est une nouvelle preuve; enfin, qu'à huit ou dix lieues de la Pointe de Whalebone, il vit la Mer sans glace, & que le Pais s'étendoit de l'Ouest au Sud. Entre les mêmes faits, on trouve qu'un Facteur de Churchill, nommé *Lovegrow*, qui avoit été souvent à Whale-cove, par les soixante deux degrés ttente minutes, assuroit que toute cette Côte n'offre que des Païs entrecoupés & des Iles, & qu'aïant abordé à l'une de ces Iles, il avoit vû la Mer ouverte vers l'Ouest. Un autre Facteur, nommé *Wilson*, que la Compagnie avoit envoïé à Whale-cove pour le commerce des côtes de Baleines, déclara qu'aïant eu la curiosité de s'avancer entre les Iles voisines, il avoit trouvé que l'ouverture s'élatgissoit vers le Sud-Ouest, & qu'à la fin elle devenoit si large, que d'un côté, ni de l'autre, on ne voïoit plus la terre.

Dobbs, convaincu, par des faits si bien attestés & par ses propres informations, qu'il y avoit beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un passage dans le Welcome, mit tout en œuvre pour faire emploïer Middleton à cette recherche. On lui accorda une Caiche (27). La meilleure Relation qu'on ait de cette entreprise est renfermée dans l'Extrait suivant, qu'Ellis a fait sur plusieurs Lettres, & sur le Journal même du Voïage. Les détails ne peuvent être ennuïeux.

Voïage de Middleton. 1737.

Le Capitaine Middleton, s'étant rendu à la Riviere de Churchill, dont

(25) L'Auteur de l'Extrait n'ajoute rien : mais il rend témoignage que le Capitaine Norton, ancien Gouverneur de Churchill, & qui avoit fait ce Voïage avec Scroogs, lui avoit confirmé toutes les circonstances; surtout que la Marée montoit de cinq brasses, & qu'étant lui-même à terre sur le sommet d'une Montagne, il vit que le Païs s'étendoit de l'Ouest au Sud, & que rien n'empêchoit d'avancer plus loin.

(26) A sa priere, on expédia deux autres Vaisseaux; mais il paroît qu'ils ne monterent qu'à soixante-deux degrés quinze minutes de latitude, & qu'ils revinrent sans avoir rien vû de remarquable, à l'exception d'un grand nombre d'Iles & de Baleines noires. Ils ne rencontrerent point de grosses Marées. La plus forte étoit d'environ deux brasses, & le flux venoit du Nord.

(27) Espece de Galiote à Bombes.

les Anglois marquent la situation à cinquante-huit degrés cinquante-six minutes de latitude, n'en pût sortir avant le 1 de Juillet. Le 3, à cinq heures du matin, il découvrit trois Iles, à soixante-un degrés quarante minutes. Le 4, il vit *Brook Cobham*, par les soixante-trois degrés de latitude & les quatre-vingt-treize degrés quarante minutes de longitude Ouest de Londres. La variation y étoit de vingt-un degrés dix minutes, & cette Ile étoit couverte de nége. Le 6, au matin, Middleton découvrit un Cap, à soixante-trois degrés vingt minutes de latitude & quatre-vingt-treize degrés de longitude de Londres. La sonde y fit trouver, depuis trente cinq jusqu'à soixante-douze brasses de profondeur. A cinq heures, le courant tourna au Nord-Nord-Est. La sonde portoit deux nœuds (deux brasses), & la Marée, venoit de Nord-Nord-Est-quart-de-Nord. On observa que la variation étoit de trente degrés, & que les hautes eaux alloient au Nord.

Le 8, en arrivant par les soixante-trois degrés trente-neuf minutes de latitude, on ne rencontra point d'autres Poissons, qu'une Baleine blanche & quelques Veaux marins. On y vit beaucoup de glaces au Nord, & la Côte y étoit enfermée pendant plusieurs lieues. La profondeur se trouva de soixante à quatre-vingt-dix Brasses; & la terre étoit à sept ou huit lieues au Nord-Ouest. Le 10, à soixante-quatre degrés cinquante-une minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-quatre minutes de longitude, on trouva le Welcome large d'onze ou douze lieues, la Côte orientale basse & unie, & tout le Welcome rempli de glaces. Le Vaisseau y demeura pris jusqu'au 12. Le 13, on s'avança, au travers des glaces, vers le Cap Dobbs, que Middleton avoit découvert & nommé, au Nord-Ouest du Welcome, par les soixante-cinq degrés douze minutes de latitude, & les quatre-vingt-six degrés six minutes de longitude de Londres. On vit, au Nord-Ouest de ce Cap, une belle ouverture, ou Riviere, dans laquelle on entra pour y mettre le Vaisseau à l'abri des glaces, jusqu'a ce qu'elles fussent dissipées dans le Welcome.

L'embouchure de cette Riviere n'a pas moins de sept ou huit lieues de large, pendant la moitié de cet espace; après quoi elle se rétrécit à quatre ou cinq. On jetta l'ancre à la rive du Nord, au-dessus de quelques Iles, sur trente-quatre brasses d'eau. La Marée avançoit, dans la moindre largeur, de cinq lieues en une heure; mais cette proportion ne subsistoit plus en montant. Le reflux emportoit beaucoup de glaces. Vis-à-vis du mouillage, on avoit depuis quatorze jusqu'à quarante-quatre brasses d'eau au milieu du Canal. Le jour suivant, plusieurs Esquimaux vinrent à bord; mais ils n'avoient, de propre au commerce, que leurs vieux habits de peau & quatre-vingt pintes d'huile de Baleine. On continua de monter l'espace de quatre lieues, au-dessus de plusieurs Iles, & l'on mouilla sur seize brasses d'eau, dans un Sond entre ces Iles & la rive du Nord, pour se garantir des glaces, qui alloient & venoient avec la Marée. Ce lieu fut nommé *Sond Sauvage*. La Riviere étoit pleine de glaces, au-dessus & au-dessous du Vaisseau.

Le 15, on envoïa le Lieutenant, avec neuf Hommes & des provisions pour quarante huit heures, dans une Chaloupe à huit rames, pour visiter la

la Riviere. Il revint le 17. Son rapport fut qu'il étoit monté au travers des glaces, le plus loin qu'il avoit pû; que plus haut, elles tenoient toute la largeur, d'une rive à l'autre, & qu'il y avoit, en cet endroit, soixante-dix à quatre-vingt brasses de profondeur. Le 16, Middleton étant allé à terre visita quelques Iles, qu'il trouva steriles & nues, à l'exception d'un peu d'herbe fort basse, & de mousse, dans les Vallées. Il fit jetter des filets, qu'on retira sans Poisson. Plusieurs de ses gens furent attaqués du Scorbut, & la moitié fut bientôt hors d'état de servir. La Marée avance, à l'embouchure de la Riviere, de quatre heures au changement de Lune, & monte de dix jusqu'à quinze piés. La variation est de trente cinq degrés. Dans l'endroit où le Lieutenant avoit été, la Marée venoit du Sud, & montoit treize piés dans le tems des basses eaux. Quelques Indiens, qu'on avoit amenés de Churchill, n'avoient aucune connoissance du Païs où l'on étoit.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Middleton.

1737.

Le 18, on entra dans une petite Baie, où l'on mouilla sur neuf brasses & demie d'eau. Middleton monta la Riviere dans la Chaloupe, avec huit Hommes & deux Indiens. A huit heures du soir, il crut avoir fait quinze lieues. La Marée montoit à douze piés, & le flux venoit du Sud-Sud-Est. Les Indiens tuerent une Bête fauve. Pendant la nuit, on entendit des cris extraordinaires, tels que les Sauvages en font lorsqu'ils apperçoivent des Etrangers. Le 19, à deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus haut, & l'on entra dans une Riviere, ou un Sond, qui avoit six ou sept lieues de large, mais dont Middleton ne pût reconnoître la profondeur. Cette Riviere avoit six ou sept lieues de large, mais elle étoit si chargée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le Païs étoit fort élevé des deux côtés. Middleton monta sur une des plus hautes Montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du Sond Sauvage, ou étoit le Vaisseau, qu'il découvrit même de ce lieu. Il observa que le cours de la Riviere étoit Nord-quart-d'Ouest; mais elle paroissoit plus étroite en montant, & remplie de glaces. Cet endroit fut nommé *Deer-Sund*, Sond des Bêtes fauves, parceque ses Indiens y en avoient tué. Le Païs est non-seulement montagneux & sterile, mais entrecoupé de rocs, dont la pierre ressemble au marbre. Dans les Vallées, on voit quantité de Lacs, un peu d'herbe, & quantité d'Animaux de la grandeur d'un petit Cheval.

Le Capitaine, étant revenu à bord le 20, descendit, le 21, la Riviere où le Vaisseau étoit à l'ancre, & ne la trouva pas moins embarrassée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure, il monta sur une haute Montagne, d'où il vit le Welcome encore chargé de glaces. Le 22 elles étoient fort épaisses dans la Riviere, au-dessus & au-dessous de lui; & chaque Marée en amenoit de nouvelles, lorsque le vent venoit du Welcome. Le Lieutenant monta la Riviere dans une Chaloupe à six rames. Il revint le 25, après avoir sondé la Riviere entre les Iles, du côté de Deer-Sund, & l'avoir trouvée remplie de glaces. Le 26, il descendit la Riviere avec le Contre-Maître, pour observer si la glace s'étoit dispersée à l'embouchure & dans le Welcome.

Le Sond Sauvage est à quatre-vingt-neuf degrés vingt-huit minutes de longitude occidentale. La variation y est de trente-cinq degrés. L'entrée

de la Baie, nommée Wager, est à soixante-cinq degrés vingt-trois minutes de latitude, & le Deer-Sund à soixante-cinq degrés cinquante minutes. Le cours du Sond Sauvage est Nord-Ouest au compas.

Le Lieutenant & le Contre-Maître revinrent le 27. Ils avoient été entraînés, par les glaces & par la Marée, à six ou sept lieues; & quoique la Riviere fût toute engagée de glaces, ils les avoient trouvées plus minces en entrant dans le Welcome. Le 28, ils monterent la Riviere, pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parcequ'en la montant le 24, ils avoient vû quantité de Baleines noires & d'autres Poissons, qu'on ne voïoit point dans l'endroit où le Vaisseau étoit à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea aussi de visiter le Deer-Sund, & toute autre ouverture, pour découvrir si la Marée entroit de quelque autre côté que celui par lequel on étoit venu. Ils avoient le tems de faire toutes ces recherches, jusqu'à ce que les glaces fussent dispersées à l'embouchure de la Riviere & dans le Welcome.

La Chaloupe fut envoïée, le 29, avec huit Malades, & plusieurs autres qui étoient attaqués du Scorbut, dans une petite Ile où l'on avoit vû quantité d'Oseille & de Bistorte. Middleton monta sur une des plus hautes Montagnes, & jugea les glaces de la Riviere plus épaisses vers l'embouchure, qu'au-dessus. Le 30, il vit les glaces fermes partout, au-dessous de lui, & jusqu'à huit ou dix lieues au-dessus; mais la Mer lui parut assez nette hors de la Baie. Le 31, on vit arriver quantité de nouvelles glaces, qui venoient du Welcome, & qui remplirent presque toute la Baie.

Le Lieutenant & le Contre-Maître, qui revinrent à bord le 1 d'Août, après quatre jours d'absence, rapporterent qu'ils s'étoient avancés dix ou douze lieues au-dessus de Deer-Sund; qu'ils y avoient vû quantité de Baleines noires, de l'espece dont viennent les côtes; & qu'aïant visité toutes les ouvertures, ils avoient toujours trouvé que le flux venoit du côté de l'Est, ou de l'embouchure de la Riviere de Wager (18). On leva l'ancre le 2; on sortit du Sond Sauvage; & le 4, à dix heures du soir, on se trouva hors de la Riviere, à la faveur du reflux, par lequel on avoit été entraîné l'espace de cinq lieues par heure. Il ne se trouva plus de glaces, lorsqu'on fut sorti de la Riviere; & le tems étant fort calme, Middleton fit mettre la Pinasse en tête, pour remorquer à force de rames. On étoit à soixante-cinq degrés trente-huit minutes de latitude, & quatre-vingt sept degrés sept minutes de longitude de Londres; la variation, de trente-huit degrés. On entra dans un nouveau Détroit, de treize lieues de large, au Nord-Ouest de la Baie de Wager. L'entrée du Wager est à soixante-cinq degrés vingt-quatre minutes de Latitude, & quatre-vingt huit degrés trente-sept minutes de longitude; on se trouva, le 5, à soixante-six degrés quatorze minutes de latitude, & quatre-vingt-six degrés vingt-huit minutes de longitude. Le Détroit n'y avoit plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on se vit enfermé de glaces. La Côte de Sud-Est étoit basse; & sa longueur, d'environ sept lieues. A la Pointe du Nord-Est de la Côte, on voïoit un Païs montagneux, qui ressembloit à une partie de la Côte du Détroit d'Hudson. La sonde fit trouver depuis vingt-

(18) Ce nom lui fut donné alors.

cinq jusqu'à quarante-quatre brasses de profondeur, & la variation étoit de quarante degrés. La Marée venoit d'Est-quart-de-Nord, au Compas: son courant étoit très fort, & dans certains endroits, on appercevoit des tourbillons, & des especes de Barres. Le 6, elle venoit d'Est-quart-de-Sud. On vit, à deux heures, la Pointe de la Côte, à quatre ou cinq lieues du Vaisseau. Le flux vint de l'Est à trois heures. A quatre, on vit un beau Cap à l'Ouest quart de-Nord, éloigné de six ou sept lieues. La Côte s'étendoit d'Est-quart-de-Nord au Nord-quart-d'Ouest, & faisoit des points justes avec la Boussole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que c'étoit la Pointe septentrionale de l'Amérique; & cette raison la lui fit nommer *Cap Hope*, Cap d'Espérance. On manœuvra toute la nuit au travers des glaces, pour s'en approcher. Le lendemain, lorsque le Soleil eut dissipé les brouillards, on vit la terre autour du Vaisseau, depuis la basse Côte jusqu'à l'Ouest-quard-de-Nord; elle sembloit se joindre à la Côte de l'Ouest & former une Baie profonde. Middleton, pour s'en assurer, fit continuer la route au fond de la Baie, jusqu'à deux heures. Enfin, dans le cours de l'après-midi, lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle on ne pourroit avancer que six ou sept lieues plus loin, & qu'aïant sondé plusieurs fois la Marée on n'eut trouvé par-tout que de basses eaux, on conclut qu'on avoit passé l'ouverture par où la Marée entroit du côté de l'Est. La variation se trouva ici de cinquante degrés. Cette Baie qui fut nommée *Repulse Bay*, n'a pas moins de six ou sept lieues de large au fond. La Terre, qui s'étend delà au Détroit glacé vers l'Est, est fort élevée. La sonde portoit, depuis cinquante jusqu'à cent cinq brasses. On sortit de la Baie vers l'Est, & les glaces y étoient en abondance.

Le 8, à dix heures du matin, le Capitaine se mit dans la Chaloupe, avec l'Ecrivain, le Canonier & le Charpentier, pour chercher d'où le flux venoit dans cette Baie. A midi, ils avoient le Cap Hope au Nord demi Est, à cinq ou six lieues d'eux, la Baie à l'Ouest-Sud-Ouest, à quatre lieues, & l'entrée du Détroit glacé, parmi les Iles du côté de l'Est, à l'Est environ deux lieues. A quatre heures, le milieu du Détroit glacé étoit à l'Est-Sud-Est, à trois lieues. Middleton revint à bord, vers neuf heures & demie du soir. Il avoit fait environ quinze lieues, pour monter sur une haute Montagne, qui dominoit sur le Détroit, d'un côté, & de l'autre sur la Baie de l'Est: il y avoit vû le passage, par où la Marée entroit. La moindre largeur de ce Détroit est de quatre à cinq lieues, & la plus grande de six ou sept. Il renferme quantité de grandes & de petites Iles, & sa longueur est de seize ou dix-huit lieues. Il s'étend du Sud-Est, en faisant un croissant au Sud; & du côté de l'Ouest il étoit rempli de glaces, qui tenoient partout aux Iles & aux Bas-fonds. Middleton vit un Païs fort élevé, à quinze ou vingt lieues au Sud, qu'il jugea devoir s'étendre jusqu'au Cap Comfort, & jusqu'à la Baie qui est entre ce Cap & le Portland de Wilson, partie du côté septentrional de la Baie d'Hudson. Comme les glaces n'étoient pas encore ouvertes, il fut résolu, dans le Conseil, de sonder l'autre côté du Welcome, depuis le Cap Dobbs jusqu'au Brook-Cobham, pour y chercher quelque ouverture, & de retourner ensuite vers l'Angleterre.

On partit le 9, à huit heures du matin. La sonde donna trente-cinq brasses, à une lieue de la Côte, à six du Cap Hope, & à trois de la Pointe. On rasa la Côte de Sud-Est, à la distance de trois lieues. Le côté de l'Ouest étoit couvert de glaces. A quatre heures après-midi, on vit le Cap Dobbs au Nord-Ouest du Vaisseau, trois quarts à l'Ouest au compas, à la distance de six lieues. La sonde y donna cinquante brasses. A minuit, elle marqua soixante & soixante-cinq; & le 10, à quatre heures du matin, de quarante-trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la Côte de l'Ouest. On avoit, à huit heures, soixante-six à soixante-dix brasses, par les soixante-quatre degrés dix minutes de latitude & les quatre-vingt huit degrés cinquante-six minutes de longitude. La largeur du Welcome y étoit de seize ou dix-huit lieues; & l'extrêmité de la Côte de Sud-Est alloit du Sud au Sud-Est quart-d'Est, à six ou sept lieues du Vaisseau. Le 11, à quatre heures du matin, on avoit de quarante cinq à trente-cinq brasses d'eau. La Côte du Nord alloit du Nord-Est au Nord-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues du Vaisseau. On étoit alors par les soixante-quatre degrés de latitude, & par les quatre-vingt-dix degrés cinquante-trois de longitude, près du Cap. On s'approcha de la Côte, autant qu'il fut possible, pour découvrir quelque ouverture dans le Païs. La route fut continuée à la vûe de la Côte Nord du Cap Hope. A quatre heures après-midi, aïant quitté la Côte, pour sonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit brasses, & trente à quarante vers huit heures.

Le 12, à quatre heures, on mit à la voile; & vers neuf heures on se trouva devant le Cap, à neuf ou dix lieues à l'Est du Brook Cobham, qui étoit alors au Nord-Ouest-quart-de-Nord à cinq ou six lieues du Vaisseau. La sonde donnoit soixante à quarante-neuf brasses. On étoit alors par les soixante-trois degrés quatorze minutes de latitude, & par les quatre-vingt-douze degrés vingt-cinq minutes de longitude de Londres. Middleton assure qu'en rasant toute la Côte du Welcome, depuis le Détroit glacé jusqu'à cet endroit, il avoit trouvé partout que c'étoit un Continent, quoiqu'on y rencontre des Baies assez profondes & plusieurs petites Iles. Ce Cap, & l'autre, situé à soixante-quatre degrés de latitude, renferment une très profonde Baie. On rencontre, le long de la Côte, quantité de Baleines noires, de la véritable espece dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham, on avoit vingt à quarante brasses d'eau, à quatre lieues de distance à l'Est-Nord-Est. Le 13, Middleton envoïa faire de l'eau dans une Ile qui est à trois lieues du Continent, & qui a sept lieues de long sur trois de large, presque toute d'une pierre blanche & dure, semblable à du marbre. La Chaloupe, qui en revint le 14, apporta une Bête fauve & un Ours blanc, tués par les Indiens du bord: ils avoient vû, dans l'Ile, quantité de Cygnes & de Canards. Le 15, on accorda la liberté à deux des Indiens, qui souhaitoient d'être laissés dans ce lieu, où ils n'étoient pas éloignés de leur Patrie: Middleton leur fit donner une petite Barque, qui fut chargée de poudre & de plomb, de provisions, de haches, de Tabac, & de Quinquaillerie. Ceux qui les avoient conduits dans l'Ile avoient observé, que la Marée y monte souvent à vingt-deux piés. Un autre Indien, curieux de voir l'Europe, fut gardé à bord; &

le même jour, Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre.

Résultat du Voïage de Middleton.

Quelque soin qu'il eût apporté à ses observations; son Voïage ne répondit point aux grandes espérances qu'on en avoit conçues. Non-seulement, il n'avoit pas découvert le passage, mais il n'avoit pû se mettre en état d'expliquer les hautes Marées qu'il avoit observées dans le Welcome; & c'étoit sur ce point qu'on attendoit un éclaircissement. Des Détroits gelés, des ouvertures inconnues, ne pouvoient servir à la décision, & ne faisoient que suspendre la difficulté. Il restoit toujours à trouver d'où venoient ces grosses Marées, par quelque ouverture qu'elles pussent entrer: & les Partisans du Passage soutenoient qu'elles ne pouvoient être expliquées, sans la supposition d'un Océan de l'autre côté. Ainsi loin d'aider à sortir de ce labyrinthe, Middleton sembloit en avoir multiplié les détours (29). Il falloit une autre Expédition, pour tirer quelque fruit de la sienne: elle s'est faite, & c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglois y ont emploïé tous leurs efforts, & qu'elle peut passer pour le résultat des connoissances rassemblées depuis deux siecles, tout ce qu'on a lû jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

Suppositions établies sur les Observations passées.

On supposa comme incontestable, par la raison & l'expérience, qu'il n'y avoit rien à se promettre du côté du Détroit de Davis; & qu'au contraire il devoit rester beaucoup d'espérance au Nord-Ouest de la Baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel Ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection, que les Golfes, qui promettoient le plus, avoient été visités, & qu'on n'y avoit trouvé que des Baies & des Rivieres, il répondit qu'ils n'avoient pas été visités tous; & que si l'on en avoit visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en étoit que plus probable qu'il existoit dans quelque autre, parcequ'il en paroissoit plus impossible que des masses d'eau, qui font monter si haut les Marées dans ces Rivieres & ces Baies, n'eussent pas de communication avec quelque autre Océan. Enfin, tout fut réduit à ce dilemme: le passage existe, où il n'existe pas. S'il existe, tout le monde convient que l'avantage extrême qu'il y auroit à le découvrir, ne permet pas d'abandonner cette recherche: s'il n'existe pas, la recherche est inutile; mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire, pour s'assurer de son inutilité.

Projet d'un nouveau Voïage.

Malgré le jugement qu'un Journaliste a porté des argumens de Dobbs (30),

(29) Dobbs l'accusa même de s'être laissé gagner par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui préférant son profit particulier & le négoce exclusif de la Baie à l'intérêt général de la Nation, ne souhaitoit point que le passage fût découvert.

(30) L'Auteur de l'Extrait d'Ellis, dans la Bibliotheque raisonnée (Janvier, Février & Mars 1747) reproche à Dobbs d'avoir allegué dans son Livre, qui fut publié en 1746, bien des *oui-dires & des Relations peu respectables*. Sa Carte, dit-il, est dressée sur ses souhaits, plus que sur l'expérience. » Il » fait changer de direction à la Côte occi» dentale de l'Amérique, la fait rebrousser » à l'Est, & la mene joindre la Baie d'Hud» son près du Détroit de *Wager*. L'Améri» que auroit, dans cette supposition, une » vaste Mer à l'Occident, & le Détroit » pourroit se réduire à peu de milles. Mais » une telle supposition est démentie par tous » les anciens Routiers, qui en différens » tems & en différentes latitudes, ont tou» jours trouvé la direction de la Côte occi» dentale de l'Amérique, allant de l'Est à » l'Ouest. Et comment accorder la Carte de » M. Dobbs, avec des Rivieres qui forment » des Baies de soixante lieues de large, dans » l'endroit même où il suppose un Détroit?

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ils eurent tant de poids pour la Nation Angloise, que l'Etat même, après une mûre délibération, résolut d'encourager l'Entreprise, & promit un prix de vingt mille livres sterling pour la découverte; sur ce seul principe, que le gain devoit être immense dans le cas du succès, & les pertes bornées, dans la plus désavantageuse supposition. On ouvrit une souscription de dix mille livres sterling, qui parurent suffire pour les frais; & qui furent divisées en cent actions: elle fut aussi-tôt remplie. Il se forma un *Commité* de personnes riches, qui acheterent deux Vaisseaux, & qui suppléerent de leurs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la saison. Enfin, pour animer l'Equipage, on ajouta aux appointemens, qui étoient déja considérables, des *Primes*, en cas de succès, proportionnées au rang & aux services, & toutes les prises qui pourroient se faire sur la route. Des deux Vaisseaux, l'un qui étoit de cent quatre-vingt tonneaux, fut nommé *la Galiote de Dobbs*; l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie*. On choisit, pour Commandans, les Capitaines Guillaume *Moore* & François *Smith*.

Les instructions du Commité portent un caractere si singulier d'intelligence & d'exactitude, qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention de ceux qui cherchent à s'instruire.

Instructions du Comité pour les deux Capitaines.

Vous ferez voile ensemble, avec toute la diligence possible, de la Tamise au Sud du Cap Farewell en Groenlande. Vous éviterez les glaces près du Cap, & vous gouvernerez vers l'entrée de la Baie d'Hudson, entre les Iles de la Résolution & celles de Button au Nord des Orcades. En cas de séparation, votre premier rendez-vous sera à *Coirstown*, aux Orcades; mais si le tems vous permet de suivre votre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante heures. Le second sera, à l'Est des Iles de la Résolution, au cas que les glaces ne soient pas assez dispersées à l'entrée du Détroit. Mais si le passage est libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux; à moins que ce ne soit le tems des hautes Marées, car dans ce cas vous ferez mieux d'attendre la diminution des courans, qui sont alors trop rapides. En passant le Détroit, rasez de près la Côte du Nord, jusqu'à ce que vous aïez passé les Iles des Sauvages, & tenez toujours une distance raisonnable l'un de l'autre; afin que s'il arrivoit quelque accident dans les glaces, vous puissiez entendre réciproquement vos Canons ou vos Cloches, & vous prêter du secours.

Dans le Détroit, votre plus proche rendez-vous, en cas de séparation, sera l'Ile de Diggs, ou Cary-Swan's-nest. Celui qui y arrivera le premier n'attendra l'autre que pendant deux jours; & si le dernier n'y arrive pas, il élevera une Perche ou un monceau de pierres du côté du principal Cap, où il laissera une Lettre, pour avertir l'autre de son passage & de son départ. Quand vous aurez découvert Cary-Swan's-nest, si le vent est contraire, vous mouillerez l'ancre pour une Marée ou deux, & vous observerez avec beaucoup de soin la direction, la rapidité, la hauteur & le tems de la Marée. Mais si le vent est favorable pour ranger une partie de la Côte de Nord-Ouest, depuis la Baie nommée *Pistol-Bay*, par les soixante-deux degrés trente minutes, jusqu'au Détroit de Wager, fixez

alors votre plus proche rendez-vous, ou au Deer-Sund, si vous vous déterminez à pousser vers ce Passage, ou à l'Ile de Marbre, au cas que le vent soit favorable & la Mer sans glaces.

A toutes les Terres que vous rencontrerez, examinez-bien, sur la Côte, le tems & la direction de la Marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'Ouest, & que vous trouviez quelque belle ouverture sans glaces, vous y entrerez, quoiqu'avec beaucoup de précautions, en vous faisant précéder de votre Chaloupe; & vous ne tarderez pas, alors, à visiter le Détroit de Wager ou Pistol-Bay. Mais si vous commencez par le Détroit de Wager, & qu'à votre dernier rendez-vous, les deux Vaisseaux se trouvent au *Deer-Sund*, puisqu'après il n'y en a plus d'autre; vous pousserez alors directement vers le Golfe de Ranking, en tenant le grand Canal, au Nord des Iles où il passe, & vous y observerez de même la direction, la hauteur & le tems de la Marée. Si vous la trouvez avancée, ou que le flux vienne du côté de l'Ouest ou du Sud-Ouest, vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture, que vous suivrez jusqu'à tel point de l'Est où elle puisse vous conduire. Cependant, si le passage est étroit, vous aurez soin de tenir toujours votre Chaloupe à la tête, avec la sonde, & vous observerez les Marées, la profondeur, la salûre de l'eau, & la variation de l'Aiguille: vous marquerez, sur votre Carte, la latitude de tous les Caps, & la situation des Païs à l'égard de vos Vaisseaux, & vous tâcherez de vous assurer de quelques bons Ports, où vous puissiez vous mettre à couvert des tempêtes & des vents.

Si vous rencontrez le flux, & qu'après avoir passé la partie étroite du Détroit de Wager, vous tombiez dans une Mer ouverte & sans glaces, vous pourrez alors vous croire assurés d'un Passage libre, & passer hardiment au Sud-Ouest, ou plus ou moins vers le Sud ou l'Ouest, selon la situation du Païs, en gardant l'Amérique à vûe au Bas-bord: & si vous entrez ensuite dans quelque ouverture, en voïant du Païs des deux côtés, vous aurez grand soin d'observer la Marée, si elle vient au-devant de vous, ou si elle vous suit, pour juger si vous êtes entrés dans une Baie, ou si c'est un passage entre des Païs entrecoupés ou des Iles; & selon le cas, vous pousserez plus loin, ou vous retournerez sur vos pas, pour avancer plus à l'Ouest.

Après avoir passé jusqu'à soixante-deux degrés de latitude, au-delà du Détroit de Wager, si vous rencontrez une Marée qui vienne du Sud-Ouest, vous pourrez vous croire sûrs alors d'avoir passé le Cap le plus Septentrional du Continent de Nord-Ouest de l'Amérique, & vous pourrez hardiment faire voile à quelque latitude chaude, de cinquante degrés au Sud, pour hiverner, avec le soin de continuer toujours vos observations sur les Rochers & les Bas-fonds que vous rencontrerez dans votre passage, & de marquer les latitudes de tous les Caps dans vos Cartes, & les longitudes calculées sur le Parallele où vous vous trouverez.

Si vous jugez à propos de commencer par faire un essai, dans le Pistol-Bay, ou au Golfe Ranking proche de l'Ile de Marbre, que vous y trouviez la Marée venant de l'Ouest ou du Nord-Ouest, & que l'ouverture s'étende vers l'Ouest, vous y suivrez la même instruction que pour le Détroit de

Wager, parceque l'un & l'autre de ces deux Détroits doivent aboutir à soixante-deux degrés ; & généralement, partout où vous observerez que la Marée vient de l'Ouest, vous pourrez être sûrs de trouver un passage large & ouvert, puisqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus loin de l'Océan, qui fait monter si haut ces Marées au Nord-Ouest de la Baie.

Si vous vous trouvez en pleine Mer après avoir passé une de ces ouvertures, & que sans rencontrer aucun obstacle vous puissiez gagner environ les cinquante degrés de latitude, vous y passerez l'Hiver, au cas que la saison vous empêche d'aller en avant : mais si le tems & le vent le permettent, vous pousserez au Sud, jusqu'aux quarante degrés au moins, sûrs d'y trouver un climat plus chaud & plus agréable, pour l'Hiver ; ce qui vous confirmera la réalité de votre découverte. En ce cas, vous choisirez pour votre séjour une Riviere navigable, ou quelque bon Port, dans lequel vous n'aïez rien à redouter des Habitans ; car si vous aviez quelque chose à craindre d'eux, il vaudroit mieux passer l'Hiver dans un Port de quelque Ile déserte, mais fertile & remplie de bois, à une distance convenable du Continent. Surtout, ne négligez point d'y établir des Corps-de-Garde & des Sentinelles, comme vous feriez dans un Païs ennemi.

Si vous rencontrez quelques Sauvages, en passant par le Détroit d'Hudson, vous ne perdrez point le tems à trafiquer avec eux, & vous leur ferez quelques présens de Quincaillerie. Si vous en rencontrez après avoir passé la Baie, vous leur ferez aussi des présens ; mais vous ne refuserez point de négocier, & vous tâcherez de leur laisser une bonne opinion de vous, en leur donnant, pour leur fourrure, quelque chose de plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie, & leur laissant le choix de vos Marchandises d'échange, pour vous assurer de leur amitié. Cependant vos observations, sur les Marées, ne doivent pas souffrir de ce Commerce.

Si, passant ces Païs entrecoupés, au Nord-Ouest de la Baie, vous fortez plus méridionalement qu'aux soixante degrés, & que vous rencontriez ensuite quelques autres Nations plus civilisées que les Esquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons présens, & vous ne refuserez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au Printems prochain, lorsque vous retournerez dans leur Païs, vous serez charmés d'ouvrir un Commerce, dont ils tireront de grands avantages, & de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs Ports, qu'autant que la saison & le vent ne vous permettront pas de passer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous vous arrêterez, vous prendrez possession du Païs, au nom de S. M. Britannique, comme premier Possesseur, en y élevant un Monument de bois ou de pierre, avec une Inscription, & en donnant des noms aux Ports, aux Rivieres, aux Caps & aux Iles. Mais, si vous rencontrez des Habitans tout-à-fait civilisés & vivans dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage par des prises de possession ; à moins qu'à votre retour ils ne vous cedent volontairement quelque terrein, pour l'exercice habituel de votre Commerce. Vous n'emmenerez de force aucun Habitant ; mais si quelqu'un s'offre à partir avec vous, pour servir d'Interprete à l'avenir & pour entretenir l'amitié, vous ne refuserez point de le prendre à bord.

Si

Si vous preniez le parti de laisser quelques-uns de vos gens dans ces Païs, vous aurez soin de leur donner une bonne provision de Quincaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des présens; & vous leur donnerez aussi des semences de toutes sortes de fruits, de légumes & d'arbres, qui ne croissent point naturellement dans ces terres. Vous leur laisserez du Papier, des plumes & de l'encre, pour tenir compte de leurs observations sur les propriétés du Païs.

Lorsque vous aurez passé les Terres entrecoupées, si vous rencontrez encore des Baleines blanches, & qu'en Août & Septembre elles dirigent leur course au Sud-Ouest, ce sera pour vous une preuve de plus, d'un passage navigable à l'Océan occidental, où ces Poissons vont alors se rendre.

Si vous avancez un peu au Sud, depuis soixante jusqu'à cinquante degrés, & que vous touchiez à quelque Port où les Habitans demeurent dans des Villes & des Villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous fassent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir. Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hostilité, vous n'y aborderez point, & vous vous éloignerez de la Côte, sans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer, vous commencerez par les effraïer, du bruit de votre grosse Artillerie; & vous ne tuerez personne, si vous n'y êtes forcés pour votre propre défense. Alors vous quitterez la Côte, en poussant au Sud, jusqu'à ce que vous aïez rencontré des Peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des Nations puissantes, qui commercent avec des Vaisseaux de charge & de force, & qui vous fassent un mauvais accueil, vous éviterez la Côte, dans les Mers libres; mais si vous vous trouviez entre des Iles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'insulte des Habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors, si la saison n'étoit pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouveroit assez visiblement que vous auriez pénétré dans quelque Océan différent des nôtres. C'est le seul moïen de prévenir les accidens qui pourroient vous arriver pendant l'Hiver, & nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

Si vous poussez votre route au Sud, jusqu'à pouvoir passer l'Hiver dans un Païs chaud, vous choisirez quelque Ile qui ne soit pas fréquentée par les Peuples du Continent, pour y mettre vos Vaisseaux à couvert. Si cette Ile est fertile, vous occuperez, à l'entrée du Printems, les gens de vos Equipages à préparer un espace de terre, dont vous ferez un Jardin. Vous y semerez de toutes les graines que vous y aurez portées, soit pour l'usage des Habitans, s'il s'en trouve dans l'Ile, soit pour les besoins futurs de ceux qu'on y pourra renvoïer d'ici. Vous y laisserez aussi les différentes especes d'Animaux Domestiques qui vous resteront à bord, surtout des Poules & des Pigeons; & vous aurez grand soin d'observer les Arbres & les Plantes, qui ne ressembleront point aux nôtres. Si vous hivernez sur la Côte occidentale de l'Amérique, près du Cap Blanc, vers les quarante-deux degrés de latitude, tâchez de poursuivre votre découverte au Sud, d'abord après l'Equinoxe de Mars, si le tems vous le permet, jusqu'à ce

que vous touchiez aux quarante degrés. Là, il ne pourra vous rester aucun doute du succès.

En retournant au Nord-Est, comme vous aurez l'Eté devant vous, rien ne vous obligera de presser vos voiles, & vous observerez bien toute la Côte Nord-Ouest de l'Amérique. Vous ferez surtout des observations exactes sur les Rivieres, les Baies, les Promontoires &c. Vous ferez des Cartes, sur lesquelles vous marquerez les situations des Païs, & les vûes, telles que vous les aurez de vos Vaisseaux ; vous tiendrez compte des Marées, des sondes, & de la variation de la Boussole. Vous conclurez des alliances avec les Habitans du Païs ; & vous établirez avec eux un Commerce utile pour nous, mais équitable pour eux, en reglant nos Marchandises sur l'évaluation des leurs. Ce soin vous occupera pendant les mois d'Avril, Mai & Juin ; de sorte que vous pourrez vous retrouver par les soixante-deux degrés, vers la fin de Juillet. Vous repasserez ensuite la Baie & le Détroit, au commencement d'Août.

Si les Vaisseaux se séparent après leur dernier rendez-vous près du Deer-Sund ou de l'Ile de Morbac, chacun s'efforcera par lui-même de découvrir le passage, sans attendre l'autre ; & le rendez-vous, pour se rejoindre, sera à quelque Ile ou Port, par les quarante degrés de latitude, derriere la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette Ile, & plus au Nord que les cinquante-quatre degrés, le Capitaine tâchera d'engager quelque Indien par des récompenses, à traverser le Païs, soit vers la Riviere de Churchill ou le Fort d'York, soit vers la Riviere de Nelson, avec des Lettres pour l'Amirauté & le Secretaire de la Compagnie. Il expliquera ses découvertes jusqu'à ce jour, & promettra une récompense à celui qui voudra se charger d'amener l'Indien en Angleterre ; de peur que la découverte ne soit supprimée au Comptoir, dans la supposition où quelque malheur empêcheroit le Vaisseau de revenir au Printems.

Si, par quelque accident imprévû, les Vaisseaux ne peuvent avancer au-delà, ou à l'Ouest, de Pistol-Bay ou du Détroit de Wager, ni vers le Sud au-delà des cinquante-huit ou soixante degrés, & qu'ils ne trouvent point d'ouverture, ni de passage, à l'Ouest ou au Sud-Ouest, parmi ces Païs entrecoupés & ces Iles ; ou qu'après avoir passé ces Païs entrecoupés, ils ne rencontrent point de Marée qui vienne de l'Ouest ; alors, après avoir fait les essais nécessaires, de l'avis du Conseil ou du plus grand nombre, vous reviendrez droit à Londres, sans hiverner dans aucun Port de la Baie, pour ne pas jetter les Actionnaires dans une dépense inutile.

Si vous rencontrez quelques Esquimaux au-delà du Détroit de Wager, ou de Pistol-Bay, vous tâcherez d'apprendre d'eux, par des signes, où est la Mine de Cuivre ; & si, parvenant à découvrir le passage, vous y pouviez hiverner, vous ne manqueriez point à votre retour, quand vous serez vers les soixante degrés, de faire des recherches plus exactes pour la découverte de cette Mine. Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous quelques morceaux de Minéral, pour en faire ici l'essai.

Vous aurez soin de tenir des minutes exactes de toutes vos Délibérations, & de les faire signer de trois, au moins, des personnes du Con-

seil, avant que l'Assemblée se sépare. Vous ferez faire des copies de toutes vos opérations, qui seront scellées aussi du cachet de trois personnes du Conseil, & envoïées par la Poste à votre retour, de tel endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plûtôt, si l'occasion se présente par les Vaisseaux de la Baie d'Hudson, au sieur Samuel *Smith*, Secretaire du Commité de Nord-Ouest.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Comment M. Ellis fut destiné à la recherche du passage.

Les deux Vaisseaux, destinés pour la découverte du Passage, descendirent de Londres à Gravesand; & dans le même tems il y arriva d'Italie, un Voïageur Anglois fort curieux, nommé Henri *Ellis*, qui les aïant rencontrés, & les voïant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux, pour une si glorieuse Expédition. Son mérite, qui étoit connu, fit aller ses regrets jusqu'au Commité. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. » Mon » chagrin, dit-il lui-même, fut bientôt changé dans une joie fort vive, » lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des » deux Vaisseaux. La curiosité de voir un Païs tout nouveau pour moi, » joint aux avantages & surtout à l'honneur que j'esperois de cette Entreprise, m'inspirerent un desir ardent d'y contribuer: mais, quoiqu'assez accoutumé à la vie Marine, je refusai le commandement qui m'étoit offert, dans des Mers & sous un climat dont je n'avois pas la moindre expérience. On convint, sur mon refus, que je ferois le Voïage, » en qualité d'Agent du Commité, sans autres fonctions que celles qui » me seroient expliquées par des instructions immédiates. Les principaux » articles portoient, que je serois chargé de lever les Plans de tous les » Païs nouvellement découverts; de marquer les situations & les distances des Caps, les Sondes, les Rochers & les Bas-fonds; d'assister aux » observations manuelles, lorsqu'il seroit question de constater le tems, » la hauteur, la force, & la direction des Marées; de faire mes observations sur les différens degres de salure de l'eau marine; d'observer » les variations de la Boussole; d'examiner la nature des Terres, & de » recueillir tout ce que je pourrois, de Métaux, de Minéraux, & d'autres curiosités naturelles. Je ne dois pas oublier une circonstance, qui » m'affligea beaucoup; c'est que je n'eus pas un moment, pour faire mes » préparatifs: dix-huit heures après les conventions, je fus obligé de me » rendre à bord.

Journal de cette Entreprise.

M. Ellis, tel qu'il se fait connoître par la confiance qu'on prit tout-d'un-coup à ses lumieres, s'embarqua sur la Galiote de Dobbs. La Relation, dont on va lire l'Extrait, est son Ouvrage. L'Agent du Comité de Nord-Ouest s'en donne pour l'Ecrivain, & justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses Observations, qui le distinguent du commun des Voïageurs.

VOÏAGE D'ELLIS. 1746.

LES VAISSEAUX mirent à la voile, le 31 de Mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un Voïage de long cours, tels que le danger auquel la Galiote de Dobbs fut exposée par le feu; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 de Juin, où les deux Vaisseaux se virent séparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés trente minutes de latitude, à l'Est du Cap Farewel. Mais l'habileté des Pilotes les aïant rap-

prochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant. C'étoient de grosses pieces, qu'on auroit prises pour du Bois de charpente, & qui se présentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Commité la cause d'un spectacle si singulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a de la Groenlande, des Côtes du Détroit de Davis & de celles du Détroit d'Hudson, quoiqu'assez opposées sur divers points, s'accordent toutes à nous assurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces Contrées : d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puisse venir, ce n'est pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns supposent qu'il se jette ici, des Côtes de la Norvege ; & d'autres le font arriver de la Côte orientale du Païs de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux sentimens : d'un côté les vents de Nord-Ouest, qui prédominent dans ces Parages, l'empêcheroient d'arriver ici de la Norvege ; & de l'autre, les courans impétueux qui sortent des Détroits de Davis & d'Hudson, en tendant vers le Sud, l'arrêteroient au passage, & ne lui permettroient jamais de venir de la Côte d'Amérique dans ces Mers. L'explication d'Egede (31), qui avoit passé plusieurs années dans la Colonie Danoise établie à l'Ouest de la Groenlande, paroît plus plausible au Voïageur Anglois. Egede avoit vû, sur la Côte orientale de ce Païs, par les soixante-un degrés de latitude, des Bouleaux, des Ormes, & d'autres especes d'arbres, de dix-huit piés de haut & de la grosseur de la cuisse : il avoit observé que dans la Norvege, comme dans la Groenlande, la Côte orientale est plus chaude que l'occidentale, & que parconséquent les arbres y croissent plus aisément & deviennent plus gros ; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient de la Groenlande.

Le 5 de Juillet, les Anglois des deux Vaisseaux commencerent à découvrir ces Montagnes de glace, qu'on trouve en tout tems proche du Détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cens piés d'épaisseur. Plusieurs Voïageurs ont tenté d'expliquer, comment elles se forment ; & le nôtre embrasse le sentiment du Capitaine Middleton. Ce Païs, lui fait-il dire, est fort élevé le long des côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudson &c : il l'est de cent brasses, ou plus, proche de la Côte. Ces Côtes ont quantité de Golfes, dont les cavités sont remplies de nége, de glace, & gelées jusqu'au fond, par un froid dont le regne est continuel. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou six ans, jusqu'à ce qu'une espece de Déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direction des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces Montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parcequ'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, & que le Païs étant d'ailleurs couvert de néges pendant toute l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'Eté. Les glaces plus minces, qui remplissent pref-

(31) Dans sa Nouvelle Description de l'ancienne Groenlande, ou, comme d'autres l'écrivent, de l'*ancien Groenland*.

qu'entierement les Détroits & les Baies, & qui hors delà couvrent l'Océan, le long de la Côte, jusqu'à plusieurs lieues, ont de quatre à dix brasses d'épaisseur, & refroidissent tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continuel, aux Montagnes de glace, par l'eau de la Mer qui ne cesse point de les arroser, & par les brouillards humides, qui ne discontinuant presque point, tombent en forme de petite pluie & se congelent en tombant sur la glace. Ces Montagnes aïant beaucoup plus de profondeur, dans l'eau, que de hauteur sur la surface de la Mer, la force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet pour les mouvoir; quoique soufflant du Nord-Ouest pendant neuf mois de l'année, il les pousse vers un climat plus chaud. Leur mouvement est si lent, qu'il leur faut des siecles entiers pour faire cinq ou six cens lieues vers le Sud. Elles ne peuvent donc se dissoudre que lorsqu'elles sont arrivées entre les cinquante & les quatre-vingt degrés de latitude, où elles s'élevent peu à peu, en devenant plus légeres, à mesure que le Soleil consume & fait évaporer la partie exposée à ses raïons. Egede ne les croit que des morceaux de glace de la Côte, qui tombent dans la Mer, & qui s'y accumulent par degrés.

Le 8 de Juillet, les deux Vaisseaux toucherent aux Iles de Résolution. Un brouillard épais, qui leur en avoit dérobé la vûe, les auroit exposés à se briser sur la Côte, si le tems ne s'étoit éclairci. Ils passerent aux Iles des Sauvages, où ils virent paroître pour la premiere fois de petits Canots, remplis d'Esquimaux (32). Le 13, ils rencontrerent quantité de glaces, de cinq à dix brasses d'épaisseur, qu'ils ne passerent point sans danger, du moins celles qui étoient serrées les unes contre les autres; surquoi l'on observe que rien n'est en effet si dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorsqu'il n'est pas brisé par le choc, fait sur un Vaisseau le même effet que le contrecoup d'un rocher. Aussi les Navires destinés aux Mers glaciales sont-ils extrêmement forts en bois, surtout en devant; & cette précaution même ne suffit pas toujours pour les garantir. Il est fort aisé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces: la température de l'air change dans l'instant; c'est-à-dire que de chaud qu'il étoit, il devient extrêmement froid. D'ailleurs elles s'annoncent ordinairement par des brouillards très épais, mais si bas, que souvent ils ne s'élevent pas au-dessus des mâts du Vaisseau. Il est ordinaire aussi de voir la glace élevée par la réfraction de l'air, de six degrés pour le moins au-dessus de l'Horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On est quelquefois obligé de s'amarrer aux plus gros glaçons, pour se dégager des petits, qui cedent plutôt aux vents & aux courans. Il se trouve, sur ces grosses masses, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits Lacs, où les Equipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils se gelent presque toutes les nuits, surtout lorsque le vent vient du Nord. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomene toujours rare dans ces Mers, & dont Ellis attribue la rareté aux Aurores Boréales, qui, n'y étant pas moins fréquentes en Eté qu'en Hiver, enflamment & dispersent les exhalaisons sulfureuses.

(32) On a déja vu la peinture de ces Peuples, dans l'article qui regarde l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson, Tome XIV. de ce Recueil.

Après beaucoup d'embarras pour traverser les glaces, on trouva la Mer nette, le 30, devant l'Ile de Salisbury, presqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudson. Un Conseil, qu'Ellis donne ici, pour éviter les glaces dans ce Détroit, est de diriger la route fort près de la Côte du Nord. Il a toujours observé que ce côté en est beaucoup moins embarrassé que le reste du Détroit ; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la Côte du Nord, qu'aux vents, qui soufflent ordinairement de ce côté.

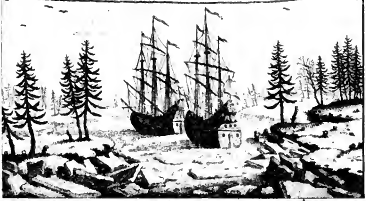
Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs ; & le 4, on passa l'Ile de Maasel. Le 11, on côtoïa le Païs, qui est à l'Est du Welcome, par les soixante-quatre dégrés. Le vent n'aïant pas permis de suivre longtems la Côte, on ne fit que louvoïer jusqu'au 19, où la premiere Terre qui se présenta fut l'Ile de Marbre, dont on a donné la description dans un autre article (33). Ellis se mit dans une Barque longue, pour faire ses observations. Le précis fût, qu'il avoit vu plusieurs ouvertures considérables à l'Ouest de cette Ile ; que le flux venoit du Nord-Est, le long de la Côte ; qu'il y faisoit haute Marée à la Pleine & à la Nouvelle Lune, & qu'elle montoit environ dix piés.

La saison étant déja trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité des voix, la résolution de passer l'Hiver dans la Baie d'Hudson. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du Port de Nelson, comme celui qui se trouvoit le plutôt dégagé des glaces au Printems, & qui offroit d'ailleurs, en abondance, du bois, du Gibier, & tout ce qui étoit nécessaire à la conservation de l'Equipage. Mais on ne prévoïoit pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devoit à l'intérêt National, & ne consultant que celui de sa Compagnie (34), emploieroit tous ses efforts pour causer la perte des deux Vaisseaux. Une tempête, qu'ils essüierent le 25 d'Août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du Bras méridional de la Riviere de Haies. Dans le dessein de gagner un mouillage, nommé *Five Fathoms Hole*, trou de cinq brasses, & situé à sept lieues du Fort d'Yorck, ils continuerent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire par dessus les Bas-fonds. La Californie passa fort heureusement, mais la Galiotte de Dobbs échoua sur le fable ; & le Gouverneur se hâta d'envoïer une Chaloupe, pour abbattre toutes les marques. C'étoit néanmoins la seule ressource qui pût la sauver. Envain lui fit-on représenter l'indignité de cette action : les marques furent abbatues ; & ses Gens n'en dissimulerent point le motif. Cependant la Galiotte fut remise à flot, & parvint à mouiller près de la Californie ; mais ce début fit pressentir, aux deux Equipages, ce qu'ils avoient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour suivant, il joignit les menaces à la perfidie. Ensuite, voïant qu'elles ne servoient qu'à faire abandonner aux deux Vaisseaux le dessein d'hiverner au Port de Nelson, & qu'ils paroissoient chercher un autre poste dans la Riviere de Haies, il revint à l'artifice. » Tout fut emploïé, dit Ellis, pour nous persuader de

(33) *Ibidem.*

(34) On a vu que la Compagnie de la Baie d'Hudson ne desiroit pas que le Passage fût découvert.

QUARTIER D'HYVER DANS LA RIVIERE DE HAYES.



MAISON DE MONTAGU.



» mettre nos Vaisseaux au-dessous du Fort, dans un lieu ouvert à la Mer, » où, suivant toute apparence, ils auroient été bientôt mis en pieces, » par les flots, ou par les glaces. Il étoit si résolu de nous faire périr, » qu'après avoir vu ses propositions rejettées, il envoïa bien loin dans les » terres tous les Indiens du Païs, dont la principale occupation est de » tuer & de vendre des Bêtes fauves & des Oies, pour nous priver inhu- » mainement de ce secours.

Malgré l'appréhension d'un triste avenir, les deux Vaisseaux monterent la Riviere de Haies, le 3 de Septembre, & chercherent une Anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-dessus du Fort d'Yorck, au Sud de la Riviere. Le tems fut emploïé, jusqu'au 12, à les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir, de la gelée, la biere & les autres liqueurs. Ensuite, dans l'impossibilité de passer l'Hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardoit sa conservation. Ces exemples de l'industrie humaine sont toujours une peinture intéressante.

» Une partie des Equipages fut d'abord emploiée à couper du bois, » pour faire du feu, & l'autre à bâtir des Cabanes, peu différentes de » celles du Païs. Nous les fîmes d'arbres équarris, d'environ seize piés » de long, inclinés les uns contre les autres; de sorte que se touchant au » sommet de la Cabane, & se trouvant écartés par le bas, ils représen- » toient assez le toît d'une Maison rustique. Nous remplîmes les interval- » les d'une piece à l'autre, de mousse fort pressée, que nous enduisîmes » de terre glaise. Nous y fîmes des Portes basses & étroites, un foïer au » milieu, & directement au-dessus, un trou pour le passage de la fumée. » Ces Cabanes se trouverent fort chaudes.

» Il en falloit une plus grande pour la demeure des Capitaines & des Of- » ficiers. On choisit un lieu commode, & qui n'étoit pas même sans agré- » ment: ce fut une petite éminence, entourée d'arbres, à demie lieue de la » Riviere au Sud-Est, & presqu'à même distance des Vaisseaux. Nous » avions, au Sud-Ouest, un joli Bassin d'eau, nommé la Crique des Cas- » tors, & situé devant nous à quatre cens pas, qui formoit la perspective » d'un grand Canal; & des Bois de haute-futaie nous garantissoient des vents » de Nord & de Nord-Est. Je traçai le plan de l'Edifice. Il devoit avoir » vingt-huit piés de long, sur dix-huit de large, & deux étages, l'un de » six piés de haut, & l'autre de sept. Les Capitaines, & quelques-uns des » principaux Officiers, devoient occuper l'étage supérieur; le reste étoit » pour les Officiers subalternes & les Domestiques. J'avois ordonné la Porte » au milieu du Frontispice, de cinq piés de haut sur trois de large, & » quatre fenêtres en haut, une dans la Chambre de chaque Capitaine; les » deux autres aux deux extrémités, pour éclairer le passage & les petites » Chambres des Officiers. Le faîte du toît ne devoit être élevé que d'un » pié au-dessus des Murs, pour rendre l'écoulement des eaux plus facile, » & pour tenir la Maison plus chaude. Un Poile, placé au milieu de l'édifi- » ce, devoit y répandre une égale chaleur. On abbatit un grand nombre » d'arbres; on les mit en œuvre; on scia des planches. Les murs furent » composés de grosses poutres, rangées l'une sur l'autre, avec de la mousse

» pour remplir les vuides : elles furent clouées : en un mot, la Maison se
» trouva élevée, couverte, & presqu'achevée le premier jour de Novembre.

L'air étoit très froid, quoiqu'en comparaison des autres Hivers, le commencement de cette saison, n'eût pas été rigoureux : elle ne s'étoit déclarée, à la fin de Septembre, que par des pluies entremêlées de gros floccons de nége, & par des gelées de nuit, qui ne répondoient point à ces terribles relations, qui font l'effroi des Lecteurs. Le 5 d'Octobre, l'Anse eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut, jusqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un tems assez doux. Le 31, la Riviere étoit prise entierement ; & les deux Equipages commencerent à juger des Hivers de la Baie d'Hudson. Le 2 de Novembre, on ne pût se servir de l'encre, qui geloit au coin du feu ; & la biere, qu'on avoit reservée en bouteilles, se trouva gelée en masse solide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, & tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on sentit un froid insupportable. Alors les Equipages furent distribués dans les Cabanes, & les Officiers prirent possession de leur édifice. Il fut baptisé, à la maniere des Marins, sous le nom d'Hôtel de Montaigu. On crut devoir cet honneur au Duc de ce nom, qui s'étoit vivement interressé au succès de l'entreprise.

» Nous commençâmes, raconte l'Agent du Commité, à prendre nos habillemens d'Hiver. C'étoit une robbe de peau de Castor, qui alloit jus-
» qu'aux talons, avec une fourrure en dedans, deux vestes dessous, un bon-
» net & des mitaines de la même peau, doublés de flanelle, une paire de
» bas Esquimaux par dessus les nôtres, c'est-à-dire de peau, & montant jus-
» qu'au milieu de la cuisse, avec des souliers de peau d'Elan préparée, dans
» lesquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chaussons. Une
» paire de souliers à nége rendoit cet habillement complet : ils ont en-
» viron cinq piés de long sur un pié & demi de large. C'est proprement
» la mode des Indiens du Païs, qui l'ont communiquée aux Anglois ; &
» rien n'est effectivement plus propre à les garantir de la rigueur du climat.
» A l'exception d'un petit nombre de jours, nous pouvions tenir tête, avec
» cette défense, au plus grand froid de l'Hiver.

» La chasse des Lapins & des Perdrix étant notre principale ressource, tout
» le monde s'emploïoit à cet exercice. Pour celle des Lapins, on coupa
» quantité d'arbrisseaux & de Buissons, dont on fit des haies de deux piés
» de haut, en laissant, de distance en distance, de petits trous pour
» leur passage : on mit dans chaque trou un fil d'archal, dont le bout étoit
» attaché à l'extrémité d'une longue perche ; de sorte que le Lapin, qui
» s'y prenoit dans le trou, ne commençoit pas plutôt à se débattre, que
» la Perche s'élevoit, & le soutenoit étranglé à deux ou trois piés de
» terre. Cette méthode étoit d'un double avantage ; non-seulement elle
» nous fournissoit beaucoup de Gibier, mais elle le garantissoit aussi de divers
» autres Animaux, qui nous l'auroient enlevé.

Les fortes gelées avoient commencé avec le mois de Novembre ; elles continuerent jusqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étoient plus ou moins vives, suivant les variations du vent. Le vent d'Ouest, ou du Sud, les rendoit assez supportables ; mais elles devenoient terribles, lorsqu'il tournoit au Nord-Ouest ou au Nord. Souvent elles étoient accompagnées d'une

d'une espece de nége, aussi menue que du sable, que le vent emportoit en forme de nue, d'une Plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé, parcequ'elle est ordinairement d'une épaisseur, qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laisse pas, non plus, la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne se fait sentir que quatre ou cinq jours par mois. C'est toujours au tems de la Nouvelle & de la Pleine Lune, qui a généralement une forte influence sur le tems, dans cette Contrée. Les tempêtes y sont alors effroïables, surtout avec le vent de Nord-Ouest; qui regne assez ordinairement en Eté, mais presque sans cesse en Hiver. Avec les autres vents, quoique les gelées soient aussi très fortes, il fait souvent beau; & comme ils varient beaucoup, l'air est presque toujours assez tempéré pour la promenade & pour la chasse.

Les Equipages commencerent vers la fin de Décembre, à tirer, des deux Vaisseaux, diverses provisions dont ils avoient fait peu d'usage au commencement de l'Hiver. Ils se servoient pour les transporter sur de petits traîneaux, des Chiens du Païs, qui ressemblent assez à nos Mâtins, mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que gronder lorsqu'on les irrite. Ils sont naturellement dociles. Les Anglois, qui en tirent beaucoup d'utilité, les nourrissent sur le pié commun de leurs Domestiques.

Mais remettons à d'autres articles tout ce qui regarde les propriétés du Païs & de ses Habitans, pour nous attacher uniquement au cours de l'Expédition. Les fatigues de l'Hiver ne diminuant point l'attention des Anglois pour leur Entreprise, ils tinrent avant la fin de Décembre, un grand Conseil où l'on proposa d'élever & de garnir d'un Pont la Barque longue, pour l'emploïer à la Découverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut même étonnant que dans les anciens Voïages on n'eût pas conçu qu'il étoit trop dangereux de faire, avec les Vaisseaux, des recherches près de la Côte, dans une Mer orageuse, par des tems variables & des brouillards fort épais, entre des glaces, des Païs entrecoupés, des Iles, des Rochers & des Bancs de sable, sans connoître les Ports, les Marées, les courans, ni la direction des Côtes. On s'exposoit infiniment moins avec une petite Barque, qui pouvoit raser partout la Côte, du moins à peu de distance, & qui ne risquoit rien à s'engager entre les Rochers ni à passer par les Bancs de sable, où des Vaisseaux d'une certaine profondeur étoient dans un péril continuel de se perdre. D'ailleurs, en supposant la Barque échouée, on étoit sûr de pouvoir la remettre à flot; & quand elle seroit venue à périr, le Vaisseau étoit toujours une retraite certaine pour l'Equipage. Ellis assure que cette seule idée, de connoître une ressource dans le besoin, augmenta le courage des Anglois, & leur donna même une espece de témérité dans tous les dangers. La Barque longue devint si précieuse, qu'on résolut aussi-tôt de la tirer à terre, sur le bord de l'Anse, & de bâtir sur elle une Cabane, qui fut couverte de voiles, avec un foïer au centre, pour la conserver en état de recevoir un Pont à l'arrivée du Printems. Ce soin dura sans relâche, pendant trois ou quatre mois qu'on eut encore à passer dans les souffrances.

Le mois de Mars donna, successivement, tous les tems qui sont propres au Païs dans le cours de l'année; c'est-à-dire qu'on eut des jours, tantôt

extrêmement chauds, tantôt aussi froids qu'en Hiver. La nége fondit partout où le Soleil faisoit tomber ses raïons; & vers la fin du mois, l'herbe commençoit à pousser dans les lieux exposés au Sud. Insensiblement les Rivieres & les Plaines se couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les glaces se rompant tout-d'un-coup, l'Anse même ne mît pas les Vaisseaux bien à couvert. M. Ellis donne l'explication de ce danger. Lorsque les chaleurs devancent la saison, dans les Païs qui bordent la Baie d'Hudson, les néges fondent dans les parties méridionales; & les eaux, formant des torrens rapides, rompent les glaces avant qu'elles soient entierement meurtries. Ces flots s'écoulent, jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelque résistance qui soit capable de les arrêter: mais, s'accumulant bientôt, ils rompent tout obstacle par leur poids, ils inondent les terres voisines, ils emportent les arbres, les rivages mêmes, & tout ce qui s'oppose à leur violence. C'est ce qu'on nomme un Déluge, & ce qui rend fort dangereux, pour un Vaisseau, tous les mouillages d'Hiver qui ont un courant. Mais le mois d'Avril s'annonça d'une maniere, qui délivra les Anglois de cette crainte. Le vent se mit peu à peu au Nord-Est, & leur amena, avec beaucoup de nége & de grêle, une assez forte gelée. Ensuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avoient pas eu depuis six mois. Les Oiseaux du Païs reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les especes communes dans les Païs Septentrionaux. Ellis ne nomme point celle qui passoit souvent en volées nombreuses, » noirâtre, dit-il, & fort laide en apparence, mais qui com» pensoit, par la beauté de son ramage, le désagrément de sa figure. Enfin, la chaleur arriva, le 6 de Mai, & l'Anse étoit déja dégagée des glaces, qui s'étoient perdues peu à peu, quoique la Riviere fût encore prise.

La Barque longue, à laquelle on avoit travaillé depuis l'adoucissement de l'air, étoit achevée. Elle fut mise à l'eau; & les deux Equipages concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle alloit faciliter, lui donnerent le nom de *la Résolution*. Le 16, les glaces de la Riviere des Haies furent emportées par le courant. On mit aussitôt les deux Vaisseaux en état de descendre la Riviere, avec le secours des hautes Marées, qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés jusqu'au Nord du Cap Churchill, ne les empêcherent point de passer, avant le dernier du mois, l'Ile de *Centry*, qui est par les soixante-un degrés quarante minutes de latitude.

Ce fut le premier de Juillet, que la Résolution, chargée des provisions nécessaires à dix Hommes pour deux mois, fut emploïée à sa destination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Commité s'y embarquerent avec huit Hommes, pour visiter les ouvertures des Côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'Ile de Marbre, où leur Vaisseau devoit les attendre. Ici, comme dans les autres courses de la Résolution, le Journal change; & pour éviter la confusion, cette différence nous oblige de faire parler Ellis.

ELLIS. 1746.

Nous prîmes, dit-il, vers la Côte, où, pendant la nuit, nous nous amarrâmes aux glaces. Le jour suivant, nous eûmes à traverser quantité de gros glaçons, qui, joint aux Bas-fonds & aux Rochers, rendoient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des Côtes, qui sont au Nord des Etablissemens de la Compagnie, se montrerent quelquefois, en trouppes de quarante ou cinquante, sur les hauteurs des Iles, avec des signes par lesquels ils sembloient nous appeller; mais nos vûes n'aïant point de rapport au Commerce, nous nous avançâmes, sans leur répondre, jusqu'à l'Ile de *Knight*, par les soixante-deux degrés deux minutes, où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute Marée y montoit de dix piés. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts, pour nous approcher de la Côte occidentale, où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais tems & la grosseur des glaçons, dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcerent de retourner à l'Ile de Knight. La Mer beaucoup plus calme, & l'air plus serein, nous laisserent voir plusieurs Iles le 5, telles que *Biby*, *Merry*, *John*, &c, qui sont remplies de rochers, sans arbres, & sans autre herbe qu'un peu de Bistorte, avec quelques Plantes communes dans la Groenlande & la Laponie. Ces Iles, & généralement toutes celles de la même Côte, offrent des monceaux de pierres, dont on ignore l'origine & l'usage, quoiqu'ils soient connus des Navigateurs Anglois depuis qu'ils visitent cette Contrée (35).

Le 5, nous nous avançâmes au Sud de l'Ile Biby, dans l'espoir d'entrer par l'ouverture, d'où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussoient & qu'ils en faisoient sortir alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible. Après avoir poussé au Nord jusqu'aux soixante-deux degrés douze minutes, nous prîmes au Nord-Ouest; & traversant quantité de sables, entre plusieurs Iles fort basses, nous entrâmes dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de passer, du côté méridional de l'Ile Biby. Elle est couverte de cette Ile, qui en est à cinq lieues au Sud-Est; elle est spacieuse, & nous nous convainquîmes qu'elle se termine par une Riviere assez large, qui descend du côté de l'Ouest. Le Continent, qui l'environne, monte en pente douce, & n'offre que des rochers bas & unis, couverts de mousse, avec peu de plantes. L'entrée la plus aisée dans la Baie de Nevill est entre le Continent & l'Ile Biby, au Sud-Ouest.

(35) On a déja dit que d'autres les prennent pour des Tombeaux d'Esquimaux. Ellis fait ici une observation beaucoup plus singuliere. A cette hauteur, dit-il, au milieu des glaces, les aiguilles de nos Boussoles perdirent entierement leurs qualités magnétiques. Pendant que l'une suivoit une direction, l'autre en marquoit une toute différente: elles ne demeuroient pas même long-tems dans la même direction. Nous voulûmes remédier à cet accident, en retouchant les aiguilles par un Aiman artificiel; mais nous y perdîmes nos peines, & plusieurs essais nous convainquirent que ce désordre ne pouvoit être corrigé par l'attouchement de l'Aiman. Ce fait, qui fut observé de tout ce que nous étions d'Anglois sur la Résolution, doit passer pour avéré. Le seul remede, qui nous réussit, fut de mettre & de tenir nos Boussoles dans un lieu chaud, où les aiguilles reprirent sur-le-champ leur activité & pointerent justе. Ellis entre dans une longue explication de ce Phénomene, & l'attribue, pour conclusion, à l'excès du froid.

Le 8, nous entreprîmes de visiter la Côte du Nord : mais, en repassant les Bancs de sable, nous fûmes jettés, par la Marée, sur une chaîne de Rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuse situation, nous dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six Canots, qui s'approcherent de nous avec des côtes de Baleines. Ils parurent fort touchés de notre malheur ; & loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement, ils ne s'éloignerent point, jusqu'à ce que la Marée nous eût remis à flot ; mais un Vieillard, qui paroissoit connoître ces écueils, se mit devant nous avec son Canot, & nous servit de guide sur tous les Bas-fonds. Ainsi tout ce qu'on lit du caractere de ces Peuples, dans les Relations Françoises & dans quelques-unes des nôtres, ne s'accorde point avec le témoignage que nous sommes obligés de rendre à leur humanité.

Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur industrie. Au défaut de fer, leurs Arcs, leurs Fleches & leurs Harpons sont garnis de dents, d'os ou de cornes d'Animaux marins, dont ils se font même des haches, des coûteaux, & d'autres ustensiles. On auroit peine à se figurer, avec quelle adresse ils savent traiter des matériaux si peu convenables à ces usages. Leurs aiguilles sont de la même matiere ; dans leurs mains, elles servent à coudre fort proprement leurs habits, qui ne different point de ceux des Habitans de la Baie d'Hudson. Cette ressemblance, & celle de leurs Langues & de leurs usages, peut faire conclure qu'ils sont originairement d'une même Nation : mais ceux dont je parle sont généralement plus industrieux, plus affables & mieux policés. Leurs Femmes ne garnissent point leurs bottines, de côtes de Baleines, comme celles des autres Esquimaux. Les bonnets different aussi, pour les deux sexes : ils sont composés d'une peau de queue de Buffle, qui leur pend sur le visage, & qui leur donne réellement un aspect terrible, mais qui leur est d'une extrême utilité contre diverses sortes de Mouches, dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette coeffure, qu'on voit à leurs Enfans mêmes, pendant que leurs Meres les portent sur le dos, donne l'air barbare aux plus doux & aux plus pacifiques de tous les Humains. Lorsqu'ils se mettent en Mer pour la Pêche, ils emportent avec eux, dans leur Canot, une vessie pleine d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec autant de délices que nos Marins boivent de l'Eau-de-vie. Nous avons quelquefois vû qu'après avoir vuidé leur vessie, ils la tiroient voluptueusement entre leurs levres. C'est apparemment l'expérience, qui leur a fait reconnoître les effets salutaires de cette huile, dans un climat qui n'est jamais sans rigueur. On s'est persuadé, en Europe, que ces Peuples vivent sous terre pendant l'Hiver ; mais c'est une tradition absolument fausse, & démentie par tous ceux qui ont visité leur Païs. La plus grande partie n'est qn'une chaîne de rochers ; & quand le terrein de quelques Vallées auroit assez de profondeur, il est constamment gelé, aussi dur que le rocher même, & peu propre par conséquent aux Habitations souterraines.

Après avoir reconnu que nous devions la vie aux Esqnimaux, nous gouvernâmes vers l'Est ; & le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant l'Ile des *Chevaux-Marins*, ainsi nommée de la multitude de ces Animaux,

qu'on y rencontre toujours. Comme c'est la plus orientale de celles dont nous nous étions approchés, & la moins visitée des Sauvages, parcequ'elle est la plus écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher d'autre cause de ce prodigieux nombre de Chevaux marins, qui s'assemblent dans un lieu si désert, pour y faire leurs Petits. La même raison, sans doute, y amene d'immenses volées d'Oiseaux de Mer.

Le 10, nous rasâmes la Côte, entre quantité de gros glaçons, qui flottoient autour de nous, & nous arrivâmes à Whale-Cove, par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude. Une Baie, que nous découvrîmes à l'Ouest, nous offrit plusieurs petites Iles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques Sauvages. Nous observâmes que l'abondance de la Pêche leur faisoit choisir ordinairement les Iles les plus désertes, pour y fixer leur demeure pendant l'Eté. Le Capitaine aïant souhaité de descendre dans une des Iles, je l'accompagnai avec deux Hommes, dans une petite Chaloupe, qui ne nous servoit qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous Femmes ou Enfans, qui se promenoient paisiblement sur la Côte, pendant que les Hommes étoient à la Pêche. Le dessein du Capitaine étoit de monter sur les hauteurs de l'Ile, pour y découvrir, de cette élevation, quelque nouvelle ouverture : les Esquimaux n'y mirent aucun obstacle; mais après d'inutiles observations, qui nous convainquirent même que la Marée de la Baie venoit de l'Est, nous retournâmes à bord.

Le 11, aïant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour près d'une Pointe, à soixante-deux degrés quarante-sept minutes de latitude, d'où nous découvrîmes une large ouverture qui s'étendoit vers l'Ouest, & que je nommai la *Baie de Corbet*. Cependant deux raisons nous ôterent l'envie d'y entrer; l'une, que la Marée y venoit de l'Est, & l'autre, que le Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Esquimaux, qui sont ici fort nombreux, & nous recueillîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités des Rochers, où elle s'amasse par la fonte des néges. Enfin nous retournâmes à nos Vaisseaux, que nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans une assez bonne Rade, entre l'Ile de Marbre & le Continent. Pendant notre absence, Smith Capitaine de la Californie, avoit entrepris de visiter la Baie de *Ranking*, qui étoit à quatre lieues de leur mouillage, vers l'Ouest. Trente lieues, qu'on y fit par différentes routes, de l'Ouest par le Nord jusques vers l'Est, apprirent non-seulement que cette ouverture se termine en Baie, mais qu'elle est remplie de Rochers & de Bancs de sable. Le jour même de notre retour, les deux Barques longues furent envoïées à la découverte, le long de la Côte, entre le Cap Jolabert, par les soixante-trois degrés quinze minutes de latitude, & le Cap Fallerton, par les soixante-quatre degrés quinze minutes.

Ellis étant rentré à bord, les deux Vaisseaux leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée vers le Nord. Tout le jour suivant, on eut à traverser des glaçons épais, qui fermant enfin le passage obligerent les Anglois de s'amarrer aux plus gros. La Mer fut libre, le 16; mais on se vit bien-

tôt arrêté par quantité de Rochers & de sables, qui s'étendent fort loin en Mer, & que la derniere Marée laisse à sec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoïer avec beaucoup de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux Barques longues, pour lesquelles on n'étoit pas sans inquiétude. Les deux Vaisseaux se séparerent même pour les chercher.

Ellis s'approcha de terre, dans la Pinasse, par les soixante-quatre degrés de latitude, sous un Cap auquel il donna le nom de Cap *Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Commité. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de Baleines, qui se débattoient contre la Côte ; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la Marée. Il trouva que le flux venoit du Nord, qu'il montoit sur la Côte environ dix piés, & que dans la Pleine & la Nouvelle Lune la Marée étoit haute à trois heures. La Côte est d'une pente douce ; mais elle s'éleve beaucoup. A quelque distance, les Collines paroissoient rougeâtres & fort unies, mais absolument stériles. Dans les Vallées le terrein est noirâtre, & produit une herbe assez longue, mêlée de quelques Plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues & rouges, surtout une sorte de Vesce, qui croît en abondance sur le bord des Etangs. Ellis remarqua aussi plusieurs lits de sable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du Mouron, & d'une grande quantité de Cochlearia, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus picquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs trouppes de Bêtes fauves, qui broutoient sur les Collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau étoit extrêmement trouble, chargée de ce que les Marins nomment *Pâture de Baleines*, & de petites parties d'une espece de gelée noire, à-peu-près de la grosseur de nos plus grosses Mouches. L'Algue marine est ici d'une prodigieuse longueur (36). Ellis croit ces remarques d'autant plus singulieres, que dans un climat si rigoureux on voit peu de Végétaux sur les Côtes.

Lorsqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux Barques longues, sans lesquelles on ne pouvoit espérer de pousser plus loin les découvertes. La saison commençoit à s'avancer ; & depuis trois jours de séparation, les deux Vaisseaux ne s'étoient pas encore rejoints. Cependant ils se rencontrerent le jour suivant. Le Conseil, après une longue délibération, résolut alors que les Barques longues ne seroient attendues que jusqu'au 28, & que dans l'intervalle l'un des deux Vaisseaux feroit route au Sud jusqu'aux soixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, jusqu'aux soixante-cinq. Entre diverses mesures, qu'on prit pour retrouver les Barques longues, les Pinasses des deux Vaisseaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au Cap de Fry, une Perche, au pié de laquelle on entertetoit une Lettre qui contiendroit des instructions, & d'amarrer à demie lieue de la Côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les Barques longues devoient passer. Ce Tonneau portoit aussi, sous un petit Pavillon, une Lettre où le Cap Fry leur étoit donné pour rendez-vous.

Avec ces précautions, la Galiote de Dobbs fit route au Nord, & la

(36) Il s'en trouve de trente piés de long.

Californie au Sud. Ellis descendit à terre avec six Hommes, par les soixante-cinq degrés cinq minutes, sur la Côte occidentale du Welcome, pour sonder la Marée. Il trouva, dit-il, qu'elle venoit encore du Nord, & que le tems des hautes Marées étoit à-peu-près le même qu'au Cap Fry, mais qu'elles montoient trois piés plus haut, sur une perche qu'il fit dresser, avec la marque des basses eaux, pour donner plus de certitude à ses observations. Les Terres different peu de celles du Cap Fry, excepté qu'elles paroissent plus élevées. Il rencontra ici, comme sous ce Cap, quantité de Baleines noires : sur quoi il observe qu'on y pourroit établir une Pêche d'autant plus avantageuse pour sa Nation, que le Welcome est moins embarrassé de glaces que le Détroit de Davis ou les Côtes du Spitzberg, & que l'eau y est moins profonde ; deux points, dit-il, d'une extrême importance, & reconnus tels par ceux qui connoissent la nature de cette Pêche. Il retourna le même jour à bord.

Le 26, la Galiote de Dobbs, aïant repris la route du Cap Fry, eut la satisfaction d'y trouver la Californie, avec les deux Barques longues, qu'elle avoit rencontrées par les soixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux Chaloupes rapporterent qu'à soixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux de longitude de l'Ile de Marbre, ils avoient trouvé une ouverture, dont l'entrée avoit trois ou quatre lieues de large ; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avoient trouvé six ou sept de largeur ; que jusques-là leur route avoit été Nord-Nord-Ouest à la Boussole, & que delà il avoit fallu tourner plus à l'Ouest ; qu'aïant poussé dix lieues plus loin, ils avoient trouvé que ce bras de Mer se rétrécissoit jusqu'à quatre lieues ; qu'ensuite ils avoient remarqué que les Côtes recommençoient à s'ouvrir ; mais qu'ils avoient perdu courage en voïant que l'eau, de salée, profonde & transparente, qu'ils l'avoient eue jusqu'alors, avec des Côtes escarpées & des courans fort rapides, devenoit plus douce, épaisse & moins profonde.

Ces lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Commité. Gardons-nous de supprimer ses réflexions. » Il est très vraisemblable, dit-il, que cette ouverture a de la communication avec » quelque grand Lac du Continent, qui en a peut être avec le grand » Océan occidental. Une des circonstances que les Officiers des Barques » longues observerent en montant, c'est que le courant du reflux étoit » plus fort que celui de la Tamise, pendant dix heures des douze, quoique dans une eau de plusieurs lieues de large. Le flux, survenant ensuite, arrêtoit tout-à-fait l'eau pour les deux dernieres heures. En second lieu, quoiqu'on ne puisse assurer positivement qu'il se trouve un » passage en cet endroit, je crois pouvoir dire, avec vérité, qu'aucune apparence n'y est contraire. Il est vrai que le changement de l'eau salée » en eau douce paroît conclure, à la premiere vûe, contre le passage : » mais si par hasard cette eau n'avoit été douce qu'à sa surface, cette conclusion auroit peu de force, puisqu'on étoit alors dans la saison des » fontes de néges, dont les eaux découloient de toutes les parties des » Terres, & que par conséquent il n'étoit pas plus étrange de trouver la » surface de la Mer adoucie, qu'il ne l'est de voir la même chose, après

» les mois pluvieux, dans la Mer Baltique & sur les Côtes occidentales
» d'Afrique. Enfin, quoiqu'il soit certain que le courant de la Marée
» venant de l'Ouest est une preuve directe & incontestable de la réalité
» d'un passage à quelque autre Océan, il ne s'ensuit pas que le courant
» venant de l'Est soit une preuve du contraire, puisqu'on sait que dans
» le Détroit de Magellan les Marées des deux Océans se rencontrent de
» même. D'ailleurs de fortes raisons font prévoir que la même chose doit
» arriver, si l'on parvient jamais à la découverte d'un passage au Nord-
» Ouest.

Les deux Vaisseaux se trouvoient si proche du Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avoit, d'un autre côté, que dans le Welcome la Marée ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines se crurent obligés (37) de faire toutes les recherches possibles sur ce Détroit; c'est-à-dire de vérifier si c'est en effet un Détroit, ou si ce n'est qu'une Riviere d'eau douce. Ils ne pûrent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le Détroit de Wager est situé, par cette derniere observation, à soixante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés de longitude de Londres. A son entrée, il a, du côté du Nord, le Cap de Montaigu, & du côté du Midi le Cap de Dobbs. Sa partie la plus étroite est à cinq lieues Ouest de ce dernier Cap, & n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la Marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une Ecluse. Ellis assure que celui des hautes Marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. « Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à ce dangereux endroit,
» nous ne fûmes plus maîtres de nos Vaisseaux, & le courant fit faire
» quatre ou cinq tours à la Californie, malgré les efforts que l'Equipage
» fit longtems pour l'arrêter. On fut étonné de l'agitation de la Mer. Elle
» bouillone, elle forme des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas
» de torrens, rompus par quantité de rochers; ce qui ne paroît venir,
» néanmoins, que de ce que le Canal est ici fort étroit, à proportion de
» la masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros glaçons, venant du
» Welcome, y entrerent avec nous; & quoique nous fussions déja fort
» avancés, ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, tantôt rejettés
» en arriere par l'action irréguliere des courans. Nous passâmes environ
» trois heures dans cette violente situation : mais aïant enfin passé le Sond
» des Sauvages, où le Canal devient plus large & la Marée plus rapide,
» nous nous y trouvâmes plus à l'aise. Ce Sond est formé par une chaîne
» de petites Iles, qui s'étendent le long de la Côte Septentrionale.

Le 30, on passa le Deer Sund, qui est une assez bonne Rade, neuf ou dix lieues plus haut, du même côté du Détroit. Ensuite, on découvrit bientôt une retraite sûre pour les Vaisseaux, entre plusieurs Iles fort élevées & remplies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le Port *de Douglas*, à l'honneur des deux Actionnaires de ce tems. On y amarra les deux Bâtimens sur quinze à dix-huit brasses d'eau; & dans un Conseil solemnel, on délibera sur la maniere la plus prompte de reconnoître, avec certitude, si le Canal où l'on

(37) C'étoit un des principaux points de la dispute, entre Arthur Dobbs & le Capitaine Middleton.

se

se trouvoit, étoit une Riviere, un Détroit, ou une Baie. La conclusion fut que les Vaisseaux se retireroient au Port de Douglas, & que dès le jour suivant les deux Barques longues entreprendroient cette recherche. Cependant on résolut aussi, que pour ne pas retenir les Vaisseaux plus long-tems qu'ils ne pouvoient l'être sans danger, ils feroient route en Angleterre le 25 d'Août, si les deux Barques n'étoient pas revenues pour ce terme.

Les Capitaines, se chargeant eux-mêmes de l'Entreprise, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la Barque longue de son Vaisseau, accompagnés de quelques Officiers & d'un nombre suffisant de Matelots. C'est dans les termes d'Ellis, qu'on présente une Expédition, à laquelle il eut la principale part.

Nous tînmes, avec un vent frais, la route de Nord-Ouest à l'Ouest, jusqu'à ce que la largeur du Canal se trouva diminuée de dix lieues à une. Ici, vers le soir, nous fûmes allarmés par un bruit affreux, qui ressembloit à celui d'une prodigieuse chûte d'eau, sans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venoit. On prit aussi-tôt le parti de jetter l'ancre, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais en arrivant à la Côte, nous la trouvâmes hérissée de rochers, & fort escarpée. L'obscurité de la nuit, qui nous la déroba presqu'aussitôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire, qu'en peu d'instans, nous eûmes le plus terrible spectacle qu'on puisse jamais s'imaginer. Des rochers immenses, qui sembloient brisés dans leurs masses, pendoient de toutes parts sur nos têtes. Dans plusieurs endroits, des cascades d'eau tomboient d'une crevasse à l'autre; d'un autre côté, on appercevoit des glaçons d'une grosseur & d'une longueur démesurées, rangés les uns à côté des autres, comme les tuïaux des grandes Orgues. Mais rien ne nous causa tant d'effroi que de gros morceaux de rocs brisés, que nous vîmes à nos piés, & qui, détachés de leurs sommets par la force expansive du froid, avoient roulé jusqu'à nous, avec une violence inexprimable.

Nous passâmes la nuit dans une mortelle inquiétude; & dès la pointe du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne fûmes pas longtems sans découvrir que le bruit, que nous n'avions pas cessé d'entendre, avoit été causé par la force de la Marée, qui se trouvoit arrêtée dans un passage fort étroit. La masse d'eau étoit prodigieuse, & sa rapidité surprenante. Quoique nous fussions à cent cinquante lieues de l'entrée du Canal, les eaux étoient transparentes & fort salées. La Marée montoit ordinairement de quatorze piés & demi; & dans la Pleine & Nouvelle Lune, la haute Marée étoit à six heures. Nous vîmes distinctement que le Canal s'ouvroit de cinq ou six lieues, derriere la cataracte, & s'étendoit de plusieurs lieues à l'Ouest. Ce fut alors que nous conçûmes de grandes espérances pour le passage. La premiere difficulté étoit de passer la cataracte; mais l'aïant tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on ne se l'étoit imaginé. J'en voulus courir les premiers risques, & je la passai, dans une petite Chaloupe, pendant sa plus grande force. Bientôt, nous fûmes assurés qu'on pouvoit la passer sans péril. A demi flux, les eaux inférieures étoient de niveau avec les supérieures; comme, à demi

teaux, celles d'en haut l'étoient avec celles du dessous; & dans ces deux positions, le passage étoit facile.

Nous vîmes paroître ici trois Indiens, qui nous aborderent avec leurs Canots, & dont les usages ne differoient point de ceux des autres: mais leur taille étoit beaucoup moins haute, & nous remarquâmes, avec étonnement, qu'à mesure que nous avancions du Fort d'York vers le Nord, tout diminuoit en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin, au-delà des soixante-sept degrés de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'Hommes. Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, & nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vûs; mais encouragés par nos caresses, ils entrerent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de Gibier, qu'ils appellent *Tukτoa* dans leur Langue: ils retournerent promptement à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision de diverses sortes de viandes sechées au feu, & quelques pieces fraîches de chair de Bufle. Nous eûmes, à bon marché, tout ce qu'ils avoient apporté.

Le second jour d'Août, nous passâmes la cataracte, au-dessus de laquelle la Marée ne montoit que de quatre piés. Les deux Côtes étoient fort escarpées, & nous ne trouvâmes point de fond avec une sonde de cent quarante brasses. On vit des Baleines blanches & des Vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau, qui étoit presque douce. Pour moi, toujours persuadé que cette douceur n'étoit qu'à la surface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par une expérience fort simple. Une bouteille, que je fis boucher soigneusement, fut plongée à la profondeur de trente brasses, où le Plongeur aïant arraché le bouchon, elle se remplit d'eau, que nous trouvâmes aussi salée que celle de l'Océan Atlantique; & nos espérances se ranimerent. Mais ces flatteuses idées durerent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tomberent si subitement, que pour découvrir, le lendemain, la cause de cet étrange avanture, nous prîmes le parti de mouiller. A peine fut-il jour, qu'étant descendus à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étoient pas éloignées de la Côte, & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret, que ce prétendu Détroit étoit terminé par deux petites Rivieres, qui n'étoient pas même navigables, dont l'une venoit d'un grand Lac, situé au Sud-Ouest, à quelques lieues de nous. Ainsi toutes nos espérances s'évanouirent à la fois; & notre seule consolation fut d'avoir levé tous les doutes, sur la nature d'un Golfe qui pouvoit éterniser les disputes (38).

Pendant vingt-quatre heures, que nous passâmes dans cette Plage, il nous vint plusieurs Canots remplis d'Indiens, qui nous apporterent de la chair de Buffle & de Saumon sechée. Nous achetâmes, avec ces provisions, plusieurs de leurs habits & de leurs Arcs. Mais envain nous efforçâmes nous, par nos signes, de tirer d'eux quelque instruction sur la Mine de cuivre, & sur l'existence d'un autre Océan du côté de l'Ouest. Je leur traçai un dessein de la Côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus

(38) Fox observe, dans sa Relation, que l'éclaircissement de tous les doutes sert à diminuer la difficulté de l'entreprise, en la réduisant à des bornes plus étroites & plus sures.

qu'à nos questions. Il y avoit entr'eux un Homme d'assez bonne mine, qui, sans être différemment vêtu, paroissoit d'une Nation différente, jusqu'à nous faire juger que les autres ne l'avoient amené que pour lui donner la satisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvoit être quelque Prisonnier, tombé entre les mains de ces Sauvages; & faisant réflexion à l'envie extrême qu'ils marquoient de nous vendre tout ce qu'ils avoient apporté, il se flatta de pouvoir acheter cet Homme, dans l'espérance d'en tirer quelques lumieres, qui auroient pû nous conduire plus loin. On leur offrit quantité de Marchandises, avec des signes qu'ils parurent entendre; mais ils s'obstinerent à rejetter toutes nos offres (39). Nos Barques leverent l'ancre, le 4, pour retourner vers les deux Vaisseaux. Un vent très impétueux nous fit perdre un Homme, qui fut emporté d'un coup de voile; mais nous repassâmes heureusement la cataracte, & le 7 nous rejoignîmes nos Bâtimens.

Dans le chagrin d'être revenu sans succès, *Thompson*, Chirurgien de la Galiotte de Dobbs, insinua, au Conseil, des doutes qui semblerent mériter de l'attention. Le tems aïant été fort couvert & la Mer très haute, pendant que les deux Barques, à leur retour, passoient assez loin de la Côte du Nord, étoit-il impossible qu'on eût passé quelque ouverture, sans l'avoir remarquée? surtout dans une Côte fort élevée, & double même en plusieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les Montagnes. Ellis ne combattit point cette idée. » Cependant, dit-il, j'étois agité, » par des motifs différens, qui étoient plûtôt les Marées extrêmement hautes que nous avions observées; car la Marée, au Port de Douglas, montoit de seize piés & demi perpendiculaires, tandis que suivant le témoignage de Middleton elle ne montoit que de dix piés au Deer-Sund, » quoique situé de huit ou dix lieues plus près du Welcome. D'ailleurs » le tems des hautes eaux arrivant même plûtôt à la cataracte, quoique » plus avancée de quatre-vingt-dix lieues vers l'Ouest, j'avois peine à concilier ces circonstances, sans supposer, à cet endroit, quelque communication avec un autre Océan. Ainsi, mes propres réflexions eurent plus » de force que les doutes du Chirurgien, pour me faire prendre parti en » sa faveur. Nous joignîmes nos argumens au Conseil. Les contestations » furent vives & finirent par la résolution de renvoïer une des Barques » longues, pour visiter de plus près la Côte du Nord. Ce fut la Résolution, c'est-à-dire celle de la Galiotte de Dobbs, que le Conseil chargea de cette recherche.

Dans la même séance, ajoute Ellis, je fis valoir quantité de fortes raisons (40) pour établir qu'il devoit se trouver du côté du Nord, dans la Baie que Middleton a nommée *Repulse-Bay*, un passage à quelque autre Océan. J'observai, par exemple, qu'à mesure qu'on avançoit vers le Nord, les Marées étoient toujours plus hautes, & qu'elles arrivoient toujours plûtôt; que de même, la salure & la transparence de l'eau sembloient aug-

(39) Un Journaliste s'étonne qu'avec cette espérance, quelque Anglois n'ait pas eu le courage de demeurer parmi ces bons Esquimaux jusqu'à l'année suivante. C'étoit le vrai moïen de s'instruire, avec beaucoup de certitude & peu de danger.

(40) Quelques-unes, dit-il, presqu'égales à des démonstrations.

menter dans le Welcome, de forte qu'on voïoit le fond de la Mer à la profondeur de douze à quatorze brasses; que sans cesse on rencontroit une prodigieuse quantité de Baleines sur les Côtes; & qu'on y avoit souvent remarqué que les vents de Nord-Ouest y causoient les plus hautes Marées. De toutes ces preuves, je conclûs que l'un de nos deux Vaisseaux devoit partir incessamment pour la recherche de ce Passage, tandis que l'autre continueroit la sienne & dans le Parage où nous étions, & du côté du Sud, où l'on n'avoit point encore pénétré. Mais plusieurs Membres du Conseil s'étant vivement opposés à ma proposition, elle fut rejettée à la pluralité des voix (41).

Le 13, Ellis, Thompson & le premier Contre-Maître, partirent dans la Résolution, pour chercher des ouvertures sur la Côte du Nord. Ils rencontrerent, dans leur passage, quantité de Baleines noires & surtout un prodigieux nombre de Vaches marines. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la Côte & les Iles qui la couvroient, ils jetterent la Sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuoit toujours, les fit mouiller sous une Ile. Le 14, ils s'avancerent à la Côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendoit de plusieurs lieues an Sud-Ouest: mais ils reconnurent, en même-tems, que plusieurs lits de pierre qui la traversoient d'une rive à l'autre, & qui se montroient même en Marée basse, ne leur permettoient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre, qui se terminoit de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

La saison n'étoit pas si avancée, qu'elle ne laissât le tems de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la résolution suivante, qui mérite d'être rapportée dans les termes du Conseil, parcequ'au jugement d'Ellis elle contient plusieurs faits *évidens* & *décisifs*, qui prouvent la réalité du passage.

Au Conseil tenu à bord de la Galiote de Dobbs, dans le Port de Douglas, le 14 d'Août 1747. Après avoir fait d'exactes recherches, sur l'ouverture appellée communément Riviere ou Détroit de Wager, nous déclarons l'avoir trouvée entierement bouchée de toutes parts, & sans communication avec aucun autre endroit que le Welcome; & nous avons jugé, par les Marées extraordinaires, par l'étendue considérable, la profondeur & la salure de ses eaux, même à cinquante lieues de son embouchure, qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un autre côté, aïant trouvé que la Marée monte extraordinairement sur la Côte occidentale du Welcome, principalement ici; ne sachant point encore d'où ces grandes eaux y arrivent, excepté que dans tous les Parages, où nous avons ob-

(41) Les prétextes furent, que leurs instructions ne portoient pas d'aller jusqu'à cette Baie, qu'une partie des Equipages étoit indisposée, que la saison étoit trop avancée pour permettre de remonter au Nord, &c. Ce qu'il étoit aisé de conclure, dit Ellis, c'est qu'il y avoit parmi nous, des gens qui commençoient à s'ennuïer de tant de fatigues, & qui souhaitoient la fin du Voïage, ou du moins qu'on n'entreprît plus d'Expéditions aussi pénibles que la derniere.

servé la Marée, nous avons trouvé qu'elle suit le cours de la Côte en venant du Nord, & que les eaux les plus hautes sont causées par les vents de Nord-Ouest; voulant néanmoins savoir d'où elle vient, & jugeant que la connoissance de sa direction sur la Côte orientale du Welcome pourroit nous fournir là-dessus quelques lumieres; nous avons résolu de poursuivre nos recherches, autant que les vents & le tems nous le permettront, sur la basse Côte opposée, de même qu'à Cary Swan's-nest, & partout ailleurs où nous pourrons espérer quelque lumiere pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest. En foi dequoi, chacun de nous a signé son nom.

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux Vaisseaux sortirent du Port de Douglas. En entrant dans le Waget, ils rencontrerent, dans sa partie la plus étroite, une Marée très violente, qui les y arrêta plusieurs heures, quoique la Sonde portât plus de huit nœuds d'eau. Le 17, à leur arrivée dans le Welcome, Ellis, & *Metcalf*, second Contre Maître, s'embarquerent ensemble pour exécuter la derniere résolution du Conseil. La nuit étant tombée avant qu'ils pussent gagner la Côte, & la Maré commençant à se retirer, ils se virent obligés d'attendre la Marée suivante. Dans l'intervalle, leur Vaisseau, qui étoit resté en pleine Mer, tira un coup de canon à chaque demie heure : mais entraînés, par le reflux ou par le vent, à plusieurs lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit : cependant leurs recherches commencerent à la pointe du jour. La Marée leur venoit du Nord, & montoit d'environ quinze piés. Les hautes Marées de la Pleine & Nouvelle Lune arrivoient un peu avant trois heures; un peu plûtôt qu'en pleine Mer, sur la Côte opposée.

Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avoit emportés, » nous commençâmes, dit Ellis, à sentir l'embarras que nous aurions à rejoindre le Vaisseau. Depuis que nous l'avions perdu de vûe, » il nous étoit impossible de savoir avec la moindre certitude par où nous » devions le suivre. Le vent étoit fort impétueux, le tems obscur & chargé de nége. Notre Barque étoit petite & profonde, la plûpart de nos » gens affoiblis par le Scorbut; en un mot notre situation étoit déplorable. Je m'efforçai d'encourager tous mes Compagnons, en leur représentant que le meilleur parti étoit de remettre en Mer, pour chercher » notre Vaisseau, & que nous ne pouvions, sans une folle témerité, » nous arrêter sur cette Côte affreuse, où nous n'avions pas vû la moindre trace d'Hommes ni d'Animaux, pas le moindre asyle, ni même » une goutte d'eau douce. On se laissa persuader. Je fis remettre aussitôt en Mer, pour écarter les tristes réflexions sur les dangers qui nous » menaçoient. Le vent ne fit qu'augmenter; & la Mer étant fort haute, » nous prîmes tant d'eau, qu'il fallut travailler sans relâche à vuider la » Barque. Nous fîmes environ douze lieues dans cet état. Enfin nous apperçûmes les deux Vaisseaux, & nos travaux redoublerent, pour nous » rendre à bord. Un moment plus tard, nous perdions toute espérance : » à peine fûmes-nous arrivés, que le vent aïant pris une nouvelle force, » la Mer s'éleva aux nues, & l'air devint si sombre, qu'on ne découvroit ni les Vaisseaux ni la Côte. Cet orage, qui venoit du Sud, nous » arrêta dans le Welcome jusqu'au 19. Mais, le vent aïant changé, nous

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

ELLIS. 1747.

» mêmes à la voile aussi-tôt, pour faire route vers le Sud. Il continua de » nous favoriser jusqu'au 21. Cependant nous passâmes à peu de distance » de Cary-Swan's nest, sans en examiner les Marées ; observation, néan- » moins, qu'on avoit jugée nécessaire au dernier Conseil. A la vûe du » beau tems, qui sembloit promettre quelque durée, on assembla le Con- » seil à bord de la Californie, où l'on se détermina sur-le-champ à re- » prendre la route d'Angleterre.

Telle fut la fin d'une Expédition dont on avoit conçu de si grandes espérances dans toute l'Europe, & surtout dans les Païs maritimes, où l'on connoît mieux qu'ailleurs la nature & l'importance de ces entreprises. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de succès, Ellis se console, par l'idée qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. » Si nous n'avons pas trouvé de passage au Nord-Ouest, il est certain, dit-il, que loin d'en avoir décou- » vert l'impossibilité, ni rien qui combatte la réalité de son existence, » nous avons rapporté, en sa faveur, des preuves fondées sur l'évidence, » telle du moins qu'on peut l'exiger dans une recherche de cette nature ; » c'est-à-dire sur des faits incontestables & sur des expériences bien ave- » rées, qui plaident ensemble pour la possibilité.

On ne s'arrêtera point à suivre les deux Vaisseaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes observations (42)

(42) Exceptons-en néanmoins celle de M. Ellis sur les Brouillards & sur la rouille. On a dû remarquer que les brouillards des Mers glaciales sont d'une épaisseur extraordinaire. M. de Maupertuis les attribue, dans son Ouvrage sur la figure de la Terre, au long séjour que le Soleil fait sur l'Horison dans ces Païs septentrionaux, & qui lui fait élever beaucoup plus de vapeurs, qu'il ne peut s'en condenser pendant la nuit. Mais d'autres nous apprennent qu'en certaines saisons on observe aussi des brouillards épais, & presque continuels, sur la Côte de Coromandel dans les Indes Orientales ; ce qu'on n'y peut attribuer au long séjour du Soleil sur l'Horizon, puisque dans ce climat il n'y a pas beaucoup de différence, pendant tout le cours de l'année entre la longueur des jours & celle des nuits. D'ailleurs si c'étoit la véritable cause, il s'ensuivroit que dans le Spitzberg les brouillards devroient être d'une épaisseur extrême pendant que le Soleil y est à son plus haut point, & même pendant tout l'Eté de ce climat, puisqu'alors le Soleil y est continuellement au-dessus de l'Horizon : cependant l'expérience prouve le contraire ; & Martin observe, dans son Voïage, que les Pêcheurs de Baleine jouissent alors d'un tems clair & très serein. Il paroît plus vrai-semblable, à M. Ellis, que c'est le froid de l'air, qui condense les vapeurs humides à mesure qu'elles s'élevent, & qui les tient suspendues près de la surface de la Mer. Ses propres observations ne lui permettent pas même d'en douter : 1°. Les brouillards sont plus épais & plus fréquens près des gros glaçons, où l'air est plus froid qu'ailleurs. 2°. Les vents de Sud & de Sud-Ouest amenent avec eux quantité de vapeurs humides, qui se changent en brouillards dans les Parties Septentrionales, non-seulement par le froid de l'air, mais encore par la diminution de son élasticité, qui le rend incapable de soutenir ces vapeurs. 3°. Tous les vents qui viennent de quelque point du Nord amenent un beau tems, & cela pour deux raisons ; la premiere, que soufflant sur des lieux secs, ils n'amenent point de vapeurs ; la seconde, qu'augmentant l'élasticité de l'air, ils le rendent capable de soutenir les vapeurs, sans en laisser tomber ou flotter sur la terre, &c.

Malgré les brouillards, on observe que les Métaux sont ici moins sujets à la rouille, que dans tout autre climat. Cependant l'opinion commune est que l'humidité fait rouiller les Métaux. M. Ellis en convient aussi : mais il prétend que toute humidité ne produit point cet effet, & que pour le produire il faut que les parties aqueuses soient chargées de sels acides. Or il se trouve peu de ces sels dans les Païs du Nord, où l'eau, & surtout la terre, se trouvant presque toujours resserrées par le grand

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

& des évenemens ordinaires. Il suffit de remarquer qu'ils arriverent dans la Rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un Voïage de quatorze mois & dix-sept jours : mais comme leur Expédition, pour la recherche du Passage, est la derniere dont on ait publié le Journal, il paroît essentiel à cet article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet, & le jugement que le Public a porté de cette partie du même Ouvrage (43).

Observations sur toutes les expériences précéd.

C'est un fait, reconnu sans exception, que dans tous les Païs de peu d'étendue, soit Iles ou presqu'Iles, il ne se trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des Bois-taillis ou des arbrisseaux, quoique sur le Continent, situé dans la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. Delà on peut conclure, avec certitude, que tout Païs qui manque de gros Bois, dans un climat où l'on sait qu'il en croît abondamment, a la Mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de soixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent visiblement à mesure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbrisseaux. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des Forêts très étendues, où le Bois est excellent & très gros ; comme en Norvege, en Suede, en Laponie, & dans toute la Russie, par ces immenses districts qui s'étendent jusqu'à la Mer du Japon. S'il n'y avoit point de Mer au delà de la Baie d'Hudson, & qu'il n'y eût que des Terres étendues vers l'Ouest, ne devroit-on pas trouver la même abondance de Bois, dans les Païs qui bordent cette Baie ? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de Bois, comme on n'en peut douter sur des témoignages constans, une différence si remarquable, entre des Païs situés sous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraisemblance que par le voisinage de quelque Mer occidentale ? Le grand froid ne sauroit être allegué, puisqu'on a sû, depuis quelques années, par un Ouvrage publié à Petersbourg sous la direction de l'Académie Impériale, que plusieurs Végétaux, & le Blé même, croissent assez bien dans certaines parties du Kamtchatka, où le froid est plus vif que sur les Côtes de la Baie d'Hudson.

On ajoute, à cette remarque, que pendant l'Hiver de 1746, que les Anglois des deux Vaisseaux passerent dans leur Habitation de Montaigu, ils observerent constamment que les vents de Nord Ouest amenoient avec eux quantité d'une petite nége, dans laquelle ils savoient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertissoit les vapeurs qui s'élevoient des

froid, la chaleur du Soleil n'éleve gueres que les particules les plus aqueuses. Ce raisonnement est appuïé par une expérience singuliere : M. Halles, distillant de l'eau salée pour la rendre douce, trouva qu'une chaleur tempérée convenoit mieux qu'un feu prompt & violent : l'eau tirée lentement & avec peu de feu devint parfaitement douce ; tandis que celle, qui avoit été sur un grand feu, resta saumâche. Ajoutons que le froid peut agir sur les Métaux, & fermer assez leurs pores, pour empêcher qu'ils ne reçoivent une si grande quantité de cet esprit acide, que le Soleil éleve dans l'Atmosphere, & qui cause la rouille.

(43) On a même été surpris que la Nation Angloise, avec l'esprit de jalousie qu'on lui connoît, & dans les vûes exclusives qu'elle conserve encore, en ait souffert la publication.

eaux ouvertes ; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au Nord-Ouest de ce Païs, & même assez proche, il y a quelque grosse masse d'eau, c'est-à-dire quelque Mer occidentale. Ces raisons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, aussi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on sait que les mêmes causes produisent les mêmes effets ?

Qu'on fasse ensuite attention à la figure du Païs ; & les conjectures se multiplieront avec un redoublement de vraisemblance. On sait, par l'expérience, que la plûpart des Terres, situées entre deux Mers, sont comme divisées par une chaîne de Montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les Côtes. Autant que les Anglois pûrent l'observer, les Païs dont il est question présentent cette forme ; & la vûe la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'est-à-dire celle qu'ils se procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le Païs est bas ; mais ils le trouverent plus haut, à mesure qu'ils avançoient ; ils virent des Montagnes, qui s'élevoient les unes derriere les autres : & lorsqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils observerent distinctement qu'il y avoit de même une déclinaison réguliere vers la partie opposée. Toute cette vûe ressembloit beaucoup à celle de l'Isthme Darien, qui joint ensemble les deux parties de l'Amérique.

On prétend d'ailleurs que ces observations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Esquimaux du Sud, qui assurent tous unanimement, dans les Comptoirs Anglois, qu'à peu de distance de leur Païs, vers le coucher du Soleil, il existe une grande Mer, sur laquelle ils ont vû des Navires, avec des Hommes qui portent une longue barbe & de grands Bonnets. Quelques-uns même, sans avoir jamais vû de Vaisseaux Européens, ont dessiné, à Churchill, des figures de Vaisseaux sur des rochers (44). D'autres ont apporté aux mêmes Comptoirs du sel blanc, formé, disoient-ils, par la chaleur du Soleil sur les rochers des Côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent seulement que ce Païs a la Mer des deux côtés, & ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il seroit déja fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un passage court par terre, d'une Mer à l'autre, mais que n'insistant point sur cette idée, parcequ'il est ici question d'un Passage par Mer, il se croit bien fondé à juger, non-seulement que ce Passage existe, mais encore, qu'il doit être court, ouvert & très commode. Quoique cette assurance, dit-il, puisse paroître un peu hazardée, lorsqu'il n'ose désigner l'endroit précis du passage ; il laisse au Public le jugement de ses preuves : tout ce qu'il lui demande actuellement, est de convenir que Christophe Colomb, en tentant la découverte du Nouveau Monde, avoit beaucoup moins de vraisemblances en sa faveur ; & que

(44) On ne doit pas être surpris que les Esquimaux aient cette adresse, puisqu'on a vû dans la Relation de Narborough, que les Sauvages du Détroit de Magellan lui modelerent la figure de son Vaisseau avec de la Terre & des Buissons, en y élevant des Bâtons pour mâts. Les peintures Mexiquaines sont un autre exemple.

dans

dans un tems, où la Cosmographie & la Navigation étoient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre Avanturier parvint glorieusement à son but.

Les preuves d'Ellis étant presqu'entierement fondées sur la Doctrine des Marées, il commence par établir quelques Points, qui sont généralement connus & averés entre les Marins, sans la connoissance desquels il leur seroit impossible de gouverner un Vaisseau, & dont l'observation continuelle fait leur certitude, pour raisonner sur tous les cas de cette nature. En premier lieu, il est certain que les Marées viennent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les Mers particulieres, à proportion que celles-ci sont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les Marées viennent. Les Mers, enclavées dans des Païs qui n'ont pas de communication avec l'Océan, ou qui n'y tiennent que par un passage étroit, n'ont presque point de Marées; ou, ce qui revient au même, les Marées ne s'y font presque point sentir. Ainsi la Mer Méditerranée, dont le courant va de l'Ouest à l'Est, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de Marée sensible: & si, peut-être, elle s'éleve un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine Mer, à l'exception du Golfe de Venise, où l'on sent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur assez considerable de ce Golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'est par cette raison, que le flux & le reflux de la Mer étoient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voïoient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe (45).

Principes & raisonnemens d'Ellis

En second lieu, cette Loi générale de la Nature, que plus la cause est proche, plus l'effet a de force, se fait reconnoître dans le progrès des Marées; c'est-à-dire qu'à moins de distance de l'Océan, elles sont plus hautes & plus promptes; & qu'au contraire, elles sont plus basses & plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque Païs maritime a ses exemples: mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Finmouth-Bar*, où l'on a haute Marée à trois heures du matin; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud; & *Hull*, où elle n'arrive qu'à six heures, parcequ'il lui faut du tems pour monter l'Humber. Dans la Rade d'Yarmouth, on a haute Marée un peu après huit heures; à Harwich, vers dix heures & demie; à North, à midi; à Gravesand, à une heure & demie; à Londres, à trois heures après-midi. De même les Marées sont plus ou moins hautes, dans le même tems, sur différentes parties de la Côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que des vents violens, qui soufflent avec la Marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires; comme ils la retardent en l'abbaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des principes de cette évidence, qu'Ellis établit son opinion.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connoissances, c'est-à-dire en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de Nord-Ouest avec la Mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hud-

(45) On fait quel fut l'étonnement d'Alexandre le Grand, en voïant le reflux à l'embouchure du Fleuve *Indus*.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Ellis. 1747.

son comme une Mer enclavée dans les Terres, telle que la Méditerranée ; & plus réellement même que la Baltique, parcequ'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudson. Ellis ne se rend point à l'autorité de la plûpart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée ; mais quand elle le seroit mieux, sa these n'en subsiste pas moins : c'est que dans la supposition qu'il n'y ait point de passage de la Baie d'Hudson au Nord-Ouest, cette Baie doit passer pour une Mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être sans Marée. Elle est si large, & s'étend si fort de l'Est à l'Ouest, que les Marées y doivent être fort sensibles : mais il faut qu'elles répondent à leur cause ; c'est-à-dire qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoïer par le Détroit d'Hudson, & que s'il est faux qu'elles soient telles, il est absurde de les attribuer à cette cause, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits, glacés ou d'autres causes occultes, pour décourager les recherches sur leur véritable cause. Ellis ne porte pas plus loin ses prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puisse lui refuser. Ensuite, allant à son but : on avoit regardé, dit-il, comme un point fort nécessaire, d'examiner la Marée à Cary-Swan's nest ; & dans le dernier voïage, le Conseil en avoit pris la résolution. Ce Parage est proche de la Baie d'Hudson ; & tout le monde convient que si les Marées venoient de l'Océan par cette voie, elles devroient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces observations furent négligées ; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, suivant les termes de sa Relation, y fonda la Marée, & trouva qu'elle montoit de six piés. Ellis compare cette observation avec les siennes. Dans une Ile, à soixante-deux dégrés deux minutes de latitude, il trouva que la Marée montoit de dix piés. Sur la Côte de Welcome, par les soixante-cinq dégrés, la sonde lui donna treize piés. Au Nord du même lieu, elle lui en donna dix-sept. La conclusion est évidente : c'est, dit-il, que cette Marée ne pouvoit venir de l'Océan par le Détroit d'Hudson ; car si les Marées de ces Latitudes étoient venues de l'Océan, elles auroient dû être proportionnellement plus basses qu'à Cary-Swan's-nest ; & comme elles sont, au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon sens sont également blessés de la supposition, qu'une Marée qui viendroit de si loin, qui rempliroit tant de Baies dans son cours, & qui rencontreroit tant d'obstacles, s'élevât toujours à mesure qu'elle avanceroit.

Mais ce qui paroît donner à ce raisonnement la force d'une démonstration, ce sont les observations qu'on a faites sur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entre dans la Baie d'Hudson : on a trouvé qu'elle y monte de cinq brasses ; au lieu qu'un peu au-dessous, dans la Baie même, elle monte à peine de deux brasses. Ellis croit cette preuve si forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. Envain, pour combattre les Partisans d'une communication avec la Mer du Sud, en s'exemptant de la nécessité d'attribuer les Marées du Welcome à la communication de l'Ocean Atlantique, supposera-t-on un Détroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudson. Rien n'oblige d'admettre une suppos-

tion fans preuves, qui n'eſt même ſoutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraiſemblance.

Ellis paſſe enſuite au tems & à la direction des hautes Marées. Après avoir établi que leur ſeule hauteur prouve aſſez qu'elles ne peuvent venir de la Mer Atlantique par la Baie d'Hudſon; les recherches, dit-il, doivent être pouſſées juſqu'à découvrir leur ſource. Dans les obſervations qu'il fit, par les ſoixante-deux dégrés deux minutes, il trouva que le flux venoit du Nord, & que la plus haute Marée étoit à cinq heures. Au Cap Fry, par les ſoixante-quatre degrés trente minutes, il obſerva que la Marée venoit du Nord, en ſuivant la direction de la Côte, & qu'à la Nouvelle & Pleine Lune le tems des hautes eaux étoit à trois heures. Il fit les mêmes obſervations à la Latitude de ſoixante-cinq minutes, & le flux y venoit du Nord. S'il y a, dit-il, quelque choſe à conclure de la direction & du tems, la Marée, dans ces parties de la Baie d'Hudſon, vient évidemment du Nord ou du Nord-Oueſt, & ne peut venir de l'Ocean Atlantique; car, dans cette derniere ſuppoſition, les hautes eaux arriveroient de plus en plus tard, à meſure qu'on monteroit en Latitude: & c'eſt préciſément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque Mer Septentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, eſt née d'abord de cette direction, & qu'enſuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle étoit excuſable autrefois, lorſque cette Baie étoit moins connue; mais aujourd'hui, que toutes ſes parties ont été ſi ſoigneuſement viſitées, il n'eſt plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin: il entreprend de prouver, par des faits inconteſtables, que les Marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous ſommes certains, dit-il, que dans le premier de ces deux Parages la Marée monte à peine de ſix piés; & Baffin aſſure lui-même (46) qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf piés dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il eſt vrai que toutes les Marées, en s'éloignant de l'Océan, qui eſt leur ſource, diminuent par degrés, à meſure qu'elles rempliſſent les Baies & les Golfes qui ſe trouvent ſur leur paſſage, il n'eſt pas moins clair, qu'en ſuppoſant que la Marée montât de trois braſſes dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourroient monter même d'une braſſe; ſans quoi, l'effet ſeroit non-ſeulement plus grand qu'il ne pourroit être produit par la cauſe, mais plus grand que la cauſe même. Ellis ajoute que, ſuivant toutes les Relations qu'on a des Mers Septentrionales, telles que toutes les Côtes de la Nouvelle Zemble, du Spitzberg & du Groenland, les Marées y ſont plus baſſes qu'on ne les a trouvées dans le Welcome: d'où il conclut qu'il faut rejetter abſolument tous les principes établis par le ſavoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les Marées puiſſent venir, du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie Septentrionale de la Baie d'Hudſon.

Ces argumens, dira-t'on, ſont négatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudſon avec la Mer du Sud. Pour ré-

(46) Dans une Lettre à Jean Wolſtenholme, déja citée.

ponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses Lecteurs de jetter un coup d'œil sur la Carte de ces Contrées, & de juger par eux-mêmes si la Marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelque autre Mer Septentrionale, peut avoir une autre source que la Mer du Sud; & si, dans cette supposition elle ne doit pas venir par quelque passage situé au Nord-Ouest. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la derniere évidence : c'est un fait, certifié, dit-il, par tous les Membres du Conseil dans sa propre expédition, que les Vents du Nord-Ouest causent les plus hautes Marées sur toutes ces Côtes. Or ce fait, qu'il donne pour incontestable, prouve évidemment que ces hautes Marées ne sauroient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson : car, venant de ces côtés, elles seroient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud-Est; suivant le principe, qu'un vent, qui souffle dans la même direction que la Marée, la fait monter : & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Ouest, loin de les faire avancer & monter, les retarderoit & les baisseroit plutôt, comme opposé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainsi l'on doit conclure que la Marée vient de quelque Mer Occidentale; d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui souffle de ce côté, cause les plus hautes Marées.

On objecteroit envain que l'Océan occidental, ou la Mer du Sud, étant situé derriere ces grandes Régions, il est naturel que le vent de Sud-Est cause les plus hautes Marées, en poussant les flots contre la Côte qui lui est opposée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux sont causées par le vent qui souffle dans la même direction que la Marée, & cela, dans quelque direction que soit la Côte où la Marée monte; parceque ce vent amene avec lui une grande quantité d'eau, qui seule peut faire monter la Marée. On en a, tous les jours, des exemples sur la Côte Orientale d'Angleterre, où, quoique la Mer Germanique soit située vers l'Est, les vents de Nord-Ouest causent néanmoins les plus hautes Marées, parceque le vaste Océan, d'où elles viennent, est situé du même côté. Ellis croit l'objection si bien levée par un fait connu de tous les Marins, qu'il la fait même tourner en faveur de son opinion : si par exemple, dit-il, on choisissoit quelque juge habile & désintéressé, & qu'en lui présentant une Carte de la Baie d'Hudson, avec un passage ouvert au Nord-Ouest, on lui demandât quel vent y doit causer les plus hautes Marées? il répondroit, sans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord-Ouest. Ainsi, comme c'est un fait constant, que le vent de Nord-Ouest cause les plus hautes Marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces Marées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la Mer du Sud.

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres, d'une nature différente. Le premier est tiré de la transparence & de la salure de l'eau, dans le Welcome. Lorsqu'on observa la Marée au Cap Fry, on voïoit le fond de la Mer, à la profondeur d'onze brasses, ou soixante-six piés : or tout le monde sait que la profondeur, la transparence & la salure, sont incompatibles avec l'idée d'une Mer troublée par des décharges de Rivieres, de néges fondues & de pluies, & qu'elles prouvent sans replique la communi-

cation avec quelqu'Ocean. Ellis tire un autre argument des Courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarrassée de glaces. C'est, dit-il, un fait avéré, que la partie Septentrionale de la Baie est entierement ouverte & sans glaces, pendant que la Méridionale en est couverte : c'est-à-dire qu'on rencontre fort peu de glaces à la Latitude de soixante-quatre ou soixante-cinq dégrés, & que la Mer en est chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or il est impossible d'expliquer ces Courans violens, qui traversent la Baie, s'ils ne viennent de quelque Mer Occidentale. Un troisieme argument est tiré du nombre des Baleines qu'on observe ici, surtout vers la fin de l'Eté, qui est le tems où tous les Poissons de cette espece se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison ; & par conséquent, qu'il se trouve ici quelque passage, qui conduit, non à l'Océan Septentrional, mais à l'Occidental, c'est-à-dire à la Mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'instinct de ces Animaux est un guide, qui ne trompe jamais.

Où l'on peut espérer le Passage.

Mais si la réalité d'un Passage est assez prouvée, dans quel endroit peut-on raisonnablement le supposer ? & sur quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode ? On répond d'abord à la seconde de ces deux questions, parcequ'elle conduit à l'éclaircissement de la premiere. Il paroit très vraisemblable que le Passage n'est pas fort avancé vers le Nord ; car on ne voit, ni dans le Welcome, ni dans Repulse-Bay, ces Montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des Ours blancs (47), dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raison même, semblent appartenir à quelque autre Continent, sous le Pôle, ou contigu au Pôle (48). Quelque part que le Passage puisse être situé, diverses raisons prouvent qu'il doit être court : 1°. On ne trouve point de grosses Rivieres sur la Côte Occidentale de la Baie d'Hudson : elles sont, au contraire, petites & foibles ; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conséquent les terres, qui séparent les deux Mers, ne sont pas d'une grande étendue. 2°. La force & la régularité des Marées forment un argument des plus plausibles ; car partout où le flux & le reflux observent à-peu-près des tems égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la Lune dans son retour au Méridien, c'est une marque certaine de la proximité de l'Océan d'où ces Marées viennent. On ajoute, pour derniere raison, le passage des Baleines. Si l'on considere dans quelle saison elles passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit point qu'elles puissent avoir le tems d'arriver dans des climats plus chauds, par un chemin qui ne feroit pas fort court. Tous ces argumens se prêtent une force mutuelle. Si le Passage n'est pas fort avancé vers le Nord, & s'il est fort court, on peut en inférer qu'il doit être ouvert & commode ; ce qui se confirme encore par les Courans rapides qu'on observe dans ces Parages, & qui ne permettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paroît même aisé, à M. Ellis, de prouver par de fortes conjectu-

(47) White-Bears-Bay.

(48) Une autre raison prouve la même chose ; c'est la hauteur de la Marée, qui ne ressemble nullement à celle des Mers Septentrionales : elle ne monte qu'une brasse à la Nouvelle Zemble, & à peine une brasse & demie au Spitzberg.

ELLIS. 1747.

res, qu'il y a plusieurs Passages différens, qui communiquent les uns avec les autres. Fox a soutenu que la Mer y devoit être ouverte, comme au Cap *Fun-marke*; & ses raisons subsistent encore.

Où le Passage est il donc situé? Ellis, retenu par l'exemple de plusieurs Personnes célebres, qui se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures. Premiérement, il en a conçu de grandes, sur le rapport qu'on lui a fait d'un Golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield*, par les soixante-quatre degrés. Ceux qui avoient fait dans ce lieu des observations sur la Marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venoit de l'Ouest avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontoit que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus foible. Ils ajouterent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avoit néanmoins un degré considérable de salure. S'il n'y avoit point de passage dans ce Golfe, & que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raison de deux lieues pour chacune, elle auroit dû se trouver parfaitement douce : car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en auroit pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il auroit été aussi foible que le flux : mais, comme il étoit beaucoup plus rapide, l'eau devoit être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avoit vu venir la Marée de l'Ouest, il n'auroit rien manqué à la preuve du passage : mais elle y venoit de l'Est; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la Marée, venant de l'Est, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle rencontre une autre Marée, qui vient de l'Ouest, ou de la Mer Pacifique.

Un second endroit, où l'on peut espérer de découvrir le passage, est Repulse-Baie. Les raisons, qui doivent entretenir cette espérance, sont aussi la profondeur, la salure & la transparence de l'eau, jointes à la hauteur des Marées qui viennent de ce Parage. Ellis, toujours renfermé dans les bornes qu'il s'impose, regarde la Baie d'Hudson comme un labyrinthe, où l'on entre par le Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du succès, en allant, comme à tâtons, d'un essai à l'autre; méthode extrêmement pénible, & qui demande une patience infatigable. Cependant, si l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'est pas absolument sans guide : la Marée, comme un autre fil d'Ariane, semble y conduire un Voïageur par tous les degrés, & doit l'en faire sortir. Or comme elle monte considérablement dans le Repulse-Bay, & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes les raisons du monde d'y tenter de nouvelles recherches.

CONCLUSION.

Enfin le zelé Anglois concluoit par ce raisonnement, qui lui paroît décisif. Depuis une longue suite d'années, qu'on se flatte de trouver un passage au Nord-Ouest, & qu'on a fait quantité d'Expéditions pour le chercher, il est vrai qu'on n'est pas encore parvenu à le découvrir : mais, jusqu'à présent, on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre, avec quelque force, les argumens par lesquels on en prouve la réalité; & toutes les connoissances, qu'on s'est procurées par tant d'entreprises, servent, au contraire, à la confirmer.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Introduction.

SUIVANT la division ordinaire des deux parties de ce Continent, celle qu'on distingue, par le nom d'Amérique Septentrionale, a beaucoup plus d'étendue qu'on ne pense à lui en donner dans cet article. On a vû qu'elle se prend ordinairement à l'Isthme. Mais quantité de grandes Régions, qui sont comprises dans la partie du Nord, telles que la Nouvelle Espagne, la Louisiane, & la plûpart des Colonies Angloises, ne laissent pas d'appartenir à celle du Midi, par leur température & leurs autres proprietés. Aussi n'a-t'on pas manqué d'en donner l'Histoire Naturelle à part. Il ne s'agit donc ici que de celles, dont le climat est tout-à-fait différent, & qu'on peut faire commencer vers les trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Sud du Lac Erié; c'est-à-dire, proprement, à l'entrée du Canada.

Observations sur le froid du Canada.

On est surpris de lire & d'entendre que dans un Païs si proche encore du Soleil, aussi proche même que les Provinces les plus méridionales de France, le froid soit extrême, & si long qu'il empiette beaucoup sur le Printems. Avant la fin de l'Automne, les Rivieres s'y trouvent remplies de glaçons; & bientôt la terre est couverte de néges, qui durent six mois, & s'élevent toujours à la hauteur de six piés. Il n'y a point de Voïageur qui ne fasse une description touchante, de ce qu'il a souffert d'un climat si rude. » Rien n'est plus triste, dit le P. de Charlevoix, que de ne pou- » voir se montrer à l'air sans être glacé, à moins que d'être fourré comme » les Ours. D'ailleurs quel spectacle, qu'une nége qui vous éblouit, & » qui vous cache toutes les beautés de la Nature. Plus de différence en- » tre les Rivieres & les Campagnes; plus de varieté: les Arbres mêmes » sont couverts de frimats; il pend, à toutes leurs branches, des glaçons » sous lesquels il n'y a point de sûreté à s'arrêter. Que penser, lorsqu'on » voit aux Chevaux, des barbes de glace d'un pié de long? & comment » voïager dans un Païs, où, pendant six mois, les Ours mêmes n'osent » quitter leurs retraites? Aussi n'y ai-je jamais passé d'Hiver, sans avoir » vû porter, à l'Hôpital général, quelqu'un à qui il falloit couper un » bras ou une jambe gelés. Si le Ciel est serein, il souffle de la partie de » l'Ouest un vent qui coupe le visage. Si le vent tourne au Sud, ou à » l'Est, le tems s'adoucit un peu; mais il tombe une nége si épaisse, » qu'on ne voit point à dix pas en plein midi. S'il survient un dégel dans » les formes, adieu les Chapons, les quarriers de Bœuf & de Mouton, » la Volaille, le Poisson, qu'on tenoit en réserve, dans les Greniers, sur » la foi de la gelée. Ainsi, malgré les rigueurs du froid, on est réduit à » souhaiter qu'il ne discontinue point.

Il peut être vrai, comme on le prétend, que les Hivers du Canada aient

encore été plus rudes il y a cent ans: mais tout le monde convient que tels qu'ils sont aujourdd'hui, l'Hiver de France le plus piquant n'en approche point. A la vérité le mois de Mai n'est pas plûtôt arrivé, qu'il fait changer de langage. La douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable qu'elle succede à tant de rigueurs (49); la chaleur de l'Eté, qui fait voir, en moins de quatre mois, les semences & les récoltes (50); la sérénité de l'Automne, pendant lequel on jouit d'une suite de beaux jours; tous ces avantages, auxquels on peut joindre celui de la liberté, qui est comme le partage du Païs, fait une compensation fort agréable pour les Habitans.

A quoi le froid extrême du Canada peut être attribué.

Mais, la question ne regardant que le froid, on demande d'où peut venir une température si différente de celle de France, sous des paralleles qui sont tout-à-fait les mêmes ? La plûpart des Relations attribuent des froids si longs & si rudes à la nége, qui demeure trop longtems sur les terres pour qu'elles puissent jamais bien s'échauffer : mais cette explication ne fait que changer la difficulté ; car on demandera quelle est la cause de cette abondance de néges, sous des climats aussi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes ? Denis, qu'on a cité plusieurs fois avec éloge, raconte que les arbres reprennent leur verdure, avant que le Soleil soit assez élevé sur l'Horizon pour fondre la nége & pour échauffer la terre ; ce qui peut être vrai dans l'Acadie, qu'il connoissoit particulierement : mais d'autres assurent que partout ailleurs, les néges sont fondues dans les plus épaisses Forêts, avant qu'il y ait une feuille aux arbres. On ne s'en rapporte pas plus volontiers au même Voïageur, lorsqu'il prétend que les néges fondent plûtôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'air, & que c'est toujours par-dessous, qu'elles commencent à fondre : il y a peu d'apparence qu'une Terre, couverte d'eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement celle du Soleil. D'ailleurs, Denis n'explique point

(49) Observons aussi, d'après le sage Missionnaire, qu'elles ont des inconvéniens auxquels on ne peut jamais bien remédier; il met au premier rang la difficulté de nourrir les Bestiaux, qui, pendant tout l'Hiver, ne trouvent absolument rien dans les Campagnes; coûtent par conséquent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après six mois d'une nourriture seche, est presque sans goût. Il faut aussi, bien, du grain pour la Volaille, & de grands soins pour la conserver. Si, pour éviter cette dépense, on tue à la fin d'Octobre toutes les Bêtes qu'on veut manger jusqu'au mois de Mai, elles deviennent bien insipides; & de la maniere dont on a rapporté que le Poisson se pêche, au travers de la glace, il ne peut être fort abondant; sans compter qu'il est d'abord gelé : de sorte qu'il est presqu'impossible d'en avoir de frais, dans la saison où il est le plus fâcheux d'en être privé. Les bons Chrétiens seroient même fort embarrassés pendant le Carême, sans le secours de la Marée & des Anguilles. De beurre & d'œufs frais, il n'en est point question; non plus que de légumes, qu'on garde néanmoins comme on peut dans les Celliers, mais qui perdent bientôt leur vertu. Ajoutons qu'à l'exception des Pommes, qui sont ici d'une excellente qualité, & des petits Fruits d'Eté, qui ne se gardent point, les Fruits de France ne réüssissent point. *Journal Historique*, *p. 166*.

(50) L'usage du Païs est de labourer les Terres pendant l'Automne, de semer depuis le milieu d'Avril jusqu'au 10 de Mai, & de couper les blés depuis le 15 d'Août jusqu'au 20 de Septembre. Les terres, qui n'ont été labourées qu'au Printems, rapportent moins, dit-on, parceque les parties nitreuses de la nége ne s'y insinuent pas bien.

la

la cause de ce déluge de néges, qui inonde des Païs immenses, au milieu de la Zône temperée.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Explication Physique.

Un Jésuite Romain, qui avoit passé une partie de sa vie dans la Nouvelle France, a traité cette question en Physicien (51); & le P. de Charlevoix confirme sa Doctrine, en y mettant quelques restrictions. Il croit, par exemple, que le Missionnaire Italien se trompe, lorsqu'il ne veut pas qu'on attribue les froids excessifs du Canada, aux Montagnes, aux Bois & aux Lacs du Païs: ces trois causes, suivant le Jésuite François, doivent y contribuer (52); car il n'y a rien, dit il à repliquer contre l'expérience, qui rend sensible la diminution du froid, à mesure que le Païs se découvre; quoiqu'elle ne soit pas proportionnée à ce qu'elle devroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la principale cause. Il y en a donc de plus puissantes; & là-dessus, les deux Jésuites s'accordent.

Sous les climats les plus chauds, il se trouve des Terres humides; sous les plus froids, il y a des Terres fort seches; & c'est un certain mélange de sec & d'humide qui forme les glaçons & les néges, dont la quantité produit l'excès & la durée de froid. Ce mélange se fait remarquer à tous ceux qui voïagent en Canada: le Monde n'a point de Païs où il y ait plus d'eau; il en a peu, dont le Terroir soit plus mêlé de pierres & de sable. Ajoutez qu'il y pleut rarement, & que l'air y est extrêmement pur & sain; preuve, sans réplique, de la sécheresse naturelle de la terre. De soixante François établis dans le Païs des Hurons, la plûpart d'une complexion délicate, & tous assez mal nourris, le Missionnaire Italien rend témoignage qu'il n'en mourut pas un dans l'espace de seize ans. A la vérité, cette étrange multitude de Rivieres & de Lacs, qui égalent en espace la moitié des Terres de l'Europe, devroit fournir à l'air une continuelle abondance de nouvelles vapeurs: mais outre que la plûpart de leurs eaux sont fort claires, sur un fond de sable, leur extrême & constante agitation, qui émousse la pointe des raïons Solaires, ne permet pas qu'il s'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les fait bientôt retomber en brouillards: sur ces Mers douces, les vents n'excitent pas moins de tempêtes que sur l'Océan; & c'est la même raison, qui rend les pluies rares sur Mer.

Une seconde cause des grands froids du Canada est le voisinage de la Mer du Nord, qui, pendant plus de huit mois de l'année, se trouve couverte de glaces énormes. Il ne nége, au Canada, que du vent de Nord-Est, c'est-à-dire du côté des glaces du Nord; & quoique le froid semble

(51) Le P. Bressani, dans une Relation de la Nouvelle France, qu'il a publiée en Italien.

(52) S'il est vrai, comme le P. Bressani l'observe lui-même, qu'après une journée fort chaude on voit souvent, au Canada, de la gelée pendant la nuit, ce phénomene ne peut gueres être expliqué qu'en supposant que le Soleil aïant ouvert pendant le jour les pores de la Terre, l'humidité qui y étoit renfermée, les parties de Nitre que la nége y a laissées, & la chaleur qu'un air aussi subtil que celui du Païs conserve après le coucher de cet Astre, forment ces petites gelées, comme on fait de la glace sur le feu. Or d'où viendroit l'humidité, dans un Païs dont on représente le sol mêlé de beaucoup de sable, si ce n'étoit de la multitude des Lacs & des Rivieres, de l'épaisseur des Forêts, & des Montagnes couvertes de nége, qui arrose les Plaines en fondant?

moins vif pendant la chûte des néges, elles doivent contribuer beaucoup à refroidir les vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, dans l'immenſité de País qu'elles couvrent, & que ces vents traverſent. Enfin le Miſſionnaire Italien donne pour cauſe de la ſubtilité de l'air, & par conſéquent, de la rigueur du froid, l'élevation du terrein, qu'il s'efforce de prouver par la profondeur de la Mer, à meſure qu'on approche de la Côte, & par la hauteur des chutes d'eau, qui ſe trouvent en ſi grand nombre dans les Rivieres. On pourroit répondre que la profondeur de la Mer prouve peu, & que les chutes des Rivieres ne prouvent pas plus que les cataractes du Nil; ſans compter que ſuivant les Relations, depuis Mont-réal, où commencent les Rapides, juſqu'à la Mer, il ne paroît pas que le Fleuve S. Laurent ait beaucoup plus de rapidité que pluſieurs de nos Rivieres d'Europe. Auſſi le P. de Charlevoix ne trouve-t'il de véritable force, pour expliquer les grands froids du Canada, qu'à la ſeconde des trois cauſes du P. Breſſani; c'eſt-à-dire à la proximité des glaces du Nord: il juge même que malgré ce fâcheux voiſinage, ſi le País étoit plus découvert & plus peuplée, les Hivers y ſeroient moins longs & moins rudes.

ANIMAUX DU CANADA.

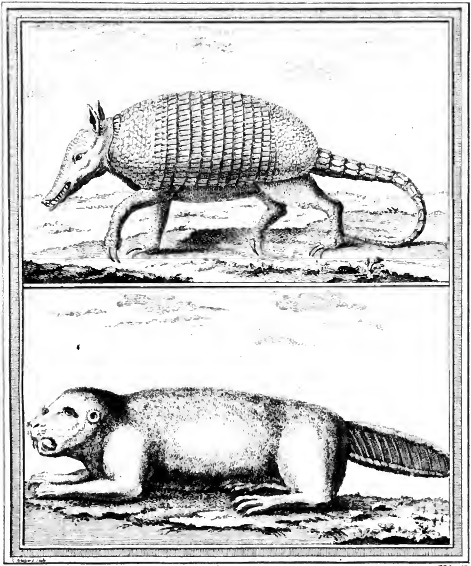
Cette rigoureuſe température n'empêche point qu'une ſi grande Région ne ſoit bien peuplée de toutes ſortes d'Animaux; les uns, qui la quittent en Hiver, pour chercher un air plus doux; les autres que la Nature a rendus capables de ſupporter un froid exceſſif, ou qu'elle a favoriſés d'un admirable inſtinct pour s'en garantir. On doit le premier rang au plus ſingulier, qui eſt le Caſtor, dont on a déja fait connoître la merveilleuſe induſtrie, dans ſon logement & dans l'ordre qu'il y obſerve (53). Il n'y a point de Relation du Canada, qui ne contienne une longue Deſcription de ce curieux Animal; mais on ne ceſſe point de répéter, que dans le choix des autorités, c'eſt à celle des Miſſionnaires qu'on donne la préférence. Leurs obſervations portent ordinairement un caractere d'exactitude & de vérité, qui répond à la gravité de leur profeſſion, & qui vient ſans doute de la même ſource.

Caſtors, & leur Deſcription.

Le Caſtor, dit le P. de Charlevoix, n'étoit pas méconnu en France, avant la découverte de l'Amérique, puiſqu'on trouve, dans les anciens titres des Chapeliers de Paris, divers Reglemens pour la Fabrique des chapeaux Bievres. Caſtor & *Bievre* ſont différens noms du même Animal: mais ſoit que le Bievre Européen ſoit devenu rare, ou que ſon poil n'ait pas la même bonté que celui du Caſtor Améríquain, on ne parle plus gueres du premier que par rapport au *Caſtoreum*. Jamais même on ne l'a vanté comme un Animal curieux, faute apparemment de l'avoir obſervé de près; ou, peut-être, parcequ'il n'a que les propriétés des Caſtors terriers, qui forment une autre eſpece. Le Caſtor du Canada eſt un Quadrupede amphibie, qui peut vivre néanmoins, ſans aller dans l'eau, & qui ne peut même y être longtems, mais qui a beſoin quelquefois de s'y baigner. Les plus grands Caſtors ont un peu moins de quatre piés, ſur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre, & peſent ſoixante livres. La couleur de cet Animal eſt différente, ſuivant la différence des climats où il ſe trouve. Dans les quartiers du Nord les plus reculés, ils ſont or-

(53) Voïez, ci-deſſus, les Chaſſes des Sauvages, pag.

Tatou ou Armadille



Tome XV. Castor N.° IV.

dinaitement tout-à-fait noirs ; mais on y en voit quelquefois de blancs. Ils sont bruns, dans les Païs plus temperés ; & leur couleur s'éclaircit à mesure qu'ils avancent vers le Sud. Chez les Illinois, ils sont presque fauves, & l'on y en voit même de couleur de paille. On observe que plus ils sont noirs, moins ils sont fournis de poil ; & par conséquent leur dépouille est moins estimée. Leur poil est de deux sortes, partout le corps, à l'exception des pattes, où il est fort court. Le plus grand est long de huit à dix lignes : il va même jusqu'à deux pouces, sur le dos ; mais il diminue avec proportion, jusqu'à la tête & jusqu'à la queue. Il est rude, gros, luisant, & donne à la Bête sa couleur entiere. Regardé avec le microscope, le milieu en paroît moins opaque ; d'où l'on conclut qu'il est creux, & qu'il ne peut être d'aucun usage. L'autre est un duvet très fin, fort épais, long d'un pouce au plus ; & c'est celui qu'on emploie. On le nommoit autrefois, en Europe, Laine de Moscovie : il fait proprement l'habit du Castor ; le premier ne lui sert que d'ornement, & peut-être l'aide-t-il à nager.

On donne, au Castor, quinze ou vingt ans de vie. La Femelle porte quatre mois, & sa portée ordinaire est de quatre Petits. Quelques Voïageurs en ont fait monter le nombre jusqu'à huit, mais cette fécondité paroît rare. Elle a quatre mammelles, deux sur le grand pectoral, entre la seconde & la troisieme des vraies côtes, & deux, environ quatre doigts plus haut. Les muscles de cet Animal sont extrêmement forts, & d'une grosseur qui n'a point de proportion à sa taille. Ses intestins, au contraire, sont fort délicats, ses os très durs ; & ses deux mâchoires, presqu'égales, sont d'une grosseur extraordinaire : chacune est garnie de dix dents, deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long, les inférieures en ont plus de trois, & suivent les courbures de la mâchoire ; ce qui leur donne une force surprenante dans de si petits Animaux. On remarque aussi que les dents des deux mâchoires ne se répondent pas exactement, mais que les supérieures débordent en avant sur les inférieures, de sorte qu'elles se croisent, comme les deux tranchans d'une paire de ciseaux ; enfin, que la longueur des unes & des autres est précisément le tiers de leurs racines. La tête d'un Castor offre à-peu-près la figure de celle d'un Rat de Montagne. Il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, surtout celles de devant, & n'ont pas plus de quatre pouces de long ; elles ressemblent assez à celles du Blereau : les ongles en sont taillés de biais, & creux comme le tuïau des plumes. Les piés de derriere sont plats, garnis de membranes entre les doigts. Ainsi le Castor peut marcher, mais avec lenteur, & nage aussi facilement que tout autre Animal aquatique. D'ailleurs, par sa queue, il est tout à-fait Poisson ; ce qui l'a fait déclarer de cet ordre par la Faculté de Médecine de Paris, & ranger, par la Faculté de Théologie, au nombre des Animaux dont la chair peut être mangée les jours maigres. Le P. de Charlevoix assure que Lemery s'est trompé, lorsqu'il n'a fait tomber cette décision que sur le train de derriere du Castor, & qu'elle regarde le corps entier. Mais les Canadiens ne peuvent gueres profiter de cette indulgence. On voit, à

présent, peu de Castors près des Habitations. Les Sauvages en gardent la chair, après l'avoir fait boucanner; ce qui ne lui ôte point un goût sauvage, qu'elle ne perd qu'après avoir été cuite à l'eau. Avec cette préparation, elle prend une si bonne qualité, qu'il n'y a point, dit-on, de viande plus légere, plus délicate & plus saine. On la croit même aussi nourrissante que celle du Veau. Bouillie, elle demande quelque chose qui en releve le goût; mais à la broche, elle se mange sans autre apprêt.

Ce que le Castor a de plus remarquable est sa queue. Elle est presqu'ovale, large de quatre pouces, dans sa racine, de cinq au milieu, & de trois pouces à l'extrêmité; épaisse d'un pouce, & longue d'un pié. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble à la chair du Marsouin, mais qui se durcit quand elle est conservée. Elle est couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont exagones, & d'une demie ligne d'épaisseur sur trois ou quatre lignes de long, appuiées les unes sur les autres comme celles des Poissons. Une pellicule très délicate leur sert de fond; & de la maniere dont elles sont enchassées, elles s'en tirent aisément après la mort de l'Animal. On trouve, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une description Anatomique du Castor.

Castoreum.

Il ne paroît pas que les véritables testicules de cet Amphibie aient été connus des Anciens, sans doute parcequ'ils sont fort petits, & cachés sous les *aînes* : c'est le nom qu'on a donné aux bourses, ou poches, du Castoreum, qui sont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas-ventre du Castor. Les deux premieres, qu'on nomme supérieures, parcequ'elles sont plus élevées que les autres, ont la figure d'une Poire, & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une Besace. Les deux autres, qu'on appelle inférieures, sont arrondies par le fond. Les premieres renferment une matiere résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aisément : c'est le vrai *Castoreum*. Il durcit à l'air, dans l'espace d'un mois; il devient brun, cassant & friable : si l'on est pressé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Le Castoreum qui vient de Dantzick est plus estimé que celui du Canada, par des raisons connues apparemment des Droguistes. On convient que les bourses du dernier ont moins de grosseur, & qu'en Canada même on préfere les plus grosses : mais avec la grosseur, elles doivent être pesantes, de couleur brune, d'une odeur pénétrante, remplies d'une matiere dure, cassante & friable, d'une même couleur, ou jaunâtre, entrelassées d'une membrane déliée, & d'un goût acre. On ajoute que les propriétés du Castoreum sont d'atténuer les matieres visqueuses, de fortifier le cerveau, d'abbaisser les vapeurs, de provoquer leurs mois aux Femmes, d'empêcher la corruption, & de faire évaporer les mauvaises humeurs par la transpiration. Il ne s'emploie pas avec moins de succès contre l'Epilepsie, la Paralysie, l'Apoplexie, & la surdité.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuse, qui ressemble au Miel. Sa couleur est d'un jaune pâle, son odeur fetide, peu différente de celle du Castoreum, mais un peu plus foible : elle se conden-

se en vieillissant ; & prend la substance du suif. Cette liqueur est résolutive & fortifie les nerfs.

C'est sans fondement qu'on a cru, sur la foi des anciens Naturalistes, que le Castor, lorsqu'il se voit poursuivi, coupe ces prétendus testicules & les abandonne aux Chasseurs, pour sauver sa vie. C'est de son poil, observe le Missionnaire, qu'il devroit plûtôt se dépouiller, car le reste est bien moins précieux : cependant il doit le nom de Castor à cette Fable. Sa peau, dépouillée du poil, n'est pas non plus à négliger ; on en fait des Gants & des Bas. Mais comme il est difficile d'enlever le poil sans la découper, on n'emploie gueres que celle des Castors Tertiers. Dans le Commerce, on nomme *Castor sec*, la peau de Castor dont on n'a point encore fait usage, & Castor gras celle que les Sauvages ont emploïée. Après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moele de certains Animaux qui la rend plus souple, ils en cousent plusieurs ensemble, pour en faire une sorte de Mante, qu'on nomme Robe, & dont ils s'enveloppent, le poil en dedans. En Hiver, ils ne la quittent, ni jour, ni nuit. Le grand poil tombe bientôt ; & le duvet, qui reste, ne manque point de s'engraisser : ce cotton devient beaucoup plus propre à l'ouvrage des Chapeliers, qui ne pourroient pas même emploïer le sec, s'ils n'y mêloient un peu de gras. On ajoute que pour être dans toute sa bonté, il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois. Les Sauvages ne se seroient pas imaginé que leurs vieilles hardes puissent être si précieuses : mais c'est un avantage qu'on n'a pû leur cacher longtems. Un Particulier, qui avoit eu la Ferme du Castor, s'en trouvant beaucoup de reste, & cherchant à s'en faciliter la consommation, imagina d'en faire filer & corder avec de la Laine ; & de cette composition il fit faire des Draps, des Flanelles, des Bas au métier, & d'autres Ouvrages de même nature. Son entreprise eut peu de succès, & servit a faire connoître que le poil du Castor ne convient qu'à la fabrique des Chapeaux. Cependant l'exemple des François aïant trouvé des imitateurs en Hollande, il s'y est conservé une de ces Manufactures, d'où l'on voit encore sortir des Draps & des Droguets ; mais ces étoffes sont cheres, & n'en sont pas de meilleur usage : le poil de Castor se détache bientôt, & forme à la superficie un duvet qui leur ôte tout leur lustre. Les Bas, qu'on en a faits, avoient le même défaut.

Ce qu'on nomme Castor gras & Castor sec.

Quelques Voïageurs donnent aux Castors, comme aux Abeilles, un Roi, ou un Chef qui les commande ; opinion difficile à vérifier, & prise apparemment des Sauvages, qui les croïoient autrefois des Animaux raisonnables, auxquels ils supposoient un langage particulier, un Gouvernement, des Loix, & des Commandans, pour leur travail. Entre les punitions des Paresseux, ils mettoient l'exil ; & l'on croit trouver l'explication de cette idée dans l'espece de Castors qu'on nomme Terriers, qui vivent, en effet, séparés des autres, & se logent sous terre, où leur unique travail est de se faire un chemin couvert pour aller à l'eau. On les distingue à différentes marques, telles que leur maigreur & le peu de poil qu'ils ont sur le dos. D'ailleurs il s'en trouve plus, dans les Païs chauds, que dans ceux où le froid est vif ; & l'on a déja remarqué qu'ils ont plus de ressemblance que les autres avec les Castors ou les Bievres de l'Europe, où l'on sait qu'ils

Castors Terriers. Opinion qu'on a d'eux.

se retirent dans des creux & des cavernes, le long des Rivieres. Il s'en trouve en Allemagne, sur l'Ebre; en France, sur le Rhône, l'Isere & l'Oise: mais ils sont plus communs en Pologne.

Description de l'Orignal.

L'Orignal, qui tient le second rang, pour les avantages qu'on tire de sa Chasse, n'est différent de ce qu'on nomme, en Allemagne, en Pologne & en Moscovie, l'Elan ou la *Grand-Bête*, que par sa grosseur, qui est celle d'un Cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petitesse extrême, puisqu'on ne lui donne que la longueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les piés du Cerf. Un long poil lui couvre le garrot, le col & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux piés de long, & sa maniere de l'étendre en avant lui donne une mauvaise grace. Son muffle est gros, & rabbatu par le haut. Ses nazeaux sont si grands, qu'on y peut fourrer, dit-on, la moitié du bras. Enfin son bois est beaucoup plus large que celui du Cerf, & n'est gueres moins long; mais il est plat & fourchu, comme celui du Daim. Il se renouvelle tous les ans, sans qu'on ait encore observé s'il prend chaque fois un accroissement, qui marque les années. On prétend que l'Orignal est sujet à l'Epilepsie, & que dans ses accès, il se gratte l'oreille de son pié gauche de derriere pour s'en délivrer; ce qui fait regarder la corne de ce pié, comme un spécifique pour la même infirmité dans les hommes (54). On n'en vante pas moins la vertu pour les palpitations de cœur (55), la pleurésie, la colique, le cours de ventre, les vertiges & le pourpre (56). Le poil de l'Orignal est mêlé de gris-blanc, & de rouge-noir; il devient creux, dans la vieillesse de l'Animal, ne se foule point, & ne perd jamais une sorte d'élasticité, qui le fait toujours redresser: on en fait des matelats & des selles de Chevaux. Sa chair est legere, nourrissante & de très bon goût; sa peau, forte, douce & moelleuse: elle se passe en chamois, & l'on en fait des Buffes d'autant plus estimés, qu'ils pesent très peu. Les Sauvages regardent l'Orignal, comme un Animal de bon augure. On prétend qu'il se met à genoux pour manger, pour boire, & pour se coucher; & qu'il a dans le cœur un petit os, qui facilite l'accouchement (57).

Carcajou, ou Quincajou.

Outre les Chasseurs, qui font une rude guerre à l'Orignal, il a deux autres ennemis, qui ne lui laissent pas plus de repos. Le plus terrible est le *Carcajou*, ou *Quincajou*, espece de Chat sauvage, d'un poil roux & brun, dont la queue est si longue, qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher d'un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son cou, qu'il entoure de sa longue queue; & de ses dents, il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moïen de s'en garantir, qui est de se jetter promptement à l'eau, que son Ennemi ne peut souffrir; mais s'il est éloigné des Rivieres, il succombe avant que d'y pouvoir arriver. Les Missionnaires mêmes assurent que le Carcajou, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chasse, & qu'ils les emploie pour la découverte: que dès qu'ils ont éventé leur proie, deux de ces rusés Chasseurs se rangent à ses côtés; que le troisieme se place derriere elle, & que la poussant tous

(54) On l'applique sur le cœur du Malade, on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille.

(55) On l'emploie comme pour l'Epilepsie.

(56) On la pulverise, & l'on en fait boire la poudre dans de l'eau.

(57) Réduit en poudre, & pris dans un bouillon.

Bœuf de la Nouvelle France .



Tome XV . *N.° I .*

trois avec une adresse surprenante, ils la conduisent vers le Carcajou, qui s'accommode avec eux pour le partage; enfin, qu'une autre ruse de cet Animal est de grimper sur un arbre, où, se couchant de son long sur une branche avancée, il attend qu'un Orignal passe, & saute dessus lorsqu'il le voit à portée.

Bœuf du Canada.

Le Bœuf du Canada est plus grand que celui de l'Europe. Il a les cornes basses, noires & courtes; deux grandes touffes de crin, l'une sous le museau, & l'autre sur la tête, d'où elle lui tombe sous les yeux; ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse, qui commence sur les hanches, & va toujours en croissant jusques sur les épaules. La premiere côte de devant est plus haute d'une coudée que les autres, & large de trois doigts. Toute la bosse est couverte d'un poil fort long, un peu roussâtre; & le reste du corps, d'une laine noire qui est fort estimée. On assure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Ces Animaux ont le poitrail fort large, la croupe assez fine, & la queue fort courte. On ne leur voit presque point de cou; mais leur tête est plus grosse que celle des nôtres. Ils fuient ordinairement à la vue d'un Homme; & celle d'un chien leur cause la même fraïeur. Ils ont l'odorat si fin, que pour s'approcher d'eux, à la portée du fusil, on est obligé de prendre le dessous du vent; mais un Bœuf, qui se sent blessé, devient furieux, & se précipite sur les Chasseurs: il n'est gueres plus traitable, lorsque les Vaches ont mis bas leurs Veaux. La chair du Taureau est de fort bon goût; mais si dure, qu'on ne mange gueres que celle des Vaches. Leur peau, qui est la meilleure de l'Univers, se passe aisément; & quoique très forte, elle devient aussi moelleuse que le meilleur chamois. On a vu que les Sauvages en font des boucliers, qui sont, à la fois, extrêmement legers & presqu'impénétrables aux balles.

Bœufs musqués de la Baie d'Hudson.

Vers la Baie d'Hudson, il se trouve une autre espece de Bœufs, qu'on a nommés *Bœufs musqués*, parcequ'ils jettent une si forte odeur de musc, que dans certaines saisons il est impossible d'en manger. Jeremie en donne la description: » Ces Animaux, dit-il, ont la laine très belle, & plus longue que celle des Moutons de Barbarie. J'en apportai en France (58), & » je m'en fis faire des Bas, qui étoient plus beaux que des Bas de soie. » Les Bœufs musqués, quoique plus petits que les nôtres, ont les cornes » beaucoup plus grosses & plus longues. Leurs racines se joignent sur le » haut de la tête, & descendent, à côté des yeux, presqu'aussi-bas que la » gueule; d'où le bout remonte en haut & forme comme un croissant. J'en » ai vu de si grosses, que séparées du crâne, les deux ensemble pesent » soixante livres. Ces Bœufs ont les jambes fort courtes, de sorte qu'en » marchant, leur laine traîne toujours par terre; ce qui les rend si difformes, qu'on a peine à distinguer, d'un peu loin, de quel côté est la tête. » Ils ne sont pas en si grand nombre; & les Sauvages les auroient bientôt » détruits, s'ils s'attachoient à cette chasse. D'ailleurs, on les tue, dans le » tems des néges, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir, avec des jambes si courtes (59).

(58) En 1708.

(59) Relation de la Baie d'Hudson.

Le Cerf est le même au Canada qu'en Europe, ou ne differe que par un peu plus de grandeur.

Le Caribou.

Le *Caribou*, dont on a parlé plusieurs fois sans l'avoir décrit, est un animal de la grandeur de l'Âne, dont il tient beaucoup aussi pour la figure, & qui égale le Cerf en agilité. La Hontan décide que c'est une espece d'Ane sauvage (60).

Chevreuils.

Cette grande Région n'a point d'Animal plus commun que le Chevreuil. Sa figure ne differe point de celle des nôtres; mais on observe que dans sa jeunesse, il a le poil raïé de diverses couleurs; qu'ensuite ce poil tombe, & qu'il en revient un autre, de la couleur ordinaire des Chevreuils. Cet Animal s'apprivoise avec une facilité surprenante. Une Femelle, devenue domestique, se retire dans les Bois lorsqu'elle est en chaleur; & dès qu'elle a reçu les caresses du Mâle, elle revient chez son Maître. Elle retourne au Bois pour se délivrer de ses Petits: elle les y laisse, & les visite régulièrement; mais elle a le même soin de revenir se montrer à son Maître; & lorsqu'on juge à propos de la suivre, on prend ses Nourrissons, qu'elle continue de nourrir. On s'étonne que les François du Canada n'en aient pas des Troupeaux entiers, dans leurs Habitations.

Chats Cerviers.

Les Bois sont remplis de Loups, ou plutôt de Chats cerviers; car on assure qu'ils n'ont du Loup que la tête, & que dans tout le reste ils sont de vrais Chats. On les représente comme d'habiles Chasseurs, qui ne vivent que des Animaux qu'ils poursuivent jusqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair est blanche, & ne fait pas un mauvais aliment. Leur poil & leurs peaux sont une des plus belles fourrures du Païs: mais on estime encore plus celle de certains Renards noirs des Montagnes du Nord; comme les Renards noirs de Moscovie & du Nord de l'Europe l'emportent aussi sur les autres. Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir, ou gris, mêlé de blancs; les autres, tout gris, & d'autres d'un rouge tirant sur le roux. Il s'en trouve, en remontant le Mississipi, dont le poil est argenté. On raconte que toutes les especes de Renards ont une maniere fort plaisante de donner la chasse aux Oiseaux de Rivieres: ils s'avancent un peu dans l'eau; ils se retirent ensuite, & font cent cabrioles sur le rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiseaux aquatiques, que ce jeu amuse, s'approchent de l'Ennemi, qui se tient d'abord tranquille lorsqu'il les voit à portée: il remüe seulement la queue, pour les attirer plus près; & ces imbécilles animaux donnent dans le piége, jusqu'à ne pas craindre de la becqueter. Alors le Renard saute dessus, & ne manque point sa proie. Le P. de Charlevoix nous apprend qu'on a dressé, avec assez de succès, des Chiens au même manége, & que les mêmes Chiens font une rude guerre aux Renards.

Renards noirs.

Renards argentés

Comment les Renards chassent aux Oiseaux.

L'Enfant du Diable.

On décrit, sous le nom d'*Enfant du Diable*, une sorte de Fouine, qu'on appelle aussi Bête puante, parceque son urine, qu'elle lâche quand elle est poursuivie, empeste l'air dans un grand espace. On la prendroit pour le Chinche de la partie Méridionale de l'Amérique, si l'on n'ajoutoit que c'est d'ailleurs un fort joli Animal. Il est de la grandeur d'un petit Chat, mais plus gros; d'un poil clair, tirant sur le gris, avec deux lignes blan-

(60) Tom. II. pag. 77.

ches,

ches, qui lui forment sur le dos une figure ovale, depuis le cou jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, comme celle du Renard, & se redresse comme celle de l'Ecureuil.

Le Rat musqué.

Le Rat-musqué a tant de ressemblance avec le Castor, qu'à l'exception de la queue, qu'il n'a pas moins longue que les Rats d'Europe, & des testicules, qui renferment un musc exquis, on le croiroit un diminutif de la même espece : il a toute la structure du corps, & sur tout la tête du vrai Castor. On lui trouve aussi beaucoup de rapport au Rat des Alpes (61). Son poids est d'environ quatre livres. Il se met en Campagne, au mois de Mars ; & sa nourriture, alors, est de quelques morceaux de bois, qu'il pile avant que de les manger. Après la fonte des néges, il vit de racines d'orties ; ensuite, des tiges & des feuilles de la même Plante. En Eté, il ne mange gueres que des Fraises & des Framboises, auxquelles succedent d'autres fruits pendant l'Automne. Dans ces deux dernieres Saisons, on voit rarement le mâle sans sa femelle. Mais, à l'entrée de l'Hiver, ils se séparent, & chacun fait, de son côté, son logement dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions. On assure que pendant toute la durée du froid, ils demeurent sans manger.

Les Rats musqués bâtissent des Cabanes, à-peu-près de la forme de celles des Castors, mais on y remarque beaucoup moins d'art. Leur situation ne demande point de chaussée, parcequ'elle est toujours au bord de l'eau. Le poil du Rat-musqué entre dans la fabrique des Chapeaux, avec celui du Castor. Sa chair est de fort bon goût, excepté le tems qu'il recherche sa Femelle : il s'y répand alors un goût de musc, qu'on ne peut lui faire perdre.

Hermines, Martres, Pitois, Rats de Bois, & Pekans.

L'Hermine du Canada est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée. Son poil est d'un très beau blanc ; mais l'extrémité de la queue, qu'il a fort longue, est d'un noir de jais. Les Martres sont moins ronges que celles de France, avec le poil plus fin : leur retraite ordinaire est dans les bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans, en trouppes nombreuses ; & le tems de leur sortie annonce une bonne année de chasse, c'est-à-dire des néges fort abondantes. Le Pitois seroit peu différent de la Fouine, s'il n'avoit le poil plus noir, plus long & plus épais. Ces deux Animaux font la guerre aux Oiseaux, sauvages & domestiques. Le Rat de Bois est le double des nôtres, en grosseur : il a la queue velue, & le poil d'un très beau gris-argenté ; on en voit même de tout blancs. La femelle a, sous le ventre, une bourse qui s'ouvre & se ferme, où elle met ses Petits, pour fuir avec eux, lorsqu'elle est menacée de quelque danger. On nous apprend que la Fourrure des Fouines, des Loutres, des Pitois, des Rats de Bois, des Hermines, des Martres, & des *Pekans*, espece de Chats sauvages, de la grandeur des nôtres, est ce qui se nomme, dans le Commerce, la menue Pelleterie.

Ce que c'est que la menue Pelleterie.

Ecureuils.

On distingue ici trois especes d'Ecureuils ; les rouges, qui ne different point des nôtres ; les Suisses, qui sont un peu plus petits, & dont le poil est raïé, en longueur, de blanc, de rouge & de noir (62) ; & les Ecureuils

(61) Décrit par M. *Ray*, sous le nom de *Mus Alpinus*.

(62) A peu-près, dit-on, comme les Suisses de la Garde du Pape ; delà leur vient le nom de Suisses.

volans, qui ont le poil d'un gris obscur; ce nom leur vient de leur extrême agileté, qui les fait sauter, d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas. On attribue cette propriété à deux peaux fort minces, qu'ils ont, des deux côtés, entre les pattes de derriere & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Le nombre des Ecureuils est prodigieux dans tout le Païs, parcequ'on leur fait peu la guerre.

Le Porc-Epi.

Le Porc-Epi du Canada est de la grosseur d'un Chien médiocre, mais plus court & moins haut. Son poil, long d'environ quatre pouces, est blanc, creux, gros comme une paille des plus minces, & très fort, particulierement sur le dos; c'est son arme : il la lance d'abord sur ceux qui l'attaquent; & pour peu qu'elle entre dans la chair, elle s'y enfonce, si l'on ne se hâte de l'en retirer : aussi les Chasseurs éloignent-ils leurs Chiens de ces Animaux. Leur chair se mange; & rôtie, on la compare à celle du Cochon de lait.

Lievres & Lapins.

La seule différence des Lievres & des Lapins de ce Païs, aux nôtres, est qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leur poil est très fin, & pourroit être emploïée dans la fabrique des Chapeaux, si ces Animaux ne muoient continuellement : l'Hiver, ils grisonnent, & sortent rarement de leurs tanieres, où ils vivent des plus tendres branches de Bouleau : l'Eté, ils ont le poil roux. En toute saison, les Renards leur font une cruelle guerre; & pendant l'Hiver, ils sont fort recherchés des Sauvages, qui les prennent sur la nége avec des collets, lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture.

Oiseaux de l'Amérique Septentrionale.

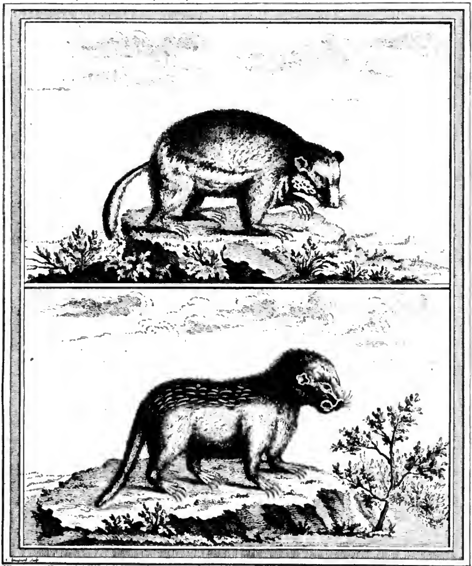
Un climat si rude ne peut attirer beaucoup d'Oiseaux : cependant il s'y en trouve de plusieurs sortes, dont quelques-unes sont particulieres au Païs. On y voit des Aigles de deux especes : les plus gros ont la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Lievres, les enlevent dans leurs serres, & les emportent. Les autres sont gris, & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux : les deux especes la font aussi aux Poissons. Le Faucon, l'Autour, & le Tiercelet sont les mêmes qu'en France; mais on trouve ici une espece de Faucons, qui ne vivent que de pêche.

Cette grande Contrée a trois sortes de Perdrix, les grises, les rouges & les noires; toutes, plus grosses qu'en France. Les dernieres ont la tête & les yeux du Faisan, & la chair brune : elles sont les moins estimées, parcequ'elles sentent trop le raisin, le genievre & le sapin. Toutes ont de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en éventail, comme un Coq-d'Inde; les unes, mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres, de gris clair & de gris brun.

Becassines, Becasses, Corbeaux, Chats-huants, Merles.

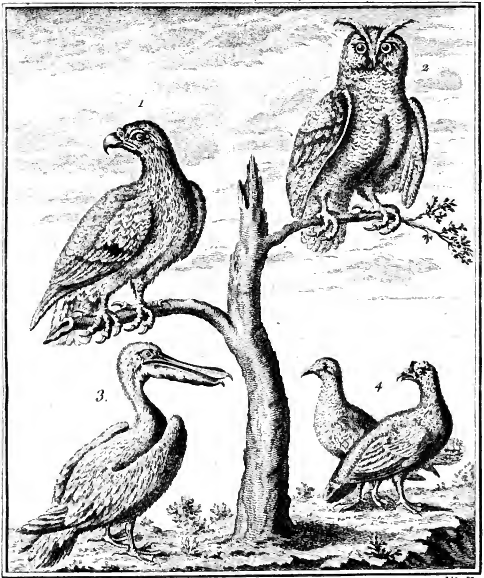
Les Bécassines du Païs sont excellentes, & le petit Gibier de Riviere est partout dans une extrême abondance; mais les Bécasses y sont rares, du moins vers le Nord, car elles sont plus communes aux Illinois & dans toutes les parties Méridionales. Denis assûre que la chair des Corbeaux n'est pas moins bonne ici que celle des Poules; d'autres n'en font pas le même éloge, ou le restraignent aux Corbeaux de l'Acadie. Le Corbeau du Canada est plus gros que le nôtre, plus noir, & jette un cri différent. Au contraire, l'Orfraie y est plus petit, & son cri moins désagréable. Le

Espece de Loup appellé Quick Hatch, ou Wolverene.



Tome XV. *Porc-Epic.* N.º III

1. Aigle à queue blanche, 2 Hibou couronné. 3. Pelican,
4. Perdrix, et Coq de Bruyere.



Tome XV. N.° II.

Chathuant Canadien ne differe du François, que par une petite fraise blanche autour du cou, & par un cri particulier; sa chair est si bonne, qu'on la préfere à celle de la Poule. La Chauve-souris est plus grosse ici qu'en France. Les Merles & les Hirondelles y sont des Oiseaux de passage, comme en Europe; mais la couleur des premiers tire sur le rouge. On distingue trois sortes d'Alouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Enfin le Moineau même n'est pas tout-à-fait semblable au nôtre : il est plus laid, quoiqu'aussi lascif.

Vingt deux especes de Canards.

On distingue, au Canada, jusqu'à vingt-deux especes de Canards, dont les plus beaux & les meilleurs se nomment *Canards branchus*, parcequ'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est d'une variété fort brillante. Les Cygnes, les Poules-d'Inde, les Grues, les Poules d'eau, les Cercelles, les Oies, les Outardes, & tous les grands Oiseaux de Riviere sont partout en abondance, excepté vers les Habitations, dont on ne les voit point approcher. Le Païs a des Grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris-de-lin; & l'on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne aux potages. Les Piverts sont ici d'une grande beauté, fort variée par la différence de leurs couleurs. Le Rossignol du Canada, quoiqu'à-peu-près le même que celui de la France, n'en approche point pour le Chant; & le Roitelet, au contraire, chante excellemment. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Tous les Bois sont remplis d'une espece d'Oiseaux jaunes, de la grosseur d'une Linotte, qui ont le gosier assez fin, mais le chant fort court & sans variété : ils n'ont pas d'autre nom que celui de leur couleur. On donne la préférence à l'Oiseau qu'on a nommé *Blanc*, parcequ'il est de cette couleur sous le ventre, quoique cendré sur le dos : c'est une espece d'Ortolan. Le mâle ne cede en rien au Rossignol de France; tandis que la femelle, dont la couleur est plus foncée, ne chante pas même en cage. Cet Oiseau mérite aussi le nom d'Ortolan pour le goût. On ne sait ce qu'il devient en Hiver, mais il est toujours le premier qui se fait voir, au Printems; & la nége ne commence pas plutôt à fondre, qu'il paroît, en trouppes, dans les lieux qu'elle laisse à sec.

Cardinaux, Oiseau mouche.

Ce n'est qu'à cent lieues de Quebec, au Sud, qu'on commence à voir des *Cardinaux*. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage, qui est du plus beau rouge incarnat, avec une petite aigrette sur la tête, en font un des plus beaux Oiseaux du monde. On lui donne pour rival, en couleurs, l'*Oiseau-mouche*, qui tire également ce nom de sa petitesse, & d'un bourdonnement, qu'il fait avec ses aîles, assez semblable à celui des grosses Mouches. Quelques-uns le confondent avec le Colibry, dont on a parlé plusieurs fois sous différens noms; mais quoiqu'on puisse le croire de la même espece, le P. de Charlevoix assure que le Colibry des Iles est un peu plus gros, qu'il a le plumage moins brillant, & le bec plus recourbé (63). Il ajoute qu'on n'a jamais entendu chanter l'Oi-

Sa différence du Colibry.

(63) Voïez sa Description : ses pattes ont un pouce de long, & sont comme deux aiguilles. De son bec, qui est de même, il fait sortir une petite trompe, qu'ils enfonce dans les fleurs, pour en tirer le suc, dont il se nourrit. La Femelle n'a rien de brillant; un assez beau blanc, sous le ventre, & un cendré clair sur le reste du corps, font toute sa

feau-mouche, quoique plufieurs Relations donnent un chant fort mélodieux au Colibri. Enfin il lui donne une proprieté, qu'on n'attribue nulle part à l'autre ; c'eft celle d'être l'Ennemi mortel du Corbeau (64). Aïant appris qu'on avoit nourri quelque tems des Oifeaux Mouches avec de l'eau, » j'en gardai un, dit-il, pendant vingt-quatre heures : il fe laif- » foit prendre & manier, mais il contrefaifoit le Mort. Dès que je l'avois » lâché, il reprenoit fon vol & ne faifoit que papillonner fur ma fenê- » tre. J'en fis préfent à un de mes Amis, qui le trouva mort le lende- » main, apparemment d'une petite gelée qui s'étoit fait fentir pendant la » nuit. Il y a beaucoup d'apparence que ces petits Animaux fe retirent, » aux premiers froids, vers la Caroline, où l'on n'en voit qu'en Hiver. » Ils font leurs nids au Canada, & rien n'eft fi propre que ces petits Ou- » vrages : ils les fufpendent à une branche d'arbre, tourné avec une juf- » teffe, qui les met à l'abri de toutes les injures de l'air. Le fond eft de » petits brins de bois, entrelaffés en maniere de Panier, & le dedans » eft revêtu de je ne fais quel duvet, qui paroît de foie. Les œufs font » de la groffeur d'un pois, avec des taches jaunes fur un fond blanc. On » dit que la portée ordinaire eft de trois, & quelquefois de cinq.

Tourtes.

Un Oifeau fort avantageux au Canada, qui ne fait qu'y paffer dans les mois de Mai & de Juin (65), eft celui qu'on y nomme *Tourte*, quoiqu'il foit une efpece de Ramier : mais il differe affez, dit-on, des Ramiers, des Tourterelles & des Pigeons de l'Europe, pour faire une quatrieme efpece. Ces Oifeaux font plus petits que nos gros Pigeons, dont ils ont les yeux & les nuances de la gorge. Leur plumage eft d'un brun obfcur, à l'exception des aîles, qui ont des plumes d'un très beau bleu. Il femble qu'ils ne cherchent qu'à fe faire tuer : s'ils voient une branche feche, fur un arbre, c'eft celle qu'ils choififfent pour s'y percher ; & la maniere dont ils s'y rangent donne toujours la facilité d'en abbattre une demie douzaine, au moins, d'un coup de fufil. On a trouvé le moïen d'en prendre un grand nombre en vie ; & l'ufage eft de les nourrir jufqu'aux premiers froids, pour les tuer alors & les conferver gelés pendant tout l'Hiver.

Serpens à fonnettes du Canada.

Entre les Serpens du Canada, on ne parle avec diftinction que du Serpent à fonnettes. Quoiqu'on ne le range point dans une autre claffe que ceux des Régions méridionales, il a des fingularités qu'on n'a pas vûes dans les autres Defcriptions. On en voit d'auffi gros que la jambe humaine, quelquefois même de plus gros, & d'une longueur proportionnée.

parure : mais le Mâle eft un vrai bijou. Il a, fur le haut de la tête, une petite touffe d'un beau noir, la gorge rouge, le ventre blanc, le dos, les aîles & la queue, d'un verd de feuille de Rofier ; une couche d'or, répandue fur tout ce plumage, y ajoute un grand éclat, & un duvet imperceptible y produit de très belles nuances. Il a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité furprenante *Voiage de l'Amérique*, p. 157.

(64) Il fait, dit il, d'un Homme digne de foi, qu'il en avoit vû un quitter brufquement une fleur qu'il fuçoit, s'élever comme un éclair, aller fe fourrer fous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de fa trompe, & le faire tomber mort, foit de fa chûte, ou de fa bleffure. *Ibidem*.

(65) On rapporte qu'autrefois ils obfcurciffoient l'air par leur multitude ; qu'elle eft fort diminuée, mais qu'il en vient encore un affez grand nombre jufqu'aux environs des Villes.

Mais les plus communs ne sont pas plus gros, ni plus longs, que nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure est fort bizarre : sur un cou plat & très large, ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs sont vives, sans être brillantes ; le jaune pâle y domine, avec de belles nuances. La queue est écaillée en cotte de maille, un peu applatie : elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles ; de sorte qu'on connoît l'âge du Serpent, à sa queue, comme celui des Chevaux, à leurs dents. En remuant, il fait le même bruit que la Cigale (66) ; & la ressemblance est si parfaite, qu'on y est trompé : c'est de ce bruit que le Reptile tire son nom. Sa morsure est mortelle, si l'on n'y remédie sur-le-champ. L'Antidote le plus sûr est la racine d'une Plante que cette vertu a fait nommer Herbe du Serpent à sonnettes, & qui croît, dit-on, dans tous les lieux où ce dangereux Animal se retire (67) ; elle ne demande point d'autre préparation, que d'être pilée, ou mâchée, & soigneusement appliquée sur la plaie. Au reste, il est rare que le Serpent à sonnettes attaque un Passant, s'il n'en reçoit aucun mal. » J'en ai vû moi-même, dit le P. Charlevoix, un à mes piés, qui eut assurément plus de peur que moi ; car je ne l'apperçus que lorsqu'il fuioit : mais ceux qui ont le malheur de mettre le pié sur lui, sont piqués d'abord ; & s'il est poursuivi, pour peu qu'il ait le tems de se reconnoître, il se replie en rond, la tête au milieu, & s'élance d'une grande roideur contre son Ennemi. Les Sauvages ne laissent pas de lui donner la chasse, & mangent sa chair, qu'ils trouvent très bonne : j'ai même oui-dire à des François, qui en avoient goûté, qu'elle n'est pas désagréable ; & l'expérience prouve qu'elle n'est pas nuisible.

Poissons du Fleuve S. Laurent & du Golfe.

A l'égard des Poissons, on a déja remarqué que dans les parties du Fleuve Saint Laurent où l'eau est salée, on trouve toutes les especes qui vivent dans l'Océan. Le Saumon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproie, l'Eperlan, le Congre, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & quantité d'autres s'y prennent en abondance, à la Senne & aux Filets. Dans le Golfe, on pêche des Flettans, trois sortes de Raies, des Lencornets, des Goberges, des Plies, des Requins, & des Chiens de Mer, qui sont une autre espece de Requins, Le *Lencornet* est une espece de Morue seche, dont la figure ne laisse pas d'en être assez différente : il est rond, ou plutôt ovale. Une sorte de rebord, qu'il a au-dessus de la queue, lui fait comme une Rondache ; & sa tête est environnée de barbes, d'un demi pié de longueur, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. On en distingue deux especes, qui ne different que par le volume : les uns sont de la grosseur d'une Barrique, & les autres n'ont qu'un pié de long. Ceux-ci se prennent au flambeau : ils aiment la lumiere ; on leur en montre sur le rivage ; & s'en approchant, ils demeurent

Lencornet.

(66) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la Cigale n'est qu'un bruit qu'elle fait avec ses ailes.

(67) On nous la décrit : sa tige est ronde ; un peu plus grosse qu'une plume d'Oie ; elle s'éleve de trois ou quatre piés, & se termine par une fleur jaune, d'une odeur très douce, de la figure & de la grandeur d'une Marguerite simple. Les feuilles de la Plante sont ovales, étroites, soutenues cinq à cinq en patte de Poule d'Inde, par un pedicule d'un pouce de long.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

échoués. Le Lencornet est d'un fort bon goût, mais il rend la sauce toute noire.

Goberge, ou Poisson S. Pierre.

La Goberge est une espece de petite Morue, qui a le goût de la grande, & qu'on fait aussi sécher. Elle a deux taches noires, aux deux côtés de la tête. Les Matelots lui donnent aussi le nom de *Poisson Saint Pierre*, dans l'opinion que c'est celui dans lequel cet Apôtre trouva dequoi païer le tribut à l'Empereur Romain pour N. S. & pour lui, & que ses deux taches sont l'endroit par lesquels il le prit en Mer. La Plie du Golfe a la chair plus ferme & de meilleur goût que celle des Rivieres : Elle se prend, comme les Ecrevisses de Mer, avec de longs bâtons, armés d'un fer pointu, & terminés par une échancrure qui empêche le Poisson de se délivrer. Les Huîtres sont en abondance, pendant l'Hiver, sur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y prendre est fort singuliere : on fait, à la glace, un trou dans lequel on enfonce deux perches liées en forme de Tenailles, dont elles ont aussi le jeu, & rarement on les retire sans quelques Huîtres. Enfin, dans plusieurs endroits, surtout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis de Truites saumonées, longues d'un pié, & de Tortues de deux piés de diametre, dont la chair est excellente, & l'écaille supérieure raïée de blanc, de rouge, & de bleu.

Poissons des Lacs.

Entre les Poissons, dont les Lacs, & les Rivieres qui s'y déchargent sont remplis, Champlain en remarque un, qu'il nomme *Chaousarou*, apparemment du nom que lui donnent les Sauvages : c'est une espece particuliere du *Poisson-armé*, qui se trouve en divers autres endroits. Sa figure est à peu-près celle d'un Brochet; mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve du Poignard : sa couleur est un gris argenté; il lui sort de dessous la gueule, une arrête plate, dentelée, creuse, & percée par le bout, ce qui fait juger que c'est par-là qu'il respire. La peau, qui couvre cette arrête, est tendre, & sa longueur est proportionnée à celle du Poisson, dont elle fait environ le tiers. Sa largeur, dans les plus petits, est de deux doigts. Les Sauvages assurerent à Champlain qu'il se trouvoit des Chaousarous, larges de huit à dix piés; mais les plus grands qu'on eut l'occasion de lui faire voir n'en avoient que cinq, & leur grosseur étoit celle de la cuisse humaine. Non-seulement ce Poisson est un vrai Pirate, pour les Habitans de l'eau; mais il fait aussi une guerre terrible à ceux de l'air, & sa méthode le rend un Animal fort singulier. En Chasseur habile, il se cache si bien dans les Roseaux, qu'on ne peut voir que son arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de l'eau. Les Oiseaux, qui cherchent à se reposer, la prennent pour un morceau de bois & s'y perchent. Aussi-tôt, le Monstre ouvre la gueule, & ravit si subtilement sa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents, qui bordent l'arrête, sont assez longues & fort pointues. Elles passent pour un souverain remede contre le mal de tête, en picquant, de leur pointe, l'endroit où la douleur est la plus vive.

Chaousarou, espece de Poisson armé.

Ses propriétés singulieres.

Esturgeon du Canada, pris pour le Dauphin des Anciens.

On a vû (68) que l'Esturgeon est ici un Poisson de Mer & d'eau douce.

(68) Voïez, ci-dessus, l'article de la Pêche des Sauvages. On ne parle point ici d'un prétendu Homme marin, qu'un ancien Missionnaire croïoit avoir vû dans la Riviere Sorel. Vieille Fable.

Observons que les Canadiens le prennent pour le Dauphin des Anciens. Non-seulement on en voit ici de dix & douze piés de long, & d'une grosseur proportionnée; mais cet Animal a sur la tête une sorte de Couronne, relevée d'un pouce; & ses écailles, qui ont un demi pié de diametre, sont parsemées de petites figures, auxquelles on trouve beaucoup de ressemblance avec les Fleurs de Lys des Armes de France.

Poisson blanc délicieux.

Tous les Voïageurs parlent d'un Poisson des Lacs, qu'ils nomment *Poisson-blanc*, & dont ils vantent beaucoup la délicatesse. La Hontan le met au-dessus de toutes les especes connues, & prétend que pour être mangé dans sa perfection, il ne doit être que rôti, ou cuit à l'eau, sans aucune sauce. Les Sauvages, dit-il, préferent dans leurs maladies, le bouillon du Poisson-blanc à celui de la viande. On ne nous en donne point la description, non-plus que celle de l'*Achigan* & du *Poisson doré*, que le P. Charlevoix nomme les *plus estimés* du Fleuve Saint Laurent. Les autres Rivieres, surtout celles de l'Acadie, ne sont pas moins richement peuplées (69).

Description du Loup Marin.

En parlant de la pêche des Loups marins & des Marsouins du Canada, on en a remis ici la description. Les premiers doivent leur nom à leur cri, qui est une espece d'hurlement; car, dans leur figure, ils n'ont rien du Loup, ni d'aucun Animal terrestre. Lescarbot en avoit entendu crier, comme les Chathuans; mais on juge qu'ils étoient jeunes, & que leur cri n'étoit pas encore formé. Quoique ces Animaux soient au rang des Poissons, ils naissent à terre, ils y vivent du moins autant que dans l'eau; ils sont revêtus de poil, ils ne sont pas muets; en un mot, il ne leur manque rien pour être regardés comme de véritables amphibies. La tête du Loup marin approche un peu de la figure de celle du Dogue : il a quatre pattes fort courtes, surtout celles de derriere; tout le reste présente un Poisson. D'ailleurs il se traîne, plutôt qu'il ne marche sur les piés. Ceux de devant ont des ongles; ceux de derriere sont en forme de nageoires. Sa peau est dure, & couverte d'un poil ras, de diverses couleurs. Il se trouve de ces Animaux qui sont tout blancs : on assure même qu'ils le sont tous en naissant; mais à mesure qu'ils croissent, quelques-uns deviennent roux, d'autres, noirs; & plusieurs ont ces trois couleurs ensemble.

Ses différentes especes.

On en distingue plusieurs especes, dont les plus gros pesent jusqu'à deux mille, & n'ont pas le nez si plat que les autres. Une espece, que les Matelots nomment *Brasseurs*, fretille sans cesse dans l'eau : une autre a reçu le nom de *Naus*; une autre, celui de *Grosses-têtes*. Les plus petits sont

(69) La Hontan, qui avoit fort pratiqué les Rivieres, dit qu'elles ont une infinité de petits Poissons qui ne sont pas connus en Europe; que ceux des eaux du Nord sont différens de ceux du côté du Sud; que dans la Riviere longue, qui se décharge dans le Missisipi, ils sentent si fort la bourbe, qu'il est impossible d'en manger; que les Rivieres des Otentats & des Missouris, produisent des Poissons si extraordinaires qu'on n'en peut faire une juste Description par écrit; que les Barbues des Lacs n'ont qu'un pié de long, mais qu'elles sont fort grosses; que celles du Missisipi sont monstrueuses; que les Carpes du même Fleuve sont aussi d'une grosseur extraordinaires, & de fort bon goût : que les plus grosses Truites des Lacs ont cinq piés & demi de longueur & un pié de diametre; enfin que les Poissons des Lacs sont meilleurs que ceux de Mer & des Rivieres, surtout les Poissons, qui se nomment *Blancs*. *Ubi suprà*. Tom. II. pp. 155 & 156.

fort vifs, & fort adroits à couper les filets qu'on leur tend ; leur couleur est tigrée : on les représente aussi jolis, que des Animaux de cette figure peuvent l'être, & l'on assure que les Sauvages les accoutument à les suivre, comme de petits Chiens. Denis ne parle que de deux sortes de Loups marins, sur les Côtes de l'Acadie ; les uns si gros, que leurs Petits l'emportent sur nos plus grands Porcs : il ajoute que peu de tems après leur naissance, les Peres & Meres les menent à l'eau, & les ramenent de tems en tems à terre pour les faire téter. La seconde espece est fort petite : & chaque Loup ne donne d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans sa vessie. Jamais ils ne s'éloignent beaucoup du rivage. On en découvre toujours un, qui demeure comme en sentinelle : au premier signal que les autres en reçoivent, ils se jettent tous en Mer ; & bientôt après, ils se rapprochent de terre, en se levant sur leurs pattes de derriere, pour observer s'ils n'ont rien à craindre. Toutes leurs précautions n'empêchent point qu'on n'en surprenne un grand nombre.

Maniere d'en tirer l'huile.

Leur chair peut se manger sans dégoût ; mais on trouve plus d'avantage dans l'huile qu'on en tire, & la maniere n'en est pas difficile : elle ne consiste qu'à fondre leur graisse sur le feu. Souvent même, on se contente de faire des charniers ; c'est le nom qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend de la graisse d'un certain nombre de Loups marins : elle fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture qu'on y a laissée. Cette huile est bonne, dans sa fraîcheur, pour les usages de la cuisine ; mais celle des jeunes Bêtes devient bientôt rance ; & celle des autres se desseche en vieillissant : on s'en sert alors pour brûler, & pour passer les peaux. Elle est longtems claire ; elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices. Le P. de Charlevoix observe que dans les premiers tems de la Colonie, on emploïoit les peaux de Loups marins à faire des manchons ; mais que la mode en étant passée, leur grand usage aujourd'hui est pour couvrir les coffres. Tannées, elles ont presque le grain du Maroquin. Elles sont moins fines ; mais elles ne s'écorchent pas si facilement, & se conservent plus longtems fraîches. On en fait de bons souliers, & des bottines qui ne prennent point l'eau. Elle sert aussi à couvrir des sieges ; & le bois s'use plutôt que cette couverture. L'usage du Canada, est de les tanner avec l'écorce de Pérusse. Dans la teinture qu'on emploie pour les noircir, on mêle une poudre, tirée de certaines pierres qui se trouvent au bord des Rivieres, & qui ne paroissent que des marcassites de Mines.

Usage qu'on fait de leurs peaux.

Leurs propriétés naturelles.

C'est sur les rochers, ou quelquefois sur la glace, que les Loups marins s'accouplent, & que les Meres font leurs Petits. Leur portée ordinaire est de deux. Elles les allaitent quelquefois dans l'eau, mais plus ordinairement à terre. Pour les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos, les abandonnent & les reprennent par intervalles, & continuent cet exercice jusqu'à ce qu'ils puissent nager seuls. Etranges Poissons, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plûpart des Animaux terrestres savent presqu'en naissant ! Le Loup marin a les sens fort vifs, & c'est sa seule défense.

Il se trouve, dans le Fleuve Saint Laurent, des Marsouins de deux couleurs.

leurs. Dans l'eau salée, c'est-à-dire, comme on l'a déja remarqué, depuis le Cap Tourmente jusqu'à l'embouchure, ils ne different point de ceux de Mer : dans l'eau douce, ils sont blancs, & de la grosseur d'une Vache. Les premiers vont ordinairement par bandes ; & l'on n'a point observé la même propriété dans les autres, quoiqu'on en voie souvent dans le Bassin du Port de Quebec. Ils ne montent gueres plus haut. Les Côtes de l'Acadie en ont beaucoup, de l'une & de l'autre espece ; d'où l'on peut conclure que la différence de leur couleur ne vient point de celle de l'eau douce & de l'eau salée. Les Marsouins blancs ne rendent pas moins d'une barrique d'huile, qui differe peu de l'huile du Loup marin. On ne mange point leur chair : mais celle des Marsouins gris, que les Matelots nomment *Pourcelles*, passe pour un assez bon mets. On fait des boudins & des andouilles de leurs boïaux. La fressure est excellente, & la tête meilleure que celle du Mouton ; mais moins bonne, que celle du Veau. La peau des uns & des autres se tanne, & se passe en façon de maroquin. D'abord elle est aussi tendre que du lard, & n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. A force d'être grattée, elle devient comme un cuir transparent ; & quelque mince qu'on puisse la rendre, jusqu'à pouvoir servir à faire des vestes & des haut-de-chausses, elle est toujours si forte, qu'on la croit à l'épreuve des coups de feu. Il s'en trouve de huit piés de long, sur neuf de large ; & rien n'est, dit-on, d'un meilleur usage pour couvrir les impériales de carosse.

Propriétés de la Morue.

Les Morues, dont cette partie de l'Océan est comme l'empire naturel, sont des Poissons trop connus pour demander une description. Fixons-nous à quelques remarques sur leurs principales propriétés. Tout est bon dans une Morue fraîche. Elle ne perd même rien de sa bonté, & devient seulement un peu plus ferme, après avoir été deux jours dans le sel : mais les Pêcheurs seuls mangent ce qu'elle a de plus fin, c'est-à-dire la tête, la langue, & le foie, qui, délaïé dans l'huile & le vinaigre, avec un peu de poivre, lui fait une sauce exquise. Comme il faudroit trop de sel pour conserver toutes ces parties, on jette à la Mer ce qui n'en peut être consommé dans le tems de la Pêche. Les plus grandes Morues n'ont pas plus de trois piés ; & celles du grand Banc sont les plus fortes. Il n'y a peut-être point d'Animal, qui ait la gueule plus large, ni qui soit plus vorace, à proportion de sa grandeur. Il devore tout, jusqu'à des têts de pots cassés, du fer & du ver. On a cru longtems qu'il les digéroit ; mais on est revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que sur ce qu'on lui avoit trouvé dans le corps des morceaux de fer à demi usés. Personne n'ignore aujourd'hui que le *Gau*, nom que les Pêcheurs donnent à l'estomac de la Morue, se retourne comme une poche, & qu'en le retournant, ce Poisson se décharge de tout ce qui l'incommode.

Différence de la Morue & du Cabeliau.

Ce qu'on nomme *Cabeliau*, en Hollande, est une sorte de Morue assez commune dans la Manche, qui ne differe des Morues de l'Amérique, que parcequ'elle est moins grande. On se contente de saler celle du grand Banc, & c'est ce qu'on appelle Morue blanche, ou, plus communément, Morue verte. La Merluche, qui n'est autre chose que la Morue séche, ne peut se faire que sur les Côtes, & demande non-seulement de grands soins,

Histoire Naturelle de l'Amerique Septent.

mais beaucoup d'expérience. Denis assure que, de son tems, tous ceux qui faisoient ce commerce, en Acadie, s'y ruinoient : non que la Morue n'y soit fort abondante ; mais parceque cette Pêche ne se faisant que depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin d'Août, ils ne comprenoient pas qu'elle devoit être sédentaire ; sans quoi les frais nécessaires, pour l'entretien des Matelots venus de France, qu'on emploïoit à faire la Merluche, étoient si longs, qu'ils absorboient tous les profits. Au contraire, des Pêcheurs établis dans le Païs, qu'on auroit emploïés le reste du tems à scier des planches & à couper du bois, auroient été d'un double avantage pour leurs Maîtres.

Le Flettan.

Le *Flettan*, qu'on a nommé plusieurs fois, est une espece de grande Plie, dont on juge que ce que nous nommons Flet, est le diminutif. Il est gris sur le dos, & blanc sous le ventre. Sa longueur ordinaire est de quatre à cinq piés, & sa largeur d'environ deux, sur un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse. Tout en est exquis, & fort tendre. On tire des os un suc, plus fin que la meilleure moelle. Ses yeux, qui sont extrêmement gros, & les bords des deux côtés, qu'on nomme *Relingues*, sont des morceaux délicats. On jette le reste du corps à la Mer, pour engraisser les Morues, dont le Flettan est le plus dangereux ennemi : il ne fait qu'un repas de trois de ces Poissons.

Bois de l'Amerique Septentrionale.

Dans les plus grandes Forêts du Monde, & vraisemblablement aussi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les especes d'arbres dont elles sont composées ; mais de longues observations ont fait acquérir des lumieres, que les Voïageurs ont pris soin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant dans cette Contrée, c'est la hauteur & la grosseur surprenante des Pins, des Sapins & des Cedres. On y distingue deux sortes de Pins, qui produisent toutes deux une résine fort propre à faire le brai & le godron. Les Pins blancs, du moins quelques-uns, jettent aux extrémités de leurs plus hautes branches une espece de champignon, semblable à du tondre, que les Habitans nomment Guarigue, & dont les Sauvages se servent avec succès contre la dyssenterie & les maux de poitrine : les Pins rouges, quoique plus massifs, ne deviennent pas si gros. Il y a quatre especes de Sapins, dont l'une est la nôtre : les trois autres sont l'*Epinette blanche*, l'*Epinette rouge*, & la *Perusse*. Les deux dernieres s'élevent fort haut & sont excellentes pour la mâture, surtout l'Epinette blanche, dont on fait aussi de fort bonne charpente : elle croît ordinairement dans des terres humides & noires, qui, étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Dans son écorce, qui est unie & luisante, il se forme deux petites vessies, de la grosseur d'une féve de haricot, qui contiennent une espece de térébenthine, souveraine pour les plaies & les fractures (70). L'Epinette rouge ne ressemble presqu'en rien à la blanche. Son bois est massif, & d'assez bon usage pour la construction & la charpente ; elle croît dans le gravier & l'argile. La Pérusse est

(70) On lui donne aussi la vertu de chasser la Fievre & de guérir les maux d'estomac & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un Bouillon ; elle a même la qualité de purger. C'est ce qu'on nomme, à Paris, le Baume blanc. On tire d'ailleurs de l'Erable une liqueur très rafraîchissante, dont on fait aussi un fort bon sucre.

gommeuse : son bois résiste longtems à la pourriture, son écorce sert aux Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le bleu Turquin. Cet arbre croît ordinairement dans les Terres argilleuses.

Deux sortes de Cedres; le blanc & le rouge. Du premier, qui est le plus gros, on fait des clôtures & du bardeau. Son bois est leger. Il distille une espece d'encens; mais ses fruits ne ressemblent point à ceux du Mont-Liban. Le Cedre rouge est moins gros & moins grand. La différence la plus sensible, qu'on remarque entre l'un & l'autre, est que l'odeur du premier vient de ses feuilles, & l'autre du bois : mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cedre blanc ne vient que dans les meilleures terres.

On trouve partout en Canada, deux sortes de Chênes, distingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, propres aux grains & aux légumes. Les rouges, dont le bois est moins estimé, croissent dans les terres seches & sablonneuses. L'un & l'autre portent du gland. L'Erable est commun, fort gros, & s'emploie pour les Meubles; il croit dans les hauts terroirs, qui sont aussi les plus propres aux arbres fruitiers. On nomme ici *Rhene*, l'Erable femelle, dont le bois est fort ondé, mais plus pâle que le mâle, quoiqu'il en ait la figure & toutes les propriétés; mais il demande un Terroir humide & fertile. Le Merisier, qui se trouve mêlé avec l'Erable & le Bois-blanc, donne, comme l'Erable, beaucoup d'eau, dont on fait même un Sucre : mais, & l'eau & le Sucre ont une amertume qu'ils ne perdent jamais. Les Sauvages emploient l'écorce pour quelques maladies des Femmes.

On connoît trois sortes de Frênes; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le premier, qui croît entre les Erables, est propre pour la charpente, & pour les futailles qui servent aux Marchandises seches. Le second a les mêmes proprietés, & ne croît, comme le Bâtard, que dans les Terres, basses & fertiles. On connoît aussi trois especes de Noïers, le dur, qui produit de très petites noix, d'un fort bon goût, mais difficiles à vuider; son bois n'est bon qu'à brûler : le tendre, qui a des noix longues & de la grosseur de celles de France, mais dont les coques sont très dures. Les cerneaux en sont fort estimés. Si le Bois n'est pas de la beauté du nôtre, en récompense il est presqu'incorruptible, dans l'eau comme en terre, & difficile à consumer par le feu. Le troisieme Noïer produit des noix de la grosseur de celles du premier, mais en plus grande quantité, ameres, & revêtues de coques fort tendres. On en fait de très bonne Huile. Cet arbre produit une eau plus sucrée que celle de l'Erable, mais en moindre quantité. Il ne vient, comme le Noïer tendre, que dans les bonnes Terres.

Les Hêtres, sont abondans, mais par Cantons, & sans regle. Il s'en trouve sur des côteaux sabloneux, & dans des terres basses & très fertiles. Leurs Faines, dont il seroit aisé de tirer de l'huile, sont la principale nourriture des Ours & des Perdrix. Le Bois est fort tendre, & sert à faire des rames pour les Chaloupes, comme les avirons des Canots se font de bois d'Erable. Le Bois-blanc croît parmi les Erables & les Mérisiers, de-

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

vient fort gros & fort droit, & sert à faire des planches & des Madriers. Les Sauvages en levent l'écorce, pour couvrir le toît de leurs Cabanes. De toutes parts, rien n'est plus commun que l'Orme, dont on distingue le blanc & le rouge. Le bois du dernier est plus difficile que l'autre à travailler, mais il dure beaucoup plus. C'est de son écorce que les Iroquois font leurs Canots; & l'on en voit d'une seule piece, qui peuvent contenir vingt Hommes. Les Ours & les Chats sauvages se retirent dans les Ormes creux, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril. On trouve, dans les Bois les plus épais, un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais d'une extrême âcreté.

Arbres particuliers au Païs.

Vinaigrier.

Pemine.

Le *Vinaigrier*, qui n'est connu que dans ce Païs, est un arbrisseau très moelleux, qui produit un fruit aigre, en grappes, & couleur de sang de Bœuf, qu'on fait infuser dans l'eau pour en faire une assez bonne espece de Vinaigre. La *Pemine*, autre arbrisseau, croît le long des Ruisseaux & des Prairies: son fruit, qu'il porte aussi en grappes, est astringent & d'un rouge très vif. L'*Atoca* est un Fruit à pepins, de la grosseur des Cerises, dont la Plante rampe dans les Marais. Il est âcre; mais adouci par le Sucre, il fait de fort bonnes confitures. On appelle ici *Cotonnier*, une Plante, qui pousse, comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois piés, & qui se termine par plusieurs touffes de fleurs. Si l'on secoue ces fleurs le matin, avant que la rosée soit tombée, il en sort avec l'eau une espece de miel, qui ne demande que d'être bouillie pour se réduire en Sucre. La graine se forme dans une gousse, qui contient une sorte de Coton. Une autre Plante, que les François ont nommée Soleil, & qui est fort commune dans les champs, croît à sept ou huit piés de hauteur, & porte une fort grosse fleur, de la forme de celle du Souci. Les Sauvages font bouillir sa graine, pour en tirer une Huile dont ils se graissent la chevelure.

Cotonnier à Sucre.

On trouve ici trois sortes de Groseilles, qui ressemblent à celles de France, quoiqu'elles croissent sans culture. L'Epine-blanche est commune le long des Rivieres, & ses fruits ont trois noïaux. Le Bleuet, sans être différent de celui de France, est d'une merveilleuse vertu, pour guérir en peu de tems la dyssenterie.

Grains & Légumes.

Les Grains & les Légumes, qui se cultivent le plus parmi les Sauvages, sont le Maïz, le Haricot, les Citrouilles & les Melons. Ils ont une espece de Citrouilles, plus petites que les nôtres, & d'un goût sucré, qu'on fait cuire entieres, à l'eau ou sous la cendre, & qu'on mange sans autre préparation. Les Melons ordinaires & les Melons d'eau étoient connus dans le Païs, avant l'arrivée des Européens. Le Houblon & le Capillaire sont aussi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y est meilleur & croît beaucoup plus haut qu'en Europe.

PLANTES MÉDICINALES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Si l'on ne connoît qu'imparfaitement les arbres des Forêts de l'Amérique Septentrionale, l'obscurité demeure encore plus grande pour les petites Plantes & les Simples d'une si vaste Région. Cependant chaque Voïageur aïant fait ses observations d'Histoire Naturelle, on en peut recueillir un grand nombre, qui se trouvent dispersées dans les Relations. Le P. de Charlevoix a pris soin de rassembler, avec les siennes, celles de Catesby, de Parkinson, de Cornuti, d'Hernandez, & de plusieurs autres; surtout

pour la partie Médecinale, qui doit l'emporter sur les objets de simple curiosité. Elle comprend aussi plusieurs arbres : mais, pour mettre quelque ordre dans ce mélange, on s'attache à la méthode alphabétique.

Histoire Naturelle de l'Amérique Septentr.

Acacia.

L'Acacia de l'Amérique, transplanté depuis longtems en France, y prospere, & plaît autant par la beauté de ses fleurs que par le bel ordre de ses feuilles. Son tronc est assez gros : le bois en est dur, couvert d'une écorce noirâtre, lisse & sans épines. Sa tête devient large, & toutes ses branches sont tendres, moelleuses, semées de picquans en forme de petites lames, qui se rétrécissent peu à peu & se terminent en pointe. Ses feuilles, qui sont huit à huit, ou dix à dix, de chaque côté, se replient en dedans vers le soir, & se redressent au lever du Soleil. Cet arbre pousse, au mois d'Octobre, des fleurs blanches, semblables à celles des Pois, & rassemblées en bouquets comme celles du Cytise, mais qui ne sont point panchées de même, & qui font place à de petites semences de la forme des Lentilles, renfermées dans des noïaux durs & fort hérissés. La décoction du bois & des feuilles est astringente & rafraîchissante.

Aconit à fleurs de Soleil.

On nomme Aconit à fleurs de Soleil (71) une espece d'Aconit Canadien, dont les racines sont grosses & charnues, avec de petites fibres qui s'étendent beaucoup & qui sont un vrai poison : ces racines poussent des feuilles fort larges, à trois pointes, & d'un verd noirâtre : celles qui naissent sur les tiges, au nombre de sept ou de neuf, sont fort découpées, & plus profondément, à mesure qu'elles approchent des extrémités. Les tiges s'élevent de cinq ou six piés, se séparent en plusieurs petits rameaux, & sont terminées par de larges fleurs jaunes, qui ont ordinairement dix ou douze feuilles oblongues, un peu séparées les unes des autres. Une espece de cône applati, couvert de graines, qui est au milieu, a sa base couronnée de petites feuilles vertes.

Aconit du Canada.

Une autre espece, qui se nomme simplement Aconit du Canada (72), croît dans les Bois du Païs, & dans les lieux couverts. Transplantée en France, elle pousse, au Printems, une tige haute d'un pié. Sa racine est noire, & ne s'étend, ni en profondeur, ni en superficie, mais jette quantité de fibres, qui l'attachent fortement à la terre. Ses feuilles ressemblent à celles de la Vigne, mais sont plus petites, plus ridées & d'un verd plus obscur. Au mois de Mai, le sommet des tiges produit des grappes de petits filets, plûtôt que des fleurs : cependant, en les regardant de près, on y distingue, à chacune, six petites feuilles blanches. Une petite baie, qui est au milieu, a d'abord la figure d'une Poire ; mais elle devient ronde en grossissant. Son extrémité est marquée par un point de couleur de pourpre, aussi-bien que le pedicule assez long, qui la soutient. On ne distingue point, de cette espece, un autre Aconit du même Païs, dont les fleurs sont rouges ; parcequ'on n'y remarque pas d'autre différence.

Espece d'Agrimoine.

Il croît au Canada une sorte d'Agrimoine, ou d'*Eupatoire* (73) qu'on a nommée Agrimoine à feuille d'Aunée. Elle a les mêmes vertus que la

(71) *Aconitum heliantemum Canadense.*

(72) *Aconitum Canadense, baccis niveis & rubris.*

(73) On sait que l'Agrimoine a tiré ce nom du Roi *Eupator*, qui la découvrit, & qui crut avoir rendu un grand service à la race humaine.

nôtre, & lui ressemble parfaitement par les fleurs. Ses tiges n'ont point de peau; elles sont d'un rouge cendré, rondes, creuses, & remplies de nœuds. Ses feuilles, qui ont une palme de long, sur trois pouces de large, sont rudes comme celles de la Sauge, dentelées, d'un verd foncé, soutenues quatre à quatre sur des pedicules qui sortent des nœuds & de la tige, deux de chaque côté, & tournées les unes vers les autres comme celles de la petite Gentiane Du sein de chaque feuille, il sort un petit rameau, environné de feuilles plus petites. Nulle autre Eupatoire ne s'éleve si haut. Dans sa perfection, elle n'a pas moins de cinq coudées; & son sommet est couronné d'une infinité de fleurs, qui ont de petits poils au lieu de feuilles, & semblables à celles de l'Eupatoire-chanvre, si l'on excepte l'odeur, & la couleur, qui est un peu plus pourprée. Elles sont suivies de semences aussi déliées que du poil follet. Cette Plante est un peu amere; c'est un remede excellent pour les obstructions du Foie; elle fond la pituite & la fait couler; elle fortifie les visceres, & tenue quelque tems dans la bouche elle excite la salivation.

Alcée de la Floride.

On a donné le nom d'Alcée de la Floride (74) à un grand Arbre, fort droit, dont les branches forment une pyramide réguliere, & dont les feuilles ont la figure du Laurier commun, quoiqu'elles soient moins dentelées. Il commence à fleurir au mois de Mai, & continue pendant tout l'Eté. Ses fleurs tiennent à des pedicules, longs de quatre ou cinq pouces, sont monopetales, & se divisent en cinq segmens, qui environnent une touffe d'Etamines dont les têtes sont jaunes; elles sont succedées, au mois de Novembre, par des capsules coniques, qui s'ouvrent dans leur maturité, & se partagent aussi en cinq segmens. Cet arbre conserve ses feuilles pendant toute l'année, croît dans les lieux humides, & souvent même dans l'eau. On n'en voit point, dans les Provinces plus Septentrionales que la Caroline.

Alisier à feuilles d'Arbousier.

La Virginie, l'Ile Roïale, & plusieurs endroits du Canada produisent un Alisier à feuilles d'Arbousier (75) qui croît sans culture dans les Bois, où il est de moïenne hauteur; mais, transplanté dans les Jardins, il s'éleve beaucoup plus. Tournefort en parle, sans en donner la figure, ni d'autre explication (76).

Petite Ancholye du Canada.

Il croît au Canada une petite Ancholye, si précoce, qu'au mois de Mai elle a déja perdu toutes ses fleurs. Ses feuilles ressemblent, par la grandeur & la figure, à celles du *Thalietrum* des Prés (77); mais la couleur en est un peu plus pâle. Ses tiges, qui ont au plus une palme de haut, sont rougeâtres & fort menues: elles sont terminées par de petites fleurs, composées de cinq petits cornets, creux, sans être crochus, comme dans l'Ancholye Europeenne. Leur partie inférieure est d'une couleur obscure, & la supérieure tire sur la couleur de Safran. Au milieu, cinq petites feuilles rouges, dont la pointe est renversée en arriere, environnent un grand nombre d'Etamines; les unes à tête jaune, qui tombent avec les fleurs; les autres terminées en pointe, qui deviennent des gousses, au nombre de quatre ou cinq: elles sont recourbées, & pleines de grains

(74) *Alcea Floridiana.*

(75) *Cratægus Virginiana, foliis Arbuti.*

(76) Il le nomme *Sorbus Virginiana.*

(77) *Aquilegia pumila præcox Canadensis*

noirs & luisans; c'est la semence. Les racines de la Plante jettent quantité de filamens.

Deux sortes d'Angélique.

Dans les Cantons découverts du Canada, on trouve deux especes d'Angélique; l'une à fleurs blanches (78); l'autre, qui les a d'un pourpre foncé (79). La tige de la prémiere ne s'éleve que d'une coudée, & n'a de moelle qu'aux jointures de ses nœuds, d'où sortent les feuilles. Ces nœuds sont couverts d'une sorte de membrane, qui sert comme d'enveloppe à la tige, s'arrondit ensuite, s'allonge, & sert de pédicule aux feuilles, qui sont d'un beau verd, dentelées, & rangées autour de la tige. Les fleurs blanches ne composent pas un bouquet rond, comme dans l'Angélique d'Europe, mais une ombelle, comme dans l'Anis, & sont bientôt suivies de semences qui ont moins d'enveloppes que celles de notre Angélique. La racine est assez grosse, & jette de toutes parts des fibres charnues. Aussi-tôt que la semence est tombée, la Plante se seche & meurt. Quelques-uns ramassent ces graines, pour les semer au Printems; d'autres les couvrent de terre, & c'est assez pour donner, aux nouvelles Plantes, le tems de se fortifier contre l'Hiver. Cette Angélique a le même goût & les mêmes vertus que la nôtre; mais elle pique plus la langue. L'Angélique pourprée n'a, comme toutes les autres, son parfait accroissement que la troisieme année. Sa racine est plus grosse & plus charnue, blanche, couverte d'une peau noire, qui est environnée de fibres; ses feuilles sont plus longues, en plus grand nombre, & montées sur de plus longs pédicules. La tige, en sortant de la racine, est couverte d'une pellicule: elle s'éleve au-dessus de la hauteur d'un homme. Chaque demi-pié est marqué par un nœud, comme le Roseau, & de ces nœuds sortent les feuilles. Vers le milieu de sa hauteur, elle commence à pousser d'autres tiges, couvertes de petites feuilles. Les fleurs, qui viennent au sommet, ont à percer une enveloppe qui les couvre, & forment un bouquet rond. Les tiges & les pédicules des feuilles sont d'un pourpre foncé. Cette Angélique a moins d'odeur & de goût que la précédente.

Apalachine.

L'*Apalachine*, ou *Cassine*, arbrisseau des Côtes de la Louisiane, croît sur les Côtes Maritimes, dans les terreins sablonneux. On en distingue deux especes, la grande & la petite; mais toute la différence paroit consister dans les feuilles, dont les unes sont plus grandes, assez semblables à celles du Buis; & les autres un peu plus petites, rétrécies en pointe: elles sont toutes d'un verd foncé en dedans, & clair en dehors. On n'a point encore fait usage des baies, qui viennent en grappes; mais les feuilles, prises en teinture comme le Thé, passent pour un excellent diurétique. Les Sauvages du Païs leur attribuent d'autres propriétés, & ne vont jamais en guerre, sans s'être assemblés pour en boire. Leur méthode est de griller les feuilles, à-peu-près comme le caffé se grille en Turquie, & de jetter de l'eau dessus, dans des vases, où ils les laissent infuser longtems. Elles donnent à l'eau, non-seulement une couleur roussâtre, mais une force qui les enivre. Les Espagnols de la Floride font usage aussi de cette liqueur, mais avec plus de modération, & se trouvent bien de ses vertus.

(78) *Angelica Lucida Canadensis.* (79) *Angelica atro-purpurea Canadensis.*

Apios.

L'*Apios* de l'Amérique est une plante, dont les racines ont la grosseur, & même à-peu-près la figure d'une Olive. Elles sont attachées par des nerfs qui les séparent, & auxquelles elles tiennent par des fibres. A l'entrée du Printems, ces racines poussent quantité de rejettons, semblables à ceux de la vigne, qui s'attachent à tout ce qu'ils rencontrent, s'élevent fort haut, sont chargées de feuilles sans ordre, & toujours en nombre impair. La figure des feuilles est la même que celle des feuilles d'Asclepic; mais leurs pédicules sont plus courts. Les fleurs ressemblent, par la figure, à celles de l'Aconit, & forment une sorte de petit épi. Au mois d'Octobre, les feuilles tombent, & la Plante meurt; mais la racine se conserve entiere, & pousse au Printems de nouvelles tiges. Les feuilles, & les tubercules des racines, se mangent.

Apocynon du Canada.

Cette Plante, qu'on nomme en François *Tue-chien*, n'est pas rampante, au Canada, comme l'Apocynon de Syrie. Elle se découvre; mais quantité de fibres, qui l'environnent, la tiennent fortement attachée à la terre. Ses feuilles sont étroites, longues d'un doigt, & terminées en pointe. Ses tiges poussent deux à deux, chacune, au plus, d'une coudée de haut, & toutes d'une couleur de pourpre, tirant sur le noir. Elles portent, au sommet, des bouquets de fleurs, semblables à celles de l'Apocynon de Syrie, mais d'un plus beau pourpre, après la chute desquelles chaque tige se divise en deux petites, qui sont aussi terminées par des bouquets de fleurs. Une humeur gluante, dont elles sont couvertes, les garantit des mouches, qui s'y prennent même lorsqu'elles s'y reposent. En Automne, il sort, du milieu des fleurs, deux petites bourses, qui renferment des semences larges & plattes. Toute la Plante est remplie d'un suc blanc, fort venimeux.

Arbre pour le mal de dents.

C'est à ses feuilles, à son écorce & à ses semences, dont on vante la vertu pour le mal de dents, que cet arbre doit son nom (80). Les Anglois l'attribuent à la Jamaïque; mais il se trouve aussi sur les Côtes de la Virginie & de la Floride. On ne lui donne pas plus de seize piés de haut, ni plus d'un pié de diametre. Son écorce est blanche & fort rude. Le tronc & les branches sont presque entierement couverts d'excrescences pyramidales, terminées en pointe fort aigüe, & de la même consistence que l'écorce, dont les plus grosses le sont comme des noix. Les petites branches n'ont que des épines. Les feuilles sont de travers, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas également divisées par leur plus grande côte. Elles sont rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, sur une tige longue de six pouces, & soutenues par des pédicules d'un demi pouce. De l'extrémité des branches sortent de longues tiges, qui portent de petites fleurs blanches à cinq feuilles, avec des étamines rouges. Ces fleurs forment de petits bouquets; & chacune est suivie de quatre semences, d'un verd luisant, renfermées dans une capsule verte & ronde. L'odeur des feuilles est celle de l'Oranger. L'écorce, & les semences sont également aromatiques.

L'Aromatique.

Une forte odeur de Canelle, qui sort de l'écorce d'un arbrisseau, fort commun dans les parties désertes & montagneuses de la Caroline, lui a fait donner, par excellence, le nom d'arbrisseau Aromatique (81). On ne

(80) Banister l'appelle *Zanthoxylum spinosum Lentisci, Evonymi fructu capsulari.*
(81) *Frutex corni, floribus instar Anemones stellata.*

nous

nous apprend point si cette propriété le rend utile ; mais il s'éleve ordinairement à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont opposées les unes aux autres, & ses fleurs ressemblent à celles de l'Anémone étoilée : elles sont composées de plusieurs pétales roides, couleur de cuivre rouge, & renferment une touffe de petites étamines jaunes, auxquelles succedent des fruits ronds, applatis à leur extrémité.

Un autre Arbrisseau, du même Païs, qui tire son nom de ses feuilles (82), assez semblables à celles de l'Aulne, & qui croît, comme cet arbre, dans les lieux humides, est beaucoup plus remarquable par ses fleurs. Elles sortent, au mois de Juillet, de l'extrémité des branches, en bouquets blancs d'un demi pié de longueur. Chaque fleur est composée de cinq feuilles, qui environnent une touffe de petites étamines, & tient fortement à la tige par un pedicule, long d'un quart de pouce. Elles sont suivies de petites capsules, ovales & pointues, qui contiennent plusieurs semences legeres. La Plante, transportée en Angleterre, y a fleuri en plein air, & dans sa perfection.

Aster & Asterisque.

On a donné le nom d'*Aster* (83), ou d'Etoile, à une Plante d'environ deux coudées de haut, ronde, chargée de feuilles d'un verd obscur, assez longues, sans pédicules, & qui tiennent à la tige par une pellicule aîlée. Ses fleurs sont jaunes, en étoile ronde, & naissent à l'extrémité de la tige sur des pédicules assez longs : elles sont remplacées par de petits points, qui, frottés avec les doigts, ont une odeur assez semblable à celle de la Carline. La racine est fibreuse & astringente. Une autre Plante, qui se nomme *Asterisque*, petit Aster d'Automne (84), a sa racine couverte de filamens, ses tiges ligneuses, rondes, rougeâtres, & de la hauteur de deux coudées. Ses feuilles sont dentelées, fort larges, & soutenues de longs pedicules ; d'un verd, par dessus, qui tire sur le jaune ; & par dessous, de la couleur des feuilles de lierre. Les tiges sont terminées par des bouquets de fleur en étoile, & plus petites que celles de l'*Aster Atticus*, auquel cette Plante ressemble beaucoup. Le nombril des fleurs est couleur de cendre.

Bellis.

Une espece de Marguerite, qu'on a nommée *Bellis*, est une Plante de six piés de haut, dont la racine est formée de quantité de petites fibres, & dont les feuilles sont allongées, grasses, rudes, d'un verd obscur, assez profondément canelées. De la tige, qui est rude, il sort, de toutes parts, quantité de petits rameaux, terminés par un grand nombre de fleurs (85), qui ressemblent à celle de la petite Bellis, mais dont le milieu est d'un verd jaunâtre, environné de petites barbes, qni ne rougissent jamais, comme dans les nôtres, mais sont toujours d'un beau blanc. Chaque fleur a ses pedicules, qui ne sont jamais de même longueur, quoiqu'ils sortent de la même tige. La Plante fleurit aux mois de Juillet & d'Août ; & les feuilles de la fleur ne sont pas plutôt tombées, que le milieu se trouve rempli de graine. Ces graines tombent, & deux jours après elles germent & poussent d'autres Plantes, qui prennent la place des premieres ; car celle-ci meurt

(82) *Alvifolia Americana.*
(83) *Aper lutæus alatus.*
(84) *Asteriscus autumnalis latifolius.*
(85) *Bellis ramosa umbellifera Canadensis*

d'abord. L'Asterisque est une plante chaude & seche ; elle pique la langue, & laisse une amertume agréable, avec une odeur d'aromate, qui fait couler la pituite du cerveau. On assure qu'elle guérit promptement les ulceres invétérés, & qu'y étant seringuée, elle en fait sortir toutes les ordures. Réduite en poudre, elle en mange le pus. On applique aussi des cataplasmes, de la Plante crue & broïée.

Bignonia de la Floride & du Canada.

La Plante qu'on nomme *Bignonia*, ou Bignone, monte jusqu'à la cime des plus grands arbres, & couvre souvent le tronc. Ses feuilles sont aîlées, & formées de plusieurs lobes dentelés, attachés par couples, l'un vis-à-vis de l'autre sur une même côte. En Mai, Juillet & Août, elle pousse des bouquets de fleurs rouges, assez semblables à celles de la Digitale commune, dont chacune sort d'un long calice rougeâtre (86) : elles sont monopétales, mais en s'ouvrant elles se divisent en cinq parties, avec un piston qui naît du calice, & passe au travers de la fleur. Les cosses de la semence paroissent au mois d'Août ; & dans leur maturité elles sont longues de trois pouces, étroites par les deux bouts, & divisées en deux parties égales. Les semences mêmes sont aîlées & plattes. Cette Plante se trouve au Canada & dans la Floride ; mais elle s'éleve moins haut dans le premier de ces deux Païs. Le Colibri & l'Oiseau-mouche, dont on a remarqué la différence, aiment à se nourrir de ses fleurs.

Bignonia de la Caroline.

Un arbre, du nom précédent, qui se cultive dans les Jardins à la Caroline, & qu'on a transplanté heureusement en Angleterre, ne s'éleve que d'environ huit piés. Son écorce est unie, son bois moû & spongieux, ses feuilles à-peu-près semblables à celles du Lilas (87), mais beaucoup plus grandes, & quelques-unes longues de dix pouces. Il porte, en Mai, des fleurs de figure tubereuse, blanches, mais bigarrées en dedans de quelques taches de pourpre & de quelques raies jaunes : leur calice est couleur de cuivre rouge. A ces fleurs il succede des cosses rondes, de la grosseur du doigt, & longues de plus d'un pié, qui s'ouvrent lorsqu'elles sont mûres, & font voir leurs semences couchées les unes sur les autres, comme des écailles de Poisson.

Bleuet du Canada

Les François donnent le nom de *Bleuet* (88) à une Plante fort commune dans les Bois du Canada, qu'on croit la même que les Anciens ont nommée Vigne du Mont-Ida (89), & qui se trouve aussi dans les Montagnes d'Auvergne, & dans plusieurs endroits d'Allemagne & d'Italie. Elle est petite, mais elle jette plusieurs branches, dont les plus grandes sont d'une coudée. Ses feuilles, rondes, ou plutôt ovales, sont d'un verd foncé. Ses fleurs, rondes & creuses, sortent autour des branches parmi les feuilles. Les fruits sont ronds, en forme de nombril, verts d'abord, & noirs dans leur maturité, pleins d'un suc noir d'assez bon goût, & de petits grains. Ce fruit, qui meurit au mois de Juin, est rafraîchissant au second degré, astringent, un peu dessiccatif ; mangé cru ou cuit, il est bon contre les fievres chaudes & bilieuses, contre les chaleurs d'estomac, contre l'inflammation

(86) *Bignonia Fraxini foliis, coccineo flore minore.*

(87) *Bignonia Uruca foliis*, c'est-à-dire aux feuilles de Rocou.

(88) *Vitis Idæa Canadensis.*

(89) Mathiole en parle. Pline l'appelle *Figue Alexandrine*, & les Italiens *Uva dell' Orso*, vigne d'Ours.

du foie; il resserre le ventre; il ôte l'envie de vomir. La racine est longue, grosse, souple & ligneuse.

Bourgene.

La *Bourgene* du Canada (90), suivant Tournefort, est la même Plante que Bauhin nomme l'Aulne noir, & ne differe, en effet, de la commune que par ses feuilles; qui sont ridées & plus larges. C'est un arbrisseau, qui jette plusieurs verges, droites, & longues, d'où il en sort de plus petites, couvertes d'une petite écorce noire, tachetée de verd. L'écorce est jaune par dessous. Le Bois est blanc, & la moelle, d'un rouge qui tire sur le noir. Les fleurs, qui sont petites & blanchâtres, sont suivies de petites baies, rondes comme les grains de poivre, d'abord vertes, ensuite rouges & noires, & d'un goût désagréable. On prétend que la semence de cette Plante, pilée & réduite en huile, garantit de la vermine; & qu'avec un bâton de son bois on chasse les Serpens. L'écorce intérieure, qui est jaune, desseche: trempée dans du vin, elle fait vomir, & purge l'estomac. Cuite dans le vin, sa décoction guérit de la gale, & de la douleur de dents. On vante aussi l'écorce, pour l'hydropisie.

Bruïere à baies.

Dans plusieurs endroits du Canada & de l'Ile Roïale, on trouve une Bruïere, qui paroît avoir été connue des Anciens (91). C'est un arbrisseau branchu, semblable au Tamarise, mais plus petit. Ses feuilles ressemblent à celles de la Bruïere commune; mais ses branches sont d'un noir roussâtre; ses fleurs, composées de trois feuilles, naissent à la racine des feuilles, & leur couleur est celle d'une herbe blanchâtre. En tombant, elles font place à des baies rondes, de la grosseur du Genievre, vertes d'abord, noires dans leur maturité, & remplies d'une chair molle, dont le suc est couleur de Mûres. Il s'y trouve de petits grains triangulaires, de différentes grosseurs.

Sceau de Salomon.

La Plante Canadienne, qui se nomme *Sceau de Salomon*, est une espece de Polygonar, dont les fleurs viennent en grappes (92). Sa racine est grosse, blanche, noueuse, environnée d'un grand nombre de filamens fort menus. Il n'en sort ordinairement qu'une tige, rarement deux. Ces tiges sont rondes, d'un pourpre noirâtre, & de la hauteur d'une coudée; elles portent de larges feuilles, dont les nerfs sont à-peu-près rangés comme dans le Plantin, les uns d'un verd foncé, les autres couleur de pourpre. De toutes les especes de Polygonat, nulle n'a les feuilles plus dures, plus ridées à leur contour, & d'un verd plus obscur. L'extrémité des tiges semble offrir d'abord une grappe de raisin en fleurs; ce sont de petits filamens d'un poil blanchâtre, qui font place, huit jours après, à de petits grains ronds, de la grosseur du Genievre, & qui forment une très belle grappe. Après avoir été jaunes, & semés de petits points couleur de sang, ils prennent celle de Cerise dans leur maturité. Le goût en est bon; la semence presque ronde.

Canneberge ou Atoca.

On a nommé *Canneberge* (93), une Plante que les Sauvages nomment *Atoca*, & qui croît entre les trente-cinq & quarante-sept degrés, dans des

(90) *Frangula rugosiore & ampliore folio.*

(91) *Empetrum montanum fructu nigro, sive Erica baccifera.*

(92) C'est ce qui la fait nommer *Polygonatum racemosum.*

(93) Caresby le nomme *Oxycoccus, seu Vaccinia palustris.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Marais tremblans & couverts de mousse. Elle ne s'éleve qu'en très petites branches, fort menues, & garnies de feuilles aussi très petites, ovales & alternes, entre lesquelles naissent de petits pédicules, longs d'un pouce, qui soutiennent une fleur à quatre petales. Du fond de leur calice, qui est de même figure, s'éleve un beau fruit rouge, de la grosseur d'une Cérise, qui contient des semences rondes. On le confit; & sa vertu est vantée pour le cours de ventre.

Capillaire du Canada.

L'Europe n'a point de Capillaires qui approchent de celui du Canada (94): Sa racine est fort petite, enveloppée de fibres noires & fort déliées. Sa tige, qui est d'un pourpre foncé, s'éleve dans quelques Cantons jusqu'à trois ou quatre piés de haut : il en sort des branches, qui se courbent en tous sens. Ses feuilles sont plus larges que celles de nos Capillaires, d'un beau verd des deux côtés, semées de petits points obscurs. Cette Plante est sans odeur, sur pié; mais, cueillie & renfermée, elle répand une délicieuse odeur de violette. Sa qualité n'est pas moins supérieure à celle des autres.

Cassine.

On a parlé de la *Cassine*, sous le nom d'Apalachine.

Cerfeuil du Canada.

Le Cerfeuil du Canada differe du nôtre, non-seulement par la largeur des feuilles, mais encore par la hauteur & l'extrémité de sa tige, qui est terminée par une fleur blanchâtre, divisée en petits bouquets. Cette Plante ne vit que trois ans; mais sa semence n'est pas plutôt tombée, qu'elle germe d'elle-même sur terre, sans être couverte. L'odeur & le goût en sont également agréables.

Cerisier noir de la Floride.

La singularité du Cérisier noir, de la Floride, consiste dans ses fleurs blanches; qui naissent en bouquets renversés, & dans ses fruits noirs, un peu verdâtres, qui croissent, comme les groseilles, en grappes de quatre ou cinq pouces de long. Ces Cerises sont quelquefois douces, & souvent ameres; mais l'eau qu'on en fait, aussi bien que celle des Cerises ordinaires qui sont greffées sur leur arbre, est extrêmement vantée. L'arbre ressemble beaucoup, d'ailleurs, à notre Cerisier noir.

Diverses especes de Chênes.

Sans chercher les causes de la variété d'une même espece d'arbres, on compte jusqu'à sept différens Chênes, qui sont dans l'Amérique Septentrionale. 1. Le Chêne saule, qu'on nomme aussi Chêne de Maryland (95); a les feuilles longues, étroites & unies à l'extrémité, de la même forme que celles du Saule. Il ne se trouve que dans les fonds humides. Son bois est tendre, & le grain assez gros. Ses feuilles ne tombent point, dans les Provinces où l'Hiver est tempéré; mais il se dépouille réguliérement dans les Païs plus Septentrionaux. L'arbre ne devient, ni haut, ni gros. Son écorce est d'une couleur obscure, & ses feuilles d'un verd pâle : il produit fort peu de glands, & toujours petits. 2. Celui qui se nomme Chêne verd, parcequ'il conserve toujours ses feuilles, s'éleve ordinairement à la hauteur de quarante piés : le grain de son bois est grossier, plus dur & plus rude que celui d'aucun autre Chêne. Il croit ordinairement aux bords des Marais sales. Son tronc y est presque toujours panché; ce qui ne paroît venir que du peu de consistance des terreins humides, car il est fort droit en

Chêne saule.

Chêne verd.

(94) *Adiantum Americanum*.

(95) *Ilex Marilandica*.

d'autres lieux. Son gland est si doux, que les Sauvages en mettent dans cette sorte de potage qu'ils nomment *sagamité*. Ils en tirent aussi une huile très saine, & presqu'aussi bonne que l'huile d'amande. 3. Le plus grand & le plus gros des Chênes de l'Amérique Septentrionale est celui qu'on a nommé *Chêne-Châtaignier*, ou à feuilles de Châtaignier. Aussi ne croit-il que dans les meilleurs terreins. Son écorce est blanche, & comme écaillée. Le grain du bois n'est pas beau, quoiqu'on s'en serve beaucoup pour la charpente. Ses feuilles sont larges & dentelées, comme celles du Châtaignier ; & ses glands fort gros. 4. Un autre Chêne (96), dont les feuilles sont larges d'environ dix pouces, & le gland de grosseur ordinaire, croit dans les mauvais terroirs, & ne s'élève pas beaucoup. Son écorce est noire, & son bois n'est gueres bon qu'à brûler. Le Chêne, qu'on nomme blanc, aux feuilles armées de pointes, est commun dans la Caroline, & dans plusieurs autres Provinces de la Floride. Ses feuilles ont les entaillures profondes, & les pointes fort aigües. L'écorce & le bois sont blancs, mais le grain n'en est pas si serré que celui d'un autre Chêne blanc de la Virginie, dont les feuilles sont semées de veines rouges, & sans pointes. 6. On nomme *Chêne-d'eau*, une espece de Chêne qui ne croît que dans les fonds remplis d'eau, & dont le bois sert pour les clôtures. Il ne perd ses feuilles que dans les rudes Hivers. Ses glands sont petits, & si amers, que les Porcs mêmes n'y touchent point, s'ils ne sont fort pressés de la faim. 7. Enfin, le *Chêne rouge* est un grand arbre, qui a l'écorce d'un brun obscur, très épaisse, très forte, & qu'on préfere à toute autre pour la Tannerie. Son bois est spongieux, peu durable, & d'un grain fort grossier. Ses glands sont de differentes formes. Ses feuilles n'ont pas, non plus, de figure déterminée, ou sont, du moins, beaucoup plus variées que celles des autres Chênes.

Chêne-Châtaignier. *Chêne noir.* *Chênes blancs.* *Chêne d'eau.* *Chêne rouge.*

Cette Plante, que la ressemblance de ses Bouquets, ou fleurs, avec ceux de notre Chevre-feuille a fait distinguer par le même nom, quoiqu'ils n'aient pas la même couleur, n'est pas moins commune dans la Virginie que dans la Caroline, & s'accommode fort bien aussi de l'air d'Angleterre. Elle s'éleve ordinairement en deux ou trois tiges, droites & fort menues, dans les terroirs secs ; mais, dans un terrein gras & humide, ces tiges sont de la grosseur d'une grosse Canne, & vont jusqu'à seize piés de hauteur : elles sont garnies de petites branches, sur lesquelles leurs feuilles sont alternativement disposées. Du bout des branches sortent les bouquets de fleurs, qui sont blanches dans quelques Plantes, rouges dans d'autres, purpurines &c. Aux fleurs succedent des capsules longues & pointues, qui contiennent une infinité de petites semences.

Chevrefeuille de la Caroline.

C'est à ses seules propriétés, que cette Plante doit le nom de *Consoude* (97) ou de *Sideritis* ; car on ne lui trouve la figure d'aucun de ces deux Simples. Sa racine pousse plusieurs tiges rondes, lisses, un peu pourprées, & d'environ quatre coudées de hauteur. Elle est toute semée de feuilles, qui croissent sans ordre & qui ont la figure du Plantain aquatique. Il est assez remarquable qu'en regardant le Soleil à travers de ses feuil-

Grande Consoude de l'Amerique.

(96) *Quercus Marilandica, folio nitido.*
(97) *Solidago maxima, Americana.* C'est *Cornuti*, qui l'a décrite sous ces deux noms.

les, on les trouve toutes percées de petits points insensibles, qui viennent apparemment de la frisure de ses fibres : elles n'en sont pas moins douces, ni d'un verd moins éclatant. La fleur est fort tardive, & manque souvent. C'est une espece de pannache jaune, en touffes de petits tuïaux & de petits filamens, qui se réduisent bientôt en poils follets. La racine est environnée de fibres; & toute la Plante est d'un goût, comme d'une odeur, très agréable. Elle est chaude, sans acreté, & fort astringente, d'une substance visqueuse, & si vivace, qu'une de ses tiges coupée se conserve longtems sans eau. On en voit même, qui, suspendues au plancher d'une chambre, non-seulement y croissent, mais y poussent des fleurs. Leur suc monte toujours, & quitte les feuilles d'enbas, qui se dessechent. Il n'y a point de Simple qui referme mieux & plus promptement les plaies.

Cyprès de la Louisiane.

L'arbre, qu'on nomme Cyprès de la Louisiane, est d'une grosseur proportionnée à sa hauteur, qui excede presque tous ceux des Forêts de cette Contrée, où il est fort commun. Il s'en trouve, qui, près de terre, ont jusqu'à trente piés de circonférence; mais, à six piés de hauteur, elle diminue d'un tiers. Plusieurs chicots, qui sortent de la racine, à quatre ou cinq piés de distance, depuis un pié de haut jusqu'à quatre, ont leur tête couverte d'une écorce rouge & unie, mais ne poussent ni branches ni feuilles. L'arbre ne se reproduit que de sa semence, qui est de la même forme que celle des Cyprès de l'Europe, & qui contient une substance odoriférante. Le Mâle porte une gousse, qu'il faut cueillir verte, & qui renferme un Baume souverain pour les coupures. Cet arbre croît en plusieurs endroits dans l'eau, depuis un pié jusqu'à cinq ou six de profondeur : ce qui n'empêche point que son bois ne soit incorruptible, excellent pour la fabrique des Bateaux, pour la charpente, & pour couvrir des Maisons, parcequ'il a le grain leger & délié. Les Perroquets aiment à faire leur nid sur les branches, & se nourrissent des pepins du fruit, qui meurit vers le mois d'Août.

Ukbotine.

Cette Plante, qui croît dans les lieux humides, a la racine bulbeuse, & pousse une seule tige, d'environ un pié de haut. Elle est entourée, en sortant de terre, d'une seule feuille, qui lui sert comme de fourreau, & qui, venant à s'épanouir, s'éleve droit & finit en pointe. La fleur sort du haut de la tige : elle est composée de six feuilles, dont trois sont longues & d'un violet foncé; les trois autres, plus courtes, ont une couleur de rose pâle, & sont ordinairement renversées. Un pistile s'éleve du milieu de cette fleur.

Epinette.

On a déja remarqué que l'Epinette est la plus grande espece de Sapin du Canada. Ajoutons que ses fruits ne laissent pas d'être plus petits, que ceux des autres especes.

Erable à fleurs rouges.

Cette espece d'Erable est commune, à la Caroline, & dans la Virginie. L'arbre s'éleve fort haut; mais son tronc n'est pas d'une grosseur proportionnée. Ses petites fleurs rouges s'ouvrent au mois de Février, avant que ses feuilles paroissent, & durent seules, l'espace de six semaines. Il embellit les Forêts, & ne s'accommode pas mal des Païs temperés de l'Europe.

Etoile jaune ailée.

On a parlé de l'Aster, qui est la même Plante que l'Etoile jaune ailée, sous un autre nom.

L'Eupatoire de l'Amérique n'eſt pas différente de l'Agrimoine du même Païs, qu'on a déja décrite.

Phaſeoles à fleurs rouges.

On repréſente ce Phaſéole comme une fort belle Plante. Ses feuilles ſont d'un verd obſcur, & ſoutenues, trois à trois, ſur de longs pédicules: elles ſont larges, par le bas, & s'allongent en pointe en s'arrondiſſant. Le ſoir, elles ſe replient en dedans; & ſe dépliant le matin elles couvrent un grand nombre de tiges fort menues, qui ſortent d'une racine fort petite & très fibreuſe. Ces tiges ſont ſi foibles, qu'elles ont beſoin d'appui pour ſe ſoutenir. La fleur, qui eſt de même figure que celle de nos Phaſeoles, eſt d'un beau rouge & dure longtems. Lorſque la Plante fut apportée en France, on ne faiſoit point de Bouquets où elle n'entrât: Les gouſſes, qui ſuivent les fleurs, ſont un peu courbées en faulx, & contiennent des Féves, qui reſſemblent beaucoup à celles du Frêne, rondes, noires, & couvertes d'une peau ſale.

Fougere à baies.

Cette Fougere, la ſeule qui porte des baies, s'éleve de la hauteur d'une coudée. Ses feuilles, rangées deux à deux vis-à-vis l'une de l'autre, ſont d'un verd foncé, aîlées & dentelées. La tige, qu'on ne plie pas aiſément ſans la rompre, eſt ronde & cannelée. Les rudimens des ſemences tiennent aux feuilles par derriere, & produiſent des baies fendues en deux, qui, de vertes, deviennent noires, & d'un goût fort agréable, preſque le même que celui du Polypode. Auſſi attribue-t'on, à ce Simple, les vertus du Polypode de Chêne. Les Baies mures tombent d'elles-mêmes, mais pour faire place à d'autres. La racine de la Plante tient à la terre, par un grand nombre de fibres Capillaires, de couleur brune. Cette Fougere, fort commune dans pluſieurs Provinces de l'Amérique Septentrionale, pouſſe au mois d'Avril, & ſes baies ſont mûres au milieu de l'Eté. Ses feuilles & ſes tiges tombent au mois de Novembre; de ſorte qu'il ne reſte, en Hiver, que la ſeule racine.

Deux Fumeterres du Canada.

Le Canada produit deux ſortes de Fumeterre, dont l'une, (98) toujours verte comme celle de l'Europe, peut ſervir aux mêmes uſages dans la Médecine: elle a la tige droite, haute d'un pié, ronde, liſſe & parfumée d'une ſorte de pouſſiere, qu'on fait aiſément tomber avec le doigt. Ses feuilles ſont douces, découpées, comme celles de la nôtre, mais plus grandes, & ne craignent point le froid. De petites tiges ſortent des aîles de la principale, au ſommet de laquelle les fleurs croiſſent en épis, de la figure de celles de la racine creuſe, mais de couleur différente: leur petit Calice eſt couleur de chair: & lorſqu'elles ſont épanouies, elles ſont d'un jaune auſſi éclatant que l'or. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes, courbées en faucilles, & de couleur jaunâtre, qui contiennent des ſemences ſemblables à celles du Millet, mais plus rondes. La racine eſt fibreuſe, & jette plus de filamens que celle de notre Fumeterre. Ce Simple, âcre & amer, eſt un puiſſant diurétique, & décharge avec autant de ſuccès les humeurs bilieuſes. Son ſuc éclaircit la vûe, & les feuilles mâchées excitent la ſalivation.

La ſeconde Fumeterre du Canada (99) meurt pendant l'Hiver: mais ſi

(98) *Fumaria foliquoſa ſemper virens Canadenſis.*
(99) *Fumaria tuberoſa inſipida Canadenſis.*

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

l'on prend soin de couvrir sa racine, elle provigne sous terre. Cette racine, qui n'a aucune saveur, consiste en deux petites bossettes, entourées de petits poils. Les feuilles sont aîlées, pointues comme celles du Genievre, & de la même couleur que celle des autres Fumeterres. Les petites tiges, depuis la racine jusqu'aux feuilles, sont d'un pourpre clair; la fleur est blanche.

Gin-seng du Canada.

On a l'obligation au P. Laffitau d'avoir apporté le premier cette Plante (1) du Canada. Les Iroquois, qui lui en donnerent la connoissance, la nomment *Garent-Onguen*, mot formé, dit-on, d'*Orenta*, qui signifie les cuisses & les jambes, & d'*Oguen*, qui veut dire, choses séparées: sur quoi l'on observe que cette explication se rapporte au mot Chinois, qui suivant les Traducteurs signifie cuisses humaines. Le Ging-seng se trouve en plusieurs endroits du Canada, qui sont à-peu-près sous les mêmes Paralleles que la Corée, d'où vient le meilleur Gin-seng de la Chine. Aussi nous assure-t'on que les Chinois y reconnoissent les mêmes vertus, & que tous les jours on les éprouve au Canada, comme à la Chine.

Hedisaron à trois feuilles.

On ne sait pourquoi l'Hedisaron Canadien (2) est nommé, par quelques-uns, *Alphalte de Canada*, & par d'autres *Galega* de l'Amérique; car toute la Plante jette une odeur agréable. Elle s'éleve jusqu'à deux coudées, dans les Païs froids; tandis que dans le Païs temperé, elle n'a que la moitié de cette hauteur: sa racine pousse plusieurs tiges, anguleuses & moelleuses, auxquelles quantité de fibres vertes, pâles, rougeâtres, forment une espece de canelure. Au mois d'Août, elle produit des fleurs disposées en Epis, beaucoup plus grands que ceux de l'Hedisaron commun; & leurs feuilles supérieures sont aussi plus rouges. Leurs aîles sont d'un rouge plus clair & plus pâle. Quand la fleur se fane, on voit sortir du milieu une gousse, qui a la figure d'une Faulx, noueuse, fort dure, terminée en bas & en haut par une ligne rougeâtre. La racine est fibreuse, noirâtre & pleine de suc. Cette Plante est chaude au premier degré, & seche au second. On l'applique, avec succès, toute crue sur les humeurs froides, qu'elle sert à résoudre. Ceux, qui la croient purgative, veulent qu'on en joigne une once aux Medecines ordinaires, pour chasser les humeurs attachées aux ulceres.

Herbe au Serpent à Sonnettes.

Cette Plante (3) dont on a déja remarqué les vertus, s'éleve par une seule tige, haute de cinq ou six piés, & terminée par une fleur jaune de la figure d'un petit Soleil. Elle varie un peu dans la figure de ses feuilles: quelquefois la feuille est unique, partagée en trois par de profondes entaillures; quelquefois, il y en a trois, ou cinq, petites, ovales, longues, pointues, portées sur un même pedicule, & formant comme une patte de Dindon. Toutes sont d'un beau verd, croissent deux à deux sur une tige ronde, verte, divisée à la maniere des Cannes; & c'est de ces divisions

(1) Il l'a nommée *Aureliana Canadensis*. Ses vertus sont expliquées dans une Lettre du P. Jartoux, Jésuite, Missionnaire à la Chine, au Tome X des Lettres édifiantes & curieuses; & dans un petit Mémoire imprimé du P. Lafitau.

(2) *Securidica triphylla Canadensis.*

(3) *Bidens Canadensis, Anagyridis, folio, flore luteo.* Tournefort distingue, *Bidens Canadensis latifolia flore luteo, & Eupatorium Canadense flore luteo; Bidens Americana triphylla, Angelicæ folio, flore radiato; Bidens Americana, pentaphylla, flore radiato.*

que

que sortent les feuilles. La fleur est grande à proportion de la grosseur de la tige, & jette une odeur très douce. La racine, broïée, est souveraine contre la morsure du Serpent à sonnettes.

Jasmin de la Floride.

Le P. de Charlevoix assure que cette Plante est rare en Virginie, quoiqu'elle lui soit attribuée par M. Parkinson (4), qu'elle est commune dans la Caroline, mais qu'elle y perd ses feuilles, & qu'elle n'est toujours verte que dans les parties les plus chaudes de la Floride. Elle demande un terrein humide. Ses branches sont soutenues par les arbres & les buissons voisins, sur lesquels elle monte assez haut. Ses feuilles sont rangées l'une vis-à-vis de l'autre, depuis les aisselles des branches jusqu'à leur extrémité. Ses fleurs, qui sont jaunes & de la figure des Tubereuses, naissent entre les tiges & les branches; & leurs extrémités sont découpées en cinq parties. Ses semences sont plattes, aîlées d'un côté, & renfermées dans une capsule oblongue, terminée en pointe: lorsqu'elles sont mûres, la capsule s'ouvre, en se repliant vers la tige, & les laisse tomber. L'odeur de ce Jasmin est la même que celle de la violette jaune. Il est cultivé en Anglererre avec succès.

Ipecacuanha de l'Amérique.

L'Ipecacuanha d'Amérique, qui a différens noms parmi les Botanistes (5), est connu en Virginie sous le nom de Pomme de Mai, par la seule raison que son fruit est alors mûr. Cette Plante s'éleve d'un pié & demi, & fleurit au mois de Mars. Sa fleur est composée de plusieurs feuilles & de plusieurs Etamines jaunes, qui entourent un ovaire, de figure ovale, d'une seule cosse, remplie de semences presque rondes. Les feuilles de la Plante ressemblent assez à celles de l'Aconit jaune. Sa racine passe pour un excellent Emetique, & s'emploie comme vomitif; ce qui l'a fait nommer Ipecacuanha; sans compter la ressemblance de ses racines fibreuses avec celles de ce Simple.

Plusieurs Lauriers de l'Amérique Septentrionale.

Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier.

Il se trouve ici plusieurs sortes de Lauriers. Celui qu'on nomme Laurier à fleurs de Tulipes, ou Tulipier (6), s'éleve très haut, & prend quelquefois jusqu'à trente piés de circonférence. Les branches en sont inégales, irrégulieres, & sont souvent courbées; ce qui fait reconnoître cet arbre de loin, après la chute même de ses feuilles: c'est-à-dire, dans les Païs froids, car le P. de Charlevoix en vit de tous verds, au mois de Janvier, dans la Louisiane. Ses feuilles ont des pedicules de la longueur du doigt. Leur figure approche de celle des feuilles d'Erable, mais sont beaucoup plus larges. Il semble que la pointe du milieu soit coupée, à deux travers de doigt, & qu'on y ait fait une petite entaillure. La ressemblance des fleurs, avec les Tulipes (7), a fait donner à l'arbre le nom de Tulipier; elles sont composées de sept ou huit feuilles, dont la partie supérieure est d'un verd pâle, & le reste teint de rouge, avec un peu de jaune entremêlé. Une

(4) Il l'appelle *Gelseminum luteum, odoratum, Virginianum, scandens, semper virens.*

(5) *Podophyllum Canadense Morini.* Tournefort l'appelle *Ranunculi specie Planta peregrina*: D'autres, *Planta Aconiti folio humilis, flore albo, unico, campanulato, fructu Cynosbati.*

(6) *Arbor Tulipifera, tripartito Aceris folio.*

(7) Cependant Catesby prétend qu'elles approchent plus de celles de la Trittilaire. Au reste nous avons aujourd'hui de ces arbres en France, dans le beau Jardin de M. Janssein, rue du Bac à Paris, & dans celui de M. Duval d'Epinois à Saint Vrain.

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

enveloppe, qui les renferme d'abord, s'ouvre & se recourbe en arriere lorsqu'elles s'épanouissent. Le bois de l'arbre est assez dur.

Lauriers à fleurs odoriférantes.

C'est un bel arbre, que l'espece de Laurier auquel on a donné le nom de Laurier à fleurs odoriférantes. Il est naturel à la Floride & à la Virginie; mais transplanté en Angleterre il y a résisté aux plus rudes Hivers. Sa hauteur n'excede jamais seize piés. Son bois est blanc & spongieux; son écorce, blanche; ses feuilles, de la figure de celles du Laurier commun; & pendant tout l'Eté les Forêts sont parfumées de l'odeur de ses fleurs. Elles sont blanches & composées de six feuilles, au milieu desquelles est un piston conique, qui fait le commencement du fruit. Après la chute de la fleur, il croît jusqu'à la grosseur d'une noix, couvert de nœuds & de petites éminences, qui s'ouvrent lorsqu'il est mûr, & laissent tomber des semences plattes, de la grosseur d'une petite Féve. Ces semences contiennent une Amande, renfermée dans une coque très mince, couverte d'une peau rouge. En sortant de leurs Cellules, elles ne tombent point à terre, mais demeurent suspendues par des filets blancs, d'environ un pouce de long. Les fruits, de verds qu'ils étoient d'abord, deviennent rouges en meurissant; ensuite bruns. L'arbre vient de lui-même, dans les terroirs humides, & souvent mouillés; mais, transporté dans un terrein sec, il devient plus beau & plus riche en fleurs. Le moindre froid lui fait perdre sa feuille en Hiver.

Laurier rouge.

La Caroline produit en abondance, & la Virginie en quelques endroits, un arbre qu'on a nommé Laurier rouge, parceque ses feuilles ont la figure de celles du Laurier commun, & répandent une odeur aromatique. Ses baies sont bleues dans leur maturité, & viennent ordinairement deux à deux, quelquefois trois à trois, attachées à des pedicules de deux ou trois pouces de long, & rouges, comme leur Calice, dont les bords sont dentelés. L'arbre est petit dans le Continent; mais dans les Iles voisines, surtout proche de la Mer, on en voit de fort grands & de fort droits. Le bois est d'un fort beau grain, qui le rend propre à faire des Cabinets & d'autres ouvrages curieux.

Petit Laurier de la Caroline.

Une quatrieme espece de Laurier, qui se nomme Petit Laurier de la Caroline, n'est qu'un Arbrisseau, dont le tronc est fort mince, & n'excede pas ordinairement la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles sont alternativement disposées sur des tiges d'un pouce de long, d'entre lesquelles il sort de petites fleurs blanchâtres, composées de cinq feuilles qui environnent plusieurs longues étamines à tête jaune. Cet arbrisseau croît dans les terroirs bas, & dans les Bois marécageux. On assure qu'une décoction de sa racine purifie le sang & fortifie l'estomac.

Deux Lierres du Canada.

Lierre à trois feuilles.

Le Canada offre deux especes de Lierres, qui ne conservent point leurs feuilles pendant l'Hiver. Le premier, se nomme Lierre à trois feuilles, parcequ'il a les siennes soutenues trois à trois, par de longs pedicules, qu'on ne peut rompre sans en faire sortir un suc blanc, qui prend bientôt la noirceur de l'encre: on s'en sert pour noircir les cheveux. Ses petites fleurs, qui sont d'un blanc pâle, font place à des baies en grappes, dont les grains contiennent une semence ronde, très dure, de couleur cendrée, couverte d'une membrane seche & ridée. Ce Lierre fleurit au mois de Juillet, &

sa semence est mûre en Septembre. Son bois est plus mou que celui du nôtre, & varie beaucoup dans sa maniere de pousser; tantôt droit & sans appui, tantôt rampant, & s'attachant aux rejettons d'autres arbres. Au pié d'un mur, il s'y cramponne, par de petites fibres qui s'insinuent dans les trous, y prennent racine, & poussent de petites branches, comme le Lierre commun. Ses feuilles rougissent au tems des Vendanges; ce qui lui a fait donner, en France, le nom de Vigne du Canada: mais il ne lui ressemble, ni par l'écorce, ni par la figure des feuilles. D'ailleurs ses baies sont tout-à-fait différentes du raisin.

Lierre à cinq feuilles.

Le second Lierre, qu'on nomme Lierre à cinq feuilles, a le tronc, ou la tige, de la nature du Sarment, noueuse, moelleuse, & couverte d'une peau coriace plûtôt que d'une écorce. Il s'éleve aussi haut que le mur, ou l'arbre, auquel il s'attache, & s'étend à proportion. Des pedicules, qui sortent alternativement des nœuds, soutiennent chacun cinq feuilles, attachées par de petites queues; & dans l'intervalle des feuilles, il sort, des deux côtés de la tige, une sorte de petits clous, d'où naissent de petites fibres frisées, dont l'extrêmité forme un durillon. C'est par ces fibres, que la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Elle forme, sur les murs, une verdure admirable, & sans leur nuire, comme le Lierre d'Europe.

Liseron de la Caroline.

La fleur de cette Plante n'est distinguée de celle du Liseron ordinaire, que par sa couleur, qui est d'un pourpre tirant sur le rouge; & ses feuilles ressemblent à la pointe d'une fleche. Mais Catesby, sur la foi d'un Homme respecté par son caractere, leur attribue une proprieté merveilleuse: après s'en être frotté, on peut toucher, avec les mains nues, un Serpent à sonnettes, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette vertu suppose, quoiqu'on n'en ait rien lu jusqu'à présent dans les Voïageurs, que le Serpent à sonnettes est capable d'empoisonner par le seul attouchement.

Lychnis du Canada.

Le Lychnis du Canada croît à l'ombre, & sur les Collines. On ne le représente différent du nôtre que par sa grandeur. Il ne pousse point de tiges; mais de longs pedicules, qui sortent de sa racine, soutiennent de larges feuilles, à-peu-près de la figure de celles du Lierre, moins longues néanmoins, terminées en pointe, molles, d'un verd sombre, & couvertes d'un leger duvet. Ces pedicules sont de la même substance que ceux des feuilles de Vigne; & d'autres, qui croissent à leurs côtés, soutiennent les fleurs. Elles sortent d'un petit calice, verd-pâle, & divisé en trois segmens pointus, qui se renversent en arriere, & dont le fond contient de petites semences, d'un goût mordicant. La racine de la Plante est charnue, pleine de suc, & s'étend horizontalement: il en sort des fibres d'une juste longueur, d'une odeur agréable, qui ressemble à celle de l'Acorus, mais plus forte; on les pile; & bien enveloppées dans un linge, on les jette au fond d'un tonneau, avec un poids qui puisse les retenir au fond. Dans l'espace de trois mois, elles communiquent, au Vin, un goût des plus délicats. La racine, mâchée, rend aussi l'haleine fort agréable. On ajoute qu'elle a d'ailleurs toutes les vertus du Nard & du Lychnis d'Europe.

Matagon.

La Plante, que les Sauvages nomment Matagon, croît dans les terres seches & hautes, entre les quarante-cinq & cinquante degrés. Ils en man-

gent le fruit. Sa tige est longue environ d'un pié. Aux deux tiers de sa hauteur, elle produit seulement deux très petites feuilles ovales, posées vis-à vis l'une de l'autre. Sur l'extrêmité de la tige, elle produit toujours six autres feuilles, ovales aussi, & longues de plus d'un pouce, du milieu desquelles s'éleve un pedicule qui soutient un Bouquet de fleurs, renfermées dans une enveloppe composée de quatre feuilles blanches, ovales, longues de quatre ou cinq lignes, & disposées en Croix. Chaque fleur est à quatre petales, portés sur un Calice légerement découpé en quatre pointes. Ce Calice devient un fruit, en forme de baie ronde, charnue, d'un très beau rouge, & de la grosseur d'un Pois, qui contient un noïau à deux loges.

Myrthe à Chandelles.

On distingue deux especes de ce fameux Arbrisseau; l'une qui ne s'éleve que d'environ trois piés; l'autre, haut de douze, avec les feuilles moins larges: c'est toute leur différence. Ce Myrthe ne croît pas seulement dans la Louisiane, où nous avons déja remarqué qu'il est fort commun, mais encore sur toutes les Côtes de l'Amérique Septentrionale, depuis la Louisiane jusqu'à l'Acadie. Sa tige est tortue, & pousse irrégulierement ses branches fort près de terre. Ses feuilles sont longues, étroites & fort pointues, la plûpart dentelées. Au mois de Mai, les petites branches poussent des touffes oblongues de très petites fleurs, qui ressemblent aux chatons du Coudrier. Ces touffes sont placées alternativement, fort près les unes des autres, & mêlées de rouge & de verd: elles sont suivies de petites grappes de baies, bleues, & fort serrées, dont les pepins sont renfermés dans un noïau dur & oblong, couvert d'une substance onctueuse & farineuse. C'est delà qu'on tire une sorte de cire verte, par une méthode fort simple: Aux mois de Novembre & de Décembre, tems où les baies sont mûres, on les fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que l'huile surnage. Cette huile se leve avec une cuilliere, à mesure qu'elle paroît sur la surface de l'eau: elle durcit en se refroidissant, & devient alors d'un verd sale; mais en recommençant à la faire bouillir, on la rend d'un verd plus clair. Une Bougie de cette Cire dure autant & n'éclaire pas moins que les nôtres. La fumée qu'elles donnent, en s'éteignant, jette une véritable odeur de Myrthe. A la vérité cette Cire est si friable, que pour rendre les bougies moins cassantes on y mêle un quart de suif; ce qui diminue la douceur & la netteté de la lumiere, sans compter que les Bougies en sont plus sujettes à couler: mais on a proposé d'allier la Cire de Mirthe avec une Cire molasse des Abeilles sauvages. Le P. de Charlevoix, qui étoit à la Louisiane en 1721, rend témoignage qu'un François, nommé Alexandre, emploïé alors à faire des Bougies dans cette Colonie, n'y mêloit rien, & qu'il avoit entrepris de les blanchir. On n'a point appris que cette entreprise ait eu du succès, & l'on prétend d'ailleurs que les ingrédiens qu'il y emploioit alteroient beaucoup la Cire. Il se flattoit, ajoute le Voïageur, d'en charger tous les ans deux Navires.

Comment on en tire la Cire.

Noïer noir.

Cet arbre, que les Anglois ont cru particulier à la Virginie (8), se trouve dans la plûpart des Contrées méridionales de l'Amérique Septen-

(8) Ils l'ont nommé *Nux Juglans nigra Virginiensis*.

trionale, & croît surtout dans les bas-fonds & les terroirs gras. Il y est d'une hauteur extraordinaire. Ses feuilles sont beaucoup plus étroites, plus pointues, & moins unies, que celles du Noïer commun. La coque interne du fruit est si épaisse, qu'on ne peut la briser qu'avec un Marteau. L'externe, avec autant d'épaisseur, est très rabotteuse. Le fruit est huileux, & d'un goût fort, qui n'empêche point les Ecureuils & d'autres Animaux de s'en nourrir. Les Sauvages mêmes en mangent, après l'avoir gardé quelque tems. On estime le bois de ce Noïer, pour les Cabinets & d'autres Ouvrages : il est plus noir que celui d'aucun autre de la même grandeur.

Origan du Canada.

Les tuïaux de cette Plante représentent assez bien une flutte de Canne. Ses tiges sont quatrées, & quelquefois à plusieurs angles : elles sont velues & poussent plusieurs branches. Les feuilles sont longues, d'un verd clair, & couvrent toute la tige jusqu'à la cime, où est la fleur, donr la base est environnée de dix ou douze feuilles, plus petites que celles des tiges. Cette fleur, qui ne ressemble pas mal à celle de la Scabieuse, quoique plus basse & plus applatie, est composée d'un grand nombre de petits Calices, d'où sortent de petits tuïaux bien rangés, couleur de pourpre, qui se partagent en deux à leur extrêmité, & font place à deux ou trois filamens, dont la tête est de même couleur. Souvent, au milieu de la fleur, il naît une autre tige, longue de trois doigts, & terminée par une seconde fleur. Le velu des tiges n'est qu'un petit duvet, qui les couvre. On assure que la Plante, sans être froissée, répand une odeur de Sariette. Le goût en est un peu âcre, & pique la langue comme le Poivre ; mais sa racine, qui jette beaucoup de fibres, est tout-à-fair insipide. Elle dure plusieurs années, & fleurit au mois de Juillet & d'Août.

Deux sortes de Panacés Canadiens.

Ce Panacé (9), dont on vante la beauté, ne ressemble, dit-on, à aucun de ceux que les Anciens ont décrits : il croît dans toute sorte de terroirs, & même entre les cailloux. Sa racine, qui est de la grosseur du pouce, a plus d'un pié de long. La tige, d'un pourpre obscur, est divisée par des jointures qui ont des nœuds, pousse plusieurs branches, & renferme une sorte de moelle cartilagineuse. Les feuilles, dont plusieurs sont soutenues par un seul pedicule, ont presque la figure d'un cœur terminé en pointe, & sont dentelées autour. Des nœuds de la tige, il sort des pellicules qui l'enveloppent, & d'où sort la grappe. Au milieu de l'Eté, toutes les tiges sont chargées en même tems, de fleurs, & de baies, en grappes. Les premieres, d'abord semblables à celles de la Vigne, blanchissent ensuite, & se changent en baies, qui de vertes deviennent rouges, & d'un goût fort agréable. Ce sont les baies qui contiennent les semences. Les feuilles & la racine ont le même goût que celles du Panacé ; mais celui du fruit est plus délicat, & les Cuisiniers en font usage. La Plante meurt & renaît tous les ans.

Panacé musqué.

L'autre Panacé du Canada (10) s'éleve d'environ deux coudées. Sa racine est blanche, longue & charnue. Les premieres feuilles, qu'elle pousse, sont longues & larges, légerement dentelées ; & celles qui viennent ensuite sont découpées, presque jusqu'au nerf. Elles ont ordinairement un pié de long,

(9) *Panaces racemosum Canadense.*
(10) *Herbatum Canadensium*, ou *Panaces moschatum.*

& s'étendent autour de la racine, près de terre; car la tige n'en a pas d'autre qu'une petite, informe & comme mutilée, à la naissance des branches, où elle paroît servir de lien pour soutenir le poids d'une ombelle fort pesante qui termine toutes les tiges. Les fleurs de ces ombelles sont blanches, comme celles du Panaçé commun, & répandent assez loin une fort agréable odeur de Musc. Les feuilles ont un goût âcre, qui prend un peu au nez. C'est dans le cours de Septembre & d'Octobre, que ce Panacé fleurit.

Peuplier noir.

Il paroît que le Peuplier noir est particulier à la Caroline, où il ne croît même que près des Rivieres, au-dessus de la partie habitée de cette Province. Il est fort haut, & ses branches s'étendent beaucoup. Ses semences, dont la récolte se fait avant le mois d'Avril, sont disposées en grappes, & revêtues d'une substance cotoneuse. Un baume odoriférant se trouve attaché sur les plus gros bourgeons de l'arbre. Ses feuilles sont dentelées & très grandes.

Pacanier.

Le P. de Charlevoix décrit, dans son Journal, tous les arbres fruitiers les plus remarquables de la Louisiane. La Pacane, fruit du premier, est dit-il, une noix de la longueur & de la figure d'un gros gland. Il s'en trouve à coque mince : d'autres l'ont plus dure & plus épaisse, & c'est autant de retranché sur le fruit; elles sont même un peu plus petites : mais elles sont toutes d'un goût fin & délicat. L'arbre qui les porte est fort haut; son bois, son écorce, l'odeur & la figure des feuilles représentent assez le Noïer d'Europe.

Aciminier.

L'*Acimine* est un fruit de la longueur du doigt, & d'un pouce de diametre. Il a la chair tendre, un peu sucrée, & semée d'une graine qui ressemble à celle du Melon d'eau. Tous les Aciminiers que l'Auteur vit, n'étoient que des arbrisseaux, d'un bois tendre. L'écorce en est mince, les feuilles longues & larges, comme celles du Châtaignier, mais d'un verd plus foncé.

Piakiminier, ou Plakiminier.

La *Piakimine* a la figure d'une Prune de Damas, avec un peu plus de grosseur, la peau tendre, la substance aqueuse, la couleur rouge, & le goût fort délicat : elle renferme des graines, qui different peu de celles de l'Acimine. Les Sauvages font une pâte de ce fruit, & des pains de la grosseur d'un doigt, en consistance de Poire seche. Le goût en est un peu fade; mais on s'y accoutume aisément, surtout avec le motif de la santé, car ils sont fort nourrissans, & souverains, dit-on, contre le flux de ventre & la dyssenterie. Le Piakiminier est un bel arbre, de la hauteur ordinaire du Prunier. Ses feuilles sont à cinq pointes, son bois médiocrement dur, & son écorce fort rude. Le fruit est ce qu'on nomme, à la Chine, *Figue-caque*; & l'arbre ressemble assez à celui que Bauhin décrit sous le nom de *Guaiacana*.

Pié de Veau de l'Amérique.

Cette Plante (11), dont la Description par Catesby s'accorde assez avec celle de l'*Arum minus* de Mathiole, croît dans les fosses & dans les basses eaux, où elle s'éleve de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont attachées à de longues tiges pleines de suc, qui sortent d'une racine rubereuse,

(11) On l'a nommée *Arum sagittaria, folio angusto, acumine & auriculis acutissimis.*

avec d'autres plus grosses & plus rudes. Toutes portent à leur extrêmité une grande capsule verte, qui contient plusieurs baies de même couleur, & de figure ronde, les unes de la grosseur d'une balle de Mousquet, les autres de moitié plus petites. Cette capsule, qui est de la grosseur d'un œuf de Poule, s'ouvre lorsqu'elle est mûre, & laisse voir les baies, qui dans leur maturité demeurent vertes & fort tendres : bouillies avec les viandes, elles sont bonnes & saines; crues elles paroissent extrêmement chaudes & astringentes.

Grande Pimprenelle du Canada.

La Pimprenelle du Canada pousse, d'une racine fort ample & fort chargée de fibres charnues, une longue tige, ronde & pleine de nœuds, d'où naissent plusieurs autres tiges de même couleur & de même forme que celles de la Pimprenelle de l'Europe. Ces tiges ont leurs feuilles deux à deux, sur un même pedicule fort court, & sont terminées par une seconde feuille. Les fleurs, qui croissent au haut des tiges, composent un épi fort long, & s'épanouissent les unes après les autres, en commençant par le bas. Chaque fleur est formée de quatre feuilles, en forme de Croix sur un petit vase un peu arrondi, qui a quatre cavités, d'où sortent trois ou quatre filamens : elle est d'un verd, qui devient insensiblement blanchâtre. Malgré ces singularités, la Plante ne differe point de la nôtre par le goût, l'odeur & la couleur.

Plane d'Occident.

Le Plane nommé *Plane d'Occident*, (12) est assez rare dans la Floride & dans la Caroline; plus commun en Virginie, & d'une grande abondance dans toutes les Forêts des parties méridionales du Canada & de la Louisiane, du moins si c'est le même qu'on nomme Cotonier au Canada, comme la ressemblance des Descriptions porte à le croire. Il croît dans les lieux bas. Ses feuilles sont larges, à cinq pointes, dentelées, d'un verd clair, un peu velues pardessus. Les capsules qui renferment la semence sont rondes, attachées & pendantes à un pedicule de quatre ou cinq pouces de long. Le fruit ressemble à celui du Plane oriental. L'écorce de l'arbre est unie, ordinairement mêlée de verd & de blanc. On prétend que la pellicule intérieure de sa racine, bouillie dans l'eau, est un remede infaillible pour toutes sortes d'écorchures. On bassine la plaie, de cette eau, & l'on met dessus un peu de cendre de la pellicule même.

Racine de la Chine.

Ce qu'on a nommé Racine de la Chine, dans la Caroline même, est une espece de *Smilax* (13), dont les racines, tubereuses & divisées en plusieurs nœuds, poussent plusieurs tiges épineuses, noueuses, pliantes, & de la grosseur d'une Canne, qui s'élevent ordinairement d'environ vingt piés, en s'attachant aux arbres & aux buissons. En Automne cette Plante produit des grappes de baies noires & rondes, attachées à une queue pendante, d'environ trois doigts. Chaque Baie contient une semence ronde, & très dure, les racines sont fort tendres & pleines de suc en sortant de terre, mais prennent à l'air toute la dureté du bois. On en fait une liqueur fort vantée, surtout pour purifier le sang. Les tiges se mangent au Printems, comme des Asperges.

Grande Roquette du Canada.

La Roquette est ici un Arbrisseau, qui croît jusqu'à cinq piés de hau-

(12) *Platanus occidens.*

(13) Aussi l'a t'on nommée *Smilax Bryonia, nigris foliis.*

teur, lorsque sa racine, qui est blanche & fibreuse, rencontre un terroir qui lui convient. Il pousse plusieurs branches rondes, & couvertes d'une espece de bourre assez rude, qui ont beaucoup de feuilles longues, pointues, inégalemenr dentelées, & revêtues d'un leger duver. Elles onr, comme toutes les especes de Roquette, le goût un peu aigre dans leur jeunesse, & fort âcre dans leur maturité. Les fleurs, qui paroissent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet, sont jaunes, & n'ont que quatre feuilles, avec un Pistile & quatre Etamines. Après la fleur, le Pistile devient une gousse, allongée, droite, & remplie de petites semences d'une saveur fort douce, qui sont mûres au mois d'Août & tombent au mois de Septembre.

Sabot de la Vierge du Canada.

La racine de cette Plante (14) ressemble à celle de l'Ellebore noir. Sa tige s'éleve d'un pié. Ses feuilles sont larges, avec des veines qui suivent leur longueur, & de la nature du Plantain. Sa fleur, quelquefois unique & quelquefois double, est contournée en sabot : elle est composée de deux ou trois feuilles, du milieu desquelles s'éleve une petite pellicule, un peu arrondie, vuide, qui s'ouvre par le haut, & représente l'ouverture du sabot. Sa couleur est un pourpre foncé. On trouve une différence remarquable, entre ce sabot & celui qui étoit déja connu sous le même nom; 1°. Le premier a les feuilles plus grandes, & n'en a que deux ou trois au plus; au lieu que le second en a quatre. 2°. La petite pellicule ronde, qui forme la figure du sabot, est blanche dans l'un, avec des lignes rouges de chaque côté, & jaune dans l'autre. 3o. La racine du premier s'étend de côté, & n'est pas moins fibreuse que celle de l'Ellebore, ce qui ne convient point au second.

Sang de Dragon du Canada.

Cette Plante (15) qui vient ordinairement à l'ombre, dans les lieux pierreux, mais de bonne terre, croît à découvert & dans les mauvais terroirs entre les quarante & cinquante degrés. Sa fleur est à huit petales, disposés en rond. Son fruit est une gousse, large de cinq ou six lignes dans son milieu, à deux panneaux appliqués sur un Chassis, auquel tiennent de petits cordons qui nourrissent les semences. Sa racine est à genouillet, garnie de fibres d'un demi pouce de grosseur : elle produit plusieurs tiges, longues d'un pié, dont chacune soutient une feuille de cinq à six pouces dans toutes ses dimensions, ronde, incisée comme celles du Figuier. De la même racine s'élevent d'autres tiges, moins longues, qui n'ont point de feuilles, mais qui portent chacune leur gousse, après les fleurs. La racine est rouge, & contient un suc, de couleur de sang, qu'on emploie pour teindre les Cabinets.

Sarrasine.

Le nom de cette Plante (16) lui vient d'un Docteur en Médecine, nommé *Sarrasin*, à qui l'on en doit la Description. Elle est d'un port extraordinaire : du collet de sa racine, qui est épaisse d'un demi pouce, & garnie de fibres, naissent plusieurs feuilles, qui, en s'éloignant, forment une sorte de fraise. Ces feuilles sonr en cornets, longs de cinq à six pouces, & fort étroits dans leur origine; mais ensuite ils s'évasent par de-

(14) *Calceolus Marianus Canadensis.*
(15) *Chelidonium Canadense, acaulon.*
(16) *Sarracena Canadensis, foliis acutis & auritis.*

grés,

grés. Après avoir commencé par ramper sur terre, ils s'élevent peu à peu; & forment dans leur longueur un demi-rond, dont le convexe est dessous, & le concave dessus: ils sont fermés dans le fond, & souvent en gueule par le haut. La levre supérieure est longue de plus d'un pouce, large de deux, arrondie dans sa circonférenc, avec une oreillette à côté de l'ouverture. Cette levre, qui est intérieurement velue & creusée en cuilliere, est tellement disposée, qu'elle ne semble l'être ainsi que pour mieux recevoir l'eau de pluie, que le cornet garde exactement. La levre inférieure est fort courte, ou plûtôt le cornet est ici comme coupé, & simplement roulé de dedans en dehors, d'une maniere capable d'affermir cette ouverture. Une feuille, qui rampe sur la partie cave du cornet, n'en est qu'un prolongement: elle est étroite dans ses extrêmités, plus large & arrondie dans son milieu, ressemblant assez à la barbe d'une Poule d'Inde. Du milieu de ces cornes, il s'éleve une tige, longue à-peu-près d'une coudée, creuse & de la grosseur d'une plume d'Oie. Elle porte, à son extrêmité, une fleur à six pétales de deux formes, dont cinq sont disposés en rond & soutenues sur un Calice de trois feuilles. Quoique cette fleur ne tombe point avant la maturité du fruit, c'est de son milieu que s'éleve le Pistile qui devient le fruit même. Ce fruit est relevé de cinq côtes, & divisé en cinq loges, qui contiennent des semences oblongues, raïées, appuïées sur un *Placenta*, qui l'est lui-même sur une continuation de la tige; car, se prolongeant, elle sort du fruit, de la longueur d'environ deux lignes. La sixieme feuille est située sur cette extrêmité: elle est beaucoup plus mince, que celles dont la rose est composée, qui sont dures épaisses, & oblongues, tirant sur le rouge. Lorsque le fruit est mur, cette sixieme feuille lui forme un chapiteau de figure pentagone. Toute la partie convexe regarde le dehors. La partie concave regarde le fruit. Chaque angle est incisé, d'environ deux lignes de profondeur. La Sarasine croît dans les Païs tremblans. Sa racine est âcre & vivace.

Sassafras de la Nouvelle France.

Quoiqu'on ait déja parlé des vertus du Sassafras, dans les descriptions du Mexique & de la Caroline, on doit remarquer qu'il est assez commun dans les Contrées méridionales de la Nouvelle France, mais qu'il n'y est pas fort haut, & qu'il n'y a jamais plus d'un pié de diametre au-dessus de sa racine. Sur les bords de la Riviere de Saint Joseph, qui se décharge dans le Lac Michigan, ou des Illinois, on en voit des Campagnes couvertes, & ce ne sont que des arbrisseaux. Cependant le Sassaffras de la Caroline est un grand arbre, dont la tête forme une très belle touffe. Ses feuilles sont divisées en trois lobes, par de profondes entaillures. Il pousse, au mois de Mars, des bouquets de petites fleurs jaunes, composées de cinq feuilles. Elles sont suivies de Baies, qui ressemblent, par leur grosseur & par leur figure, à celle du Laurier. Leur pédicule est rouge; leur calice, de la même couleur, & de la forme de celui du gland. Les Baies sont d'abord vertes, & deviennent bleues en meurissant. On a transplanté le Sassafras, avec succès, dans quelques Païs de l'Europe; mais il ne paroît pas qu'il y ait les mêmes vertus que sous les climats plus Méridionaux. Catesby ne lui attribue que celle d'adoucir le sang.

Savinier du Canada.

Le Savinier, qui se trouve aussi dans les Alpes, est fort commun dans le

Canada, & ne s'y éleve pas fort haut ; mais ses branches s'y étendent beaucoup. Ses feuilles, qui sont très épineuses à la cime, sont âcres & brûlantes. Ses baies, car il est stérile, ont la même odeur que celles du Savinier, qui porte des fruits ; mais les unes sont rougeâtres, & les autres de couleur céleste : elles sont de la grosseur des grains de Genievre, & sont précédées, au lieu de fleurs, par de simples rudimens, soutenus par des pédicules courbés, & composés de tubercules au nombre de trois, de quatre, ou de cinq. La principale vertu de ces Baies est de faire mourir les vers du corps. Les feuilles, broïées, & mêlées avec du miel, nettoient les ulceres & font résoudre les charbons.

Seneka.

La Plante que les François nomment Seneka, ou Racine contre les Serpens à sonnettes, est une des plus estimées de l'Amérique. Quelques Botanistes lui donnent d'autres noms (17). Sa racine est vivace, longue de quatre ou cinq pouces, d'environ la grosseur du petit doigt, tortueuse, partagée en plusieurs branches, garnie de fibres latérales, & d'une côte saillante, qui s'étend dans toute sa longueur. Elle est jaunâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre, un peu amer, & legerement aromatique. Elle pousse plusieurs tiges, les unes droites, les autres couchées sur terre, menues, jaunâtres, simples, sans branches, cylindriques, lisses, foibles, & d'environ un pié de long. Ces tiges sont chargées de feuilles ovales, pointues, alternes, longues d'un pouce, lisses, entieres, & qui deviennent plus grandes à mesure qu'elles approchent plus du sommet. Les mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-semées, tout-à-fait semblables à celles du Polygale ordinaire, mais plus petites, alternes & sans pédicules. On distingue la racine du Seneka par cette côte membraneuse & saillante, qui regne d'un seul côté dans toute sa longueur. Les Sauvages la croient fort puissante contre le venin du Serpent à sonnettes ; & l'on s'en sert contre d'autres maux, causés par l'épaississement du sang, tels que la Pleurésie & la Péripneumonie.

Serpentaire de la Virginie.

On a nommé *Serpentaire*, une Plante commune en Virginie, qui pousse quelquefois trois tiges, sur lesquelles ses feuilles, longues de trois pouces, sont rangées alternativement. Ses fleurs naissent contre terre, sur des pédicules d'un pouce de long : elles sont d'une figure singuliere, mais qui approche, dit-on, de celles de l'Aristolochie. Leur couleur est un pourpre foncé. Elles font place à des capsules rondes, cannelées, qui contiennent plusieurs petites semences, mures au mois de Mai. La racine de cette Plante est fort estimée ; mais comme elle multiplie prodigieusement lorsqu'elle est transplantée dans un Jardin, séche même elle ne se vend que six sols la livre dans les Colonies Angloises. Elle aime l'ombrage, & se trouve ordinairement sur la racine des grands arbres.

Smilax à feuilles de Laurier.

Ce Smilax Américain a les feuilles de la même couleur & de la même consistance que celles du Laurier mâle ; mais leur figure approche plus de

(17) *Polygala caule simplici erecto &c. Polygola Virginiana, radice alexipharmaca, &c.* Les Anglois de la Virginie lui attribuent une vertu diaphorétique, diurétique, alexipharmaque, celle de résoudre le sang visqueux, tenace & inflammatoire. M Geoffroi en a parlé dans son Histoire des vertus, du choix, & de l'usage des remedes simples, ou Traité de la matiere médicale. Tom. II.

celle du Laurier femelle : elles n'ont de veine sensible que celle du milieu. Ses fleurs sont petites & blanchâtres. Le fruit croît en grappes rondes ; ce sont des grains noirs, dont chacun ne renferme qu'une semence dure, qui meurit au mois d'Octobre. Elle sert de nourriture à diverses sortes d'Oiseaux, surtout à une fort belle espece de Geai. Mais la principale propriété de cette Plante est de pousser plusieurs tiges vertes, dont les branches couvrent fort loin tout ce qui est autour d'elles, montent souvent à plus de seize piés de haut, & deviennent si épaisses, qu'en Eté elles forment un massif impénétrable au Soleil, comme elles offrent, en Hiver, une retraite tempérée pour les Bestiaux.

Deux Solanum à trois feuilles.

La Caroline & le Canada ont chacun leur Solanum à trois feuilles. Dans la Caroline, où cette Plante est commune, surtout dans les Bois couverts, elle s'éleve toute droite, par une seule tige, à la hauteur de cinq ou six pouces ; & de son sommet sortent trois grandes feuilles pointues, placées en triangle, pendantes, chacune à trois côtes, & bigarrées de taches vertes, plus ou moins foncées. Il sort d'entr'elles une fleur, composée de trois feuilles, couleur de violettes, droites & longues ; le calice est divisé en trois, & la racine de la Plante est tubéreuse.

Le Solanum du Canada pousse de sa racine, qui est aussi tubéreuse, une tige ronde & verte, du milieu de laquelle sortent trois feuilles, posées vis-à-vis les unes des autres : elles sont fort larges, & se terminent en pointe ; leur couleur est un verd obscur. De l'extrémité de la tige, il sort une fleur, composée de six feuilles un peu panchées, dont les trois inférieures sont vertes, & plus petites ; les trois autres sont non-seulement plus larges, mais plus longues, & d'un pourpre obscur. Il croît, au milieu de cette fleur, une petite Pomme, qui noircit en meurissant, & qui est remplie de semences semblables à celles du Solanum des Jardins. Quelquefois la fleur de ces Plantes est blanche. Elles fleurissent au mois de Mai : la graine est mure dans le mois suivant ; & dès le mois de Juillet, tout disparoît tellement, qu'il ne reste plus que la racine.

Souchet de l'Amérique.

Cette Plante, que les Sauvages de la Floride nomment *Apoyamatsi*, & d'autres Indiens *Phatzisiranda*, est décrite par *Hernandez*, dans son Histoire des Plantes du Mexique. C'est une herbe, dont les feuilles ressemblent à celles du Poreau, mais sont plus longues & plus déliées. Son tuïau, qui n'est pas différent de celui du Jonc noueux, s'éleve d'une coudée & demie. Sa fleur est petite ; sa racine, déliée, fort longue, composée de bossettes rondes & velues, un peu éloignées les unes des autres. Les Espagnols les enfilent comme un chapelet, & les nomment Parenôtres de Sainte Heleine, parcequ'ils découvrirent, pour la premiere fois, cette Plante au Cap de Sainte Heleine, dans la Floride, à l'embouchure du Jourdain. Les bossettes, coupées, & laissées au Soleil, deviennent très dures, noires en dehors, blanches en dedans. Elles ont le goût aromatique du Galanga. On les croit seches & chaudes, presqu'au quatrieme degré, un peu astringentes & résineuses. Les Sauvages broient la Plante entre deux pierres, & se frottent de son suc, pour affermir leur chair & lui communiquer une odeur fort douce. Réduite en poudre fine, & prise dans du vin, elle facilite l'écoulement des urines ; prise dans du bouillon, elle appaise les maux de poitrine : on en fait des

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQ. SEPTENTRIONALE.

emplâtres, qui arrêtent le flux de sang. Enfin, elle fortifie l'estomac, & guérit les maux de l'Utérus.

Grande Statice de l'Amérique Septentrionale.

On nomme cette Statice une précieuse Plante, qui differe de la commune par la largeur de ses feuilles, & non-seulement par la couleur, mais par la nature même de ses fleurs. Sa racine est fort longue, & presque sans filamens. Ses feuilles, qui ont trois pouces de long sur un de large, sont d'un verd obscur, quoique fort net; elles vont toujours en diminuant; mais leur pointe est émoussée. Elles naissent en rond, immédiatement de la racine, avec deux nerfs, comme celles du Plantain. Du milieu de chaque feuille, il s'éleve une ou deux petites tiges, ou longs pédicules, terminés par un bouton de substance membraneuse, qui s'ouvre peu à peu, sans se rompre, & laisse passage à une fleur blanche. Cette fleur se replie en dessous, & forme en se condensant une enveloppe très juste à sa tige. La Plante est froide & seche, souveraine pour arrêter les descente du Fondement & de l'Utérus, & plus efficace encore lorsqu'il y a inflammation. On lui attribue d'ailleurs un acide, qui la rend excellente pour les fievres putrides & pour toutes sortes d'ulceres.

Thalictrum du Canada.

Quoique cette Plante ait reçu le nom de *Thalictrum*, elle n'a qu'une ressemblance imparfaite avec celui des Anciens. Ses feuilles sont plus belles & en plus grand nombre. Sa hauteur est de deux coudées. Sa racine pousse plusieurs tiges, d'un pourpre foncé, partagées par des nœuds, d'où sortent d'autres tiges plus petites, séparées des principales par des valvules blanchâtres. Les feuilles ont la même figure, & sont rangées dans le même ordre que celles de l'Ancholye; mais elles sont d'un verd mêlé de blanc. Les tiges sont terminées par des bouquets de fort petites fleurs, dont les boutons sont d'un pourpre clair, & se divisent en cinq feuilles, qui découvrent une infinité de petits filamens à têtes jaunes. Au mois de Juillet, ces filamens deviennent des graines, allongées & triangulaires, avec une bossette ou un durillon de substance membraneuse sur chaque angle. La Plante paroît d'une saveur fort douce; mais, en la machant, on la trouve grasse, gluante, & d'une âcreté qui pique la langue. Pilée, elle s'applique avec succès sur les plaies. Cuite à l'eau, elle facilite la suppuration.

Trefle du Canada.

Ce Trefle (18) est un antidote, qui tire sa vertu de sa chaleur & de sa qualité attractive, toutes deux au plus haut degré. Il est haut d'une coudée; sa tige est mince, de la nature du jonc, d'un pourpre tirant sur le noir; elle pousse des verges presqu'au sortir de sa racine, & se divise elle-même, à son sommet, en plusieurs verges qui ont trois feuilles semblables à celles du Lotus, ou Melilot, mais plus pointues & plus étroites, attachées à un pédicule assez long, un peu velues & gluantes. Rompues, ou froissées, elles n'ont aucune odeur; mais lorsqu'on les touche, elles s'attachent aux doigts, & répandent une odeur qui ressemble, dans les jeunes Plantes, à celle de la Rue, & qui est bitumineuse dans les vieilles. Chaque verge est terminée par une fleur de couleur pourprée, composée de trois petites feuilles qui se retirent en arriere, & d'une qua-

(18) *Trifolium Asphaltion Canadense.*

trieme, repliée en dedans, par dessus laquelle s'élevent trois petits filamens à têtes blanches. Les quatre feuilles de la fleur sont blanches aussi en dedans, & purpurines en dehors. En tombant, elles font place à des gousses, qui deviennent longues d'un doigt, gluantes & velues comme les feuilles de la Plante, vertes d'abord, ensuite pourprées, qui renferment des semences larges & oblongues, comme celle du Cytise, & qui ont le même creux que la Feve purgative. La racine est longue, fibreuse, fort chaude, & pique la langue. Cette Plante doit être semée tous les ans. Elle ne parvient point en France à sa maturité, ni même à sa hauteur naturelle.

Troène à baies violettes & feuilles de Laurier.

Le *Troène* du Canada (19), est un bel arbrisseau, qui croît ordinairement jusqu'à la hauteur de seize piés, & dont le tronc a depuis six jusqu'à huit pouces de diametre. Ses feuilles sont fort lisses, & d'un verd plus vif que celui du Laurier commun, auquel d'ailleurs il ressemble parfaitement dans sa forme. Au mois de Mars, on voit sortir, d'entre ses feuilles, des épines longues de deux ou trois palmes, & couvertes de très petites fleurs blanches, qui sont composées de quatre feuilles, & attachées vis-à-vis l'une de l'autre, par des pédicules d'un demi pouce de long. Les fruits, qui leur succedent, sont des baies rondes, à peu près de la grosseur de celles du Laurier, & couvertes d'une peau violette : elle renferme un noïau, qui les sépare par le milieu.

Tulipier.

Le bel arbre, que plusieurs nomment *Tulipier*, a déja figuré entre les Lauriers, sous le nom de Laurier à fleurs de Tulipe.

Deux sortes de Tupelo.

Le Tupelo, assez commun dans la Caroline & dans les Contrées voisines, a le tronc fort gros, surtout proche de terre, & devient fort grand. Ses feuilles sont larges, avec des entaillures irrégulieres. Ses fleurs naissent aux côtés de ses branches, & sont attachées à des pédicules d'environ trois pouces de long : elles consistent en plusieurs petites feuilles, étroites & verdâtres, posées sur le haut d'un corps ovale, qui est le rudiment du fruit. Le calice est au-dessous, & se partage en quatre. Par la grosseur, la forme & la couleur, on compare ce fruit, lorsqu'il est mur, aux petites olives d'Espagne : il renferme aussi un noïau dur, mais cannelé. Le bois de l'arbre a le grain blanc, mou & spongieux. Ses racines approchent de la consistance du liege & servent aux mêmes usages. Ce Tupelo aime les terroirs humides, & croît même ordinairement dans les endroits les moins profonds des Rivieres.

On en distingue un autre, plus commun encore dans les mêmes Païs, différent par ses feuilles, qui ne sont pas dentelées, & par sa fleur qui est plus petite. Il s'éleve ordinairement fort haut ; & ses branches, quoique fort étendues, n'en font pas un bouquet moins régulier. Son tronc est droit, & ses feuilles ressemblent à celles de l'Olivier femelle. En Automne, toutes ses branches sont couvertes de fruits noirs & ovales, attachés à de longs pédicules, & garnis d'un noïau dur, applati & cannelé, dont le goût, acre & fort amer, n'empêche point que les Ours & d'autres Animaux n'en fassent leur nourriture. Le grain du bois est rude & frisé ; ce qui le rend très propre pour tous les ustenciles qui servent à l'agriculture.

(19) *Ligustrum Lauri folio, fructu violaceo.*

Deux Valeriennes.

L'Amérique Septentrionale a deux especes de Valériennes, toutes deux à feuilles d'Orties, mais l'une à fleurs violettes, & l'autre à feuilles blanches. Les feuilles de la premiere sont seulement un peu plus découpées, & les fleurs, violettes, approchent un peu plus de l'*Acinus* ou du Basilic sauvage. La racine des deux Plantes est fibreuse, & ne pénetre pas beaucoup en terre; elle prend même plus de vigueur, lorsque ses fibres sont découvertes. Son odeur & son goût ne cedent rien au Nord; en quoi ces deux Valeriennes sont fort supérieures à la nôtre. Leur racine, machée, embaume la bouche, & pique ensuite la langue, comme la canelle. Il en sort plusieurs tiges, creuses, rondes, noueuses, lisses, hautes d'une coudée, qui se partagent en plusieurs autres. Les feuilles naissent deux à deux, jusqu'à l'extrémité des tiges, & ne ressemblent pas mal à celles de la grande Ortie, mais sont moins piquantes & d'un verd plus clair. Chaque tige est terminée par une assez large touffe de fleurs blanches, fort petites, semblables à celles de notre Valerienne, mais en plus grand nombre. Elles paroissent au mois de Septembre; & leur chute fait voir, à leur place, de petites semences longues, que le vent emporte bientôt. L'Hiver il ne reste que la racine; autre différence entre ces Valériennes & la nôtre. Elles croissent néanmoins, & fleurissent même, en France.

Observations particulieres sur les Païs les plus éloignés vers le Nord.

Propriétés naturelles de la Baie d'Hudson.

ELLIS, dernier Voïageur dont on a les observations sur les propriétés des parties les plus Septentrionales de l'Amérique, trouva le terrein fertile dans plusieurs endroits de la Baie d'Hudson. La surface, dit-il, est couverte d'une terre glaise, blanchâtre, jaune, & de plusieurs autres couleurs. Près des Côtes, le terrein est bas, marécageux, & couvert de différentes especes d'arbres, tels que du Larix, du Peuplier, du Bouleau, de l'Aune, du Saule, & diverses sortes d'arbrisseaux. Plus loin, dans les terres, il se trouve de grandes Plaines, sur lesquelles on voit peu d'herbe, mais beaucoup de mousse, entremêlées de touffes d'arbres, de Lacs, & de quelques collines, qu'on appelle Iles, dont la plûpart sont couvertes d'arbrisseaux & de mousse fort haute. Le terrein en est noirâtre, comme la terre des tourbes. Entre les arbrisseaux, on est surpris d'y voir des Groseillers avec leur fruit, & des vignes qui donnent du raisin de Corinthe. La graine de Grue, & celle qu'on nomme graine de Perdrix, parceque ces Oiseaux s'en nourrissent, y croissent en abondance. On y trouve une Plante, que les Sauvages nomment *Wizz Kapukka*, & que les Anglois emploient, comme eux, pour les maladies des nerfs & pour le scorbut. Son effet le plus certain est d'avancer la digestion & d'exciter un appétit dévorant. On lui attribue d'ailleurs toutes les qualités de la Rhubarbe. Elle est du genre aromatique, & d'un usage assez agréable en infusion. On voit, dans les mêmes Cantons, des Fraises, de l'Angélique, du Mouron, des Orties, des Auricules sauvages, des Saviniers, la plûpart des Plantes de Laponie, & d'autres, inconnues en Europe. Sur les bords des Lacs & des Rivieres, il croît beaucoup de Riz sauvage, qui ne demande qu'un peu de culture pour

devenir un bon aliment. L'herbe y est fort longue. Les Comptoirs Anglois ont des Jardins, où l'on voit croître, à l'entrée de la belle saison, plusieurs especes de nos légumes, tels que des Pois, des Féves, des Choux, des Navets, & diverses sortes de Salades. Mais, en général, le terrein est beaucoup plus fertile dans l'intérieur du Païs, parceque la chaleur y est plus vive en Eté, & qu'en Hiver les gelées n'y sont pas si fortes, ni si longues.

A l'égard des Minéraux, on assure qu'il s'en trouve ici différentes especes, & dans une singuliere abondance. » J'y ai trouvé, dit Ellis, de la » Mine de Fer; & tous nos Anglois rendent témoignage qu'à Churchill, » on rencontre à chaque pas de la Mine de Plomb, sur la surface de la terre. Les Esquimaux apportent souvent, à nos Facteurs, des morceaux » de Mine de cuivre extrêmement riches, & j'en conserve un dans mon » Cabinet. On trouve différentes sortes de Talc, & du Crystal de roche de plusieurs couleurs, particulierement du rouge & du blanc: le premier ressemble au Rubis: mais le dernier est plus gros, fort transparent, & formé en prisme pentagone.

On rencontre, dans les parties les plus Septentrionales, une substance qui ressemble à notre charbon de terre, & qui brûle de même. L'Asbeste y est fort commun, aussi bien qu'une espece de Pierre noire, unie & luisante, qui se détache aisément par feuilles minces & transparentes, fort semblables au verre de Moscovie. On y trouve différentes especes de Marbres, les uns d'une parfaite blancheur, d'autres tachetés de rouge, de verd & de bleu. Les coquillages sont ici fort rares; Ellis n'y vit que des Moules & des Petoncles: mais il ne doute point qu'il n'y en ait quantité d'autres especes, qui ne paroissent gueres, dit-il, & qui cherchent le fond de la Mer, pour s'y mettre à couvert de la gelée.

L'air de ces Païs n'est presque jamais serein. Dans le Printems & l'Automne, on y est continuellement assiégé de brouillards épais & fort humides. En Hiver, l'air est rempli d'une infinité de petites fleches glaciales, qui sont visibles à l'œil, surtout lorsque le vent vient du Nord ou de l'Est, & que la gelée est dans sa force. Elles se forment sur l'eau qui ne gele point; c'est-à-dire que partout où il reste de l'eau sans glace, il s'en éleve une vapeur fort épaisse, qu'on appelle fumée de gelée; & c'est cette vapeur, qui, venant à se geler, est transportée par les vents sous la forme visible de ces petites fleches. Ellis raconte que pendant les premiers mois de l'Hiver, la Riviere de Port-Nelson n'étant pas gelée dans son principal courant, un vent du Nord, qui soufloit de ce côté sur son logement, ne cessoit point d'y amener des nues entieres de ces particules glaciales, qui disparurent aussi-tôt que la Riviere fut tout-à-fait prise. Delà viennent les Parhelies & les Paraselenes, c'est-à-dire les anneaux vifs & lumineux, qu'on voit si souvent dans ces Contrées autour du Soleil & de la Lune. Ils ont toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel. On en voit jusqu'à six à-la-fois; spectacle fort surprenant pour un Européen. Le Soleil ne se leve & ne se couche point, sans un grand cône de lumiere qui se leve perpendiculairement sur lui; & ce cône n'a pas plûtôt disparu avec le Soleil couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant sur l'Hémisphere mille raïons

lumineux & colorés, si brillans, que leur lustre n'est pas même effacé par la Pleine Lune. Mais leur lumiere est infiniment plus vive, dans les autres tems. On y peut lire distinctement toute sorte d'écriture. Les ombres de tous les objets se voient sur la nége, en s'étendant au Sud-Ouest, parceque la lumiere la plus brillante est dans l'endroit opposé à celui d'où elle vient, & d'où les raions s'élancent, avec un mouvement d'ondulation, sur tout l'Hémisphere. Les Etoiles paroissent brûlantes, & sont de couleur de feu, principalement vers l'Horizon, où elles ressemblent parfaitement à du feu qu'on voir de loin.

Les tonnerres & les éclairs sont ici fort rares en Eté, quoique la chaleur y soit assez vive pendant six semaines ou deux mois. Cependant les orages, qui s'y élevent quelquefois, y sont violens. On voit des Cantons assez étendus, où les branches & l'écorce des arbres ont été brûlées par le feu du Ciel; ce qui paroît d'autant moins étrange, que les arbres du Païs brûlent aisément. Tout le bas est couvert d'une mousse, velue, noire & blanche, qui prend feu aussi vîte que de la filasse. Cette flamme légere court avec une rapidité surprenante, d'un arbre à l'autre, suivant la direction des vents, & met le feu aux écorces, comme aux mousses des arbres. Ces accidens deviennent utiles, en servant à secher le bois, qui en est meilleur pour le chauffage, dans les longs & rudes Hivers du Païs. La quantité de Bois que les Anglois mettent à-la-fois dans un Poîle, est environ la charge d'un Cheval. Leurs Poîles sont bâtis de briques, & longs de six piés, sur deux de large & trois de haut. Quand le bois est à-peu-près consumé, on secoue les cendres, on ôte les tisons, & l'on bouche la cheminée par le haut; ce qui donne ordinairement une chaleur étouffante, accompagnée d'une odeur sulfureuse. Ellis raconte que malgré la rigueur de la saison, il étoit souvent en sueur dans son logement. « La » différence de cette chaleur, au froid du dehors, faisoit souvent tomber » ceux qui rentroient, après avoir passé quelque tems à l'air, dans un éva- » nouissement si profond, qu'ils étoient quelques minutes sans donner au- » cun signe de vie. Si la porte demeuroit ouverte un moment, l'air froid » du dehors entroit avec une violence sensible, & changeoit les vapeurs » des appartemens en nége mince. La chaleur extraordinaire du dedans » ne suffisoit pas pour garantir nos fenêtres & nos murs, de nége & de » glace. Les couvertures des Lits se trouvoient ordinairement gelées le » matin; elles tenoient à la partie du mur qu'elles touchoient, & nous » étions surpris de voir notre haleine condensée sur nos draps, en forme » de gelée blanche.

Le feu du Poîle, continue le même Voïageur, n'étoit pas plûtôt éteint, que nous sentions toute la rigueur de la saison. A mesure que l'air intérieur se refroidissoit, le suc du bois de Charpente, que la grande chaleur avoit dégelé, se geloit avec une nouvelle force, & se fendoit avec un bruit continuel, souvent aussi fort que celui d'un coup de fusil. Il n'y a point de fluide qui résiste au froid extérieur de la Baie. La Saumure la plus forte, l'Eau-de-vie, & l'Esprit-de-vin même, gelent aussi-tôt qu'ils sont exposés à l'air. Cependant l'Esprit-de-vin ne se consolide point en masse; mais il se réduit presqu'à la consistance des Onguens. Toutes les liqueurs

liqueurs moins fortes deviennent solides en se gelant, & rompent leurs Vaisseaux, soit de Bois, d'Etain, ou de Cuivre. La glace des Rivieres avoit plus de huit piés d'épaisseur, sans compter plusieurs piés de nége dont elle étoit revêtue. Nous n'avions pas besoin de sel, pour conserver nos provisions : tous les Animaux qu'on tuoit à la Chasse étoient aussi-tôt gelés que morts, & demeuroient dans cet état depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril, que, commençant à se dégeler, ils se corrompoient fort vîte.

Les Animaux, qui sont ordinairement bruns ou gris, deviennent blancs en Hiver. Quelques Voïageurs ont cru qu'en changeant de couleur, ils changent aussi de poil ou de plumes. Mais Ellis observa, dès le commencement du froid, que le poil des Lapins n'avoit que la pointe blanche, tandis que vers la racine il avoit encore sa couleur naturelle. On conçoit que le contraire devroit arriver, si ces Animaux changeoient réellement de poil.

Plusieurs Matelots de l'Equipage Anglois eurent le visage, les oreilles & les doigts des piés, gelés ; mais avec peu de danger. Pendant que la chair est dans cet état, elle est blanche & dure comme la glace ; frottée d'une main chaude, ou plûtôt avec des Mitaines de Castor, elle se dégele. Cet accident, lorsqu'on y apporte un prompt remede, ne laisse qu'une ampoule à la partie offensée ; mais si le froid a le tems de pénétrer, elle meurt & ne redevient jamais sensible ; surquoi Ellis observe qu'un froid extrême produit ainsi le même effet qu'un même degré de chaleur, & qu'une partie gelée se guérit, à-peu-près, comme une partie brûlée. Il remarque aussi qu'après avoir été gelée une fois, elle devient beaucoup plus susceptible du même accident que toute autre partie du corps.

Dans ces Contrées, la Nature donne, à tous les Animaux, des fourrures fort épaisses, qui paroissent capables de résister au froid : mais à mesure que la chaleur revient, ce poil tombe par degrés. Le même renouvellement arrive aux Chiens & aux Chats qu'on y mene de l'Europe. Le sang étant plus froid & sa circulation moins vive dans les parties les plus éloignées du cœur, telles que les pattes, la queue, & les oreilles, elles sont plus susceptibles du grand froid ; mais on voit ici peu d'Animaux qui aient ces parties fort longues. L'Ours, le Lapin, le Lievre, l'espece de Chats qui est propre à l'Amérique, le Porc-Epi, &c. les ont extrêmement courtes ; & s'il se trouve quelques Animaux qui les aient longues, tels que les Renards, &c. ils l'ont, en récompense, extrêmement garnie d'un poil touffu, qui la garantit.

Pendant les grands froids, si l'on touche du fer, ou tout autre corps uni & solide, les doigts y tiennent aussi-tôt, par la seule force de la gelée. En bûvant, touche-t'on le verre de la langue ou des levres ? on en emporte souvent la peau, pour le retirer. Tous les corps solides, tels que le verre & le fer, acquerent un tel degré de froid, qu'il résiste longtems à la plus grande chaleur. « Un jour, dit Ellis, je portai dans notre loge- » ment une hache, qu'on avoit laissée dehors ; je la mis à six pouces d'un » bon feu, & je pris plaisir à jetter de l'eau dessus : il s'y forma sur-le- » champ un gâteau de glace, qui se soutint quelque tems contre l'ardeur

» du feu. Il y a beaucoup d'apparence que les Montagnes de glace s'ac-
» croissent de même, pendant que l'air qui les environne est tempéré.

» On avoit fait un trou de douze piés de profondeur, pour y garantir
» nos liqueurs du froid, avec le soin de les y placer entre deux lits d'ar-
» brisseaux & de mousse, d'un pié d'épaisseur; & le tout avoit été cou-
» vert de douze piés d'une terre savoneuse. Non-seulement ces précau-
» tions n'empêcherent point que plusieurs de nos tonneaux de biere ne
» fussent gelés, & ne crevassent même, quoique reliés de cercles de
» fer; mais aïant eu la curiosité de faire creuser au fond du creux, j'y
» trouvai la terre gelée, quatre piés au-delà, & de la dureté d'une pierre.
Qui ne s'imagineroit, ajoute Ellis, que les Habitans d'un si rigoureux climat doivent être les plus malheureux de tous les Hommes? Cependant ils sont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur sort. Les fourrures dont ils sont couverts, la mousse & les peaux dont leurs Cabanes sont revêtues, les mettent de niveau avec les Peuples des climats plus temperés. S'ils ne forment point de societés nombreuses, c'est qu'ils trouveroient plus difficilement dequoi s'habiller & se nourrir: mais, en changeant souvent d'Habitations, pour se procurer des Chasses & des Pêches abondantes, il leur est toujours aisé de satisfaire à ces deux besoins. Enfin cette rigueur du climat ne rebute pas même les Européens, qui ont fait, dans le Païs, un séjour de quelques années; ils le préferent à leur Patrie. Ellis assure que les Anglois, qui reviennent avec les Vaisseaux de la Compagnie, s'ennuient bientôt de l'air temperé des Provinces d'Angleterre, & n'attendent point sans impatience le tems de retourner dans ces Régions glacées.

On a déja remarqué que diverses sortes d'Animaux traversent au Printems, une immense étendue de Païs, du Sud au Nord, pour aller faire leurs Petits dans des lieux sûrs, c'est-à-dire dans les Païs plus septentrionaux, qui sont presqu'entierement inhabités; qu'on en tue, tous les ans, un prodigieux nombre; qu'ils sont fort tourmentés dans leur route, par une espece de gros Moucherons, dont l'incommodité ne se fait pas moins sentir aux Hommes, & que c'est pour éviter leurs morsures, que les Bêtes fauves cherchent les Rivieres & les Lacs. Ellis, cherchant d'où cette prodigieuse quantité d'Insectes pouvoit venir aussi subitement qu'ils paroissent, & comment ils pouvoient tout-d'un-coup se multiplier, apprit, par le témoignage de ses propres yeux, qu'ils ne meurent point en Hiver: ils tombent, dit-il, dans une espece de léthargie, dont ils reviennent aussi-tôt que les chaleurs commencent. Un Anglois, traversant pendant l'Hiver un petit ruisseau, sur un tronc d'arbre pris dans les glaces, en détacha par hazard une masse noire & très informe, qui fut reconnue pour un gros peloton de Mouches gelées ensemble. Ces Insectes remuerent bientôt près du feu. On les remit à l'air froid, où ils retomberent dans leur mort apparente; & tout ce qu'on fit, ensuite, fut inutile pour les en faire sortir. Plusieurs autres Animaux, qui disparoissent en Hiver, tombent apparemment dans le même état (20). Il est fort commun, en Hiver, dans

(20) A l'égard des Mouches, on sait que les nôtres se conservent de même, pendant l'Hiver de nos climats temperés. Mais l'Evêque d'Osma est le premier qui nous ait appris, dans sa vie du Cardinal Commendon, que les Hirondelles se mettent aussi

les Habitations Septentrionales de l'Amérique, de trouver sur le bord des Lacs, dans des trous, & parmi les racines des arbres, quantité de Grenouilles gelées, dont la chair est aussi dure que la glace même, & qui, étant dégelées par une chaleur douce, reviennent à la vie & commencent à marcher. Mais lorsqu'on les fait geler une seconde fois, il devient impossible de les faire revivre.

Les Oiseaux qui passent en plus grand nombre au Printems, pour aller faire leurs Petits vers le Nord, & qui reviennent vers les Païs méridionaux en Automne, sont les Cignes, les Oies, les Canards, les Sarcelles & les Pluviers. Mais les Aigles, les Corbeaux, les Corneilles, les Chouettes, les Faucons, les Mouettes, les Perdrix & les Faisans, passent l'Hiver dans le Païs (21), au milieu des néges & des glaces. Dans les Rivieres, on trouve en toutes saisons, des Carpes, des Truites, des Esturgeons, & deux excellentes sortes de Poissons, dont l'une, fort connue dans les Lacs de la Nouvelle France, est nommée par les François *Poisson-blanc*, & par les Anglois comme par les Esquimaux, *Titymagg*. L'autre, qui s'appelle *Muthay*, ne differe de l'Anguille, que par les taches jaunes & blanches dont il est marqueté dans toute sa longueur. Ces Poissons ne sont jamais plus gras qu'en Hiver, & se prennent alors à l'hameçon, par des trous qu'on fait assez difficilement dans la glace. Aux embouchures des Rivieres, surtout des plus Septentrionales, on trouve sans cesse des Saumons délicieux, des Truites saumonées, & des *Suceurs*, Poisson estimé, qui ressemble à la Carpe sans en avoir le goût. Il y entre aussi, avec la Marée, quantité de Baleines blanches, qui sont plus aisées à prendre que les noires (22), & dont l'huile est une friande liqueur pour les Esquimaux.

Ellis assure que l'Ours blanc des Païs Septentrionaux est un Animal fort différent de l'Ours ordinaire. Il a, dit-il, la tête plus longue & le cou beaucoup plus mince. Le bruit, qu'il fait, ressemble à l'aboiement d'un Chien enroué. On en distingue même deux especes, la grande & la petite; mais ils ont tous le poil long & doux, le nez, le museau, & les ongles noirs; ils nagent d'une table de glace à l'autre; ils plongent, s'élevent, & demeurent longtems sous l'eau.

Le Pelican des mêmes Contrées, qu'on n'a fait que nommer dans l'article historique de la Baie d'Hudson, ne ressemble point tant à celui d'Afrique & des Païs temperés de l'Amérique, qu'il ne se fasse distinguer par diverses propriétés. Il est un peu plus fort qu'une grosse Oie domestique. La mâchoire

en masse, & se laissent tomber au fond des Etangs, pour se garantir du froid de l'Hiver. Regoard, dans son voïage de Laponie, ne parle point d'Hirondelles en masse, mais il raconte que les Lapons pêchent sous la glace, » rapportent souvent dans leurs » filets des Hirondelles qui se tiennent de » leurs pattes à quelque petit morceau de » bois; qu'elles n'ont aucun signe de vie, » lorsqu'on les tire de l'eau; & qu'aussi-tôt » qu'elles sentent la chaleur du feu, elles » se remuent un peu, elles secouent leurs » aîles, & commencent à voler comme en » Eté.

(21) Voïez ci-dessus, quelques autres Animaux de la même Région, dans l'article de l'Etablissement des François à la Baie d'Hudson.

(22) On ne s'arrête point ici à leur description, non plus qu'à leur différence, parce que ces Observations appartiennent plus particulierement à l'article du Spitzberg.

supérieure est plus étroite au milieu qu'aux extrêmités ; elle entre dans l'inférieure, excepté vers le bout, qui s'élargit assez, pour contenir la Pointe de l'autre. L'extrêmité du bec est rougeâtre ; mais le dessus & le dessous sont jaunes, vers la tête. La poche, lorsqu'elle est seche, ne differe point d'une vessie de Bœuf enflée. La tête & le derriere du cou sont couverts de plumes blanches. Le corps est d'un noir cendré, où si l'on veut, d'un cendré noirâtre. Les pattes sont courtes & composées de quatre doigts, joints par une membrane ; celui du milieu, plus long que la patte même ; les jambes, comme les pattes, d'un jaune sale, mêlé de verd, & les ongles noirs. Il paroît qu'avec quelques légeres différences de forme, ces Oiseaux habitent toutes les parties du Globe terrestre. On a vû qu'ils sont communs dans les Indes Orientales, & dans les parties méridionales de l'Afrique & de l'Amérique. Ellis nous assure qu'ils ne le sont pas moins dans les parties Septentrionales de la Russie, qu'ils abondent en Egypte, & qu'ils s'accommodent de l'air d'Angleterre, où les Curieux en ont fait apporter de fort gros.

Quoiqu'il ne paroisse point que les Hermines soient aussi communes ici que dans la Tartarie Septentrionale & la Laponie, elles y ont les mêmes propriétés : c'est-à-dire que leur grosseur est celle d'un gros Rat, avec le double de sa longueur ; qu'elles sont un peu rousses en Eté, & qu'en Hiver elles acquerent une blancheur éblouissante ; enfin, qu'elles ont la queue aussi longue que le corps, terminée par une petite pointe fort noire.

Le Rat des Montagnes du Païs est de la grosseur ordinaire du nôtre, mais d'une couleur plus rouge en Eté, & raiée de noir. Il semble qu'il tombe du Ciel, car il ne paroît que lorsqu'il a beaucoup plû. On assure que ces Animaux, qui sont alors en grand nombre, ne fuient point à l'approche des Hommes ; qu'étant attaqués, ils mordent le bâton dont ils sont frappés, & que loin de craindre les Chiens, ils leur sautent sur le dos, & les obligent de se rouler par terre pour se délivrer de leurs morsures. On raconte aussi que si le froid les surprend hors de leurs retraites, ils se détruisent eux-mêmes en se précipitant dans les Lacs, & qu'on en trouve souvent dans le corps des Brochets, qui les ont nouvellement engloutis. Mais n'est-il pas plus vraisemblable qu'étant Amphibies, ils cherchent à se garantir du froid dans l'eau, comme d'autres Insectes qu'on vient de nommer ? On ajoute néanmoins qu'au commencement de l'Hiver on en trouve beaucoup de morts, au sommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche, où ils demeurent suspendus.

Description & proprietés naturelles du Spitzberg.

Un Hambourgeois, nommé Frederic *Martens*, dans la Relation (23) d'un Voïage qu'il fit au Spitzberg en 1671, observe qu'en arrivant sur les Côtes, le 18 de Juin, le pié des Montagnes lui parut en feu, & que leurs

(23) Recueil des Voïages au Nord, Tom. II. de l'Edition d'Amsterdam de 1715.

fommets étoient couverts de brouillards; que la nége étoit comme marbrée, repréfentant des branches d'arbres, & qu'elle réflechiffoit une lumiere auffi vive que celle du Soleil, lorfqu'il éclaire dans un tems ferein. Ces apparences de feu, font, dit-il, d'un fort mauvais augure pour les Mariniers; ils annoncent ordinairement quelque violent orage.

Le Spitzberg.

En Hiver, ce Païs, dont on ne connoît que les Côtes, eft environné de glaces, que les vents y pouffent de divers côtés. Celui d'Eft les y chaffe de la Nouvelle Zemble; celui de Nord-Oueft, du Groenland, & de l'Ile Jean Mayen. Quelquefois, les glaces n'y font pas moins abondantes en Eté; & les Vaiffeaux font alors obligés de fe réfugier dans les Baies ou les Rivieres. Ils n'ont pas toujours un vent favorable pour y entrer, furtout lorfqu'il vient des Montagnes, avec de petits tourbillons, qui les incommodent beaucoup. L'eau de ces prétendues Rivieres eft falée. On ne trouve, dans tout le Païs, ni ruiffeaux, ni fources d'eau douce. Il y a, néanmoins, quelques Rivieres dont l'origine eft connue; mais le danger des glaces, & quantité de Rochers cachés fous l'eau, n'ont jamais permis de découvrir celle des autres. Les retraites, qui paffent pour les plus fûres, font le *Havre-fur*, la Baie du Sud, & celle du Nord. On ne mouille prefque jamais dans les autres Havres, parcequ'ils font trop expofés aux vents de Mer, ou trop remplis de glaces & de brifans.

Tout ce qu'on connoît du Spitzberg eft pierreux, & rempli de hautes Montagnes ou de Rochers. Au pié des Montagnes naturelles, dont les penchans font couverts de nége, on en voit de glace, qui s'élevent à la hauteur des autres. Martens en obferva fept, entre de hauts rochers, & toutes fur une même ligne. Elles paroiffent, dit-il, d'un beau bleu; mais elles font pleines de trous & de fentes, caufées par la pluie & les néges fondues. On s'apperçoit qu'elles s'aggrandiffent de jour en jour. Il en eft de même des glaces qui flottent dans cette Mer. Ces fept Montagnes de glace paffent pour les plus hautes du Païs, & font en effet d'une prodigieufe hauteur. La nége y paroît obfcure; ce qui vient, fuivant Martens, de l'ombre du Ciel. Il ajoute que cette obfcurité & les fentes bleues de la glace forment un très beau fpectacle; qu'il y a des nuages, autour, & vers le milieu; qu'au deffus de ces nuages la nége eft fort lumineufe; que les vrais rochers paroiffent en feu, quoique le Soleil n'y donne qu'une lumiere pâle; mais que la nége, au contraire, en réflechit une fort vive. Les nuages, dont ces Rochers font environnés vers le haut, dérobbent la vûe de leurs fommets.

Quelques-uns de ces Rochers ne forment qu'une feule pierre, du bas en haut, & paroiffent des murailles ruinées. Ils rendent une odeur fort agréable, telle à-peu-près que celle des Prairies au Printems, après une pluie douce. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre: elle fue, lorfque le tems change; ce qui colore la nége, jufqu'à la rendre rouge, quand la pluie fait découler cette efpece de fueur. Au pié des Montagnes, où la nége & la glace n'en ont pas formé d'autres, on trouve de grandes pieces de roche, tombées les unes fur les autres, entre lefquelles il y a des ouvertures qui ne permettent point d'en approcher fans péril. Ces pierres, d'inégales grandeurs, & confondues,

sont de couleur grise, avec des veines noires, & reluisent comme le Marcassite d'argent. Cependant il y croît toutes sortes d'herbes au mois de Juin & de Juillet, mais en plus grande abondance dans les lieux qui sont à l'abri des vents de Nord & de l'Est, où l'eau qui découle des Montagnes entraîne toujours avec soi de la poussiere, de la mousse, & de la fiente d'Oiseaux. L'extrême élévation de ces Montagnes leur fait trouver d'en-bas une apparence de terre; & tout ce qui s'en détache est néanmoins de la vétitable roche. Une pierre, jettée du haut, fait retentir les Vallées comme le bruit du tonnerre.

Après les sept Montagnes de glace, on trouve les Havres des Hambourgeois, de Magdeleine, des Anglois, des Danois, & celui du Sud, *Zuid Haven* (24). A Magdeleine, les Rochers forment un demi cercle; & de chaque côté, on voit deux hautes Montagnes, creuses en dedans, qui representent un parapet, avec des pointes & des fentes au-dessus, en vraie forme de creneaux. Ces creux renferment de grands amas de nége, qui s'élevent jusqu'au sommet de chaque Montagne, avec des branches glacées qui leur donnent une apparence d'arbres. Les autres rochers forment un spectable affreux. Dans Zuid Haven, ou le Havre du Sud, les Navires sont obligés de jetter l'ancre entre de hautes Montagnes. A la gauche de l'entrée, on en découvre une, qui a reçu le nom de Ruche à miel, parcequ'elle en a la figure. Elle est suivie d'une autre, plus haute & plus grande, qu'on a nommée le *Duvels Hoeck*, ordinairement couverte d'un brouillard, qui se répand sur le Havre comme une épaisse fumée, lorsque le vent souffle de ce côté là. Le milieu du Havre présente une Ile, qu'on nomme l'Ile des Morts, Deadmen's Island, parcequ'on y enterre les Morts. Quoiqu'on les y mette dans des cercueils, & qu'on les couvre ensuite de grosses pierres, ils ne laissent pas d'être déterrés & mangés des Ours. Le même Havre contient plusieurs autres petites Iles, qui n'ont pas de noms particuliers, mais qu'on nomme en général Iles des Oiseaux, *Vogels Eilanden*, parcequ'on y prend des œufs de Canards & de *Kirmens*.

De Zuid Haven, on passe à Schmerenburg, ainsi nommé du mot *Schmer*, qui signifie de la graisse. On y voit encore quelques Maisons, bâties autrefois par les Hollandois, qui venoient y faire bouillir leur huile de Poisson. Delà on passe au Havre Anglois, qui a quelques Maisons, adossées à de hautes Montagnes, dont il est fort difficile de descendre lorsqu'on y est une fois monté, si l'on n'a pas pris soin de marquer chaque pas avec de la craie. A l'entrée du Havre, on trouve dans une Vallée, entre les Montagnes, quantité d'eau douce, qui n'est proprement que de l'eau de nége & de pluie, mais qui n'en est pas moins bonne à toute sortes d'usages.

Dans le Havre du Nord, *Nord Haven*, on voit une fort grande Montagne, dont le sommet forme une plaine unie, & qu'on nomme *Vogelsang*, le chant des Oiseaux, parcequ'elle sert de retraite à tant d'Oiseaux, que leur ramage ne permet point de s'entendre.

(24) Ces Havres, ou ces Ports, sont ceux des différentes Nations qui vont annuellement à la pêche de la Baleine; delà vient que les noms sont en différentes Langues. Mais l'Auteur ne marque nulle part les Latitudes.

Le Rehenfeld est une terre basse, ainsi nommée, des Bêtes fauves qu'on y trouve ordinairement en grand nombre. Ce n'est qu'une carriere d'ardoises, dont les tranchans en rendent l'accès fort difficile : elle est couverte de mousse; & l'on découvre, au-dessus, une colline qui paroît de feu. Les Montagnes, qui sont derriere le Rehenfeld, ne sont pas pointues, comme la plûpart des autres, & sont situées en droite ligne. Une Baie, qui s'étend ici dans les Terres, a pris de sa forme le nom de *Half-moon Bay*, Baie de la Demie-Lune : elle est terminée par une Montagne, pleine de fentes & de crevasses, dont le sommet ne laisse pas d'être fort uni.

On arrive ensuite à la Baie d'Amour, *Liefde Bay*, où deux Montagnes, qui se joignent, répondent parfaitement à l'idée du nom de *Spitzberg* (25). Plus loin, on trouve un Païs bas, derriere le Havre des Moules, *Muscle Harbour*; & l'herbe y est si haute, qu'elle passe la cheville du pié. Ce Païs est suivi du *Waeihgatt* (26), ou Détroit d'*Hindelopen*, ainsi nommé du mot *Waeihen*, qui signifie venter, parceque le vent du Sud y souffle impétueusement. La Côte du Havre des Ours, *Bear Haven*, est toute composée de pierres rouges. Derriere le Waeihgatt est la Terre de Sud-Ouest, *South-West-land*, Païs bas, dont les collines forment une vue assez agréable. On trouve ensuite sept Iles. Il n'y a point de Vaisseaux qui osent aller plus loin; & souvent même les glaces, amenées par des vents & des Courans fort impétueux, ne permettent point d'avancer tant vers l'Est.

On prétend que c'est aux mois d'Avril & de Mai, que le froid du Spitzberd est le plus rude. Cependant dès le troisieme jour de Mai, le Soleil ne s'y couche plus. Martens, qui s'y trouva, par les soixante-onze degrés, aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, rend témoignage que pendant le premier de ces trois mois le Soleil avoit encore si peu de force, & le froid étoit si piquant, qu'on ne pouvoit s'exposer à l'air sans se sentir tomber des larmes des yeux. Mais que dans les deux mois suivans, surtout en Juillet, la chaleur étoit si vive, que le godron des jointures du Vaisseau se fondoit, du côté qui étoit à l'abri du vent. Il ajoute que l'Hiver du Païs est plus ou moins rude, comme dans les autres climats, & que le froid y dépend beaucoup de la qualité des vents. Ceux de Nord & d'Est causent un froid si excessif, qu'à peine est-il supportable; & ceux d'Ouest & de Sud produisent beaucoup de nége, & quelquefois de la pluie; ce qui rend le tems plus moderé. Les autres, quelque nom que les gens de Mer leur donnent, varient eux-mêmes suivant la force des nues. Quelquefois le vent sera Sud, ou Sud-Ouest dans un lieu, tandis qu'à peu de distance il est tout-à-fait opposé. L'expérience apprend aux Harponneurs que les années, où les brouillards ont été moins fréquens, sont les plus favorables pour la pêche des Baleines. On n'a pû savoir, au Spitzberg, si les Marées du Printems se reglent, suivant les Nouvelles & les Pleines Lunes.

Ce fut le 2 d'Août, en faisant route vers sa Patrie, que Martens vit coucher le Soleil pour la premiere fois. Ses observations sur les petites ai-

(25) On a déja remarqué que ce mot signifie Montagne aigüe.

(26) Il ne faut pas confondre ce nom avec celui du Détroit de Weigats.

Histoire Naturelle de l'Amerique Septent.

le Spitzberg

guilles de glace, sur les Parhelies, & sur les autres phénomenes du Spitzberg, different peu de celles des Voïageurs au Nord-Ouest; mais il en fit de plus particulieres sur la formation & la figure des floccons de nége. Au Spitzberg, lorsque le froid augmente, il monte des vapeurs de la Mer, comme des autres eaux, & ces vapeurs, se convertissant en pluie & en nége, se fondent comme un brouillard. Mais lorsqu'on les voit monter, en pleine lumiere du Soleil, sans qu'elles soient chassées par le vent, ou par quelque autre cause, c'est un signe que le tems va s'adoucir: & si l'air en est trop chargé, il se leve un vent qui les écarte, mais qui ne les empêche point de se soutenir long-tems. Elles s'attachent aux habits & aux cheveux, comme une espece de sueur. C'est de ces vapeurs que se forme la nége. On voit d'abord une très petite goutte, que Martens ne représente pas plus grosse qu'un grain de sable, & qui paroissant croître par le brouillard, prend une figure platte & exagone, aussi claire, aussi transparente que le verre. D'autres gouttes s'attachant aux six coins de l'exagone, le partage de la figure augmente par le froid: elle prend six branches, qui représentent les raions d'une étoile, & qui n'étant point encore tout-à-fait gelées, ressemblent assez à de la Fougere. Enfin l'augmentation de la gelée lui fait prendre la figure d'une véritable Etoile. Ainsi se forment, suivant Martens, ces Etoiles de nége, qu'on voit dans le plus grand froid, & qui perdent à la fin toutes leurs branches.

A l'égard de cette variété de figure, qu'on remarque dans les floccons de nége de Spitzberg, il observa 1. que dans un froid moderé, & d'un tems pluvieux, la nége tombe en forme de petites roses, d'aiguilles, & de petits grains de blé; 2. que lorsque le tems s'adoucit, elle tombe en forme d'Etoiles, avec des branches qui ressemblent aux feuilles de Fougere; 3. que s'il n'y a que du brouillard & beaucoup de nége, les floccons sont informes, en masses, ou en larmes; 4. que s'il fait un froid excessif, avec un grand vent; ils représentent des étoiles & des croix; que s'il fait très froid, sans aucun vent, ils ont la forme d'étoiles & tombent en pelotons, parceque rien n'a pû séparer les uns des autres. Enfin l'Observateur remarqua que d'un vent de Nord-Ouest, ou lorsque le Ciel étoit tout-à-fait couvert de nuages, & qu'en même-tems le vent étoit fort impétueux, il tomboit des grains de grêle d'une forme ronde & oblongue, couverts de pointes ou de piquans.

Il distingue plusieurs autres sortes de nége étoilée; les unes qui ont plus de branches, & d'autres qui ont la forme d'un cœur: mais ces différentes figures sont formées de la même maniere, par les vents d'Est & de Nord. Ceux d'Ouest & de Sud forment les aiguilles de nége. Si la nége n'est pas dispersée par le vent, elle tombe en pelotons; mais s'il la disperse, tous les floccons ne représentent que des étoiles ou des aiguilles, séparées les unes des autres, comme on voit voltiger, au Soleil, les atomes de poussiere. Au reste, Martens assure qu'en Europe, comme au Spitzberg, on voit différentes figures de floccons, lorsqu'il nége d'un vent de Nord.

Plantes du Spitzberg.

Il doit paroître assez surprenant qu'un terrein, tel qu'on représente celui du Spitzberg, porte quantité de belles Plantes, que la nature y conduit

duit presque tout-d'un coup à leur perfection. A peine y voit-on quelque verdure au mois de Juin; & dans le cours de Juillet la plûpart des herbes y sont en fleur : il s'en trouve même, dont la semence a déja toute sa maturité.

Martens donne la description d'une Plante, à laquelle il n'a rien vu, dit-il, qui ait quelque rapport. Il en vante la beauté : ses feuilles sont épaisses, pleines de piquans, & d'un verd obscur, comme celles de l'Aloës. Sa tige est brune, longue d'un demi doigt, & garnie de petits boutons de fleurs, couleur de chair, entassés les uns sur les autres en forme de grappe. Cette Plante jette quelquefois deux tiges, l'une plus grande que l'autre, mais chargées toutes deux d'une grappe de fleurs. Sa racine est composée de plusieurs petites fibres. Elle croît dans les eaux courantes; & son nom, dans Martens, est la Plante aux feuilles d'Aloës.

Il trouva dans la Baie des Danois, le 18 de Juillet, une Plante qu'il nomma la petite Joubarbe à boutons écaillés. Ses feuilles sont dentelées, & ressemblent fort à celles de la Marguerite, excepté qu'elles sont plus humides & plus épaisses : elles croissent autour de la racine. Il s'éleve entr'elles une petite tige, de la longueur du petit doigt, ronde, velue, & sans aucune feuille, si ce n'est à l'endroit où se séparant en deux, elle en produit une petite. Les fleurs croissent en boutons écaillés, comme celles du Stoechas, sont de couleur brune, & composées de cinq feuilles pointues. Elles ont, dans le cœur, cinq petits grains, qui sont la semence, mais qui n'étoient pas encore murs. La racine est un peu épaisse, droite, & garnie de fibres assez fortes.

Martens trouva, dans la même Baie, quatre especes de Renoncules, dont il décrit fort au long les différences. Les feuilles de l'une sont aussi piquantes à langue que celles de la Persicaire.

Le Cochlearia du Spitzberg, si salutaire aux Equipages des Vaisseaux, differe du nôtre par la figure, quoiqu'il ait les mêmes vertus : sa Plante pousse, d'une seule racine, quantité de feuilles, qui rampent autour de la racine. La tige est beaucoup moins haute que dans notre climat, sort du milieu des feuilles, en pousse aussi quelques-unes au-dessous des rejettons. Les fleurs sont composées de quatre feuilles blanches : il en croît plusieurs sur une seule tige, les unes au-dessus des autres; & lorsqu'il s'en flétrit une, il en renaît une autre à sa place. La graine est enfermée dans une longue gousse. La racine est blanche, un peu épaisse, droite, fibreuse par le bas. Cette Plante croît en abondance, sur les parties des Rochers qui sont le moins exposées aux Vents d'Est & de Nord. Elle est dans sa perfection au mois de Juillet. Mais ses feuilles sont moins âcres que dans notre climat. La plûpart de ceux, qui sont atteints du scorbut, les mangent en salade; & les Hollandois, avec du beurre étendu sur une tranche de pain.

Dès le 26 Juin, on trouve, parmi la mousse, quantité d'une espece d'herbes aux Perles, mais dont les feuilles sont rudes, velues, moins épaisses & moins pleines de suc qu'elles ne sont ordinairement dans notre climat. Les Allemands l'ont nommée *Muur-Pfeffer*, c'est-à-dire Poivre de

muraille. La fleur, avant qu'elle soit tout-à-fait formée, ressemble à celle de l'Esula, mais en s'épanouissant elle devient de couleur pourprine; & le nombre des feuilles varie, depuis cinq jusqu'à neuf. La racine est fort petite. Martens ne vit point la graine de cette Plante.

Il donne le nom de petite Bistorte à une Plante moins commune, dont les feuilles n'ont que la largeur de l'ongle, & croissent une à une sur la tige, excepté la plus basse, qui est jointe à une autre. Les plus proches de la fleur sont les plus petites. Elles ont, en dedans, assez près du bord, plusieurs petits nœuds ou taches, qui correspondent à la pointe de la feuille, où aboutissent toutes les côtes. Elles ont aussi quelques plis vers les bords. Quelquefois cette Plante ne pousse qu'une tige; quelquefois elle en pousse deux: mais la seconde est toujours plus basse que l'autre. La fleur est en pointe, composée de plusieurs petites, couleur de chair, & jointes les unes contre les autres. Au 18 de Juillet, la graine n'étoit pas encore mûre. La racine est tortueuse, de la grosseur du petit doigt, brune en dehors, de couleur de chair en dedans: elle a de fort petites fibres, & son goût est astringent.

La Baie du Sud offre une espece de Piloselle, dont les feuilles, comme celles de cette Plante, sont de deux en deux, un peu en pointe, & rudes: le bas de la tige est rond; & du bout, sort une fleur blanche, dont Martens oublia de compter les feuilles. La racine est ronde & mince, avec de petites fibres. On la prendroit pour une espece d'Alsine, rude & velue: mais les feuilles n'en sont point fendues.

On trouve, dans la même Baie, une Plante qui ressemble à la Pervenche, mais dont les feuilles sont un peu plus rondes, & les plus grandes, plissées en dehors. Elles croissent deux à deux, sur des tiges rampantes, qui ont quelques nœuds, & qui sont un peu ligneuses La fleur a d'abord l'apparence d'une feuille, qui ne fait que sortir: mais on la reconnoît, lorsqu'elle est sortie d'entre les feuilles. Martens ne la vit point assez évanouie, pour en vérifier la couleur. La racine est longue, mince, ronde, ligneuse & pleine de nœuds, un peu fibreuse à l'extrémité.

Le même Canton produit une autre Plante, dont les feuilles & la fleur ressemblent à celles du Fraisier. Sur les tiges, qui sont rondes & velues, on voit deux feuilles vis-à-vis l'une de l'autre, qui different en figure & en grandeur; l'une, semblable à une main, l'autre à un doigt. La fleur est jaune, & ses feuilles rondes; la racine, ligneuse, un peu épaisse avec quelques fibres, un peu écaillée par le haut, seche & astringente comme la Tormentille.

C'est aussi dans la Baie du Sud qu'on trouve une espece de *Fucus*, que Martens nomma *Plante de roche*. Sa singularité demande une longue description. La tige est large & platte, comme une feuille: il en sort néanmoins plusieurs feuilles, toutes aussi larges que la tige même, & qui font comme autant de nouvelles branches, au bout desquelles il sort de petites feuilles, longues & étroites. Les unes en ont cinq, les autres sept. Ces petites feuilles sont de couleur jaune, comme toute la Plante, aussi transparentes que la colle forte. Peut-être sont-elles les fleurs de cette Plante. Proche des mêmes feuilles il en croît d'autres, qui sont oblongues & creuses, & qui paroissent autant de petites vessies enflées, autour desquelles il

y en a plusieurs autres, plus petites, & fort près les unes des autres. Ces petites vessies ne contiennent que du vent, & font même un petit éclat lorsqu'elles sont pressées. Martens ne put remarquer si elles contenoient quelque graine. L'opinion des Matelots est que la graine de cette Plante produit les petits limas de Mer; & dans cette supposition, que Martens ne put approfondir, on pourroit comparer les petites vessies à celles où les chenilles s'engendrent sur les feuilles de nos arbres. La racine de cette Plante sort des rochers: elle a quelques fibres; & quoiqu'ordinairement platte, comme la tige, elle est quelquefois ronde. Lorsque la Plante est séche, elle paroît brune ou noirâtre; & pendant le souffle des vents de Sud ou d'Ouest, elle redevient humide & jaune: mais dans les vents d'Est ou de Nord, elle est toujours roide & séche.

La figure des feuilles est celle d'une langue; elles sont frisées aux deux côtés, mais l'extrémité en est toute unie. Au milieu, on distingue deux côtes noires, qui aboutissent à la tige; & plusieurs taches noires en dehors, le long des côtes. Depuis le milieu jusqu'à la tige, la feuille est fort lisse: elle a deux raies blanches, qui vont depuis la tige jusqu'au milieu, & qui s'éloignant en cercle font à-peu-près un ovale, auquel il ne manqueroit rien si elles étoient tout-à-fait jointes par les bouts. Chaque feuille a plus de six piés de long. La tige, qui est encore plus longue, est plus épaisse vers la racine que vers la feuille, & jette une odeur assez semblable à celle des moules. La racine est fort branchue; & ses rameaux se partagent en plusieurs autres: elle tient fortement aux rochers, sous l'eau, où elle croît même à plusieurs brasses de profondeur.

Avec cette Plante, dont les ancres des Vaisseaux arrachent toujours une grande quantité, on en ramene souvent une autre, qui croît près d'elle, & qui est velue. Sa longueur est d'environ six piés. Elle ressemble à la queue d'un Cheval; mais, en quelques endroits, elle a de petites nodosités, qui la font comparer à des cheveux pleins de lentes, ou à ceux qui se fendent aux extrémités. Toute la Plante est d'une couleur beaucoup plus obscure que l'autre, à laquelle ses racines sont entrelassées. Martens trouva dans les deux (27), quelques vers rouges, semblables à des Chenilles, & qui avoient plusieurs piés.

Il trouva, dans le Havre Anglois, une autre Plante Marine, qu'il nomme *Herbe de Mer*. Elle croît sous l'eau, à huit piés de profondeur. Ses feuilles ont environ deux ou trois pouces de largeur, sont transparentes, & couleur de colle forte. Elles sont unies, sans coches, & sans piquans, & se terminent en pointe émoussée. Ce qu'elles ont de plus singulier est de croître autour de la racine, avec une tige fort courte.

Autant que le climat du Spitzberg est stérile en Plantes, autant paroît-

(27) Dans tous les Traités de Botanique, il n'a rien trouvé, dit-il, qui ait plus de rapport à la premiere, qu'une Plante nommée *Alga marina platyceros porosa*, dans l'*Herbarium* d'Iferdun; mais celle-ci est poreuse & blanche: ni de plus semblable à la seconde, que cette Plante chevelue qu'Antoine Donat nomme, *Muscus argenteus marinus, similis plumæ*; au second Livre de son Traité des Plantes qui croissent autour de Venise; excepté que celle-ci, loin d'être aussi blanche que de l'argent, est au contraire jaune ou brune. La sienne est, dit il, une espece d'Epithyme; d'où il prend droit de la nommer *Soie d'eau*, ou de roche.

il fécond en différentes especes d'Animaux. On les rapporte à trois classes; celle des Oiseaux, celle des Quadrupedes, & celle de ceux qui n'ont point de piés; à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux nageoires qu'ils ont au milieu du corps, & qui leur servent à se traîner sur la glace.

Le seul Oiseau, qui vive toujours sur terre, mais qu'on nomme *Coureur de rivage*, parcequ'il ne s'en écarte jamais, est une espece de Francolin, qui n'est pas plus gros qu'une Alouette. Son bec est étroit, mince, pointu, de couleur brune, & d'un pouce de longueur. Il a la tête ronde, aussi grosse que le cou; les piés divisés en quatre ongles, trois par devant, un seul par derriere; les jambes courtes. Quoique sa couleur soit celle de l'Alouette, la réverbération du Soleil y répand une variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou des Canards. Il se nourrit de Vers gris, & de Chevrettes (28). Sa chair n'a ni le goût, ni l'odeur du Poisson.

L'*Oiseau de nége*, ainsi nommé parcequ'on ne le voit jamais que sur la nége glacée, n'est pas plus gros qu'un Moineau, & ressemble à la Linotte par la figure, le bec & la couleur. Il a le bec court & pointu, & la tête aussi grosse que le cou. Ses jambes sont celles d'une Linotte; mais ses piés sont divisés par devant en trois doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & un par derriere, un peu plus court, garni de même d'un ongle, long & courbé. Depuis la tête jusqu'à la queue, il est d'une extrême blancheur sous le ventre. Les plumes du dos & des aîles sont grises. Ces Oiseaux, qui sont en fort grand nombre, viennent familierement sur les Vaisseaux, & se laissent prendre à la main. Cependant il y a beaucoup d'apparence que c'est la faim qui les rend si privés; car ceux à qui l'on jètte quelque nourriture disparoissent après s'être rassasiés, ou n'ont plus la même facilité à se laisser prendre. On a tenté d'en nourrir en cage, parceque leur chair est d'assez bon goût; mais ils y meurent bientôt.

L'*Oiseau de glace*, qui tire aussi son nom du séjour continuel qu'il fait sur la glace, a le plumage d'une beauté presqu'éblouissante au Soleil. Il est de la grosseur d'un Pigeon médiocre. Quoiqu'il se laisse approcher, il n'en est pas moins difficile à prendre. Martens n'en vit qu'un; & n'aïant pas voulu le tuer d'un coup de fusil, par respect pour sa beauté, il eut le chagrin de le voir disparoître, sans l'avoir pû dessiner.

Entre une infinité d'Oiseaux de Mer, dont les Côtes du Spitzberg sont peuplées, les uns ont le bec mince & pointu, & les autres l'ont épais & large. Dans cette derniere classe, quelques-uns l'ont partagé. On ne remarque pas moins de différence dans le derriere de leurs pattes. Les uns, tels que le Canard de Montagne, le *Kirmeu*, & le *Malemuck*, s'appuient à terre sur une espece de talons; les autres se tiennent debout sur leurs ergots, tels que le Bourguemètre, le *Ratsher* (29), le *Strundjager* (30), le *Kutyeghef*, le Perroquet (31), le *Lumb* ou *Ioom*, le Pigeon du Païs, & le Rotgans (32). Leur plume ne se mouille point. La plûpart sont des Oiseaux de proie. Ils ont aussi un vol différent; celui qu'on nomme Pigeon, vole

(28) Ou *Ecrevettes*.
(29) C'est à-dire, le Conseiller.
(30) Le Chasse merde.
(31) Ou ce qu'on nomme ainsi.
(32) L'Oie rouge.

comme la Perdrix; le Lumb & le Rorgans, comme l'Hirondelle; le Malemuck, le Ratsber & le Strundjager, comme la Mouete; & le Bourguemêtre, comme la Cicogne. Les Oiseaux de proie sont le Bourguemêtre, le Ratsberg, le Strundjager, le Kutyeghef & le Malemuck.

La chair de tous ces Oiseaux se ressemble peu. Celle des Oiseaux de proie est la moins bonne: on n'en pourroit pas même goûter sans soulevement de cœur, si l'on ne prenoit soin de les tenir, pendant quelque tems, suspendus à l'air, la tête en bas, pour leur faire sortir du corps l'huile ou la graisse de Baleine dont ils sont ordinairement remplis, & qu'ils avalent en suivant ces Animaux. Les Pigeons, les Perroquets & les Oies rouges sont les plus charnus. Tous ces Oiseaux, à l'exception du Kirmeu, du Strundjager & du Canard de Montagne, font leurs nids sur de hauts rochers, pour se garantir des Ours & des Renards; mais les uns se nichent plus haut que les autres. Ils y sont en si grand nombre, surtout vers la fin de Juin, où leurs Petits sont éclos, que lorsqu'ils se mettent à voler, ils obscurcissent l'air, & que leur bruit cause une véritable surdité. Les Kirmeus, les Canards de Montagne & les Strundjagers font leurs nids dans de petites Iles fort basses, dont les Renards ne peuvent approcher; mais elles ne les mettent point en sureté contre les Ours, qui nagent facilement d'une Ile à l'autre. Le nid des Canards de Montagnes est fait de mousse, & de leurs propres plumes, qu'ils s'arrachent de dessous le ventre; les Kirmeus & les Rotgans pondent leurs œufs sur la mousse. On nous donne la description de quelques-uns de ces Oiseaux.

Description de quelques Oiseaux.

Le Ratsber.

Le Ratsber, ou le Conseiller, nom par lequel on a voulu exprimer son air grave & majestueux, a le bec aigu, étroit & mince, & n'a que trois ongles, qui sont joints ensemble par une peau noire; il n'en a point au derriere du pié. Ses jambes sont noires, & ses yeux de la même couleur; mais, dans tout le reste du corps, sa blancheur surpasse celle de la nége. Sa queue, qui est longue & large, forme un très bel éventail. Enfin la juste proportion de toutes ses parties, & le contraste d'un plumage fort blanc avec la noirceur de son bec, de ses yeux & de ses pattes, en font un Oiseau charmant. Il n'aime pas l'eau, quoiqu'il se nourrisse de Poisson; & sa retraite ordinaire, après s'être rassasié de sa pêche, est dans des lieux secs. Quelquefois il se repaît aussi de fiente de Vaches marines, sur lesquelles on le voit même perché, lorsqu'elles sont sur le sable. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls; mais la vue de quelque proie les attire en trouppes.

Le Pigeon Plongeur.

Le Pigeon du Spitzberg, qu'on nomme aussi *Pigeon-plongeur*, est d'une beauté rare. Sa grosseur est celle d'un Canard. Il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pattes sont courtes & rouges; sa queue assez courte. On en voit de tout-à-fait noirs, de marquetés, & de blancs au milieu du corps; mais, sous les aîles, ils sont tous d'une extrême blancheur. Leur cri, qui est celui d'un jeune Pigeon, leur a fait donner ce nom par les Matelots; & c'est la seule ressemblance qu'ils aient avec le Pigeon d'Europe. Ils volent fort bas sur la Mer, ordinairement deux ensemble, & se tiennent longtems sous l'eau; d'où leur vient le nom de Plongeur. Leur chair est de fort bon goût, lorsqu'on prend soin d'en

ôter la graiſſe. Ils ſe nourriſſent de Chevrettes & de Langouſtins.

LE SPITZBERG

Le Lumb.

Le Lumb du Spitzberg reſſemble au Pigeon-Plongeur par le bec; mais il a les piés & les ongles noirs, les pattes courtes & de la même couleur. Il eſt auſſi preſqûe noir ſur le dos, tandis que, ſous le ventre, ſa blancheur eſt admirable. Il a la queue courte, un cri déſagréable, qui approche de celui du Corbeau, & tant de paſſion pour ſes Petits, qu'il ſe laiſſe plutôt mettre en pieces, que de les abandonner. Il les couvre de ſes aîles en nageant. Leur retraite, après avoir trouvé leur proie, eſt ſur les Montagnes, où ils ſe raſſemblent en trouppes.

Le Kutyeghef.

Le nom du Kutyeghef exprime ſon cri. C'eſt un fort bel Oiſeau, qui a le bec un peu courbé, avec une petite boſſe au-deſſous, & ſes yeux ſont noirs, mais entourés d'un beau cercle rouge. Il n'a que trois ongles, qui tiennent à une peau noire. Ses jambes ſont de la même couleur; ſa queue longue & large, en éventail, & blanche, comme ſon ventre; ſon dos & ſes aîles, de couleur griſe. Il ſe nourrit de la graiſſe ou de l'huile, que les Baleines laiſſent ſur leurs traces. On remarque deux particularités de cet Oiſeau; l'une, qu'il nage toujours la tête haute, & contre le vent, quelque fort qu'il ſoit; l'autre, que ſa fiente a quelque propriété ſinguliere, qui attire un autre Oiſeau, à qui ſon goût pour cet excrément a fait donner le nom de *Strund-jager* : il ne ceſſe point de ſuivre le Kutyeghef, juſqu'à ce qu'il lui ait vû rendre ce qu'il avalle fort avidement.

Le Bourguemêtre

L'Oiſeau qu'on nomme le Bourguemêtre, parcequ'il eſt le plus gros du Spitzberg, a le bec crochu, de couleur jaune, étroit, mais épais, & fort boſſu dans ſa partie inférieure. Il a les naſeaux extrêmement fendus, un cercle rouge autour des yeux, trois ongles gris, les jambes de même couleur, moins longues, mais auſſi groſſes que celles de la Cicogne, la queue large & blanche, en forme d'éventail, les aîles & tous le dos de couleur pâle, & le reſte du corps blanc. On ne marque point exactement ſa groſſeur; mais on fait juger de ſa force, en ajoutant qu'après la pêche des Baleines, & lorſqu'il les voit mettre en pieces, il vient enlever de gros morceaux de leur graiſſe. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, où les balles de fuſil ne peuvent atteindre. Il a le vol de la Cicogne, & ſon cri tire ſur celui du Corbeau. Les Malemuks, autres Oiſeaux de Mer, ont tant de reſpect pour le Bourguemêtre, que lorſqu'ils le voient approcher d'eux, ils ſe couchent devant lui & ſe laiſſent mordre. On doute néanmoins qu'il puiſſe leur faire grand mal, parcequ'ils ont la peau fort dure; ſans quoi, dit Martens, ils ſe défendroient ſans doute, ou s'envoleroient; au lieu que malgré les mauvais traitemens du Bourguemêtre, ils ne quittent la place que lorſqu'il s'eſt éloigné.

Le Rotgans.

Le Rotgans, ou l'Oie rouge, a le bec crochu, court, épais & noir, trois doigts aux pattes, & trois ongles de même couleur, liés par une peau qui n'eſt pas plus blanche. On ignore ce qui lui a fait donner ce nom, tandis qu'au lieu d'être rouge, il eſt preſque noir par tout le corps, à l'exception du ventre, qu'il a d'une grande blancheur. Sa forme n'eſt pas nonplus celle de l'Oie, & il vole de même. Son plumage n'eſt qu'un poil, qui ne ſe mouille pas plus que celui du Cygne. Sa queue eſt courte, & c'eſt la ſeule reſſemblance qu'il ait avec l'Oie, ſi l'on ne veut lui en trouver une

autre par le cri. Sa chair est de bon goût; mais avant que de la rôtir, il faut la faire bouillir à l'eau.

Le Strund-Jager.

On a déja rapporté l'étrange inclination du *Strund-jager*, à laquelle il doit son nom. Cet Oiseau, qui est de la grosseur d'une Mouette, a le bec un peu émoussé, crochu, épais, & de couleur noire. Il n'a que trois griffes, liées par une peau. Ses jambes sont courtes. Sa queue forme un éventail, mais comme divisé par une plume, qui avance beaucoup plus que les autres. Il a le dessus de la tête noir, & les yeux de même couleur, un cercle jaunâtre autour du cou, les aîles & le dos de couleur brune, & le ventre blanc. Le Kutyeghef, qu'il suit constamment n'en paroît pas effraïé. Ils volent tous deux fort rapidement; & lorsque le Strund-Jager desire la fiente de l'autre, il le presse plus vivement, jusqu'à le faire crier de peur; & c'est alors que le Kutyeghef lui lâche sa nourriture. On voit rarement deux ou trois Strund-Jagers ensemble; leur cri exprime ces Lettres I IA; & lorsqu'ils sont à quelque distance, il en résulte le nom de *Iohan*.

Le Perroquet-Plongeur.

De tous les Oiseaux qui n'ont pas le pié divisé & qui ont trois ongles, on n'en connoît point qui ait le bec aussi singulier que le Perroquet Plongeur. Il l'a fort large, rempli de petites raies de diverses couleurs, pointu par dessus & par dessous, mais la pointe de dessus un peu courbée, & celle de dessous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large, & presque la même longueur. Au-dessus & au-dessous, quatre entailles, qui se joignent ensemble, représentent de chaque côté la forme d'une demi-Lune; & les entre-deux forment la même figure. Le plus haut de ces intervalles est noir, quelquefois bleu, aussi large que les trois autres; mais il a de plus, au-dessous, & de chaque côté, un trou oblong: ces deux trous sont sans doute les naseaux. L'entre-deux, dans la partie inférieure correspondante, est un peu plus large. L'endroit de la partie supérieure, qui tire vers l'œil, offre un morceau de cartilage, long, blanchâtre, & rempli de trous. On voit, au-dessus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, une espece de nerf, qui s'étend aussi à la partie inférieure, & qui sert à ouvrir & fermer le bec. Martens s'étonne, après cette Description, qu'on y ait pû trouver le moindre fondement à nommer l'Oiseau, Perroquet du Spitzberg. Il n'y en a pas plus, dit-il, dans le reste de sa figure. Ses piés, ou ses pattes, ont trois doigts, liés par une peau rouge, armés chacun d'un ongle fort court, mais très fort. Ses jambes sont assez courtes, & de couleur rouge. Il marche, comme l'Oie, en tournant de côté & d'autre. Un cercle rouge, qui entoure ses yeux, est surmonté d'une petite corne fort droite; & le dessous de l'œil a sa corne aussi. Sa queue est courte; le dessus de sa tête, noir, & le reste, au-dessous des yeux, d'un beau blanc. Le cou est entouré d'un cercle noir. Le dos & le dehors des aîles sont de la même couleur, mais le ventre est blanc. Enfin les aîles sont fort pointues. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls, & jamais plus de deux ensemble. Ils se tiennent longtems sous l'eau, & se nourrissent, comme la plûpart des autres, de Chevrettes, de Langoustins, de Vers & d'Araignées de Mer. Leur chair est d'un fort bon goût.

Le Kirmeu.

Le Kirmeu, ainsi nommé de son cri, est un Oiseau qu'on croiroit fort gros, surtout lorsqu'il cesse de voler, parcequ'il a les aîles & la queue

d'une longueur extraordinaire; mais après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus de chair qu'au Moineau. Son bec est mince, fort pointu, & de la rougeur du sang. Ses griffes & la peau de ses piés ne sont pas d'un rouge moins vif; mais les ongles sont noirs. Ses jambes sont rouges & courtes. Le dessus de sa tête est noir, en forme de petit capuchon, tandis que les côtés sont d'une blancheur de nége, & le reste du corps d'une couleur argentée, ou d'un blanc qui tire sur le gris. Le dessous des aîles & de la queue est tout-à-fait blanc, & les plumes des aîles sont noires d'un côté. Cette variété de couleurs, dans toutes les parties du corps, rend le Kirmeu un fort agréable Oiseau. Ses plumes sont aussi déliées que des cheveux. Ces Oiseaux volent ordinairement seuls, quoiqu'ils se rassemblent en grand nombre dans les lieux où ils font leurs nids de mousse. On a peine à distinguer leurs œufs des nids mêmes, parceque les uns & les autres sont d'un blanc sale, mêlé de petites taches noires. Ces œufs, qui sont de la grosseur de ceux de Pigeon, ont le goût des œufs de Vaneaux & sont un bon aliment: le jaune en est rouge, le blanc bleuâtre, & l'une des extrêmités est fort pointue. Le Kirmeu, attaqué dans son nid, vole courageusement vers ceux qui l'insultent, les mord & jette des cris.

Le Malemuck.

Le nom de Malemuck est composé de deux mots Allemands, *Malle* & *Mueke*, dont le premier signifie *fou*, l'autre *Moucheron*, & vient aux Oiseaux, qui le portent, de ce qu'ils se laissent tuer facilement, & de ce qu'ils s'attroupent comme des Moucherons. Ils avallent tant de cette graisse ou de cette huile que la Baleine jette avec son eau, que, leur estomac ne la pouvant plus supporter, ils s'agitent dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé: mais ils ne l'ont pas plutôt rendu, qu'ils s'en remplissent encore, jusqu'à ce qu'ils soient las du mouvement qu'ils se donnent. Lorsqu'une Baleine est blessée par les Harponneurs, ils sont plus avides encore à suivre la trace de son sang. Ils servent ainsi à faire découvrir les Baleines mortes. En un mot, on ne connoît point d'Oiseaux plus voraces. Ils s'entrebattent & se mordent, pour saisir leur proie. Lorsqu'ils sont las ou rassasiés, ils se reposent sur la glace ou sur l'eau. On a parlé de l'instinct, qui leur fait respecter le Bourguemêtre. Leur bec est fort singulier, par ses diverses jointures. Dans la partie supérieure, proche de la tête, il a de petits naseaux de figure oblongue, au-dessous desquels on voit sortir une espece de nouveau bec, crochu & fort pointu. Le dessous du véritable bec est divisé en quatre parties, deux desquelles, se joignant par-dessous, aboutissent en pointe: les deux autres tendent vers le haut; & celles qui vont en pointe se joignent exactement avec le bout supérieur du bec. Les trois ongles & l'ergot du Malemuck sont fort courts, & de couleur grise, comme la peau qui lie les ongles. Il a la queue large, & les aîles fort longues. On remarque beaucoup de variété dans la couleur de ces Oiseaux; les uns sont tous gris; les autres sont gris sur les aîles & sur le dos, blancs sur la tête & sous le ventre. Martens juge que cette différence en est une dans l'espece, quoique d'autres ne l'attribuent qu'à l'âge. Les Malemucks volent à-peu-près comme la Mouette, frisent l'eau, & remuent peu les aîles. La tempête ne les étonne point. Ils n'aiment point à plonger; mais lorsqu'ils veulent se rafraîchir ou se laver, ils se tiennent sur l'eau,

l'eau, une aîle croisée sur l'autre. Avant que de s'élever en l'air, ils font plusieurs tours en rond, comme s'ils vouloient prendre leur essor; & lorsqu'ils sont sur le tillac d'un Vaisseau, ils ne peuvent s'envoler, s'ils ne trouvent quelque pente qui les aide. Ils ont beaucoup de peine à marcher, & ne le font même qu'en chancelant. C'est foiblesse apparemment, plûtôt que pesanteur, car il n'y a point d'Oiseaux qui aient moins de chair: aussi n'ont-ils que la poitrine, qu'on puisse manger, après les avoir suspendus pendant deux ou trois jours, & les avoir fait tremper dans de l'eau douce, pour leur ôter une puanteur qui révolte. Ceux qu'on voit assez communément, dans les autres Mers du Nord, sont différens des Malemucks du Spitzberg.

Le Jean de Gand.

L'Oiseau, qu'on a nommé Jean de Gand, sans que l'origine de ce nom soit connue, est du moins aussi gros qu'une Cigogne, & lui ressemble par la figure. Ses plumes sont blanches & noires. Mais il a les piés fort larges. Il vole seul, & fend l'air presque sans remuer ses aîles. Dès qu'il approche des grandes glaces, il retourne. C'est un Oiseau de proie des plus remarquables, par l'extrême vivacité de sa vûe. Il se jette de fort haut dans les flots, avec une vîtesse qui ne peut être représentée. On attribue, à sa cervelle, des vertus contre plusieurs maladies. Cet Oiseau s'avance jusqu'à la Mer d'Espagne; mais il n'est si commun, nulle part, que dans les parties des Mers du Nord où l'on pêche le Hareng.

Au reste, toutes ces especes d'Oiseaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'Hiver, pendant que le Soleil est sur l'horizon. Dès que le froid augmente & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque espece ensemble, & disparoissent en peu de jours. Martens a peine à s'imaginer comment ceux qui n'aiment pas l'eau, tels que les Francolins, l'Oiseau de nége, l'Oiseau de glace, &c. peuvent faire leur trajet par Mer.

Les Renes, les Renards & les Ours blancs, sont les seuls Animaux à quatre piés du Spitzberg, & ne different point de ceux des autres Païs glacés: mais il n'est pas aisé de deviner quels sont leurs alimens, pendant un Hiver de neuf ou dix mois.

Vaches & Chiens de Mer.

Les Vaches Marines (33) & les Chiens de Mer (34), sont fort remarquables ici par leur grosseur extraordinaire & leur prodigieuse abondance. Quelques Allemans, Pêcheurs de Baleines, ont rapporté que cette pêche leur aïant mal réussi, & se trouvant près d'une Ile, qu'ils virent couverte de Vaches marines, ils résolurent d'en tuer un grand nombre, pour se dédommager du mauvais succès de leur Voïage. Ils y emploïerent toutes sortes d'armes, telles que les Harpons, les Lances & les Fusils: mais à mesure qu'ils tuoient de ces Animaux, il en venoit de nouvelles troupes, avec tant de fureur & d'audace (35), que dans la crainte de ne pou-

(33) Ajoutons que les Anglois leur donnent le nom de Chevaux marins, les Portugais celui de Manates, les François celui de Lamentins, & les Holl. celui de Valdrasses.

(34) On les trouve aussi nommés, Veaux, Loups, & Lions marins, Séals par les Anglois, Rubbes & Morsses par les Allemands.

(35) Ceux qui sont libres, dit Martens, font tous leurs efforts pour délivrer ceux qu'on a pris, & se jettent même sur les Chaloupes, mordant & grinçant des dents;

Histoire Naturelle de l'Amerique Septentr. et Spitzberg

voir leur résister, ils prirent le parti de se faire comme un rempart de ceux qu'ils avoient tués. Ils s'enfermerent dans cette espece de Fort, en y laissant une seule ouverture. D'autres Vaches marines ne cesserent point d'y entrer ; & les Allemans, réunissant tous leurs coups sur les plus hardies, les attaquoient au passage. Ils en tuerent ainsi plusieurs milliers. Les dents de ces Animaux étoient autrefois plus estimées qu'aujourd'hui. Comme c'est l'unique partie qu'on recherche, ceux qui s'attachent à leur faire la guerre leur coupent la tête après les avoir tués, & la portent à bord, où l'on se contente d'en arracher les dents, & le reste du corps est abandonné. On ne peut en enlever la graisse, parcequ'elle est entremêlée, avec la chair, comme celle du Pourceau. Celle des Chiens marins est entre cuir & chair, & l'on en tire une excellente huile.

Leur différence d'entre ceux des autres Mers.

Quoiqu'on ne puisse douter que ces deux especes d'Animaux ne soient celles qu'on a représentées sous les mêmes noms dans d'autres climats, la différence en paroît si grande dans les Descriptions des Voïageurs, qu'à quelque cause qu'elle doive être attribuée, on ne peut se dispenser de la faire sentir. C'est au Lecteur à comparer les deux peintures suivantes avec celles qu'il a déja vûes.

Le Veau, ou Chien marin, dit Martens, & le Cheval marin, sont deux amphibies, qui ont les piés semblables aux pattes d'Oie, & garnis de cinq griffes non divisées, mais jointes ensemble par une peau noire. Le plus commun, dans les Mers glacées, est le Veau marin. Il a la tête semblable à celle d'un Chien, avec les oreilles écourtées. Cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme : les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue & plus décharnée. Au-dessous du museau, ils ont une barbe ; ils ont quelques poils aux naseaux, & quelques-uns au-dessus des yeux, en forme de sourcils, mais rarement plus de quatre. Ils ont l'œil grand, creux, & fort clair. Leur peau est couverte d'un poil court. Ils sont de diverses couleurs, & marquetés comme le Tigre. Les uns sont d'un noir tacheté de blanc, les autres jaunes, quelques-uns gris, & d'autres roux. Leurs dents sont aussi tranchantes, avec plus de force, que celles d'un Chien, & peuvent couper un bâton de la grosseur du bras. Leurs griffes sont noires, longues & pointues; leur queue courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits ont un cri semblable au miaulement des Chats. Quoiqu'ils marchent comme s'ils étoient estropiés des piés de derriere, ils savent grimper sur de hauts glaçons, où ils vont dormir, & où ils se plaisent beaucoup, surtout lorsqu'ils voient luire le Soleil. C'est sur la glace, près du rivage, qu'on les voit en plus grand nombre ; il est quelquefois si grand, qu'on pourroit charger un Vaisseau de leur huile. Mais on a beaucoup de peine à les écorcher ; & dans le tems que les Pêcheurs sont obligés d'en prendre pour leur voïage, ils ne sont pas tous également gras. Les parages, qui sont remplis de Veaux marins, ne valent rien pour la pêche de la Baleine, apparemment parcequ'ils fouragent tout, & qu'ils ne laissent rien aux

avec des mugissemens épouvantables. Ils ne quittent point la partie. Si leur grand nombre oblige une Chaloupe de fuir, ils la poursuivent jusqu'à ce qu'ils la perdent de vûe ; mais ils ne peuvent aller loin, parceque dans leur multitude ils s'embarrassent les uns les autres.

Baleines. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de petits Poissons : cependant la plûpart de ceux qu'on ouvre, n'ont dans le ventre que des Vers longs & blanchâtres, de la grosseur du petit doigt. Peut-être s'y engendrent-ils. Lorsqu'on veut les tuer sur la glace, on commence par jetter de grands cris, qui leur font lever le museau, allonger le cou, & pousser leurs aboiemens. Alors on les attaque avec deux piques, c'est-à-dire que du bois de l'instrument on leur donne, sur le museau, des coups qui les étourdissent : mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils se relevent; & quelques-uns se défendent en mordant, ou courent même vers leurs Ennemis. La plûpart se jettent dans l'eau, & laissent après eux une fiente jaune, fort puante, qu'ils paroissent lancer contre ceux qui les poursuivent : d'ailleurs ils ont naturellement une odeur fort infecte. Pendant qu'on fait la guerre à ceux qui sont encore sur la glace, les autres demeurent à demi-corps hors de l'eau, & semblent considérer ce qui se passe. Lorsqu'ils veulent plonger, ils allongent le cou & levent le museau. Pour sauter de la glace dans l'eau, ils se jettent la tête la premiere. Leurs Petits sont autour d'eux : ceux qu'on prend quelquefois en vie, miaulent comme les Chats, ne veulent prendre aucune nourriture, & se jettent sur un homme qui veut les toucher.

Les plus grands Veaux marins que j'aie vus, continue Martens, avoient huit piés de long : mais leur longueur ordinaire est entre cinq & huit piés. D'un seul des plus grands, nous tirâmes un demi baril de graisse. Elle a trois ou quatre pouces d'épaisseur entre cuir & chair, & se sépare comme l'on tire une peau. La chair est tout-à-fait noire. Ils ont une extrême quantité de sang. Leur foie, leur poumon & leur cœur sont fort gros, & peuvent se manger, mais c'est après les avoir lavés longtems, pour en ôter l'odeur forte, & les avoir fait bouillir avec divers assaisonnemens; ce qui ne les empêche pas même de conserver un goût d'huile, qui souleve l'estomac. Ils ont une prodigieuse quantité de boïaux fort étroits, où l'on ne trouve aucune sorte de graisse. Leur partie génitale est un os dur, de la longueur d'un pan, & couvert de nerfs. Ils n'ont pas tous la prunelle de l'œil d'une même couleur : elle est ou cristalline, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, & plus grosse qu'un pois. Ces Animaux sont si furieux, lorsqu'ils veulent s'accoupler, qu'il est dangereux de s'en approcher sur les glaçons. On s'efforce alors de les tuer sans sortir des chaloupes : mais ils ne meurent pas facilement, quoique mortellement blessés. Ecorchés même, ils vivent encore; & les agitations avec lesquelles ils se roulent dans leur sang, forment un spectacle affreux. Les coups qu'on leur donne sur la tête & le museau ne leur ôtent pas l'envie de mordre; ils saisissent ce qu'on leur presente, avec autant de force que s'ils n'avoient point été blessés. Enfin l'on est obligé de leur enfoncer une demie pique au travers du cœur & du foie, d'où cette nouvelle blessure fait encore sortir beaucoup de sang.

Le Cheval marin, suivant les observations du même Voïageur, ressemble beaucoup au Veau marin; mais il est considérablement plus gros. Sa grosseur commune est celle d'un Bœuf. Sa tête est aussi plus grosse, plus ronde & plus dure. Il a les pattes du Veau marin, c'est-à-dire cinq doigts ou cinq griffes

LE SPITZBERG

à chacune; mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, surtout autour du cou. Les uns l'ont couverte d'un poil, couleur de souris; les autres d'un poil rouge, ou gris; & d'autres en ont fort peu. Ils sont ordinairement pleins de galles & d'écorchures, qu'ils se font vraisemblablement à force de se gratter. Autour des jointures, ils ont la peau fort ridée. Leur machoire supérieure offre deux grandes dents, qui leur descendent au-dessous des babines inférieures, & qui ont, dans quelques-uns, plus de deux piés de long: les jeunes n'ont pas cette espece de défenses; mais elles leur viennent avec l'âge. Quoiqu'il paroisse certain que tous les vieux en sont naturellement munis, il s'en trouve qui n'en ont qu'une seule; & l'on juge qu'ils ont perdu l'autre en vieillissant, ou dans leurs combats. Ces deux dents sont fort blanches, solides & pesantes; mais la racine en est creuse. On en fait des manches de couteaux, des boîtes, & d'autres bijoux, qui ont été longtems plus estimés & plus chers que l'ivoire. Des autres dents, les Habitans de Jutland font des Boutons assez propres, pour leurs habits. Les Chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un Bœuf; & sur les babines, comme au-dessous, plusieurs soies creuses, de la grosseur d'un fêtu de paille. Il n'y a point de Matelots qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe. Au-dessus de la barbe d'enhaut, les Chevaux marins ont deux ouvertures, ou deux naseaux en demi cercle, par lesquelles ils jettent l'eau comme les Baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez, & bordés de sourcils: ils ont la rougeur du sang, & se fixent d'un air affreux sur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles sont un peu plus élevées que leurs yeux, sans en être fort éloignées, & ressemblent à celles des Veaux marins. Leur langue a la grosseur de celle du Bœuf: elle ne fait pas un mauvais aliment, dans sa fraîcheur; mais deux ou trois jours suffisent pour lui faire prendre un goût rance & huileux. Ces Animaux ont le cou d'une épaisseur, qui ne leur permet gueres de tourner la tête; ce qui les obligeant de tourner beaucoup les yeux, leur donne l'air encore plus *torve*; ils ont la queue courte, comme celle du Veau marin.

On a déja remarqué qu'il est très difficile d'enlever leur graisse, parcequ'elle est entremêlée avec la chair, comme celle du Pourceau. Le foie & le cœur se mangent, & font même un fort bon mets pour les Matelots, qui n'en ont pas beaucoup d'autres à choisir. La partie génitale est un os dur, d'environ deux piés de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé vers le milieu; plat vers le ventre, rond dans tour le reste de la longueur, & couvert de nerfs. On juge que les Chevaux marins vivent d'herbe & de poisson; d'herbe, parceque leur fiente ressemble à celle du Cheval terrestre; de poisson, parcequ'en dépeçant une Baleine, on apperçoit ordinairement quelques Chevaux marins qui en tirent sous l'eau differentes pieces. On voit, sur les glaçons du Spitzberg, un grand nombre de ces Animaux qui font retentir l'air de leurs mugissemens. S'ils se jettent dans l'eau; c'est la tête la premiere, comme les Veaux marins. Ils dorment & ronflent, non-seulement sur la glace, mais dans l'eau même, où quelquefois on les croiroit morts. Leur ardeur est surpre-

nante à défendre leur propre vie & celle des Animaux de leur espece. S'ils en voient un blessé, ils vont droit à la Chaloupe, sans s'effraïer des coups & du bruit : les uns plongent, & de leurs défenses ils y font quelquefois de grands trous ; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverser. Dans ces occasions, les Pêcheurs n'ont pas d'autre ressource que la fuite. L'unique méthode, lorsqu'on a lancé le harpon sur un Cheval marin, est de le laisser nager jusqu'à ce qu'il soit affoibli par la perte de son sang : on retire alors la corde qu'on a filée. L'Animal, amené insensiblement près de la Chaloupe, s'agite & fait plusieurs sauts : mais quelques coups de lance l'achevent bientôt. On saisit, pour le darder, le tems où il se précipite d'un glaçon dans la Mer, autant pour dérobber la vue de sa blessure aux autres, que pour lui percer plus facilement la peau, qui est alors plus tendue & plus unie ; au lieu que dans son sommeil, ou son repos, elle est si lâche & si ridée, que le harpon ne fait ordinairement que l'effleurer. Cet instrument doit être du fer le meilleur & le mieux trempé. Les harpons, qui servent à la pêche des Baleines, sont trop foibles pour la peau du Cheval marin. Le fer, comme celui des lances, est d'un pan & demi de longueur, & d'un pouce d'épaisseur.

Baleines. Leurs propriétés & leur Pêche.

En réglant l'ordre par la grosseur des Animaux du Spitzberg, c'étoit à la Baleine qu'on devoit ici le premier rang : mais il a paru plus naturel de commencer par les plus nombreuses especes ; & c'est à Martens qu'on s'attache encore, parcequ'aïant joint, à la qualité de Voïageur & de Naturaliste, celle de Pêcheur, ses observations ont le double mérite d'une sage spéculation & d'une longue expérience.

Il les borne, dit-il, à l'espece de Baleines, auxquelles ce nom convient proprement, à celles qui sont le principal motif des voïages qu'on fait aux Mers glacées, quoique dans plusieurs Relations on trouve d'autres Animaux Marins, confondus sous le même nom.

La Baleine est un Poisson de monstrueuse grandeur, dont la forme générale représente une forme de Cordonnier renversée. Elle n'a que deux nageoires, placées derriere les yeux, & d'une grandeur proportionnée à son corps, couvertes d'une peau épaisse, noire & marbrée de raies blanches. Cette marbrure ressemble aux veines du bois ; & dans ses traits les plus épais comme dans les plus minces, passent d'autres veines, d'un blanc jaunâtre, mélange qui leur donne beaucoup d'agrément. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-dessous de la peau, des os qui ressemblent à une main d'homme ouverte, dont les doigts sont étendus. Les intervalles de ces jointures offrent des nerfs très roides, qui rebondissent, lorsqu'on les jette à terre avec force. On en peut couper des morceaux de la grosseur d'une tête d'homme ; & leur ressort se conserve longtems si vif, qu'ils rejaillissent, non-seulement fort haut comme un Ballon, mais avec la vitesse d'une fleche. La Baleine, n'aïant que deux nageoires, s'en sert comme d'avirons, & nage à-peu-près comme une Chaloupe à deux rames. Sa queue n'est pas élevée, comme dans la plûpart des autres Poissons : elle est couchée horizontalement, comme celle du Dauphin & de quelques autres, & sa largeur est entre trois & quatre brasses. La tête forme le tiers de toute la

masse du corps. Elle est plus grande dans les unes que dans les autres. Le devant des babines, hautes & basses, a des poils assez courts. Ces babines sont d'ailleurs unies, un peu recourbées, à peu-près de la forme d'une *S*, & se terminent sous les yeux, devant les nageoires. Au-dessus de la babine supérieure, il y a des raies noires, & quelques-unes d'un brun obscur, qui sont recourbées, de même. Les deux babines sont fort noires, lisses, rondes, & s'emboîtent l'une dans l'autre. C'est sous la babine supérieure qu'est ce qu'on nomme la côte de Baleine, espece de corne, qui lui tient lieu de dents, de couleur brune, noire, & jaune, avec des raies de diverses couleurs. Il se trouve des Baleines, qui ont les côtes d'un bleu clair; ce qui les fait croire jeunes. Au-devant de la babine inférieure, on remarque une cavité, où la babine supérieure s'emboîte, comme dans un étui. Martens, d'accord avec d'autres Navigateurs de la même expérience, juge que c'est par ce trou que la Baleine prend l'eau qu'elle rejette.

C'est donc sa gueule qui contient la côte; & cette dure substance est garnie par tout de longs poils, assez semblables à du crin de Cheval, qui, pendant des deux côtés, entourent toute la langue. On voit des Baleines qui ont la côte un peu courbée, en forme de cimeterre, & d'autres qui l'ont en demi-lune. La plus petite partie, car c'est collectivement qu'on la nomme côte, est sur le devant de la gueule, & va par derriere sur le gosier. Celle du milieu est la plus grosse & la plus longue; elle a quelquefois la longueur de deux ou trois hommes. D'un côté, la gueule est garnie d'une rangée de deux cens cinquante côtes, & de l'autre, du même nombre; ce qui fait cinq cens côtes, sans en compter de plus petites, qu'on ne tire point, parceque l'endroit où les deux Babines se joignent étant fort étroit, il seroit trop difficile de les en arracher. Chaque rangée de côtes est un peu courbe en dedans, & prend, vers les babines, la figure d'une demie-lune. Elle est large par le haut, dans l'endroit où elle tient à la babine, & garnie partout de nerfs durs & blancs vers la racine, de sorte qu'on peut mettre la main entre deux côtes. Ces nerfs blancs peuvent se manger dans leur fraîcheur; ils ne sont pas coriaces & se rompent facilement; mais en vieillissant, ils prennent une fort mauvaise odeur. Dans les parties les plus larges de la côte, qui sont celles de dessus, vers la racine, il croît d'autres petites côtes, plus ou moins grandes, comme on voit de petits & de grands arbres entremêlés dans une Forêt. La côte, en continuant toujours de donner ce nom à la totalité, est étroite & pointue par le bas: une cavité, qui regne en dehors, lui donne quelque ressemblance avec une gouttiere, & sert à l'enchaffement des côtes particulieres, qui se joignent les unes aux autres, comme les écailles d'une Ecrevisses ou les tuiles d'un toît; ce qui empêche que les babines inférieures n'en soient blessées. On fait divers usages des côtes de Baleine; mais le poil n'étant point emploïé, Martens juge qu'il pourroit être préparé comme le Lin, ou le Chanvre, pour en fabriquer de grosses toiles, des cordages, & d'autres Marchandises de cette nature. Il n'est pas facile de couper les côtes de Baleine, & l'on y emploie divers instrumens de fer.

La partie inférieure de la gueule est ordinairement blanche. La langue est entre les côtes, attachée à la mâchoire d'en bas: elle est blanche,

comme tout ce qui la soutient ; mais bordée de taches noires. Sa substance n'est qu'une graisse molle & spongieuse, qu'on a beaucoup de peine à découper. Cette raison la fait jetter ordinairement dans les flots, quoiqu'on en pût tirer cinq ou six barils d'huile ; & c'est la proie du Poisson à scie, qui la cherche fort avidement.

Le Spitzberg

Sur la tête de la Baleine, devant les yeux & les nâgeoires, s'éleve une sorte de loupe, qui a deux trous, un de chaque côté, & l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en maniere d'*S*. C'est par ces deux ouvertures que l'Animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent, lorsqu'il souffle dans une Cave. La Baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force, que lorsqu'elle est blessée ; & le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une Mer agitée, ou du vent dans une tempête. Immédiatement après la loupe, ou la grosseur, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut ; elle est un peu platte, avec une pente sensible jusqu'à la babine inférieure, à-peu-près comme le toît d'une Maison. Cette babine est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu ; car le devant & le derriere sont un peu plus étroits, suivant la forme de la tête. On a déja dit qu'en général tout le corps de la Baleine ne ressemble pas mal à une Forme de Cordonnier renversée. Les yeux sont entre la grosseur & les nageoires, & ne sont pas plus gros que ceux d'un Bœuf. Ils sont bordés de poils, qui forment une espece de sourcils. La prunelle n'est guere plus grosse qu'un pois ; & le cristallin a la blancheur, la transparence & la clarté du Cristal. Cependant quelques Baleines ont tout le globe des yeux, de couleur jaunâtre. Ils sont placés fort bas, presqu'à l'extrêmité de la babine inférieure.

Les oreilles de la Baleine sont fort avant dans la tête. Aussi n'entendelle point, lorsqu'elle rejette son eau ; & c'est le tems qu'on saisit pour la darder. La partie antérieure du ventre & le dos sont tout-à-fait rouges ; mais le bas du ventre est ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes ils soient de la noirceur du charbon. Au Soleil, la couleur de ces Animaux est fort belle, & les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques-unes sont marbrées sur tout le dos & sur la queue. Martens assure qu'il trouva, sur la queue d'une Baleine, le nombre 1222, aussi nettement tracé que s'il l'eût été par un Peintre. Dans les endroits où elles ont été blessées, il reste toujours une cicatrice blanche. Mais il y a peu d'uniformité dans leur couleur : on en voit de toutes blanches (36), d'à-demi blanches, de jaunes & noires, c'est-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & de toutes noires. Ces dernieres ne sont pas même d'un noir égal : c'est tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une Tanche. Une Baleine, qui se porte bien, n'a pas la peau moins glissante & moins unie que l'Anguille ; cependant on peut se tenir sur son corps, parceque la chair est si molle, qu'elle s'enfonce sous le poids d'un Homme. Celle de la superficie est aussi mince que le Parchemin, & peut être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe, avec une espece

(36) Ellis & d'autres Anglois mettent beaucoup de Baleines blanches dans les Mers du Nord-Ouest.

de fermentation, qui paroît venir plutôt d'une chaleur inteſtine que de celle du Soleil. Les Baleines harponées, qui ſe ſont échauffées à force de nager, jettent une fort mauvaiſe odeur lorſqu'on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau, de la longueur d'un Homme; ce qu'on tente envain lorſqu'elles ſont moins échauffées. A celles qui ſont mortes depuis quelques jours, & qui ont eſſuïé les raïons du Soleil, on enleve aiſément la plus grande partie de la peau; mais, en même-tems, on ſent une horrible puanteur, cauſée par la fermentation de la graiſſe qui s'échappe par les pores. Quelques Femmes du Nord ſe ſervent de cette peau, pour attacher le lin à leurs Quenouilles. En ſechant, la Baleine perd ſes couleurs. Le blanc devient ſale, & le noir, qui ſervoit à le faire éclater, tire ſur le brun. Si l'on étend la peau contre le jour, on en voit le tiſſu, & les petits pores qui ſont le paſſage de la ſueur.

La partie génitale des Baleines eſt un nerf, dont la force & la grandeur ſont proportionnées à celles de l'Animal. Il eſt long de ſept à huit piés, entouré d'une double peau, qui le fait reſſembler à un couteau dans ſa gaine, dont on ne voit qu'une petite partie du manche. La partie de la Femelle ne differe point de celle des Animaux terreſtres à quatre piés. De chaque côté, on diſtingue une mammelle, avec des traïons ſemblables à ceux d'une Vache. Quelques Baleines ont les mammelles toutes blanches; d'autres les ont marquetées de taches noires & bleues. On aſſure que pour s'accoupler, les Baleines ſe tiennent droites, la tête hors de l'eau, & que les Femelles ne portent jamais plus de deux Baleines à la fois; mais on ignore combien dure leur portée.

Les os des Baleines ſont auſſi durs que ceux des Animaux terreſtres à quatre piés, quoiqu'ils ſoient auſſi poreux qu'une éponge, fort creux, & remplis de moelle. L'intérieur ne reſſemble pas mal à des raïons de miel. La babine inférieure eſt ſoutenue par deux os, grands & forts, placés vis-à-vis l'un de l'autre, qui ont enſemble la forme d'une demi Lune; mais chacun à part ne repréſente que le quart d'un cercle: leur longueur eſt d'environ vingt piés. Les Matelots emportent ceux qui ſe trouvent ſecs à leur départ; mais un os, fraîchement tiré d'une Baleine, jette une odeur inſupportable, auſſi longtems qu'il conſerve ſa moelle.

La chair des Baleines eſt groſſiere & coriace. Elle reſſembleroit aſſez à celle du Bœuf, ſi elle n'étoit entremêlée de quantité de nerfs. Bouillie, elle paroît ſeche & maigre, parceque la graiſſe n'eſt qu'entre la chair & la peau. Quelques parties deviennent bleues & vertes, comme le Bœuf ſalé, ſurtout dans les endroits où les muſcles ſe rencontrent; & pour peu qu'on tarde à les apprêter, elles noirciſſent & ſe corrompent. La chair de la queue eſt moins dure & moins ſeche; c'eſt celle que les Matelots mangent, en gros morceaux, qu'ils coupent à l'endroit quarré, & qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graiſſe, dont on tire l'huile, & qui ne ſe trouve, comme aux Veaux marins, qu'entre cuir & chair, a le plus ſouvent ſix pouces d'épaiſſeur ſur le dos & ſous le ventre, quelquefois un pié ſur les nageoires, & juſqu'à deux à la babine inférieure, qui eſt toujours l'endroit le plus gras. Mais il en eſt des Baleines, comme de tous les autres Animaux; les unes ont

ont plus de graisse que d'autres. C'est dans les petits nerfs, qui s'y trouvent mêlés, que l'huile se rassemble. On l'exprime, comme l'eau d'une éponge.

LE SPITZBERG

La queue d'une Baleine lui servant de gouvernail, pour se tourner, & ses nageoires d'avirons, son mouvement ne differe point de celui d'une Barque. Elle nage avec autant de vîtesse qu'un Oiseau vole, en laissant après elle un vaste sillon, comme les Vaisseaux qui sont à la voile. Les Baleines du Cap Nord, auxquelles on donne ce nom parcequ'elles se prennent entre le Spitzberg & la Norwege, ne sont pas si grosses & rendent moins de graisse que celles du Spitzberg. Elles n'en donnent ordinairement que depuis dix jusqu'à trente Barils; au lieu que celles du Spitzberg en rendent jusqu'à quatre-vingt-dix. Il n'est pas rare, au Spitzberg, de prendre des Baleines de cinquante ou soixante piés de long. Martens en prit une de cinquante-trois piés, dont la graisse remplit soixante & dix barils; sa queue avoit trois brasses & demie de largeur. Un autre Allemand tira d'une Baleine morte, que le hazard lui avoit fait rencontrer, cent trente barils de graisse. Ces Animaux ont une mesure de longueur, qu'ils ne passent point; & Martens fait entendre que pour les plus grands, c'est environ soixante piés : mais leur épaisseur n'est pas si bornée; de sorte qu'une Baleine peut être, à la fois, moins longue & plus grosse qu'une autre.

Outre la peau mince & superficielle, il s'en trouve, pardessous, une plus épaisse, qui couvre la graisse & qui est proportionnée à la grosseur de la Baleine. Son épaisseur ordinaire est d'un pouce : elle est de la même couleur que la première, c'est-à-dire, noire, blanche, ou jaune, si la première l'est. Quelque épaisse qu'elle puisse être, elle a si peu de roideur & de dureté, qu'on croiroit pouvoir l'apprêter comme le cuir : mais elle se seche, & se rompt ensuite aisément. A l'égard des intestins, il ne paroît pas qu'on les ait encore étudiés. Ce que j'en puis dire, ajoute Martens, c'est qu'ils sont couleur de chair, remplis de vent & d'une fiente jaune. On croit que la Baleine se nourrit de petits Limas de Mer; mais Martens ne peut se persuader que ces Insectes soient capables de lui donner tant de graisse. Il condamne encore plus ceux qui ne la font vivre que de vent; & la fiente jaune, qui se trouve dans ses intestins, lui paroît une objection sans réplique. D'ailleurs, un Pêcheur célebre l'assura qu'il en avoit pris une aux environs de Hitland, dans laquelle on avoit trouvé près d'un baril de Harengs. Les Baleines étant plus petites, dans cette Mer, que celles du Spitzberg, leur pêche est beaucoup plus dangereuse : elles sont si légeres & si vives, que ne faisant que sauter dans l'eau, & tenant presque toujours la queue au-dessus, on n'ose s'en approcher, pour leur lancer le harpon.

Cependant le courage de cet Animal marin ne répond point à sa force, ni à sa grosseur. Dès qu'il apperçoit un Homme ou une Chaloupe, il se cache sous l'eau, pour prendre la fuite. On ne connoît même aucun exemple d'une Baleine, qui ait fait volontairement du mal aux Hommes, c'est-à-dire, sans y être comme forcée par son propre danger; mais, alors, les Hommes ou les Chaloupes ne lui causent pas plus d'embarras qu'un grain de sable, elle les fait sauter en mille pieces. Toute la force d'une infinité

HISTOIRE NATURELLE DE L'AMERIQUE SEPTENT.

LE SPITZBERG

d'autres Poissons, pris ensemble ou séparément, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une Baleine. Elle fait quelquefois filer des milliers de brasses de corde ; & nageant avec beaucoup plus de vîtesse qu'un Oiseau ne vole, elle étourdit ceux qui la poursuivent. Cependant on a toujours observé qu'elle ne peut nuire aux grands Vaisseaux. Lorsqu'elle leur donne un coup de sa queue, elle se fait plus de mal qu'au Bâtiment.

C'est une expérience constante, qu'au Printems les Baleines du Spitzberg se retirent vers l'Ouest, près du vieux Groenland & de l'Ile Mayen (37), & qu'ensuite elles retournent à l'Est du Spitzberg. Après elles, vient cette autre espece de Monstres marins, que les Allemans nomment *Winnefishen*, Poissons à nageoires, & que leur description fait prendre pour ceux que les François appellent Souffleurs. On cesse alors de voir des Baleines. Elles nagent contre le vent, comme tous les gros Poissons. Leur plus mortel ennemi est le Poisson à Scie (38), nommé plus ordinairement l'Espadon ou l'Epée. Jamais ils ne se rencontrent sans combat, & c'est l'Espadon qui est toujours l'agresseur. Quelquefois deux de ces Animaux se joignent contre une Baleine. Comme elle n'a, pour arme offensive & défensive, que sa queue, elle plonge la tête ; & lorsqu'elle peut frapper son Ennemi, elle l'assomme du coup : mais il est fort adroit à l'esquiver, & fondant sur elle, il lui enfonce son arme dans le dos. Souvent il ne la perce point jusqu'au fond du lard, & la blessure est legere. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper, elle plonge ; mais il la poursuit dans l'eau, & l'oblige de reparoître. Alors le combat recommence, & dure jusqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, & nage mieux que lui à fleur d'eau. Les Baleines, qui ont été tuées par des Espadons, sentent si mauvais, que l'odeur s'en répand fort loin.

(37) L'Auteur du Supplément aux Voïages de Martens & de Wood observe que plusieurs confondent cette Ile avec celle de Cherry, & la prennent pour la même ; à quoi, dit-il, il n'y a nulle apparence, car la pointe la plus Septentrionale de l'une est à soixante-onze degrés vingt-trois minutes, & l'autre à soixante-quatorze degrés cinquante-cinq minutes. D'ailleurs l'Ile de Cherry est ronde & n'est pas fréquentée par des Baleines : celle de Mayen est en longueur, du Sud-Ouest au Nord-Est ; & Berenberg, ou la Montagne des Ours, si haute qu'on peut la découvrir de trente milles en Mer, contient tout l'espace qui est entre les deux Côtes, orientale & occidentale. Il n'y a que du côté du Nord, un petit espace plus uni, qui va jusqu'à la Mer. Le même Auteur donne tous les gisemens des Côtes de l'Ile Mayen. Recueil des Voïages au Nord, Tom. II, pp. 274 & 277. On y trouve tant de glaces, au Printems, qu'il est impossible d'approcher de la partie Septentrionale à plus de dix milles. Aussi la pêche ne s'y faisoit-elle autrefois que sur la Côte occidentale, où les Navires portoient directement. Mais les Baleines ont quitté ces parages, & se sont retirées plus loin au Nord.

(38) Martens voudroit, dit-il, qu'on le nommât Poisson à peigne, parceque les dents de l'espece d'épée, qui lui sort de la tête, ressemblent plus aux dents d'un Peigne qu'à celles d'une scie. Donnons sa Description d'après le P. de Charlevoix, qui l'avoit vû combattre. Il est de la grosseur d'une Vache, long de sept ou huit piés, & son corps va toujours en rétrécissant vers la queue : son arme est longue de trois piés & large de quatre doigts. Elle est posée sur son nez, & de chaque côté elle a une suite de dents, longues d'un pouce ; rangées entr'elles dans une distance égale. Ce Poisson se met à toutes sauces, & c'est un excellent manger. Sa tête est plus délicate que celle du Veau, plus grosse & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros. *Journal Historique d'un Voïage en Amérique*. p. 54.

Pêche Allemande de la Baleine.

Quoique pour la Pêche Françoise de la Baleine, nous aïons renvoïé le Lecteur à nos Relations, qui sont entre les mains de tout le monde, on ne se plaindra point de nous voir donner ici quelque idée de celle des Allemands; & peut-être nos Pêcheurs en tireront-ils quelque utilité.

Lorsqu'on voit une grande abondance de Poissons blancs, on peut compter, dit Martens, que l'année sera bonne, pour la Pêche des Baleines; mais on ne doit pas espérer d'en trouver beaucoup, dans les Parages où les Veaux marins sont en grand nombre; parceque ces derniers Animaux mangeant tout ce qui sert de nourriture aux Baleines, elles cherchent des retraites mieux pourvues de vivres.

Aussitôt qu'on apperçoit une Baleine, ou qu'on l'entend souffler & rejetter l'eau, on crie d'abord, *val*, *val*, c'est-à-dire, en bas, en bas; & tous les Pêcheurs se jettent dans leurs Chaloupes. Chaque Chaloupe contient ordinairement six hommes, & quelquefois sept, suivant sa grandeur. Elles s'approchent de la Baleine, à force de rames. Le Harponneur, qui est toujours sur l'avant, se leve, & lance le harpon, qu'il a devant lui. Le Monstre n'est pas plutôt accroché, que voulant aller à fond, il tire la corde avec tant de force, que l'avant de la Chaloupe se trouve au niveau des flots, & qu'il l'entraîneroit même au fond, si l'attention n'étoit extrême à filer continuellement la corde. La méthode, pour lancer le harpon, est de tenir la pointe du fer vers la main gauche, avec la premiere des deux cordes auxquelles il est attaché. Cette corde a six ou sept brasses de long; son épaisseur est d'un pouce. On a pris soin de la mettre en cercle, afin qu'elle ne retienne pas le harpon lorsqu'on le lance; elle doit être plus souple que l'autre corde, qui le retient, & qui est à l'autre bout du harpon, pour suivre le Poisson dans sa fuite: aussi la fait-on du chanvre le plus doux & le plus fin, sans la godronner.* Le Harponneur lance son instrument de la main droite. Lorsque la Baleine est accrochée, tous les Pêcheurs de la Chaloupe lui font face, & se hâtent de quitter leurs rames. Un d'entr'eux a, pour unique fonction, le soin de veiller sur la grande corde. Chaque Chaloupe est fournie d'un monceau de cordes, divisé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient, depuis quatre-vingt, jusqu'à cent brasses. Le premier tient à la petite corde du harpon. A mesure que la Baleine s'enfonce, on lache plus de corde; & si la Chaloupe n'en a point assez, on prend celle des autres. Ces cordes sont plus grosses & plus fortes, que celle qui tient au fer du harpon: elles sont d'un chanvre rude, & bien godronnées. Le Pêcheur, dont on vient de nommer l'office, & tous ses Compagnons même, doivent prendre un soin extrême qu'au moment où la Baleine s'enfonce, leur grande corde ne se mêle, ou n'avance trop d'un côté; sans cette attention, la Chaloupe seroit infailliblement renversée. La corde doit filer directement par le milieu de la Chaloupe, & le Harponneur mouille sans cesse, avec une éponge, le bord qu'elle touche en passant, dans la crainte qu'un mouvement si rapide n'y mette le feu. Les autres y ont aussi l'œil; tandis qu'un Matelot expérimenté, qui est sur l'arriere, pour gouverner la Chaloupe avec son aviron, observe de quel côté la corde file, & se régle sur son mouvement; car on croit pouvoir assurer, sans exagération, que la Chaloupe va plus vîte que le vent.

Un Harponneur, qui peut darder la Baleine au-dessous de l'ouie, ou dans la plus grande partie du dos, choisit toujours l'un ou l'autre de ces deux endroits. On s'efforce aussi de la percer avec des lances, pour lui faire jetter plus de sang. D'autres la frappent aux parties naturelles, lorsqu'ils y peuvent atteindre; elle y est extrêmement sensible, & l'on a même observé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorsqu'elle est prête à mourir, lui fait trembler tout le corps. Mais le plus souvent on n'a pas la liberté du choix. La tête est l'endroit où le harpon a le moins de prise, parceque les os y sont fort durs, & qu'il y a peu de graisse. On juge même que l'Animal se connoît cette propriété; car lorsqu'il se voit en danger, & qu'il ne peut se garantir du harpon, il y expose la tête plus ordinairement que le dos. Le fer du harpon a la forme d'une fleche par le bout, avec deux tranchans. Le derriere en est épais des deux côtés, comme le dos d'un couperet; afin qu'il ne puisse, ni couper par là, ni se détacher. Le manche est plus gros par le haut que par le bas, & creux jusqu'à la moitié, pour y faire entrer le fer, qu'on attache encore à l'entour avec une grosse ficelle. La petite corde, qu'on a nommée la premiere, tient au fer, près du manche. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que de quelque maniere que le harpon soit lancé, il tombe toujours sur la pointe. Les meilleurs harpons sont ceux qui ne sont pas trop trempés, & qui peuvent plier sans se rompre.

Pendant qu'une Baleine est accrochée, toutes les autres Chaloupes rament devant celle d'où le coup est parti, & tirent quelquefois la corde, pour connoître à sa roideur le degré de force qui reste à l'Animal. Lorsqu'elle paroît lâche, & qu'elle ne fait pas pancher l'avant de la Chaloupe plus que le derriere, on ne pense qu'à la retirer. Un des Pêcheurs la remet en rond, à mesure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, si la Baleine recommençoit à fuir. On observe aussi de ne pas trop lâcher la corde à celles qui fuient au niveau de l'eau, parcequ'en s'agitant elles pourroient l'accrocher à quelque roche, & faire sauter le harpon. Des Baleines mortes, ce ne sont pas les plus grasses qui s'enfoncent aussitôt. On remarque, au contraire, que plus elles sont maigres, plus elles vont vîte à fond; quoiqu'elles reviennent sur l'eau quelques jours après. Mais on n'attend point que celles qui disparoissent ainsi, remontent d'elles-mêmes; & l'effort de tous les Pêcheurs se réunit, pour les conduire au Vaisseau. A la vérité, si la Mer étoit assez calme pour leur permettre de s'arrêter longtems dans le même lieu, ils auroient moins de peine à les prendre au niveau des flots. Mais outre les obstacles du Vent & des Courans, une Baleine, morte depuis quelques jours, est d'une saleté & d'une puanteur insupportables. Sa chair se remplit de vers longs & blancs. Plus elle demeure dans l'eau, plus elle s'éleve. La plûpart se découvrent d'un ou deux piés. A quelques-unes on voit la moitié du corps; mais alors, elles crevent avec un bruit extraordinaire. Leur chair fermente; il se fait de si grands trous au ventre, qu'une partie des boïaux en sort. La vapeur qui s'en exhale enflamme les yeux, & n'y cause pas moins de douleur que si l'on y avoit jetté de la chaux vive. Des Baleines qui remontent en vie sur l'eau, les unes paroissent seulement étonnées; d'autres sont farouches & furieu-

ses. On a besoin alors d'une extrême précaution pour s'en approcher ; car pour peu que l'air soit serein, une Baleine entend le mouvement des rames. Dans cet état, on lui lance un nouvel harpon, quelquefois deux, suivant l'opinion qu'on a de ses forces. Ordinairement elle replonge. Cependant quelques-unes se mettent à nager au niveau de l'eau, en jouant de la queue & des nageoires, qui n'annoncent rien d'heureux aux Chaloupes. Si dans ce mouvement la corde s'entortille autour de la queue, le harpon en est plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il se détache.

Les Baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces ; on les entend d'aussi loin que le bruit du gros canon : mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou qu'elles sont tout-à-fait lasses, elles ne rejettent l'eau que foiblement & comme par gouttes. Leur bruit ne ressemble plus qu'à celui d'un flaccon vuide, qu'on tiendroit sous l'eau pour le remplir. Ce changement prouve qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été blessées, font rejaillir leur sang jusqu'à leur mort, en couvrent les Chaloupes & les Pêcheurs, & teignent la Mer de rouge dans un vaste espace. Celles qui sont blessées mortellement, s'échauffent par leurs agitations jusqu'à se couvrir d'une sorte de sueur, qui attire les Oiseaux de Mer : ils viennent les becqueter, pendant qu'elles vivent encore. Avec l'eau qu'elles font rejaillir par leurs naseaux, elles jettent aussi une espece de graisse, qui nage sur l'eau, & que les Malemucks avallent fort avidement.

S'il arrive qu'un harpon se brise, ou se détache, les Pêcheurs d'un autre Vaisseau, qui s'en apperçoivent, ne manquent point de lancer leur propre harpon ; & lorsqu'ils ont accroché la Baleine, elle leur appartient. Quelquefois une Baleine est frappée en même-tems de deux harpons, lancés par deux Vaisseaux différens. Alors les deux Vaisseaux y ont un droit égal, & chacun en obtient la moitié. Toutes les Chaloupes, qui accompagnent celles d'où le harpon est lancé, attendent que la Baleine remonte, & doivent prêter la main pour la tuer à coups de lances. Ce tems est toujours le plus dangereux ; car la Chaloupe qui a lancé le harpon, quoiqu'entraînée par la Baleine, s'en trouve ordinairement fort éloignée ; au lieu que les autres, qui viennent la frapper de leurs lances, sont comme sur elle, ou du moins à ses côtés, & ne peuvent gueres éviter d'en recevoir de très rudes coups, suivant ses mouvemens & ses agitations. Sa queue & ses nageoires battent si furieusement l'eau, qu'elles la font sauter & la répandent comme en poussiere. Elle peut briser une Chaloupe ; mais on a déja remarqué que les grands Vaisseaux ne reçoivent aucun dommage du coup, & qu'au contraire elle en souffre beaucoup elle-même : elle en saigne si fort, qu'elle acheve de perdre ses forces, & le Vaisseau demeure tout rouge de son sang. Les lances sont composées d'un bois, d'environ deux brasses de longueur, un peu plus court que celui des piques ; & d'un fer pointu, long d'une brasse, qui doit être médiocrement trempé, afin qu'il puisse plier sans se rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la remue de divers côtés, pour rendre la blessure plus large. Il arrive, quelquefois, que toutes les lances de trois ou quatre Chaloupes demeurent enfoncées dans le corps d'une Baleine.

Aussitôt que l'Animal est mort, on lui coupe la queue, parcequ'étant transversale, elle retarderoit le cours de la Chaloupe. Quelques Pêcheurs

Allemans gardent la queue & les nageoires, & les suspendent aux côtés du Vaisseau, pour le garantir des glaces, lorsqu'il s'en trouve assiégé. On attache la Baleine à l'arriere d'une Chaloupe, qu'on amarre elle-même à la queue de quatre ou cinq autres, & l'on retourne au Vaisseau dans cet ordre. En y arrivant, la Baleine y est attachée avec des cordes; la tête vers la Pouppe; & l'endroit, où l'on a coupé la queue, vers la Proue. Ensuite, deux Chaloupes se placent de l'autre côté de l'Animal, & sont retenues dans cette situation par un long crochet, qu'un des Matelots tient pendu au bord du Vaisseau. Le Harponneur de chaque Chaloupe est sur l'Avant, ou sur la Baleine même, vêtu d'un habit de cuir, & quelquefois en bottes. On fiche des pointes de fer, dans le corps de la Baleine, pour se tenir ferme sur sa peau; parcequ'elle est si glissante, qu'on ne s'y soutient pas mieux que sur la glace. Deux Pêcheurs, chargés de couper la graisse, reçoivent pour cet office quatre ou cinq rixdales. La premiere piece, qu'ils doivent couper, est celle du derriere de la tête, près des yeux, dont elle est l'enveloppe. C'est la plus grosse : toutes les autres se coupent en tranches, le long du corps. Cette premiere piece s'étend, lorsqu'elle est coupée, depuis l'eau jusqu'à la grande Hune, ou cette petite Platte-forme qui regne en saillie autour du grand mât (39). Ensuite on coupe d'autres pieces, qu'on tire aussi sur le Pont; & les Matelots qui sont à bord les découpent en morceaux quarrés, d'un pié de grandeur. Leurs couteaux, avec les manches, sont à-peu-près de la longueur d'un homme. A mesure qu'on détache des pieces de la Baleine, on la leve avec des poulies, pour se donner plus de facilité à la découper. La graisse se détache, comme on écorche un Bœuf. Les morceaux quarrés sont découpés en morceaux beaucoup plus petits, qu'on jette dans les tonneaux. Dans cet exercice, on se tient aussi loin de la graisse qu'il est possible, parcequ'on la croit capable de causer une contraction de nerfs, qui pourroit aller jusqu'à rendre perclus des mains & des bras. Les couteaux, quoique plus courts que les autres, n'ont pas moins de trois ou quatre piés de long.

La graisse des Baleines ne se ressemble point. Dans les unes, elle est blanche; jaune dans les autres, & rouge dans quelques-unes. La blanche est remplie de petits nerfs, & ne rend pas tant d'huile que la jaune. Celle-ci passe pour la meilleure. La rouge est remplie d'eau, & vient des Baleines mortes, où le sang remplit les endroits par lesquels la graisse s'est écoulée. Aussi l'huile en est-elle moins abondante & moins estimée. Lorsqu'on a dépouillé un côté de la Baleine, on ne la retourne qu'après avoir coupé la côte entiere, dont la pesanteur donne beaucoup d'embarras à l'Equipage : il ne l'éleve point, sans un grand nombre de crochets & de poulies (40). La côte appartient, non-seulement aux Propriétaires du Vaisseau,

(39) L'Auteur fait juger, par-là, quel doit être le poids d'une Baleine.

(40) Les crochets ressemblent à un fléau de Balance, & sont faits exprès. A chaque bout, il y a deux pointes aigües qu'on enfonce dans la côte; au milieu est une longue queue, jointe avec un anneau, où les cordages sont attachés. Deux autres crochets, en forme de griffe d'Oiseau, sont attachés à cette queue. Dans l'anneau, où les cordages sont liés, est un autre crochet, attaché aussi par un anneau, & semblable à ceux qui sont en usage pour lever les Marchandises avec une Grue. Dans le milieu, entre ces deux crochets, une autre corde soutient les crochets d'enbas. Les

mais à ceux qui partagent les frais de l'entreprise. Les Mercenaires sont païés à leur retour, sans égard au succès de la pêche.

LE SPITZBERG. Huile de Baleine, & commerce qui s'en fait.

Autrefois les Hollandois faisoient l'huile de Baleine, au Spitzberg, dans un lieu qui se nomme Smerenberg, aux environs de *Harlinger Cookery* ; & dans les voïages de Martens, on y voïoit encore tous les instrumens qu'ils emploïoient à cette opération. Quelques Basques, dit-il, choisissent encore le même endroit : mais, en général, les Vaisseaux François tirent l'huile sur leur Vaisseaux ; & delà vient qu'ils en perdent plusieurs par le feu. Les Allemands mettent leur graisse dans des tonneaux, où ils la laissent fermenter, & se convertir d'elle-même en huile, sans qu'on ait jamais appris qu'elle les ait fait sauter. En la faisant frire, la perte est de vingt pour cent, plus ou moins, suivant sa bonté. Dans le voisinage de Hambourg, où l'on fait l'huile, on tire la graisse des tonneaux, pour la mettre dans une grande cuve, d'où elle est jettée dans une chaudiere large & platte (41), qui en contient jusqu'à cent quarante gallons. Après l'avoir fait bien frire sur le fourneau, on la puise avec de petits chaudrons ; on la jette dans un grand tamis, qui ne donne passage qu'aux parties liquides ; & tout le reste est abandonné. Le tamis se met sur une grande cuve, à demi pleine d'eau, où l'huile se refroidit, s'éclaircit, & dépose au fond ce qu'elle a d'impur. Il ne reste que l'huile pure & nette, qui nage sur l'eau comme toute autre huile. De la grande cuve, on la fait couler, par un tuïau, dans une autre cuve de même grandeur ; & de celle-ci dans une troisieme, toutes deux à demi pleines d'eau, pour s'y clarifier encore plus. Enfin elle passe dans un quatrieme vaisseau, d'où elle n'est tirée que pour remplir les barils où l'usage est de la conserver. Ceux, qui ne la veulent pas si pure, n'emploient que deux cuves. Le baril, qu'on nomme en Allemagne *Cardel*, ou *Quarteel*, contient soixante-quatre gallons d'Angleterre (42), ou deux cens soixante-douze pintes de France ; mais un véritable baril d'huile de Baleine n'est que de trente-deux gallons, ou cent trente-six pintes. Quelques-uns font frire aussi le marc, dont ils tirent une huile brune ; mais si peu estimée, qu'elle ne vaut pas les frais.

Poisson à nageoires.

Après avoir parlé du Poisson à nageoires (43), comme d'un Habitant familier de la Mer du Spitzberg, j'en dois la description. Il est de la longueur d'une Baleine, mais on ne lui donne que le tiers de sa grosseur. Il se fait connoître à ses nageoires, qui sont sur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il souffle & rejette l'eau. La bosse qu'il a sur la tête est fendue en long ; & c'est par ce trou qu'il rejette l'eau, à beaucoup plus de hauteur que la Baleine. D'ailleurs son dos n'est pas si courbé que celui de l'autre ; sa bosse est moins élevée ; ses babines sont brunes, & ressemblent à des cordes entrelassées. Sa côte pend au-dessus de la babine supérieure, comme dans la Baleine ; mais quelques-uns doutent qu'il puisse ou-

deux pointes de derriere prennent la côte d'un côté ; celles de devant la prennent de l'autre ; de sorte qu'elle se trouve entre les unes & les autres lorsqu'on la leve.

(41) Martens la compare à celle des Teinturiers ; platte, dit-il, large, dans la forme des Casseroles de cuivre.

(42) Le Gallon fait environ quatre pintes de Paris.

(43) C'est la traduction du nom Allemand, qui est *Winnefish* : mais il paroît que c'est le Poisson que nos Relations nomment *Souffleur*.

vrit la gueule. Martens assure, au contraire, qu'il peut l'ouvrir, quoiqu'en nageant il ne l'ait pas toujours ouverte comme la Baleine ; qu'il en a le dedans tout couvert de poils, la petite côte, ou la plus jeune, de couleur bleuâtre, & la vieille d'un brun foncé, avec quelques raies jaunes. Il est noir, sans l'être autant que du velours, comme les Baleines de cette couleur ; mais la sienne ressemble à celle de la Tanche. Il a le corps long & menu. Il est beaucoup moins gras que la Baleine ; ce qui dégoûte d'autant plus d'en prendre, que le profit dédommage peu du danger ; car se remuant avec plus de vîtesse que la Baleine, & jouant de la queue & des nageoires avec plus de force, il effraie les Pêcheurs jusqu'à leur faire craindre de s'en approcher assez pour le tuer à coups de lances, seules armes néanmoins qui puissent l'expédier promptement. Martens raconte que des Pêcheurs de sa Nation aïant lancé, par méprise, le harpon sur un Poisson à nageoires, il les entraîna tout-d'un-coup, avec leur Chaloupe, sous un glaçon, d'où ils ne purent sortir. Les Poissons à nageoires ont la queue platte. Lorsqu'ils paroissent dans la Mer du Spitzberg, on n'y voit plus de Baleines.

Quatre sortes d'Ecrevisses du Spitzberg.

On trouve, dans la même Mer, quatre sortes d'Ecrevisses marines ; l'une, sans queue, nommée *Zee-Kraff* par les Allemans, & *Araignée de Mer* par les François ; les autres plus connues sous les noms de *Langoustin rouge*, de petit Langoustin ou petite Chevrette, & de Pou marin, ou Pou de Baleine. La premiere est non-seulement sans queue, mais elle a six piés, deux serres, & le corps tout velu. Par la tête, elles ressemblent à nos Ecrevisses de Mer. La principale différence, entre les Langoustins du Spitzberg & les nôtres, c'est que les premiers sont rouges, avant que d'être cuits au feu, & qu'ils ont la tête fendue en deux, avec plusieurs cornes. Ils ont d'ailleurs, comme les Ecrevisses, les yeux au bout de la tête, qui est fort large. La coque, ou l'écaille, qui couvre leur dos, a la forme du derriere d'une cuirasse, & se courbe un peu autour du cou : elle est armée d'un piquant. Après cette écaille, on trouve six plaques rondes & enchassées l'une dans l'autre, qui couvrent les pattes de devant & de derriere, & dont les bords sont marquetés de petites taches noires. Leur queue est composée aussi de cinq pieces ; & lorsqu'elle s'étend, elle ressemble à celle d'un Oiseau. Les deux pattes de devant ont de petites pinces. Ces Langoustins rouges ont dix-huit jambes, dont les plus proches des pinces sont les plus courtes. Les huit premieres ont chacune quatre jointures, dont la plus haute est la plus longue, comme la derniere est la plus courte ; mais elles ne sont pas velues. Les dix autres n'ont que deux jointures, & celles de derriere sont les plus longues. Les piés sont un peu crochus, & velus. Des jointures inférieures de chaque jambe de derriere sortent deux rejettons, & les autres jointures n'en ont qu'un. Ces Insectes marins s'élancent dans l'eau avec beaucoup de vîtesse.

Les petits Langoustins du Spitzberg sont une espece de Chevrettes, qui ressemblent à des vers. Leur tête, qu'on prendroit pour celle d'une Mouche, est armée, par devant, de deux cornes. Tout leur corps est couvert d'écailles assez dures. Ils ont le dos rond ; mais leur plus grande largeur est par le bas. De six jambes, qu'ils ont de chaque côté, trois bordent la premiere écaille, & les trois autres sont au-dessous de la troisieme. Ces petits

petits Animaux se trouvent ordinairement entre les pierres des Havres, & dans la graisse de la Baleine qui flotte sur l'eau. Ils sont la proie des Oiseaux de Mer, qu'on ne manque point de voir en grand nombre, dans tous les lieux où l'on trouve de petits Langoustins.

Le Spitzberg. Poux de Baleine.

Les Poux de Baleine, que Martens range entre les Testacées, ne ressemblent aux Poux ordinaires que par la tête. Leurs écailles ont la dureté de celle du Langoustin. Ils ont quatre cornes, dont les deux premieres sont courtes, mais droites, & les deux autres crochues & pointues. Ils ont deux yeux, & n'ont qu'un naseau. De six écailles qu'ils ont sur le dos, la premiere a la forme d'une navette de Tisserand. On compare la figure de leur queue à celle d'un Bouclier; mais elle est fort courte. La premiere des six écailles du dos est garnie de jambes, formées en croissant, ou plutôt en faucille; le dehors en est rond, le dedans dentelé comme une scie, & les extrémités pointues. A chaque côté de la seconde & de la troisieme écaille, quatre autres jambes, qui leur servent comme d'avirons, ont une petite jointure en bas, qui facilite leur mouvement. Ces Insectes ne se trouvent que sur la Baleine; & lorsqu'ils sont attachés à sa peau, ils ont leurs deux dernieres jambes croisées sur leur dos, ou levées. Les six autres, qui ressemblent à celles de l'Ecrevisse, ont chacune trois jointures, & sont fort aigües. Le Pou de Baleine s'attache si fort à la peau de ce Poisson, qu'on le mettroit plutôt en pieces que de l'en arracher; & pour l'avoir en vie, on est obligé de couper un morceau de la partie à laquelle il est attaché. Il ne se tient que sur les nageoires, les babines & les parties génitales, où la Baleine ne peut se frotter facilement. Elle est quelquefois si couverte de ces Insectes, qu'ils emportent de grandes parties de sa peau. C'est dans le tems de la chaleur, qu'elle en est particulierement tourmentée.

Deux especes de Poisson étoilé.

Martens, qui avoit parcouru différentes Mers, n'a vu que dans celle du Spitzberg, deux sortes de Testacées qu'il décrit (44). Il les nomme *Starn fish*, c'est-à-dire, Poisson étoilé, ou Etoile de Mer. Le premier a cinq pointes, qui lui servent comme de jambes: il est de couleur rouge. Sur le plat du corps, il a cinq doubles rangées de grains aigus. Entre chacune de ces doubles rangées, il s'en trouve une simple, des mêmes grains; de sorte qu'on compte en tout quinze de ces rangées de grains, qui représentent la figure d'une Etoile à cinq branches. D'ailleurs le plat du corps ressemble au dos d'une Ataignée. De l'autre côté, on voit au centre la figure d'une Etoile à cinq branches pointues, qui s'ouvre & se tesserre comme une bourse, & qui est, apparemment, la bouche de l'Animal. Autour de cette Etoile, on voit de petites taches noires, qui sont rangées aussi en forme d'Etoile; & celle-ci est encore entourée d'une autre figure, qui ressemble beaucoup à la Renoncule. De l'Etoile du milieu, ou de la bouche, partent cinq bras, ou jambes, qui, depuis la fleur jusqu'aux extrémités, sont bordés de grains; & ces grains n'empêchent pas qu'ils ne soient aussi unis qu'une coque d'œuf. Ils sont couverts d'écailles. Leur longueur est d'environ trois pouces; & depuis les endroits où les grains

(44) Non qu'on ne voie des Etoiles de Mer dans la Mer du Nord, dans celle d'Espagne & dans la Méditerranée; mais il les trouve tout-à-fait différentes. Celle que Rondelet décrit, est noire, & n'a pas les mêmes plis.

commencent, ils vont toujours en diminuant. Entre les écailles, il se trouve trois ou quatre autres grains ensemble, qui ressemblent à des verrues. Lorsque ce Poisson nage, il étend ces grains de chaque côté, comme les Oiseaux étendent leurs plumes pour voler.

LE SPITZBERG

Seconde espece.

L'autre Poisson étoilé devroit se nommer plutôt Poisson de Corail, parcequ'il ressemble si parfaitement à cette espece de Plante, qu'on le prend pour elle avant que de s'être apperçu qu'il est vivant. Il est d'une couleur plus vive que le premier, qui tire sur le rouge obscur. Son corps a dix angles. Le dessus offre la forme d'une Etoile, avec autant de branches, qui ressemblent aux aîles d'un Moulinet. Ce dessus est rude, mais le dessous est poli. Au milieu, on voit une autre figure d'Etoile à six branches, qu'on peut prendre pour sa bouche, & dont le tour est doux & uni jusqu'aux endroits d'où sortent les jambes. Entre les emboîtures, il se trouve des cavités, qui sont aussi assez douces. Le haut des jambes est gros; & leur milieu offre un creux assez doux aussi. Les bords en sont couverts d'écailles, les unes sur les autres, comme des rangées de Corail; mais au-dessous, les écailles sont entrelassées, ont dans leur milieu de petites raies noires, & sont les unes sur les autres, comme celles de l'Ecrevisse. En sortant du corps, les jambes se divisent en diverses branches, creuses, comme on l'a dit, jusqu'à l'endroit où elles se divisent en d'autres branches, qui diminuent par degrés. Les petites d'enbas sont entourées d'écailles fort pointues. Le poisson joint toutes ses pattes en nageant, & les écarte ensuite, comme s'il ramoit. Martens en vit un, qui, d'une patte à l'autre, n'avoit pas moins d'un pan de longueur. Les plus grands sont les plus beaux en couleur. Ils ne vivent pas longtems hors de l'eau. En mourant, leurs pattes se retirent vers la bouche; & peu de tems après leur mort ils se brisent en morceaux.

Poisson Dragon ou Drack-Fish.

Le Poisson Dragon (Drack fish) est une autre rareté du Spitzberg. Il a sur le dos, deux nageoires, dont la premiere, garnie de fort longs filets, a deux pouces de hauteur. La seconde est moins élevée, & sans filets; mais elle occupe une grande partie du dos. Au lieu d'ouies, il a dans le cou, deux ouvertures, bordées, de chaque côté, de deux petites nageoires. Au-dessous de ces nageoires, il en a une autre, de bonne grandeur, & une encore sous le ventre, qui est fort longue, fort étroite, & qui touche à la queue. Sa tête est oblongue, & composée de plusieurs arrêtes. Il a le museau relevé, la queue d'un pouce de largeur, le corps long, mince, un peu rond, d'une couleur argentine & luisante. Ce Poisson se trouve ordinairement entre l'*Ile aux Ours* & le Spitzberg.

Le Poisson-blanc

Les Allemans ont nommé *Whit-Fish*, Poisson-blanc, un fort gros Poisson des Mers glacées, qui a la figure d'une Baleine, & jusqu'à vingt piés de long. Il n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre; & sa queue ressemble à celle de la Baleine. Il a sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Sa couleur est un jaune pâle, & sa graisse assez abondante, à proportion de sa grosseur, mais si molle, que le harpon s'en détache facilement. On rencontre ces Poissons en troupes, & Martens en vit à la fois plusieurs centaines.

Le Spitzberg

Le Butskopf.

Le *Butskopf*, en François *Tête de Plie*, est encore un Monstre du Spitzberg, qui a depuis seize jusqu'à vingt piés de long. Son museau est d'une même grosseur, & sans pointe, rempli de petites dents aigües. Il a, vers le milieu du dos, une nageoire qui se voûte un peu en descendant, & deux autres sous le ventre, assez semblables à celles de la Baleine, couvertes d'une peau épaisse & mêlée d'arrêtes. Sa queue ressemble aussi à celle des Baleines. Il a, sur le cou, une ouverture par laquelle il rejette l'eau, mais à moins de hauteur que la Baleine; & le bruit qu'il fait en la rejettant est différent aussi par la force & par le son. Ses yeux sont fort petits, à proportion de sa grosseur. Il a le dos brun, la tête de même couleur, mais marbrée; & le dessous du ventre, blanc. Les Butskopfs suivent longtems un Vaisseau, & s'en approchent si près, qu'ils se laissent même toucher avec un bâton. Ils nagent contre le vent, comme tous les gros Poissons; & Martens juge que c'est pour se mettre à couvert de la tempête; il croît même qu'ils en sont comme avertis, par des douleurs qu'ils sentent quelques jours auparavant, & qui leur font faire des culbutes surprenantes, qu'on ne sauroit prendre, dit-il, pour un jeu.

La Licorne de Mer.

On a nommé plusieurs fois la Licorne de Mer sans en avoir donné la Description. Martens se plaint de l'avoir trouvée, dans les Livres, avec une nageoire sur le dos. Elle n'en a point, dit-il, mais elle a sur le cou une ouverture par laquelle on lui voit rejetter l'eau. Par le corps, elle ressemble au Veau marin; mais ses nageoires de dessous & sa queue sont celles de la Baleine. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé: mais toutes sont blanches sous le ventre. Leur longueur est depuis seize jusqu'à vingt piés. Une assez longue corne, ou plutôt une dent, qui leur sort de la tête, leur a fait donner leur nom: elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre qui fendent les eaux dans cette situation. Leur vitesse est si singuliere, qu'on en prend fort peu, quoiqu'on ait souvent le plaisir d'en voir.

Le Hay.

Enfin Martens compte entre les Monstres du Spitzberg, un Poisson, qu'il nomme *Hay*, & qui n'est pas moins monstrueux par sa forme, que par sa grosseur. Il a deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre. La plus haute des premieres ressemble à la plus haute du Butskopf: la plus basse est d'une largeur égale, du haut en bas, & courbée en arc. Des six autres, les deux premieres, vers la tête, sont les plus longues, & leur figure est celle d'une langue. Celles du milieu sont plus larges que les deux suivantes, mais elles ont la même forme: toutes quatre sont d'une même largeur; & les deux dernieres sont seulement un peu plus courtes que celles du milieu. La queue ressemble à celle de l'Espadon, ou Poisson à Scie, avec cette différence qu'elle est fendue par le bas, & que l'autre moitié a la figure d'une feuille de Lys. Le Hay a le museau long; le corps, long aussi, mais rond, mince, & plus gros néanmoins vers la tête: son museau ressemble à celui de l'Espadon, & sa queue a six rangées de dents aigües, les unes fort près des autres, trois en haut & trois en bas. Ses yeux, qui lui sortent un peu de la tête, sont oblongs & fort clairs. Il a cinq ouies de chaque côté, comme l'Espadon. Sa peau est dure, épaisse, rude lorsqu'elle est touchée à contresens, & de couleur grisâ-

tre. On ne lui donne qu'environ trois brasses, dans sa plus grande longueur ; ce qui n'empêche point qu'étant fort glouton, il n'emporte de si gros morceaux de chair aux Baleines, qu'on les croiroit enlevés avec une pelle. Ces Poissons dévorent sous l'eau quantité de Baleines, ou mangent du moins une partie de leur graisse ; ce qui fait quelquefois dire, aux Pêcheurs, qu'ils n'ont pris que la moitié d'une Baleine morte. Le Hay n'est pas moins avide de chair humaine, & se jette sur les Matelots qui se baignent dans la Mer. Il a le foie si gros, qu'on en tire beaucoup d'huile. La chair du dos est un assez bon aliment, lorsqu'après l'avoir pendue quelques jours à l'air & l'avoir fait bouillir, on la fait ensuite rôtir pour la manger. On prend ce Poisson avec un grand crochet, attaché au bout d'une chaine de fer, où l'on a mis une piece de chair pour amorce (45).

Hanneton marin

Martens prit, dans la Baie du Sud, au Spitzberg, un petit Poisson fort singulier, qu'il nomme *Hanneton marin*. Il a deux nageoires, qui ont la figure de celles d'une Baleine. Il est épais & large par le milieu, mince & pointu par les deux bouts ; & par le reste du corps, il ressemble à nos Hannetons, avec cette seule différence, que la queue est plus grosse, & ne commence à devenir pointue que vers le bout. La tête est large, ronde, fendue au milieu, avec de petites cornes de la grosseur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté : l'Auteur ne pût distinguer si c'étoient des yeux. La bouche est partagée, ou fendue. Ce petit Animal est si transparent, qu'on lui voit jusqu'aux entrailles. Toute sa couleur est d'un blanc d'œuf, à l'exception de la bouche, qu'il a jaune & noire ; & sa substance est si glaireuse, qu'il se dissout dans les mains.

Dans le même Havre, Martens vit un autre Insecte, aussi transparent que le Hanneton marin, mais plat, avec deux bras semblables au fléau d'une Balance, qui sont revêtus d'une espece de poil ou de duvet, & qui lui servent à se mouvoir. Sa couleur est brune. Martens, ajoutant ici qu'il en vit plusieurs, semble oublier que cinq ou six lignes au-dessus, il a dit » qu'on en voit nager un si grand nombre, qu'il ne feroit pas plus aisé » de les compter que la poussiere qui vole dans l'air. Il remarque même que suivant quelques-uns, les Baleines s'en nourrissent, ce qui doit en faire supposer une prodigieuse abondance ; & s'il rejette cette opinion, c'est uniquement parcequ'il ne croit pas qu'une si mince nourriture pût les rendre si grasses. Il juge plutôt, dit-il, qu'ils servent à nourrir les Oiseaux de Mer.

Un autre Insecte marin a la figure d'un Champignon ; c'est-à-dire qu'il n'est composé que d'une tige ronde & épaisse, qui entre dans le milieu de la tête. Cette tête est bleue, à-peu près, & de la même épaisseur que la tige. On pourroit la comparer aussi à ces chapeaux de paille, que les Femmes Allemandes portent à la campagne. La tige grossit en descendant ; & le bout en est rond, mais beaucoup plus petit que celui d'en haut. Le mouvement de ces Insectes est le même que celui d'un bâton qu'on enfonce dans l'eau, & qu'on laisse remonter tout d'un-coup.

(45) Le Traducteur de Martens dit qu'il ne sait quel nom l'on peut donner en François à ce Poisson. N'est-ce pas le Requin, sous un nom Allemand ?

Le Spitzberg.

Poisson Rose.

L'Insecte, ou le Poisson *Rose*, qu'on ne voit jamais nager sur l'eau, que dans un tems calme, est de la rondeur d'un cercle; mais entre les rais & dans sa circonférence il est un peu dentelé. Il a seize rais, qui partent du centre du corps, & qui se divisent en deux branches dans l'endroit où ils se serrent le plus. Le corps est blanc, transparent, se ferme & s'ouvre à son gré. Les rais sont d'un rouge brun; & leur bout, vers la circonférence extérieure, a diverses taches, au nombre de trente-deux. Dans le milieu de cette espece d'assiette, on distingue un petit cercle, & c'est de sa circonférence que partent les rais. En dedans, ce cercle est creux: peut-être ce creux est-il le ventre de l'Insecte; du moins, l'Observateur Allemand y trouva deux ou trois petites Chevrettes. Il y remarqua aussi sept fils bruns, semblables à de la soie filée, qui pouvoient être les intestins. Toute la masse de cet étrange Poisson pese une demie livre, & son diametre est d'un demi pan. On prétend que la couleur des Maquereaux leur vient de ce qu'ils se plaisent à sucer ces Insectes: il est vrai, dit Martens, qu'ils sont en grand nombre; mais comment vérifier une si bizarre supposition?

On voit au Spitzberg, dans les tems calmes, deux sortes de Poissons glaireux, dont l'un a six angles, & l'autre huit. Le premier offre aussi six raïons, couleur de pourpre, dont les bords sont bleus; entre ces raïons son corps est partagé comme une courge, en six côtes. Du milieu pendent deux fils, aussi rouges que du Vermillon, rudes, & de la figure d'un cinq en Lettres Romaines. On ne s'apperçoit point qu'il les remue en nageant. Tout le corps est de la blancheur du lait, & de la forme d'un bonnet à cornes. Il pese environ deux onces, & se dissout dans les mains sans leur causer aucun mal.

Un Insecte du Spitzberg, plus étrange encore, a vers le haut une ouverture, comme celle d'une plume d'Oie, qui est peut-être sa bouche. Ce tuïau entre comme un entonnoir dans une cavité; & du trou descendent quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres, deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premieres sont larges d'environ la moitié d'une paille; les autres le sont du double, & ressemblent au dos d'un Serpent. Les unes & les autres descendent jusqu'au-delà de la moitié du corps. Du milieu de l'Entonnoir partent quatre autres raies, qui ressemblent aussi au dos d'un Serpent, & qui descendent plus bas que les quatre premieres. Ces huit raies ont diverses couleurs changeantes, qui se réduisent au bleu, au jaune & au rouge, & qui produisent l'effet de l'Arc-en-Ciel. Tout l'Insecte a l'apparence d'une petite Fontaine, qui auroit eu huit jets-d'eau. Dans l'intérieur de l'Entonnoir, on voit une espece de nuage, qui se divise, & qu'on peut prendre pour les entrailles. Dans l'endroit où les raies extérieures aboutissent, le corps est un peu courbé: Delà il continue d'aller en tournant, avec plusieurs petites raies. Hors des raies, il est partout d'un beau blanc. Le poids de l'Insecte est d'environ quatre onces. Il se dissout dans les mains, comme les deux précédens. On voit, dans la Mer d'Espagne, plusieurs sortes de Poissons glaireux, compris sous le nom d'Orties de Mer, quelques-unes bleues, d'autres pourpres, jaunâtres, ou blanches: mais elles brûlent la peau, en s'y attachant, jusqu'à causer quelquefois des érésipéles.

CHAPITRE XVII.
VOÏAGE DE REGNARD EN LAPONIE.

INTRODUCTION.

A Nous renfermer scrupuleusement dans nos bornes, cette Relation, & les deux suivantes, qui ne regardent point d'autre Païs que ceux de l'Europe, devoient être réservées pour le Recueil des Voïages par Terre ; & c'est aussi l'unique raison qui nous les fait releguer dans un Article isolé. Mais, nous étant engagés à donner celle de M. de Maupertuis, l'ordre veut naturellement qu'elle soit précedée de la plus ancienne qu'on ait publiée sur la même Région.

Trois jeunes François, d'un mérite distingué, quittent leur Patrie par des motifs convenables à leur âge, passent en Hollande, en Dannemark, & delà en Suede, où le Roi leur conseille de faire un des plus curieux, mais des plus pénibles Voïages qu'on ait vûs dans ce Recueil. Le goût de la nouveauté les saisit; ils partent. Leurs noms sont, *de Corberon*, de *Fercour*, & le célebre *Regnard*, aussi connu par la Relation suivante, que par ses Ouvrages dramatiques.

Départ de Regnard & de ses deux Compagnons.

Ils mirent à la voile avec un vent de Sud-Ouest, le 23 de Juillet 1681. Leur navigation sur la Mer Baltique, n'a de remarquable que la promptitude avec laquelle ils furent poussés par le vent. Après avoir reconnu, dès le lendemain, la petite Ile d'*Aland*, à quarante milles Suedois de Stokolm, ils perdirent la terre de vûe, & ne la revirent que le 25, à la hauteur d'Hornen, ou *Hernesante*, éloignée de Stokolm d'environ cent milles. Le vent, qui ne cessa point de leur être favorable, leur fit bientôt découvrir les Iles d'*Ulsen*, de *Schagen* & de *Goben*. Ensuite, laissant l'Angermanie, ils se trouverent le 26, à la hauteur d'*Urna*, premiere Ville de Laponie, qui prend son nom de la Riviere qui l'arrose, & qui le donne à toute la Province qu'on appelle Urna Lapmark. Regnard la situe à soixante-cinq degrés onze minutes de latitude, & trente-huit degrés de longitude, à cent cinquante milles de Stockolm, qui font, dit-il, environ quatre cent cinquante lieues Françoises. Le même jour, ils découvrirent les Iles de *Querken*, ensuite celle de *Ratan*, & vers le soir ils arriverent à la hauteur du Cap Burockluben. Après l'avoir doublé, ils perdirent la Terre de vûe; & le 27 au matin, ils se trouverent sous *Malhura*, petite Ile à huit milles de Torno, d'où ils allerent jetter l'ancre à une lieue de cette Ville. « On aura peine à comprendre, observe Regnard, qu'en quatre jours nous aïons pû faire tant de chemin. On compte, par Mer, de Stockolm à Torno, deux cens milles de Suede, qui valent six cens lieues de France, & nous fimes toute cette route avec un vent si favorable de Sud & de Sud-Ouest, qu'étant partis le Mercredi à midi de Stockolm, nous arrivâmes à la même heure, le Dimanche suivant, sans avoir été obligés de changer une fois nos voiles.

Torno, suivant ses mesures, est situé à l'extrêmité du Golfe Bothnique,

par les quarante-deux degrés vingt-sept minutes de longitude, & par les soixante-sept de latitude. Cette Ville, dit-il, est la derniere du Monde (46), vers le Nord ; le reste des Terres, jusqu'au Cap, n'étant habité que par des Sauvages, qui n'ont aucune demeure fixe. C'est à Torno que se tiennent pendant l'Hiver les Foires de ces Peuples, lorsque la Mer & les Lacs sont assez glacés pour leur permettre de s'y rendre en Traîneaux ; voitures si commodes pour leurs Voïages, qu'elles peuvent aller en un jour de Finlande en Laponie, & traverser sur les glaces le Sein Bothnique, quoique dans sa moindre largeur il n'ait pas moins de trente ou quarante milles Suedois. Le trafic de Torno n'étoit alors qu'en Poisson, que ses Habitans envoïoient fort loin ; & leur Riviere produit une si grande abondance de Saumons & de Brochets, qu'ils en fournissent à toutes les Provinces de la Mer Baltique. Ils en salent une partie, & fument l'autre.

Leur arrivée à Torno.

En arrivant à Torno, les trois Voïageurs François penserent peu à s'arrêter dans une Ville, qu'ils ne trouverent composée que de Cabanes de bois : mais leur goût pour les Sciences leur fit souhaiter de voir le célebre *Jean Torneus*, qui a composé l'Histoire du Païs, & traduit en Lapon tous les Pseaumes de David. Ils le trouverent mort depuis trois jours, & couché dans son cercueil avec l'habit de sa Profession (47). Sa Femme, étendue d'un autre côté sur un lit, témoignoit son affliction par ses soupirs & ses larmes ; & quantité d'autres Femmes, qui l'environnoient dans cette situation, lui répondoient par leurs gémissemens. Mais Regnard observe que leur consolation, dans une si grande tristesse, étoit plusieurs grands Pots d'argent, de figure antique, pleins de Vins de France, de Vins d'Espagne, & d'Eau-de-vie, qui ne demeuroient pas longtems vuides. » Nous » goûtames de tout, dit-il ; & la Veuve interrompoit souvent ses sou» pirs, pour nous presser de boire : elle nous fit même apporter du » Tabac.

Les Habitans de Torno, qui n'avoient jamais vû de François, s'empresserent de caresser les trois Voïageurs. Ils leur offrirent diverses sortes de Fourrures, & leur firent voir des habits Lapons, faits de peaux de Rênes, avec les bottes, les gants, les souliers, la ceinture & le bonnet. Regnard se plaint de n'avoir pas trouvé la même politesse aux environs de la Ville ; le Peuple y fuïoit au contraire à son approche : mais aïant reçu à Torno, des civilités constantes, il obtint des Bourguemêtres un petit Bateau Finnois, pour s'embarquer sur le Fleuve avec ses deux Amis. Ce fut, à cette occasion, qu'il vit pour la premiere fois un Traîneau Lapon, qu'il décrit ici, pour se faire entendre, dans la nécessité où il sera souvent de le nommer. Cette machine, dont il admira la structure, & que les Lapons nomment *Pulka*, est faite, dit-il, comme un petit Canot, c'est-à-dire élevée sur le devant, pour fendre plus facilement la nége. Une seule Planche forme la Proue ; mais le corps est composé de plusieurs pieces de bois, cousues ensemble avec de gros fils de Rêne, sans qu'il y entre un seul clou, & réunies sur le devant à une autre piece, qui regnant par-

(46) Voïez, ci-dessous, sa Description dans le Voïage de MM. de Maupertuis & Outhier. Ils écrivent Tornea.

(47) Il étoit Prêtre Luthérien. Voïez ci-dessous, son enterrement.

dessous dans toute la longueur de la machine, excede le reste de l'Ouvrage, & produit le même effet qne la quille d'un Vaisseau. C'est sur cette piece de bois que le Traîneau glisse; & comme elle n'est large que de quatre doigts, il est difficile qu'étant dans la Voiture, on ne panche pas sans cesse de côté ou d'autre. On se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans une espece de cercueil; & l'on s'y fait lier, pour se rendre entierement immobile, en conservant seulement l'usage des mains, dont l'une sert à conduire le Rêne, & l'autre à se soutenir lorsqu'on est menacé de tomber. Le principal soin, comme le plus nécessaire, est de se tenir le corps dans l'équilibre; sans quoi l'on est souvent en danger de la vie, surtout en descendant par des rochers escarpés, sur lesquels on court avec une si étrange vitesse, qu'on ne peut se figurer la promptitude de ce mouvement sans l'avoir expérimenté.

Le Bateau Finnois, fait exprès pour les Rivieres du Païs, étoit long de douze piés & large de trois. Ces petits Bâtimens sont si bien travaillés, & si legers, que deux ou trois Hommes les portent facilement, lorsqu'il faut passer d'impétueuses cataractes, qui roulent des pierres de toute grandeur. Regnard & ses deux Amis ne craignirent point de s'y embarquer, avec un Interprete & quelqnes gens de service. Ils partirent de Torno, le dernier jour de Juillet; mais un vent furieux & de gros torrens qui tomboient des Montagnes, les obligerent bientôt de suivre à pié la rive du Fleuve; en se donnant le plaisir de la chasse, au milieu d'une multitude d'Oies, de Canards, de Courlis & d'autres Oiseaux, qui leur causa de l'admiration. Une pluie violente interrompit cet exercice, & les força de s'arrêter à une lieue & demie de Torno, dans une Cabane de Païsan, où ils passerent la nuit.

Ils marcherent tout le jour suivant, sans se reposer, avec le chagrin de n'avoir pû faire que trois milles jusqu'à la nuit; si l'on peut appeller nuit, dit Regnard, un tems où l'on voit continuellement le Soleil, sans qu'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain (48). D'épouventables torrens, qu'ils eurent à surmonter, leur firent faire plus de la moitié du chemin à pié. Ils furent même obligés de porter quelquefois leur Bateau: mais ils eurent le plaisir de voir descendre deux petites Barques, au milieu des cataractes. » Le vol d'un Oiseau ne représente que foiblement cette impétuosité. La vûe ne peut suivre la course de ces Bâtimens, qui tantôt s'enfoncent dans les vagues, où ils paroissent ensévelis, & tantôt se relevent d'une hauteur surprenante. Dans une si grande agitation, le Pilote est debout, emploie toute son industrie à se garantir des pierres qui roulent autour de lui, & passe entre les Rochers, qui ne laissant que la largeur du Bateau, le briseroient en mille pieces s'il avoit le malheur d'y toucher.

Le tourment du troisieme jour de marche fut une prodigieuse quantité de Moucherons, qui sont la peste de cette Contrée. Les Habitans n'ont pas d'autre méthode pour s'en garantir, que de remplir leurs Habitations de fumée, & d'allumer de grands feux autour de leurs Bestiaux. A leur exemple les trois Voïageurs se firent enfumer, en arrivant chez un Allemand

(48) Voïez le Voïage de M. de Maupertuis.

qui

qui faisoit, depuis trente ans sa résidence dans le Païs, où il recevoit le tribut des Lapons pour le Roi de Suede. Ils apprirent de lui que ces Peuples étoient obligés d'apporter ce qu'ils doivent dans un lieu qu'on leur assigne l'année précédente, & qu'on choisissoit toujours l'Hiver, en faveur des glaces, qui leur donnent la commodité de se faire traîner par leurs Renes. Mais leur tribut est leger. C'est une politique de la Cour de Suede, pour les contenir dans la soumission. Comme ils n'ont pas de demeure fixe, elle craint que s'ils étoient surchargés ils ne passassent sur les terres d'un autre Prince, qui les traiteroit avec plus de ménagement. Cependant quelques-uns de ces Lapons sont tributaires de plusieurs Etats, tels que la Suede, le Dannemark & la Moscovie. Ils paient le tribut au premier, parcequ'ils habitent ses Terres; au second, parcequ'il leur permet la Pêche, du côté de la Norwege; au troisieme, parcequ'il leur accorde la liberté de la Chasse dans une partie de ses Domaines.

Il n'arriva rien de remarquable (49) aux trois Voïageurs, jusqu'au 5 d'Août, qu'ils se rendirent à *Konges*, lieu célebre, dans la Laponie Suedoise, par ses Forges de fer & de cuivre. Ils y observerent la maniere de fondre ces Métaux & particulierement celle de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des *Pelotes*, qui sont la Monnoie du Païs lorsqu'elle est marquée du coin de Suede. Croira-t-on, sur le témoignage de Renard, qu'ils virent un des Forgerons approcher de la Fournaise, prendre avec sa main, comme de l'eau, du cuivre fondu, & le tenir ainsi pendant quelque tems? Il ajoute que rien n'est plus affreux que cette demeure: » les » torrens qui tombent des Montagnes, les Rochers & les Bois, la noir- » ceur & l'air sauvage des Forgerons, tout en fait une solitude horri- » ble (50). Ce ne fut pas néanmoins un mouvement d'aversion qui fit partir les trois Voïageurs, puisqu'ils ne se mirent en chemin que le 7, & pour tourner leur curiosité sur d'autres Forges, qui sont à dix-huit milles de Konges, c'est-à-dire à près de cinquante lieues de France. Ils continuerent leur chemin au Nord, par la Riviere de Torno, qui change ici de nom, & que les Habitans appellent *Wilnama-Juanda*. Toute la nuit s'étant passée sur l'eau, ils arriverent, le 8, dans une pauvre Cabane, qu'ils trouverent déserte. La Famille, composée de cinq ou six personnes, étoit à la pêche du Brochet. Ce Poisson, qu'on fait secher, sert pendant toute l'année de nourriture aux Habitans du Païs. Plus on avance, plus la misere y semble augmenter. On n'y connoît pas l'usage du Blé. Les os de Poisson, broïés avec l'écorce des arbres, y servent de Pain; & les Habitans jouissent d'une santé parfaite avec une si mauvaise nourriture. Rien n'est moins rare parmi eux qu'une vieillesse fort avancée. La plûpart passent cent ans, & quelques-uns cent cinquante.

Laissons à Regnard le récit de ses propres avantures. Le 9, dit-il, nous fimes peu de chemin. Une petite Cabane, la derniere que nous rencontrâmes dans le Païs, nous arrêta tout le jour. Nous ne le passâmes point sans plaisir. A notre arrivée, chacun de nous s'occupa de différens exerci-

(49) Les Observations sur les usages seront rassemblées dans un autre article.

(50) Il ne laissa pas d'y faire quelques Vers, qu'il rapporte, & qui sont imités de l'Ode de Saint Amant sur la solitude.

ces. L'un coupoit un arbre sec, dans le Bois voisin, & le trainoit péniblement jusqu'à la Cabane; un autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, souffloit de toute sa force pour l'allumer. Quelques-uns préparerent un Agneau, que le hazard leur avoit offert; & d'autres, songeant au lendemain, firent une Pêche heureuse. Ces occupations furent suivies d'une autre, qui parut fort importante dans les circonstances. La crainte des embarras, auxquels nous allions nous exposer pour les provisions, fit ordonner une Chasse générale. Nous prîmes deux petites Barques, avec autant d'Hommes du Païs, & nous nous abandonnâmes sur la Riviere à notre bonne fortune. On ne connoît point, dans nos climats temperés, l'usage des bâtons pour la Chasse: ici, dans l'abondance extraordinaire du Gibier, on se sert indifféremment de bâtons ou de fouets. Les Oiseaux, que nous prîmes en plus grand nombre, furent des Canards & des Plongeons, & nous admirâmes l'adresse de nos Païsans à les tuer. Ils les suivoient de l'œil, sans paroître occupés d'eux; ils s'en approchoient insensiblement; & lorsqu'en étant fort proche ils les voïoient nager entre deux eaux, ils leur lançoient un bâton, qui leur écrasoit la tête contre la vase ou les pierres, avec une promptitude que nos regards avoient peine à suivre. Si les Canards prenoient leur vol avant qu'ils s'en fussent approchés, d'un coup de fouet ils en abbatoient plusieurs. Pour nous, qui n'étions pas faits à cette Chasse, & qui n'aïant pas le bras assez prompt, ni les yeux assez fins, nous servions de nos bâtons au hazard, nous ne laissâmes point de tuer, en moins de deux heures, vingt ou vingt-cinq pieces de Gibier. Un Mouton, qui nous fut apporté par quelques autres Païsans, & que nous achetâmes cinq ou six sols, acheva de nous rendre si riches en provisions, que nous envisageâmes sans crainte une marche de trois jours, pendant lesquels nous ne devions rencontrer aucune Habitation. Nous partîmes le 8, à dix heures du matin; car la nécessité de se reposer ne permettoit gueres plus de diligence.

Il nous parut étonnant, si loin vers le Nord, de rencontrer quantité d'Hirondelles, & nous demandâmes à nos Guides ce qu'elles devenoient en Hiver? Ils nous assurerent qu'elles se mettoient en pelottons, & qu'elles s'enfonçoient dans la bourbe qui est au fond des Lacs, où elles attendoient que le Soleil, reprenant sa vigueur, leur rendît la vie que le froid leur avoit ôtée (51).

Nous arrivâmes le soir à Coctuanda, premier Canton de la Laponie; & le 9, après avoir fait quatre milles, nous campâmes sur le bord de la Riviere. Il fallut y coucher en plein air, sans autre ressource que de grands feux, pour nous garantir des Moucherons. Nous fîmes, en cercle, un grand retranchement de quantité de gros arbres, & de plus petits pour les allumer; nous nous plaçâmes au milieu, & pendant toute la nuit nous eûmes le plus beau feu que j'eusse vû de ma vie. La flamme devint si vive, qu'elle nous auroit mis en danger, pour peu qu'elle eût tourné vers le centre, & que de l'autre côté elle faillit d'embrasser toute la Forêt. Le 10, nous nous remîmes en marche pour arriver aux Mines de cuivre, qui

(51) L'Evêque d'Osma, dans la vie du Cardinal Commendon, avoit déja fait cette remarque. Elle se trouve confirmée dans la Relation d'Ellis. Voïez ci-dessus, pag. 266.

n'étoient plus éloignées que de deux lieues. Notre Bateau fut jetté sur une petite Riviere, nommée *Longasiocki*, qui forme de tems en tems d'admirables Païsages, & qui nous conduisit à une lieue de Suapawara, où sont les Mines : il fallut faire le reste du chemin à pié.

Un François établi depuis trente ans en Laponie.

1681.

Notre joie fut extrême, en arrivant, d'apprendre qu'il y avoit dans ce lieu un François, qui travailloit aux Mines depuis trente ans. A la vérité, sa figure étoit moins celle d'un Homme que d'un Sauvage ; mais quoiqu'il eût presqu'oublié sa langue naturelle, il nous rendit d'importans services. Dans une si longue suite d'années, il n'avoit pas vû d'Etranger plus voisin qu'un Italien, qui s'étoit arrêté quelques jours aux Mines il y avoit quatorze ans, & dont on n'avoit point entendu parler depuis. Notre premier soin fut de rappeller doucement, à cet Homme, les anciennes traces de sa Langue ; & nous apprîmes de lui mille choses, dont notre Interprete ne nous auroit pas si bien instruits.

Les Mines de Suapawara sont à trente milles de Torno, & à quinze de Konges, en prenant toujours trois lieues de France pour un mille de Suede. Elles ont été découvertes par un Lapon, à qui l'on avoit fait en récompense, une rente de quatre écus & deux tonneaux de farine, avec exemption de toutes sortes d'impôts. Ces Mines avoient été mieux entretenues qu'elles ne l'étoient alors. On y avoit longtems emploïé cent Hommes ; au lieu qu'à peine en vîmes-nous dix ou douze. Le cuivre qu'on en tire passe néanmoins pour le meilleur de toute la Suede : mais le Païs est si désert, & l'air si rude en Hiver, qu'il n'y a que des Lapons qui puissent alors y demeurer ; & pendant l'Eté, ils sont forcés d'en sortir, par une espece de Moucherons que les Suedois nomment *Alcaneras*, pires mille fois que toutes les plaies de l'Egypte. Ils se retirent dans les Montagnes voisines de la Mer occidentale, pour la commodité de la Pêche, & pour nourrir plus facilement leurs Renes, d'une petite mousse blanche & tendre qu'ils trouvent en Eté sur les Monts *Sellices*, entre la Norvege & la Laponie.

Le 10, nous visitâmes les Mines. Chacun de nous vit avec admiration l'appareil du travail, & des abîmes ouverts qui sembloient pénétrer jusqu'au centre de la Terre. La plûpart des anciens trous étoient remplis de glaçons. Quelques-uns étoient revêtus, du bas en haut, d'un mur de glace. Cependant nous étions alors dans les plus fortes chaleurs de la Canicule : mais ce qu'on appelle ici un Eté fort chaud, pourroit passer en France pour un rude Hiver. Le métal ne se trouve pas dans toutes les parties de la Roche. On cherche les veines ; & lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. Les Mineurs emploient le feu pour amollir la Roche, ou la poudre pour en faire sauter des fragmens. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de vertes, de bleues, de violettes ; les dernieres nous parurent les plus riches, c'est-à-dire les plus chargées de Métal. Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'Aiman, qui se trouvoient aussi sur la Roche ; mais le feu, qu'elles avoient senti plus d'une fois, leur avoit fait perdre toute leur force.

Après avoir considéré à loisir les Machines & les Pompes, qui servent à

Voïage en Laponie.

Regnard. 1681.

élever l'eau, nous prîmes plaisir à contempler toutes les Montagnes couvertes de nége, dont nous étions entourés. C'est sur ces roches que les Lapons habitent pendant l'Hiver. Elles leur appartiennent, depuis la division de la Laponie, qui fut faite sous le regne de Gustave Adolfe, Pere de la Reine Christine; & pour témoignage de leur proprieté, ils ont gravé leurs noms sur diverses pierres. Tels sont les rochers de *Lupawara*, *Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere* &c, qui portent les noms des Familles qui les habitent. Ces Montagnes ont jusqu'à sept & huit lieues d'étendue. Quoique leurs Possesseurs conservent toujours la même, ils changent souvent de place, lorsqu'ils y sont forcés par quelque besoin, & surtout lorsque leurs Renes ont consommé toute la mousse de l'Habitation: mais si ces Lapons ont une demeure fixe pendant l'Hiver, il y en a beaucoup plus qui menent une vie toujours errante, ou dont on ne connoît point la véritable Patrie. Ils sont, tantôt dans les Bois, & tantôt proche des Lacs, suivant qu'ils y sont attirés par la Pêche ou la Chasse. On ne les voit qu'aux Foires d'Hiver, lorsqu'ils y vont troquer leurs peaux & païer le tribut aux Receveurs Suedois. Quelque leger qu'il soit, ils pourroient s'en exempter, s'ils ne vouloient pas se trouver aux Foires; mais le besoin qu'ils ont de fer, d'acier, de couteaux, de cordes, & d'autres secours, les rassemble dans ces lieux, où l'on a soin de leur faire trouver tout ce qui leur manque. Les plus riches, c'est-à-dire ceux qui ont mille ou douze cens Renes, ne paient annuellement que deux ou trois écus.

Nous vîmes les Forges, où l'on donne la premiere fonte au cuivre. C'est là qu'on sépare ce qu'il a de plus grossier: ensuite, lorsqu'il est purgé de ces impuretés, on leve plusieurs feuilles, dans lesquelles il ne se trouve encore que la moitié du cuivre, & qu'on remet au Fourneau pour en ôter ce qui reste de terrestre. C'est la premiere opération, qui se fait à Suapawara: mais, à Konges, il passe trois autres fois au feu, pour être tout-à-fait purifié, & pour devenir capable de prendre, sous le Marteau, la forme qu'on veut lui donner.

Figure & quelques usages des Lapons.

Le Jeudi, 11, nous vîmes arriver à l'Habitation, un Prêtre de Laponie, accompagné de quatre Hommes de sa Nation, pour assister le lendemain à des Prieres établies dans toute la Suede, en reconnoissance de quelques victoires des Suedois. C'étoient les premiers Lapons que nous eussions vûs. Ils apportoient du Poisson, qu'ils vouloient troquer pour du Tabac. Cette vûe nous réjouit beaucoup. Les Lapons ressemblent peu au commun des Hommes. La hauteur des plus grands n'excede pas trois coudées. Ils ont la tête grosse, le visage large & plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse, qui leur pend sur l'estomac. Leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps; les jambes sont déliées, les bras longs; & toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'Hiver est une peau de Rene, faite en sac, descendant sur les genoux, & retroussée sur les hanches par une ceinture de cuir, ornée de petites plaques d'argent. Les Gants, les Bottes & les Souliers étant de la même peau, c'est apparemment ce qui a fait dire, à quelques Historiens, qu'il se trouve au Nord des Hommes aussi velus que des Bêtes, & qui ne connoissent point d'autres Habits que ceux qu'ils doivent à la

Nature. Ils ont sans cesse, sur l'estomac, une bourse, dans laquelle ils portent une cuilliere, & qui n'est que la peau des parties naturelles d'un Rene. Cet habillement est celui d'Hiver; car, en Eté, ils en prennent un plus leger, qui est ordinairement la peau de divers Oiseaux qu'ils écorchent, & qui sert à les garantir des Moucherons : mais, par-dessus, ils ont un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc. L'usage du linge leur est tout-à-fait inconnu. Ils couvrent leur tête, d'un Bonnet assez bizarre, composé de la peau d'un Oiseau qu'ils appellent *Loom*, c'est-à-dire, dans leur Langue, *Boiteux*, parceque cet Animal ne sauroit marcher. Ils le tournent de maniere, que la tête de l'Oiseau excede un peu le front, & que les aîles leur tombent sur les oreilles. On peut dire d'un Lapon, qu'après le Singe, il n'y a point d'Animal dont la figure approche plus de celle de l'Homme.

Nous leur fîmes diverses questions, auxquelles ils satisfirent suivant leurs lumieres : mais nous leur demandâmes particulierement, où nous pouvions trouver quelques Familles de leur Nation. Ils nous apprirent que les Lapons commençoient à descendre des Montagnes situées vers la Mer glaciale, d'où ils étoient chassés par le chaud & les mouches, & qu'ils alloient se répandre vers le Lac de *Tornotresck*, où le Fleuve Torno prend sa source, pour y donner quelque tems à la Pêche, jusqu'à ce que l'Hiver les ramenât aux Montagnes de Suapawara. Ils nous assurerent qu'au Lac de Tornottesck, nous en trouverions de riches, & que pendant notre marche, qui ne demandoit pas moins de sept ou huit jours, ils auroient le tems d'y arriver. Ils ajouterent que n'aïant eux-mêmes que dix-huit ou vingt Renes, & n'étant point en état d'entreprendre un Voïage de quinze jours, pendant lesquels il falloit des provisions qu'ils n'avoient point, ils avoient passé l'Hiver aux environs de la Mine & des Lacs voisins, où ils trouvoient dequoi subsister, eux & leurs Troupeaux.

Le Vendredi, 15 d'Août, nous ressentîmes un froid fort picquant, & nous vîmes tomber de la nége sur les Montagnes. Le Prêtre fit, ce jour-là, deux Sermons, l'un en Lapon, & l'autre en Finnois. Il se faisoit assez bien entendre en Latin; heureuse découverte pour nous, qui nous hâtames de lui faire mille questions sur la Religion du Païs : il nous dit que tous les Lapons du Païs étoient baptisés, mais que la plûpart n'avoient que la forme du Christianisme, & qu'ils retenoient une partie de leurs anciennes superstitions. Ils ne manquent point de présenter leurs Enfans au Baptême, quelques jours après leur naissance. Si c'est en Hiver, ils les portent dans leurs Pulckas. En Eté ils les mettent sur des Renes, dans des Berceaux d'écorce d'une forme singuliere, & garnis de mousse. Ils annoncent ordinairement leur arrivée, par un présent qu'ils font au Prêtre, d'une paire de Gants, bordés de plume de Loom, qui est violette, marquetée de blanc, & d'une très belle couleur. Aussi-tôt que l'Enfant est baptisé, le Pere, si c'est une Fille, lui donne une femelle de Rene; & tout ce qu'elle produit, lait, fromage, ou jeunes Renes, lui appartient sans aucun retranchement, & fait sa richesse au tems de son mariage. Quelques-uns donnent à leurs Filles une autre Femelle de Rene, lorsqu'ils apperçoivent leur premiere dent; & toutes les femelles, qui en sortent, sont distinguées par une marque.

S'ils croient reconnoître que le nom de Baptême, qu'ils ont fait donner à leurs Filles, ne soit pas heureux, ils s'attribuent le pouvoir de le changer.

Les jeunes Lapones sont mariées assez tard, quoiqu'elles ne manquent point d'occasions, lorsqu'on sait, dans le Païs, que les deux Renes qu'elles ont reçues de leur Pere en ont produit un grand nombre d'autres; car c'est tout ce qu'elles emportent avec elles; & loin de recevoir quelque chose du Pere, un Gendre est obligé d'acheter la Fille par des présens. L'usage, pour les recherches d'Amour, est de les commencer au mois d'Avril, à l'exemple des Oiseaux. Un Amant, qui a jetté les yeux sur une Fille, ne doit pas en faire la demande sans apporter une provision d'Eau-de-vie. C'est le fond de la galanterie Laponne; & l'on juge, de la sincérité ou de la force d'une passion, par la quantité d'Eau-de-vie qu'on voit présenter.

Avant l'introduction du Christianisme, les Lapons avoient une forme de mariage extrêmement singuliere, qui se conserve même encore dans quelques Familles. On ne se présentoit point aux Prêtres; c'étoient les Parens, qui marioient leurs Enfans dans leurs Cabanes, sans autre cérémonie que l'excussion de quelques étincelles de feu, qu'ils tiroient d'un caillou. Ils la croïoient mystérieuse, & propre à représenter le but du mariage: comme la pierre renferme une source de feu, qui ne paroît que lorsqu'on l'approche du fer ou d'une autre pierre, il y a, disoient-ils, dans les deux sexes, un principe de vie, qui se développe par leur union.

Après la célébration du mariage, un Mari passe un an avec son Beau-pere, & s'établit ensuite avec sa famille. Alors tous les présens qu'il a faits, pendant sa recherche, lui sont rendus; & les Parens reconnoissent, par quelques Renes, ce qu'il a donné pour eux (52).

Un Enfant, au moment de sa naissance, est lavé dans la nége, & jetté ensuite dans un Bain d'eau chaude. Les Meres continuent, la premiere année, de les laver trois fois chaque jour; & pendant le reste de leur enfance, trois fois par semaine. Aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles boivent un grand coup d'huile de Baleine, dont elles croient recevoir un soulagement considérable. On reconnoît aisément, dans le Berceau, de quel sexe est un Enfant: si c'est un Garçon, le Pere suspend au-dessus de sa tête, un Arc, des Fleches, ou une Lance, pour les familiariser de bonne heure avec les instrumens qu'ils doivent emploïer toute leur vie. Sur le Berceau des Filles, on voit des aîles d'Oiseau, avec les piés & le bec, pour leur inspirer, dès l'enfance, le goût du travail & de la propreté.

Les maladies sont presqu'inconnues aux Lapons, où, s'il leur arrive quelque infirmité, ils se reposent ordinairement sur la nature, qu'ils croient capable de les guérir d'elle-même. Cependant ils ont quelques remedes, tels que la racine de mousse, qu'ils nomment *Jeest*, & la Plante que nous connoissons sous le nom d'*Angelique pierreuse*. La résine, qui coule des Sapins, est leur seule emplâtre. Mais le spécifique universel de la Nation est le fromage de Renes, qu'ils emploient diversement: si le froid leur a gelé quelque membre, ils étendent le fromage en tranches, sur la partie malade; & suivant le témoignage du Prêtre, ils en reçoivent du soulagement. Une espèce

(52) Regnard badine beaucoup, ici, sur la facilité que les Lapons ont à souffrir le commerce des Etrangers avec leurs Filles & leurs Femmes.

d'huile, qu'ils font distiller du même Fromage, en y faisant entrer un fer rouge, est merveilleuse pour la toux, pour tous les maux de poitrine & pour les contusions. Ils emploient le feu pour toutes sortes de plaies; en y appliquant un charbon ardent, qu'ils y laissent aussi longtems qu'ils peuvent le supporter. Ce remede, qui ressemble beaucoup au Moxa des Japonois, passe entr'eux pour souverain. Leurs vieillards se ressentent si peu des infirmités de l'âge, qu'on a peine à les distinguer des jeunes gens (53). Il est rare ici de voir des têtes blanches; la couleur ordinaire du poil des Lapons est rousse. Mais un effet très commun de la vieillesse est de leur faire perdre la vûe. Leurs yeux, insensiblement affoiblis par l'éclat de la nége, dont leur Païs est presque toujours couvert, & par la fumée continuelle du feu qu'ils allument au milieu de leurs Cabanes, s'éteignent sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils paroissent approcher de la mort, leurs Parens, ou leurs Voisins, battent du Tambour, avec diverses cérémonies, par lesquelles ils croient connoître si le Malade touche effectivement à sa derniere heure. Aussi-tôt qu'ils le croient près de sa fin, ils se mettent autour de son lit; & pour faciliter son passage à l'autre Monde, ils lui font avaler un grand coup d'Eau-de-vie; tandis que de leur côté ils boivent sans ménagement, pour se consoler de la perte de leur Parent ou de leur Ami. Il n'a pas plutôt rendu le dernier soupir, qu'emportant le corps, ils abandonnent la Cabane, & la détruisent même, dans la crainte que ce qui reste de l'Âme ne nuise à ceux qui oseroient l'habiter. Leurs cercueils sont un tronc d'arbre creusé, ou leur Traîneau, dans lequel ils mettent ce que le Mort avoit de plus cher, comme son Arc, ses Fleches, sa Lance; sa Hache, & le fer qui lui servoit à battre du feu. Le lieu de la sépulture est souvent une Forêt, ou quelque caverne. On l'arrose de quantité d'Eau-de-vie, & les Assistans n'en boivent pas moins. Trois jours après l'enterrement, on tue le Rene qui a conduit le corps, pour en faire un festin à l'Assemblée, & les os sont enterrés soigneusement à côté du Mort. L'Eau-de-vie, qui se boit dans ces occasions, se nomme *Paligavin*, c'est-à-dire Eau-de-vie bienheureuse, parcequ'elle est bûe à l'honneur d'un Homme qu'on croit en possession du bonheur; comme celle qui se boit, pendant la recherche d'une Fille, se nomme *Soubouvin*, c'est-à-dire Eau-de-vie des Amans.

Description de l'Animal qu'on nomme Renne.

Pendant que le Prêtre nous faisoit ce récit, nous vîmes paroître sur une Montagne plusieurs Lapons, qui venoient avec une suite de Renes, chargés de Poissons secs pour les Mineurs de Suapawata. Comme nous n'avions point encore vû de ces Animaux, la curiosité nous fit aller au-devant, avec beaucoup d'impatience de contempler leur figure & leur marche. *Rhen* est un mot Suedois, dont on a fait leur nom, pour marquer leur propreté ou leur vitesse; car, dans la même Langue, rhen signifie *net*, & *renna* signifie *courir*. Les Romains n'avoient pas de nom pour un Animal qu'ils n'ont pas connu; mais les Latins modernes l'ont nommé *Rangifer* (54). Quoi-

(53) On verra bien-tôt que M. de Maupertuis attribue cette ressemblance à l'air avancé des jeunes Lapons.

(54) Renard ne croit pas que ce nom vienne de leur bois, parcequ'on auroit aussi-tôt dit *Ramifer*, que *Rangifer*; il suppose que les Suedois ont pû nommer anciennement cet Animal *Rangi*, & qu'on y a joint le mot de *fera*: *Bête* nommée *Rangi*.

qu'il ressemble beaucoup au Cerf, on y remarque plusieurs différences. Le Rene est plus grand. Son bois, qui s'éleve fort haut, se courbe vers le milieu, & forme sur sa tête une sorte de cercle : il est velu, en Eté, depuis le bas jusqu'en haut, & si plein de sang; qu'en le pressant un peu fort de la main, on s'apperçoit, à l'action de l'Animal, qu'il y sent de la douleur. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est la division de ce bois : les Cerfs n'en ont que deux, d'où sortent quantité de dagues; & les Renes en ont un troisieme au milieu du front, avec deux autres qui s'étendant sur les yeux tombent sur la bouche. Toutes ces branches sortent néanmoins de la même racine, mais elles prennent des routes & des figures différentes; ce qui embarrasse tellement la tête de l'Animal, qu'il a de la peine à paître, & que lorsqu'il trouve des arbres il aime mieux en brouter les branches, qu'il prend avec moins de difficulté.

La couleur du poil des Renes est plus noire que celle du Cerf, surtout dans leurs premieres années. Quoiqu'ils n'aient pas les jambes aussi menues que le Cerf, ils le surpassent en légereté. Leur pié est extrêmement fendu & presque rond. On remarque, avec étonnement, que tous leurs os, particulierement les articles des piés, font, en marche, le bruit des noix seches qu'on remue; & ce bruit est si fort, qu'on les entend presque d'aussi loin qu'on les voit. On observe aussi, dans les Renes, qu'ils ne ruminent point, quoiqu'ils aient le pié fendu; qu'ils n'ont point de fiel, & qu'ils ont seulement dans le foie un petite marque noire, à laquelle on ne trouve aucune amertume.

Ces Animaux sont naturellement sauvages; mais les Lapons ont trouvé le moïen de les apprivoiser si parfaitement, qu'il n'y a point de Famille dans le Païs, qui n'en entretienne quelques Troupeaux. Les Forêts ne laissent pas d'en être remplies; & les Lapons leur y font une cruelle guerre, autant pour leur peau, qu'ils estiment plus que celle des Renes domestiques, que pour leur chair, qui est beaucoup plus délicate. Ils ont aussi des Renes à demi sauvages & domestiques, sortis de leurs Renes femelles, qu'ils laissent aller dans les Bois pendant que ces Animaux sont en chaleur; & cette espece se nomme *Kattaigiar*. Elle devient beaucoup plus grande & plus forte que les autres, & plus propre pour le Traîneau.

La Laponie ne nourrit point d'autres Animaux Domestiques que les Renes; mais ses Habitans trouvent, dans ces Bêtes seules, toutes les commodités que nous tirons de plusieurs des nôtres. Aussi n'en jettent-ils rien. Ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le sang, les nerfs; & tout est d'un bon usage. La peau leur sert à se garantir des injures de l'air : en Hiver, ils la portent avec le poil; en Eté, ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair est pleine de suc, grasse, extrêmement nourrissante, & les Lapons ne mangent point d'autre viande. Les os leur sont d'une merveilleuse utilité pour faire des Arbalêtes & des Arcs, pour armer leurs fleches, pour faire des cuillieres, & pour orner leurs autres Ouvrages. La langue, & la moelle des os, sont ce que la Laponie a de plus délicat. Les Lapons boivent quelquefois le sang des Renes; mais ils le conservent plus ordinairement dans la Vessie de l'Animal, qu'ils exposent au froid pour l'y faire condenser; & lorsqu'ils veulent faire du Ponge, ils

ils en coupent une partie, qu'ils font bouillir avec du Poiſſon. Ils n'ont pas d'autre fil que celui qu'ils tirent des nerfs, & qu'ils filent ſur la joue d'un de ces Animaux. Le plus fin leur ſert à coudre leurs habits, & le plus gros à joindre enſemble les planches de leurs Barques. Les Renes ne fourniſſent pas ſeulement aux Lapons, dequoi ſe vétir & dequoi manger; ils leur donnent auſſi dequoi boire. Leur lait eſt le breuvage commun du Païs, quoique ſi gras, qu'ils ſont obligés d'y mêler preſqu'une moitié d'eau. Ils n'en tirent pas plus d'un demi ſeptier par jour, de chaque Femelle. On en fait des Fromages très nourriſſans; & ceux, qui n'ont point aſſez de Renes pour vivre de leur chair, ſe contentent d'une nourriture ſi ſimple. Ces Fromages ſont gras & d'une odeur forte; un peu fades néanmoins, parcequ'on les mange ſans ſel.

Mais la principale utilité qu'on tire des Renes, eſt pour les Voïages, & pour le tranſport de toutes ſortes de fardeaux. Nous avions entendu parler, tant de fois, de la méthode des Lapons dans l'uſage qu'ils font de ces Animaux pour leurs marches, que nous voulûmes ſatisfaire ſur-le-champ notre curioſité, & voir un Rene attelé à ſon Pulka. On fit apporter une de ces Machines, à laquelle on attacha l'Animal, ſur le devant, à la diſtance où ſont ordinairement les Chevaux. Il n'a, pour collier, qu'une piece de peau, avec le poil, d'où deſcend vers le poitrail un trait qui lui paſſe ſous le ventre, entre les jambes, & va s'attacher à un trou qui eſt ſur le devant du Pulka. Le Lapon n'a pour bride qu'une ſeule corde, attachée à la racine du bois de l'Animal, qu'il jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour lui faire connoître le chemin en la tirant du côté qu'il doit tourner. Nous nous mîmes, pour la premiere fois, dans ces Pulkas, & nous prîmes un plaiſir incroïable à nous y faire traîner. C'eſt dans ces voitures, qu'on avance beaucoup en fort peu de tems. Un Ecrivain Allemand (55) dit qu'un Rene peut, en un jour, changer trois fois d'horiſon, c'eſt-à-dire, joindre trois fois le ſigne qu'on a découvert dans le plus grand éloignement: mais cet eſpace, quoique très conſidérable, & bien exprimé, ne fait rien connoître de poſitif. Les Lapons s'expriment mieux, en diſant que dans un Pulka, traîné par un bon Rene, on peut faire, en un jour, vingt milles de Suede (56). Rien ne feroit comparable à cette maniere de voïager, ſi elle n'étoit extrêmement fatiguante. Des ſauts continuels, des foſſés, des

(55) Ziegler.

(56) Comme Regnard a toujours compté trois lieues de France pour un mille de Suede, obſervons que les milles Suedois ſont de ſix mille ſix cens pas, & que nos lieues communes ſont de deux mille ſix cens. Mais quoique ce dernier nombre faſſe plus que le tiers de l'autre, le mille de Suede paſſe ordioairement pour trois lieues Fraoçoiſes. Regnard, quoique plus content du calcul Lapoo que de celui de Ziegler, obſerve que comme le jour s'étend auſſi loio qu'on vent en Laponie, & que les Lapons ne diſtinguent point, dans leur calcul, s'il faut entendre le jour oaturel de vingt-quatre heures, ou la journée ordinaire d'un Voïageur, il vaut mieux, poor dooner une juſte idée de la vîteſſe de cette marche, dire qu'un bon Rene entier, tel qu'on en trouve daos *Kimi Lapmark*, d'où vienneot les plus legers & les plus vigooreux, peut faire par heure ſix lieues de France, lorſque la nége eſt uoie & fort gelée: mais il ne réſiſteroit pas loogtems à cette fatigue. Il faut qu'après cette courſe, il ſe repoſe ſept ou huit heures de ſuite. Ceux auxquels oo fait faire moins de chemin courent douze ou treize heures; après quoi, ſi l'on ne veut pas qu'ils crevent au Pulka, il leur faut au moins un jour de repos.

pierres à franchir, & l'attention nécessaire pour ne pas verser, font desirer, à la plûpart des Voïageurs Etrangers, une marche plus lente avec moins de risques. D'ailleurs, quoique les Renes se laissent conduire assez facilement, il s'en trouve de retifs, qui sont fort difficiles à dompter. Qu'on les pousse trop vîte, ou qu'on leur fasse faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils se tournent vers leur Guide; & se dressant sur leurs piés de derriere, ils viennent fondre si furieusement sur lui, que dans l'impossibilité de se défendre, lié comme il est dans son Pulka, ils lui cassent la tête & le tuent de leurs piés de devant. Les Lapons n'ont pas d'autre ressource, contre ces insultes, que de se tourner contre terre, & de se couvrir de leur Pulka, jusqu'à ce que la colere du Rene soit appaisée.

Ils ont une autre espece de Traîneau, d'une autre forme, & beaucoup plus grand, qu'ils nomment *Radaxeris*, dont l'usage est pour le transport de leurs effets, dans leur changement d'Habitation. Au reste, ces voitures ne servent qu'en Hiver, lorsque la nége couvre entiérement la Terre, & que le froid a formé sur la surface une croûte glissante. En Eté, les Lapons sont obligés d'aller à pié; ou dans leurs Barques, sur les Lacs & les Rivieres. Ils ne peuvent, ni se faire porter par leurs Renes, qui n'ont pas les reins assez forts, ni les atteler à des chariots, dont l'âpreté des chemins ne leur permet point l'usage. Cependant ils leur font porter des fardeaux médiocres, dans une écorce de Bouleau, qu'ils courbent en arc, & sur laquelle ils mettent leurs marchandises, dont le poids, de chaque côté, n'excede pas quarante livres.

La nourriture ordinaire des Renes est une petite mousse blanche, extrêmement fine, qui croît en abondance dans toute la Laponie. Lorsque la terre est toute couverte de nége, ces Animaux reconnoissent, par le seul instinct, les lieux où ils peuvent trouver leur nourriture. Ils découvrent aussitôt la terre, en faisant un grand trou dans la nége avec les piés de devant. Cette opération est l'ouvrage d'un instant. Mais lorsque le froid a gelé la nége, jusqu'à la rendre aussi dure que la glace même, les Renes ne trouvent à manger qu'une autre sorte de mousse, assez semblable à la toile des Araignées, qui pend des Pins, & que les Lapons nomment Lunt.

Continuation du Voïage.

Les femelles des Renes n'ont du lair qu'après avoir porté un Faon, qui téte pendant trois mois. On assure qu'en prenant un Rene de renvoi, c'est-à-dire né dans le lieu où l'on veut aller, on n'a pas besoin de guide; & qu'à plus de quarante lieues, sans autre chemin tracé, il mene fidelement un Voïageur.

Le 16 d'Août, nous prîmes, avec le Prêtre, notre route vers sa Maison, qui n'étoit qu'à cinq milles de la Mine, pour nous mettre en chemin delà au Nord, vers le Lac de Tornotresck. A peine fûmes nous hors de Suapawara, que nous tuâmes trois ou quatre de ces Oiseaux que les Lapons nomment *Fielripa*, c'est-à-dire Oiseaux de Montagnes (57). Ils sont de la grosseur d'une Poule; & pendant l'Eté ils ont le plumage du Faisan, mais tirant plus sur le brun, & marqueté, en quelques endroits, de taches

(57) On prétend que c'est le *Lagopos*, ou Pié-velu des Grecs.

blanchâtres. L'Hiver, ils deviennent tout blancs. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui riroit de toute sa force, & se repose rarement sur les arbres. Nous n'avons point de Gibier qui lui soit comparable pour le goût.

A deux milles de Suapawara, nous rencontrâmes, dans leur Barque, les Lapons que nous avions vus le jour précédent, & qui nous avoient promis de nous conduire à Tornotresck. Ils nous apporterent le fruit de leur Pêche, qui avoit duré toute la nuit: c'étoit des Truites saumonées, d'un excellent goût, & qu'ils appellent *Arlax* dans leur langue. De-là continuant d'avancer par eau, nous arrivâmes le soir près d'une petite hauteur, où nous passâmes la nuit au milieu des Bois. Le froid y fût si violent, qu'aïant fait un fort grand feu pour nous en garantir, & pour éloigner les Ours, nous mîmes réellement le feu à la Forêt. Il y prit avec une furieuse violence, excité par un grand vent qui survint; & quinze jours après, nous trouvâmes, en revenant, quantité d'endroits qui brûloient encore. Mais ces accidens ne causent aucun tort à personne, & la Laponie n'a point de loi contre les Incendiaires. Il nous fut impossible, le 17, de faire plus d'un demi mille, contre un vent impétueux qui nous terrassoit à tout moment; & pendant une partie du jour, que nous emploïâmes à faire ce chemin à pié, nous vîmes, ou nous entendîmes tomber sans cesse des Pins d'une grosseur extrême, dont la chute faisoit retentir toute la Forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour & la nuit suivante, nous obligea de camper comme la veille, c'est-à-dire entre de grands feux, mais avec plus de précautions, pour ne pas porter l'incendie dans tous les lieux de notre passage. Nos Lapons disoient déja qu'il ne falloit que trois ou quatre François, pour brûler en huit jours toutes les Forêts du Païs. Le lendemain, malgré la tempête qui duroit encore, nous nous embarquâmes sur un Lac, qui sembloit une Mer agitée; & quatre ou cinq heures de travail nous firent faire environ trois quarts de mille, qui restoient jusqu'à la Maison du Prêtre.

Commerce des Lapons.

Cette Paroisse, qui se nomme *Chuskadés*, est une de celles où se tiennent les Foires des Lapons pendant l'Hiver. Ils y viennent troquer leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Martres & de Petit-gris, pour de l'Eau-de-vie, du Tabac, & du *Valdmar*, qui est une sorte de gros drap dont ils entourent leurs Cabanes. Les Marchands de Torno & des Païs voisins s'y rendent en cette saison, qui dure depuis le 25 de Janvier, Fête de la Conversion de Saint Paul, jusqu'au 2 de Février. On y voit toujours deux Officiers roïaux; l'un pour recevoir le Tribut, l'autre pour terminer les différends & punir les friponneries, quoiqu'elles soient rares parmi les Lapons. Ils vivent entr'eux dans une parfaite confiance, sans qu'on entende jamais parler de vols. Cependant les Cabanes demeurent ouvertes en Eté, pendant trois ou quatre mois qu'ils vont passer en Norwege. Ils laissent, dans les Forêts, le plus souvent au sommet d'un arbre, toutes les provisions qu'ils ne peuvent emporter.

Le Prêtre se garde bien de s'éloigner pendant les Foires. C'est alors qu'il reçoit la Dîme des Peaux de Renes, des Fromages, des Gants, des Souliers, & de toutes les richesses des Lapons. Les plus Chrétiens font aussi des offrandes à l'Eglise; & nous vîmes quantité de peaux, qui pendoient devant l'Au-

tel. S'ils veulent détourner une maladie qui afflige leur Troupeau, ou demander quelque faveur au Ciel, il portent des peaux de Renes à l'Eglise, & les étendent sur le chemin qui mene à l'Autel, dans l'idée que le passage du Prêtre y fait descendre toute sorte de bénédictions. Un Prêtre est plus occupé, pendant quinze jours, qu'il ne l'est tout le reste de l'année. C'est alors que la plûpart des Lapons font baptiser leurs Enfans, & qu'ils enterrent leurs Morts. On a déja remarqué qu'en Eté, l'éloignement & la difficulté des chemins ne leur permettant point de transporter les corps au Cimetiere commun, ils les enterrent dans une Caverne, ou sous quelque pierre, d'où ils ne les tirent qu'à leur retour. Les Mariages se font aussi pendant les Foires, autant pour rendre la Fête plus solemnelle & la joie plus vive, que pour avoir, dans chaque Famille, tous leurs Amis présens à la célébration.

Avec leurs peaux de Renes, d'Hermines, de Renards, de Martres, de Loutres, de Petit-gris & d'Ours, ils apportent, aux Foires, des habits à l'usage de leur Nation, des Bottes, des Gants, des Souliers, toutes sortes de Poisson sec, & des Fromages de Renes. Leurs échanges se font non-seulement pour de l'Eau-de-vie, du Tabac & de gros Draps, mais encore pour de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux, des haches, & des peaux de Bœuf, qui leur viennent des Moscovites. Le prix de leurs Marchandises est toujours le même. Un Rene ordinaire se donne pour la valeur de deux écus. Quatre peaux vont pour un Rene. Un *Limbar* de Petit-gris, composé de quarante peaux, ne passe point un écu. Une peau de Martre est du même prix. Celle d'Ours n'est pas plus chere ; & trois peaux de Renard blanc ne coutent aussi qu'un écu. Le prix des Marchandises est fixé de même : le prix d'une demie aune de drap est un écu ; la pinte d'eau-de-vie & la livre de tabac, chacune un écu. Ce qui coute moins, s'achete avec une, deux, ou trois peaux de Petit-gris, suivant le degré d'estimation. Ainsi l'écu n'est qu'une valeur nominale, qu'on proportionne à la valeur réelle. On observe que les Lapons ont perdu beaucoup de leur ancienne franchise : ils se sont vus tant de fois trompés, par les Etrangers qui leur apportent des Marchandises, qu'ils deviennent trompeurs à leur tour. On ne juge pas mieux de leur Religion : l'Officier roïal est quelquefois obligé d'emploïer la force, pour les faire assister à l'Eglise ; quelques-uns lui donnent de l'argent pour s'en dispenser ; d'où l'on peut conclure qu'avec quelques apparences du Christianisme, ils sont encore idolâtres au fond du cœur.

Suite du Voïage.

Nous passâmes deux jours à Chuskades, occupés à graver, sur le bois & sur la pierre, des Monumens qui pussent faire connoître à la Postérité que trois François avoient eu le courage de pénétrer dans cet affreux Païs, & ne s'étoient arrêtés qu'où la Terre leur avoit manqué. Notre principale Inscription étoit en langue Latine, & suivie de nos trois noms. Quoique Chuskades ne fût pas le lieu pour lequel nous l'avions destinée, celle que nous avions gravée sur le bois fut attachée dans l'Eglise, au-dessus du grand Autel. Nous emportâmes les autres, pour les placer à l'extrémité du Lac de Tornotresk, d'où l'on voit la Mer glaciale, & qu'on peut prendre assez proprement pour le bout de l'Univers.

Nos Guides aïant fait une petite provision de fromages de Renes & de Poisson sec, nous partîmes de Chuskades le 19, à cinq heures du soir, & nous arrivâmes après minuit près d'un Torrent nommé Vakko, où nous prîmes le parti de nous reposer. Pendant le chemin, nous eûmes le plaisir de voir, en même-tems, le coucher & l'aurore du Soleil. Il s'étoit couché à onze heures; il se leva à deux, sans qu'on eut cessé de voir aussi clair qu'en plein midi. Mais dans les plus longs jours, c'est-à-dire, trois semaines avant la Saint Jean, & trois semaines après, on le voit continuellement, sans qu'au plus bas de sa course il touche la pointe des plus hautes Montagnes. De même, on est deux mois entiers sans le voir, pendant les plus courts jours de l'Hiver; & l'usage du Païs, vers le commencement de Février, est de se placer au sommet des Montagnes, pour jouir du plaisir de le voir poindre un moment. Cependant la nuit n'est pas continuelle: il paroît, sur le midi, un crépuscule qui dure environ deux heures. Les Lapons, aidés de cette lumiere & de la réverbération de la nége, dont la terre est alors toute couverte, prennent ce tems pour leur Chasse & leur Pêche. Quoique les Rivieres & les Lacs soient gelés, & dans quelques endroits, de la hauteur d'une pique, ils font, dans la glace, des trous par lesquels ils ont l'art de faire passer leurs filets. Souvent ils en tirent des Hirondelles, qui se tiennent de leurs pattes à quelque petit morceau de bois, & qui paroissent mortes lorsqu'elles sortent de l'eau; mais à peine les approche-t-on du feu, que commençant à se ressentir de la chaleur, elles se remuent, elles secouent les aîles, & volent comme en Eté (58).

Le 20, après avoir traversé le Torrent, nous fîmes une lieue à pié, & nous rencontrâmes sur notre chemin une Cabane de Lapon, composée de gason & de feuilles. Toutes les richesses du Maître, qui consistoient en quelques peaux de Renes, quelques instrumens pour le travail, & plusieurs filets, étoient derriere, sur des perches & des planches. Delà, prenant notre route à l'Ouest, au travers des Bois, nous découvrîmes entre les arbres un Magasin de Lapon, construit sur quatre troncs, qui formoient un espace quarré. Tout cet édifice, couvert de planches, étoit étaïé des quatre troncs, qui sont ordinairement de sapin, & dont les Lapons ôtent l'écorce, pour les frotter d'huile de Poisson, qui empêche que les Ours n'y puissent grimper. C'est dans ces étranges Forteresses, que les Habitans du Païs conservent leurs provisions; c'est-à-dire de la chair de Renes & du Poisson sec. Ils n'ont que cette ressource contre les Bêtes farouches; & souvent toute leur adresse ne peut empêcher que les Ours, détruisant leur Magasin, ne mangent en un jour le fruit d'un fort long travail. Ils ont une autre espece de garde-manger, qu'ils nomment *Nalla*, situé aussi dans l'épaisseur d'une Forêt, mais élevé sur un seul pivot. Ils coupent un arbre, à six ou sept piés de hauteur, & mettent au bout du tronc deux pieces de bois en croix, sur lesquels ils établissent leur Bâtiment, qu'ils couvrent de planches, & qui prend la forme d'un Colombier. Leur échelle, pour y monter, est un autre tronc d'arbre, dans lequel ils creusent des trous, & qui demeure couché à terre dans leur absence.

(58) Voïez, ci-dessus, l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Après avoir marché une demie heure de plus, nous arrivâmes au bord du Lac de Tornotresck, où nous trouvâmes un Lapon, extrêmement vieux, qui pêchoit avec son Fils. Nous lui fimes diverses questions, particulierement sur son âge, qu'il ne savoit pas; ignorance ordinaire aux Lapons, dont la plûpart ne se souviennent pas même de l'année dans laquelle ils vivent, & ne connoissent les tems que par la succession de l'Hiver à l'Eté. Un présent d'eau-de-vie & de tabac l'aiant disposé à nous servir, il nous dit qu'il nous avoit apperçus de sa cabane, & qu'il s'étoit sauvé dans le Bois, mais sans nous perdre de vue; & qu'ensuite, reconnoissant que nous ne pensions point à lui nuire, il s'étoit hasardé à sortir de sa retraite, pour s'occuper de la pêche. Nos caresses acheverent de le rendre si familier, qu'il nous promit de nous faire voir ses Rênes, à notre retour, & l'intérieur de son ménage.

Autel fameux, dédié à Seyta.

Nous continuâmes notre marche sur le bord du Lac, vers l'endroit d'où sort le Fleuve. On voit, à main gauche, une petite Ile, entourée de cataractes, qui descendent avec une furieuse impétuosité sur des Rochers. Elle contient un fameux Autel, dédié à *Seyta*, où tous les Lapons de la Province vont faire des Sacrifices à cette Idole. L'Historien de la Laponie parle de ce culte, comme d'un usage abandonné (59): mais nous étant approchés de l'Autel, nous apperçûmes un grand monceau de cornes de Renes, & les Dieux, qui étoient derriere. Le premier, qui étoit le plus gros & le plus grand, n'avoit aucune figure humaine; & je ne connois rien à quoi je puisse le comparer: mais il étoit fort gras, du sang & de la graisse dont on l'avoit frotté. Nos Guides nous apprirent que c'étoit lui qu'on nommoit Seyta, & que tous les autres n'étoient que sa Femme, ses Enfans & ses Valets. Ils étoient rangés par ordre, à sa droite. Ces pierres n'avoient pas d'autre forme, que celle qu'elles avoient pu recevoir de la chute continuelle des eaux: elles n'étoient pas moins grasses que la premiere, mais elles n'en approchoient point pour la grosseur. Nous remarquâmes qu'elles étoient toutes, particulierement celle qui représentoit Seyta, sur des branches de bouleau très fraîches. A côté, on voïoit un tas de bâtons quarrés, sur lesquels on distinguoit quelques traits en forme de caracteres. Celui du milieu étoit beaucoup plus gros & plus longs que les autres; & nos Lapons nous dirent que c'étoit le *Bourdon* de Seyta, ou le bâton dont il se servoit dans ses voïages. Un peu plus loin, derriere toutes ces Divinités, ils nous en firent appercevoir deux autres, grasses & sanglantes, sous lesquelles il y avoit aussi quantité de branches. Elles étoient plus proche du Fleuve; & les Lapons nous assurerent qu'aïant été jettées plusieurs fois dans l'eau, elles avoient toujours été retrouvées dans leur ancienne place. Nous ne pûmes douter, malgré le témoignage de l'Historien, que ce lieu

(59) Le même *Tornæus*, que Regnard avoit vû au Cercueil. Un trait si singulier mérite d'être ici joint dans ses termes: *Eo loco, ubi Tornotresch ex se effudit Fluvium, in insula quadam, in medio Cataractæ* Dara *dictæ, reperiuntur Seytæ Lapides, specie humana, collocati ordine. Primus altitudine viri proceri; post, quatuor alii paulo breviores, juxta collocati; omnes quasi pileis quibusdam in capitibus suis ornati; & quoniam res est difficillima, periculoque plenissima, propter vim cataractæ indictam, navigium appellère, ideo Laponi pridem desierunt invisere locum istum; ut nunc explorari nequeat, utrum, quomodove, ulli fuerint in istam insulam.*

ne fût aussi fréquenté que jamais. Les traces de sang, qui paroissoient toutes récentes, la fraîcheur des feuilles de Bouleau, & l'aveu même de nos Guides, étoient des preuves auxquelles on ne peut rien opposer : mais nous ne fûmes pas mieux éclaircis. A l'égard des chapeaux, que l'Historien donne aux mêmes pierres, ce n'est qu'une partie de la masse, qui excede en cet endroit. Il n'y a même que les deux premieres, qui soient distinguées par cette marque; les deux autres sont d'une forme allongée, pleines de trous & de bosses, & finissent en pointe. Au reste, l'Autel est d'une seule roche, couverte d'herbe & de mousse, comme le reste de l'Ile, avec cette différence, que le sang répandu, & la quantité de bois & d'os de Renes, ont rendu la place plus foulée.

Malgré les craintes superstitieuses & les plaintes de nos Guides, qui nous menacoient de la vangeance de leurs Dieux, nous en prîmes quelques-uns. J'aurois emporté Seyta même, avec ses Enfans, s'il eût été moins gras & moins lourd; mais à peine eus-je la force de le remuer. Les allarmes des Lapons en devinrent plus vives, parcequ'ils jugent de sa colere par sa pesanteur, & qu'au contraire ils le croient propice lorsqu'il est facile à lever. C'est leur regle, pour connoître s'il veut des sacrifices & des offrandes.

Lac de Tornotresck.

En quittant cette Ile, nous entrâmes dans le Lac de Tornotresck, d'où sort le Fleuve Torno. La longueur de ce Lac est d'environ quarante lieues, de l'Est à l'Ouest, mais il a peu de largeur. Quoiqu'il soit régulierement gelé, depuis le mois de Septembre jusqu'à la Saint Jean, il fournit aux Habitans du Païs une abondance incroïable de Poisson. Les Montagnes, dont il est environné, sont d'une hauteur qui en dérobbe le sommet à la vue; ou du moins, la nége qui les couvre ne permet presque point de les distinguer des nues, auxquelles elles paroissent toucher. Elles sont découvertes, & sans aucune apparence de Bois; ce qui n'empêche point qu'elles ne soient la retraite d'un grand nombre de Bêtes féroces & d'Oiseaux. C'est autour de ce Lac que les Lapons viennent se répandre à leur retour de Norvege. Nous y fimes sept ou huit lieues jusqu'au pié de la haute Montagne, qui devoit être le terme de notre course. Quatre heures nous suffirent à peine, pour arriver au sommet, par des chemins qui n'étoient vrai-semblablement connus d'aucun Mortel. A cette hauteur, nous découvrîmes toute l'étendue de la Laponie, & la Mer Septentrionale, jusqu'au Cap Nord, du côté qu'il tourne à l'Ouest. Là, nous plantâmes notre Inscription (60), dont le sort, apparemment, est de n'avoir jamais d'autres Lecteurs que des Ours. Cette Montagne, ou cette Roche, reçut de nous le nom de *Metawara*, qui signifie, en Langue Finnoise, Roche des Limites; comme le dernier endroit du Monde, où la curiosité puisse conduire des Voïageurs.

Inscription que les trois Voïageurs y laissent.

(60) La voici, telle que Regnard la donne.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus & variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.
Anno 1681, die 22 Augusti.

VOIAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

Pendant le tems que nous emploïâmes à monter & descendre, nos Lapons étoient allés chercher quelque Habitation : mais, après avoir fait beaucoup de chemin, ils revinrent à minuit, sans avoir rencontré la moindre Cabane. Cette nouvelle nous affligea d'autant moins qu'en aïant laissé derriere nous un assez grand nombre, que nous pouvions observer à notre retour, nous ne perdions que le plaisir de voir les plus éloignées. Nous remîmes à la voile avec un vent d'Oüest, qui nous ramena vers celle du petit Vieillard, dont nos présens nous avoient fait un Ami. Il étoit à la Pêche, sur le Fleuve. Quoiqu'il ne pût avoir oublié ses promesses, il chercha des excuses pour se dispenser de les remplir, & nous fûmes obligés d'en revenir aux Présens. Enfin, il apprit le chemin de sa demeure à un de nos Guides; & pendant qu'il prit le sien par les Bois, avec notre Interprete, à qui nous défendîmes de le quitter, nous continuâmes notre route sur le Fleuve. Deux heures de navigation nous firent arriver à la hauteur de sa Cabane, qui étoit encore fort éloignée. Nous débarquâmes le soir, avec une provision de Tabac & d'Eau-de-vie, pour suivre nos Guides. Ils nous conduisirent toute la nuit par les Bois. Celui qui avoit reçu les instructions du Vieillard n'étoit pas si sûr de sa marche, qu'il ne laissât voir quelque embarras. Tantôt il approchoit l'oreille de Terre, pour se conduire par le bruit; tantôt il observoit les traces des Bêtes, pour distinguer celles des Renes sauvages ou privés. Il montoit souvent au sommet des Pins, pour decouvrir de la fumée; & ne voïant rien, il se mettoit à crier d'une voix effraïante, qui retentissoit dans toutes les parties du Bois. Après avoir tourné fort longtems, nous entendîmes enfin l'aboiement d'un Chien. Jamais la plus belle voix n'eut tant de charmes pour nous. Quelques pas que nous fîmes encore, du côté où nous avions entendu le bruit, nous firent rencontrer un Troupeau de Renes; & bientôt nous arrivâmes à la Cabane du Vieillard Lapon, qui venoit d'y arriver comme nous.

Ménage & Cabane de Lapon.

Elle étoit au milieu d'un grand nombre d'arbres, de la forme des autres, & couverte de son waldmar, avec une grosse provision de mousse à l'entour, pour la nourriture d'environ quatre-vingt Renes, qui faisoient toute la richesse du Maître. Il se trouve des Lapons, qui en possedent mille ou douze cens. La principale occupation des Femmes est de prendre soin de ces Animaux. Elles les comptent deux fois par jour; & s'il s'en égare quelqu'un, l'office du Mari est de le retrouver : il passe quelquefois trois semaines à suivre ses traces, dans la nége. Outre le soin de garder les Renes, de les traire, & de les nourrir avec leurs Faons, les Femmes ont celui de faire les bottes, les souliers, les habits des Lapons, & tous les Harnois des Renes. Mais les ustensiles du ménage, les Pulkas, les Bateaux, les armes, & les instrumens de Pêche & de Chasse, sont uniquement l'ouvrage des Hommes. Ce sont eux aussi qui préparent tous les alimens.

Nous fîmes ces observations presqu'en arrivant. Le Lapon fit cuire aussi-tôt quelques *Sicks* frais, qu'il avoit pris le même jour. Ce Poisson, qui est un peu plus gros que le Hareng, nous parut délicieux. Lorsqu'il fut cuit, on dressa une table, composée de quelques écorces de Bouleau, assez proprement cousues; c'est-à-dire qu'elles furent étendues à terre; & toute la Famille s'assit autour, les jambes croisées, à la maniere des Orientaux.

Le

Le Chaudron fut placé au milieu, & chacun y prit sa part, qu'il mettoit dans un bonnet, ou dans un coin de sa robbe. Les Lapons mangent fort avidement, & ne gardent rien pour un autre jour. En Été leur boisson est à côté d'eux, dans une grande jatte de bois; & pendant l'Hiver dans un Chaudron sur le feu, où chacun puise à son gré, avec une cuilliere de bois. Le repas fini, ils se levent joïeusement, & se frappent dans la main, en signe d'union & d'amitié. Les mets ordinaires de la Nation sont diverses sortes de Poissons, réduits en bouillie, avec un mélange d'écorce de Pin, broïée & cuite dans la même eau. Les personnes riches mangent la chair de leurs Renes, qu'ils tuent lorsqu'ils sont gras, c'est-à-dire avant l'Hiver. Mais quoiqu'ils estiment cette chair, ils lui préferent incomparablement celle d'Ours & de Castor. Ils ont, en Eté, une sorte de confiture, qu'ils trouvent fort délicate. Ce sont de petits fruits noirs, de la grosseur d'une Groseille, qui croissent dans leurs Bois, & qu'ils nomment *Crokbergt*, c'est-à-dire Groseille de Corbeau, auquel ils joignent des œufs crûs de Poisson; ils écrasent tout ensemble, pour en faire une marmelade, dont la vûe & l'odeur sont capables de révolter le meilleur estomac. Tous les Lapons riches prennent, pour dessert, un petit bout de Tabac, qu'ils portent toujours derriere l'oreille. Ils le mâchent; & lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le remettent derriere l'oreille, comme dans une Boîte, pour y prendre un nouveau goût. Ils le mâchent encore, & le replaçent de même. Après en avoir fait longtems cet usage, ils le fument.

Le petit Vieillard, dont la confiance sembloit augmenter pour nous, ne fit pas difficulté de répondre à toutes nos questions: sur celle qui regardoit ses Amours, il nous dit que pour obtenir sa Femme, il lui en avoit coûté deux livres de Tabac & cinq pintes d'Eau-de-vie, sans compter une peau de Rene, dont il avoit fait présent à son Beau-pere; & que sa Femme lui avoit apporté cinq ou six Renes, qui avoient heureusement multiplié, depuis plus de quarante ans qu'il vivoit avec elle dans une parfaite union. En effet, l'Eau-de-vie, dont nous prenions plaisir à leur faire boire, échauffa si vivement leur tendresse mutuelle, qu'après s'être fait quantité de caresses, ils se mirent à pleurer tous deux. Ainsi nous verifiâmes que l'Empire de l'Amour s'étend jusqu'en Laponie. Le soir, toute la Famille se coucha sur la même peau. Cet usage est généralement établi dans la Nation.

Sorciers de Laponie.

Nous partîmes le matin du jour suivant, après avoir acheté chacun notre Rene, qui nous coûta deux écus, pour en rapporter la peau en France; & nous remîmes à les faire tuer chez le Prêtre de Chuskadés, où nous arrivâmes le 24. Il nous restoit une curiosité à satisfaire. On nous avoit parlé si souvent des Sorciers Lapons, que pour fixer une fois nos idées sur mille récits de cette nature, nous avions engagé un de nos Guides, par des promesses auxquelles il n'avoit pas résisté, à nous amener un des plus habiles Sorciers du Païs. Il revint, trois jours après, avec un Lapon d'âge moïen, qu'il avoit déterré dans le fond d'un Bois, & qui nous parla de son savoir avec beaucoup de confiance. Mais il nous proposa, pour premiere condition, de nous éloigner de Chuskades. Que n'aurions-nous pas fait, pour approfondir les mysteres de son Art? Nous consentîmes à le suivre par les Bois, les Rochers & les Marais. Il nous fit faire plus de

VOÏAGE EN LAPONIE.

RIGNARD. 1681.

cinq lieues, pendant lesquelles nous rencontrâmes quantité de Bêtes & d'Oiseaux qui nous étoient inconnus, surtout un grand nombre de Petit-gris. Quelques mots d'explication sur ces Animaux ne feront que suspendre un moment notre infernale avanture.

Ce que c'est que les Petits-gris.

Ce qu'on nomme *Petit-gris*, dans le Commerce des Fourrures, est ce qu'on appelle en France Ecureuils; mais au lieu de la couleur rousse, qui leur est naturelle en Laponie comme en France, l'Hiver & la nége leur font prendre un fort beau gris, qui devient plus clair & plus fin, à mesure qu'ils sont plus éloignés vers le Nord. Les Lapons leur font une guerre continuelle pendant l'Hiver; & les Chiens du Païs entendent si parfaitement cette Chasse, que les appercevant sur les arbres les plus élevés, jamais ils ne manquent d'en avertir leurs Maîtres, par leurs aboiemens. Les Chasseurs emploient des fleches rondes pour les assommer, & les écorchent sur-le-champ, avec une vîtesse & une propreté surprenantes. Cette Chasse commence vers la Saint Michel, & fait l'exercice général de la Nation; ce qui rend les peaux de Petit gris à fort bon marché. Le Timbre se donne pour deux Ecus. Ce qu'on nomme un Timbre est composé de quarante Peaux; mais il n'y a point de marchandise sur laquelle on puisse être plus aisément trompé, parcequ'on l'achete sans la voir; c'est-à-dire qu'étant retournée, la fourrure est en dedans. On n'y admet aucune distinction. Bonnes & mauvaises, toutes les peaux sont du même prix. Nous apprîmes des Lapons une particularité surprenante, qui nous fut confirmée par notre propre expérience. Non-seulement on ne trouve pas toujours la même quantité de ces Animaux, mais ils changent souvent de Païs; & pendant tout un Hiver, il ne s'en trouve pas un dans les mêmes lieux où l'année précédente on en a vû des milliers. Lorsqu'ils veulent passer d'une Contrée dans une autre, & qu'ils ont quelque Lac ou quelque Riviere à traverser, ils prennent une écorce de Bouleau ou de Pin, qu'ils tirent jusqu'à la rive, & sur laquelle ils se mettent, pour s'abandonner au cours de l'eau & du vent, leurs queues élevées en forme de voiles. Si le vent devient assez fort pour enfler un peu les vagues, il renverse quelquefois le Navire & le Pilote. Ce naufrage, qui est souvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit toujours quelques Lapons, qui trouvent ces débris sur le bord des Eaux; du moins, lorsqu'ils n'ont pas été trop longtems sur le sable.

Invocation du Diable.

Après une longue marche, nous arrivâmes à la Cabane du Sorcier, qui étoit environnée d'un grand nombre d'autres; & je remarquai d'abord, que si nous ne faisions pas beaucoup de progrès dans la science infernale, nous aurions du moins l'occasion d'acquérir plus de lumieres que jamais, sur la Laponie & ses Habitans. Mais notre Sorcier voulut tenir sa promesse; & nous ne fûmes point tout-à-fait sans espérance lorsque nous le vîmes paroître avec son Tambour, son Marteau, & je ne sais quel étui, qu'il tira gravement de son sein. Il se mit en état d'évoquer le Diable par ses conjurations. Jamais on n'a pris tant de postures & de formes différentes. Il se frappoit la poitrine avec si peu de ménagement, que cent meurtrissures noires, dont elle se trouva bientôt couverte, nous firent trop voir qu'il étoit de bonne foi. Il ne se frappa pas moins rudement au visage, & son

sang ruisseloit de toutes parts. Ses cheveux se hérisserent ; ses yeux rouloient furieusement ; son teint devint bleu, ou noir. Il se laissa tomber plusieurs fois dans le feu. Cependant il ne put faire la moindre réponse à nos questions. A la vérité, sans être réellement Sorcier, il ne pouvoit nous donner les preuves que nous demandions de son savoir. Je voulois des explications sur divers évenemens de France, dont il n'avoit jamais entendu parler. Ce fut l'écueil de tous les Sorciers que nous consultâmes. Celui-ci, qui ne manquoit pas d'adresse, nous assura qu'anciennement il avoit eu plus de pouvoir qu'il ne lui en restoit ; que son Démon, néanmoins, ne lui avoit jamais rien fait connoître au-delà de Stockolm, & qu'il y en avoit peu qui fussent capables d'aller plus loin ; mais que depuis qu'il avançoit en âge & qu'il perdoit les dents, le Diable commençoit à l'abandonner. Cette particularité m'étonna. Je pris quelques informations, & tous les Lapons voisins m'assurerent qu'à mesure que les dents tomboient aux plus fameux Sorciers du Païs, leur pouvoir diminuoit. D'autres efforts du nôtre n'aïant pas mieux réussi, nous revînmes de nos espérances ; & pour nous faire du moins un amusement de cette folle avanture, nous prîmes plaisir à l'enivrer. L'état où nous le mîmes nous donna la facilité de lui enlever tous ses instrumens de Magie, c'est-à-dire son Tambour, son Marteau & son Etui, qui contenoit quantité de Bagues, avec des figures & des caracteres, & plusieurs morceaux de cuivre, liés ensemble d'une chaine de même métal. En sortant de son ivresse, il parut fort inquiet de sa perte : il chercha ses instrumens, il nous les demanda, il s'informa de toutes parts si personne ne les avoit vûs ; nous lui répondîmes qu'avec la science dont il s'étoit vanté, il devoit connoître l'Auteur du vol & le Receleur. Ainsi la magie des Lapons ne paroît qu'une imposture grossiere, fondée sur l'ignorance & la superstition de ceux qui l'emploient, & peut-être aussi de ceux qui l'exercent.

Vanité de la Magie des Lapons.

Nous tirâmes plus de fruit de notre curiosité, dans plusieurs autres Cabanes, où nous cherchâmes à nous instruire des usages du Païs. La premiere nous offrit trois ou quatre Femmes, dont l'une étoit nue, & donnoit le sein à son Enfant. Le Berceau étoit suspendu à peu de distance de terre, & composé d'un tronc d'arbre, plein de mousse fine, qui servoit de linge, de matelas & de couverture. Deux petits cercles d'osier couvroient le dessus, avec une mauvaise piece d'étoffe. La Mere lava son Enfant, devant nous, dans un Chaudron plein d'eau chaude, & le mit dans son Berceau. Alors un Chien, se dressant sur ses pattes de derriere, mit celles de devant sur le Berceau, & lui donna un mouvement fort reglé. Les Lapons forment leurs Chiens à cet exercice, qu'ils continuent jusqu'à ce que l'Enfant soit endormi, & qu'ils reprennent lorsqu'ils l'entendent crier.

Autres usages du Païs.

L'habit des Femmes Laponnes est peu différent de celui des Hommes. Il est aussi de waldmar : mais la ceinture est plus large, & garnie de lames d'étain qui tiennent toute sa largeur ; au lieu que celle des Hommes n'est marquée que de petites plaques de même métal, qui s'entresuivent. Toutes les Femmes ont à leur ceinture une gaîne ornée de fil d'Etain, qui contient un coûteau ; une bourse avec le même ornement, où elles por-

tent un fusil à faire du feu & leurs plus précieux bijoux ; enfin un morceau de cuir, auquel leurs aiguilles d'os de Rene sont attachées, & couvert d'une plaque de cuivre qui se pousse par-dessus. Ces ajustemens sont bordés d'anneaux de cuivre de différentes grandeurs, dont le son leur plaît beaucoup. Le bonnet des Hommes est ordinairement une peau de Loom, ou de quelque autre Oiseau. La coeffure des Femmes est une petite piece de Drap ; & les plus riches se couvrent la tête d'une peau de Martre, ou de Renard. Au lieu de Bas, elles portent, en Hiver, des bottines de cuir de Renes, & des souliers semblables à ceux des Hommes, c'est-à-dire, d'un simple cuir, qui entoure le pié & qui s'éleve en pointe sur le devant. On y laisse un trou, pour faire passer le pié ; & le haut est soutenu, autour de la cheville, par une longue corde de laine, qui faisant cinq ou six tours vient se nouer pardevant : mais pour marcher plus commodément avec une chaussure si lâche, on l'emplit de foin bouilli. Les gants sont aussi de peau de Rene, distinguée en compartimens d'un autre cuir, très proprement appliqué : ce sont des Mitaines, sans distinction de doigts ; & les plus belles sont garnies, par le bas, d'une peau de Loom. Les Femmes ont un ornement particulier, qu'elles appellent *Krakoi* : il consiste dans une piece de drap rouge, ou d'autre couleur, qu'elles portent au cou en forme de cerceau, & qui vient descendre en pointe sur l'estomac. Il est orné de ce qu'elles ont de plus riche ; c'est-à-dire, de petites plaques d'étain, de cuivre, & même d'argent. On demandera, sans doute, s'il se trouve de jolies Lapones ? Je répons que la Nature, qui produit dans les Païs Septentrionaux, des Mines d'argent & d'autre Métal, s'y plaît quelquefois aussi à former des visages suportables. Mais, en général, les Lapons sont d'une extrême laideur. On ne peut les comparer mieux qu'aux Singes : ils ont le visage quarré, les joues fort hautes, le reste de la face très étroit, & la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

Nous apprîmes d'eux qu'il regne quelquefois, dans leur Païs, des vents d'une furieuse violence, auxquels les plus fortes Maisons ne peuvent résister, & qui enlevent même les Bestiaux si loin, que souvent on ne sait ce qu'ils deviennent. En Été, ces Ouragans apportent de la Norvege une telle quantité de sable, que dans le trouble de l'air on ne distingue rien à deux pas. En Hiver, ils font voler une abondance de nége, qui ensévelit les Cabanes & les plus nombreux Troupeaux. Un Lapon, qui se trouve surpris de ces tempêtes en chemin, n'a pour ressource que de renverser sur lui son Traîneau, & de se tenir dans cette posture jusqu'à la fin de l'orage. Les autres se retirent dans les cavernes, où le désordre de l'air les retient quelquefois plus de quinze jours.

Dans leurs Chasses, la gloire suprême est de tuer un Ours. Le Vainqueur en porte les marques, qui sont de petits bouquets de poil, à son bonnet ; de sorte qu'on reconnoît aisément combien un Lapon a tué d'Ours. Celui, qui découvre un de ces Animaux, en avertit aussitôt ses Voisins. Le plus habile Sorcier joue du tambour, & cherche dans ses lumieres de quel côté il faut attaquer la Bête. Après cette cérémonie, on se met en marche. Celui, de qui l'on a reçu l'information, a l'honneur de tenir le premier rang. En arrivant à la retraite de l'Ours, ils s'attroupent, avec des arcs, des fleches, des lan-

ces, des bâtons, des fusils ; & l'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'Animal de ne leur faire aucun mal, & de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Dans le grand nombre des Combattans, la victoire est ordinairement sans péril. Après avoir tué l'Ours, ils le mettent dans un Pulka ; & le Rene, qu'ils emploient à le traîner, est exempt du travail ordinaire pendant toute l'année. Ils dressent, pour faire cuire leur proie, une cabane qui ne sert qu'à cet usage. Tous les Chasseurs doivent s'y trouver avec leurs Femmes, & les chants de joie recommencent. On n'y fait point entrer l'Ours par la porte : il est coupé en pieces, qu'on jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paroisse envoïé & tombé du Ciel. La chair cuite est distribuée entre les Hommes & les Femmes ; mais toutes les parties de derriere sont interdites aux Femmes : le reste du jour se passe en chants & en danses. Rien ne vaut, pour un Lapon, l'honneur d'avoir assisté à la mort d'un Ours ; il en fait gloire toute sa vie.

Description générale de la Laponie.

Après avoir passé quelques jours à s'instruire, les trois Voïageurs reprirent le chemin de Chuskadés, d'où ils se rendirent à Coktuanda, dernier Canton de la Laponie au Sud. Regnard observe que cette Province n'étoit pas connue des anciens Géographes. Tacite & Ptolomée n'en connoissoient pas de plus éloignée que la *Scrifinie*, nommée aujourd'hui Bothnie ou *Biarmie*, qui s'étend à l'extrémité du Golfe Bothnique. Ce qu'on sait à présent de plus qu'eux, c'est que la Laponie peut se diviser en trois parties, l'Orientale, l'Occidentale, & celle du milieu, qui portera particulierement, si l'on veut, le nom de Septentrionale. Celle qui regarde l'Occident, du côté de l'Islande, obéit au Roi de Dannemarck. Celle de l'Orient, qui touche à la Mer Blanche, appartient à la Russie. La troisieme, qui occupe le milieu, & qui a plus d'étendue que les deux autres ensemble, est sous la domination de la Suede. Elle se divise en cinq Provinces, qui sont toutes comprises sous le nom de Lapmarck, ou Laponie Suédoise, mais distinguée par l'addition d'un autre mot : *Urna Lapmarch*, *Pitha Lapmarch*, *Lulla Lapmarh*, *Torno Lapmarch*, & *Kimi Lapmarch*. Ces noms particuliers sont ceux des Fleuves qui les arrosent, & qui les donnent aussi aux Villes par lesquelles ils passent. La Province de Torno Lapmarck, située au fond du Golfe Bothnique, est la derniere vers le Pôle Arctique, & s'étend jusqu'au Cap Nord. Charles IX, de Suede, voulant connoître la situation & l'étendue de ses Terres, y envoïa, dans le cours de l'année 1600, deux savans Mathématiciens (61), avec tous les Instrumens nécessaires à leur commission. Ils rapporterent, à leur retour, qu'au-delà du soixante & treizieme degré de Latitude, ils n'avoient trouvé, au Nord, qu'une Mer Glaciale d'immense étendue, & que le dernier Promontoire qui s'y avançoit, assez proche du Château de *Vardhus*, qui appartenoit aux Danois, étoit *Nuckus*, ou *Norkap*. C'est dans cette Laponie, que Regnard & ses deux Amis voïagerent.

Mines & Forges de Mastung.

De Coktuanda, ils se rendirent à *Jacomus Mastung*, qui n'en est éloigné que de deux lieues : mais la curiosité leur en fit faire trois ou quatre, qu'ils ne regretterent point. Ce Canton offre une très bonne Mine de Fer, presqu'a-

(61) Aaron Forsz, Suedois ; & Jerôme Bircholt, Allemand.

VOÏAGE EN LAPONIE. REGNARD. 1681.

bandonnée pour son éloignement. Les trois Voïageurs y allerent, dans l'espérance d'y voir travailler aux Forges : ils les trouverent desertes ; mais ce qu'ils y virent, les satisfit beaucoup plus. « Nous descendîmes dans la » Mine, dit Regnard, pour en faire tirer d'excellentes pierres d'Aiman, » & nous vîmes avec admiration les effets surprenans de cette pierre dans » son lieu natal. Il fallut une violence extrême, pour en tirer d'aussi grosses » que nous les desirions ; le marteau, qui étoit de la grosseur de la cuisse, » demeuroit si fixe en tombant sur le ciseau qu'on avoit enfoncé dans la » pierre, que l'Ouvrier qui frappoit ne pouvoit le retirer sans secours. Je » ne me fiai pas à l'expérience d'autrui : une grosse pince de fer, que je » pris moi même, & que j'avois peine à soutenir, fut attirée violemment » lorsque je l'eus approchée du ciseau, & se trouva soutenue avec une » force merveilleuse. J'avois apporté une Boussole, que je mis au milieu » du trou de la Mine, & l'aiguille tourna d'une vîtesse incroïable.

Effet admirable de l'Aiman.

Les trois Voïageurs prirent les meilleures pierres qu'on avoit pû détacher, & s'éloignerent de ce lieu avec une sorte de fraïeur. Ils vinrent coucher à *Tuna Hianda*, chez un Batelier, que la Cour avoit exempté de taille, pour avoir trouvé cette Mine, & qui se nommoit *Lars Lerszon*, c'est-à-dire Laurent, fils de Laurent. Le jour suivant, ils eurent une forte journée jusqu'à Konges, où ils acheterent des traîneaux, avec de nouveaux harnois. Les Barques, qui se firent attendre longtems, les aïant retardés jusqu'au lendemain, ils n'arriverent que le soir du même jour à *Pello*, lieu fort célebre aujourd'hui, par les savantes opérations des Académiciens de France ; & deux jours après ils rentrerent dans Torno. Ils avoient passé plus de quarante cataractes. Ces chutes d'eau, qui sont fort impétueuses, & qui font un bruit épouvantable, durent l'espace de deux ou trois lieues. On vante beaucoup le plaisir de les voir descendre, aux Lapons, avec une vîtesse qui trouble la vue, & de leur voir faire en moins d'une heure trois ou quatre milles de Suede, qui valent douze lieues de France.

Funérailles de Jean Torneus, à Torno.

Le spectacle, que Regnard eut à Torno, demande d'être représenté dans ses termes. Nous arrivâmes, dit-il, assez heureusement pour assister aux obseques de Jean *Tornæus*, ce même Ministre, que nous avions vû dans son cercueil, & qui étoit mort depuis deux mois. C'est l'usage, en Suede de garder fort longtems les corps morts. Ce tems se mesure sur la qualité des personnes. On le prend, pour les préparatifs d'une cérémonie si solemnelle ; & si les Turcs ruinent leur fortune en Nôces, les Juifs en Circoncisions, & les Chrétiens en Procès, on peut ajouter que les Suedois s'épuisent en funérailles. J'admirai, dit Regnard, l'excessive dépense qui se fit pour un Homme du commun, dans un Païs si barbare & si éloigné du reste du Monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le Gendre du Ministre composa une harangue Latine, pour nous inviter à la Fête. Il y emploïa toute la nuit ; mais le matin, lorsqu'il parut devant nous, il ne put se rappeller un mot de sa composition. Ses révérences & sa confusion lui tinrent lieu d'éloquence. Nous devinâmes ses intentions. Un moment après, le Bourguemêtre, avec un Officier Militaire, vint nous prendre dans une Chaloupe, & nous fit traverser la Riviere, pour nous conduire jusqu'à la

Maison du Mort. Nous la trouvâmes remplie de Prêtres, vêtus de manteaux fort longs, avec des chapeaux d'une hauteur extraordinaire. Le corps étoit au milieu de cette Assemblée, dans un cercueil couvert de Drap. Ils l'arrosoient de leurs larmes, qui naturellement, ou par artifice, distilloient à l'extrêmité de leurs barbes. Tous ces Prêtres avoient quitté leurs Paroisses, & s'étoient rendus à Torno de fort loin. Quelques-uns étoient venus de cent lieues; & le Bourguemêtre nous assura que si la cérémonie s'étoit faite en Hiver, tems où les chemins du Païs sont plus faciles, il n'y avoit point de Prêtres, à deux ou trois cens lieues, qui ne se fussent empressés d'y venir.

L'Ancien de l'Assemblée fit une Oraison funebre. Elle devoit être bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air & le son pitoïable de sa voix ne nous arrachassent des larmes à nous mêmes, qui n'entendions rien à son discours. Les Femmes étoient dans une Chambre séparée de celle des Hommes, mais ouverte, & poussoient des gémissemens épouvantables, surtout la Veuve, qui interrompoit souvent l'Orateur par ses sanglots. Pendant qu'on faisoit l'éloge du Mort dans cette Salle, on en faisoit autant à l'Eglise; & lorsque ces torrens d'éloquence furent épuisés, on se mit en chemin pour le Convoi. Sept ou huit des principaux Habitans de la Ville chargerent leurs épaules du cercueil. Tout le monde s'empressoit d'y mettre la main. Nous suivîmes, & l'on nous fit l'honneur de nous accorder le premier rang dans la marche. Les Chefs du Deuil venoient après nous, & la Veuve marchoit au milieu d'eux, soutenue sous les bras par deux de ses Filles. On plaça le corps dans la plus honorable partie de l'Eglise; & toutes les Femmes, en passant près du Mort, se jetterent sur le cercueil, & l'embrasserent pour la derniere fois. Alors commença la grande Oraison funebre, prononcée par *Johannes Platinus*, Prêtre d'Urna, qui eut pour sa peine une Canne à pomme d'argent. Il cria beaucoup; & pour rendre les objets plus tristes, il s'étoit rendu lui-même hideux, en laissant ses cheveux sans ordre, & pleins de petits bouts de paille. Cet Homme raconta toute la vie du défunt, depuis le moment de sa naissance. C'est la mode, en ce Païs, de faire une Oraison funebre aux Valets mêmes & aux Servantes, pourvû qu'ils laissent un écu pour païer l'Orateur.

Les trois Voïageurs passerent huit jours à Torno; d'où prenant par les Mines de Caperbeyt, qu'ils eurent la curiosité de visiter, mais qu'ils décrivent avec moins d'intelligence que M. l'Abbé Outhier, ils arriverent le 27 de Septembre, à Stockolm.

VOÏAGE
DE M. DE MAUPERTUIS ET DE M. L'ABBE' OUTHIER.

INTRODUCTION.

Nous n'avons pas déguisé que les Voïages de Laponie appartenant à l'Europe, c'est en faveur d'une des plus nobles & des plus célebres Expéditions du Monde, que nous nous écartons un peu de notre Plan, pour terminer l'article des Voïages au Nord, par une Relation si glorieuse à la France. Il est vrai aussi qu'après avoir donné, au treizieme Tome de ce Recueil, celle d'une autre Expédition, entreprise dans la même vûe, nous sommes redevables au Public du dénoûment de l'une & de l'autre : il est même annoncé dans la premiere, avec des explications qui nous dispensent de remonter encore une fois à l'origine. Cependant nous ne déroberons point au Lecteur, l'introduction courte & lumineuse, que M. de Maupertuis a crue nécessaire pour faire entendre ses savantes opérations.

M. Richer aïant découvert à Cayenne, en 1672, que la pesanteur étoit moindre dans cette Ile voisine de l'Equateur qu'elle n'est en France, les Savans tournerent leurs vûes vers toutes les conséquences qu'on pouvoit tirer de cette fameuse découverte. Un des plus illustres Membres de l'Académie des Sciences trouva qu'elle prouvoit également, & le mouvement de la Terre autour de son axe, qui n'avoit plus gueres besoin de preuve, & l'applatissement de la Terre vers les Pôles, qui étoit alors un Paradoxe. M. Huygens, appliquant, aux parties qui forment la Terre, la théorie des forces centrifuges, dont il étoit l'Inventeur, fit voir qu'en considerant ses parties comme pesant toutes uniformement vers un centre, & comme faisant leur révolution autour d'un axe, il falloit, pour la conservation de leur équilibre, qu'elles formassent un sphéroïde applati vers les Pôles. Il détermina même la quantité de cet applatissement, & tout cela par les principes ordinaires sur la pesanteur.

M. Newton, parti d'une autre Théorie, de l'attraction des parties de la matiere les unes vers les autres, étoit arrivé à la même conclusion, c'est-à-dire à l'applatissement de la Terre, quoiqu'il déterminât autrement la quantité de cet applatissement. En effet, observe M. de Maupertuis, on peut dire que lorsqu'on voudra examiner la figure de la Terre par les Loix de la Statique, toutes les Theories conduisent à l'applatissement ; & l'on ne sauroit trouver un sphéroïde allongé, que par des hypotheses assez contraintes sur la pesanteur.

Dès l'établissement de l'Académie des Sciences, un de ses premiers soins avoit été la mesure du degré du Méridien de la Terre. M. Picard avoit déterminé ce degré vers Paris, avec une si grande exactitude, qu'il ne sembloit pas qu'on pût souhaiter rien au-delà (62) : mais cette mesure n'é-

(62) On a vû, au Tome XIIIe, que dans tous les tems, de grands Princes avoient entrepris de déterminer la grandeur du degré, & que les mesures des Anciens s'accordoient peu ; sans compter le peu de certitude que nous avons aujourd'hui sur la longueur exacte de leurs stades & de leurs milles. On avoit entrepris dans les derniers tems, des mesures qui ne pouvoient gueres être plus utiles. *Fernel*, *Snellius*, & *Riccioli*



CARTE DU
GOLPHE DE BOTHNIE
Tiré des Cartes Suedoises, pour servir a l'Histoire Generale des Voyages. Par M. B. Ing. de la M.e 1758.
Echelle de 25 Lieues communes de France
PARTIE
DU
GOLPHE DE
BOTHNIE
ISLES D'ALAND
MER BALTIQUE
GOLPHE
DE
FINLANDE
FINLANDE
HELSINGIE
UPLAND
SUDERMANIE
Hernoland
Christinestad
Biorneborg
Nystad
Abo
Gelle
Upsal
Stockholm
Grisselham
I. Dago
Long. Occid. du Merid. de Paris

Tome XV.

N.° 7.

toit universelle qu'en cas que la Terre eût été sphérique ; & si la Terre étoit applatie, elle devoit être trop longue pour les degrés de l'Equateur, & trop courte pour les degrés vers les Pôles. Lorsque la mesure du Méridien qui traverse la France fut achevée, on fut bien surpris de voit qu'on avoit trouvé les degrés, vers le Nord, plus petits que vers le Midi : cela étoit absolument opposé à ce qui devoit suivre de l'applatissement de la Terre. Selon ces mesures, elle devoit être allongée vers les Pôles ; d'autres opérations, faites sur le Parallele qui traverse la France, confirmoient cet allongement ; & ces mesures étoient d'un grand poids. L'Académie se voïoit ainsi partagée ; ses propres lumieres l'avoient rendue incertaine ; lorsque le Roi voulut faire décider cette question, qui n'étoit pas de ces spéculations vaines, dont l'oisiveté, ou l'inutile subtilité des Philosophes s'occupe souvent, mais qui doit avoir des influences réelles sur l'Astronomie & sur la Navigation. Pour bien déterminer la figure de la Terre, il falloit comparer ensemble deux degrés du Méridien, les plus différens en latitude qu'il fut possible ; parceque si ces degrés vont en croissant ou décroissant vers le Pôle, la différence, trop petite entre des degrés voisins, pourroit se confondre avec les erreurs des observations : au lieu que si les deux degrés, qu'on compare, sont à de grandes distances l'un de l'autre, cette différence, se trouvant répetée autant de fois qu'il y a de degrés intermédiaires, fera une somme trop considérable pour échapper aux yeux des Observateurs.

M. le Comte de Maurepas, qui aimoit les Sciences, & qui vouloit les faire servir au bien de l'Etat, trouva réunis, dans cette entreprise, l'avantage de la Navigation & celui de l'Académie ; & cette vûe de

rol ont donné des longueurs du degré du Méridien, entre lesquelles, réduites à nos mesures, il se trouve encore des différences de près de 8000 toises, ou d'environ la septieme partie du degré : & si celle de Fernel s'est trouvée plus juste que les autres, la preuve de cette justesse manquant alors, & les moïens dont il s'étoit servi ne pouvant la faire présumer, on n'avoit aucune raison de préférer cette mesure aux autres. Celle qui fut achevée, en Angleterre, l'année 1635, paroît avoir été prise avec soin, & avec un fort grand instrument. Norwood observa, en deux années différentes, la hauteur du Soleil au Solstice d'Eté, à Londres & à York, avec un Sextant de plus de cinq piés de raïon, & trouva la différence de latitude, entre ces deux Villes, de deux degrés vingt-huit minutes. Il mesura ensuite la distance entre ces deux Villes, observant les angles de détour, les hauteurs des Collines & les descentes ; & réduisant le tout à l'arc du Méridien, il trouva 9149 chaînes pour la longueur de cet Arc, qui comparée à la différence en latitude, lui donnoit le degré de trois milles sept cens neuf chaînes cinq piés, ou de trois cens soixante-sept mille cent quatre-vingt-seize piés Anglois, qui font cinquante-sept mille trois cens de nos toises. Le degré de M. Picard étoit de cinquante-sept mille soixante toises, & celui de M. Cassini, en 1718, se trouva le même. Enfin, M. Muscheobroek, Hollandois, aïant voulu corriger les erreurs de Snellius, trouva le degré entre Alcmaer & Bergopzoom, de deux cens quatre vingt-quinze mille sept cens quatorze perches, deux piés, trois pouces, mesure du Rhin, qu'il évalue à cinquante-sept mille trente-trois toises 8 po. de Paris. Les différences, entre ces dernieres mesures, sont si peu considérables, qu'on peut dire que la mesure du degré dans ces climats avoit été fort exacte, & qu'on n'auroit pas connu moins exactement la figure de la Terre, si tous ses degrés étoient égaux, c'est-à-dire si elle étoit parfaitement sphérique,

Voïages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

l'utilité publique mérita l'attention du Cardinal de Fleury. Au milieu de la Guerre, les Sciences trouvoient en lui une protection & des secours, qu'à peine auroient-elles osé espérer dans la Paix la plus profonde. M. le Comte de Maurepas envoïa bientôt, à l'Académie, des ordres du Roi, pour terminer la question de la Figure de la Terre. L'Académie les reçut avec joie, & se hâta de les exécuter par plusieurs de ses Membres; les uns devoient aller sous l'Equateur, mesurer le premier degré du Méridien, & partirent en 1735; les autres devoient aller au Nord, mesurer le degré le plus Septentrional qu'il fût possible. On vit partir avec la même ardeur ceux qui s'alloient exposer au Soleil de la Zone brûlante, & ceux qui devoient sentir les horreurs de l'Hiver dans la Zone glacée. Le même esprit les animoit tous; c'est-à-dire, l'envie de se rendre utiles à leur Patrie.

Les Académiciens destinés pour le Nord étoient au nombre de quatre; MM. de Maupertuis, Camus & le Monnier. Ils demanderent pour Associé, M. l'Abbé Outhier, Mathématicien d'une capacité connue, M. de Sommereux pour Secretaire, & M. d'Herbelot pour Dessinateur. Si le grand nombre étoit nécessaire pour l'exécution d'un Ouvrage difficile, dans des Païs où l'on ne pouvoit s'attendre qu'à de grands obstacles, il devoit servir encore à rendre l'ouvrage plus authentique; & dans cette double vûe, le Roi consentit que M. Celsius, Professeur d'Astronomie à Upsal, qui se trouvoit alors à Paris, se joignît aux Académiciens. Ainsi ces illustres Voïageurs partirent de France avec tout ce qui leur étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise; & la Cour de Suede, à la demande de M. le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockolm, donna des ordres qui leur firent trouver toutes sortes de secours dans les Provinces les plus reculées.

Deux Relations de ce Voïage.

Nous avons deux Relations de leur Voïage; celle de M. de Maupertuis, ou plûtôt le discours par lequel il rendit compte de leurs opérations, à l'Académie des Sciences, immédiatement après leur retour, & celle de M. l'Abbé Outhier, qui n'a été publiée qu'en 1744. La premiere est un Ouvrage d'un caractere distingué, où l'élégance du style & tous les agrémens de l'esprit vont de pair avec le savoir & l'exactitude. La seconde est écrite avec plus de négligence; mais elle n'est pas moins exacte pour le fond. D'ailleurs, ce qui lui manque, à l'égard du style, est compensé par un plus grand nombre d'observations sur les circonstances du Voïage & sur les propriétés du Païs. Cette différence entre les deux Ouvrages devient fort avantageuse ici, pour nous faire éviter les répétitions, surtout dans l'ordre auquel on va s'attacher.

M. de Maupertuis.

Le Vaisseau (a) qui portoit les Académiciens étoit à peine à Stockolm, qu'ils se hâterent d'en partir pour se rendre au fond du Golfe de Bothnie, d'où ils comptoient de pouvoir mieux juger que sur la foi des Cartes, laquelle des deux Côtes de ce Golfe étoit la plus convenable

M. l'Abbé Outhier.

(a) Il se nommoit *le Prudent*, commandé par le Capitaine François Bernard, & conduit par le Pilote Adam Gueustelick. Le départ s'étoit fait le Mercredi 2 de Mai 1736, à Dunkerque, où M. de la Haie d'Anglemont, Commissaire de la Marine,

à leurs opérations. Les périls dont on les menaçoit (*a*) ne retarderent point leur course ; ni les bontés d'un Roi, qui, malgré les ordres qu'il avoit donnés en leur faveur, leur répéta plusieurs fois qu'il ne les voïoit partir qu'avec peine pour une si dangereuse entreprise. Ils arriverent à Tornea, assez tôt pour y voir luire le Soleil, sans interruption, pendant plusieurs jours, comme il fait dans ces climats au Solstice d'Eté ; spectacle merveilleux pour les Habitans des Zônes tempérées, quoiqu'ils s'attendent à le trouver au Cercle Polaire.

On nous donne quelque idée des opérations que les Académiciens avoient à faire pour mesurer un degré du Méridien. Lorsqu'on s'avance vers le Nord, personne n'ignore qu'on voit s'abbaisser les Etoiles placées vers l'Equateur, & qu'au contraire celles qui sont situées vers les Pôles s'élevent : c'est ce phénomene, qui vraisemblablement a été la premiere preuve de la rondeur de la Terre. On appelle cette différence qu'on observe dans la hauteur méridienne d'une Etoile, lorsqu'on parcourt un arc du Méridien de la Terre, l'*Amplitude* de cet arc : c'est elle qui en mesure la courbure ; ou, dans le langage ordinaire, c'est le nombre de minutes & de secondes qu'il contient. Si la Terre étoit parfaitement sphérique, cette amplitude, ou cette différence de hauteur d'une Etoile, seroit toujours proportionnée à la longueur de l'arc du Méridien qu'on auroit parcouru. Au contraire, si la surface de la Terre étoit absolument platte ; quelque longue distance qu'on parcourût, vers le Nord, l'Etoile n'en paroîtroit, ni plus, ni moins élevée. Mais si la surface de la Terre est inégalement courbe en différentes Régions, il faudra, pour y trouver la même différence de hauteur dans une Etoile, parcourir des Arcs inégaux du Méridien de la Terre ; & ces arcs, dont l'Amplitude sera toujours d'un degré, seront plus longs à proportion que la Terre sera plus applatie. Si la Terre est applatie vers les Pôles, un degré du Méridien terrestre sera plus long vers les Pôles que vers l'Equateur ; & l'on pourra juger ainsi de la figure de la Terre, en comparant ses différens degrés les uns avec les autres. Ainsi, pour avoir la mesure d'un degré du Méridien de la Terre, il faut avoir une distance mesurée sur ce Méridien, & connoître le changement d'élévation d'une Etoile aux deux extrémités de la distance mesurée, afin de pouvoir comparer la longueur de l'arc avec son Ampli-

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

avoit tenu prêt par l'ordre de la Cour, ce Bâtiment, qui étoit petit, mais fort sûr, & muni fort abondamment de toutes sortes de provisions. M. Celsius étoit arrivé à Dunkerque, le 30 Avril, de Londres, d'où il apportoit quelques instrumens qu'il s'étoit chargé d'y faire construire. La route fut assez heureuse jusqu'à Stockolm, où l'on arriva le Lundi, 21 de Mai.

(*a*) M. le Comte de Casteja, Ambassadeur de France à Stockolm, aïant présenté les Académiciens au Roi de Suede, ce Prince leur dit qu'ils alloient faire un terrible Voïage, & que quoiqu'il eût été dans de sanglantes Batailles, il aimeroit mieux aller à la plus cruelle, que de faire le voïage qu'ils entreprenoient ; qu'au reste c'étoit un Païs de Chasse : sur quoi il fit présent à M. de Maupertuis d'un Fusil dont il s'étoit très longtems servi lui-même.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

tude. La premiere partie de l'ouvrage des Académiciens consistoit donc à mesurer quelque distance considérable sur le Méridien ; & pour cette opération, il falloit former une suite de Triangles, qui communiquassent avec quelque base, dont on pût mesurer la longueur à la perche.

L'espérance des Académiciens avoit toujours été d'exécuter ce projet sur les Côtes du Golfe de Bothnie. La facilité de se rendre par Mer aux différentes stations, d'y transporter les instrumens dans des Chaloupes, l'avantage des points de vue que leur promettoient les Iles du Golfe, marquées en grand nombre sur toutes les Côtes, toutes ces raisons avoient fixé leurs idées sur ces Côtes & sur ces Iles. Ils allerent aussitôt les reconnoître ; mais toutes leurs recherches leur apprirent qu'il falloit renoncer à leur premier dessein. Les Iles, qui bordent les Côtes du Golfe, & les Côtes mêmes, qu'ils s'étoient représentées comme des Promontoires, qu'on pourroit appercevoir de très loin, & d'où l'on en pourroit appercevoir d'autres, aussi éloignées, étoient à fleur d'eau, & par conséquent bientôt cachées par la rondeur de la Terre. Les Iles se cachoient même l'une l'autre, vers les bords du Golfe, où elles étoient trop voisines ; & se trouvant toutes rangées vers les Côtes, elles ne s'avançoient point assez en Mer pour donner la direction dont on avoit besoin.

M. de Maupertuis avoit commencé le Voïage, de Stockolm à Torneå en Carosse (63), comme le reste de ses Associés ; mais le hazard leur aïant fait rencontrer, vers le milieu de cette longue route, le Vaisseau qui portoit leurs Instrumens & leurs Domestiques, il étoit monté sur ce Vaisseau, qui l'avoit rendu plutôt que les autres à Torneå. En y débarquant, il avoit trouvé le Gouverneur de la Province (*a*) qui partoit pour aller visiter la Laponie Septentrionale de son Gouvernement : il s'étoit joint à lui, pour prendre quelque idée du Païs, en attendant l'arrivée de ses Compagnons ; & sans prendre un moment de repos, il avoit pénétré à quinze lieues vers le Nord. Il étoit monté, la nuit du Solstice, sur la Montagne d'Avaxasa, une des plus hautes de cette Région : ensuite il étoit revenu à Torneå, pour s'y trouver à leur arrivée. Mais, dans ce Voïage, qui n'avoit duré que trois jours, il avoit remarqué que le Fleuve de Torneå suivoit assez la direction du Méridien, jusqu'où il l'avoit remonté ; & de tous côtés il avoit découvert de hautes Montagnes, qui pouvoient donner des points de vûe fort éloignés.

Les Académiciens, réunis à Torneå (*b*), penserent donc à faire leurs

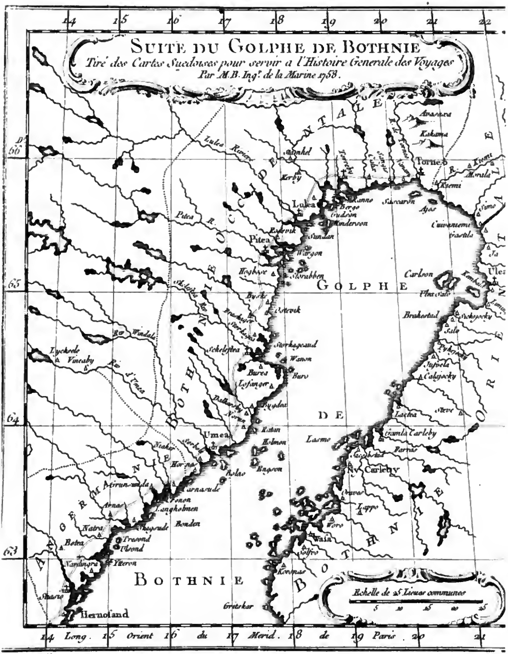
(63) Cette partie appartient au Recueil des Voïages par terre, sur lequel on ne veut point anticiper ici, & ne contient rien d'ailleurs qui ait rapport au dessein de cet article. Il suffit que M. de Maupertuis ait fait la plus grande partie de la route par Mer.

M. l'Abbé Outhier.

(*a*) M. Gullingrip.

(*b*) Les autres y arriverent le Jeudi 21 de Juin, deux jours après le débarquement de M. de Maupertuis. Ils avoient été recommandés à M. Pipping, Bourguemêtre de Torneo (*), par M. d'Hegreman, son Gendre, Marchand à Stockolm. Il ne se trouvoit dans Torneo, que deux personnes qui parlassent la Langue Françoise ; M. *du Riez*,

(*) M. Outhier écrit le nom de cette Ville comme M. de Maupertuis ; mais nous ne pouvons l'imiter avec un si petit caractere.


SUITE DU GOLPHE DE BOTHNIE
Tiré des Cartes Suedoises pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M.B. Ingr. de la Marine 1758.
GOLPHE
DE
BOTHNIE
Lulea
Pitea
Umea
Hernosand
Tornea
Nv. Carleby
Wasa
Echelle de 25 Lieues communes
Long. Orient du Merid. de Paris

opérations au Nord de cette Ville, sur les sommets des Montagnes; mais cette entreprise avoit d'affreuses difficultés. Il falloit faire, dans les déserts d'un Païs presqu'inhabitable, dans cette immense Forêt qui s'étend depuis Torneå jusqu'au Cap Nord, des opérations qui n'auroient pas été faciles dans des lieux commodes. Il n'y avoit que deux manieres de pénétrer dans ces déserts, & qu'il falloit toutes deux éprouver; l'une en navigeant sur un Fleuve rempli de cataractes, l'autre en traversant à piés des Forêts épaisses ou de profonds Marais. Si on pouvoit pénétrer dans le Païs, il falloit, après des marches fort rudes, escalader des Montagnes escarpées, dépouiller leur sommet, des arbres qui ôtoient la liberté de la vue, vivre dans ces déserts avec la plus mauvaise nourriture, exposés aux Mouches, qui y sont si cruelles, comme on l'a déja vû dans la Relation de Regnard, qu'elles forcent les Lapons d'abandonner le Païs dans cette saison avec leurs Renes, pour aller chercher vers l'Océan des lieux moins inhabitables; enfin, il falloit entreprendre cet Ouvrage sans savoir réellement s'il étoit possible, & sans espérance de pouvoir s'en informer; sans être sûrs qu'après tant de peines le défaut d'une Montagne n'arrêteroit pas absolument la suite des triangles, sans aucune certitude de pouvoir trouver sur le Fleuve une base, qui pût être liée avec les triangles. En se flattant du succès sur tous ces points, il falloit ensuite bâtir des Observatoires sur la plus Septentrionale des Montagnes, y porter un attirail d'instrumens plus complet qu'il ne s'en trouve dans plusieurs Observatoires de l'Europe, & faire les plus subtiles opérations de l'Astronomie.

D'un autre côté, l'Auteur avoue que cet Ouvrage avoit bien des attraits pour les Académiciens : outre la gloire de surmonter tant d'obstacles, c'étoit mesurer le degré le plus Septentrional, dont vraisemblablement la mesure soit au pouvoir des Hommes, ou le degré qui coupoit le cercle Polaire, & dont une partie devoit se trouver dans la Zone glacée. Ajoutons qu'après avoir désespéré de pouvoir faire usage des Iles du Golfe (a), c'étoit la seule ressource qui leur restoit; car pou-

---

Lieutenant-Colonel du Régiment de Westrobothnie, & un jeune Homme que le Gouverneur indiqua aux Académiciens pour leur servir d'Interprete : mais outre M. Celsius, deux Suedois, qui savoient le François, & qui les avoient joints au-delà d'Upsal, étoient venus avec eux par curiosité, jusqu'à Torneo. L'un étoit le jeune Comte de Cedestron, fils du Secretaire d'Etat de Suede; l'autre, M. Meldecreutz, qui étoit dans le goût de la Géometrie. En arrivant, ils chercherent tous, comme M. de Maupertuis, à voir passer le Soleil au Méridien, à minuit; mais les vapeurs dont l'Horison étoit chargé leur ôterent cette satisfaction. Charles XI, Roi de Suede, avoit fait exprès le voïage de Stockolm à Torneo, pour se procurer le même spectacle; & plus heureux, il avoit vû, du Clocher de l'Eglise, le quart du diametre du Soleil à minuit.

(a) On ne parla plus des Côtes de la Westrobothnie, parceque M. de Maupertuis avoit observé, en venant par Mer, qu'on ne pouvoit s'en servir; mais avant que de

voient-ils se résoudre à descendre dans d'autres Provinces plus méridionales de la Suede ?

Ils partirent donc de Torneo, le 6 de Juillet, avec une Trouppe de Soldats Finnois, & quantité de Bateaux, chargés d'Instrumens & des cho-

---

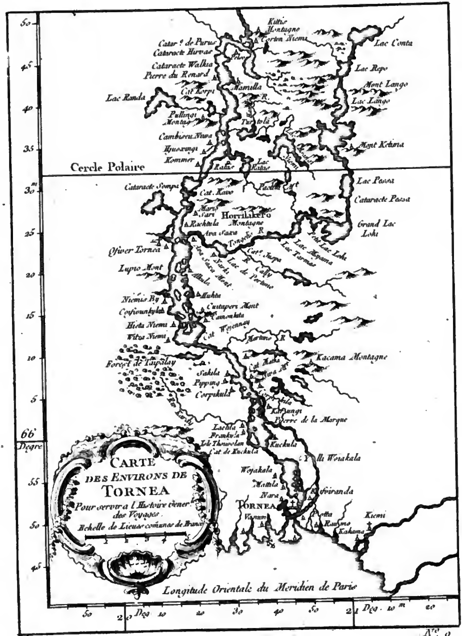
se déterminer pour les Montagnes, on prit le parti de visiter la Côte de l'Ostrobothnie, & les Iles qui la bordent. MM. Camus, Outhier, & de Sommereux, furent chargés d'examiner la direction de cette Côte, & les Iles, depuis Torneo jusques vers Brahestad (1). Il n'y a rien à retrancher ici aux termes du Journal : Nous prîmes sept Rameurs pour nous conduire dans un simple Bateau, dans lequel nous nous embarquâmes avec deux Domestiques & des provisions. Le jour du départ fut le Lundi 25 Juin, à six heures & demie après-midi ; j'ai toujours observé, avec ma Boussole, la route, & la position des Iles & des lieux les plus apparens de la Côte.

Le 26, à quatre heures du matin, nous avions déja fait sept milles & demi (2), depuis Torneo. Le vent étoit devenu Nord, & l'on avoit mis à la voile. Le froid nous obligea de descendre dans l'Ile de Kuawaniemi, où nous fîmes faire un bon feu. Ensuite, le vent ne cessant point d'être Nord, avec un fort beau tems, nous arrivâmes à *Ullea*, vers cinq heures & demie du soir. C'est une assez grande Ville de l'Ostrobothnie. Les rues en sont longues & tirées au cordeau. Elle n'a qu'une Eglise, avec une Maison de Ville, une Horloge publique, & un Chantier pour la construction des Bâtimens de Mer. Les Vaisseaux arrivent près de la Ville même. Son Château, nommé Ullaobory, & situé dans une petite Ile, au Nord, est de bois, comme l'Eglise & tous les autres Edifices de la Ville. A l'Ouest du Château, on voit la Douane, dans une autre petite Ile, peu éloignée de la Ville au Nord-Ouest. Ulleo est à quinze milles de Torneo : il nous en restoit huit jusqu'à Brahestad ; & nous aurions pû nous dispenser de les faire, car nous n'avions, ni la Côte, ni les Iles convenables à nos Vents. Cependant, pour ne rien négliger, nous résolûmes de continuer notre route. M. Camus fut d'avis de prendre, à Ullea, un second Bateau à deux Rameurs, & nous partîmes le Mercredi, à cinq heures du matin. Notre route fut au Sud-Ouest, jusqu'à midi. Avec le petit quart de cercle Anglois, que nous avions porté, nous avions observé, le Mardi, la hauteur du bord inférieur du Soleil, de quarante-huit degrés six minutes ; & le Mercredi nous le trouvâmes de quarante-huit degrés vingt-cinq minutes.

Un petit vent contraire ne nous permit pas de faire plus de trois milles avant midi ; mais il augmenta bien-tôt, jusqu'à rendre la Mer fort agitée, & nous obliger d'aller à terre. Nous y dressâmes notre Tente, & nous y prîmes un peu de repos jusqu'à huit heures du soir. Alors le vent commençant à diminuer, nous renvoïâmes notre second Bateau, qui nous étoit inutile, & nous continuâmes d'avancer. Vers minuit, nous étions

(1) Le Roi de Suede avoit eu la bonté de faire donner, aux Académiciens, de belles Cartes des Côtes du Golfe de Bothnie. La Géographie est fort en honneur à Stockolm : il y a un Bureau des Cartes Géographiques, où plusieurs Savans travaillent toute l'année. Pendant l'Hiver, ils vont prendre des mesures sur les glaces ; & les réduisant pendant l'Eté, ils dressent leurs Cartes avec beaucoup d'ordre & d'exactitude.

(2) Le mille de Suede contient dix-huit cens aunes Suedoises, & l'aune contient vingt-deux pouces de France : de sorte que deux milles de Suede font environ quatre lieues Françoises.


Carte des Environs de Tornea
Pour servir a l'Histoire Gener.le des Voyages.
Echelle de Lieues comunes de France
Cercle Polaire
Longitude Orientale du Meridien de Paris
Lac Conta
Lac Repo
Mont Lango
Lac Lango
Mont Kelima
Lac Pasoa
Cataracte Pasoa
Grand Lac Lohi
Lac Randa
Cataracte Sompa
Horrilakero
Ofwer Tornea
Lupio Mont
Kacama Montagne
Pierre de la Marque
Forest de Taipaliay
Tornea
Kiemi
Kahama
66'
Degre

Tom. XV.

N°. 9

ses les plus indispensables pour la vie; pour remonter le grand Fleuve qui vient du fond de la Laponie se jetter dans la Mer de Bothnie, après s'être partagé en deux bras, qui forment la petite Ile de *Swentzar*, où est bâtie la Ville, à soixante-cinq degrés cinquante-une minutes de lati-

à cinq milles d'Ullea. Il nous parut inutile d'aller plus loin. En retournant vers Torneo, M. Camus voulut visiter les Iles de *Carloohn* & de *Sandhon*; il fallut faire route vers le Nord-Nord-Ouest, malgré nos Matelots, qui nous représentoient, avec surprise, qu'on n'alloit pas, si loin des Terres, dans un Bateau tel que le nôtre; car ces Iles sont éloignées en Mer d'environ cinq lieues de France. Notre dessein étoit d'aller d'abord à Sandhon, quoique cette Ile soit absolument déserte; mais l'eau s'y trouva si peu profonde, que nous ne pûmes en approcher. Nous retournâmes vers Carloohn, où nous n'abordâmes point sans peine, à cinq heures du matin. Nous y trouvâmes un Hameau, & nous fûmes reçûs dans la meilleure Maison, nommée *Heitrs*. La chambre qu'on nous y accorda étoit à deux lits, avec des bancs alentour. Pendant plus de deux jours que le vent nous obligea d'y passer, nous vécûmes de lait & de Poisson, que nous achetions des Habitans. Nous vîmes un Prêtre, qui demeuroit à trois quarts de lieue du Hameau, & qui étoit Vicaire du Curé de Flaminia, dont il devoit épouser la Fille. Il s'étonna beaucoup qu'étant Prêtre comme lui, il ne me fût pas permis de me marier. L'Ile de Carloohn est très fertile en Segles & en Orge. Chaque Païsan a, comme dans la Westrobothnie, plusieurs petits Corps-de-Logis, avec un Moulin à vent, & fabrique lui-même sa toile. Cette Ile est à quatre milles d'Ullea, & à deux des Terres; elle est presque contigüe aux petites Iles de *Aanis* & de *Leppaheri*; c'est la seule, de toutes les Iles que les Académiciens virent dans leur route, qui ait des Habitations.

Ils rentrerent dans leur Bateau, le Samedi à neuf heures du soir: & retournant vers Torneo, ils passerent, pendant la nuit, près de quatre petites Iles, dans la premiere desquelles ils entendirent les cris confus de diverses sortes d'Oiseaux de Mer, qui y faisoient leurs nids. Un bon vent de Sud-Ouest les fit arriver, à deux heures après-midi, dans une Anse où ils descendirent. Ce lieu, qui se nomme Maxalackti, est habité par quelques Pêcheurs & situé un peu au Nord-Ouest de Simoka. M. de Maupertuis y étoit venu le Vendredi. Nous en partîmes à cinq heures, & nous arrivâmes à dix heures, à l'Ile de Mounalota, d'où l'on a la vûe de Torneo. Mais au lieu de remonter le Fleuve du côté par lequel nous l'avions descendu à notre départ, c'est-à-dire à l'Est de l'Eglise Finnoise & de l'Ile de Biorkohn par la petite Ile de Rugen, nous remontâmes par l'autre bras du Fleuve, à l'Ouest de Biorekohn.

Pendant notre absence, M. de Maupertuis avoit fait lui-même, avec MM. Clairaut, le Monnier & Celsius, un Voïage le long de la côte orientale du Golfe, & s'étoit convaincu qu'il n'étoit gueres possible d'y former une suite de Triangles. M. Celsius proposoit de remettre l'Ouvrage à l'Hiver, & de le faire par une mesure actuelle sur la glace du Golfe; mais qu'aurions-nous fait pendant plus de trois mois, dans l'espace desquels nous n'aurions pû voir aucune Etoile, le Soleil étant toujours sur l'Horizon, ou descendant si peu au dessous, qu'il reste un très grand crepuscule pendant le peu de tems qu'il est couché? D'ailleurs, nous n'avions pas encore le Secteur, avec le-

tude. Depuis ce jour, ils ne vécurent plus que dans les déserts, & sur le sommet des Montagnes qu'ils vouloient lier les unes aux autres par des triangles. Après avoir remonté le Fleuve, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, ils arriverent à *Korpikyla* (*a*), Hameau

M. l'Abbé Outhier.

quel nous devions observer la distance de quelques Etoiles au Zenith; & les Habitans de Torneo ne nous disoient rien de certain sur l'état du Golfe pendant l'Hiver. Ils croient que ce Golfe se gele dans toute sa largeur; mais personne ne savoit jusqu'où l'on y pouvoit marcher avec sûreté sur la glace. Un vent de Sud pouvoit entr'ouvrir les glaces, quelquefois les entasser, & rompre en un moment toutes nos mesures.

On proposa aussi de faire couper, dans les Bois, une route en droite ligne, du Nord au Sud, & de la mesurer actuellement: parti préférable sans doute à celui des glaces: mais il étoit encore sujet à de grands inconvéniens. Quoique le Païs ne soit pas extrêmement inégal, nous ne pouvions nous attendre à trouver trente lieues sans quelques inégalités considérables, & sans rencontrer des Marais, des Lacs & des Rivieres à traverser; ce qui auroit rendu les mesures actuelles d'une pratique fort difficile. Enfin l'on s'arrêta au projet d'entreprendre les opérations sur les Montagnes. M. *Viguelius*, Recteur des Ecoles de Torneo, qui avoit été long-tems Pasteur en Laponie, augmenta notre courage, en nous assurant que le Fleuve étoit plus dirigé du Nord au Midi que les Cartes ne le marquoient. Nous prîmes des mesures avec M. du Riez, pour faire tenir prêts un nombre de Soldats, qui devoient nous conduire dans leurs Bateaux: ce sont des Païsans, établis dans leurs Maisons, qui se rendent aux ordres des Officiers, pour les revues & le service; gens fermes, & qui ne craignent point la fatigue. Torneo n'a point un Habitant, qui n'ait un ou plusieurs Bateaux. En Eté, & pendant que le Fleuve est sans glace, on ne voïage gueres autrement; & c'est une terrible fatigue de marcher à pié, comme nous y fûmes ensuite obligés, dans un Païs qui n'est qu'un mélange de Marais & de Forêts, remplies d'une mousse si haute qu'on n'y passe point sans peine. Deux jours se passerent en préparatifs: du Biscuit, quelques bouteilles de Vin, des peaux de Rênes, pour nous servir de lits sur la terre, quatre Tentes, dont chacune ne pouvoit contenir que deux personnes, deux quarts-de-cercle, une Planchette, une Pendule, des Thermometres, & tous les instrumens qui pouvoient nous être utiles ou nécessaires pour le succès de nos opérations; tel fut, avec quelques hardes, le bagage qui fut embarqué dans sept Bateaux, chacun conduit par trois Hommes. Nous étions huit associés; & de sept Domestiques que nous avions amenés, deux resterent à Torneo. M. Pipiog, notre Hôte, & le jeune Homme nommé *Helant*, qui nous servoit d'Interprete, eurent le courage de nous accompagner. Ils parloient tous deux la Langue Finlandoise, ou Finnoise, fort différente de celle de Suede, & la seule en usage dans tout le Païs qui est au-delà de Torneo. Ils parloient aussi Latin. Après avoir fait quelques milles sur le Fleuve, nous prîmes terre, pour marcher le long du rivage, pendant que nos Matelots firent monter leurs Bateaux, avec beaucoup de peine, aux cataractes de *Wojukala* & de *Kuckula*.

(*a*) Les Montagnes que nous avions vûes de Torneo, étoient Niwa & Kakama. La premiere n'est pas éloignée du Fleuve: elle est proche de quelques Habitations qu'on nomme

neau sur le bord du Fleuve, habité par des Finnois: ils y descendîrent; & marchant à pié quelque tems, au travers de la Forêt, ils se rendirent, au pié de Niwa, Montagne escarpée, dont le sommet n'est qu'un Rocher, où ils monterent, & sur lequel ils s'établirent. Ils avoient été fort incommodés, sur le Fleuve, de grosses Mouches à tête verte, qui

---

nomme Korpikyla; & c'étoit sur cette Montagne que M. de Maupertuis vouloit faire le premier Etablissement & commencer les observations: mais il falloit avoir des points de vûe. Kakama y étoit très propre. A six heures du soir, notre petite Flotte étant devant le Village de Karungi, je me détachai avec MM. Sommereux & Helant, deux Domestiques & deux Bateaux. Des six Hommes qui les conduisoient, il en demeura un pour les garder, & nous entreprîmes avec les cinq autres d'aller à la Montagne de Kakama. Nous trouvames des chemins affreux. Comme il n'y avoit pas long-tems que les néges étoient fondues, les Marais, qui font une grande partie du chemin, étoient impratiquables. Les Habitans, pour traverser ces Marais, ont couché bout à bout des Sapins, sur lesquels on pourroit marcher en gardant l'équilibre, si les nœuds de ces arbres, qui sont comme autant de pointes, permettoient d'y placer les piés. Cependant nous avancions; & rien n'étoit impossible avec nos Soldats; ils portoient nos vivres & les leurs, leurs Haches, la Planchette, avec une partie de nos habits; & lorsqu'on ne pouvoit plus tenir sur les arbres couchés, on marchoit dans le Marais. J'y enfonçai une fois jusqu'aux genoux, & j'eus peine à m'en tirer. Nous passâmes deux Lacs: un Bateau, qui étoit sur le premier, ne s'étant pas trouvé à notre rive, nos Soldats assemblerent quelques pieces de Bois, sur lesquelles deux d'entr'eux s'embarquerent, pour l'aller chercher, & nous passerent heureusement sur le second Lac, où il n'y avoit point de Bateau. Ils assemblerent de même six piéces de bois, sur lesquelles nous nous embarquâmes tous: mais comme elles enfonçoient, deux Soldats descendirent à terre avec nos deux Domestiques, assemblerent cinq autres piéces, sur lesquelles ils passerent, pendant que nous passâmes sur les six premieres. Nous ne trouvâmes dans tout le chemin qu'un Moulin abandonné, sur la Riviere *Musta*, & deux Cabanes à mettre du foin, près des Lacs. Nous eûmes beaucoup à souffrir, de la fatigue du chemin; des piquûres des Cousins & de la chaleur. Quoiqu'il n'y ait gueres plus de trois lieues de France, de Karungi à Kakama, nous y emploïâmes huit heures, & nous n'arrivâmes que le Samedi, à deux heures du matin.

Nos Soldats allerent aussi-tôt couper quelques Sapins, sur le penchant de la Montagne, & les porterent au sommet, qui est où, & tout hérissé de Rochers, dont la plûpart, étant par feuilles très larges & très minces, posées sur le champ, les unes contre les autres, rendent la marche fort difficile. Nous plantâmes, dans l'endroit le plus élevé de ces Rochers, un de nos Sapins, que nous arboutâmes par le pié contre d'autres arbres. J'observai, avec la Planchette, les angles entre les plus belles Montagnes. Heureusement nous trouvâmes de fort bonne eau, pour notre dîner, dans des Citernes naturelles, formées par quelques Rochers. Ensuite nous descendîmes de la Montagne à midi, par des chemins différens, mais également difficiles, pour nous rendre à la Montagne de Niwa. Après avoir passé un Lac, dans un petit Bateau qui s'enfonçoit

VOÏAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS 1736.

tirent le sang de toutes les parties qu'elles picquent. Mais, sur Niwa, ils en trouverent des especes encore plus cruelles. Deux jeunes Lapones, qui gardoient un petit Troupeau de Renes au sommet de cette Montagne, leur apprirent à se garantir de ces Insectes : elles étoient tellement cachées dans la fumée d'un grand feu, qu'à peine pouvoit-on les y voir ; & les Académiciens se trouverent bientôt dans une fumée de la même épaisseur.

Pendant qu'ils étoient campés sur le Niwa, M. de Maupertuis en partit le 8, une heure après minuit, avec M. Camus, pour aller reconnoître les Montagnes vers le Nord. Ils remonterent d'abord le Fleuve jusqu'au pié d'*Avasaxa*, haute Montagne, dont ils dépouillerent le sommet, de ses arbres, & sur laquelle ils construisirent un signal. Leurs signaux étoient (a) des cônes creux, bâtis de plusieurs grands arbres, qui dépouillés de leur écorce rendoient ces signaux si blancs, qu'on pouvoit les observer facilement de dix & douze lieues : leur centre étoit toujours facile à retrouver, en cas d'accident, par des marques qu'on gravoit sur les rochers, & par des picquets qu'on enfonçoit profondément en terre, & qu'on recouvroit de quelque grosse pierre. Enfin, ces signaux étoient aussi commodes pour observer, & presqu'aussi solidement bâtis, que la plûpart des Edifices du Païs.

Aussi-tôt que leur signal fut bâti, ils descendirent d'Avasaxa ; & s'embarquant sur la petite Riviere de Teuglio, qui vient se jetter dans le grand Fleuve, au pié de cette Montagne, ils la remonterent jusqu'à l'endroit qui leur parut le plus proche d'une Montagne qu'ils crurent propre à leur opération. Là, ils mirent pié à terre ; & trois heures de marche au travers d'un Marais les firent arriver au pié d'*Horrilakero*. Quoique fatigués, ils y monterent, & passerent la nuit à faire couper la Forêt. Une grande partie de cette Montagne est d'une pierre rouge, parsemée d'une espece de Cristaux blancs, longs & assez paralleles les uns aux autres. La fumée ne put défendre les deux Académiciens des Mouches. Ils se virent obligés, malgré la chaleur qui étoit très grande, de s'envelopper la tête dans leurs Lapmudes, & de se faire couvrir d'un épais

---

jusqu'au bord, M. Sommereux, un Domestique & quatre Soldats, allerent prendre les deux Bateaux que nous avions laissés à Karungi ; & le cinquieme Soldat nous conduisit M. Helant & moi, droit à la Montagne de Niwa, par des chemins assez bons.

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(a) M. l'Abbé Outhier attribue à M. de Maupertuis l'honneur de l'invention. Au lieu, dit-il, de planter un seul arbre pour servir de signal, comme j'avois fait à Kakama, M. de Maupertuis fit faire une Pyramide d'arbres, dépouillés de leurs branches, & dressés les uns contre les autres. Ces arbres, arrêtés par le haut avec des harres, & écartés par le pié, faisoient en même-tems un signal dont on pouvoit observer la pointe avec précision, & une espece d'Observatoire, au centre duquel on plaçoit l'instrument, pour faire l'observation des angles sans aucune réduction au centre. On suivit cette idée pour tous les signaux que nous fîmes dans la suite, même pour celui de Kakama, qu'on fit construire de nouveau.

rempart de branches de Sapins, & de Sapins mêmes entiers, qui les accabloient, & qui ne les mettoient pas en sûreté pour long-tems.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

Après avoir coupé tous les arbres qui se trouvoient au sommet d'Horrilakero, & bâti leur signal, ils en partirent & revinrent par le même chemin, vers leurs Bateaux, qu'ils avoient retirés dans le Bois : c'est ainsi que les Habitans du Païs suppléent aux cordes, dont ils sont mal pourvûs. A la vérité, il n'est pas difficile de traîner, ni même de porter, les Bateaux dont on se sert sur les Fleuves de Laponie. Quelques planches de Sapin fort minces composent une nacelle si légere & si flexible, qu'elle peut heurter à tous momens les pierres dont les fleuves sont remplis, avec toute la force que lui donnent les torrens, sans en être endommagée. C'est un spectacle terrible pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & toujours étonnant pour les autres, que de voir, au milieu d'une cataracte dont le bruit est affreux, cette frêle machine entraînée par un torrent de vagues, d'écume & de pierres, tantôt élevée dans l'air, & tantôt comme perdue dans les flots. Un Finnois intrépide la gouverne avec un large aviron, pendant que deux autres forcent de rames, pour la dérobber aux flots qui la poursuivent, & qui semblent toujours prêts à l'inonder. La quille est souvent toute en l'air, & n'est appuïée que par une de ses extrêmités sur une vague qui lui manque à tous momens.

Les deux Académiciens se rembarquerent sur le Tonglio, d'où ils rentrerent dans le Fleuve de Torneå, pour le descendre jusqu'à Korpikyla. A quatre lieues d'Avasaxa, ils quitterent leurs Bateaux ; & marchant l'espace d'une heure dans la Forêt, ils se trouverent au pié de Cuitaperi, Montagne fort escarpée, dont le sommet n'est qu'un Rocher couvert de mousse, d'où la vûe s'étend fort loin de tous côtés, & d'où l'on découvre au Sud la Mer de Bothnie. Ils y éleverent un signal, d'où l'on pouvoit découvrir Horrilakero, Avasaxa, Torneå, Niwa & Kakama. Ensuite ils continuerent de descendre le Fleuve, qui est coupé entre Cuitaperi & Korpikyla, par des cataractes épouvantables, & qu'on ne passe point en Bateau. Les Finnois ne manquent point d'y faire mettre pié à terre aux Voïageurs ; mais les deux Académiciens, dans l'excès de leur fatigue, aimerent mieux les passer en Bateau, que de faire cent pas à pié (a). Enfin ils arriverent le 11 au soir sur le Niwa, d'où leurs Associés avoient vû leurs signaux, mais sans avoir pû faire aucune observation ; tant le Ciel étoit chargé de vapeurs. Il paroît incertain à M. de Maupertuis si c'est la présence continuelle du Soleil sur l'Horison, qui fait élever des vapeurs qu'aucune nuit ne fait descendre ; mais pendant deux mois, qu'il passa sur les Montagnes, le Ciel fut toujours chargé ;

(a) Le danger, dit M. l'Abbé Outhier, n'effraïa point MM. de Maupertuis & Camus. M. de Maupertuis, au lieu de craindre, s'amusoit dans le Bateau à regarder les différens effets de l'eau, qui se précipite avec rapidité. M. Piping, qui les avoit accompagnés, & qui avoit grand peur, se contenta de dire qu'il n'y avoit point à rire, & prétexta dès le lendemain quelques affaires, pour retourner à Torneo.

M. l'Abbé Outhier.

Voiages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

jusqu'à ce que le vent du Nord vint dissiper les brouillards. Cette disposition de l'air retint quelquefois les Académiciens huit ou dix jours sur une Montagne, pour attendre le moment auquel ils pussent voir assez distinctement les objets qu'ils vouloient observer. Ce ne fut que le Jeudi, 12 de Juillet, qu'on prit quelques Angles; & le lendemain, un vent de Nord très froid obligea de finir les observations. Le 14 on quitta la Montagne de Niwa; MM. Camus, le Monnier & Celsius, pour aller à Kakama, & MM. de Maupertuis, Clairaut & Outhier, pour Cuitaperi, d'où M. l'Abbé Outhier partit le 16, chargé d'aller planter un signal sur Pullingi (a). Les Observations de Cuitaperi, quoiqu'interrompues par le tonnerre & la pluie, furent achevées le 18; & le 20 M. de Maupertuis quitta cette Montagne avec M. Clairaut, pour se rendre à celle d'Avasaxa, où ils arriverent à minuit. Elle est à quinze lieues de Torneå, sur le bord du Fleuve. L'accès n'en est pas facile. On y monte par la Forêt, qui conduit presqu'à moitié de la hauteur, & qui est ensuite interrompue par un grand amas de pierres escarpées & glissantes, après lequel on la retrouve jusqu'au sommet. Mais les deux Académiciens firent abbattre tous les arbres de cette partie. Le côté du Nord-Est offre en précipice d'affreux rochers, dans lesquels quelques Faucons avoient

---

M. l'Abbé Outhier.

(a) Je descendis de Cuitaperi, avec M. Helant, pour aller chercher, vers le Nord, des Montagnes propres à la continuation des triangles: le Lundi, à 11 heures du soir, nous laissâmes nos Bateaux près des Maisons de Mariosari, pour nous rendre aux Montagnes de même nom; & nous y fûmes dévorés des Mouches, qui nous laisserent à peine la liberté d'observer les environs. De là, étant retournés à nos Bateaux, nous remontâmes le Fleuve jusqu'aux Montagnes de *Kattilla*, & nous y visitâmes trois sommets, d'où nous apperçûmes, vers le Nord, une autre Montagne, qui nous parut propre aux Observations, mais entierement couverte d'arbres. Nos Matelots nous apprirent que c'étoit Pullingi, & nous résolûmes aussi-tôt de la visiter. Pendant qu'ils firent monter, avec une peine extrême, leurs Bateaux à la cataracte de Kattilla, nous suivîmes la rive à pié; & c'est là que je passai, pour la premiere fois, le cercle Polaire. Il étoit environ sept heures du matin lorsque nous rentrâmes dans nos Bateaux, au-dessus de la cataracte. Nous y trouvâmes le Fleuve d'une belle largeur, quelques bonnes terres sur les bords, des Seigles, des Orges & des Houblons, près des Hameaux de *Kommés*, d'*Hiougling* & de *Rattas*. Il fallut descendre encore de notre Bateau, pour visiter les Montagnes de Rattas; & nous jugeâmes qu'elles ne pouvoient nous être d'aucun usage. *Lambisen-Niwa*, où nous arrivâmes ensuite à deux heures après-midi, nous offrit une Maison assez propre, & nous y laissâmes nos hardes, pour nous rendre plus librement au travers des Bois & des Marais, à la Montagne de Pullingi, éloignée encore d'environ deux lieues. Notre fatigue fut excessive en montant au sommet, où nous ne pûmes arriver qu'à sept heures. Un tourment beaucoup plus vif nous y ôta le repos: outre les grosses mouches, dont nous fûmes plus persécutés que jamais, l'air y étoit rempli de Moucherons qui nous picquoient jusqu'au sang. Pour manger un peu de pain, seule nourriture que nous avions apportée, il falloit passer promptement la main

fait leurs nids : c'est au pié de ce précipice que coule le Tenglio, qui tourne autour d'Avasaxa avant que de se jetter dans le Fleuve de cette Montagne. La vûe n'est arrêtée par aucun objet vers le Midi, & l'on découvre une vaste étendue du Fleuve. A l'Est, elle suit le Tenglio dans plusieurs Lacs qu'il traverse. Au Nord, elle s'étend à douze ou quinze lieues, où elle est arrêtée par une multitude de Montagnes, entassées les unes sur les autres comme on représente le cahos, & parmi lesquelles il n'étoit pas facile d'aller trouver celle qu'on avoit vûe d'Avasaxa. Les deux Académiciens, pendant dix jours qu'ils passerent ici, eurent souvent la visite des Habitans de la campagne voisine, qui leur apportoient du Poisson, des Moutons, & les misérables Fruits qui naissent dans ces Forêts. Entre cette Montagne & Cuitaperi, le Fleuve est d'une très grande largeur, & forme une espece de Lac, dont l'étendue & la situation parurent fort commodes pour la base. MM. Clairaut & Camus se chargerent d'en déterminer la direction, & fixerent, dans cette vûe, leur séjour à Oswer Torneå.

Voïages au Nord. M. de Maupertuis. 1736.

Pendant leur travail, d'autres signaux furent élevés pour la continuation des triangles. On en vit paroître sur Niemi, sur Karima, sur Kukas, sur Alpus & sur Kittis. Dans le voisinage de Pello, Village habité par quelques Finnois, en montant sur Kittis, on trouve une grosse source d'eau fort pure, qui sort d'un sable très fin, & qui pendant les plus grands froids de l'Hiver, lorsque tous les Fleuves ont la dureté du Marbre, ne cesse point de couler comme en Eté.

On n'achevera point de suivre les Académiciens dans toutes leurs directions. Il suffit d'avoir fait prendre quelque idée de leur travail. Une fatigue si continuelle altéroit déja leur santé, surtout celle de M. le

---

M. l'Abbé Outhier.

sous les voiles qui nous couvroient le visage ; sans quoi, nous aurions avallé autant de Moucherons que de pain. Nous nous envelopp âmes, M. Helant & moi, dans la toile d'une Tente, & nous nous plaçâmes près d'un grand feu, pour y prendre un peu de repos.

L'extrémité orientale de Pullingi est l'endroit le plus élevé de la Montagne, mais couvert d'un Bois de Sapins, plus gros que nous n'en eussions encore vû. Du haut d'un arbre, je découvris Avasaxa & Horrilakero, & je me déterminai aussi-tôt à faire dresser un signal. Une partie du Bois fut abbatue par nos six Hommes, & le signal aïant été dressé, nous retournâmes par les mêmes chemins à Lambisen-Niwa, d'où nous eûmes à repasser les cataractes de Katilla & de Sompa, pour arriver le Jeudi 5 à Cuitaperi (66).

(66) M. Meldecreutz, qui étoit parti de Stockolm dans le dessein d'assister aux opérations, aima mieux visiter le Païs avec M. de Cedestron. De Torneo, ils étoient allés jusqu'aux sources du Fleuve & au Lac de Torno, le même que Regnard nomme Tornotresck. Ils virent même la Mer Septentrionale; & les Académiciens, qu'ils avoient sollicités de faire le Voïage avec eux, sacrifierent leur curiosité à des devoirs plus pressans. M. Meldecreutz, qui les rejoignit sur Cuitaperi, y reçut d'eux, toutes sortes de politesses : mais comme il n'avoit pas commencé l'ouvrage avec eux, ils ne répondirent pas à l'envie qu'il témoigna de les suivre, pour assister à la continuation ; ce qui lui fit prendre le parti de les quitter.

Monnier, qui, lui manquant tout-à-fait, l'obligea de s'arrêter avec MM. Clairaut & Camus à Ofwer Torneå. Entre plusieurs autres courses, pour lesquelles MM. de Maupertuis, Outhier & Celsius ne consulterent que leur zele, on ne s'arrêtera plus qu'à celle de Niemi, où, le signal aïant été dressé par un Suedois qu'ils y avoient emploïé, ils avoient à faire diverses observations; ce voïage fut terrible. En partant d'un Hameau, nommé Turtula, ils allerent, d'abord à pié, jusqu'au bord d'une petite Riviere, où ils s'embarquerent sur trois Bateaux; mais la navigation se trouva si difficile entre les pierres, qu'à chaque moment il falloit descendre, & sauter d'une pierre à l'autre. Ce Ruisseau les conduisit à un Lac, rempli de petits grains jaunâtres, de la grosseur du Mil, qu'ils prirent pour les Chrysalides de quelque Insecte, pour celles peut-être des Mouches qui les persécutoient, parcequ'ils ne voïoient que ces Animaux, qui pussent répondre par leur quantité (67) à ce qu'il falloit de grains de Mil pour remplir un assez grand Lac. Delà, s'étant avancés à pié jusqu'au bord d'un autre Lac, ils y trouverent un Bateau, dans lequel ils mirent leurs instrumens; ils suivirent la rive, par une Forêt si épaisse, qu'embarrassés à chaque pas par la hauteur de la mousse & par les Sapins abbattus qu'ils rencontroient, ils étoient obligés de se faire jour avec la Hache. Les Forêts du Païs offrent presqu'un aussi grand nombre de ces arbres, que de ceux qui sont sur pié; parceque la terre qui les produit, n'étant pas capable de les nourrir assez pour les affermir, la plûpart périssent ou tombent au moindre vent. On y voit, de toutes parts, des Sapins & des Bouleaux déracinés; les derniers, réduits en poussiere par le tems, sans que l'écorce ait reçu la moindre altération; & l'on est surpris d'en trouver d'assez gros, qui se brisent, ou qu'on écrase, lorsqu'on y touche. C'est peut-être ce qui a fait naître, en Suede, l'usage d'emploïer l'écorce de Bouleau pour y couvrir les Maisons. Dans quelques Provinces, cette écorce est couverte de terre, qui forme sur les toîts des especes de Jardins. Telles sont les Maisons d'Upsal. En Westrobothnie, l'écorce est arrêtée par des cylindres de Sapin, attachés sur le faîte, qui pendent des deux côtés du toît. La Forêt, que les Académiciens avoient à traverser, suivis de douze Soldats qui portoient leur bagage, ne paroissoit donc qu'un affreux amas de ruines ou de débris. Ils arriverent enfin sur le bord d'un troisieme Lac, grand, & d'une eau très pure. Deux Bateaux, qu'ils y trouverent, servirent d'abord à transporter leurs instrumens & leur bagage; mais il fallut attendre leur retour, & leur voïage fut long. Cependant ils revinrent; & les Académiciens, s'y étant embarqués, arriverent au pié de la Montagne à trois heures après-midi.

La Montagne de Niemi, que les Lacs qui l'environnent & les difficultés de son accès, faisoient ressembler aux lieux enchantés des Fables, leur parut charmante. D'un côté, on trouve un Bois clair, dont le terrein est aussi uni que les allées d'un Jardin. Les arbres n'empêchent point de s'y promener, & ne dérobent point la vûe d'un beau Lac, qui bai-

(67) On a vû une autre explication, dans le Journal de Regnard.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

gne le pié de la Montagne. D'un autre côté, on trouve des Salles & des Cabinets, qui paroissent taillés dans le roc, auxquels il ne manque que le toît : ces rochers sont si perpendiculaires à l'Horison, si élevés & si unis, qu'ils semblent moins l'ouvrage de la Nature, que des murs commencés pour des Palais. Là, les Académiciens virent plusieurs fois s'élever du Lac, ces vapeurs que les Habitans du Païs nomment *Haltios*, & qu'ils prennent pour les Esprits auxquels la garde des Montagnes est commise.

Après ce Voïage, tous les Associés se rejoignirent le 12 d'Août à Oswer Torneå, chez M. Brunius (a) Pasteur de cette Habitation. MM. Clairaut & Camus avoient enfin déterminé la direction de la base, & fixé sa longueur, par des signaux qu'ils avoient fait élever aux deux extrêmités. Les dernieres observations, qui devoient la lier aux Triangles, furent achevées le 26. On apprit, en même-tems, que le Secteur, qu'on attendoit d'Angleterre, étoit arrivé à Torneå : il fallut s'y rendre, pour mettre cet instrument en état, & pour s'en servir aux dernieres opérations, qu'on vouloit faire avant l'Hiver sur Kittis, parceque les rigueurs du froid y étoient plus à craindre qu'à Torneå. Il étoit question des observations pour l'amplitude de l'arc, à cette extrémité de la Méridienne. En arrivant à Torneå, on commença par la visite des instrumens. Ensuite, pendant qu'on disposoit tout pour le retour à Pello, les Académiciens monterent dans la fléche de l'Eglise de Sopenazar, qu'il ne faut pas confondre avec l'Eglise Finnoise de Biorkohn, pour observer les angles qu'elle faisoit avec les Montagnes des signaux.

On se trouva prêt, au départ, le 3 de Septembre, dans quinze Bateaux, qui faisoient, sur le Fleuve, la plus grande Flotte qu'on y eut jamais vue. La route fut heureuse, excepté sur Kakama, où l'on fut

---

M. l'Abbé Outhier.

(a) M. Brunius ne desservoit alors qu'une Succursale, nommée *Hieta Niemi*; mais il esperoit succeder, dans le Bénéfice d'Oswer Torneo, à son Pere qui étoit aveugle. Sa Maison étoit notre meilleure retraite : elle étoit placée, à-peu-près, au milieu de l'espace compris par nos Triangles ; & fort près de l'extrêmité Septentrionale de notre base. Nous y trouvions toujours trois chambres, sans déranger sa Famille, qui étoit fort nombreuse. On nous y fournissoit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le Pere & la Mere, fort âgés, leur Fils & leur Belle-Fille, avec leur Famille & plusieurs Domestiques, étoient une image naturelle de la Maison des anciens Patriarches. D'ailleurs l'hospitalité est assez généralement exercée dans tout le Païs : si le besoin de repos, ou la crainte du mauvais tems, nous obligeoit d'entrer dans quelque Maison, le Maître, quelquefois sans Interprete pour nous expliquer, s'empressoit de nous ouvrir une Chambre, qui paroît n'être destinée qu'aux Etrangers, & demeuroit debout à nous regarder : sa Famille s'assembloit autour de lui, & chacun marquoit de l'ardeur à nous servir. On allumoit promptement du feu ; & souvent, sans que nous l'eussions demandé, on nous apportoit ce qu'il y avoit à manger. Comme l'Interprete ne pouvoit être partout, nous avions appris à saluer en Finnois, à demander du lait, du beurre, du pain, & de l'eau.

Voïages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

obligé de remonter en chemin, pour y prendre, entre Horrilakero & Niemi, un angle qui devoit fermer l'Heptagone. M. de Maupertuis, marchant dans un lieu fort difficile, mit la jambe entre deux rochers, & fit une chûte, qui ne lui permit point de retourner sans secours à sa Tente. On lui croioit la cuisse cassée; mais il se trouva mieux le lendemain, après avoir passé la nuit sur quelques Branches de Bouleau qui lui servirent de Matelas. Tout le convoi fut rendu le 9 à Pello (a).

Soixante-trois jours de courses, dans les déserts, avoient donné aux Académiciens la plus belle suite de triangles qu'ils eussent pû desirer. » Un Ouvrage commencé, sans savoir s'il seroit possible, & pour ainsi » dire au hazard, étoit devenu un ouvrage heureux, dans lequel il » sembloit qu'ils eussent été maîtres de placer les Montagnes à leur gré. » Toutes leurs Montagnes, avec l'Eglise de Torneå, formoient une fi» gure fermée, dans laquelle se trouvoit Horrilakero, qui en étoit com» me le Foïer. C'étoit un long Heptagone, qui se trouvoit placé dans » la direction du Méridien, & qui étoit susceptible d'une vérification, » singuliere dans ces sortes d'opérations. » M. de Maupertuis l'explique: mais ce détail n'appartient point à notre dessein, non plus que les nouvelles opérations qui se firent sur Kittis, pour déterminer l'amplitude de l'arc du Méridien compris entre cette Montagne & Torneå. C'est assez de faire observer que les Académiciens s'applaudirent du succès de leurs travaux. Mais

M. l'Abbé Outhier.

(a) Dans ce Voïage, une Lapone, très infirme, vint, traînée par un de ses Renes, apporter à M. de Maupertuis un Panier qu'elle avoit fait, & qu'il acheta d'elle. A Kaïnunkyla, où les Académiciens attendirent que leurs Bateaux eussent monté toutes les cataractes, ils virent battre de l'Orge, à la maniere du Païs. On le met secher dans une Chambre, à la chaleur d'une espece de Fourneau: c'est un gros tas de cailloux, disposés en quarré long, au milieu duquel on a ménagé une cavité dans toute la longueur. On fait du feu dans cette cavité, comme nous en faisons dans nos Fours, & la chaleur se conserve longtems dans le massif de cailloux. L'Orge, qui a déja été exposé, après la moisson, aux raïons du Soleil, sur de grandes échelles, dressées dans cette vue près de chaque Maison, acheve ainsi de secher. On le bat, avec des fléaux assez semblables aux nôtres; ensuite on le nettoie dans une espece de Vans, qui sont des paniers assez profonds. Les Orges se coupent avec une Faucille; mais pour leurs Foins, les Finnois ont des faulx, dont la lame, presqu'aussi longue que les nôtres, est beaucoup plus étroite: elle est arrêtée au bout d'un manche, qui n'a que deux piés quatre pouces de long; ils lancent cette faulx dans l'herbe, alternativement à droite & à gauche, avec un mouvement si vif, & se baissent si bas, qu'on est étonné qu'ils en puissent soutenir la fatigue.

On commençoit alors à voir quelques Chevaux, qui revenoient de leurs quartiers d'Eté. La maniere de vivre de ces Animaux est une des choses les plus singulieres du Païs. On n'en fait gueres usage qu'en Hiver, qu'on les attele à des Traîneaux (68), soit

(68) Différens des Pulkas, Traîneaux Lapons, qui sont conduits par des Renes, mais dont l'usage est plus au Nord.

Mais, dès le 19 de Septembre ils avoient déja de la glace & de la nége : le 21, ils avoient remarqué que plusieurs endroits du Fleuve étoient glacés ; & ces premieres glaces, qui sont imparfaites, le rendent également impraticable aux Barques & aux Traîneaux. Attendre à Pello, c'étoit risquer de ne pouvoir arriver à Torneå, qu'après un trop long intervalle entre les observations qu'ils venoient de finir & celles qu'ils avoient à faire dans cette Ville. Ce tems devoit être fort court, pour retrouver une Etoile qui pouvoit leur échapper, & que le Soleil, qui s'en approchoit, pouvoit faire disparoître. Il auroit fallu en observer une autre sur Kittis, au fort de l'Hiver ; & comment y passer les rigoureuses nuits de cette saison ? D'un autre côté, on couroit risque, en partant, d'être pris sur le Fleuve par les glaces, & retenu avec tous les instrumens, avec le danger de rendre inutiles toutes les observations de Kittis, & le doute de trouver la même facilité à les recommencer. Après avoir déliberé sur un point si délicat, les Académiciens résolurent de hazarder le voïage. Ils partirent à la fin d'Octobre, & furent assez heureux pour arriver en deux jours à Torneå, dans une saison, où tout le monde les assura que le Fleuve n'avoit presque jamais été navigable. En effet, le premier de Novembre, c'est-à-dire deux jours après, il gela si fort que le lendemain il étoit pris. La glace ne fondit plus ; la nége vint bientôt la couvrir ; & ce vaste Fleuve, qui peu de jours auparavant étoit couvert de Cygnes & d'autres Oiseaux, ne fut plus qu'une Plaine immense de glace & de nége.

M. l'Abbé Outhier.

soit pour les Voïages, soit pour le transport des fourages & du bois : car dans la belle saison, on y emploie les Bateaux. Au mois de Mai, plûtôt ou plus tard, suivant la durée de l'Hiver, les Chevaux partent de la Maison de leurs Maîtres aussi-tôt que les glaces sont fondues, & se rendent d'eux-mêmes dans certains cantons des Forêts, où il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Ils forment différentes Trouppes, qui ne se mêlent & ne se séparent jamais. Chacune prend le territoire qui lui est anciennement assigné, s'y tient, & n'entreprend point sur celui des autres. Quand la pâture leur manque, ils décampent, & vont s'établir dans d'autres Cantons avec le même ordre. Cette Police est si bien reglée, & l'uniformité de leur marche est si constante, que les Maîtres savent toujours où les trouver, soit pour leur propre usage, soit lorsqu'étant avertis par le Gifwergole, qui est le Maître des Postes, ils sont obligés de les aller prendre dans les Bois & de les amener pour le service, après lequel ils retournent aussi d'eux-mêmes vers leurs Compagnons. La saison devient-elle fâcheuse, comme elle commençoit à l'être au mois de Septembre ? ils quittent leurs paturages, reviennent par trouppes, & se rendent chacun dans leur Ecurie. Ils sont de petite taille, mais bons, vifs sans être vicieux, & si dociles, que pour les arrêter il suffit quelquefois de les saisir par la queue. Ils sont fort sains & fort gras lorsqu'ils reviennent de leurs pâturages ; mais le travail & la mauvaise nourriture de l'Hiver leur font bientôt perdre cet embonpoint. Lorsqu'ils sont attelés aux Traîneaux, ils prennent souvent des bouchées de nége ; & lorsqu'on les détele, ils se roulent dans la nége, comme les nôtres se rou-

Voiages au Nord.

M. de Maupertuis 1736.

On n'eut pas de peine à faire, à Torneå, les observations correspondantes à celles de Kittis (69). Tout l'ouvrage se trouvoit heureusement terminé : il étoit arrêté, dit M. de Maupertuis, mais sans que nous pussions savoir encore s'il nous feroit trouver la terre allongée ou applatie, parceque nous ne savions pas quelle étoit la longueur de notre base. Ce qui restoit à faire n'étoit pas une opération difficile en elle-même ; c'étoit de mesurer, à la perche, la distance entre les deux signaux qu'on avoit plantés : mais cette mesure devoit se faire sur la glace d'un Fleuve de Laponie, dans un Païs ou chaque jour rendoit le froid plus insuportable ; & la distance à mesurer étoit de plus de trois lieues. On nous conseilloit de remettre la mesure de cette base au Printems ; parcequ'alors, outre la longueur des jours, les premieres fontes qui arrivent à la superficie de la nége, sont bientôt suivies d'une nouvelle gelée, y forment une espece de croûte, capable de porter les Hommes ; au lieu que pendant tout le fort de l'Hiver, la nége de ce Païs n'est qu'une espece de poussiere fine & seche, haute communément de quatre ou cinq piés, dans laquelle il est impossible de marcher quand elle est à cette hauteur.

Mais tous les avantages, qu'on pouvoit espérer au Printems, cederent à la crainte de manquer la mesure. Tous les Académiciens retournerent à Oswer-Tornea vers le milieu de Décembre, quoiqu'ils ne sussent point encore si la hauteur des néges leur permettroit de marcher sur le Fleuve, proche de la base. Ils les trouverent déja fort hautes. Huit perches, de trente piés chacune, furent ajustées à la toise de fer qu'ils avoient apportée de France, & qu'on eut soin, pendant cette opération, de tenir

(69) Toutes précautions gardées, toutes déductions faites, pour le tems écoulé entre les Observations, on trouva l'amplitude de l'Arc de cinquante-sept degrés vingt-sept minutes.

M. l'Abbé Outhier.

lent sur l'herbe. Dans le plus grand froid, ils passent indifféremment les nuits à l'air ou dans l'Ecurie. Si l'Hiver est assez long pour faire manquer trop tôt les Fourages secs, ils vont chercher à vivre dans les lieux où la nége commence à se fondre. Il n'en est pas de même des Vaches. Dans les Villages, qui sont situés le long des Rivieres, elles ne s'éloignent pas beaucoup des Maisons ; & tous les jours on les y amene pour les traire. A Torneo, pendant l'Eté, il y a peu de Vaches qui reviennent à la Ville : elles ne le pourroient qu'à la nage, dans les années pluvieuses, lorsque l'Isthme de Natta est couverte par les eaux du Fleuve. La plûpart des Bourgeois ont des étables sur le bord occidental du Fleuve, au midi de Mattila, où les Servantes passent de la Ville en Bateau, pour y traire les Vaches. Elles sont petites, presque toutes blanches, & plusieurs sans cornes.

Déja les Habitans du Païs commençoient à se baigner souvent. Leur bain est si chaud, que le Thermometre de M. de Reaumur montoit à quarante-quatre degrés au-dessus de la congelation. Ils ont, dans leurs Bains, une espece de Fourneau, semblable à celui qu'ils emploient pour secher les blés, & placé de même dans un angle de la

dans un lieu où le Thermometre de M. de Reaumur étoit à quinze degrés au-dessus de zero, & celui de M. Prins à soixante-deux degrés; températare des mois d'Avril & de Mai, à Paris. Les perches une fois ajustées, on n'avoit point à craindre le changement que le froid pouvoit apporter à leur longueur, parceque les Académiciens avoient observé qu'il s'en falloit beaucoup que le froid & le chaud causassent, sur la longueur des mesures de Sapin, des effets aussi sensibles que sur la longueur des mesures de fer. Toutes leurs expériences leur avoient donné des variations de longueur presqu'insensibles; & quelques-unes portoient à croire que les mesures de bois, au lieu de se raccourcir au froid, comme les mesures de Métal, s'y allongent. Peut-être un reste de séve, qui étoit encore dans ces mesures, se glaçoit-il lorsqu'elles étoient exposées au froid, & les faisoit-il participer à la proprieté des liqueurs, dont le volume augmente lorsqu'elles se gelent. Ce fut le Vendredi, 21 Décembre, jour du Solstice d'Hiver, & remarquable pour une opération de cette nature, que la mesure de la Base fut commencée vers Avasaxa, où elle répondoit. A peine le Soleil se levoit-il alors vers le Midi; mais les longs crépuscules, la blancheur des néges, & les feux dont le Ciel est toujours éclairé dans cette Région, donnoient assez de lumiere pour commencer le travail à quatre ou cinq heures. Les Académiciens partirent à onze heures du matin, d'Oswer-Tornea, & se rendirent sur le Fleuve, avec un tel nombre de Traîneaux & un si grand Equipage, que la nouveauté du spectacle fit descendre les Lapons de leurs Montagnes. » M. de Maupertuis fait une peinture touchante des fatigues & » des dangers de l'opération. Qu'on s'imagine, dit-il, ce que c'est que » de marcher dans une nége haute de deux piés, chargés de perches pe» santes, qu'il falloit continuellement poser sur la nége & relever, pen» dant un froid si vif, que la langue & les levres se geloient sur-le» champ contre la tasse, lorsqu'on vouloit boire de l'Eau-de-vie, seule » liqueur qu'on pût tenir assez liquide pour la boire, & qu'elles ne

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

Chambre. Lorsque le massif de cailloux qui le forme est bien échauffé, ils jettent de l'eau dessus, & la vapeur de cette eau leur sert pour le Bain. Ils y vont ordinairement deux à deux, chacun avec une poignée de verges, dont ils se frappent pour exciter la transpiration. M. l'Abbé Outhier vit, à Pello, un Vieillard fort âgé sortir du bain, nû, tout en sueur, & traverser sa Cour par un grand froid, sans en être incommodé. Chez les Païsans un peu aisés, outre la chambre destinée au Bain, on en trouve une plus grande, avec un Fourneau, & deux ou trois petits trous quarrés, d'environ six pouces de large, qui tiennent lieu de fenêtres. C'est dans cet appartement commun, que toute la Famille couche en Hiver. Pendant le jour, les Hommes y travaillent à faire des filets pour la pêche, les Femmes à filer, ou à faire de la Toile au Métier. Cette Chambre se nomme *Porti*, ou *Pirti*. Des pieces de Sapin, fort minces & longues de deux ou trois piés, leur servent de Lampe ou de Chandelle; mais quoiqu'elles brûlent assez bien, elles durent peu; & l'on a des Paniers pleins de nége, pour recevoir les charbons qui en tombent à chaque moment.

» s'en arrachoient que sanglantes, pendant un froid qui gela les doigts » de quelques uns de nous. Nous étions glacés aux extrémités du corps, » & le travail nous mettoit en sueur. L'Eau de-vie ne pût suffire à nous » désalterer. Il fallut creuser dans la glace, des Puits profonds, qui » étoient presqu'aussi tôt refermés, & d'où l'eau pouvoit à peine parvenir » liquide à la bouche; enfin, s'exposer au dangereux contraste que cette » eau glacée pouvoit produire dans des corps échauffés jusqu'à suer.

Six jours de travail conduisirent l'Ouvrage au point qu'il ne restoit plus à mesurer qu'environ cinq cens toises, qu'on n'avoit encore pû remplir de picquets. Tandis qu'une partie des Acteurs s'occupoit à les planter, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier se chargerent d'un autre soin, qui demandoit un rare courage. On avoit oublié l'Eté précédent sur Avasaxa, une opération fort légere, mais importante pour des Mathématiciens qui poussoient l'exactitude jusqu'au scrupule: ils entreprirent d'y monter avec un quart de cercle. Si l'on conçoit, dit M. de Maupertuis, ce que c'est qu'une Montagne fort élevée, remplie de rochers, & couverte d'une prodigieuse quantité de néges qui en recouvre les cavités, on jugera cette entreprise impossible: cependant il y a deux manieres de la tenter; l'une, en marchant, ou plutôt, glissant sur deux planches étroites, longues de huit piés, dont se servent les Finnois & les Lapons pour ne pas enfoncer dans la nége, méthode qui demande beaucoup d'exercice; l'autre, en se confiant aux Renes, que la nature a rendus propres à ces voiages (a). On a vû dans la Relation de Regnard, & M. de Maupertuis confirme, que les Renes ne peuvent tirer qu'un petit Traîneau, nommé *Pulka*, dans lequel peut à peine entrer la moitié du corps d'un Homme; que cette machine, destinée à naviger dans la nége, a la forme des Bateaux dont on se sert sur Mer, c'est-à-dire une proue pointue, pour fendre les néges, & une quille étroite, qui la laisse rouler, & verser continuellement, si le Voiageur n'est bien attentif à garder l'équilibre (b), qu'elle est attachée par une longe, au poitrail du Rene, & que dans un chemin ferme & battu, cet Animal court avec fureur; que si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée à ses cornes, & qu'étant fort indocile, il ne fait le plus sou-

---

M. L'ABBÉ OUTHIER.

(a) On se sert de Renes, pour voïager dans les endroits où les Chevaux ne pourroient aller, & dans les Cantons où l'on n'auroit pas dequoi nourrir les Chevaux; comme dans tout le Païs au Nord de Konges, c'est-à-dire toute la partie Septentrionale de ce Continent. Un Rene pourroit faire trente lieues dans un jour, si le chemin étoit bien battu; mais autrement, comme les Traîneaux labourent la nége, il avance avec beaucoup de peine, & par conséquent plus de lenteur. Le Voïageur met ses provisions à la pointe, ou l'avant du Traîneau; & ce qui paroîtra étrange, c'est que dans les Voïages de Wardhus, il est obligé de porter une provision de bois, parcequ'on passe de grandes étendues de Païs, entierement nues & sans arbres.

(b) Ces Traîneaux n'ont gueres plus d'assiete que les Patins dont on se sert en France pour glisser.

vent que changer de route ; que quelquefois même il se retourne, pour se vanger de son Guide à coups de piés, & qu'alors la seule ressource des Lapons est de renverser sur eux le Traîneau, qui leur sert de Bouclier contre ses fureurs. Les deux François, à qui l'expérience manquoit pour cette manœuvre, n'eurent point d'autre défense qu'un petit bâton, qu'on leur mit à la main, comme le gouvernail avec lequel ils devoient diriger leur Pulka, & se garantir de la rencontre des troncs d'arbres.

C'est ainsi qu'ils s'abandonnerent aux Renes, accompagnés de deux Lapons & une Laponne, & de M. Brunius, Curé d'Oswer-Tornea. La premiere partie du Voiage se fit avec une vitesse qu'ils comparent au vol d'un Oiseau, par un chemin dur & battu, qui conduisoit de la Maison du Curé jusqu'au pié de la Montagne. Ensuite les Renes, quoique retardés par la difficulté de monter, parvinrent heureusement au sommet, & les deux Mathématiciens firent aussi-tôt l'observation. Dans l'intervalle, ces Animaux avoient creusé des trous dans la nége, où ils paissoient la mousse dont les rochers de cette Montagne sont couverts, & les Lapons avoient allumé un grand feu. Le froid étoit si piquant, que la chaleur ne pouvoit s'étendre à la moindre distance, & que la nége, fondue aux endroits que touchoit le feu, se regeloit à l'entour, & formoit réellement un foïer de glace. Si les deux François avoient eu beaucoup de peine à monter au sommet d'Avasaxa, ils craignirent, à leur retour, de descendre trop rapidement une Montagne escarpée, dans des Voitures qui glissent toujours, quoique submergées dans la nége, & traînées par des Animaux indomptables, qui se sentant enfoncés jusqu'au ventre, cherchoient à se dégager par leur vîtesse. Les Traîneaux furent bientôt au pié d'Avasaxa, & presqu'aussitôt à la Maison du Curé.

Dès le jour suivant, la mesure de la base fut achevée. Les Académiciens s'étant divisés en deux trouppes, pour faire séparement la même opération, on reconnut avec joie que la différence qui se trouvoit entre les deux mesures n'étoit que de quatre pouces, sur une distance de sept mille quatre cens six toises cinq piés ; exactitude surprenante, & qu'on n'osoit presqu'attendre. Avec la connoissance de l'amplitude de l'Arc, qu'on avoit déja, on reconnut, en y rapportant cette échelle, que la longueur de l'Arc du Méridien intercepté entre les deux Paralleles qui passoient par l'Observatoire de Torneå & celui de Kittis, étoit de cinquante-cinq mille cent vingt-trois toises & demie ; que cette longueur aïant pour amplitude cinquante-sept minutes vingt-sept secondes, le degré du Méridien sous le cercle Polaire étoit plus grand de mille toises qu'il ne devoit être selon les mesures du Livre de la grandeur & figure de la Terre ; & pour conclusion, que le degré du Méridien qui coupe le cercle Polaire surpassant le degré du Méridien en France, la Terre est un sphéroïde applati vers les Pôles.

M. l'Abbé Outhier.

Après cette opération, les Académiciens se hâterent (*a*) de retourner à

(*a*) Rassemblons quelques remarques dispersées de M. l'Abbé Outhier. Les Finnois,

Torneå, pour se garantir des dernieres rigueurs de l'Hiver. Ils y arriverent le 30 de Décembre, & lui trouverent l'air affreux. Ses Maisons basses étoient enfoncées jusqu'au toît dans la nége, qui auroit empêché le jour d'y entrer par les fenêtres, s'il y avoit eu du jour : mais les néges, qui tomboient sans cesse, ou qui paroissoient toujours prêtes à tomber, ne permettoient presque jamais au Soleil de se faire voir pendant quelques momens vers midi. Le froid fut si grand, que les Ther-

---

dit-il, ne cultivent la terre qu'avec des Pelles & des Bêches. Dès le 9 de Septembre il y avoit à Pello, des Seigles sortis de terre, très verds & très beaux. Le 1 d'Octobre, la terre étant bien gelée, on mit paître les Chevaux dans ces Seigles. L'usage est de semer au plutôt les Orges sur la fin du mois de Mai, & communément dans le cours de Juin : ils sont mûrs au commencement d'Août, en même-tems que les Seigles ; on les coupe alors. Tous les Orges ont l'épi rond, & font un pain de bon goût. Les Habitans ont, proche de leurs Maisons, de grandes perches, placées horizontalement, dans les mortoises de deux ou trois hautes poutres, qui sont plantées verticament dans la Terre ; ce qui forme une échelle fort large, dans laquelle ils exposent leurs Orges aux raïons du Soleil, pendant le reste du mois d'Août, qu'il paroît encore longtems sur l'Horizon. La maniere de les placer sur ces grandes échelles est de tourner les épis en bas, afin qu'ils ne soient point endommagés des Oiseaux, qui ne peuvent s'y tenir. Leurs Herses sont composées de petites pieces de bois, qui se tiennent toutes par un tissu, à-peu-près semblable à celui des chaînes de Montre. Il y a plusieurs rangs de ces pieces : elles sont au nombre de douze à chaque rang ; & le premier rang tient tout entier à deux traverses, auxquelles sont attachés les traits par lesquels le Cheval tire.

Dans tout le Païs que les Académiciens avoient parcouru, ils n'avoient gueres vû d'autres arbres que des Sapins & des Bouleaux. On trouve, surtout dans les Iles du Golfe de Bothnie, un arbre semblable à l'*Acacia*, dont les fleurs sont blanches, en Ombelles, & se changent en grains d'un très beau rouge, mais dont on ne fait aucun usage. La Westrobothnie, un peu au Sud de Torneo, porte un arbre de médiocre grandeur, qui se couvre de grappes de fleurs blanches. On le nomme *Eque*, & l'on en distingue deux sortes ; l'une qui a les feuilles du Prunier, l'autre celles du Cerisier. A Torneo, & même au-delà d'Uhmo, on ne voit aucun arbre fruitier : il ne s'y trouve pas même d'Epine noire, ou blanche, ni de ronce. Cependant les Framboises n'y manquent pas, même au Nord : on y voit quelques Groseilles & quelques Roses sauvages. Le Nord de la Ville n'a point de Fraises ; mais il y croît un autre fruit, nommé *Ocrubere*, qui tient de la Fraise & de la Framboise, & qui est d'une grosseur moïenne entre les deux : sa feuille est assez semblable à celle du Fraisier ; sa tige, petite & ligneuse, porte une fleur rouge, qui produit un fruit de même couleur, & d'un goût très agréable. Les Iles du Golfe ont des Occruberes à fleurs blanches, qui portent cinq ou six fleurs sur la même tige, à-peu-près comme le Fraisier ; au lieu que les Occruberes à fleurs rouges n'ont ordinairement qu'une fleur sur chaque tige.

Le *Hiouteron*, espece de Mûre du Païs, a la tige de l'Occrubere, haute de cinq à

mometres de Mercure descendirent à trente-sept degrés, & que ceux d'Esprit-de-vin se gelerent. Lorsqu'on ouvroit la porte d'une Chambre chaude, l'air de dehors convertissoit sur-le-champ, en nége, la vapeur qui s'y trouvoit; il en formoit de gros tourbillons blancs: & lorsqu'on sortoit, il sembloit déchirer la poitrine. Achevons cette peinture, sans en retrancher un mot.

A voir, dit M. de Maupertuis, la solitude qui regnoit dans les rues,

---

six pouces, & son fruit devient jaune en meurissant. On le trouve dans les Marais & dans les Prés. Le *Lingon*, petite Plante, qui a les feuilles du Bouis, croît dans les lieux secs & dans les Bois. Ses tiges, après avoir rampé à-peu-près comme la Veronique, à la longueur de quatre ou cinq pouces, s'élevent, & portent à leurs extrémités un bouquet de jolies fleurs en gobelet, de couleur purpurine, qui produisent, en Automne, des grains rouges aigrelets, d'un goût assez approchant de celui de l'Epine vinette; ce fruit, malgré son aigreur, est ordinairement rongé d'un petit Ver. Le *Blober*, autre production du Païs, est un petit grain noir, de même espece qui est assez commun en quelques endroits de Normandie, & dans les Montagnes de Franche-Comté; mais on en distingue deux sortes au Nord: la plante de l'un n'a que cinq ou six pouces de haut; ses feuilles sont d'un verd clair, & le fruit d'un très beau noir. L'autre est haute de plus d'un pié; & les feuilles, comme le fruit, sont un peu cendrées. L'un & l'autre ont les feuilles semblables à celles du Myrthe.

Outre les Sapins & les Bouleaux, le Païs a quelques Saules; & dans quelques endroits, des Trembles fort hauts & fort droits. On voit, dans les Prés, une espece de Narcisse, à feuille grasse en forme de Trefle: il se nomme *Sceptrum Carolinum*, & nos Botanistes le connoissent aussi sous ce nom. On y trouve une espece de Muguet, beaucoup plus petit que le nôtre, & dont la feuille est faite en cœur; du Pirola, de la Verge d'or, du Pié-de-chat, une espece de Langue de Serpent, ou d'Herbe sans couture, & une Plante à feuilles longues, dont la racine est composée de deux bulbes: elle porte, sur une haute tige, une grappe de fleurs blanches à Chaperon, qui sans être belles ont parfaitement l'odeur du Chevre-feuille. Enfin, la plûpart des Marais sont remplis d'une grande quantité de petits Arbrisseaux, que les Habitans nomment petit Bouleau.

On a l'avantage, dans cette Contrée, de pouvoir conserver long-tems les Morts, avant que de les enterrer. Le Jeudi, 22 de Novembre, on fit à Torneo l'enterrement d'une Fille qui étoit morte le 4, & qu'on avoit laissée, pendant plus de quinze jours, exposée à visage découvert.

La Ville de Torneo, composée d'environ soixante-dix Maisons de Bois, a trois rues paralleles, qui s'étendent du Nord au Midi, un peu en tournant le long du bord d'un des bras du Fleuve, qui n'est qu'un Golfe pendant l'Eté, lorsque la Ville n'est pas entourée d'eau de toutes parts: ces trois rues principales sont traversées de quatorze petites rues. L'Eglise, qui est aussi de bois, est un peu éloignée des Maisons, quoique dans l'enceinte de Palissades qui entoure la Ville, & qui contient encore un assez grand espace de terrein qu'on cultive. On y fait l'Office en Suedois, parceque les Habitans parlent cette Langue. La Ville, & cette Eglise, sont situées dans une Ile, qui se nomme

Voiages au Nord.

M. de Maupertuis. 1736.

on eut cru que tous les Habitans de la Ville étoient morts. On y voïoit des gens mutilés par le froid ; & les Habitans naturels d'un climat si dur y perdent quelquefois le bras ou la jambe : le froid, toujours extrême dans ce Païs, reçoit souvent des augmentations subites, qui le rendent presqu'infailliblement funeste à ceux qui s'y trouvent exposés. Quelquefois il s'éleve tout à tour des tempêtes de nége, qui exposent encore à un plus grand péril : il semble que le vent souffle de tous les côtés à la fois ; il lance la nége avec une impétuosité, qui fait disparoitre en un moment tous les chemins. Celui qui est pris de ces orages veut envain se retrouver par la connoissance des lieux, ou des marques qui s'y font aux arbres ; il est aveuglé par l'épaisseur de la nége, & ne peut faire un pas sans s'y abîmer.

Mais si la terre est horrible alors, le Ciel offre de charmans spectacles. Dès que les nuits deviennent obscures, des feux de mille couleurs & de mille figures éclairent le Ciel. Ils n'ont pas de situation constante, comme dans les Païs méridionaux : quoiqu'on voie souvent un arc de lumiere fixe vers le Nord, plus ordinairement néanmoins ils semblent occuper indifféremment tout le Ciel. Quelquefois ils commencent par former

---

M. l'Abbé Outhier.

Swentzat, à un quart de mille d'une autre Eglise, bâtie de pierre, dans l'Ile de Biorckohu (*a*) ou l'Office se fait en Finlandois pour les Domestiques de la Ville & les Païsans du voisinage, dont très peu savent la Langue Suedoise. Le Curé, qui a sa Maison près de cette seconde Eglise, ne peut aller à la Ville qu'en Bateau ou sur la glace : il est aidé, dans son Ministere, par trois Vicaires, ou Comministres, qui demeurent tous trois au Couchant du Fleuve, & dont l'un, étant Recteur des Ecoles, se trouve obligé d'aller tous les jours à Torneo.

La plûpart des Maisons de la Ville, comme celles de la Campagne, ont une granda Cour, entourée d'appartemens, d'Ecuries, & d'un Grenier à foin. A la campagne, ces Cours forment un quarré parfait, mais celles de la Ville sont oblongues. Les Chambres à loger ont chacune leur cheminée, placée à l'angle de la Chambre, & large de deux piés & demi ou trois piés, sur quatre, ou quatre & demie de hauteur. Le dessus du Chambranle est divisé par une fente horizontale, fort étroite, dans laquelle on fait couler une plaque de fer qu'on nomme *Spihel*, pour former le tuïau de la cheminée. L'usage est d'y mettre le bois debout, en assez grande quantité. Lorsqu'on y a mis le feu, il se réduit bientôt en charbon, qu'on remue avec un crochet, pour n'y rien laisser qui puisse causer de la fumée. Ensuite, fermant le Spihel, on donne à la chambre le degré de chaleur qu'on desire : les Académiciens y firent monter le Thermometre de M. de Reaumur jusqu'à trente-six degrés au-dessus de la congélation, dans un tems où leurs vitres étoient couvertes de glace. Une chandelle, placée assez près de la fenêtre, devint si molle qu'elle se courba.

A la Campagne, les chambres à loger ne sont pas différentes de celles de la Ville ; mais sous la cheminée de la cuisine il y a souvent un Four à cuire le Pain, & quelquefois un Alambic, pour faire l'Eau de-vie d'Orge. Depuis Torneo, en remontant le Fleuve, les

(*a*) Ce mot signifie Ile aux Bouleaux.

Païsans

former une grande écharpe, d'une lumiere claire & mobile, qui a ses extrêmités dans l'Horizon, & qui parcourt rapidement les airs, par un mouvement semblable à celui d'un filet de Pêcheurs, conservant, dans ce mouvement, la direction perpendiculaire au Méridien. Le plus souvent, après ces préludes, toutes ces lumieres viennent se réunir vers le Zenith, où elles forment le sommet d'une espece de Couronne Souvent, des arcs, semblables à ceux qu'on voit en France vers le Nord, se trouvent situés vers le Midi; souvent, il s'en trouve tout-à-la-fois vers le Nord & le Midi : leurs sommets s'approchent, pendant que leurs extrémités s'éloignent, en descendant vers l'Horizon. On en voit d'opposés, qui touchent presqu'au Zenith par leurs sommets; les uns & les autres ont souvent, au-delà, plusieurs autres Arcs concentriques : ils ont tous leurs sommets vers la direction du Méridien, mais avec quelque déclinaison occidentale, qui ne paroît pas toujours la même, & qui est quelquefois insensible. Quelques-uns, après avoir eu leur plus grande largeur au-dessus de l'Horizon, se resserrent en s'en approchant, & forment, au-dessus, plus de la moitié d'une grande Ellipse. Le mouvement le plus ordinaire de ces lumieres les fait ressembler à des Drapeaux qu'on feroit voltiger dans l'air. Aux nuances des couleurs dont elles sont tein-

---

M. l'Abbé Outhier.

Païsans ont une espece de Pavillon, qu'ils nomment *Cotta*, plus élevé que le reste de la Maison, & plus large par le haut que par le bas, au dessus duquel ils placent une Girouette, sur la pointe d'une longue perche. Chaque Maison a son Puits, près de la fenêtre du Cotta, par laquelle on fait couler l'eau dans des Chaudieres, pour la faire chauffer; en Hiver, c'est de la nége qu'on y fait fondre, pour abreuver les Bestiaux. Il n'y a point de Maison qui n'ait aussi ses Magasins, qui sont plusieurs chambres séparées, ses Bains, ses chambres à secher l'Orge, & communément deux chambres assez propres pour les Etrangers.

L'usage, à la Ville comme à la Campagne, est de ne mettre qu'un drap de toile dans les Lits, avec une couverture de peaux de Lievre blanc, pour servir de second drap. Il n'est pas rare de trouver, chez les Païsans, des cuillieres, des Gobelets & de grandes écuelles d'argent. Les moins riches n'ont que des ustensiles de bois : mais on ne remarque aucune différence de caractere entre les Riches & les Pauvres; ils sont tous officieux, doux, & remplis de probité. Une Loi, dont on n'explique point le motif, leur défend d'avoir plusieurs habits d'une même couleur. On conçoit plus aisément pourquoi il leur est aussi défendu de porter aucun habit de drap, qui ne soit marqué, dans les plis, du Cachet du Roi. Il y a des Commis préposés pour le maintien de ces Ordonnances, comme pour la visite des Maisons, des Cheminées & des Lanternes. Une autre Loi défend, sous peine d'une grosse amende (71), d'assister à la Messe des Catholiques, auxquels l'exercice de leur Religion n'est permis que dans leur chambre, & portes fermées.

Le long du Fleuve, on rencontre d'espace en espace quelques Maisons dispersées, dont un certain nombre compose un Village. Toutes celles qui sont entre Torneo & la

(71) De quinze cens Dallers, apparemment de cuivre, dont chacun fait un peu plus d'onze sous de notre monnoie. Celui d'argent vaut environ trente-quatre sous.

VOIAGES AU NORD.

M. DE MAUPERTUIS 1736.

tes, on les prendroit pour de vastes bandes de ces Taffetas, qu'on nomme flambés. Quelquefois elles tapissent d'écarlate quelques endroits du Ciel. Le 18 de Décembre, un spectacle de cette espece augmenta l'admiration des Académiciens. On voïoit, au Sud, une grande Région du Ciel teinte d'un rouge si vif, qu'il sembloit que toute la constellation d'Orion fut trempée dans du sang: cette lumiere, fixe d'abord, devint bientôt mobile; & prenant d'autres couleurs, de violet & de bleu, elle forma un Dôme, dont le sommet étoit peu éloigné du Zenith vers le Sud-Ouest. Le plus beau clair de Lune n'en effaçoit rien. On ne vit, pendant le séjour des Académiciens, que deux de ces lumieres rouges, qui sont rares dans un Païs où l'on en voit de tant de couleurs: elles y passent pour le signe de quelque grand malheur; & ceux qui regardent ces Phénomenes, d'un autre œil que les Philosophes, croient y voir des Chars enflammés, des Armées combattantes, & mille autres prodiges.

1737.

A peine le tems eut commencé à s'adoucir, que les Académiciens reprirent leurs savantes opérations, tantôt pour vérifier le succès de leur travail par de nouvelles mesures & de nouveaux calculs, tantôt pour enrichir l'Astronomie & la Physique par d'utiles expériences. On ne s'arrête ici qu'aux résultats qui conviennent à cet Ouvrage: la longueur du degré

M. L'ABBÉ OUTHIER.

cataracte de Wuojenna, dépendent de la Paroisse de la Ville; & tout ce qui est au Nord de cette cataracte appartient à la Paroisse d'Ofwer-Tornea. Turtula & Pello sont deux autres Villages, dont le premier n'a que neuf Maisons, & l'autre dix-sept. Hiera-Niemi n'est qu'une Eglise Succursale d'Ofwer-Tornea, où l'on va faire quelquefois l'Office, pour la commodité de plusieurs Paroissiens trop éloignés de l'Eglise principale. Konges a sa Chapelle, & son Ministre particulier.

Les Académiciens eurent plusieurs fois l'occasion de voir des Familles Lapones au milieu des Bois, & d'observer leurs Cabanes. On comparera la Description de M. l'Abbé Outhier avec celle de Regnard. » Ces misérables édifices sont composés de plusieurs » perches, hautes de douze à quinze piés, posées par un bout sur le terrein, où elles » forment ensemble un cercle d'environ douze piés de largeur; & se réunissant toutes » par le haut, elles offrent la figure d'un cône. Quelques haillons étendus sur ces per» ches, & quelques peaux de Renes, qui n'en couvrent qu'une partie, en font les » parois. Le haut est entierement découvert, & sert de cheminée. C'est là que les La» pons passent leur Hiver, mal vêtus, & souvent couchés dans la nége. S'ils veulent » changer d'Habitations, ils emportent leurs haillons & leurs peaux de Renes; mais » ils laissent leurs perches toutes dressées, parcequ'ils en trouvent d'autres dans les Fo» rêts. Les Académiciens rencontrerent plusieurs de ces Cabanes, que leurs Habitans avoient abandonnées. Un jour, ils virent arriver, à Cortea Niemi, une grande Trouppe de Lapons dans leurs Pulkas, suivis de plusieurs Traineaux pleins de marchandises; ces pauvres gens entroient dans les chambres sans heurter, & se mettoient à genoux pour demander l'aumône, en faisant un long discours auquel les Suedois mêmes ne comprenoient que le mot de *Jesou Christou*. Aussi tôt qu'on leur avoit donné une piece de Monnoie, ils alloient demander de l'Eau-de-vie au Maître de la Maison, & n'en avoient pas plutôt bû, qu'ils se mettoient à sauter & à chanter, mais sans aucune harmonie

du Méridien, qui coupe le cercle Polaire, fut vérifiée de 57437 toises: la hauteur du Pôle à Torneå, observée avec des quarts de cercle de deux & de trois piés de raïon, fut trouvée de soixante-cinq degrés cinquante minutes cinquante secondes; & la déclinaison de l'aiguille aimantée, de cinq degrés cinq minutes du Nord à l'Ouest. Quant à la longitude, la situation de Jupiter dans les signes méridionaux le tint toujours plongé dans les vapeurs de l'Horizon, lorsque les Académiciens auroient pû l'observer; mais plusieurs autres Observations, l'une d'une Eclipse horizontale de la Lune, les autres d'occultations des Etoiles par cet Astre, leur firent croire qu'ils pouvoient, avec assez de sûreté, prendre une heure vingt-trois minutes pour la différence des Méridiens de Paris & de Torneå. Les expériences de la pesanteur ne furent pas faites moins soigneusement: mais il suffit de remarquer ici, avec M. de Maupertuis, que si l'on veut déterminer la figure de la Terre par la seule pesanteur, toutes les expériences qui furent faites dans la Zone glacée donneront la Terre applatie, comme celles de MM. Bouguer & de la Condamine dans la Zone torride.

Enfin, pour achever tout ce qui regarde la figure de la Terre, objet des deux célebres Voïages, à l'Equateur & au Pôle, nous donnons d'après M. de

---

M. l'Abbé Outhier.

dans leur chant. Quoique le froid fût très violent, ils coucherent au milieu de la Cour, dans quelques Traîneaux vuides, avec leurs Enfans, dont l'un n'avoit pas un an.

M. l'Abbé Outhier regretta de n'avoir pû se rendre à *Jukas Jerswi* au tems de la Foire, qui commence le 14 de Janvier, & dure jusqu'au 25; mais il apprit qu'elle se tient à trente milles de Torneo, qui font à-peu-près soixante lieues de France. Les Habitans de cette Ville y vont en foule. Quoiqu'ils aient seuls le droit d'y acheter les Marchandises des Lapons, ils ont besoin d'une permission du Gouverneur de la Province, qui leur coûte trois Dallers d'argent. L'amende, pour ceux qui négligent de la demander, est de cent cinquante Dallers de cuivre. Cette permission ne leur est pas moins nécessaire pour tous leurs autres Voïages; mais s'ils ne passent point Ofwer-Tornea ou Pello, celle du Lieutenant-Colonel suffit, & leur est donnée gratis. Ils partent pour Jukas Jerswi dans leurs Traîneaux, tirés par leurs Chevaux jusqu'à Ofwer-Tornea, où ils prennent des Traîneaux tirés par des Renes. La place, où se tient la Foire, est entourée d'un grand nombre de Boutiques, qui leur appartiennent, & qui leur servent de logement: elles composent tout le Village de Jukas Jerswi, avec l'Eglise & la Maison du Ministre. Ce Village est désert pendant tout le reste de l'année. Les Marchands de Torneo y portent de l'Eau-de-vie, du Syrop de Sucre, qu'ils tirent de Stockolm, & du Pain en gâteau seché. Ils reçoivent en échange, des Marchands Lapons, de la Morue & d'autres Poissons secs, des peaux & de la chair seche de Renes, des peaux d'Ours & de Renards de différentes couleurs, des Hermines & des Martres. Le Païs est alors si couvert de nége, qu'on ne peut distinguer, ni Lacs, ni Rivieres, & qu'à peine voit-on les Forêts.

Dans le cours de ce mois, les Observations du Thermomettre furent curieuses à Torneo. Le 1, après avoir été longtems à vingt degrés, il descendit à vingt-deux au-des-

Voïages au Nord.
M. de Maupertuis
1737.

Maupertuis (75), une curieuse Table, qui contient la grandeur exacte des degrés, tant de latitude que de longitude, dans les différentes suppositions du sphéroïde allongé (76), ou du sphéroide applati (77). Rien ne doit paroître plus impottant dans un Recueil de la nature du nôtre, puisqu'il est question des erreurs qu'un Voiageur pourroit commettre, si, la Terre aïant une de ces deux figures, il lui croïoit l'autre. En allant vers l'Equateur ou vers les Pôles, l'erreur, sur un seul degré de latitude, va jusqu'à une demie lieue; & sur plusieurs degrés, les erreurs ne font que s'accumulet. Si, pat exemple, un Pilote partant de l'Equateur cherche à rencontrer ou à éviter une Terre, ou un écueil situé à la latitude de vingt degrés sous le Méridien où il navige; lorsqu'en s'attachant à la seconde supposition il aura fait quatre cens six lieues marines, il se croira au-delà du lieu qu'il cherchoit ou qu'il vouloit évitet; il croira l'avoir passé de neuf lieues, tandis que suivant la premiere il sera dessus & que son Vaisseau sera prêt à s'y briser. Au contraire, si c'est à la premiere qu'il s'attache, & que la seconde soit la véritable, lorsqu'il aura fait trois cens quatre-vingt-dix-sept lieues il croira n'avoir point encore atteint au lieu qu'il cherche; il s'en croira éloigné encore de neuf lieues, lorsqu'il touchera au moment de sa perte. On voit, par la Table, que les navigations vers le Pôle seront sujettes aux mêmes erreurs, avec cette différence que si la Terre a la figure que lui donnent MM. de Cassini, en se conduisant sur les mesures des Académiciens pour aller reconnoître quelque lieu par sa latitude, on se croira moins avancé qu'on ne le seta réellement; & qu'au contraire, si la Terre a la figure que les Académiciens lui donnent, on croira l'avoir passé, en se fondant sur les mesures de MM. de Cassini.

La même Table fait connoître les erreurs en longitude, qui sont peut-être encore plus dangereuses. On verra, pat cette Table, qu'en navigeant sur des Paralleles éloignés de l'Equateur, il y a des navigations où l'erreur va jusqu'à deux degrés sut cent, c'est-à-dire, où l'on se croitoit à quarante lieues de la Terre, lorsqu'on seroit dessus.

(75) Dans ses Elém. de Géogr. (76) Celle de MM. Cassini. (77) Celle des Academ.

M. l'Abbé Outhier.

sous de la congélation. Le 2 au matin, le Thermometre de Mercure étoit à vingt-huit, & celui d'Esprit-de-vin à vingt-cinq. Le soir du même jour, celui de Mercure étoit à trente-un & demi, & une bouteille de bonne Eau-de-vie de France fut gelée fort promptement. On entendoit, pendant la nuit, le bois dont les Maisons sont construites, travailler avec fracas. Ce bruit ressembloit à celui de la Mousquetetie. Le 3, il tomba beaucoup de nége; mais l'air fut serein la nuit suivante, & le 4 au matin tout le Ciel étoit en aurores boréales. Les Thermomettes se soutinrent à vingt-huit jusqu'au soir du 5, que celui de Mercure étoit à trente-un. Le 6, il étoit à trente-trois. Le soir du même jour, il étoit à trente-sept, pendant que celui de Vin n'étoit qu'à vingt-neuf; & ce dernier étoit gelé le Lundi matin (*). Il fut porté, en cet état, dans une Chambre à Poîle, où dans le premier instant qu'il dégela, il descendit beaucoup, mais il remonta bientôt à la température de la Chambre.

(*) On sait que dans les plus grands Paris, de le voir descendre au-dessous de la froids de l'Hiver de 1709, on fut surpris, à congélation.

Ces erreurs, ajoute M. de Maupertuis, sont indépendantes de quantité d'autres, qui passent jusqu'ici pour inévitables dans la navigation; de celles que produit l'incertitude du sillage, de la dérive, & de la variation. Quand cette science seroit parfaite sur ces autres points, le Pilote le plus habile ne pourroit remédier aux erreurs qui naissent de la différente figure de la Terre, que par la connoissance de sa vraie figure; & si ces seules erreurs peuvent être de la plus grande importance, ne sont-elles pas plus à craindre encore, lorsqu'elles se trouvent jointes à celles qui dépendent de l'Art? En un mot, il est certain que tous ceux qui ont évité le naufrage par l'une des Colonnes de cette Table (78), auroient péri s'ils avoient suivi l'autre.

(78) *TABLE DES DEGRÉS*

DE LATITUDE.

Latitude du lieu	Suivant MM Cassini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	58020 toif.	56625 toif.	1395 toif.
5	58007	56630	1337
10	57969	56655	1314
15	57906	56690	1213
20	57819	56740	1079
25	57709	56800	909
30	57580	56865	715
35	57437	56945	492
40	57285	57025	260
45	57130	57110	20
50	56975	57195	220
55	56825	57275	455
60	56683	57350	667
65	56555	57420	865
70	56444	57480	936
75	56355	57530	1175
80	56287	57565	1278
85	56243	57585	1342
90	56225	57595	1370

Axe de la Terre.

Toises	6579368	6525600	53768

DE LONGITUDE.

Latitude du lieu	Suivant MM Cassini.	Suivant les Académic.	Différenc.
0	56820 toif.	57270 toif.	450 toif.
5	56695	57050	455
10	55935	56410	475
15	54845	55340	495
20	53325	53850	525
25	51400	51955	555
30	49075	49665	590
35	46380	46995	615
40	43335	43970	635
45	39965	40610	645
50	36295	36930	635
55	32360	32970	610
60	28185	28755	570
65	23805	24315	510
70	19255	19685	430
75	14560	14900	340
80	9765	10000	235
85	4900	5020	120
90	0	0	0

Diametre de l'Equateur.

toises	6510796	6562480	51684

Les Académiciens trouverent en Laponie, à la Latitude de soixante-six degrés vingt minutes, le degré du Méridien de cinquante-sept mille quatre cent trente-huit toises: ensuite, à la latitude de quarante degrés vingt minutes, ils trouverent de cinquante-un mille sept cent quatre vingt-trois toises, plus grand de deux cens huit toises qu'il n'a été donné par M. Cassini. Suivant ces mesures, & prenant le Méridien de la Terre pour une Ellipse, comme Newton & les Cassini, on trouve le diametre de l'Equateur de six millions cinq cens soixante-deux mille quatre cent quatre-vingt toises, & l'axe de la Terre de six millions cinq cens vingt-cinq mille six cens; deux nombres qui sont à-peu-près, l'un à l'autre, comme cent soixante-dix-huit à cent soixante-dix-sept. Lorsqu'on a deux degrés bien mesurés, il est aisé, en considerant la Terre comme un Ellipsoïde fort approchant de la Sphere, de déterminer la valeur de chaque degré de latitude & de longitude; & c'est ainsi que les Tables précédentes ont été construites.

Au mois d'Avril, observe M. de Maupertuis, le froid étoit encore si vif, que le 7. à cinq heures du matin, le Thermometre descendoit à vingt degrés au-dessous de la congélation, quoique tous les jours après midi, il montât à deux ou trois degrés au-dessus; c'est-à-dire qu'il parcouroit alors, du matin au soir, un intervalle presqu'aussi grand, qu'il fait communément, à Paris, depuis les plus grandes chaleurs jusqu'aux plus grands froids, & qu'en 12 heures, on éprouvoit autant de vicissitudes, que les Habitans des Zones temperées en éprouvent dans l'espace d'une année entiere. Ensuite lorsque le Soleil se fut rapproché, ou plutôt ne quitta presque plus l'Horizon, ce fut un spectacle singulier que de le voir éclairer si longtems un Horizon tout de glace, & faire regner l'Eté dans les Cieux, pendant que l'Hiver exerçoit son Empire sur la Terre. On étoit alors au matin de ce long jour, qui dure plusieurs mois: cependant il ne paroissoit pas que ce Soleil assidu causât le moindre changement aux glaces, ni aux néges. Le 6 de Mai, on eut de la pluie pour la premiere fois, & l'on vit quelque eau sur la glace du Fleuve. Tous les jours, il fondoit de la nége à midi; & le soir, l'Hiver reprenoit ses droits. Enfin, le 10, on vit la surface de la Terre, qu'on n'avoit pas vûe, depuis si longtems: quelques pointes élevées commencerent à paroître, & bien-tôt les Oiseaux du Païs se firent voir. Vers le commencement de Juin, les glaces rendirent la Terre & la Mer. Aussi-tôt, les Académiciens penserent à prendre la route de Stockolm (79).

M. de Maupertuis ne pousse pas plus loin la partie historique de leurs travaux, & donne le reste de son Ouvrage au détail de leurs Observations & de leurs méthodes. M. l'Abbé Outhier les ramene jusqu'en France; & n'omet aucune circonstance de leur retour: mais, n'oubliant point nos bornes, nous ne le suivrons que dans les récits qui regardent particulierement l'objet du Voïage & la Commission de la Cour (a).

(79) Une Lettre de M. le Comte de Maurepas, qu'ils reçurent le 22 de Mai, & qui les rappelloit apparemment dans leur Patrie, interrompit le dessein qu'ils avoient de laisser à Torneo quelque monument, avec une Inscription. Elle leur apprenoit aussi que le Roi avoit donné à M. Celsius, une pension de mille livres. Quelques jours après, M. Viguelius, Recteur des Ecoles de Torneo, leur donna une piece de Vers Latins, qu'il avoit faits à l'honneur du Roi de France & de leur Entreprise.

(a) On avoit déja chargé, sur un Vaisseau de Torneo, tous les instrumens & les bagages, avec un des deux Carosses, que les Académiciens avoient amenés. MM. de Maupertuis, le Monnier, de Sommereux & Herbelot, prirent la résolution de partir par Mer pour Stockolm; & tous les autres, c'est-à-dire MM. Clairaut, Camus, Celsius & l'Abbé Outhier, se disposerent à s'y rendre par terre, dans un second Carosse, que ce dessein leur avoit fait retenir. Le vent devint si bon, dès le 9 de Juin, jour de la Pentecôte, que pour ne pas manquer l'occasion, dans l'absence de M. le Monnier, qui étoit allé à Niemi avec M. Celsius, M. Clairaut prit sa place: & le soir du même jour cette partie de la savante Trouppe mit à la voile du Port de Purralakti, qui est à deux ou trois lieues de Torneo; car la Mer & le Fleuve ont si peu de profondeur, que les Vaisseaux ne peuvent approcher plus près de cette Ville. MM. le Monnier & Celsius revin-

reut pendant la nuit, qui ne méritoit plus ce nom, puisque le jour étoit continuel; & le lendemain, ils partirent en Carosse, avec MM. Camus & l'Abbé Outhier.

Il étoit deux heures après-midi. Le premier embarras fut de faire passer la Voiture, dans un Bateau, à Haparanda, où l'on devoit trouver des chevaux. Il ne fut pas aisé de s'en procurer: la plûpart étoient retournés depuis peu à leur quartier d'Eté. Cependant il en vint quelques-uns, mais fort maigres, parcequ'ils n'étoient pas encore remis des fatigues de l'Hiver. On partit enfin vers cinq heures. Il restoit beaucoup de nége sur les côtes du Golfe, jusqu'à Sangis, où l'on n'arriva que vers deux heures après minuit. Les Chevaux y étoient si rares, qu'on ne put en rassembler quatre avant midi; & si mauvais, que ne s'en trouvant que deux en état de tirer, MM. le Monnier & l'Abbé Outhier se virent dans la nécessité de monter les deux autres, avec de mauvaises Selles, qui leur rendirent cette journée fort pénible. Le 12, on arriva vers six heures du soir à Calis; & le 13, vers dix heures du matin à Renea, d'où l'on ne pût partir qu'à cinq heures après-midi. On passa la nuit suivante au vieux Lullea (*), où les Chevaux furent encore très mauvais. Mais ensuite les Postes furent mieux servies. La Voiture, allant fort bon train, mit plus d'un demi quart d'heure à passer un Marais, sur un Pont de bois auquel on donne cent deux arches. Tout ce Païs est mêlé de Bois, de Campagnes & de Lacs.

De Lullea, on se rendit vers midi au vieux Pithea, grand Village, qui, outre quantité de Maisons rassemblées autour de l'Eglise, en comprend un grand nombre, dispersées dans une belle Prairie, sur le bord de quelques Lacs contigus à la Mer, & à la grande Riviere, qui est elle-même un bras de Mer. Le nouveau Pithea n'est éloigné du vieux, que d'une lieue Françoise. En arrivant au premier, nous fûmes extrêmement surpris, raconte M. l'Abbé Outhier, de voir un des Domestiques que M. de Maupertuis avoit embarqués avec lui, & d'apprendre que le Vaisseau étoit échoné sur la Côte, à deux milles du nouveau Pithea, où nos quatre Associés s'étoient rendus & nous prioient de les aller joindre. Nous partîmes sur-le-champ; nous dînâmes avec eux, & nous prîmes des mesures pour la continuation de notre marche. Voici l'Histoire qu'ils nous firent de leur naufrage. » A peine leur Vaisseau étoit parti de Parralakti, » que le vent aïant changé pendant la nuit, ils avoient été battus d'une grosse tempête, & tout le jour suivant. Le Mardi au matin, M. de Sommereux vit le Pilote » dans une grande agitation. Il apprit de lui que le Bâtiment faisoit beaucoup d'eau. » A cette nouvelle, l'allarme se répandit, & tout le monde prêta la main au travail. » On n'avoit qu'une Pompe; les uns y emploïerent continuellement leurs bras, pendant que d'autres s'efforcerent, avec des seaux, de vuider l'eau par les écoutilles. Un » instant de relâche lui faisoit prendre le dessus. Le vent changeoit continuellement. » Ceux qui montoient à la hune ne découvroient point les Terres. On remarquoit seulement au loin de grandes Plages blanches, qu'on prit pour des glaces flottantes » sur le Golfe. Cependant, le vent étant devenu meilleur vers le soir, on fit route à

(*) Tous les lieux précédens sont des Villages; mais le vieux Lullea, en Langue du Païs *Lullea Gammel Stad*, est un endroit considérable, qui a plusieurs rues, auxquelles il ne manque, pour en faire une Ville, que d'être fermées de palissades ou de murs. Le nouveau Lullea est une vraie Ville, à une lieue delà, sur le bord de la Mer.

» toutes voiles, sans interrompre le travail de la pompe & des seaux. Enfin l'on dé-
» couvrit la côte de Westrobothnie. Le Pilote, Homme d'expérience, reconnut un
» lieu, qu'il crut favorable à la résolution qu'il avoit prise de faire échouer son Bâti-
» ment, & prit des mesures si justes, que le Vaisseau n'en reçut aucun dommage. On
» avoit jetté, en Mer, une partie des Planches qui faisoient sa charge. Lorsqu'on fut
» échoué, on se hâta de mettre tout le reste à terre, surtout les instrumens & le ba-
» gage des Académiciens. On se trouvoit près d'un Bois : les Domestiques y dresserent
» les Tentes, & s'y établirent; pendant que M. de Maupertuis & ses compagnons d'in-
» fortune se rendirent à Pithea.

Telles furent les circonstances du fameux naufrage, que M. de Maupertuis ne fait que nommer dans sa Relation, comme une disgrace commune, à laquelle sa Philosophie l'avoit rendu fort supérieur. En effet, il en fut si peu troublé, que le jour suivant, il prit la place de M. l'Abbé Outhier, dans le Carosse qui étoit venu par terre; accompagné par conséquent de MM. Clairaut, Camus & Celsius. Ils prirent la route de Faluo, où M. Camus étoit chargé de visiter soigneusement les Mines de cuivre. D'un autre côté, M. Herbelot s'embarqua seul, sur un Vaisseau, qui partoit de Pithea pour Stockolm.

M. l'Abbé Outhier, demeuré avec MM. le Monnier & de Sommereux, prit soin de faire préparer le Carosse qui avoit été embarqué à Torneo, & radouber le Navire dont on ne pouvoit se dispenser de faire usage, pour le transport du bagage & des instrumens. Dans l'intervalle, qui fut de cinq ou six jours, il leva le plan du nouveau Pithea. J'allois, vers minuit, dit-il, mesurer pas à pas les principales rues, pendant que tous les Habitans étoient retirés. La situation de cette Ville est fort singuliere : elle occupe entierement une petite Ile, qui n'a de communication avec la Terre ferme que par un Pont de bois, dont le bout est fermé d'une porte. L'Eglise est hors de la Ville, d'où l'on n'y peut aller que par le Pont. Toutes les rues de Pithea sont tirées au cordeau. Au centre, on trouve une petite Place assez réguliere, dont une face est occupée par la Maison de Ville & l'Ecole publique.

Le Vaisseau s'étant trouvé en état de remettre à la voile le Vendredi 21, les trois Associés partirent le même jour après-midi. Ils rencontrerent, au-delà d'Aby, une Riviere nommée *Byka*, que leur Carosse traversa dans deux Bateaux, joints l'un à côté de l'autre. Ensuite, aïant passé par Fraskager, ils arriverent le Samedi, vers dix heures du matin, à Fialestat, très gros Bourg, après lequel ils passerent une grande Riviere, sur un Pont de bois fort bien construit, qu'ils virent avec d'autant plus d'admiration, que l'année précédente, en traversant la même Riviere dans un Bateau, ils n'avoient remarqué aucuns préparatifs pour un Ouvrage de cette importance. Le soir du 23, ils arriverent à Selat, & le lendemain à Grimmersmack, d'où passant proche de l'Eglise de Najastra, ils se rendirent au Village de Jaswar. Ensuite, ils passerent une Riviere sur un Pont; & delà ils eurent à traverser une Bruïere, qui les conduisit à *Uhma* (81).

Dans

(81) La Ville d'Uhma, éloignée de Stockolm d'environ cent quarante lieues Françoises, n'est belle que par sa situation sur la Riviere de même nom, qui est aussi grande que la Seine à Paris, & sur laquelle les Vaisseaux peuvent s'avancer jusqu'aux Maisons. Elle a quatre rues en droite ligne, du Levant au Couchant, paralleles à la Riviere, & traversées par plusieurs autres du Nord au Midi. L'extrémité orientale de la Ville offre une grande Place, qui contient l'Eglise. La vûe du voisinage est fort agréable;

Dans cette Ville, ils trouverent M. de Gullingrip, Gouverneur de la Province, qu'ils avoient vu plusieurs fois à Torneo, & une Lettre de M. de Maupertuis, par laquelle il leur marquoit que M. Camus les attendroit aux Mines de Falun.

Etant partis le même jour, ils passerent à Rodbek, gros & beau Village, à l'Ouest d'une grande Prairie, toute semée de petits édifices qui servent à serrer les foins. Rodbek, qui n'est qu'à un quart de mille d'Uhma, est célebre par ses eaux minérales, sur lesquelles M. le Monnier fit ses Observations. Delà ils eurent deux milles & un quart jusqu'à *Godermtola*, par des Forêts de Sapins & de Bouleaux; ensuite, sept lieues du même chemin, sans aucune apparence de Maison, ni de Campagne. Le Païs devient alors beaucoup meilleur, mais plus montueux, jusqu'à *Hoonus*, où ils arriverent à huit heures du soir. Dorkstat, qu'ils passerent ensuite, la grande Riviere d'Angermante, Sundswald, assez jolie Ville, Niurenda, Guarjo, Hermonget, une autre Ville nommée Hudwikswald, & plusieurs autres Villages; enfin, deux chaussées fort longues, élevées entre des Campagnes, des Lacs & des Rivieres, le long desquelles on trouve des Maisons avec des Fourneaux, pour la Mine de cuivre; & delà, des Bois, des Montagnes & des cailloux, les conduisirent à Falun, où ils arriverent le Dimanche 30, à neuf heures du soir.

Mines de Falun, ou Coperberg, & leur description.

Il semble que M. l'Abbé Outhier passe rapidement sur tous ces lieux, dont la description d'ailleurs n'appartient pas à notre Recueil, pour satisfaire l'impatience qu'il a fait naître de lire ses observations sur Falun & sur les Mines. Cette Ville, qu'on nomme aussi Coperberg, est très grande, & n'est point entourée de Barrieres, comme toutes les autres Villes du Païs. La plûpart des rues en sont tirées au cordeau. On y voit deux Places, dont l'une, spacieuse, belle & réguliere, a, du côté du Nord, un grand édifice de pierres, où se tiennent les Assemblées de Justice, une Cave, une Apothiquairerie & un Grenier publics. Le côté de l'Est offre une vaste Eglise de pierres, avec un Clocher fort élevé, qui contient une très belle sonnerie; elle est couverte de cuivre, & les portes sont de bronze; mais l'intérieur est sans ornemens. Plusieurs Tombes du Cimetiere sont hors de la Ville: du même côté, on voit une autre Eglise, bâtie aussi de pierres, & couverte de cuivre, comme son Clocher, qui est d'une grande beauté. Les Bâtimens de la Mine ont une Chapelle, pour les Officiers & les Ouvriers. A quelque distance des murs, on trouve une assez belle Maison, qui appartient au Roi de Suede, & que ce Prince honore quelquefois de sa présence. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de Falun. Les environs sont ornés de jolies Maisons de Campagne. Tous les Bourgeois ont part aux Mines; sans quoi, ils ne pourroient prétendre au droit de Bourgeoisie. On les nomme *Bersemans*, c'est-à-dire Hommes de la Compagnie; & ceux qui sont travailler à leurs propres frais s'appellent Brukande Bersemans. Ils portent une petite hache, au lieu de bâton; ils ont des chapeaux sans boutons, comme nos Prêtres, des habits noirs sans poches, des bas noirs & des gants.

Tout le côté occidental de la Riviere, à la distance d'un demi mille, est sterile, & couvert de Rochers, entre lesquels sont les Mines de cuivre. Plusieurs faiguées y con-

ble: ce sont de grandes Plaines, remplies de petites Maisons, & de Magasins à foin; au-delà desquelles on voit des Montagnes assez élevées. A un demi mille de la Ville, au Couchant, sur le bord de la Riviere, le Gouverneur de la Province a une fort belle Maison, qu'on ornoit alors d'un grand Jardin.

duisent des eaux, pour faire jouer un grand nombre de Machines. On y voit les logemens des Officiers; & tout le reste n'est qu'un amas de scories, qui forment de petites Montagnes, entre lesquelles on conserve des chemins, pour transporter le Minerai sur de petites charettes. Le côté oriental de la Riviere n'est pas de la même stérilité. Il s'y trouve le long de la Ville, quelques bonnes Prairies, dans un espace de trois ou quatre cens toises, au-delà desquelles il n'y a que des Montagnes & des Bois.

C'est dans les termes de l'Observateur, qu'il faut rapporter son voïage aux Mines. Le premier jour de Juillet, dit-il, nous allâmes visiter les Mines, M. le Monnier, M. de Sommereux & moi (82). On nous fit tous changer d'habits, chez M. Beutzel, un des Baillis de la Mine: on nous donna des culottes, des just'au-corps, des vestes, des perruques, des chapeaux, & notre Homme à chacun, pour nous conduire. Nous descendîmes d'abord au fond d'une très grande carriere, large de plus de cent toises, & profonde d'environ cent cinquante piés. On y descend par des degrés taillés dans le roc, & par des escaliers de bois dans les endroits où le rocher manque. Nos Guides portoient plusieurs faisceaux, de longues allumettes de Sapin. Au bas de la Carriere, ils en allumerent chacun un pour nous éclairer; & nous entrâmes l'un après l'autre dans une Caverne fort étroite, où descendant d'abord par quantité de marches de pierres, qui faisoient plusieurs détours, nous arrivâmes près d'un trou quarré, perpendiculaire à l'Horizon, large de trois à quatre piés, & profond au moins de trente, garni d'échelles, qui sont liées deux à deux, & qui s'étendent jusqu'au fond de l'ouverture. Nos Guides, avant que d'y descendre, prirent leurs faisceaux d'allumettes entre les dents, pour se conserver la liberté de tenir l'échelle avec les mains. Nous descendîmes chacun après le nôtre, & nous arrivâmes au fond du trou.

On nous fit entrer dans une Caverne fort étroite, dans laquelle aïant fait quelques pas, nous trouvâmes huit ou dix Hommes presque nus, couchés par terre; & sans autre lumiere que celle de quelques allumettes de Sapin. Le chemin avoit si peu de largeur, qu'à peine y pûmes nous passer près d'eux; & la chaleur qui sortoit de ces antres, augmentée par celle des flambeaux de nos Guides, nous obligeoit de tourner de tems en tems la tête pour respirer. Après avoir passé près des Hommes nus, nous descendîmes encore; & nous nous trouvâmes enfin dans des cavités, larges de trente à quarante piés, dont quelques-unes étoient terminées par de très grands Puits. Des chemins étroits conduisent d'une cavité à l'autre, la plûpart garnis d'un Canal de bois, pour diriger les roues des tombereaux, qui servent à traîner la pierre de Mine, & à la conduire vis-à-vis de plusieurs ouvertures, qui sont percées jusqu'en haut. C'est par ces Puits qu'on enleve le Minerai, dans de fort grands seaux, qui sont suspendus à des cables, enveloppés sur les arbres de plusieurs grandes roues, dont les unes sont tournées par des Chevaux, & d'autres par la force de l'eau. Un seau descend pendant que l'autre monte. Pour transporter des chevaux dans ces lieux affreux, on les suspend au cable, par une sangle qui leur embrasse tout le corps.

Des deux côtés du Canal qui sert à diriger les roues, il reste assez d'espace pour le passage d'un Homme. Ce Canal, qui est au milieu du chemin, conduit le Tombereau sur la même ligne par une petite roue horizontale qui est placée dessous, tandis que les

(82) Il ne fait aucune mention de M. Camus, qui n'est plus même nommé jusqu'à Stockolm.

quatre autres tours roulent le long des deux bords. Dans quelques endroits, on trouve d'autres Canaux de bois, attachés le long du Rocher, pour conduire l'eau nécessaire au travail. Nous vîmes, dans ces souterrains, deux Ecuries pour les Chevaux, & une Boutique de Maréchal, où l'on forgeoit les ferremens & les outils nécessaires. Ces Cavernes, surtout les plus larges, sont le domicile de quantité d'Ouvriers, qui s'occupent à tirer le Minerai. Les uns sont vêtus, & les autres presque nus. Leur seule méthode, pour rompre la pierre, est de faire du feu dessus; &, lorsqu'elle est échauffée, d'y jetter de l'eau, qui ne manque point de la faire éclater. Aussi voit-on de toutes parts, un grand nombre de ces feux. D'un côté, ce sont des leviers de différentes sortes, pour tirer le Minerai des Puits les plus profonds, & le mettre à portée des Tombereaux; d'un autre, ce sont des Pompes, pour tirer l'eau, qui nuit au travail, & la conduire dans d'autres lieux où elle devient utile. On voit sortir, en plusieurs endroits, des sources dont les ruisseaux vont se perdre dans les fentes des rochers. Outre les chemins ouverts, il s'en trouve de fermés, dont les portes dérobent la vûe, & d'autres où l'on a soutenu le rocher par des murs, ou par une espece de charpente entremêlée de bois & de fer: mais ces précautions n'empêchent point qu'il ne périsse souvent des Ouvriers sous leurs ruines. Ces Malheureux, connoissant le danger auquel ils sont exposés, ont un air sombre, qui marque leur crainte & leur tristesse. Il semble même que la joie leur soit interdite; car il est défendu de siffler & de chanter dans les Mines. Une autre Ordonnance défend, sous de rigoureuses peines, d'y mener ou d'y recevoir des Femmes.

Après avoir emploïé près de deux heures à parcourir tous ces souterrains, nous nous trouvâmes au fond du Puits le plus large, où nous crûmes qu'il pleuvoit abondamment, quoique le Ciel fût serein. Les vapeurs qui sortoient de tant de trous, se résolvoient en une véritable pluie, dont nous fûmes mouillés jusqu'aux deux tiers de la hauteur du même Puits. Sa profondeur est de trois cens cinquante aunes de Suede, qui font six cens quarante piés de France. Deux de nos Guides suffirent, pour nous reconduire à la lumiere du jour. L'un se mit avec M. le Monnier & moi, dans un des grands seaux qui servent à lever le Minerai. Chacun de nous n'avoit qu'une jambe dans le seau; & de nos mains nous nous tenions aux chaînes qui l'attachent au cable. En montant, notre Guide appuïoit souvent la main contre les parois du Puits, pour diriger notre seau, & nous faire éviter, non-seulement les pointes de rocher qui avançoient, mais aussi la rencontre de l'autre seau, qui descendoit à mesure que nous montions, & dont le choc étoit dangereux. Le Cocher de cette étrange Voiture avoit besoin de beaucoup d'adresse: les balancemens du seau, les mouvemens circulaires qu'il recevoit de la corde, lorsqu'elle venoit à se détordre, & les embarras d'un Puits fort étroit, demandoient une attention & des soins continuels. Quoique les Chevaux, qui nous faisoient monter, n'eussent pas un moment de relâche, nous emploïâmes neuf minutes entieres à parvenir au sommet du Puits.

Nous vîmes, continue l'Observateur, deux Machines qui servent à tirer le Minerai avec des chaînes, au lieu de Cables. Ce sont de grandes roues, à double rang d'augets, dont l'un est à contre sens de l'autre; ces roues sont placées dans de grands Bâtimens de bois, dont le haut contient un grand Réservoir, où des Pompes font monter continuellement l'eau, par de gros tuïaux de bois. Des deux côtés de chaque Réservoir est

une ouverture, avec une Vanne qui répond à chaque rang d'augets; de forte qu'en ouvrant l'une des Vannes, on fait tomber l'eau dans le rang d'augets qui lui répond, & tourner la roue d'un côté; au lieu qu'elle tourne de l'autre, lorsque fermant une Vanne on ouvre celle qui lui est opposée. Nous vîmes une autre machine, qui a deux roues, chacune de vingt sept piés de diametre : elle est destinée, non-seulement à faire monter le Minerai, mais encore à faire jouer un prodigieux nombre de bascules, pour des Pompes & d'autres usages. Enfin plusieurs autres machines servent à tirer du fond des Mines l'eau qui nuit aux Ouvriers. Les Bascules des Pompes s'étendent fort loin, se divisent & se subdivisent, pour jouer en même-tems dans plusieurs endroits. Le mouvement des unes est vertical, & celui des autres horizontal. Tant de machines & de Bascules différentes forment une Forêt mouvante. Tous les corps de Pompe sont de bois; & rien ne manque à la beauté des Bascules & des autres pieces. Les Réservoirs sont aussi de bois, mais si bien assemblé, & godroné avec tant de soin, que l'eau ne s'y perd jamais.

A mesure qu'on tire le Minerai, on le sépare en tas, qui sont les Portions des Propriétaires : chacun enleve la sienne dans de petits Tombereaux, pour la porter aux Fourneaux où elle doit être mise en fusion. Les Mines sont au Sud-Ouest de la Ville, éloignées des premieres Maisons, d'environ cent cinquante toises. Dans cet intervalle, & dans la Ville même, le long du Fleuve, on ne trouve que des Forges, dont les soufflets reçoivent leur mouvement de l'eau : elles sont accompagnées d'un grand nombre de Fourneaux, où l'on étend le Minerai sur deux lits de bois, auxquels on met le feu, & qu'on laisse brûler pendant plusieurs jours. Ceux qui servent à cette premiere préparation se nomment *Kallerostats*. La seconde se fait dans un Fourneau à peu près semblable, mais plus long & plus étroit. Enfin la fonte se fait dans un feu très violent, animé par de grands soufflets que l'eau fait jouer. La fumée est si sulphureuse & si épaisse, sous le vent des Kallerostars, qu'on y perd la respiration. Elle couvre souvent toute la Ville, avec beaucoup d'incommodité pour les Habitans; mais ils en tirent l'avantage de n'être jamais tourmentés des Moucherons, qui sont insupportables dans les autres Cantons du même Païs.

On nous fit voir un Homme qui passe pour pétrifié, après avoir été étouffé sous des quartiers de pierre, écroulés au fond de la Mine. Son corps, qui n'en fut tiré que longtems après, étoit si peu défiguré, qu'il fut reconnu par une Femme du même âge. On le conservoit depuis seize ans, dans un Fauteuil de fer. Nous ne vîmes qu'un corps noir, fort desseché, qui exhaloit une odeur cadavereuse.

Forges d'Affla.

Il nous restoit à visiter les Forges d'*Affla*, où se fait l'affinement du cuivre. Ce lieu qu'on nomme aussi *Affla-Fors*, c'est-à-dire Forge ou Cataracte d'Affla, est situé sur le bord de la grande Riviere de Dala, au-dessous d'une affreuse Cataracte, qui fait mouvoir un fort grand nombre de roues. L'Inspecteur nous aïant promis de faire travailler en notre faveur, à toutes sortes d'Ouvrages, nous nous rendîmes à la Forge le 8 de Juillet, vers minuit. Le cuivre se transporte en saumons, de Falun aux Forges d'Affla; très impur encore, parcequ'il n'a essuié qu'une premiere fusion. On tient un état exact de ce qui appartient à chaque Particulier, pour savoir au juste ce qui doit lui revenir, lorsqu'on a prélevé les droits Roïaux & le prix de l'affinage.

On commença, sous les yeux des trois Voïageurs François, par mettre, dans une es-

pece de grand creuset, formé dans la terre, un lit de charbon, & pardessus, un tas de lingots, ou de Saumons, jusqu'au poids de huit ou neuf mille livres, recouvert encore de charbon. On y mit le feu, qui fut poussé par le vent de deux grands soufflets, que l'eau faisoit jouer sans relâche, jusqu'à l'entiere fusion des lingots. Les soufflets continuerent même de jouer longtems après, & l'on ne cessoit point de fournir du charbon. De tems en tems, on écumoit la liqueur métallique, en ôtant le charbon qui surnageoit, & tout ce qui s'y trouvoit d'impur. Enfin lorsqu'on eut achevé de la purger, l'action des soufflets cessa. Alors on jetta, sur le cuivre fondu, un peu d'eau, qui, ne pouvant s'évaporer tout-d'un-coup, rouloit de toutes parts en petites boules. Cette eau aïant refroidi la superficie du métal, il s'y forma une croute, qui fut enlevée avec des crochets & d'autres instrumens de fer. On jetta une seconde fois de l'eau, on leva une seconde croûte, & le creuset fut ainsi vuidé successivement; ce qui donna quarante croûtes, ou quarante plaques rondes de cuivre, dont les dernieres furent toujours les plus pures & les plus belles.

Cette opération, qui fut achevée avant midi, en eut à sa suite une derniere, dont les trois François furent aussi témoins. On mit un grand nombre de Plaques rondes de cuivre, dans un creuset presque semblable au premier, où elles furent bientôt fondues; & puisant la matiere avec de grandes cuillieres de fer, suspendues à des chaînes, on la distribua dans des Moules, de la forme & de la grandeur d'une calotte de Chapeau. Ensuite, figée, mais rouge encore, on la prenoit avec des tenailles de fer, pour la placer sur une enclume, où elle étoit applatie sous les coups d'un gros Marteau, que l'eau seule faisoit jouer. Elle se trouvoit ainsi changée en planches de cuivre, & bientôt en lames assez étroites, qu'on faisoit passer entre des rouleaux, pour leur donner partout la même épaisseur. A mesure qu'elles sortoient des rouleaux, trois Hommes, agissant avec force sur un grand ciseau, dont le levier étoit posé horizontalement, coupoient les *Plottes*, c'est-à-dire les grandes Monnoies de cuivre. Quatre autres, tenant un coin avec son empreinte, marquoient cette Monnoie, sous les coups d'un gros marteau, que l'eau faisoit élever. D'autres mettoient la Monnoie dans des Vaisseaux, que M. l'Abbé Outhier nomme des Tonnes tournantes.

Le jour suivant, il eut, avec ses deux Associés, un autre spectacle, à Messinsbrok, qui n'est éloigné d'Afsta que d'un quart de mille : on leur fit voir la fabrique du Laiton. Trois grands Fourneaux souterrains sont garnis chacun de leur couvercle. On y fait descendre avec de grandes tenailles, neuf creusets fort profonds, remplis de cuivre rouge & de Calamine, avec quelques rognures de cuivre jaune. Lorsque la matiere est fondue, on retire les creusets, pour la verser dans un moule large & plat, qui en fait une planche de Laiton. D'autres Ouvriers coupent quelques-unes de ces planches en longues bandes, qu'on met recuire dans un grand Four, où le feu n'est qu'à côté. On les coupe ensuite en fil de Laiton, qui se trouve d'abord quarré & gros, mais qu'on rend bientôt, & rond, & mince, dans des filieres où il est tiré par la seule force de l'eau : elle fait jouer des Pinces qui le saisissent à la sortie de la Filiere. Un seul Etabli contient douze Filieres, avec leurs pinces, que l'arbre d'une seule roue fait jouer d'une vîtesse surprenante.

FIN DU VOÏAGE.

LE RESTE DU VOÏAGE, jusqu'à Stockholm, où tous les Associés se rejoignirent, & de

Stockholm à Paris, où ils se rendirent par différentes routes, n'offre que des évenemens ordinaires: mais si l'on se représente la curiosité du Public, fondée sur la connoissance de leur mérite & sur la haute opinion qu'on avoit conçue de leur entreprise, il est aisé de se figurer quel fut le mouvement de la Capitale, à la premiere nouvelle de leur retour. Ils y arriverent le Mardi, 20 d'Août. Après avoir rendu leurs premiers devoirs à la Cour, où ils furent présentés au Roi, & félicités sur l'union qui avoit regné dans leur Societé, autant que sur le succès de leur entreprise, à-peine pûrent-ils suffire à l'empressement des Savans, des Curieux, & des honnêtes gens de tous les ordres. Ce ne fut que le 28, c'est-à-dire huit jours après leur arrivée, que M. de Maupertuis rendit compte, à l'Académie des Sciences, de leur pénible voïage & de leurs immortelles opérations (83).

(83) On a vû que dans le cours du Voïage, M. Celsius, qui est mort depuis, fut informé que la Cour de France lui accordoit une pension de 1000 livres. Au retour des quatre Académiciens, M de Maupertuis en eut une de 1200 liv. & chacun des autres une de 1000 liv. outre leurs Pensions académiques. M. l'Abbé Outhier en obtint une de 1200 liv. sur un Bénéfice. L'année d'après, M. de Maupertuis eut 3000 liv. de pension sur la Marine, avec une place créée pour lui.

En 1745, lorsqu'il eut accepté la Présidence de l'Académie de Berlin, il remit la pension de l'Académie des Sciences & celle de la Marine: mais étant revenu en France un an après, il obtint pendant le séjour qu'il y fit, une pension de 4000 liv. sur le Trésor Roïal, dans laquelle fut comprise celle du Nord.

VOÏAGE DE M. M'AUPERTUIS
AU MONUMENT DE WINDSO, DANS LA LAPONIE SEPTENTRIONALE.

On ne se lassera point de voir des noms, qui promettent toujours de nouvelles lumieres, & de nouveaux agrémens. Retournons en Laponie, avec les Académiciens envoïés par la Cour de France pour la mesure des degrés terrestres.

Pendant qu'ils achevoient leurs observations à Pello, où se termine l'arc du Méridien qu'ils avoient mesuré, les Finnois & les Lapons leur parloient souvent d'un Monument qu'ils regardent comme la merveille de leur Païs, & dans lequel ils croient renfermée, la science de tout ce qu'ils ignorent. Ils en mettoient la situation à vingt-cinq ou trente lieues au Nord de Pello, au milieu d'une vaste Forêt qui sépare la Mer de Bothnie, de l'Océan. Ce voïage ne pouvoit se faire que sur la nége, en se faisant traîner par des Renes, dans ces périlleuses voitures qu'on a déja décrites sous le nom de Pulkas. On étoit au mois d'Avril; il falloit risquer, sur la foi des Lapons, tous les inconvéniens de la gelée, dans un désert sans asyle. M. de Maupertuis l'entreprit, accompagné de M. Celsius, qui joignoit aux lumieres Astronomiques une profonde connoissance des Langues du Nord, avec laquelle il s'étoit fait une étude particuliere des Inscriptions Runiques & de toutes les antiquités de son Païs.

La maniere, dont on voiage en Laponie, n'est pas moins singuliere que les Voitures. Dès le commencement de l'Hiver, on marque avec des branches de Sapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés.

A peine les Traîneaux & les Pulkas ont foulé la premiere nége qui couvre ces routes & commencé à les creuser, qu'une nouvelle nége, répandue de tous côtés par le vent, les releve, & les tient de niveau avec le reste de la Campagne, ou du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles Voitures, qui passent, refoulent cette nége, que d'autre nége vient bientôt recouvrir ; & quoique ces chemins, alternativement creusés & recouverts, ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrein, ils ne laissent pas de former des especes de chaussées, ou des Ponts de nége foulée, d'où l'on ne peut s'écarter à droite ou à gauche, sans tomber dans des abîmes de nége. On a besoin d'une attention continuelle pour ne pas sortir d'une espece de sillon, qui est ordinairement creusé vers le milieu, par le passage de tous les Pulkas. Mais au fond de la Forêt, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a pas même de tel chemin. Les Finnois & les Lapons ne se retrouvent, qu'à l'aide de quelques marques, qu'ils laissent aux arbres. Quelquefois les Renes enfoncent, jusqu'aux cornes, dans la nége. Un Voïageur, qui seroit surpris alors par quelqu'un de ces orages, où la nége tombe en si grande abondance & reçoit du vent une si furieuse agitation, qu'on ne peut voir à deux pas de soi, se trouveroit dans l'égale impossibilité de reconnoître le chemin qu'il a tenu & celui qu'il cherche. Les Lapons, fertiles en contes merveilleux, firent à M. de Maupertuis l'histoire de plusieurs personnes qui avoient été enlevées dans les airs par ces Ouragans, avec leurs Pulkas & leurs Renes, & jettés, tantôt contre des Rochers, tantôt au milieu des Lacs.

L'Académicien partit de Pello, à cheval, le 11 d'Avril 1737. Il arriva, le soir, à *Kengis*, qui en est éloigné de douze ou quinze lieues de France, & ne s'y arrêta point, parcequ'il vouloit s'approcher du lieu où ses Renes l'attendoient. Cinq lieues qu'il fit encore le conduisirent à Pellika, une des Maisons qui forment le Village de Payala. Dans cette Contrée, les Villages ne sont plus composés que de deux ou trois Maisons, éloignées entr'elles de quelques lieues. Il trouva là six Renes avec leurs Pulkas ; mais apprenant qu'il pouvoit faire encore trois lieues en Traîneaux, il garda les Chevaux jusqu'au lendemain pour se faire mener à *Erkiheicki*, & les Renes prirent le devant. Dans ces malheureux climats, brûlés sans cesse en Eté par les raïons du Soleil, qui ne se couche point, plongés ensuite pendant l'Hiver dans une nuit profonde & continuelle, il ne s'étoit point attendu à trouver un asyle aussi agréable que celui de Pellika. Cette Maison, malgré la distance où elle est du Monde habité, est une des meilleures qu'il ait rencontrées en Laponie. Il y fit étendre des peaux d'Ours & de Renes, sur lesquelles il prit un peu de repos, pour se préparer à la fatigue du jour suivant.

Le 12, étant parti de Pellika longtems avant le lever du Soleil, il arriva bientôt à Erkiheicki, où il ne prit que le tems nécessaire pour quitter son Traîneau & se faire lier dans son Pulka ; précaution sans laquelle on ne resteroit pas longtems dans cette Voiture, lorsque les Renes sont en pleine course. Mais dans la saison où l'on étoit, il n'y avoit rien à craindre de la rapidité de ces Animaux. Ce n'étoient plus ces Cerfs indomptables, qui avoient fait courir un danger mortel à l'Académicien,

Voiage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis 1737.

fur le Mont *Avafaxa* : leurs cornes, velues alors, n'étoient plus que des os blancs & fecs : dans l'excès de leur maigreur, ils ne paroiffoient pas capables de traîner leur fardeau à cent pas. Ce changement ne venoit que de la différence des faifons. L'Eté précédent, ils revenoient de Norwege, où ils ne font que paître & s'engraiffer dans cette faifon; au lieu qu'après tous les travaux de l'Hiver & le retour des Foires de Laponie, leur force étoit épuifée. S'il eft difficile de les arrêter dans le tems de leur vigueur, il n'eft pas plus aifé de les faire marcher lorfqu'ils font affoiblis.

Nous n'avions pas peu de peine, raconte l'Académicien, à nous faire traîner au travers d'une Forêt fans chemin, où nous avions à faire huit ou neuf lieues. Il falloit, à tous momens, laiffer repofer nos Renes, & leur donner de la mouffe, dont nous avions porté provifion. C'eft toute leur nourriture. Les Lapons la mêlent avec de la nége & de la glace, pour en former des pains fort durs, qui fervent en même tems de fourrage & de boiffon à ces Animaux. Ce rafraîchiffement, qu'on ne leur épargnoit point & qu'ils recevoient avec avidité, n'empêcha point qu'on ne fut obligé d'en laiffer un en chemin. L'ufage eft de les attacher au pié d'un arbre, & de leur laiffer quelques-uns de ces pains. Nous étions nous mêmes extrêmement fatigués de la pofture où l'on eft dans les Pulkas. Notre feul délaffement, dans cet ennuieux voiage, étoit de voir fur la nége les traces de différentes fortes d'Animaux, dont la Forêt eft remplie. On les diftingue aifément; & l'on eft furpris du nombre d'Animaux différens, qui paffent en peu de jours dans un fort petit efpace. Nous trouvâmes, fur notre route, plufieurs piéges tendus aux Hermines, & dans quelques-uns, des Hermines prifes. Les Lapons attachent horizontalement, fur un petit arbre coupé à la hauteur de la nége, une buche, recouverte d'une autre, qui laiffe à l'Hermine un petit paffage, mais qui étant prête à tomber fur elle, l'écrafe, lorfqu'elle touche à l'appât. Cette chaffe eft très abondante en Laponie. Les Hermines, en Eté, font couleur de Canelle, & n'ont de blanc que le ventre & le bord des oreilles. Nous en avons plufieurs fois rencontré de cette figure, fur le bord des Lacs & des Fleuves, où elles pêchent le Poiffon, dont elles font fort avides : quelquefois même, nous en avons vû, qui nageoient au milieu de l'eau. En Hiver, elles font toutes blanches, telles que nous les trouvâmes dans les piéges (84).

Nous arrivâmes, à une heure après-midi, au Lac Keyma, & nous montâmes auffi-tôt fur la Montagne de *Windfo*, au pié de laquelle il eft fitué. C'étoit dans ce lieu que nous devions trouver le Monument; mais il étoit enfeveli dans la nége. Nos Lapons le chercherent longtems fans pouvoir le découvrir; & je commençois à me repentir d'avoir entrepris, fur des indices fi fufpects, un Voïage fi pénible, lorfqu'à force de travail on

(84) M. de Mauperruis obferve qu'à fon départ de Torneo une Hermine familiere, qu'il avoit chez lui, avoit déja perdu, en quelques endroits, fa blancheur, & qu'à fon retour, c'eft-à-dire quelques jours après, il la trouva toute g ife. Mais peut-être celles qu'il trouva dans les piéges y étoient-elles depuis long-tems, car les Animaux morts fe confervent gelés tout l'Hiver. Dans les pacquets d'Hermines. que les Lapons vendent la peau retournée, il s'en trouve de grifes, ou rachées de gris, qu'on n'emploie point dans les Fourrures.



INSCRIPTION DU MONUMENT DE WINDSO.

Renne attelé à son Pulka.

Tom. XV.

N° XI.

trouva l'objet de notre entreprise. Je fis ôter la plus grande partie de la nége, & faire un grand feu pour fondre le reste.

Le Monument de Windso est une pierre, dont une partie, de forme irréguliere, sort de terre, à la hauteur d'un pié & demi, & n'a pas plus de trois piés de long. Une de ses faces est assez droite, & forme un Plan qui n'est pas tout-à-fait vertical, mais qui fait un angle aigu avec le Plan horizontal. Sur cette face, on voit deux lignes fort droites, composées de traits dont la longueur est d'un peu plus d'un pouce, & qui sont taillés assez profondément dans la pierre, tous beaucoup plus larges à la superficie, & terminés au fond en angles aigus. Au bas & hors des deux lignes, il se trouve quelques caractéres plus grands.

Quoique ces traits paroissent gravés avec le fer, M. de Maupertuis n'ose assurer s'ils sont l'ouvrage des Hommes ou le jeu de la Nature. Il laisse, dit-il modestement, l'éclaircissement de ce doute, à ceux qui ont mieux étudié que lui les anciens Monumens, ou qui sont plus hardis dans leurs décisions. Si la ressemblance de plusieurs traits entr'eux, & même de plusieurs qui sont écrits de suite, ne paroît pas convenir à des caractères d'écriture, il ne croit pas qu'on en doive conclure qu'ils ne puissent avoir quelque signification. Qu'on écrive, en chiffres Arabes, un, onze, cent onze, &c. on verra combien de sens différens peuvent être formés avec un seul caractère. Il ne s'en trouve que deux, dans les plus anciennes Inscriptions de la Chine: cependant on ne peut douter qu'elles ne soient l'ouvrage des Hommes, & qu'elles ne contiennent un sens; quand elles ne seroient, comme on se l'imagine avec beaucoup de vraisemblance, qu'une sorte d'Arithmétique. Si l'on consulte la tradition du Païs, tous les Lapons assurent que ces caractères sont une Inscription fort ancienne, qui contient de grands secrets: mais quelle attention, demande l'Académicien, peut-on faire au témoignage des Lapons sur un point d'Antiquités, eux qui ne savent pas leur âge, & qui le plus souvent ne connoissent point leur Mere? Un de leurs Curés, nommé *Arannius*, parle de ce Monument, dans une Dissertation qu'il a fait imprimer sur la Ville de Torneo & les Païs voisins: il le prend pour une Inscription Runique, où l'on voïoit, dit-il, autrefois trois Couronnes, effacées aujourd'hui par le tems. Mais M. Celsius, fort savant dans la Langue Runique, ne put lire les caractères, & les trouva fort différens de ceux qui lui étoient familiers dans les Inscriptions de Suede. S'il est vrai qu'il y ait eu des Couronnes, il n'en reste aucun vestige.

La pierre, sur laquelle ces lignes sont gravées, est composée de différentes couches. Les caractères sont écrits sur une espece de caillou; pendant que le reste, surtout entre les deux lignes, paroît d'une pierre plus molle, & feuilletée. L'Inscription fut copiée avec beaucoup de soin, & séparément, par M. de Maupertuis & M. Celsius. On la donne d'après eux. Ne fut-elle qu'un jeu de la Nature, la vénération qu'on lui porte dans le Païs méritoit le soin qu'ils ont pris de la transcrire, & celui que nous prenons de la publier. N'en détachons pas même les réflexions de l'Académicien François, qui ne seront pas sans utilité dans ce Recueil.

La pierre de Windso, dit-il, n'a point assurément la beauté des Mo-

VOIAGE AU MONUMENT DE WINDSO.

M. DE MAUPERTUIS. 1737.

numens Grecs & Romains : mais si ce qu'elle contient est une Inscription, c'est vraisemblablement la plus ancienne Inscription de l'Univers. Le Païs, où elle se trouve, n'étant habité que par une espece d'Hommes qui vivent en Bêtes, on ne croira gueres qu'ils aient jamais eu des évenemens bien mémorables à transmettre à la postérité ; ni, quand ils en auroient eu, qu'ils en eussent connu les moiens. On ne sauroit supposer non plus, que ce Païs, dans la position où il est, ait jamais eu d'autres Habitans plus civilisés. Il semble donc que l'Inscription doit avoir été gravée dans des tems, où M. de Maupertuis juge que cette Contrée se trouvoit sous un autre climat ; avant quelqu'une de ces grandes révolutions, dit-il, que la Terre paroît avoir essuiées. La position présente de son axe, par rapport au Plan de l'Ecliptique, fait que la Laponie ne reçoit que très obliquement les raïons du Soleil : elle se trouve ainsi condamnée à un Hiver long & rigoureux, qui rend sa terre stérile & déserte. Mais peut-être n'a-t'il pas fallu un grand mouvement dans les Cieux pour lui causer ces malheurs. Peut-être ces Régions étoient-elles autrefois celles que le Soleil regardoit le plus favorablement : les cercles Polaires peuvent avoir été ce que sont aujourd'hui les Tropiques ; & la Zone torride a peut-être rempli la place que les Zônes temperées occupent aujourd'hui.

Mais comment la situation de l'axe de la Terre auroit-elle été changée ? L'Académicien répond que si l'on considere les mouvemens des corps célestes, on ne voit que trop de causes, capables de produire de tels changemens. La seule variation dans l'obliquité de l'Ecliptique, que plusieurs Astronomes croient démontrée par les Observations des Anciens, pourroit les avoir produits, après de longues suites de siecles. L'obliquité sous laquelle le Plan de l'Equateur de la Terre coupe aujourd'hui le Plan de l'Ecliptique, qui n'est que de vingt trois degrés & demi, pourroit n'être que le reste d'une obliquité plus grande, pendant laquelle les Pôles se seroient trouvés dans les Zônes tempérées, ou dans la Zône torride, & auroient vû le Soleil à leur Zenith. Quelques changemens qu'on veuille supposer, il est certain qu'il en est arrivé de fort grands. Les empreintes des Poissons, les Poissons mêmes pétrifiés, qu'on trouve dans les Terres les plus éloignées des Mers & jusques sur le sommet des Montagnes, sont des preuves incontestables que ces lieux ont été autrefois submergés. L'Histoire Sainte nous apprend que les eaux ont autrefois couvert les plus hautes Montagnes ; inondation qu'il feroit bien difficile de concevoir, sans le déplacement du centre de gravité de la Terre & de ses climats.

Ceux qui ne trouveront point l'origine de l'Inscription de Windso bien expliquée par ces changemens, pourront la découvrir dans quelque évenement aussi singulier que le Voïage des Académiciens François en Laponie. Celle, qu'ils y ont laissée pour monument de leurs savantes opérations, sera peut-être quelque jour aussi obscure. Si toutes les Sciences étoient perdues, ajoute M. de Maupertuis, qui pourroit imaginer qu'un tel Monument (85) fût l'ouvrage de la Nation Françoise, & que ce qu'on y

(85) Il n'est pas le seul. On a vû que MM. Fercour, de Corberon & Regnard laisserent une Inscription au bout du Lac de Tornotresck, d'où l'on voit la Mer glaciale.

verroit gravé fût la mesure des degrés de la Terre & la détermination de sa figure?

Voïage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis. 1737.

Les deux Voïageurs n'eurent pas plûtôt satisfait leur curiosité, qu'ils rentrerent dans leurs Pulkas, pour retourner à Erkiheicki. Cette marche fut encore plus ennuïeuse que celle du matin. Les Renes s'arrêtoient à chaque moment, & la provision de mousse étant épuisée, il falloit en chercher d'autre. Lorsque la nége est en poussiere, comme elle est jusqu'au Printems, quelque profonde qu'elle soit, un Rene s'y creuse en un moment, une Ecurie avec ses piés; & balaïant la nége de tous côtés, il découvre la mousse qui en est couverte. On lui attribue même un instinct particulier pour la découvrir; & l'on assure qu'il ne se trompe jamais, en faisant son trou: mais la superficie de la nége étoit alors dans un état, qui ne permettoit point de faire cette observation. Dès qu'elle est frappée d'un Soleil assez chaud pour en fondre les Parties, la gelée, qui reprend aussi-tôt, la durcit, & forme une croûte qui porte les Hommes, les Renes, & même les Chevaux. Alors les Renes ne pouvant plus la creuser, pour chercher leur nourriture, ce sont les Lapons qui ont l'embarras de la briser.

D'Erkiheicki, les deux Voïageurs se rendirent à Pellika; & le lendemain, 13, ils arriverent avant neuf heures du matin à Kengis, Village assez misérable, mais un peu plus connu que les autres, par ses Forges de fer. La matiere y est portée par des Renes, ou plutôt traînée, pendant l'Hiver, des Mines de *Junestrando* & de *Swappawara.* Ces Forges ne travaillent qu'une petite partie de l'année, parcequ'en Hiver la glace ne permet pas aux roues de faire mouvoir les soufflets & les marteaux. Kengis est situé sur les bords d'un bras du Fleuve de Torneo, qui a, devant Kengis une cataracte épouvantable. Un mélange de glaçons & d'écume, qui se précipitent avec violence, forme une cascade dont les bords ont tout l'éclat du crystal. Les deux Voïageurs, après avoir dîné chez M. *Antilius*, Prêtre ou Curé de Kengis, allerent coucher le soir du même jour à Pello.

Eclaircissemens sur les Lapons.

Dans cette route, ils rencontrerent sur le Fleuve, plusieurs Caravanes de Lapons, qui portoient jusqu'à Pello les peaux & les Poissons qu'ils avoient troqués avec les Marchands de Torno, aux Foires de la haute Laponie. Ces Caravanes forment de longues files de Pulkas. Le premier Rene est conduit par un Lapon à piés, qui traîne le premier Pulka, auquel est attaché le second Rene, & de suite jusqu'à trente & quarante, qui passent tous par le petit sillon, tracé dans la nége par le premier, & creusé par tous les autres. Lorsque les Renes sont las, & que leurs Guides ont choisi le lieu où ils veulent camper, on forme un grand cercle, de tous les Renes attachés à leurs Pulkas. Chacun se couche dans la nége, au milieu du Fleuve, & leurs Maîtres leur distribuent la mousse. Les Lapons ne sont pas plus difficiles que leurs Animaux. Plusieurs se contentent d'allumer du feu, & de se coucher aussi sur le Fleuve, tandis que leurs Femmes & leurs Enfans, tirent des Pulkas, quelques Poissons qui doivent composer leur souper. D'autres dressent des especes de Tentes, lo-

Voiage au Monument de Windso.

M. de Maupertuis. 1737.

gemens dignes de leur Nation ; ce ne sont que de misérables haillons, d'une grosse étoffe de laine, noircie de fumée : elle entoure quelques picquets, qui forment un cône, dont la pointe demeure découverte pour servir de cheminée. Les Lappons, étendus sur quelques peaux de Renes & d'Ours, passent le tems dans cette situation à fumer du Tabac, & prennent en pitié les occupations des autres Hommes.

Ils n'ont point, ici, d'autres demeures que des Tentes ; & tous leurs biens, comme dans les autres Cantons de la Laponie, se réduisent à leurs Renes. Ces Animaux ne vivent que d'une mousse qui ne se trouve pas sur toute sorte de terreins. Un Troupeau n'a pas plûtôt dépouillé le sommet d'une Montagne, que leurs Maîtres sont obligés de le conduire sur une autre. Ainsi leur sort les condamne à vivre toujours errans dans les déserts. Leur Forêt, qui est affreuse en Hiver, est encore moins habitable en Eté. Des Légions de Mouches de toute espece infectent l'air : elles poursuivent les Hommes ; & les sentant de très loin, elles forment bientôt, autour de ceux qui s'arrêtent, une Atmosphere si noire qu'on ne s'y voit point. L'unique moïen de l'éviter est de changer continuellement de place, ou de brûler du bois vert, pour exciter une épaisse fumée, qui n'écarte les Mouches qu'en causant le même tourment aux Hommes. On est souvent obligé de se couvrir la peau, de la résine qui coule des Sapins. Ces cruels Insectes, font des picqûres, ou plûtôt de véritables plaies, dont le sang découle à grosses gouttes. Dans la saison de leur plus grande fureur, qui dure environ deux mois, les Lapons fuient, avec leurs Renes, vers les Côtes de l'Océan, où ils en sont délivrés.

M. de Maupertuis donne la figure & la taille des Lapons, sur lesquelles il reproche aux Voïageurs d'avoir publié beaucoup de Fables ; & surtout d'avoir exageré leur petitesse ; car il avoue qu'on ne sauroit exagerer leur laideur. Il juge que la rigueur & la longueur d'un Hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre défense que leurs misérables Tentes, sous lesquelles ils font un feu terrible, qui les brûle d'un côté tandis que l'autre gele, un Eté fort court, mais pendant lequel ils sont continuellement brûlés des raïons du Soleil, & la stérilité de la terre, qui ne produit, ni blé, ni fruits ni légumes, ont fait dégénerer la race humaine dans ces climats.

Leur taille, dit-il, quoique plus petite que celle des autres Hommes, ne l'est pas au point d'en faire des Pigmées. Dans le grand nombre de Lapons & de Lapones qu'il a vus, il mesura une Femme qui lui paroissoit âgée de vingt-cinq à trente ans, & qui portoit un Enfant dans une écorce de Bouleau. Elle lui sembla d'une taille bien proportionnée, suivant l'idée qu'il s'étoit faite des proportions de leur taille : sa hauteur étoit de quatre piés, deux pouces & cinq lignes. C'étoit une des plus petites qu'il eût vûes, sans que sa petitesse fût difforme, ou parût extraordinaire dans le Païs. Il explique d'où peut être venue l'erreur sur la petitesse des Lapons & la grosseur de leur tête : c'est que dès la premiere jeunesse les Enfans ont déja les traits défigurés, quelquefois l'air de petits Vieillards, & qu'ils commencent de très bonne heure à conduire les Pulkas, c'est-à-

Voiage au Monument de Windso. M. de Maupertuis. 1737.

dire à s'occuper des mêmes travaux que leurs Peres. On a pris les Enfans pour des Hommes(86). En général il y a bien de la différence entre les Lapons & nous.

Ces éclaircissemens d'un Voïageur tel que M. de Maupertuis, sur une Nation si peu connue avant notre siecle, viennent d'être rapprochés par le Lecteur, de ceux de Regnard & de M. l'Abbé Outhier.

(86) Un Païs voisin de la Laponie a produit une plus grande merveille, dans un genre tout opposé. Le Géant, que nous avons vû à Paris en 1735, étoit né dans un Village peu éloigné de Torneo. L'Académie des Sciences l'aïant fait mesurer, on trouva sa hauteur de six piés, huit pouces & huit lignes.

FIN DU LIVRE VI.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

VOIAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES.

CHAPITRE PREMIER.

Etablissement des François dans l'Ile Espagnole, ou de S. Domingue.

Pour servir de Conclusion au Livre V. du Tome XII.

Introduction.

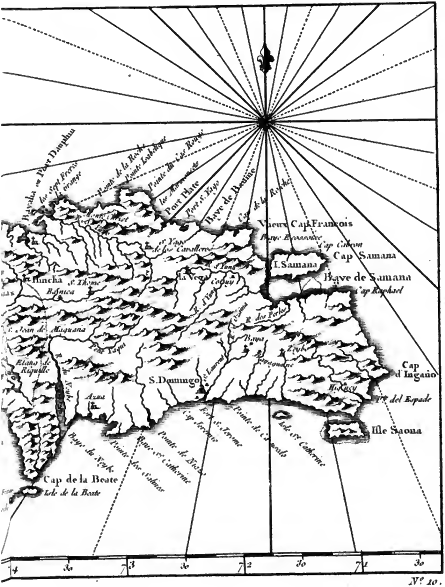
Quand nous ne serions point engagés par une promesse formelle à revenir aux Etablissemens de l'Ile Espagnole, l'importance du sujet ne manqueroit pas de nous y rappeller. Oublierions-nous que l'ouverture du Nouveau-Monde a commencé par cette Ile ? Et pour ne dissimuler aucun de nos motifs, serions-nous insensibles à l'honneur du nom François, qui a reçu tant d'éclat de la belle Colonie que nos Avanturiers y ont formée depuis près d'un siecle ?

Mais il faut se souvenir ici que dès le milieu du seizieme siecle, où nous avons interrompu notre Description, l'Ile Espagnole avoit beaucoup perdu de sa premiere splendeur. Ensuite quelques-unes de ses



CARTE DE L'ISLE DE
SAINT DOMINGUE
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Par M.B. Ing. de la Marine
Echelle de Lieues communes de France
Cap S. Nicolas
Mole S. Nicolas
Cap aux Foux
la Plateforme
B. de S. Marc
I. DE LA GONAVE
Arcahay
Cul de Sac
Port au Prince
Leogane
Petit Goave
Cap Rose
les Cayemites
C. Dame Marie
Pointe des Irois
Cap Tiberon
les Anglois
Port a Piment
Pointe a Gravois
I. A VACHE
Cap Jacquemel
Caves
Altavelle
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Tom. XV.


Port Plate
Baye de Beuine
Vieux Cap François
Cap Samana
I. Samana
Baye de Samana
Cap Raphael
la Vega
Hincha
S. Thome
Banica
Jean de Maguana
S. Domingo
Azua
Baya
Cap d'Ingaño
Pte del Espade
Isle Saona
Cap de la Beate
Isle de la Beate
Baye du Neybe
Pointe de Nizao
Isle Ste Catherine
30
73
30
72
30
71
30

Nº 10.

principales Villes furent renversées par un tremblement de terre. En 1586 les Anglois pillerent la Capitale. Cinq ans après, la Ville d'Yaguana fut ruinée par des Corsaires de la même Nation. Avant la fin du même siecle, les Villes (87) de Salvatiera, de la Savana, d'Yaquimo, de San Juan de la Muguana, de Bonao, de Buenaventura, de Larez de Guahaba & de Puerto-Real furent abandonnées de leurs Habitans. Le relâchement du Commerce, causé par la défense de recevoir des Etrangers, & l'espoir de faire plus de fortune dans les Colonies du Continent, causerent les mêmes désertions dans toutes les parties de l'Ile. Enfin l'on n'y comptoit plus, au commencement du dix-huitieme siecle qu'environ quatorze mille Habitans; & plus de douze cens Negres fugitifs s'étoient retranchés sur une Montagne inaccessible, d'où ils faisoient trembler de si foibles Maîtres.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue 1560.

Tel étoit l'état du plus ancien Etablissement des Espagnols en Amérique, lorsqu'en 1625, par un pur effet du hasard, deux Vaisseaux, l'un François, sous la conduite d'un Gentilhomme Normand, nommé d'*Enambuc*, l'autre Anglois, sous celle du Chevalier Thomas *Warner*, aborderent le même jour à l'Ile de Saint Christophe (88). On a déja fait remarquer que les Espagnols, occupés de leurs conquêtes dans le Continent, n'avoient jamais fait beaucoup d'attention aux petites Antilles. Ils prétendoient, à la vérité, s'en être assuré la possession par divers Actes; mais ils n'avoient jamais fait d'efforts sérieux pour s'y établir; & celle de Saint Christophe n'étoit occupée que par les Caraïbes, ses Habitans naturels. Les François & les Anglois conçurent tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de ce poste; & sans entrer en dispute lesquels y étoient arrivés les premiers, ils convinrent de partager l'Ile entr'eux, pour y établir chacun leur Colonie. Cette bonne intelligence se soutint, non-seulement dans leurs guerres contre les Caraïbes, mais dans le partage de leur Conquête, & ne fut pas même entierement rompue par quelques jalousies qui succéderent. Elle duroit encore vers 1630, lorsque les Espagnols, qui n'avoient pû voir sans chagrin l'Etablissement des deux Nations, dans un terrein sur lequel ils s'attribuoient tous les droits, vinrent les attaquer avec une puissante Flotte, & les forcerent de chercher une retraite dans d'autres Iles. Cependant l'Ennemi ne fut pas plûtôt éloigné, que la double Colonie retourna dans ses Possessions. Mais quelques Avanturiers de l'une & de l'autre, qui s'étoient approchés de l'Ile Espagnole dans leur fuite, aïant trouvé la Côte Septentrionale presqu'abandonnée par les Castillans, avoient pris le parti de s'y établir. Ils s'y étoient trouvés fort à l'aise, au milieu des Bœufs & des Porcs dont les Bois & les Campagnes étoient remplis. Ensuite les Hollandois, qui s'étoient alors établis au Bresil, leur aïant promis de fournir à tous leurs autres besoins, & de recevoir d'eux en paiement les Cuirs qu'ils tireroient de leurs Chasses, cette assurance acheva de les fixer.

Commencement de l'Etablissement François dans l'Ile de S. Domingue.

(87) Voïez la Description, au Tome XII de ce Recueil.

(88) Cet évenement sera rapporté avec plus d'étendue dans l'article de la même Ile; mais il n'en est question ici que par le rapport qu'il eut avec l'Etablissement des François à Saint Domingue. La même raison fait passer légerement sur toutes les circonstances suivantes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

1630.

Origine des Boucaniers.

La plûpart de ces nouveaux Colons étoient Normans. On leur donna le nom de Boucaniers, parcequ'ils se réunissoient pour boucaner, à la maniere des Sauvages, la chair des Bœufs qu'ils avoient tués. Ce terme, qu'on croit d'origine Indienne, signifie cuire, ou plûtôt sécher à la fumée ; & les lieux de cette opération se nomment Boucan. On en a fort étendu la signification ; car on dit *faire un Boucan*, pour, boucaner de la Viande ; & la Viande boucannée se nomme aussi du *Boucan*. Ce fut dans le même tems, & sans doute à cette occasion, qu'on prit l'habitude en France, de donner à l'Ile Espagnole le nom de Saint Domingue, qui n'étoit que celui de sa Capitale.

Malgré le secours des Hollandois, il étoit fort incommode à la nouvelle Colonie de ne recevoir que de leurs mains mille choses nécessaires. Elle fut bientôt délivrée de cet embarras. La plûpart des Boucaniers, qui avoient peu de goût pour la chasse des Bêtes fauves, embrasserent le métier de Corsaires ; & sans distinction de Parti, tout ce qu'ils pûrent enlever leur parut de bonne prise. Outre ceux de Saint Domingue, une Troupe d'Anglois, mêlée de quelques François, s'étoit emparée de la petite Ile de la Tortue ; ils s'unirent d'intérêts, & dès la même année, ils commencerent à se rendre célebres sous le nom de *Friboutiers* (89), dont on a fait ensuite celui de Flibustiers. Leur rendez-vous le plus ordinaire étoit l'Ile de la Tortue, où ils trouvoient non-seulement un Havre commode, mais plus de sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la Côte du Nord est inaccessible (90) ; celle du Sud n'a qu'un Port, dont ces Brigands s'étoient emparés : la peinture qu'on en faite ne représente même qu'une Rade (91) assez sûre, à deux lieues de la Pointe de l'Est. Le mouillage y est bon, sur un fond de sable fin, & l'entrée en peut être facilement défendue : quelques pieces de Canon suffisent, placées sur un Rocher qui la commande. Les Terres voisines sont fort bonnes, & l'on y trouve surtout des Plaines d'une merveilleuse fertilité. Tout le reste de l'Ile est couvert de Bois, dont on admire d'autant plus la hauteur, qu'ils naissent entre des Rochers, où l'on ne peut concevoir qu'il y ait dequoi nourrir leurs racines.

1632.

Origine des Flibustiers.

Ile de la Tortue, & sa Description

L'Ile de la Tortue n'a pas moins de huit lieues de long entre l'Est & l'Ouest, sur deux de large du Nord au Sud ; & le Canal qui la sépare de Saint Domingue est de la même largeur. Elle est située à vingt degrés dix minutes. L'air y est très bon, quoiqu'elle n'ait aucune Riviere, & que les Fontaines y soient même très rares. La plus abondante jette de l'eau de la grosseur du bras ; mais les autres sont si foibles, que dans plusieurs endroits les Habitans n'avoient pas d'autre ressource que l'eau de pluie. Cette Ile est actuellement déserte : mais sous le regne des Flibustiers, on y a compté jusqu'à six Cantons fort peuplés ; la *Basse Terre*, *Cayouc*,

(89) Du mot Anglois *Frée-booter*, qui se prononce *Fribouter*, & qui signifie Corsaire, Forban, & généralement tout homme qui ne fait la guerre que pour piller. D'autres font venir Flibustier de Flyboat, qui signifie Vaisseau léger ; mais il est clair qu'ils se trompent.

(90) C'est ce qu'on nomme une côte de fer.

(91) Aussi ne lui a-t'on pas donné d'autre nom que celui de *la Rade*, qu'elle conserve toujours.

le

le *Milplantage*, le *Ringot*, & la *Pointe au Maçon*. Le seul défaut d'eau douce avoit empêché qu'on n'en habitât un septieme, nommé le Cabesterre. Tous les fruits communs aux Antilles croissoient dans les bons quartiers de la Tortue; le Tabac y étoit excellent, & les Cannes de Sucre d'une grosseur & d'une bonté singulieres. On y avoit transporté de Saint Domingue des Porcs & de la Volaille, qui y avoient extrêmement multiplié. Les Côtes, surtout celle du Sud, sont fort poissoneuses. Lorsque les Flibustiers avoient pensé à se saisir de la Rade, ils y avoient trouvé vingt-cinq Espagnols, qui s'étoient retirés à la premiere sommation.

1632.

Lorsqu'on eut appris, à Saint Christophe, ce qui se passoit sur la Côte de Saint Domingue, plusieurs Habitans des deux Colonies passerent à la Tortue, dans l'espérance d'un profit plus certain, soit par la facilité du Commerce avec les Etrangers, soit par les rapines des Flibustiers. Quelques-uns s'attacherent à la culture des Terres & planterent du Tabac. Mais rien ne contribua tant au succès de ce petit Etablissement, que le secours des Vaisseaux François, surtout de Dieppe, qui commencerent à le visiter. Ils y amenoient des Engagés, qu'ils vendoient pour trois ans, & dont on tiroit les mêmes services que des Esclaves Negres ou Indiens. Ainsi la Nouvelle Colonie étoit alors composée de quatre sortes d'Habitans; de Boucaniers, dont la Chasse faisoit l'occupation; de Flibustiers, qui couroient les Mers; de Colons, qui cultivoient la terre; & d'Engagés, dont la plûpart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'est de ce mélange que se forma le Corps, auquel on donna le nom d'Avanturiers. Ils vivoient entr'eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une sorte de Démocratie. Chaque personne libre avoit une autorité despotique dans son Habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins absolu sur son Bord, pendant qu'il y commandoit; mais le commandement pouvoit lui être ôté, par une délibération de toutes les personnes libres de la Colonie.

1638.

Un Etablissement de cette nature allarma beaucoup plus les Espagnols, que celui de Saint Christophe: ils conçurent que la principale force des Avanturiers consistant dans la Tortue, c'étoit cette Ile qu'il falloit leur enlever; après quoi, tous leurs autres postes tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Galions eut ordre de l'attaquer, & de faire main-basse sur tous les Habitans, sans se laisser amuser par des capitulations. Il prit le tems que tous les Flibustiers étoient en Mer, & la plûpart des Boucaniers à la chasse dans l'Ile de Saint Domingue. Le reste fit peu de résistance. Ceux qui l'entreprirent furent passés au fil de l'épée. Quelques-uns se rendirent de bonne grace, & n'en furent pas moins pendus. Les autres, en petit nombre, se sauverent dans les Montagnes & dans les Bois, où les Espagnols ne daignerent pas les chercher. Mais cette Expédition ne suffisoit pas pour assurer la Tortue à l'Espagne; il falloit y laisser une Garnison capable d'en écarter les Avanturiers absens, & le Général Espagnol compta mal-à propos sur la terreur qu'il croïoit avoir inspirée à ces Corsaires. Son unique soin fut de purger la grande Ile, des Boucaniers qui s'y étoient rassemblés. Il forma contr'eux un Corps de 500 Lanciers, qui ne marchoient ordinairement qu'en Troupes de cinquante, ce qui fit

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

donnet à cette Milice le nom de cinquantaine : elle a duré jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire jusqu'à l'avenement d'un Prince de France à la Couronne d'Espagne. Mais elle ne fit pas d'abord beaucoup de mal aux Boucaniers, qui étoient sur leurs gardes ; & leur nombre augmentant de jour en jour, ils se remirent en possession de la Tortue.

1638.

La nécessité de se défendre, contre un Ennemi avec lequel ils ne pouvoient espérer de réconciliation, les fit penser à se choisir un Chef. Ils déférerent le commandement à un Anglois, nommé *Willis*, Homme de tête & de résolution. Ensuite les François, remarquant que cet Etranger attiroit quantité de Soldats de sa Nation, & craignant la perte de leurs droits par l'inégalité du nombre, entreprirent de se donner un autre Général : mais ils avoient fait cette réflexion trop tard ; & Willis, qui se trouvoit déja le plus fort, ne fit que se mocquer d'eux. Enfin la Colonie étoit perdue pour la France, sans la résolution d'un François, dont on doit regretter que l'Histoire n'ait pas conservé le nom. Cet Avanturier s'embarqua secretement sur un Bâtiment qui alloit à Saint Christophe, & n'y fut pas plutôt arrivé qu'il informa le Commandeur de Poincy, Gouverneur Général des Iles du Vent, de la supériorité que les Anglois prenoient à la Tortue. Le Commandeur sentit l'importance & la difficulté d'y remédier. Il avoit, parmi ses Officiers, un Ingénieur dont il connoissoit également le courage & l'habileté, & qui avoit accompagné d'Enambuc dans la premiere Expédition de Saint Christophe. Ce brave Homme, qui se nommoit *le Vasseur*, étoit Protestant ; & la confiance, que Poincy lui avoit toujours marquée, passoit pour une faveur injurieuse aux Catholiques, qui lui avoit attiré les reproches de la Cour. On juge que ce fut pour se défaire de cet Officier, sous un prétexte honorable, qu'il résolut de le mettre en tête à Willis. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue ; & dans la vûe apparemment de l'animer, il lui promit, par un article secret, la liberté de conscience, pour lui & pour tous les Protestans François qui voudroient l'accompagner.

1640.

Le Vasseur en trouva trente-neuf, & ne se fit pas presser pour partir avec eux. La prudence ne lui permettant point de paroître à la Tortue sans avoir pris Langue des Boucaniers, il s'arrêta dans un petit Port de Saint Domingue, nommé *Port Margot*, à sept lieues au Vent de cette Ile. Il y passa trois mois, à prendre des informations. Environ cinquante Boucaniers, la plûpart de sa Religion, se joignirent à lui. Enfin, quoique ses forces fussent encore inférieures à celles des Anglois, l'espérance d'être soutenu à son arrivée, par les François de l'Ile, lui fit prendre la résolution de brusquer son entreprise. Il arriva dans la Rade à la fin d'Août : il débarqua sans aucune résistance ; & marchant en ordre de bataille, il fit sommer Willis de sortir de l'Ile en vingt-quatre heures, avec ses Anglois. Une proposition si peu attendue, & suivie en effet du soulevement de tous les François de l'Ile, étourdit le Général Anglois, jusqu'à l'empêcher de faire attention si le Vasseur étoit en état de soutenir sa fierté. Il prit le parti de s'embarquer sur les mêmes Bâtimens qui avoient apporté les François ; & le Vasseur se trouva Maître, non-seulement de l'Ile entiere, mais d'une espece de Fort, que les Anglois y avoient construit, & dans lequel ils avoient quelques pieces de Canon.

1641.

Il devoit compter d'y avoir bientôt à soutenir de grands efforts, & de la part de ceux qu'il avoit dépossédés, & de celle des Espagnols, qui avoient déja fait connoître combien le voisinage des François leur étoit odieux. Cependant les premiers oublierent la Tortue. Mais il n'en fut pas de même des Espagnols, qui s'obstinerent à délivrer cette Ile & la Côte de Saint Domingue, de tout Etablissement Etranger. Dès l'année suivante (92) ils firent partir de San Domingo, une Escadre composée de six Bâtimens, qui portoient cinq ou six cens Hommes. Elle entra dans la Rade, avec la certitude de vaincre une poignée d'Habitans surpris, que les Espagnols croïoient sans retranchemens & sans Canon. Mais le Vasseur, qui entendoit toutes les parties du génie, s'étoit mis en état de ne pas craindre d'insulte. Il s'éleve, à cinq ou six cens pas de la Mer, une Montagne qui se termine en Platte-forme; & le milieu de cette Platte-forme est occupé par un Rocher escarpé de toutes parts, à la hauteur de trente piés: c'est à neuf ou dix pas de ce Rocher qu'on voit sortir la seule Fontaine de l'Ile qui soit de quelque grosseur. Le Commandant avoit fait, sur la Platte-forme, des Terrasses régulieres, capables de loger jusqu'à quatre cens Hommes. Il s'étoit logé lui-même sur le haut du Roc, où il avoit placé aussi ses Magasins; & pour y monter, il avoit fait tailler quelques marches jusqu'à la moitié du chemin. On faisoit le reste à l'aide d'une échelle de fer, qui pouvoit se retirer; & pour comble de précaution, le Vasseur avoit ménagé un tuïau en forme de cheminée, par lequel on descendoit avec une corde sur la Terrasse, sans être vû. Un logement si peu accessible étoit encore défendu par une Batterie de Canons; & la Terrasse en avoit une autre, pour défendre l'entrée du Havre.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

1643.

Les Espagnols, qui ne s'attendoient pas à trouver les François si bien retranchés, ne furent pas moins surpris de leur nombre. Ils ne s'en étoient pas d'abord apperçus, parcequ'il n'avoit paru personne, pour disputer la descente. On les laissa même approcher à la demie portée du Canon. Mais alors le Vasseur fit faire grand feu; & les chargeant, sans leur donner le tems de se reconnoître, il les mit dans un tel désordre, qu'après avoir eu beaucoup de peine à regagner leurs Chaloupes, ils ne retournerent à leurs Navires que pour lever aussi-tôt les ancres. Le lendemain, on les vit reparoître un peu plus bas, vis-à-vis le quartier de Cayouc. Le Vasseur feignit encore de ne pas s'opposer à leur descente. Ils la firent librement; ils rangerent leurs Troupes en Bataille, & marcherent vers le Fort, dans la résolution apparemment de tenter l'assaut: mais ils n'allerent pas loin. On leur avoit dressé une embuscade, où les François leur tuerent deux cens Hommes; & le reste n'aïant pensé qu'à la fuite, ils s'embarquerent avec précipitation, & disparurent le jour suivant.

Cette conduite, qui fit un honneur extrême au Commandant des Avanturiers, parut donner quelque jalousie au Gouverneur Général; ou peut-être craignit-il qu'un Officier Huguenot ne voulût établir, dans son Gouvernement une petite République Protestante, & qu'on ne lui fit un crime à la Cour, de lui en avoir fourni l'occasion. L'un ou l'autre de ces deux motifs lui fit chercher les moïens de le déplacer, avant qu'il pût se ren-

1644.

(92) D'autres disent, en 1643.

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue.

1644.

dre tout-à-fait indépendant. Il lui envoïa Lonvilliers, son Neveu, sous prétexte de le féliciter de sa victoire, mais avec l'ordre secret de se saisir du Gouvernement de l'Ile. Le Vasseur s'en défia, & sut éviter le piége. On convient que c'étoit fait de la Tortue pour les François Catholiques, & vraisemblablement de tous les Etablissemens des Avanturiers dans l'Ile de Saint Domingue, s'il eût gouverné sa Colonie avec autant de modération, qu'il avoit marqué de conduite & de valeur à la défendre. Mais lorsqu'il se crut à couvert des dangers du dehors, il compta pour rien l'affection des François mêmes qui étoient sous ses ordres, & bientôt il s'attira leur haine. Il commença par les Catholiques, auxquels il interdit tout exercice de leur Religion, & dont il travailla sourdement à se défaire. Il fit brûler leur Chapelle; il chassa deux Prêtres qui la desservoient. Ensuite les Religionnaires ne furent pas mieux traités. Il les chargea d'impôts & de corvées; il mit des taxes excessives sur toutes les denrées & les Marchandises qui entroient dans l'Ile; enfin il y établit une véritable tyrannie. Les fautes les plus légeres étoient toujours punies avec excès. Il avoit fait faire une cage de fer, où l'on ne pouvoit être debout ni couché, & qu'il nommoit son Enfer. C'étoit assez de lui avoir déplû, pour y être enfermé. On n'étoit gueres plus à l'aise dans le Donjon du Château, qu'il avoit nommé son Purgatoire. Le Ministre même de sa Religion ne put se garantir de ses violences (93). Cependant il n'avoit pas encore levé l'Etendart de la révolte; & quoiqu'il exécutât mal les ordres du Gouverneur général, il avoit toujours gardé quelques dehors de bienséance avec lui; mais lorsqu'il se crut en état de se faire redouter, il leva le masque. Les Flibustiers avoient trouvé, dans un Navire Espagnol qu'ils avoient pillé, une Statue d'argent qui représentoit la Mere du Sauveur. Elle fut apportée à le Vasseur; & le Gouverneur général, qui en fut informé, la lui fit demander, comme un meuble plus convenable à des Catholiques qu'à des Protestans. Le Vasseur en fit faire une de bois, qu'il se hâta de lui envoïer, en lui écrivant que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matiere, dans les objets de leur culte, & que pour lui il avoit trouvé la Statue si bien travaillée, qu'il n'avoit pû se résoudre à se défaire d'un si bel Ouvrage. Poincy sentit vivement cette insolence; mais il se trouvoit embarrassé alors, dans une affaire qui l'intéressoit encore plus. La Cour avoit nommé, vers la fin de l'année précédente, un Lieutenant-Général des Iles, & son arrivée avoit causé de la division entre les François. C'étoit cette occasion que le Vasseur avoit saisie, pour exécuter un projet qu'on le soupçonnoit de méditer depuis long-tems. Malgré la dureté de son Gouvernement, il sut tourner avec tant d'adresse l'esprit de ses Sujets, en leur faisant regarder la Tortue comme un asyle pour tous les François qui voudroient faire une profession libre de leur Secte, qu'ils consentirent à le reconnoître pour leur Prince.

1652.

Il jouit pendant cinq ans de ce titre imaginaire, qui n'ajoutoit rien à son autorité. Mais s'il avoit formé d'autres vûes, elles furent étouffées dans son sang, par des mains dont il se défioit peu. Il avoit donné toute sa

(93) C'étoit Rochefort, dont nous avons une mauvaise Histoire des Antilles; mais il n'en dit point un mot, & l'on en devine la raison.

confiance à deux Hommes, qui avoient été ses Compagnons de fortune, & qu'on a crus même ses Neveux. Il les avoit comme adoptés, en les déclarant ses uniques Héritiers. Leurs noms étoient Thibault & Martin. C'étoient deux Scélérats, qui conspirerent contre la vie de leur Bienfaicteur. On prétend que la cause d'une haine si mortelle étoit une Maîtresse, entretenue par Thibault, que le Vasseur lui avoit enlevée ; & qu'ils se flatterent aussi de pouvoir succéder à la Principauté de l'Ile : l'occasion ne leur manqua point pour exécuter leur résolution. Un jour que le Vasseur descendoit du Fort, pour aller visiter un Magasin qu'il avoit sur le bord de la Mer, Thibault lui tira un coup de Fusil, dont il ne fut que légerement blessé. Quoiqu'il n'apperçut point encore le Meurtrier, il voulut courir à son Negre, qui le suivoit & qui portoit son épée. Martin, dont il étoit accompagné, le saisit au corps. Pendant qu'il s'agitoit, pour se dégager, un mouvement de tête lui fit découvrir Thibault, qui venoit à lui, le poignard à la main. Cette vûe le rendit immobile : il regarda l'assassin ; c'est donc toi, mon fils, lui dit-il, qui m'assassines ! Thibaut, sans lui donner le tems d'ajouter un mot, lui plongea son poignard dans le cœur. On lit dans l'Histoire du P. du Tertre, qu'en tombant percé de coups, le Vasseur demanda un Prêtre, & déclara qu'il vouloit mourir dans la Religion Romaine : mais pouvoit-il avoir oublié qu'il avoit chassé tous les Prêtres de son Ile ?

Avec quelque violence qu'il eut regné, il semble que la seule horreur du crime devoit révolter tous ses Sujets contre les deux Meurtriers. Cependant on assure qu'il ne se fit pas le moindre mouvement en sa faveur. Ces deux Scélérats se saisirent sans opposition de toute l'autorité, & se mirent en possession de son bien, comme s'ils eussent recueilli la succession de leur propre Pere. Mais la vengeance du Ciel ne fut pas differée longtems. Poincy, qui n'avoit pas perdu de vûe le dessein de faire rentrer la Tortue dans la soumission, avoit donné le Gouvernement de cette Ile au Chevalier de Fontenay, avec des forces capables de réduire le Vasseur, dont il ignoroit encore la malheureuse fin.

Fontenay s'étoit distingué dans ses Caravanes, pour le service de la Religion. Il fit ses préparatifs, avec la diligence d'un Commandant exercé ; & toujours dans l'opinion qu'il avoit de vaincre le Vasseur, dont on connoissoit les forces & l'habileté. Il publia, pour le surprendre à la faveur d'un faux bruit, que l'armement qui se préparoit à Saint Christophe étoit destiné contre les Espagnols. Il alla croiser effectivement sur la Côte de Carthagene, où il fit quelques prises. Ensuite, s'étant rendu à l'Ecu, petit Port de Saint Domingue, il y fut joint par *Freval*, Neveu du Commandeur de Poincy. Le Port à l'Ecu est presque vis-à-vis de la Tortue ; & Fontenay apprit, en y débarquant, la révolution qui étoit arrivée dans cette Ile. Il conçut le prix de la diligence : les deux Navires s'avancerent jusqu'à l'entrée de la Rade, d'où le Canon du Fort les obligea bientôt de s'éloigner. Ils allerent mouiller à Cayenne, dans la résolution d'y tenter une descente ; lorsque le Chevalier reçut une Députation qui termina la guerre. Martin & Thibault, s'étant apperçus que les Habitans n'étoient pas disposés à soutenir un siége pour leurs intérêts, avoient pris

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1652.

le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore espérer des conditions favorables. Ils offroient de remettre le Fort, & ne demandoient point d'autre grace qu'une amnistie solemnelle, avec la paisible jouissance de tous leurs biens. Le Chevalier accorda tout. Le Fort lui fut remis aussi-tôt; & la nouvelle n'en fut pas plûtôt répandue à la Côte de Saint Domingue, que tous les Catholiques, qui avoient été chassés de la Tortue par le Vasseur, s'empresserent d'y retourner. Fontenay est le premier qui ait pris le titre de Gouverneur, pour le Roi, de cette Ile & de la Côte de S. Domingue; honneur que ses successeurs ont conservé longtems, après l'évacuation même de cette Ile.

Il donna ses premiers soins au rétablissement de la Religion Romaine. Ensuite, pensant à fortifier sa Citadelle, il fit construire deux grands Bastions de pierre de taille, qui environnoient toute la Plate-forme, & se trouvoient appuiés, d'un côté, sur une Montagne qu'on croïoit inaccessible. Ce fut alors que l'Ile se peupla mieux que jamais; & le terrein commençant bientôt à manquer, on fut obligé d'envoïer une Colonie dans l'Ile de Saint Domingue. Ce premier essain de la Tortue préféra la Côte de l'Ouest à celle du Nord, où les Boucaniers auroient pû le secourir plus facilement, parcequ'elle est plus éloignée des Habitations Espagnoles. Mais on ne fut pas moins allarmé de ce nouvel Etablissement, à San Domingo, que si l'on eût déja vû les François à la porte de cette Capitale. Quelques Chaloupes armées furent dépêchées sur-le-champ, pour chasser les Avanturiers de leur poste, avant qu'ils eussent le tems de s'y fortifier. On leur brûla quelques Habitations, & le reste étoit fort menacé, lorsqu'un corps de Flibustiers & de Boucaniers vint heureusement tomber sur les Espagnols.

1653.

Leur défaite fit comprendre, à l'Auditeur Roïal, que pour se délivrer entierement de ces fâcheux Voisins, il falloit aller à la source du mal, s'emparer de l'Ile de la Tortue, & s'y établir avec des forces capables d'en assurer la possession à l'Espagne. En effet le mal devenoit pressant pour le Commerce Espagnol du Nouveau-Monde. La Tortue étoit le réceptacle de tous les Corsaires, dont le nombre augmentoit de jour en jour. Les Habitans laissoient leurs terres en friche, pour aller en course; & les avantages qui en revenoient au Gouverneur ne lui permettant gueres de s'y opposer, l'Ile se trouvoit quelquefois presqu'entierement déserte. Ce désordre, dont les Espagnols furent informés, leur offroit des occasions qu'ils résolurent de ne pas négliger. En effet, ils formerent leur attaque avec tant de conduite & de succès, que le Chevalier de Fontenay, surpris dans son Fort (94), se vit forcé de le rendre avec une capitulation honorable, & fit ensuite d'inutiles efforts pour s'y rétablir.

Les Espagnols en demeurerent Maîtres pendant quelques années (95); ou du moins il ne paroît pas que les Avanturiers, destitués de Chef après

(94) Thibaut, meurtrier de le Vasseur, perdit dans cette attaque la main dont il avoit tué son Oncle. Ensuite s'étant embarqué avec Martin, pour sortir de l'Ile, ils essuïerent tous deux sur Mer diverses avantures, & disparurent enfin, desorte qu'on n'a jamais entendu parler d'eux depuis.

(95) Le P. du Tertre & le P. Labat ne s'accordent point sur tout ce qui se passa dans cet intervalle, & le P. de Charlevoix les accuse tous deux d'erreur: mais ces différences ne changent rien aux faits dans lesquels on se renferme ici.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

la retraite du Chevalier de Fontenay (96), aient tenté d'y retourner. Ils aiderent, dans cet intervalle, les Anglois à se rendre Maîtres de la Jamaïque; & les Boucaniers de Saint Domingue furent assez embarrassés à se défendre contre la cinquantaine Espagnole. Mais il est certain qu'en 1659, un Gentilhomme François, dont le nom, malgré l'opposition des témoignages, se trouve aujourd'hui constaté par un Acte public (97), remit les François en possession de la Tortue, & que l'aïant possedée quatre ans à titre de conquête, avec la qualité de Gouverneur & de Lieutenant-Général pour le Roi, il la vendit en 1664 à la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roi l'accorda sous cette condition. Ogeron *de la Bouere*, Gentilhomme Angevin, ancien Capitaine au Régiment de la Marine, fut nommé alors Gouverneur de la Tortue; & se trouvant à la Côte de Saint Domingue, où il reçut ses provisions, il se rendit à son Gouvernement le 6 de Juin 1665. Ce fut la même année que les Flibustiers pillerent *Sant'Iago*, pour vanger la mort de quelques François, que les Espagnols avoient cruellement massacrés; & c'est elle aussi qu'on donne proprement pour l'époque de l'Etablissement des François dans l'Ile de S. Domingue, comme on donne le nouveau Gouverneur pour le Pere & le véritable Fondateur de cette Colonie.

1659.

1665.

En effet, la Côte de Saint Domingue avoit toujours assez suivi la fortune de la Tortue; & lorsque cette petite Ile fut revenue au pouvoir des François, qui ne l'ont plus perdue depuis, les Plantations de la grande, jusqu'alors foibles & chancellantes, prirent bientôt une forme plus solide. Avant l'arrivée du nouveau Gouverneur, le meilleur Etablissement François ne valoit pas le moindre de ceux des Espagnols. Dans la Tortue même, qui étoit le Quartier Général, on ne comptoit que deux cens cinquante Habitans, qui n'y faisoient encore que du Tabac. Au Port Margot, qui en est à sept lieues, il y en avoit soixante, dans un Ilot d'une demie lieue de tour; & vis-à-vis, dans la grande Terre, le nombre n'étoit gueres que de cent. On avoit commencé à défricher le Port de Paix, vis-à-vis de la Tortue; mais ce commencement d'Habitation se réduisoit presqu'à rien. La Côte de l'Ouest n'avoit qu'un seul Etablissement, & c'étoit celui de Leogane. Les Hollandois en avoient chassé les Espagnols; mais ils ne s'y étoient pas établis. On y comptoit environ cent-vingt François, dont le principal soutien consistoit dans le secours de deux corps qui causoient déja beaucoup d'allarme aux Espagnols dans les Indes, & qui firent bientôt trembler les Provinces les plus reculées de ce vaste Empire. C'étoient les Flibustiers & les Boucaniers, tous compris sous le nom d'Avanturiers. Quoiqu'ils soient assez connus par une curieuse Histoire, traduite de l'Anglois dans toutes les Langues, il convient au dessein de cet article de donner quelque idée de leur caractere & de leurs Exploits.

(96) Il étoit repassé en France, où il mourut en 1664.

(97) C'étoit Jeremie Deschamps, sieur de Moussac & du Rausset, Gentilhomme Perigordin. Le P. de Charlevoix rend témoignage qu'il a vû sa Commission, qui est du mois de Décembre 1656, & le Contrat passé entre lui & la Compagnie des Indes, qui est du 15 Novembre 1664. L'Original est au dépôt de la Marine.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

1665.

On a rapporté leur origine. Les Boucaniers n'avoient point d'autre Etablissement, dans l'Ile de Saint Domingue, que ce qu'ils nommoient leurs Boucans. C'étoient de petits champs défrichés, où ils avoient des claies pour boucaner la viande, un espace pour étendre les Cuirs, & des Barraques, qu'ils nommoient *Ajoupas*; nom emprunté des Espagnols, mais qu'on croit venu originairement des Naturels du Païs. Toutes les commodités de cette situation se réduisoient à les mettre à couvert de la pluie & des ardeurs du Soleil. Comme ils étoient sans Femmes & sans Enfans, ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour vivre ensemble & se rendre mutuellement les secours qu'un Pere trouve dans sa Famille. Tous les biens étoient communs dans chaque Societé, & demeuroient à celui des deux qui survivoit à l'autre. C'est ce qu'ils nommoient s'emmatelotter; & delà vient, dit-on, le nom de Matelottage, qu'on donne encore aux Sociétés qui se forment pour des intérêts communs. La droiture & la franchise étoient si bien établies, non-seulement entre les Associés, mais d'une Société à l'autre, qu'on ne tenoit rien sous la clé, & que le moindre larcin étoit un crime irrémissible, pour lequel on auroit été chassé du Corps. Mais on n'en avoit pas même l'occasion : tout étoit commun; ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses Voisins, sans autre assujettissement que de leur en demander la permission; & ceux, à qui l'on s'adressoit, se seroient deshonorés par un refus. On ne connoissoit pas d'ailleurs d'autres Loix, qu'un bizarre assemblage de conventions, dont la Coutume faisoit toute l'autorité, & contre lesquelles on admettoit d'autant moins d'objections, que les Boucaniers se prétendoient affranchis de toute obligation précédente, par le Baptême de Mer qu'ils avoient reçu au passage du Tropique. Ils ne se croioient pas beaucoup plus dépendans du Gouverneur de la Tortue, auquel ils se contentoient de rendre quelque léger hommage. La Religion même conservoit si peu de droits sur eux, qu'à peine se souvenoient-ils du Dieu de leurs Peres : surquoi l'on observe (*) qu'il n'est pas surprenant qu'on ait eu peine à découvrir quelques traces d'un culte Religieux chez divers Peuples, puisqu'on ne sauroit douter que si les Boucaniers s'étoient perpétués dans l'état qu'on représente, ils n'eussent eu moins de connoissance du Ciel, à la seconde ou troisieme génération, que les Caffres, les Hottentots, les Topinambous ou les Caraïbes. Ils avoient quitté jusqu'aux noms de leurs Familles, pour y substituer des sobriquets & des noms de guerre, dont la plûpart ont passé à leurs Descendans. Cependant, ceux qui se marierent dans la suite signerent leurs véritables noms; ce qui a fait passer en Proverbe, dans les Antilles, qu'on ne connoît bien les gens qu'au tems du mariage. Leur habillement consistoit dans une chemise, teinte du sang des Animaux qu'ils tuoient, un caleçon encore plus sale, fait en tablier de Brasseur, une courroie, qui leur servoit de ceinture, & d'où pendoit une large gaîne dans laquelle étoit une espece de sabre fort court, qu'ils nommoient *Manchette*, & quelques coûteaux Flamans; un chapeau sans bord, excepté sur le devant, où ils en laissoient pendre un bout, pour le prendre; point de

Leurs Loix.

Leur Religion.

Leurs mariages.

Leur habillement

(*) Voïez le premier Chapitre de ce Tome, pag. 3.

bas,

bas, & des souliers de peau de Cochon (78). Leurs Fusils avoient un canon de quatre piés & demi de long, & portoient des balles de seize à la livre. C'est d'eux, qu'on a donné le nom de Boucaniers aux Fusils de ce calibre. Chacun avoit à sa suite un certain nombre d'Engagés, & une Meute de vingt ou trente Chiens, entre lesquels il y avoit toujours un Braque ou Venteur. Quoique la Chasse du Bœuf fût leur principale occupation, ils se faisoient quelquefois un amusement de celle du Porc Maron. Dans la suite quelques-uns s'y attacherent uniquement, & faisoient boucaner la chair de ces Animaux à la fumée de la peau même, ce qui lui donnoit un goût merveilleux.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Les Chasseurs partoient à la pointe du jour, ordinairement seuls; & leurs Engagés suivoient, avec les chiens. Le seul chien Venteur alloit devant, & conduisoit souvent le Chasseur par d'affreux chemins. Dès que la proie étoit éventée, tous les autres Chiens accouroient, & l'arrêtoient en aboïant autour d'elle, jusqu'à ce que le Boucanier fût posté pour la tirer. Il tâchoit de lui donner le coup au défaut de la poitrine; & s'il la jettoit bas, il se hâtoit de lui couper le jarrêt, pour la mettre hors d'état de se relever. Quelquefois l'Animal n'étant que légerement blessé, se jettoit furieusement sur les Chasseurs; mais outre qu'ils étoient presque toujours sûrs de leurs coups, la plûpart étoient assez agiles pour se réfugier derriere un arbre & pour monter au sommet. La Bête étoit écorchée sur-le-champ; & le Maître en tiroit un des plus gros os, qu'il cassoit pour en sucer la moelle. C'étoit le déjeûner ordinaire des Boucaniers. Ils abandonnoient les autres os à leurs Engagés, dont ils laissoient toujours un, pour achever de dépouiller l'Animal, & pour en lever une piece choisie. Les autres continuoient leur chasse, jusqu'à ce que le Maître eût tué autant de Bêtes qu'il avoit de personnes à sa suite. Il retournoit le dernier, chargé, comme les autres, d'une peau & d'une piece de viande. Du Piment, avec un peu de jus d'Orange, faisoit tout l'assaisonnement de ce mets. La table étoit une pierre avec un tronc d'arbre. De l'eau claire pour toute boisson, & nulle sorte de pain. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les autres, jusqu'à ce qu'on eut rassemblé le nombre de cuirs qu'on s'étoit engagé à fournir aux Marchands. Alors le Boucanier portoit sa marchandise à la Tortue, ou dans quelque Port de la grande Ile.

Comment se faisoient leurs chasses.

Une troupe d'Hommes qui faisoient tant d'exercice, & qui se nourrissoient tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités ordinaires de la Nature. S'ils étoient sujets à quelques maladies, c'étoient des fievres éphemeres, dont ils ne se ressentoient pas le jour suivant. Avec le tems néanmoins, ils ne pouvoient manquer de s'affoiblir, sous un Ciel aux intemperies duquel ils n'étoient pas assez faits pour soutenir constamment une vie si laborieuse & si dure. Leurs principaux Boucans étoient la Presqu'Ile de Samana, une petite Ile qui est au milieu du Port de Bayaha, le Port Margot, la Savane brûlée, vers les Gouaives, l'Embarcadaire de Mirbalaix, & le fond de l'Ile Avache: mais, delà, ils couroient toute l'Ile, jusqu'aux Habitations Espagnoles.

Leur vigueur & leur santé.

Principaux Boucans.

(78 Le P. Labat dit de peau de Bœuf fraîche, dans laquelle ils mettoient les piés pour en donner la forme à un morceau, qu'ils coupoient ensuite, & qu'ils faisoient secher.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Ils sont persécutés par les Espagnols.

Leur vangeance.

Tels étoient les Boucaniers de Saint Domingue, lorsque les Espagnols entreprirent d'en purger cette Ile. Les commencemens de cette guerre leur furent assez favorables. Ils surprenoient les Chasseurs en petit nombre, dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs Habitations. Plusieurs furent massacrés; d'autres pris, & condamnés au plus cruel esclavage. C'étoit fait de tout ce corps d'Avanturiers; & la seule Cinquantaine eût achevé de les exterminer, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se vangerent alors avec la derniere fureur, & toute l'Ile fut inondée de sang. Delà le nom de *Massacre*, donné à plusieurs endroits qui le conservent encore. Cependant l'Espagne aïant envoïé, au secours de sa Colonie, des Trouppes du Continent & de quelques Iles voisines, les Boucaniers commencerent à craindre de ne pouvoir résister à tant de forces; sans compter que leurs Chasses étoient interrompues par une si sanglante guerre. Après une mûre délibération, ils prirent le parti de transporter leurs Boucans dans les petites Iles qui environnent celle de Saint Domingue, de s'y retirer chaque jour au soir, & de n'aller à la Chasse qu'en Trouppes nombreuses. Cet expédient les mit en état de vivre, & de continuer la guerre avec une sorte d'égalité. Il arriva même que les nouveaux Boucans, étant moins exposés, devinrent des Habitations plus régulieres, & c'est à ce changement que l'Etablissement François de Bayaha doit son origine. C'est d'ailleurs le plus spacieux & le plus beau Port de toute l'Ile: une petite Ile, qui en occupe le centre, en défend l'entrée, & les plus gros Navires y peuvent mouiller fort près de terre. D'ailleurs la chasse y étoit très abondante, & les Boucaniers pouvoient se rendre en peu d'heures à la Tortue, pour y vendre leurs cuirs. Bientôt même on leur épargna ce court trajet, parcequ'il parut plus commode aux Vaisseaux François & Hollandois d'aller charger à Bayaha, où il se forma insensiblement une nombreuse Bourgade.

Aussi-tôt que les Boucaniers se furent fixés, ceux d'un même Boucan se rendoient le matin à l'endroit le plus élevé de la petite Ile, pour observer les Espagnols; & convenant du lieu où ils devoient se rassembler le soir, ils passoient dans la grande Ile, d'où ils revenoient à l'heure marquée. Si quelqu'un ne paroissoit point, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les Chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'il fût retrouvé, ou que sa mort eût été vangée. Un jour, les Boucaniers de Bayaha, se trouvant quatre Hommes de moins, prirent sur-le-champ la résolution de se réunir tous, le jour suivant. Ils marcherent vers Sant'Iago; & dans leur route, ils firent quelques Prisonniers, dont ils apprirent que leurs Compagnons avoient été massacrés par des Espagnols, qui leur avoient refusé quartier. Ce récit les fit entrer en fureur, & ceux dont ils le tenoient furent leurs premieres victimes. Ensuite, se répandant comme des Bêtes féroces dans les premieres Habitations, ils y sacrifierent à leur vangeance tout ce qu'ils pûrent trouver d'Espagnols.

Raison qui fait abandonner leur genre de vie aux Boucaniers.

Les Trouppes d'Espagne avoient quelquefois aussi leur revanche; mais ces petits avantages ne décidoient de rien. Enfin les Espagnols s'aviserent de faire eux-mêmes des chasses générales dans l'Ile, & la dépeuplerent presqu'entierement de Bœufs. Alors la plûpart des Boucaniers, qui ne trou-

vetent plus dequoi subsister ni continuer leur Commerce, se virent dans la nécessité d'embrasser un autre genre de vie. Plusieurs s'attacherent à former des Habitations. Les quartiers du grand & du petit Goave furent défrichés; & l'Etablissement du Port de Paix s'accrut beaucoup à cette occasion. Ceux, qui ne pûrent s'accommoder d'une vie sédentaire, se rangerent parmi les Flibustiers, & leur jonction rendit ce Corps très célebre.

Origine & caractere des Flibustiers.

On s'imagine aisément qu'entre les Fugitifs de la Tortue, dont on a rapporté les avantures, ce n'étoient pas les plus honnêtes gens qui avoient donné naissance à la Flibuste. Rien n'avoit été plus foible que les commencemens de cette redoutable Milice. Les premiers n'avoient eu ni Vaisseaux, ni munitions, ni Pilotes. Mais la hardiesse & le genie leur avoient fait trouver les moïens d'y suppléer. Ils avoient commencé par se joindre, pour former de petites Sociétés, auxquelles ils avoient donné, comme les Boucaniers, le nom de Matelotage. Entr'eux, ils ne s'en donnoient pas d'autre que celui de Freres de la Côte, qui s'étendit ensuite à tous les Avanturiers, surtout aux Boucaniers de Saint Domingue. Chaque Société de Flibustiers acheta un Canot; & chaque Canot portoit vingt-cinq ou trente Hommes. Avec cet Equipage, ils ne s'attachoient d'abord qu'à surprendre quelques Barques de Pêcheurs, ou quelques Bâtimens du même ordre. Si le succès répondoit à leur audace, ils retournoient à la Tortue, pour y augmenter leur Trouppe; & l'Equipage d'une Barque étoit ordinairement de cent cinquante Hommes. Ils allerent ensuite, les uns à Bayaha, les autres au Port Margot, pour y prendre du Bœuf ou du Porc. Ceux qui aimoient mieux la chair de Tortue alloient à la Côte méridionale de Cuba, où ces Animaux se trouvent en abondance.

Leurs usages.

Avant que de se mettre sérieusement en course, ils se choisissoient un Capitaine, dont toute l'autorité consistoit à commander dans l'action: mais il avoit le privilége de lever un double lot, dans le partage du butin. Le coffre du Chirurgien se païoit à frais communs; & les récompenses des blessés étoient prélevées sur le total. On les proportionnoit au dommage de la blessure; c'est-à-dire qu'on donnoit, par exemple, six cens écus, ou six Esclaves, à ceux qui avoient perdu les deux yeux, ou les deux piés. Cette convention se nommoit *Chasse-partie*; & la méthode établie pour le partage s'appelloit, partager *à Compagnon bon lot*. Quoique les Flibustiers tombassent d'abord surtout ce qu'ils rencontroient, on assure que les Espagnols furent toujours le principal objet de leurs brigandages. Ils établissoient la justice de leur haine pour cette Nation, sur ce qu'elle leur interdisoit dans ses Iles, la Pêche & la Chasse, qui sont, disoient-ils, de droit naturel; & formant leur conscience sur ce principe, ils ne s'embarquoient jamais sans avoir fait des prieres publiques, pour recommander au Ciel le succès de leur Expédition, comme ils ne manquoient point de lui rendre des graces solemnelles après la victoire. On ajoute religieusement, qu'il n'est pas possible de jetter les yeux sur tout ce qui s'est passé dans les Indes Occidentales, depuis la formation du Corps des Avanturiers, sans reconnoître que Dieu a voulu se servir de ces Brigands, pour châtier les Espagnols des cruautés inouies qu'ils avoient exercées contre les Habitans du Nouveau-Monde. Les Relations publiques avoient rendu leur

Motif de leur haine contre les Espagnols.

nom fort odieux. On a vû des Avanturiers, qui, sans aucune vûe de libertinage ou d'intérêt, ne leur faisoient la guerre que par animosité. Tel fut un Gentilhomme de Languedoc, nommé *Montbars* (79), qui dès sa plus tendre jeunesse avoit pris contr'eux dans ces lectures, une aversion si forte, qu'elle sembloit tourner quelquefois en fureur. On raconte qu'étant au Collége, & jouant, dans une Piece de Théâtre, le rôle d'un François qui avoit quelque démêlé avec un Espagnol, il s'enflamma si furieusement le jour de l'action, qu'il se jetta sur celui qui représentoit l'Espagnol, & que sans un prompt secours il l'auroit tué. Une passion capable de cet excès n'étoit pas facile à réprimer. Montbars ne respiroit que les occasions de l'assouvir dans le sang Espagnol; & la guerre ne fut pas plûtôt déclarée entre la France & l'Espagne, qu'il monta sur Mer, pour les aller chercher sur les mêmes Côtes que les premiers Conquérans ont fait tant de fois rougir du sang des Indiens. On ne peut représenter tous les maux qu'il leur causa, tantôt sur terre, à la tête des Boucaniers, & tantôt sur Mer, à celle des Flibustiers. Il en a remporté le surnom d'Exterminateur. Mais on ajoute, à l'honneur de sa vertu, que jamais il ne tua un Homme désarmé, & qu'on n'eut point à lui reprocher ces brigandages & ces dissolutions, qui ont rendu la plûpart des Avanturiers détestables, devant Dieu & devant les Hommes.

Leurs courses & leurs Exploits.

Achevons la peinture de cette étrange espece de Guerriers, & renvoïons nos Lecteurs à l'Historien, pour le détail de leurs Exploits. Ils étoient si serrés dans leurs Barques, surtout ceux des premiers tems, qu'à peine leur restoit-il place pour s'y coucher. Nuit & jour ils y étoient exposés à toutes les injures de l'air; & l'indépendance dont ils faisoient profession les rendant ennemis de toute contrainte, les uns ne laissoient pas de chanter quand les autres pensoient à dormir. La crainte de manquer de vivres n'étoit jamais une raison pour les ménager : aussi se voïoient-ils souvent réduits aux dernieres extrêmités de la soif & de la faim. Mais on peut juger que menant une vie si pénible, ils ne trouvoient rien de difficile pour se mettre au large. La vûe d'un Navire plus grand & plus commode échauffoit leur sang jusqu'au transport. La faim leur ôtoit la vûe du péril, lorsqu'il étoit question de se procurer des vivres. Ils attaquoient sans délibérer. Leur méthode étoit toujours d'aller droit à l'abordage. Souvent une seule bordée auroit pû suffire pour les couler à fond; mais leurs petits Bâtimens se manioient sans peine; & jamais ils ne présentoient que la proue, chargée de Fusiliers, qui, tirant dans les sabords, déconcertoient tous les Canoniers. Lorsqu'une fois ils avoient attaché le grapin, il n'y avoit qu'un bonheur extrême qui pût sauver le plus grand Vaisseau. Les Espagnols, qui les regardoient comme autant de Démons, & qui ne les nommoient pas autrement, sentoient leur courage glacé lorsqu'ils les voïoient de près, & prenoient ordinairement le parti de se rendre, en demandant quartier; ils l'obtenoient, si la prise étoit considérable : mais si leur avidité n'étoit pas satisfaite, le dépit leur faisoit jetter les vaincus dans les flots. Ils conduisoient leurs prises à la Tortue, ou dans quelque Port de la Jamaïque. Avant le partage, chacun levoit la main, & pro-

(79) Histoire des Avanturiers Flibustiers, par Oexmelin.

testoit qu'il avoit porté à la masse tout ce qu'il avoit pillé. Si quelqu'un étoit convaincu de faux serment, on ne manquoit point de le dégrader, à la premiere occasion, dans quelque Ile déserte, où il étoit abandonné à son triste sort. Ceux qui prenoient Commission du Gouverneur de la Tortue lui donnoient fidelement le dixieme de leurs prises. Si la France & l'Espagne étoient en paix, ils alloient partager leur proie dans quelque endroit éloigné du Fort; & le Gouverneur, dont non-seulement les ordres n'étoient pas d'un grand poids, mais qui n'étoit point en état de les faire respecter, se laissoit fermer les yeux par un présent. Après la distribution des lots, on ne pensoit qu'à se réjouir; & les plaisirs ne finissoient qu'avec l'abondance. Alors, on se remettoit en Mer, & les fatigues recommençoient dans la même vûe, c'est-à-dire, pour conduire ensuite à la débauche. La Religion avoit peu de part aux idées des Flibustiers: cependant ils y sembloient quelquefois rappellés par l'occasion; & jamais, par exemple, ils ne s'engageoient au combat sans s'être embrassés les uns les autres avec de parfaits témoignages de réconciliation. Ils se donnoient même de grands coups sur la poitrine, comme s'ils se fussent efforcés d'exciter dans leur cœur, une componction qu'ils ne connoissoient gueres. En sortant du danger, ils retomboient dans leur crapule, dans leurs blasphêmes & leurs brigandages. On raconte que les Boucaniers se faisoient honneur de valoir mieux qu'eux, & les regardoient comme des scélérats. Mais ce qu'on peut recueillir de leur Histoire, c'est qu'ils ne se devoient rien; que les Boucaniers étoient peut-être moins vicieux, & que les Flibustiers conservoient un peu plus les dehors de la Religion; enfin, qu'à la réserve d'un fond de bonne foi, qui regnoit entre les uns & les autres, & de la chair humaine, qu'on ne leur reproche point d'avoir mangé, peu de Barbares du Nouveau-Monde étoient plus méchans qu'eux, & quantité de Sauvages l'étoient beaucoup moins.

Leur Religion.

Comparaison des Boucaniers & des Flibustiers.

Les Côtes, que les Flibustiers fréquentoient le plus, étoient celles de Cumana, de Carthagene, de Porto-Belo, de Panama, de Cuba, & de la Nouvelle Espagne, l'embouchure du Chagre, & les environs de Laris de Maracaïbo & de Nicaragua: mais ils couroient rarement sur les Navires qui alloient d'Europe en Amérique, parceque ces Bâtimens n'étant chargés que de Marchandises, ils n'auroient reçu que de l'embarras de mille choses dont ils n'auroient pû trouver facilement le débit. C'étoit au retour, qu'ils les cherchoient, lorsqu'ils se croïoient sûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, & toutes les riches productions du Nouveau-Monde. Ils suivoient ordinairement les Galions, jusqu'à la sortie du Canal de Bahama; & lorsqu'un gros tems, ou quelqu'autre accident de Mer, retardoit un Bâtiment de la Flotte, c'étoit une proie qui ne leur échappoit point. Un de leurs Capitaines, nommé Pierre le Grand, natif de Dieppe, enleva par cette ruse un Vice-Amiral des Galions, & le conduisit en France. Il n'avoit à bord que vingt-huit hommes & quatre petits Canons. En abordant le Navire Espagnol, il fit couler le sien à fond; & cette audace causa tant d'épouvante à ses Ennemis, que personne ne s'étant présenté pour lui disputer le passage, il pénétra jusqu'à la Chambre du Vice-Amiral, qui étoit à jouer; il lui mit le pistolet sur la gorge,

ÉTABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

& le força de se rendre à discrétion. Il le fit débarquer, avec tout son monde, au Cap de Tiburon, dont il étoit proche, & ne garda que le nombre de Matelots Espagnols dont il avoit besoin pour la manœuvre. Un autre, nommé *Michel le Basque*, avoit eu la témérité d'attaquer, sous le canon de Porto-Belo, un Navire de la même Flotte, nommée *la Marguerite*, chargé d'un million de Piastres, & s'en étoit rendu Maître avec peu de perte.

Associations des Habitans de S. Domingue.

Les Habitans François de l'Ile de Saint Domingue avoient aussi leurs Associations. On leur donnoit du terrein, à proportion de leur nombre; & quoiqu'ils fussent moins exposés que les autres Avanturiers au ressentiment des Espagnols, il se trouvoit entr'eux des gens de courage, dont le nouveau Gouverneur de la Tortue forma une Milice bien ordonnée. Quelques traits, répandus dans l'Histoire des Flibustiers, ne laissent pas de faire connoître qu'ils avoient encore une partie des mêmes vices. Les Engagés, qui formoient comme une quatrieme classe d'Avanturiers, étoient dans la dépendance de leurs Chefs; mais, dans l'occasion, ils s'emploïoient de bonne grace à la guerre. Il s'en trouva même de fort braves, & d'assez habiles pour faire d'immenses fortunes, après s'être délivrés de la servitude.

D'Ogeron met le premier de l'ordre dans la Colonie.

Des qualités médiocres n'auroient pas suffi, dans un Gouverneur, pour inspirer le goût de l'ordre à des gens d'un caractere si singulier, & pour en former une Colonie reglée. D'Ogeron possédoit, au plus haut degré, celles qui convenoient à cette grande entreprise. Deux Voïageurs, également respectables par leur mérite & leur profession, se sont épuisés sur son éloge (1). » Jamais, dit l'un d'eux, on ne vit un plus honnête Homme, une ame plus noble & plus désintéressée, un meilleur Citoïen, plus de probité & de Religion, des manieres plus simples & plus aimables, une plus grande attention à faire plaisir, plus de constance & de fermeté, plus de sagesse & de véritable valeur, un esprit plus fécond en ressources, ni des vûes plus reglées. Il avoit, dit l'autre, toute la sagesse, la bravoure, la politesse, le désintéressement, & la fermeté qui sont nécessaires à un Chef. Il sembla se dépouiller entierement de la qualité de Gouverneur, pour se revêtir de celle de Pere de tous ses Habitans. Il les aidoit de sa protection, de ses avis, de sa bourse; il étoit toujours prêt à répandre son bien sur ceux qu'il voïoit dans le besoin; il les prévenoit. On lui est redevable de la plus grande partie des Etablissemens qui se firent sur la Côte de Léogane, jusqu'au cul-de-sac, & depuis le Port Margot jusqu'au-delà du Cap François. Il ne reste, pour la conclusion de cet article, qu'à rassembler les principaux traits d'un Gouvernement dont la mémoire est en vénération à Saint Domingue, & qui passe pour la véritable fondation de cette Colonie.

Son caractere.

Origine de ses entreprises.

Mais ne dérobons rien à la gloire du vertueux Gouverneur. Il avoit été pendant quinze ans Capitaine au Régiment de la Marine, lorsqu'il prit le parti de s'associer à la Compagnie qui fut formée en 1656 pour la Riviere d'Ouatinigo, dans le Continent d'Amérique. L'année suivante, il s'embarqua

(1) Le P. Labat, Nouveaux Voïages aux Iles d'Amérique, Tom. VII, pp. 89. & 90. & le P. de Charlevoix, Histoire de Saint Domingue, Tom. III, pp. 76 & suivantes.

sur un Navire, nommé *la Pélagie*, après avoir emploïé 17000 francs aux préparatifs nécessaires pour un grand Etablissement. En arrivant à la Martinique, il apprit qu'on avoit abusé de sa bonne foi; & prenant la résolution de s'établir dans cette Ile, il demanda au Gouverneur, qui en étoit Propriétaire, un quartier qui lui fut accordé, mais qu'ensuite on voulut lui faire changer pour un autre. Cette nouvelle infidélité le picqua si vivement, qu'il se laissa persuader, par quelques Boucaniers, de passer avec eux dans l'Ile de Saint Domingue. Une méchante Barque, sur laquelle ils le reçurent avec ses Engagés & tout son train, l'aïant conduit droit à Leogane, il fit naufrage à la vûe des Côtes. Tout son Monde se sauva, mais la meilleure partie de ses Marchandises & de ses provisions fut perdue; & ce malheur le mit dans la nécessité de congédier ses Engagés. Il se vit réduit lui-même à vivre quelques tems avec les Boucaniers, dont son mérite lui attira beaucoup de considération.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Suite d'obstacles qu'il surmonte.

Il n'étoit pas sans ressource en France, où il avoit laissé ordre à ses Correspondans de lui envoïer des Marchandises à la Martinique; & lorsqu'il vit approcher le tems auquel ce secours devoit arriver, il partit pour l'aller recevoir. Mais il apprit, en débarquant, que le Convoi étoit venu, & malheureusement dissipé. Cette continuation d'infortune l'obligea de repasser en France, avec la valeur de cinq ou six cens francs en Marchandises; & sa Famille le crut dégoûté des entreprises de Mer. Cependant à peine eut-il pris quelques jours de repos, qu'il emploïa tout l'argent qu'il pût recueillir à lever des Engagés, à fretter un Vaisseau, à le remplir de Vins & d'Eau-de-vie, & qu'il prit la route de Saint Domingue, avec d'autant plus d'espérance de faire un profit considérable sur sa cargaison, qu'il avoit observé dans cette Ile, que les liqueurs y manquoient. Mais depuis qu'il en étoit parti, on y en avoit porté une si grande quantité, qu'elles y étoient à vil prix. Il porta sa Marchandise à la Jamaïque, où des Commissionnaires, qu'il connoissoit mal, le tromperent si cruellement qu'il n'en tira pas un sol. Ce second Voïage lui coûta, dit-on, dix ou douze mille livres.

Il retourna droit en France. Un de ses Amis s'y étoit chargé de lui faire construire, pendant son absence, un Navire plus propre à porter des Hommes que des Marchandises; mais sa Famille mit tout en usage pour l'arrêter, & lui refusa tous les secours, sans lesquels il ne pouvoit former une nouvelle entreprise. Son chagrin répondit à son courage, que ses pertes n'avoient fait qu'irriter. Enfin sa Sœur (1), dont il étoit tendrement aimé, lui donna dix mille livres, & des Lettres de crédit pour une plus grosse somme sur divers Marchands de Nantes. Il leva aussi-tôt des Engagés, dont il chargea son Navire; & s'étant hâté de passer à Saint Domingue, il commença au Port Margot une Plantation, dont il laissa la conduite à des Agens sûrs. Ensuite il se transporta au petit Goave & à Leogane, où quelques Habitans s'étoient établis depuis peu, après en avoir chassé les Espagnols. Sur sa seule réputation, ces deux Postes ne tarderent point à se peupler: il avoit déja celle d'être le Protecteur des Misérables. Une autre entreprise, qu'il forma immédiatement, eut moins de succès.

(1) Madame du Tertre.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1665.

Malgré la disgrace qu'il avoit essuïée à la Jamaïque, il avoit conçu de l'inclination pour les Anglois, & ce goût, soutenu par des conseils qu'il respectoit (3), lui fit prendre la résolution de fonder une Habitation dans cette Ile. Il y donna tous ses soins; mais loin d'en tirer le moindre avantage, il y perdit encore huit ou dix mille livres. Telle étoit à-peu-près sa situation, lorsque la Compagnie des Indes Occidentales avoit jetté les yeux sur lui pour l'administration de toute la Colonie Françoise, & le fit agréer à la Cour, qui lui envoia ses provisions à Saint Domingue. Elles étoient du mois de Février 1665; & les aïant reçues dès le mois de Mai suivant, il alla conférer au Port François, avec le Marquis de Tracy, envoïé l'année précédente pour mettre la Compagnie des Indes Occidentales en possession de toutes les Antilles Françoises.

Il est nommé Gouverneur de la Colonie Françoise de S. Domingue.

Ce ne fut pas tout-d'un-coup que d'Ogeron fit reconnoître son autorité à la Tortue. Le seul nom de Compagnie révolta les Avanturiers de cette Ile; ils lui firent déclarer que jamais ils ne recevroient des Loix d'aucune Compagnie; que s'il venoit les gouverner au nom du Roi, il trouveroit des Sujets soumis, à l'exception d'un point sur lequel ils ne lui répondoient pas d'une parfaite obéissance; qu'ils n'étoient pas disposés à souffrir qu'on leur interdît le Commerce avec les Hollandois, dont ils avoient reçu toute sorte d'assistance, dans un tems où l'on ne savoit pas même, en France, qu'il y eût des François à la Tortue ni à la Côte de S. Domingue. Les difficultés n'étoient pas de saison. La prudence du nouveau Gouverneur lui fit feindre de goûter cette déclaration. Mais lorsqu'il se vit tranquille dans son Gouvernement, il chercha les moïens d'y établir solidement son autorité. Il s'y fortifia. Il entreprit d'occuper tous ceux qu'il avoit sous ses ordres, de faciliter tout-à-la-fois le Commerce du dehors & celui que les différens quartiers devoient avoir entr'eux; enfin, de mettre sa Colonie en réputation. Ses projets furent mal secondés de la Cour; mais la Tortue & la Côte de Saint Domingue n'en prirent pas moins une nouvelle face. En 1667, on donna plus d'attention à la demande qu'il fit d'un certain nombre de Filles, pour marier ses Habitans. Quoique le premier envoi ne fût pas considérable, on remarqua bientôt un grand changement dans la Colonie. A la vérité, on observa aussi que si les Femmes communiquerent d'abord à leurs Maris un peu de toutes les vertus qui sont naturelles à leur sexe, ce ne fut pas tout-à-fait comme la lumiere, qui ne perd rien en se communiquant. Mais il paroît aujourd'hui que le tems a perfectionné les uns, & rendu aux autres ce qu'elles avoient perdu. D'un autre côté, on assure que les Maris avoient inspiré à leurs Femmes un peu de leurs vertus militaires. Quelques-unes ont porté fort loin la bravoure & l'agilité (4).

Méthode qu'il observe pour la regler.

1667.

Filles envoïées de France à Saint Domingue.

(3) Ceux du Pere du Tertre, Jacobin, Auteur de l'Histoire des Antilles, qui se vante lui-même de les lui avoir donnés, sans expliquer les motifs d'une si bizarre imagination. La ressemblance des noms fait juger que ce Religieux étoit allié d'Ogeron par sa Sœur.

(4) Le P. de Charlevoix raconte qu'on a vû longtems à Saint Domingue des Femmes atteindre à la course les Taureaux & les Sangliers; & plus d'une Amazone faire le coup de Pistolet avec d'autres Femmes, & même avec les plus hardis Guerriers.

La

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1667.

La Compagnie n'avoit envoïé que cinquante Filles, qui furent aussi-tôt vendues & livrées à ceux qui en offrirent le plus. D'Ogeron renvoïa promptement, en France, le Bâtiment qui les avoit apportées; & bientôt on le vit revenir avec une autre charge, dont le débit ne fut pas plus lent. Mais on ne continua pas, avec le même zele, de seconder les vûes du Gouverneur, & cette négligence a jetté longtems la Colonie dans une langueur, dont on prétend qu'elle se ressent encore. Après la guerre, quantité de jeunes gens, que rien ne retenoit sur les Côtes de Saint Domingue, & qui s'y seroient établis s'ils y avoient pû trouver des Femmes, passerent au service des Etrangers. On commença néanmoins à faire transporter des Filles engagées pour trois ans: mais les désordres, dont ce Commerce devint la source, le firent bientôt cesser. D'Ogeron, fertile en expédiens, pour rendre sa Colonie florissante, en inventa un qui réussit merveilleusement, & qui ne fit pas moins d'honneur à sa générosité qu'à sa prudence. Il avoit observé que plusieurs Avanturiers ne continuoient de mener une vie errante & libertine, que faute de secours pour commencer une Habitation. Non-seulement il en informa la Compagnie, avec des représentations qui l'engagerent à faire des avances en faveur de ceux qui voudroient s'attacher à la culture des Terres, mais il ne ménagea point ses propres deniers dans la même vûe, & cette libéralité fût toujours sans intérêts. Ensuite, sous prétexte d'envoïer ses propres Marchandises en France, il acheta deux Navires, qui furent moins à lui qu'à ses Habitans: chacun y embarquoit ses denrées, pour un fret modique. Au retour, le généreux Gouverneur faisoit étaler la cargaison à la vûe du Public; & non-seulement il n'exigeoit pas que ce qu'on prenoit fût païé argent comptant, mais il ne vouloit pas même de Billet. Une promesse verbale étoit la seule garantie qu'il exigeoit. Cette conduite lui gagna les cœurs, & lui faisoit ouvrir toutes les bourses. On accouroit de toutes parts à la Tortue, ou à la Côte de Saint Domingue, pour vivre sous un Gouvernement si doux. Les Angevins firent le plus grand nombre, parceque d'Ogeron étoit d'Anjou. Insensiblement toute cette partie de la Côte Septentrionale de Saint Domingue, qui est entre le Port Margot & le Port de Paix, se trouva peuplée. La guerre, que la Révolution de Portugal avoit allumée entre cette Couronne & celle d'Espagne, donna occasion au Gouverneur de s'attacher aussi un grand nombre de Flibustiers, qui étoient demeurés dans l'indépendance. Son dessein, après avoir emploïé ces Brigands pour affermir sa Colonie contre les efforts des Espagnols, étoit d'en faire de bons Habitans.

Générosité de d'Ogeron.

1669.

Etat de la Colonie dans ce tems.

On trouve, dans un Mémoire qu'il fit présenter à la Cour, en 1669, les progrès que la Colonie avoit faits sous sa conduite. » Il y avoit, dit-» il, à la Tortue & sur la Côte de Saint Domingue, environ 400 Hom-» mes lorsque j'en fus nommé Gouverneur il y a quatre ans. On en compre » aujourd'hui plus de 1500; & cette augmentation est arrivée pendant la » guerre, malgré la difficulté de faire venir des Engagés. J'y ai fait pas-» ser, chaque année, à mes propres frais, trois cens personnes. L'avan-» tage de cette Colonie, ajoute-t'il, consiste premierement en ce qu'elle » fournir au Roi des Hommes aguerris, & capables de tout entreprendre: » 2°. Elle tient en échec les Anglois de la Jamaïque, & les empêche

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1669.

» d'envoïer leurs Vaisseaux pour nous attaquer dans les Iles du Vent, ou » pour secourir celles qu'il nous prendroit envie d'attaquer. Dans la der- » niere guerre, le Gouverneur de la Jamaïque s'excusa d'envoïer du se- » cours à Nieves, sur le danger où il étoit d'avoir sur les bras toutes les » forces de la Tortue. Il redoubloit même ses Gardes; il faisoit fortifier » ses Places & ses Ports: & depuis peu il m'a proposé une neutralité per- » pétuelle, quelque guerre qu'il y ait en Europe; ce qu'il m'avoit refusé » auparavant, lorsque je lui en avois fait la demande au nom de la Com- » pagnie. En effet les Anglois n'ont rien à gagner avec nous, qui sommes » ordinairement dans les Bois, & doivent nous craindre. Ils ont sû que » j'avois eu pendant un mois entier, cinq cens Hommes à la Tortue, » prêts à fondre sur Port-Roïal, que j'aurois pris assurément, si la pou- » dre que j'attendois étoit arrivée.

Remarques sur l'Etablissement des Anglois à la Caroline.

Ce fut vers ce tems que les Anglois s'établirent dans cette partie de la Floride, à laquelle ils ont donné le nom de Caroline. D'Ogeron avoit représenté, dans le même Mémoire, l'importance de se rétablir dans une Contrée dont les François avoient eu la possession, & n'avoit demandé pour cette entreprise, que ce qui reviendroit de la Tortue, lorsque cette Ile seroit à couvert d'insulte. Il avoit donné pour motif que la Floride n'en est qu'à deux cens lieues; que les vents sont toujours bons pour aller & revenir; qu'il seroit facile de se rendre Maître de tout le Commerce des Espagnols, en établissant un Poste qui dominât le Canal de Bahama; que les denrées étant toujours fort cheres à Saint Domingue, la Floride pouvoit fournir toutes celles qui croissent dans tout autre endroit des Indes; que dans les cas de disgrace, on y trouveroit un réfuge sûr & peu éloigné; enfin que cet Etablissement étoit desiré des François de toutes les Antilles, ne fut-ce que pour mettre une digue à la puissance Angloise, qui devenoit excessive dans ces Mers. Rien n'étoit si sage: mais il paroit que la Cour regardoit alors cet Etablissement comme un objet peu digne de l'intéresser, & qui ne devoit occuper que la Compagnie des Indes Occidentales.

Troubles causés par l'interdiction du Commerce avec les Etrangers.

L'interdiction du Commerce avec les Etrangers devint, en 1670, une source de troubles, qui durerent plusieurs années, & qui nuisirent beaucoup aux progrès de la Colonie. Les Trouppes, que la Cour y fit passer, contribuerent moins au rétablissement de l'ordre, que les sages mesures du Gouverneur; & lorsqu'il eut fait rentrer les Habitans dans la soumission, il chercha de nouveaux moïens de les occuper. Le nombre de ceux qui pouvoient porter les armes montoit alors à plus de deux mille. Il les emploïa de divers côtés, à des Expéditions qui n'eurent pas toutes le même succès: mais en 1673, l'Espagne aïant déclaré la guerre à la France en faveur de la Hollande, il forma un grand dessein, dont l'exécution fut son unique objet jusqu'à la fin de sa vie; c'étoit d'enlever, aux Espagnols, tout ce qui leur restoit de l'Ile de Saint Domingue. Son plan fut dressé sur celui que les Anglois avoient suivi pour se rendre Maîtres de la Jamaïque; c'est-à-dire qu'il projetta de se saisir de tous les Ports occupés par des Espagnols, ou du moins de leur en fermer l'entrée. Il commença par envoïer une Colonie vers le Cap de Tiburon, sur la Côte du Sud; ensuite

1672.

1673.

Plan d'enlever San Domingo aux Espagnols.

il en fit partir une autre pour la presqu'Ile de Samana; & ces deux Etablissemens ne laissant plus aux Ennemis d'autre sortie que San Domingo vers la Mer, il rapporta toutes ses vûes à la réduction même de cette Capitale.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1673.

Deux nouveaux Etablissemens François.

La premiere de ces deux nouvelles Colonies n'eut pas le tems de se fortifier dans son poste, & fut bientôt forcée de l'abandonner; mais il n'en conçut que plus d'ardeur pour le succès de la seconde, qu'il jugeoit beaucoup plus importante. Samana est une Peninsule, dans la partie Orientale de Saint Domingue. L'isthme, qui la joint à la grande Terre, n'a pas plus d'un quart de lieue de large; & son terrein, qui est fort marécageux, la rend facile à défendre. On donne à la Peninsule, environ cinq lieues de largeur, sur quinze à seize de longueur; ce qui fait au moins quarante de circuit. Elle court, dans sa longueur, à l'Est-Sud Est, & laisse ouverte, du même côté, une Baie profonde de quatorze lieues, où le mouillage est à quatorze brasses, & si commode, que les Navires y peuvent être amarrés à terre. L'entrée & le dedans sont remplis d'Ilots & de Cayes, qu'il est aisé d'éviter en rangeant la terre du côté de l'Ouest. Le terrein de la presqu'Ile, quoique peu uni, est très fertile, & sa situation fort avantageuse pour le Commerce. Dès l'origine, les Avanturiers avoient pensé à s'établir dans un si bon Poste; mais la trop grande proximité de San Domingo, qui n'en est qu'à vingt lieues, & d'où ils devoient s'attendre à recevoir de continuelles insultes, leur avoit fait préférer l'Ile de la Tortue: cependant, on avoit toujours vû des Boucaniers à Samana, pendant que ce Corps avoit été florissant; & les Flibustiers s'y arrêtoient aussi plus volontiers qu'en aucun autre endroit de la Côte. C'étoient toutes ces raisons qui avoient fait naître au Gouverneur l'idée d'y former une Colonie, à laquelle il avoit donné pour Chef un Avanturier nommé Jamet. La Trouppe n'étant composée que d'Hommes, il avoit jugé qu'il ne falloit pas penser sitôt à faire passer des Femmes, dans un lieu qui n'avoit besoin d'abord que de Soldats: mais le hasard fit mouiller dans la Baie de Samana, un Navire Malouin, chargé de Filles pour la Tortue. Les nouveaux Colons ne manquerent point l'occasion de prendre chacun la leur; & le Marchand, à qui elles furent bien païées, n'eut pas de peine à les leur laisser. Le Gouverneur, charmé au fond de pouvoir enchaîner tous ses Avanturiers, ne leur fit pas un reproche d'avoir pris volontairement des fers, quoiqu'un peu plutôt qu'il ne le desiroit; & la Colonie s'en trouva si bien, que dans la suite elle ne consentit qu'à regret à quitter cet Etablissement, pour passer au Cap François.

Filles achetées par les Habitans de Samana.

1674.

Mais les autres vûes du Gouverneur furent interrompues par l'érection d'une nouvelle Compagnie, qui prit la place de celle des Indes Occidentales, sous le nom de Compagnie des Fermiers du Domaine d'Occident; & sa mort, dont cette résolution fut bien-tôt suivie, acheva de dissiper un projet de conquête, pour lequel il n'attendoit plus que le consentement de la Cour. A la premiere nouvelle du changement des Fermiers Roïaux, il passa en France, dans la seule vûe d'y faire goûter ses desseins. Comme il n'étoit question, pour les assurer, que de se rendre maître de San Domingo, il comptoit de pouvoir prendre cette Capitale avec ses seules forces,

Mort de d'Ogeron & son éloge.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

pourvû qu'il fût secondé d'une Escadre qui bouclât le Port. Suivant un autre Plan, qu'il avoit dressé pour l'administration de la Colonie, il promettoit d'y entretenir trois Garnisons, de païer les appointemens du Gouverneur, & de faire entrer tous les ans, dans les coffres du Roi, 40000 liv. de pur bénéfice, sans que Sa Majesté fit la moindre avance. Mais étant arrivé à Paris avec une lienterie invéterée, dont ses dernieres fatigues avoient augmenté le danger, il y mourut vers la fin de la même année (4); sans s'être trouvé en état de voir le Roi, ni le Ministre. La Compagnie des Indes Occidentales lui étoit redevable de plusieurs grosses sommes, dont on assure qu'il n'est jamais rien revenu à ses Héritiers; & toute la France fut surprise de voir mourir assez pauvre, un Homme à qui les occasions n'avoient pas manqué pour amasser légitimement de grandes richesses. Mais il mourut avec une réputation d'autant plus distinguée, qu'aïant toujours été malheureux dans ses entreprises, il n'y avoit rien eu, dans sa conduite, dont on pût faire honneur à la Fortune.

1675.

Progrès de la Colonie.

Sa Colonie continua de devoir ses accroissemens aux principes qu'il y avoit établis. Trois ans après, sous le Gouvernement de son Neveu (5), qui lui avoit succedé, il s'y trouva sept mille personnes, dont trois mille pouvoient être emploïées aux Expéditions les plus difficiles; & dans le dénombrement de 1680, on en compta sept mille huit cens quarante-huit, dont plus de la moitié étoient capables de porter les armes. Ils étoient entretenus dans une vigilance continuelle, par la crainte des Espagnols, qui ne cessoient pas de les regarder comme des Corsaires; mais on ne leur attribue point, dans cet intervalle, d'autres Exploits que ceux des Flibustiers.

1680.

1684.

Etablissement d'une Justice réguliere.

En 1684, quelques désordres, qui venoient du relâchement de la subordination, firent penser à regler l'administration de la Justice. C'étoient, jusqu'alors, les Officiers de la Milice de chaque quartier, qui l'avoient rendue, dans une espece de Conseil, établi sous l'autorité du Gouverneur; mais comme ils n'avoient aucune connoissance des Loix, on proposa de donner un Conseil supérieur à la Colonie, & des Siéges Roïaux aux quatre principaux Quartiers, qui étoient Leogane & le Petit Goave pour la Côte Occidentale; le Port de Paix & le Cap François, pour la Septentrionale. Dès l'année suivante, cette idée fut remplie, avec quelques changemens: le Conseil supérieur fut établi au Petit Goave (6); & ce Poste, comme celui de Leogane, & les deux autres proposés pour la Côte du Nord, eurent chacun leur Siége Roïal. Celui du petit Goave étendit sa Jurisdiction aux quartiers de Nippes, de Rochellois, de la grande Anse & de l'Ile d'Avache. Celui de Leogane comprit tous les Etablissemens de l'Arcahay & des environs. Celui du Port de Paix commençoit au Môle S. Nicolas, embrassoit la Tortue, & finissoit au Port François. Le reste de la Côte étoit de la dépendance de celui du Cap.

Commerce de la Colonie.

Le Commerce de la Colonie s'étoit borné longtems au Tabac; & la dureté des Fermiers Roïaux avoit failli, plus d'une fois, de causer la ruine des Habitans. On a vû qu'elle les avoit portés à la révolte. Ils ne pouvoient se

(4) Suivant d'autres, au commencement de l'année suivante.
(5) M. de Pouancey.
(6) Voiez, ci-dessous.

perfuader que le Roi fût informé de leur misere. Dans une Assemblée générale, ils offrirent, si sa Majesté leur faisoit la grace de supprimer la Ferme, un quart de tout ce qu'ils enverroient dans le Roïaume, affranchi de toutes sortes de frais, & de celui même du transport; mais sans choix, & surtout à condition que les trois autres quarts, qui demeureroient pour eux, feroient quittes aussi de toutes sortes de droits, & que les Marchands ou les Propriétaires pourroient avec la même liberté les vendre en gros & en détail, au dehors & dans l'intérieur du Roïaume. Ils prétendoient que S. M. tireroit plus, par cette voie, que par les 40 f. par cent qu'elle recevoit du Fermier; sans compter qu'une faveur si bien entendue leur feroit augmenter la culture de l'Indigo & la Fabrique du Coton, d'où l'Etat pouvoit tirer encore de grands profits. On ignore quelle réponse le Ministere fit à ces articles: mais il paroît qu'on n'en obtint rien, & que les années suivantes, la Colonie se vit plusieurs fois à la veille de sa perte, par la langueur du Commerce, ou par le désespoir des Habitans. Enfin la Fabrique de l'Indigo, qui devint considérable, jetta beaucoup d'argent dans le Païs, & mit quantité de Particuliers en état de monter des Sucreries. A l'égard du coton, on y renonça bientôt; & les Cotoniers furent arrachés, par la seule raison qu'un Negre ne pouvoit filer, dans l'espace d'un an, assez de coton pour dédommager son Maître du prix qu'il lui coûtoit & des frais de son entretien: objection difficile à comprendre, car ces Esclaves Afriquains devoient être exercés à ce travail; & dans la plus grande splendeur de la Colonie Espagnole le coton avoit fait une de ses principales richesses, après la destruction même des Indiens; c'est-à-dire, lorsqu'il n'étoit fabriqué que par les Negres. Il est incertain dans quel tems on entreprit de planter les Cacaoyers; mais quoique dans la suite ils aient péri par des causes fort obscures, on prétend que de toutes les Marchandises qu'on a tirées de Saint Domingue, c'est celle qui a le plus contribué à peupler la Colonie. Enfin le Rocou faisoit encore un des plus grands revenus de cette Ile: objet foible, néanmoins, & qui n'auroit point empêché la plûpart des Habitans de chercher une autre retraite, s'ils n'eussent trouvé quelque profit à faire sur les prises des Flibustiers.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1684.

Offres qu'elle fait au Roi.

La Tortue est abandonnée.

D'Ogeron aïant donné ses principaux soins à la grande Ile, son Successeur fut surpris de trouver celle de la Tortue presqu'abandonnée. En vain s'efforça-t'il de la repeupler, & les mêmes efforts ne réussirent pas mieux au Gouverneur qui lui succeda (7). On prétendoit que le terrein avoit perdu sa premiere fertilité; & quoiqu'il y restât quelques Habitans, à qui le pouvoir, ou l'occasion, avoit peut-être manqué pour se transporter dans un autre lieu, il ne s'y forma presque plus de nouvelles Habitations. Aujourd'hui, elle est absolument déserte. Ce fut le Quartier du Port de Paix, qui tira le plus d'avantage de ses débris. Ce Poste, le plus important de la Colonie, demandoit un Fort, que l'abandonnement de la Tortue rendoit encore plus nécessaire, pour la sûreté du Canal qui les sépare. Il fut élevé.

1690. Habitans de S. Christophe transportés à S. Domingue.

Les Anglois s'étant saisis de Saint Christophe en 1690, une partie des Habitans François de cette Ile fut transportée à la Martinique, & les au-

(7) M. de Cussy.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE 1690.

tres furent destinés à Saint Domingue, qui reçut un accroissement considérable de cette révolution. Quantité de ces Fugitifs arriverent au Port de Paix, où l'on s'empressa de leur distribuer des Terres. Il en restoit, à Saint Christophe, environ trois cens, Hommes, Femmes, Galeriens, Negres & Mulâtres, que le Général Anglois remit à la conduite d'un Homme de sa Nation, nommé *Smith*, qui s'étoit fait naturaliser dans la partie Françoise de cette Colonie. Ils partirent sous ses ordres, à la fin de Septembre: mais en approchant de Monte-Cristo, ils furent surpris de lui voir prendre le large, mettre à l'avant du Navire deux Canons chargés à mitrailles, avec des Canoniers prêts à faire feu, & placer sur le Pont tout son Equipage, armé de Pistolets & de Sabres. Lorsqu'ils lui demanderent la cause de cette conduite, il leur reprocha d'avoir pris la résolution de se saisir de son Vaisseau. Ce soupçon n'étoit pas sans vraisemblance; mais sur quelque fondement qu'il l'eut conçu, il continua sa route avec les mêmes précautions, & presque toujours hors de la vûe de terre. En arrivant à l'extrêmité occidentale de l'Ile, il feignit d'avoir manqué le Port de Paix, où il avoit ordre de débarquer sa malheureuse Trouppe; il se plaignit de manquer de vivres; il accusa les vents contraires, qui ne lui permettoient pas d'aller plus loin; enfin il déclara qu'il étoit forcé de mettre tous les François à terre. Aussi-tôt les Hommes furent embarqués dans deux Chaloupes, sous prétexte de leur faire chercher des Habitans de leur Nation pour les secourir: mais il retint leurs hardes, en leur représentant qu'elles ne seroient que les embarrasser. Ensuite, aïant fouillé les Femmes & les Enfans, qu'il laissa presque nus sur le rivage, il mit à la voile & disparut. Quelques François, qui se trouverent heureusement dans ce Canton, ne manquerent point de faire un accueil fort tendre à ces Misérables; & les plus riches Habitans de l'Ile s'empresserent bientôt de les soulager. La plûpart furent conduits au petit Goave, où ils furent reçus comme des Freres. Le Gouverneur, aïant sû que Smith s'étoit retiré à la Jamaïque, & qu'il y avoit eu le front d'assurer qu'il avoit remis ses Passagers à leur destination, envoïa demander Justice de ce Perfide au Général Anglois. D'un autre côté, on vit arriver au Cul-de-sac une grande Barque Angloise, chargée aussi de trois cens François de l'un & de l'autre sexe, qui avoient été conduits de Saint Christophe à l'Ile de Sainte Croix, où l'on avoit refusé de les recevoir. Les Commandans de Saint Domingue, plus humains, les distribuerent dans les meilleures Habitations de leur dépendance, où leur Etablissement devint fort utile. De toutes les Colonies Françoises de l'Amérique, celle de Saint Christophe avoit toujours été la mieux policée: & la dispersion, qui se fit de ses Habitans dans toutes les autres, y porta dit-on, de la politesse, des sentimens & des principes d'honneur & de Religion, qui n'y étoient gueres connus.

Perfidie d'un Anglois.

1691.

En 1691, sous le Gouvernement de M. du Casse, on proposa de réunir tous les quartiers, occupés alors par les François de l'Ile de Saint Domingue, à ceux de l'Ile d'Avache & du Cap François. Cette proposition, qui venoit du Lieutenant-de Roi de l'Ile de Sainte Croix (8), étoit accompa-

(8) M. Donon de Galifet, Gentilhomme de Provence, qui acquit de grandes richesses, & qui fut dans la suite Commandant Général de la Colonie. Il obtint, en 1705,

gnée d'un Mémoire qui représentoit l'état actuel de la Colonie. » Le Cap » François, disoit-on, est situé dans le meilleur air de l'Ile ; le Port en » est bon & merveilleusement bien placé pour les Vaisseaux qui viennent » d'Europe : le terrein est très fertile & bien arrosé ; il peut nourrir six » mille Hommes, & l'on n'y en compte actuellement que mille, entre » lesquels il n'y a pas un Homme de considération. Le Port de Paix est à » huit lieues sous le vent : on y compte au plus quatre-vingts Habitans, » & c'est tout ce qu'il peut recevoir ; la rade n'est pas des meilleures, » l'air y est mauvais & le terrein stérile : on y voit néanmoins quantité de » Fainéans, qui vivent de la Chasse, & logent à la Campagne sous des » Hures. Le nombre des Habitans, dans ce Poste, va jusqu'à cinq cens » personnes. Son Fort est un tuf, approchant du Roc, qui a par le haut » quatre cens cinquante-trois toises de circonférence, & la Mer en envi- » ronne neuf cens. Le reste est un terrein plat, & l'on rencontre l'eau à » deux ou trois piés de profondeur. La partie, qui regarde la Mer, monte » en Amphithéâtre ; celle qui est vers la terre est presque escarpée, de qua- » tante à cinquante piés de hauteur ; mais, de tous les côtés de terre, il » est commandé par des côteaux, depuis cent soixante jusqu'à trois cens » toises d'éloignement. La Tortue, qui est vis-à-vis, n'a plus qu'envi- » ron cent Hommes. C'est un Païs difficile, & qui n'est propre aujour- » d'hui qu'à disperser les forces de la Colonie. Dans le Quartier du cul- » de-sac, on compte cinquante Habitans, & son terrein peut en contenir » cent de plus ; mais l'air y est mauvais, on y manque d'eau, & celle » même des Puits y est saumâtre. Leogane est six lieues au-delà ; c'est une » Plaine, longue d'environ quatre lieues sur une & demie de large, bor- » dée d'un côté par la Mer, & de l'autre par une chaîne de Montagnes. » On y compte deux cens Habitans, qui passent pour les plus aisés de la » Colonie. Le grand Goave est à quatre lieues sous le vent, n'a que trente » Habitans, & n'en peut contenir davantage. Le petit Goave, qui en est » éloigné de deux lieues (9), a soixante Habitans, & c'est trop ; l'air y » est mauvais, les terres y valent encore moins : cependant le Bourg est » bien bâti, & le Port est excellent. Nippes, six lieues plus loin, a le » même nombre d'Habitans. Toute cette partie occidentale contient en- » viron sept cens Hommes, & cent, capables de porter les armes. Ces » Quartiers sont séparés par de fort mauvais chemins. Enfin, l'Ile d'Ava- » che est au Sud, vers la Pointe de l'Est, & le Quartier habité est dans » la grande Terre. C'est un Païs plat, coupé d'un grand nombre de Ri- » vieres, & d'une fertilité merveilleuse. Il pourroit contenir, au large, » jusqu'à dix mille Hommes ; mais il ne s'y en trouve pas aujourd'hui plus » de cent, dont quatre-vingt portent les armes.

Etat de la Colonie Françoise en 1672.

Le motif, qui faisoit souhaiter à M. de Galifet que toute la Colonie fût réduite aux deux Quartiers de l'Ile Avache & du Cap François, c'est qu'ou- tre la bonté de leurs Ports, ils sont les seuls capables de contenir un assez grand nombre d'Habitans pour faire une grande résistance, & que par la

l'érection de sa principale Habitation de S. Domingue en Comté, & mourut à Paris, en 1716.

(9) On n'y compte ordinairement qu'une lieue.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE. 1701.

même raison, il n'étoit pas à craindre que les Ennemis de la France s'établissent puissamment dans ceux qui seroient abandonnés. Mais il paroît que M. du Casse fut d'un autre avis, & que son autorité l'emporta. On continua les Etablissemens dans tous les Postes, jusqu'en 1701, où l'avenement du Duc d'Anjou à la Couronne d'Espagne, rendit les François tranquilles du côté des Espagnols. La guerre, que les deux Nations eurent ensuite à soutenir contre les Alliés de la Maison d'Autriche, fut poussée avec une grande variété d'évenemens, qui n'empêcherent point qu'en 1704 il ne se fit quelque changement dans le Gouvernement spirituel de la Colonie. On a représenté l'état de la Religion sous les Boucaniers. Lorsqu'ils eurent commencé à sortir de leur barbarie, une Paroisse, à mesure qu'elle se formoit, étoit desservie par le premier Prêtre qui venoit s'offrir : ensuite la plûpart de celles du Nord étoient passées entre les mains des Peres Capucins. Mais l'air du Païs se trouvant si contraire à l'habillement & au genre de vie des Religieux de cet Ordre, qu'ils y mouroient presque tous, ils demanderent la liberté de se retirer. Les Jésuites furent chargés des Cures qu'ils abandonnoient ; & les Dominiquains eurent les Paroisses des Côtes du Sud & de l'Ouest (10).

1704. Gouvernement spirituel de la Colonie.

1714.

Enfin la tranquillité générale, qui fut rétablie en 1714 par le Traité d'Utrecht, mit la Colonie Françoise de Saint Domingue en état de se peupler & de s'établir solidement. Ce fut alors que les Flibustiers, se voïant réduits à l'oisiveté, prirent, en grand nombre, le parti de se disperser dans les Habitations, & devinrent plus utiles à la Colonie par leur travail, qu'ils ne l'avoient été par cette longue suite d'Expéditions qui feront l'étonnement de la Postérité. Le Gouvernement de la Tortue & Côte de Saint Domingue fut érigé en Gouvernement général, sous le titre de Gouverneur général des Iles sous le vent, avec trois Gouverneurs particuliers sous ses ordres ; celui de Saint Louis, pour la Côte du Sud ; celui de Leogane, pour tous les Quartiers de l'Ouest ; & celui de Sainte Croix pour toute la partie du Nord.

Mais on jugera mieux de l'état actuel de l'Ile par la Description des deux Colonies, c'est-à-dire l'Espagnole & la Françoise ; comparaison curieuse, pour ceux qui voudront se rappeller l'article du Tome XII de ce Recueil. Ce qu'on va dire de l'Espagnole est tiré du Journal de M. Buret ; & tout ce qui regarde celle de France, des Relations du P. Labat & du P. de Charlevoix.

(10) Ils n'avoient, auparavant, que les Paroisses de l'Estetre, de la petite Riviere & du cul-de-sac, avec des prétentions, dit le P. Labat, sur toutes celles qu'on pourroit établir dans tout ce Quartier jusqu'à la Riviere de l'Artibonite. Il ajoute que » les » Pensions des Curés sont païées par les Peu» ples, sur le pié de trois cens écus pour » chaque Curé ; que lorsqu'il a un second » on lui donne deux cens écus de plus ; & » que le Casuel est plus considérable à S. » Domingue qu'aux Iles du vent : mais que » les Curés n'en ont pas plus de reste au » bout de l'année, parceque toutes les den» rées, excepté la viande, sont beaucoup » plus cheres ici, & que pour peu qu'ils » soient malades, les Chirurgiens leur en» levent plus, en une semaine, qu'ils ne peu» vent recueillir dans un mois. A l'égard » des Capucins, il prétend qu'on n'a jamais » sû au vrai la raison qui les avoit obligés » de se retirer, & que suivant quelques-uns, » les Commandans n'étant pas contens d'eux, » on leur avoit insinué qu'il étoit à propos » qu'ils demandassent leur retraite. *Ubi sup.* » T. 7. pp. 214. & 215.

Les

Voïage de M. Butet & Description de la Colonie Espagnole.

Les affaires de M. Butet l'appellant à San Domingo, au mois de Mars 1716, il prit sa route par Sant'Iago. Dans une marche de trente-neuf heures, il croit n'avoir fait, dit-il, que trente-quatre lieues communes de France, à l'Est-quart-Nord-Est, cinq degrés vers l'Est. Sant'Iago n'est plus qu'un Bourg ouvert, sans fortifications, sans retranchemens, composé de trois cens cinquante Chaumieres, & d'une trentaine de petites Maisons de brique, avec cinq Eglises assez mal bâties. Il est situé sur une hauteur fort escarpée, au pié de laquelle passe la Riviere *Yaqué*, qui l'environne du côté du Sud & de l'Ouest; à l'Est & au Nord, c'est une grande Plaine, bordée de Bois assez hauts. Les Montagnes de Monte-Cristo sont à deux lieues au Nord; Puerto di Plata, à sept lieues au Nord-Nord-Est; les Montagnes de la Porte, à cinq lieues, & *le Begue* à sept, Est Sud-Est.

L'air de Sant'-Iago passe pour excellent, & pour le meilleur de l'Ile entiere; ce qu'on attribue particulierement au vent d'Est, qui ne cesse presque point d'y regner. Jamais on n'y a vû de maladie épidémique; & quantité de Malades y viennent de toutes les parties de la Colonie Espagnole, pour le rétablissement de leur santé. On y trouve aussi quantité de François, exclus de leurs Habitations par diverses avantures, auxquels la pureté de l'air a fait choisir cette retraite. Cependant la Ville & les Terres de la dépendance ne contiennent qu'environ trois cens soixante Hommes capables de porter les armes, la plûpart Mulâtres, ou Negres libres, ou Metifs. Le Commandant a le titre d'Alcalde Major, & tient sa nomination de la Cour d'Espagne. On seme du blé dans le Canton de Sant'Iago, & l'on y recueille tous les ans pour cent mille écus de Tabac, qui se transporte à San Domingo. Les Habitans nourrissent aussi quantité de Bestiaux, dont ils font un bon Commerce avec le Cap François, outre celui des cuirs & des viandes salées. Le Païs étant fort propre d'ailleurs à la culture de l'Indigo, du Cacao, du Coton, du Rocou & du Sucre, ce seroit un autre fond de richesses, s'il étoit mieux peuplé. M. Butet ajoute que le Fleuve Yaqué roule dans son sable quantité de grains d'un or très pur, & que peu d'années avant son Voïage, on en avoit trouvé un du poids de neuf onces, qui fut vendu cent quarante piastres à un Capitaine Anglois. Leur grosseur ordinaire est celle d'une tête d'épingle applatie, ou d'une lentille fort mince. Ceux, qui font leur occupation de cette recherche, en recueillent chaque jour pour la valeur de plus d'une piastre; mais la paresse, & l'incommodité d'avoir sans cesse le pié dans l'eau, font négliger un si grand avantage aux Habitans. On fit voir, à M. Butet, un Plat d'argent très fin, composé de deux lingots, qui venoient d'une Mine des Montagnes de Puerto di Plata. Tout ce Païs, dit-il, est rempli de Mines très abondantes, d'or, d'argent & de cuivre. Il apprit d'un Habitant François de Sant'Iago, nommé Jean de Bourges, que sur les bords d'un petit Ruisseau, connu sous le nom de *Rio Verde*, on avoit découvert une Mine d'or, dont le principal rameau, auquel ce François avoit travaillé, n'avoit pas moins de trois pouces de circonférence, d'un or très pur, massif, & sans mélange d'aucune autre matiere; que Rio verde traîne une quantité surprenante de grains d'or, mêlés dans son sable; que Dom Francisco de Luna, Alcalde du Begue, aïant sû qu'on avoit ouvert plusieurs Mines le long du même

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Ruisseau, voulut s'en saisir au nom du Roi; & que les Propriétaires s'y étant opposés, il en informa la Cour d'Espagne, qui donna ordre au Président de San-Domingo, de faire combler toutes les Mines de l'Ile.

Sur la route de Sant'Iago au Begue, on voit, à deux lieues au Nord-Est de ce Village, les débris de l'ancienne Ville de la Vega, entre lesquels le Couvent des Peres de Saint François subsiste encore presque entier, avec deux Fontaines, & quelques restes de fortifications. Cette Ville, où l'on comptoit jusqu'à quatorze mille Hommes portant les armes, aïant été renversée par un tremblement de terre, quelques-uns de ses Habitans ont formé, à deux lieues de leurs anciens murs, un petit Bourg que les François nomment *le Begue*, de l'ancien nom *Vega*, qui se prononce Bega. Il est situé à la chûte des Montagnes de la Porte, sur la rive droite de la petite Riviere de Camon. Quoiqu'il ne contienne pas plus de neuf Chaumieres, sa dépendance est considérable, & les Espagnols y entretiennent deux Compagnies de Milice, composées de deux cens dix hommes, avec leurs Officiers, & gouvernées par deux Alcaldes. On y compte aussi plus de cinquante François réfugiés.

Le *Cotuy*, est un Village à l'Est du Begue, sur les premieres hauteurs des Montagnes de la Porte, qui ont, en cet endroit, douze lieues de profondeur, & deux lieues au-delà du Fleuve *Yuna*, qui, sortant des mêmes Montagnes, coule au Nord-Est, reçoit un très grand nombre de Ruisseaux & de petites Rivieres, & va se rendre à la Mer dans la Baie de Samana. Le Cotuy, qui ne consiste qu'en cinquante Cabanes fort pauvres, ne laisse pas d'étendre sa Jurisdiction l'espace de vingt-cinq lieues, en remontant à l'Est le long des Montagnes. Deux Alcaldes y commandent, avec deux Capitaines de Trouppes du Païs, dont les Compagnies forment au plus cent soixante Hommes. Ce territoire n'a de remarquable qu'une Mine de cuivre, à deux lieues du Village, au Sud-Est, & dans les Montagnes. Mais le principal Commerce du Païs consiste dans les viandes salées, le Suif & les Cuirs que les Habitans portent à San Domingo. Ils prennent aussi, dans les Montagnes, quantité de Chevaux sauvages, qu'ils vont vendre aux Habitations Françoises. Du haut des Montagnes de la Porte, dont l'extrêmité, qu'on nomme le *Bonnet à l'Evêque*, s'avance au Sud-Est jusqu'à la vûe du Cap François, & qui, remontant à l'Est-quart-Sud-Est, vont aboutir à sept lieues du Cap Raphael, on découvre cette grande & fertile Plaine, dont on a parlé, au tems de la Découverte, sous le nom de *Vega de Real*. Du milieu de la longueur des Montagnes, on a trois heures de marche pour descendre dans la Plaine de San Domingo; & remontant à l'Est le long des Montagnes, on rencontre, à trois lieues du même endroit, le Bourg de Monte-Plata, où l'on compte environ trente familles Espagnoles. C'est fort près de ce Bourg qu'on trouve le Village de Boya, retraite du Cacique Henri, dont on a rapporté les curieuses avantures (11). Mais le reste des anciens Insulaires, qui s'y étoient retirés avec lui, ne montoit point, en 1716, à plus de quatre-vingt-dix personnes, dont les deux tiers étoient des Femmes. Les Espagnols ont, dans ce Canton, une Compagnie de Milice.

(11) Au Tom. XIII de ce Recueil.

La plus grande Plaine de l'Ile, après la Vega de Real, est celle de San Domingo; mais on en vante beaucoup moins la bonté. Des Montagnes de la Porte, qu'elle a vers le Nord, jusqu'à la Mer, qu'elle regarde au Sud, sa largeur est depuis huit jusqu'à douze lieues. On lui en donne trente de longueur, depuis d'autres Montagnes, qui sont à l'Ouest de la Ville, jusqu'à la Côte orientale de l'Ile. M. Butet ne compte que trente-huit lieues de Sant'Iago à San Domingo, & croit ces deux Villes presque Nord-Ouest & Sud-Est, tirant un peu plus vers l'Ouest.

On a donné, dans un autre article, la description de cette Capitale; mais quelles que fussent autrefois ses fortifications, elle n'est défendue aujourd'hui que par un simple mur, sans fossé, & sans aucun ouvrage extérieur. Ce mur n'a même, en quelques endroits, que dix piés de haut, sur trois d'épaisseur, & n'est soutenu en dedans, d'aucune apparence de rempart. De l'autre côté de la Ville, on trouve une Prairie, large de quatre cens pas, d'où l'on entre dans un Bois, profond d'un mille, au-delà duquel on a construit, sur le bord de la Mer, un petit Fort, nommé Saint Jérôme, qui défend le seul endroit de la Côte où l'on puisse débarquer. Il est quarré. Chaque face a cent quarante piés de long, avec des flancs de cinq à six piés de large, un angle rentrant au milieu de chaque Courtine, & un Fossé de douze piés de profondeur sur vingt-quatre de largeur. Il est revêtu d'une bonne muraille, mais sans chemin couvert & sans palissades. Quatre guérites occupent les pointes de quatre especes de Bastion. On entre dans le Fort par deux Ponts-levis, l'un du côté de la Mer, l'autre à l'opposite; & les Portes ne peuvent recevoir que deux Hommes de front: il a, pour Artillerie, trente Pieces de Canon de huit livres de balle; & la Garnison ordinaire est de vingt-cinq Hommes, quoiqu'il puisse en loger cent. Le mouillage est bon pour toutes sortes de Vaisseaux, à la portée du Canon; & la descente est fort aisée, dans une petite anse de sable. Tout le Païs qui est au-delà, jusqu'à la Riviere de Haina, est couvert de Bois fort épais, au travers desquels on a tiré un chemin, qui conduit vers Azua, & dont la premiere demie lieue est coupée de distance en distance, par trois retranchemens de Maçonnerie en fer à cheval, avec des embrasures & des terrasses, pour y placer du Canon. La longueur de la Prairie, qui borde San Domingo à l'Ouest, est de cinq cens toises, Nord & Sud, & se termine au Nord à quelques hauteurs couvertes de Bois, précédées d'un Bourg qui se nomme les *Illegnas*. Mais si la Ville peut être aisément insultée du côté des Terres, elle paroît imprenable du côté de la Mer & de celui du Fleuve, où une bonne muraille, à hauteur d'Homme, flanquée de Tours bâties sur des Rochers escarpées, où la Mer brise continuellement, & cent soixante pieces de Canon en batterie, la défendent également de la fureur des eaux & de toutes sortes d'attaques. La Citadelle, que les Espagnols nomment *la Force*, est située, comme elle l'étoit anciennement, sur une langue de terre, formée dans la Mer par l'embouchure du Fleuve; & sa principale défense consiste dans plusieurs batteries couvertes, qui donnent & sur la Mer & sur le Fleuve: elles sont placées d'ailleurs sur des rochers escarpés, de dix-huit piés de haut, où les Chaloupes ne peuvent aborder,

parceque les vagues y sont toujours très fortes. Du côté de la Ville, elle n'a qu'une simple muraille, haute de quinze piés, épaisse de deux, sans flancs, ni bastions, ni remparts, ni fossés, ni la moindre piece d'Artillerie. On y entre par une grande Porte, qui a son Corps-de-garde; & du milieu de la Place d'armes s'éleve une grande Tour, qui sert de logement au Gouverneur. Au vent de la Ville, on entretient, sur une Pointe avancée, un Corps-de-Garde de six Hommes, pour observer les Bâtimens qui s'approchent; précaution, qui n'empêche point que le Corps-de-garde même ne puisse être enlevé facilement.

Le Gouvernement de la Ville de San Domingo est entre les mains d'une Audience Roïale, composée du Président qui est tout-à-la fois Capitaine Général, de quatre Auditeurs ou Conseillers, d'un Fiscal, ou Procureur Général, d'un Rapporteur & de deux Secretaires des Iles de Cuba & de Portoric; & toute la Côte du Continent, depuis l'Ile de la Trinité jusqu'à la Riviere de la Hacha, en dépend pour le Civil, mais en qualité de Capitaine Général: l'autorité du Président est bornée à l'Ile de Saint Domingue. Chaque année, le Peuple de San Domingo élit deux Alcaldes, qui sont les Juges ordinaires des affaires civiles, & qui l'année d'après, deviennent Alcaldes de *la Hermandad*, Jurisdiction qui connoît des affaires criminelles, & qu'on peut comparer aux Maréchaussées de France. La Magistrature municipale est composée de quatre Régidors, qui doivent avoir passé par les Charges d'Alcaldes, d'un Lieutenant de Police, de l'Alferez roïal, qui porte l'Etendard de la Couronne, en paix comme en guerre, & des deux Alcaldes ordinaires. Tous ces Officiers ont droit de suffrage, dans les Elections annuelles. La Contadorie est une autre Cour, qui a le Président pour Chef, & dont l'office est de régler les affaires du Roi dans tout ce qui concerne la perception des droits Roïaux, le paiement des Trouppes, & les autres dépenses du Gouvernement. Cette Chambre n'a que deux Officiers, le Trésorier & le Contador, avec un Secretaire: le Président, le Trésorier & le Contador ont chacun leur clé du Trésor.

A l'égard du Militaire, le Capitaine Général a sous lui un Gouverneur d'armes, un Major, huit Aide-Majors, quatre Compagnies de Trouppes reglées, chacune de cinquante Hommes, entretenues & païées par la Cour, & une Compagnie d'Artillerie de quarante Canoniers. Chaque Compagnie de Soldats a son Capitaine en pié, avec un Capitaine réformé, sans solde, qui porte le fusil comme un simple Factionnaire, & son Lieutenant. La Compagnie d'Artillerie n'a pas d'autre Officier qu'un seul Capitaine. La Citadelle a son Commandant particulier, païé par le Roi, mais sans Garnison. Tous les autres Officiers ne reçoivent aucune solde du Roi. Du nombre des deux cens Soldats, entretenus dans la Ville, on détache treize Hommes, commandés par un Lieutenant, qui font toute la Garnison de Sant'-Iago, & qui ne sont jamais relevés. Un autre Détachement de vingt-cinq Hommes, commandé par un Lieutenant & un Aide-Major, fait celle du Fort Saint Jerôme. Le Corps de la Milice Bourgeoise est composé de six Compagnies, de Mulâtres ou d'Indiens, avec un très petit nombre de Blancs, qui font ensemble sept cens vingt-cinq Hommes; celle des Negres libres, à laquelle on joint beaucoup d'Esclaves, est de cent soixante. Le Bourg des

Illegnas, qui est comme un Fauxbourg de la Capitale, a deux Compagnies de Milice Bourgeoise, qui font deux cens quarante Hommes, presque tous Blancs. Le Village de San Lorenzo, peuplé de Negres libres François, c'est-à-dire des Esclaves transfuges de la Colonie Françoise, & situé sur les bords de l'Ozama, une petite lieue au-dessus de San Domingo, entretient une Compagnie de cent quarante Hommes, commandé par un Alfiere des Trouppes reglées. Toutes ces Trouppes font quinze cens Hommes d'armes, dans la Capitale & les environs.

Le Clergé de cette Ville est composé d'un Archevêque, Primat de toutes les Indes Espagnoles, de qui relevent immédiatement les Evêques de la dépendance de l'Audience Roïale; d'un Archidiacre, de quatorze Chanoines, & d'un très grand nombre d'autres Prêtres, qui desservent l'Eglise Métropolitaine & les Paroisses. Les Dominiquains, les Franciscains, les PP. de la Merci & les Jésuites ont de fort belles Maisons & de magnifiques Eglises. On ne vante pas moins les édifices des deux Monasteres de Filles, les seuls de la Ville; mais leurs revenus ne répondent point à cet éclat. San Domingo est rempli d'ailleurs de Chapelles particulieres. Il y a deux Hôpitaux, gouvernés par l'Archevêque & par les Magistrats, qui en nomment les Administrateurs. L'Eglise Métropolitaine est d'une Architecture superbe, & relevée encore par la richesse de ses ornemens. La Ville n'a qu'une Paroisse, & l'on n'en compte que dix dans tout le reste de la Colonie: Alta gratia, Sant'Iago, le Begue, Cotuy, Zirbo, Monte-Plata, dont le Curé dessert aussi les Villages Indiens de Boya & de Bayaguana; Gohava, Baurea & Azua, dont le Curé va quelquefois exercer ses fonctions dans les quartiers de la Maguana & de Neyva, qui sont sans Prêtres & sans Eglises.

Ce qu'on appelle aujourd'hui Alta gratia, ou le Village de Higuey, est apparemment ce qu'on nommoit autrefois Salvaleon Higuey. Ce Village est composé de soixante Maisons, & situé à la tête de l'Ile, entre le Cap de l'Engaño & la pointe de l'Espada, à quatre lieues de la Mer. C'est un célebre Pélerinage, où les Espagnols vont de tous les quartiers de leur Colonie. On y voit un assez beau Couvent. La Place est commandée par un Alcalde Major, & par le Capitaine d'une Compagnie de quatre-vingts Hommes. Toute l'étendue de ce district est de vingt-trois lieues de long, sur six de large. Zeïbo, ou Seïbo, Bourg plus considérable par le nombre de ses Maisons, qui monte à cent quatre-vingt, l'est moins par son district, qui n'a que seize lieues de long sur huit de large. Il est situé à vingt-cinq lieues Est-Nord-Est de San Domingo. Deux Alcaldes y commandent, avec deux Capitaines dont les Compagnies font deux cens trente Hommes. Son territoire est borné au Nord par celui de Bayaguana, éloigné de dix-huit au Nord-Est de San Domingo. Bayaguana est un Village de cinquante Maisons, situé au pié des Montagnes de la Porte, & commandé par un Alcalde, avec le Capitaine d'une Compagnie de soixante Hommes. A douze lieues de San Domingo, vers l'Ouest, on entre dans un Canton nommé *Bany*, qui s'étend d'environ dix lieues le long de la Mer jusqu'aux Salines, & vers la Baie d'Ocoa. Sa largeur n'est que de deux ou trois lieues, entre la Mer au Sud, & des Montagnes inaccessibles au Nord. Il n'a, ni Bourgs, ni Villages, & n'en est pas moins gardé par une Compagnie de

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

cent quarante Hommes, qui relevent immédiatement de la Capitale. Le Bourg de Gohava, situé au milieu de l'Ile, est composé de cent-vingt Maisons, & gouverné par deux Alcaldes, avec deux Capitaines, dont les Compagnies sont chacune de cent vingt-cinq Hommes. C'est le quartier le plus étendu de l'Ile : sa longueur est au moins de trente-cinq lieues, sur seize à dix huit de large. Il a, au Nord, les Montagnes du Port de Paix, & celles de la Porte, qui n'en sont qu'à six lieues; au Nord-Ouest, le Cap François, qui en est à seize lieues; au Sud-Est, San Domingo, à cinquante cinq lieues; à l'Ouest, l'Artibonite; au Sud, le Quartier de Mirbalais & les dépendances d'Azua; à l'Est, le Begue, & les doubles Montagnes qui sont au Nord-Ouest de la Capitale. Sa Jurisdiction renferme le petit Village de Banica, qui n'en est qu'à sept lieues, sur le chemin d'Azua. Ce Village & ses environs sont gardés par un Détachement de quarante Hommes.

Dans le chemin qui conduit du Fort Saint Jerôme à Azua, on a tiré trois retranchemens, dans l'espace d'une demie lieue depuis ce Fort. A cent pas du plus éloigné, un autre chemin, qui vient de Sant'Iago, de Cotuy, & du Begue, coupe le premier; & c'est dans ce lieu que les Espagnols défirent, en 1652, les Anglois commandés par Venables, qui avoient entrepris de se rendre Maîtres de San Domingo (12). Trois lieues & demie plus loin, on trouve l'embouchure de la Riviere d'Haina, où les plus grands Vaisseaux peuvent mouiller sans péril, après la saison des Ouragans. En suivant le même chemin, qui continue de regner le long de la Côte, on fait six lieues pour arriver à la Riviere de Nizao, dont la largeur est d'un quart de lieue au-dessus de son embouchure, & qui se décharge dans la Mer par cinq Canaux. Sept lieues plus loin, on rencontre la Riviere d'Ocon, d'où l'on en compte neuf à la Bourgade d'Azua, située à une lieue & demie de la Mer, & composée de trois cens mauvaises Cabanes, bâties de bois & couvertes de feuilles de Lataniers. Deux Alcaldes, choisis annuellement par le Peuple, y rendent la Justice; & la défense de ce Bourg consiste en trois Compagnies, chacune de cent quarante Hommes, commandée par un Mestre-de-Camp de Milice & son Lieutenant. Le Port d'Azua est à une lieue & demie au Sud de la Bourgade. Sa situation, qui l'expose aux vents du Sud, le rend dangereux pendant la durée des Ouragans.

Tel étoit l'état de la Colonie Espagnole, au commencement de l'année 1717; & l'on n'en connoît point de Description plus récente. On y comptoit alors dix-huit mille quatre cens dix ames, & dans ce nombre trente-sept Compagnies, qui faisoient trois mille sept cens cinq Hommes portant les armes, avec environ quatre cens François, ou répandus dans les Habitations, ou gens de Mer, qui servoient le long des Côtes sur les Bâtimens Espagnols. Si l'on en excepte la Capitale, où plusieurs Maisons se ressentent encore de son ancienne splendeur, toutes les autres Places n'offrent que des Chaumieres, où l'on est à peine à couvert; & dans la Capitale même, lorsque les anciennes Maisons tombent de vieillesse, ou par

(12) Cette victoire se célebre tous les ans avec beaucoup de pompe.

accident, il ne se fait plus d'autres Edifices. L'ameublement répond à la grossiereté du logement. Aussi nous assure-t'on que la plûpart de ces lieux n'ont plus de Manufactures, ni de Commerce. Les Habitans ne se nourrissent que de leurs nombreux Troupeaux; & c'est d'eux aussi que la Colonie Françoise tire toute sa viande. Elle leur fournit en échange, dequoi satisfaire aux autres besoins de la vie; car ils ne reçoivent presque plus rien d'Espagne, & la paresse leur ôte les ressources de l'industrie & du travail. Ceux, qui nous en font cette peinture, rendent justice d'ailleurs à leur sobrieté. » Ce sont, disent-ils, les Hommes du monde qui vivent à moins » de frais. Leurs Hattes les nourrissent, & le Chocolat supplée ce qui man» que à cette nourriture champêtre. Ils ne s'occupent à rien pendant tout » le jour, & n'imposent pas même alors de travail pénible à leurs Escla» ves. Leur tems se passe à jouer, ou à se faire bercer dans leurs Hamacs. » Lorsqu'ils sont las de jouer, ou qu'ils cessent de dormir, ils chantent; » ils ne sortent de leurs lits que quand la faim les presse. Pour aller pren» dre de l'eau à la Riviere, ou aux Fontaines, ils montent à cheval, n'eus» sent-ils à faire que vingt pas: il y a toujours un cheval bridé pour cet » usage. La plûpart méprisent l'or, sur lequel ils marchent, & se moc» quent des François, qu'ils voient prendre beaucoup de peine, pour » amasser des richesses, dont ils n'auront pas le tems de jouir en repos. » Cette vie tranquille & frugale les fait parvenir à une extrême vieillesse. » Au reste, le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas plus, que celui » de se procurer les commodités de la vie. Ils ne savent rien. A peine » connoissent-ils le nom de l'Espagne, avec laquelle ils n'ont presque plus » de commerce. D'ailleurs, comme ils ont extrêmement mêlé leur sang, » d'abord avec les Insulaires, ensuite avec les Negres, ils sont aujourd'hui » de toutes les couleurs, à proportion qu'ils tiennent de l'Européen, de » l'Afriquain ou de l'Amériquain. Leur caractere participe aussi des trois; » c'est-à-dire qu'ils en ont contracté tous les vices.

On leur attribue néanmoins quelques vertus, surtout un profond respect pour la Religion, qu'ils savent allier avec un libertinage excessif, & cette espece de charité qui intéresse le cœur aux besoins d'autrui. Il se trouve, sur les frontieres de la Colonie Françoise, quantité de Fainéans, qui courent le Païs pour vivre d'aumônes: malgré l'animosité mutuelle des deux Nations, ils sont bien traités dans les Terres Espagnoles, & l'on s'y retrancheroit plutôt le nécessaire, que d'y laisser rien manquer à ceux qui demandent quelque secours. Enfin, si la paresse n'avoit pas plus de part que la Philosophie à la vie simple & frugale qu'on y mene, on devroit de l'admiration à des Hommes qui foulent aux piés les richesses de leur Païs, & se privent de mille biens qu'ils pourroient se procurer par un travail médiocre. On assure même que ce n'est pas seulement chez eux, qu'ils gardent cette modération: » Ils vont souvent dans les Quartiers François, avec de » grands trains de Chevaux, & rarement on les voit entrer dans les Hô» telleries. Ils campent le long des chemins; ils laissent paître leurs Che» vaux dans les champs, & se mettent à couvert sous des Barraques, qu'ils » dressent à la hâte. Ils font leurs repas d'un morceau de viande bouca» née, qu'ils portent avec eux, de Bananes, qui se trouvent partout, &

» de Chocolat. S'ils sont invités par quelques François, ils font honneur à sa table ; mais ils boivent peu.

Ajoutons à cette Description de la Colonie Espagnole, qu'entre les Esclaves fugitifs, qui y sont passés des Quartiers François, il y en a beaucoup, qui, fuïant aussi le joug de l'Espagne, se sont cantonnés dans les Montagnes, où ils vivent dans une égale indépendance des deux Nations, dont l'intérêt commun seroit de ne pas les y laisser trop multiplier.

Description de la Colonie Françoise.

L'Historien de Saint Domingue donne, en 1726, à la Colonie Françoise, trente mille personnes libres, & cent mille Esclaves noirs ou Mulâtres. Entre les premiers, dit-il, on pouvoit compter dix mille Hommes en état de porter les armes ; & dans le besoin, il étoit aisé d'armer vingt mille Negres, sans que les Manufactures eussent beaucoup à souffrir. On ne peut douter que dans l'espace de trente ans, ce nombre ne soit considérablement augmenté.

On commence la Description des divers quartiers de la Colonie, par celui dont le Commerce a toujours été le plus florissant, & qui doit cet avantage à sa situation. C'est le quartier du Cap François, situé dans une grande & fertile Plaine, à l'extrêmité occidentale de la Vega Réal, dont plus des trois quarts demeurent aujourd'hui incultes entre les mains des Espagnols. On ne s'accorde pas sur l'étendue de la Plaine du Cap. Les uns la restraignent à cinq Paroisses, qui sont les plus proches de la Ville, & qui se nomment *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *petite Anse*, *l'Acul* & le *Morne rouge*. D'autres lui donnent pour bornes à l'Est, la Riviere *du Massacre*, & à l'Ouest la Riviere *Salée*, qui est un peu au-dessus du Port *Margot*. Dans cette derniere supposition, que le même Historien juge la mieux fondée, sa longueur est d'environ vingt lieues, & sa largeur de quatre. Elle n'a que la Mer pour limite au Nord. Au Sud, elle est resserrée par une chaîne de Montagnes, qui n'a, nulle part, moins de quatre lieues de profondeur, & qui dans quelques endroits en a jusqu'à huit. Ces Montagnes renferment les plus belles Vallées du Monde, coupées d'une multitude infinie de Ruisseaux, qui les rendent également agréables & fertiles. Les Montagnes mêmes n'ont rien d'affreux : la plûpart ne sont pas d'une hauteur extraordinaire ; plusieurs sont fort habitables, & peuvent être cultivées jusqu'à la cime.

La Ville du Cap François (13) est presqu'au milieu de la Côte, qui borde cette Plaine ; & depuis longtems c'est le plus fréquenté de tous les Ports de l'Ile : sa situation le rend non-seulement très sûr, mais fort commode pour les Navires qui viennent de France. Il est ouvert au seul vent du Nord-Est, dont il ne peut même recevoir aucun dommage, parceque l'entrée est toute semée de Récifs qui rompent l'impétuosité des vagues, & qui demandent toutes les précautions des Pilotes. Neuf ou dix lieues à l'Est, on trouve le Port de Bayaha, le plus grand de toute l'Ile. Son circuit est de huit lieues ; & son entrée, qui n'a de largeur que la portée d'un Pistolet, offre en face une petite Ile, sous laquelle les Navires peuvent mouiller. On travailloit en 1728 à fortifier ce Port, & l'on avoit entrepris d'y bâtir une Ville. Le Port Margot, célebre du tems des

(13) Le Plan qu'on en donne est de l'année 1728.

Flibustiers,

Flibustiers, n'est qu'une simple Rade, où l'on mouille depuis douze jusqu'à quatorze brasses, entre la grande Terre & un Ilot d'une lieue de circuit: il est accompagné d'une petite Bourgade. Entre le Cap & le Port Margot, à une lieue du premier, on rencontre le Port François, qui y est fort profond, mais peu fréquenté, parcequ'il est au pié d'une très haute Montagne, & que les Terres en sont stériles. Cette Montagne s'étend l'espace de quatre lieues sur la Côte, & se termine à l'Ouest par un Port très vaste & très profond, que les Espagnols ont nommé *Ancon de Lerisa* (14), & les François, par corruption, le Can de Louise; mais on l'appelle plus ordinairement le Port de l'Acul, du nom d'une Paroisse qui n'en est pas éloignée. L'entrée en est bordée de Récifs, & l'on y mouille par trois brasses & demie. Du Port Margot, qui est à deux lieues de celui de l'Acul, on en compte cinq à la Tortue, vis-à-vis de laquelle est le Port de Paix. En continuant de suivre la Côte, on entre d'abord dans le Port des Moustiques, qui est fort resserré par ses deux Pointes; mais douze Navires y peuvent aisément mouiller par dix ou douze brasses. Une lieue plus loin est le *Port à l'Ecu*, de grandeur & de profondeur peu différentes. Delà, on a six ou sept lieues jusqu'au Môle Saint Nicolas, à côté duquel est un Havre de même nom, sûr partout, à douze brasses, & pour toutes sortes de Navires. Entre le Cap François & Bayaha, on rencontre dans le quartier de Limonade, à deux lieues du Cap, la Baie de Caracol, qui est le Puerto Réal, où Christophe Colomb avoit placé sa premiere Colonie. A trois lieues de Bayaha, vers l'Est, on trouve la Baie de Mancenille, où l'on peut mouiller à quatre ou cinq brasses. Trois lieues plus loin, on trouve la Grange, & trois lieues après la Grange, *Monte-Cristo*, au détour duquel s'offre une Rade, où l'on a depuis sept jusqu'à trente brasses. L'ancienne Isabelle, que les François de Saint Domingue nomment vulgairement *Isabelique*, étoit à douze lieues au vent de Monte-Cristo. Puerto di Plata, ou *Porto Plate* dans le langage des François, est à neuf ou dix lieues d'Isabelique; & treize ou quatorze lieues plus loin, on voit une Pointe, qui avance beaucoup en Mer (15). Elle fait le commencement d'une grande Baie, connue sous le nom de Cosbec, où l'on mouille par douze brasses, & dont le milieu offre un Port, formé par une petite Ile, d'où l'on compte dix lieues à Samana.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

Observations du P. Labat.

Après cette description générale, il y a beaucoup de lumieres à tirer du Voïage que le P. Labat fit d'une Habitation à l'autre. Il débarqua au Cap François. La partie de l'Ile, qui forme la Colonie Françoise, commence, dit-il, à la grande Plaine de Bayaha, à l'Est du Cap, où il trouva de très beaux Etablissemens. De cette Plaine, en côtoïant la bande du Nord vers l'Ouest, & retournant à l'Est par la bande du Sud jusqu'au Cap Mongon, qui est presque à distance égale de la Pointe de l'Est & de celle de l'Ouest, on parcourt toute la Colonie. Le Cap le plus à l'Ouest est celui de Tiberon, que les Espagnols nomment de los Tuberones, c'est-à-dire des Requins; parcequ'au tems de la découverte ils y trouverent quan-

Etendue de la Colonie Françoise.

(14) Le nom de ce Port & celui du précédent leur viennent de deux Dames Espagnoles qui y avoient des Etablissemens.

(15) Christophe Colomb la nomma *Cabo Frances*.

tité de ces Monstres marins. En suivant tous les Cantons des Anses & du grand cul-de-sac de Leogane, cette partie Françoise doit avoir plus de trois cens lieues de tour ; mais de pointe en pointe, comme on mesure ordinairement les Côtes, elle n'en a pas plus de deux cens.

Etat du Cap François en 1701.

La Ville du Cap François, dont on a donné le Plan d'après le P. de Charlevoix, doit avoir reçu beaucoup d'embellissemens dans un intervalle fort court, s'il la vit telle qu'il la représente. Cette Place, dit le P. Labat, qui ne la traite que de Bourg, après avoir été ruinée & brûlée deux fois, s'étoit rétablie (en 1701) ; » & rien n'étoit plus facile, puisque » toutes les Maisons n'étoient que de fourches en terre, palissadées ou en- » tourées de Palmistes refendus, & couvertes de *taches* ; nom qu'on donne » dans le Païs aux queues, ou gaînes, des Palmistes. Il y avoit, au milieu du » Bourg, une assez belle Place, d'environ trois cens pas en quarré, bor- » dée de Maisons semblables aux autres. Un des côtés offroit, entr'autres » Bâtimens, un grand magasin qui avoit servi pour les munitions du » Roi, & qui servoit alors d'Hôpital, en attendant que celui qu'on bâ- » tissoit, à un quart de lieue du Bourg, fut achevé. Sept ou huit rues, qui » aboutissoient à cette Place, étoient composées d'environ trois cens Mai- » sons. L'Eglise Paroissiale étoit dans une rue qui faisoit le côté gauche » de la Place, & bâtie, comme les Maisons, de fourches en terre, mais » couvertes d'Essentes. Le derriere du Sanctuaire, & dix piés de chaque » côté, étoient garnis de planches. Tout le reste étoit ouvert, & palissadé » de Palmistes, refendus seulement à hauteur d'appui, afin qu'on pût » entendre la Messe en dehors de l'Eglise, comme en dedans. L'Autel étoit » des plus simples & des plus mal ornés. On voïoit, du côté de l'Evan- » gile, un Fauteuil, un Prie-Dieu, & un Carreau de velours rouge pour » le Gouverneur. Le reste de l'Eglise étoit rempli de bancs, de différen- » tes figures ; & l'espace qui étoit au milieu de l'Eglise, entre les bancs, » étoit aussi propre que les rues, qui n'étoient, ni pavées, ni balaïées ; » c'est-à-dire qu'il y avoit un demi pié de poussiere lorsque le tems étoit » sec, & autant de boue quand il pleuvoit. La Maison du Lieutenant- » de-Roi étoit située sur une petite hauteur, derriere le Magasin, qui » servoit alors d'Hôpital, & commandoit tout le Bourg & les environs. » Sa vûe, du côté du Port, étoit belle & fort étendue. Elle étoit bornée » de l'autre côté, par des Montagnes assez hautes, dont elle étoit séparée » par un large Vallon.

Dans les promenades que le P. Labat fit aux environs du Cap François, il remarqua de très belles Terres, un Païs agréable, & qui ne lui parut pas moins fertile. On commençoit à former quantité de Sucreries, au lieu de l'Indigo qu'on y avoit cultivé jusqu'alors. Les Religieux de la Charité avoient une belle Habitation près du nouvel Hôpital qu'ils faisoient bâtir, en bon air, & dans une position charmante.

Route par terre du Cap François à Leogane.

Du Cap, pour aller par terre à Leogane, on faisoit d'abord une tournée de douze lieues jusqu'à *la Porte*, Habitation Françoise, quoique située sur le terrein Espagnol. De la Porte, on se rendoit à l'*Atalaya*, gîte Espagnol, qui en est éloigné de dix-huit lieues. On en compte quinze de l'Atalaya au *Petit-fond*, & quatorze du Petit-fond au Bac de l'Arti-

bonite ; du Bac au cul-de-sac, dix-huit, & dix-huit du cul-de-sac à Leogane : ce qui fait environ quatre-vingt-cinq lieues. Mais ce chemin n'étant point alors sans danger, le P. Labat partit du Cap François sur un Vaisseau de Nantes, & suivit la Côte, qui est haute presque partout, avec de grands enfoncemens dans les Terres, comme des Ports naturels, dont le plus considérable est le Port Margot, situé à quelques lieues sous le vent du Cap. Il arriva le lendemain au soir au Port de Paix, autrefois, dit-il, le plus considérable de toute la partie Françoise. L'Ile de la Tortue, qui n'en est qu'à deux lieues, étoit entierement déserte. Il étoit encore défendu d'y passer, dans la crainte qu'on ne détruisît les Bêtes qu'on y avoit mises pour multiplier.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE

Route par Mer.

Mais laissons parler le Religieux voïageur. Nous partîmes du Port de Paix, le Mercredi matin 12 de Janvier ; & le Jeudi à midi nous nous trouvâmes à la Pointe ou Cap de Saint Nicolas, par le travers d'une pointe plate, qu'on nomme le *Moule*, ou plûtôt le Môle. On prétend que ce Canton a des Mines d'argent : c'est un Païs sec, assez propre pour la production de ce Métal & de l'or, qui ne se trouvent jamais dans de bonnes Terres. Une Anse profonde & bien couverte, qui est à côté du Môle, est la retraite des Corsaires en tems de guerre, & des Forbans (16) en tems de Paix. C'est à cette Pointe ou Môle, que commence une grande Baie de plus de quarante lieues d'ouverture jusqu'au Cap de Donna-Maria, & de plus de cent lieues de circuit, dont le plus profond enfoncement se nomme le cul-de-sac de Leogane. Elle a plusieurs Iles désertes, entre lesquelles celle de la Gonave se fait distinguer par sa grandeur. A la vûe, elle paroît longue de sept ou huit lieues ; mais environnée de bancs dangereux, & sans eau douce ; quoique la terre y soit bonne & l'air fort pur. Nous arrivâmes le Samedi, à la Rade du Bourg de la petite Riviere. On compte soixante & dix-sept lieues du Cap jusqu'ici, supposé qu'on vienne de la Pointe Saint Nicolas en droite ligne ; mais rien n'étant moins possible, il en faut compter près de cent.

Mines d'argent.

Ile de la Gonave.

J'avois entendu parler, avec tant d'éloges, du Quartier de la petite Riviere, que je fus surpris de le trouver fort au-dessous de mes idées. Le Bourg, devant lequel notre Vaisseau mouilla, étoit couvert par des Mangles, ou Paletuviers, qu'on avoit laissés sur les bords de la Mer, & dans lesquels on n'avoit fait qu'une très petite ouverture, pour rendre l'accès plus difficile à toutes sortes d'Ennemis : mais cet avantage est païé bien cher par les maladies dangereuses qui viennent des eaux croupissantes, & par l'incommodité d'un nombre infini de Moustiques, de Maringoins, de Vareurs, & d'autres Bigailles, dont les Habitans sont dévorés nuit & jour. On n'appercevoit le Bourg que lorsqu'on étoit au milieu d'une rue très large, mais assez courte, qui en faisoit alors plus des trois quarts. La plûpart des Maisons étoient de fourches en terre, couvertes de taches ; quelques-unes de charpente à double étage, couvertes d'essentes ou de bardeau. On en comptoit environ soixante, occupées par des Marchands, par quel-

Quartier de la petite Riviere.

(16) Les Forbans sont des Corsaires sans Commission. On fait venir ce nom d'un vieux mot François *Forbanni*, qui signifie banni, ou chassé de l'Etat, & qui revient au *Bandito* des Italiens.

ques Ouvriers, & par un grand nombre de Cabarets. Le reste servoit de Magasins, où les Habitans mettoient leurs Sucres & leurs autres Marchandises, en attendant la vente ou l'embarquement. L'Eglise Paroissiale étoit éloignée du Bourg d'environ deux cens pas, si couverte de halliers, qu'on avoit peine à la découvrir, & d'une saleté qui me fit penser, que Notre-Seigneur n'avoit pas été logé si mal-proprement, depuis qu'il étoit sorti de l'Etable de Bethléem.

Beauté du Quartier de l'Estero.

Nous passâmes à l'Estero, qui est un Bourg à trois lieues de la petite Riviere. Si j'avois été peu satisfait du Pais d'où nous sortions, j'admirai au contraire la beauté de celui qui succédoit, surtout celle des Terres & des chemins. Je me croiois dans les grandes allées du Parc de Versailles. Ce sont des routes de six à sept toises de large, tirées au cordeau, bordées de plusieurs rangs de Citroniers plantés en haies, qui font une épaisseur de trois à quatre piés, sur six à sept de hauteur, & taillés par les côtés & le dessus, comme on taille le bouis ou la charmille. Les Habitations, qui se présentent dans ces beaux lieux, ont de belles avenues de Chênes ou d'Ormes, plantés à la ligne; & quoique les Edifices qui les terminent n'aient rien de superbe pour la matiere & l'Architecture, on y remarque de la noblesse & du goût. Le terrein est plat & fort uni; la terre, grasse, bonne & profonde. Je trouvai le Bourg de l'Estero (17) digne du Païs. La plûpart des Maison n'étoient que de charpente, palissadées de planches, & couvertes d'essentes, mais à deux étages, bien prises, occupées par de riches Marchands & par un bon nombre d'Ouvriers, avec quantité de Magasins. Elles composoient plusieurs rues, larges & bien percées. En un mot, tout s'y ressentoit de la politesse du Quartier, qui étoit celui du beau Monde, la résidence du Gouverneur, celle du Conseil, & le séjour des plus riches Habitans. L'Eglise Paroissiale, sans pouvoir passer pour magnifique, étoit d'une propreté décente. C'étoit un Bâtiment de quatre-vingt piés de long, sur trente de large, dont le comble, en enraïure, n'étoit pas sans grace. L'Autel étoit bien orné, les bancs disposés dans une belle symétrie, & le plein pié revêtu d'un bon plancher, avec des balustrades & des contrevents. La Maison du Gouverneur étoit grande & commode, précédée d'une belle avenue; & la Salle étoit entourée des Portraits de tous les Gouverneurs de Carthagene (18).

Etat du Bourg avant sa translation.

Leogane érigé en Principauté par Philippe III.

On prétend que tout ce Païs, depuis la Riviere de l'Artibonite jusqu'à la Plaine de Jaquin, qui est du côté du Sud, fut érigé en Principauté par Philippe III, Roi d'Espagne, en faveur d'une Fille naturelle de ce Prince. On assure même qu'elle y a fini ses jours; & l'on voit encore les restes d'un Château, où l'on suppose qu'elle faisoit sa demeure. Il doit avoir été considérable, si l'on en juge par ses ruines. Cet édifice, qu'on nomme aujourd'hui le grand Boucan, est à deux lieues de l'Estero. L'Auteur y trouva quelques voûtes entieres, grandes & d'un beau travail. Il en resteroit beaucoup plus si les Habitans ne les avoient démolies, pour faire servir les Briques aux cuves de leurs Indigoteries. Ce qu'il y a de plus entier est un

(17) On a vû que ce Bourg a été transféré à Leogane.

(18) M. du Casse étant alors Gouverneur, ces Tableaux étoient une partie du butin qu'il avoit fait à Carthagene; mais ce n'étoit pas la plus précieuse.

Aqueduc, qui conduisoit l'eau de la Riviere au Château. Il a plus de cinq cens pas de long. Sa largeur, par le bas, est d'un peu plus de huit piés, qui se resserrent à quatre & demi par le haut. La rigole en a deux & demi de large, sur dix-huit à vingt pouces de profondeur. Le Château étoit bâti sur un terrein de quelque hauteur, au milieu d'une vaste Savanne. L'air y est très pur; & si l'on y bâtissoit une Ville, la Riviere, qu'il ne seroit pas difficile d'y faire passer, y apporteroit mille commodités. Aussi s'étoit-on proposé d'y transferer Leogane, & l'on regrette que ce projet n'ait pas eu d'exécution. Le Conseil Supérieur & la Justice ordinaire de Saint Domingue s'étoient avisés de gratifier le Roi du titre de Prince de Leogane, qu'ils ne manquoient jamais de lui donner dans leurs Arrêts, après les qualités de Roi de France & de Navarre, comme on lui donne celui de Comte de Provence : mais la Cour les a remerciés de ce présent, avec défense de rien ajouter, sans un ordre exprès, aux titres de Sa Majesté.

Titre de Prince de Leogane donné au Roi, & rejetté.

Le terrein, qui se nomme proprement Plaine de Leogane, a douze ou treize lieues de longueur, de l'Est à l'Ouest, sur deux, trois & quatre lieues de large, du Nord au Sud. Cette belle Plaine commence aux Montagnes du grand Goave, & finit à celles du Cul-de-sac. C'est un Païs uni, arrosé de plusieurs Rivieres, d'une terre profonde, & si bonne, qu'elle produit également des Cannes, du Cacao, de l'Indigo, du Rocou, du Tabac, du Manioc, du Mill, des Patates, des Ignames, & toutes sortes de fruits, de pois & d'herbes potageres. Les Cannes, surtout, y viennent en perfection : leur bonté répond à leur grosseur ; sur quoi l'on remarque, en général, que les Raffineurs de France prétendent trouver plus de profit, à travailler les Sucres bruts de Saint Domingue, que ceux des autres Iles, & les font valoir trois & quatre livres, par cent, plus que les autres Sucres.

Plaine de Leogane & sa fertilité.

On ne sauroit lire la Description que le P. Labat fait des Cacaoyers de cette Plaine, sans regretter amerement la perte que l'Ile a faite (19) de cette belle partie de son Commerce. » Je ne pouvois me lasser, dit-il, » de considerer ces arbres, qui par leur grosseur, leur hauteur, leur fraî- » cheur, & les beaux fruits dont ils étoient chargés, surpassoient tous

(19) Ce désastre paroît avoir commencé en 1719. Le P. le Pers assure que dans une Paroisse de la Plaine du Cap, nommée l'Aeul, où il étoit dans le cours de cette année, un seul Habitant nommé *Chambillac*, avoit plus de vingt mille piés de ces arbres, & que cette Plantation périt toute entiere. Les autres suivirent de près, à l'exception d'une seule, qui subsistoit encore en 1716, au *Trou de Jacquesi*, & qui eut alors le sort de toutes les autres. On ne vit plus, dans toute l'Ile, aucun Cacaoyer, à la réserve de quelques piés qu'on cultivoit avec un soin extraordinaire dans les Jardins, & qu'on montroit comme une rareté. Le P. de Charlevoix dit » qu'il seroit difficile d'ô- » ter de l'esprit, à quantité de personnes, » que cette mortalité fût l'effet d'un sort » jetté sur l'Ile de Saint Domingue par » quelques Habitans de la Martinique, » qui ne pouvant faire le Commerce de » l'Indigo, parceque cette Plante n'a ja- » mais bien réussi dans leur Ile, & n'étant » pas assez riches pour entreprendre de faire » du Sucre, n'avoient gueres d'autre res- » source que le Cacao. Le grand commerce qui s'en faisoit à S. Domingue en avoit fait baisser le prix à 5 s. la livre, & nuisoit beaucoup à la Martinique, dont cette Marchandise avoit été une des principales richesses. *Histoire de S. Domingue. T. 4. p. 217.* Le P. de Charlevoix n'auroit pas mal fait d'expliquer ce qu'il entend par un sort.

» ceux que j'avois vûs jusqu'alors. On faisoit une prodigieuse quantité de » Cacao au Fond des Negres : c'est un Canton à huit lieues au Sud du pe- » tit Goave, en allant à la Plaine de Jaquin. Tous les environs de la » Riviere des Citroniers & de celle des Cormiers, à deux lieues au Sud » de la Ville de Leogane, aussi bien que toutes les gorges des Montagnes » du même côté, étoient des Forêts de Cacaoyets.

Observations sur la Plaine du Cap.

Cette description ne regarde que la Côte ; mais, pour revenir à la Plaine du Cap, on y compte, dans sa plus grande étendue, douze Paroisses, toutes placées à une ou deux lieues de la Mer. Leurs noms, en commençant par l'Est, sont *Guanaminte*, *Bayaha*, le *grand Bassin*, le *Terrier rouge*, le *Trou*, *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *petite Anse*, le *Morne rouge*, l'*Acul*, le *Limbé*, & le Port Margot. La plûpart de ces Cantons avoient déja une Paroisse dans les Montagnes : telles étoient *Jeannaute*, pour Guanaminte ; *le Four*, pour le grand Bassin ; *les Perches*, pour le Terrier rouge ; *Sainte Susanne*, pour le Trou ; *Baon*, pour Limonade ; *Sainte Rose*, pour le Quartier Morin ; le *Dondon*, pour la petite Anse ; *Jean-Pierre*, pour le Morne rouge ; *la Marmelade* pour l'Acul ; *Plaisance*, pour le Limbé ; & *Pilate*, pour le Port Margot.

Quoiqu'il y ait peu de Païs mieux arrosés que le Quartier du Cap François, il n'a pas une seule Riviere que les Chaloupes puissent remonter plus de deux lieues. Elles sont toutes guéables, sans excepter celle qu'on a nommée la grande Riviere, dont le cours est de quinze ou seize lieues, & qui sépare le Quartier de Limonade du Quartier Morin. Les plus considérables après elle sont la Riviere *Marion*, qui arrose le Canton du grand Bassin & celui de Bayaha ; celle de *Jaquesia*, qui passe au Trou ; celle du *Haw du Cap*, qui coupe en deux les Cantons du Morne rouge & de l'Acul ; celle qui traverse le Limbé, & qui en porte le nom ; & celle qui se décharge dans le Port Margot. Avec l'avantage d'une extrême fertilité, on prétend que la Plaine du Cap a des Mines de plusieurs especes. Diverses raisons font juger que le Morne rouge contient une Mine de cuivre. On en connoît une du même Métal, à Sainte Rose ; une d'aiman, à Limonade ; & l'opinion commune en met une d'or au grand Bassin, vers la source de la Riviere Marion. Le Quartier Morin a de petites collines, qu'on nomme *Mornes pelés*, parcequ'il n'y croît que de l'herbe ou des arbrisseaux, quoiqu'autrefois tous les environs aient été couverts de grands Bois. On ne doute presque point que ces Mornes ne renferment des Mines de fer.

Mais pour les Particuliers, & peut-être pour l'Etat même, le Sucre & l'Indigo sont plus avantageux que les Mines d'or & d'argent. Il s'en fabrique, dans le Quartier du Cap, une prodigieuse quantité. On y comptoit, en 1726, plus de deux cens Moulins à Sucre ; & le nombre en augmentoit tous les jours. Chaque Moulin donne continuellement quatre cens Barriques, ou deux cens milliers de Sucre ; car, toute déduction faite, le poids net de chaque Barrique (20) est de cinq cens livres.

(20) On assure que le prix moïen de ce Sucre sur le lieu, étoit alors de treize livres le quintal ; ainsi chaque Moulin produisoit cinquante mille livres de rente ; sans compter les Syrops & l'Eau-de vie de Cannes, qui montoient encore à mille écus. Ainsi, mul-

Le profit de l'Indigo n'est évalué qu'à la moitié moins. On a déja fait observer qu'il en croît, dans plusieurs endroits de l'Ile, une espece qu'on nomme Indigo bâtard, & qu'on a cru longtems de nul usage; mais un Habitant de l'Acul (21) en aïant fait l'essai, avec un succès que ses richesses ont vérifié, tout le monde a pris le parti de l'imiter. A la vérité, cet Indigo, quoiqu'à présent au même prix que l'ancien (22) n'a pas le même œil; mais en récompense, il croît dans plusieurs terreins qui refusent l'autre. On a tenté sans succès d'en travailler plusieurs especes, qui sont venues de Guinée. Pendant fort longtems, on n'avoit osé faire que de l'Indigo dans les Montagnes: une heureuse hardiesse y a fait planter des Cacaoyiers, dont on espere les plus grands avantages. Le Tabac en apporteroit d'immenses, si celui de Saint Domingue n'étoit pas interdit en France: il n'y a que les Dunkerquois qui s'en chargent, parceque leur Port est franc. Le Caffé est une nouvelle richesse de la Colonie, & semble promettre d'en faire bientôt un des principaux Commerce. On assure que l'arbre y croît aussi vîte, & n'y devient pas moins beau que s'il étoit naturel au Païs; que le pié en est fort & bien nourri; qu'il fleurit dans l'espace de dix-huit mois, & qu'il ne demande que du tems pour acquérir toute sa perfection. Il y a beaucoup d'apparence que la Canelle, le Girofle, la Muscade & le Poivre pourroient être utilement cultivés à Saint Domingue; mais ces essais veulent du courage & de la constance. Le Coton, le Gingembre, la Soie & la Casse, qui étoient autrefois les plus grandes richesses de la Colonie Espagnole, ne pourroient-ils pas, demande Labat, rapporter aujourd'hui les mêmes avantages aux François?

En 1726, car c'est toujours à ce point qu'on nous rappelle, les Paroisses de la Plaine du Cap étoient l'une portant l'autre, de trois mille ames au moins; mais pour un Habitant libre, il y avoit dix Esclaves. Dans la Ville, où l'on comptoit quatre mille ames, le nombre des Blancs étoit presqu'égal à celui des Noirs. Dans les Montagnes, les Esclaves étoient au plus trois contr'un. On se promettoit alors que si le Cacao & le Caffé tournoient heureusement, ou si le Tabac revenoit en grace, tous les Cantons du Cap se peupleroient au triple, & qu'à proportion les Blancs y multiplieroient plus que les Noirs. Cependant le Quartier du Cap, en y comprenant les Montagnes, n'est qu'environ la dixieme partie du terrein que les François occupent dans l'Ile. Celles de Leogane, de l'Arribonite & du fond de l'Ile d'Avache, ne lui cedent pas même beaucoup en bonté. La premiere & la derniere sont fort célebres par le nombre de leurs Sucreries, & la seconde, par la quantité d'Indigo qui s'y fabrique: mais le terroir y est si varié, comme dans le reste de l'Ile, que d'une lieue à l'autre, on ne se croiroit pas dans le même Païs; au lieu que dans la Plaine du Cap cette variété se fait moins sentir: du moins c'est ce qu'on veut faire entendre uniquement, car on ajoute qu'elle ne laisse pas d'être sensible.

tipliant trente mille par deux cens, on trouvera que la Plaine du Cap donnoit tous les ans, pour six millions de Sucre; & depuis l'année 1726, ce produit ne peut qu'être augmenté.

(21) Michel Perigord.

(22) C'est-à-dire celui qui est originaire des Indes Orientales, ou du Continent de l'Amérique; car on ne s'accorde pas bien sur ce point.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Les Cantons de l'Eſt, tels que Guanaminte, Bayaha, le grand Baſſin, le Terrier rouge & le Trou, quoique les plus étendus, ne ſont pas, dit-on, les plus fertiles. On y voit des Savanes aſſez ſemblables à certaines Landes de France, & dont on ne tire preſque rien. Au contraire, Limonade, le Quartier Morin, la petite Anſe, le Morne Rouge & l'Acul, n'ont pas un pouce de terre qui ne ſoit excellent, à l'exception d'une Savane de Limonade.

Toute la Plaine du Cap eſt coupée par des chemins de quarante piés de large, tirés au cordeau, & la plûpart bordés de haies de Citroniers, aſſez épaiſſes pour ſervir de barriere contre les Bêtes. Divers Particuliers ont auſſi planté de longues avenues d'arbres (23), qui conduiſent à leurs Plantations. Cependant la chaleur y ſeroit exceſſive pendant ſix mois de l'année, comme dans la plûpart des autres Plaines de l'Ile, ſi l'air n'y étoit rafraîchi par la Briſe. Les nuits y ſont d'ailleurs aſſez fraîches. Mais on nous repréſente les Vallées, qui ſont entre les Montagnes voiſines, comme le regne d'un Printems perpétuel. La terre & les arbres y ſont toujours chargés de fruits & couverts de fleurs. Les Ruiſſeaux qui ſerpentent de toutes parts, ou qui tombent d'enhaut des Rochers, roulent des eaux d'une fraîcheur ſurprenante. On y reſpire, en tout tems, un air fort ſain. Les nuits, plus froides que chaudes pendant une bonne partie de l'année, obligent de s'y couvrir comme en France. Auſſi les Habitans de la Plaine n'ont-ils pas de remede plus ſûr contre les effets d'une exceſſive chaleur, que d'aller reſpirer l'air & boire de l'eau des Montagnes. Entre les bonnes qualités des eaux, on les juge déterſives & fort apéritives, parcequ'on n'a jamais connu, dans les Vallées, ni la Pierre, ni la Gravelle, ni la Dyſurie. Quoique l'eau ſoit la boiſſon ordinaire des Negres & des plus pauvres Habitans, ils peuvent à peu de frais la changer en Limonade, puiſqu'il ſe trouve partout des Citrons ſur les grands chemins, que le Sucre ne vaut que trois ſols la livre, & le ſyrop de Sucre beaucoup moins. Ceux qui n'ont pas toujours la commodité de puiſer l'eau à ſa ſource, peuvent la garder longtems fraîche, dans des Vaſes Eſpagnols qu'on nomme Canaris, & qui donnent paſſage à l'air par leurs pores. Les Calebaſſes du Païs ont la même propriété, & ſont d'une ſinguliere groſſeur. Une autre reſſource des Pauvres eſt l'Eau-de-vie, qui ſe fait de Cannes de Sucre, avec ce double avantage ſur celle de France, qu'elle eſt moins chere & plus ſaine. On ne lui reproche qu'un goût de Cannes, aſſez déſagréable, mais qu'il ne ſeroit pas difficile de lui ôter, puiſqu'elle fait le fond de l'eau des Barbades, qui ne l'a point. Les Anglois en font auſſi leur Ponche; & l'on conçoit qu'en y faiſant entrer divers ingrédiens, on peut la varier en mille manieres.

Les perſonnes aiſées ont des Baſſe-Cours & des Vergers, où rien ne manque pour les délices de la vie. Entre les fruits Indiens qu'on y cultive, les plus communs ſont le Mamey, qu'on nomme auſſi l'Abricot de Saint Domingue, l'Avocat, la Sapote, la Sapotille, la Caïmite, une eſpece de Papoie, qui s'appelle *Mamoera*, l'Icaque, la Grenadille, le Coco, les Dat-

(23) On regrette que les bordures des grands chemins ne ſoient pas des mêmes arbres, parcequ'avec l'ombrage qu'elles fourniroient aux Paſſans, elles remédieroient avec le tems, à la diſette du bois, qui ſe fait déja ſentir.

tes,

tes, l'Ananas & la Banane. Des fruitiers de l'Europe, il n'y a gueres que la Vigne, le Grenadier & l'Oranger qui aient réussi dans les Iles, & parmi les petites Plantes, le Fraisier & les Melons de toute espece. On est persuadé que le Froment viendroit très bien dans la plûpart des Quartiers de Saint Domingue; mais les plus riches Habitans trouvent mieux leur compte à faire acheter des farines de France ou de Canada, & les Pauvres à se contenter d'autres grains, de Patates & de légumes. Les Volailles, qu'on éleve, sont des Poules d'Inde, des Pintades, des Paons & des Pigeons. Plusieurs Habitans ont des Bêtes à corne, des Hatas de Chevaux, des Mulets, & des Porcs, qu'ils nourrissent à peu de frais dans leurs Savanes, de l'herbe qui y croît & des bouts de Cannes qu'on y jette. Tout multiplie merveilleusement, dans un climat où toutes les saisons sont également fécondes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Observations sur la Côte Occidentale.

Les Quartiers de la Côte occidentale n'ont pas l'étendue ni tous les avantages de la Côte Septentrionale; mais ils ont aussi leurs agrémens. La Plaine de Leogane est plus unie, & par conséquent plus commode pour les Voitures, que celle du Cap. On nous apprend que le célebre Ducasse avoit eu fort à cœur de rétablir l'ancienne Jaquana sur ses propres ruines, qui subsistent encore, & qu'il avoit déja pris des mesures pour l'exécution de ce projet, lorsqu'il fut interrompu par des ordres qui le rappelloient en France. Mais reprenons la Description de la Côte.

Suite de la Description.

Après le Port de S. Nicolas, qui finit celle du Quartier précédent, on rencontre le Port Piment, ensuite les Salines de Coridon, qui sont à six ou sept lieues du Môle S. Nicolas. Delà aux Gonaives, grande Baie, où l'on trouve depuis trois jusqu'à cent brasses d'eau, il n'y a pas tout-à-fait trois lieues. L'Artibonite est environ deux lieues plus loin, & l'on en compte autant de l'Artibonite à la Baie de Saint Marc, où le mouillage est sûr pour toutes sortes de Vaisseaux Marchands. De Saint Marc à Leogane, la distance est de vingt-cinq lieues; & dans l'intervalle, on rencontre, 1. *les Vases*, méchante Rade, qui fait face au Quartier de Mirbalais; 2, *Mont-roui*; 3, *l'Arcahais*; 4, le *Port du Prince*, 5, le *Cul-de-sac*; 6, le *Trou Bourdet.* Les Quartiers des Gouaives, de l'Artibonite, de Mirbalais & de Saint Marc ont fait des progrès considérables & contiennent quantité de riches Habitans. Le Cul-de-sac est le plus grand enfoncement de toute la Côte occidentale, qui est elle-même une sorte de Cul de-sac, entre le Môle Saint Nicolas & le Cap Tiburon. Après Leogane, on trouve le grand Goave, qui en est éloigné de quatre lieues; ensuite une lieue plus loin, le petit Goave, qui passe pour le meilleur Port de toute cette Côte; & demie lieue au-delà du petit Goave, un Village qui porte le nom de l'Acul. Celui de Nippes en est à quatre lieues, & la grande Baie des Baraderes, qui a quantité d'Ilots, est à quatre autres lieues de Nippes. On trouve ensuite à trois lieues, celle des Caymites; qui ne peut recevoir des Navires au dessus de cent ou cent cinquante tonneaux. La grande Anse suit, après trois autres lieues, & n'est bonne, ni pour les Navires, ni pour les Batteaux. Le Cap de *Dame Marie*, à côté duquel les Vaisseaux peuvent mouiller depuis six jusqu'à trente brasses, est sept lieues plus loin; & le Cap Tiburon à sept lieues du Cap de Dame Marie. On trouve à Tiburon deux Rivieres assez belles, dont la moindre a sept ou huit brasses d'eau. Delà, tournant au Sud, on découvre l'Ile

d'Avache, à douze lieues. Sa largeur est d'une lieue : sa longueur de quatre, & sa circonférence de huit ou neuf. Au Nord de cette Ile, on trouve la Baie de *Mesh*, qui ne reçoit que des Bâtimens de cent cinquante tonneaux. Ce qu'on nomme le fond de l'Ile d'Avache est plus au Nord-Ouest; & la Baie de Cornuel en est éloignée d'une lieue. On trouve ensuite les *Caies d'Aquin*, qui forment une Baie, où des Navires de deux à trois cens tonneaux peuvent aisément mouiller : c'est ce que les Espagnols nommoient *Yaquimo*, ou Port du Bresil. La Baie de Jaquemel en est à dix ou douze lieues. On représente ce Quartier comme le mieux établi de cette Côte méridionale, après celui de Saint Louis.

La Ville de Léogane n'est pas dans une situation avantageuse. Elle est à deux lieues de l'ancienne Yaguana, entre l'Estere & la petite Riviere, qui en font comme deux Fauxbourgs, & à une demie lieue de la Mer. Ses environs sont marécageux, ce qui n'en rend pas l'air fort sain. L'embarquement & le débarquement y sont également incommodes. Enfin elle n'a point de Port, & sa Rade même n'est pas des meilleures. C'est néanmoins la résidence ordinaire du Gouverneur Général, de l'Intendant, & du Conseil supérieur. Mais sans entrer dans les raisons qui lui ont fait donner la préférence sur le petit Goave, qui sembloit la mériter à toute sorte de titres, on avoue que Leogane ne se peuple point, & que malgré le parti qu'on a pris de démolir la Bourgade de l'Estere, pour en transporter les Habitans dans cette Capitale de la Colonie Françoise de Saint Domingue, elle a reçu peu d'accroissemens jusqu'aujourd'hui (*).

Dans plusieurs endroits de la Plaine de Leogane, il se trouve des lits d'une espece de pierres, blanches, assez dures, pesantes, & de la figure des gaiets de Mer. Elles se rencontrent à différentes profondeurs au-dessus de la superficie du terrein, & l'on s'en sert pour faire une très bonne chaux. On fait encore beaucoup d'Indigo sur toute la Côte, quoique les principaux Habitans aient jugé avec raison qu'il valoit mieux s'attacher à faire du Sucre, fondés, observe le P. Labat, sur la maxime, que toutes les denrées qui se consument par la bouche, sont toujours celles qui se vendent le mieux. » Il ajoute que c'est ordinairement par l'Indigo & le Tabac qu'on » commence les Habitations, parceque ces Manufactures ne demandent » pas un grand attirail, ni beaucoup de Negres, & qu'elles mettent les » Habitans en état de faire des Sucreries; avantage auquel ils aspirent tous, » non-seulement pour le profit qu'il rapporte; mais encore parcequ'une Su» crerie les met au rang des *gros Habitans*; au lieu que l'Indigo les retient » dans la classe des petits.

Les Patates, les Ignames, les Bananes & les Figues viennent mieux à Leogane, & sont de meilleur goût que dans les Iles du Vent; ce qu'on n'attribue pas moins à la chaleur de la terre, qu'à sa profondeur : la Martinique & la Guadeloupe sont néanmoins au quatorze ou quinzieme degré, & la Plaine de Leogane est au dix-huitieme : mais ces petites Iles sont rafraîchies sans cesse d'un vent frais de Nord Est; au lieu que la Plaine de Leogane, étant à l'extrémité occidentale d'une très grande Ile, qui a de fort hautes Montagnes, est presqu'entierement privée de ce secours. La chaleur s'y

Différence de chaleur entre S. Domingue & les petites Iles.

(*) On entend toujours, jusqu'au tems du P. Labat

renferme & s'y concentre, jusqu'au point qu'elle brûleroit entierement les Potagers, si l'on n'avoit soin d'élever sur les planches nouvellement semées, des especes de toîts, qu'on couvre de broussailles, pour les défendre de l'ardeur du Soleil sans leur ôter tout-à-fait l'air.

Faste de Léogane.

Dès le commencement de ce siecle, on voïoit à Leogane un grand nombre de Carosses & de Chaises. Il n'y avoit presque plus que les petits Habitans, qui allassent à cheval. L'entretien d'un Equipage est aisé, lorsqu'on a fait la dépense d'un Carosse. Les Cochers & les Postillons sont des Negres, auxquels on ne donne point de gages, & dont on tire d'autres services. Les Chevaux paissent toute l'année dans les Savanes, & le peu de mill, qu'on leur donne, se cueille sur l'Habitation. D'ailleurs ils ne sont pas chers, à moins qu'ils ne soient d'une taille & d'une beauté fort distinguées. On en trouve des légions dans les Bois, & dans les grandes Savannes incultes. Leurs airs de tête font reconnoître qu'ils viennent tous de race Espagnole; quoiqu'on y remarque, dans chaque Canton, des différences qui viennent apparemment de celle de l'air, des eaux, & des pâturages. Aux environs de Nipes, il se trouve des Chevaux qui ne sont pas plus grands que des Anes, mais plus ramassés, & d'une admirable proportion, vifs, infatigables, d'une force & d'une ressource surprenantes.

Chevaux sauvages de Saint Domingue.

On prend quantité de Chevaux sauvages dans les routes des Bois qui conduisent aux Savannes & aux Rivieres, avec des Eperlins, c'est-à-dire, des nœuds coulans de corde ou de Liane. Quelques-uns, surtout les vieux, s'épaulent ou se tuent en se débattant lorsqu'ils sont pris. Les jeunes font moins d'efforts, & se laissent plus facilement dompter. La plûpart sont ombrageux, & l'on parvient rarement à les guérir de ce vice. S'ils entrent dans une Riviere, ils hennissent & frappent des piés dans l'eau, en regardant de toutes parts avec une sorte d'effroi. On juge que la Nature leur a donné cet instinct, pour épouvanter les Caymans, ou pour les obliger de faire quelque mouvement, qui, servant à les leur faire découvrir, puisse leur donner le tems de les éviter par la fuite. Les chiens sauvages & ceux de chasse ont le même instinct : ils s'arrêtent sur les bords des Rivieres, ils jappent de toutes leurs forces, & s'ils voient remuer quelque chose, ils se privent de boire, & quittent plûtôt leurs Maîtres que de se mettre en danger d'être dévorés. Souvent, les Chasseurs se voient forcés de les porter dans leurs bras. Ce qu'on nomme ici chiens sauvages est une race singuliere, descendue sans doute, comme à Buenos-Aires & dans d'autres lieux, de quelques chiens Domestiques, que les Chasseurs ont laissés dans les Bois. Ils ont, presque tous, la tête plate & longue, le museau affilé, l'air féroce, le corps mince & décharné : ils sont fort légers à la course & chassent en perfection. Les Habitans leur donnent le nom de *Casques*, sans qu'on en connoisse l'origine. Ils vont en Meute, & ne cessent point de multiplier, quoiqu'on en tue beaucoup. Les plus jeunes s'apprivoisent aisément.

Chiens sauvages nommés Casques.

Marque des Negres.

Le P. Labat compte treize lieues de l'Estere au Cul-de sac, & se plaint des chemins, qu'il trouva fort incommodes, mais qu'il étoit aisé, dit-il, de rendre moins difficiles. A l'occasion des Negres Marons, ou fugitifs, qui s'étoient réfugiés au nombre de six à sept cens, dans un Canton de l'Ile nommée la Montagne noire, il nous apprend que l'usage de cette Colonie

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

eſt de marquer les Negres, lorſqu'on les achete. On ſe ſert pour cette opération, d'une lame d'argent très mince, qui forme leur chiffre. Elle eſt ſoutenue par un petit manche: & comme le chiffre, ou les Lettres, pourroient ſe trouver les mêmes dans pluſieurs Habitations, on obſerve d'appliquer la lame en divers endroits du corps; ce qui s'appelle *Etamper* un Negre. Il ſuffit de chauffer l'étampe, ſans la faire rougir. On frotte l'endroit où elle doit être appliquée, avec un peu de ſuif ou de graiſſe, & l'on met, deſſus, un papier huilé ou ciré, ſur lequel l'étampe s'applique le plus légerement qu'il eſt poſſible. La chair s'enfle auſſi-tôt; & dès que l'effet de la brûlure eſt paſſé, la marque reſte imprimée ſur la peau, ſans qu'il ſoit jamais poſſible de l'effacer. Un Eſclave, qui eſt vendu & revendu pluſieurs fois, ſe trouve auſſi chargé de ces caracteres, qu'un ancien Obéliſque d'Egypte. On n'a point cette méthode dans les petites Iles; & les Negres, ſurtout les Créoles, y ſeroient au déſeſpoir de ſe voir marqués comme les Chevaux & les Bœufs. Mais on a jugé cette précaution abſolument néceſſaire dans une Ile auſſi vaſte que Saint Domingue, où les Negres peuvent fuir, & ſe retirer dans des Montagnes inacceſſibles. C'étoit le cas où la Colonie ſe trouvoit alors. On propoſa d'aſſembler des Volontaires, pour enlever ceux qui avoient pris la fuite; perſonne ne ſe préſenta, pour une expédition qui ne promettoit que de la fatigue & du danger. Il n'y avoit que les Chaſſeurs, c'eſt-à-dire les Boucaniers, qui fuſſent capables de l'entreprendre, parcequ'ils connoiſſoient tous les détours des Montagnes, & qu'ils étoient faits aux plus rudes marches: mais loin de ſouhaiter la réduction des Negres, ils trouvoient de l'avantage à tirer d'eux des Chevaux ſauvages, des cuirs, & des viandes toutes boucanées, pour de la poudre, des balles, des armes, des toiles, & d'autres ſecours, qu'ils leur donnoient en échange. Cependant comme ce trafic ne pouvoit être ſecret, & qu'on en murmuroit hautement, ils offrirent, pour l'honneur de leur fidélité, de marcher à la maniere des Flibuſtiers (24): c'eſt-à-dire, à condition que ceux qui reviendroient eſtropiés auroient ſix cens écus ou ſix Negres; que les Negres, qui ſeroient pris leur appartiendroient, & que pour la ſûreté des Eſtropiés, toute la Colonie s'obligeroit ſolidairement. Ces conditions furent rejettées, parceque le profit n'auroit été que pour les Chaſſeurs. En général, le Maître d'un Negre fugitif eſt obligé de païer vingt-cinq écus à celui qui le prend hors des Quartiers François, & cinq écus ſeulement pour ceux qu'on prend dans les Quartiers, mais hors de leur Habitation.

Negres Marons ou fugitifs.

Deſcription de l'Ile S. Louis & du fond de l'Ile Avache.

Entre pluſieurs petites Iles, qui bordent la partie Françoiſe de S. Domingue, le P. Labat en décrit une où les François commençoient alors à s'établir, & que cette raiſon lui fit ſoigneuſement viſiter. La Cour aïant accordé, à la Compagnie, toutes les Terres qui ſont entre la Cap Tiburon & le Cap Mongon, c'eſt-à-dire une étendue d'environ cinquante lieues, elle ſe propoſoit non-ſeulement de faire habiter cette partie de l'Ile, mais de faire un entrepôt ſûr & commode, pour les Barques qu'elle envoïoit en Traite aux Côtes de la Terre ferme. Labat, parti de l'Eſtere pour la Guadeloupe, côtoïa d'abord les Kaymites, qui ſont pluſieurs petites Iles

(24) C'eſt ce qu'on a déja nommé *à Compagnon bon lot.*

basses & désertes, & fut obligé par le mauvais tems de mouiller le soir sous le Cap de *Donna Maria*, le plus à l'Ouest de toute la grande Ile. Delà, les Vents le servirent mieux jusqu'au Cap Tiburon, qu'il doubla le lendemain, en le rasant de si près qu'on pouvoit, dit-il, cracher à terre. C'est une Pointe assez ronde, fort élevée, & coupée presqu'à pic. La Mer y est par conséquent très profonde, & paroît aussi noire que le Rocher, qui est de cette couleur. Le jour suivant, après avoir reconnu & passé l'Ile Avache, il mouilla tranquillement à celle de Saint Louis, qu'il cherchoit, & qui est à six lieues au Vent de l'autre. L'Ile Avache avoit été célebre par la fréquentation des Flibustiers, qui en faisoient leur rendez-vous, pour le partage de leur butin. Quelques François s'y étoient établis; mais on les avoit fait passer à la grande terre de Saint Domingue; & l'Ile Avache n'étoit plus occupée que par des Bêtes à cornes & des Porcs, qu'on y avoit mis pour le service de la Compagnie.

Ile Avache.

C'étoit l'Ile de Saint Louis qu'elle vouloit munir & peupler, quoique le terrein ne fût que de quatre ou cinq cens pas de long sur cent soixante de large, & qu'il n'eût que la hauteur nécessaire pour n'être pas couvert d'eau en haute Marée. Aussi n'avoit-il porté jusqu'alors que le nom de Caye; & la Compagnie, dans son ardeur pour cet Etablissement, avoit fait ordonner sous peine d'amende qu'on lui donnât celui d'Ile. Tout cet espace ne paroît qu'un amas de Roches à chaux: il est situé au fond d'une grande Baie, dont l'ouverture est couverte par trois ou quatre Ilots assez grands, mais qu'on n'avoit pas choisis pour y bâtir un Fort, parcequ'ils sont environnés de hauts fonds, & par conséquent peu propres au mouillage des Vaisseaux; au lieu que la Mer est très profonde aux environs de l'Ile Saint Louis, particulierement du côté de l'Ile Saint Domingue, dont elle n'est séparée que par un Canal de sept à huit cens pas de large. Le fond est de bonne tenue, & le mouillage si commode, quon peut s'approcher assez de la terre pour y descendre avec une planche. Un Commissaire François(25) y avoit tracé un Fort, dont Labat vit le Plan; & la dépense de l'ouvrage devoit monter à huit ou neuf cens mille francs: mais quoiqu'il y eût déja deux Ingénieurs dans l'Ile, avec des appointemens considérables, & qu'en attendant de France des Maçons & des Tailleurs de pierre on emploïât quantité de Negres aux préparatifs, Labat fit quelques observations (26) qui devoient faire perdre le dessein de cette entreprise.

(25) Le Chevalier de Reynau.

(26) Il ne sera pas inutile de les rapporter. 1°., dit-il, Je fis remarquer à ces Messieurs que la hauteur de leurs remparts, dans un lieu si étroit, leur ôteroit l'air; que leur Fort deviendroit une fournaise où il ne seroit pas possible de demeurer; que les maladies y étant une fois entrées, ce seroit un Cimetiere plûtôt qu'une Forteresse, & qu'on pouvoit juger de ce qui arriveroit, par ce qu'on y voïoit déja: en effet la mort avoit emporté quantité de Soldats & d'Ouvriers; & ceux qui restoient encore étoient comme des déterrés. 2°. Je fis observer que le terrein de cette Caye étoit chancellant, qu'il trembloit d'un bout à l'autre lorsqu'on y tiroit le Canon, & que ce seroit encore pis lorsque les batteries seroient élevées sur des Remparts; supposé même que les Remparts pussent être bâtis avant que le fond sur lequel on vouloit les élever prît congé d'eux, en s'enfonçant, ou se renversant dans la Mer. Entreprendre de l'affermir, ou de l'augmenter par des Pilotis, le succès auroit été douteux & la dépense excessive. 3°. Un autre inconvénient regardoit les Citernes qu'il falloit avoir pour conserver l'eau de pluie, car il n'y a pas une goutte d'eau sur la Caye.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ÎLE DE S. DOMINGUE.

Les logemens que les François occupoient déja dans l'Ile, étoient de fourches en terre, couverts de taches, & palissadés de Palmistes refendus. Il n'y avoit encore que la Maison du Directeur de cette Compagnie, celle du Gouverneur, & un Magasin, qui fussent palissadés de planches & couverts d'essentes. La Maison du Directeur & le Magasin bordoient une petire Place oblongue, dont les autres côtés étoient formés par les Logemens des Commis & d'autres Agens de la Compagnie. La Chapelle, la Maison du Gouverneur, & quelques autres Bâtimens, étoient répandus sans ordre sur la Caye, avec des Cazernes pour la Garnison. » Jamais, » dit Labat, on ne vit un si grand nombre de Commis & d'Officiers, pour » un tel poste, & pour un si petit Commerce. Je doute qu'il y en ait autant à Batavia. Ils avoient tous des appointemens considérables, & bou» che en Cour à la Table du Directeur, qui étoit fort bien servie. On en» tretenoit pour cela des Chasseurs, avec une grande Meute de Chiens. Il » y avoit aussi des Pêcheurs. On élevoit quantité de Volaille & de Moutons, » dans l'Habitation particuliere de la Compagnie. Le Directeur étoit un Ma» louin (27) fort versé dans toutes les parties du Commerce; & le Gou» verneur un Gentilhoumme du Canton de Toulouse (28), qui avoit été » Lieutenant-Colonel en France, & qui entendoit bien le service : mais » la jalousie de l'autorité faisoit naître entr'eux des difficultés continuel» les. La Compagnie avoit entretenu quelques Trouppes dans l'Ile, sous » les ordres du Gouverneur; le Directeur venoit de casser cette Garnison, » pour ôter au Gouverneur le pouvoir de se faire obéir. Aussi le service » souffroit-il de leurs divisions. La Compagnie, l'aïant reconnu depuis, a » réuni les deux Commissions sur une même tête.

Les conditions, qu'elle offroit à ceux qui vouloient s'établir sur les terres de sa concession, étoient capables d'y attirer un grand nombre d'Habitans. Elle leur donnoit le terrein, sur le même pié que le Roi le donne dans les autres lieux de son Domaine en Amérique, c'est-à-dire, gratis, sans redevances, sans droits Seigneuriaux, & sans aucunes charges : elle leur fournissoit des Esclaves, suivant leurs besoins & leurs talens, à raison de deux cens écus pour les Hommes & de cent cinquante pour les Femmes, païables dans l'espace de trois ans; elle leur accordoit le même terme pour les Marchandises qu'elle devoit leur fournir, au prix courant de l'Estere & du petit Goave; & s'il arrivoit qu'elle en manquât, elle leur permettoit d'en acheter, des denrées qu'ils devoient lui donner en paiement pour ses avances. Enfin elle s'engageoit à prendre généralement tout ce qui se fabriqueroit dans leurs Habitations, au même prix qu'ils l'auroient vendu dans les

Envain y pleut-il; l'eau se perd aussi-tôt, & passe comme dans un crible. On est obligé d'en aller prendre tous les jours à la grande Terre, dans une petire Riviere, éloignée d'une demie lieue de la Caye, & d'entretenir pour cela une Chaloupe & trois ou quatre Hommes. J'avois remarqué, en passant à Saint Christophe, que les Anglois n'y pouvoient conserver d'eau dans leur Fort de la Souplesiere, parceque le bruit du Canon ébranlant le terrein, les Citernes se fendoient aussi-tôt; de sorte qu'ils avoient pris la résolution de faire doubler de plomb leurs Citernes, ce qui est d'une dépense considérable & d'un entretien continuel. Labat paroît avoir ignoré quel fut l'effet de ses représentations.

(27) M. de Bricour.

(28) M. de Boulo[illegible].

autres Quartiers. De si belles offres étoient à peine écoutées, parceque personne ne pouvoit souffrir, comme on l'a déja fait remarquer, qu'elle obligeât ses Colons de lui vendre toutes leurs Marchandises & leurs denrées, & d'acheter d'elle tous leurs besoins.

On ne compte qu'environ vingt-cinq lieues, de l'Ile Saint Louis au petit Goave; & dans cette route, on trouve un Quartier, nommé le *Fond des Negres*, qui est une pépiniere de Cacao & d'Enfans. La plûpart sont des Habitans Mulâtres, & des Negres libres, qui cultivent les plus beaux Cacaoyiers du Monde. Leur maniere d'élever les Enfans consiste à leur donner le matin, pour tout le jour, une jatte de Chocolat, avec du Maïz écrasé. Une nourriture si simple les préserve de toutes sortes de maladies, & les rend plus forts qu'on ne l'est ordinairement à cet âge.

Fond de l'Ile Avache.

Labat passa de l'Ile S. Louis à la grande Terre, pour visiter un Quartier qu'on nomme le Fond de l'Ile Avache. C'est une très grande Plaine, dont le bord de la Mer fait une Anse, en forme de croissant fort ouvert, masqué par l'Ile Avache, qui est éloignée de la grande Terre d'environ trois lieues. Quoique cette Ile, qui en a cinq ou six de longueur, paroisse couvrir l'Anse, son éloignement empêche qu'elle lui soit fort utile. La Mer, qui brise rudement à la Côte, y rend l'embarquement & le mouillage également difficiles. Les Flibustiers mouilloient apparemment près de l'Ile, lorsqu'ils venoient faire leurs partages dans ce Quartier. Labat fit jusqu'à douze lieues, dans le Fond de l'Ile Avache, & trouva non-seulement le Païs fort beau, mais la terre grasse, profonde, & propre à toutes sortes de productions. Il est certain, dit-il, que les Espagnols, & les Indiens avant eux, ont habité toute cette partie de la grande Ile. Les premiers l'abandonnerent, pour aller s'établir au Mexique après la Conquête de Fernand Cortez; & comme ils avoient déja détruits tous les Habitans Naturels, ce beau Canton demeura désert, & les arbres y étoient revenus. La plûpart ne sont à la vérité que des bois tendres, mais en fort grand nombre, très hauts, gras, & fort pressés; ce qui n'est pas une petite preuve de la bonté du terrein. On juge que les Habitations Espagnoles n'avoient pas plus de quatre à cinq cens pas de large, parceque toute la Plaine est partagée en divisions de cette grandeur, par des épaisseurs d'arbres de haute futaie, qu'on nomme dans le Païs *Raques de bois*, & qui ressemblent à celles qui se trouvent dans le milieu des Forêts, ou dans les Montagnes qu'on n'a jamais défrichées. Les Espagnols suivoient apparemment cette méthode, pour séparer leurs Habitations, pour conserver des retraites à leurs Bestiaux pendant la grande chaleur du jour, & pour avoir toujours des bois de Charpente à leur disposition. Mais ces trois utilités étoient accompagnées d'un inconvénient: les Raques, empêchant le mouvement de l'air, contribuoient à sa corruption, & devoient nuire beaucoup à la santé.

Forme des anciennes Habitations Espagnoles.

On trouve sans cesse, dans les terres de cette Plaine, des fers à cheval, & d'autres ferremens à l'Espagnole. On y trouve aussi d'anciens meubles Indiens, tels que des Pots & des Marmites de terre, avec une sorte de cailloux, couleur de fer, d'un grain compact & très fin. La plûpart de ces cailloux ont deux piés à deux piés & demi de longueur, quinze à dix huit

Etablissem. des François dans l'Ile de S. Domingue

pouces de large, & huit à neuf d'épaisseur : ils sont arrondis par les deux extrêmités. Les Naturels du Païs avoient l'art de les fendre au milieu de leur longueur, & de les creuser, pour en faire des especes de Tourtieres ovales, d'un peu plus d'un pouce d'épaisseur, qui résistoient au grand feu. On en fit présent d'une à Labat, avec deux ou trois petites figures de terre cuite, trouvées dans des Grottes qu'on avoit découvertes entre les Falaises. Quelques Habitans du Quartier l'assurerent qu'ils avoient trouvé, dans les Montagnes, d'autres Grottes, fort profondes, & remplies d'ossemens humains. C'étoient vraisemblablement les anciennes sépultures des Indiens. Peut être y mettoient-ils aussi leurs richesses; car on voit des traces de cet usage dans tous les Païs du Monde : mais les Habitans François sont peu tentés de remuer ces os, parcequ'ils ne peuvent douter que les Espagnols, qui ont été longtems Maîtres des mêmes lieux, ne les aient visités très soigneusement.

Dans plusieurs endroits du fond de l'Ile Avache, on trouve des Cuves de maçonnerie, qui ne laissent aucun doute que les Espagnols n'aient fait de l'Indigo dans tout ce Quartier. Labat, persuadé qu'en effet les terres y sont aussi propres que celles des Indes Orientales, & de la Nouvelle Espagne, regretta qu'elles ne fussent pas mieux peuplées, & prédit qu'elles le seroient un jour. Cependant il avoue que c'est le véritable Païs des Moustiques, des Maringoins, des Vareurs & d'autres Ennemis des Hommes & des Bestiaux. L'Ile même de Saint Louis, quoiqu'environnée de la Mer, sans arbres, sans buissons, & sans eau, en contient des légions, qui se nichent dans les trous des Crabes, sous les roches, sous les toits des Edifices, & qui remplissant l'air, aussi-tôt que le Soleil est couché, se rendent insupportables par leurs cruelles piquûres. Dans le fond de l'Ile Avache, leur persécution se fait sentir en plein jour, & va si loin, qu'elle oblige les Maîtres des Habitations de donner une sorte de Bottines à leurs Esclaves, pour leur couvrir les jambes & les piés. Cependant on se flattoit que cette incommodité pourroit diminuer, à mesure que le terrein viendroit à se défricher, & surtout lorsque les bords de la Mer seroient entierement découverts.

Labat compte, entre les richesses de cette Côte, de beaux coquillages, dont il rapporta un fort grand nombre. Le Gouverneur de l'Ile Saint Louis lui donna quelques pierres légeres, que la Mer y amene pendant les grands vents du Sud. Il en vante une « de deux piés & demi de long sur dix-huit » pouces de large, & d'environ un pié d'épaisseur, qui ne pesoit pas tout-» à-fait cinq livres; elle étoit blanche comme la nége, bien plus dure que » les pierres de ponce, d'un grain fin, ne paroissant point poreuse; & » bondissant néanmoins comme le meilleur balon, lorsqu'on la jettoit dans » l'eau. A peine y enfonçoit-elle d'un demi travers de doigt. Il y fit faire, » dit-il, quatre trous de Vrilliere, pour y planter quatre bâtons, & sou-» tenir deux petites planches fort légeres, qui renfermoient les pierres » dont il essaïa de la charger: elle en porta cent soixante livres; & dans » une autre occasion, elle soutint trois poids de fer, chacun de cinquante » livres. Enfin, elle servoit de Chaloupe à son Negre, qui se mettoit har-» diment dessus, pour aller se promener autour de l'Ile.

Il se trouve, sur cette Côte, des Burgaux, dont le dehors est peint, comme le Point de Hongrie noir, de différentes teintes, sur un fond argenté ; ce qui leur a fait donner le nom de Veuves. Le Poisson, qui est dans ces coquilles, est plus délicat que celui des Burgaux ordinaires : il a sur la tête, une espece de couvrechef, plat, & d'une substance noire & dure, dont il ferme l'ouverture de sa coque. Labat vit plusieurs branches de Corail noir, qu'il crut, à la couleur près, de même nature que le rouge, parcequ'il en avoit le grain, le poli & la pesanteur. Mais ce qu'il apporta de plus curieux en ce genre, ce fut des Nacres de perles d'une beauté achevée. On lui en donna une, dans laquelle il y avoit sept ou huit petites perles attachées au fond de la coque. Le dedans étoit très vif & très beau ; le dehors, sale, raboteux, grisâtre, couvert de mousse & de petits coquillages informes ; mais aïant levé cette croûte, il ne trouva plus qu'une belle écaille, aussi lustrée, aussi argentée que le dedans.

Sa derniere Observation sur ce Quartier regarde la Pointe de l'Ile Avache ; elle est redoutable, dit-il, par un courant rapide & un vent forcé, qui portent dessus. Les Vaisseaux qui vont à la Jamaïque, en éprouvent souvent les dangers ; & depuis peu de jours il s'en étoit perdu un, dont les débris n'avoient pas été inutiles au Quartier François.

Commerce des Espagnols de l'Ile.

On a remis à parler ici, sur le même témoignage, du Commerce des Espagnols de l'Ile. Il étoit fort lucratif, dit le P. Labat, avant que les François eussent trouvé le secret d'en perdre les avantages, en y portant une trop grande quantité de Marchandises : non qu'ils en eussent la liberté ; car il n'est permis, à aucune Nation, d'aller traiter chez les Espagnols. Ils confisquent tous les Bâtimens qu'ils trouvent mouillés sur leurs Côtes, ou même à quelque distance, lorsqu'ils y trouvent des Marchandises de leur Fabrique ou de l'argent d'Espagne. Mais cette Loi, comme la plûpart des autres, reçoit quantité de modifications. Si l'on veut entrer dans un de leurs Ports, pour y faire le Commerce, on feint d'avoir besoin d'eau, de bois, ou de vivres. Un Placet, qu'on fait présenter au Gouverneur, expose les embarras du Bâtiment. Quelquefois, c'est un Mât qui menace ruine, ou une voie d'eau qu'on ne peut trouver sans décharger les Marchandises. Le Gouverneur se laisse persuader par un présent, & les autres Officiers ne résistent pas mieux à la même amorce. On obtient la permission d'entrer dans le Port, pour chercher le mal & pour y remédier. Nulle formalité n'est négligée. On enferme soigneusement les Marchandises ; on applique le sceau à la Porte du Magasin par laquelle on les fait entrer ; mais on a soin qu'il y en ait une autre, qui n'est pas scellée, par laquelle on prend le temsde la nuit pour les faire sortir, & pour mettre, à la place, des Caisses d'Indigo, de Cochenille & de Vanille, de l'argent en barres ou monnoïé, & d'autres marchandises. Aussi-tôt que le négoce est fini, la voie d'eau se trouve bouchée, le Mât assuré, & le Bâtiment prêt à mettre à la voile. C'est ainsi que se débitent les plus grosses cargaisons. A l'égard des moindres, qui viennent ordinairement dans des Barques Françoises, Angloises, Hollandoises & Danoises, on les conduit aux Esteres, c'est-à-dire aux lieux d'embarquement qui sont éloignés des Villes, ou dans les embouchures des Rivieres. On avertit les Habitations voisines par

un coup de Canon, & ceux qui veulent trafiquer s'y rendent dans leurs Canots. C'est la nuit qu'on fait ce Commerce : mais il demande beaucoup de précautions, & surtout de ne laisser jamais entrer dans le Bâtiment plus de monde qu'on ne se trouve en état d'en chasser, si l'on se voïoit menacé de quelque insulte. Cette espece de Commerce se nomme *traiter* à la Pique : on n'y parle jamais de crédit ; elle se fait argent comptant, & Marchandises présentes. L'usage est de faire devant la Chambre, ou sous le Gaillard de la Barque, un retranchement avec une table, sur laquelle on étale les échantillons des Marchandises. Le Marchand, ou son Commis, à la tête de quelques gens armés, est derriere la table. D'autres sont au-dessus de la Chambre, ou sur le Gaillard. Le reste de l'Equipage est sur le Pont, armes en mains, avec le Capitaine, pour faire les honneurs, offrir des rafraîchissemens aux Espagnols qui arrivent, les reconduire civilement ; & s'il vient quelques personnes de distinction, qui fassent des empletes considérables, on n'oublie point, à leur départ, de les saluer de quelques coups de Canon. Ces honneurs, qui flattent leur vanité, tournent toujours au profit des Marchands. Cependant il ne faut jamais cesser d'être sur ses gardes, ni se trouver le plus foible à bord ; car s'ils trouvent l'occasion de se saisir de la Barque, il est rare qu'ils la manquent. Ils la pillent, & la coulent à fond avec l'Equipage, pour ne laisser personne qui puisse réveler leur perfidie. Sur la moindre plainte, dans un cas de cette nature, ils seroient forcés à la restitution de tout ce qu'ils auroient pillé ; non pas à la vérité, en faveur des Propriétaires, mais au profit des Officiers de leur Prince, qui s'approprieroient tout, à titre de confiscation. Au reste, le religieux Voïageur assure que c'est une pratique constante, non-seulement sur les Côtes de Saint Domingue, mais sur celles de la Nouvelle Espagne, des Caraques & de Carthagene, & qu'un grand nombre de François, d'Anglois & de Hollandois en ont fait une triste expérience.

Il ajoute, pour l'instruction des Marchands & des Voïageurs, que dans les mêmes occasions, il ne faut pas veiller moins soigneusement sur les mains des Espagnols. « Lorsqu'ils trouvent, dit-il, l'occasion de s'accom-» moder d'une chose, sans qu'elle leur coûte rien, jamais ils ne la laissent » échapper : & si l'on s'apperçoit de quelque subtilité, on ne doit les en » avertir que d'un ton civil, en feignant de la prendre pour une méprise, » si l'on ne veut s'exposer à de fâcheuses querelles. La meilleure Marchandise qu'on puisse porter, dans tous les lieux qui sont en relation avec les Mines, est le Vif-argent. On donne poids pour poids, c'est-à-dire une livre d'argent pour une livre de Mercure ; profit immense (29) puisqu'il faut seize Piastres pour le poids d'une livre, & que le Mercure n'en vaut qu'une. Ceux qui veulent y gagner encore plus se font païer poids pour poids en petites monnoies, telles que des Réales & des demi Réales, qu'on trouve ensuite l'occasion de donner en compte : il y a, souvent, deux & même trois écus de profit par livre. Le Commerce avec les Espagnols a ses difficultés. Les Acheteurs sont bizarres & capricieux. Il faut savoir se

(29) On a fait remarquer, à l'occasion du Mexique & du Pérou, que les Rois d'Espagne se sont réservés cette Traite qui leur rend un profit considérable.

relâcher sur quelque Marchandise, & le faire sentir d'une maniere fine. Comme ils se picquent de politesse & de générosité, on est sûr de réparer bientôt sa perte, en leur remplissant la tête de fumée. Les Anglois & les Hollandois excellent dans ces petites ruses. Qu'un Espagnol, qui vient acheter une Platille, pour faire deux chemises, s'obstine à demeurer au-dessous du prix, ils ne laissent pas de la donner; mais ensuite ils lui font voir des dentelles, qu'il ne manque pas d'acheter dix fois plus qu'elles ne valent, lorsqu'il leur entend dire que tous les Grands d'Espagne n'en portent plus d'autres.

La plûpart des chapeaux, qu'on leur porte, doivent être gris. Il faut que la forme soit plate, les bords larges, & surtout que la coëffe soit de Satin de couleur. Qu'ils soient vieux ou neufs, de Castor ou de Loutre, on les vend avec avantage, pourvû qu'ils soient propres & bien lustrés. Ils se vendoient autrefois quarante & cinquante Piastres; & quoique ce prix soit fort diminué depuis que les François en ont porté un trop grand nombre, on y fait encore de très grands profits. Les Bas de soie sont les seuls qui se vendent : clairs, bons ou mauvais, n'importe. L'usage des Espagnols de Saint Domingue est d'en porter deux paires, une de couleur par-dessus, & l'autre noire. Enfin quoique le Commerce étranger soit rigoureusement défendu aux Sujets, les Gouverneurs & les autres Officiers se dispensent si généralement de cette Loi, que la difficulté, pour les Etrangers, n'est qu'à se faire instruire de ce qui leur plaît & qu'à leur ouvrir des voies pour sauver les apparences.

Caractere des Habitans François de S. Domingue.

C'est du P. de Charlevoix, ou plutôt du P. le Pers, dont il fait profession de suivre les Mémoires, qu'il faut emprunter quelques Observations sur le caractere des Habitans de la partie Françoise de Saint Domingue. On comprend, sous ce nom, les Créoles François & les Negres. Si l'on s'appercevoit, il y a trente ans, comme on le fait observer, que les premiers commençoient à se ressentir moins du mélange des Provinces d'où sont sortis les Fondateurs de la Colonie, on doit juger qu'il n'y reste plus aucun vestige du génie de ces anciens Avanturiers, auxquels la plûpart doivent leur naissance. Ils ont presque tous la taille assez belle & l'esprit aisé : c'est louer fort nettement leur figure & leur esprit; mais on nous fait une peinture un peu plus confuse de leurs bonnes & leurs mauvaises qualités. On les représente, tout-à-la-fois, francs, prompts, fiers, dédaigneux, présomptueux, intrépides. On leur reproche d'avoir peu de naturel, & beaucoup d'indolence pour tout ce qui regarde la Religion. Cependant on adoucit un peu des traits si rudes, en assurant qu'une bonne éducation corrige aisément la plûpart de leurs défauts, & trouve en eux un fond riche. On ajoute que l'Héritage, qu'ils ont conservé le plus entier de leurs Peres, est l'Hospitalité, & qu'il semble qu'on respire cette belle vertu avec l'air de Saint Domingue. Les Indiens la portoient fort loin avant la Conquête; & leurs Vainqueurs, qui n'étoient pas gens à les prendre pour modeles, y ont d'abord excellé. Il n'est pas vraisemblable, non plus, que les François l'aient prise des Espagnols, puisque ces deux Nations ont été longtems dans l'Ile sans aucune relation de Societé, & que leur antipathie naturelle ne leur a gueres permis de se former l'une sur l'autre. Enfin l'on

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

assure que les Negres mêmes s'y distinguent, & d'une maniere admirable dans des Esclaves, à qui l'on fournit à peine les nécessités de la vie. Un Voïageur peut faire le tour de la Colonie Françoise, sans aucune dépense. Il est bien reçu de toutes parts; & s'il est dans le besoin, on lui donne libéralement dequoi continuer son Voïage. Si l'on connoît une personne de naissance qui soit sans fortune, l'empressement est général pour lui offrir un asyle. On ne lui laisse point l'embarras d'exposer sa situation; chacun le prévient. Il ne doit pas craindre de se rendre importun, par un trop long séjour dans l'Habitation qu'il choisit; on ne se lasse point de l'y voir. Dès qu'il touche à la premiere, il doit être sans inquiétude pour les commodités de la plus longue route. Negres, Chevaux, Voitures, tout est à sa disposition; & s'il part, on lui fait promettre de revenir aussitôt qu'il sera libre. La charité des Créoles est la même pour les Orphelins. Jamais le Public n'en demeure chargé. Les plus proches Parens ont la préférence, ou les Parains & les Maraines, à leur défaut; mais si cette ressource manque à quelque malheureux Enfant, le premier qui peut s'en saisir, regarde comme un bonheur de l'avoir chez soi, & de lui servir de Pere.

Un mal, dont on craint, dit-on, de fâcheuses suites, si la partie Françoise de Saint Domingue continue de se peupler, c'est qu'il n'y a point de biens nobles, & que tous les Enfans ont une part égale à la succession. Si tout se défriche, il arrivera nécessairement qu'à force de divisions & de subdivisions, les Habitations se réduiront à rien, & que tout le monde se trouvera pauvre: au lieu que si toute une Habitation demeuroit à l'Aîné, les Cadets se verroient obligés d'en commencer d'autres, avec les avances qu'ils recevroient de leurs Proches; & lorsqu'il ne resteroit plus de terrein vuide à Saint Domingue, rien ne les empêcheroit de s'étendre dans les Iles voisines, & dans les parties du Continent qui appartiennent à la France, ou qui sont encore du droit public. On verroit ainsi des Colonies se former d'elles-mêmes, sans qu'il en coutât rien à l'Etat. Mais l'inconvénient dont on se plaint n'est pas un mal fort pressant, puisqu'il reste encore à défricher pour plus d'un siecle, dans les Quartiers de l'Ile de Saint Domingue.

Negres de la Colonie.

Quelques-uns prétendent que peu de François y sont sans une espece de fievre interne, qui mine insensiblement, & qui se manifeste moins par le désordre du pouls, que par une couleur livide & plombée, dont personne ne se garantit. Dans l'origine de la Colonie, on n'y voïoit arriver personne à l'extrême vieillesse; & cet avantage est encore assez rare parmi ceux qui sont nés en France. Mais les Créoles, à mesure qu'ils s'éloignent de leur souche Européenne, deviennent plus sains, plus forts, & jouissent d'une plus longue vie: d'où l'on peut conclure que l'air de Saint Domingue n'a point de mauvaise qualité, & qu'il n'est question que de s'y naturaliser. A l'égard des Negres, on convient qu'ici comme dans les autres Iles, rien n'est plus misérable que leur condition. Il semble que ce Peuple soit le rebut de la Nature, l'opprobre des Hommes, & qu'il ne differe gueres des plus vils Animaux. Sa condition, du moins, ne le distingue pas des Bêtes de charges. Quelques coquillages font toute sa nourriture: ses habits sont de mauvais haillons, qui ne le garantissent, ni de la chaleur du jour, ni de

la trop grande fraîcheur des nuits (30). Ses Maisons ressemblent à des Tanieres d'Ours; ses lits sont des claies, plus propres à briser le corps qu'à procurer du repos; ses meubles consistent en quelques Calebasses, & quelques petits Plats de bois ou de terre. Son travail est presque continuel; son sommeil fort court. Nul salaire. Vingt coups de fouet pour la moindre faute. C'est à ce fatal état qu'on a sû réduire des Hommes, qui ne manquent point de raison, & qui ne peuvent ignorer qu'ils sont absolument nécessaires à ceux qui les traitent si mal.

Dans cet incroiable abbaissement, ils ne laissent pas de jouir d'une santé parfaite, tandis que leurs Maîtres qui regorgent de biens & qui ne manquent d'aucune sorte de commodités, sont la proie d'une infinité de maladies. Ils jouissent donc du plus précieux de tous les biens; & leur caractere les rend insensibles à la privation des autres. On n'a pas fait difficulté de soutenir que ce seroit leur rendre un mauvais office que de les tirer de cet état, parcequ'ils en abuseroient. A la vérité, ceux qui tiennent ce langage y sont intéressés: on peut dire qu'ils sont à la fois Juges & Parties. Cependant l'avantage qu'ils tirent des Negres n'est pas sans inconvéniens. S'il n'y a point de service plus flatteur pour l'orgueil humain que celui de ces malheureux Esclaves, il n'en est pas d'aussi sujet à quantité de fâcheux retours; & l'on assure que la plûpart des Habitans de nos Colonies s'affligent, de ne pouvoir être servis par d'autres Valets; n'y eut-il que ce sentiment, naturel à l'Homme, de compter pour rien les services que la crainte seule arrache, & des respects auxquels le cœur n'a jamais de part. Mais c'est un mal nécessaire, ou du moins l'on n'y connoit pas de remede (31). Les Nations, établies entre le Cap Blanc & le Cap Negris, sont proprement les seules qui paroissent nées pour la servitude. Ces Misérables avouent, dit-on, qu'ils se regardent eux-mêmes comme une Nation maudite. Les plus spirituels, qui sont ceux du Sénégal, racontent, dit-on, sur une ancienne tradition, dont ils ne connoissent pas l'origine, que ce malheur leur vient du péché de leur premier Pere, qu'ils nomment *Tam*. Ils sont les mieux faits de tous les Negres, les plus aisés à discipliner, & les plus propres au service domestique. Les *Bambares* sont les plus grands, mais voleurs: les *Arades*, ceux qui entendent le mieux la culture des Terres, mais les plus fiers: les *Congos* sont les plus petits, & les plus habiles Pêcheurs, mais ils désertent aisément: les *Nagots* sont les plus humains, les *Mondongos*, les plus cruels; les *Minajs*, les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se désespérer. Enfin les Negres Créoles, de quelque Nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs Peres que la couleur & l'esprit de servitude. Ils ont néanmoins un peu plus de passion pour la liberté, quoique nés dans l'esclavage; ils sont aussi plus spirituels, plus raisonnables, plus

(30) Il est assez remarquable qu'étant exposés tous les jours, tête nue, aux ardeurs d'un Soleil qui devroit leur faire bouillir la cervelle, ils ne se plaignent jamais que du froid.

(31) Malheureux, dit le P. de Charlevoix, celui qui a beaucoup d'Esclaves; c'est la matiere de bien des inquiétudes, & une continuelle occasion de patience: malheureux qui n'en a point du tout; il ne peut absolument rien faire: malheureux qui en a peu; il faut qu'il en souffre tout, de peur de les perdre & tout son bien avec eux. *Ubi sup. p.* 361.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

adroits ; mais plus fainéans, plus fanfarons, plus libertins, que ceux qui viennent d'Afrique. On comprend tous ces nouveaux venus, sous le nom général de Dandas.

On a vû, à Saint Domingue, des Negres du Monomotapa & de l'Ile de Madagascar ; mais leurs Maîtres en ont tiré peu de profit. Les premiers périssent d'abord, & les seconds sont presque indomptables. A l'égard de l'esprit, tous les Negres de Guinée l'ont extrêmement borné. Plusieurs sont comme hébêtés, jusqu'à ne pouvoir compter au-dessus de trois, ni jamais faire entrer l'Oraison Dominicale dans leur mémoire. Ils n'ont aucune idée fixe. Le passé ne leur est pas plus connu que l'avenir ; vraies machines, qu'il faut remonter chaque fois qu'on les veut mettre en mouvement. Les deux Missionnaires assurent que ceux, qui leur attribuent plus de malice que de stupidité & de manque de Mémoire, se trompent ; & que pour s'en convaincre, il suffit de voir combien ils ont peu de prévoïance dans ce qui les concerne personnellement. D'un autre côté, on convient généralement que dans les affaires qu'ils ont fort à cœur, ils sont très fins & très entendus ; que leurs railleries ne sont point sans sel ; qu'ils saisissent merveilleusement les ridicules ; qu'ils savent dissimuler, & que le plus stupide Negre est un mystere impénétrable pour ses Maîtres, tandis qu'il les perce avec une facilité surprenante. Il n'est pas aisé d'accorder toutes ces contrariétés. On ajoute que leur secret est comme leur trésor ; qu'ils mourroient plûtôt que de le révéler, & que leur contenance est un spectacle réjouissant, lorsqu'on veut l'arracher de leur bouche : ils prennent un air d'étonnement si naturel, que sans une grande expérience on y est trompé ; ils éclatent de rire ; jamais ils ne se déconcertent, fussent-ils pris sur le fait ; les supplices ne leur feroient pas dire ce qu'ils ont entrepris de tenir caché. Ils ne sont pas traîtres ; mais il ne faut pas toujours compter sur leur attachement. La plûpart feroient fort bons Soldats, s'ils étoient bien disciplinés & bien conduits. Un Negre, qui se trouveroit dans un combat à côté de son Maître, feroit son devoir, s'il n'en avoit point été maltraité, sans raison. Lorsqu'ils s'attroupent, dans quelque soulevement, le remede est de les dissiper sur-le-champ, à coups de bâton & de nerfs de Bœuf : si l'on differe, on se met quelquefois dans la nécessité d'en venir aux armes, & dans ces occasions ils se défendent en Furieux. Dès qu'ils se persuadent qu'il faut mourir, peu leur importe comment ; & le moindre succès acheve de les rendre invincibles.

On remarque encore que le chant, parmi ces Peuples, est un signe fort équivoque de gaieté ou de tristesse. Ils chantent dans l'affliction, pour adoucir leur chagrin ; ils chantent dans la joie, pour faire éclater leur contentement ; mais comme ils ont des airs joïeux & des airs lugubres, il faut une longue expérience pour les distinguer. Naturellement, ils sont doux, humains, dociles, crédules, & superstitieux à l'excès. Ils ne peuvent haïr longtems ; ils ne connoissent ni l'envie, ni la mauvaise foi, ni la médisance. Le Christianisme, qu'on n'a pas de peine à leur faire embrasser, & les instructions qu'ils reçoivent continuellement des Missionnaires (52), perfectionnent quelquefois ces vertus.

(52) Ce sont les Negres, dit le P. Pers, qui nous attirent ici principalement ; & sans

On sait que Louis XIII, sur l'ancien principe que les Terres soumises aux Rois de France rendent libres tous ceux qui peuvent s'y retirer, eut beaucoup de peine à consentir que les premiers Habitans des Iles eussent des Esclaves, & ne se rendit qu'après s'être laissé persuader que c'étoit le plus sûr & même l'unique moïen d'inspirer aux Afriquains le culte du vrai Dieu, de les tirer de l'Idolâtrie, & de les faire persévérer jusqu'à la mort dans la profession du Christianisme. Le P. Labat nous apprend que depuis, on a proposé en Sorbonne les trois cas suivans : 1°. si les Marchands, qui vont acheter des Esclaves en Afrique, ou les Commis qui demeurent dans les Comptoirs, peuvent acheter des Negres dérobés (33) ? 2°. Si les Habitans de l'Amérique, à qui ces Marchands viennent les vendre, peuvent acheter indifféremment tous les Negres qu'on leur présente, sans s'informer s'ils ont été volés ? 3°. A quelle réparation les uns & les autres sont obligés, lorsqu'ils savent qu'ils ont acheté des Negres dérobés ? » La décision, dit le même Voïageur, fut apportée aux Iles par » un Religieux de notre Ordre. On y trouva des difficultés insurmonta- » bles. Nos Habitans répondirent que les Docteurs, qu'on avoit consultés, » n'avoient ni Habitation aux Iles, ni intérêt dans les Compagnies, & » que s'ils eussent été dans l'un ou l'autre de ces deux cas, ils auroient » décidé tout autrement (34). Ainsi les François des Iles ne sont pas plus délicats, sur ce point, que les Anglois & d'autres Nations : mais ils sont beaucoup plus humains, dans le traitement qu'ils font à leurs Negres. Pre-

eux, nous n'osetions aspirer à la qualité de Missionnaires. Il se passe peu d'années, sans qu'on en amene au seul Cap François deux à trois mille. Lorsque j'apprens qu'il en est arrivé quelques-uns dans mon Quartier, je vais les voir, & je commence par leur faire faire le signe de la Croix, en conduisant leur main ; & puis je le fais moi-même sur leur front, comme pour en prendre possession au nom de J. C. & de son Eglise. Après les paroles ordinaires, j'ajoute : » Et toi, maudit Esprit, je te » défens au nom de J. C. d'oser vio- » ler jamais ce signe sacré, que je viens » d'imprimer sur cette Créature, qu'il a » rachetée de son sang. Le Negre, qui ne comprend rien à ce que je fais ni à ce que je dis, ouvre de grands yeux, & paroît tout interdit ; mais, pour le rassurer, je lui adresse par un Interprete, ces paroles du Sauveur à Saint Pierre : » tu ne sais pas » présentement ce que je fais, mais tu le » sauras dans la suite. Le P. Pers, ajoute qu'on s'efforce de les instruire, & qu'ils ont un véritable empressement pour recevoir le Baptême, mais que les Adultes n'en sont guetes capables qu'au bout de deux ans ; » qu'alors même, il faut souvent, pour le » leur conférer, être du sentiment de ceux » qui ne croient pas la connoissance du » mystere de la Trinité nécessaire au salut ; » & qu'ils n'entendent pas plus ce qu'on » leur apprend là-dessus, que ne feroit un » Perroquet à qui on l'auroit appris de mê- » me ; que la science du Théologien est ici » fort courte, mais qu'un Missionnaire » doit y penser deux fois avant que de » laisser mourir un Homme, quel qu'il » soit, sans Baptême ; & que s'il a quel- » que scrupule sur cela, ces paroles du » Prophete Roi, *Homines & jumenta sal- » vabis, Domine*, lui viennent d'abord à » l'esprit pour le rassurer. *ubi sup.* p. 378

(33) Voïez tout ce qui regarde la Traite des Negres, aux II & IIIe Tomes de ce Recueil. Il suffit de remarquer ici qu'il se vend quatre sortes de Negres ; 1°. Les Malfaiteurs, & généralement tous ceux qui ont mérité la mort ; 2°. Les Prisonniers de guerre ; 3°. Les Esclaves particuliers des Princes, & 4°. ceux qui sont dérobés, soit par l'ordre & du consentement des Princes, soit par certains Voleurs, surnommés Marchands ou Chasseurs d'Esclaves, qui ne font pas d'autre métier. Ces derniers Negres sont le plus grand nombre.

(34) Nouveaux Voïages du P. Labat, T. IV. p. 427.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S.DOMINGUE.

mierement, quoique la prudence les oblige de n'en point acheter sans savoir s'ils ont quelque défaut, ils donnent à la pudeur de ne pas faire eux-mêmes cet examen ; l'usage est de s'en rapporter aux Chirurgiens. En second lieu, on accuseroit de dureté & d'avarice celui qui les feroit travailler à leur arrivée, sans leur accorder quelques jours de repos. Ces Malheureux sont fatigués d'un long Voiage, pendant lequel ils ont toujours été liés, deux à deux, avec des entraves de fer. Ils sont exténués de faim & de soif; sans compter l'affliction de se voir enlevés de leur Païs, pour n'y retourner jamais : ce seroit mettre le comble à leurs maux (35) que de les jetter tout-d'un-coup dans un pénible travail.

Lorsqu'ils sont arrivés chez leurs Maîtres, on commence par les faire manger, & les laisser dormir pendant quelques heures. Ensuite on leur fait raser la tête, & frotter tout le corps avec de l'huile de Palma Christi, qui dénone les jointures, les rend plus souples, & remédie au Scorbut. Pendant deux ou trois jours, on humecte, d'huile d'olive, la Farine ou la Cassave qu'on leur donne ; on les fait manger peu, mais souvent, & baigner soir & matin. Ce régime est suivi d'une petite saignée & d'une purgation douce. On ne leur permet point de boire trop d'eau, encore moins d'Eau-de-vie : leur unique boisson est la Grappe & l'Ouïcou. Non-seulement ces soins les garantissent des maladies dont ils seroient d'abord attaqués ; mais, avec les habits qu'on leur donne & la bonté qu'on marque pour eux, ils servent à leur faire oublier leur Païs & le malheur de la servitude. Sept ou huit jours après, on les emploie à quelque léger travail, pour les y accoutumer par degrés. La plûpart n'en attendent pas l'ordre, & suivent les autres, lorsqu'ils les voient appellés par ce qu'on nomme le Commandeur.

L'usage commun, pour les instruire & les former au train de l'Habitation, est de les départir dans les Cases des Anciens, qui les reçoivent toujours volontiers, soit qu'ils soient de même Païs ou d'une Nation différente, & qui se font même honneur que le nouveau Negre, qu'on leur donne, paroisse mieux instruit & se porte mieux que celui de leur Voisin. Mais ils ne le font point manger avec eux, ni coucher dans la même Chambre ; & lorsque le nouvel Esclave paroît surpris de cette distinction, ils lui disent que n'étant pas Chrétien, il est trop au-dessous d'eux pour être traité plus familierement. Le P. Labat assure que cette conduite fait concevoir aux nouveaux Negres une haute idée du Christianisme, & qu'étant naturellement orgueilleux, ils importunent sans cesse leurs Maîtres & leurs Prêtres, pour obtenir le Baptême. Leur impatience est si vive, dit-il, que s'ils en étoient crus, on emploieroit les jours entiers à les instruire ; » Outre le Catéchisme, qui se fait en commun, soir & matin, » dans les Habitations bien reglées, on charge ordinairement quelques An» ciens, des mieux instruits, de donner des leçons aux nouveaux ; & ceux, » chez lesquels ils se trouvent logés, ont un soin merveilleux de les leur

(35) Les Negres, qu'on enleve de leur Païs, sont persuadés que les Européens ne les achetent & ne les transportent dans leurs Colonies que pour les manger ; d'où il arrive souvent, lorsqu'ils sont mal gardés pendant le Voïage, qu'ils se désespérent & se jettent dans les flots.

» répéter

» répeter, ne fut-ce que pour pouvoir dire au Curé, que le Negre qu'on » leur a confié est en état de recevoir le Baptême. Ils lui servent alors de » Parrains; & l'on auroit peine à s'imaginer jusqu'où va le respect, la sou- » mission & la reconnoissance que tous les Negres ont pour leurs Parrains. » Les Créoles mêmes, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans le Païs, les » regardent comme leurs Peres «. J'avois, continue le même Voïageur, un petit Negre, qui étoit le Parain banal de tous les Negres, Enfans ou Adultes que je baptisois, du moins quand ceux qui se présentoient pour cet office n'en étoient pas capables, ou pour ne pas savoir bien leur Catéchisme, ou pour n'avoir pas fait leur Pâque, ou parceque je les connoissois libertins; ou lorsque je prévoïois quelque empêchement pour leur mariage, s'ils contractoient ensemble une affinité spirituelle. J'étois surpris des respects que je lui voïois rendre par les Negres qu'il avoit tenus au Baptême. Si c'étoient des Enfans, les Meres ne manquoient point de les lui apporter aux jours de Fête; & si c'étoient des Adultes, ils venoient le voir, lui répéter leur Catéchisme & leurs prieres, & lui apporter quelque petit présent.

Tous les Esclaves Negres ont un grand respect pour leurs Vieillards. Jamais ils ne les appellent par leurs noms, sans y joindre celui de Pere; ils les soulagent dans toute sorte d'occasions, & ne manquent jamais de leur obéir. La Cuisiniere de l'Habitation n'est pas moins respectée; & de quelque âge qu'elle soit, ils la traitent toujours de *Maman*.

Achevons tout ce qui concerne cette malheureuse espece d'Hommes, pour nous épargner l'embarras d'y revenir dans l'article des autres Iles. Le même Voïageur les représente fort sensibles aux bienfaits, & capables de reconnoissance, aux dépens même de leur vie: mais ils veulent être obligés de bonne grace; & s'il manque quelque chose à la faveur qu'on leur fait, ils en témoignent leur mécontentement, par l'air dont ils la reçoivent. Ils sont naturellement éloquens; & ce talent éclate, surtout lorsqu'ils ont quelque chose à demander, ou leur apologie à faire contre quelque accusation. On doit les écouter avec patience, lorsqu'on veut se les attacher. Ils savent représenter adroitement leurs bonnes qualités, leur assiduité au service, leurs travaux, le nombre de leurs Enfans, & leur bonne éducation. Ensuite ils font l'énumération de tous les biens qu'on leur a faits, avec des remerciemens très respectueux, qu'ils finissent par leur demande. Une grace accordée sur-le-champ les touche beaucoup. Si l'on prend le parti de la refuser, il faut leur en apporter quelque raison, & les renvoïer contens, en joignant au refus un présent de quelque bagatelle. Lorsqu'il s'éleve entr'eux quelque différend, ils s'accordent à venir devant leur Maître, & plaident leur cause sans s'interrompre. L'offensé commence; & lorsqu'il s'est expliqué, il déclare à sa Partie qu'elle peut répondre. Des deux côtés, la modération est égale. Comme il est presque toujours question de quelque bagatelle, ces Procès sont bientôt vuidés. » Lorsqu'ils » s'étoient battus, dit le P. Labat, ou qu'ils s'étoient rendus coupables de » quelque larcin bien avéré, je les faisois châtier séverement, car il faut » avec eux autant de fermeté que de condescendance. Ils souffrent » avec patience les châtimens qu'ils ont mérités, mais ils sont capables

» des plus grands excès lorsqu'on les maltraite sans rai son. C'est une re-
» gle générale de prudence, de ne les menacer jamais. Le châtiment, ou le
» pardon, ne doit jamais être suspendu, parceque souvent la crainte les
» porte à fuir dans les Bois; & telle est l'origine des Marons. On n'a pas trouvé de moïen plus sûr, pour les retenir, que de leur accorder la possession de quelques Volailles & de quelques Porcs, d'un Jardin à tabac, à coton, à légumes, & d'autres petits avantages de même nature. S'ils s'absentent, & que dans l'espace de vingt-quatre heures ils ne reviennent pas d'eux-mêmes, ou conduits par quelque Protecteur qui demande grace pour eux, ce qu'on ne doit jamais refuser, on confisque ce qu'ils peuvent avoir de biens. Cette peine leur paroît si rude, qu'elle a plus de force que tous les châtimens, pour les faire rentrer en eux-mêmes. Le moindre exemple de confiscation est longtems un sujet de terreur. Ils sont liés entr'eux par une affection si sincere, que non-seulement ils se secourent mutuellement dans leurs besoins, mais que si l'un d'eux fait une faute, on les voit souvent venir tous en corps, pour demander sa grace ou pour s'offrir à recevoir une partie du châtiment qu'il a mérité. Ils se privent quelquefois de leur nourriture, pour être en état de traiter ou de soulager un Negre de leur Païs, dont ils attendent la visite.

Leur complexion chaude les rend si passionnés pour les Femmes, qu'indépendamment du profit de la multiplication, on est obligé de les marier de bonne heure, dans la crainte des plus grands désordres. Ces mariages ont néanmoins de grands inconvéniens. » La Loi du Prince, observe le P.
» de Charlevoix, ne veut pas qu'un Esclave se marie sans la permission
» de son Maître, & les mariages clandestins sont nuls. Mais s'il n'est pas
» permis à un jeune Negre de se marier hors de son Habitation, que
» fera-t'il, lorsqu'il n'y trouve pas de Fille à son gré? Et que fera un
» Curé, lorsqu'un Negre & une Negresse de différens Atteliers, après avoir
» eu longtems ensemble un Commerce défendu, sans pouvoir obtenir de
» leurs Maîtres la permission de se marier, viendront lui déclarer, à l'E-
» glise, qu'ils se prennent pour Epoux? on pourroit proposer là-dessus,
» bien des cas qui ne sont pas trop spéculatifs, & qui jettent les Mission-
» naires dans de fort grands embarras. L'autorité Laïque, la seule qui
» soit respectée dans l'Ile, n'y peut apporter que de véritables re-
» medes.

Les Esclaves Negres aiment non-seulement les Femmes, mais encore le jeu, la danse, le vin & les liqueurs fortes. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un Européen s'en étonne. Le jeu qu'ils ont apporté aux Iles, de quelque partie de l'Afrique qu'il soit venu, est une espece de jeu de Dez, composé de quatre *Bougis*, c'est-à-dire de quatre de ces coquilles qui leur servent de Monnoie. Un trou, qu'elles ont du côté convexe, les fait tenir sur cette face aussi facilement que sur l'autre. Ils les remuent dans la main, comme on y remue les Dez, & les jettent sur une Table. Si toutes les faces trouées se trouvent dessus, ou les faces opposées, ou deux d'une sorte & deux d'une autre, le Joueur gagne: mais si le nombre des trous, ou des dessous, est impair, il a perdu. Quantité de Negres Créoles ont appris, par l'exemple de leurs Maîtres, à jouer aux Cartes. Le P. Labat dé-

plore une habitude, qui les rend tout-à-la-fois, dit il, plus fripons & plus faineans.

Danse nommée la Calenda.

La danse est leur passion favorite; & l'on ne connoît point de Peuple, qui en ait une plus vive pour cet exercice. Si leur Maître ne leur permet point de danser dans l'Habitation, ils font trois ou quatre lieues, le Samedi à minuit, après avoir quitté le travail, pour se rendre dans quelque lieu où la danse soit permise. Celle qui leur plaît le plus, & qu'on croit venue du Roïaume d'Arda sur la Côte de Guinée, se nomme le *Calenda*. Les Espagnols l'ont apprise des Negres, & la dansent comme eux dans tous leurs Etablissemens de l'Amérique. Elle est d'une indécence, qui porte quelques Maîtres à la défendre, & ce n'est pas une entreprise facile; car le goût en est si général & si vif, que les Enfans mêmes, dans l'âge où la force leur manque encore pour se soutenir, imitent leurs Peres & leurs Meres, auxquels ils la voient danser, & passeroient les jours entiers à cet exercice. Pour en regler la cadence, on se sert de deux Instrumens en forme de Tambours, qui ne sont que deux troncs d'arbre, creusés, & d'inégale grosseur. Un des bouts est ouvert; l'autre est couvert d'une peau de Brebis ou de Chevre, sans poil, & soigneusement grattée. La plus grande de ces deux machines, qui se nomme simplement le grand Tambour, a trois ou quatre piés de long sur huit à neuf pouces de diametre. Le petit, qu'on nomme le *Baboula*, est à-peu-près de la même longueur, mais n'a pas plus de huit à neuf pouces dans l'autre dimension. Ceux qui battent de ces Instrumens les mettent entre leurs jambes, ou s'asseoient dessus, & les touchent du plat des quatre doigts de chaque main. Ce grand Tambour est battu avec mesure, & posément: mais le Baboula se touche avec beaucoup de vîtesse, presque sans mesure; & comme il rend moins de son que l'autre, quoiqu'il en rende un fort aigu, il ne sert qu'à faire du bruit, sans marquer la cadence, ni les mouvemens des Danseurs.

Ils sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les Hommes vis-à-vis des Femmes. Ceux qui se lassent, & les Spectateurs, font un cercle autour des Danseurs & des Tambours. Un des plus habiles chante une Chanson, qu'il compose sur-le-champ, dont le refrein est répété par les Spectateurs, avec de grands battemens de mains. Tous les Danseurs tiennent les bras à demi levés, sautent, tournent, s'approchent à deux ou trois piés les uns des autres & reculent en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé du Tambour les avertisse de se joindre, en se frappant les uns contre les autres. Ils se retirent aussi-tôt en pirouettant, pour recommencer le même mouvement, avec des gestes tout-à-faits lascifs, autant de fois que le Tambour en donne le signe; ce qu'il fait souvent plusieurs fois de suite. De tems en tems, ils s'entrelassent les bras & font deux ou trois tours, en continuant de se frapper, & se donnant des baisers. On juge combien la pudeur est blessée par cette Danse. Cependant elle a tant de charmes pour les Espagnols de l'Amérique, & l'usage en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusques dans leurs dévotions. Ils la dansent à l'Eglise, & dans leurs Processions. Les Religieuses mêmes ne manquent gueres de la danser, la nuit de Noël, sur un Théâtre élevé dans leur Chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte, pour faire part

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

du spectacle au Peuple : mais elles n'admettent point d'Hommes à leur danse. Dans les Iles Françoises, on a défendu le Calenda par des Ordonnances, autant pour mettre l'honnêteté publique à couvert, que pour empêcher les Assemblées trop nombreuses. Une trouppe de Negres, emportée par la joie, & souvent échauffée par les liqueurs fortes, devient capable de toute sorte de violences. Mais les Loix & les précautions n'ont encore pû l'emporter sur le goût désordonné du plaisir.

Les Esclaves Negres de Congo ont une autre danse, plus modeste que le Calenda, mais moins vive & moins réjouissante. Les Danseurs de l'un & l'autre sexe se mettent en rond ; & sans sortir d'une place, ils ne font que lever les piés en l'air, pour en frapper la terre avec une espece de cadence, en tenant le corps à demi courbé les uns vers les autres, tandis qu'un d'entr'eux raconte quelque Histoire, à laquelle tous les danseurs répondent par un refrein, & les spectateurs par des battemens de mains. Les Negres Minas dansent en rond, & tournent sans cesse ; ceux Cap Verd & de Gambra ont aussi leurs danses particulieres : mais il n'y en a point qui leur plaise tant, à tous, que le Calenda. Dans l'impuissance des Loix, on s'efforce, dit le P. Labat, de leur faire substituer à cet infâme exercice, des danses Françoises, telles que le Menuet, la Courante, le Passe-pié, les Branles & les danses rondes. Il s'en trouve quantité qui y excellent, & qui n'ont pas l'oreille moins fine, ni les pas moins mesurés que nos plus habiles Danseurs. Quelques-uns jouent assez bien du Violon, & gagnent beaucoup à jouer dans les Assemblées. Ils jouent, presque tous, d'une espece de Guitarre, qu'ils composent eux-mêmes, d'une moitié de Calebasse, couverte d'un cuir taclé, avec un assez long manche : elle a quatre cordes, de soie ou de pitte, ou de boiaux secs, & passés ensuite à l'huile, qui sont soutenues sur la peau par un chevalet, à la hauteur d'un pouce & demi. Cet Instrument se pince, en battant. Mais le son en est peu agréable, & les accords peu suivis.

Habits & mets des Esclaves Negres.

Il n'y a point d'Esclaves Negres qui n'aient la vanité de paroître bien vêtus, surtout à l'Eglise, & dans leurs visites mutuelles. Ils s'épargnent tout & ne craignent point le travail, lorsqu'il est question d'acheter, pour leurs Femmes & leurs Enfans, quelque parure qui puisse les distinguer des autres. Cependant l'affection qu'ils ont pour leurs Femmes ne va pas jusqu'à les faire manger avec eux (36), à l'exception du moins des jeunes

(36) J'ai souvent pris plaisir, dit le P. » Labat, à voir dîner notre Charpentier » Negre. Sa Femme & ses Enfans étoient » autour de lui, & le servoient avec tout » le respect des Domestiques les mieux instruits. Si c'étoit un jour de Fête, ses » Gendres & ses Filles ne manquoient pas » de s'y trouver, & de lui apporter de petits présens. Ils faisoient un cercle autour » de lui, & l'entretenoient pendant tout le » tems qu'il passoit à table. Lorsqu'il avoit » fini, on lui apporroit sa pipe ; & se tournant, il leur disoit d'un air grave, allez » manger vous autres. Ils lui faisoient une » profonde révérence, & passoient dans une » Chambre voisine, où ils mangeoient tous » ensemble avec leur Mere. Je lui faisois » quelquefois des reproches de sa gravité, » & je lui citois l'exemple du Gouverneur, » qui mangeoit tous les jours avec sa Femme : il me répondit que le Gouverneur » n'en étoit pas plus sage ; qu'il croioit » bien que les Blancs avoient leurs raisons ; » mais qu'ils avoient aussi les leurs, & que » si l'on vouloit considérer combien les » Femmes blanches étoient orgueilleuses & » peu soumises à leurs Maris, on avoueroit que les Negres, qui tiennent tou-

gens, qui leur accordent cette liberté dans les premieres tendresses du mariage. Dans leurs Festins, les Negres Aradas ont toujours un chien rôti, & croiroient faite très mauvaise chere si cette piece y manquoit. Ceux qui n'en ont point, ou qui ne peuvent en dérober un, l'achetent, & donnent en échange un Porc deux fois plus gros. Les autres, surtout les Negres Créoles, & ceux même qui descendent d'un Pere & d'une Mere Aradas, ont au contraire de l'aversion pour ce mets, & regardent comme une grande injure le nom de Mangeurs de chiens. Mais, ce qui paroît plus étonnant au P. Labat, c'est que les chiens de l'Ile aboient à ceux qui les mangent & les poursuivent, surtout lorsqu'ils sortent de ces Festins. Le Public est averti des jours où l'on rôtit un chien chez quelque Arada, par les cris de tous ces Animaux, qui viennent heurler autour de la Case, comme s'ils vouloient plaindre ou vanger la mort de leur Compagnon.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS L'ILE DE S. DOMINGUE.

Police des Negres François.

Les Cases des Negres François sont assez propres. Le Commandeur, qui est chargé de ce soin, doit y faire observer la symétrie & l'uniformité. Elles sont toutes de même grandeur, dans leurs trois dimensions, toutes de file; & suivant leur nombre, elles composent une ou plusieurs rues. Leur longueur commune est de trente piés, sur quinze de large. Si la famille n'est pas assez nombreuse pour occuper tout ce logement, on le divise en deux parties, dans le milieu de sa longueur. Les portes sont aux Pignons; & si la Maison contient deux Familles, elles répondent sur deux rues; mais pour une seule Famille, on n'y souffre qu'une Porte. Ces édifices sont couverts de têtes de Cannes, de Roseaux ou de feuilles de Palmistes. Les murs sont composés de claies, qui soutiennent un torchis de terre grasse & de bouze de Vaches, sur lequel on passe une couche de chaux. Les chevrons & la couverture descendent souvent jusqu'à terre, & forment, à côté des Cases, de petits appentis où les Porcs & la Volaille sont à couvert. On voit rarement plus d'une fenêtre à chaque Case; parceque les Negres sont fort sensibles au froid, qui est quelquefois piquant pendant la nuit. D'ailleurs la porte suffit pour donner du jour. La fenêtre est toujours au Pignon. Quelques-uns ont une petite Case, près de la grande, pour y faire leur feu & leur cuisine; mais la plûpart se contentent d'une seule, où ils entretiennent du feu toute la nuit. Aussi les Cases sont-elles toujours enfumées; & leurs Habitans contractent eux-mêmes une odeur, qu'on leur sent toujours avant qu'ils se soient lavés. Le Mari & la Femme ont chacun leur lit. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les Enfans n'en occupent qu'un; mais on n'attend pas plus longtems à les séparer, parcequ'avec le panchant de la Nation pour les plaisirs des sens, il ne faut plus compter sur leur sagesse à cet âge. Les lits sont de petits enfoncemens, pratiqués dans les murs de chaque Maison. Ils consistent en deux ou trois planches, posées sur des traverses, qui sont soutenues par de petites fourches. Ces planches sont quelquefois couvertes d'une natte de Latanier, ou de côtes de Balisier, avec un billot de bois pour chevet. Les Maîtres un peu libéraux donnent, à leurs Negres, quelques grosses toiles, ou de vieilles étoffes, pour se couvrir; mais c'est un surcroît de soin pour le Commandeur, qui est obligé de les leur faire laver souvent. L'impor-

jours les leurs dans le respect, ont pour eux la justice & la raison. *Ubi sup.* p. 470.

tance de les tenir propres l'oblige aussi de leur faire laver souvent leurs habits, & de leur faire raser la tête. A l'égard des meubles, ils consistent en Calebasses & en vaisselle de terre, avec des bancs, des tables, & quelques ustensiles de bois : les plus riches ont un coffre ou deux, pour y conserver leurs hardes.

On laisse ordinairement, entre les Cases, un espace de quinze ou vingt piés, pour remédier plus facilement aux incendies, qui ne sont que trop fréquens, & cet espace est fermé d'une palissade. Les uns y cultivent des herbes potageres, & d'autres y engraissent des Porcs. Dans les Habitations où les Maîtres en nourrissent aussi, on oblige les Negres de mettre les leurs dans le Parc du Maître, & de prendre soin des uns & des autres. Lorsqu'ils veulent vendre ce qui leur appartient, ils doivent offrir la préférence à leur Maître : mais la Loi l'oblige aussi de leur païer ce qu'il achete d'eux, au prix courant du marché. Une Ordonnance fort utile, mais dont on se plaint que l'exécution est négligée, est celle qui défend de rien acheter des Negres, s'ils ne produisent une permission de leurs Maîtres. C'est un moïen sûr de prévenir les vols, ou d'arrêter du moins ceux qui ont la mauvaise foi d'en profiter : mais, à Saint Domingue comme en Europe, il se trouve des Marchands sans Religion & sans honneur, qui prenant tout ce qu'on leur présente à bon marché, entretiennent les Negres dans l'habitude du vol.

L'usage est de leur donner, à quelque distance de l'Habitation, ou proche des Bois, quelque portion de terre, pour y cultiver leur Tabac, leurs Patates, leurs Ignames, leurs choux Caraïbes, & tout ce qu'ils peuvent tirer de ce fond, avec la liberté de le vendre ou de l'emploïer à leur subsistance. On leur permet d'y travailler, les jours de Fête, après le Service Divin ; & les autres jours, pendant le tems qu'ils peuvent retrancher à celui qui leur est accordé pour leurs repas. Il se trouve des Negres, à qui ce travail vaut annuellement plus de cent écus. Lorsqu'ils sont voisins de quelque Bourg, où ils peuvent porter leurs herbages & leurs fruits, ils croient leur sort très heureux (37) ; ils vivent dans l'abondance, eux & leur Famille, & leur attachement en augmente pour leur Maître.

(37) Les plus misérables ne veulent pas reconnoître qu'ils le soient. Le Pere Labat donne un exemple fort remarquable de cette vanité. J'avois, dit-il, un petit Negre de quatorze à quinze ans, spirituel, sage, affectionné, mais d'une fierté que je n'ai jamais pû corriger. Une parole de mépris le désesperoit. Je lui disois quelquefois, pour l'humilier, qu'il étoit un pauvre Negre qui n'avoit pas d'esprit. Il étoit si piqué du mot de Pauvre, qu'il en murmuroit entre ses dents, lorsqu'il me croïoit fâché ; & s'il jugeoit que je ne l'étois pas, il prenoit la liberté de me dire, qu'il n'y avoit que des Blancs qui fussent pauvres, qu'on ne voïoit point de Negres qui demandassent l'aumône, & qu'ils avoient trop de cœur pour cela. Sa grande joie, comme celle des autres Noirs de la Maison, étoit de venir m'avertir qu'il y avoit quelque pauvre François qui demandoit la charité : cela est rare dans la Colonie, mais il arrive quelquefois qu'un Matelot, après avoir déserté, tombe malade, & qu'à la sortie de l'Hôpital la force lui manque encore pour travailler. Dès qu'il en paroissoit un, il y avoit autant de gens pour me l'annoncer, qu'il y avoit de Domestiques dans la Maison, & surtout le petit Negre, qui ne manquoit point de me venir dire, d'un air content & empressé ; mon Pere, il y a, à la porte, un Pauvre Blanc qui demande l'aumône. Je feignois quelquefois de ne pas entendre, ou de ne vouloir rien donner, pour avoir le plaisir

Habits des Negres François.

Il est rare que les Esclaves Negres soient chaussés, c'est-à-dire qu'ils aient des bas & des souliers. A la réserve de ceux qui servent de Laquais aux Habitans de la premiere distinction, tous vont ordinairement nus piés. Leurs habits journaliers ne consistent qu'en des Caleçons & une Casaque. Mais lorsqu'ils s'habillent, aux jours de Fêtes, les Hommes ont une belle chemise, avec des caleçons étroits, de toile blanche, sur lesquels ils portent une *Candale*, d'une toile de couleur, ou d'une étoffe légere. Ce qu'on nomme Candale est une espece de juppe, très large, qui ne va pas jusqu'aux genoux, & dont le haut, plissé par une ceinture, a deux fentes sur les hanches, qui se ferment avec des rubans. Ils portent, sur la chemise, un petit Pourpoint sans basques, qui laisse trois doigts de vuide entre lui & la Candale, pour faire bouffer plus librement la chemise. Ceux qui sont assez riches pour se procurer des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur, en mettent aux poignets & au cou de leur chemise. La plûpart n'y mettent que des rubans. Ils ont rarement des cravates & des just'au-corps. Dans cette parure, lorsqu'ils ont la tête couverte d'un chapeau, on vante leur bonne mine, d'autant plus qu'ils sont ordinairement fort bien faits. Avant le mariage, ils portent deux pendans d'oreilles, comme les Femmes; ensuite ils n'en portent plus qu'un seul. Les Habitans, qui se donnent des Laquais en forme, leur font faire des Candales & des Pourpoints, avec les galons & de la couleur de leur livrée : ils leur font porter un Turban, au lieu de Chapeau, des pendans d'oreilles, & un carcan d'argent avec leurs armes.

Les Negresses, dans leur habillement de cérémonie, portent ordinairement deux juppes. Celle de dessous est de couleur, & celle de dessus, presque toujours de toile blanche de Coton ou de Mousseline. Elles ont un Corset blanc, à petites basques, ou de la couleur de leur juppe de dessous, avec une échelle de rubans; des pendans d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des brasselets, & des colliers de petite rassade à plusieurs tours, ou de perles fausses, avec une Croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemise, les manches & les fausses-manches, sont garnies de dentelle, & leur coeffure est d'une toile très blanche & très fine, relevée aussi de quelques dentelles. Cependant on ne voit cet air de propreté, qu'aux Negres & aux Negresses qui se mettent en état, par leur travail, d'acheter ces ornemens à leurs frais; car, à l'exception des Laquais & des Femmes-de-Chambre de cet ordre, il n'y a point de Maîtres qui fasse l'inutile dépense de parer une trouppe d'Esclaves.

Les Européens se trompent, lorsqu'ils s'imaginent qu'aux Iles on fait consister la beauté des Negres dans la difformité de leur visage, particulierement dans de grosses levres, avec un nez écrasé. Si ce goût est celui de l'Europe, il regne si peu dans les Colonies, qu'on y veut au contraire des

de le faire répéter. Mais mon Pere, reprenoit il, c'est un pauvre Blanc; si vous ne lui voulez rien donner, je vais lui donner quelque chose du mien; moi qui suis un pauvre Negre; Dieu merci, on ne voit point de Negre qui demande l'aumône. Quand je lui avois donné ce que je voulois envoïer au Pauvre, il ne manquoit pas de lui dire, en le lui présentant; tenez, pauvre Blanc; voilà ce que mon Maître vous envoie : & lorsqu'il croïoit que je le pouvois entendre, il le rappelloit, pour lui donner quelque chose du sien, afin d'avoir le plaisir de l'appeller encore pauvre Blanc. *Ubi sup.* p. 483.

traits bien réguliers. Les Espagnols y apportent surtout une extrême attention, & ne regardent point à cinquante Piastres de plus, pour se procurer une belle Negresse. Avec la régularité des traits, on veut qu'elles aient la taille belle, la peau fine & d'un noir luisant. Jamais il n'y a de malpropreté à leur reprocher, lorsqu'elles sont proche d'une Riviere. Les Negres de Senegal, de Gambra, du Cap verd, d'Angola & de Congo sont d'un plus beau noir que ceux de Mina, de Juida, d'Issigny, d'Arda, & des autres parties de la Côte. Cependant leur teint change, dès qu'ils sont malades; & devient alors couleur de bistre, ou même de cuivre.

Ils sont d'une patience admirable dans leurs maladies. Rarement on les entend crier ou se plaindre, au milieu des plus rudes opérations. Ce n'est pas insensibilité, car ils ont la chair très délicate & le sentiment fort vif; c'est un fond de grandeur d'ame & d'intrépidité, qui leur fait mépriser la douleur, les dangers, & la mort même. Le P. Labat rend témoignage qu'il en a vu rompre vifs & tourmenter plusieurs, sans leur entendre jetter le moindre cri. On en brûla un, dit-il, qui, loin d'en paroître émû, demanda un bout de tabac allumé lorsqu'il fut attaché au Bucher, & fumoit encore, tandis que ses jambes étoient crevées par la violence du feu. » Un » jour, ajoute le même Voïageur, deux Negres aïant été condamnés, » l'un au Gibet, l'autre à recevoir le fouet de la main du Bourreau, le » Confesseur se méprit, & confessa celui qui ne devoit pas mourir. On ne » reconnut l'erreur, qu'au moment que l'Exécuteur alloit le jetter au vent. » On le fit descendre, l'autre fut confessé: & quoiqu'il ne s'attendît qu'au » fouet, il monta l'échelle avec autant d'indifférence que le premier étoit » descendu, comme si l'un ou l'autre sort ne l'eut pas touché (58). C'est à ce mépris naturel de la mort, qu'on attribue leur bravoure. On a déja remarqué que ceux de Mina tombent souvent dans une mélancolie noire, qui les porte à s'ôter volontairement la vie. Ils se pendent, ou se coupent la gorge, au moindre sujet, le plus souvent pour faire peine à leurs Maîtres, dans l'opinion qu'après leur mort ils retourneront dans leur Païs. Un Anglois (59), établi dans l'Ile de Saint Christophe, emploïa un stratagême fort heureux pour sauver les siens. Comme il les traitoit avec la rigueur ordinaire à sa Nation, ils se pendoient les uns après les autres, & cette fureur augmentoit de jour en jour. Enfin il fut averti, par un de ses Engagés, que tous ses Negres avoient pris la résolution de s'enfuir dans un Bois voisin, & de s'y pendre tous, pour retourner ensemble dans leur Patrie. Il conçut que les précautions & les châtimens ne pouvant différer que de quelques jours l'exécution de leur dessein, il falloit un remede qui eût quelque rapport à la maladie de leur imagination. Après avoir communiqué son projet à ses Engagés, il leur fit charger, sur des charettes, des Chandieres à Sucre, & tout l'attirail de sa Fabrique, avec ordre de le suivre; & s'étant fait conduire dans le Bois, lorsqu'on eut vû prendre ce chemin à ses Negres, il les y trouva, qui disposoient leurs cordes pour se pendre. Il s'approcha d'eux, une corde à la main, & leur dit de ne rien craindre; qu'aïant appris le dessein où ils étoient de retourner en Afrique,

(58) *Ubi suprà*, pp. 490 & 491.

(59) Le Major *Crisps*.

il vouloit les y accompagner, parcequ'il y avoit acheté une grande Habitation, où il étoit résolu d'établir une Sucrerie, à laquelle ils seroient beaucoup plus propres que des Negres qu'on n'avoit jamais exercés à ce travail; mais, qu'alors, ne craignant plus qu'ils pussent s'enfuir, il les feroit travailler jour & nuit, sans leur accorder le repos ordinaire du Dimanche; que, par ses ordres, on avoit déja repris dans leur Païs ceux qui s'étoient pendus les premiers, & qu'il les y faisoit travailler les fers aux piés. La vûe des Charettes, qui arriverent aussi-tôt, aïant confirmé cet étrange langage, les Negres ne douterent plus des intentions de leur Maître, surtout, lorsque les pressant de se pendre, il feignit d'attendre qu'ils eussent fini leur opération pour hâter la sienne, & partir avec eux. Il avoit même choisi son arbre, & sa corde y étoit attachée. Alors ils tinrent entr'eux un nouveau Conseil. La misere de leurs Compagnons, & la crainte d'être encore plus malheureux, leur fit abandonner leur résolution. Ils vinrent se jetter aux piés de leur Maître, pour le supplier de rappeller les autres, & lui promettre qu'aucun d'eux ne penseroit plus à retourner dans leur Païs. Il se fit presser longtems; mais enfin, ses Engagés & les Domestiques blancs s'étant jettés à genoux aussi, pour lui demander la même grace, l'accommodement se fit, à condition que s'il apprenoit qu'un seul Negre se fût pendu, il feroit pendre le lendemain tous les autres, pour aller travailler à la Sucrerie de Guinée. Ils le promirent avec serment. Le serment des Negres se fait en prenant un peu de terre, qu'ils se mettent sur la langue, après avoir levé les yeux & les mains au Ciel, & frappé leur poitrine. Cette cérémonie, qu'ils expliquent eux-mêmes, signifie qu'ils prient Dieu de les réduire en poussiere, comme la terre qu'ils ont sur la langue, s'ils manquent à leur promesse, où s'ils alterent la vérité. Un autre Habitant (40) s'avisa de faire couper la tête & les mains à tous les Negres qui s'étoient pendus, & de les tenir enfermées sous la clé dans une cage de fer, suspendue dans sa Cour. L'opinion des Negres étant que leurs Morts viennent prendre leurs corps pendant la nuit, & les emportent avec eux dans leur Païs, il leur disoit qu'ils étoient libres de se pendre lorsqu'il leur plairoit; mais qu'il auroit le plaisir de les rendre pour toujours misérables, puisque se trouvant sans tête & sans mains dans leur Païs, ils seroient incapables de voir, d'entendre, de parler, de manger & de travailler. Ils rirent d'abord de cette idée: & rien ne pouvoit leur persuader que les Morts ne trouvassent pas bientôt le moïen de reprendre leurs têtes & leurs mains; mais lorsqu'ils les virent constamment dans le même lieu, ils jugerent enfin que leur Maître étoit plus puissant qu'ils ne se l'étoient imaginé, & la crainte du même malheur leur fit perdre l'envie de se pendre.

Le P. Labat, qu'on donne pour garant de ces deux faits, ajoute que si ces remedes paroissent bizarres, ils ne laissent pas d'être proportionnés à la portée d'esprit des Negres, & de convenir à leurs préventions: mais de quantité d'autres exemples, qui prouvent leur dégradation au-dessous de l'espece humaine, & qui semblent justifier par conséquent la rigueur avec

(40) M. Boriau.

laquelle on les traite, il n'y en a point de plus étrange que la disposition où le même Voïageur les représente, à l'égard du Christianisme qu'ils paroissent embrasser (41).

(41) Il est vrai, dit il, qu'ils se convertissent aisément, lorsqu'ils sont hors de leur Païs ; & qu'ils persévèrent dans le Christianisme, tant qu'ils le voient pratiquer à leurs yeux, & qu'ils ne voient pas de sûreté à s'en écarter : mais il est vrai aussi que dès que ces motifs ne les retiennent plus, ils ne songent non plus aux promesses de leur Baptême, que si tout cela ne s'étoit passé qu'en songe. S'ils retournoient dans leur Païs, ils se dépouilleroient aussi facilement du nom de Chrétien, que de l'habit dont ils se trouveroient revêtus. Tom. IV. p. 436.

CHAPITRE II.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ILES DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE, DANS LA MER DU NORD.

Division générale de ces Iles.

On ne répetera point à quelle occasion les François & les Anglois s'établirent en 1625 dans l'Ile de Saint Christophe, ni comment l'imprudente jalousie des Espagnols, qui les en chasserent en 1630, servit à faire naître cette redoutable espece de Corsaires, qui, sous les noms de Flibustiers & de Boucaniers, furent longtems le fléau de la Monarchie d'Espagne. Mais c'est de ce point qu'il faut partir, pour voir peupler successivement un grand nombre d'Iles, qui avoient été négligées depuis la premiere découverte. Les principales mêmes, où les Espagnols s'étoient établis, telles que l'Espagnole ou Saint Domingue, dont on vient d'achever la Description, Cuba, la Jamaïque & Porto-ricco, éprouverent des révolutions qui firent changer de Maîtres à quelques-unes; & celles, qui sont demeurées au pouvoir de l'Espagne, ne furent point à couvert d'une grande variété de changemens. Commençons par leurs noms généraux, qu'elles tirent de leurs rapports entr'elles, & des bornes de leur situation.

On distingue ordinairement les Iles de la Mer du Nord en quatre Assemblages ou quatre Corps, qu'on nomme les Antilles, les Bermudes, les Iles de Terre-Neuve & les Açores. Ces dernieres, qui appartiennent au Portugal, & qui n'en sont éloignées que d'environ deux cens cinquante lieues, ont paru dans nos Descriptions précédentes (42), par la seule raison qu'il étoit impossible de suivre les Portugais dans leurs courses, sans faire connoître des lieux de passage où leurs Vaisseaux relâchent continuellement. C'est donc aux trois autres Corps que cet article est donné; & l'ordre, qu'on va suivre, sera celui dans lequel on vient de les nommer.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES.

INTRODUCTION.

On donne aujourd'hui le nom d'*Antilles* à cette grande quantité d'Iles qui forment entr'elles une espece de cercle au-devant des Iles du Golfe de Mexique, & qui furent découvertes en 1492 par Christophe Colomb. Elles prirent d'abord le nom d'Iles Caraïbes, de celui de leurs pre-

(42) Voïez le Tome II. de ce Recueil

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.

INTRODUCTION.

miers Habitans ; mais ensuite elles furent divisées en grandes & petites Antilles ; & ces dernieres le furent encore en Iles de *Barlovento*, ou sur le vent, & de *Sottavento*, ou sous le vent (*). Comme il n'est pas question ici de leur ancien état, qui se trouve assez éclairci dans l'Histoire des premieres découvertes ; observons, pour le dessein où nous sommes d'y suivre les Voïageurs & d'en donner la Description d'après eux, qu'elles sont peuplées, à présent, de six Nations différentes ; de Caraïbes, ou d'Originaires du Païs, d'Espagnols, de François, d'Anglois, de Hollandois, & de Danois. Cette idée générale nous conduit d'abord à donner leurs noms particuliers, avec celui de leurs Possesseurs actuels. Les Caraïbes possedent seuls la *Dominique*, *Saint Vincent*, & *Beke* ou *Bekia*, qui font partie des Iles de Barlovento, ou sur le vent. Les Espagnols sont Maîtres des *Lucayes*, les plus Septentrionales de toutes les Antilles, de *Cuba*, de *Saint Dominique*, de *Porto-ricco* ou Portoric, & comme on l'a vû, d'une partie de Saint Domingue, dans les grandes Antilles ; ils possedent aussi la Trinité, Sainte Marguerite, & Cubagua, ou l'Ile des Perles, sous le vent. Les François, avec une partie de Saint Domingue dans les grandes Antilles, ont sur le vent, *Sainte Croix*, *Santos* ou *les Saints*, *Saint Barthelemy*, la *Guadeloupe*, la *Desirade*, la *Martinique*, *Marie-Galande*, *Sainte Lucie*, la *Grenade*, & une partie de *Saint-Martin*. Les Anglois occupent la Jamaïque dans les grandes Antilles ; & sur le vent, *Anguisola*, ou l'*Anguille*, *Barbados* ou la Barbade, la *Barbude*, *Antigoa*, *Tabago*, *Montserrat*, *Nevis* & *Saint Christophe*. Les Hollandois possedent *Buen-aire*, *Curacao*, & *Oruba* sous le vent ; *Saba*, *Saint Eustache* & une partie de *Saint Martin*, sur le vent. Les Danois, ont, sur le vent, la petite Ile de *Saint Thomas*, une *des Vierges*, situées au Nord-Est de Portoric.

On voit que les grandes Antilles se réduisent proprement à quatre (44), qui sont Cuba, Saint Domingue, Porto-ricco & la Jamaïque ; & quelques-uns les comptent même au nombre des Antilles de sur le vent, parcequ'elles sont à l'opposite de celles de Sottavento. De ces quatre grandes Iles, il ne reste à parler que de la Jamaïque, dont la Description ne s'est pas trouvée aussi nécessairement mêlée que celle des trois premieres, dans le cours de divers autres articles. Mais il seroit impossible de traiter des Antilles en général, sans nommer souvent les quatre grandes, & sans rappeller du moins l'attention du Lecteur à quelques-uns des évenemens qu'on a déja racontés.

Premiers Etablissemens dans plusieurs Iles. 1631.

Il ne doit point avoir oublié qu'après la destruction de la double Colonie de Saint Christophe, en 1630, les François & les Anglois dont elle avoit été composée ne tarderent point à la rétablir. Ils s'étoient répandus dans plusieurs Iles voisines, où ne trouvant point les avantages qu'ils avoient perdus, ceux qui ne leur préférerent point la vie libre de la Flibuste chercherent le moïen de retourner à leurs Habitations. Warner rentra dans les siennes avec quelques Anglois ; & quantité de François, animés par

(*) L'usage François est *Iles du vent* & *Iles au vent*.

(44) Elles ont autour d'elles plusieurs petites Iles, toutes situées, comme elles, sous la Zône torride.

d'Enambuc leur Gouverneur, reprirent aussi possession de leur ancien terrein. Un travail ardent répara bientôt toutes les pertes. Le Tabac croissoit dans une abondance, qui rendit le Commerce florissant. On manquoit d'Ouvriers; mais d'Enambuc & Warner permirent aux principaux Habitans d'aller faire des recrues en Europe. Il leur en vint de nombreuses, avec des secours, qui les mirent en état d'étendre leurs Colonies. Les Anglois furent les premiers qui entreprirent de peupler Montserrat, Antigoa & la Barbade, à-peu-près dans le même tems que les Hollandois s'établirent dans l'Ile de Saint Eustache & dans celle de Saba. D'Enambuc vit à regret que par la lenteur de ses Associés de France à seconder ses desseins on se laissoit enlever des Iles, sur lesquelles on auroit pû s'attribuer les mêmes droits. Dans l'impuissance de remédier au passé, il jetta les yeux sur la Guadeloupe, & ses mesures étoient déja prises, lorsqu'il fut prévenu par l'*Olive*, un des Chefs de sa Colonie. Cet audacieux personnage, aïant fait le Voïage de France sous divers prétextes, s'étoit associé avec quelques Marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadeloupe, sous la Commission d'une Compagnie des Iles d'Amérique. L'Olive & du Plessis, Chefs de ces Marchands, furent déclarés Gouverneurs des Iles, avec une égale autorité. Ils y arriverent le 8 de Juin 1635, à la tête de cinq cens Hommes, qui furent attaqués, à leur arrivée, de la famine & de diverses autres maladies. Ils s'étoient malheureusement placés dans la plus ingrate partie de l'Ile, & ce ne fut pas leur seule imprudence : ils s'attirerent mal-à-propos la haine des Caraïbes, qui auroient pû leur fournir des vivres, en attendant que la terre pût les nourrir. Du Plessis, saisi de douleur, à la vûe des malheurs de la Colonie, mourut le septieme jour. On lui donne un caractere aimable, avec une prudence qui manquoit à son Collegue. Les hauteurs de l'Olive, qui demeura seul Gouverneur, & l'ardeur de son tempéramment, aïant rendu la guerre plus vive entre les François & les Caraïbes, faillirent de ruiner cette Colonie naissante. Il chassa ces farouches Insulaires; mais étant passés à la Dominique, dont ils mirent les Habitans dans leurs intérêts, ils revinrent plus forts qu'ils n'étoient partis. Cette guerre dura quatre ans. La Colonie, toujours à la veille de sa ruine, se voïoit encore plus menacée de périr par le décri où elle étoit tombée : mais l'Olive perdit la vûe, & fut remplacé par Aubert, que la Compagnie lui donna pour successeur. La sagesse de ce nouveau Gouverneur sauva les François, en faisant regner dans leurs Habitations, une paix qui ranima le Commerce & qui leur apporta l'abondance.

Pendant que la Guadeloupe se peuploit, d'Enambuc, à qui elle venoit d'échapper, tourna ses vûes sur la Martinique, s'y rendit lui-même, en prit possession, & l'aïant peuplée à ses propres frais, s'en acquit la propriété. Il y laissa, pour son Lieutenant, *du Pont*, & pour premier Capitaine, *la Vallée*. Ensuite, étant mort à Saint Christophe, il laissa tous ses biens, avec ses droits sur la Martinique, à *du Parquet*, son Neveu, Frere d'un autre Officier du même nom, qui s'étoit signalé contre les Espagnols dans leur descente. D'Enambuc eut pour successeur au Gouvernement de Saint Christophe, *du Halde*, son Lieutenant, que la Compagnie nomma Gouverneur en chef. Mais bientôt, du Halde étant passé en France, le

1638.

Cardinal de Richelieu, qui commençoit à regarder les Iles comme un objet fort intéressant, voulut leur donner pour Général un Homme dont la naissance, le courage & l'habileté, répondissent à ses vûes. Il fit tomber son choix sur Longvilliers de Porney, Bailly & Grand-Croix de l'Ordre de Malte, Commandeur d'Oisemont & de Coulours, & Chef-d'Escadre. Louis XIII le fit Gouverneur & Lieutenant-Général des Iles de l'Amérique (45). Il partit de Dieppe, le 15 Janvier 1639, & s'étant rendu à la Martinique dans un mois de navigation, il visita successivement la Guadeloupe & Saint Christophe, où il reçut de tous les François le serment de fidélité.

1639.

A son arrivée, l'Ile de Saint Christophe prit une nouvelle face. Il fit bâtir des Eglises dans plusieurs Quartiers. Il pourvût, avec décence, à l'entretien des Ecclésiastiques. Il regla l'administration & la Justice. Il réforma les désordres, trop communs chez un Peuple ramassé de différentes Provinces. Il établit dans son Ile une excellente Police, & ne se rendit pas moins aimable aux Etrangers qu'aux François. Enfin, lorsqu'il eut rendu cette Colonie une des plus belles des Antilles, il tourna ses soins à s'étendre dans les Iles de Saint Barthelemy, de Saint Martin, & de Sainte Croix.

La derniere de ces trois Iles est située entre Saint Christophe & Portoric, mais beaucoup plus près de Portoric. En peu de tems, elle avoit changé plusieurs fois de Maîtres. Les Anglois & les Hollandois, après en avoir disputé la possession pendant quelques années, étoient enfin convenus de la partager. Mais, en 1649, les premiers s'appercevant du petit nombre de leurs Rivaux, les forcerent d'y renoncer entierement. Cependant, ils n'en jouirent pas longtems. Les Espagnols de Portoric y firent une descente, brûlerent les Habitations, massacrerent ceux qui entreprirent de leur résister, & firent transporter le reste à la Barbude, avec leurs femmes & leur bagage : ils s'arrêterent quelque tems dans l'Ile. Lorsqu'ils alloient remettre à la voile, ils virent arriver un Navire Hollandois de Saint Eustache; où sur la premiere nouvelle de l'entreprise des Espagnols, on s'étoit persuadé trop imprudemment qu'ils avoient fait une prompte retraite. Ce Vaisseau fut pris sans la moindre résistance; & les Espagnols se préparoient à conduire leurs Prisonniers à Portoric, lorsqu'il arriva deux Vaisseaux François, remplis de Soldats & de munitions. Le Commandeur de Poincy les envoïoit, pour dépossEder les Espagnols, & prendre possession de l'Ile au nom de la France. Les Hollandois furent mis en liberté; & les Espagnols aimerent mieux se soumettre à la loi qui leur fût imposée de s'embarquer, & de partir sur-le-champ, que risquer un combat contre des Ennemis dont ils n'avoient pas prévû l'arrivée. Leur retraite aïant laissé l'Ile au pouvoir des François, *Auger* y fut envoïé, avec le titre de Gouverneur, & forma bien-tôt une Colonie florissante. Il y mourut, regretté des Habitans.

1649.

La mort du Cardinal de Richelieu, la foiblesse du Gouvernement pendant la minorité de Louis XIV, les guerres Civiles, & d'autres raisons, disposerent la Compagnie des Iles à s'accommoder de son droit avec ceux

(45) Ses Lettres sont du mois de Septembre 1638.

qui proposerent de l'acheter. Du Parquet, que d'Enambuc[1], son Oncle, avoit placé à la Martinique, avoit commencé à s'établir aux Iles de la Grenade & de Sainte Lucie (46). Il acheta les droits & les prétentions de la Compagnie sur ces trois Iles. *Houel*, Gouverneur de la Guadeloupe, traita de même pour celles de Mari-Galande, de la Desirade & des Saints. Les deux dernieres ne passoient point encore pour conquises, non plus que Sainte Lucie; mais on les fit insérer dans les Traités, de peur qu'il ne prît envie à quelque autre de s'en emparer. D'ailleurs, plusieurs Iles, qui étoient autrefois habitées, sont aujourd'hui désertes, telles que Sainte Croix, qui après avoir été peuplée d'Anglois, de Hollandois, & successivement de François pendant l'administration du Commandeur de Poincy, est enfin sans Habitans. Sainte Lucie, que les Anglois comptent parmi leurs possessions, parcequ'en 1650 ils y commencerent une Colonie qui ne subsista point, n'est pas moins déserte. La Desirade, les Saints & la Dominique, sont aussi sans Habitans François.

1649.

1650.

Pendant que la Compagnie des Iles sembloit portée à se défaire de ses possessions, le Commandeur de Poincy acheta d'elle, en 1651, au nom de l'Ordre de Malte, la propriété de Saint Christophe, de Saint Barthelemi, de Saint Martin & de Sainte Croix: ce Traité fut ratifié, deux ans après, par des Lettres Patentes du Roi, qui ne se réserva que la souveraineté de tout ce qui étoit compris dans la cession de la Compagnie, avec l'hommage d'une Couronne d'or de mille écus, que l'Ambassadeur de l'Ordre devoit présenter à chaque mutation de Roi. Les trois Iles, ainsi sorties des mains de la Compagnie, appartinrent à l'Ordre de Malte & à divers Particuliers jusqu'en 1664.

1651.

Dans cet intervalle, il se forma une autre Compagnie, sous le titre de France Equinoxiale; nom qu'on donnoit alors à la Guiane, que les François appelloient Cayenne. On a vû (*) que *Poncet de Bretigny* avoit déja tenté un Etablissement dans cette Région méridionale, mais avec si peu de succès qu'il lui en avoit coûté la vie. L'Abbé de Marivaux, Docteur de Sorbonne, *Roiville*, Gentilhomme de Normandie, & *la Boulaie*, Intendant général de la Marine, se promirent plus de bonheur, &, quoique poussés par des motifs fort différens, s'unirent pour la même entreprise. Le zele de la conversion des Amériquains étoit l'unique motif de Marivaux: Roiville, s'il en faut croire ce qu'on a publié depuis, avoit en vûe de se faire une espece de Souveraineté dans ce Païs; & la Boulaie ne pensoit qu'à faire fleurir le Commerce & la Marine de France, dont il avoit la direction sous le Duc de Vendôme. Cette Compagnie, à laquelle s'associerent plusieurs autres personnes d'une fortune & d'un rang distingués, obtint des Lettres Patentes vers la fin de 1651; & le 18 de Mai de l'année suivante, on vit embarquer à Paris, devant le Jardin des Tuileries, cinq à six cens Hommes engagés à son service, pour descendre la Seine jusqu'à Rouen, dans de grands Batteaux. Mais le succès fut malheureux dès l'embarquement. Marivaux, qui avoit été l'ame de l'entreprise, & qui devoit se rendre à Cayenne, en qualité de Directeur Général, tomba dans la

1652.

(46) Ou Sainte *Alousie*: C'est ainsi que les Mariniers François expriment la prononciation Espagnole de *Santa Lucia*.

(*) Voïez les Tomes précédens.

1652.

la Riviere en donnant ses ordres, & se noïa devant la Porte de la Conférence. Roiville, Général de la Flotte, fut poignardé, le 18 de Juillet, dans une sédition qui s'éleva sur la route. Ensuite, quelques jeunes gens conspirerent la mort de tous leurs Chefs, dont l'autorité les embarrassoit. Trois des complices furent arrêtés, & le plus coupable païa de sa tête un si noir dessein : les deux autres furent dégradés dans des Iles désertes ; & l'on remarqua que de tous ceux qui avoient eu part au meurtre du Général, il n'y en eût aucun qui ne périt d'une mort funeste. La Colonie même se sentit de cette malédiction ; & dès le mois de Décembre de l'année suivante, il ne resta plus, de cette Compagnie Françoise, que les cadavres de quatre ou cinq cens Hommes, morts de maladie, ou par les armes des Sauvages. Le Gouverneur se sauva, dans une Barque, chez les Anglois, qui étoient alors Maitres de Surinam.

1655.

Ce fut vers ce tems que la Jamaïque, anciennement découverte & conquise par les Espagnols, passa au pouvoir de l'Angleterre, avec le secours des Flibustiers François, qui n'épargnoient rien alors pour établir leur propre Nation dans l'Ile Espagnole.

1663.

On n'a parlé ici de Cayenne, dont on a déja raconté l'Etablissement, que pour suivre l'ordre des années dans la création des Compagnies Françoises qui regardoient les Iles. Il s'en forma une en 1663, sous le titre encore de Compagnie de la France Equinoxiale, & sous la direction de *la Barre*, Maître des Requêtes. Elle rétablit la Nation dans l'Ile de Cayenne (47), dont les Hollandois s'étoient emparés sous la conduite de Spranger ; & la Colonie devint bientôt florissante. Mais cette Compagnie ne jouït pas longtems de sa concession. Dès l'année suivante, on vit naître une Compagnie roïale des Indes Occidentales, pour remédier à divers désordres, dont on crut avoir trouvé la source dans les intérêts particuliers. Quoique la France eût étendu sa domination, elle en retiroit peu d'avantage. Les Compagnies particulieres n'encourageoient que foiblement leurs Colonies, & ces Etablissemens faisoient plus de Commerce avec les Etrangers qu'avec les François. Si quelques Vaisseaux de la Nation y alloient chercher des Marchandises, ils les trouvoient souvent enlevées par les Hollandois, qui les avoient prévenus. On pensa donc à former une seule Compagnie, assez puissante pour fournir à toutes ces Colonies, avec une intention d'autant plus égale, qu'elles lui appartiendroient toutes. Les Iles Françoises furent rachetées, des Propriétaires à qui elles avoient été vendues. L'Ordre de Malthe & tous les Particuliers furent remboursés. On traita même pour la Nouvelle France (48). En un mot, toutes les concessions furent révoquées, & les Lettres Patentes expédiées le 11 de Juillet 1664. Par ces Lettres (49), le Roi accordoit à la Nouvelle Compagnie, en toute propriété, Justice & Seigneurie, le Canada, les Antilles, l'Acadie, les Iles de Terre-Neuve, l'Ile de Cayenne, & les Païs du Continent de l'Amérique méridionale depuis l'Orinoque jusqu'à l'Amazone, avec le pouvoir d'y faire seule le Commerce pendant quarante ans, aussi bien

(47) Les bornes de la Concession étoient l'Amazone & l'Orinoque.

(48) Voïez, ci-dessus, l'Etablissement des François dans la Nouvelle France.

(49) *Ibidem.*

qu'au

qu'au Sénégal, aux Côtes de Guinée & autres lieux d'Afrique. A ces avantages, il ajouta la remise de la moitié des droits, pour les Marchandises qui viendroient de ces Contrées, l'autorité de nommer des Gouverneurs & tous les Officiers de guerre & de Justice, même les Prêtres & les Curés; enfin, le droit de déclarer la guerre & de faire la paix, S. M. ne se réservant que la foi & l'hommage lige, avec une Couronne d'or du poids de trente marcs, à chaque mutation de regne.

Les fonds, pour soutenir une dépense si considérable, furent proportionnés à l'importance de l'Entreprise. En moins de six mois, la Compagnie équipa plus de quarante-cinq Vaisseaux, avec lesquels elle prit possession de tous les lieux compris dans ses Lettres, pour y établir solidement son Commerce. Cependant elle ne subsista gueres qu'environ neuf ans. En 1674, le Roi prit la résolution d'acquérir pour lui-même, & de réunir à son Domaine, toutes les Terres, Iles & Possessions qu'il lui avoit cédées. Cette révocation ne fut pas tout-à-fait causée par l'impuissance où la Compagnie étoit de se soutenir. Quoiqu'elle eût fait de grandes pertes pendant la guerre contre les Anglois, jusqu'à s'être vûe obligée d'emprunter plus d'un million, & d'aliéner son droit exclusif pour le Commerce des Côtes d'Afrique, il lui restoit de puissantes ressources : mais comme le principal but de son Etablissement avoit été de faire rentrer dans les mains des François le Commerce des Indes Occidentales, que les Hollandois s'étoient insensiblement approprié, elle paroissoit moins nécessaire depuis que cette vûe se trouvoit fort bien remplie. Les Négocians François, à qui la Compagnie avoit souvent accordé des permissions pour trafiquer aux Antilles & au Canada, y avoient pris tant de goût, & s'étoient rendus cette navigation si familiere, qu'on ne devoit plus craindre de les voir supplantés par les Etrangers.

Nous allons représenter successivement toutes ces Iles, dans l'ordre des Etablissemens dont on vient de donner une idée générale : mais, pour l'origine du premier, qui fut comme la source de tous les autres, il suffit de renvoïer à l'Introduction du second article de Saint Domingue.

§ I.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE SAINT CHRISTOPHE.

Du Tertre place cette Ile à dix-sept degrés trente minutes de Latitude Septentrionale, & les Anglois à dix-sept degrés vingt-cinq minutes. Elle a, suivant du Tertre, vingt lieues de circuit, & soixante-quinze milles suivant les Anglois; mais Labat ne lui donne pas plus de quinze ou seize lieues, à moins qu'on ne veuille compter, dit-il, une Pointe longue & étroite, qu'on nomme la Pointe des Salines. L'ancien nom, qu'elle portoit parmi les Sauvages, étoit *Liamuiga*; & Christophe Colomb lui donna le sien. On se dispense, a-t'on déja dit, de répéter comment les François & les Anglois y aborderent ensemble & s'y établirent de concert.

Ceux-ci racontent que le premier Traité entre les deux Nations, signé

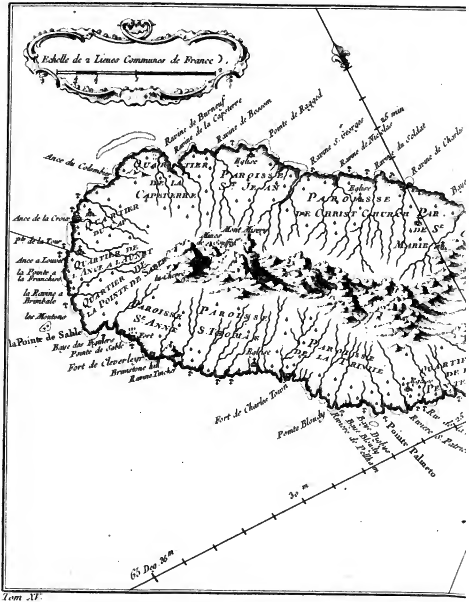
le 13 de Mai 1627, consista dans un partage assez égal de l'Ile, & que les anciennes limites subsistent encore; qu'il fut reglé, en termes exprès, que la Pêche, la Chasse, les Salines, les Bois, les Mines & les Ports seroient en commun, & qu'on se réuniroit de bonne foi, pour se défendre contre toutes sortes d'Ennemis (50); qu'ensuite, lorsque la retraite des Espagnols eut laissé aux Habitans des deux Nations la liberté de retourner à leurs Etablissemens, les Anglois furent les plus prompts à se bâtir des Maisons solides, à se procurer des Femmes & diverses commodités, pendant que les François se contenterent d'habiter des Cabanes, à la maniere des Caraïbes, & que ne pensant point à se marier, ils manquerent longtems des principales douceurs de la vie (51). Quoi qu'il en soit, d'Enambuc (52) & Warner, les deux Fondateurs de la Colonie, ne vécurent point assez pour la voir dans sa perfection. Le premier mourut en 1637, & Warner ne survécut pas longtems. Ils eurent pour Successeur au Gouvernement, l'un son Lieutenant, nommé *du Halde*; l'autre, le Colonel *Rich*. Dans un espace si court, les deux Nations avoient dû beaucoup multiplier, puisqu'avant la mort d'Enambuc les François de l'Ile se trouverent en état de commencer les Etablissemens de la Guadeloupe & de la Martinique, & que suivant les Relations Angloises on comptoit entre douze & treize mille Anglois à Saint Christophe, avant la mort de Warner.

La principale occupation de cette double Colonie fut d'abord la culture du Tabac, qui fournit assez long-tems une subsistance abondante à

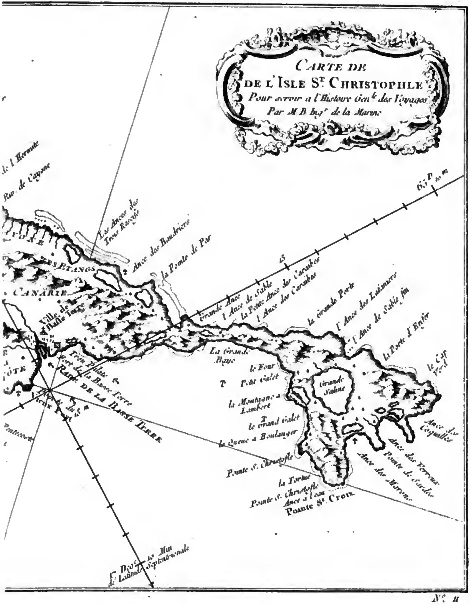
(50) Nous avons ce Traité, dans l'Histoire Générale des Antilles, par le P. du Tertre, pp. 7 & suivantes. Il porte en effet ces conventions générales; mais elles sont accompagnées de huit autres articles, qui regardent la Police & le Commerce. Les noms de ceux qui le signerent, avec les deux Chefs, sont Maître *Frassy*, Ministre Anglican, Philippe *Salomon*, Interprete, Antoine *Halton*, Jacques *Ustrey*, & Jean *Golin*, pour l'Angleterre: *Flumar*, *le Ferre*, *Chambaut*, *le Breuil*, *la Barre* & *Picot* pour la Compagnie des Indes Occidentales de France. Un des huit articles porte, que » s'il arrivoit guerre entre la France & l'Angleterre, pour cela ne pourroient lesdits » Habitans des deux Nations se faire la » guerre, s'il ne leur étoit expressément » commandé par leurs Princes, & en cas » de tel commandement, seroient obligés » de s'entr'avertir avant de faire aucun acte » d'hostilité. Jamais union ne fut mieux cimentée: cependant d'Enambuc eut bientôt besoin d'emploïer la force pour contenir les Anglois.

(51) On lit dans le P. du Tertre, que la familiarité s'étant bien établie entre les deux Nations, » les François, qui avoient pour » lors peu de Femmes en leurs Quartiers, » commençoient librement chez eux les Femmes des Anglois: on a parlé, ajoute-t-il » fort différemment de ce Commerce: les » uns ont dit que les François usoient de » force, & qu'ils alloient à main armée » enlever les Femmes & les Filles de leurs » voisins, qu'ils leur renvoïoient après avoit » assouvi leur passion; d'autres m'ont assuré que les Anglois étoient eux mêmes » si lâches, que de prêter leurs Femmes & » leurs Servantes à nos gens, pour quelque bon repas, ou pour quelques Marchandises. Mais la lubricité des Angloises étoit la principale cause de ce déréglement: elles venoient effrontément chez » les François; & l'on en a vû, après avoir » demeuré quinze ou vingt jours chez des » Officiers, s'en retourner impunément chez » elles, disant impudemment que leurs » Maris étoient des lâches, & qu'ils seroient trop heureux de les recevoir sans » oser rien dire. Enfin ce désordre auroit pû causer une guerre, si M. d'Enambuc n'eut défendu sous peine de la vie, à tous les François, de retenir aucune Femme Angloise dans leur Case. *Ibid.* p. 63.

(52) Ce Gentilhomme étoit un Cadet de la Maison de Vaudroques-Diel, en Normandie, & s'étoit signalé sur Mer avec le titre de *Capitaine* du Roi sur les Mers du Ponent. *Ibid.* p. 3.


Echelle de 2 Lieues Communes de France
Ravine de Burneuf
Ravine de la Capesterre
Ravine de Bosson
Pointe de Ragged
Ravine S. George
Ravine de Nicolas
Ravine du Soldat
Ravine de Charles
25 min
Ance du Colombier
Quartier de la Capsterre
Eglise
Paroisse St. Jean
Paroisse de Christ Church
Par. de St. Marie
Ance de la Croix
Quartier du Cap
Pte. de la Tour
Ance a Louvet
la Pointe a la Franchise
la Ravine a Brimbale
les Moutons
la Pointe de Sable
Baye des Pointes
Pointe de Sable
Fort de Cleverleyr
Brimstone hill
Mont Misery
Quartier de l'Ance a Launet
Quartier de la Pointe de Sable
Paroisse St. Anne
Paroisse St. Thomas
Paroisse de la Trinite
Fort de Charles Town
Pointe Bloudy
Baye Bloudy
Pointe Palmeto
30 m
65 Deg. 36 m

Tom. XV.



CARTE DE
DE L'ISLE ST. CHRISTOPHLE
Pour servir a l'Histoire Genle. des Voyages
Par M. B. Ingr. de la Marine
Grande Saline
La Grande Baye
Pointe St. Croix
RADE DE LA BASSE TERRE

N.° II

ceux qui ne craignoient pas la peine du travail. Ensuite, l'excessive quantité de cette marchandise en aïant fait diminuer le prix, on forma des Plantations de Sucre, de Gingembre, d'Indigo, de Coton; & la terre s'y trouva si propre, que dans peu d'années l'Ile seroit devenue une source de richesses, si la guerre n'étoit venue troubler le cours de cette prospérité. Mais avant que de passer aux révolutions de Saint Christophe, on doit au Lecteur, une Description, sans laquelle il entreroit mal dans la suite des évenemens.

Description de l'Ile de S. Christophe.

Cette Ile est délicieuse. Ses Montagnes, s'élevant l'une sur l'autre, donnent une vûe charmante autour de l'Ile entiere, sur toutes les Plantations, qui s'étendent jusqu'à la Mer. Entre ces Montagnes, on trouve d'épouventables rochers & d'horribles précipices, d'épaisses Forêts, des bains chauds & sulfureux, surtout dans la partie Sud-Ouest. L'extrêmité Sud-Est offre un Isthme, qui s'avance dans la Mer à la distance d'un mille & demi de Nevis; & sur le même rivage, on trouve une Saline.

L'air de Saint Christophe est pur & fort sain, mais souvent troublé par des ouragans. Le sol est leger & sabloneux, mais extrêmement fertile. Il produit un Sucre plus fin que celui de la Barbade & d'aucune des Antilles: on en connoît une espece, qui se rafine sans être passée à la claie; avantage extrême pour les Possesseurs, qui se voient épargner beaucoup de dépense & de travail. Le milieu de l'Ile n'est pas ce qu'elle a de meilleur, parcequ'il est composé d'un amas de Montagnes escarpées, & de Bois impénétrables, qu'il ne sera jamais facile d'éclaircir. Mais cet espace ne comprend pas plus de cinq ou six lieues. Huit ou dix Rivieres coulent des Montagnes, & fournissent de très bonnes eaux à plusieurs parties de l'Ile.

On ne s'arrête point aux peintures de Rochefort (53), qui sont démenties à tout moment par des témoignages opposés. Du Tertre, avant les révolutions, Labat, dans l'intervalle des guerres, & les Relations Angloises depuis que l'Ile est demeurée toute entiere à cette Nation, sont les seuls Guides qu'on veut suivre dans les détails, & qu'on va faire parler successivement.

Le premier, qui n'avoit vû les deux Colonies qu'au berceau, donne à chaque Nation deux principaux Quartiers, suivant le partage qu'on a rapporté (54). » Dans ces quatre Quartiers, dit-il, il y a des Forts & des » Corps-de-garde, mais construits jusqu'à présent à la mode du Païs, c'est- » à-dire de Palissades & de Terrasses. Quelques-uns ont des Fossés; d'au-

(53) Voïez ci-dessus, combien les Relations de ce Ministre sont méprisées; Tom. XIV.

(54) Donnons-en les termes: 1°. Pour la Basse-terre, les limites du Capitaine Warner prendront depuis la Riviere qui fait la moitié du chemin, depuis l'Habitation de Meronas, & qu'a fait le sieur Chantal jusqu'à la Pointe de sable, au Vallon du Jardin de Samuel vers le Sud: & pour les Capitaines d'Enambuc & du Rossey, leur partage sera depuis ladite Riviere, qui fait séparation desdites Habitations, allant vers l'Est, jusqu'aux Salines. 2°. Pour le Cabesterre, le partage dudit sieur Warner sera depuis le côté de la Riviere de Saint Christophe allant vers l'Ouest, jusqu'à la Case du Pistolet; & le partage des sieurs d'Enambuc & du Rossey sera depuis l'autre côté de la Case de Saint Christophe, allant vers l'Est, jusqu'aux Salines, & depuis la Case du Pistolet jusqu'à la Pointe de Sable, allant vers l'Ouest.

» tres n'en ont point ; mais tous les Forts qui commandent les Rades ont » du Canon. Une espece de Citadelle, bâtie par le Commandeur de » Poincy, qui vint gouverner les Iles en 1639, étoit éboulée quinze ans » après, lorsque je passai à Saint Christophe en reprenant la route de Fran- » ce. Quoiqu'il n'y eût point encore de Bourg, ni de Ville close, il y » avoit néanmoins proche du Fort, un petit Canton, nommé les Maga- » sins, où l'on voïoit plusieurs édifices, les uns de brique, ou de char- » penterie, couverts de tuiles, & d'autres couverts de feuilles de Cannes » ou de Palmistes. La grande Case, qu'on nommoit le Magasin de Mon- » sieur, étoit fort propre, & servoit de Salle de Conseil au Comman- » deur de Poincy. Plusieurs Artisans, & quelques Aubergistes, s'étant » établis dans le même lieu, on comptoit, avec le tems, d'y former un » Bourg. Mais ce que je remarquai de particulier, & qui n'étoit point en- » core établi dans les autres Iles, ce fut une Boucherie, où l'on vendoit » tous les jours de la viande fraîche. Il étoit d'autant plus facile au Bou- » cher d'en fournir avec abondance, qu'on étoit obligé de tuer souvent » du Bétail, parcequ'il multiplioit excessivement, & que la plûpart des » Terres étant occupées par des Cannes de Sucre, il y restoit peu de pâ- » turages.

Les deux Quartiers des François avoient quatre Eglises, qui avoient été desservies jusqu'en 1646 par des Capucins ; mais ces Religieux aïant été chassés dans une sédition (55), leur Place fut remplie par des Jésuites & par des Carmes. Les premiers n'eurent qu'une Eglise, & les Carmes en eurent trois. Il y avoit aussi deux Chapelles, desservies par un Aumônier, l'une au Château, l'autre à Cayonne ; avec un Hôpital pour les Malades, bâti par les libéralités du Commandeur de Poincy, qui avoit donné cinquante Esclaves, pour l'entretenir du revenu de leur travail.

Le Château, bâti par le même en 1640, étoit le plus bel édifice de toutes les Iles. Il étoit composé de quatre étages, de sept ou huit toises de largeur, couverts en Platte-forme, à la maniere d'Italie. On voïoit, dans la Basse-Cour, un Arsenal, & quelques petits Bâtimens pour les Domestiques. La Chapelle n'étoit que de bois : elle avoit servi de logement à d'Enambuc, & même au Commandeur de Poincy, avant l'érection du Château. Le Quartier des Negres, qu'on nommoit la Ville d'Angole, étoit à côté ; & l'on trouvoit, un peu au-dessus, plusieurs Maisons de pierre & de brique, qui étoient la demeure de quantité d'Artisans, tels que des Cortoïeurs, des Serruriers, des Tailleurs & des Maçons.

Le bois étoit déja aussi rare, dans les Quartiers François, qu'il y avoit été en abondance ; & ceux qui savoient le ménager en tiroient autant de profit, qu'il causoit d'incommodité lorsqu'on étoit obligé de le couper pour la

(55) Du Tertre raconte que le Supérieur ne voulant pas laisser le Saint Sacrement exposé à la fureur d'un Peuple révolté contre ses Chefs, s'en saisit, & que le tenant à la main il fut conduit avec tous ses Religieux, à la vûe des Anglois, dans la Maison de la Compagnie ; qu'après trois jours de Prison, pendant lesquels ils reprocherent cette violence au Peuple, ils furent chassés, le Supérieur portant toujours le Saint Sacrement à la main & chantant le Pseaume *In exitu Israel de Egypto*. Ils se retirerent à la Guadeloupe. *p.* 303.

culture des terres. L'Ile auroit beaucoup souffert de cette privation, si l'on n'eut trouvé le moïen d'y suppléer, en se servant des Cannes de Sucre, lorsqu'elles ont passé par le Moulin.

Voïages et Etablissem. aux Antilles

Saint Christophe. 1700.

Labat, qui reproche avec raison à du Tertre de s'être plus occupé de l'Histoire des Antilles que de leur Description & de leurs propriétés (56), n'a pas donné dans le même défaut. Il étoit à Saint Christophe en 1700, c'est-à-dire plus de quarante ans après du Tertre, & dans des circonstances qui ne pouvoient lui offrir qu'un foible reste de la splendeur où les François étoient parvenus. Dans cet intervalle, on verra bientôt, qu'aïant été chassés de l'Ile par les Anglois, ils n'y étoient rentrés que depuis la Paix de Riswick; & les fruits d'une longue possession avoient été fort altérés pendant leur absence. Mais comme on n'a publié aucune Relation de l'état où ils avoient laissé leurs Quartiers, on jugera de ce qu'ils devoient être avant cette disgrace, par la situation où Labat les trouva. Il seroit difficile de la représenter, sans suivre ce Voïageur dans une partie de ses courses.

Il observe d'abord que la maniere, dont on lui avoit parlé de Saint Christophe, lui en avoit fait concevoir une idée fort différente de ce qu'elle est réellement. Il se l'étoit figurée, dit-il, comme une terre platte & unie; & cependant, on ne la prendroit, de loin, que pour une grosse Montagne qui en porte une plus petite sur une de ses pointes: il ajoute que c'est peut-être cette forme, autant qu'aucune autre raison, qui lui a fait donner le nom de Saint Christophe (57). En approchant, néanmoins, on remarque que cette grosse Montagne se divise en plusieurs autres, qui font plusieurs têtes au milieu de l'Ile, & qui forment de beaux Vallons, avec une pente douce & commode, qui va jusqu'au bord de la Mer; de sorte que du bord de la Mer jusqu'au pié des Montagnes, on trouve en divers endroits jusqu'à deux lieues d'un Païs fort uni, à l'exception de quelques ravines, dans lesquelles on a pratiqué des chemins si commodes, qu'on peut faire le tour de l'Ile en Carosse.

Cette facilité de voïager fit naître à Labat la curiosité de visiter l'Ile entiere. Depuis la restitution, M. de Geranis, Capitaine de Vaisseau, y commandoit à la place du Commandeur de Gustaut, Lieutenant du Gouvernement Général, qui en étoit Gouverneur. Labat, après y avoir été bien reçu de cet Officier, & du P. Girard, Supérieur des Jésuites, étoit allé passer quelques jours à l'Habitation d'un Capitaine de Flibustiers, nommé Lambert, qui n'étoit éloignée que de cinq quarts de lieues du Bourg. Les Bâtimens en étoient encore imparfaits; mais on y faisoit déja de très beau Sucre. Labat y eut d'abord un amusement, auquel il ne s'attendoit pas; ce fut d'aller le soir à la Chasse des Singes. Tandis que les Anglois étoient demeurés maîtres des Terres Françoises, dont la plus grande partie étoit restée en friche, les Singes, qui s'étoient échappés des Maisons pendant la guerre, avoient tellement multiplié, que depuis qu'on avoit repris possession de l'Ile, on les voïoit en fort grosses trouppes: ils venoient exercer leurs larcins, jusques dans les Maisons; & lorsqu'on plan-

(59) Dans la Préface de ses nouveaux Voïages aux Iles de l'Amérique.

(57) Elle fut découverte le jour de ce Saint, & l'Amiral Colomb en portoit le nom.

toir des Cannes, des Patates, ou des fruits, il falloit y veiller jour & nuit si l'on ne vouloit pas qu'ils emportassent tout ce qu'on avoit mis en terre. Les Chasseurs en tuerent quatre, & la chair en parut bonne à Labar; elle est tendre, dit-il, blanche, délicate, & se mange à toutes sortes de sauces. Ce fut de l'Habitation de Lambert, qu'il partit à Cheval avec lui, pour faire le tour de l'Ile. Ici, la variété des objets & des Descriptions oblige de lui laisser tout l'honneur de son récit.

Nous partîmes d'assez bon matin, pour aller dîner facilement à la Pointe de Sable, où nous fûmes retenus à coucher (58). Le second jour, nous allâmes dîner à l'Anse Louvet, chez M. de Courpon, Lieutenant-de-Roi, Commandant du Quartier de la Pointe de Sable, qui nous retint aussi pour le soir; & le troisieme jour de notre Voïage, nous nous retrouvâmes chez le Capitaine Flibustier, après avoir dîné chez un Anglois de sa connoissance, nommé le Major *Cripts*. Ma curiosité fut agréablement satisfaite. L'Ile est petite, mais très belle & bien cultivée. Le terrein de la Cabesterre & de la Basseterre est d'une fécondité admirable. L'air y est très pur: s'il y avoit un Port, & si l'eau y étoit un peu plus commune, le séjour en seroit enchanté. Elle (59) est tellement partagée entre les deux Nations, que les François possedent les deux bouts, c'est-à-dire les côtés de l'Est & de l'Ouest, & les Anglois ceux du Nord & du Sud. La partie Françoise de l'Est commence à la Riviere de Cayonne, & finit à celle de la Pentecôte; la partie de l'Ouest commence à la Riviere de la Pointe de Sable, & finit à une grande Ravine, qui se nomme les *Cabrittes*. L'avantage des Quartiers Anglois est de se communiquer par un chemin qu'ils ont fait dans la Montagne; au lieu que les deux Quartiers François ne peuvent avoir de communication, sans passer par ceux des Anglois. Les passages sont toujours libres pendant la paix; mais dès que la guerre est déclarée en Europe, entre les deux Nations, il faut que l'une chasse l'autre de l'Ile. On avoit fait autrefois des Concordats pour une neutralité perpétuelle, qui n'ont jamais été bien observés.

La Basseterre des Anglois est plus montagneuse que la nôtre. Leur Cabesterre & la nôtre se ressemblent presqu'entierement: mais comme ils ont plus de Montagnes que nous, ils ont aussi plus de Rivieres; & par une suite naturelle, leur Rade est meilleure que celle de notre principal Bourg. La Rade Angloise, nommée simplement la grande Rade, est profonde. Le mouillage y est bon; & se trouvant fermée par les deux cuisses de la grande Montagne, elle donne quelque abri aux Vaisseaux. Cependant l'Ile n'en a pas une, qui puisse les mettre à couvert des Ouragans; les Anglois ont au-dessous de la grande Rade, un Fort à cinq Bastions, avec quelques Ouvrages extérieurs, mais commandé d'une hauteur, à côté de la Souffriere; ce qui leur a fait construire, sur cette hauteur, un Fortin, pour la défense de leur principale Forteresse. Autant que j'en pus juger, en m'arrêtant exprès, sous prétexte de visiter une Sucrerie voisine, accompa-

(58) Dans l'Habitation & par la Famille d'un François nommé Pinel, que son mérite avoit fait respecter de toute la Colonie, & qui avoit été tué depuis peu, d'un boulet de Canon, tiré au hasard.

(59) On emploie le présent, comme l'Auteur, quoique les tems soient changés.

gnée d'un Moulin à Vent, ce Fortin n'est pas capable d'une longue résistance, parcequ'il peut être battu d'une autre hauteur, qui n'en est qu'à deux cens pas; & pendant qu'on le battroit, on pourroit attacher le Mineur sous ses petits Ouvrages, & les faire sauter avec d'autant plus de facilité, que tout ce terrein n'est pas plus difficile à couper que la pierre de Ponce.

Fort François de la Pointe de Sable.

Un peu au-delà de la Riviere, qui sépare le Quartier Anglois du Quartier François nommé la Pointe de Sable, nous vîmes un petit Fort, qui nous parut assez bien réparé: cependant j'observai que les Ouvrages ont plus de propreté que de consistence, & qu'ils pourroient être emportés sans beaucoup d'efforts. Sa Garnison consistoit alors dans une Compagnie détachée de la Marine. A côté du Bourg François de la Basseterre, il y avoit un autre Fort, que je visitai. Il tomboit en ruines; & j'admirai qu'on ne pensât point à le rétablir, tandis qu'avec fort peu de dépense on en auroit pû tirer plus de service que des retranchemens qu'on faisoit autour du Bourg, & qui ne me parurent pas capables de la moindre défense. C'étoient de méchans piquets, de toutes sortes de bois mous, avec des fascines d'herbe, dont le meilleur effet ne pouvoit être, que d'empêcher le sable de s'ébouler. Rien n'est plus inutile que les Ouvrages de cette nature: ils ne servent qu'à fatiguer les Habitans, & qu'à faire perdre le tems aux Esclaves, par des corvées qu'on exige d'eux.

L'Ile de Saint Christophe ne peut se maintenir, dans un tems de guerre, que par la bonne conduite de son Gouverneur, & par la bravoure de ses Habitans. Les Trouppes reglées que la France y entretenoit autrefois, suppléoient au petit nombre des Habitans, & ne laissoient rien à redouter, parceque c'étoient des Bataillons entiers des vieux Régimens de France, tels que Navarre, Normandie, Poitou, & divers autres, dont les Soldats étoient aguerris & commandés par des Officiers d'expérience: au lieu que les détachemens de la Marine, que j'y ai vûs, n'étoient composés que de mauvaises recrues, levées aux dépens des Officiers, en échange du Brevet qu'ils obtiennent. Au reste, les Anglois n'étoient pas mieux en Soldats & en Officiers: mais le nombre en étoit plus grand, parceque la situation de Saint Christophe, au milieu des Iles Angloises, leur donne la facilité d'y faire venir des Hommes; tandis que les François sont privés de cet avantage, par l'éloignement de leurs Iles.

Les Salines de Saint Christophe sont communes aux deux Nations, quoiqu'elles se trouvent dans la partie Françoise; comme la Souffriere l'est aussi, quoique située dans la partie Angloise. Il y a des Salines naturelles, à la Pointe qui en porte le nom; leur sel est d'une blancheur parfaite, mais plus corrosif que celui de France. Elles pourroient être augmentées, & rendues meilleures avec peu de frais.

Proverbe qui peignoit autrefois les Habitans des Iles Françoises.

L'Ile de Saint Christophe aïant été la premiere habitée, ses Habitans, qui avoient eu plus de tems que les autres à former leurs manieres, étoient devenus aussi polis qu'on l'est dans les meilleures Villes de l'Europe. Il étoit passé en Proverbe que la Noblesse étoit à Saint Christophe, les Bourgeois à la Guadeloupe, les Soldats à la Martinique, & les Païsans à la Grenade. L'air pur de Saint Christophe y rend le sang très beau. Les Fem-

mes y ont le teint admirable & les traits fort réguliers. L'esprit & la vivacité sont des qualités communes aux deux sexes. Tous les Habitans sont parfaitement bien faits; avantage commun à tous les Créoles de l'Amérique Françoise & Angloise, où il est aussi rare de trouver des bossus, des borgnes & des boiteux, qu'il est ordinaire d'en voir en Europe. Le bon goût des Habitans se faisoit remarquer, jusques dans la distribution du terrein de leurs Habitations. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un an qu'ils étoient rentrés dans leurs biens, & qu'ils les eussent trouvés dans le dernier désordre, on y voioit déja regner autant de propreté que s'ils n'en fussent point sortis: toutes les Maisons, brûlées ou démolies par les Anglois, ne pouvoient encore avoir été rebâties; mais il ne manquoit rien à celles qui l'avoient été dans un espace si court, & le Bourg en contenoit déja un plus grand nombre que celui de la Guadeloupe.

Spirituel de S. Christophe.

Le spirituel de la Basseterre Françoise étoit administré par des Jésuites, & celui de la Cabesterre par des Capucins. Ce second Quartier n'avoit qu'une Eglise, qui étoit dans le Bourg, & qui appartenoit aux Habitans: elle avoit cent vingt-cinq ou trente piés de long, sur trente-six de large, & deux Chapelles, qui faisoient la Croisée, avec une Sacristie derriere le Maître-Autel. Les murs avoient cinq piés d'épaisseur; mais leur hauteur étoit peu proportionnée, puisqu'elle n'étoit que de douze piés. Les fenêtres étoient ceintrées, & garnies de contrevents fort épais. La couverture étoit soutenue par une charpente très forte, massive & bien liée. En général, l'édifice étoit pesant & matériel; mais il pouvoit résister à la violence des Ouragans, qui sont fréquens dans cette Ile, & l'intérieur en étoit fort propre. Les Anglois, qui l'avoient conservé, s'en étoient servis comme d'un Fort, pour s'y mettre à couvert des descentes imprévûes. Ils avoient percé des meurtrieres dans les contrevents, & de petits sabords aux portes de l'Eglise & de la Sacristie.

L'Habitation des Jésuites étoit un peu au-dessus du Bourg: elle avoit deux Sucreries; mais le logement étoit de bois, depuis qu'un tremblement de terre avoit abbatu en 1668, l'ancienne Maison, qui étoit grande & de maçonnerie, quoique peu réguliere, autant qu'on en pouvoit juger par la disposition des ruines. Ces Peres avoient une seconde Habitation, à deux lieues de là, dans un endroit de la Montagne, qui se nommoit la Briqueterie. Celle des Carmes n'étoit pas à plus d'une lieue du Bourg, & passoit pour la meilleure d'un Quartier, où toutes les Plantations sont excellentes. L'Eglise de ces Religieux, sans être Paroissiale, étoit fréquentée par les Habitans éloignés du Bourg.

Hermite de Cayonne.

On avoit vû long-tems, à Cayonne, un Hermite, qui n'avoit jamais été bien connu. C'étoit un Homme d'esprit, riche, & qui traitoit magnifiquement ceux qui l'alloient visiter. Son Habitation étoit sur la Frontiere, & même en partie sur le terrein des Anglois. Il avoit une Chapelle, qu'il faisoit desservir, tantôt par des Prêtres Séculiers, tantôt par des Jésuites, & tantôt par des Capucins, flattant les uns après les autres de l'espérance de sa succession, qui étoit considérable. Enfin il la laissa aux Capucins, & sa mort suivit presqu'aussi-tôt. Mais ses Légataires n'eurent pas le tems de jouir du bienfait; l'Hermitage & la Chapelle, avec toutes

toutes leurs dépendances, furent détruits pendant la guerre. Je ne trouvai qu'un amas confus de ruines, dans un lieu d'ailleurs fort bien situé, en bon air, avec une vûe des plus belles & des plus étendues. Outre cette Chapelle, les Capucins avoient deux Eglises à la Cabesterre; l'une à l'Anse Louvet, & l'autre à la Pointe de Sable: elles servoient d'Eglises Paroissiales, & n'avoient point été ruinées par les Anglois. Celle de l'Anse Louvet, où j'entrai, étoit de maçonnerie, bâtie à la Capucine, & fort propre: elle étoit accompagnée d'un petit Corps-de-Logis, partagé en trois ou quatre Chambres, & d'un beau Jardin. Je n'entrai point dans l'autre. Mais je vis, en passant, les deux Temples que les Anglois ont à la Cabesterre, au milieu d'une Savanne; tous deux à-peu-près de même grandeur, c'est-à-dire, d'environ quarante piés de long sur vingt de large. Si leur Religion est aussi simple que leurs Temples, elle doit l'être beaucoup. Au bout, qui faisoit face à la Porte, il y avoit une longue table, avec un fauteuil à côté. Tout le reste étoit rempli de bancs à dossiers, avec une allée au milieu, sans aucune sorte d'ornemens.

Les Jésuites avoient eu une Chapelle à Cayonne, & une à la Pointe des Salines, qui avoient été ruinées toutes deux pendant la derniere guerre. Je visitai l'Etablissement des Religieux de la Charité, à côté du Bourg de la Basseterre. Ils avoient une Salle pour leurs Malades, qui leur servoit en même-tems de Chapelle (60), avec quelques logemens détachés pour les Religieux.

Justice de l'Ile.

La Justice étoit administrée dans la partie Françoise de Saint Christophe, par un Juge Roïal, qui résidoit au Bourg de la Basseterre, avec un Procureur du Roi, un Greffier, des Notaires, & d'autres Officiers subalternes. Le Juge avoit un Lieutenant; le Procureur du Roi un Substitut, & le Greffier un Commis, à la Pointe de Sable, pour le Quartier de la Cabesterre. Les appels des Sentences étoient jugés au Conseil Supérieur, qui s'assembloit de deux en deux mois au Bourg de la Basseterre; & ce Conseil étoit composé de dix Conseillers Habitans. Le Gouverneur, ou le Commandant, & les Lieutenans-de-Roi, y avoient entrée & voix délibérative. Le Gouverneur présidoit; mais c'étoit le plus ancien Conseiller qui recueilloit les opinions, qui prononçoit, & qui signoit les Arrêts. Les Conseillers, comme dans les autres Iles Françoises, sont de cappe & d'épée.

L'Etat Major étoit composé, avec le Commandant, de deux Lieutenans-de-Roi (61), un Major & un Aide-Major. La Garnison consistoit en quatre Compagnies détachées, dont l'une étoit au Fort de la Pointe de Sable, & les trois autres dans un Parc qu'on nommoit le Camp, près du Bourg. Cette Colonie Françoise, qui étoit composée, avant la guerre, de plus de quatre mille Hommes portant les armes, ne montoit pas alors à trois cens cinquante, parceque depuis son expulsion, en 1690, les Familles qui

(60) Labat condamne beaucoup l'usage que ces Peres ont, aux Iles, de laisser le Saint Sacrement dans leur Salle des Malades, & le traite d'indécence.

(61) L'un étoit M. de Châteauvieux, Gentilhomme Provençal; l'autre M. de Courpon, Capitaine de Milice, & Conseiller au Conseil Souverain.

avoient été transportées à Saint Domingue, à la Martinique, à la Guadeloupe, &c. s'y étoient établies, & ne paroissoient pas disposées à retourner dans une Ile, où elles ne comptoient pas de pouvoir demeurer, dès que la guerre se rallumeroit entre les deux Nations.

Superbe Château du Commandeur de Poincy.

Je n'acheverai point cette Description des Quartiers François, sans avoir parlé de la plus belle Maison qu'on ait jamais vûe dans les Iles, & qui subsisteroit encore, si la plus grande partie n'avoit été renversée par un furieux tremblement de terre, & le reste par les Anglois. C'étoit celle du Commandeur de Poincy, qu'on avoit nommée le Château de la Montagne, parcequ'elle étoit bâtie sur une hauteur, à une lieue & demie du Bourg. La situation ne pouvoit être plus belle, ni la vûe plus étendue & plus diversifiée. Du Tertre en a donné un Plan, qui me servit à la reconnoître, lorsque j'en visitai les restes : ils n'offrent plus qu'un tas de ruines, au milieu de plusieurs terrasses, qui marquent encore la magnificence & le bon goût de leur ancien Maître. J'y trouvai des Grottes assez entieres, des Bassins dont on avoit enlevé le plomb, & les Réservoirs des eaux d'une Fontaine, dont la source est une demie lieue plus haut dans la Mongne. J'allai voir cette source, la seule de tout ce Quartier : elle est assez abondante pour donner de l'eau au Bourg, si l'on faisoit la dépense d'un Aqueduc de plomb ou de terre cuite. En parcourant les Bois dont elle est environnée, j'observai beaucoup d'autres Fontaines, dont les eaux se perdent dans des terres fort légeres, & pourroient être facilement rassemblées. Il ne seroit pas moins aisé de les joindre à la principale, & de les conduire toutes au Bourg, où l'on n'en a point d'autres que celles des Citernes & de quelques mauvais Puits.

Partie Angloise de S. Christophe.

Les Anglois aïant eu tout le tems de réparer les dommages qu'ils avoient soufferts, avant ceux qu'ils venoient de causer aux François, nous trouvâmes toutes leurs Habitations en fort bon état. Ils ont peu d'édifices de maçonnerie. La plûpart de leurs Maisons sont de bois, peintes en dehors, & proprement lambrissées dans l'intérieur ; peintes, c'est-à-dire revêtues d'une couche de couleur à l'huile, pour les garantir de la pourriture, qui est une suite nécessaire de la chaleur & de l'humidité du climat. Cette peinture leur donne de l'éclat & de l'agrément. La distribution des pieces est bien entendue, la propreté admirable, & les meubles magnifiques.

Les Anglois, chez lesquels je fus invité à manger, avoient beaucoup d'argenterie, surtout de ces grandes cuvettes où ils font leur Ponche, leur Sang-gris, & d'autres boissons. Ils ont un art merveilleux, pour la préparation du Bœuf salé d'Irlande, dont on sert toujours une grosse piece sur leur table ; & c'est ce que j'y trouvai de meilleur, quoiqu'ils y eussent aussi une très grande abondance de toutes sortes de Viandes & de Gibier. Ils entendent mieux les ragoûts qu'en Angleterre ; mais ils arrosent le rôti de tant de beurre, que les François ne s'en accommodent point. C'est toujours la Maîtresse de l'Habitation, qui coupe les Viandes & qui sert : elles le font avec beaucoup de grace & de propreté ; & la plûpart boivent à merveille, pour exciter la Compagnie par leur exemple. Ces Anglois sont

Vins & Liqueurs

toujours pourvûs de différens Vins, & de toutes sortes de Liqueurs des

Femmes de Saint Christophe.

Régions les plus éloignées (62). La plûpart étant fort riches, ils aiment à se faire honneur de leur bien. Leurs Femmes sont vêtues à la Françoise, avec une magnificence à laquelle il ne manqueroit rien, si elles n'y mettoient rien du leur; mais comme elles veulent enchérir sur les modes qui viennent de France, elles y ajoutent des hors-d'œuvres qui les défigurent. Je n'ai jamais vû tant de franges d'or, d'argent & de soie; elles en étoient couvertes de la tête aux piés. Leur linge est fort beau, & leurs dentelles très fines.

Les cours & l'entrée des Maisons Angloises de Saint Christophe sont ornées de Tamarins, fort communs dans l'Ile, & dont on prétend que l'ombre est saine. D'ailleurs les Anglois usent beaucoup du fruit, en confiture, pour se fortifier l'estomac, que leur intempérance affoiblit. Ils apportent un soin extrême à l'entretien & la commodité des grands chemins; & l'on donne pour motif de cette attention, que ne retournant gueres chez eux, après avoir fait un repas chez leurs Amis, sans se ressentir de leurs excès, ils ne sont plus en état de conduire leurs Chevaux, qui les exposeroient à de grands dangers dans une mauvaise route.

Personne n'ignore que les richesses des Iles consistent dans les Esclaves. Ce sont comme les bras des Habitans, & sans eux les terres demeureroient stériles; car on ne trouve point ici d'Ouvriers à la journée comme en Europe: on n'a que des Esclaves ou des Engagés, pour faire valoir son bien, & celui qui en a le plus grand nombre parvient le plus promptement à la fortune Les Anglois surpassent de ce côté les autres Nations. Un Negre *Piece d'Inde*, c'est-à-dire, de dix-huit à vingt ans, bien fait, robuste, & sans défaut, ne leur revient jamais à plus de cent ou de six vingts écus. Il y a des Compagnies, en Angleterre comme en France, qui seules ont le

(62) Ils tirent tous leurs Vins, de quelque Païs qu'ils puissent être, dans de petites bouteilles d'un verre épais, à goulot court, & plus larges que hautes, qui tiennent un peu plus des trois quarts de la Pinte de Paris. Ils les bouchent soigneusement, avec des bouchons de Liege de leur invention, dont il faut que la consommation soit prodigieuse, puisqu'on ne fait jamais de prise Angloise aux Iles, dans laquelle il n'y ait de grosses futailles remplies de ces bouchons. Ils sont plus gros qu'il ne faut pour remplir le trou du goulot. L'art de les y faire entrer, sans les couper, consiste à les faire bouillir dans l'eau; ce qui les resserre autant qu'on veut: lorsqu'on les a mis dans l'ouverture de la bouteille, ils reprennent, en séchant, leur premier volume, & bouchent parfaitement le trou, sans pouvoir en sortir, parcequ'ils font en dedans un petit bourlet. Toutes les bouteilles, remplies & bouchées, se rangent les unes sur les autres, dans des Celliers. La Biere que les Anglois font venir d'Europe, ou de la Nouvelle Angleterre, surtout cette Biere forte, qu'on appelle *Mum*, ou Momme, est renfermée dans des bouteilles de cette sorte & bouchées de même: mais comme cette liqueur est d'une force extraordinaire, & qu'elle feroit sauter tous les bouchons du monde, on croise un fil d'archal sur le bouchon, & on l'attache en le tortillant autour du goulot. Leur Cidre d'Europe & de la Nouvelle Angleterre est renfermé comme la Biere. Cette méthode fait assez connoître la nécessité des tire-bouchons: aussi ne voit-on point d'Anglois, ni d'Angloises, qui n'en soient très bien pourvûs: ils en ont même de riches & de très bien travaillés: mais il est rare qu'on soit obligé d'en faire usage, pour déboucher les bouteilles du Momme; car cette liqueur est si forte, qu'aussitôt qu'on a levé le fil d'archal, elle fait sauter les meilleurs bouchons. Pour la boire douce & moins dangereuse à la tête, on y mêle autant d'eau que de Biere, avec un peu de Sucre, qui l'adoucit; & la battant dans deux Vases, on la fait mousser: elle devient, non-seulement plus saine, mais plus agréable. *Nouveaux Voïages*, *Tome 7. pp. 33 & suiv.*

pouvoir de trafiquer des Negres sur les Côtes d'Afrique, de les apporter aux Iles, & de s'oppofer au Commerce que d'autres Anglois en voudroient faire fans leur permiffion. A la vérité ce droit exclufif n'empêche point que ceux, qui ont affez de force pour fe défendre contre les Vaiffeaux de ces Compagnies, n'aillent traiter fur les Côtes d'Afrique; mais ils font d'auffi bonne prife, que s'ils étoient Ennemis de la Nation. Auffi font-ils toujours bien armés. On les nomme *Interlopes*. Lorfqu'ils ont fait leur Traite en Guinée, ils viennent vendre leurs Negres aux Iles, avec beaucoup de précaution; dans la double crainte d'être pris en Mer, ou confifqués en débarquant. Labat rapporte, fur le témoignage de quelques Anglois, que leurs Negres d'Interlope ne peuvent plus être faifis ni confifqués, lorfqu'ils ont une fois paffé les cinquante pas que les Princes fe réfervent autour des Iles, & qu'on ne peut même inquiéter ceux qui les ont achetés. Les François ne jouiffent point de ce Privilége : il n'eft pas même fans difficulté pour les Anglois; puifqu'il eft certain que leurs Interlopes font extrêmement fur leurs gardes, & qu'ils ne fe laiffent approcher d'aucun Bâtiment, fans un fignal de reconnoiffance dont ils font convenus avec leurs Agens, & qu'ils changent à chaque Voïage. On conçoit qu'ils donnent les Negres à meilleur marché que les Compagnies.

Cette facilité, que les Anglois de Saint Chriftophe, & des autres Iles de leur Nation, trouvent toujours à fe procurer des Negres, fait qu'ils les ménagent peu. La plûpart leur donnent le Samedi, c'eft-à-dire que le travail qu'ils font ce jour là eft pour eux, & fert à les entretenir de vivres & d'habits, fans que les Maîtres aient d'autre foin que de les faire bien travailler. Ils ne les baptifent point, & les laiffent vivre dans la Religion où ils les trouvent, fous prétexte qu'il eft indigne d'un Chrétien de tenir dans l'efclavage fes *Freres en Chrift* : c'eft l'expreffion de leurs Miniftres. Mais Labat obferve que cette raifon n'a pas fur eux la même force, lorfqu'ils peuvent enlever des Negres François; » ils favent fort bien, dit-il, » que ces malheureux Efclaves font Chrétiens; ils leur voient faire les » exercices & porter les marques du Chriftianifme; ils ne fauroient dou- » ter qu'ils ne foient leurs Freres en Chrift; & cependant ils ne les trai- » tent pas autrement que ceux qu'ils ne regardent pas comme leurs Freres. » Je dois, ajoute Labat, cette Juftice aux Hollandois, que s'ils ne font » pas baprifer leurs Negres, ils ne manquent pas, du moins, de les en- » tretenir dans la Religion Chrétienne, quand ils favent qu'ils l'ont em- » braffée. Ils ont foin même de leur faire faire la priere, foir & matin; » & paffant dans quelques Colonies de cette Nation, j'ai été prié de con- » feffer leurs Negres Chrétiens, de les inftruire, & de les fortifier dans » la Foi qu'ils avoient reçue au Baptême.

L'année fuivante, dans une autre occafion que le même Voïageur eut de paffer à Saint Chriftophe, il fut traité fort civilement par M. Codrington, Général des Iles Angloifes fous le Vent, qui avoit été élevé à Paris, & dans d'autres Villes de France. En entrant chez cet Officier, il fut informé que le mal de Siam, joint à l'intempérance des Anglois de l'Ile, leur enlevoit beaucoup d'Habitans. » L'opulence & l'oifiveté les portant » à la débauche, ils font prefque fans ceffe en Feftin. Le premier remede

» qu'ils donnent aux Malades est une grande quantité de Ponche aux œufs, » avec beaucoup de Muscade, de Girofle & de Canelle. On peut juger » quel est l'effet d'une potion, qui rendroit malade l'homme le plus sain. » D'autres liqueurs différentes, dont ils se chargent, les rendent sujets à » diverses sortes de maux. Ils se couchent, après avoir bû; la chaleur » qu'ils ressentent intérieurement les oblige de se découvrir la poitrine, » pour se rafraîchir : mais ce plaisir leur coûte cher, car ses moindres suites » sont d'affreuses coliques. Ceux qui se couchent sans être ivres, se met» tent un oreiller sur la poitrine.

Maniere de dresser les Negres à la course.

Après avoir passé trois heures à table, suivant l'usage de l'Ile, le Général Anglois proposa de monter à Cheval. Huit personnes y monterent avec lui, précédés de deux Trompettes, & de neuf ou dix Negres à pié, qui couroient à la tête des Chevaux, quoique la Cavalcade allât toujours le petit galop. Labat fut touché de compassion, pour un Negre de douze ou quinze ans, à qui l'on enseignoit le métier de coureur. » Il n'avoit » sur lui qu'une Candale, espece de Caleçon, qu'on lui fit ôter, pour » courir nû à la tête des autres, suivi d'un Negre plus âgé, qui lui appli» quoit des coups de fouet sur les fesses, chaque fois qu'il pouvoit l'avoir » à sa portée. Il en creve un grand nombre dans cet apprentissage; mais » c'est dequoi les Anglois se mettent peu en peine. Au reste, quand les » Negres sont une fois faits à cet exercice, c'est une extrême commodité » pour les Maîtres, qui sont toujours sûrs de les avoir près d'eux, sur» tout dans leurs Voïages à Cheval.

Etat présent de Saint Christophe

Les Relations Angloises, représentant l'Ile de Saint Christophe telle qu'elle est aujourd'hui, assurent que sa beauté naturelle est fort augmentée par celle des édifices, & que l'Amérique entiere n'en a pas de plus magnifiques : la plûpart sont de Cédre, & couverts d'Ardoise. Comme les Anglois vivent répandus dans leurs Plantations, ils prennent plaisir à les embellir; & l'on ne voit, aux environs, que des allées & des Bosquets d'Orangers. Elles sont divisées en cinq Paroisses, cinq au Sud, & deux au Nord. Chacune a son Eglise, lambrissée des bois les plus précieux. Le Bourg de la Basse-terre, qui étoit fort beau entre les mains des François, n'a rien perdu à changer de Maîtres. C'est aujourd'hui une Paroisse Angloise, où l'on voit une belle Eglise, un Hôtel-de-Ville, un Hôpital, & quantité d'autres édifices de pierre & de brique. Le Château, qui servoit de résidence au Gouverneur François, a toujours été le plus noble Bâtiment de l'Ile; mais les Maisons des Marchands & des Colons Anglois l'ont toujours emporté sur celles des François du même ordre.

Saint Christophe est encore assez mal fortifié. Il n'a que trois bons Forts, avec quelques Batteries. Sur la Montagne, à trois milles au Nord du Fort Charles, qui est muni de quarante pieces de Canon, on trouve un lieu naturellement capable de défense, & nommé la Mine d'argent, parcequ'on est persuadé qu'il renferme une Mine de ce Métal; mais les Habitans, occupés de leurs Plantations, n'ont jamais entrepris de l'ouvrir. Le Fort de *Brimston-hill*, est monté de quarante-neuf Pieces, & contient un Magasin qui sert d'Arsenal. On y entretient dix-huit milliers de poudre, huit cens Fusils, six cens Bayonnettes, & d'autres munitions de guerre.

VOIAGES ET ÉTABLISSEM. AUX ANTILLES.

SAINT CHRISTOPHE. 1701.

Enfin, le Fort de Londonderry, situé à l'Est du Bourg de la Basse-terre, défend cette partie de l'Ile, avec six Batteries, disposées dans autant de lieux, où l'on peut débarquer, & qui montent à quarante trois pieces.

Les Bêtes de l'Ile sont les mêmes que celles des autres Antilles. Autrefois elle étoit souvent troublée par des tremblemens de terre ; ils sont devenus beaucoup moins fréquens depuis l'éruption d'une Montagne sulfureuse, située dans l'ancien Quartier des Anglois, mais les Ouragans font encore de grands ravages à Saint Christophe. C'étoit un usage établi entre les Habitans des deux Nations d'envoier tous les ans, vers le mois de Juin, aux Iles de la Dominique & de Saint Vincent, pour savoir des Caraïbes, si l'on étoit menacé de quelque Ouragan dans le cours de l'année ; & l'on assure que ces Sauvages ne se trompoient point dans leurs pronostics. La saison ordinaire de ces effroiables tempêtes est depuis le 25 de Juillet jusqu'au 8 de Septembre.

Changemens arrivés dans l'Ile S. Christophe.

Il est tems de donner quelque idée des révolutions de l'Ile. Malgré l'ancien Concordat, qui établissoit une neutralité perpetuelle entre les deux Nations, les Anglois avoient cherché si souvent l'occasion de surprendre les Quartiers François, qu'on ne s'y fioit plus qu'à la force des armes. Cependant, de part ni d'autre, on n'avoit point encore entrepris de se déposséder mutuellement ; mais en 1688, à l'occasion de la guerre, qui s'étoit élevée en Europe (63), les animosités devinrent si vives, que tous les Traités furent oubliés. Les Anglois, réduits à l'extrêmité, demanderent en vain du secours à leurs autres Iles ; ils se virent forcés le 29 de Juillet 1689, d'abandonner leurs Quartiers ; & la plus favorable condition qu'ils obtinrent fut d'être transportés dans l'Ile de Nevis. Ils avouent que cette perte fut irréparable pour les Marchands de Londres & des autres parties de l'Angleterre, qui trafiquoient aux Antilles, parceque la Colonie de S. Christophe leur devoit alors des sommes immenses, qu'elle ne pût païer. Mais l'année suivante, toutes les forces des Iles Angloises, rassemblées sous le Général Codrington, les remirent en possession de leur ancien Eta-

1688.

1689.

(63) Une Relation Angloise attribue le mal aux Irlandois Catholiques, qui étoient venus dans la Colonie Françoise après la grande révolution d'Angleterre. *It is true the animosity between the two Nations were grown to a great heigth, and t'is said the Irish Papists instigated the French to breake the peace there.* Mais, s'il en faut croire Labat, les Irlandois étoient assez excusables : » En dînant, dit-il, avec les Anglois, je remarquai le peu d'estime qu'ils » font des autres Nations, & surtout des » Irlandois. Quelqu'un aïant dit que la » Colonie Françoise étoit foible, leur Gé- » néral répondit sur le-champ, qu'il ne » tenoit qu'au Gouverneur François (à M. » de Genes), de l'augmenter du moins » avec des Irlandois, s'il ne pouvoit le faire » avec des François. Je le priai de me dire » ce secret, & de me permettre d'en faire » part à M. de Genes. Très volontiers, me » dit-il. Savez-vous que M. de Genes a fait » un Paon qui marche, qui mange & qui » digere ? Je lui répondis que je le savois : » Eh bien, reprit-il, que ne fait-il cinq ou » six Régimens d'Irlandois ? Il aura bien » moins de peine à faire de ces lourdes Bê- » tes, qu'un Paon. Avec autant d'esprit qu'il » en a, il trouvera bien le moïen de leur » imprimer les mouvemens nécessaires pour » tirer & pour se battre. En effet, M. de » Genes avoit fait une figure automate, » de la forme d'un Paon, qui marchoit par » des ressorts qu'elle avoit dans le corps, » qui prenoit du blé qu'on jettoit à terre » devant elle, & qui, par le moïen d'un » dissolvant, le digéroit, & le rendoit à- » peu près comme des excrémens. *ubi sup.* Tome VII. pp. 359 & 360.

blissement, après en avoir chassé les François à leur tour. Ensuite l'Ile entiere demeura au pouvoir des Anglois jusqu'à la Paix de Riswick, où l'on a déja dit que la partie Françoise fut restituée à ses premiers Maîtres ; & ce fut l'année d'après, que Labat y fit les Observations qu'on a rapportées.

Il paroît qu'on eut peu d'égard à celles qu'il avoit faites aussi sur le mauvais état des nouvelles Fortifications de la Basseterre, & sur quelques discours échappés aux Anglois (64). Cependant, » on devoit juger, dit-il, » qu'au premier différend entre les deux Couronnes, ils profiteroient de » la supériorité de leurs forces, pour nous insulter. J'avois laissé M. de » Genes, avec peu d'Habitans capables de porter les armes ; & les quatre » Compagnies de Marine, qui composoient sa Garnison, ne montoient » pas à cent soixante Hommes. Aussi ses prédictions ne tarderent-elles point à s'accomplir. Il raconte ce qui se passa comme sous ses yeux ; & ce récit, qui ne se trouve que dans son Ouvrage, a des circonstances curieuses.

Les Anglois, dit-il, n'avoient point attendu la déclaration de guerre pour commencer les Hostilités ; & sur cette nouvelle, qu'ils reçurent avant nous, ils ne garderent plus de mesures. Ils savoient, comme nous mêmes, l'état de notre Colonie. Ils n'ignoroient pas qu'elle ne pouvoit attendre aucun secours de la Martinique, ni des autres Iles, & que la France n'avoit, dans cette Mer, aucun Vaisseau de Guerre qui pût traverser leurs entreprises. A l'égard des retranchemens qu'on avoit faits, soit autour du Bourg, soit à la Ravine *Guillou*, qui étoit notre Frontiere, ils y avoient passé trop souvent pour n'en pas connoître la foiblesse ; sans compter qu'ils avoient déja pris des précautions, pour empêcher la communication des Quartiers François.

Le Comte de Genes (65), informé des préparatifs qui se faisoient pour

(64) En 1701, au même dîner, M. Codrington lui avoit dit que la guerre ne tarderoit pas à se déclarer, & qu'il comptoit de se voir encore une fois Maître de tout Saint Christophe. » Je lui répondis, en » riant, que cette Conquête n'étoit pas digne de lui, & que je croiois qu'il penseroit plutôt à la Martinique. Non, non, » me dit-il, ce morceau est trop gros pour » un commencement : je veux prendre la » partie Françoise de Saint Christophe; après » quoi, je vous irai voir à la Guadeloupe. » Je repliquai que j'y serois incessamment, » & que je porterois cette nouvelle au Gou» verneur, que j'aiderois à se bien défen» dre. *Ubi sup. p.* 358.

(65) Labat lui donne le titre de Comte, quoiqu'il ne le prît pas lui-même en signant son nom, & qu'il ne paroisse point dans tout le Journal de ses Voïages, dont on a donné l'Extrait. Il étoit d'une ancienne Famille noble de Bretagne, mais tombée dans une si grande misere, que son Pere n'avoit pas trouvé d'autre moïen pour subsister, que d'exercer un Art méchanique. Le Maréchal de Vivonne, aïant eu l'occasion de voir le Fils, auquel il trouva du mérite, le fit entrer dans la Marine. Il y servit avec une distinction, qui le fit nommer Capitaine de Vaisseau & Chevalier de Saint Louis. Il eut des pensions, & fut gratifié d'une grande étendue de Païs dans la Terre-ferme de Cayenne, qu'il fit ériger en Comté sous le nom de Comté d'*Oyac*. Il avoit eu, en 1695, le Commandement d'une Escadre de Vaisseaux de Roi, pour aller faire un Etablissement au Détroit de Magellan, & chemin faisant il avoit pris l'Ile & le Fort de Gambie sur la Côte d'Afrique. On releve beaucoup ses talens pour les Méchaniques. Outre le Paon, dont on a parlé, il inventa plusieurs machines utiles, telles que des Canons & des Mortiers brisés, des fleches pour brûler les voiles des Vaisseaux, des Horloges sans ressorts & sans contrepoids &c.

l'attaquer, voïoit clairement qu'avec si peu de forces il lui seroit impossible de se soutenir. Châteauvieux, un de ses Lieutenans-de-Roi, sur l'expérience duquel on faisoit beaucoup de fond, étoit allé demander du secours à la Martinique, & tardoit à revenir (66). Cependant, le desir de gagner du tems, & l'espérance de recevoir quelque secours imprévû, lui firent proposer au Général Anglois (67) l'observation des anciens Concordats de neutralité. Mais, loin d'y consentir, les Anglois, qui se sentoient déja les plus forts, firent venir de nouvelles Troupes d'Antigue & de Nevis. Le 15 de Juillet 1702, on vit paroître sur les neuf heures du matin, quatre Vaisseaux Anglois, dont l'un portoit Pavillon quarré au grand Mât, avec environ vingt Barques, qui s'approcherent de la Rade du Bourg François. Cette Escadre avoit à bord douze cens Soldats, qui, joints à ceux de l'Ile, faisoient plus de deux mille cinq cens Hommes. Presqu'en même tems, Hamilton, Major Général des Iles Angloises, envoïa au Corps-de-Garde de la Frontiere, un Trompette, accompagné d'un Réfugié François, qui demanderent à parler au Comte de Genes. On leur banda les yeux, pour les conduire à la Basse-terre, où l'Envoïé dit au Comte que le Major Hamilton le prioit de se transporter à la Frontiere avec six de ses Officiers, & qu'il s'y trouveroit avec le même nombre, pour lui communiquer quelque chose d'important. De Genes, après avoir un peu hésité, dans la crainte d'une surprise, prit le parti de s'y rendre. Il y trouva le Major, qui lui déclara que les deux Nations étoient en Guerre, & que son Général avoit ordre, de la Reine d'Angleterre, de se faire remettre la partie Françoise de Saint Christophe. Le Comte répondit que cette ouverture ne demandoit pas beaucoup de réflexion, & qu'il étoit résolu de faire son devoir. Cependant Hamilton lui représenta l'inégalité des forces, & lui donna deux heures pour sa réponse. Ils se séparerent.

De Genes, étant revenu au Bourg, assembla tous les Officiers qui s'y trouvoient, avec les Capitaines de Milice, les Conseillers & les principaux Habitans. Les Officiers Majors, qui assisterent à ce Conseil, étoient *Valmeinier* (68) Lieutenant-de-Roi depuis l'absence de Châteauvieux, & *Bachelier*, Major de la Colonie. On demanda d'abord, au Major, en quoi consistoient les forces du Quartier : il répondit qu'il n'y avoit que deux cens cinquante Hommes portant les armes, en y comprenant les Compagnies de Marine. Cette réponse aïant excité une grande variété de sentimens, on convint que chacun mettroit le sien par écrit. De dix-sept personnes, qui composoient l'Assemblée, douze furent d'avis de capituler,

(66) Le Voïageur Jacobin fait naître des doutes sur le courage, ou la bonne volonté, de ce vieil Officier.

(67) C'étoit M. Codrington. Les Anglois ont trois Généraux dans leurs Iles, tous trois indépendans les uns des autres, à moins que l'un d'eux n'ait le titre de Viceroi, comme il est quelquefois arrivé à celui de la Jamaïque; car alors les deux autres lui obéissent. Le plus ancien de ces trois Gouvernemens Généraux est celui des Iles sous le Vent, nom sous lequel on comprend Saint Christophe, qui est leur premiere Colonie, les Iles de Nevis, Monrferrat, Antigue, la Barbude, Panefton, ou la grosse Vierge, & l'Anguille. Le second, par rang d'ancienneté, est celui de la Barbade; & le troisieme, celui de la Jamaïque.

(68) Gentilhomme Normand, de la Maison de Casneray, qui fut ensuite Lieutenant-de-Roi de la Martinique.

& de rendre la partie Françoise aux meilleures conditions que l'on pourroit obtenir (69). Labat ne disconvient point que depuis l'arrivée des nouvelles Troupes Angloises, ce qu'on avoit de mieux à faire étoit de capituler : mais Valmeinier avoit proposé, auparavant, d'abandonner le Bourg, & d'aller joindre, avec toutes les Troupes, Courpon, qui commandoit à la Pointe de Sable, en passant par Cayone & par la Cabesterre Angloise, où il auroit été facile alors de défaire les Ennemis qu'on auroit pû trouver en chemin. De Genes avoit refusé de suivre ce conseil, & Valmeinier en avoit demandé Acte. Cette piece fut un des principaux fondemens du Procès qu'il ne pût éviter après sa reddition. Enfin, sur la résolution du Conseil, il dressa les articles de la Capitulation, & les envoïa au Major Anglois par Valmeinier & Bachelier, accompagnés de deux Capitaines de Milice.

Ces quatre Officiers étant arrivés au premier Corps-de-Garde de la Frontiere Angloise, on y retint les deux Capitaines de Milice, & les deux autres furent conduits dans une Maison voisine, où le Major Anglois sembloit les attendre, avec un bon nombre de ses Officiers. Après la vérification des pouvoirs, Valmeinier présenta les articles qu'il apportoit : on les donne tels qu'ils furent reglés, parceque cette Piece n'a gueres été publiée que dans la Relation de Labat :

1°. Les Trouppes du Roi sortiront, Tambour battant, meche allumée, & bagages. *Accordé.* II. Les Officiers sortiront avec leurs bagages & Valets Esclaves : savoir, les Capitaines six ; les Lieutenans quatre ; & les Enseignes deux. *Accordé aux Capitaines trois, & aux Lieutenans & Enseignes un.* III. Il ne sera fait aucune insulte aux Religieux, & ils emporteront avec eux tout ce qui appartient à l'Eglise. *Accordé.* IV. Les Capitaines de Milice, Lieutenans & Enseignes, sortiront armés ; & auront, les Capitaines, six Negres, les Lieutenans, quatre, & les Enseignes deux. *A la volonté du Général.* V. Les Officiers du Conseil Souverain sortiront avec six Negres chacun. *Chacun trois Negres.* VI. Chacun des autres Habitans aura un Negre. *A la volonté du Général.* VII. Les Familles de tous les Habitans & Officiers seront conduites, ainsi que les Troupes, à la Martinique, dans des Bâtimens qui leur seront fournis, avec leurs hardes & bagages. *A la volonté du Général. Les Femmes ne seront point séparées de leurs Maris.* VIII. L'Etat Major, qui consiste en un Gouverneur, deux Lieutenans-de-Roi & un Major, s'en tiendra à l'honnêteté du Général pour la quantité de Valets Esclaves qu'ils emmeneront avec eux. IX. Il sera accordé à six Gentilshommes, de la suite du Gouverneur, trois Negres chacun, armes & bagages. *A la volonté du Général.* X. Les Irlandois, qui sont établis dans les Quartiers François, sortiront sains & saufs, avec armes & bagages. *Accordé qu'ils sortiront avec les François : à l'égard de leurs bagages, à la vo-*

(69) Ce qu'on vient de dire est le précis d'un Certificat, que les Officiers & les Habitans donnerent au Comte de Genes le 19 du même mois, & qu'il produisit au Procès qu'on lui fit ensuite pour avoir rendu l'Ile, mais dans lequel Labat observe qu'il manquoit une chose essentielle ; c'étoit d'avoir marqué ceux qui l'avoient accompagné à sa conférence avec Hamilton, & de leur avoir fait témoigner qu'il ne s'y étoit rien passé de secret, comme il en fut accusé.

lonté du Général. XI. Les sieurs *Ravary*, *Choisin* & *Bourgeois* seront incessamment rendus, aussi bien que ceux de la Pointe de Sable, & conduits à la Martinique. *Accordé.* XII. Aux susdites conditions, la partie Françoise de l'Ile sera remise, demain 16 Juillet 1702, à midi; & il ne sera fait aucune insulte aux Habitans. Le Poste de Guillou sera remis ce soir, & la Basseterre demain matin.

En conséquence de ce Traité, le Poste de Guillou fut livré aux Anglois, qui s'y établirent aussi-tôt, & l'ordre fut envoïé aux François de la Pointe de Sable de venir joindre le reste de la Colonie, à la Basse-terre : mais le Comte de Genes apprenant que le Poste de Guillou étoit livré sans sa participation, & qu'on avoit fait quelques changemens aux articles, s'emporta beaucoup, & protesta qu'il aimoit mieux demeurer Prisonnier de Guerre avec sa Garnison, que de subir les conditions qu'on lui imposoit. » Il avoit raison, observe Labat, de se plaindre sur le premier de ces » deux points; mais pour le reste, il avoit tout ce qu'il pouvoit raison- » nablement espérer; & l'on jugea qu'il desiroit quelque Piece qui servît » à le justifier, s'il étoit inquiété dans la suite. Les Officiers Majors, les Religieux & les principaux Habitans, le voïant obstiné à ne pas signer les Apostilles du Traité, ne firent pas difficulté de dresser un Acte, par lequel ils rendirent témoignage qu'ils l'en avoient supplié de concert, pour eviter la ruine totale de la Colonie. Les Trouppes Angloises entrerent dans le Bourg de la Basse-terre, le jour suivant, à huit heures du matin.

On fit embarquer tous les François; mais au lieu de les faire conduire aux Iles du Vent, comme ils s'en étoient flattés sur la promesse du Major Anglois, on voulut les transporter à Saint Domingue, après les avoir pillés sous de vains prétextes, dont on ne manque jamais. De Genes fut retenu en ôtage, pour la sûreté des Barques qui furent fournies; mais la plûpart de ces Bâtimens ne firent pas un aussi long voiage que celui de S. Domingue. A peine furent-ils hors de la vûe de Saint Christophe, que les François forcerent leurs Gardes de prendre la route de la Martinique; & la plus grande partie de la Colonie se rendit ainsi dans cette Ile & dans celle de la Guadeloupe. Les Barques, qui allerent jusqu'à Saint Domingue, aïant été très longtems à revenir, le Comte de Genes fut retenu à Saint Christophe jusqu'à leur retour. Enfin le Général Anglois lui rendit ses Negres & son bagage, & lui donna un transport, pour la sûreté de sa retraite.

Avantures du Comte de Genes.

Il fréta un petit Bâtiment, dans le dessein de transporter à son Comté d'Oyac les Negres qu'on lui avoit rendus, & quelques autres qu'il avoit achetés; fort content d'avoir ce prétexte pour ne pas se rendre à la Martinique sans avoir reçu des nouvelles de la Cour, à laquelle il avoit donné avis de sa disgrace. Mais il ne fut pas plus heureux dans cette entreprise; son Navire ne pût remonter au Vent, pour gagner Cayenne; & le terme de son Passeport étant expiré, il tomba dans les mains d'un Corsaire Hollandois, qui le conduisit à l'Ile de Saint Thomas, où il fut jugé de bonne prise. Ensuite étant arrivé à la Martinique vers le mois d'Août 1703, M. de Machaut, Gouverneur Général des Iles, le fit arrêter, & conduire au Fort de Saint Pierre, pour lui faire son Procès : ce Général en avoit l'or-

dre de la Cour ; mais il paroît qu'elle ne souhaitoit pas de le trouver coupable, ni qu'il fût condamné, s'il n'étoit convaincu d'un excès de mauvaise conduite dans la reddition de Saint Christophe. Le Procès fut long. De Genes se défendit avec force. Valmeinier & Châteauvieux furent aussi mis en Cause, & l'on fit contr'eux des procédures. On ne les croïoit pas fort en danger, puisqu'on avoit été si persuadé, à la Martinique, que leur Colonie ne pouvoit être conservée, qu'on y avoit pensé à faire partir des Barques pour l'enlever & la transporter aux autres Iles Françoises, peu de jours avant qu'on eut des avis certains de la déclaration de guerre. Cependant le Comte de Genes fut transporté ignominieusement du Fort Saint Pierre au Fort Roïal ; la Comtesse sa Femme se vit ôter la permission de le voir, à moins qu'elle ne voulût demeurer en Prison avec lui, sans en plus sortir ; & dans le cours du mois d'Août de l'année suivante, il fût déclaré atteint & convaincu d'une lâcheté outrée, dégradé de Noblesse, privé de la Croix de Saint Louis & de tous les honneurs dont il étoit revêtu. A l'égard de Valmeinier & de Châteauvieux, tous deux Lieutenans-de-Roi de la même Ile, on ne statua rien touchant le dernier ; mais l'autre fut suspendu de l'exercice de sa Charge pour six mois, pour ne s'être pas assez vivement opposé à la reddition.

Le Comte de Genes appella d'un Jugement si dur au Conseil du Roi, & prit à Partie ses Juges. Peu de jours après, on vit arriver à la Martinique le Vaisseau du Roi la Thetis, dont le Capitaine avoit ordre de le conduire en France, avec toutes les procédures qui se trouveroient faites ; il fut embarqué sur ce Bâtiment, & Valmeinier eut la liberté de partir avec lui : mais ils eurent le malheur d'être pris par les Anglois, & menés à Plymouth, où de Genes mourut lorsqu'il se croïoit prêt à retourner en France. On ne doute point que son innocence n'eut été reconnue & son honneur rétabli. Le Roi n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il accorda des pensions considérables à sa Veuve & à ses Enfans ; & pour marquer, non-seulement le cas qu'il faisoit de lui, mais combien il étoit éloigné de s'en rapporter au Jugement de la Martinique, il lui conserva, dans les Brevets & les Ordonnances de ces Pensions, les Titres de Comte, de Chevalier de Saint Louis & de Capitaine de Vaisseau, avec cette honorable addition, » qu'elles sont accordées à sa Famille en considération » de sa fidelité & de ses bons & agréables services.

Le Jugement rendu contre Valmeinier ne fit pas plus d'impression à la Cour, puisque le Roi le fit ensuite Chevalier de Saint Louis & son Lieutenant à la Martinique (70). Châteauvieux, qui étoit peut-être le plus coupable, fut épargné aux Iles, en faveur de sa vieillesse & de ses longs services (71) : mais il reçut ordre enfin d'aller rendre compte de ses actions

(70) En 1717, dans le tems qu'on reçut à Paris la nouvelle d'un soulevement des Habitans de cette Ile contre le Gouverneur Général, & contre l'Intendant, qu'ils embarquerent & qu'ils renvoïerent en France. Rien ne pouvoit être plus glorieux pour M. de Valmeinier que cette confiance. D'ailleurs il s'étoit fort distingué, en 1703, à l'attaque de la Guadeloupe par les Anglois : il y avoit été blessé d'un coup de Mousquet, qui lui perça la cuisse, & d'un autre coup qui lui emporta la moitié du petit doigt.

(71) Il avoit été longtems Capitaine des Grenadiers en France. Sa faute ne consiste que qu'à s'être trop peu hâté de retourner à sa Colonie, après avoir marqué beaucoup

à la Cour. Vers la fin de 1705, s'étant embarqué avec sa Femme & quantité d'autres Passagers, sur un Vaisseau Nantois de trente-deux Canons, nommé le Saint Jean-Baptiste, ils furent battus d'une si furieuse tempête, que l'ignorance, où l'on a toujours été de leur sort & de celui de leur Bâtiment, les a fait croire ensévelis dans les flots.

Les François incommodent S. Christophe.

Pendant une guerre de dix ans, les François firent quelques tentatives pour se remettre en possession de la plus ancienne de leurs Colonies. En 1705, ils y firent une descente, dans laquelle ils ravagerent une grande partie des Plantations Angloises : mais l'arrivée d'une forte Escadre de Vaisseaux de guerre Ennemis aïant interrompu leurs progrès, ils se retirerent avec six ou sept cens Negres qu'ils avoient enlevés, & que M. d'Iberville, leur Commandant, fit vendre à Vera-cruz. On lit, dans les Relations Angloises, que jusqu'à l'année 1712, l'Ile eut successivement, pour Gouverneurs, le Chevalier Guillaume *Mathews*, le Colonel *Johnson*, le Colonel *Park*, le Chevalier Michel *Lambert*, & le Général Hamilton. Une Flotte de France, qui parut dans ces Mers en 1712, avoit déja jetté la consternation dans les Iles Angloises, lorsque la Paix d'Utrecht termina tous les différends des deux Couronnes ; & par un article du Traité, la partie Françoise de l'Ile de Saint Christophe fut cedée à l'Angleterre.

Cette Ile est cédée aux Anglois par le Traité d'Utrecht.

Ruse attribuée à la Cour de France.

Il est assez remarquable que les Politiques Anglois aient regardé la cession de cette Ile comme une ruse de la Cour de France, & qu'ils en aient compté l'acquisition au nombre des fausses démarches qu'ils ont reprochées à leurs Plénipotentiaires d'Utrecht. » Nous nous applaudissions, dit un » de ces Ecrivains, d'avoir acquis la propriété de l'Ile entiere de Saint » Christophe ; c'est une idée fausse ; tous les avantages en ont été pour la » France. Depuis longtems cette Cour avoit deux choses en vûe ; l'une, » de bien peupler ses grandes Iles, telles que la partie de Saint Domin- » gue dont elle s'étoit mise en possession, la Martinique & la Guade- » loupe ; l'autre de retirer ses Sujets des petites, telles que Saint Chris- » tophe, Saint Martin, Saint Barthelemy & Sainte Croix, pour les faire » servir à peupler les grandes. Il ne lui étoit pas aisé de leur faire quitter » Saint Christophe, qui étoit leur plus ancien Etablissement ; & tous les » encouragemens, qu'elle leur avoit offerts d'un autre côté, n'avoient pas » eu la force de les tenter. Mais la cession de la partie Françoise de cette » Ile a répondu parfaitement à ses vûes, en fournissant à Saint Domingue » & à la Martinique un grand nombre de Colons expérimentés, qui ont » servi à les fortifier, & qui y ont porté la bonne méthode de planter le » Sucre, &c. Il est de la derniere clarté qu'au Traité d'Utrecht, non-seu- » lement nous avons favorisé le dessein du Ministere de France, mais nous » nous sommes chargés de tout ce qu'il avoit d'odieux ; car les François » de Saint Christophe nous ont regardés comme les seuls Auteurs de leurs » peines, & n'ont accusé que nous de les avoir chassés de leurs ancien- » nes Habitations. En un mot, par ce Traité, nous avons plus fait pour » la France, qu'elle ne pouvoit faire pour elle même ; l'amorce d'un pe-

d'empressement à la quitter, pour aller chercher du secours dans les Iles voisines.

» tit avantage présent nous a séduits, & nous avons cru gagner beaucoup » en demeurant Maîtres de quatre ou cinq petites Iles, que les François » n'ont pas crues dignes de leur attention.

Voiages et Etablissem. aux Antilles.

Saint Christophe 1702.

Désordre qui a regné longtems à Saint Christophe.

Quelque jugement qu'on puisse porter de ces suppositions, il paroît du moins que la Nation Angloise ne tira pas tout-d'un-coup de grands avantages du douzieme article de la Paix d'Utrecht. Les Terres cedées par les François furent longtems comme en proie aux Gouverneurs Généraux des Iles Angloises, qui les vendoient au plus offrant, ou les distribuoient à leurs Créatures, sans pouvoir garantir la durée de leur vente, ou de leur présent, au-delà du terme de leur propre administration. Enfin le Parlement d'Angleterre arrêta le cours de ce désordre, en ordonnant qu'elles fussent vendues au profit de l'Etat, surtout dix mille acres, qui passoient pour la meilleure partie de l'Ile. On ignore quel fut le produit du total; mais le même Ecrivain assure que de son tems, il en restoit à la Banque de Londres, une somme de quatre-vingt mille livres sterling, qui a servi de Dot à la Princesse d'Orange. Ensuite, l'ordre établi par le Parlement n'a point empêché que les Gouverneurs n'aient abusé longtems de leur pouvoir, pour tirer de grosses sommes de la Colonie. Ils en exigeoient de si considérables pour leurs seuls appointemens, qu'on n'a vû longtems, dans les Nouvelles publiques, que des plaintes de leur tyrannie, avec des comparaisons honorables pour la France, de la conduite qu'elle tient dans ses Iles, où les appointemens des Gouverneurs sont libéralement païés par le Roi, sans que sous aucun prétexte, ils puissent lever le moindre impôt sur les Habitans. Enfin Sa Majesté Britannique a fait cesser les abus, par une déclaration qui défend aux Gouverneurs Anglois d'exiger & de recevoir, à quelque titre que ce puisse être, des contributions ou des présens, sous peine d'être interdits de leurs fonctions & rappellés de leur Gouvernement.

ORIGINE, CARACTERE, USAGES DES CARAÏBES.

Mais avant que de nous engager plus loin dans la description des Iles, qui tirent le nom de *Caraïbes*, de celui de leurs anciens Habitans, il paroît nécessaire de faire connoître cette fameuse race d'Indiens, que les Européens y ont trouvés établis, & qu'ils ont resserrés dans des bornes, où ils les contiennent; mais qu'ils n'ont pû détruire, ou soumettre. C'est le seul Peuple de l'Amérique, dont il nous reste à traiter.

Quelques Voiageurs les font descendre des *Galibis*, Peuples de la Guiane, & racontent, sur d'anciens témoignages (72), que leurs Ancêtres, s'étans

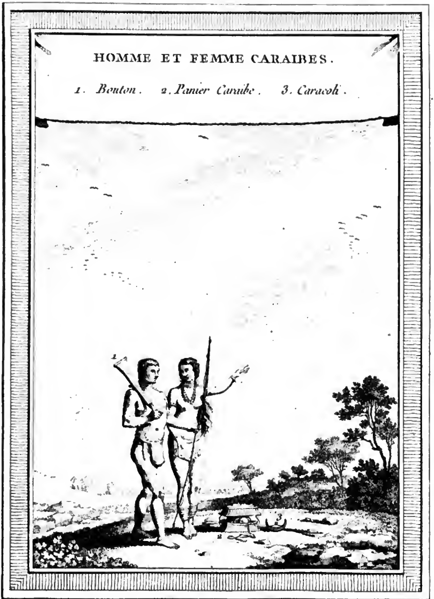
(72) Du Tertre y trouve une confusion, qui les lui fait traiter de rêveries, & s'attache à l'opinion d'un vieux Missionnaire, (le P. Raymond) qu'il rapporte dans ces termes : » J'ai enfin appris, des Capitaines » de l'Ile de la Dominique que les mots de » Galibis & de Caraïbes étoient des noms » que les Européens leur avoient donnés; » & que leur véritable nom étoit Gallinago; qu'ils ne se distinguoient que par les » titres d'*Oubaolennum* & de *Balouebanum*; » c'est-à-dire, des Iles ou du Continent; » que les Insulaires étoient des Gallinagos » du Continent, qui s'en étoient détachés » pour conquérir les Iles; que le Capi» taine, qui les avoit conduits, étoit

ORIGINE ET USAGES DES CARAÏBES.

révoltés contre leurs Chefs, se virent forcés de chercher une retraite dans ces Iles, qui avoient toujours été desertes, ou dont ils chasserent les Habitans naturels. Un Anglois, nommé *Brigstock*, qui connoissoit la Floride par un long séjour, & qui en parloit toutes les Langues, fait venir les Caraïbes du Païs des Apalachites, où l'on trouve jusqu'aujourd'hui, dit-il, derriere la Georgie & la Caroline, une Nation qui se nomme les Caraïbes. On ignore, ajoute-t'il, ce qui l'obligea de quitter le Continent; mais rien n'empêche de supposer, que trop resserrée dans ses limites, ou pressée par de puissans Ennemis, elle eut le courage de se fier sur mer à la conduite des vents, qui la pousserent dans l'Ile Sainte Croix. Brigstock semble compter pour rien l'éloignement & les difficultés de la Navigation.

Cette différence d'opinions, sur l'origine des Caraïbes, n'empêche point qu'on ne s'accorde à leur en donner une commune, de quelque partie de l'Amérique, & de quelque Nation qu'ils puissent la tirer. On se fonde sur la ressemblance de leur figure & de leurs usages, dans toutes les Iles qu'ils ont habitées, comme dans celles qu'ils possedent encore. Ils sont généralement d'une taille haute & bien prise. On n'en voit point un difforme. Leur chevelure est noire, & leur soin égal à la peigner proprement. Ils s'arrachent la barbe, à mesure qu'elle paroît. Depuis leur communication même avec les Européens, les deux Sexes vont entierement nûs, le corps teint de rouge; &, s'il en faut croire un Voiageur Anglois, les premiers Habitans des Iles Françoises, qui vouloient entretenir commerce avec eux, se dépouilloient aussi tous de leurs habits pour leur plaire. Ils ont la tête couverte d'une sorte de bonnets, & quelquefois ceinte seulement d'une couronne de plume. Ils se percent les levres de plusieurs trous, dans lesquels ils portent de petits poinçons d'os : leurs narines, qu'ils se percent aussi, sont ornées de petits grains de verres, ou de petites pierres colorées. Les Hommes portent des brasselets à la partie charnue du bras, & les Femmes aux poignets, & au-dessus du coude. Elles ont des colliers de rassade, non seulement au coû, mais encore au-dessous du mollet des jambes, où faisant plusieurs tours, ils leur forment une sorte de Brodequins. Le devant du corps est couvert d'une très petite piece d'étoffe, soutenue par une ceinture. Ceux d'entre les Hommes, qui vivent sans commerce avec les Européens, ont autour du cou des sifflets, qu'on croit composés des os de leurs

» petit de corps, mais grand en courage, mangeoit peu & bûvoit encore moins; qu'il avoit exterminé tous les Naturels du Païs, à la réserve des Femmes, qui ont toujours gardé quelque chose de leur langue; que pour conserver la Mémoire de ses Conquêres, il avoit fait rassembler toutes les têtes des Ennemis dans les antres des rochers qui bordent la Mer. En effet les François les y ont trouvées, &c. Hist. des Antilles. T. 2. p. 361. Du Tertre s'étoit d'abord persuadé que les Sauvages des Iles Caraïbes étoient des restes du massacre des Espagnols dans l'Ile de Cube, dans l'Espagnole & Portoric; mais ensuite il paroît abandonner cette idée, quoiqu'on ait appris, dit-il, de ceux qui accompagnerent, en 1626, M. d'Enambuc à S. Christophe, qu'entre les Sauvages de l'Ile il y en avoit du moins plusieurs qui s'y étoient réfugiés pour éviter la cruauté des Espagnols. Il ne convient pas même que la difficulté de remonter contre le vent eût été pour eux un grand obstacle, parcequ'il a vû faire, à ces Sauvages, dix & douze lieues par jour à vent contraire: mais la principale raison, qui le ramene à l'opinion du P. Raymond, est que les Iles Caraïbes paroissent avoir été peuplées avant l'arrivée des Espagnols.



HOMME ET FEMME CARAIBES.

1. Bouton. 2. Panier Caraibe. 3. Caracoli.

Tom. XV. N.° IX.

Ennemis. Mais leurs plus riches ornemens sont de larges Médailles d'un cuivre très fin & très poli, faites en forme de croissant, & proprement enchâssées dans quelque bois précieux : ils les nomment *Caracolis*. C'est comme la livrée & le symbole d'honneur, qui distingue les Capitaines & leurs Enfans, des personnes du commun.

Quoique cette peinture, qui est tirée des Anglois, n'ait pas l'étendue de celle qui va suivre, les principaux traits sont si ressemblans dans l'une & dans l'autre, que malgré la différence des Iles, on y reconnoîtra facilement la même Nation. La taille ordinaire des Caraïbes, dit un Voïageur François (73), est au-dessus de la médiocre. Ils sont, tous, bienfaits & proportionnés, ils ont les traits du visage assez agréables : il n'y a que le front qui paroisse un peu extraordinaire, parcequ'il est fort plat, & comme enfoncé ; mais ils ne l'apportent point de cette forme en naissant. Leur usage est de la faire prendre à la tête des Enfans, avec une petite planche, fortement liée par derriere, qu'ils y laissent, jusqu'à ce que le front ait pris sa consistance, & qu'il demeure tellement applati, que sans hausser la tête, ils voient presque perpendiculairement au-dessus d'eux. Ils ont, tous, les yeux noirs, & petits, quoique la disposition de leur front les fasse paroître de bonne grandeur. Tous ceux que j'eus l'occasion de voir, avoient les dents fort belles, blanches & bien rangées ; les cheveux noirs, plats, longs & luisans. Cette couleur de leur chevelure est naturelle ; mais le lustre vient d'une huile, dont ils ne manquent point de se la frotter le matin. Il est difficile de bien juger de leur teint ; car ils se peignent aussi tous les jours avec du roucou, détrempé dans de l'huile de Carapat, ou de *Palma Christi*, qui les fait ressembler à des Ecrevisses cuites. Cette peinture leur tient lieu d'habits. Outre l'agrément qu'ils croient lui devoir, elle conserve leur peau contre l'ardeur du Soleil, qui la feroit crevasser, & les défend de la piquûre des Moustiques & Maringoins, qui ont une extrême antipathie pour son odeur. Lorsqu'ils vont à la guerre, ou qu'ils veulent paroître avec éclat, leurs Femmes emploient du jus de Genipa, pour leur faire des moustaches, & plusieurs raies noires sur le visage & sur le corps. Ces marques durent neuf jours. Tous les hommes, que j'ai vûs, avoient autour des reins, une petite corde, qui leur sert à porter un coûteau nû, qu'ils passent entr'elle & la cuisse, & à soutenir une bande de toile, large de cinq ou six pouces, qui, couvrant une partie de leur nudité, tombe négligemment vers le bas. Les Enfans mâles, de dix à douze ans, n'ont sur le corps qne cette petite bande de toile, destinée uniquement pour soutenir leur couteau, qu'ils ont néanmoins plus souvent en main qu'à la ceinture, aussi-bien que les hommes faits. Leur physionomie paroît mélancolique. Ils ne laissent pas d'être bons ; mais il faut se garder de les offenser, parcequ'ils portent la vengeance à l'excès.

Les Femmes sont de plus petite taille que les Hommes, assez bien faites, mais un peu trop grasses. Elles ont les cheveux & les yeux noirs, comme leurs Maris, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus ouvert & plus riant que les hommes ; ce qui ne les

(73) C'est Labat, qui se trouvant à la Martinique, fort curieux de connoître particulierement ces Sauvages, eut enfin l'occasion de se satisfaire. Il se familiarisa beaucoup avec quarante-sept Caraïbes de la Dominique, *Ubi sup.* Tom. II. pp. 72. & suiv.

ORIGINE ET USAGES DES CARAIBES.

empêche point d'être fort réservées & fort modestes. Elles sont rocouées ; c'est-à-dire peintes de rouge comme l'autre sexe, mais sans moustaches & sans lignes noires. Leurs cheveux sont liés derriere la tête, d'un petit cordon. Un pagne ondé de petits grains de rassade, de différentes couleurs, & garni par le bas d'une frange de rassade, d'environ trois pouces de hauteur, couvre leur nudité. Ce *Camisa*, nom qu'elles lui donnent, n'a pas plus de huit à dix pouces de large, sur quatre ou cinq de long, sans y comprendre la hauteur de la frange ; & de chaque côté, une petite corde de coton le tient lié sur les reins. La plûpart ont au coû plusieurs colliers de rassade, de différentes grosseurs, qui leur pendent sur le sein, & des brasselets de même espece aux poignets & au-dessus des coudes, avec des pierres bleues, ou des rassades enfilés, qui leur servent de pendans d'oreilles. Les Enfans, de l'un ou l'autre sexe, depuis la mammelle jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, ont des brasselets, & une ceinture de grosse rassade autour des reins. Un ornement propre aux Femmes, est une espece de brodequins de coton, qui leur prend un peu au-dessus de la cheville du pié, & qui a quatre ou cinq pouces de hauteur. Vers l'âge de douze ans, car les Caraïbes ne sont pas fort exacts dans le calcul des années, on donne le *Camisa* aux Filles, pour la ceinture de rassade qu'elles ont portée jusqu'alors ; & leur Mere, ou quelque Parente, leur met des brodequins aux jambes. Elles ne les ôtent jamais, s'ils ne sont absolument usés ou dechirés par quelque accident. Il leur seroit même impossible de les ôter, parcequ'étant travaillés sur leurs jambes, ils sont si serrés qu'ils ne peuvent ni monter, ni descendre ; & les jambes n'aïant pas encore toute leur grosseur à cet âge, elles ne peuvent croître avec les années, sans se trouver pressées, jusqu'à rendre le mollet plus gros & plus dur qu'il ne l'auroit été naturellement. Outre l'épaisseur du tissu, les extrémités de ces brodequins ont un rebord d'un demi pouce de large par le bas, & du double par le haut, assez fort pour se soutenir par lui-même comme le bord d'une assiette ; ce qui n'est pas sans agrément aux jambes d'une Femme : mais il faut qu'elles conservent cette chaussure toute leur vie, & qu'elles l'emportent avec elles au tombeau.

Lorsqu'une Fille a reçu le Camisa & les Brodequins, elle ne vit plus, avec les Garçons, dans la familiarité de l'enfance ; elle se retire près de sa Mere, & ne s'en éloigne plus. Mais il est rare qu'avant cet âge elle n'ait pas été demandée par quelque jeune homme, qui la regarde alors comme sa femme, en attendant qu'elle puisse l'être réellement. Ce choix se fait dès l'âge de quatre ou cinq ans, & presque toujours dans la Famille. A l'exception des Freres & des Sœurs, il est si libre pour tous les degrés du sang, & pour la pluralité des Femmes, que le même homme prend trois ou quatre Sœurs, qui sont ses Nieces, ou ses plus proches Cousines. Ils ont pour principe, que de jeunes Filles, élevées ensemble, s'en aimeront mieux, vivront en meilleure intelligence, se rendront plus volontiers des services mutuels, & serviront mieux leur Parent & leur Mari.

Si les Colliers, les Brasselets, le Camisa & les Brodequins, sont proprement la parure des Femmes, les Hommes ont aussi des ornemens particuliers, qui sont les Caracolis & les Plumes. Le Caracoli est, tout-à-la-fois, le

le nom de la chose, & celui de la matiere dont elle est composée. C'est un métal, qui vient, dit-on, de la Terre-ferme, & qu'on croit un mélange d'argent, de cuivre & d'or. Il paroît certain qu'en terre, ou dans l'eau, sa couleur ne se ternit jamais. Je juge, continue Labat, que le fond est un métal simple, mais aigre, graineux & cassant; ce qui oblige ceux qui l'emploient, d'y mêler un peu d'or, pour le rendre plus doux & plus traitable. Les Orfevres, François & Anglois, ont souvent tenté de l'imiter, en gardant une certaine proportion dans leur alliage: sur six parties d'argent, ils ont mis trois parties de cuivre rouge purifié, & une partie d'or. Ils ont fait, de cette composition, des bagues, des boucles, des poignées de cannes, & d'autres ouvrages, mais fort inférieurs en beauté au caracoli des Sauvages, qu'on prendroit pour de l'argent sur-doré, avec quelque chose d'enflammé dans l'éclat. Les figures, qu'ils en font, sont des croissans de différentes grandeurs, suivant l'usage auquel ils veulent les emploïer. Ils en portent un à chaque oreille, attaché ordinairement par une petite chaîne à crochet; & la distance d'une corne à l'autre est d'environ d'un pouce & demi. Au défaut de chaîne, il les attachent avec un fil de coton, passé au centre du croissant. Ils en portent un autre, de même grandeur, à l'entredeux des narines; d'où il bat sur la bouche. Le dessous de la levre inférieure est aussi percé, & soutient un quatrième caracoli, plus grand d'un tiers que les précédens; & dont la moitié passe le menton. Enfin, ils en ont un cinquieme, de six pouces d'ouverture, qui est attaché avec une petite corde au coû, & qui leur tombe sur la poitrine. Cette multitude de croissans les fait ressembler à des Mulets ornés de leurs plaques. Lorsqu'ils ne portent point leurs caracolis, ils remplissent les trous qu'ils ont aux oreilles, au nez & à la levre, avec de petits bâtons, qui les empêchent de se boucher. Quelquefois, ils portent des pierres vertes aux oreilles & à la levre; & s'ils n'ont, ni pierres vertes, ni petits bâtons, ni caracolis, ils y mettent des plumes de Perroquets, rouges, bleues & jaunes, qui leur font des moustaches de dix à douze pouces de long, au-dessus & au dessous de la bouche; sans compter celles qu'ils ont aux oreilles. Leurs Enfans ont, dans leurs cheveux, quantité de plumes de différentes couleurs, attachées d'une maniere qui les y tient droites; & cette parure, dit-on, n'est pas sans graces.

Comme ces deux descriptions des ajustemens & de la figure des Caraïbes, en différentes Iles, & par des Voïageurs de Nation différente, ne peuvent laisser aucun doute que tous ces Sauvages n'aient une origine commune, nous continuerons de les regarder comme un même Peuple, malgré leur ancienne dispersion, & de rapporter ce qui les distingue des autres Indiens de l'Amérique.

Ils ont plusieurs sortes de langages: l'ancien, qui leur est propre & naturel, a de la douceur, sans aucune prononciation gutturale (74). Mais ils se sont fait un jargon, mêlé de mots Européens, surtout Espagnols, qu'ils ne parlent qu'avec les Etrangers. Dans leur propre langue, quoique les Caraïbes de toutes les Iles s'entendent parfaitement, ils ont des dialectes qui ne se ressemblent point. Les deux Sexes ont même des

(74) Du Tertre observe qu'ils ont une sorte d'aversion pour la Langue Angloise, & qu'ils ne peuvent entendre parler un Anglois.

expressions différentes pour les mêmes choses (75); & les Vieillards en ont aussi, qui ne sont point usitées par les jeunes gens. Enfin ils ont un langage particulier pour leurs Conseils, auquel les Femmes ne comprennent rien. Lorsqu'on a commencé à les connoître, ils n'avoient aucun terme d'injure, aucun de vices, de vertus, d'arts & de sciences. Ils ne savoient nommer que quatre couleurs, blanc, noir, jaune & rouge, auxquelles ils rapportoient toutes les autres.

Ils sont naturellement pensifs & mélancoliques; mais ils affectent de paroître gais & plaisans. Le plus grand affront, qu'on puisse leur faire, est de les nommer *Sauvages :* ce nom, disent-ils, ne convient qu'aux Bêtes farouches. Ils ne souffrent pas plus volontiers qu'on les nomme *Cannibales*, quoiqu'ils n'aient jamais perdu l'usage de manger la chair de leurs Ennemis; & lorsqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il n'y a point de honte à se vanger. Le nom de *Caraïbe* leur déplaît moins, quelque idée qu'on y veuille attacher; parceque dans leur ancienne Langue, il signifie bon Guerrier, ou courageux. Brigstock assure qu'il a la même signification dans la Langue des Apalachites.

Ils s'aiment entr'eux; & leur sensibilité va si loin, les uns pour les autres, qu'on en a vu mourir de douleur, en apprenant que leurs Compagnons étoient tombés dans l'esclavage, ou qu'ils avoient été maltraités par les Européens. Ils ne se consolent point d'avoir été chassés d'une partie de leurs Iles, & souvent ils reprochent encore de l'injustice aux Vainqueurs. Ils ne peuvent s'accoutumer non-plus à leur avarice : c'est toujours un nouveau sujet d'admiration, incompréhensible pour un Caraïbe, de voir préférer l'or au verre & au cristal.

Le vol est un crime fort noir dans leur Nation. Ils laissent leurs Habitations ouvertes & sans aucune défense. S'ils s'apperçoivent qu'on en ait enlevé quelque chose, ils en portent une espece de deuil pendant plusieurs jours. Ensuite toute leur ardeur est pour la vengeance; car autant qu'ils ont d'affection les uns pour les autres, autant ils sont capables de haine, lorsqu'ils se croient offensés. Un Caraïbe ne pardonne jamais.

Leurs Maisons, qu'ils nomment *Carbets*, comme les Indiens de la Guiane, sont d'une forme singuliere. Labat, qui eut l'occasion d'en voir une des plus belles, joint à sa description une peinture agréable des circonstances, & de quelques usages de la Nation. C'est dans ses termes qu'on va donner ce recit. Le Caraïbe, maître du Carbet, avoit été baptisé, aussi-bien que sa Femme, & dix ou douze Enfans qu'il avoit eus d'elle & de plusieurs autres. Il avoit un caleçon de toile, sur un habit neuf d'écarlatte; c'est-à-dire qu'il venoit d'être rocoué, car il n'étoit que neuf heures du matin lorsque nous entrâmes chez lui. Sa Femme avoit un pagne (76) autour des reins, qui lui descendoit jusqu'à mi-jambes. Nous vîmes deux de ses Filles, de quinze à seize ans, qui n'avoient, à notre arrivée, que les anciens habits de la Na-

(75) Par exemple, les Hommes nomment un lit *Amac*; les Femmes *Nehera*, les hommes, *Oullaba* un arc; les femmes *Chimala*: les Hommes, *Nortum* la Lune; les Femmes *Kati*: les Hommes, *Hyyayou* le Soleil; les Femmes, *Kachi*, &c. On remarque aussi qu'ils ne sont pas bien aises que les Etrangers apprennent leur Langue, & qu'ils ne veulent point en donner de leçons.

(76) On a déja remarqué que plusieurs le font feminin, quoiqu'il vienne du latin *pannus*, ou de l'Espagnol *paño*.

tion, c'est-à-dire le Camisa, les Brodequins & les Brasselets; mais, un moment après, elles se firent voir avec des pagnes. Quatre grands Garçons, bien tocoués, avec la bande de toile à la petite corde, étoient près du Pere. Le reste des Enfans étoient encore petits, & vêtus comme ils étoient venus au monde, à l'exception de leur ceinture de rassade. Nous trouvâmes d'ailleurs une grosse compagnie dans ce Carbet: c'étoient environ trente Caraïbes, qui s'y étoient rendus pour une cérémonie que nous n'avions pû prévoir, & que j'aurai bientôt l'occasion d'expliquer.

La Maison, ou le Carbet, avoit environ soixante piés de longueur, sur vingt-quatre à vingt-cinq de large; à-peu-près dans la forme d'une halle. Les petits poteaux s'élevoient de neuf piés hors de terre, & les grands à proportion: les chevrons touchoient à terre des deux côtés; les lattes étoient de roseaux, & la couverture, qui descendoit aussi bas que les chevrons, étoit de feuilles de Palmier. Un des bras de l'édifice étoit entierement fermé de roseaux, & couvert de feuilles, à la réserve d'une ouverture, qui menoit à la cuisine L'autre bout étoit presqu'entierement ouvert. A dix pas de ce Bâtiment, il y en avoit un autre, moins grand de moitié, & divisé en deux par une palissade de roseaux. Nous y entrâmes: dans la premiere chambre, qui servoit de cuisine, sept ou huit femmes étoient occupées à faire de la cassave: la seconde division servoit apparemment de chambre à coucher pour toutes ces Dames, & pour les Enfans qui n'étoient pas encore admis au grand édifice; elle n'avoit d'autres meubles que des paniers & des hamacs.

C'étoit aussi l'unique ameublement du grand Carbet. Le Maître & les quatre Fils avoient, près de leurs Hamacs, un coffre, un fusil, un pistolet, un sabre & un gargousier. Quelques Caraïbes travailloient à des paniers. Je vis aussi deux Femmes, qui faisoient un hamac, sur le métier. Les arcs, les fleches, les massues étoient en grand nombre, proprement attachés aux chevrons. Le plancher étoit de terre battue, fort net & fort uni, excepté sous les sablieres, où l'on remarquoit un peu de pente. Il y avoit un fort bon feu, vers le tiers de la longueur du Carbet, autour duquel huit ou neuf Caraïbes, accroupis sur leurs jarrets, fumoient, en attendant que leur Poisson fût cuit. Ces Messieurs nous avoient fait leurs civilités ordinaires, sans changer de posture, en nous disant, dans leur jargon, *bon jour Compere, toi tenir taffia*. Leurs poissons étoient par le travers du feu, pêle-mêle entre le bois & les charbons. Je les pris d'abord pour quelques restes de buches; mais un de mes Compagnons de Voïage, qui connoissoit mieux que moi la Nation, m'assura qu'après avoir goûté de ce mets, je ne prendrois pas les Caraïbes pour de mauvais Cuisiniers.

Cependant l'heure du dîner s'approchoit, & l'air de la Mer nous avoit donné de l'appétit. J'ordonnai à nos Negres d'apporter une nappe; & voïant au coin du Carbet une belle natte étendue, que je crus l'endroit où nos Hôtes devoient prendre leur repas, je jugeai qu'en attendant qu'ils en eussent besoin, nous pouvions nous en servir. Après y avoir fait jetter une nappe, & quelques serviettes, je fis apporter du pain, du sel & un plat de viande froide, qui étoient toutes nos provisions, & je m'assis avec mes deux Compagnons de voïage (76). Nous commencions à manger, lorsqu'en jettant

(76) Ils se nommoient M. de Mareuil & M. de Joyeux.

les yeux sur les Caraïbes, nous observâmes qu'ils nous regardoient de travers, & qu'ils parloient au Maître avec quelque altération. Nous lui en demandâmes la raison : il nous dit assez froidement qu'il y avoit un Caraïbe mort, sous la natte où nous étions assis, & que cela fâchoit beaucoup ses Parens. Nous nous hâtames de nous lever, & de faire ôter nos provisions. Le maître fit étendre, dans un autre endroit, une natte sur laquelle nous nous mîmes; & pour réparer le scandale, nous fîmes boire toute la Compagnie.

Dans l'entretien que nous eûmes avec le Maître, en continuant notre repas, il nous apprit que tous ces Caraïbes s'étoient assemblés chez lui, pour célébrer les obseques d'un de ses Parens, & qu'on n'en attendoit plus qu'un petit nombre d'autres, de l'Ile de Saint Vincent, pour achever la cérémonie. Suivant leurs usages, il est nécessaire que tous les Parens d'un Caraïbe qui meurt, le voient après sa mort, pour s'assurer qu'elle est naturelle. S'il s'en trouvoit un seul qui ne l'eût pas vu, le témoignage de tous les autres ensemble, ne suffiroit pas pour le persuader ; & jugeant, au contraire, qu'ils auroient contribué tous à sa mort, il se croiroit obligé d'en tuer quelqu'un, pour la vanger. Nous remarquâmes que notre Hôte auroit souhaité que ce Caraïbe ne lui eût pas fait l'honneur de choisir son Carbet pour mourir, parcequ'une si grosse compagnie diminuoit son Manioc, dont il n'avoit qu'une juste provision pour sa Famille.

Je lui demandai si la qualité d'Ami ne pouvoit pas nous faire obtenir de voir le Mort ? Il m'assura que tous les Assistans y consentiroient avec plaisir, surtout si nous buvions & si nous les faisions boire à sa santé. La natte & les planches, qui couvroient la fosse, furent levées aussitôt. Elle avoit la forme d'un Puits, d'environ quatre piés de diametre, & six à sept de profondeur. Le corps y étoit à-peu-près dans la même posture, que ceux que nous avions trouvés autour du feu. Ses coudes portoient sur ses genoux ; & les paûmes de ses mains soutenoient ses joues. Il étoit proprement peint de rouge, avec des moustaches & des raies noires : ses cheveux étoient liés derriere la tête : son arc, ses fleches, sa massue & son coûteau étoient à côté de lui. Il n'avoit du sable que jusqu'aux genoux, autant qu'il en falloit pour le soutenir dans sa posture, car il ne touchoit point aux bords de la fosse. Je demandai s'il étoit permis de le toucher : on m'accorda cette liberté. Je lui touchai les mains, le visage & le dos. Tout étoit très sec, & sans aucune mauvaise odeur, quoiqu'on n'eût pris aucune autre précaution que de le rocouer, au moment qu'il avoit rendu l'ame. Les premiers de ses Parens, qui étoient venus, avoient ôté une partie du sable, pour visiter le cadavre ; & comme il n'en sortoit rien d'infect, on n'avoit pas pris la peine de le recouvrir de sable, pour s'épargner celle de l'ôter, à l'arrivée de chaque nouveau Parent. On nous dit que lorsqu'ils seroient venus tous, la fosse seroit remplie, & fermée pour la derniere fois. Il y avoit près de cinq mois que ce Caraïbe étoit mort. Je regrettai beaucoup que pendant quelques heures, que nous passâmes dans le Carbet, il n'arrivât point quelqu'un des Parens, qui nous eut donné la satisfaction de voir leurs cérémonies.

Aussi-tôt que les Poissons furent cuits, les Femmes apporterent deux ou

trois *Matatous* (77), chargés de Cassaves fraîches, avec deux grands couïs, l'un plein de Taumali (78) de Crabes, & l'autre de Pimentade, accompagnés d'un grand Panier de Crabes bouillies, des Poissons qui étoient au feu, & de quelques autres Poissons à grandes écailles. Quoique j'eusse assez dîné, je m'approchai du Matatous, pour goûter de leur poisson & de leur sauce. Ce qu'il y a de commode avec les Caraïbes, c'est que leur table est ouverte à tout le monde, & que pour s'y mettre on n'a pas besoin d'être invité, ni même connu. Ils ne prient jamais; mais ils n'empêchent personne de manger avec eux. Leur pimentade est du suc de Manioc, bouilli avec du jus de Citron, dans lequel ils écrasent beaucoup de Piment. C'est leur sauce favorite pour toutes sortes de mets. Jamais ils ne se servent de sel; non qu'ils en manquent, puisqu'il y a des Salines naturelles dans toutes les Iles, où ils pourroient s'en fournir: mais il n'est pas de leur goût. J'ai sû d'eux-mêmes qu'à l'exception des Crabes, qui sont la meilleure partie de leur nourriture, ils ne mangent rien qui soit cuit à l'eau. Tout est rôti ou boucané. Leur maniere de rôtir est d'enfiler la viande, par morceaux, dans une brochette de bois, qu'ils plantent en terre devant le feu; & lorsqu'elle est cuite d'un côté, ils la tournent simplement de l'autre. Si c'est un Oiseau de quelque grosseur, tel qu'un Perroquet, une Poule ou un Ramier, ils le jettent dans le feu, sans prendre la peine de le plumer ni de le vuider; & la plume n'est pas plûtôt rôtie, qu'ils le couvrent de cendre & de charbons, pour le laisser cuire dans cet état. Ensuite, le retirant, ils enlevent facilement une croûte, que les plumes & la peau ont formée sur la chair; ils ôtent les boïaux & le jabot, & mangent le reste sans autre préparation. Leur exemple m'a fait manger plusieurs fois de ce rôti; je l'ai toujours trouvé plein de suc, tendre, & d'une délicatesse admirable.

Je goûtai du Poisson à grandes écailles, que les Caraïbes dépouillerent, comme s'ils l'eussent tiré d'un étui. La chair m'en parut très bonne, bien cuite, & fort grasse. On s'imaginera facilement qu'étant cuite sans aucun mélange d'eau, de beurre ou d'huile, qui en altere les sucs, elle n'en peut être que beaucoup meilleure.

C'étoit un spectacle fort amusant, que cette bande de Caraïbes, accroupis sur leur derriere comme des Singes, mangeant avec un vif appétit, sans prononcer un seul mot, & tous épluchant, avec autant de propreté que de vîtesse, les plus petites pattes des Crabes. Ils se leverent aussi librement qu'ils s'étoient assis. Ceux qui avoient soif allerent boire de l'eau; quelques-uns se mirent à fumer; d'autres se jetterent dans leurs Hamacs, & le reste entra dans une conversation où je ne compris rien, parcequ'elle étoit dans leur ancienne Langue. Les Femmes vinrent ôter les Matatous & les Couïs; les filles nettoïerent le lieu où l'on avoit mangé; & toutes ensemble, avec les Enfans, passerent à la Cuisine, où nous allâ-

(77) Espece de Corbeille, quarrée & sans couvercle, soutenue sur de petits piés, qui sert tout-à-la-fois de table & de plat aux Caraïbes. Le travail en est si serré, qu'elle contient l'eau, quoiqu'elle ne soit faite que de roseaux ou de queues de Latanier.

(78) C'est la substance verdâtre des Crabes, qui délaïée avec de la graisse, de l'eau, du jus de Citron, du sel & du Piment, fait une sauce très capable de picquer l'appétit.

mes les voir manger, dans la même posture que les Hommes, & d'aussi bon appétit. Je fus un peu surpris que les Femmes n'eussent pas mangé avec leurs Maris, & j'en demandai la raison au Maître, du moins pour la sienne, qui étoit Chrétienne comme lui, & Maîtresse de la Maison. Il me répondit que ce n'étoit pas l'usage de leur Nation; que quand il eût été seul, il n'auroit mangé qu'avec ses fils; & que sa Femme, ses Filles & le reste des Enfans mangeoient toujours à la cuisine.

Les Hamacs des Caraïbes l'emportent beaucoup, pour la forme, & pour la propreté du travail, sur ceux des autres Indiens. Le même Voïageur, qui s'en servoit dans toutes ses courses, en donne la Description. C'est une piece de grosse toile de coton, longue de six à sept piés sur douze à quatorze de large, dont chaque bout est partagé en cinquante ou cinquante-cinq parties, enfilées dans de petites cordes qu'on nomme *Rabans*. Ces cordes sont de coton, & plus communément de pitte, bien filées & bien torses, chacune de deux piés & demi ou trois piés de longueur. Elles s'unissent ensemble, à chaque bout, pour faire une boucle, où l'on passe une corde plus grosse, qui sert à suspendre le Hamac à deux arbres ou à deux murs. Tous les Hamacs des Caraïbes sont rocoués, non-seulement parcequ'ils leur donnent cette couleur avant que d'en faire usage, mais encore, parcequ'aïant eux-mêmes le corps très rouge, ils ne peuvent s'y coucher aussi souvent qu'ils le font, sans y laisser une partie de leur peinture. Ils y dessinent aussi des compartimens de couleur noire, avec autant de justesse que s'ils y emploïoient le compas. Cependant c'est l'ouvrage des Femmes. Un Caraïbe seroit deshonoré, s'il avoit filé ou tissu du coton, & peint un Hamac; ils laissent ces soins à leurs Femmes, qui ont besoin de beaucoup d'industrie & de travail pour faire une toile si large, qu'elles sont obligées de s'emploïer deux à chaque piece. Elles ne sont point encore parvenues à se faire des Métiers. Après avoir étendu les fils de la trame sur deux poteaux plantés en terre, suivant la longueur & la largeur qu'elles veulent donner au Hamac, elles sont réduites à passer leur peloton de fil, dessus & dessous chaque fil de la trame, & même à battre continuellement avec un morceau de bois dur & pesant, pour faire entrer tous les fils dans leur place, & rendre l'ouvrage plus uni. Si cet exercice est très pénible, on prétend en récompense que les Hamacs de cette espece sont beaucoup plus forts, plus unis, s'étendent mieux & durent bien plus longtems que ceux qui se font ailleurs sur le Métier, & qui étant de quatre pieces, ou quatre lez, n'obéissent point si facilement, parceque les coutures sont toujours plus roides que le tissu.

La maniere Caraïbe d'attacher, ou tendre un Hamac, est d'éloigner les deux extrêmités l'une de l'autre, de sorte qu'avec ses cordages il fasse un demi cercle, dont la distance d'un bout à l'autre soit le diametre. On l'éleve de terre, autant qu'il faut pour s'y asseoir, comme sur une chaise de quelque hauteur. En s'y mettant, on doit observer d'étendre une main pour l'ouvrir, sans quoi l'on ne manque point de faire la culbute. Il ne faut pas s'y étendre de son long; de sorte que la tête & les piés soient sur une ligne droite, qui suive la longueur du Hamac; cette situation seroit incommode pour les reins: mais on s'y couche diagonalement, les

piés vers un coin, & la tête vers le coin opposé. Alors il tient lieu d'un bon Matelas. On peut s'y remuer à son aise, s'étendre autant qu'on le veut, & se couvrir même d'une moitié du Hamac. Si l'on veut se tourner d'un côté à l'autre, il faut commencer par mettre les piés à l'autre coin; & tournant le corps, on se trouve sur l'autre diagonale. La commodité de ces Lits est qu'on peut les porter partout avec soi, qu'on y dort plus au frais, qu'on n'a besoin, ni de couverture, ni de linceuls, ni d'oreillers, & qu'ils n'embarrassent point une chambre, parcequ'on peut les plier lorsqu'on cesse d'en avoir besoin. Deux crampons de fer suffisent pour les tendre. Labat en obtint un d'un Caraïbe, qui après avoir servi dix ans & passé une infinité de fois à la lessive, n'étoit pas plus usé, ni presque moins en couleur que le premier jour (76).

On ne vante pas moins une espece de corbeilles, qui sont l'ouvrage des Hommes de cette Nation, & que les Européens ont rendues célebres, sous le nom de Paniers des Caraïbes. Labat en étudia la fabrique, pour l'utilité de nos Artisans. Il s'en fait de trois piés de long, sur dix-huit à vingt pouces de large; & d'autres, d'environ huit ou dix pouces de long, sur une largeur proportionnée. La hauteur n'excede pas neuf à dix pouces dans les plus grands; mais elle dépend de l'usage auquel ils sont destinés. Le fond est plat, les côtés tout-à-fait droits & perpendiculaires au fond. Le dessus, ou le couvercle, est de la même figure que le dessous, où il s'enchasse très juste: sa hauteur est moindre, d'un tiers, que celle du dessous. C'est dans ces Paniers que les Caraïbes renferment tous leurs petits meubles & leurs ajustemens, surtout dans leurs voïages de mer: ils les attachent contre le bord de leurs Pyrogues, afin qu'il ne se perde rien, lorsqu'elles viennent à tourner; ce qui n'est pas rare dans leurs navigations.

Ce sont des roseaux, ou des queues de Latanier, que les Caraïbes emploient, pour faire des Paniers, des Matatous, des Hottes, qu'ils nomment *Catolis*, & d'autres meubles de cette nature. Le roseau fait des ouvrages plus fermes, & qui durent plus long-tems; mais le Latanier se travaille mieux. C'est une espece de Palmiste, dont les branches portent à leur extrémité une feuille plissée, qui venant à s'épanouir, se partage en plusieurs pointes, comme une étoile à plusieurs raïons. On divise les côtes, ou les queues, en plusieurs parties, dans toute leur longueur. Une écaille de moule, dont on gratte le dedans, suffit pour ôter la poulpe brune qui s'y trouve; il reste une sorte de joncs, de deux ou trois lignes d'épaisseur. Les roseaux sont de même espece que ceux de l'Europe: on les coupe verts, avant qu'ils aient fleuri, parcequ'ils sont alors plus tendres & plus lians. On les fend d'abord en huit parties dans toute leur longueur, pour gratter ensuite le dessus jusqu'à ce que les vestiges des nœuds soient effacés. On ôte la poulpe dont ils sont remplis: l'épaisseur qui leur reste, est celle d'un sol marqué; & leur largeur, celle qui convient à l'ouvrage qu'on veut faire. Les roseaux polis sont blancs, ou d'un jaune fort clair: mais les Ca-

(79) Il s'étonne qu'on ne s'en serve point dans nos Armées. Ils embarrasseroient peu, & seroient faciles à porter: une seule Valise contiendroit le Hamac, la tente & les cordages. Il ne faudroit que deux grands Piequets, avec une gaule pour faîtage, qui soutiendroit la toile cirée ou le coutis de la Tente. *ubi sup.* p. 105.

raïbes savent les teindre en rouge, en jaune, en bleu, ou en noir, qu'ils entremêlent fort proprement, pour donner plus de grace & d'éclat à leur ouvrage. Après en avoir déterminé la longueur & la largeur, ils treffent leurs roseaux, ou quarrément, ou en compartimens; & leur art consiste surtout à les serrer, sans la moindre violence. Lorsqu'ils ont fait le dessous du panier, & sa doublure, dont la matiere & les proportions sont les mêmes, ils ajustent entre deux, des feuilles de Balisier, amorties au feu, ou seulement au Soleil; & cette espece de petit plancher est si propre, si uni, si pressé, que l'eau qu'on y met ne peut s'écouler. Ils couvrent les bords, d'un morceau de roseau, ou de Latanier, assez large pour être doublé, & l'arrêtent d'espace en espace avec des filets de pitte, parfaitement bien torts, & teints de quelque couleur. Le dessus se fait comme le dessous, qu'il emboîte avec une justesse à l'épreuve de l'eau. Quelque pluie qu'il fasse, ou quelque quantité d'eau qu'on jette sur ces Paniers, on est sûr que ce qu'ils renferment est toujours sec. Les Européens des Iles en font autant d'usage que les Caraïbes, depuis qu'ils les ont reconnus également propres, legers & commodes. Ils ne vont pas d'une Habitation à l'autre, sans un Panier, dans lequel ils font porter leurs hardes sur la tête d'un Negre, qui n'en est pas fort chargé, ou qui ne l'est du moins que du poids de ce qu'il contient.

Les Caraïbes font ces petits ouvrages, non-seulement pour leurs usages domestiques, mais encore pour les vendre, & pour se procurer en échange, des coûteaux, des haches, de la rassade, de la toile d'Europe, & surtout de l'Eau-de-vie. C'est une observation fort singuliere, que souvent ils entreprennent un Voïage, dans une saison dangereuse, uniquement pour acheter une bagarelle, telle qu'un coûteau, ou des grains de verre, & qu'ils donneront alors, pour ce qu'ils desirent, tout ce qu'ils ont apporté; au lieu qu'ils n'en donneroient pas la moindre partie, pour une boutique entiere d'autres marchandises. Outre leurs Paniers & d'autres meubles, dont ils se défont suivant leurs besoins ou leur goût, ils apportent aux Européens des Perroquets, des Lézards, de la Volaille, des Porcs, des Ananas, des Bananes, & diverses sortes de coquillages. Leur maniere de prendre les Perroquets est ingénieuse pour des Sauvages. Ils observent, à l'entrée de la nuit, les arbres où ils se perchent; & dans l'obscurité, ils portent au pié de l'arbre des charbons allumés, sur lesquels ils mettent de la Gomme & du Piment verd. L'épaisse fumée, qui en sort bientôt, étourdit ces Oiseaux, jusqu'à les faire tomber comme ivres. Ils les prennent alors, leur lient les piés & les aîles, & les font revenir en leur jettant de l'eau sur la tête. Si les arbres sont d'une hauteur qui ne permette point à la fumée d'y arriver, ils attachent, au sommet d'une perche, quelque Vase de terre, dans lequel ils mettent du feu, de la Gomme & du Piment; ils s'approchent, autant qu'ils peuvent des Oiseaux qu'ils veulent prendre, & les enivrent encore plus facilement. Ensuite, pour les apprivoiser, ils les font jeûner pendant quelque tems; & lorsqu'ils les croient bien affamés, ils leur présentent à manger. S'ils les trouvent encore revêches, ils leur soufflent au bec de la fumée de Tabac, qui les étourdit jusqu'à leur faire perdre aussi-tôt toute leur férocité. Ces Perroquets deviennent

deviennent non-seulement fort privés, mais apprennent aussi facilement à parler que ceux qu'on a pris tout jeunes. Labat en acheta trois d'un Caraïbe, pour vingt-deux sous marqués. C'est la seule monnoie que ces Barbares connoissent. Un Louis d'or ne vaut pas pour eux deux sous marqués, parcequ'ils attachent moins de prix à la matiere qu'au nombre. Dans les comptes qu'on fait avec eux, on observe d'étendre les sous marqués qu'on leur donne, & de les ranger les uns après les autres, à quelque distance, sans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie de l'un sur l'autre, comme les Marchands font en Europe; cet ordre ne satisferoit point assez leur vûe, & l'on ne concluroit rien. Mais lorsqu'ils voient une longue file de sous marqués, ils rient & se réjouissent comme des Enfans. Une autre observation, qui n'est pas moins nécessaire, c'est d'ôter de leur vûe & d'enlever aussi-tôt ce qu'on achete d'eux, si l'on ne veut s'exposer à la fantaisie qui leur vient souvent de le reprendre, sans vouloir rendre le prix qu'ils en ont reçu. Il n'est pas difficile à la vérité de les y forcer, surtout lorsqu'ils viennent trafiquer dans nos Iles; mais il est toujours important de ne pas renouveller, avec leur Nation, des guerres dont le succès même n'apporte aucun avantage. S'ils redemandent leurs Marchandises, après qu'on les a serrées, on feint d'ignorer ce qu'ils desirent.

» Les Caraïbes, observe le P. du Tertre, sont indolens & fantasques » à l'excès. Il est presqu'impossible d'en tirer le moindre service. On a be- » soin, avec eux, de ménagemens continuels. Ils ne peuvent souffrir » d'être commandés; &, quelques fautes qu'ils fassent, il faut bien se gar- » der de les reprendre, ou même de les regarder de travers. Leur orgueil » sur ce point n'est pas concevable; & delà est venu le Proverbe, que » regarder un Caraïbe c'est le battre, & que le battre c'est le tuer, ou se » mettre au risque d'en être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent, quand » ils veulent, & comme ils veulent; de sorte que le moment où l'on a be- » soin d'eux est celui auquel ils ne veulent rien faire, ou que si l'on sou- » haite qu'ils aillent à la Chasse, ils veulent aller à la pêche; & c'est une » nécessité d'en passer par là. Le plus court est de ne pas s'en servir, & » de ne jamais compter sur eux; mais surtout de ne rien laisser entre leurs » mains, car ils sont comme des Enfans, à qui tout fait envie : ils pren- » nent, boivent & mangent sans discrétion, tout ce qu'on leur laisse.

Une autre raison, qui doit faire éviter de se servir d'eux, c'est l'antipathie qui regne entr'eux & les Negres. Ces deux races d'Hommes se croient fort au-dessus l'une de l'autre, & se regardent avec mépris. Les Negres, surtout ceux qui sont Chrétiens, ne donnent jamais aux Caraïbes qui ne le sont pas, d'autre nom que celui de Sauvages; ce que les Caraïbes ne peuvent entendre qu'avec un extrême dépit, qui les porte souvent à de cruelles extrêmités. » Il arrive souvent, raconte le P. Labat, que nos Bar- » ques, allant traiter à la Marguerite, prennent en troc de leurs Marchan- » dises, des Caraïbes Esclaves, qu'elles nous apportent : quoiqu'on en » puisse tirer plus de service, que de ceux qui sont libres, dans les Iles » voisines des nôtres, on ne les achete point sans précaution, parceque » c'est le même naturel & le même génie. S'ils ne sont achetés dès l'âge » de sept ou huit ans, il est difficile de les dresser au travail. Ceux

ORIGINE ET USAGES DES CARAIBES.

» qu'on parvient à former sont assez adroits & paroissent même attachés à » leurs Maîtres, mais c'est moins par une véritable affection que par jalousie pour les Esclaves Negres. Enfin il est difficile de les marier: rarement un Caraïbe veut épouser une Negresse, comme il est rare qu'une » Negresse veuille prendre un Caraïbe. On trouve souvent les mêmes difficultés à marier ensemble les Esclaves Caraïbes des deux sexes. Quoiqu'ils aient la même Langue & les mêmes usages, s'ils sortent de différentes Iles entre lesquelles il y ait eu guerre, ou quelque sujet d'inimitié, il semble qu'ils aient sucé la haine avec le lait, & jamais ils ne s'apprivoisent assez pour s'unir.

Tout ce qu'on a tenté pour les instruire, & pour leur faire embrasser le Christianisme, est demeuré presque sans effet. Les Jésuites & les Jacobins ont eu longtems, dans leurs Iles, de zelés Missionnaires qui avoient étudié leur Langue, qui vivoient avec eux, & qui ne négligeoient rien pour leur conversion. Le fruit, qu'ils ont tiré de leurs travaux, s'est réduit à baptiser quelques Enfans, à l'article de la mort, & des Adultes malades, dont la guérison paroissoit désespérée: non qu'ils ne pussent en baptiser un grand nombre; mais connoissant le fond de leur caractere, & surtout une sorte d'indifférence qui leur fait regarder comme un jeu l'action la plus sérieuse, ils ne vouloient pas les recevoir au Baptême, qu'ils ne demandoient que pour obtenir quelques présens, toujours disposés à reprendre leurs superstitions, comme à se faire réiterer le Sacrement, autant de fois qu'on leur auroit présenté un verre d'Eau-de-vie. On ne connoît que trois points, sur lesquels ils ne sont rien moins qu'indifférens: sur leurs Femmes; ils portent la jalousie jusqu'à les tuer au moindre soupçon: sur la vengeance; il n'y a point de Peuple, dans les deux Indes, qui poussent plus loin cette passion. Au milieu de leurs plaisirs, un Caraïbe qui en voit un autre, dont il se souvient d'avoir reçu quelque injure, se leve, & va galamment, par derriere, lui fendre la tête d'un coup de massue, ou le percer à coups de coûteau. S'il tue son Ennemi, & que le Mort n'ait point de Parens pour le vanger, c'est une affaire finie: mais si la blessure n'est pas mortelle, ou s'il reste des Vangeurs, le Meurtrier, sûr d'être traité de même à la premiere occasion, change promptement de domicile. Ils ne connoissent aucune apparence de reconciliation, & personne entr'eux ne pense à s'offrir pour Médiateur. Enfin leur indifférence ne tient point contre l'Eau-de vie & les liqueurs fortes; non-seulement ils donnent tout ce qu'ils possedent pour en obtenir, mais ils en boivent à l'excès.

Religion des Caraïbes.

Labat parle d'un François riche & de bonne Maison (80), qui s'étoit établi à la Guadeloupe, dans la seule vûe de travailler à leur conversion, particulierement de ceux de la Dominique, Ile assez voisine, qui en nourrissoit un grand nombre, qu'il faisoit instruire ou qu'il instruisoit lui-même, avec autant de zele que de libéralité, & qui mourut dans ce pieux exercice, sans avoir eu la satisfaction de faire un bon Chrétien. Il n'avoit pas laissé d'en faire baptiser quelques-uns, sur la constance desquels il croioit pouvoir compter: mais, après sa mort, ils retournerent à leur Re-

(80) M. de Château-dubois.

Origine et usages des Caraïbes.

ligion ; ou plutôt à leur libertinage, car ils n'ont aucun principe auquel on puisse donner un autre nom. Ils ont une sorte de respect pour le Soleil & la Lune ; mais sans adoration & sans culte. On ne leur a jamais vû de Temples ni d'Autels. S'ils ont quelque idée d'un Etre suprême, ils le croient tranquille dans la jouissance de son bonheur, & si peu attentif aux actions des Hommes, qu'il ne pense pas même à se vanger de ceux qui l'offensent : cependant ils reconnoissent deux sortes d'Esprits ; les uns bienfaisans, qui demeurent au Ciel, & dont chaque Homme a le sien pour guide ; les autres, de mauvaise nature, qui parcourent l'air pendant la nuit, sans aucune demeure fixe, & dont toute l'occupation est de nuire. Ce sentiment d'un pouvoir supérieur est mêlé de tant d'extravagances, qu'on n'y démêle rien à l'honneur de la raison. Ils offrent, aux bons Esprits, de la Cassave & de la fumée de Tabac. Ils les invoquent pour la guérison de leurs maladies, pour le succès de leurs entreprises, & pour leur vangeance. Leurs Prêtres, ou leurs Devins, qu'ils nomment *Boyés*, ont chacun leur Divinité particuliere (81), dont ils vantent le pouvoir, & dont ils promettent l'assistance, surtout contre la malignité des *Maboyas*, qui sont les mauvais Esprits. Ils donnent aux Maboyas une origine, qui renferme leur opinion sur la nature de l'ame. Chaque Homme, disent-ils, a dans le corps autant d'ames que ses arteres ont de battemens. La principale est dans le cœur, d'où elle se rend au Ciel après la mort, sous la conduite du bon Génie qui lui a servi de Guide pendant la vie ; & là, elle jouit d'un bonheur, qu'ils comparent à la plus heureuse vie qu'on puisse mener sur la terre. Les autres ames, qui ne sont pas dans le cœur, se répandent dans les airs ; les unes au-dessus de la Mer, où elles causent le naufrage des Vaisseaux, les autres au-dessus des Terres & des Forêts, où elles font tout le mal dont elles trouvent l'occasion. Les idées des Caraïbes ne vont pas pas plus loin ; mais on y croit entrevoir qu'ils regardent l'ame du cœur comme le principe de tout ce que l'Homme fait de bien ; & les autres ames, comme la source des vices & des crimes.

Leur Gouvernement.

Leur Gouvernement est aussi barbare que leur Religion & leurs usages : ils ont, dans chaque Ile, plusieurs Capitaines, qui sont ordinairement les Chefs des plus nombreuses Familles, & dont l'autorité n'est reconnue que pendant la guerre. Le nom de Cacique, que les premiers Espagnols ont pris des Caraïbes, & qu'ils ont porté dans toutes leurs Colonies, n'est

(81) Ils ont aussi, dit du Tertre, certains Marmouzets de coton, par la bouche desquels ils disent que les Maboyas leur parlent. Du Tertre ajoute : » M. du Parquet, Lieutenant-Général pour S. M. à la Martinique, m'a assuré que les Caraïbes de cette Ile avoient trouvé, dans des cavernes, certaines Idoles de coton, en forme d'Hommes, qu'ils assuroient que c'étoient les Dieux des Igneris, Habitans de l'Ile avant eux, & que pas un Caraïbe n'osoit entrer dans ces cavernes, &c. M. du Parquet fit enlever les Idoles, qui furent cause d'une plaisante avanture ; car les aïant mises dans une Caisse, qu'il donna à un Capitaine de Saint Malo, avec ordre de les porter à M. le Duc d'Orléans, avec des Lettres qu'il lui donna pour ce Prince ; ce pauvre Capitaine fut pris par une Frégate de Saint Sebastien, & mené en Espagne, où les Idoles aïant été trouvées il fut mis à l'Inquisition ; il eût infailliblement éprouvé les rigueurs dûes à un Sorcier, si les Lettres de M. du Parquet, à Son Altesse Roiale, n'eussent découvert son innocence. *Ubi sup.* T. II. p. 370.

plus qu'un vain titre, auquel il n'y a point de pouvoir ni de prérogative attachés. Cependant un Voïageur Anglois assure que chaque Ile en a quelques-uns, mais rarement plus de deux; que c'est dans cet ordre qu'on choisit le Capitaine Général, à l'approche d'une guerre; que pendant la paix un Cacique n'est distingué des autres Capitaines, que par son titre, & par une sorte de considération, qui suit naturellement le mérite qu'on lui suppose; que pour devenir Cacique, il faut s'être distingué plusieurs fois à la guerre, l'avoir emporté sur tous ses concurrens, à la course & à la nage, avoir porté de plus pesans fardeaux qu'eux, & surtout avoir marqué plus de patience à souffrir divers genres de peine; enfin que dans les occasions de guerre, le Cacique, qui devient Capitaine Général, ordonne les préparatifs, assemble les Conseils, & jouit partout du premier rang. Mais dans une Nation, qui n'a ni Loix, ni Pouvoir établi pour le maintien des usages, on s'imagine aisément que tout est sujet à varier, avec les tems & les circonstances.

Les armes des Caraïbes sont des arcs, des fleches, une massue, qu'ils nomment *Bouton*, & le coûteau qu'ils portent à la ceinture, ou plus souvent à la main. Leur joie est extrême, lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil; mais quelque bon qu'il puisse être, ils le rendent bientôt inutile, soit en le faisant crever à force de poudre, soit en perdant les vis ou quelque autre piece; parcequ'étant fort mélancoliques & fort désœuvrés, ils passent les jours entiers, dans leurs Hamacs, à le démonter & le remonter. D'ailleurs ils oublient souvent la situation des pieces; & dans leur chagrin ils jettent l'arme, à laquelle ils ne pensent plus, ni au prix qu'elle leur a coûté. Leurs arcs ont environ six piés de longueur. Les deux bouts sont tout-à-fait ronds, de neuf à dix piés de diametre; avec deux crans pour arrêter la corde. La grosseur augmente également, des deux bouts vers le milieu, qui est ovale en dehors, & plat en dedans; de sorte qu'à l'endroit qui soutient la fleche, son diametre est d'un pouce & demi. L'arc des Caraïbes est ordinairement de bois verd, ou d'une espece de bois de Lettre, dont la couleur est fort brune, & mêlée de quelques ondes d'un rouge foncé. Ce bois est pesant, compact, & très roide. Ils le travaillent fort proprement, surtout depuis que leur Commerce avec les Européens leur procure des Instrumens de fer, au lieu des cailloux tranchans qu'ils emploïoient autrefois. La corde est toujours tendue le long de l'arc, qui est droit & sans aucune courbure: elle est de pitte, ou de *Caratas*, de deux ou trois lignes de diametre. Leurs fleches sont composées de la tige, que les roseaux poussent pour fleurir. Elles ont environ trois piés & demi de long, en y comprenant la pointe, qui fait une partie séparée, mais entée & fortement liée avec du fil de coton. Cette redoutable pointe est de bois verd, longue de sept à huit pouces, & de grosseur égale à celle du roseau, dans l'endroit de leur jonction; après quoi elle diminue insensiblement jusqu'au bout, qui est fort pointu. Elle est découpée en petites hoches, qui forment des ardillons, mais taillés de sorte, que sans empêcher la fleche d'entrer dans un corps, ils ne permettent de l'en tirer qu'en élargissant beaucoup la plaie. Quoique ce bois soit naturellement très dur, les Caraïbes, pour en augmenter la dureté, le mettent dans des

cendres chaudes, qui consumant peu à peu ce qui peut lui rester d'humide, acheve de resserrer ses pores. Le reste de la fleche est uni, avec une seule petite hoche à l'extrêmité, pour la tenir sur la corde.

Il est rare que les Caraïbes ornent leurs fleches de plumes; mais il ne l'est pas moins que celles de guerre ne soient pas empoisonnées. Leur méthode est simple. Elle se réduit à faire une fente dans l'écorce d'un Mancenillier, pour y mettre les pointes, qu'ils y laissent jusqu'à ce qu'elles soient imbibées du lait épais & visqueux de cet arbre. Ensuite, les aïant fait secher, ils les enveloppent dans quelques feuilles, pour attendre l'occasion de s'en servir: ce poison est si pénétrant, que pour lui faire perdre sa force, on est obligé de mettre les pointes dans des cendres rouges, & de gratter successivement tous les ardillons avec un morceau de verre; après quoi, on les passe encore au feu. Mais tous ces soins mêmes ne peuvent éloigner entierement le danger.

Les fleches, que les Caraïbes emploient pour la Chasse des gros Oiseaux, tels que les Perroquets, les Ramiers, les Perdrix, les *Mansfenis*, qui sont des Oiseaux de proie, & quantité d'autres, ont la pointe unie, sans ardillons, & ne sont jamais empoisonnées. Celles qui servent pour les petits Oiseaux ont au bout un petit floccon, tel qu'on en met au bout des fleurets, qui les tue sans les percer, sans que leur sang se répande, & sans le moindre changement dans les plumes. Celles qu'ils emploient, pour tirer le Poisson dans les Rivieres, sont de bois, avec une pointe assez longue.

Le Bouton (82) est une espece de Massue, d'environ trois piés & demi de long, platte, épaisse de deux pouces, dans toute sa longueur, excepté vers la poignée, où son épaisseur est un peu moindre: elle est large de deux pouces, à la poignée, & de quatre ou cinq, à l'autre extrêmité; d'un bois très dur, fort pesant & coupé à vives arrêtes. Ils gravent divers compartimens sur les côtés les plus larges, & remplissent les hachures de plusieurs couleurs. Un coup de Bouton casse un bras, une jambe, fend la tête en deux parties; & les Caraïbes se servent de cette arme avec beaucoup de force & d'adresse. Lorsqu'ils n'ont pas d'autres armes que leurs fleches, ils font deux taillades à l'endroit où le roseau est enté dans la pointe: après avoir pénétré dans le corps, le reste de la fleche s'en sépare, & tombe aussi-tôt: mais la partie, qui est empoisonnée, demeure plus longtems dans la plaie. Elle est difficile à retirer; & souvent on est obligé de la faire passer par le côté opposé, au risque de ne pas découvrir le passage.

Les Enfans des Caraïbes ont des Arcs & des Boutons, proportionnés à leur taille, & à leur force. Ils s'exercent de bonne heure à tirer; & dès leur premiere jeunesse ils chassent aux petits Oiseaux, sans presque jamais manquer leur coup.

Lorsque les Caraïbes se mettent en Mer, pour quelque Expédition de guerre, ils ne menent avec eux qu'une ou deux Femmes dans chaque Pirogue, pour faire la Cassave & pour les rocouer; mais lorsqu'ils font un Voïage de plaisir ou de Commerce, ils sont accompagnés de leurs Fem-

(82) C'est suivant du Tertre, *Boutou*, dont les Européens ont fait Bouton.

mes & de leurs Enfans. Avec leurs armes & leurs Hamacs, qu'ils n'oublient jamais, ils portent aussi tous les ustensiles de leur ménage; de sorte que leurs *Bacassas* & leurs Pirogues sont toujours fort bien remplis. C'est le nom qu'ils donnent à leurs Bâtimens de Mer. Labat en fait une curieuse Description, qui ne doit pas manquer à cet article.

Description des Pirogues & des Bacassas, des Caraïbes & leur manœuvre.

La Pirogue Caraïbe, dit-il, est beaucoup moins grande que le Bacassa. Celles qu'il vit avoient vingt-neuf piés de long, & quatre piés & demi de large dans leur milieu : elles finissoient en pointe par les deux bouts, qui étoient plus élevés que le milieu, de quinze à vingt pouces. Elles étoient divisées par neuf planches ou bancs, qui sembloient n'avoir été que fendues & dolées. Derriere chaque banc, à la distance d'environ huit pouces, & plus haut que le banc, il y avoit des bâtons de la grosseur du bras, dont les bouts étoient fichés dans les côtés de la Pirogue, pour leur servir de soutien, en les tenant toujours dans une même distance, & pour appuïer ceux qui devoient être assis sur les bancs. Le haut des bords étoit percé de plusieurs trous, garnis de cordes, qui servoient à contenir le bagage.

La longueur des Bacassas est d'environ quarante-deux piés, sur sept de largeur. L'avant est élevé & pointu, à peu-près comme celui des Pirogues; mais l'arriere est plat, & coupé en poupe, avec une tête d'Homme en relief, ordinairement très mal faite, mais peinte de blanc, de noir & de rouge. Au Bacassa, que Labat eut l'occasion de voir, les Caraïbes avoient attaché, près de cette tête, un bras d'Homme boucané, c'est-à-dire seché à petit feu & à la fumée. C'étoit le bras d'un Anglois, qu'ils avoient tué depuis peu, dans une descente qu'ils avoient faite à la Barboude. Les bancs du Bacassa ressemblent à ceux des Pirogues; mais ses bords ont un exhaussement de planches, d'environ quinze pouces, qui augmente beaucoup la grandeur du Bâtiment. Les Bacassas & les Pirogues des Caraïbes sont également sans gouvernail. Le Caraïbe qui gouverne est assis, ou debout, à l'arriere, & gouverne avec une pagalle, plus grande d'un tiers que celles qu'on emploie pour *nager;* car, aux Iles, on ne dit point voguer ou ramer, mais nager, lorsqu'on se sert des Pagalles, dont l'usage est plus commun que celui des Avirons.

La Pagalle a la forme d'une pelle de four : elle est longue de cinq à six piés; & le manche, qui est rond, occupe les trois quarts de cette étendue : sa largeur est d'environ huit pouces, sur un pouce & demi d'épaisseur dans son milieu, d'où elle va toujours en diminuant, jusqu'à six lignes dans ses bords. Les Caraïbes embellissent leurs Pagalles, de deux rainures, qui partent du manche, dont elles semblent marquer la continuation jusqu'à l'extrêmité de la pelle, qu'ils échancrent, en maniere de croissant : ils mettent, au bout du manche, une petite traverse, de cinq à six pouces de long, pour servir d'appui à la paume de la main. On ne se sert point des Pagalles, comme des rames ou des avirons : ceux qui nagent assis, regardent l'avant ou la proue du Bâtiment; ceux qui nagent à Stribord empoignent, de la main droite, le manche de la Pagalle un pié au-dessus de la pelle, & mettent la paume de la main gauche sur le bout du manche, Dans cette situation, ils plient le corps, en plongeant la Pagalle dans l'eau, & la tirent en arriere en se redressant; de sorte que poussant l'eau derriere

Origine et usages des Caraïbes.

eux, ils font avancer le Bâtiment avec beaucoup de vîtesse. On conçoit que ceux qui sont à bas-bord, c'est-à-dire à gauche, tiennent la Pagalle de la main gauche, & qu'ils appuient la droite sur l'extrêmité du manche.

Quand une Pirogue n'auroit que trois piés de large, deux Hommes pourroient s'asseoir & nager sur le même banc; ce qui ne se peut avec des rames ou des avirons, dont la longueur demande plus de place pour l'action. Il s'ensuit qu'on peut emploier plus de pagalles que de rames, & faire par conséquent plus de diligence. On avoue que cette maniere de nager est plus fatiguante, parceque la pagalle est sans point d'appui, & n'a pour centre de mouvement que la main qui la tient près de la pelle, tandis qu'elle le reçoit de celle qui la pousse par le bout. Mais cet inconvénient paroît balancé par quantité d'avantages: on peut doubler & tripler le nombre des Rameurs; la diligence est infiniment plus grande; ceux qui sont dans la Pirogue, ou le Bacassa, ne sentent point le mouvement importun & les sauts que causent les rames; enfin l'on n'est point étourdi par le bruit de leur frottement sur les bords. Labat observe combien ce dernier point est important. Les Flibustiers, qui l'avoient appris, dit-il, des Caraïbes, s'en servoient avec autant d'habileté qu'eux, pour entrer la nuit dans les Ports, dans les Rades, & dans tous les lieux, où voulant faire des descentes ils sentoient que le succès dépendoit de la surprise. On plonge les pagalles dans l'eau, & on les retire, sans faire le moindre bruit.

Il sera facile de concevoir pourquoi la pagalle du Caraïbe, qui gouverne, est d'un tiers plus grande que celles qui servent à nager, si l'on se rappelle que l'arriere des Pirogues est toujours plus élevé que le milieu, & si l'on considere que celui qui gouverne, devant avoir la vûe libre pardessus ceux qui nagent, doit avoir aussi son siége beaucoup plus haut. D'ailleurs, comme il est plus souvent debout qu'assis, cette situation, jointe à la hauteur de la Pirogue, demande une pagalle plus longue. Il la tient à côté du bord, plongée dans l'eau, & parallele au côté opposé au point vers lequel il veut la conduire. Il fatigue plus qu'à tenir la barre d'un Gouvernail; mais si son travail est plus rude, il a beaucoup plus d'effet, surtout lorsqu'il faut doubler une Pointe où l'on est poussé par les flots & par le vent, ou lorsqu'on doit viter avec précipitation, pour quelque cas imprévû. Le Gouvernail ne donne qu'un seul mouvement, qui ne peut être redoublé sans rompre le cours qu'un Bâtiment commençoit à prendre; au lieu qu'on peut retirer la pagalle autant de fois qu'on le veut, la replonger de même, & continuer ainsi le même mouvement; ce qui l'augmente si fort, qu'on peut faire tourner une Pirogue autour d'un point, avec autant de vîtesse qu'on fait tourner un Cheval autour d'un piquet.

Les Pirogues ont ordinairement deux mâts, & deux voiles quarrées. Les Bacassas ont trois mâts, & souvent on y met de petits huniers. Labat donne un exemple remarquable de l'habileté des Caraïbes en Mer: » ils avoient » abordé, dit-il, dans un lieu fort difficile, & la Mer étoit très grosse à » leur départ. Ils mirent tout leur bagage dans leur Bâtiment, & chaque » piece fut attachée avec les cordes, qui étoient passées dans les trous du » bordage. Ils pousserent ensuite le Bâtiment sur des rochers ou des pier- » res, qu'ils avoient rangés en pente, jusqu'à l'endroit où la grosse lame

» venoit finir. Les Femmes & les Enfans entrerent à bord, & s'assirent au » milieu du fond. Les Hommes se rangerent le long des bordages en de- » hors, chacun vis-à-vis du banc où il devoit être assis, & les pagalles » furent mises à côté de chaque place. Dans cet état, ils attendirent que » les plus grosses lames fussent venues se briser à terre; & quand le Pilote » jugea qu'il étoit tems de partir, il poussa un cri. Aussi-tôt tous ceux, qui » étoient aux côtés du Bâtiment, le pousserent dans l'eau de toutes leurs » forces, & sauterent dedans, à mesure que l'endroit où ils devoient ma- » nier la pagalle entroit dans l'eau. Celui qui devoit gouverner y sauta le » dernier; & tous ensemble se mirent à nager avec tant de force, qu'ils » surmonterent bientôt les grosses lames, quoiqu'à voir ces Montagnes » d'eau, on eût cru qu'elles devoient les rejetter bien loin sur la Côte. » Leur Pilote étoit debout à l'arriere: il paroit, avec une adresse merveil- » leuse, le choc des plus hautes vagues, en les prenant, non droit & de » face, ou, suivant le langage des Iles, le bout au corps, mais de biais. » Aussi, dans l'instant que la Pirogue s'élançoit sur le côté de la même » lame, elle étoit toute panchée, jusqu'à ce qu'elle eût gagné toute la » hauteur, où elle se redressoit & disparoissoit, en s'enfonçant de l'autre » côté. Elle ressortoit aussi-tôt; & l'on voïoit son avant tout en l'air quand » elle commençoit à monter sur une autre lame: on l'auroit crue droite, » jusqu'à ce qu'aïant gagné le dos de la seconde lame, il sembloit qu'elle » ne fût soutenue que sur le milieu de sa sole, & qu'elle eût ses deux » extrémités en l'air. Ensuite, l'avant s'enfonçoit; & semblant plonger, il » laissoit voir à découvert tout l'arriere & un quart de la sole. Enfin ils » se trouverent dans une eau moins impétueuse, car les grosses lames ne » commencent qu'à deux cens pas de la Côte.

Labat, qui avoit regardé la Pirogue avec une admiration mêlée de la plus vive crainte, ajoute la description de ces terribles lames. La Mer, dit-il, en forme toujours sept, qui viennent se briser à terre avec une violence étonnante; ce qui doit s'entendre des Cabesterres, où les Côtes sont ordinairement fort hautes, & le vent continuel. Les trois dernieres des sept lames sont les plus grosses. Lorsqu'elles se sont brisées, un petit calme succede, qu'on nomme *Embeli* & qui dure peu (83); après quoi les lames recommencent, avec une augmentation de grosseur & d'impétuosité, jusqu'à ce que la septieme soit venue se briser. Comme cet étrange mouvement ne se fait remarquer qu'aux Cabesterres des Iles, on peut croire, suivant le même Voïageur, qu'il est produit par le vent, ou du moins que le vent aide à le former. Il seroit digne, ajoute-t'il, de l'attention d'un Physicien, de chercher les causes & les périodes de ce Phénomene, d'observer s'il est le même pendant toute l'année, & si les changemens de la Lune, ou les différentes positions du Soleil, y ont quelque part.

Les Mariages, les funérailles, les Danses & les Fêtes des Caraïbes, ne different point assez des mêmes usages, chez la plûpart des autres Indiens, pour demander des observations particulieres: mais on remarque, à l'honneur de leur Nation, que s'ils mangent leurs Ennemis en guerre; c'est

(83) Un Ave Maria, dit le P. Labat.

dans

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Origine et usages des Caraïbes.

dans l'emportement du triomphe, & sur le champ même de leur victoire (84); qu'ils traitent avec humanité, non-seulement les Etrangers qui viennent les visiter dans leurs Iles, mais les Captifs mêmes qu'ils prennent sans résistance, & qu'ils ont, surtout, beaucoup de compassion pour les Femmes & les Enfans. La crainte qu'ils ont d'être surpris des Européens, chassés des Iles qui leur restent, comme ils l'ont été de toutes les autres, leur fait poster, sur leurs Côtes, de petits Corps-de-gardes, pour découvrir les Barques étrangeres qui en approchent. Ils se hâtent de les faire reconnoître par quelques Canots; & s'ils les croient Ennemies, ils s'assemblent assez tôt pour défendre leurs possessions : mais ce n'est jamais à force ouverte, ni même en Trouppes reglées. Ils dressent des embuscades, d'où ils s'élancent furieusement, en faisant pleuvoir d'abord une grêle de fleches; ensuite ils emploient leurs Boutous avec la même furie. S'ils trouvent une résistance qui les fasse douter du succès, ils prennent la fuite vers leurs Rochers & leurs Bois, & quelques uns même en Mer, où ils plongent dans l'eau à deux ou trois cens pas du rivage. Ils ne se rallient qu'après avoir doublé leur nombre, pour ne plus rien donner au hasard. Mais un Voïageur Anglois, qui avoit connu leurs forces, dans plusieurs incursions qu'il leur avoit vû faire aux Iles Angloises d'Antigo & de Montserrat, assure que celles même de Saint Vincent & de la Dominique, qu'ils possedent seuls, n'ont jamais été capables de mettre plus de quinze cens Hommes sous les armes.

Le même Voïageur ajoute qu'aïant enlevé, il y a cinquante ou soixante ans, quelques jeunes Anglois des deux sexes, & les aïant menés à l'Ile de Saint Vincent; non-seulement ils les traiterent avec humanité, mais ils les éleverent dans leurs usages, & leur en firent prendre une si forte habitude, qu'ils ont formé dans cette Ile des races mêlées, qu'on distingue encore des vrais Caraïbes, à la couleur blonde de leur chevelure.

§ II.

VOÏAGES A LA MARTINIQUE.

Introduction.

DANS la disette des Descriptions régulieres, on n'a pas d'autre méthode à suivre que celle de l'article précédent; c'est-à-dire de commencer par l'ancienne description, & d'y rapporter ensuite toutes les observations qui se trouvent dispersées dans les Relations postérieures. C'est donc le Pere du Tertre, qui ouvre la scene, avec l'exactitude dont on ne lui reproche point de manquer, & qu'on souhaiteroit seulement de voir accompagnée d'un peu plus d'étendue dans les articles de cette nature.

Idée générale de la Martinique.

La Martinique, que les Sauvages, dit-il, nomment *Madanina*, est située à quatorze degrés trente minutes de latitude Septentrionale. On lui

(84) Le Pere du Tertre assure « que » peu de tems avant que Saint Christophe » fût habité, ils firent une descente dans » Portoric, où ils tuerent & boucanerent » un Religieux de son Ordre; que l'aïant » mangé, la plûpart d'entr'eux moururent, » & ceux qui survécurent furent ensuite af- » fligés de très grandes maladies; que de- » puis ce tems-là ils n'ont plus voulu man- » ger de Chrétiens. Tom. II. p. 407.

donne seize lieues de long, sur quarante-cinq de circonférence ; mais ces lieues ont semblé si grandes à du Tertre, qu'il croit pouvoir en compter dix-huit de longueur, & cinquante de circuit, en y comprenant les Caps, qui s'avancent, en quelques endroits, deux ou trois lieues dans la Mer.

Cette Ile a les plus beaux culs-de-sac des Antilles, sans excepter ceux de la Guadeloupe. En général, le Païs est assez uni ; & l'on n'a pas besoin d'un travail pénible, pour y rendre les chemins commodes (85). Les culs-de-sac de la Cabesterre offrent, en plusieurs endroits, des langues de terre d'une demie lieue de large, qui s'avancent dans la Mer environ d'une lieue. La Basseterre est fort coupée de Mornes & de Montagnes, qui ne laissent pas d'être habitables & fertiles : mais qui le sont moins que les petites Plaines, les Cantons de Païs plat, & les beaux fonds qui se trouvent le long des Rivieres. Presque tout le sol est graveleux, & ressemble à la pierre de Ponce écrasée ; ce qui le fait paroître stérile à la premiere vûe : cependant lorsque cette terre est une fois imbibée de pluie, la fraîcheur s'y conserve beaucoup plus longtems que dans une terre plus forte. Tout ce qu'on y plante étend plus loin ses racines, & prend plus de nourriture.

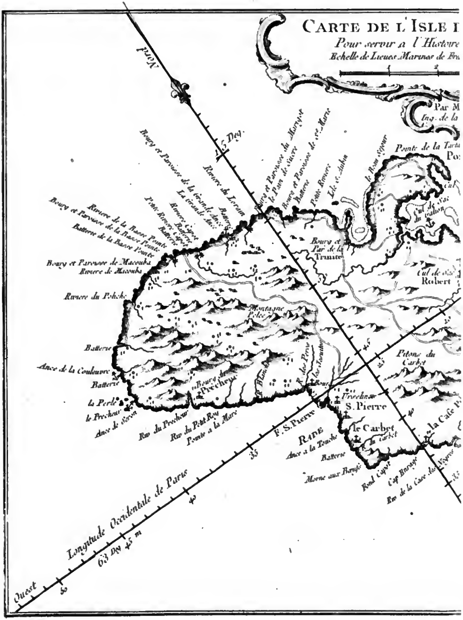
Quoique dès l'année 1650 la Basseterre eût presque partout des Habitations, elles se rapportoient toutes à quatre Quartiers principaux, nommés le *Prêcheur*, le Fort *Saint Pierre*, le *Carbet*, & la *Case Pilote* (86). Toute l'Ile est arrosée de plus de quarante Rivieres, quelques-unes assez longtems navigables. Une Fontaine, qui sort au pié d'une haute Montagne, près du Fort Saint Pierre, coule perpétuellement & donne une excellente eau. Le Général du Parquet, Gouverneur & premier Propriétaire de l'Ile, s'étoit bâti une fort belle Maison, à trois quarts de lieue du Fort, sur une hauteur qu'il avoit fait défricher avec beaucoup de dépense. L'édifice n'étoit d'abord que de bois, mais aïant découvert une Carriere à peu de distance, il l'avoit fait rebâtir de pierre de taille. Cette Maison étoit accompagnée de deux grandes Cours, d'un Corps-de-garde, d'une Chapelle, & de deux petits Pavillons avancés, montés chacun d'une piece de Canon.

Le Quartier du Prêcheur, qui tire son nom d'une roche en Mer, vers sa Pointe, sur laquelle on en voit une seconde plus élevée, qui représente de loin la figure d'un Prédicateur en Chaire, forme une Paroisse, nommée Saint Joseph, administrée longtems par le P. du Tertre. Ce Quartier est le plus montagneux de l'Ile, à l'exception d'un fond très uni, qui contient de belles Habitations. Le Quartier du Carbet, nommé autrement *Quartier de Monsieur*, parceque le Général du Parquet y avoit fait sa demeure, est borné aussi par des Montagnes. Il y passe une fort belle Riviere, qui, se divisant en deux bras, forme une petite Ile, où ce Général avoit sa Maison, & qu'il donna aux Jésuites (87). La Paroisse de ce Quartier est dédiée à Saint Jacques. Celui de la Case Pilote, dédié à la Sainte Vierge, a vis-à-vis de la Rade, un fond très uni. Entre la Case

(85) Du Tertre ne perd pas une occasion de relever les erreurs & les fausses assertions de Rochefort. Il lui reproche ici d'avoir mis à la Martinique d'affreuses solitudes, des Montagnes & des Vallées impénétrables.

(86) Rochefort est ici plein d'erreurs.

(87) Rochefort s'abandonne ici à l'imposture.



CARTE DE L'ISLE
Pour servir a l'Histoire
Echelle de Lieues Marines de
Par M
Ing. de la
Nord
15 Deg.
Pointe de la Tarta
Bourg et Paroisse de la Trinite
Cul de sac Robert
Montagne Pelée
Pitons du Carbet
S. Pierre
le Carbet
la Case P
F. S.Pierre
RADE
Riviere du Potiche
Batterie
Ance de la Couleuvre
la Perle
le Precheur
Bourg du Precheur
Morne aux Boeufs
Longitude Occidentale de Paris
Ouest
63 Deg 45 m

Tom XV.



SLE DE LA MARTINIQUE.
Generale des Voyages.
et d'Angleterre de 20 au Deg.
Par M. Bellin
Pointe de la Caravelle
Cul de Sac de la Tartane
Passe pour de gros Batiments
le Loup garou
Passe de gros Batiments
Islet de Monsieur
Cul de Sac Robert
Cul de Sac Fregate
Passe des Barques
Pointe du Vauclain
Cul de Sac du Vauclain
Pointe du Macabou
Cul de Sac du Cap Ferré
Cap Ferré
Bourg du Vauclain
Batterie
Pitons du Vauclain
Bourg du Cul de Sac François
Bourg du Cul de Sac Marin
Ance aux Anglois
Cul de Sac Anglois
Islet a Cabrit
La Porte au Diable
Grande Saline
Pointe des Salines
Salines
Islets des Salines
Bourg de la Riviere Pilote
Ance Ste Anne
Riv. Salée
Fort Royal
Case des Navires
Cul de Sac Royal
Pte des Negres
St. Luce
Cul de Sac a Vache
Bourg des Ances d'Arlet
Bourg du Diamant
Ance du Ceron
Marigot du Diamant
Grande Ance du Diamant
Pointe du Diamant
Le Diamant
Petite Ance d'Arlet
Grande Ance d'Arlet
Petite Ance du Diamant
Ance Noire
Est
Sud
63 Degré de Longitude
14 Deg. de Latitude
55
50

N° 12.

Capot & la Case Pilote, on trouve, sur le dos d'une Montagne, une belle Savane de deux lieues, où l'on nourrit quantité de Bestiaux. Aussi-tôt que l'Ile fut un peu défrichée, on alla facilement à cheval dans tous les Quartiers, sans en excepter ceux de la Cabesterre.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Martinique.

C'est dans le cul-de-sac Roïal, du côté de la Case Capot (88), qu'est situé le *Carenage*, Port fameux, dit du Tertre, chez toutes les Nations qui fréquentent les Iles, particulierement chez les Hollandois, qui avoient un ordre exprès de leurs Etats Généraux, de s'y retirer aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, pour éviter la fureur des Ouragans. » On ne peut » mieux exprimer l'utilité de cette retraite, que par le nombre des Vais- » seaux que la violence de ces orages a fait périr, en différentes années, » sur les Côtes des Iles. En 1650, vingt-huit Vaisseaux furent brisés à la » Rade de Saint Christophe, les Matelots noïés, les Marchandises per- » dues; & *Ruyter*, ensuite Amiral des Provinces-Unies, fut le seul que » son heureux destin préserva. Mais lorsque le Général du Parquet eut » invité les Capitaines à s'y retirer, & que par simple générosité, sans » avoir jamais rien exigé pour cet important service, il l'eut rendu com- » mun à toutes les Nations, on a cessé de voir des naufrages si fréquens. » Du Parquet avoit eu l'attention d'établir au Carenage un Pilote, nom- » mé Mathieu *Michel*, qui savoit parfaitement la Côte, & qui a rendu » de grands services aux Etrangers.

» La Martinique, continue du Tertre, est en possession d'un avantage » qui doit contribuer beaucoup au progrès de ses Etablissemens; c'est que » tous les Navires y abordent volontiers pour passer aux autres Iles: & » comme ses Habitans, dans l'origine, tenoient quelque chose de la gé- » nérosité & de la bonté de leur Seigneur, ils recevoient les Passagers de » si bonne grace, que j'en ai vû plusieurs s'y arrêter, après être partis » dans une autre vûe, & malgré la mauvaise opinion qu'ils avoient de » l'Ile, à cause des Serpens qui en font l'horreur. Aussi s'est elle peuplée » fort vîte (89). Un second avantage, qui n'est pas moins estimable, c'est » qu'elle est très peu sujette aux Ouragans. A mon départ, il y avoit plus » de quinze ans qu'elle ne s'en étoit pas ressentie; & ses Habitans jouis- » soient d'une agréable tranquillité, pendant que les Iles voisines étoient » dans la derniere désolation (90).

Voïage & caractere du P. Labat.

Telle est la sécheresse du P. du Tertre, sur la plus intéressante partie de son sujet. Heureusement le P. Labat nous dédommage; mais il lui manque un peu d'ordre, qu'il est même impossible de lui prêter, dans l'extrême variété de ses Descriptions, de ses peintures, de ses caracteres, de ses avis, & de ses réflexions. Son premier Voïage fut à la Martinique, & cette raison nous a fait remettre à le présenter ici avec tout l'appareil d'un grand Voïageur. On a peine à démêler, dans sa propre exposition, si ce fut le zele de la Foi, la curiosité, ou l'envie d'exercer ses talens naturels,

(88) Et non de celui de l'Ilet aux Diamans, comme le dit Rochefort. Cet Ilet en est à plus de six lieues, proche d'une Pointe qui est à quatre lieues du cul-de-sac des Salines.

(89) Rochefort lui donnoit alors dix mille Habitans, & autant d'Esclaves; du Tertre assure que c'étoit exagerer de moitié.

(90) Histoire des Antilles, Partie II, art. 3.

qui lui fit quitter son Cloître. Mais on lui rend cette justice, qu'à l'exception d'un peu de gourmandise & de médisance, il ne laisse voir aucun foible sur les devoirs de sa profession ; & qu'à l'égard des qualités de l'esprit, le savoir, l'intelligence & le jugement donnent toujours une sorte de lustre à son expérience. Il commence, dans une longue Préface (91), par apprécier quelques Voïageurs, entre lesquels il fait si bien connoître *Rochefort* & *Duret*, qu'on ne sera jamais tenté de leur donner la moindre confiance. Tout ce qui précede son départ, & les circonstances mêmes de son Voïage jusqu'à la Martinique, n'ont rien qui le distingue du commun des Voïageurs.

Ce fut le 29 Janvier 1694, qu'il prit terre à la Martinique, après une navigation de soixante-trois jours. En approchant de la Côte, il s'étonna qu'on eût pû choisir cette Ile, pour y faire un Etablissement. Elle ne lui parut qu'une affreuse Montagne, entrecoupée de précipices, où l'on ne voit d'agréable, que la verdure dont elle est revêtue de toutes parts. Le Quartier, vers lequel on s'avançoit, étoit celui qui s'appelle *Macouba*. On passe la Pointe du Prêcheur, après laquelle on commence à découvrir les Maisons, les Moulins à Sucre, & bientôt le Fort Saint Pierre, qui ne présente d'abord qu'une longue file de Maisons, appliquées au pié de la Montagne, parcequ'on ne distingue point encore la distance qui est entre la Montagne & le rivage.

Les civilités que Labat reçut en arrivant (92) lui auroient fait oublier tout-d'un-coup les fatigues & les dangers du Voïage (93), s'il n'eût été menacé d'un autre péril, dans le Couvent même de son Ordre. Un Religieux de cette Maison étoit attaqué du mal de Siam, & l'on s'y efforçoit d'en arrêter la contagion. Cette maladie, ainsi nommée, parcequ'elle étoit venue à la Martinique, où elle faisoit de grands ravages depuis sept ou huit ans, non de Siam, mais par un Vaisseau qui en rapportoit les débris des Etablissemens de Merguy & de Bancok (94), & qui avoit touché au Bresil où quelques gens de l'Equipage l'avoient gagnée, étoit d'autant plus terrible qu'on n'en connoissoit encore, ni la nature, ni le remede. Les symptômes en étoient aussi variés, que les tempérammens des Malades. Ordinairement elle commençoit par un grand mal de tête & de reins, suivi, tantôt d'une grosse fievre, tantôt d'une fievre interne, qui ne se manifestoit point au dehors. Souvent il survenoit un débordement de sang par tous les conduits du corps & par les pores mêmes. Quelquefois on rendoit des tas de Vers, de grandeurs & de couleurs différentes. A quelques-uns, il croissoit, sous les aisselles & aux aînes, des bubons pleins d'un sang caillé, noir & corrompu, ou remplis de Vers. La mort arrivoir

Origine du mal de Siam.

Sa nature.

(91) Nouveaux Voïages aux Iles de l'Amérique, nouvelle édition, 1742. A Paris chez Delépine, huit Tomes *in*-12.

(92) Le Comte de Blenau étoit alors Gouverneur Général des Iles ; le Commandeur de Guitaut, Lieutenant-Général des Iles ; M. de Gabaret, Gouverneur Particulier de la Martinique, & M. du Metz de Goimpy., Intendant.

(93) Son Vaisseau, nommé *La Loire*, de vingt-quatre Canons & de cent trente-cinq Hommes, étoit parti de la Rochelle le 28 Décembre. Il avoit essuïé une tempête, & un combat assez vif contre un Vaisseau Anglois nommé *le Chester*, de cinquante-quatre Canons & de deux cens cinquante Hommes d'Equipage, qu'il avoit fort maltraité.

(94) Voïez les Voïages à Siam, au Tom. X. de ce Recueil. Ce Vaisseau périt, en retournant de la Martinique en France.

le 6 ou septieme jour (95). Quelquefois, sans autre pressentiment qu'un leger mal de tête, on tomboit mort dans les rues, où l'on étoit à se promener pour prendre l'air ; & ceux, qui étoient si cruellement surpris, avoient la chair noire & pourrie, un quart d'heure après. Les Anglois, qu'on faisoit Prisonniers pendant la guerre, prirent cette redoutable maladie & la porterent dans toutes leurs Iles. Elle se communiqua de même, chez les Espagnols & les Hollandois. Enfin il paroît qu'elle s'est affoiblie, puisqu'on a vû M. de la Condamine guéri, en 1735, dans l'espace de vingt-quatre heures, & par des secours fort simples (96).

Description de la Martinique, par Labat.

Labat, chassé de son Couvent par la crainte, n'en eut que plus de loisir pour ses observations. Elles commencent par la Description du Bourg, ou de la Ville de Saint Pierre, qui prend son nom de celui d'un Fort, bâti en 1665, sous l'autorité de la seconde Compagnie des Antilles. C'est un quarré long, dont un des longs côtés est sur le bord de la Mer, & défend la Rade. Le côté opposé est sur la Place d'armes ; il est flanqué de deux Tours rondes, avec des embrasures dont chacune peut contenir quatre pieces de Canon. La muraille, qui joint ces Tours, est toute percée de meurtrieres, sans fossé, sans chemin couvert & sans palissades. Un des petits côtés, qui regarde l'Ouest, est lavé par la Riviere de Roxelane, nommée à présent *Riviere de Saint Pierre* ou *du Fort*, & présente aussi quelques pieces de Canon, qui battent dans la Rade. La porte du Fort est du côté qui regarde l'Est : elle est ouverte par une longue Cour, murée vers la Mer, avec des meurtrieres, & palissadée du côté de la Place. Le côté de la Cour, opposé à la Porte, est occupé par un Corps-de-Garde & une Chapelle. Ce Fort est commandé de toutes parts, excepté du côté de la Mer. L'Ouragan de 1695 aïant emporté la moitié de ce côté, avec la batterie de l'angle qui étoit proche de la Riviere, on s'est contenté de relever le mur, & de faire une Plateforme sur l'angle, au lieu des Bâtimens qu'on y avoit élevés, & dont une partie servoit de logement au Gouverneur Général. La Place d'armes est un quarré d'environ cinquante toises. On conçoit que le Fort en fait un côté ; les trois autres sont environnés de Maisons, avec cinq rues qui y répondent, & qui composent la Ville.

Elle peut être distingué en trois Quartiers. Celui du milieu, qui se nomme proprement Saint Pierre, commence au Fort & à l'Eglise Paroissiale de même nom, desservie par les Jésuites, & va jusqu'à la Montagne qui est du côté de l'Ouest, où l'on trouve une Batterie à barbette, d'onze Canons, nommée la Batterie de Saint Nicolas. Tout l'espace, entre cette Batterie & celle de Saint Robert, qui est à l'extrémité du côté de l'Ouest, forme le second Quartier, qu'on a nommé *le Mouillage*, parceque c'est devant cette partie de la Ville que tous les Vaisseaux se tiennent à l'ancre : ils y sont plus à couvert que devant le Fort. L'Eglise des Jacobins, dédiée à N. D. de bon Port, sert de Paroisse pour ce Quartier & pour

(95) Labat, pendant tout le séjour qu'il fit aux Iles, ne connut que deux personnes qui eussent porté cette maladie pendant 15 jours.

(96) Voïez ci-dessus, Tom. XIII. p. 469. Elle étoit peu diminuée en 1705. Labat en fut attaqué deux fois.

les Habitans des petites Montagnes, qu'on appelle *Mornes* aux Iles Françoises. Le troisieme Quartier, nommé *la Galere*, offre une longue rue, qui borde la Mer, depuis le Fort jusqu'au pié d'une Batterie fermée, qui est à l'embouchure de la Riviere des Jésuites. Aussi ce Quartier est-il de leur Paroisse. A l'arrivée de Labat, on comptoit, dans les deux Paroisses qui forment ces trois Quartiers, environ deux mille quatre cens Communians, avec le même nombre de Negres & d'Enfans, en y comprenant les Soldats & les Flibustiers.

L'Eglise Paroissiale de Saint Pierre est de maçonnerie : le Portail, en pierre de taille, ordre dorique, avec une attique en second ordre : mais on reproche des fautes considérables au dessein. Cet Edifice a cent vingt piés de long, sur trente-six de largeur : deux Chapelles terminent la croisée; les Autels, les Bancs & la Chaire évangélique y sont de bon goût, & le service s'y fait avec décence. Les Maisons de l'Intendant & du Gouverneur particulier, le Palais de la Justice, la Prison, les Fours & les Magasins de Munitions, le Bureau du Domaine, le Monastere des Ursulines, une Rafinerie considérable, & les principaux Marchands, sont dans la Paroisse de Saint Pierre. L'Eglise de Saint Dominique, qui sert de Paroisse pour le Mouillage, est aussi de maçonnerie : son Portail est simple; elle a quatre-vingt-dix piés de longueur, sur trente de large, avec deux Chapelles de vingt-quatre piés en quarré, qui font la croisée. On est redevable de sa construction, aux Officiers des Vaisseaux du Roi, particulierement au Comte de Grancey, aidé d'un Officier Calviniste (97) dont l'affection étoit si vive pour cet Ordre, qu'il emploïoit ses propres Domestiques au travail, & qu'il se chargeoit lui-même de faire porter les matériaux. En reconnoissance, les Dominiquains ont fait placer dans la plus honorable partie de l'Eglise, un Banc fort commode pour les Officiers de Marine, auxquels ils y ont donné aussi droit de sépulture. L'Eglise est au milieu du Cimetiere, qui est entouré de murs, & dont la porte répond à la principale rue du Mouillage. A côté du Cimetiere, on trouve une allée d'Orangers, qui mene au Couvent, éloigné d'environ trois cens pas : elle est coupée par deux autres, qui ont cent pas de longueur. Le pas de mesure, à la Martinique, est de trois piés & demi de Paris : c'étoit alors toute la largeur de ce terrein, qu'on n'a pas manqué d'étendre, lorsque l'occasion s'en est présentée. Le Couvent, qui termine cette allée, consiste en un Bâtiment quarré, de trente piés, qui contient une salle, trois petites chambres en bas, & le même nombre en haut. Derriere le corps de logis, & des deux côtés, deux Bâtimens détachés donnent les autres commodités. Au-delà de tous ces édifices, il y avoit un quarré, de toute la largeur du terrein, fermé par de doubles allées d'Orangers, qui renfermoient le Jardin : mais, depuis deux ou trois ans, il ne subsistoit plus : un déluge d'eau, tombé de la Montagne, avoit emporté quantité de pierres & de terre, qui avoient rempli le Couvent jusqu'à la hauteur de quatre piés. Il ne restoit qu'un petit Potager à côté du principal édifice, avec un Dattier, des Abricotiers de Saint Domingue, des Avocats, & quelques autres arbres. On pardonne

(97) M. de la Clocheterie.

La Martinique.

au P. Labat la complaisance avec laquelle il s'étend sur les possessions de son Ordre.

Le Jardin de l'Intendant joint un Monastere d'Ursulines, originaires de S. Denis en France, qui prennent des Pensionnaires, & qui instruisent les jeunes Filles du Bourg : elles sont sous la direction des Jésuites. Ce Monastere appartenoit autrefois aux Religieuses du Tiers Ordre de Saint Dominique (96),

Labat partit de Saint Pierre le 4 de Février, pour commencer ses observations dans l'intérieur de l'Ile. C'est lui-même que nous allons faire entendre, surtout dans quelques détails intéressans. Il partit avec un Religieux de son Ordre, qu'il nomme le P. Martelly. Nous montâmes, dit-il, sur de fort mauvais Chevaux, accompagnés de deux Guides Négres, qui étoient chargés de deux matelats & d'autant de couvertures, sans quoi nous aurions couru risque de passer de fort mauvaises nuits. On compte huit grandes lieues du Fort Saint Pierre au Fond Saint Jacques de la Cabesterre, où notre Ordre possede une Habitation. En sortant du Bourg Saint Pierre, nous entrâmes dans une belle allée d'Orangers, longue d'un bon quart de lieue, qui sépare l'Habitation de la Marquise d'Angennes (99), de celle d'un Conseiller de l'Ile, nommé le Vassor. Il y a, sur l'habitation d'Angennes, plus de trois cens Esclaves, deux Sucreries, une très belle Cacoïere, & la Raffinerie, qu'on a déja nommée dans le Bourg. Une demie lieue plus loin, nous vîmes l'Habitation, la Cacoïere & les deux Sucreries du Juge Roïal de l'Ile (1), possédée auparavant par Benjamin d'Acosta, Juif célebre, qui avoit fait un grand commerce avec les Espagnols, les Anglois & les Hollandois, mais que la Compagnie, de 1664, avoit fait chasser des Iles Françoises, dans la crainte que son commerce ne souffrît d'une si puissante concurrence. Après la paix de Riswick, les Héritiers de ce riche Négociant obtinrent du Roi la permission de redemander ce qui leur étoit dû ; ils perdirent leurs peines, comme d'autres Hollandois, qui reclamerent des sommes considérables pour les avances qu'ils avoient faites aux Habitans,

(98) Leur avanture est singuliere, dans le récit de l'Auteur. Elles avoient porté, neuf ans entiers, l'habit de leur Ordre. On leur signifia qu'elles devoient le quitter & sortir de leur clôture ; ce qu'elles firent, avec des protestations inutiles. Les Dominiquains voulurent se mettre en possession des biens : ils n'y trouverent point la facilité qu'ils espéroient. Les Jésuites, que Labat traite toujours avec beaucoup de ménagement, firent nommer des Hospitalieres de Dieppe : s'ils ne réussirent point à les faire recevoir, ils éloignerent du moins l'Ordre de Saint Dominique ; & par un Arrêt du Conseil de l'Ile, les Ursulines de Saint Denis furent appellées.

(99) La Marquise d'Angenes étoit fille de M. Giraud, Capitaine de Milice de l'Ile S. Christophe, qui s'étant distingué, en 1666, lorsque les Anglois furent chassés de cette Ile, avoit obtenu des Lettres de Noblesse. Le Marquis de Maintenon d'Angennes étant allé aux Iles avec la Frégate du Roi, *la Sorciere*, pour donner chasse aux Forbans, épousa une de ses filles, qui étoit d'une beauté achevée. Il obtint ensuite le Gouvernement de Marie-Galante : mais quelques années après, aiant cedé ce Poste à M. Auger, dont le nom reviendra dans la suite, & qui avoit épousé sa Sœur, il se retira sur l'Habitation qu'il avoit achetée des Héritiers de M. du Parquet, premier Propriétaire de la Martinique. En mourant, il laissa deux Enfans ; le Marquis d'Angennes, Capitaine au Régiment de la Couronne, & une Fille.

(1) M. Bruneau.

dans la naissance de la Colonie. La Cacoïere du Juge Roïal est environnée d'une double haie d'Orangers, dont l'allée se termine à un petit Morne, au sommet duquel on trouve une sorte de parapet. Il couvre une porte, qui est percée dans un petit pan de mur, appuié d'un côté à la Montagne, & portant de l'autre sur un précipice très roide & très creux. Le chemin est taillé à mi-côte, dans la Montagne, qui est singulierement escarpée ; il est encore fermé par deux autres portes, semblables à la premiere. Sa largeur est de quinze à seize piés. On donne, à ce lieu, le nom de *Reduit* : c'est là, que, dans la crainte d'une irruption, les Habitans du quartier peuvent mettre en sûreté leurs Femmes, leurs Enfans, leurs Bestiaux & leurs meubles. Ils y font des cases, couvertes de cannes. Ce chemin nous conduisit dans une longue allée d'Orangers, bordée, de part & d'autre, par les Savanes & les Sucreries du Juge. Plus loin, nous entrâmes dans le Bois, qui dure plus de trois lieues. A l'entrée, nous vîmes une Croix, plantée par un des premiers Missionnaires de notre Ordre (2), en vertu de laquelle les Paroisses de la Cabesterre nous sont échues (3). Cabesterre & Basse-terre sont des noms en usage dans les Iles, & qui demandent d'être expliqués. On entend, par le premier, la partie d'une Ile qui regarde le Levant, & qui est toujours rafraîchie par les vents alisés, qui courent depuis le Nord jusqu'à l'Est-Sud-Est. La Basse-terre est la partie opposée. Dans celle-ci, les vents alisés se font moins sentir : elle est par conséquent plus chaude, mais en même-tems la mer y est plus unie, plus tranquille, plus propre pour le mouillage & pour le chargement des Vaisseaux. Ordinairement les Côtes y sont aussi plus basses qu'aux Cabesterres, où, pour la plûpart, elles sont composées de hautes Falaises, contre lesquelles la mer bat & se brise avec impétuosité, parcequ'elle y est sans cesse poussée par le vent.

Je ne pouvois assez admirer, continue Labat, la hauteur & la grosseur des arbres de ces Forêts, surtout de ceux qu'on nomme *Gommiers*. Nous vîmes, en passant au Morne rouge, l'Habitation des Religieux de la Charité, & celles de plusieurs Particuliers. On y éleve des Bestiaux, & des Cacaoïers. Du Morne de la Calebasse, où nous arrivâmes un peu avant midi, nous eûmes le plaisir de découvrir une grande partie de la Cabesterre, qui de cette élevation, nous parut un Païs uni, beaucoup plus beau que celui que nous quittions, où l'on ne trouve que des Montagnes. On a taillé, dans ces Mornes, un chemin étroit, qui est, de ce côté-là, l'unique passage d'une partie de l'Ile à l'autre, & qu'on pourroit rendre impénétrable,

(2) Le P. Raymond, Breton, qui a publié un Dictionnaire de la Langue des Caraibes.

(3) L'Auteur nous apprend que les Dominiquains de la Province de Saint Louis, dont le Couvent principal est celui de la rue Saint Honoré, à Paris, ont été les Fondateurs des Missions de cet Ordre aux Iles. En 1658, le P. Raymond accompagnoit une partie des Habitans, qui alloient combattre les Sauvages, pour les chasser de la Cabesterre, tandis qu'une autre partie s'étant embarquée pour la même Expédition, devoit rencontrer ceux qui alloient par terre, dans le Quartier qui a pris, depuis, le nom de Fort *Sainte Marie*. Les Jésuites s'étoient joints à ceux qui s'étoient embarqués ; & comptant d'arriver les premiers, ils se flattoient d'avoir l'administration du Spirituel de la Cabesterre, parcequ'on étoit convenu qu'elle appartiendroit aux plus diligens. Ils furent trompés ; le vent contraire les retarda, & donna le tems au P. Raymond de planter la Croix.

Lorsque nous fûmes descendus au pié de ce Morne, nous nous reposâmes près d'une petite Fontaine, qui est à la gauche du chemin.

A trois quarts de lieue de la Fontaine, on trouve une seconde Croix, plantée par un autre Dominiquain, dans un petit terrein défriché, qui sert de Cimetiere pour les Negres Chrétiens du canton. Un peu plus loin, on descend, par un chemin étroit & taillé dans la pente d'un Morne, à la Riviere *Falaise*, après laquelle on entre dans une allée d'Orangers, qui sert de clôture à la cacoïere d'un Habitant (4). Enfin, l'on rencontre, presqu'à la sortie du bois, une troisieme Croix, nommée *Croix de la basse Pointe*, parcequ'elle est à côté du chemin qui conduit au Quartier & au Bourg de ce nom. Plus loin, on passe la Riviere *Capot*. Toutes les Rivieres de ce quartier ne sont que des Torrens qui tombent des Montagnes, & qui grossissent aux moindres pluies : elles n'ont ordinairement que deux ou trois piés d'eau. Celle du Capot est une des plus grandes de l'Ile : sa largeur est ordinairement de neuf à dix toises ; sa profondeur, de deux ou trois piés au milieu, & son eau très claire ; mais de grosses masses de pierres, & quantité de cailloux, dont elle est remplie, rendent son passage dangereux pour peu qu'elle s'enfle. De cette Riviere à la Paroisse de la grande Anse, on ne compte qu'une petite lieue, par une Savane qu'on traverse. Le chemin est agréable, bordé d'allées d'Orangers ; mais difficile par l'inégalité du terrein, où l'on ne fait que monter & descendre. De la grande Anse au Fond Saint Jacques, la distance est de deux lieues. On rencontre deux ou trois Mornes très hauts & très roides, jusqu'à la Riviere du Lorrain, qu'on ne passe point sans peine. On passe ensuite celle du *Macé*. Celle du *Charpentier*, qui la suit, n'est pas grande ; mais elle fort dangereuse, parcequ'elle coule sur un sable mouvant. Un Morne fort haut, que les deux Voïageurs monterent pendant la pluie, leur fit faire plus d'une chute. Enfin, ils arriverent fort tard à leur Habitation. Labat la décrit.

Ce terrein, dit-il, qui s'appelle le Fond Saint Jacques, est situé dans la Cabesterre, à huit lieues du Fort Saint Pierre, à deux du Bourg de la Trinité, entre deux grands Mornes, qui laissent entr'eux un Païs plat d'environ deux cens cinquante pas de large, à côté duquel coule une petite Riviere qui porte le même nom. C'est un présent que le Général du Parquet fit à l'Ordre, en 1654. Il est large de six cens pas ; & dans le tems de la donation, il avoit deux mille pas de hauteur, du bord de la Mer, vers les Montagnes qui sont au centre de l'Ile. La Maison, ou le Couvent, occupe un petit terrein uni, à côté de la Riviere, & n'est qu'à trois cens pas de la mer. Il consiste en trois édifices de bois, qui renferment une cour quarrée de dix à onze toises, ouverte du côté de la Mer, & terminée par un Jardin de dix-huit à vingt toises. La Chapelle est à gauche. Une Sucrerie de vingt-deux piés de long sur vingt-quatre de large, les Cases aux Bagaces, & celles des Negres, avec un Moulin à eau, composoient le reste des Bâtimens. Les Negres étoient environ soixante, de différens âges. Un si beau fond avoit été presque ruiné, par la mauvaise œconomie des Administrateurs (5). Labat, dont on reconnut bientôt les talens, fut

(4) M. Courtois.

(5) Entre plusieurs dissipations, un Supérieur s'étant proposé de retirer du libertinage plusieurs Femmes de mauvaise vie qui

destiné à le réparer : mais pour lui donner l'occasion de s'instruire des usages du Païs, on le chargea, pendant quelque tems, de la conduite d'une Paroisse.

Ce fut celle du Quartier de Macouba ; il s'y rendit, avec un Negre Créole, qu'on lui avoit donné pour le servir. Sa route fut celle qu'on a vue, jusqu'à la Riviere Capot, d'où il traversa deux Habitations (6), dans un terrein plat & uni, élevé de trois ou quatre toises au dessus de la Mer ; d'environ deux lieues d'étendue, depuis la Mer jusqu'au pié des Montagnes. Depuis la Riviere Capot, où commence la Paroisse de la *Bassepointe*, jusqu'à la grande Riviere qui sépare celle du Macouba de la Paroisse du Prêcheur, on se trouve dans la meilleure & la plus belle partie de l'Ile. La plûpart des Habitations y sont séparées les unes des autres par de petites Rivieres, ou de profondes ravines, qui rendent à la vérité les chemins difficiles ; mais qui sont des bornes fort commodes pour les terres, & des retranchemens très faciles à garder. Labat décrit sa propre Paroisse, avec des circonstances qui regardent son Office, & qui donnent une idée du Spirituel de la Colonie. Après avoir traversé, dit-il, le Quartier de la Bassepointe ; j'arrivai au Macouba. » J'y vis, fort près de l'E- » glise, un petit Bâtiment de planches, de seize piés en quarré, avec » un petit appentis à côté, accompagné d'un autre petit édifice, couvert » de paille. Je jugeai que l'un étoit la Maison du Curé, & l'autre sa » Cuisine. Le Maître d'École demeuroit au bord de la Mer ; il avoit la » clé du Presbytere, parcequ'il y avoit quelques mois que cette Paroisse » étoit sans Curé, & que celui de la Basse pointe la desservoit avec la » sienne. Une Negresse d'une Sucrerie voisine vint à moi, & me dit » de sonner la Cloche, pour appeller le Maître d'Ecole, qui parut quel- » ques momens après, apportant les clés de l'Eglise & du Presbytere. Il » se disposoit à m'aller chercher des œufs, pour mon souper, lorsque le » Marguillier de la Paroisse arriva. Aiant entendu sonner, il venoit s'in- » former de ce qu'il y avoit de nouveau. Il me proposa d'aller souper » & coucher chez lui, en attendant que mon logement fut préparé.

J'y consentis avec joie. Je montai sur mon Cheval, & lui sur le sien. La descente étoit très rude, pour arriver au bord de la Mer. J'avoue qu'elle me fit peur. C'étoit un chemin étroit, taillé dans un rocher de plus de quarante-cinq toises de haut, où je me serois cassé mille fois le cou, si mon Cheval s'étoit abbatu. Je voulus faire ce chemin à pié ; mais le Marguillier s'y opposa, en m'assurant que les Chevaux du Païs étoient accoutumés à ces routes. Le bord de la Mer offroit la Maison du Maître d'Ecole, celle du Chirurgien, & quelques Magasins où les Habitans du Quartier renfermoient leurs Sucres & d'autres Marchandises, jusqu'à l'arrivée

étoient venues de France, en leur fournissant dequoi mener une vie honnête, leur avoit fait des Billets de Sucre, à prendre sur l'Habitation, sans se mettre en peine s'il s'en fabriquoit assez pour les acquitter ; ni s'il resteroit aux Religieux dequoi vivre eux-mêmes. Ces Femmes ne manquerent point de le tromper ; & le paiement des billets, qui étoient en très grand nombre, fut rigoureusement exigé. T. I. p. 115.

(6) Celles de M. Courtois & de M. Poquet, la premiere de six à sept cens pas de largeur, la seconde de douze cens, avec trois Sucreries.

des Barques. Nous entrâmes dans une large ouverture, que deux Falaises escarpées laissent entr'elles. C'est dans cet espace que coule la Riviere du Macouba. On trouve, sous les Falaises, de grandes voûtes en arcades, avec des trous ronds, dans leur cintre, qui percent fort loin, & qu'on prendroit pour des tuïaux de cheminées. Je n'ai pû savoir d'où viennent ces trous; car, étant dans un rocher vif, sur lequel il y a plus de vingt-cinq toises de terre, ou de pierre, on ne peut les attribuer aux racines des arbres. La Riviere a quarante piés de large, & sa profondeur est ordinairement de deux piés. Nous arrivâmes à l'Habitation du Marguillier (7), où je fus bien traité.

Administration spirituelle de l'Ile

A l'occasion de sa Paroisse, Labat continue d'expliquer comment le Spirituel est administré, dans les Iles Françoises. On y voioit autrefois quelques Prêtres Séculiers; mais les Religieux de différens Ordres, qui avoient accompagné les premiers Colons, s'y sont toujours maintenus; & depuis longtems, la Cour en exclut tous les autres Ecclésiastiques.

A l'arrivée de l'Auteur, toutes les Paroisses de la Martinique étoient desservies par des Jésuites, des Capucins & des Dominiquains, qu'on nomme aux Iles les Peres blancs, comme les Jésuites y sont nommés les Peres noirs. Les Jésuites desservoient cinq Paroisses; celles du Fort Saint Pierre, du Précheur, du Carbot, de la Case-Pilote, & du cul-de-sac à Vache: depuis, ils ont cedé cette derniere Paroisse aux Capucins.

Les Capucins avoient les Paroisses du Fort Roïal, du Trou au Chat, du cul-de-sac Marin, & deux autres, qui sont aux Anses *Darlat*.

Les Dominiquains avoient la Paroisse du Mouillage, dont l'Eglise leur appartenoit; & six autres Paroisses à la Cabesterre, nommées Sainte Anne de Macouba, Saint Jean-Baptiste de la Bassepointe, Saint Hiacinte de la grande Anse, Saint Paül du Marigot, Sainte Marie du même Quartier, & la Trinité, qui est un Port & un Bourg considérable de la Cabesterre.

A la Guadeloupe, il y avoit des Capucins, des Dominiquains & des Carmes chaussés, de la Province de Touraine. Ces Carmes faisoient passer aussi des Desservans, dans les Paroisses de Marie-Galante & des Saintes. Les Jésuites ont une Sucterie & grand nombre d'Esclaves à la Guadeloupe, avec une belle Maison & une Eglise dans le Bourg; mais ils ne sont chargés que du soin des Negres, qui se trouvent dans la Paroisse des Carmes La Grenade est desservie par des Capucins, depuis 1664, que les Dominiquains en furent dépossédés. Avant la cession de Saint Christophe aux Anglois, cette Ile avoit des Jésuites, des Capucins & des Carmes. Le Spirituel de Sainte Croix a toujours été administré par les seuls Dominiquains, jusqu'en 1696, que cette Colonie fut transportée à Saint Domingue. Les Iles de Saint Martin & de Saint Barthelemy sont desservies par des Capucins, après l'avoir été fort longtems par l'Ordre de Saint Dominique. Les Jésuites ont un Missionnaire dans l'Ile de Saint Vincent, pour la conversion des Caraïbes. On a vû, dans l'article de Saint Domin-

(7) Nommé M Dauville. Le Capitaine du Quartier se nommoit M. Michel. Labat loue beaucoup la politesse & la générosité de tous les Habitans de sa Paroisse; mais en faisant connoître leur naissance, leur caractere & leurs avantures, il ne fait pas grace à leurs ridicules. C'est ce qui l'a fait accuser d'un peu de malignité.

gue, la distribution des Paroisses, & celle des Religieux qui les desservent.

C'est le Roi qui entretient les Religieux Curés des Iles du Vent, c'est-à-dire de toutes les Iles Françoises, à l'exception de Saint Domingue. Leurs pensions se prennent sur le Domaine Roïal. Toutes les Cures anciennes ont douze mille livres de Sucre brut ; & les nouvelles, neuf milles livres. Comme les Paroisses des Jésuites, à la Martinique, sont toutes anciennes, elles sont toutes à douze mille ; & celle du Fort Saint Pierre a de plus, neuf mille livres, pour un second Desservant. Les Paroisses des Capucins y sont toutes à neuf mille, excepté celle du Fort roïal, qui a vingt-un mille livres pour deux Desservans : ils ont d'ailleurs cinq cens francs en especes, en qualité d'Aumôniers roïaux du Fort. Les Paroisses des Dominiquains, dans la même Ile, étant de différente nature, leurs pensions different aussi : celle du Mouillage a vingt-un mille livres de Sucre pour deux Desservans ; celles de la Bassepointe & de Sainte Marie, chacune douze mille livres, & toutes les autres neuf mille : mais pour y mettre de l'égalité, les Supérieurs de l'Ordre prennent sur la plus forte, dequoi leur faire à toutes un revenu fixe de douze mille livres.

A l'égard du Casuel, il varie, suivant la différence des lieux. D'ailleurs il ne consiste que dans les droits de sépulture & de mariage, & dans la publication des Bancs pour les personnes libres. On n'exige rien des Esclaves, ni de leurs Maîtres pour eux. La levée des Corps, que le Curé doit prendre à leur Maison, est taxée, dans les Paroisses du Fort Saint Pierre, du Mouillage & du Fort Roïal, à quinze livres ; dans les autres, à six. On donne, dans les trois premieres, neuf livres pour une grande Messe ; & dans le reste de l'Ile, quatre livres dix sols. Les Messes basses, les publications de Bancs, les certificats de Baptême, les Mariages & les Sépultures sont à vingt sols. A l'égard des autres Fonctions, on prend, dit Labat, ce que les Fideles présentent ; mais on ne demande jamais rien.

Les pensions se païoient d'abord en Sucre brut. La guerre le réduisit à si bas prix, qu'à peine pouvoit-il se négocier, en Marchandises, sur le pié d'un écu pour cent ; tandis que toutes les provisions, qui venoient de France, étoient d'un prix excessif. Ensuite, le Sucre étant encheri du double en 1647, & plus encore après la Paix de Riswick, les Fermiers du Domaine obtinrent un Arrêt du Conseil d'Etat, qui fixa toutes les Pensions du Clergé, comme celles de l'Etat Major, à quatre livres dix sous le cent, quoiqu'en même tems ils exigeassent six livres par cent de Capitation (8). Elles sont demeurées depuis, sur ce pié.

Suite de la Description.

Les fonctions pastorales de Labat ne l'empêcherent point de visiter diverses parties de l'Ile, dont il donne la Description. Pour se rendre du Macouba au Fort roïal, qu'il étoit impatient de voir, il se rendit au Fort Saint Pierre, d'où l'on n'y compte que sept lieues par terre : mais le chemin étant des plus incommodes, parceque ce Païs n'est composé que de Montagnes, il prit le parti de le faire en Canot, le long de la Côte. Cette petite Voiture de Mer, établie à Saint Pierre, d'où l'on peut aller ainsi au Fort roïal & revenir en un jour, ne coûte qu'un écu pour chaque per-

(8) Labat rejette cette injustice sur le Directeur du Domaine, qui se nommoit de la Bruneliere, & qu'il traite d'insigne Maltotier.

ſonne, ou ſix pour celui qui la loue toute entiere. Elle eſt couverte d'une groſſe toile godronnée, & gouvernée par un Negre, avec quatre ou cinq Rameurs. On part trois ou quatre heures avant le jour, pour arriver au Fort roïal ſur les ſept heures du matin; & l'on ſe remet en Mer à quatre heures du ſoir, pour arriver à Saint Pierre ſur les ſept heures. Un autre avantage eſt de ne rien païer pour le Domeſtique, blanc ou noir, qu'on mene avec ſoi. Mais faiſons parler Labat, qui a toujours l'art d'intéreſſer par un mélange de circonſtances inſtructives ou curieuſes. Nous eûmes, dit-il, un grain violent de vent & de pluie, qui nous obligea de mettre à terre dans une Anſe, à deux lieues ſous le vent du Fort Saint Pierre, & de nous retirer ſous une grande voûte naturelle, qui s'offre dans une Falaiſe. La toile godronnée de notre Canot avoit été emportée par le vent. Nous nous rembarquâmes après cet orage. Quoique la diſtance de Saint Pierre au Fort roïal ſoit de neuf grandes lieues par Mer, il n'étoit qu'environ ſix heures & demie lorſque nous y arrivâmes. Ma premiere viſite fut chez les Peres Capucins, qui ſont Curés de la Ville & Chapelains du Fort. Ils deſſervent toutes les Paroiſſes, depuis le Fort roïal juſqu'à la Pointe orientale de l'Ile qui ſe nomme Pointe des Salines, & qui ſépare leur Juriſdiction ſpirituelle de la nôtre.

Le Comte de Blenac, à qui je me fis préſenter enſuite, me propoſa de demeurer au Fort, pour y prendre la conduite des travaux: je m'en excuſai, par la dépendance où j'étois de mes Supérieurs; mais l'opinion, qu'on lui avoit donnée de moi, lui fit ſouhaiter que je viſſe au moins la Forteresse. J'y trouvai l'Ingénieur, qui faiſoit travailler à un grand corps-de-logis, faiſant face à la Mer, dont l'étage de deſſous, qui étoit ſous terre, étoit deſtinée pour les Magaſins des vivres, les Fours & d'autres beſoins; celui du rez-de-chauſſée pour le logement du Général, & celui de deſſus pour ſervir de Salle d'armes, avec des logemens pour les Officiers. Cet Ingénieur étoit un Gentilhomme de Languedoc (9), d'une expérience & d'une habileté diſtinguées. Si ſon conſeil eût été ſuivi, le Fort roïal ſeroit imprenable; mais les avis les plus ſages ne ſont pas toujours ceux qui prévalent. Je fis le tour de la Forteresse. Quoiqu'elle ait quelque apparence, à la premiere vûe, il ne faut pas la conſidérer longtems pour y remarquer de fort grands défauts. On en accuſoit un autre Ingénieur, (10) qui aiant été chargé d'exécuter le deſſein qu'un habile Homme (11) avoit tracé en 1675, en avoit ſubſtitué un autre, ſous prétexte d'éviter une dépenſe exceſſive, & n'avoit réüſſi au contraire qu'à l'augmenter, par des fautes qui ont coûté un travail & des ſommes infinies, ſans qu'il ait été poſſible de les réparer entierement.

Fort roïal, & ſon attaque par Ruyter.

Cette Forteresse eſt ſituée ſur une hauteur, en forme de preſqu'Ile, compoſée d'une roche tendre, ou d'un tuf, qui ſe creuſe aſſez facilement quand on eſt un peu au-deſſous de ſa ſuperficie. Ce terrein eſt élevé d'environ quinze à dix-huit toiſes au deſſus de la Mer, qui l'environne de toutes parts, à l'exception d'une petite langue de terre qui le joint à l'Ile, & dont la largeur eſt de dix-huit à vingt toiſes. Dans l'attaque des Hol-

(9) Nommé M. de Caylus.

(10) M. Payen.

(11) M. Blondel.

landois, en 1674, cette motte de terre, qu'on nommoit déja le Fort roïal, n'avoit pour toute fortification qu'une double Palissade, qui fermoit cette petite langue par le bas, avec un autre rang sur la hauteur, & deux Batteries à barbette; une, sur la pointe, pour défendre l'entrée du Port, qu'on nomme le carenage, & l'autre du côté de la Rade. Le terrein, qu'occupe à présent la Ville, étoit un Marais plein de roseaux. On y voïoit seulement quelques mauvaises Cases, qui servoient de Magasins pour les Marchandises, lorsque les Vaisseaux étoient dans le carénage, pendant la saison des Ouragans.

L'attaque des Hollandois, sous les ordres de l'Amiral Ruyter, me fut racontée par un si grand nombre de Témoins oculaires, sans aucune variation dans les circonstances, qu'on doit plus de confiance à mon récit qu'aux Gazettes du tems. Tout est singulier dans cette avanture. Les Magasins étoient pleins d'Eau-de-vie & de Vin, lorsque Ruyter fit descendre ses Trouppes, sous la conduite du Comte de *Stirum*. Ses Soldats n'y trouvant aucune résistance, se mitent à les piller, & bûrent avec si peu de modération, qu'ils n'étoient plus en état de se tenir sur leurs piés, lorsqu'il fallut marcher à l'assaut. Il se trouvoit, dans le carenage, une Flutte de vingt-deux pieces de Canon, & un Vaisseau de Roi de quarante-quatre, commandé par le Marquis d'Amblimont, successeur du Comte de Blenac au Gouvernement Général des Iles. Ces deux Bâtimens firent un si terrible feu sur ces Ivrognes, qui tomboient à chaque pas, qu'ils en tuerent plus de neuf cens. Leur Chef fut du nombre. Le feu des Vaisseaux, secondé par celui des Palissades, força l'Officier, qui avoit succedé au Comte de Stirum, de faire battre la retraite : il fit un épaulement, avec les tonneaux que ses gens avoient vuidés, pour mettre à couvert un reste de vivans & de blessés, & leur donner le tems de revenir de l'ivresse. Ruyter, qui vint à terre le soir, après avoir passé tout le jour à canoner ce Rocher, fut extrêmement surpris de voir plus de quinze cens Hollandois tués ou blessés. Il prit aussi-tôt la résolution d'abandonner une si funeste entreprise, & de faire embarquer le reste de son monde pendant la nuit.

Dans le même tems le Gouverneur de l'Ile (12) assembloit son Conseil, où l'on résolut d'abandonner le Fort, après avoir fait enclouer le Canon, parceque celui des Ennemis aïant abbattu la plus grande partie des retranchemens, il étoit à craindre qu'on ne pût résister à l'assaut, lorsque les Hollandois auroient achevé de cuver leur Vin. Mais cette résolution ne pût être exécutée avec tant de silence, qu'ils n'entendissent beaucoup de bruit dans le Fort : ils le prirent pour le prélude d'une sortie, dont Ruyter appréhenda les effets, dans l'état où ses gens étoient encore. Une partie étoit déja rembarquée. L'épouvante se répandit parmi les autres. Ils se jetterent avec tant de précipitation dans leurs Chaloupes, qu'ils abandonnerent leurs Blessés, leurs attirails de guerre, & même une partie de leurs armes; tandis que les Assiegés, allarmés aussi du bruit qu'ils entendoient & le prenant pour la marche de l'Ennemi qui s'avançoit à l'assaut, ne se presserent pas moins de passer dans leurs Canots. Enfin cette mutuelle ter-

(12) M. de Sainte Marthe. Le Gouverneur Général étoit alors M. de *Baas*.

reur aïant fait fuir les uns & les autres, il ne resta dans le Fort qu'un Suisse, qui s'étant enivré dès le soir, dormoit tranquillement, & n'entendit rien de ce qui se passoit autour de lui; de sorte qu'à son réveil, il fut étonné de se voir tranquille possesseur de ce Poste, sans Amis comme sans Ennemis. D'Amblimont, qui ne fut point averti de cette double retraite, recommença dès la pointe du jour, à faire jouer son artillerie: mais ne voïant paroître personne au Fort, & n'entendant plus rien dans le Camp des Ennemis, dont les roseaux lui cachoient la vûe, il mit à terre un Sergent & quelques Soldats, pour aller aux observations. Ce petit Détachement ne trouva que des Morts, des Blessés, & quelques Ivrognes, qui dormoient encore dans les Magasins: il en avertit le Capitaine, qui fit reprendre aussi-tôt possession de la Forteresse, par tout ce qu'il avoit de Trouppes à bord. Dès la même année, on commença des Ouvrages, dont une partie subsiste encore, & qui consistoient principalement en plusieurs batteries, les unes à barbette, d'autres à Merlons, qui environnoient toute la pointe, & qui battoient sur la Rade, sur la Passe & sur la Baie.

Aujourd'hui, la langue de terre, qui joint la Presqu'Ile où le Fort est bâti avec la terre de l'Ile, est fortifiée de deux petits demi-bastions, & d'une très petite demi Lune, qui couvre la Courtine, avec un Fossé rempli d'eau de Mer, un chemin couvert palissadé, & un glacis. La porte du Fort est dans le flanc du demi-bastion, du côté du carenage, avec un Escalier fort étroit, qui conduit à une Platte-forme, montée de quelques pieces de Canon. Au bout de cette Platte-forme, un autre Escalier en fait trouver une seconde. Tout le côté qui regarde le carénage est fermé d'un double mur, avec quelques flancs. Le côté de la Mer n'a qu'un parapet, avec des embrasures. On a formé, au-dessus de la Porte, une troisieme Platte forme, avec du Canon, pour battre une hauteur qui commande la Forteresse de l'autre côté du Port. La Garnison ordinaire est d'environ quatre cens Soldats de Marine.

Le dessein de M. de Caylus étoit d'isoler entierement cette motte de terre; mais en y laissant un front assez large pour contenir deux bons Bastions, & une grande Demie-lune, avec un chemin couvert qui auroit eu pour avant-fossé, le Canal même, qui auroit isolé le terrein. La dépense eut été beaucoup moindre, & la Place, sans comparaison plus forte.

Les rues de la Ville, qu'on a bâtie depuis, près du Fort roïal, sont tirées au cordeau, mais bordées de Maisons fort inégales. En 1695, on en voïoit plusieurs de maçonnerie, qui sembloient déja menacer ruine, parceque tout le terrein que la Ville occupe est un sable mouvant, où plus on creuse, moins on trouve de solidité. L'expérience a fait connoître que pour y faire des édifices durables, il falloit mettre le Mortier & les premieres assises, sur une sorte d'herbe, assez semblable au Chien-dent, dont ce terrein est couvert; & tous les Habitans ont adopté cette méthode. Malheureusement, au lieu de la suivre pour bâtir l'Eglise, on a fait un grillage, qui a demandé des frais considérables, & qui n'a point empêché que les murs, travaillant beaucoup, ne soient surplombés & ouverts, en plusieurs endroits. Cette Eglise est longue d'environ cent trente piés, sur trente de large, avec deux Chapelles qui font la Croisée. Les fenêtres

sont à-peu-près le même effet que le Capuchon des Religieux qui la desservent ; c'est-à-dire qu'elles sont formées par deux arcs de cercle, qui forment un angle fort pointu. L'intérieur a peu d'ornemens ; & pour augmenter la difformité on y a fait un Portail de pierre grise, dont les joints, larges de plus d'un pouce, sont remplis d'un Mortier fort blanc, qui est terminé en pointe comme le comble, sans amortissement & sans ordre.

Conseil Supérieur de la Martinique.

La Ville du Fort roïal est non-seulement la résidence ordinaire du Gouverneur Général, mais le siége du Conseil Supérieur. Il est composé du Gouverneur Général, de l'Intendant, du Gouverneur Particulier de l'Ile, de douze Conseillers, d'un Procureur Général, & des Lieutenans-de-Roi, qui y ont droit de séance & voix délibérative. L'Assemblée se tient de deux en deux mois, & juge en dernier ressort toutes les causes qui y sont portées directement, comme les appels des Sentences du Juge roïal & de ses Lieutenans. Le Gouverneur Général y préside ; mais c'est l'Intendant, & dans son absence le plus ancien Conseiller, qui recueille les avis & qui prononce. Dans l'absence du Gouverneur Général, l'Intendant préside & prononce. Les Charges de Conseillers ne s'achetent point : elles ne doivent être données qu'au mérite, quoiqu'elles s'accordent souvent aux recommandations. C'est le Sécretaire d'Etat du Département de la Marine qui expédie leurs Brevets. Ils n'ont point de gages ; tous leurs profits se réduisent à l'exemption du droit de Capitation pour douze Negres, avec quelques légers émolumens pour leurs vacations. Aussi ces Places ne sont-elles recherchées que pour l'honneur. On assure qu'elles donnent la Noblesse à ceux qui meurent dans l'exercice, ou qui obtiennent des Brevets de Conseiller honoraire, après les avoir possédées pendant vingt ans. En revenant au Fort Saint Pierre, Labat vit de son Canot une belle Sucrerie (13) dans un lieu nommé la Pointe des Negres. Il vit ensuite le Bourg & l'Eglise de la *Case-Pilote*. Tout ce terrein est fort élevé, & coupé sans cesse par des Mornes ; la plûpart des fonds, qui les séparent, sont en Savanes, où l'on voit beaucoup de *Canificiers* : c'est le nom qu'on donne aux arbres qui portent la Casse, Marchandise autrefois fort recherchée : mais tous les Habitans de la Basse-terre aiant planté des Canificiers à l'envi, elle perdit sa valeur. On recueilloit plus de Casse, aux Iles Françoises, qu'on n'en pouvoit consommer dans toute l'Europe. D'ailleurs, elle n'est pas moins estimée que celle du Levant. Les Canificiers y sont naturels ; c'est-à-dire qu'ils n'y ont point été transportés. En 1705, lorsque Labat quitta tout-à-fait les Iles, la Casse n'y valoit que sept livres dix s. le quintal ; & comme elle occupe beaucoup de place dans un Vaisseau, le partage, entre les Marchands & le Propriétaire du Navire est de moitié pour le fret. Pendant que les Juifs avoient la liberté d'être aux Iles, ils faisoient confire quantité de siliques de Casse, pour l'Europe. Leur méthode étoit de les cueillir extrêmement tendres, & lorsqu'elles n'avoient encore que deux à trois pouces de longueur ; de sorte qu'on mangeoit la silique même, avec tout ce qu'elle contenoit. Cette confiture étoit agréable, & tenoit le ventre libre. Les Juifs confisoient aussi les fleurs, & leur

Siliques de Casse confites.

(13) On ne laisse pas d'en faire encore ; mais Labat assure qu'elle n'approche point de celle des Juifs.

conservoient

conservoient leur couleur naturelle, sous le Candi dont ils avoient l'art de les couvrir : elles produisoient le même effet que les Siliques. Mais depuis l'expulsion des Juifs, soit qu'ils aient emporté leur secret, ou qu'on n'ait pas pris la peine de l'emploïer, cette confiture a perdu sa réputation

Bourg & Port de la Trinité.

Le Bourg de la Trinité, où Labat eut la curiosité de se rendre, du Fond Saint Jacques, en est éloigné de deux grandes lieues. Le chemin est assez beau, à l'exception de deux Mornes très hauts & très roides, qu'il faut traverser, d'une terre rouge, & fort glissante à la moindre pluie; sans compter la Riviere de Sainte Marie, qui changeant de lit pour peu qu'elle soit enflée des eaux de la Mer, est toujours fort dangereuse. Le Port de la Trinité est un grand enfoncement, qui forme une longue Pointe, nommée la Pointe de la Caravelle, dont il est couvert du côté du Sud-Est. De l'autre, il est fermé par un Morne assez haut, d'environ quatre cens pas de longueur, qui ne tient à la terre de l'Ile que par un Isthme, ou une langue de terre de trente-cinq à quarante toises de large. Le côté de l'Est, opposé au fond du Golfe, est fermé par une chaîne de rochers, qui paroissent à fleur d'eau en Mer basse, & sur lesquels Labat juge qu'on pourroit établir une batterie fermée. C'est une opinion fausse, dit-il, que celle de quelques Philosophes, qui n'admettent point de flux ni de reflux entre les deux Tropiques, ou qui l'y croient du moins presqu'imperceptible. Le flux ordinaire, aux Iles de la Martinique & de la Guadeloupe, monte à quinze ou dix-huit pouces; & dans les *Sizigices*, c'est-à-dire les Nouvelles & les Pleines Lunes, il passe beaucoup deux piés. L'entrée du Port est à l'Ouest de ces deux Récifs, entr'eux & la Pointe du Morne. Cette Pointe, qui est basse, & naturellement arrondie, est défendue par quelques pieces de Canon.

Le Bourg n'étoit alors composé que de soixante ou quatre-vingt Maisons, bâties sur une ligne courbe, qui suivoit la figure du Golfe ou du Port. L'Eglise, qui n'étoit que de bois, & d'une grandeur médiocre, occupoit le centre de l'enfoncement. Mais la Trinité s'est considérablement accrue, depuis qu'on fabrique, dans ce Quartier, beaucoup de Sucre, de Cacao, de coton, & d'autres Marchandises, qui attirent un grand nombre de Vaisseaux, surtout de Nantes. Ils y trouvent un débit certain de celles qu'ils y apportent de l'Europe, parceque les Habitans des Quartiers voisins, qui sont fort peuplés, aiment mieux se fournir près d'eux, que de faire venir leurs besoins de la Basseterre. D'ailleurs les Vaisseaux ont l'avantage d'y être en sûreté, pendant la saison des Ouragans, dans un Port très sûr : & lorsqu'ils le quittent, pour retourner en Europe, ils se trouvent au vent de toutes les Iles; ce qui leur épargne plus de trois cens lieues, qu'ils auroient à faire pour aller chercher le débarquement ordinaire de Saint Domingue ou de Portoric.

La Paroisse de la Trinité comprenoit alors tout le reste de la Cabesterre, & s'étendoit depuis la Riviere salée, qui la sépare de celle de Sainte Marie, jusqu'à la Pointe des Salines; c'est-à-dire l'espace de quinze lieues. Mais la difficulté du Service spirituel, dans une si grande distance, a fait établir, depuis, deux autres Paroisses; l'une au cul-de-sac Robert, & l'autre au cul-de-sac François.

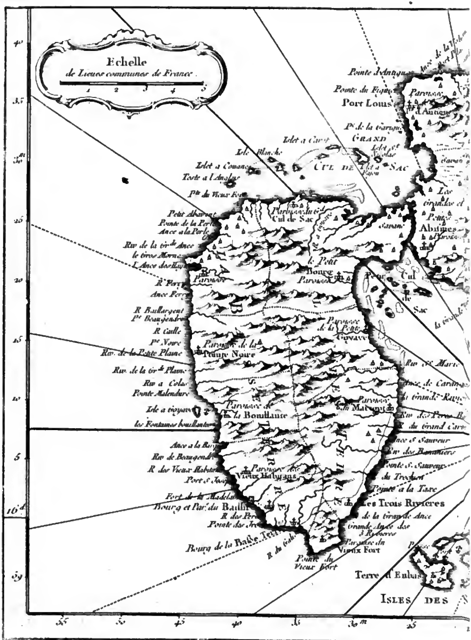
Le grand enfoncement, qu'on nomme le cul-de-sac Robert, a près de deux lieues de profondeur. Il est fermé par deux Pointes, ou Caps, dont celle de l'Est s'appelle *Pointe à la Rose*, & celle de l'Ouest *Pointe des Galions*. Son ouverture est couverte par un Ilet d'une lieue de tour, qui se nomme l'Ilet Monsieur. Un autre, plus avancé en Mer, couvre la Pointe orientale du premier; de sorte que ne laissant entr'eux qu'un Canal, & servant tous deux à couvrir toute l'ouverture du cul de-sac, ils rendent ce Port fort sûr. On n'y peut entrer que par trois passages; l'un, qui est entre les deux Ilets, profond, sans danger, & large de cinquante à soixante toises; les deux autres, entre les extrêmités des Ilets & les Pointes de la terre de l'Ile, mais qui ne peuvent recevoir que des Barques & de fort petits Vaisseaux. Ce cul-de-sac forme naturellement un si beau Port, qu'il contiendroit la plus nombreuse Flotte, & qu'en plusieurs endroits les Vaisseaux peuvent y mouiller assez près de terre, pour y descendre avec une planche. Ce Quartier offre quantité de belles Habitations (14).

Il s'en faut beaucoup que le cul-de-sac François soit aussi beau, pour la largeur, ou la profondeur; c'est-à-dire pour son enfoncement dans les terres, car l'eau n'y manqueroit point aux plus grands Navires, si l'entrée ne leur étoit fermée par une barre de sable mouvant, qui change de situation, suivant le changement des Marées, ou suivant la violence de la Riviere. Dans un des Ilets, qui ferment ce cul-de-sac, on trouve une pierre de taille, blanche & tendre, qui, résistant assez bien au feu, sert à composer les Fourneaux des Sucreries. La Riviere n'a pas moins de trente-cinq à quarante toises de large, & porte le nom du cul-de-sac. Elle est d'une profondeur extraordinaire, & la Mer lui communique le goût de ses eaux, jusqu'à deux mille pas de son embouchure. Quantité de Mangles, qui la bordent des deux côtés, rétrécissent son lit, & la défendent heureusement contre les descentes. Elle est fort poissonneuse; mais les Requins & les Becunes y rendent la pêche très dangereuse. Entre plusieurs Habitations, Labat en vante une (15) qui est à cinq ou six cens pas de l'endroit où la Riviere cesse d'être navigable pour les Barques. Le Propriétaire a fait creuser un Canal de neuf ou dix piés de large, qui porte les Canots & les Chaloupes jusqu'à la porte de sa Sucrerie, avec des rigoles qui traversent sa Savane, & qui ont servi à dessécher les terres basses & noïées.

Caches de la Martinique.

A l'occasion des descentes, que les Habitations peuvent craindre en tems de guerre, Labat nous apprend de quelle maniere on cache ce qu'on veut sauver. Si ce sont des meubles ou des provisions, qui puissent résister à l'humidité, comme de la Vaisselle, des ferremens, des ustensiles de Cuisine, des Barils de Viande, de Vin, ou d'Eau-de-vie; on fait, au bord de la Mer, une fosse de huit à dix piés de profondeur, afin que les Ennemis, sondant avec leurs épées, ne puissent rien sentir de plus dur que le sable ordinaire. Lorsqu'on a mis dans la fosse ce qu'on veut cacher, & qu'on l'a remplie du même sable, on jette à la Mer ce qu'il y a de surplus, pour ne rien laisser d'élevé sur le terrein. On y jette de l'eau, qui le rend plus ferme; & l'on n'oublie point de s'aligner à deux ou trois arbres des environs, ou

(14) Surtout celles de MM. Monel & M. Février. (15) Celle de M. Joyeux.



Echelle
de Lieues communes de France
Pointe d'Antigue
Pointe du Figuier
Port Louis
Grand
Cul de Sac
Islet a Cochon
Islet Blanche
Teste a l'Anglois
Abimes
Cul de Sac
Petit Bourg
Goyave
Pointe Noire
Bouillante
Vieux Habitans
Les Trois Rivieres
Pointe du Vieux Fort
Terre d'Enbas
Isles des


CARTE DE L'ISLE DE
LA GUADELOUPE
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Par M. B Ingr. de la Marᵉ.
1758.
Ance des Corps
Ance Maurice
Morne a l'eau
La Porte d'Enfer
Pointe des Chateaux
Passe
La Petite Terre
ISLE DE MARI GALANTE
Terre d'Enhaut
DES SAINTES
20
15
10
5
55
50
45

N°. 13

à quelque grosse roche, pour retrouver plus facilement le dépôt, à l'une ou l'autre de ces deux marques. Si les effets ne peuvent être transportés au bord de la Mer, on fait des trous en terre, dans un terrein sec. Ceux qui choisissent une Savane, levent adroitement la premiere couche de terre, comme on fait pour couper du gazon; & mettant des toiles autour du lieu qu'ils veulent creuser, ils y posent la terre qu'ils tirent du trou, afin qu'il ne s'en répande rien sur l'herbe voisine. Ils donnent, au trou, le moins d'ouverture qu'ils peuvent par le haut. Après y avoir mis leurs effets, ils le remplissent de terre, qu'ils foulent soigneusement; ils y jettent de l'eau, ils mouillent l'herbe ou les Cannes, qu'ils ont levées. Tout reprend sa place, & son apparence naturelle. La terre qui reste est portée fort loin, & les environs, où l'herbe paroît foulée, sont arrosés plusieurs fois, afin qu'en se relevant elle reprenne bientôt sa verdure. A l'égard des toiles, ou des étoffes de Soie, des Papiers, & de tout ce qui craint l'humidité, on les met dans de grandes Calebasses, coupées vers le quart de leur longueur; on en couvre l'ouverture, avec une autre Calebasse; & ces deux pieces sont jointes ensemble avec une ficelle de Pite. Cette espece de Boîte, qu'on appelle *Coyembouc*, est une ancienne invention des Sauvages. Lorsqu'elle est remplie & bien fermée, on l'éleve entre les branches de Châtaignier, ou des autres arbres à grandes feuilles, qui sont ordinairement couronnés de Lianes. On fait passer, par dessus le Coyembouc, quelques Lianes, dont on tresse un peu les bouts; ce qui le cache si bien, qu'il est impossible de l'appercevoir; & les feuilles, dont il est couvert, empêchent la pluie d'y causer la moindre humidité. Mais il faut que cette opération se fasse sans la participation des Negres : parceque l'Ennemi ne manque point de mettre à la gêne ceux qui tombent entre ses mains, pour les forcer de découvrir le trésor de leurs Maîtres.

§ III.

VOÏAGES A LA GUADELOUPE.

C'EST à l'Histoire générale des Antilles, qu'on renvoie ceux qui cherchent des informations purement historiques, sur l'Etablissement de cette Colonie. De longs démêlés, entre les premiers Propriétaires de l'Ile, intéresseroient peu la curiosité du Lecteur, surtout à la distance où nous sommes de cette contentieuse origine. Nous en avons dit assez dans l'introduction. Mais pour le compte que nous devons rendre des Relations de quelques Voïageurs, il est nécessaire de remonter à la premiere Description du P. du Tertre, sans quoi l'on entreroit mal dans les observations postérieures.

Situation & grandeur de l'Ile.

Il place la Guadeloupe (16), par les quarante-six degrés de Latitude sep-

(16) Les Sauvages la nommoient *Karakera*. On a remarqué, au tems de la Découverte, que les Espagnols la nommerent *Guadeloupe*, à cause de sa ressemblance avec les Montagnes de la Guadeloupe en Espagne. D'autres ont cru que c'étoit une corruption de l'*Agua de Lopez*, qu'ils regardent comme son premier nom Espagnol, venu, disent-ils, de l'excellence de ses eaux. On sait que pour vanter une chose, en Espagne, on dit qu'elle est de *Lopez*, fameux Auteur de cette Nation.

tentrionale. Des Voïageurs plus modernes la mettent à seize degrés vingt minutes : mais on conçoit que dans une grande Ile, ces mesures peuvent varier, suivant la différence des lieux où elles se prennent. Ce qu'on représente ici comme une seule Ile en forme réellement deux, puisque la Guadeloupe est divisée en deux parties, par un petit bras de Mer qui la traverse de l'Est à l'Ouest. Celle qu'on nomme la *Grande Terre* étoit peu cultivée, lorsque du Tertre étoit aux Antilles. Il en donne le Plan, sans en marquer plus particulierement l'étendue ; & se bornant à l'autre, qui s'appelle proprement *la Guadeloupe*, il commence par assurer que c'est la plus belle, la plus grande & la meilleure de toutes les Iles Françoises. Sa longueur, dit-il, depuis le *Fort roïal*, qui est à la Pointe du Sud, jusqu'à la Pointe septentrionale, qui est celle du *petit Fort*, est d'environ vingt lieues ; & de cette Pointe jusqu'au Fort Sainte Marie, qui est à la partie orientale de l'Ile, il y a treize ou quatorze lieues au plus, comme il y en a dix ou onze jusqu'au Fort roïal : ce qui donne quarante-quatre ou quarante-cinq lieues de circonférence.

Observations du P. du Tertre.

En 1645, année du premier Voïage de l'Auteur, la Cabesterre de la Guadeloupe, c'est-à-dire la partie qui fait face à l'Est, & qui est une belle Plaine de sept à huit lieues de long, sur trois de large en divers endroits, étoit presqu'entierement habitée, depuis le fond du *petit Cul-de-sac* jusqu'au *Trou au Chat*. Delà jusqu'à la Riviere du petit *Carbet*, c'est une Terre qui paroissoit inhabitable, parcequ'elle contient un *Piton* en forme de cône, qui s'éleve jusqu'au-dessus des murs, & duquel, entre ces deux Rivieres, qui n'ont qu'une bonne lieue de distance, coulent treize ravines, accompagnées de presqu'autant de Mornes, ou petites Montagnes, dont quelques-unes sont d'un accès difficile. Entre la Riviere du petit Carbet, & celle du *Trou aux Chiens*, on trouve une lieue d'assez bon Païs, où l'on voïoit déja plusieurs Etages d'Habitations, quoiqu'il soit coupé de quelques bancs de roche. Ce qu'on nomme *Etage* est l'étendue de terre qui se donne ordinairement pour une Habitation, & qui est de cent pas de large sur mille de long. La longueur se nomme *Chasse*.

De la Riviere du Trou aux Chiens jusqu'à la grande Anse, on ne voïoit encore que deux Etages, quoique de côté & d'autre on y pût trouver place pour d'autres Habitations ; & dans la grande Anse même, il y en avoit plusieurs qui n'avoient pas leur chasse entiere, parcequ'elles étoient bornées par des Montagnes ou des Rochers. Tout le reste, jusqu'au Fort roïal, est un Païs fort couvert de Mornes, & par conséquent très inégal, qui avoit d'abord été dédaigné, & qu'on commençoit néanmoins à cultiver. Dans le Quartier du Fort roïal, on trouvoit quelques Habitations sur les croupes des Montagnes, où la terre est excellente : mais depuis le Fort jusqu'à la Riviere salée, il n'y a point un pouce de terre habitable ; ce ne sont que de hautes Montagnes à crêtes, & escarpées de toutes parts. De la Riviere salée à celle des Gallions, il y a mille ou douze cens pas de très bonne terre, qui formoient une belle Habitation, au-dessus de laquelle est la Montagne de *Foursous*, où l'on pouvoit prendre quelques Etages, dans un Païs fort uni. Tout le reste, jusqu'à la seconde *Riviere des Peres* est un très beau Canton, entremêlé de petites Collines, qui en augmen-

tent les agrémens. Au-dessus de ses premiers & de ses seconds Etages sont les Montagnes de Belle-vûe & de Beau-Soleil, qui avoient déja plusieurs belles Habitations sur leur croupe. Au-delà de cette seconde Riviere des Peres, nommée auparavant la *Riviere du Bailli*, où l'on avoit construit un Fort régulier, il se trouve peu de terres habitables. De la *Riviere du Plessis* jusqu'à celle *des vieux Habitans*, toutes les Habitations des premiers Etages sont coupées de diverses Montagnes ; mais au-dessous, on trouve une lieue d'excellent Païs. Tout le fond des vieux Habitans est un Païs plat, & fort agréable, où l'on pouvoit prendre deux ou trois Etages d'Habitations. Depuis l'*Anse à la Barque*, jusqu'aux Fontaines bouillantes, ce n'est que Montagnes, Rochers, & dangereux précipices, entre lesquels on rencontre néanmoins quelques Habitations, mais fort incommodes. Depuis les Fontaines bouillantes jusqu'au *petit Ilet aux Goyaves*, tout étoit déja fort habité, quoique ce Canton passe pour le plus fâcheux de l'Ile ; parceque toutes les Habitations, qui sont d'un seul étage, sont prises sur le penchant des Montagnes, où l'on ne peut sortir des Cases sans quelque danger.

Tels étoient les progrès de la Colonie en 1645 ; mais tout y avoit pris une nouvelle face en 1656, lorsque le même Voïageur y retourna. Toute la Côte étoit découverte & cultivée, surtout depuis l'Ile aux Goyaves. Vers le vieux Fort & jusqu'à la grande Riviere, on voïoit huit ou dix lieues d'un très beau Païs, rempli d'Habitations. A la vérité le fond des deux Culs-de-sac, & la Savane, qui borde la grande Riviere salée, étoient encore sous l'eau, dans l'étendue d'une lieue, & par conséquent inhabitables.

A l'égard du cœur de l'Ile, c'est un composé de très hautes Montagnes, de Rochers affreux, & d'épouvantables précipices. Du Tertre en vit quelques-uns, & reconnut qu'un Homme criant de toute sa force ne pouvoit se faire entendre du fond, à ceux qui prêtoient l'oreille sur les bords. Au centre, tirant un peu vers le Sud, on trouve la célebre Montagne qu'on a nommée la *Soufriere*, dont le pié foule le sommet des autres, & qui s'éleve à perte de vûe dans la moienne Région de l'air, avec une ouverture, d'où sort continuellement une épaisse & noire fumée, entremêlée d'étincelles pendant la nuit.

Les deux culs-de-sac sont, sans comparaison, la meilleure & la plus belle partie de l'Ile. Du Tertre les nomme deux mammelles, ou deux Magasins, dont les Habitans tirent leur nourriture. Le plus grand se prend depuis la Pointe du Fort Saint Pierre, jusqu'à celle d'Antigo ; son étendue est de huit ou dix lieues de long, & de cinq ou six de large. Le petit n'en a pas plus de quatre, dans ces deux dimensions. Ils sont richement ornés l'un & l'autre, de quantité de petites Iles, de formes & de grandeurs différentes, éloignées entr'elles de cent pas, de deux cens, de cinq & de six cens, toutes couvertes, jusqu'aux bords, d'arbres à feuilles de Laurier, & de la plus belle verdure ; ce qui leur donne l'apparence d'autant de Forêts flottantes. Ce qu'elles ont de plus remarquable, & que du Tertre observa soigneusement, c'est qu'il n'y en a pas une qui n'ait son avantage particulier, par lequel on la distingue des autres, & dont elle tire son nom. *L'Ile aux Frégates* sert de retraite à cette espece d'Oiseaux ; une autre aux *Grands-*

Gosiers; une autre aux *Mouettes*, d'autres aux *Anolis*, aux *Lézards*, aux *Soldats*, aux *Crabbes blancs*, aux *Crabbes violets* &c. Du Tertre en nomma une, *Cancale*, parceque tous les arbres, dont elle étoit bordée, se trouvoient chargés de très bonnes huîtres. Ce spectacle, qui lui parut merveilleux, est fort commun sur les Côtes d'Afrique, & l'explication qu'il lui donne étoit déja fort connue. » Cela vient, dit-il, de ce que les ondes venant frapper les branches des arbres, la semence des Huîtres s'y attache & s'y forme comme sur les Rochers; de sorte qu'à mesure qu'elles les grossissent, leur poids fait baisser les branches jusques dans la Mer, où elles sont rafraîchies deux fois le jour par la Marée.

Quoique toute la Côte de l'Ile soit si saine, qu'on n'y connoît point de bancs, ni de rochers dangereux pour la navigation, on y trouve, en plusieurs endroits, ce qu'on nomme des *Moutons*, c'est-à-dire des lieux où les vagues qui ont frappé la rive, rencontrant à leur retour celles qui les suivent, sont choquées avec tant de force, qu'elles s'élevent quelquefois de la hauteur d'une pique; ce qui peut mettre les Barques & les Canots dans un grand danger. Du Tertre fit exprès le tour de l'Ile, pour en faire une scrupuleuse recherche, qui lui donna occasion de connoître, avec la même exactitude, les Rades & les mouillages. La Rade la plus sûre & la plus fréquentée, de toute la Basse-terre, s'étend, dit-il, depuis les Montagnes du Fort-Roïal, jusqu'à la belle Maison du célebre Houel, un des premiers Propriétaires de l'Ile, qui, pour se rendre absolument maître de cette Rade, fit fortifier une Montagne de roche, qu'il nomma *Houelmont*: mais son excessive hauteur y rendant le canon inutile, elle fut bientôt abandonnée. Ensuite, jusqu'à l'*Anse à la Barque*, on trouve un beau fond de sable; où le mouillage est sûr partout, quoique moins à l'abri que dans la grande Rade. Tout ce Canton, qui est d'environ trois lieues & demie, n'a point d'autre danger, pour les Barques & les Canots qui rangent la Côte, qu'un Mouton, qui s'éleve à la Pointe des *Vieux Habitans*, lorsque le vent est à l'Ouest. L'Anse à la Barque est un cul-de-sac, ou plutôt un Havre naturel, où de tout autre vent les Navires sont en sûreté. De cette Anse jusqu'à mi-chemin des Fontaines bouillantes, le passage est encore assez sûr; & quoique la Côte ne soit que de roc, le fond est continuellement d'un beau sable: mais au milieu de cette distance, on découvre une barriere de roches, qui s'avancent d'environ deux cens pas dans la Mer, & qui laissent entre deux Pointes une ouverture de dix à douze piés: les Barques & les Chaloupes sont arrêtées, dans cet intervalle, par des roches qui ne se découvrent point, & les Canots seuls y peuvent passer.

La Baie des Fontaines bouillantes seroit une des bonnes Rades de l'Ile, sans une roche qui en occupe le centre, & qui coupe les cables. De-là, jusqu'au petit cul-de-sac, le passage est sans danger, à l'exception du gros Morne, où la rencontre de divers vents, & ce que du Tertre nomme un contre-tems de la Marée, excitent, dit-il, un *clabottement* d'eau incommode & dangereux, qui a fait nommer ce passage le *Cap enragé*. Au moindre vent, on attend le calme pour le traverser.

Entre l'*Ilet à la Rose*, & l'*Ilet à la Fortune*, on rencontre un Mouton assez périlleux. Il s'en trouve un autre, au-dessus de l'Ilet aux Frégates:

mais le plus terrible, est celui du *Passage de l'Homme* : le vent, qui y souffle toujours de l'Est, ou de l'Est-Nord-Est, s'engouffrant dans ce Détroit, pousse les ondes avec une violence qui les resserre entre deux Bancs de roche, & qui les fait briser impétueusement. Ceux qui veulent faire un trajet si court sont obligés, en quittant la pointe des Rochers, de présenter le bout du Canot au vent, jusqu'au milieu de l'espace; & là, de tourner adroitement entre deux lames, pour arriver tout-d'un-coup, en évitant, avec la derniere précaution, que le Canot ne soit pris de côté par les vagues. On trouve ensuite un très beau Havre, dont l'entrée est belle, mais la sortie très difficile. Depuis le Fort Sainte-Marie, jusqu'à la Basse-terre, l'unique danger est un Mouton à la pointe du *Petit Corbet*, & une roche qui ne se découvre point, proche du premier Morne de la grande Anse.

Description plus moderne.

Cette idée générale de la Guadeloupe a paru d'autant plus nécessaire, pour entrer dans les descriptions du P. Labat, qu'elles ne regardent que les Cantons particuliers dont on vient de marquer les situations respectives & les anciens noms. Il arriva dans cette Ile, plus de quarante ans après le second voïage du P. du Tertre, c'est-à-dire dans un tems où la Colonie s'étoit fort accrue. Ce fut devant le Bourg de la Basse-terre, qu'il descendit, avec le nouveau Gouverneur (17) que la Cour envoïoit à la Guadeloupe. Il se rendit d'abord à l'habitation de son Ordre, qui n'est qu'à une petite lieue du Bourg. En y arrivant, on passe une assez grosse Riviere, qui se nomme *Saint Louis*, & plus ordinairement *Riviere des Peres*. Depuis l'irruption des Anglois, qui ruinerent, en *1691*, le Couvent des Dominiquains, ces Religieux avoient bâti une Maison de bois au milieu de la Savane, à cent pas de leur Sucrerie. Ce Canton avoit été longtems le plus beau quartier de l'Ile : on y voïoit deux Bourgs considérables; l'un au bord de la Riviere des Peres, & l'autre sur les deux bords de celle du Baillif : mais, le premier aïant été emporté deux fois par de furieux débordemens de la Riviére, qui n'avoient laissé à sa place que des monceaux de rochers, les Habitans ne voulurent plus s'exposer aux mêmes disgraces. Le second a souffert aussi les siennes : il avoit été brûlé, en *1691*, par les Anglois; & lorsqu'on travailloit à le rétablir, il avoit été presqu'englouti par les eaux, avec une partie de ses Habitans. On verra qu'en *1703*, il fut brûlé une seconde fois par les Anglois.

Dès le second jour de son arrivée, Labat eut la curiosité de visiter le Fort avec le Lieutenant de Roi de l'Ile, dont il vante le mérite (18). Il est situé sur un terrein plus élevé que le Bourg, & borné au Sud-Est par la Riviere des Gallions, qui coule au pié d'une suite de Falaises, très hautes & très escarpées, sur lesquelles les murs du Fort sont assis. Le côté du Sud-Ouest regarde la Mer, dont il est séparé par un espace d'environ cent pas, dans lequel on a taillé un chemin qui descend au bord du rivage. Le côté du Nord-Ouest regarde le Bourg & les Montagnes. Ce Fort n'étoit autrefois qu'une Maison de pierre, que Houel, Propriétaire de l'Ile, avoit fait bâtir, pour résister aux incursions des Sauvages. Dans la suite, il fit élever

(17) M. Auger, auparavant Gouverneur de Marie-Galante.
(18) M. de la Malmaison.

des angles saillans devant chaque face ; & l'édifice, qui étoit quarré, prit la forme d'une étoile à huit pointes, chacune de cinq toises & demie de long. On y ajouta deux murs, l'un parallele à la Riviere, l'autre au Bourg ; & l'on y ménagea un petit flanc, dans lequel on fit la porte, avec un escalier pour monter sur la terrasse, qui donne entrée dans les appartemens. Telles étoient les anciennes Fortifications : mais depuis que l'Ile est entre les mains du Roi (19), on a revêtu la Maison & la terrasse d'un Parapet de terre & de fascines, au bas duquel on a creusé un fossé dans le roc, ou dans un terrein qui n'est pas moins dur. On a prolongé ce parapet & ce fossé, par quelques angles rentrans & saillans, jusqu'au pié d'une hauteur, éloignée du Donjon d'environ deux cens pas, & qui le commandoit absolument. Enfin, l'on a fait, sur cette hauteur, un Cavalier, fermé de maçonnerie, avec plusieurs embrasures : la face qui regarde le Bourg est longue de neuf toises ; celle qui regarde les Montagnes, de cinq & demi, & celle qui répond au Donjon, de trois seulement : ce qu'on nomme le Donjon est l'ancienne Maison à huit pointes. On a mis, sur le Cavalier, huit pieces de Canon ; deux de bronze, de dix-huit livres de balle ; le reste de fer, de différens calibres ; & trois pieces sur la terrasse, à côté du Donjon. C'est toute l'Artillerie du Fort. Le logement a peu d'étendue. Une Salle de moienne grandeur, deux Chambres & un Cabinet, composent le premier étage ; le second est divisé en quatre Chambres, & le haut du Bâtiment, c'est-à-dire le galetas, sert de Salle d'armes. Les Cuisines & les Offices sont hors du Donjon. On a ménagé, dans le massif, sous le premier étage, une Citerne & deux Magasins à poudre, dont l'un tient lieu de Prison. Les Bataques des Officiers & des Soldats sont dans l'espace qui s'étend de la Terrasse au Cavalier. La Garnison ordinaire de cette Place étoit d'une Compagnie détachée de la Marine, de cinquante à soixante Hommes, avec trois Officiers. Dans cet état, elle avoit soutenu, en 1691, un siége de trente-cinq jours, & donné le tems au Marquis de Ragny, Gouverneur Général des Iles Françoises, de venir de la Martinique avec quelques Trouppes de Milices & de Flibustiers, qui obligerent les Ennemis de se retirer, en laissant une partie de leur Canon, un Mortier, quantité de munitions, leurs Blessés & leurs Malades.

Ils avoient brûlé le Bourg ; mais, à l'arrivée de Labat, il étoit presqu'entierement rétabli. C'est une longue rue, qui commence au-dessous de la hauteur sur laquelle le Fort est situé, & qui s'étend jusqu'au bord d'une Ravine, qu'on nomme la *Ravine Billau*. Elle est coupée inégalement, aux deux tiers de sa longueur, par la *Riviere aux Herbes*. La plus grande partie, qui est entre cette Riviere & le Fort, conserve le nom de *Bourg de la Basse-terre* ; & celle qui est depuis la Riviere aux Herbes, jusqu'à la Ravine Billau, se nomme le *Bourg Saint François*, parceque les Capucins y ont leur Eglise & leur Couvent. Ces deux Quartiers sont percés de cinq ou six petites rues, & contiennent quatre Eglises.

Celle des Jésuites est de maçonnerie, ornée en dedans de pierre de taille, avec une Corniche. Le grand Autel n'est que de Menuiserie ; mais

(19) Elle fut achetée par la seconde Compagnie en 1664, & le Roi l'a retirée en 1674. Voiez l'Introduction.

le

le dessein en est beau & fort bien exécuté. Il est richement doré, comme la Chaire du Prédicateur, qui est d'ailleurs lambrissée en voûte, à plein ceintre, de ce beau bois d'Acajou que les Anglois nomment Cedre. Deux Chapelles font la Croisée, & la Sacristie est au-dessous du Clocher. Cette Eglise, dont Labat releve la propreté, a deux fois eu le bonheur d'échapper à la fureur des Anglois. Le Portail est de pierre de taille, avec les Armes des Houels sur la Porte. Avant l'irruption de 1691, la Maison des Jésuites étoit sur une hauteur, à quatre cens pas de leur Eglise. Si cette distance étoit incommode, elle leur donnoit une très belle vûe, qui n'avoit pour bornes que l'horison de la Mer, un air frais & plusieurs Jardins. Leurs édifices ne consistoient qu'en deux ou trois Chambres de bois, un petit Pavillon quarré de maçonnerie, où ils recevoient les Etrangers, une Chapelle Domestique, & un autre Bâtiment qui contenoit leurs Salles communes. Ils avoient, derriere ce Bâtiment, une Cour quarrée, fermée de bons murs, & des appentis pour leurs Bestiaux & leurs Chevaux de selle, un grand Colombier, dont le dessous servoit de prison pour leurs Negres. Leur Sucrerie étoit au-dessus du Bourg Saint François. Mais cet Etablissement aïant été brûlé par les Anglois, en 1703, ils ont acheté, de l'autre côté de la Riviere des Gallions, quelques Terres, où ils ont transporté leur Ménagerie. Labat, qui ne croit pas ces détails indignes de l'Histoire, nous apprend que leur Office, à la Guadeloupe, est de prendre soin des Negres, particulierement de ceux qui sont dans la dépendance de la Basse-terre, & qu'ils touchent, pour cette fonction, vingt-quatre mille livres de Sucre sur le Domaine du Roi. Ils avoient une Paroisse, dans un Quartier qu'on nomme les *Trois Rivieres*, à trois lieues du Bourg sur le chemin de la Cabesterre ; mais ils l'ont cedée aux Carmes, qui desservent aussi la Paroisse du Bourg de la Basse-terre.

Ces Religieux furent appellés à la Guadeloupe par le premier Propriétaire, en qualité de Chapelains du Seigneur, & sans aucune Jurisdiction spirituelle : mais lorsque la guerre & les débordemens des Rivieres eurent obligé les Habitans du Bourg Saint Louis de transporter leur demeure près du Fort, les Carmes, en vertu du Privilége des Mandians, se chargerent des fonctions Paroissiales ; & jusqu'à ce que les districts des Paroisses aient été reglés en 1681 par un ordre de la Cour, ils sont demeurés en possession de ce Quartier, sans que jamais ils aient obtenu de Rome des pouvoirs formels pour cette Paroisse, ni pour celles qu'ils desservent dans les autres Iles. Leur Couvent, qu'ils ont rebâti depuis l'incendie de 1691, est situé un peu au-dessous de la Place d'Armes, derriere une Batterie qui porte leur nom.

L'Hôpital des Religieux de la Charité est deux cens pas au-dessous du Couvent des Carmes. Les anciens édifices, que Labat décrit avantageusement, ne furent point épargnés par les Anglois. Le Couvent des Capucins, qui est de l'autre côté de la Riviere aux herbes, l'avoit été en 1691 par le Général Codrington, qui l'avoit pris même pour son logement, comme le plus agréable édifice & le mieux situé de toutes les Iles Françoises. Sa Description donne l'idée d'un Palais, plûtôt que d'un Cloître. Mais il ne fut point excepté en 1706, non plus que la Maison des Jé-

suites, par les ordres du Général Anglois, qui fit mettre le feu, en se retirant, à tout ce qui restoit d'entier dans le Bourg. L'Auteur ignore, si, depuis son départ, ces deux Maisons se sont relevées de leurs ruines.

Les deux Bourgs contiennent environ deux cens soixante Maisons, la plûpart de bois, mais fort propres. Tout ce Quartier est fermé, du côté de la Mer, d'un Parapet de pierres seches, de fascines, & de terre, soutenu par des piquets. Cette espece de fortification commence à la Ravine Billau, & continue jusqu'à la Batterie des Carmes, qui est de maçonnerie à merlons, & d'où neuf pieces de Canon de fer, de différens calibres, battent dans la Rade. Depuis cette Batterie jusqu'au terrein élevé, où le Fort est situé, regne un gros mur, avec quelques flancs & des embrasures : il couvre la Place d'armes & les Maisons dont elle est environnée. On voit une autre Batterie à barbette, de trois pieces, sur la hauteur du Fort, au bord de la Falaise, & une autre de deux pieces, au-delà de la Riviere des Gallions. Mais Labat trouva toutes ces fortifications dans un grand désordre.

Après avoir passé un terrein assez haut, & difficile à monter, qui est derriere le Couvent de Saint Dominique, à huit ou neuf cens pas du bord de la Mer, on en trouve un autre, qui monte insensiblement vers les grandes Montagnes du centre de l'Ile; & de tems en tems on rencontre des espaces considérables de plat-Païs, dans quelques-uns desquels les eaux de pluie se rassemblent, particulierement en deux endroits, où elles forment deux petits Etangs. Delà vient le nom de *Merigot*, que ce Quartier porte, & qu'on donne, dans les Iles Françoises à tous les lieux de cette nature. Les deux Etangs étant la seule ressource d'un Quartier si sec, pour abreuver les bestiaux & pour les autres nécessités, il étoit question d'y conduire d'autres eaux; & c'étoit dans cette vûe que Labat, Homme entendu pour toutes les affaires œconomiques, avoit été appellé de la Martinique à la Guadeloupe. Mais, pendant les préparations qui pouvoient faciliter son entreprise, il emploïa le tems à visiter le Quartier de l'Ilet à Goyaves, qui est à cinq lieues du Baillif, vers l'Ouest. Il se repentit d'avoir fait ce Voïage à cheval. La plus grande partie du chemin est dans des Mornes, qu'il faut sans cesse monter & descendre, au travers des rochers & des racines d'arbres qui les couvrent. Cette route est d'autant plus mauvaise, qu'elle est négligée; parceque la plûpart des Habitans se servent de leurs Canots pour aller à la Basse-terre & pour revenir.

Lorsqu'on a passé la Riviere du Baillif, qui se nommoit autrefois la petite Riviere, on trouve un Morne escarpé, au pié duquel il reste quantité de ruines des édifices qui ont été brûlés par les Anglois, & détruits ensuite par les débordemens de la Riviere. Le chemin, pour monter ce Morne, est dans la pente. On rencontre, sur la hauteur, les débris d'un ancien Fort, nommé *Magdeleine*. C'est un quarré long, dont le côté qui regarde la terre vers le Nord-Est, & celui du Nord-Ouest, étoient couverts par de petits Bastions, de quatre toises de flanc sur neuf de face, avec un Fossé large & profond. Cette Forteresse & la Maison qu'elle renfermoit ont été bâties par les Héritiers (17) du premier Propriétaire de la Guade-

(17) MM. de Boisseret, Marquis de Sainte Marie, Neveux de M. Houel.

loupe, après leur partage, dont les bornes étoient la Riviere du Baillif à l'Oueſt, avec une ligne imaginaire, tirée par le ſommet des Montagnes juſqu'à la grande Riviere à Goyaves, autrement nommée *Saint Charles*, du côté de l'Eſt. Tous les Bâtimens avoient été bien entretenus juſqu'en 1691; mais les Anglois y mirent le feu en ſe retirant. Cent pas au-deſſous, on trouve un terrein uni, & moins élevé de quatre toiſes, où l'on avoit commencé un Parapet avec des embraſures, ſur le bord de la Falaiſe, qui regarde la Mer & une grande Anſe de ſable, nommée l'*Anſe du gros François*. Cette Anſe a plus de cinq cens pas, d'une Pointe à l'autre; elle eſt bornée, ſous le vent, par un gros Cap aſſez élevé, au pié duquel coule la Riviere du Pleſſis. On trouve quelques vieux retranchemens, de diſtance en diſtance, depuis le Fort Magdeleine juſqu'à la deſcente de cette Riviere.

Tout le terrein, qui eſt entre la Riviere du Baillif & celle du Pleſſis, ſe nomme la *Montagne Saint Robert*. Quoiqu'on ait multiplié les détours, pour en adoucir la pente, elle eſt encore d'une roideur extraordinaire. La Riviere du Pleſſis n'a pas plus de ſix toiſes de large: elle a beaucoup de pente, & par conſéquent, peu d'eau; mais comme elle coule entre des Rochers & quantité de pierres, le paſſage en eſt toujours difficile. On vante les qualités de ſon eau. L'autre côté eſt encore une Falaiſe, auſſi haute que la premiere; mais le chemin eſt plus commode, parcequ'il y eſt mieux ménagé ſur la pente. Cette Riviere ſépare la Paroiſſe du Baillif, de celle des *vieux Habitans*, dont l'Egliſe eſt à plus d'une lieue de ſes bords. Le chemin, qui y conduit, s'éloigne d'environ quatre cens pas, du bord de la Mer. Tout ce terrein eſt aſſez uni, juſqu'à la moitié de la diſtance de la Riviere du Pleſſis à l'Egliſe des vieux Habitans, où l'on rencontre un Vallon qui s'élargit à meſure qu'il s'approche de la Mer, pour y former une Anſe, qu'on nomme l'Anſe de *Vadelorge*. A cinq cens pas de l'Egliſe, on trouve une deſcente aſſez aiſée, au bas de laquelle eſt une Plaine, large de douze ou quinze cens pas, qu'on appelle le *Fond des Habitans*, & qui eſt diviſée en deux parties preſqu'égales, par une aſſez groſſe Riviere de même nom. Ce ſont les Capucins qui deſſervent cette Paroiſſe. L'Egliſe n'eſt environnée que d'une vingtaine de Maiſons.

Depuis la Riviere du Pleſſis juſqu'au Fond des Habitans, tout le terrein, à l'exception de quelques veines de terre graſſe, eſt reſté pour les Cannes à Sucre, dans un eſpace de huit ou neuf cens pas, qui eſt entre la Mer & la hauteur; ce qui n'empêche point qu'on ne l'emploie fort utilement en Cotoniers, en Pois, en Patates & en Manioc, dont il ſe fait un très bon Commerce. Le Fond des vieux Habitans tire ſon nom des premiers Engagés qui peuplerent l'Ile, & qui ſe retiroient dans ce Canton, après avoir achevé leurs trois ans de ſervice, pour y jouir de leur liberté ſans être confondus plus longtems avec les ſerviteurs de la Compagnie. La terre y étoit autrefois meilleure qu'aujourd'hui, parceque les débordemens de la Riviere y ont apporté beaucoup de ſable: mais on ne laiſſe point d'y cultiver des Cotoniers, du Mil, des Pois, des Patates & du Manioc, qui y croiſſent parfaitement. Cette Plaine a plus de mille pas de profondeur, depuis le bord de la Mer juſqu'au pié d'un Morne aſſez haut,

qui la partage en deux fonds de grande étendue. La Riviere, qu'on nomme aussi *des Habitans*, passe dans le Fond de l'Est; & celui de l'Ouest est arrosé par une autre Riviere, appellée *Beaugendre*, dont l'embouchure n'est éloignée que d'environ six cens pas de celle des Habitans. Elle coule au pié d'un Morne fort roide, qui termine la Plaine du côté de l'Ouest. La terre, depuis cet endroit jusqu'à l'Ilet aux Goyaves, est presque partout si seche, si maigre, & si remplie de pierres, qu'elle ne produit que cette espece d'arbres que leur dureté a fait nommer *Tendres à caillou*; & l'Ile entiere n'a pas de chemins plus raboreux.

Une lieue & demie au-delà de la Riviere Beaugendre, on descend dans une Vallée étroite & profonde, au milieu de laquelle passe un Ruisseau, qui se perd dans la Mer au fond de l'*Anse à la Barque*. La profondeur de cette Anse est d'un bon quart de lieue, depuis les pointes des Mornes qui la forment, jusqu'à l'extrémité de son enfoncement dans les Terres; & sa largeur, d'environ quatre cens pas à son entrée. Elle s'élargit jusqu'à six cens, dans son milieu, & se termine en ovale. Sa situation, entre des terres fort hautes, la met à couvert de tous les vents, à l'exception de l'Ouest-Sud-Ouest, qui souffle droit dans son embouchure. Le fond est partout de sable blanc, net, sans roches; & sous des Falaises mêmes, on y trouve jusqu'à trois & quatre brasses d'eau. Ces commodités, joint à celle du fond de l'Anse, où le rivage s'abbaisse en pente douce, y attirent les Corsaires pour s'y carener, ou pour s'y mettre à couvert dans le mauvais tems. Ce fut dans ce fond, & vers la Pointe de l'Est, que les Anglois firent leur débarquement en 1691.

Après avoir passé le fond de l'Anse à la Barque, on monte un Morne fort haut, qui est suivi, par intervalles, de quelques petites Habitations. Le chemin se rapproche peu-à-peu du bord de la Mer, par une Falaise escarpée, où s'offrent quelques Maisons, qu'on appelle *le Duché*. Quinze cens pas plus loin, on en voit quelques autres, qui se nomment le *petit Village*. Tout ce chemin est pierreux, & coupé par quantité de ravines; mais la terre, ou du moins ce qu'on en peut découvrir entre les pierres, ne laisse pas d'être grasse, noire, & très bonne. En général ce Quartier est fort mal peuplé; & Labat observe ici, qu'il s'en faut bien que la Guadeloupe le soit aussi bien que la Martinique: ce qui lui parut d'autant plus étrange, que la plûpart des terres y sont bonnes, les eaux abondantes & fort pures, l'air très sain, & qu'il y reste un terrein immense, encore désert ou sans culture.

Il arriva si fatigué à l'Eglise des Goyaves, qu'il compte cette journée pour la plus pénible de sa vie. Son cheval & son Negre ne l'étant pas moins, un Religieux de son Ordre, qui desservoit cette Paroisse, fut obligé d'envoïer au-devant de lui une autre Monture, pour le faire arriver à sa Maison, qui est au trois quarts de la hauteur d'un Morne, dans un lieu si escarpé, qu'on n'y monte que par des détours qui sont eux-mêmes fort roides. Mais lorsqu'on y est entré, rien n'y manque, dit-il, pour la commodité ni pour l'agrément, pourvû qu'on n'ait pas besoin d'en sortir. Il en fait une Description fort riante. Une Terrasse presque naturelle, soutenue d'une haie vive, compose une cour large de sept ou huit toises, & longue

de vingt-huit à trente. On trouve, au milieu de sa longueur, un Perron de pierres de taille, de sept marches, qui donne entrée dans une Salle de dix-huit piés en quarré. Elle a deux fenêtres, du côté de la Montagne, avec une Porte vitrée, pour entrer dans une allée qui sépare le Jardin de la Maison. Deux chambres, de dix-huit piés de long sur quinze de large, accompagnent la Salle, c'est-à-dire une de chaque côté; & dans leur longueur, on a ménagé un petit escalier de bois, qui conduit à l'étage supérieur, composé aussi de trois pieces. A vingt piés de ce Bâtiment, un autre, qui fait un retour, & qui a vingt-quatre piés de long sur quatorze de large, contient les Offices & le Magasin. Enfin, un autre édifice, parallele à celui-ci, & faisant comme une autre aîle de la Maison, sert d'Écurie & de Poulailler. Le Jardin est séparé de la grande Salle, par une allée de quatre à cinq toises de large, où l'on monte par six marches, & n'a point d'autre défaut que d'être un peu trop en pente. Dans une si belle solitude, on jouit d'une vûe, qui n'est bornée que par l'horison de la Mer. On découvre, au loin, les deux côtés de l'Anse, par-dessus les hautes Terres qui la forment. L'air y est d'une pureté & d'une fraîcheur égales.

L'Eglise est au pié du Morne, adossée contre le roc. La porte regarde la Mer, dont elle n'est qu'à trois ou quatre cens pas; & tout ce terrein, qui est d'ailleurs fort uni, est si couvert de Roseaux & de Mahotiers, qu'on ne peut découvrir, du bord de la Mer, ni l'Eglise, ni quelques Maisons voisines. Mais, loin de vouloir se donner plus d'air, les Habitans conservent avec soin cette espece de bois, qui leur sert de défense contre les Anglois. Ils n'ont que deux sentiers à garder, parceque les Mahotiers, s'entrelassant les uns dans les autres, rendent tout le reste inaccessible.

Eau de Mer chaude & bouillonnante.

Le rivage d'une partie de l'Anse, surtout aux environs de la Riviere, est couvert de roches & de galets, de différentes grosseurs, tandis que tout le reste est d'un sable blanc & ferme, où la promenade est agréable. A trois cens pas de l'Eglise, vers l'Est, on fit remarquer au curieux Voïageur, que l'eau de la Mer bouillonne, dans un espace de cinq ou six pas. Il prit un petit Canot, pour observer s'il étoit vrai, comme on l'en assuroit, que cette eau étoit si chaude, qu'on y pouvoit faire cuire des œufs & du Poisson. « Je m'éloignai, dit-il, d'environ trois toises du bord du rivage, » & je m'arrêtai sur quatre piés d'eau, dans un endroit où les bouillons » ne me sembloient pas si fréquens que vers les bords. J'y trouvai l'eau si » chaude, que je n'y pus tenir la main; & j'envoïai chercher des œufs, » que j'y fis cuire, en les tenant suspendus dans mon mouchoir. A terre, » vis-à-vis des bouillons, la superficie du sable n'avoit pas plus de chaleur » que dans les endroits plus éloignés: mais, aïant creusé avec la main, » je ne fus pas peu surpris de sentir, à la profondeur de cinq ou six pouces, une augmentation considérable de chaleur; & plus je continuai de » creuser, plus elle augmentoit, de sorte qu'à la profondeur d'un pié, il » me fut presque impossible d'y tenir la main. Je fis creuser, un autre pié » plus avant, avec une pelle: le sable brûlant se mit à fumer, comme la » terre qui couvre le bois dont on fait le charbon; & cette fumée jettoit » une odeur insupportable de soufre.

Autres Phénomenes.

Ne détachons point d'ici deux autres Phénomenes de même nature. » On

» me fit voir, continue Labat, une espece de Mare, ou d'Etang, de sept » ou huit toises de diametre, dont l'eau étoit blanchâtre, & me parut trouble : elle jettoit sans cesse des bouillons vers les bords, mais plus gros » & moins fréquens au milieu. Il en paroissoit six ou sept de suite ; après » quoi ils disparoissoient une demie minute. Je pris de cette eau, qui étoit » réellement bouillante ; j'en goûtai, lorsqu'elle fut refroidie : elle me parut bonne, à l'exception d'un petit goût de soufre, auquel il seroit facile de s'accoutumer. Cette Mare forme un petit Ruisseau, qui perd quelque chose de sa chaleur & de son goût, à mesure qu'il s'éloigne de sa » source, mais qui en retient toujours assez pour les faire sentir avant qu'il » se perde, à deux cens pas delà, dans la Mer. On me fit voir encore, à » côté même de cet Etang, un Marécage, qui produit quelques herbes » blanchâtres, & convertes d'une espece de poussiere de soufre. Le sable, » qui est de même couleur, est convert en quelques endroits d'un peu » d'eau, & paroît, en d'autres, comme de la boue qui commence à sécher. En d'autres, il paroît tout-à-fait sec. Cependant il a si peu de solidité, dans les endroits même qui paroissent les plus secs, que les pierres qu'on y jette s'enfoncent & sont couvertes presqu'à l'instant. Cette » lagune est très dangereuse. Il est arrivé, à des Etrangers trop hardis, de » s'y enfoncer, avec un grand danger de périr, s'ils n'eussent été promptement secourus. Il leur en a coûté la peau de leurs jambes & de quelques autres membres. On ne peut douter qu'entre les mains de gens qui » sauroient en faire usage, ces eaux ne fussent très utiles pour une infinité » de maladies.

Le 10 de Mars, Labat partit en Canot pour le Quartier *des Plaines*, éloigné d'environ deux lieues de l'Anse à la Barque. Après avoir doublé la Pointe de l'Ouest, qui forme l'Anse, il trouva, pendant plus d'une demie lieue, la Côte fort escarpée & pleine de roches, dont la continuité n'étoit interrompue que par les ouvertures des Ruisseaux & des Torrens, qui sont assez fréquens dans toute cette partie de l'Ile. La premiere Habitation, qu'il rencontra, fut celle de deux Officiers, nommés *de Lostau*, Freres; l'un Capitaine, l'autre Lieutenant des Milices du Quartier. Ce terrein, quoique pierreux, est noir, gras, & fort bon. Les Cannes y sont belles; le Sucre, beau & bien grené; les Bestiaux en bon état, & le Manioc gros, pesant & bien nourri. On passe delà aux Plaines : ce sont deux grands enfoncemens, séparés l'un de l'autre par un gros Cap, dont les pentes sont fort douces & de bonne terre. La plus petite des deux Plaines est à l'Est, & peut avoir six ou sept cens pas de large, sur onze ou douze cens pas de profondeur. La grande, large de mille pas, & beaucoup plus profonde, est arrosée d'une assez grosse Riviere. Ces deux Cantons sont assez peuplés, & la terre en est fort bonne. Labat, étant à dîner dans une Habitation (18), où l'on commençoit à faire une Sucrerie, eut un spectacle qui appartient à l'Histoire des mœurs de l'Ile, & qui en peint fort bien la simplicité. Un Officier de l'Anse Ferry, aïant sû qu'il étoit arrivé un Religieux aux Plaines, vint le prier d'aller dire la Messe à la Chapelle de son Quartier,

(18) Celle de M. Jolly, Neveu de M. de la Chardoniere de la Martinique.

C'étoit le Lieutenant (19) de la Milice du grand Cul-de-sac. Ne changeons rien au récit du Voïageur, qui fait ici le Plaisant. » La candeur du premier âge du Monde reluisoit dans sa parure. Ses jambes & ses piés étoient » couverts des bas & des souliers qu'il avoit apportés en naissant, excepté » qu'ils étoient un peu plus noirs & plus vieux, car M. Liétard avoit plus » de soixante ans. Ses cheveux blancs, & en petit nombre, étoient couverts d'un » chapeau de paille; & le reste de son corps, d'une chemise & d'un caleçon » de grosse toile. Il portoit son épée à la main : je crois bien qu'anciennement le fourreau avoit été tout entier; mais le tems, les fatigues de la » guerre, la pluie & les Rats en avoient consumé une bonne partie; » ce qui laissoit paroître plus de moitié d'un fer très rouillé. Une bande » de toile, cousue au côté gauche de la ceinture du caleçon, servoit, dans » les cérémonies, à soutenir cette vénérable épée. Malgré cet ajustement » négligé, M. Lietard ne manquoit pas d'esprit, de bon sens & de courage. Je m'embarquai avec lui pour son Quartier. Nous avions trois bonnes lieues, jusqu'à Ferry. En passant devant le Quartier de Caillou, nommé aussi la Pointe noire, où depuis on a bâti l'Eglise Paroissiale, nous » nous y arrêtâmes un moment. Ce Canton est coupé de Mornes & de petites Anses, plus habité, & mieux cultivé que celui des Goyaves. Ferry, » où nous arrivâmes avant le soir, est une belle Anse, couverte, au Nord-Ouest, d'une Pointe de terre assez haute. Ma première curiosité fut pour » la Chapelle, qui étoit à la gauche de l'Anse, sur un terrein élevé : elle » étoit composée de simples fourches, palissadées de roseaux & couvertes » de feuilles de Palmier, mais fort nette dans sa pauvreté. Je trouvai le » Catéchisme de Grenade, avec la Vie des Saints, dans une petite Armoire à côté de l'Autel; & j'appris que les Dimanches & Fêtes, ceux qui » ne pouvoient aller entendre la Messe aux Goyaves s'y assembloient matin » & soir; qu'après avoir dit les prieres, on lisoit un Chapitre de Grenade, » qui étoit suivi de la récitation du Chapelet; qu'on lisoit ensuite la Vie » du Saint, & que le Lecteur annonçoit les Fêtes & les jeûnes de la semaine. C'étoit M. Lierard même, qui faisoit cet Office, auquel il joignoit celui d'avertir charitablement ceux qui s'étoient rendus coupables » de quelque faute. Sa Maison étoit à cinq cens pas du bord de la Mer. » La Riviere passoit à côté. Quoiqu'elle fût bâtie aussi simplement que la » Chapelle, elle me plût par sa situation & sa propreté. Madame Lietard » vint au-devant de moi : c'étoit une Negresse, d'environ quarante ans, » belle & bien faite, quoiqu'un peu trop chargée d'embonpoint. Elle avoit » non-seulement de l'esprit, mais une politesse qui n'est pas ordinaire aux » gens de sa couleur. C'étoit jour de jeûne : on me servit du Poisson de » Mer & d'eau-douce en abondance, avec quelques fruits, de la Cassave » fraîche & d'excellent Ouycou. Je ne vis, dans l'Habitation, que du Manioc, des Pois, des Patates, des Ignames, du Mil, du Coton & du » Tabac : mais les Bêtes à cornes & la Volaille ne manquoient point dans » une Savane voisine. C'est le seul trafic de ce Canton, où l'on ne trouve » point de Sucrerie; & quoiqu'il semble de peu d'importance, il rend les » Habitans fort pécunieux. Il leur vient des Barques de la Martinique,

(19) M. Lietard.

» qui achetent leurs Bestiaux, leur Volaille & leur coton; trois choses,
» qui sont toujours recherchées & bien vendues.

La chasse est abondante, dans tous ces Quartiers. On y trouve encore quantité de ces Sangliers, qu'on nomme aux Iles Françoises, *Porcs Marons*. Les Perroquets, les Perriques, les Ramiers, les Tourterelles, les Grives, les Ortolans, les Oiseaux de Mer & de Riviere y foisonnent; & les Ilets du grand cul-de-sac, qui n'est pas fort éloigné, servant de retraite à quantité de Tortues & de Lamantins, cette partie de l'Ile peut passer pour une des meilleures, quoiqu'elle ne soit pas la mieux peuplée.

Voïage à la Montagne de la Soufriere.

Dans une autre course, qui obligea Labat de repasser par les mêmes lieux, il alla jusqu'aux Montagnes où la Soufriere se fait distinguer par son Volcan; & ce spectacle picqua sa curiosité. Il résolut de la satisfaire à toutes sortes de risques. C'est dans ses termes, qu'un Voïage si singulier doit être représenté. On ne rencontre, dit-il, sur toutes ces Montagnes pelées, que des Fougeres, & de misérables arbrisseaux chargés de mousse; ce qui vient du froid continuel qui y regne, des exhalaisons de la Soufriere, & des cendres qu'elle vomit fort souvent. Comme l'air s'étoit purgé, par une grande pluie qui étoit tombée la nuit précédente, il se trouva clair & sans nuages. A mesure que nous avancions en montant, nous découvrions de nouveaux objets. On me fit appercevoir la Dominique, les Saints, la grande Terre, & Marie-Galante, comme si j'avois été dessus. Plus haut, je vis clairement la Martinique, Monserrat, Nieves & d'autres Iles voisines. Le Monde n'a pas de plus beau point de vûe.

Après une marche d'environ trois heures & demie, en tournant autour de la Montagne que je voulois visiter, & montant toujours, nous nous trouvâmes, parmi des pierres brûlées, & dans des lieux tous couverts d'un demi pié de cendres blanchâtres, qui jettoient une forte odeur de Soufre. Plus nous avancions, plus la cendre & son odeur augmentoient. Enfin nous arrivâmes sur la hauteur. C'est une vaste Plate-forme, inégale, & couverte de monceaux de pierres brûlées, de différentes grosseurs. La terre fumoit de toutes parts, surtout dans les lieux où l'on voïoit des fentes & des crevasses. Je ne jugeai point à propos de m'y promener; on me fit prendre à côté, pour gagner le pié d'une hauteur, qu'on nomme le *Piton de la Soufriere* : c'est un amas de grosses pierres calcinées, qui peut avoir dix ou douze toises de hauteur, sur quatre fois autant de circonférence. J'y montai sans crainte, parceque je n'y voïois point de cendre ni de fumée; & je vis au dessous de moi, du côté de l'Est, la bouche de la Fournaise. C'est une ouverture ovale, qui me parut large de dix-huit à vingt toises dans son plus grand diametre. Ses bords étoient couverts de grosses pierres, mêlées de cendres & de monceaux de vrai soufre. L'éloignement où j'étois ne me permit pas d'en reconnoître la profondeur; & je ne pouvois, sans imprudence, m'en approcher davantage. D'ailleurs il s'en exhaloit, de tems en tems, des tourbillons d'une fumée noire, épaisse, sulfurée, & mêlée d'étincelles de feu, qui m'incommodoient beaucoup lorsque le vent les portoit vers moi. Je vis à peu de distance, une autre bouche, plus petite que la premiere, & qui me parût comme une voûte ruinée : il en sortoit aussi beaucoup de fumée & d'étincelles. Tous les environs de ces deux ouvertures

ouvertures n'offroient que des fentes & des crevasses, qui rendoient une épaisse fumée; ce qui ne me laissa aucun doute que toute la Montagne ne fût creuse, comme une grande cave, pleine de soufre enflammé, qui se consume peu à peu, & qui, faisant affaisser la voûte, y cause sans cesse de nouvelles ouvertures.

Nous passâmes environ deux heures à nous reposer sur le Piton; nous y jouîmes de sa belle vûe, en dînant, & nous y plantâmes une perche de douze piés, que j'avois fait apporter exprès, avec une vieille toile, pour servir de Pavillon. Ensuite il fallut descendre, par le même chemin qui nous avoit servi à monter. On peut croire qu'il ne s'y en trouve point de battus. Peu de Voïageurs se laissent tenter par une curiosité aussi dangereuse que la mienne. Je ne laissai point de m'approcher, autant qu'il me fût possible, de la grande bouche, dont l'accès m'avoit paru moins difficile que celui de la petite; & j'y fis jetter de grosses pierres, par le plus robuste de mes Compagnons; mais je ne vis point augmenter, comme on me l'avoit annoncé, la fumée ni les étincelles. La terre retentissoit sous nos piés, & lorsqu'on la frappoit d'un bâton; comme si nous eussions été sur le Pont d'un Vaisseau. Si l'on remuoit une grosse pierre, la fumée sortoit aussi-tôt de sa place. Toutes les pierres de la Montagne sont légeres, & sentent beaucoup le soufre. J'en fis prendre quelques-unes au sommet. Quoiqu'on fût alors dans la plus grande chaleur du jour, l'air étoit très frais sur le Piton; & je doute qu'on y pût résister pendant la nuit. Les Negres, qui vont prendre du soufre, pour le vendre après l'avoir bien purifié, se sont fait une route que nous n'avions pû trouver d'abord, mais que nous cherchâmes plus heureusement à notre retour, & que nous suivîmes. Elle étoit plus aisée que la nôtre, mais plus longue. Deux cens pas au-dessous de la grande bouche, nous trouvâmes trois petites mares d'eau chaude, éloignées de quatre à cinq pas l'une de l'autre. La plus grande, dont le diametre est à-peu-près d'une toise, est remplie d'une eau fort brune, qui a l'odeur de celle où les Serruriers & les Forgerons éteignent le fer. La seconde, qui est blanchâtre, a le goût d'Alun. La troisieme est bleue, goût de Vitriol; & l'on y trouve, dit-on, d'assez gros morceaux de ce minéral: mais n'aïant point d'instrumens, ni de perche, pour chercher au fond, nous ne découvrîmes rien, & je ne pus même mesurer la profondeur des Mares, qui excédoit la longueur de nos bâtons.

Nous vîmes ensuite quantité de petites sources d'eau, qui forment, en s'unissant, des Rivieres, ou de gros Torrens. Un de ces rapides amas d'eau a reçu le nom de *Riviere blanche*, parceque les cendres & le soufre, qui s'y mêlent, lui donnent souvent cette couleur. Elle se jette dans la Riviere de Saint Louis, & n'aide pas à la rendre poissonneuse. A mesure qu'on s'éloigne de ces terres brûlées, en descendant la Montagne, le Païs devient plus beau: on revoit de l'herbe, des arbres chargés de verdure, des terres bien cultivées; & l'on se croit passé dans un nouveau Monde, en sortant d'une affreuse Montagne, toute couverte de pierres calcinées, de cendre & de soufre. Mes souliers s'en étoient ressentis, & j'eus besoin de quelques jours de repos.

Grand Cul-de-sac

Labat fit, dans une autre occasion, le Voïage du grand Cul-de-sac, avec

le nouveau Gouverneur de l'Ile. Il s'étoit rendu à l'Anse Fery, d'où étant parti après le dîner, il vit, en passant, l'Habitation du Capitaine de ce Quartier (20), à côté d'un gros Cap, nommé le gros Morne, qui sépare la partie de l'Ile, qu'on nomme la Basse-terre, de celle qui porte le nom de *grand Cul-de-sac*. Cette Habitation est fort agréablement située, & tire de grands avantages d'une jolie Riviere qui l'arrose. Elle a, fort près d'elle, un bon mouillage, à couvert des vents du Nord par le gros Morne, de ceux de l'Est par les hautes Montagnes qui partagent l'Ile, & de ceux du Sud par les Mornes de Fery. Au-delà du gros Morne, on trouve de belles terres, vastes, unies, & bien arrosées. Du bord de la Mer jusqu'aux Montagnes, il y a trois ou quatre lieues d'un beau terrein en pente douce, dont la bonté se fait remarquer par de grands arbres, qu'il produit en abondance. Labat, toujours à la suite dn Gouverneur, arriva le soir dans l'Habitation du Capitaine de ce Quartier (21), Hollandois, Catholique, & retiré à la Guadeloupe avec d'autres Fugitifs de sa Nation, qui avoient été chassés du Bresil (22). Il vint recevoir le Gouverneur à la tête de sa Compagnie. Labat, surpris qu'un si beau Païs fût très mal peuplé, en demanda la raison au Capitaine, qui lui en donna trois au lieu d'une. La premiere, c'est qu'il est trop éloigné de la Basse-terre & du Petit cul-de-sac, qui sont les lieux du commerce & du mouillage. La seconde, que tout ce Quartier, depuis le gros Morne jusqn'à la Riviere salée, qui sépare la Guadeloupe de la grande Terre, étant presqu'entierement dans les réserves des premiers Propriétaires, à peine s'y trouve-t'il une lieue de Païs qui n'appartienne à leurs Héritiers ; & qu'ils étendent si loin leurs prétentions, qu'on ne peut s'y établir sans acheter d'eux le terrein, ou sans le prendre à titre de rente seigneuriale, avec des lots & ventes, des hommages, & d'autres droits reconnus dans l'Ile, & fort opposés au goût des Habitans, qui ne veulent reconnoître d'autre Seigneur que le Roi, dont ils tiennent leurs terres sans aucune condition de vente, d'hommage, &c, en un mot sans aucuns droits Seigneuriaux. La troisieme enfin, que ce Quartier se trouvant situé entre les Iles Angloises de Montferrat & d'Antigue, & couvert de plusieurs Iles, où les Anglois peuvent se tenir cachés en tems de guerre, pour venir surprendre les Habitations, enlever les Negres & piller les meubles, peu de François vouloient en courir les risques. Le Capitaine ajouta qu'il pouvoit rendre témoignage du danger, puisqu'il n'y avoit pas plus d'un an que les Anglois, aïant surpris la Garde dn Port, avoient enlevé une partie de ses Negres, après avoir tué son Commandeur, & lui avoient cassé à lui-même le bras droit d'un coup de fusil. Cet avis fit prendre, au Gouverneur, des précautions qu'il avoit négligées jusqu'alors. Il ordonna deux Corps-de-Gardes, avec une Patrouille de quelques Cavaliers.

Le Capitaine Hollandois avoit fait un Plan du grand Cul-de-sac, dans lequel il avoit marqué les fondes ; mais les Ilets & quelques Pointes y étoient si mal placés, que Labat entreprit d'y mettre plus d'ordre. Il parle avec admiration, comme du Terre, de la beauté de ce grand Quartier.

(20) M. de la Pompe.
(21) M. Van Despigue.
(22) Voiez d'autres éclaircissemens dans l'article de l'Ile de Saba.

Qu'on se figure, dit-il, huit ou neufs Ilets, de différentes grandeurs, avec trois ou quatre rangs de Caies, & de leurs fonds, qui forment un Bassin de cinq ou six lieues de longueur, depuis la Pointe du gros Morne, jusqu'à celle d'Antigo dans la grande Terre. Sa moindre largeur est d'une lieue, & la plus grande de trois. Les Vaisseaux de tous les ordres y peuvent être en sûreté : ils y entrent par deux passes, & les Barques par deux autres. Rien ne seroit si facile que de les défendre par une Batterie fermée, ou par un Fort sur la Pointe de l'Ilet à *Fangou* (23), où est la principale passe, avec une Redoute sur un petit Ilet qui en est voisin, & qui serviroit encore à défendre une des deux passes des Barques. Mais on pourroit prendre le parti de la combler, en y coulant à fond quelque vieux Vaisseau, maçonné à fond de calle, & retenu par des pieux jusqu'à ce que la Mer y eut apporté des pierres & du sable.

Nous visitâmes, continue le Voïageur, la grande Riviere aux Goyaves, autrement nommée Saint Charles, qui séparoit autrefois la portion du premier Propriétaire (24), de celle de ses Neveux (25). Après l'avoir remontée environ deux mille cinq cens pas, depuis son embouchure, nous ne lui trouvâmes plus assez de profondeur pour un Vaisseau, quoique les Barques & les Chaloupes puissent remonter beaucoup plus loin. Le terrein, des deux côtés, est couvert de Mangles, qui avancent beaucoup dans la Riviere même. Son embouchure est d'environ cent cinquante toises. Le milieu n'a pas moins de sept ou huit brasses d'eau, mais elle diminue peu à peu vers les bords, surtout vers le côté oriental, dont le terrein est bas ; & le côté occidental est une terre élevée d'environ quatre toises au-dessus de la surface de l'eau, & bordée d'une roche assez dure, au pié de laquelle il y a sept ou huit piés d'eau en basse Marée, & plus de dix lorsqu'elle est haute. Ce lieu semble fait pour y bâtir une Ville : c'est une Plate-forme naturelle, presque quarrée, longue de trois cens toises sur une largeur à-peu-près égale, qui a d'un côté la grande Riviere aux Goyaves, & de l'autre une petite Riviere d'excellente eau. Les environs sont naturellement fortifiés, & n'auroient besoin que d'un Parapet, avec des embrasures pour le Canon, qui défendroit la Rade & l'entrée de la Riviere. Entre les utilités qui reviendroient de cet Etablissement, Labat juge que pendant la guerre il feroit la ruine des Colonies Angloises de Montserrat, Nieves, Antigo & la Barboude.

Grande Terre de la Guadeloupe.

Tout ce qu'on a rapporté, jusqu'à présent, regarde la partie de l'Ile qui porte le nom de Guadeloupe, la seule à laquelle du Tertre s'est attaché. Ici, Labat donne quelque idée de celle qu'on nomme la grande Terre, parcequ'elle est plus grande en effet que l'autre (26). On compte, dit-il, que la premiere a trente-cinq lieues de tour ; & les deux ensemble, environ quatre-vingt-dix. La Riviere salée, qui les sépare, n'est qu'un canal d'eau de Mer, qui passe entre ces deux terres. Sa largeur est d'environ cin-

(23) C'est apparemment celui que du Tertre nomme Cancale : du moins Labat y fit couper des branches de Palétuvier chargées d'Huître.

(24) M. Houel, dont une Fille épousa M. le Marquis de Senneterre.

(25) MM. de Boisseret.

(26) Celle-ci porte seule le nom de la Guadeloupe, parcequ'elle fut découverte la premiere.

quante toises à son embouchure, du côté du grand Cul-de-sac; elle diminue ensuite; & dans quelques endroits, elle n'a pas plus de quinze toises. Sa profondeur n'est pas plus égale. Labat, en suivant le Canal d'un bout à l'autre, trouva que dans quelques parties il pouvoit porter un Navire de cinq cens tonneaux, & qu'en d'autres une Barque de cinquante ne passeroit pas facilement en basse Marée : mais sa largeur étant rétrécie par les Mangles, ou Paletuviers, qui couvrent ses bords, peut-être y trouveroit-on plus d'eau si ces terres étoient défrichées. Mais Labat ne conseille point d'entreprendre cet ouvrage avant que le grand Cul-de-sac soit assez peuplé pour se défendre des irruptions des Anglois, qui deviendroient plus fréquentes, s'ils pouvoient passer dans la Riviere salée avec de grands Bâtimens.

Il fait d'ailleurs une peinture agréable de cette Riviere. La navigation, dit-il, y est charmante. L'eau est claire, tranquille, & toujours unie comme une glace. Elle est bordée de Mangles fort hauts, dont l'ombrage y donne une délicieuse fraîcheur. Sa longueur est de plus de deux lieues, depuis son embouchure du grand Cul-de-sac, jusqu'à celle du petit. Ce vaste terrein, jusqu'à la grande Riviere aux Goyaves, appartenoit alors au Fils aîné (27) du premier Propriétaire; & quoiqu'il n'y eût, ni Bourg, ni Village, il a été érigé en Marquisat sous le nom d'*Houelbourg* (28). Il est arrosé de deux petits Ruisseaux, qui se jettent dans la Riviere Salée, vers le milieu de sa longueur, & qui forment une petite chûte d'eau douce. La commodité de trouver de l'eau, dans un lieu si salutaire, lui a fait donner le nom de *Belle Hôtesse*; & l'on y voit deux gros arbres, sur l'écorce desquels tous les Passans ne manquent point de graver leurs noms. Un autre usage, pour ceux qui n'ont point encore passé ce Canal, est d'y faire quelques libéralités à leurs Conducteurs; comme l'on fait pour se dispenser du Baptême aux Tropiques & à la Ligne. Le terrein du Marquisat d'Houelbourg est couvert de bois, à l'exception d'une Savane de quatre ou cinq cens pas, vers le petit Cul-de-sac, qui s'étend depuis la Riviere du coin jusqu'à la Pointe de *Guign'au-vent*.

De la Riviere salée, on entre dans le Golfe qui est entre les deux Terres de la Guadeloupe, & qu'on nomme le petit Cul de-sac. Trois Canots, qui composoient le cortége du Gouverneur, allerent débarquer au Fort-Louis, dans la Grande Terre, & furent reçus, au bruit du Canon & de la Mousqueterie, par la Garnison (29). Ce Fort est un Parallelogramme de cinquante toises de long, sur dix à douze de large, composée d'un double rang de Palissades, à six piés l'un de l'autre, pour soutenir les terres & les fascines dont cette espece de Parapet est composé. Quelques angles saillans offrent des Plate-formes de bois pour le Canon. Il n'y a de maçonnerie, que les jambages de la Porte, un petit Magasin à poudre, qui est à côté, une Cuisine, un ou deux Fours, & une Citerne. La Maison même du Commandant est de fourches en terre, planchée néanmoins, &

(27) M. Houel, alors Capitaine aux Gardes.

(28) En 1707. On le nommoit auparavant Saint Germain.

(29) C'étoit une Compagnie détachée de la Marine, commandée par M. de Maisoncelle.

couverte de bardeaux : elle contient quatre Chambres de plein-pié. Les Baraques des Soldats & les autres Bâtimens ne sont que de roseaux & de paille. Ce Poste étant sur une hauteur, d'où il ne peut défendre les Vaisseaux qui mouillent au pié, on a fait en-bas une Batterie fermée, en forme de Redoute, d'où six Canons peuvent battre dans la Rade : mais elle résisteroit peu dans une descente, parcequ'elle est commandée ; de sorte que l'unique avantage du Fort est d'avoir une très belle vûe. On y découvre la plus grande partie de la Cabesterre & du grand Cul-de-sac de la Guadeloupe, & tous les Ilets dont le petit Cul-de-sac est rempli. On voit les Iles de Samos, & dans un tems clair les Montagnes de la Dominique. On ne compte, dans la grande Terre, que trois Paroisses, dont celle qui porte le nom de Quartier *du Gosier*, est la plus voisine du Fort. Elles sont desservies par des Capucins.

Labar visita ce qu'on nomme les abîmes. Ce sont de grands enfoncemens que la Mer fait dans les Terres, où les Vaisseaux peuvent se retirer, pendant la saison des Ouragans, ou pour se mettre à couvert de l'Ennemi. L'eau y est profonde ; & si les terres voisines étoient défrichées, on y pourroit faire un excellent Fort, qui ne demanderoit qu'une Redoute pour le défendre. Un Ilet, qu'on nomme l'Ile à Cochons, couvre parfaitement la Rade. Enfin, le Fort Louis, transferé dans ce Quartier, mettroit toute cette partie de l'Ile hors d'insulte (30).

Nous allâmes, raconte Labar, jusqu'à l'embouchure de la Riviere salée, pour chercher un lieu convenable au dessein que le Gouverneur avoit formé de faire un Corps-de-Garde sur Pilotis, avec une chaîne, ou une Estaccade, pour fermer aux Anglois l'entrée de la Riviere. Ce projet fut exécuté avec diligence, parceque les Habitans se chargerent des frais. Nous rangeâmes ensuite toute la Terre de S. Germain, depuis la Pointe de Guigne au vent jusqu'à la Riviere du coin, qui la sépare d'une autre Terre, nommée Arnonville (31). Je me promenai dans cette Terre, que je trouvai parfaitement belle, ou du moins propre à le devenir. C'est une étendue d'environ deux mille pas de large, sur cinq à six mille de profondeur. Deux petits Ruisseaux la traversent ; l'un, qui se jette dans la Riviere du coin, & l'autre dans celle de Saint Paul. Cette seconde Riviere traverse une Terre, qui se nomme *Trianon* (32). Nous quittâmes la Paroisse du petit Cul-de-sac, qui est mal peuplée, pour aller passer la nuit dans celle des Goyaves ; il ne faut pas confondre ce Quartier avec l'Ilet aux Goyaves, qui est à la Basseterre, ni avec la grande Riviere aux Goyaves du grand Cul-de-sac : ce sont trois lieux différens, auxquels l'abondance des arbres de cette espece, qu'ils portent tous trois, a fait donner le même nom. Le Quartier des Goyaves est fort peu peuplé, comme deux autres Cantons, qui s'étendent depuis Arnouville jusqu'à la Ravine de la Briqueterie, où commence le Marqui-

(30) Le Chevalier Renaud, Ingénieur Général de la Marine, chargé en 1700 de visiter les Places de l'Amérique, projetta d'y faire un Fort, dont il donna même le Plan.

(31) Appartenante aux Héritiers de M. Baudoin, ancien Commis de la Compagnie de 1664 à la Guadeloupe.

(32) Elle fut achetée alors par M. Auger, Gouverneur de l'Ile, d'un Officier de Milice nommé *Fillacier*.

sat de Sainte Marie. Ils ont quelques Sucreries; mais le principal commerce des Habitans étoit alors le Gingembre, le Manioc, les Légumes, le Tabac, les Bestiaux & la Volaille. On compte jusqu'à huit Rivieres, & presqu'autant de Ravines qui donnent de l'eau, depuis la Riviere du coin jusqu'à celle de la Briqueterie, c'est-à-dire, dans un espace d'environ quatre lieues. L'Habitation de Sainte Marie fut érigée en Marquisat vers la fin du dernier siecle, en faveur des Neveux du premier Propriétaire. Cette Terre est large d'une lieue, le long de la Mer, & n'a pas moins de trois lieues en profondeur, jusqu'aux grandes Montagnes qui séparent la Cabesterre de la Basseterre. On y voit encore les ruines du Château. De grandes allées de Poiriers, qui la traversent le long du chemin, & d'autres, qui divisent en plusieurs grands quarrés toutes les terres qui sont emploïées, rendent témoignage à la magnificence des premiers Seigneurs (33). Les bords d'un Etang & sa Chaussée sont couverts de Poiriers. Enfin la quantité de ces arbres, qui sont plantés à la ligne, a fait oublier le nom de Marquisat à Sainte Marie, & nommer vulgairement ce Canton la Terre des Poiriers. Au reste ces arbres ne portent aucun fruit. On ne leur donne ce nom que pour leurs feuilles, qui approchent beaucoup de celles des Poiriers de l'Europe, quoiqu'elles soient plus longues, plus larges & plus épaisses. Leurs fleurs sont d'un violet clair. Le bois est gris, liant, & facile à mettre en œuvre.

On trouve un fort bon mouillage, depuis les ruines du Château de Sainte Marie jusqu'au-delà de l'embouchure de la Riviere. Deux grands Rochers à fleur d'eau, qui en sont éloignés d'un demi quart de lieue, & qu'on a nommés *l'Homme & la Femme*, y rompent la violence de la Mer. On y pourroit faire un excellent Port, avec d'autant moins de frais que la Chaux est en abondance dans tous les Quartiers, & que la Basse-terre peut fournir un Ciment rouge, qui ne differe point de la véritable Pouzsolane.

On commençoit fort heureusement à faire du Sucre dans la grande Terre, & l'ardeur des Habitans s'y tournoit à former des Sucreries. Leur Sucre étoit beau, & fort bien grené, surtout dans sa premiere fraîcheur: mais il devenoit cendreux, ou mollasse, lorsqu'il étoit gardé quelques mois. C'est le défaut de tous les Sucres des Iles Angloises. On a remarqué qu'à la grande Terre de la Guadeloupe il venoit de ce qu'un terrein si neuf étoit encore trop gras, d'autres disent trop rempli de sel & de nitre; & l'on assure que l'usage des Terres les a guéries de cette mauvaise qualité. Il y croît d'ailleurs quantité de très bons arbres, qui ne se trouvent point dans l'autre partie de l'Ile.

En quittant Sainte Marie, on a les plus beaux chemins du monde jusqu'à l'extrêmité de ce Marquisat, par de grandes allées de Poiriers, où cinq Carosses peuvent marcher de front. Ensuite ils deviennent fort mauvais l'espace de mille ou douze cens pas, par la seule négligence des Habitans

(33) Labat dit plaisamment qu'on rétabliroit facilement cette Terre, si les Héritiers de M. de Boisseret, qui veulent être tous Marquis, ne se contentoient de déchirer chacun un petit morceau du titre, pour s'en parer, tandis que le fond demeure en friche.

à les rétablir. On passe deux ou trois Ravines, ou petites Rivieres, avant que de rencontrer celle qu'on nomme *la grande Riviere*, parcequ'elle est en effet la plus grande de toute la Cabesterre. Sa largeur, dans l'endroit où les Voïageurs la passent, est de plus de trente toises; & dans le beau tems les Chevaux n'y ont l'eau que jusqu'aux sangles: mais pour peu qu'elle grossisse par les pluies, une infinité de grosses roches en rendent le passage fort dangereux, & souvent même impossible.

On passe ensuite par le Bourg du *Marigot*, qui ne consistoit alors qu'en vingt-cinq ou trente Edifices, Logemens, ou Magasins, avec quelques Boutiques, quelques Maisons d'Ouvriers, & des Cabarets, qui font, aux Iles, la partie essentielle des Bourgs. L'Eglise Paroissiale étoit desservie par des Religieux de S. Dominique. Un des Fils du premier Propriétaire (34) avoit, à moins d'une lieue du Bourg, une Habitation, nommée *Saint Martin*, & digne de son Pere, qui l'avoit formée, dans l'éclat de sa fortune. Toutes les dépendances d'un grand Etablissement y étoient d'une forme distinguée; & l'on y voïoit encore quatre cens Negres, les plus beaux de toute la Colonie, avec des Bestiaux en fort grand nombre & de toute espece. Du Marigot, pour se rendre au Quartier des *trois Rivieres*, on passe une Riviere assez grosse, qui termine l'Habitation de Saint Martin, & qui se nomme la Riviere du grand Carbet. Une demie lieue plus loin, on en trouve une autre, nommée la Riviere *des grands Bananiers*, qui termine le Quartier de la Cabesterre; c'est, suivant Labat, le plus beau de toutes les Iles Françoises. Depuis cette Riviere jusqu'au gros Morne, où commence le grand Cul-de-sac, en le prenant du côté de l'Ouest & de la Basse-terre, le Païs est un terrein uni, de près de vingt lieues d'étendue. Le long de la Mer, on monte fort doucement jusqu'au pié des Montagnes, qui en sont éloignées depuis une lieue jusqu'à quatre. Cet espace est arrosé d'un très grand nombre de Rivieres; & si l'on y faisoit des Ponts, on y pourroit aller de toutes parts en Carosse. Quatre ou cinq cens pas au-delà des grands Bananiers, on entre dans des chemins coupés à mi-côte, le long des Montagnes qui servent comme de soutien à la Soufriere. En plusieurs endroits, ces Montagnes sont si escarpées vers la Mer, que dans l'espace d'une demie lieue, il n'y a de praticable que trois petits enfoncemens, qui servent de passage à des Ravines d'une eau sale & bleuâtre, nommées les trois trous, & distinguées entr'elles par les noms particuliers de *Trou-Madame*, *Trou à Chien*, & *Trou à Chat*. A côté du dernier, & sur la hauteur du Morne, on trouve un Païs plat, de cinq à six cens pas de longueur, qui s'étend ensuite dans quelques gorges des Montagnes, jusqu'au pié de la Soufriere. La terre y est noire & grasse; & quoiqu'elle soit entremêlée de roches & d'éclats de pierres, la bonté du fond y attire des Habitans, qui emploient les pierres à faire des murailles seches, pour renfermer différentes pieces de leur terrein. La situation de ce Quartier, qui est fort élevé, & couvert à l'Ouest par de grandes Montagnes, y fait regner beaucoup de fraîcheur. L'herbe des Savanes y est touffue, déliée, toujours verte, & très propre à nourrir des Bestiaux. On y plante aussi du

(34) M. Houel de Varennes.

Maïz, du Manioc, du Rocou & du Cacao. Mais les Cannes de Sucre n'y peuvent mûrir.

Lorsqu'on a passé ce Païs plat, on rentre dans les détroits des Montagnes, toujours à mi-côte, jusqu'à la plus haute partie du chemin, où la vûe est fort ouverte & l'air extrêmement frais. Mais ce lieu est également désert & sauvage. On descend ensuite par un chemin très long & très roide, au pié duquel coule une des trois Rivieres d'où ce Quartier tire son nom. Celle-ci est petite, étroite, resserrée par des Rochers; & sans avoir plus de deux piés d'eau, elle est si remplie de Rochers, que le passage en est difficile. Le Quartier des trois Rivieres n'a pas plus de quatre mille pas de large: c'est une Plaine, divisée par la pente d'un gros Morne, dont les enfoncemens contiennent plusieurs belles Habitations. La terre y est bonne, & produit des Cannes, dont le Sucre brut n'a d'autre défaut que de blanchir difficilement. On nomme la *grande* & la *petite Anse*, deux enfoncemens que la Mer fait dans les terres, depuis la premiere Riviere qu'on trouve à la descente du Trou au Chat, jusqu'aux Montagnes qui séparent ce Quartier de celui du vieux Fort. La grande Anse est séparée de la petite par une cuisse de Morne, qui peut former un bon Poste: & comme la disposition de cette Côte est favorable aux descentes, on y a fait diverses Fortifications.

Quartier des trois Rivieres.

En sortant des trois Rivieres, on rentre dans les détours de plusieurs Montagnes, qui font partie de celle de la Soufriere. Ce sont des Ravines continuelles, & des hauteurs dont les descentes causent de l'effroi, avec des gorges où vingt Hommes arrêteroient une Armée. Delà, on monte une Côte fort difficile, par un chemin taillé dans le roc, mais étroit & rude, qui conduit enfin au *dos d'Ane*: c'est le nom qu'on donne à un Païs plat, où l'on retira les Femmes, les Enfans & les Vieillards, en 1691, pendant l'irruption des Anglois. Les Carmes y ont une petite Chapelle. Cet endroit est élevé, très sain, quoiqu'environné de Bois, & réellement impénétrable, pour peu qu'il soit défendu. Sa longueur est de trois à quatre cens pas, sur différentes largeurs. Plus loin, on recommence à monter, par un chemin assez doux; après lequel on en trouve un de dix à douze piés de large, sur le côté même de la Montagne, & couvert, du côté opposé, par un terrein marécageux, où, dans la saison des pluies, les eaux de toutes les hauteurs voisines se rassemblent, & font un Etang, qui a toujours assez d'eau & de fange pour embourber une Armée. Ainsi le chemin qui mene au dos d'Ane est sûr, vers la Mer, dont il est éloigné d'environ quatre mille pas. Il est terminé par deux pans de muraille qui le traversent, & qui laissent une ouverture, fermée d'une Porte.

On entre delà dans une petite Savane, où l'on trouve encore les ruines d'un grand Magasin, qui a servi, en 1691, à faciliter la distribution des munitions de guerre aux Habitans de la Riviere des Gallions. Une belle Habitation, dont les Bâtimens occupent deux hauteurs, commande tout le Païs voisin; & l'on pourroit tirer, d'une de ces deux hauteurs à l'autre, un boïau, qui, faisant face à la Plaine, mettroit ce Poste à couvert d'insulte. Le chemin, pour descendre dans la Plaine qui est au-dessous, est sur la croupe du Morne, & d'une pente assez douce; mais les deux côtés

en

en font escarpés, & couverts de grands arbres. Là commence une belle Habitation, qui avoit appartenu au dernier Gouverneur de la Guadeloupe (35). On y fait du Sucre blanc, d'une parfaite beauté. On trouve ensuite une petite Riviere, nommée *la Sense*, qui, coulant au bas d'une Falaise fort escarpée, sépare cette Terre de celle de *Bisdari*, ancienne Possession du premier Propriétaire de l'Ile, qui renferme une Montagne ronde & très haute, nommée *Houelmont*, qu'Houel avoit fait inutilement fortifier (36). Huit cens pas plus loin, on trouve une belle Habitation (37). La Riviere des Gallions & celle de la Sense s'approchent si fort ici, que ne laissant entr'elles qu'un espace d'environ cent cinquante pas, escarpé des deux côtés par de profondes Falaises, on y a fait, en 1712, un retranchement bien fortifié, & très facile à défendre. De ce Poste, à la Falaise qui borde la Mer, il n'y a que cinq ou six cens pas. On a pratiqué, dans cette Falaise, un boïau qui fait face à la Mer, avec deux angles saillans, dont l'un porte une Batterie à barbette, de trois pieces de Canon. Le chemin, qui descend à la Riviere des Galions, est taillé dans la pente du Morne : on passoit alors cette Riviere à gué, quoiqu'elle soit assez grande, & qu'étant la vraie route entre la Basseterre & la Cabesterre, elle demandât si nécessairement un Pont, qu'on y étoit souvent arrêté lorsqu'elle se débordoit. Son nom vient des Galions d'Espagne, qui étoient dans l'usage d'y prendre de l'eau & des rafraîchissemens, lorsqu'ils passoient par cette route, avant que les François fussent établis dans l'Ile. C'est une grande Anse, où le mouillage est sûr, & l'eau douce en abondance : mais celle de la Riviere même est mêlée de soufre & de vitriol, qui en rendent l'usage dangereux pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. Un Fort qui est sur la hauteur de la Côte, & où l'on monte de la Riviere par un chemin qui conduit sur l'Esplanade, se nomme le Fort de la Basse-terre.

Labat s'embarqua ici, dans un grand Canot, pour retourner à la Bassetetre en passant par le vieux Fort. Ses observations sur la Côte (38) le convainquirent de l'impossibilité d'une descente, dans un Païs qui se défend de lui-même, depuis le Morne qui termine la petite Anse des trois Rivieres, jusqu'à la Pointe du vieux Fort. On n'y trouve, partout, qu'une Falaise escarpée, & coupée par des précipices. La Pointe du vieux Fort est basse, assez unie, d'environ deux cens pas de large, sur un peu plus de longueur, avec quelques enfoncemens dans les gorges des Montagnes. Elle paroît un amas de pierres, que les pluies ont détachées de la Montagne voisine, & qui par succession de tems se sont couvertes d'un peu de terre. Sa situation est au Sud-Ouest. Son Eglise, ou plutôt sa Chapelle, qui a titre de Paroisse, est desservie par des Carmes, c'est-à-dire par un Religieux qu'ils y envoient une fois le mois pour dire la Messe. Il se trouve, dans les gorges des Montagnes, & sur la croupe des Mornes, sept ou huit Habitations, d'où l'on tire du coton, du Manioc, du Maïz, & quantité de Volaille. On voit, sur la Pointe, deux Canons de fer qui servent à

(35) Le Chevalier *Hinselin*.

(36) Inutilement, comme on l'a dit d'après le P. du Tertre; parceque sa hauteur y rendoit le Canon inutile.

(37) Celle de M. Milet, Conseiller & Capitaine de Milice.

(38) Il étoit emploïé par le Gouverneur à tracer des Plans de Fortifications.

donner avis, au Fort de la Basse-terre, de ce qu'on découvre en Mer. Ce Quartier est hors d'insulte par sa situation, autant que par l'inutilité de toute entreprise, dans un Païs composé de Bois, de Montagnes & de précipices. Un Canot même n'y peut aborder jusqu'à plus d'une lieue & demie du vieux Fort, dans un lieu nommé l'Anse de la Croix, petit enfoncement, de vingt-cinq à trente toises de large, entre deux Pointes de Morne, qui tombent à plomb. Sa profondeur en a neuf ou dix, depuis le bord de la Mer jusqu'à une Falaise qui lui fait face. Un Ruisseau d'eau claire coule dans cet enfoncement, & forme une nappe dans sa chûte. Un Habitant s'étoit établi dans cette ouverture ; & pour descendre au bord de la Mer plus facilement qu'avec une échelle, dont il s'étoit servi jusqu'alors, il avoit commencé à creuser un chemin à côté de l'Anse. Labat, aïant emploïé l'échelle pour aller dans l'Habitation & pour en revenir, la trouva jolie & fertile, avec des enfoncemens assez considérables dans les Montagnes, & même un sentier commode, qui menoit, par les contours des Mornes, aux Terres du Bisdari & d'Houelmont. L'importance de conserver ces deux Places, dont la perte laisseroit les bords de la Riviere de l'Anse des Galions à découvert, obligea le Gouverneur de faire rompre le travail de l'Habitant, pour rendre à cette Côte son inaccessibilité naturelle. Elle ne finit qu'à l'Anse des Galions, près d'un Morne nommé *le Raby*, du nom d'un François qui s'y est établi. L'Anse des Galions a cinq ou six cens pas de large, depuis ce Morne jusqu'à la Riviere de Sense, qui se décharge dans la Mer au pié d'un autre Morne, dont la Pointe est fortifiée. La profondeur de cette Anse, depuis le bord de la Mer jusqu'à la Montagne, n'est que d'environ deux cens cinquante pas : le Païs est plat des deux côtés, dans le même espace ; mais les bords de la Mer même, dans une largeur de cinquante à soixante pas, sont couverts de gros cailloux, qui rendent la marche fort difficile. La commodité de ce grand nombre de pierres y a fait faire quelques angles saillans, qui couvrent l'entrée de l'Anse, & qui joignent d'assez près les ronces & les épaisses brossailles, dont ses bords sont bien couverts, jusqu'à ceux d'un Etang formé de plusieurs sources & d'une partie de la Riviere de Sense, qu'on y a conduite par une rigole. Le Morne, qui forme & qui borne le fond de l'Anse des Galions, est défriché jusqu'à la moitié de sa hauteur ; le reste est revêtu d'arbres. Labat donna d'excellentes ouvertures au Gouverneur, pour la fortification de tous ces Postes, ou pour les rendre inaccessibles par différentes coupures. Il décrit, à cette occasion, plusieurs Habitations voisines. En général, le terrein, depuis la Riviere des Galions jusqu'à celle de Saint Louis, est de bonne terre, & tout-à-fait propre pour le Sucre blanc. Aussi ce Quartier est-il celui de l'Ile, où l'on voit des Sucreries en plus grand nombre. Leur défaut est de manquer de bois à brûler : mais comme les terres y sont vieilles, c'est-à-dire, emploïées depuis longtems, & que la sécheresse y est plus ordinaire que la pluie, les pailles des Cannes & les bagaces tiennent lieu de bois.

La Riviere aux Herbes sépare, en deux parties presqu'égales, tout ce terrein, qui est d'une lieue de large, & qui porte divers noms. On appelle Montagne de *Beau-soleil*, la partie qui est entre la Riviere aux Herbes &

celle des Galions. Au-dessus de l'Habitation de l'Espérance, sont celles de Sucre & des Gomiers; à côté, celle de l'Ilet, & la partie qui est renfermée entre la Riviere aux Herbes & celle de Saint Louis, se nomment la Montagne de Belle-vûe. Au dessus est l'Habitation de Saint Claude, qui appartient aux Jésuites: elle touche à celle du Parc, une des Terres réservées par le premier Propriétaire de l'Ile, ou n'en est séparée que par des Falaises de très difficile accès, & par une Riviere qui vient des Montagnes de la Soufriere, nommée la Riviere de Saint Claude, qui se jette dans celle de Saint Louis.

La Riviere aux Herbes est composée de deux branches, qui renferment un triangle appellé l'*Ilet*: c'étoit une autre réserve du premier Propriétaire. Nous visitâmes, raconte Labat, tous les lieux qui sont entre la Riviere aux Herbes, & le Fort, & tout le terrein qui est à gauche de cette Riviere, depuis le bord de la Mer jusqu'à l'Ilet. Nous traversâmes ensuite les Habitations, jusqu'au bas de Saint Claude, pour connoître, en descendant, la droite de la Riviere Saint Louis, qui coule entre deux Falaises d'une extrême profondeur. Depuis la Riviere Saint Claude, qui se jette dans celle de Saint Louis à plus de trois mille pas du bord de la Mer, jusqu'un peu au dessus de l'Ecl
use du Moulin des Jacobins, éloigné du bord de la Mer de sept ou huit cens pas, & depuis l'Eclufe jusqu'à la Mer, on peut la passer partout à gué, quoiqu'elle soit grosse & large, remplie de grosses roches, qu'elle ait d'assez grands bassins, & qu'elle soit sujette à se déborder, d'un moment à l'autre: mais, depuis l'Eclufe jusqu'à la Riviere Saint Claude, elle ne peut être passée qu'en deux endroits. Le plus bas, qui se nomme le passage de *la Coulisse*, est proche d'un Morne très long & très roide; & le second, neuf cens pas plus haut. La descente du dernier est belle & facile; mais celle de l'autre est si escarpée, qu'elle fait peur, & qu'il n'y a que les Negres qui l'osent tenter. Labat fit, dans tous ces lieux, le Plan des Fortifications qui subsistent aujourd'hui, surtout de celles qui furent prolongées le long de la Mer, par le Morne des Irois & le Morne doré, jusqu'à la Ravine Billau, qui couvre l'entrée du Bourg Saint François.

D'autres soins rappellant le Voïageur à la Martinique, où il étoit chargé de la conduite d'une Paroisse, il termina cette longue course pat une seconde visite du Quartier des Habitans, & ses lumieres n'y furent pas moins utiles à la Colonie. Ensuite il revint à l'Habitation de son Ordre, c'est-à-dire au Marigot; & delà au *Parc*. Ce qu'on nomme le Parc est un lieu renfermé par des Rivieres profondes, adossé aux Montagnes qui portent la Soufriere. Sa plus grande largeur est de dix-huit cens à deux mille pas. Quoique de ce Poste, on pût faire une retraite aussi sûre que le dos d'Ane, le Gouverneur ne jugea point à propos d'en faire cet usage. Il défendit même, aux Habitans, d'y retirer leurs Familles & leurs effets, sous peine de ne trouver, ni protection dans leurs embarras, ni justice du pillage des Negres, qui dans ces occasions sont souvent plus redoutables que l'Ennemi. Les raisons du Gouverneur étoient, que le Peuple doit être réuni dans un même lieu, afin que ceux qui portent les armes soient également intéressés à sa conservation; que ce lieu doit communiquer avec la partie de

l'Ile qui n'est point attaquée ; qu'il faut mettre ensemble les Blessés & les Malades, l'Hôpital & les Chirurgiens, les Magasins des vivres & ceux des munitions, qui doivent être derriere le Camp, à portée d'y être conduits avec l'ordre & l'œconomie nécessaire; enfin, qu'on doit éviter que, sous prétexte d'aller voir leurs Familles les Habitans ne puissent abandonner tout-à-fait le Camp, ou perdre l'envie d'y retourner ; inconvéniens, qui ne sont point à craindre, lorsque l'asyle est derriere.

On ne peut douter que depuis le Voïage du P. Labat, la Colonie Françoise de la Guadeloupe n'ait reçu beaucoup d'accroissement par la culture des terres & la multiplication des Habitans ; surtout dans ces dernieres années, sous l'administration de M. de Bompart, Gouverneur Général, de M. le Comte de Crapado, Lieutenant-de-Roi de l'Ile. Le mérite & la réputation des Commandans ont eu souvent plus d'effet que la Nature & l'Art, pour le succès d'une Colonie.

§ IV.

ILE DE LA GRENADE ET GRENADINS.

Du Tertre s'étend peu sur l'Ile de la Grenade. C'est la premiere, dit-il, qui commence le demi cercle des Antilles, du côté du Midi. Elle lui sembla plus grande, d'un tiers, que Saint Christophe. Ses extrêmités, entre le Sud & l'Ouest, forment un Croissant ; & derriere la premiere Pointe, du côté du Nord, on trouve une des plus belles & des meilleures Baies des Iles. Le Port, qui en fait un coin, est d'un bon fond, sans aucune roche, & peut contenir un grand nombre de Navires, avec cet avantage, que pouvant y être arrêtés par les seuls Grapins, ils n'ont pas besoin d'y mouiller l'ancre. A peu de distance est un bel Etang, qui n'en est séparé que par une langue de sable, qu'on pourroit couper avec peu de travail, & qui formeroit un second Port, de la grandeur du premier. Cette Colonie Françoise, que du Tertre visita soigneusement en 1656, n'étoit composée alors que de deux cens personnes, dont toutes les Cases étoient autant de petits Forts de Charpente, capables de résister aux incursions des Sauvages. Le Fort n'étoit aussi qu'un grand Pavillon de charpente, entouré à huit ou dix piés de distance, d'une Palissade de gros pieux, fichés en terre & bien chevillés, avec plusieurs pieces de Canon. Mais l'Etablissement touchoit encore à son origine. Labat, qui le visita cinquante ans après, le représente tel qu'il étoit alors ; & l'on n'en connoît point d'autre Relation.

Il place l'Ile à douze degrés & un quart de latitude Nord : c'est, dit-il, de toutes celles que les François possedent, la plus proche du Continent de l'Amérique, dont elle n'est éloignée que d'environ trente lieues. Elle est à 70 de la Martinique ; & de sa Pointe Nord-Est à la Pointe Est de la Barbade, on en compte environ quarante-cinq. Sa longueur, Nord & Sud, est de neuf à dix lieues ; sa plus grande largeur d'environ cinq lieues ; & sa circonférence de vingt à vingt-deux. Sa grande Baie, ou, suivant le langage des Iles Françoises, son grand Cul-de-sac, qui renferme son Port & son carénage, est à l'Ouest, & sa profondeur formée par deux grandes Poin-


Carte de l'Isle de la Grenade
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages. Par M. B. Ingr. de la Me. 1758
Echelle de 3 Lieues communes de France
Cap de la Grenade
Paroisse des Sauteurs
Paroisse du Grand Pauvre
Bourg et Paroisse du Grand Pauvre
Bourg et Paroisse de l'Ance Goyave
Paroisse de l'Ance Goyave
Paroisse du Grand Marquis
Paroisse du Grand Marquis
Paroisse de la Basse Terre
Paroisse du Maigrin
Bourg et Paroisse du Maigrin
Ville et Ft. Royal
La Baye
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Tom. XV.

N.° 14

tes, qui s'avança fort loin en Mer, donnent à l'Ile la forme d'un croissant, comme le remarque du Tertre; mais irrégulier, parceque la Pointe du Nord est beaucoup plus épaisse que celle du Sud. La véritable entrée du Port est à l'Ouest Sud-Ouest (39).

La Grenade.

La Grenade, raconte Labat, avoit toujours été habitée par les seuls Caraïbes, que sa fertilité & l'abondance de la Chasse & de la Pêche y attiroient plus que dans les autres Iles, lorsqu'en 1650, elle fut achetée des Sauvages par du Parquet, alors Propriétaire de la Martinique (40). Il y établit d'abord une Colonie de deux cens Hommes; & le premier Etablissement, que du Tertre vit en 1656, se fit entre l'Etang & le Port, aux environs d'une Maison de charpente que du Parquet avoit fait apporter en fagot, de la Martinique: c'est ce que du Tertre nomme un Fort, parcequ'il étoit revêtu d'une enceinte de Palissades, avec des embrasures pour deux pieces de Canon & quatre Pierriers. On l'avoit cru suffisant pour contenir les Sauvages. En effet, quoiqu'ils se fussent bientôt repentis de leur Traité, ils n'oserent attaquer cette misérable Forteresse; mais s'étant répandus dans tous les Bois, ils y tuerent tous les François qui s'éloignoient à la chasse. Du Parquet, informé de cette perfidie, fit passer dans l'Ile, trois cens Hommes bien armés, qui en détruisirent un grand nombre, & forcerent le reste à la fuite. On rapporte qu'une Trouppe de ces Barbares, aïant été poussée par les François sur une roche fort escarpée, aima mieux se précipiter de cette hauteur, que de prendre le parti de la soumission, & que ce lieu en a pris le nom de *Morne des Sauteurs*, qu'il conserve encore.

Quelques divisions, qui s'éleverent ensuite dans la Colonie, retarderent encore ses progrès: mais la prudence de *Valminier* (41), un de ses Gouverneurs, aïant calmé tous les troubles, elle s'accrut beaucoup dans l'espace de quelques années. Outre la fertilité du Païs & l'abondance des vivres, le Tabac qu'on y avoit commencé à cultiver étoit si parfait, qu'il se vendoit toujours le double ou le triple de celui des autres Iles. Enfin, Labat semble persuadé que la Grenade seroit devenue la plus riche des Colonies Françoises, si le Gouvernement de Valminier eût duré longtems. Du Parquet la vendit, en 1657, au Comte de Cerillac, pour la somme de quatre-vingt mille livres; & ce nouveau Maître en fit prendre possession par un Officier d'un caractere si dur, que la plûpart des Colons, révoltés contre sa tyrannie, abandonnerent leurs Etablissemens pour se retirer à la Martinique. Cette désertion n'aïant fait qu'aigrir sa mauvaise humeur, il poussa si loin la violence & la brutalité, que ceux qui restoient dans

(39) Labat accuse de Lile de s'être trompé, sur de faux Mémoires, dans sa Carte des Antilles publiée en 1717, en plaçant à l'Est ce qui à est l'Ouest, & au Nord ce qui est au Sud. Pour mettre, dit-il, le Plan de la Grenade comme il doit être, il faudroit lui faire faire un demi tour à droite sur sa Carte, avec d'autres corrections qui ne sont pas de moindre importance. *Nouveaux Voïages aux Iles*. T. VI. p. 214.

(40) Du Tertre, qui étoit alors aux Iles, rapporte les conditions du marché. On donna aux Sauvages une certaine quantité de Merceries & d'Eau-de-vie, pour laquelle *Kaierouane*, leur Chef général, céda tous leurs droits sur l'Ile, en s'y réservant leurs Habitations & leurs Carbets. Le Commandeur de Poincy en 1638, Aubert peu d'années après, & la Compagnie Françoise en 1645, avoient formé, sans succès, le dessein de la peupler.

(41) Louis de Caqueray, sieur de Valminier, Capitaine de Cavalerie à la Martinique.

l'Ile se saisirent de lui, lui firent son Procès dans les formes, & le condamnerent au Gibet. Cependant, comme il leur représenta qu'il étoit d'une naissance noble, ils consentirent à lui faire couper la tête; mais l'adresse manquant au Bourreau pour entreprendre cette exécution, ils le firent passer par les armes. On n'attribue ce coupable excès qu'au Peuple. Les honnêtes gens de l'Ile étoient passés à la Martinique; & l'on assure même que les Officiers, n'aïant pû s'opposer aux emportemens de la Populace, s'étoient éloignés du Fort. De toute la Cour de Justice, qui fit le Procès au malheureux Gouverneur, il ne s'en étoit trouvé qu'un, nommé *Archangeli;* & vraisemblablement Italien, qui fût écrire. Celui qui fit les informations étoit un Maréchal ferrant, dont Labat vit la marque, qui se conservoit encore dans le Registre du Greffe de la Grenade: c'étoit un fer à Cheval, autour duquel Archangeli, qui faisoit l'office de Greffier, avoit écrit: *Marque de M. de la Brie, Conseiller Rapporteur.* La Cour, informée de cet attentat, envoïa un Vaisseau de guerre, avec quelques trouppes, pour en prendre connoissance. Un Commissaire, qui les accompagnoit, fit des informations: mais lorsqu'on eut reconnu que les Auteurs du crime n'étoient que des Misérables, dont la plûpart s'étoient déja mis à couvert par la fuite, les recherches ne furent pas poussées plus loin, & personne ne fut puni. Archangeli même, qui passoit pour le Chef du tumulte, en fut quitte pour être chassé de l'Ile, d'où il se retira dans celle de Marie-Galante; & s'y trouvant encore en 1692, pendant l'irruption des Anglois, non-seulement il embrassa leur parti, mais il leur découvrit le lieu où le Gouverneur s'étoit retiré avec les principaux Habitans. Le Major Holms, qui commandoit les Anglois, n'avoit point ignoré ce qui s'étoit passé à la Grenade: il ne vit cette nouvelle trahison qu'avec horreur; & sur-le-champ, il fit pendre le perfide à la Porte de l'Eglise, avec ses deux Fils.

Le Comte de Cérillac fut obligé de vendre son Ile à la Compagnie de 1664, qui la rendit au Roi dix ans après; mais le desordre de la Colonie fut si peu réparé, qu'en 1705 Labat ne prit pas une haute opinion de cet Etablissement; c'est à lui-même qu'il faut laisser raconter tout ce qu'il y observa. Il venoit de la Barbade.

En arrivant à la vue de la Grenade, nous aimâmes mieux courir le long de la Cabesterre, que de passer au travers de quelques petites Iles, qu'on nomme *les Grenadins*, pour aller chercher le Cul-de-sac. La côte est saine; & la terre, dont nous étions à une distance raisonnable, me parut belle, entrecoupée d'un grand nombre de Rivieres, unie même en quantité d'endroits; & si l'on juge de la bonté du terrein, par les arbres qu'il produit, celui de la Grenade doit être excellent. Le Dimanche, 18 de Septembre, nous mouillâmes dans le Bassin, ou au fond de l'Acul, sous la Forteresse: il étoit six heures du matin; j'allai saluer le Gouverneur. Il se nommoit de *Belair.* Je n'ignorois point sa fortune: il étoit né à Blaye, avec toutes les qualités du Païs. Dans sa jeunesse, il avoit trouvé le moïen d'entrer au service du Prince d'Orange, Roi d'Angleterre depuis, & de se mettre si bien dans ses bonnes graces, qu'il en avoit obtenu le Gouvernement de Berg-op-zoom, lorsque ce Prince s'en étoit emparé, en représailles de la Principauté d'Orange, dont la France s'étoit mise en possession pendant

la guerre de 1688. Il y a beaucoup d'apparence que Belair avoit tenté de rendre quelque service à sa Patrie ; & que son entreprise aïant été découverte, il n'avoit pas eu d'autre ressource, que de revenir en France. Il y fut aussi-tôt récompensé, d'une Commission de Capitaine de Vaisseau ; & servant en cette qualité, dans l'Armée navale qui prit la Flotte de Smirne en 1693, il s'empara d'un riche Vaisseau de quarante canons, sur lequel il n'oublia point de prendre sa part du butin. Son équipage, & ses Officiers mêmes, furent d'ailleurs assez satisfaits de sa distribution : mais la Cour le fut beaucoup moins ; & condamnant le pillage du Vaisseau, elle interdit Belair de ses fonctions, pendant un an, après lequel il fut rétabli. Quelques années de service firent oublier les sujets de plainte. Il demanda le Gouvernement de la Grenade, qui se trouvoit vacant, & qui lui fût accordé.

Il me reçut bien. Il m'offrit sa table & sa Maison, pendant mon séjour dans l'Ile. J'allai visiter la Forteresse avec lui. Ce petit Fort n'avoit alors de considérable, que sa situation, qui étoit en bel air, & fort bonne, quoiqu'elle fût commandée par une hauteur, qui en étoit éloignée de trois ou quatre cens pas, & séparée par deux fonds. Le front de l'ouvrage est au Nord-Est. La distance des deux demi-bastions qui le composent est d'environ quarante-cinq toises, d'une Pointe à l'autre, avec un mauvais Fossé, sans chemin couvert, sans glacis, sans palissade ; & le reste de l'enceinte n'offre que des angles rentrans & saillans, avec une espece de demi-bastion vers le mouillage, & une batterie de six canons. Trente-cinq ou quarante Soldats composoient alors la garnison. Ils étoient logés dans des Hutes, la plûpart appuïées au mur du Fort. La hauteur, sur laquelle ce Fort est bâti, est escarpée de toutes parts, à l'exception de celui du Nord-Est, où l'on trouve une bonne esplanade, terminée par un ravin, au-delà duquel on voit, sur une hauteur, la Maison du Curé. On avoit entrepris de transporter dans ce lieu celles de l'ancien Bourg, qui étoit entre un étang d'eau saumâtre & le carénage. Il seroit facile, comme du Tertre le fait observer, de joindre cet étang à la Mer par un Fossé, d'autant plus qu'il est moins haut, & d'une extrême profondeur. Tous les environs du Port & du cul-de-sac sont fort hachés ; & si les Mornes ne sont pas fort hauts, ils sont près les uns des autres, & ne laissent entr'eux que de très petits vallons.

Tout ce Païs est assez bien cultivé. On y fait de l'indigo, du tabac & du roucou. On y éleve des Bestiaux & de la Volaille. On y recueille quantité de mill & de bois. En général, les Habitans sont aisés ; mais la plûpart ont l'air très rustique, sans aucune apparence qu'il puisse changer. On regrette que ceux de Saint Christophe ne se soient pas retirés chez eux, après leur disgrace : ils auroient pû leur communiquer de la politesse, en leur apprenant à tirer meilleur parti de leurs Terres. C'est peut-être une des raisons, qui ont fait transporter le Bourg auprès du Fort : on a cru que le voisinage du Gouverneur & de l'Etat Major serviroit à les civiliser.

Il seroit facile de mettre le carénage & le Bourg à couvert, en faisant une batterie fermée, en forme de redoute, sur la pointe la plus avancée qui forme le carénage, ou même sur les bas fonds les plus voisins du chenal, qui n'a gueres plus de soixante toises de largeur ; elle défendroit l'entrée,

& mieux que le Fort. Il est surprenant que M. de Caylus n'y ait pas fait attention (42). Les Anglois entendent bien mieux leurs avantages. S'ils étoient maîtres de la Grenade, il y a long-tems qu'elle auroit changé de face, & qu'elle seroit une Colonie florissante (43); au lieu que jusqu'à présent les François en ont tiré peu de fruit, & que malgré les anciennes espérances, l'Ile est encore deserte, pauvre & sans commerce. Les Maisons y sont mal bâties, encore plus mal meublées, & presqu'au même état ou du Parquet les avoit laissées.

Je visitai l'Habitation, que le Comte de Cerillac a donnée aux Missionnaires de mon Ordre. C'est une réserve qu'il se fit par son Contrat de Vente, & qui ne pouvoit être sujette à la loi générale des réunions au Domaine du Roi, pour les terres qui n'ont pas été défrichées dans le tems marqué par la concession. Elle se nomme le fond du *Grand Pauvre*; nom dont l'origine est peu connue. Sa situation est dans la partie occidentale de l'Ile, à quatre lieues du Fort en allant au Nord. Elle a plus de mille pas de large; & sa longueur, depuis le bord de la Mer, n'est bornée que par le sommet des Montagnes, qui séparent la Basseterre de la Cabesterre. Comme cet endroit est un des plus larges de l'Ile, notre Habitation est d'une grandeur considérable. Je trouvai un Carbet de Caraïbes, qui s'y étoit nichés, & je sus qu'on en souffroit beaucoup d'autres à la Cabesterre, pour quelques petits avantages que la Colonie en retire : politique très mauvaise, car est-on sûr qu'ils ne se révolteront point, & qu'ils ne recommenceront point leurs anciens massacres, quand on voudra leur faire quitter les lieux qu'ils occupent? Ils sont plus en état de résister, qu'ils ne l'étoient autrefois : la Colonie est plus foible; ils peuvent recevoir de puissans secours des Negres fugitifs qui se sont établis dans l'Ile de Saint Vincent, & qui, multipliant beaucoup, seront un jour obligés de chercher de nouvelles terres pour subsister.

Avec ce Carbet, je trouvai trois Maisons de François qui avoient défriché quelques parties de notre terrein. Ils m'offrirent de se retirer, lorsque nous voudrions nous y établir, comme ils m'en croïoient le dessein. Je ne leur ôtai point cette idée, & je pris même des mesures pour les engager doucement à chercher une autre demeure. La Riviere, qui passe presqu'au milieu de nos terres, porte le même nom : elle est assez grande, & fort poissonneuse, surtout en Anguilles, en Mulets, & en Ecrevisses. Les Perdrix, les Ramiers, les Ortolans, les Grives, les Perroquets & les Pertiques sont en abondance dans le Canton; marque certaine qu'il est peu peuplé. J'y tuai deux Ajetous, que les Espagnols nomment Armadilles, & un Agouti. On m'avoit dit plusieurs fois que les écailles des Tatous résistent au plomb commun; mais, en aïant tiré un d'assez loin, je reconnus la fausseté de cette opinion. Trois heures de marche me reconduisirent au Fort. Il est certain que ce Païs est très bon, & qu'il produiroit beaucoup, s'il étoit assez peuplé pour recevoir une meilleure culture. La terre en est bonne, arrosée d'un grand nombre de Rivieres, & plus belle, à

(42) IngénieurGénéral, comme on l'a déja dit, des Iles & Terre-ferme d'Amérique. C'est lui qui a fait bâtir le nouveau Fort en 1706.

(43) On voit, au contraire, dans la plûpart des Relations Angloises, que l'industrie des François est proposée pour modele.

mesure

mesure qu'on s'éloigne du Fort. Les chemins y étoient supportables ; un peu de travail les rendroit commodes pour toutes sortes de Voitures. On parle encore plus avantageusement de la Cabésterre, que je ne vis point.

En un mot, la Grenade seroit un séjour fort agréable, si l'Art y aidoit un peu la Nature. C'est au seul défaut de culture qu'il faut attribuer certaines fievres, qui portent le nom de l'Ile, & qui étant fort opiniâtres, dégénerent quelquefois en hydropisie; car les eaux sont excellentes, la grosse Viande fort bonne, la Volaille grasse, tendre & délicate, le Gibier, les Tortues, les Lamantins, & généralement toutes les especes de Poissons, en abondance.

Iles nommées les Grenadins.

Lorsqu'il manque quelque chose à la Grenade, elle est environnée de quantité de petites Iles, qui sont comme autant de Réservoits, où l'on est sûr de trouver ce qu'on n'a point dans la grande. Je vis une bonne partie de ces Iles, qu'on nomme les Grenadins : nous les rangeâmes d'assez près, mais sans y mouiller. Celle qu'on nomme Cariacou (44) est partagée d'un Port excellent. Le plus grand des Grenadins, qui est le plus au Nord, & le plus voisin de Saint Vincent, se nomme *Beguia* (45). On lui donne le nom de *Petite Martinique*, parcequ'il nourrit, comme cette Ile, un grand nombre de Viperes; mais la même raison auroit pû le faire nommer aussi *Petite Sainte Lucie*; car, dans toutes les Antilles, on ne connoît que ces trois, qui produisent des Viperes. Il s'y trouve des couleuvres, qu'on nomme *Covresses*, mais qui, loin d'être venimeuses, sont très utiles par la guerre qu'elles font aux Rats. La Dominique a de très gros Serpens, qu'on appelle *Tête de Chien*, parcequ'ils ont la tête, grosse, courte & ronde : ils n'ont pas non plus de venin, & leur graisse est excellente, pour toutes les douleurs des jointures, sans en excepter la goutte. Ils font la guerre aux Rats & aux Poules.

Serpens des Antilles.

§ V.

ILE DE SAINTE LUCIE.

OU SAINTE ALOUSIE.

CETTE Ile, située par les treize degrés quarante minutes, à sept lieues de la Martinique & de Saint Vincent, & vingt-quatre de la Barbade, n'a

(44) Du Tertre l'appelle *Kairryouacou*. Il s'y arrêta longtems. » C'est, dit-il, une » très belle & bonne Ile, capable de soute- » nir une Colonie. Elle a huit ou neuf lieues » de circuit, & du côté du Nord une très » belle Baie en demi rond ; au Nord de cette » Baie, il y a un gros rocher, qui couvre » un des plus beaux Havres qui se voient » dans les Indes. Assez proche, on trouve » un Etang d'eau saumâtre, dont l'eau est » de couleur rouge, comme du sang ; & » même les Crabbes, qui en sortent, en » sont colorés. Le fond est pourtant de sa- » ble blanc, mais couvert de limon rouge ; » ce qui me fait croire que cette eau passe » au travers de quelque Mine d'Ocre. Le sol » de l'Ile est noir, avec toutes les apparen- » ces d'une terre très fertile. J'y vis toutes » sortes de Gibier en abondance, surtout » une espece de Faisans, qui font des cris » confus, plus forts que celui des Poules » qui viennent de pondre.

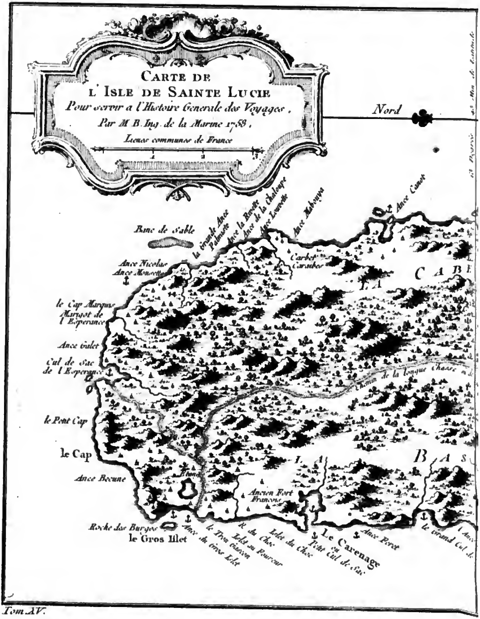
(45) Il y a, dit du Tertre, dix ou douze petites Iles que l'on nomme Grenadins, sans y comprendre Beguia. Entre ces Iles, il y en a cinq ou six, dont les plus grandes n'ont au plus qu'une ou deux lieues. Quelques-unes n'ont point de bois, & sont couvertes d'herbe, semblable à nos joncs marins.

pas moins de vingt-deux milles de long, sur onze de large. Elle est montagneuse en divers endroits; mais sa plus grande partie est une fort bonne terre, arrosée de plusieurs Rivieres & d'autres eaux. On y croit l'air fort pur & fort sain, parcequ'aïant si peu de largeur, & ses Montagnes n'étant pas assez hautes, pour arrêter les Vents de l'Est, qui ne cessent gueres d'y souffler, la chaleur n'y est presque jamais excessive. Elle est remplie de grands arbres, la plûpart d'un bois propre aux édifices. Ses Baies & ses Ports sont vantés pour le mouillage des Vaisseaux. Celui qu'on nomme le *petit Carenage*, où les Anglois ont tenté de se fortifier en 1722, passe pour le plus commode de toutes les Antilles, & tire ce nom de la facilité que les Vaisseaux trouvent à s'y carener.

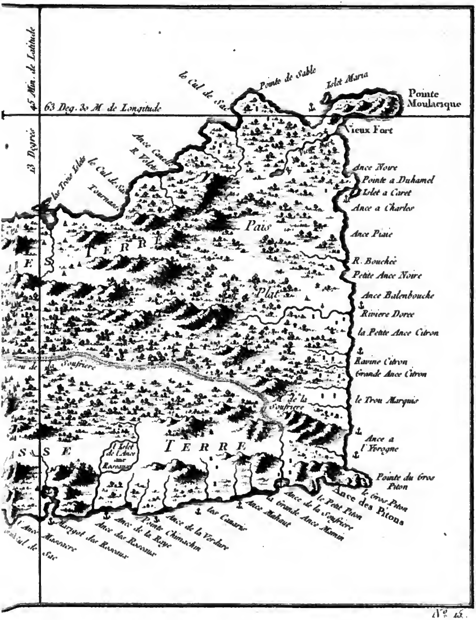
La possession de Sainte Lucie est contestée.

Il n'est pas surprenant qu'une Ile, si favorisée de la Nature, ait causé des jalousies; & que la possession en soit contestée. Si l'on remontoit à l'origine, telle qu'on l'a rapportée dans l'Introduction, on trouveroit par les Mémoires des deux Nations, que les dattes sont en faveur des François (46). Mais il paroît très certain qu'avant l'année 1637 ou 38, ni les François, ni les Anglois n'avoient songé à s'établir dans l'Ile de Sainte Lucie. Ils y alloient librement les uns & les autres comme dans une Ile qui étoit encore sans Maître, pour y faire des Canots, & pour y prendre des Tortues pendant la Ponte, sans qu'ils y eussent encore le moindre Etablissement. En 1639, un Navire Anglois, aïant mouillé sous la Dominique avec Pavillon François, attira par cette feinte plusieurs Caraïbes, qui ne firent pas difficulté d'y entrer & d'y porter des rafraîchissemens. Ils étoient accoutumés à rendre ce service aux François, avec lesquels ils vivoient alors en paix: mais les Anglois aïant tenté de les enlever, ils trouverent le moïen de se jetter dans les flots, & de se sauver, à l'exception de deux que les Anglois mirent dans les fers, & qu'ils vendirent ensuite pour l'esclavage. Les Caraïbes, irrités de cette perfidie, s'assemblerent en grand nombre, surprirent & massacrerent quantité d'Anglois à la Barbade, & dans d'autres Iles où ils commençoient à s'établir; & s'étant séparés après leur expédition, ceux de Saint Vincent passerent dans leur retour à Sainte Lucie, où ils trouverent quelques Anglois occupés à la pêche, qu'ils massacrerent aussi. On lit, dans le P. du Tertre, « que ces Anglois étoient à Sainte Lu» cie depuis dix-huit mois, & que leur Nation fut si consternée de leur » tragique avanture, qu'elle ne pensa plus à se rétablir dans la même Ile. » C'est la premiere trace d'une Colonie, commencée à Sainte Lucie, mais

(46) La plus ancienne est sans contredit celle de l'Acte d'association & de la Commission d'Enambuc, qui est du 31 d'Octobre 1626. Celle des Lettres de concession du Comte de Carlile, que les Anglois font valoir, n'est que du 2 Juin 1627. A l'égard du droit qu'ils veulent tirer d'une prétendue découverte du Comte de Cumberland en 1593, il n'est pas mieux fondé, puisque personne n'ignore que les Antilles avoient été découvertes par Christophe Colomb en 1493. D'ailleurs il contredit les Lettres Patentes du Roi Charles I, accordées en 1627 au Comte de Carlile, qui lui attribuent aussi faussement l'honneur d'avoir découvert les Iles Caraïbes. Purchas parle de soixante-sept Anglois, qui descendirent à Sainte Lucie en 1605, dans leur route pour la Guiane: mais loin d'y avoir formé un Etablissement, ils y périrent presque tous dans l'espace de trente-cinq jours. On remarque même qu'ils ne s'y étoient fait entendre des Sauvages, qu'à l'aide de la Langue Françoise: ce qui prouve clairement que les François avoient fréquenté ces parages avant eux.


CARTE DE
L' ISLE DE SAINTE LUCIE
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages,
Par M. B. Ing. de la Marine 1758.
Lieues communes de France
Nord
Banc de Sable
Ance Canot
Ance Mabouya
Carbet Caraibes
Ance Nicolas
le Cap Marquis
Ance Galet
Cul de Sac de l'Esperance
le Petit Cap
le Cap
Ance Becune
Ancien Fort François
Roche des Burgos
le Gros Ilet
Le Carenage
Petit Cul de Sac
Ance Ferret
Chemin de la longue Chasse

Tom. XV.



45 Min. de Latitude
13 Degrés
63 Deg. 30 M. de Longitude
Pointe de Sable
Islet Maria
Pointe Moulacique
le Cul de Sac
Vieux Fort
Ance Noire
Pointe a Duhamel
Islet a Caret
Ance a Charles
Ance Piaie
R. Bouchée
Petite Ance Noire
Ance Balenbouche
Riviere Doree
la Petite Ance Citron
Ravine Citron
Grande Ance Citron
le Trou Marquis
Ance a l'Yerogne
Pointe du Gros Piton
le Gros Piton
Ance des Pitons
le Petit Piton
Ance de la Soufriere
la grande Ance Mamin
Ance Mahaut
les Canaris
Ance de la Verdure
Pointe Chimachin
Ance de la Raye
Ance des Roseaux
Marygot des Roseaux
Pais
Plat
Terre
Basse
Islet de l'Ance aux Roseaux
Soufriere
M. de la Soufriere
les Trois Islets

N° 16.

» abandonnée presqu'aussitôt, sans que dans la suite, pendant plus de
» vingt ans, les Anglois aient fait la moindre tentative pour y retourner.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Sainte Lucie

Longue possession des François.

Il est certain, au contraire, par tous les témoignages historiques, qu'après leur destruction ou leur retraite, du Parquet, Gouverneur de la Martinique, connoissant l'importance de l'Ile de Sainte Lucie pour la sûreté de la sienne, en prit possession comme d'une Terre inhabitée. Il n'y mit d'abord que quarante Hommes, sous la conduite de Roussélan, Officier de valeur & d'expérience, qui avoit épousé une Femme Caraïbe : cette espece de lien le faisoit aimer des Sauvages; mais du Parquet, qui connoissoit l'inconstance de ces Barbares, n'en prit pas moins les précautions nécessaires pour mettre sa Colonie à couvert de leurs insultes. Il fit construire une Maison forte, environnée d'une double palissade, avec un Fossé, & munie de toutes sortes d'armes. Aux environs de cette Forteresse, qui étoit voisine du petit Cul-de-sac & de la Riviere du carenage, on commença un grand défriché, où l'on cultiva diverses sortes de grains, & du Tabac, qui crût en perfection. Roussélan gouverna jusqu'en 1654, qu'il mourut, également regretté des François & des Sauvages. Dans un si long intervalle, les Anglois ne marquerent aucune prétention sur l'Ile de Sainte Lucie, soit par des oppositions ouvertes, soit par de simples réclamations. *La Riviere* fut nommé pour succéder au Gouvernement. C'étoit un homme riche, qui voulût former à ses propres frais une Habitation particuliere. Un excès de confiance, pour les Sauvages, lui fit négliger sa sûreté. Il laissa les Trouppes dans la Forteresse, pour aller s'établir assez loin. Les Sauvages le surprirent dans sa Maison, & l'y massacrerent.

Hacquet, qui lui succéda, fut tué par les mêmes Sauvages en 1656. Il eut pour successeur, un Parisien, nommé *le Brun*, fort brave, & d'une naissance sans reproche, mais qui, s'étant engagé pour les Iles, avoit porté la livrée du Général. Cette tache le rendit odieux aux Soldats. Ils se révolterent, jusqu'à vouloir le tuer; & l'aïant forcé de se cacher dans les Bois, ils se saisirent d'une Barque, dans laquelle ils passerent chez les Espagnols. Du Parquet n'espéra point de guérir l'aversion des Trouppes, pour un Homme qu'elles méprisoient. Il envoïa, pour commander à Sainte Lucie, un autre Officier, nommé *du Coutis*, avec quarante Hommes, tant Habitans que Soldats. Du Coutis fut rappellé quelques mois après; & le Chevalier d'Aigremont, d'un mérite aussi distingué que sa naissance, fut nommé Gouverneur à la fin de 1657.

A peine eut-il pris possession de son Emploi, qu'il fut attaqué par les Anglois. Labat raconte les circonstances de cette invasion, sans expliquer sur quel témoignage. Du Tertre n'en dit qu'un mot; & l'on n'en trouve aucune trace dans le Mémoire (47) sur lequel la Cour d'Angleterre fonda ses représentations en 1722 (48). Mais, soit que ce fût une entreprise de

(47) Il se trouve dans le *British Empire in America*. T. II. art. de Sainte Lucie.

(48) Ajoutons que dans les Conférences tenues à ce sujet avant la guerre présente, les Commissaires Anglois, requis de produire quelques raisons ou quelques monumens pour faire voir que cette attaque avoit été autorisée par le Gouvernement d'Angleterre, ne l'ont ni fait, ni même tenté de le faire. *Précis du Mémoire des Commissaires du Roi*, p. 6.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Sainte Lucie

Forbans, qui vouloient profiter de la sécurité des François en pleine paix soit qu'elle fût appuiée de l'autorité publique, elle ne prouveroit rien en faveur de l'Angleterre, parcequ'elle n'apporta point de changement à l'état de Sainte Lucie. Les Anglois l'aïant abandonnée depuis dix-sept ans, & la possession des François n'aïant point été contestée dans l'intervalle; pouvoit-il rester quelque droit aux premiers? ils furent défaits par d'Aigremont, qui les força de se rembarquer, avec perte de leur Artillerie, & de leurs munitions. Ensuite il continua de gouverner paisiblement sa Colonie, qui fit de nouveaux progrès jusqu'à sa mort. Les Caraïbes, avec lesquels il vivoit trop familierement, l'assassinerent deux ans après, d'un coup de coûteau dans la poitrine. Son Successeur fut Vanderoque, Oncle & Tuteur des Enfans de du Parquet, qui étoit mort l'année précédente.

Mais ce qui mit comme le sceau au droit de la France, fut un Traité conclu en 1660 avec les Caraïbes. La guerre, qui se faisoit vivement contre ces Barbares, finit alors par une réconciliation générale. L'Acte porte, pour datte, le 31 de Mars. Il a toujours subsisté depuis. Les Anglois y furent compris; & les droits des deux Nations Européennes, sur les Iles qu'elles possedoient, acquirent, par le consentement des Sauvages, une autenticité qui leur avoit manqué jusqu'alors (49). Une des stipulations du Traité fut que les Caraïbes habiteroient seuls Saint Vincent & la Dominique, sous la protection de la France; ce qui détruit encore le droit que les Anglois s'attribuent sur ces deux Iles.

Sainte Lucie étant possédée par les François dans le tems de cette convention, il s'ensuit évidemment que non-seulement les Sauvages, mais les Anglois mêmes, qui concoururent au Traité & qui jouissent encore de la paix qu'il leur procura, reconnurent le droit de la France sur cette Ile. Il n'y eut point d'exception; & l'effet de l'Acte fut si prompt & si réel, qu'immédiatement après sa conclusion la Paix fut publiée dans toutes les Iles. Ensuite Sainte Lucie demeura sur le pié des autres Colonies Françoises. On continua d'y envoïer des Gouverneurs; la Lande & Bonnard, Beaufretes de du Parquet, furent nommés successivement après Vanderoque. Il se fit, dans l'Ile, divers Contrats de vente, d'achat, & de réunion au Domaine de la Couronne; opérations qui supposent des droits de propriété bien établis. Cette tranquillité dura jusqu'au mois d'Avril 1664. Le Roi d'Angleterre, Charles II aïant nommé Gouverneur des Iles Caraïbes Mylord Willougby, esprit ambitieux, & jaloux de réaliser par toutes sortes de voies les titres nombreux dont il s'étoit fait décorer dans ses Patentes, on vit bientôt éclater des effets de son caractere. A la vérité, ses Patentes (50) portoient, quoiqu'en pleine Paix, d'incommoder les Iles possédées par les François; mais Sainte Lucie n'y étoit pas nommée particulierement. Cependant Willougby, armé de pouvoirs qu'il n'auroit osé mon-

(49) Il paroît qu'aussi longtems que les Caraïbes ont eu la force ou la volonté de disputer le terrein, aucune Nation Européenne n'a pû se vanter d'une propriété que la guerre pouvoit lui enlever d'un moment à l'autre, d'autant plus que cette propriété étoit très récente, & qu'elle étoit principalement appuiée sur le droit de la guerre.

(50) Dans ces Conférences, un fragment de cette Piece a été produit par les Commissaires, mais imparfait & sans datte.

ner, entreprit de s'en mettre en possession. Ce ne fut point par la voie des armes : il la fit acheter par ses Émissaires, sans paroître lui-même dans le Contrat. L'Agent principal fut un Métif, nommé Thomas Warner, fils naturel de ce Capitaine Warner, dont on a vû plusieurs fois le nom, & d'une Esclave Caraïbe (51) : c'étoit un vrai Sauvage, par la figure, les mœurs & la Religion, avec moins de bonne foi & de simplicité que les Sauvages dont il descendoit par sa Mere. Il eut l'adresse d'engager trois autres Caraïbes, pour quelques flacons de Liqueur forte, à vendre Sainte Lucie aux Anglois; c'est-à-dire, à quelques Particuliers de cette Nation, nommés dans l'Acte, & sans doute apostés par Willougby, mais prêts à souffrir un désaveu de sa part, si les circonstances l'exigeoient. C'est ce qu'on vit arriver. Les Anglois armerent pour se rendre maîtres de l'Ile, commandés par le Colonel *Caron*; ils y firent une descente, & chasserent les François, pendant que Mylord Willougby, paroissant respecter la paix qui étoit entre les deux Couronnes, désavouoit l'entreprise. Mais bientôt la nouvelle Colonie fut réduite presqu'à rien, par les maladies, la disette & les hostilités continuelles des Sauvages (52). Enfin, dès le 6 Janvier 1666, il ne restoit plus d'Anglois dans Sainte Lucie.

(51) Labat se trompe, comme la plûpart des autres Voïageurs François, en écrivant *Ouvernard*, au lieu de *Warner* : mais le portrait qu'il fait de cette Caraïbe paroîtra curieux. Ce fut le 9 Janvier 1700, qu'il mouilla sous la Dominique, devant le Carbet de Madame Ouvernard. » Cette Femme Sauvage étoit alors une des plus » vieilles créatures du monde. On me dit » qu'elle avoit été très belle, il y avoit » un peu plus de cent ans; qu'un Anglois » Gouverneur de Saint Christophe l'avoit » entretenue fort longtems, & qu'il en » avoit eu nombre d'Enfans, entr'autres » un certain Ouvernard. On avoit toujours » continué de l'appeller Madame Ouvernard, depuis que les Anglois l'avoient » renvoïée à la Dominique, après la mort » de leur Gouverneur. Sa vieillesse, plûtôt » que sa qualité de Maîtresse d'un Gouverneur Anglois, lui avoit acquis beaucoup » de crédit parmi les Caraïbes. Elle avoit » eu beaucoup d'Enfans, outre cet Ouvernard; de sorte que son Carbet, qui étoit » fort grand, étoit peuplé à merveille d'une longue suite de Fils, de Petits-fils & » d'Arriere-petit-fils. Nous ne manquâmes » point de l'aller saluer. Je portai la parole; » & l'on doit croire que mon compliment » fut bien reçu, puisqu'il étoit accompagné de deux bouteilles d'Eau-de-vie de » Cannes. Elle me demanda quand viendroit le P. Raymond : c'étoit un de nos » Religieux, qui avoit passé bien des années parmi les Caraïbes, à travailler inutilement à leur conversion, mais qui » étoit mort depuis près de trente ans. Je » lui dis qu'il viendroit bientôt. Ma réponse fit plaisir à cette bonne Femme; » car de lui dire qu'il étoit mort, c'est ce » qu'elle & tous les autres Caraïbes n'auroient pû croire, parcequ'ils sont entêtés » qu'une personne qu'ils ont connue est toujours en vie, jusqu'à ce qu'ils l'aient vûe » dans la fosse.

» Cette Femme étoit toute nue, & tellement nue, qu'elle n'avoit pas deux douzaines de cheveux sur la tête. Sa peau » sembloit un vieux Parchemin, retiré & » séché à la fumée. Elle étoit tellement » courbée, que je ne pus voir la figure de » son visage, que lorsqu'elle se fut assise » pour boire. Cependant elle avoit encore » beaucoup de dents, & les yeux assez vifs. » Elle me demanda si je voulois demeurer » dans son Carbet; & lui aïant répondu » que j'y demeurerois pendant que le Bâtiment seroit en rade, elle me fit apprêter un Hamac. Je la remerciai, car » je n'avois pas envie de me rocouer » comme un Caraïbe; mais je choisis » un quartier de son Carbet, où je fis tendre le mien, & je m'établis avec cinq » ou six de mes Compagnons chez Madame Ouvernard, où nous eûmes tout » le loisir d'observer les Usages des Caraïbes, de faire connoissance avec eux, » puisque nous y demeurâmes dix-sept » jours. *Ubi sup.* Tome VI, ch. 6.

(52) Cette derniere circonstance fait voir

Les François y rentrerent aussi-tôt ; & la Compagnie de 1664, qu'on nomme ainsi pour la distinguer de la premiere, qui peupla les Iles, y envoïa des Gouverneurs jusqu'en 1674, que le Roi la remboursa, se mit en possession des Iles Françoises, & les fit gouverner par des Généraux & des Intendans, comme elles le sont encore. On ne voit, dans cet intervalle, aucune réclamation des Anglois, pas même au Traité de Breda, qui se fit en 1667. La décadence de la Compagnie Françoise entraîna celle de l'Etablissement de Sainte Lucie, pendant la guerre de 1673 & des années suivantes : cependant la France, dans le cours même de cette guerre, & pendant près de vingt ans, demeura tranquille maîtresse de l'Ile. En 1686, le Chevalier Temple y fit une descente, la pilla, chassa une partie des Habitans, & commit en pleine paix toutes les hostilités que la guerre seule autorise. C'est une ancienne conduite des Anglois. Mais l'invasion du Chevalier Temple ne fut suivie, de leur part, d'aucun Etablissement dans Sainte Lucie. En France, on n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle, que la Cour en fit porter des plaintes à celle d'Angleterre ; & bientôt après, on nomma, de part & d'autre, des Commissaires pour finir le différend. Ils signerent un Traité, qui assuroit, en termes généraux, leurs possessions actuelles aux deux Puissances. La guerre vint embraser aussitôt une grande partie de l'Europe, mais sans troubler la paix de Sainte Lucie. L'Ile continua d'être habitée par des François, & les Anglois ne firent aucun mouvement pour s'y établir.

En 1700, sur quelques menaces du Colonel *Gray*, Gouverneur de la Barbade, qui ne voïoit pas sans chagrin la multiplication des Etablissemens François dans Sainte Lucie, le Marquis d'*Amblimont*, Gouverneur des Iles Françoises, fit une réponse ferme (53), par laquelle non-seulement il supposoit les droits de la France incontestables, mais il menaçoit à son tour ceux qui entreprendroient de troubler les François dans la possession de l'Ile. La guerre, pour la succession d'Espagne, suivit bientôt ; & pendant une longue suite d'années, si peu favorables à la France, l'Ile de Sainte Lucie n'en fut pas plus inquiétée. L'Angleterre ne la reclama, ni pendant ses succès, ni même au Traité d'Utrecht. Ce ne fut que vers 1719 & 1720, que ses prétentions se ranimerent ; & toujours au milieu de la paix. La Cour de France avoit donné Sainte Lucie au Maréchal d'Estrées : ce Seigneur ne fut pas plûtôt en état de faire valoir sa concession, que l'Angleterre en fit retentir ses plaintes ; sur quoi le Duc Régent consentit, non à l'évacuation de l'Ile, mais à la suspension des nouveaux Etablissemens qu'on y méditoit. Mais la Cour Britannique, loin d'être piquée d'émulation par cette conduite, donna aussi-tôt Sainte Lucie au Duc de Montaigu, qui emploïa les armes pour s'y établir. Les Troupes qu'il y envoïa, en 1722, sous le commandement du Capitaine Wring, publierent d'abord une déclaration, pour ordonner aux anciens Possesseurs François, qu'elle qualifioit d'Etrangers, de se soumettre au Gouvernement d'Angleterre, ou de

que la prétendue vente de l'Ile n'étoit point autorisée de la Nation Caraïbe, & que le Traité de 1660 étoit le seul qu'elle reconnût.

(53) Elle est rapportée dans le Mémoire des derniers Commissaires François, & dans le Précis, en datte du 13 Juillet 1709.

faire une prompte retraite. Elle portoit aussi que le droit de la Nation Angloise, sur l'Ile, avoit été reconnu & confirmé par le Traité d'Utrecht & par diverses autres conventions : mais c'étoit faire peu d'honneur à la bonne-foi de l'Angleterre, puisqu'on ne lit pas un mot de cette Ile, ni dans le Traité d'Utrecht, ni dans aucun autre. Comme l'invasion des Anglois, au nom de leur Duc de Montaigu, ne pouvoit être tolérée du Ministere de France, le Chevalier de Feuquieres, alors Gouverneur des Iles Françoises, eut ordre de forcer les nouveaux Colons d'évacuer l'Ile. Il le fit avec éclat ; mais les Marchands de cette Nation y retournerent bientôt, & trouverent le moïen d'y établir un Commerce en fraude, avec la Martinique. Nouvelles plaintes, du côté de la France. Enfin, la bonne intelligence, qui regnoit entre les deux Cours, suggéra un tempéramment paisible, qui fut de faire évacuer l'Ile aux Sujets de l'une & de l'autre Couronne. Cet accord même, conclu en 1731, ne put arrêter la continuation du Commerce en fraude. Il fut renouvellé avec aussi peu de succès en 1740. Les Anglois, au lieu de s'y réduire, planterent alors leur Pavillon à Sainte Lucie ; & les François, picqués de cette hardiesse, planterent le leur à côté, en protestant contre une entreprise qui blessoit leurs droits. Pendant la guerre, qui survint presqu'immédiatement, la France fit passer à Sainte Lucie une forte Garnison, qui termina la querelle, du moins jusqu'à la fin de la guerre : car on remarque toujours que durant les ruptures ouvertes entre les deux Nations, l'Ile de Sainte Lucie est demeurée constamment tranquille ; au lieu que pendant le Paix, les Anglois ont fait renaître comme périodiquement les altercations.

Dernieres contestations sur la propriété de Ste. Lucie.

C'est ce qu'on a vû en dernier lieu, après le Traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. A peine la Paix a-t'elle été conclue, que l'Angleterre a recommencé à demander que l'Ile de Sainte Lucie fût évacuée. L'esprit de modération, qui regne depuis longtems dans le Gouvernement François, a fait accorder cette demande, avec déclaration néanmoins » qu'en se prêtant à » l'évacuation provisionnelle de Sainte Lucie, le Roi n'a jamais entendu » porter le moindre préjudice à son droit. Ensuite, les deux Cours aïant nommé des Commissaires pour en discuter le fond, celle de France a déclaré encore » qu'elle n'avoit pas d'autre objet que de faire mieux con- » noître à l'Angleterre la droiture de ses intentions, la justice de ses droits, » & le sincere desir qu'elle a toujours de cultiver & d'entretenir l'union & » la bonne intelligence entre les deux Couronnes.

Tout le monde a sû l'inutilité des Conférences ; quoique les Mémoires des Commissaires, qui ont été publiés de part & d'autre, aient mis toute l'Europe en état de juger des raisons & des titres. » Il paroît, suivant » les observations d'un judicieux critique (*), que les Commissaires Anglois » se sont repliés en mille manieres, pour affoiblir les droits de la France, » & pour donner une couleur de justice aux prétentions de l'Angleterre : » mais en examinant de près leur Mémoire, on n'y trouve que des allé- » gations sans preuves, des conséquences émanées de principes insuffi- » sans, des indications de titres qu'ils ont refusé de produire entiers, des » Pieces mal digérées, suspectes, incapables en un mot de faire foi dans » un Tribunal reglé. On voit, au contraire, dans les deux Mémoires des

(*) Le Journaliste de Trevoux.

» Commissaires François, toute la force & toute la netteté qu'inspirent la
» raison & la justice. Les Pieces qu'ils citent sont toujours entieres, ce
» qui marque & la bonne-foi des Commissaires, & l'exactitude des dépôts,
» d'où ils ont tiré ces monumens. Quand l'occasion s'en présente, & que
» la chose est possible, ils completent les citations des Anglois, pour met-
» tre toutes les Pieces de la controverse dans un état convenable à l'impor-
» tance de l'objet. Mais ce qui frappe le plus, dans leur Ouvrage, c'est
» l'usage le plus légitime & le plus constant des meilleures regles de la
» critique (54).

La guerre s'est allumée, avec les circonstances que personne n'ignore, & le résultat en est encore incertain : mais de quelque maniere que les évenemens puissent tourner, on verra volontiers toutes les parties de ce grand Procès réunies sous un seul coup d'œil, dans la conclusion des Commissaires François.

» Ils craignent, disent-ils modestement, qu'on ne leur reproche avec fon-
» dement de s'être livrés dans leur Mémoire à beaucoup de discussions, dont
» la décision n'est pas essentiellement liée à la cause qu'ils défendent. Ils
» avoient à prouver que Sainte Lucie étoit abandonnée quand les François
» s'y sont établis; ils l'ont fait dans leur premier Mémoire; & dans le second
» ils ont montré que l'abandon des Anglois avoit duré dix ans. Les Com-
» missaires Anglois ont avoué l'abandon de 1640, & n'ont rien à opposer aux
» preuves que l'on a données de sa durée; ils n'ont pû produire non plus au-
» cune preuve de revendication légitime. Voilà donc le Procès terminé : il
» semble qu'on auroit pû s'en tenir là; car qu'importe, après tout, comment
» Sainte Lucie a été découverte, & qui sont les premiers qui ont vainement
» tenté de s'y établir, dès qu'il est certain que les François l'ont occupée va-
» cante, ou l'ont conquise sur les Caraïbes, anciens & actuels Propriétaires;
» que depuis ils n'en ont été dépouillés par aucun Acte légitime, & qu'ils la
» possedent actuellement? Qu'importe aussi de savoir quand & comment les
» François de Sainte Lucie ont été attaqués par des Anglois, si toutes ces at-
» taques ou réclamations par voie de fait, comme ils les nomment, ont été
» vaines ou passageres, & si la France a pour elle tous les Traités & une
» possession de plus d'un siecle?

» Cependant les Commissaires Anglois ont tant exalté, dans leur Mémoire, la
» priorité prétendue de leur découverte & de leur possession, & ont tant parlé
» de réclamation, qu'on a cru devoir les suivre dans cette discussion. On croit
» l'avoir fait de maniere, qu'un objet, si important au repos des deux Na-

(54) Il y a, par exemple, une Enquête, faite à la Barbade en 1688, & produite avec beaucoup d'appareil, pour établir que les Anglois étoient à Sainte Lucie dès l'an 1626, & qu'ils l'habitoient en 1635, 1637, 1638, & même 1645. Cette Enquête est une suite de dépositions, remises au Bureau Commissorial du Commerce & des Plantations : mais ces Pieces ne peuvent soutenir la critique des Commissaires François. Ils trouvent, dans les dépositions, des faits qui sont détruits par d'autres Actes autentiques, des dattes sans certitude, des circonstances contradictoires & d'autres infidélités, qui les autorisent à jetter des soupçons sur le Bureau même des Plantations. Ils assurent du moins, » que ce Bureau n'est pas d'une autorité qui » exempte d'apporter des preuves de ses al- » légations, & que les Pieces qu'il produit » n'exigent pas une foi aveugle, ni pour les » faits, ni pour les prétentions.

tions,

» tions, se trouve pour jamais éclairci; & l'on se flatte d'avoir démontré :
» 1. Que les Anglois n'ont pas découvert Sainte Lucie, ni les autres Iles
» Caraïbes; 2. qu'il y a apparence que les François ont été à Sainte Lucie
» avant les Anglois; 3, que les soixante-sept Anglois, débarqués à Sainte Lu-
» cie en 1605, ne penserent point à y former une Colonie, & qu'ils en fu-
» rent chassés sans retour, au bout de trente-cinq jours; 4, qu'il n'y a nulle
» preuve d'aucune entreprise faite en Angleterre, ni dans les Colonies An-
» gloises, pour établir Sainte Lucie avant 1639; 5, que les Anglois qui y
» furent envoïés, ou qui y passerent alors d'eux mêmes, ne furent pas plus
» heureux que ceux de 1605, & furent chassés ou massacrés, dix huit mois
» après, par les Caraïbes; 6, que depuis 1640 jusqu'en 1650, l'Ile est de-
» meurée entierement abandonnée par les Anglois; 7, qu'en 1650 les Fran-
» çois s'y sont établis sans opposition; 8, que quand l'abandon entier des
» Anglois, pendant dix ans, n'auroit pas suffisamment autorisé les François
» à occuper Sainte Lucie (55), la nécessité d'une juste défense contre les
» Sauvages, les y auroit obligés; 9, que quand la France ne seroit pas de-
» venue Propriétaire de Sainte Lucie par sa possession, après l'abandon des
» Anglois, elle le seroit devenue par la guerre qu'elle y a soutenue contre
» les Sauvages, puisqu'on ne peut pas prétendre que la France l'ait soutenue
» pour l'Angleterre; 10, que depuis 1650 jusqu'en 1686, on ne peut pro-
» duire aucune plainte, ni réclamation, ni protestation des Anglois, contre
» la possession publique & avérée des François; 11, qu'en 1655, au Traité
» de Londres, en 1660 au Traité fait avec les Caraibes, enfin au Traité de
» Breda en 1667, & pendant son exécution, les Anglois auroient dû reven-
» diquer Sainte Lucie, s'ils avoient cru y avoir quelque droit; 12, que quand
» la France n'auroit point d'autre droit sur Sainte Lucie, que la Paix Caraïbe
» de 1660, par laquelle chaque Nation a gardé ce qu'elle possédoit, ce droit
» ne pourroit pas être attaqué, surtout par les Anglois, qui ont concouru au
» Traité, du bénéfice duquel ils ont joui; 13, que l'attaque de 1657, &
» celle du Colonel Carera, en 1664, aïant été contraires aux Traités & à
» la foi publique, n'ont eu aucun fondement légitime; 14, que celle de
» 1657 aïant été sans effet, & celle de 1664 n'en aïant pas eu de durable,
» n'ont pû produire aucun droit; 15, que l'entreprise de 1657 n'a pas été
» avouée, & que celle de 1664 a été désavouée formellement; 16, que l'a-
» bandon de Sainte Lucie par les Anglois, en Janvier 1666, aïant été sans
» retour, les François s'y étant établis sans opposition, & en aïant joui pai-
» siblement pendant vingt ans, cette possession auroit conféré à la France un

(55) Elle doit avoir suffi, sans quoi il n'y auroit point de marques auxquelles on pût reconnoître un bien tombé en déférence. Comment justifier autrement la plûpart des possessions actuelles de l'Amérique? Avant les Anglois, la France avoit fait des tentatives dans la Nouvelle Angleterre. Avant les Anglois encore, les François se sont réfugiés à Antigo & Montferrat, après avoir été chassés de Saint Christophe par les Espagnols. Avant les Hollandois, on a vû une Colonie Françoise dans l'Ile de Saint Eustache. On peut joindre à ces exemples celui de l'Ile Sainte Croix, que la France possede, après les Anglois, les Hollandois, les Espagnols, & celui de Saint Christophe, où les Anglois & les François sont rentrés, quoiqu'il y eût une Capitulation faite avec Dom Frederic de Tolede, Général Espagnol; celui de la Caroline, où les François avoient bâti des Forts, & où les Anglois n'ont pas laissé de se placer, &c. Voïez ci-dessus, tous ces noms dans leurs articles.

» nouveau droit, s'il en eût été besoin ; 17°, que les violences exercées à » Sainte Lucie en 1686 & 1688, n'ont pû procurer à l'Angleterre aucun droit » sur cette Ile, dont la France est demeurée en possession ; 18°, que par ces » violences, on n'a pû parvenir à établir les Anglois à Sainte Lucie, non plus » qu'à Saint Vincent & à Saint Dominique : enfin que l'Angleterre ne peut » former aucune prétention sur Sainte Lucie, sans renverser toutes les notions » du droit des gens, & sans attaquer les fondemens de toutes les possessions » des Puissances Européennes dans l'Amérique, & surtout des possessions An» gloises (56).

DIVERSES observations, sur quelques autres Iles que les François possedent aussi, ou dans lesquelles ils ont des Etablissemens, se trouveront mêlées dans les articles suivans.

§ V.

COMMERCE AUX ILES FRANÇOISES.

LE soin qu'on prendra, pour les Iles des autres Nations, de joindre à chaque article un état de leur commerce, ne laisse à recueillir ici qu'un petit nombre d'observations sur celui des Iles Françoises.

Les Marchandises, qu'on en a tirées jusqu'à présent, se sont réduites au Sucre blanc & brut, à l'Indigo, au Roucou, au Cacao, au Coton, au Tabac, à la Casse, ou *Canifice*, au Gingembre, à l'écaille de Tortues, aux cuirs verds & aux confitures. Depuis quelques années, on y a joint le Caffé. Nos Voiageurs, plus mystérieux que les Anglois, n'entrent point, comme eux, dans l'évaluation des profits.

Entre les Marchandises qui se transportent aux Iles, ils nous assurent que tout ce qui se consomme par la bouche est d'un débit surprenant. Sous ce nom, ils comprennent le Bœuf & le lard, les farines, toutes sortes de Poisson salé, les jambons, les langues de Bœuf & de Cochon, les saucissons de France & d'Italie, toutes sortes de Fromages, tant François qu'Etrangers ; les fruits secs de toute espece ; l'huile d'olive & l'huile à brûler ; le beurre, la cire, la chandelle, les Vins François & Etrangers, les Eaux-de-vie, les Liqueurs, & généralement tout ce qui flatte le goût & qui peut servir à la bonne chere : enfin les remedes & les drogues.

Labat observe que le Bœuf salé d'Irlande est le plus estimé ; parcequ'il est toujours le meilleur, le plus gras, le plus désossé, & le moins sujet à certaines fraudes (57). Les meilleurs lards, comme les meilleures farines, viennent de la Rochelle (58) ; & les meilleurs ferremens, de Dieppe. La poudre, qu'on appelle mal-à propos de *Cherbourg*, puisqu'on n'y en a jamais fait, passe aux Iles pour la meilleure ; & pendant long tems, les Boucaniers n'en ont pas emploïé d'autres. Ce sont aussi les Normands qui por-

(56) Second Mémoire, & Précis des deux.

(57) Dans un Port, que l'Auteur s'abstient de nommer, par ménagement, on les pousse jusqu'à mettre dans les Barils, des têtes de Bœuf entieres, avec les jambes & les piés ; & même, au lieu de Bœuf, de la chair de cheval, avec les piés tout ferrés. Il y a néanmoins confiscation pour les Marchandises défectueuses.

(58) On loue la bonne foi des Marchands de cette Ville ; mais on ne dissimule point que les Habitans des Iles ont à se défier des Normands. Cependant comme l'esprit & l'adresse ne leur manquent point, ils se tiennent en garde ; & si l'on en croit Labat, des Peuples moins rusés trouveroient à s'instruire par leur exemple.

Commerce des Iles Françoises.

tent aux Iles des toiles & des dentelles de toute espece, des chapeaux, des ouvrages d'ivoire, des draps, & toutes les nouvelles modes de Paris. Les meilleurs Vins François y viennent de Bourdeaux & des environs. On sait que tous les Vins, qu'on charge à Bourdeaux, ne sont pas des Vins de Grave, & que la plus grande partie sort de *Palus*, c'est-à-dire de ces endroits bas & gras qui donnent des Vins épais & durs, recherchés ordinairement des Peuples du Nord: mais ces Vins grossiers s'épurent en passant la Mer, & deviennent infiniment meilleurs, que dans le Païs de leur origine. On a peine à croire ce que Labat raconte sur le témoignage des Fermiers du Domaine, de la consommation de Vin qui se fait aux Iles (59). Ceux de Bourdeaux, de Cahors, & des Provinces voisines, ne sont pas les seuls qu'on y reçoit volontiers. On y en porte de Languedoc, de Provence, d'Italie, d'Espagne, de Madere, de Canarie, & de Portugal. Il s'y boit des Vins du Rhin, du Necre, & de Moselle. Ceux de Bourgogne & de Champagne y vont en bouteilles. A l'égard des Eaux-de vie, & de toutes sortes de Liqueurs, tant de France que des Païs Etrangers, la consommation en est réellement incroïable. Tout le monde en boit. Le prix n'arrête personne. Il suffit qu'une liqueur soit bonne, pour trouver un débit prompt & toujours avantageux. Les Eaux de-vie, qu'on préfere, sont celles de Nantes, de Coignac, d'Andaye, d'Orléans & de la Rochelle. Le Languedoc & la Provence envoient des Vins de Liqueurs, de la Cire en cierges & en bougies, des fruits secs, de l'huile d'olive, du savon, des capres, des olives, des pistaches du Levant, des fromages de Roquefort, de Parmesan & d'Auvergne, avec une infinité d'autres denrées. Tout est enlevé, & les Magasins les mieux fournis sont vuidés en un instant.

Ce qui sert à l'entretien des Habitans, pour la fourniture de leurs Habitations, n'est pas d'un débit plus lent ni moins lucratif: telles sont particulierement les chaudieres de cuivre & de fer, tous les instrumens & les équipages des Moulins, des Sucreries, des Rafineries, des Distillatoires, & les outils pour toutes sortes de métiers. Tout ce qui regarde la parure, ou le plaisir, ne sauroit venir en trop grande quantité, ni être trop bien choisi, trop à la mode, trop riche ou trop cher. Les toiles & les Mousselines, les pierres précieuses, les perruques, les castors, les bas de soie & de laine, les souliers, les bottines, les draps, les étoffes de soie, d'or & d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatieres & toutes les especes de bijoux, les dentelles les plus fines, les coeffures de Femmes, de quelque prix qu'elles soient, la Vaisselle d'argent, les montres, les pierreries, en un mot tout ce qui peut servir au faste des deux sexes, soit pour leur personne ou pour l'ameublement des Maisons, ne demeure jamais aux Marchands. Les Femmes, surtout, ne refusent rien à leur vanité; & l'on n'a point d'embarras à craindre pour le paiement de ce qu'elles destinent à leur propre usage. Trouvent-elles leurs Maris un peu difficiles? Labat vante le talent qu'elles ont pour les réduire; & celles, qui en ont moins, savent en perfection, dit-il, faire du Sucre, de l'Indigo ou du Cacao, *de Lune*,

(59) Il n'entre, dit-il, dans aucun détail, pour n'etre pas soupçonné d'exagération: mais il assure » que quelque quantité de Vin » que les Flottes puissent apporter, s'il se » passe deux ou trois mois sans qu'il vien- » ne des Vaisseaux, on est presque partout » réduit à l'eau.

Commerce des Iles Françoises.

& le donner aux Marchands, qui leur gardent religieusement le secret. On appelle, aux Iles, Sucre ou Indigo de Lune, celui qu'on fait enlever la nuit par des Esclaves affidés, & qu'on vend pour paier ce qu'on achete sans la participation des Maris ou des Peres, auxquels il est inoui qu'on dise jamais le véritable prix des choses.

Les Livres ont été longtems la seule Marchandise, dont on ne faisoit pas grand commerce aux Iles Françoises: Labat donne carriere, sur cet article, à l'enjouement naturel de sa plume; & nous en prendrons occasion de donner un exemple de son style. » Autrefois, dit-il, nos Créoles recherchoient » les armes avec plus d'empressement que les Livres. Un bon fusil, une paire » de bons Pistolets, un coutelas de la trempe d'un bon Maître, c'étoit ce » qu'ils cherchoient à se procurer. Les choses sont à présent changées. Quoi- » qu'ils n'aient pas dégénéré de la bravoure de leurs Ancêtres, ils se font » honneur du savoir, ils lisent tous, ou veulent passer pour avoir lû, ils » jugent des Sermons & des Plaidoyers: quelques-uns font des Harangues. » La plûpart des Conseillers ont étudié en Droit, & se sont fait recevoir » Avocats au Parlement de Paris. La Martinique a même un Docteur en » Droit. Les Femmes se mêlent aussi de Science; elles lisent de gros Livres. » J'en connois une qui explique Nostradamus On n'a pas manqué d'ériger » plusieurs Siéges de Justice, tous bien garnis de Procureurs, de Notaires » & de Sergens. Les Chirurgiens, qui jouoient autrefois les trois grands » rôles de la Médecine, sont à présent renfermés dans les bornes de leur Pro- » fession; il y a des Médecins & des Apotiquaires. L'Ile a quantité d'Arpen- » teurs, d'Ingénieurs, de Botanistes, d'Astronomes, & jusqu'à des Astrologues. » Il leur faut des Livres, à ces gens-là; car leur folie étant de passer pour fort » éclairés, quoique la plûpart n'y entendent rien, ils ont besoin que leur » réputation soit soutenue par des Cabinets de Livres, qui pourront avec le » tems se changer en Bibliotheques. Je suis persuadé qu'un Libraire bien » assorti feroit fortune à la Martinique; surtout s'il étoit homme d'esprit, » & qu'avec les Livres, sa Boutique fût garnie de toutes les especes de pa- » pier, d'Ecritoires à la mode, de cire d'Espagne, de cachets riches & bien » gravés, de Lunettes, de Telescopes, &c. il pourroit s'attendre que sa » Boutique, grande, propre, fraîche, seroit toujours remplie de gens oi- » sifs, qui ne manquent point dans l'Ile, & le rendez-vous des Nouvellis- » tes. Je vais plus loin: l'état des choses m'y fait desirer un Imprimeur. Car » tant de gens, qui lisent, liront-ils toute leur vie sans écrire? N'auront- » ils pas la demangeaison de devenir Auteurs? On a déja vû un Créole de » la Martinique, Docteur en Droit & Conseiller du Conseil Supérieur de » cette Ile, donner des Romans Espagnols de sa composition; & peu s'en » est fallû qu'il n'ait entrepris une Histoire générale de Saint Domingue, » sur les Mémoires qu'un Missionnaire avoit dressés. D'ailleurs, il est Poète, » riche, & sans goût pour les affaires. Il écrira sans doute, & sera bien » aise de faire imprimer ses Ouvrages sous ses yeux. D'autres voudront l'i- » miter. Il me semble voir déja sortir une foule d'Auteurs, de nos Chau- » dieres à Sucre. Ajoutons qu'on fait à présent des Procès par écrit, & que » par conséquent il faut des *Factums*. Quelle grace auroient des Factums » écrits à la main? Combien de fautes & de ratures? Quelle dépense, pour

Commerce des Iles Françoises.

» en donner à tous les Juges & au Public? Enfin il aborde aux Iles un grand » nombre de Vaisseaux, & souvent plus que dans les meilleurs Ports du » Roïaume : il est important d'instruire le Public, par des Affiches, de l'ar- » rivée de chaque Bâtiment & de sa charge, de son départ, & du lieu où » il doit faire voile. Tout cela s'imprimeroit, comme dans les grands Ports » de France, & feroit d'une extrême commodité pour les Négocians. Je » le répete, une Imprimerie est nécessaire aux Iles Françoises, & feroit la » fortune du Fondateur.

Quoique toutes les Marchandises, qu'on a nommées, suffisent pour faire le fond d'un très grand commerce, quelques Voïageurs jugent qu'il pourroit être augmenté; & les lumieres, qu'on nous donne là dessus, ne sont pas moins curieuses en elles-mêmes, que par d'autres connoissances qui servent à les expliquer. Si le Caffé, dit Labat, a réussi dans toutes nos Iles, pourquoi n'essaieroit-on pas d'y cultiver du Thé, du Senné, de la Rhubarbe, du Poivre, des Épiceries fines, c'est-à-dire de la Canelle, du Girofle, & de la Muscade? Pourquoi n'y tenteroit on pas aussi l'établissement de plusieurs Manufactures, également avantageuses & faciles?

Thé des Antilles.

A l'égard du Thé, le même Ecrivain prétend avoir vérifié qu'il croît naturellement aux Iles, & que toutes les terres lui sont propres. Il en a vû quantité à la Basse-terre & au Cul-de-sac de la Martinique. On le nomme, dit-il, Thé sauvage, parcequ'il vient sans culture, ce qui peut diminuer quelque chose de sa vertu : mais pour ne laisser aucun doute aux Curieux, il en donne la Description, qui ne doit pas être détachée de cet article. C'est un Arbrisseau de quatre à cinq piés de hauteur, soutenu par une maîtresse racine, assez grosse pour l'arbrisseau qu'elle soutient, accompagnée de plusieurs petites, qui s'étendent, & de quantité de chevelures. Le tronc n'a gueres plus d'un pouce ou d'un pouce & demi de diametre. Il pousse une multitude de branches, droites, déliées, souples, & qui ont, aussi bien que le tronc, un peu de moelle. L'écorce des branches est verte & mince; celle du tronc est plus épaisse & plus pâle. Toutes les branches & les rameaux, qui en sortent, sont extrêmement chargées de petites feuilles, fermes, dentelées, environ deux fois plus longues que larges, d'un beau verd, bien nourries, succulentes, & presque sans queue. La fleur est un calice composé de dix feuilles, dont les cinq extérieures sont vertes, & posées de maniere, qu'elles soutiennent les intérieures dans le point de leur séparation. Celles-ci sont blanches, délicates, refendues jusqu'au milieu de leur hauteur. Elles renferment quatre étamines, dont le chapiteau est semé d'une poussiere jaune, ou dorée, au milieu desquelles est un Pistil, qui a son sommet chargé de petites graines presqu'impalpables, comme une poussiere blanche. C'est de la base de ce Pistil que le fruit sort : il est oblong, & composé de deux lobes, dont chacun porte une raînure. Il s'ouvre de lui même, dans sa maturité, & se trouve plein de très petites semences, ou graines rondes, grises, assez fermes, qui, étant semées, levent facilement, & produisent l'arbrisseau dont les feuilles & les fleurs sont ce qu'on recherche, & dont l'infusion, dans l'eau chaude, fait la boisson ordinaire des Chinois.

Ces feuilles, exposées au Soleil, se sechent & se roulent d'elles-mêmes;

propriété, suivant le P. Labat, qui n'est pas particuliere au Thé, comme on se l'est persuadé, puisqu'elle s'observe dans toutes sortes de feuilles longues & délicates. Le Thé Amériquain a naturellement, comme celui de la Chine, une odeur de violette. Elle est à la vérité, moins forte : mais ce défaut peut venir de plusieurs causes, telles que d'avoir été cueilli avant, ou trop long-tems après sa maturité ; de n'avoir pas bien pris la saison & la température d'air convenables, de l'avoir trop exposé au Soleil, dont la chaleur peut faire évaporer son odeur, comme il arrive aux fleurs des Orangers & des Citroniers, aux Roses, aux Jasmins & aux Tubereuses, qui ne rendent presque point d'odeur au Soleil, au lieu que la nuit, le soir & le matin, elles embaument l'air.

La ressemblance de ce Thé avec celui de la Chine est si parfaite, qu'en liqueur, on ne peut les distinguer. Labat, pour augmenter la difficulté, mettoit celui de la Martinique, dans une Boîte, qui avoit contenu de l'Iris, & qui pouvoit augmenter l'odeur de Violette. Mais qui sait, dit-il, si les Chinois, ou ceux qui débitent leur Thé en Europe, n'aident point par quelque artifice, à lui donner cette odeur ? Les Officiers d'un Vaisseau François, qui venoit des grandes Indes, firent présent à l'Intendant de la Martinique (60) d'un peu de graine Chinoise. Elle fut semée dans le Jardin de l'Intendance ; elle leva facilement & produisit des arbrisseaux bien chargés de fleurs, de feuilles & de graines, dont il ne sera jamais difficile de multiplier assez l'espece, pour fournir de Thé toute l'Europe & l'Amérique. Si l'on objecte que la graine Chinoise s'est peut-être abbatardie aux Iles, comme il arrive au blé, aux pois, &c. qu'on transporte d'une partie du Monde à l'autre : on répond qu'à la vérité toutes les graines de l'Europe ne prosperent point d'abord aux Iles : mais le peu même qu'elles produisent, étant mis en terre, ne multiplie pas moins, pour la grosseur, que pour l'abondance & la bonté.

Caffé de la Martinique.

Le Caffé a été cultivé, à la Martinique, un peu plus tard qu'à Cayenne. Il y est provenu d'un ou deux piés d'arbres, qu'on y avoit portés du Jardin roïal de Paris, & qui étoient venus de ceux dont les Hollandois avoient fait présent à Louis XIV. Un Capitaine des Trouppes de l'Ile (61) s'empressa de les cultiver, dans son Jardin, au Quartier de Sainte Marie ; & dès l'année 1726 on en voïoit un fort grand nombre dans l'Ile. Ces arbres y portent deux fois l'année ; &, comme dans tous les Païs situés au Nord de la ligne, la récolte d'Hiver s'y fait au mois de Mai, & celle d'Eté au mois de Novembre. Labat donne de fort bons conseils, non-seulement pour la rendre plus abondante, mais pour perfectionner les secrets du Caffé.

Poivre & Epiceries fines.

Il est persuadé, dit-il, que le Poivre, & même les Epiceries fines, peuvent être cultivés avec le même succès dans toutes les Iles Françoises. Il donne son expérience en preuve, pour le Poivre. A l'égard de la Muscade, il raconte qu'un des Hollandois, Fugitifs du Bresil, qui furent reçus à la Martinique, y apporta un Muscadier, qu'il mit en terre dans son Habitation ; que cet arbre y fit de grands progrès, & qu'il auroit infailliblement

(60) M. Robert.

(61) M. de la Guarique de Surnillée, ensuite Colonel des Milices de la Cabesterre.

ment rapporté du fruit, qui auroit servi à multiplier l'espece, si d'autres Hollandois, jaloux d'un trésor pour lequel leur Nation a fait tant de dépenses & soutenu tant de guerre, ne l'eussent arraché pendant la nuit & brûlé. Seroit-il impossible, ajoute l'Auteur, de se procurer, dans les Iles ou naissent le Girofle & la Muscade, quelques piés de ces précieux arbres, de les cultiver pendant quelques tems dans l'Ile de Bourbon, d'en étudier la culture, & d'en transporter l'espece aux Antilles, où il seroit aisé de trouver un terrein qui leur convienne, soit par sa nature, soit par son exposition?

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Commerce des Iles Françoises.

Conseils pour le progrès du Commerce.

La Description, que les Portugais ont donnée du Canelier de l'Ile de Ceylan (62), ne laisse aucun doute, au même Voïageur, que ce qu'on nomme, aux Iles, Bois d'Inde, ou Canelle bâtarde, ne soit absolument le même arbre. C'est la même feuille, la même odeur, & le même fruit. » Si les Bois d'Inde de nos Iles sont beaucoup plus grands & plus gros que » les Caneliers de Ceylan, il n'en faut pas chercher d'autre raison que leur » extrême vieillesse. L'écorce en est aussi plus épaisse; & son odeur, comme » son goût, tire sur le Girofle. Delà vient qu'en Italie, où l'on en fait » passer une quantité considérable pour la réduire en poudre (63), on la » nomme *Canella Garofenata*, c'est-à-dire Canelle Giroflée. Peut-être ne » trouveroit-on pas ce goût de Girofle trop fort dans les écorces de nos » Bois d'Inde, si l'on ne dépouilloit que les plus jeunes, & si l'on n'em- » ploioit que la seconde écorce, c'est-à-dire l'écorce intérieure, qui est » toujours plus fine, plus délicate, & d'une odeur plus douce.

On sait que les Portugais ont un grand nombre de Caneliers au Bresil, soit qu'ils en aient apporté l'espece avec eux, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner l'Ile de Ceylan, soit qu'ils l'aient fait venir depuis, soit qu'ils l'aient tirée de la Côte de Malabar, qui en est remplie, ou de la Chine, ou de la Cochinchine, ou des Iles de Timor & de Mindanao; car cet arbre se trouve dans une infinité de Païs. Il est constant, dit Labat, que les Caneliers viennent parfaitement au Bresil, que les Portugais en font usage, & qu'ils s'en trouvent fort bien. » Quand il ne feroit pas aussi parfait que celui de » Ceylan, est-il plus raisonnable de le négliger, aux Iles Françoises, qu'il » ne le seroit, en Champagne, d'arracher toutes les Vignes qui ne pro- » duisent pas le plus excellent Vin, & d'aimer mieux boire de l'eau que » de cultiver des Vignes médiocres? Que nos Insulaires cultivent les Bois » d'Inde, qui croissent naturellement chez eux; qu'ils aient soin de les ab- » battre lorsqu'ils deviennent trop gros, qu'ils les dépouillent de trois en » trois ans, & qu'ils ne prennent que la seconde écorce, ils rendront un » service considérable à leur Nation, en lui fournissant à bon marché ce » que les Etrangers lui vendent si cher; & l'avantage ne sera pas moins » grand pour eux-mêmes, par le revenu qu'ils se feront d'une Marchandise » qui leur coûtera peu de travail & de frais.

Ce qu'on a déja dit du Canificier, ou de l'arbre qui porte la Casse, a dû faire sentir l'inutilité de faire venir du Levant, à grand prix, une drogue qu'on peut tirer de nos Iles en troc de Marchandises; commerce qui

(62) Voïez les Relations de Ceylan, au Tome VIII de ce Recueil.

(63) C'est ce qu'on appelle en France *Epice douce*.

doit toujours passer pour le plus avantageux, surtout lorsque la Casse des Iles est reconnue pour la meilleure, & qu'on peut l'avoir toujours plus récente.

Outre le Canificier, qui est un très gros arbre, les Iles ont un arbrisseau qu'on nomme *Cassier*, quoique fort improprement; car il ne porte aucune sorte de Casse. D'ailleurs il est foible, ne croît point à plus de deux ou trois piés de hauteur, & ne donne pas d'autre fruit que de très petites siliques, qui renferment sa graine. Il n'a de bon que ses feuilles, qui sont si semblables à celles du Senné, qu'il est impossible de les distinguer de celui qu'on apporte du Levant; avec cet avantage, qu'elles en ont toute la vertu dans un degré supérieur. Les plus sages Habitans des Iles n'en emploient pas d'autre, & le prennent seulement en dose moins forte. Pourquoi l'usage n'en passe-t'il point en France?

Quand on n'emploieroit l'écorce des Paletuviers, ou Mangles d'eau salée, qu'à tanner les cuirs, suivant l'observation qu'on a déja rapportée, ce seroit encore l'objet d'un fort bon Commerce. Elle pourroit être substituée, dans toute l'Italie, à certains glands, qu'on appelle *Valonea*, qu'on va prendre sur les côtes de Dalmatie, aux Iles de l'Archipel, & dans les Echelles du Levant, pour tanner les Cuirs.

Il paroît certain que les Oliviers viendroient en perfection aux Iles Françoises, qu'ils rapporteroient plutôt & plus abondamment qu'en Europe, & qu'ils n'y seroient pas sujets à la gelée qui les fait mourir. Loin d'empêcher les Bestiaux de paitre dans les Savanes, ils leur donneroient de l'ombre. Les Oliviers sauvages y croissent parfaitement, dans les Bois, & sans aucune culture: doutera-t'on du meme succès pour les Oliviers francs, s'ils étoient bien cultivés? On a même l'exemple de quelques essais, qui ont réussi. Il n'y a que l'indolence des Habitans, qui les prive d'un bien si précieux. Craignent-ils, demande Labat, que l'huile qu'ils feroient chez eux ne nuise aux Provinces méridionales de France? « Mais tout le monde » sait que la Provence & le Languedoc n'ont jamais été capables de fournir celle qui est nécessaire pour tout le Roïaume, & que les Marchands » sont obligés d'aller prendre des Huiles d'Espagne, de Portugal, de la » Côte de Genes, du Roïaume de Naples & de Sicile, & de plusieurs en» droits du Levant, pour fournir aux besoins du Roïaume.

Un Particulier (64) avoit entrepris d'établir une Verrerie à la Martinique, lorsque son dessein fut interrompu par la guerre de 1688. Il est surprenant qu'on n'y soit pas revenu depuis. Le succès n'en est pas incertain, puisqu'on a dans l'Ile tout ce qui convient à cette Manufacture. Il s'y trouve des Fougeres de toute espece; les caïlloux blancs sont en abondance dans les Rivieres, & le centre de l'Ile est rempli de Bois. Si l'on ne peut espérer de débouchement en France, où les Verreries sont déja nombreuses, on ne laisseroit pas de tirer un profit considérable de la consommation de l'Ile même, & plus encore de celle de ses voisins de la Terre ferme, où toutes les Marchandises de verre seroient bien vendues.

Il se trouve, aux Iles Françoises, quantité de gommes de différentes especes. Labat s'étonne que deux Naturalistes, tels que *Surian* & le P. *Plumier*,

(64) M. du Roi.

que

que la Cour a longtems entretenus pour les observations de cette nature, aient négligé cet article. Jusqu'à présent, personne, dit-il, n'a pensé à recueillir ce présent du Ciel, ni tenté d'en faire le moindre commerce. Est-ce ignorance ou paresse?

La Soufriere de la Guadeloupe offre de l'Alun & du Soufre en abondance. Quoique ces deux Marchandises ne soient pas fort précieuses, elles sont d'usage, & l'on en consomme beaucoup. On voit, à *Civitta-Vechia*, quantité de Barques de Provence & de Languedoc, qui vont charger de l'Alun, qu'on fait à deux ou trois lieues de cette Ville, & d'autres qui vont prendre le Soufre qu'on y apporte de divers endroits des Terres de l'Eglise & de Toscane. Pourquoi tirer d'une Région étrangere, ce qu'on trouve chez soi?

Les Espagnols, les Italiens, les Turcs, & tous les Asiatiques, aussi bien que les Peuples du Nord, font une prodigieuse consommation de Safran. Ils en mêlent à tout ce qu'ils mangent, dans l'opinion que rien n'est meilleur pour la poitrine. Labat entreprit, sur cette observation, d'introduire la culture de cette Plante dans les Iles Françoises, où l'on ne peut douter qu'elle ne vînt heureusement & qu'elle ne rapportât bien plus qu'en Europe. Il s'instruisit, dans le Comtat d'Avignon, du terrein & de l'exposition qui lui conviennent, du tems de mettre les Oignons en terre & de les lever, de leur maturité, en un mot de tout ce qu'il crut nécessaire à son dessein. Il acheta un quintal entier de ces Oignons, qu'il fit charger pour les Iles; & n'épargnant pas plus la dépense que les soins, il engagea un jeune Homme du Comtat, qui entendoit parfaitement leur culture, à faire avec lui le Voïage d'Amérique. Mais, des raisons étrangeres à ce projet s'étant opposées à leur départ, l'entreprise demeura suspendue, & les Oignons furent négligés. Cependant l'Auteur insiste sur l'avantage qui reviendroit aux Habitans des Iles, de cultiver une Plante qui ne demande ni frais ni travail, & qui pouvant leur donner annuellement deux bonnes récoltes, tandis qu'en Europe on se croit heureux d'en obtenir une médiocre, feroit bientôt dans une abondance qui feroit le fond d'un très grand Commerce.

On avoit entrepris, à la Martinique, d'élever des Vers à soie. Un Provençal, Commis de la Compagnie de 1664 (65), avoit commencé à faire de la soie, sur son Habitation, dans le Quartier de Sainte Marie de la Cabesterre; & ses essais eurent tant de succès, qu'en aïant envoïé quelques échevaux à la Cour (66), Louis XIV, pour exciter l'émulation, le gratifia d'une pension de cinq cens écus. Mais cette Manufacture n'en fut pas moins abandonnée, sous prétexte que les Fourmis & les Ravets détruisoient les Vers, les cocons & les œufs; comme s'il avoit été fort difficile, ajoute Labat, de préserver les Vers à soie du ravage de ces Insectes. Il reste encore dans l'Ile un très grand nombre de Mûtiers blancs, qui semblent inviter à reprendre un si riche Commerce; avec cet avantage, qu'étant sans cesse chargés de feuilles, on peut faire éclorre les œufs aussi-tôt qu'ils sont pondus, & se procurer ainsi une continuelle récolte.

(65) M. Piquet de la Caille.

(66) Sous M. Colbert, le Pere du Commerce & des Arts.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES

COMMERCE DES ILES FRANÇOISES.

Le coton des Iles surpasse en beauté, en longueur, en finesse & en blancheur, celui du Levant. L'arbrisseau qui le porte se cultive si facilement, que si ce Commerce étoit encouragé, les Iles Françoises pourroient fournir plus de coton, que le Roïaume & les Etats voisins n'en peuvent consommer. Pourquoi donc recourir à la Turquie? Il suffiroit, dit Labat, pour encourager l'industrie & le travail, de défendre, en France, l'entrée du coton Etranger; il en reviendroit bientôt un extrême avantage à la Nation. Mais, dans les Iles mêmes, on pourroit porter plus loin celui qu'on y tire du coton. Les Habitans n'auroient qu'à le faire mettre en œuvre chez eux. Ils ont des métiers pour faire des Hamacs; ils pourroient en avoir pour faire des toiles. Les couleurs ne leur manquent point pour les teindre. Ce travail occuperoit quantité de Femmes oisives, & les Negres, ou trop jeunes ou trop vieux pour le travail. Si quelque raison empêchoit de faire des toiles fines, on établiroit des Manufactures de grosse Cotonine, semblable à celle qui sert dans la Méditerrannée pour les voiles des Vaisseaux & des Galeres. On y emploieroit le coton des Iles, au lieu de celui du Levant, & ces toiles en seroient moins cheres. D'un autre côté, les Femmes & les Filles Créoles font, à l'aiguille, des bas de coton d'une beauté surprenante; & ceux de coton blanc, qu'on fait teindre en écarlate, font honte à la soie; mais ce travail est si long, qu'il rend l'ouvrage très cher. Ne peut-on pas l'abréger & diminuer le prix, en introduisant aux Iles l'usage des Métiers, dont on tire tant d'avantage en Europe? Labat se plaint que jusqu'à son tems, le coton des Iles n'eut été emploïé que pour garnir des Robbes-de-Chambre, ou pour faire des oreillers, & qu'il ne fût pas même permis d'en faire entrer dans les Ports du Roïaume, parcequ'on pouvoit les mêler avec le Castor dans la Fabrique des Chapeaux. Quel en seroit le danger, dit-il, & qu'importe au bien public qu'une Compagnie particuliere en reçût un peu de préjudice? Mais on pourroit du moins le filet (67), pour en faire des Bas, des Gants, des Chaussons, & d'autres hardes, qui seroient également chaudes & légeres.

La laine des Moutons n'est pas moins négligée dans les Iles: on y laisse le soin de les tondre, aux épines des Buissons, où les toisons de ces Animaux s'attachent. Quoiqu'elles ne soient pas comparables à celles d'Espagne, elles auroient leur utilité, pour ceux qui prendroient la peine de les emploïer. Mais si l'on vouloit d'excellentes laines, il n'y a point de Païs dont les pâturages soient meilleurs pour les Moutons. La difficulté ne seroit que d'y porter des Brebis de race d'Espagne: en dix ans, on n'auroit que des troupeaux Espagnols, dont les laines fortes & douces fourniroient les Manufactures du Païs & celles de France. Avec quelque soin que les Espagnols s'efforcent d'empêcher la sortie de leurs Moutons, l'argent fait ouvrir toutes les portes; leur attention d'ailleurs ne se soutient pas toujours, puisque les Vaisseaux, qui trafiquent en Espagne, en apportent tous les jours des Brebis & des Moutons. Enfin, toutes les observations font

(67) Quoiqu'il soit court, & très fin, il est plus long que le poil de Castor, qui se file bien. On file aussi ce que les Italiens nomment *Lana Sucida*, espece de laine qui croît dans l'Etang de Tarente en Calabre, & qui est non-seulement plus courte, mais qui semble plus difficile à s'unir: c'est pour sa chaleur qu'elle est recherchée.

Commerce des Isles Françoises.

connoître qu'il n'y a pas de terrein plus semblable, à celui d'Espagne, que celui des Iles Françoises, ni par conséquent plus propre à produire de belles laines.

Les Chevres y sont en abondance; leur poil est très beau; & tandis qu'on en va chercher fort loin pour faire diverses sortes d'étoffes, non-seulement on laisse perdre le bien qu'on a sous ses yeux, mais on ne pense pas même à le ramasser. Les peaux de Chevres, de Boucs, & de Chevreaux, pourroient être passées dans le Païs, ou du moins envoïées vertes en France: cependant elles sont négligées. » J'ai vû, dit Labat, dédaigner jusqu'aux peaux de Bœufs, dans les Iles du Vent, tandis qu'à S. » Domingue les Boucaniers ne tuoient des Bœufs sauvages, que pour en » avoir les cuirs. A la vérité, depuis que les Iles du Vent ont des Boucheries réglées, on n'y laisse pas perdre les grands Cuirs: mais si l'on fait » attention au profit qu'on peut tirer des peaux, des laines, & des poils, » on regrettera celui dont on s'est privé.

Les Iles de Sainte Croix, de Saint Martin & de Saint Barthelemi, la grande Terre de la Guadeloupe, les Montagnes de la Martinique, & la Grenade, sont remplies de bois précieux qu'on laisse dans l'oubli, ou qu'on brûle imprudemment, sans considérer qu'un grand nombre de ces arbres, en planches, ou en billots, seroit vendu fort cher en Europe. On va chercher l'Ebene bien loin, & toutes ces Iles en sont remplies. Le bois de Bresil, le Bresillet, le bois jaune, & quantité d'autres (68), également propres aux teintures, se trouvent dans tous les lieux qu'on vient de nommer.

La *Poussolane* est fort commune à la Guadeloupe, sous le nom de ciment rouge. Il s'en trouve aussi à la Martinique, surtout au Fort S. Pierre, & dans tous les Mornes de la Basse-terre, qui sont voisins de la Mer. Cependant, les François vont la chercher tous les jours en Italie, & l'achetent fort cher. On propose, pour n'en pas manquer en France, d'ordonner que tous les Capitaines des Vaisseaux, qui vont aux Iles, jettent leur lest à la Mer, & se lestent, à leur retour, de Poussolane. Les Habitans, sur les terres desquels ce sable se trouve, tireront quelque profit d'une peine fort légere, qui sera de le transporter jusqu'au rivage; & les Marchands ne pourront trouver que de l'avantage à vendre une matiere, qui leur aura tenu lieu d'une autre, sur laquelle ils n'avoient à faire aucun gain.

Enfin si l'on doit des louanges au Ministere, pour avoir envoïé dans le Nouveau Monde, en différens tems, des gens éclairés, les uns pour dessiner les Plantes (69), d'autres pour en faire l'anatomie (70), d'autres pour les observations astronomiques (71), & pour vérifier la figure de la Terre (72); on peut souhaiter que le Roi & ses Ministres fissent le même honneur au Commerce; c'est-à-dire qu'ils envoïassent aux Iles quelques

(68) On a vendu, à Paris, jusqu'à douze sols la livre, le bois violet de la Guadeloupe, en le faisant passer pour de véritable Ebene. Les Ouvriers en faisoient des chasses de Rapes à Tabac, & même des Tabatieres.

(69) Le P. Plumier, Minime.

(70) M. Surian, Médecin.

(71) Le P. Feuillée.

(72) MM. les Académiciens des Sciences.

personnes sages, habiles, & dévouées au bien de leur Nation, pour examiner soigneusement tout ce que le Pais a d'utile, & pour faire des expériences qui ne laissassent aucun doute. Ce seroit au Prince, à trouver ensuite les moiens d'encourager ses Sujets au travail, par des faveurs & des récompenses. Si l'on objecte que le projet de n'emploïer dans une Nation que ce qui est de son cru, tend à la ruine du Commerce avec les Etrangers, & par conséquent à celle d'une partie de la navigation; Labat répond hardiment que le grand Colbert, à qui cette objection n'étoit pas inconnue, n'a pas laissé d'établir en France des Manufactures de glace, sans s'embarrasser du tort qu'elles pouvoient faire au Commerce de la France avec les Vénitiens; qu'on n'a pas eu plus de ménagement pour les Hollandois, lorsqu'on a permis aux Dieppois de pêcher & saler le Hareng, au lieu de s'en fournir en Hollande; ni pour les Florentins & les Genois, lorsqu'on a fondé des Fabriques de draps d'or & de soie; ni pour les Ouvriers de Nuremberg & d'autres Villes d'Allemagne, lorsqu'on a renoncé à leur secours pour les Ouvrages de Quincaillerie, &c.

A toutes ces observations, dont l'importance se fait sentir, on croit devoir joindre quelque détail sur la principale branche du Commerce des Iles, qui est la culture des Cannes & la Fabrique du Sucre, pour faire juger de la richesse de leurs Habitans, ou du moins de celles qu'ils peuvent se promettre avec du travail & de l'industrie. On remet, à l'article d'Histoire Naturelle, tout ce qui regarde la nature même de ces Plantes, pour ne s'attacher ici qu'à la partie œconomique, c'est-à dire à tout ce qui est nécessaire pour la formation & le Gouvernement de ce qu'on nomme une Habitation.

Plan d'une belle Habitation, & fruits qu'on en peut tirer.

Une Terre de trois mille pas de hauteur, sur mille de large, suffit pour former une très belle Habitation. Labat recueille ici toutes les lumieres qu'il avoit tirées d'une longue expérience, pour la représenter telle qu'il souhaiteroit, dit-il, de pouvoir la composer pour lui-même. En supposant qu'il eût le choix du terrein, il voudroit une Riviere qui le séparât de son Voisin, & même, s'il étoit possible, une de chaque côté. Il laisseroit en Savanne toute la largeur du terrein, depuis le bord de la Mer, jusqu'à la hauteur de trois cens pas. Si le terrein étoit dans une Cabesterre, où les vents d'Est, qui regnent sans cesse, brûlent les Savanes, il laisseroit au bord de la Mer, une forte lisiere de grands arbres, de quarante à cinquante pas de large, pour couvrir la Savanne, & servir de retraite aux Bestiaux pendant la grande chaleur. Si cette commodité ne s'y trouvoit point, parceque le terrein seroit déja défriché, il y planteroit des Poiriers; seuls arbres qui croissent au vent & qui lui résistent. Outre l'avantage qu'ils apportent en couvrant la Savane & les Bestiaux, ils sont excellens pour une infinité d'Ouvrages, & viennent fort vîte. On doit les planter avec symétrie, pour en faire un ornement; parcequ'il n'en coûte pas plus qu'à les planter sans ordre.

Si le terrein a quelque élévation vers le milieu de sa largeur, un peu au-dessous des trois cens pas qu'on laisse pour la Savanne, c'est ce lieu qu'il faut choisir pour y bâtir la Maison du Maître. Elle doit être tournée de maniere, que la face regarde la Mer, ou du moins l'abord principal,

& que les Vents ordinaires n'y entrent que de biais ; sans quoi ils sont insupportables, en battant à plomb dans les fenêtres, qu'ils obligent de tenir toujours fermées. On y remédioit néanmoins, du tems de Labat, par des chassis de toile claire ; car l'usage des vîtres n'étoit pas encore introduit aux Iles en 1705. Mais il n'en étoit pas moins incommode d'être enfermé dans une Maison, & privé de la fraîcheur d'un air bien ménagé. Lorsque les Forêts étoient en plus grand nombre dans les Iles, toutes les Maisons étoient de bois, & suivant l'opinion commune, plus saines que les édifices de Maçonnerie ; mais la rareté du bois a fait changer de principes : en commençant à bâtir en pierre, on n'a pas manqué de raisons pour s'en trouver mieux. Ces édifices sont plus sûrs, durent beaucoup plus longtems, demandent moins de réparations, & sont moins sujets au feu. Les Ouragans n'y peuvent causer tant de dommage. Enfin l'épaisseur des murs est plus capable de résister, non-seulement à la violence du jour & du soir, mais encore au froid piquant qui se fait sentir vers la fin de la nuit. A la vérité, les tremblemens de terre y sont plus à craindre que dans les Bâtimens de charpente ; mais ils sont rares aux Iles.

La Maison doit être accompagnée d'un Jardin, d'Offices, de Magasins, d'une Purgerie & d'une Etuve. Le Moulin & la Sucrerie en doivent être à quelque distance, sans être trop éloignées, afin que le Maître puisse voir aisément ce qui s'y passe, sans être incommodé du bruit qui s'y fait. Les Cases des Negres doivent toujours être sous le vent de la Maison & des autres édifices, par précaution contre les accidens du feu. Quoique ces Cases soient de matériaux fort vils, on ne doit pas négliger de les bâtir avec ordre, à quelque distance entr'elles, séparées par une ou deux rues, dans un lieu sec & découvert, avec un soin extrême d'y faire regner la propreté. Le Parc, où l'on renferme les Bestiaux pendant la nuit, doit être à côté. Tous les Negres, s'en trouvant ainsi responsables, ont intérêt qu'on n'en vole aucun pendant la nuit. Les meilleures haies, pour la clôture des champs à Cannes, des Jardins, des Parcs, & des autres lieux dont on veut fermer l'entrée, sont les Orangers communs, ou de la Chine : à leur défaut, on y emploie le bois immortel. La raison qui doit faire souhaiter une Riviere à côté du terrein, plutôt qu'au milieu, c'est que ses ravages y sont moins dangereux lorsqu'elle vient à se déborder. Mais quelle que soit sa situation, il faut tirer un Canal, pour faire un Moulin à eau, dans le lieu le plus commode, soit par sa situation, soit pour la Maison du Maître. On doit prendre soin aussi de ménager l'eau, pour la faire passer delà près des autres édifices, & des Cases des Negres, où elle est d'un usage infini.

Tous les Bâtimens, les Jardins, les Parcs, & les dépendances, peuvent occuper un espace de trois cens pas en quarré, qui, étant pris au milieu de tout le terrein, laissera pour les Cannes l'espace des deux côtés & au-dessus du Moulin. Ainsi les plus éloignés ne le seroient que d'environ quatre cens pas ; ce qui deviendroit d'une extrême commodité pour le charroi, & pour le chemin des Negres au lieu du travail. Le terrein des Cannes sera de trois cens pas de large, de chaque côté de l'Etablissement, & de trois cens en hauteur ; ce qui produira vingt-un quarrés de cent pas ; & si l'on en met

quatre cens de haut, au-dessus de l'Etablissement, sur toute la largeur du terrein, qui est mille pas, on aura quarante autres quarrés de cens pas; ce qui fera cinquante & un quarrés de cent pas chacun, qui suffiront pour donner annuellement plus de sept mille formes de Sucre, en prenant les Cannes, les unes après les autres, à l'âge de quinze à seize mois.

Outre le Manioc & les Patates, qu'on plante dans les allées qui séparent les pieces de Cannes, on doit destiner, pour ces deux productions, pour le Maïz, les Ignames, l'Herbe de Cosse, & d'autres grains ou légumes, une certaine quantité de terre au-dessus des Pieces; & surtout, ménager autant qu'il est possible les Bois qui subsistent encore, dans la juste persuasion que dans quelque abondance qu'ils puissent être, on en voit toujours trop-tôt la fin. A mesure qu'on coupe du bois pour brûler, si le terrein se trouve propre à faire une Cacaoïere, on doit en tirer parti. C'est une Marchandise également estimable, & par la facilité avec laquelle on la fait, & par le profit qu'on en peut tirer. Le Possesseur d'une Habitation, telle qu'on la représente ici, peut, sans autres frais qu'une augmentation de quinze à vingt Esclaves, entretenir cent mille arbres de Cacao, & grossir son revenu annuel de quarante mille francs, quand on supposeroit que cent mille piés d'arbres ne produisissent, l'un portant l'autre, qu'un peu plus d'une livre de Cacao, & que cette Marchandise ne fût vendue que sept ou huit sols la livre. D'ailleurs ce surcroît d'Esclaves peut joindre, à la culture des Cacaoïers, le soin d'entretenir de farine de Manioc toute l'Habitation.

Si l'on s'étonne qu'il doive rester tant de terrein en Savanne, Labat assure qu'il n'en faut pas moins, dans l'Habitation qu'il suppose, pour quarante-huit Bœufs, auxquels il fait monter le nombre nécessaire pour les Voitures. D'ailleurs, il demande absolument une vingtaine de Vaches, avec leur suite, soit pour donner du lait, ou pour remplacer les Bœufs qui meurent. Ainsi, l'on ne se trouvera gueres moins de cent Bêtes à cornes, qui doivent être entretenues toute l'année du produit de la Savanne. Si l'on n'a qu'un Moulin à chevaux, c'est un nouveau nombre de Bêtes à nourrir: il en faut vingt-quatre pour le Moulin, cinq ou six de supplément, quelques Jumens & leur suite; ce qui peut monter à cinquante Chevaux, qui mangent plus que cent Bêtes à cornes, parceque celles-ci ne mangent qu'une partie du jour, & que les autres mangent jour & nuit. On ne peut se dispenser non plus d'entretenir un Troupeau de Moutons & de Chevres; sans quoi la dépense augmente, & souvent on est mal servi. Les Moutons ne doivent jamais paître dans la Savane, parcequ'étant accoutumés à couper l'herbe jusqu'à la racine, ils empêchent qu'elle ne repousse, & leurs excrémens la brûlent. L'unique ressource est de les envoier sur les Falaises, le long de la Mer, où l'herbe courte, seche & salée, est infiniment meilleure pour eux, les engraisse mieux, & rend leur chair plus savoureuse que dans la meilleure Savane. On se doit aussi le soin de faire sarcler les Savanes, si l'on veut les conserver; parceque les Bestiaux sement partout les graines des fruits qu'ils mangent, & qu'il y croît quantité d'autres mauvaises Plantes.

Un Habitant, qui veut tirer toute la valeur de son bien, doit, suivant

Labat, tout peser par lui-même : mais il ne doit pas entreprendre à-la fois un grand nombre de travaux différens ; il doit les faire succéder les uns aux autres, prévoir ce qu'il doit exécuter, & ne pas abandonner une entreprise pour en commencer une autre. Une conduite sage & réguliere fait trouver, à la fin de l'année, quantité de travaux achevés. C'est un point fort important, de faire les provisions nécessaires à l'Habitation dans leur tems, c'est-à-dire lorsqu'il est arrivé beaucoup de Vaisseaux, & que le prix des Marchandises est médiocre. On doit faire venir de l'Europe celles qui ne s'alterent point sur Mer, telles que les farines, les toiles, les ferremens, les épiceries, les souliers, les chapeaux, le beurre même, la chandelle, la cire, & la plûpart des médicamens. Suivant les occasions de paix ou de guerre, suivant que le fret est plus ou moins cher, on doit faire venir les viandes salées, comme le Bœuf & le lard. A l'égard du Vin, de l'Eau-de-vie, de l'Huile & d'autres Liqueurs, on risque plutôt d'acheter plus cher aux Iles que de les faire venir, pour son propre compte ; à moins qu'on ne soit intéressé à la charge d'un Vaisseau : mais les Habitans entrent peu dans ces intérêts ; & l'on a toujours observé que ceux qui l'ont entrepris n'y ont trouvé que leur ruine.

Les Iles ont peu de Caves ; & celles qu'on y voit sont mauvaises. On aime mieux les Celliers, avec de petites fenêtres du côté du vent, pour donner de la fraîcheur. Jamais ils ne doivent être exposés au midi. Lorsque cette commodité manque, on prend le parti de mettre le vin en bouteilles, dans une chambre haute de la Maison ; il s'y conserve parfaitement, pourvû que le Soleil n'y donne point, & qu'il y ait de l'air & du vent. Les Vins de France veulent être gardés en tonneau. Ceux d'Espagne, de Madere & des Canaries se conservent fort longtems, avec la seule précaution de tenir les Vaisseaux pleins. Mais les uns & les autres ne courent aucun risque, lorsqu'on les tire dans les grosses bouteilles de Provence. On en fait d'une moindre capacité en Bretagne, mais d'un verre beaucoup plus fort & plus épais. Elles servent à soûtenir celles de Provence, qu'on ne doit point entamer, sans les transvaser entierement. On imite là-dessus les Anglois, qui sont d'excellens modeles sur tout ce qui concerne l'usage des Liqueurs. Si l'on a quantité de Bœuf & de lard, on ne le conserveroit pas longtems, si l'on ne prenoit soin de l'entretenir de bonne saumure, dont les barils doivent être incessamment remplis. Un autre intérêt des Habitans, est de vendre leurs Sucres & toutes leurs denrées, argent comptant, ou du moins, en Lettres de change bien sûres, & de ne paier ce qu'ils achetent, qu'en Sucre, ou d'autres productions de leur terrein. Labat répete plus d'une fois que c'est le secret de s'enrichir. » Cette méthode, » dit-il, assure le débit de leurs denrées : ils doivent lâcher un peu la » main, en vendant argent comptant, plutôt que d'être trop fermes, au » risque de laisser passer le tems de la vente. Leur avantage est aussi de vendre comptant aux Iles, ou en Lettres de change, plutôt que d'envoïer leurs effets en France ; parceque le fret, les entrées, les tares, les barrils, les droits de Compagnie, le magasinage, les avaries, & les commissions emportent le profit clair, quelquefois même une partie du principal, & laissent longtems le Propriétaire dans l'inquiétude, sur le sort de ses Marchandises. D'ail-

leurs il est toujours maître de faire des Marchandises, autant que la qualité de sa Terre le permet; au lieu que l'expérience apprend sans cesse, qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de faire de l'argent. Après cette curieuse doctrine, si l'on demande quelle quantité de Negres est nécessaire dans l'Habitation? Labat, supposant qu'il ne s'y trouve qu'une Sucrerie, montée de six Chaudieres, avec deux Chaudieres à rafiner ou à cuire les Sirops, ne croit pas qu'on puisse avoir moins de cent vingt Negres. Il nous fait connoître la distribution de leurs offices. Chaque Chaudiere montée, où l'on travaille en Sucre blanc, a besoin d'un Negre: celles, où l'on ne fait que du Sucre brut, n'en demandent qu'un pour les deux Chaudieres; mais les premieres, pour être bien servies, doivent en avoir autant qu'il y a de Chaudieres, sans compter le Rafineur; & souvent même les six Negres & le Rafineur trouvent à peine le tems de manger (73). Il faut trois Negres aux Fourneaux, lorsque les Chaudieres sont au nombre de six; leur travail est rude & continuel, surtout lorsqu'on n'a, pour chauffer les Fourneaux, que des pailles, des bagaces & du même bois.

La Purgerie demande trois Hommes. Ils y sont inutiles en certains tems; mais dès qu'on a travaillé trois semaines à la Sucrerie, ils ont de l'ouvrage de reste, dans les fonctions qui les regardent; & lorsqu'ils demeurent sans travail, ils peuvent être emploïés à couper du bois, avec ceux qui sont destinés à cet office.

On ne peut avoir moins de cinq Negresses au Moulin. Le travail excede les forces de quatre, surtout lorsque les Cannes cuisent promptement, & qu'avec le soin d'en fournir sans cesse aux Chaudieres, il faut qu'elles trouvent le tems de laver le Moulin, de séparer les Cannes de rebut, qui doivent être séchées & brûlées, & de les mettre en paquets.

On n'emploie qu'une Negresse, pour laver les Blanchets, qui servent à passer le *Vezou*, c'est-à-dire la premiere liqueur qui sort des Chaudieres, pour balaier la Sucrerie, & pour d'autres ouvrages de même nature. Elle sert aussi à porter les syrops & les écumes, à charger les Chaudieres & à remplir les Canots.

C'est une Negresse, plutôt qu'un Negre, qu'on met à faire l'Eau-de-vie; parcequ'on suppose qu'une Femme est moins sujette à boire qu'un Homme. Cependant, comme cette regle n'est point infaillible, le choix d'une Negresse sage, & qui ne se dément jamais, est un point fort important pour le Maître.

Une Sucrerie, telle qu'on la peint, ne peut se passer de quatre Cabrouets; c'est le nom qu'on donne aux Charettes. Trois suffisent pour fournir un Moulin ordinaire; mais le quatrieme est d'une nécessité absolue, pour le transport du bois aux Fourneaux, pour celui des Sucres au Magasin, & pour aider aux autres dans les occasions pressantes. Il faut huit personnes pour conduire quatre Cabrouets; quatre Hommes, & quatre Enfans de douze à treize ans, qui doivent marcher devant les Bœufs. Il faut huit Bœufs pour chaque Cabrouet, parcequ'on ne peut faire travailler chaque attelage qu'une fois par jour. Le soin des Bœufs est un emploi fort

(73) Voïez l'Histoire Naturelle, où l'on donnera quelque idée de ce travail.

pénible

pénible aux Iles : il faut, non-seulement les panser tous les jours, mais les laver à la Mer, leur ôter les tiques, leur arracher quelquefois les barbes, c'est-à-dire certaines excrescences de chair qui leur viennent sous la langue, & qui les empêchent de paître. Sur quoi l'on observe que les Bœufs ne coupent pas l'herbe avec les dents, comme les chevaux ; ils ne font que l'entortiller avec la langue, & l'arracher : de sorte que ces excrescences, qui leur causent ordinairement de la douleur, ne leur permettant point d'appliquer leur langue autour de l'herbe, ils ne peuvent paître alors, & deviennent maigres.

L'Habitation ne peut être sans deux Tonneliers. Dans le tems où l'on ne fait pas de Sucre, & lorsque tous les Negres sont emploiés à couper du bois, ils doivent être de ce travail, pour distinguer entre les arbres qu'on abbat, ceux qui sont propres à faire des douves. Ils doivent les fendre, les doler sur le lieu, les faire apporter au Magasin à mesure qu'elles sont achevées, & ne les jamais laisser longtems sur terre, parceque les vers & les poux de bois s'y attachent aisément. C'est dans ce tems que la provision de Douves se fait pour toute l'année. On doit les mettre à couvert, les ranger les unes sur les autres, en les croisant par l'extrêmité, & les charger de grosses pierres, dont la pesanteur les empêche de se cambrer, ou de se déjetter en sechant. On emploie d'autres Negres à couper des cercles. Deux Tonneliers, qui ont leurs douves dolées & leurs fonds sciés, doivent faire trois barriques par jour ; ce qui n'est pas un profit leger pour le Maître, qui vend chaque Barrique sur le pié de cent sous. Quand on compteroit le tiers de cette somme pour le prix du bois & pour la façon, chaque Tonnelier, déduction faite des jours exempts de travail & du tems qu'il donne à la préparation des douves, rendra chaque année deux cens Barriques, qui font un profit de deux mille francs. D'un autre côté, le Maître, qui a les Ouvriers à soi, vend tout son sucre en futaille ; autre profit avec les Capitaines Marchands, qui ont souvent peine à trouver des futailles neuves.

Un Homme attentif, qui veut suivre le cours de ses affaires, loge tous ses Ouvriers dans de grands Hangars, qu'il fait faire à la vûe de sa Sucrerie, pour observer delà, par ses propres yeux, ou par ceux du Rafineur, qui ne doit jamais s'éloigner, si le travail ne languit point, ou n'est pas interrompu. Celui qui n'a pas une Forge & deux Forgerons, qu'on appelle *Machoquets* aux Iles, s'expose à beaucoup d'incommodités & de dépenses ; au lieu que le profit qu'il en peut tirer monte annuellement à plus de quatre cens écus, surtout s'il a de bons Ouvriers, qui travaillent pour sa Maison & pour ses voisins. Comme le charbon de terre manque souvent, on en fait de bois d'Oranger & de Paletuvier, de bois rouge, de Châtaignier, ou d'autres bois durs. Il se consume plus vîte ; mais il ne coûte que la peine de le faire, & l'on assure qu'il chauffe presqu'aussi bien que celui de terre.

La quantité de roues, qui s'usent continuellement dans les lieux où les chemins sont pierreux & difficiles, rend un Charon absolument nécessaire. Cet Ouvrier fait ses provisions de jantes, de rais, & d'essieux, dans le tems qu'on coupe le bois à brûler, & choisit alors celui qui con-

vient à son travail. Lorsqu'il a fourni l'Habitation, il peut travailler pour les voisins, au profit du Maître. Du tems de Labat, on païoit six écus de façon pour une paire de roues, sans compter le bois & la nourriture de l'Ouvrier. Lorsque les jantes & les rais sont dégrossis, un Charon fait sa paire de roues chaque semaine.

Un Charpentier & des Scieurs de long ne sont pas moins nécessaires. On a sans cesse besoin de planches, de bois de carrelage, de dents de Moulin, & d'autres Ouvrages, dont on ne doit jamais être sans une bonne provision, pour les circonstances imprévûes. Les Maîtres intelligens font apprendre, à tous leurs Negres, le métier de Scieur, qui est très facile, & s'assurent ainsi le pouvoir, dans un besoin pressant, de faire marcher plusieurs scies à la fois. Deux Scieurs, qui ont leur bois équarri, rendent par semaine quarante planches de huit piés de long, sur douze à quinze pouces de large.

Quoiqu'un Menuisier ne paroisse pas de la même nécessité, il rend, surtout lorsqu'il fait tourner, mille services dans une Habitation : s'il n'est point emploïé par son Maître, il ne manque jamais d'occupation chez les voisins ; & le moins qu'il puisse gagner par jour est un écu, sans compter sa nourriture. Il en est de même des Maçons. Les Edifices, les fourneaux & les Chaudieres sont sujets à tant d'altérations & d'accidens, qu'on ne peut être sans deux Maçons dans un grand Etablissement. On est sûr de les louer avantageusement, lorsqu'on n'a point d'occasion de les emploier. En un mot, tous les Ouvriers sont un trésor, pour le Propriétaire d'une Habitation. D'ailleurs il n'y a point de Negres, qui ne soient charmés d'apprendre un métier : ils en prennent plus d'attachement pour leur Maître, non-seulement parcequ'ils sont flattés du choix qu'il fait d'eux, mais parcequ'ils sont nourris avec plus d'abondance que les autres, & que les gratifications qu'ils obtiennent les mettent en état d'entretenir plus proprement leurs Familles. La plûpart sont si fiers d'être Menuisiers ou Maçons, qu'on ne les voit jamais sans leur regle & leur tablier.

La garde du Bétail demande un Negre fidele, & qui aime son office. On a toujours observé que ceux du Cap verd, du Sénégal & de Gambie (74) y sont les plus propres, parcequ'ils ont dans leur Patrie quantité de Bestiaux, qu'ils regardent comme leur principale richesse. Chaque jour, le Commandeur doit compter les Troupeaux d'une Habitation, avant qu'ils aillent paître & lorsqu'ils reviennent au Parc. Ce sont les Enfans, qui sont chargés du soin des Moutons & des Chevres, sous la direction du premier Gardien.

Le soin des Malades est confié à quelque Negresse d'une conduite éprouvée, qui leur porte les soulagemens nécessaires, qui tient l'Infirmerie propre, & qui n'y laisse rien entrer que par l'ordre exprès du Chirurgien. On conçoit qu'une Habitation ne peut être sans Infirmerie : outre que les malades y sont mieux que dans leurs Cases, il n'y a gueres d'autre moïen de distinguer ceux qui le sont réellement, de ceux qui pourroient feindre de l'être, soit par haine du travail, soit pour s'occuper de quelque ouvrage à l'écart.

(74) C'est la Riviere que les Anglois nomment *Gambra*.

Vingt-cinq Negres suffisent, pour couper les cannes qui sont nécessaires à l'entretien d'un Moulin & de six chaudieres; surtout lorsqu'ils ont un peu d'avance, d'un jour à l'autre, & que les cannes sont belles & nettes. Si l'on n'a pas cette avance; après quelque Fête, par exemple, pendant laquelle des Cannes coupées auroient pû souffrir quelque dépérissement, on en fait couper, depuis le matin jusqu'à l'heure du déjeûner, par tous ceux qui devoient travailler à la Sucrerie, à la Purgerie, aux Fourneaux, au Bois & au Moulin; & dans l'espace de deux heures, on a ce qu'il faut pour continuer de fournir sans interruption. Comme ce travail est le plus aisé, les Femmes y sont aussi propres que les Hommes. C'est leur principale fonction, avec le service du Moulin, qui deshonore les Hommes lorsqu'ils y sont emploïés. On en fait quelquefois la punition des lâches & des paresseux. Leur chagrin en est si vif, qu'ils demandent à genoux d'être renvoïés à leur travail ordinaire.

La crainte de voir manquer le bois à brûler, oblige d'avoir toujours cinq ou six Negres, dont l'unique occupation est d'en fournir, par jour, chacun leur cabrouettée. Avec ce soin, & l'avance de cinq ou six semaines, on peut, sans discontinuation, faire du Sucre pendant tout le tems qu'on y emploie. D'ailleurs, on verra bientôt que l'art aïant fait trouver de nouveau Fourneaux, il se consomme aujourd'hui beaucoup moins de bois.

Il paroît qu'on n'est pas d'accord, aux Iles, sur le choix des Commandeurs. Les uns préferent un Blanc pour cet Office; d'autres, un Negre. Labat se déclare pour le Negre, & proteste qu'indépendamment des raisons d'œconomie, il s'en est toujours fort bien trouvé. A la vérité, dit-il, » il » faut un Negre fidele, sage, qui entende bien le travail, qui soit affec- » tionné, & surtout, qui sache se faire obéir, pour l'exécution des or- » dres qu'il reçoit. Il ajoute que cette derniere qualité n'est pas la plus difficile à trouver, parcequ'il n'y a point de gens au Monde qui commandent avec plus d'empire que les Negres. » Un Commandeur doit toujours » être à la tête du travail, le presser, le diriger, & ne pas perdre, un mo- » ment, ses Negres de vûe. Il doit arrêter ou prévenir tous les désordres, » appaiser les querelles, surtout entre les Negresses, qui sont naturelle- » ment, vives & querelleuses, visiter ceux qui travaillent aux champs & » dans les Bois. C'est lui qui fait la distribution des travaux, qui en re- » gle l'heure, qui éveille les Negres, qui les fait assister à la Priere, qui » leur donne ou leur fait donner les instructions du Christianisme, & qui » les conduit à l'Eglise, chaque jour de Fête. Il veille à la propreté de leurs » Maisons & de leurs Jardins, à leur santé, à leur habillement. De jour » ou de nuit, jamais il ne doit permettre aux Negres Etrangers de se re- » tirer dans les Cases de l'Habitation. Enfin, il doit, chaque jour, in- » former le Maître de ce qui se passe, prendre ses ordres, les bien enten- » dre, & les faire exécuter à la lettre. Un Maître sage, qui sent l'im- » portance de faire respecter son autorité jusques dans autrui, marque de » la considération à son Commandeur, évite de le réprimander devant les » autres Esclaves, & se garde encore plus de le battre en leur présence. » S'il le trouve coupable de quelque faute, qui mérite une punition pu-

Voiages et Etablissem. aux Antilles. Commerce des Iles Françoises.

» blique, il commence par le dépouiller de son Emploi. Mais il ne manque jamais de châtier séverement ceux qui lui desobéissent ou qui se » révoltent contre lui. Dans toutes les Habitations qui ont un Commandeur Negre, on lui donne toujours plus de vivres & d'habits qu'aux au- » tres, & de tems en tems quelque gratification. En donnant la préférence aux Commandeurs Negres, Labat conseille de ne pas les choisir trop jeunes, dans la crainte qu'ils n'abusent de leur autorité avec les Negresses. Il veut même qu'on ait des Espions fideles, pour veiller sur leur conduite. A l'égard des Blancs, il exhorte à chasser sans rémission ceux qui ont quelque commerce avec les Femmes de cette couleur.

Les Domestiques Negres, qui servent dans l'intérieur de la Maison, ne sont point dans la dépendance du Commandeur. C'est une observation assez singuliere, que malgré les avantages de leur condition, c'est-à-dire, quoiqu'ils soient traités avec plus de douceur, mieux vêtus & mieux nourris que les autres, la plûpart aiment mieux *travailler au Jardin*, nom qu'on donne aux travaux ordinaires d'une Habitation, que de se voir resserrés dans la Maison du Maître. L'usage est de prendre, à l'âge de douze ou treize ans, les mieux faits & les plus spirituels, pour les faire servir de Laquais; & suivant la connoissance qu'on prend de leurs qualités naturelles, on se détermine à les mettre au travail, ou à leur faire apprendre un métier (75).

Comme ce n'est point assez de prendre soin d'eux lorsqu'ils sont en bonne santé, & que l'intérêt n'oblige pas moins que la conscience à secourir les Malades, on ne peut se dispenser d'entretenir un Chirurgien. Si l'on est assez proche d'un Bourg, pour compter d'en pouvoir trouver à toute heure, Labat juge qu'il faut éviter d'en avoir un chez soi. Il veut qu'on ait le moins de Domestiques blancs qu'il est possible: outre la dépense de bouche, qui est considérable, & l'assujetissement de les avoir à sa table, souvent, dit-il, ils lient des intrigues fort dangereuses avec les Negresses. Mais on peut engager un Chirurgien de dehors à venir matin & soir à l'Habitation. Le salaire annuel des plus habiles n'a jamais passé quatre cens livres, aux Iles du Vent. A Saint Domingue, ils vendent leurs services beaucoup plus cher. On ne doit pas se reposer sur eux des remedes (76); une juste prudence oblige d'en faire provision, à l'arrivée des Vaisseaux, & de n'y laisser toucher que sous les yeux du Maître. Une Caisse, fournie de tous les remedes nécessaires, revient à quatre cens francs, & dure plusieurs années, sans autre soin que de renouveller quelquefois ceux que le tems affoiblir, & ceux qui se trouvent consommés.

Suivant cette exposition, le nombre des Negres étant d'environ cent-vingt (77), il reste à compter quels peuvent être les frais de leur nourri-

(75) C'est ce qui n'est jamais difficile, parceque les vieux instruisent les jeunes.

(76) On se plaint de ce que la plûpart n'ont que de la Thériaque, & de la gomme gutte, avec quelques préparations d'Antimoine; remedes qui ne conviennent point à tous les maux.

(77) Reprenons-les: trois aux Fourneaux, cinq au Moulin, un pour les Blanchets, un à la Vinaigrerie, huit pour les Cabrouets, deux Tonneliers, deux Forgerons, trois à la Purgerie, un Charpentier, deux Scieurs de long, deux Maçons, un Menuisier, un Charron, un Garde des Bestiaux, une Infirmiere, vingt-cinq pour couper les Cannes, six pour le bois à brûler, deux pour

ture & de leur entretien. On demande en premier lieu, que dans chaque Habitation le Manioc soit toujours en si grande abondance, qu'on y soit plus en danger de le voir pourrir en terre, que de retrancher quelque chose à la ration ordinaire des Negres, ou d'en acheter à prix d'argent. On donne ordinairement par tête, à tous les Negres, grands ou petits, sans autre exception que les Enfans à la mamelle, trois pots (78) de farine de Manioc, chaque semaine; & pour ces Enfans, deux livres de farine de Froment, avec du lait (79). L'évaluation, d'une farine avec l'autre, donne par tête trois pots, qui font chaque semaine trois cens soixante pots. Le Barril en contient cinquante, qui multipliés par le nombre des semaines de l'année, c'est-à-dire par cinquante-deux, font par an trois cens quatre-vingt-dix Barrils. Cette dépense iroit loin, si l'on étoit obligé d'acheter la farine de Manioc. Quoiqu'elle soit quelquefois à si bon marché, qu'elle ne revient point à plus de cinq ou six francs le Barril, elle vaut en d'autres tems jusqu'à dix-huit francs, sans compter l'incommodité du transport. Il est donc fort important de faire planter une si grande quantité de Manioc, qu'on soit plutôt en état d'en vendre, que dans la nécessité d'en acheter.

Une Ordonnance particuliere du Roi oblige les Maîtres de donner à chaque Esclave deux livres & demie de viande salée par semaine : mais on avoue qu'elle n'est pas mieux observée que plusieurs autres, soit par la négligence des Officiers, qui devroient tenir la main à l'exécution, soit par l'avarice des Maîtres, ou souvent par l'impossibilité de se procurer des viandes salées dans les tems de guerre. Quelques-uns suppléent à ce défaut par des Patates & des Ignames. Ceux qui donnent de la viande aux Negres observent de ne la jamais distribuer, le Dimanche, ou les jours de Fête, parcequ'aïant la liberté de se visiter ces jours-là, ils consomment, dans un seul repas, ce qui doit servir toute une semaine. C'est le Commandeur, ou le Maître même, qui fait peser, sous ses yeux, & diviser la viande en portions égales. Il prend soin de les faire arranger sur des planches. A l'heure du dîner, les Femmes vont au Magasin de la farine, pour recevoir celle qu'on leur distribue; & les Hommes viennent prendre la viande, à mesure qu'ils sont appellés, chaque portion de suite, & sans choix. Un Barril de Bœuf salé doit peser cent soixante livres; mais, en faveur des dépérissemens, on ne le compte qu'à cent cinquante. Deux livres par tête, pour cent vingt Negres, font deux cens quarante livres, c'est-à-dire deux Barrils, moins soixante livres, qui servent pour augmenter la portion des Ouvriers, ou pour les Malades. Ces deux Barrils, par semaine, font par an cent quatre Barrils, dont le prix differe, suivant les tems de paix ou de guerre, d'abondance ou de disette. Il est quelquefois de cinquante francs, & quelquefois de dix-huit ou vingt. On le met à vingt-cinq francs pour prix moïen. C'est deux mille six cens livres.

On ne donne, aux Negres, que de l'eau pour boisson : mais comme elle

faire la Farine, un Commandeur, quatre Domestiques pour la Maison, ordinairement vingt-cinq Enfans, sept Malades & dix Invalides ou surâgés.

(78) Mesure de Paris.

(79) Abandonné à la Mere, pour leur faire de la Bouillie. Il paroît, que cet usage fut introduit par le P. Labat.

n'est pas capable de les soutenir dans un long travail, outre l'Ouicou & la grappe, deux liqueurs qu'on leur laisse la liberté de faire eux-mêmes, un Maître, qui prend soin d'eux, leur fait distribuer, soir & matin, un verre d'eau-de-vie de cannes, surtout lorsqu'ils sont emploiés à quelque exercice extraordinaire, où lorsqu'ils ont souffert de la pluie. L'Eau-de-vie se faisant dans l'Habitation, on doit compter pour rien cette dépense. Mais delà naissent quelques abus, tels que de donner aux Negres une certaine quantité d'Eau-de-vie, par semaine, pour leur tenir lieu de farine & de viande; d'où il arrive, qu'étant obligés de courir tout le Dimanche, pour la trafiquer, ou l'échanger en farine, ils reviennent fort tard & très fatigués. D'ailleurs, les Ivrognes boivent leur Eau-de vie, & se trouvent dans la nécessité de voler, pour vivre, leur Maître, ou les Habitations voisines, au risque de se faire tuer, ou d'être mis en Justice pour leurs vols, qu'un Maître est toujours obligé de païer. Un usage moins prudent encore, qui est passé des Espagnols & des Portugais dans les Iles Angloises & Hollandoises, & de celles-ci dans les nôtres, c'est de donner le Samedi, aux Negres, pour s'entretenir de vêtemens & de nourriture, eux & leurs Familles, par le gain qu'ils peuvent tirer de leur travail. Un Maître, qui prend cette méthode, entend mal ses intérêts; car si ses Esclaves peuvent fournir à leur propre entretien par le travail de ce jour, il paroît certain qu'il pourroit les entretenir lui-même, en les faisant travailler pour lui.

Aux Iles Françoises, les habits des Negres sont un Caleçon & une Casaque pour les Hommes; une Casaque & une Juppe pour les Femmes. Les Casaques ne descendent que de cinq ou six pouces au-dessous de la ceinture. On y emploie cette grosse toile de Bretagne qu'on appelle *gros Vitré*, dont la largeur est d'un peu plus d'une aune, & que les Marchands vendent communément trente sols l'aune aux Iles, quelquefois même un écu, quoiqu'elle ne leur coûte, en France, que quinze ou dix-huit sols. Les Maîtres sages & humains donnent par an deux habits à chaque Negre, c'est-à dire deux Casaques, & deux Caleçons ou deux Juppes; cette abondance les met en état de se garantir de la vermine; surquoi l'on observe qu'elle s'attache à leur Nation, pendant qu'elle fuit les Blancs, aussi-tôt qu'ils ont passé le Tropique. D'autres Maîtres ne donnent que deux Caleçons, ou deux Juppes, & une Casaque. D'autres, un seul Caleçon, ou une seule Juppe, comme une seule Casaque. Enfin les plus durs, ou les plus avares, ne donnent que de la toile, pour faire la Casaque, & le Caleçon ou la Juppe, avec quelques aiguillées de fil, sans se mettre en peine de l'usage que leurs Negres en feront; d'où il arrive que vendant leur toile & leur fil, ils vont presque nus pendant toute l'année. Quatre aunes de toile suffisent aux Hommes, & cinq aux Femmes, pour deux vêtemens complets. On accorde trois aunes de plus aux Femmes nouvellement accouchées, tant pour couvrir leur Enfant, que pour se faire une espece d'Echarpe, d'une demie aune ou trois quarts de large, & d'une aune & demie de long, qu'elles emploient à lier leurs Enfans sur leur dos, lorsqu'elles cessent de les porter dans une sorte de Panier, qui sert pendant quelque tems à cet usage.

Dans la supposition qu'on fait, pour cent vingt Negres, d'environ vingt-

cinq Enfans, qui n'ont pas besoin d'autant de toile que les autres, & de ceux qui sont vêtus d'une toile plus belle pour le service intérieur de la Maison, on peut réduire tout à quatre aunes pour chacun, qui en feront quatre cens quatre-vingt, où si l'on veut cinq cens, & prendre, pour regle commune du prix, trente sols l'aune. Ce ne sera qu'environ sept cens cinquante livres; & si l'on y joint cinquante francs, pour quelques chapeaux ou quelques bonnets qu'on distribue à ceux qui se distinguent par leur zele, cet article ne passera point huit cens francs. Ainsi, reprenant toutes ces sommes, la dépense d'une Habitation fournie de cent vingt Negres, sans y comprendre à la vérité la farine de Manioc, l'huile à brûler, & l'Eau-de-vie, qu'on fait chez soi, ne monte qu'à six mille six cens dix livres.

Calcul du profit d'une Sucrerie.

Voions à présent quel est le produit ordinaire d'une Sucrerie, pour juger du profit des Maîtres, & de la facilité qu'ils ont à s'enrichir. La quantité de Sucre, qu'on peut faire chaque semaine, dépend sans doute de la qualité du terrein, des Cannes, de la saison, & de l'attirail de la Sucrerie. Un Moulin à eau est d'une expédition beaucoup plus prompte, qu'un Moulin à chevaux. Six Chaudieres font plus de Sucre qu'un moindre nombre. Un terrein, qui a servi, surtout dans les Bassetertes, où il est toujours plus sec & plus usé que dans les Cabesterres, produit des Cannes plus sucrées, plus faciles à cuire, & qui rendent bien plus qu'aux Cabesterres, où généralement elles sont plus aqueuses, plus dures & moins sucrées. La saison y contribue beaucoup aussi: plus elle est seche, plus les Cannes ont de substance épurée, & prête à se convertir en Sucre. Enfin les Cannes bien mûres rendent plus que celles qui ne le sont point encore.

Mais quoique cette variété de cas mette beaucoup de différence dans le produit, on peut, avec une juste compensation des tems & des Cannes, approcher d'une quantité de Sucre, sur laquelle on est toujours en droit de compter. Ainsi, dans la supposition d'un Moulin à eau, & d'une Sucrerie montée de six Chaudieres, fournis, comme on le suppose aussi, d'un nombre d'Esclaves qui suffise pour les faire agir pendant l'espace de sept ou huit mois, c'est-à-dire, depuis Décembre jusqu'à la fin de Juillet, Labat assure qu'on peut compter sur deux cens formes chaque semaine, l'une portant l'autre; sans y comprendre les Sucres de Sirop & d'écumes, qui se font en même-tems, sans aucune interruption du travail courant de la Sucrerie, lorsqu'on a, dans la Sucrerie ou la Purgerie, une ou deux Chaudieres montées pour cette opération. Si c'est au Sucre brut qu'on travaille, au lieu de Sucre blanc, on en peut faire, chaque semaine, vingt-trois à vingt-quatre Bartiques, qui évaluées, l'une portant l'autre, à cinq cens cinquante livres de poids, font la quantité de treize mille deux cens livres, sans compter le Sucre de Sirop. Qu'on suppose trente semaines de travail, à deux cens formes par semaine, ce sont six mille formes, qui évaluées à leur moindre poids, l'une portant l'autre, seront de vingt-cinq livres, & produiront par conséquent cent cinquante mille livres de Sucre. S'il est vendu à vingt-deux livres dix sols le cent, qui étoit le prix commun du tems de Labat, ce sera la somme de trente-trois mille sept cens cinquante francs.

Ensuite, il faut mettre en compte le Sucre de Sirop fin, provenant des

six milles formes, qui doit être de six cens formes, à raison de dix formes par cent : mais comme ce Sucre est beaucoup plus leger que celui des Cannes, & qu'il diminue beaucoup plus sous terre, on ne doit compter les formes que sur le pié de dix-huit livres pesant chacune ; ce qui fait encore huit mille quatre cens livres de Sucre, qui, vendues au même prix, donneront la somme de dix-huit cens quatre-vingr-dix livres. Si l'on ajoute mille formes de gros Sirop, & quatre cens formes de Sucre d'écume, qui passeront au moins trente-cinq livres chacune lorsqu'elles auront été purgées, on trouvera près de cinquante mille livres de Sucre de cette espece, qu'on peut repasser, dans l'espace de trois ou quatre semaines, avec du Sucre de Cannes, pour faire ainsi plus de quarre-vingt mille livres de Sucre brut, qui sur le pié de sept livres dix sols le cent, font encore six mille francs. Cette somme, jointe aux deux précédentes, donnera celle de quarante-&-un mille six cens quarante francs ; sans compter plus de trois mille francs, qu'on peut tirer de la vente des Eaux-de-vie. Ainsi, voilà près de quarante-cinq mille livres (80),

Si l'on veut savoir combien de formes ou de barriques de Sucre, on peut tirer d'une piece de Cannes, de cent pas en quarré, plusieurs expériences, réiterées aux Bassetetres de la Martinique & de la Guadeloupe, assurent que les Cannes étant prises dans la belle saison & dans toute leur maturité, cent pas en quarré rendent environ cent cinquante formes, & que la même quantité de Cannes, mises en Sucre brut, rend depuis douze jusqu'à seize barriques. Mais il n'en est pas de même aux Cabesterres, ni dans les terres rouges & grasses. Quoique les Cannes y soient plus grandes, plus grosses & mieux nourries, elles sont toujours plus aqueuses, plus crues & moins sucrées ; aussi faut-il une moitié davantage, de terrein planté en Cannes, pour rendre la même quantité de Sucre.

On peut demander ici, s'il y a plus de profit à faire du Sucre blanc que du Sucre brut ? Dans la supposition que la même Sucrerie donnera par semaine, deux cens formes de Sucre blanc ou vingt-quatre barriques de Sucre brut ; si l'on met les deux cens formes à vingt-cinq livres pesant chacune, elles produiront cinq mille livres de Sucre, qui sur le pié de vingt-deux livres dix sols le cent, font mille cent vingt-cinq francs ; & les vingt-quatre barriques de Sucre brut, à cinq cens cinquante livres piece, font treize mille sept cens livres de Sucre, qui, vendues à sept livres dix sols

(80) On n'a mis ici le Sucre qu'au prix le plus commno, & la quantité qu'on en peut faire, que dans nn état très médiocre. L'angmentation du prix, dans le tems de Paix, excede beaucoup ce qu'oo y perd dans un tems d'hostilités, puisque depuis la Paix de Riswick jusqu'à la guerre de 1702, le Sucre blanc se vendit depuis trente-six jusqu'à quarante-quatre livres le cent ; le Sucre brut ; douze ; & le Sucre passé, dix-huit. Aussi le revenu d'une Sucrerie étoit-il alors immense. M. Houel de la Varennes, dont on a déja parlé, tira de son Habitation de la Guadeloupe, chacune des trois années de Paix, plns de trente mille écus, quoiqu'elle n'eut qu'nn Moulio à ean, & sept Chaudieres montées. Elle ne valoit qu'environ trois cens cinquanre mille francs : c'éroit done près de vingt-cinq pour cent, qu'elle produisoit. Qu'on examine toutes les terres de l'Enrope, dit Labat, pour en rrouver une qui en approche. Les meilleures sont celles qui rendent cinq ou six pour cenr ; tandis qn'aux Iles les moindres rapporteot quinze, & quelques-unes jusqu'à vingt-cinq.

Commerce des Iles Françoises.

le cent, font mille vingt-sept livres dix sols. Il est question de savoir si la Fabrique de l'un apporte plus de profit que celle de l'autre. On avoue qu'il paroît d'abord plus facile de faire du Sucre brut : il n'y a point de dépenses pour les formes, les étuves, les purgeries, & pour tout ce qui en dépend ; on n'est point obligé de païer de gros gages à des Rafineurs, ni sujet aux pertes que leur ignorance ou leur inattention cause souvent ; tous ces points sont appréciables. Cependant Labat soutient qu'il est plus avantageux pour un Habitant, de blanchir son Sucre ; que de le laisser blanchir à d'autres, qui ne le blanchiroient pas, dit-il, s'ils n'y trouvoient un gros profit. Les dépenses ne se font qu'une fois : tout ce qu'on achete est durable, ou peut être entretenu à peu de frais ; & le profit qu'on en tire est non-seulement continuel, mais augmente tous les jours. D'ailleurs on a plus de facilité à se défaire du Sucre blanc, que du Sucre brut, surtout dans un tems de guerre, où peu de Vaisseaux arrivent. On ne consume pas plus de bois, pour l'un que pour l'autre. On le transporte plus aisément, puisqu'il est en moindre quantité. Enfin l'on a vû, par le compte précédent, qu'il y a dix pistoles de profit par semaine ; & c'est un pur avantage, car les vingt formes de Sirop fin suffisent pour fournir à toutes les dépenses ; sans compter que l'on a de plus les Sucres de gros Sirop & d'écume, qui vont à plus de cinquante francs : ce qui est encore un profit annuel de plus de cinq mille francs. Ajoutons que le prix du Sucre blanc est souvent beaucoup plus haut que celui de l'autre, toute proportion gardée, & que ce seul point fait une différence considérable.

Les barriques de Sucre se pesent avec la romaine, ou avec des balances ordinaires. La romaine est plus expéditive ; mais elle est sujette à de grandes erreurs. Ainsi le plus sûr est d'emploïer les balances ordinaires, & des poids de plomb bien étalonnés. Labat observe que les poids de fer sont sujets à s'altérer par la rouille, & qu'elle les rend trop legers. Il continue de donner toutes les lumieres qu'il a recueillies de son expérience ; mais la plûpart n'appartenant point au titre de cet article, on renvoie les curieux à l'Ouvrage même (81).

(81) Exceptons néanmoins deux observations, qui sont d'un usage continuel dans le Commerce. 1°. Lorsqu'on livre une partie de Sucre, le Marchand qui la reçoit & celui qui la livre, doivent écrire chacun en particulier le numero & le poids de chaque Barrique, à mesure qu'elle sort de la Balance ; & si c'est du Sucre blanc, ils doivent écrire aussi la tare, c'est-à-dire le poids de la futaille même, qui doit y être marqué par dessus. Après avoir achevé de peser, il faut confronter le compte des poids, pour voir s'il s'accorde, & faire ensuite l'addition de toutes les tares & de tous les poids. On soustrait le total des tares, du total des poids, & l'on a le poids net du Sucre, qui étant multiplié par le prix dont on est convenu par cent, donne la valeur totale de la Marchandise. Les Barriques, où l'on met le Sucre brut, ne sont point tarées : on se contente d'ôter dix pour cent du poids entier, pour celui de la futaille. 2°. Les Marchands doivent rendre les futailles qu'on leur livre, à moins qu'on ne convienne autrement. Le Sucre blanc, & même le Sucre passé, doivent toujours se mettre dans des futailles neuves, ou du moins dans des futailles reblanchies. Il faut se garder, surtout, de mettre jamais de Sucre blanc dans celles qui ont contenu du Vin rouge ; quelque soin qu'on prenne de les laver, de les laisser tremper, de les démonter pour racler toutes les douves & les joints, cela ne suffit jamais ; la moindre humidité fait suer le bois, imbibé de Vin, & ne manque point de teindre de la même couleur le Sucre qu'on y renferme.

COMMERCE DES ILES FRANÇOISES.

Finissons par le compte total de la dépense & du profit d'une Habitation, telle qu'on vient de la représenter.

Dépense :	6610 livres.
Revenu :	44640 livres.

Si l'on soustrait la dépense du revenu, il reste annuellement profit clair, la somme de 38030 livres, sur laquelle un Maître prenant l'entretien de sa Famille & de sa table, doit faire des dépenses fort excessives, s'il n'a pas de reste, tous les ans, dix mille écus. On suppose qu'avec l'œconomie ordinaire, il ait soin d'élever des Volailles de toute espece, des Moutons, des Cabris, des Porcs, & que la viande de Boucherie se paie au Boucher, suivant l'usage, par les Bêtes qu'on lui donne. Après ce calcul, on ne s'étonnera point que ceux qui ont plusieurs Habitations aux Iles, & par conséquent plusieurs Sucreries, y puissent acquérir d'immenses richesses.

Maniere d'obtenir des Concessions, & de les défricher.

En faveur des Européens, dont une si belle perspective feroit capable d'exciter le courage & l'industrie, expliquons par quels degrés ils peuvent s'élever à cette fortune. Ceux qui n'ont point de terre, & qui manquent d'argent pour en acheter, demandent la concession d'un terrein qui n'a point encore de Maître, & qui par conséquent appartient au Roi. Ils s'adressent au Gouverneur Général des Iles, ou à l'Intendant, en présentant un Placet, dans lequel ils exposent leur qualité, l'état de leur Famille, & celui de leur fortune. Ils indiquent le terrein qu'ils demandent, avec les bornes de sa hauteur & de sa largeur. Ils y joignent un Certificat du Capitaine de la Milice du Quartier & de l'Arpenteur Roïal, qui assurent la vérité de l'exposition, & surtout que ce terrein est encore sans Possesseur. La concession est expédiée, le Capitaine & l'Arpenteur en reglent l'étendue, sur le besoin & les forces de celui qui le demande; avec ces trois clauses, qu'il fera sommer les plus proches voisins du terrein qu'on lui accorde, d'assister à sa prise de possession; qu'il leur fera déclarer par écrit qu'ils n'y ont aucune prétention, & que dans l'espace de trois ans il défrichera du moins la troisieme partie du même terrein, sous peine d'en être dépossédé & d'y perdre tous ses droits.

Ces clauses sont fort judicieuses; & l'on doit regretter qu'elles soient mal observées. La population des Iles en seroit beaucoup plus avancée, parceque ceux qui cherchent à s'y établir y trouveroient toujours du terrein; au lieu que souvent les terres sont accordées à des gens avides, mais foibles ou peu entendus, qui ne peuvent en défricher le tiers en cent ans. Il s'en trouve même qui ont des Concessions en plusieurs endroits d'une même Ile, où depuis un grand nombre d'années ils n'ont fait qu'un défriché de cent ou cent cinquante pas en quarré, pour marquer leur possession, sans se mettre en peine de continuer le travail. Les Gouverneurs Généraux & les Intendans font quelquefois réunir ces terres au Domaine; mais ce n'est le plus souvent qu'une pure cérémonie; ou du moins la peine ne tombe que sur quelque Malheureux, qui n'a pas assez de crédit pour se dérober à la rigueur de la Loi, tandis que les mêmes terres sont données à d'autres, qui n'en font pas un meilleur usage.

Après avoir pris possession avec toutes les formalités établies, on choisit, comme on l'a fait observer dans l'article précédent, un lieu qui ait quelque élévation, pour y bâtir la Maison du Maitre. S'il y a quelque Riviere, ou du moins une source qui donne continuellement de l'eau, ou s'en éloigne le moins qu'il est possible, dans la double vûe d'avoir de l'eau pour les besoins domestiques & de remédier plus facilement aux incendies. On fait ensuite quelques Cases de même bois, qu'on couvre d'abord de feuilles ou de roseaux; après quoi, l'on abbat les arbres, en commençant par l'endroit où l'on veut faire le principal Etablissement. Labat reproche aux nouveaux Colons une fort mauvaise méthode, qui est celle d'abbattre les arbres les uns sur les autres, à l'exemple des Caraïbes, & d'y mettre le feu lorsqu'ils sont bien secs, sans considérer si ce sont des bois propres à bâtir, ou si la saison est convenable pour les abbattre & les conserver. Avec du bon sens & de l'œconomie, on garde ceux qui peuvent servir à faire des planches, du cartelage, des poutres & d'autres bois de charpente; profit très considérable, surtout aujourd'hui, que le bois à bâtir devient rare, & par conséquent fort cher. Labat conseille d'attendre le déclin de la Lune, pour abbattre les arbres qui peuvent être utiles, de les couper par troncs, de la longueur qu'on juge à propos, de les ranger les uns sur les autres, & de les couvrir d'un petit toit. Ensuite on amasse en plusieurs monceaux les branches & les bois inutiles, qui doivent être brûlés: surquoi le même Voïageur fait observer, qu'il y faut toujours mettre le feu sous le vent, c'est-à-dire du côté opposé au vent, après avoir fait une ligne, pour séparer le terrein qu'on brûle, de celui qu'on veut conserver: il en donne deux raisons; l'une, qu'il est important d'être toujours maître du feu, & de pouvoir empêcher qu'il n'aille trop loin, ce qu'on ne pourroit pas se promettre si le vent chassoit la flamme en avant; l'autre, que le feu passant avec moins de rapidité sur les endroits que l'on veut brûler, il a plus de tems pour consumer les bois abbatus, & jusqu'à leurs souches.

Lorsque le terrein est bien nettoïé, on bâtit les Cases, dont les poteaux sont enfoncés de trois à quatre piés en terre, avec une fausse sole. Le bout en est échancré, pour recevoir le faitage & les sablieres. On environne ces édifices, de roseaux ou de Palmistes refendus: on les couvre de feuilles de Palmistes, ou de roseaux. Le premier soin qui doit succéder est de semer du Maïz dans les autres parties du défriché; & s'il est un peu considérable, on y plante du Manioc, des Patates, des Ignames, & quelques herbages. Tous les Voïageurs parlent, avec admiration, de la facilité & de l'abondance avec laquelle ces terres vierges rendent tout ce qu'on y plante. Jamais on ne manque de faire des Pépinieres d'Orangers & de Citroniers. Un Habitant bien instruit préfere les Orangers de la Chine à toutes les autres, parce qu'outre l'utilité dont elles sont pour désaltérer les Negres & les Passans, les Chevaux & la plûpart des autres Animaux en mangent & s'en engraissent. On ajoute que les arbres qui les portent font de meilleures clôtures: ils sont armés d'épines longues & fortes, qui s'entrelassent, jusqu'à rendre ces haies impénétrables. Aussi-tôt que les jets des pepins ont neuf ou dix pouces de haut, on les leve de terre, pour les transporter dans les lieux qu'on en veut border. L'expérience a toujours ap-

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES.
COMMERCE DES ILES FRANÇOISES.

pris qu'il faut choisir un tems pluvieux. On laboure la terre d'environ deux fois la largeur d'une houe, à côté d'un cordeau, pour suivre la ligne droite; on éloigne les jets de quatre à cinq pouces entr'eux, & l'on en plante ordinairement deux rangées, éloignées l'une de l'autre d'environ deux piés. Ces arbres grossissent en croissant, & parviennent à se presser: il arrive même que leurs écorces se prennent & s'unissent jusqu'à ne composer à la fin qu'un seul corps, aussi plat qu'une muraille. Lorsque ces Orangers sont plantés seuls, ils donnent du fruit en cinq ou six ans; au lieu qu'étant en lisieres, ils sont huit à dix ans avant que de rapporter. L'unique raison de cette différence est que dans le premier cas, ils profitent de toute la substance de la terre, & leurs racines s'étendent sans obstacles; deux avantages qui leur manquent dans le second.

Une Habitation peut se passer de quelques-uns de ces arbres que les Espagnols nomment *Higueros*, & que les François ont nommés Calebassiers. Outre l'usage qu'on fait de leur fruit pour différentes sortes d'ustensiles, tels que des vases, des couis, des cuillieres, des écumoires, en un mot pour toute la vaisselle des Negres, la poulpe des Calebasses est un remede pour tant de maladies différentes, qu'il supplée au secours des Medecins & des Chirurgiens. Le Cocotier n'est pas moins utile. On n'oublie point de planter aussi des Dattiers, quoique les noiaux des Dattes, qui croissent aux Iles, ne levant point, & ne poussant point de rejetton, on soit obligé d'en faire venir de Barbarie. Le *Palma Christi*, qu'on appelle Carajeat aux Iles, n'est pas moins nécessaire dans une Habitation. On tire de son fruit une huile fort douce, aussi transparente que l'huile d'Olive, & qui éclaire aussi bien, sans jetter de fumée. Elle est préferée à l'huile de Poisson, pour les Lampes des Sucreries; & sans compter qu'elle donne une lumiere plus vive, avec moins d'odeur, elle dure beaucoup plus longtems. Elle passe d'ailleurs pour un spécifique admirable contre plusieurs sortes de maladies.

Dans les Habitations qui sont trop exposées au vent, pour recevoir des haies d'Orangers, on en fait de Corrossolier & de Bois immortel; & si l'on appréhende que le vent ne les empêche de croître, on les couvre de trois ou quatre rangs de Bananiers. Le Corrossolier est un arbre, dont on a déja parlé sous le nom de *Guanabo* (82). Lorsqu'on en veut faire des haies, on plante les grains de son fruit en pépiniere, pour en lever les jets, à quatorze ou quinze pouces de hauteur, & les planter au cordeau. Ils viennent fort vite. Leurs feuilles, qui sont fortes & en grand nombre, résistent à l'impétuosité du vent; & leur bois, qui est fort souple, est peu sujet à se rompre. Pour donner à ces haies une force extraordinaire, on entrelasse les premieres branches des jets voisins; on les attache même ensemble, jusqu'à ce qu'elles demeurent naturellement dans cette situation; ensuite on les laisse croître d'environ deux piés, & l'on recommence à les entrelasser. Cette maniere de les conduire est continuée, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la hauteur qu'on veut leur donner. Alors, on les arrête, en les *ététant*, pour fortifier le pié & les branches. Après les Orangers,

(82) Voiez l'Hist. naturelle de l'Ile Espagnole, au Tome XII. Les François ont donné au Guanabo le nom de *Corrossolier*, parcequ'ils l'ont trouvé en abondance dans l'Ile Hollandoise de *Curacao*, qu'ils appellent *Corossol*, par corruption.

rien n'approche de ces haies, pour défendre un champ de la violence du vent, surtout lorsqu'on les fait doubles. Mais quoique l'arbre porte du fruit à trois ans, il lui en faut six ou sept quand il est en haie. C'est une observation générale, que tous les arbres qu'on fait croître dans cette forme demandent le double du tems, pour donner du fruit.

Commerce des Iles Françoises.

Le Bois immortel, dont on fait aussi des haies, & qui a reçu ce nom parcequ'il dure long-tems, vient mieux de bouture que de graine, & croît dans toute sorte de terrein. Lorsqu'il a repris, on entrelasse les jets, en les liant l'un à l'autre, pour les soutenir dans cette situation : on les étête, & bientôt ils forment une lisiere d'autant plus forte, que le tronc & les branches de l'arbre sont chargées de petites épines : on se sert encore, pour le même usage, du *Medeciniar*, autre arbre, qui joint, à cette propriété, celle de porter des Noix purgatives.

Ce qui doit servir ensuite, aux progrès du nouvel Habitant, est contenu dans le détail qu'on a donné d'une Habitation complette; avec la proportion néanmoins que demandent la différence de l'industrie & celle des premieres avances. L'article d'Histoire Naturelle achevera de faire connoître les avantages qu'on peut tirer d'une si belle entreprise, par quelques autres explications des profits qu'elle rapporte.

§ VI.

ILES ANGLOISES.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS A LA JAMAIQUE.

Origine du nom de l'Ile.

Les Anglois observent que c'est une erreur, commune à la plûpart de nos Géographes, de prendre le nom de *Jamaïque* pour l'ancien nom Indien de cette Ile. Tout le monde sait, disent-ils, qu'elle fut nommée par Christophe Colomb, *Sant'Iago*, c'est-à-dire Saint Jacques; & de *James*, qui signifie Jacques, ou Iago, dans leur Langue, ils ont fait *Jamaïca*, que toutes les autres Nations ont adopté.

Ses premieres villes.

On a vû que Colomb la découvrit, dans son second Voïage, au commencement de Mai 1494, & qu'en 1502 il y fut réduit aux dernieres extrêmités (83). Les Espagnols n'y avoient point encore d'Etablissement; mais en 1509, c'est-à-dire trois ans après sa mort, ils s'y rendirent en foule, & dans le cours de la même année ils y bâtirent trois Villes; *Seville*, sur la côte du Nord, *Mellila* sur celle du Sud, & *Oristan* dans la partie occidentale, à quatorze lieues de Seville. Laet attribue la fondation de la seconde à Colomb même; mais il suffit, pour le convaincre d'erreur, de faire observer que Colomb n'auroit pas eu besoin d'élever des Cabanes, à la Poupe & sur les Châteaux d'avant de ses Navires maltraités par la tempête, s'il avoit eu, pour retraite, une Ville de sa fondation. On peut juger avec plus de vrai-semblance, qu'elles furent bâties toutes trois par ses Enfans, qui pousserent les progrès des Espagnols après lui. Il paroît du moins que Dom Diegue, un de ses Fils, en bâtit une, sous le nom de *Sant'*-

(83) Voïez le Tome XII de ce Recueil.

Iago de la Vega, & que la situation en étant plus agréable & plus saine que celle des trois autres, elle servit bientôt à les faire abandonner de leurs Habitans, qu'on ne pût empêcher de renoncer à leur premier choix. La Vega devint bientôt si florissante, qu'on y comptoit dix-sept cens Maisons, deux Eglises, deux Chapelles, & même une Abbaie.

Dom Diegue Colomb, premier Gouverneur de l'Ile, en posseda la plus grande partie; & prit dans ses titres celui de Marquis de la Vega, qui est passé à ses descendans: mais leur tyrannie & leurs exactions arrêterent les progrès de la Colonie. On la vit bornée longtems à la Vega, d'où les Habitans faisoient cultiver les terres par leurs Esclaves. Ensuite, lorsque le Portugal fut soumis à cette Couronne, les Portugais, beaucoup plus industrieux, tenterent en vain d'augmenter la culture & le commerce de la Jamaïque: ils trouverent des obstacles invincibles dans la jalousie des Espagnols, qui menant une vie oisive, sans aucune sorte de Manufactures & de Commerce, se contentoient de tirer leur subsistance de leurs Plantations, & de vendre ce qu'ils avoient de superflu aux Vaisseaux qui passoient sur leurs Côtes. C'étoit néanmoins pour s'assurer la possession d'une Ile si négligée, qu'ils avoient massacré plus de six mille Indiens, ses Habitans naturels (84). Ils n'étoient pas eux-mêmes plus de quinze cens, avec le même nombre d'Esclaves, lorsqu'elle fut conquise par les Anglois.

La Jamaïque pillée par les Anglois.

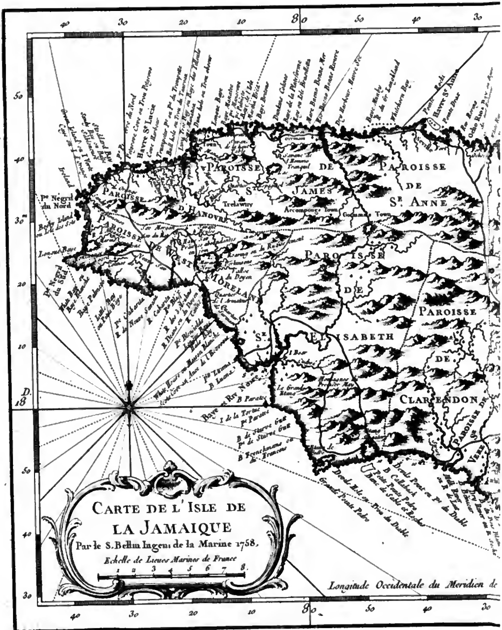
Dès l'année 1596, le Chevalier Antoine Shirley, qui croisoit dans ces Mers avec une puissante Flotte, descendit à la Jamaïque, prit Sant'-Iago, pilla l'Ile, & se retira. En 1635, le Colonel *Jackson* y fit une autre descente, à la tête de cinq cens Hommes, ravagea toutes les parties de l'Ile, & se fit païer une grosse somme pour sauver Sant'-Iago de l'incendie. Ensuite les Espagnols y furent longtems tranquilles: mais leurs disgraces passées ne les instruisirent point; & l'exemple même de leurs autres Iles, qui ne furent pas mieux traitées par les mêmes Ennemis, ne leur ouvrit point les yeux sur ce qu'ils avoient à craindre de l'avenir.

Ils en font la conquête.

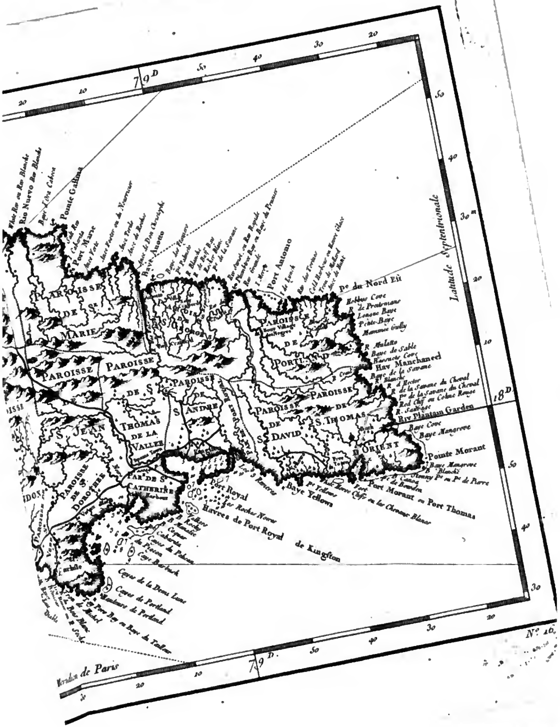
Ce ne fut pas néanmoins avant l'usurpation de Cromwell, que les Anglois reprirent le dessein (85) de conquérir la Jamaïque; & la plûpart des Historiens prétendent même qu'il ne fut conçu qu'après l'heureux succès d'une autre entreprise qu'ils avoient tentée sur l'Ile de Saint Domingue. Une Flotte redoutable, partie des Ports d'Angleterre sous les ordres de *Venables* & de Pen, avec les Colonels *Doily*, *Haynes*, *Raymond*, *Butler*, & d'autres Officiers de considération, vint prendre, à la Barbade, un renfort de treize cens Hommes, rassemblés de toutes les Iles Angloises,

(84) On a vû que Barthelemi de las Casas les accuse d'en avoir brûlé vifs un grand nombre, & d'en avoir fait déchirer d'autres par leurs Chiens. Leur plus cruel Ennemi fut Dom Pierre d'Esquibel.

(85) Labat l'attribue aux inspirations de Thomas Gage. » On doit convenir, dit-il, » qu'ils furent excités à cette entreprise par » ce Voïageur, qui étant revenu de la » Nouvelle Espagne en Angleterre en 1638, » & s'étant fait Protestant, leur donna des » Mémoires très amples & très instructifs. » La Relation Françoise de ses Voïages, » qu'on a donnée au Public en 1680, n'est » proprement qu'un Extrait de ces Mémoires. Labat s'emporte beaucoup contre Gage, mais n'en loue pas moins sa Relation, dans tout ce qui concerne l'objet d'un Voïageur. Nouveaux Voïages aux Iles, Tom. VII. pp. 463 & suivantes.


CARTE DE L'ISLE DE
LA JAMAIQUE
Par le S. Bellin Ingenr de la Marine 1758.
Echelle de Lieues Marines de France
Longitude Occidentale du Meridien de
PAROISSE DE S. JAMES
PAROISSE DE ST. ANNE
PAROISSE DE ST. ELISABETH
PAROISSE DE CLARENDON

Tome XV.



Pointe Morant
Port Royal
Havres de Port Royal
de Kingston
Baye Yellow
Port Morant ou Port Thomas
Riv. Plantain Garden
Hav. Manchaneel
Port Antonio
Pte. du Nord Est
Baye Mangrove
Baye Cove
Paroisse de St. David
Paroisse de St. Thomas
Paroisse de Portland
Paroisse de St. Marie
Paroisse de St. Andre
Paroisse de St. Thomas de la Vallee
Paroisse de St. Jean
Paroisse de St. Dorothee
Par. de St. Catherine
Latitude Septentrionale
Méridien de Paris
79 D.
18 D.
Nº. 16.

& tournant vers Saint Domingue, alla jetter l'ancre le 13 d'Avril 1655, devant la Capitale Espagnole de cette Ile. Dès le jour suivant, Venables débarqua sept mille Hommes d'Infanterie, quelques Cavaliers, & des provisions pour trois jours; mais il trouva une résistance si vive, qu'après avoir perdu quantité de ses plus braves gens, il se vit forcé de faire une retraite honteuse. Dans un Conseil de guerre, qu'il fit tenir aussitôt, la résolution fut prise de tenter une descente à la Jamaïque, & l'on y arriva le 3 de Mai. Les Généraux marcherent droit à Sant'-Iago de la Vega, Capitale de l'Ile, dans l'espérance de l'emporter d'assaut; & pour ne pas retomber dans le malheur qu'ils venoient d'essuïer par la lâcheté d'une partie de leurs Trouppes, ils ordonnerent que le premier qui tourneroit le dos fût tué par son Voisin.

Les Espagnols n'avoient aucune information de la défaite de leurs Ennemis, dans l'Ile de Saint Domingue, & n'étoient pas en état de se défendre contre une Armée de dix mille Hommes. Ils eurent recours à l'adresse, pour sauver leur vie & leurs effets. Des propositions ménagées avec art, & toujours accompagnées de présens, surtout pour la Femme de Venables, qui étoit de l'Expédition, leur procurerent le tems de mettre tous leurs biens à couvert dans les Montagnes; ensuite, ils s'y retirerent euxmêmes, & laisserent aux Anglois une Ville nue & déserte; étrange sujet d'étonnement, pour une Armée qui s'attendoit au pillage, & qui venoit de manquer la même espérance. De leurs retraites, les Fugitifs se rallierent en divers Partis, & fondirent sur les Anglois, dont ils tuerent un grand nombre, sans leur laisser le tems de se reconnoître. Ils descendoient pendant les ténebres, & ne cessoient point de répandre la confusion & l'épouvante, parmi des gens qui ne connoissoient point assez les chemins pour aller au-devant d'eux ni pour les suivre.

Cependant les Espagnols, se lassant enfin d'une vie qui ressembloit si peu aux délices de Sant'-Iago, & perdant l'espoir de déloger les Anglois, qui commençoient d'ailleurs à se fortifier, prirent le parti de se retirer dans l'Ile de Cube. Ils ne laisserent dans les Montagnes, que leurs Mulâtres & leurs Negres, pour harceler l'Ennemi, & conserver du moins la possession de leurs anciens droits jusqu'à leur retour. Mais le Viceroi du Mexique leur fit donner ordre de retourner à la Jamaïque, & défendit au Gouverneur de Cube de les souffrir dans son Ile, en promettant néanmoins de les aider de toutes ses forces à réparer leurs disgraces. Ils se soumirent à cette rigoureuse Loi; & s'étant faits reconduire à la Jamaïque, ils se diviserent en plusieurs trouppes, qui se disperserent dans les Bois, autant pour la facilité de leur subsistance, que pour se dérober aux recherches des Anglois. Mais cette misérable vie en fit périr un grand nombre; & de tous les secours que le Viceroi du Mexique avoit promis, il ne leur vint que cinq cens Soldats, qui refuserent même de s'unir avec eux lorsqu'ils les virent si foibles, & qui se retirerent au Nord de l'Ile, où ils se retrancherent dans un lieu nommé *San-Chereras*, pour attendre du renfort.

Dans l'intervalle, les Anglois s'étoient mis en possession de toutes les parties méridionales de l'Ile. Des Regimens entiers étoient établis en di-

vers Quartiers, surtout dans celui de Port Morant : ils y avoient déja formé des Plantations ; & le Colonel Doily etoit demeuré pour les commander, avec deux ou trois mille Hommes de troupes reglées, & dix-huit ou vingt Vaisseaux de guerre. Venables & Pen étoient retournés en Angleterre, où ils arriverent avant la fin de Septembre. Ils y furent arrêtés tous deux, & retenus longtems dans les fers, pour leur honteuse conduite, qu'on ne crut pas bien réparée par la conquête même de la Jamaïque, parcequ'elle étoit moins dûe à leur valeur qu'au hasard. Mais Cromwell ne soutint pas, avec moins de fermeté, la perte de ses espérances sur l'Ile de Saint Domingue ; & pour sauver mieux les apparences, il releva beaucoup les avantages de sa nouvelle acquisition aux Indes Occidentales, en déclarant qu'il n'épargneroit rien pour s'y maintenir. Comme il n'avoit pas aussi bonne opinion que Venables, du Colonel Doily, il fit partir, avec une nouvelle Escadre le Major *Sedgewick* pour lui succéder. Entre les Partisans du Protecteur, on vit partir dans cet armement, le Colonel Humsfreys, fils de celui qui avoit porté l'épée devant le Président Bradshaw, au Procès du malheureux Charles I.

Mais avant l'arrivée de ces Trouppes, Doily avoit découvert les retranchemens des Espagnols, & s'étoit mis en marche pour les attaquer. Il leur étoit venu trois Compagnies de renfort, qui avoient élevé divers ouvrages pour leur défense à Rio nuevo, dans le Quartier de Sainte Marie, & qui avoient reçu, de Cuba, de l'Artillerie & des munitions. Cependant, en peu de jours, Doily les avoit chassés de leurs fortifications & s'en étoit saisi. Une autre perte, qu'ils essuïerent en même tems à la Pointe de Pedre, leur faisant désesperer de se rétablir jamais dans l'Ile, ils s'embarquerent avec leurs Femmes, leurs Enfans, & leurs Trésors. Dans l'action de Rio nuevo, les Anglois réparerent ce qu'ils avoient perdu d'honneur à Saint Domingue : non-seulement les Espagnols étoient soigneusement retranchés devant eux, mais ils étoient le double de leur nombre. D'un autre côté, les Negres, s'appercevant que leurs Maîtres avoient pris la fuite, égorgerent quelques Officiers qui les commandoient, & se donnerent pour Chef un Esclave de leur Nation. Ils continuerent quelque tems de se soutenir dans les Montagnes, où ils vivoient de leur chasse & de pillage ; enfin la crainte de se voir forcés, dans cette retraite, en détermina le plus grand nombre à se soumettre à Doily, qui leur fit grace lorsqu'ils eurent abandonné les armes. Il n'en resta que trente ou quarante, qui, soit dans l'espérance de se procurer la liberté, soit par affection pour leurs anciens Maîtres, ou par haine pour les Anglois, s'obstinerent à mener une vie errante, dans des Montagnes inaccessibles. Ensuite leur Trouppe s'étant grossie, par la désertion d'un grand nombre de Negres Anglois, ils reprirent assez d'audace pour descendre dans les Vallées, & pour y commettre des ravages, qui forcerent le Gouvernement d'élever des Forts pour mettre les Plantations à couvert. Ces Brigands subsistent encore, dans une race nombreuse ; & l'on n'a pû trouver jusqu'aujourd'hui d'autre moïen, pour les réprimer, que d'entretenir des Corps-de-garde au pié des Montagnes.

Negres révoltés, qui s'établissent dans les Montagnes.

Les Anglois, devenus Maîtres de l'Ile, pousserent leurs Etablissemens avec autant de succès que d'industrie, & ne cesserent point de recevoir d'Angleterre

Progrès de la Colonie Angloise.

d'Angleterre des secours d'Hommes & de provisions. Le Major Sedgewick étoit arrivé heureusement; mais il mourut, peu de jours après, d'une maladie contagieuse, qui obligea son Escadre de remettre à la voile; & malgré le Protecteur, Doily conserva l'administration jusqu'au rétablissement de la Famille Roïale. C'est à lui que les Anglois ont la principale obligation des premiers progrès de leur Colonie. En 1663, c'est-à-dire huit ans après son origine, on y comptoit déja douze Paroisses, & dix-sept mille deux cens quatre-vingt-dix-huit Habitans. Les Flibustiers contribuerent beaucoup à ce prompt accroissement, par les richesses qu'ils y apportoient de leurs courses, & du pillage des Etablissemens Espagnols (86). Mais cet Exorde suffit pour nous conduire à la Description.

Description de la Jamaïque.

La Jamaïque est située à dix-huit degrés de latitude Septentrionale. On lui avoit toujours donné cinquante lieues de long, de l'Est à l'Ouest, sur vingt de large: mais, par leurs dernieres mesures, les Anglois lui ont trouvé cent soixante-dix de leurs milles, dans sa plus grande longueur, & soixante-dix de largeur vers le milieu de l'Ile, qui est sa plus grande étendue dans cette dimension. Elle se resserre par degrés, vers ses deux extrêmités, jusqu'à se terminer en deux Pointes. On ajoute qu'elle contient environ cinq millions d'acres de terre, dont la moitié est actuellement en culture. Elle est divisée en deux parties par une chaîne de Montagnes, qui s'étend d'une Mer à l'autre, & d'où sortent quantité de Rivieres. Ses Côtes méridionales offrent un grand nombre d'excellentes Baies, dont les principales sont *Port-Roïal*, *Port-Morant*, *Old Harbour*, ou le *vieux Port*, la *Pointe de Negril*, *Saint François*, *Saint Michel*, *Miccary*, *Alligator-Pond*, la *Pointe de Pedro*, *Paratti*, *Luana*, *Blewfield*, *Caburitta*.

Sa division en 19 Paroisses.

Toute l'Ile est divisée aujourd'hui en dix-neuf Paroisses, qui en font le tour dans l'ordre suivant, en commençant à la Pointe du Port Morant. 1. S. David; cette Paroisse contient une Bourgade nommée Free-Town, & une Saline dans la Baie d'Yalla. Port Morant, qui lui appartient aussi, est une Baie saine & commode, où les Vaisseaux peuvent mouiller à couvert, & ses environs sont bien cultivés. Ce Quartier envoie deux Membres à l'Assemblée générale. Il a pour défense un petit Fort, où pendant la guerre on entretient une Garnison de douze Hommes. Le bois & l'eau douce sont en abondance dans toute cette Paroisse.

Elle est suivie de celle de Port roïal, qui tire son nom d'une des plus belles & des plus opulentes Villes de l'Amérique, détruite en 1692 par un tremblement de terre; & dix ans après, lorsqu'elle eût été rebâtie avec beaucoup de dépense, ruinée encore une fois par le feu: sur quoi l'Assemblée générale défendit qu'elle fût rétablie dans le même lieu, & qu'on y tînt même aucun marché; mais dès-lors on prévoïoit que la commodité de sa situation feroit oublier cet ordre. La Ville de Port roïal se nommoit autrefois Coguay; & pendant sa premiere existence, elle occupoit la pointe d'une langue de terre qui s'avance d'environ dix milles dans la Mer, quoique fort étroite en quelques endroits. Tout le reste du même terrein étoit

(86) C'est l'aveu des Anglois: on est surpris seulement qu'aucune de leurs Relations ne parle du secours qu'ils ont tiré des Flibustiers, pour se rendre Maîtres de l'Ile. Tous les autres Historiens l'assurent, sans contradiction.

si chargé de Maisons, qu'on l'auroit pris pour une seule Ville. C'étoit la commodité du Port, qui avoit fait choisir ce lieu pour bâtir. La Mer y est si profonde & le rivage si net, que les plus grands Navires pouvoient s'approcher jusqu'aux Quais, & charger ou décharger avec aussi peu de frais que d'embarras. La Pointe forme l'entrée du Port, qui est un des plus sûrs de toute l'Amérique: il a le corps de l'Ile au Nord & à l'Est, la langue au Sud, & n'est ouvert qu'au Sud-Ouest. Mille Vaisseaux peuvent y mouiller à l'aise, sans avoir rien à craindre des Vents. On lui donne trois lieues de large. L'entrée est défendue par le Fort Charles, dont on vante les Ouvrages, & muni de soixante pieces de Canon.

La grande Riviere, sur laquelle est situé l'ancien Sant'-Iago, que les Anglois nomment aujourd'hui *Spanish Town*, la Ville Espagnole, vient tomber dans cette Baie. C'est là que tous les Vaisseaux de leur Nation prennent leur eau & leur bois. La facilité du mouillage & tant d'autres commodités avoient rendu Port-roïal la principale Place & le centre du Commerce de l'Ile. Avant son premier malheur, on y comptoit deux mille belles Maisons, dont le loïer ou la rente n'étoit pas moindre qu'à Londres. Port-roïal fournissoit seul, à la Colonie, un Régiment entier de Milice. On y voïoit une très grande Eglise; & les revenus du Ministre, fixés par un Acte de l'Assemblée générale, étoient de deux cens cinquante livres sterling. Avec tous ces avantages, sa situation avoit de fâcheux inconvéniens: l'eau douce, le bois, la pierre manquent absolument sur ce terrein. Le sol en est si sec, qu'il n'y croît aucune sorte d'herbe; & la multitude de Marchands & de Mariniers, que le Commerce ou la Navigation attiroit continuellement dans cette Ville, y rendoit les vivres d'une cherté extrême.

Après cette Paroisse, on trouve celle de Saint André, qui contenoit autrefois le Bourg de Kinston sur la Baie de Port-roïal: mais ce Bourg est devenu lui-même une Paroisse. Le Quartier de Saint André envoie deux Députés à l'Assemblée générale.

La Paroisse & le Bourg de Kingston se sont fort accrus, après la ruine de Port-roïal. Un Acte de l'Assemblée y établit, en 1695, les Cours de Justice, & la Chambre de l'Amirauté. Ainsi le Bourg peut passer aujourd'hui pour une Ville, où l'on ne compte pas moins de sept ou huit cens Maisons. Elle est située sur la Baie de Port-roïal, qui borne la Paroisse au Sud-Ouest, comme elle est bornée au Nord par le Canton de Beyton, & au Nord-Est par une Campagne qui s'étend jusqu'au pié des Monts.

On passe ensuite dans la Paroisse de Sainte Catherine, qui contient le Bourg de Passage-Fort, situé à l'embouchure de la Riviere qui descend de Spanish-Town ou Sant'-Iago, à six milles de cette Ville, & presqu'à la même distance de Port roïal. On y compte environ deux cens Maisons, bâties la plûpart pour le logement des Voïageurs qui vont de Port roïal à Sant'-Iago; & delà vient une partie de son nom, comme l'autre vient d'un Fort, monté de dix ou douze pieces de Canon, qui défend l'embouchure de la Riviere. Passage-Fort envoie trois Députés à l'Assemblée générale. Cette Paroisse est arrosée d'une autre Riviere, nommée *Black-River*, la Riviere noire, sur laquelle on a construit un beau Pont.

La Paroisse de *Saint Jean*, située dans les terres, six milles au-dessus de Passage-Fort, est un des Cantons les plus agréables, les plus fertiles & les mieux peuplés de la Jamaïque. On en peut juger par les noms de Spring vale, de Goldenvale & de Spring Garden, qui sont ceux des trois plus grandes Plantations. Elle envoie deux Membres à l'Assemblée. *Spanish-Town*, ou Sant'-Iago, dont la Paroisse touche à celle de Saint Jean, étoit, comme on l'a fait remarquer, la Capitale de l'Ile sous le Gouvernement des Espagnols, & conserve encore ce titre sous les Anglois. Mais de plus de deux mille Maisons qu'elle avoit dans sa splendeur, il n'en resta que cinq ou six cens après la conquête; quelques-unes, à la vérité, des plus belles. Ses Eglises, qui étoient en fort grand nombre, furent aussi réduites à deux Temples; & tout le reste fut brûlé dans la premiere furie des Vainqueurs. Une grande Plaine fait face à cette Ville, & nourrit quantité de Bestiaux. La Riviere, qui coule de l'autre côté est belle, sans être navigable; & va se jetter dans la Mer à Passage-Fort. Les Espagnols la nommoient *Rio Cobre*, c'est-à-dire Riviere de cuivre, parcequ'elle roule dans ses eaux des particules de ce métal. Spanish-Town n'étant qu'à douze milles de Port-Roïal, ce voisinage a retardé ses progrès; mais depuis le tremblement de terre, les Anglois en ont pris le séjour en affection; & le titre de Capitale, qui lui est demeuré sans partage, n'a pas moins servi à les y attirer. Les Gouverneurs en ont fait leur résidence; les principales Cours de Judicature y sont établies; & la plûpart des Officiers Militaires s'attachant au Siége du Gouvernement, toutes ces raisons, jointes à la ruine de Port-roïal, ont été si favorables au rétablissement de Spanish-Town, qu'on n'y compte pas aujourd'hui moins de deux mille Maisons, comme sous la domination Espagnole. Ses Habitans se distinguent par le luxe des habits, de la bonne chere & des équipages. La Plaine, qui est devant leurs murs, est, tous les jours au soir, le rendez-vous de toutes les personnes du bel air, comme les Jardins publics dans les grandes Villes de l'Europe. Il y a, dans Spanish-Town, une garde de nuit à cheval & à pié. Le Corps des Habitans envoie, pour cette Paroisse, trois Députés à l'Assemblée générale.

Celle de *Sainte Dorothée*, qui contient Old Harbour, est à quatre ou cinq lieues sous le vent de Sant'-Iago. On nomme *Old Harbour*, ou le vieux Port, une grande Rade & un petit Golfe, qui peuvent aisément recevoir cinq cens Vaisseaux de la premiere grandeur. Cette Paroisse envoie deux Membres à l'Assemblée.

Vere en est une autre, où l'on trouve un petit Bourg, nommé *Carlile*, & la Baie de *Maccary*, qui est un mouillage fort sûr. Elle envoie aussi deux Députés.

Sainte Elisabeth, qui en fournit le même nombre, est la derniere Paroisse des Côtes méridionales de l'Ile. La Ville d'Oristan, bâtie par les Espagnols après la découverte, étoit peu éloignée d'une Baie de ce Canton où la Riviere de Blewfield se décharge en lui donnant son nom. Toute cette Côte est remplie de rocs, & bordée par quelques petites Iles, telles que *Sernavilla*, *Quitesvena* & *Serrana*. C'est dans celle-ci que le fameux Serrano, dont elle tire son nom, fut jetté seul par une tempête qui avoit

brisé son Vaisseau, & qu'il passa trois ans sans aucun Commerce avec les Hommes.

On trouve plusieurs Plantations vers l'Ouest, jusqu'à la Pointe de Negril, qui forme un bon Port à l'extrêmité de l'Ile. Sa situation est commode aux Anglois, dans leurs guerres avec l'Espagne, pour attendre les Espagnols qui vont à la Havane ou qui en reviennent. Un peu plus loin au Nord-Ouest on voit les ruines de Seville, second Etablissement des Espagnols, située autrefois sur la Côte même. Ils y avoient fondé une Eglise Collégiale, dont le Chef portoit le titre d'Abbé.

Onze lieues au-delà, vers l'Est, on trouve quelques restes de *Melilla*, autre Ville Espagnole, dans la Paroisse de *Saint James*, qui envoie deux Membres à l'Assemblée : mais ce Quartier est encore mal peuplé ; & la Paroisse de *Sainte Anne*, qui le suit, ne l'est pas mieux, quoiqu'elle fournisse aussi deux Députés. Celle du *Clarendon*, qui est dans l'intérieur des terres, ne manque point d'Habitans.

Sainte Marie suit *Sainte Anne*, & fournit deux Membres à l'Assemblée. C'est dans cette Paroisse qu'est Rio nuovo, retraite des Espagnols, lorsqu'ils furent chassés des Côtes méridionales par les Anglois. *Saint Thomas en Vallée*, autre Paroisse qui fournit deux Députés, suit Sainte Anne, & se trouve suivie de *Saint Georges*, dont les Députés sont en même nombre. *Saint Thomas* termine la partie Nord-Est de l'Ile. Sur la Côte Septentrionale, on trouve le Port Saint François, nommé par d'autres le Port Antonio, un des meilleurs de toute la Jamaïque : elle n'en a point de mieux fermé ni de plus couvert ; & son seul défaut est de n'être pas sans danger à l'entrée, qui est fort resserrée par une petite Ile, nommée l'Ile de Linch. On rencontre plusieurs autres bons Ports sur les Côtes du Nord, comme sur celles du Sud : tels sont *Cold Harbour*, ou le Port froid, *Rio nuovo*, la Baie de *Montega* & celle d'*Orange* : mais la partie Septentrionale de l'Ile étant beaucoup moins peuplée que celle du Midi, elle n'offre aucun Etablissement qui mérite une description.

Fertilité du terroir de l'Ile.

Cependant le terroir de la Jamaïque, qui est bon & fertile dans toutes ses parties, ne l'est nulle part autant que dans les Quartiers du Nord. Il y est noirâtre, & mêlé de glaise en plusieurs endroits ; au lieu que vers le Sud-Est il est rougeâtre & sabloneux : mais, en général, il est partout d'une extrême fertilité, qui répond parfaitement à l'industrie du Cultivateur. Les Plantes & les arbres y sont toujours couverts de feuilles & de fleurs ; & chaque mois de l'année ressemble à nos mois d'Avril & de Mai. On trouve partout quantité de Savanes, ou de terres qui produisent d'elles-mêmes du blé d'Inde, jusques dans les Montagnes, particulierement au Nord & au Sud, où cette raison attire un grand nombre d'Animaux sauvages. Les Indiens semoient leur blé dans ces Savanes, qui n'ont pas cessé depuis d'en porter ; & les Espagnols aïant abandonné cette pâture aux Bestiaux qu'ils avoient amenés de l'Europe, tels que des Bœufs, des Chevaux, des Porcs & des Anes, ils y avoient tellement multiplié, qu'à l'arrivée des Anglois on en trouvoit de nombreuses troupes dans les Bois. Mais, depuis plus d'un siecle, on leur a fait la guerre avec si peu de relâche, que le nombre en est fort diminué. Ces Savanes sont aujourd'hui la plus infructueuse par-

tie de l'Ile, par le peu de soin qu'on a pris de les cultiver; & le mélange d'herbe & de blé d'inde dont elles étoient couvertes, formoit des barrieres si fortes, que les Habitans ont été souvent forcés de les brûler.

Comme la Jamaïque est la plus Septentrionale de toutes les Iles Caraïbes, le climat y est fort tempéré; & l'on ne connoît point de Païs entre les Tropiques, où la chaleur soit moins incommode. L'air y est rafraîchi par les Brises de l'Est, par de fréquentes pluies, & par des rosées nocturnes. On a remarqué depuis longtems que les Quartiers de l'Est & de l'Ouest sont tous plus sujets aux vents & à la pluie. D'ailleurs leurs épaisses Forêts les rendent moins agréables que ceux du Sud & du Nord, qui sont beaucoup plus ouverts. Les parties montagneuses sont les plus froides, & souvent les matinées n'y sont pas exemptes de gelées blanches.

Fameux Ouragan de 1692 & ses effets.

Avant l'affreux Ouragan, qui produisit des effets si terribles en 1692, on connoissoit peu, dans l'Ile, ces redoutables tempêtes; les Vaisseaux n'étoient pas jettés au rivage, dans les Ports mêmes, & les Maisons n'étoient pas enlevées par-dessus les têtes des Habitans, comme à la Barbade, & dans les Iles sous le Vent: mais la Jamaïque ne peut plus se vanter du même avantage. Un évenement si singulier mérite d'être représenté avec une partie de ses circonstances (87).

Il commença, le 7 de Juin, entre onze heures & midi; & dans l'espace de deux minutes, il écrasa ou noïa les neuf dixiemes des Habitans de Port-roïal, entre lesquels ceux des Quais furent abîmés presque tous, en moins d'une minute. Un Homme de distinction, qui eût le bonheur d'échapper, écrivit à Londres peu de tems après: » J'ai perdu ma Femme, mes Enfans, » ma Sœur & sa Fille, mes Valets & mes Servantes; c'est-à-dire toute ma » Famille & tout mon bien. Il ne s'est sauvé qu'une Femme-de-Chambre » de ma Femme, qui est venue me raconter que sa Maîtresse étoit dans » son Cabinet au second étage, & l'avoit envoïée au Grenier, où ma Sœur » étoit montée avec sa Fille à la premiere secousse du tremblement, avec » ordre de prendre l'Enfant pour la soulager; mais qu'étant descendue d'abord, dans le dessein de remonter après avoir pris quelques informations, » elle avoit vû fondre ma Maison, qui est actuellement trente piés sous » l'eau. J'étois allé, le matin, avec un de mes Fils à Liguania: le tremblement de terre nous surprit à notre retour, & nous faillîmes d'être engloutis par les vagues de la Mer, qui roulerent impétueusement vers » nous, six piés au-dessus de leur surface, sans que l'air fût agité du moindre vent. A Liguania, où nous fûmes forcés de retourner, nous trouvâmes toutes les Maisons renversées, & nul autre endroit pour nous » mettre à couvert, que les Cases des Negres. Nous sommes au 20, & » la Terre continue de trembler cinq ou six fois en vingt-quatre heures. » Une grande partie de la Montagne est tombée, & sans cesse on en voit » tomber d'autres parties. Tous les Quais de Port roïal se sont abimés à-la-fois. Quantité de riches Marchands y ont été noïés avec leurs Familles » & leurs effets. Ce Quartier est à-présent tout couvert d'eau; & dans celui » de l'Eglise, où étoit ma Maison, l'eau monte jusqu'au toît des édifices

(87) La plûpart de ces détails se trouvent aussi dans les Transactions Philosophiques. Tome II. pp. 411 & 412.

» qui subsistent encore. La terre, s'ouvrant en plusieurs endroits, a dévoré » un grand nombre d'Habitans, qu'elle a revomis dans d'autres lieux, » quelques-uns vivans, & qui se sont heureusement sauvés. Du côté de » *Northe*, plus de mille acres de terre se sont enfoncés, avec tout ce qu'il » y avoit d'effets. Il ne reste pas une Maison sur pié dans la Presqu'Ile. » Les deux grandes Montagnes, qui étoient à l'entrée, sont tombées aussi » dans un espace de seize milles, qui les séparoit; & s'étant comme join- » tes, elles ont arrêté le cours de la Riviere, qui est demeurée à sec, pen- » dant un jour entier, jusqu'au Bac. On y a pris une prodigieuse quantité » de Poisson, & ce secours a servi du moins au soulagement des Malheu- » reux. Du côté de *Yellows*, une autre Montagne s'est fendue, & tombant » sur les terres voisines, a couvert plusieurs Etablissemens & détruit un » grand nombre de Colons. La Plantation d'un Anglois, nommé Hopkin, » se trouve éloignée d'un demi mille de sa premiere situation. L'eau de » tous les Puits est montée jusqu'au sommet de l'ouverture, par la violente » agitation de la terre.

Une autre Relation de cet épouventable accident en donne encore une plus affreuse idée. » Entre onze heures & midi, nous sentîmes trembler la » Maison où j'étois alors, & nous vîmes le pavé de la Chambre qui se » soulevoit. Au même instant, nous entendîmes pousser dans les rues des » cris lamentables; & nous hâtant de sortir, nous eûmes le touchant spec- » tacle d'une foule de Peuple, qui levoit les mains en implorant le secours » du Ciel. Nous continuâmes de marcher dans la rue, où des deux côtés » nous vîmes tomber des Maisons & d'autres s'abîmer. Le sable des rues » s'enfloit un moment, comme les vagues de la Mer, jusqu'à soulever ceux » qui étoient dessus; ensuite il s'ouvroit en profonds abîmes. Bientôt un » déluge d'eau survint, & fit rouler de côté & d'autre quantité de Mal- » heureux, qui saisissoient inutilement les solives des Maisons renversées, » pour se soutenir. D'autres se trouverent enfoncés dans le sable, d'où l'on » ne voïoit sortir que leurs jambes ou leurs bras. Je m'étois heureusement » placé, avec quinze ou seize autres, sur un terrein qui demeura ferme.

» Aussitôt que cette violente secousse eût cessé, chacun ne pensa qu'à » s'assurer s'il lui restoit quelque chose de sa Maison & de sa Famille. Je » m'efforçai de me rendre chez moi, par-dessus les ruines des édifices, » dont une partie flottoit sur l'eau; mais toutes mes peines furent inutiles. » Enfin, je pris un Canot; & me hazardant sur la Mer même, pour m'a- » vancer à la rame vers ma Maison, je rencontrai plusieurs personnes de » l'un & de l'autre sexe, qui flottoient sur divers matériaux. J'en pris au- » tant que mon Canot en pouvoit contenir, & je continuai de ramer jus- » qu'à l'endroit où je croïois trouver ma Maison: mais je n'y vis que des » ruines, & je ne pus me procurer aucune information sur le sort de ma » Famille. Il étoit tard. Le lendemain, je me servis encore du Canot, » pour aller de Vaisseau en Vaisseau: enfin le Ciel me fit la grace d'y re- » trouver ma Femme & deux de mes Negres. Elle me raconta qu'au pre- » mier tremblement de notre Maison, elle en étoit sortie, en ordonnant » à tout notre monde de la suivre; qu'à peine avoit-elle été dans la rue, » que le sable s'étoit soulevé; qu'elle étoit tombée avec deux de nos Ne-

» gres dans une ouverture de la terre, d'où l'eau, qui étoit survenue à l'instant, les avoit retirés; que pendant quelques tems ils avoient été le jouet » des flots, & qu'enfin ils avoient saisi une poutre, à laquelle ils s'étoient » tenus attachés, jusqu'à ce que la Chaloupe d'un Vaisseau étoit venue les » prendre.

On s'étonnera qu'après un évenement de cette nature, le premier soin d'un grand nombre de Matelots fut de piller huit ou dix Maisons qui restoient entieres, quoique submergées jusqu'aux Balcons; mais tandis qu'ils exécutoient cette odieuse entreprise, un second tremblement de terre les fit périr tous. D'un autre côté, le Ministre exhortoit le Peuple à se mettre en prieres avec lui; & l'on remarqua que plusieurs Juifs, non-seulement se mirent à genoux pour suivre l'exemple des Chrétiens, mais que dans l'excès de leur consternation ils invoquerent hautement Jesus-Christ.

Plusieurs des Vaisseaux, qui se trouvoient dans le Port, furent mis en pieces, & d'autres furent coulés à fond. Une Frégate, nommée le *Cygne*, qui étoit à se carener, fut poussée par l'étrange mouvement des eaux & par l'affaissement du Quai, sur le sommet de quelques Maisons abîmées, où n'aïant pas laissé d'être arrêtée par les inégalités des toîts, elle servit à sauver quelques centaines de Malheureux. Un bruit lugubre, qui se fit entendre dans les Montagnes, causa tant de fraïeur à quantité de Déserteurs Negres, qu'ils revintent demander grace à leurs Maîtres. Ils rapporterent que l'eau s'étoit ouvert des passages jusques dans ces hauteurs; & qu'en vingt ou trente endroits ils l'avoient vue sortir avec une extrême violence. Toutes les Salines furent inondées. Deux Montagnes presque perpendiculaires, vers la moitié du chemin entre Spanish-Town & Port-Roïal, se joignirent & fermerent le passage aux eaux, qui s'en firent un autre au travers des Bois & des Savannes.

Comme on fut plusieurs jours sans pouvoir être informé de ce qui se passoit à Spanish-Town, les restes des Habitans de Port-roïal, persuadés que cette Ville avoit eu part comme eux à la colere du Ciel, penserent à se retirer dans quelque autre partie de l'Ile. En effet le tremblement n'y avoit pas laissé une Maison entiere, non plus qu'à Passage-Fort & à Liguania. Il s'étoit fait, en divers endroits de ce grand Quartier, de prodigieuses ouvertures dont la plûpart s'étoient refermées presqu'aussi-tôt. Le Major Kelly, Officier de l'Ile, assura qu'il en avoit vû deux ou trois cens; que dans les unes, il avoit vû tomber quantité de personnes, qui n'avoient pas reparu; que dans d'autres, l'eau, sortant à grands flots, avoit rendu au jour plusieurs corps engloutis par la terre; qu'il avoit vû des Hommes pris dans les fentes par le milieu du corps, & mortellement serrés; d'autres, dont on ne voïoit plus que la tête. Ces ouvertures étoient les moindres; car dans les plus grandes, il vit tomber des édifices entiers; & de quelques-unes, il vit sortir des colonnes d'eau de la grosseur d'une Riviere, qui s'élevoient dans l'air, & qui répandoient une très mauvaise odeur. Ensuite la chaleur devint plus forte qu'elle n'avoit jamais été dans l'Ile, & l'on fut tourmenté par des Légions de Maringouins. Le Ciel, qui étoit bleu & clair avant le tremblement, parut tout-d'un-coup sombre & rougeâtre. On entendit de prodigieux bruits, non-seulement dans les Montagnes, comme on l'apprit des Déser-

teurs Negres, mais de toutes parts, sous terre & dessus. Pendant que la Nature étoit dans ces affreuses convulsions, il est aisé de se figurer que les Habitans couroient au hasard, pâles & tremblans, comme autant de fantômes, dans l'idée que la forme générale du Monde étoit menacée de sa dissolution.

Le Nord de l'Ile ne fut pas garanti par la fraîcheur de ses Bois. Une grande partie des Plantations y fut engloutie, Habitans, arbres, biens & Maisons, dans le même trou. Un Etablissement de dix mille acres de terre disparut entierement, & l'on ne vit, à la place, qu'un Etang de la même étendue, dont les eaux ont seché depuis, mais où l'on n'a retrouvé aucune apparence de Maisons, d'arbres, & de tout ce qu'on y voïoit auparavant. Dans le Quartier de Clarendon, il s'ouvrit des abîmes & de vastes Lacs, à douze milles de la Mer. Quoique la plûpart se soient sechés ou fermés, il en reste encore des traces.

Personne n'eut assez de liberté d'esprit pour compter le nombre des secousses; comme on a vû qu'à force d'expériences, les Péruviens en ont pris l'usage : mais on assure qu'elles durerent deux mois entiers; & l'on observa qu'après la premiere, les plus violentes furent dans les Montagnes. Celles, qu'on nomme les *Monts bleus*, semblerent les plus maltraitées, car pendant deux mois continuels, on ne cessa point d'y voir & d'y entendre toutes les marques d'un effroïable désordre. Une autre, dans le voisinage d'Yellows, après s'être ouverte en divers endroits, écrasa une Habitation entiere, & la plus grande partie d'une Plantation qui en étoit éloignée d'un mille. Une autre, proche de Port-Morant, fut tout-à-fait engloutie; & la place qu'elle occupoit n'offre aujourd'hui qu'un grand Lac, large de quatre ou cinq lieues.

On est persuadé, à la Jamaïque, que toutes les Montagnes de l'Ile sont un peu abbaissées. Leur beauté, du moins, n'est pas la même, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'au lieu de cette continuelle verdure, qui en faisoit l'ornement, elles ne présentent plus qu'une perspective triste & nue. Tant de bouleversemens & de convulsions ont déraciné la plus grande partie des arbres, dont on a vû des millions flotter ensuite, dans les Mers d'alentour, soit qu'ils y eussent été jettés par les vents, ou par les seules agitations de la terre. On croit même l'Ile entiere un peu plus basse qu'elle n'étoit autrefois : quelques Observateurs ont prétendu que le terrein qui est resté découvert, dans l'Isthme de Port-roïal, est baissé d'un pié; & qu'en plusieurs endroits, tels que *Legany*, la plûpart des Puits demandent des cordes moins longues de deux ou trois piés, qu'avant la révolution.

Deux Officiers, d'un caractere irréprochable, se trouvant ensemble à Legany & sur le bord même de la Mer, pendant la premiere secousse du tremblement de terre, observerent que la Mer se retira subitement de la Côte, & laissa le fond à sec dans l'espace de deux ou trois cens toises. Ils y virent quantité de Poissons, qui n'avoient pû suivre le cours de l'eau, & dont ils eurent même le tems de prendre quelques-uns; mais une ou deux minutes après, les flots revinrent, quoiqu'avec moins de rapidité, & couvrirent une partie du rivage, au-delà de leurs bornes ordinaires.

On fait monter, à près de treize mille personnes, le nombre de ceux qui

qui périrent, dans toutes les parties de l'Ile. Après la grande secousse, la plûpart de ceux, qui échapperent à la ruine de Port-roïal, prirent le parti de se retirer sur les Vaisseaux qui se trouvoient dans le Port; & jusqu'à la fin des tremblemens, ils ne quitterent point cette retraite, trop effraïés du spectacle qu'ils eurent devant les yeux pendant deux mois, pour oser retourner au rivage. D'autres se rendirent à Kinston, où manquant de toutes les commodités de la vie, obligés de se loger dans des Cabanes de branches d'arbres & de feuillages, sans y être à couvert de la pluie, qui fut plus abondante que jamais après le tremblement, ils périrent misérablement. Les vapeurs nuisibles, qui étoient sorties de tant d'ouvertures, répandirent aussi beaucoup de maladies, dont aucune partie de l'Ile ne fut exempte; & la perte qu'elles causerent ne monta pas à moins de trois mille Ames. Celle des Marchands, dans leur Commerce, fut réellement inestimable. Ils ne demanderent aucun secours, parcequ'ils n'avoient eu rien à souffrir des Ennemis de l'Etat: mais l'Assemblée générale, entrant dans leurs intérêts, remit aux plus pauvres, par un Acte solemnel, le paiement des droits, pour les Marchandises qui avoient été détruites par le tremblement de terre & l'inondation.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX ANTILLES. LA JAMAÏQUE.

Climat de l'Ile.

Le tems y est ordinairement plus varié & plus incertain que dans les autres Iles: les mois de Mai & de Novembre sont des mois humides; l'Hiver n'est distingué de l'Eté que par des pluies & des tonnerres, qui sont alors plus violens que dans les autres saisons. Les Brises d'Eté commencent à souffler vers neuf heures du matin, & deviennent plus fortes à mesure que le Soleil s'éleve; ce qui donne la facilité de voïager & d'agir à toutes les heures du jour. Pendant toute l'année, les nuits & les jours sont presqu'égaux en longueur, ou du moins la différence en est peu sensible. Rarement la Marée s'éleve au-dessus d'un pié. Les orages sont rares aussi dans l'Ile, & l'on ne voit presque jamais de Vaisseaux qui se brisent sur les Côtes. Mais joignons ici un extrait curieux des Observations du Docteur Stubbs, communiqué à la Société Roïale de Londres.

Observations du Docteur Stubbs.

Chaque nuit, le vent souffle, à-la-fois, de tous les côtés de la Jamaïque; desorte qu'aucun Vaisseau ne peut en approcher dans ce tems; & les brises de Mer s'élevant bientôt après, on ne peut en partir, non plus, que de grand matin. A mesure que le Soleil baisse, les nues s'assemblent & prennent différentes formes, suivant celle des Montagnes: un Marinier expérimenté connoît chaque partie de l'Ile, à la forme des nuées qui la couvrent. Mais depuis la destruction des Bois, les pluies sont fort diminuées; ce qui ne laisse aucun doute que certains arbres ne les attirent. Au Port-Morant, partie la plus orientale de l'Ile, on connoît peu les brises de terre, parceque la Montagne en est éloignée, & que ces brises, qui viennent des hauteurs, perdent leur force dans l'intervalle.

Il se trouve, dans les Ports de la Jamaïque, quantité de rocs, qui ont la forme des cornes de Cerfs. On y voit croître des Plantes marines, dont les racines sont réellement pierreuses. Sur la Pointe où Port-roïal étoit situé, à peine pleut-il quarante fois par an: au contraire, depuis la Pointe de Port-Morant jusqu'à Liguania, qui est à six milles de Port-roïal, il n'y a presque point d'après-midi, pendant huit ou neuf mois, à commencer de

celui d'Avril, où les pluies ne soient abondantes. A Spanish-Town, il ne pleut que trois mois dans l'année, & ces pluies sont médiocres. Dans toute la presqu'Ile de Port-roïal, on ne creuse point quatre ou cinq piés sans que l'eau paroisse; elle a ses périodes, comme la Marée; elle est saumâtre, mal-saine pour les Hommes, & fort saine au contraire pour les Porcs.

Les Voïageurs, qui viennent pour la premiere fois à la Jamaïque, suent beaucoup, & continuellement, pendant neuf mois: mais ces sueurs, qui cessent alors, ne les affoiblissent pas plus que celles d'Europe; & lorsqu'elles causent la soif, quelques gouttes d'Eau de-vie suffisent pour l'appaiser. La plûpart des Animaux de l'Ile vivent presque sans boire. Le tems de la plus grande chaleur du jour est vers huit heures du matin, lorsqu'il n'y a point de Brise.

Dans la Savane des Maggots, qui est au milieu de l'Ile, entre les Quartiers de Sainte Marie & de Saint Jean, si pendant la pluie il en tombe quelques gouttes sur un habit, de quelque étoffe qu'il soit, dans l'espace d'une demie heure, elles se changent en petits vers blancs, semblables à ceux qui s'engendrent dans le Fromage ou les Fruits; ce qui n'empêche point que l'air n'y soit fort sain pour les Habitans. De même, quoique l'eau, sur la Pointe de Port-roïal, se trouve à quatre ou cinq piés de profondeur, & soit d'un usage dangereux pour les Hommes, il ne s'en éleve dans l'air aucune vapeur mal-saine. On peut passer toute la nuit à l'air, dans la Presqu'Ile, y dormir même, sans aucun danger.

Les Brises de Mer ne commencent point, à la Jamaïque, avant huit ou neuf heures du matin, & cessent ordinairement à quatre ou cinq heures après-midi; mais quelquefois, en Hiver, elles soufflent quatorze jours & quatorze nûits de suite: alors, on ne voit point de nuées qui se rassemblent: il ne tombe que des rosées. Mais s'il s'éleve un vent de Nord, qui est quelquefois de la même durée pendant l'Hiver, on ne voit, ni nuées qui se rassemblent, ni rosées qui tombent. Les nuées commencent à se rassembler au-dessus des Montagnes, vers deux ou trois heures après midi; & le reste du Ciel n'en est pas moins clair jusqu'au coucher du Soleil.

Productions de la Jamaïque.

Les productions naturelles de l'Ile sont à peu-près les mêmes que dans la plûpart des autres Antilles, & l'occasion se présentera de remarquer en quoi elles different. A l'égard de celles, que les Habitans doivent à leur travail, on remarque particulierement que le Sucre y est plus luisant & plus fin que celui de la Barbade, & se vend, en Angleterre, cinq ou six schellings le cent de plus. Dès l'année 1670, on comptoit, à la Jamaïque, six cens Moulins à Sucre, qui en rendoient annuellement deux millions de livres: mais ce nombre est augmenté du décuple. Les Anglois tirent plus de Cacao de la Jamaïque que de toutes leurs autres Colonies ensemble; & quoique ce Commerce soit fort éloigné d'y tenir aujourd'hui le premier rang, il produit encore des avantages considérables. Les plus grandes récoltes du Cacao se font dans cette Ile aux mois de Décembre & de Janvier. Il y est arrivé, aux Cacaotiers, des mortalités dont les causes sont peu connues: mais, en général, chacun de ces arbres y rapporte, depuis deux jusqu'à huit livres de noix, & chaque gousse en contient depuis vingt jusqu'à trente. C'est une tradition, dans l'Ile, que les Esclaves, de-

meurés après les Espagnols, ignoroient certaines formalités que leurs premiers Maîtres emploioient à ces Plantations, & dont on n'avoit jamais souffert qu'ils fussent témoins. Quelques Voïageurs panchent à croire qu'elles ne consistoient que dans quelques cérémonies superstitieuses: Stubbs juge, avec plus de vraisemblance, qu'en transportant les Cacaotiers, des Caraques & de Guatimala dans leurs Iles, les Espagnols s'étoient réservés quelque secret, dont ils ne vouloient pas donner connoissance à leurs Esclaves. Ces arbres se transplantent rarement, à la Jamaïque; à moins qu'aïant été plantés dans un terrein sec, ils ne réussissent mal; car ils demandent des terres basses, plattes & humides: aussi ces Plantations se font-elles ordinairement le long des Rivieres, ou dans les Vallées qui séparent les Montagnes; & c'est une observation commune, que la vie est fort mauvaise dans les lieux où les Cacaotiers sont bons. Dans l'espace d'un an, ceux de la Jamaïque s'élevent d'environ quatre piés. On les y plante, à deux piés de distance; & dans une bonne terre, ils commencent quelquefois à rapporter dès la troisieme année. La quantité des fruits augmente jusqu'à la dix ou douzieme, qui est le terme de la pleine vigueur des arbres. Ils poussent généralement, de leurs racines, plusieurs rejettons, qu'on emploie, pour suppléer aux vieux troncs morts ou coupés. On nous donne un compte exact des charges & des profits d'une Plantation de Cacaotiers, dans l'origine de l'Etablissement Anglois (88).

(88) Pour les Lettres Patentes de cinq cens acres de terre.	10 liv. sterling.
Pour six Negres, trois d'un sexe & trois de l'autre, à vingt livres par tête.	120
Pour quatre Blancs, leur passage & leur entretien.	80
Pour l'entretien des six Negres, pendant six mois.	18
Pour les Commis, pendant le même tems.	24
Pour les instrumens du travail.	5
	257

On doit commencer à travailler, le 1 de Mars, c'est-à-dire, faire bâtir des Cabanes par les six Negres & les quatre Engagés, planter des Patates, du blé d'Inde, & des Plantains. Lorsque l'Habitation est prête, on achete dix autres Negres, moitié d'un sexe & moitié de l'autre, à vingt livres sterling chacun; c'est deux cens. Vers la fin de Mars, on plante les Cacaotiers, en noix ou en semence, entre des lignes de Plantains, hauts de six piés. Vingt-une acres de terre font une quantité suffisante pour la Plantation de chaque année. Vers le premier de Juin de l'année suivante, la Plantation sera bien remplie; & dans l'espace de quatre ans au plus, elle porte des fruits, qui sont recueillis l'année d'après: chaque acre en produit annuellement cent livres pesant, & se vendoit alors dans l'Ile, quatre livres sterling le cent: ainsi vingt-une acres produisoient la valeur de huit cens quarante livres sterling. Les frais de la récolte sont peu considérables; il n'est question que de quelques sacs, & d'autres ustensiles de peu de prix, qu'on fera monter, si l'on veut à quarante-trois livres. Toute la dépense n'étoit donc que cinq cens livres sterling; mais le profit augmentant à proportion du nombre des acres plantés, il est aisé de faire le calcul, pour cinq cens acres.

Au reste, on fait observer que cette supputation, quoique faite dans les commencemens de la Colonie Angloise, peut servir à donner quelque idée des avantages présens d'une Plantation de Cacaotiers dans cette Ile. La plûpart des choses, dit-on, sont aujourd'hui sur le même pié, à la réserve du terrein & des Negres, qui sont plus chers: mais la cherté des Negres est accidentelle; & dans les Quartiers Septentrionaux de l'Ile, on trouve toujours des terres à fort bon compte.

L'Indigo est en plus grande abondance à la Jamaïque, que dans aucune autre Colonie, parceque les Savannes y sont en grand nombre, & que cette Plante demande un terrein léger, tel que celui des Savanes. La graine est semée vers le mois de Mars, & parvient en deux mois à sa maturité. Les Anglois n'emploient point d'autre méthode que de préparer la terre avec la Houe, & d'y tracer de petits sillons, tels que ceux où l'on plante les Pois. Dans un bon terrein, les Plantes s'élevent jusqu'à trois piés; mais elles ne passent gueres dix-huit pouces, dans une terre commune. Le travail d'un seul Negre rapporte annuellement à son Maître, entre quatre-vingt & cent livres pesant de pâte d'Indigo, dont le profit clair monte à douze ou quinze livres sterling. On avoue qu'à la Jamaïque, les espérances du Plantateur sont souveut renversées par les vents, & par des Vers ennemis de cette Plante.

Piment & singularité de sa récolte.

Le Piment, quoique si naturel à cette Ile qu'on l'en a nommé Poivre de la Jamaïque, ne laisse pas d'y être cultivé, du moins dans les lieux où il ne croît pas naturellement; & l'exportation annuelle en est si considérable, qu'elle fait un article important du Commerce. Les arbres qui portent le Piment, sont droits, hauts d'environ trente piés, & de la grosseur de la cuisse. L'écorce en est fort unie & de couleur grise. Ils jettent de toutes parts d'assez longues branches, au bout desquelles sortent de petites tiges, entourées de feuilles de différentes grandeurs, dont la plus grande est longue de quatre ou cinq pouces, sur environ trois de large au milieu, d'où elle décroît jusqu'à se terminer en pointe aux deux bouts. Leur couleur est un verd foncé, & leurs pédicules sont longs d'un pouce. Brisées entre les doigts, elles jettent une odeur agréable. De l'extrêmité des tiges sort un faisceau de fleurs, chacune soutenue par son pédicule, auxquelles succedent des grains, couronnés de quatre petites feuilles, & plus gros dans leur maturité que ceux de Genievre. Ils sont d'abord petits & verdâtres; mais, en mûrissant, ils deviennent noirs, unis, luisans, & contiennent dans une poulpe verte, aromatique & humide, deux grosses semences demi sphériques, séparées par une membrane, mais qui forment ensemble une sphere parfaite. L'arbre du Piment croît dans toutes les parties montagneuses de la Jamaïque, mais principalement vers le Nord; & lorsqu'on y abbat d'autres arbres, on observe soigneusement de conserver le Piment jusqu'à sa pleine maturité. C'est le Chevalier *Hans Sloane*, qui en donne cette Description. *Dally* ajoute que la récolte de son fruit seroit d'une grande dépense, si les Habitans n'avoient trouvé une maniere aisée d'y parvenir. L'arbre croît généralement dans des lieux où l'on ne peut faire de Plantations, & qui ne cessant point parconséquent d'être à la Couronne, n'ont aucun Possesseur particulier. Dans la saison propre, ceux qui s'attachent à ce Commerce vont dans les Bois avec leurs Esclaves, font abbattre autant d'arbres de Piment qu'ils en trouvent, & cueillent facilement le fruit sur les branches. Ainsi l'Europe ne reçoit point, deux fois, du Piment des mêmes arbres. On rapporte la même chose du *Lignum vitæ*, du *Gayac*, & d'autres arbres utiles, en assurant, par cette raison, que plus il en vient ici, moins il en reste en Amérique.

L'arbre du Piment, ou du Poivre Jamaïquain, fleurit dans le cours des

mois de Juin, de Juillet & d'Août, mais plûtôt, ou plus tard, suivant sa situation; & le fruit suit de près les fleurs. On a toujours observé qu'il fleurit plutôt dans les Bois clairs, que dans les Forêts épaisses. Il en coûte peu pour nettoïer & conserver les fruits. En les cueillant, on prend soin d'en séparer jusqu'aux plus petites feuilles; après quoi on les expose pendant plusieurs jours au Soleil, étendus sur des draps, avec l'attention de les retourner souvent, & surtout de les garantir de la rosée. Ils se rident un peu, & prennent une couleur brune, qui les fait juger propre à l'usage. Ils different peu du Poivre noir pour la grosseur. Leur odeur tient de celle du Girofle, du Genievre, de la Canelle & du Poivre; ou plutôt c'en est comme un mélange, qui lui fait donner aussi par les Anglois le nom d'*All-Spice*, *Toute-épice*. Le plus odoriférant passe pour le meilleur. On le regarde avec raison, dit le Chevalier Sloane, comme la plus saine, la plus temperée & la plus innocente de toutes les épices communes. Elle l'emporte sur celle des Indes par une infinité d'avantages, tels que d'atténuer les humeurs épaisses, de faciliter la digestion, de modérer les chaleurs nuisibles, de fortifier l'estomac, de chasser les vents, & d'être fort amie des intestins.

Canelle de l'Ile.

La Canelle sauvage, qu'on appelle faussement *Cortex Winteranus*, croît aussi dans cette Ile. Son tronc est à-peu-près de la même grosseur que celui du Piment, & s'éleve de la même hauteur. Ses branches, ornées de petits rameaux qui pendent vers la terre, lui forment une très belle tête. L'écorce est double: l'extérieure, épaisse de deux ou trois lignes, est de couleur cendrée, avec de petites taches blanches, & quelques rides de couleur plus sombre, qui la rendent assez rude: son goût a quelque chose d'aromatique. L'écorce extérieure a plus d'épaisseur que la Canelle, est unie, plus blanche que l'autre, & du même goût, mais beaucoup plus picquant, tirant assez sur celui du Girofle, & moins pâteux que celui de la Canelle, mais sec, & sonore entre les dents. Les feuilles sortent vers l'extrêmité des rameaux, sans aucun ordre, sur des pédicules d'un pouce de long, longues elles-mêmes de deux pouces, & larges d'un vers le bout, où est leur principale largeur, qui croît en s'arrondissant, quoiqu'elles soient fort étroites dans leur naissance. Leur couleur est un jaune verd, uni & luisant. Les fleurs croissent en ombelles, au bout des branches, & font place, comme celles du Piment, à des grains de la grosseur d'un Pois, ronds, verds & contenant, dans une poulpe mucilagineuse, quatre semences noires, de figure irréguliere. Dans la fraîcheur de cet arbre, toutes ses parties sont chaudes, aromatiques, & d'un goût si piquant, de Girofle plus que de Canelle, qu'après les avoir mâchées un moment, on est obligé de prendre de l'eau pour se rafraîchir la bouche. Mais l'écorce seche est d'un bon usage, & s'emploie communément dans toutes les Colonies Angloises. Le Canelier sauvage de la Jamaïque croît en abondance entre Passage-Fort & Spanish-Town; fort différent, répete le Naturaliste Anglois, du *Cortex Winteranus* (89) quoique les Droguistes d'Europe le vendent sous ce nom.

(89) Le véritable, & celui d'où vient ce nom, étoit une écorce apportée par le Capitaine *Vinter*, qui avoit accompagné le Chevalier Drake, dans son Voïage autour du Monde.

L'Ile produit une sorte de Cédre, dont le bois est si poreux, quoiqu'on ne s'en apperçoive point à la vûe, que dans les Vases qu'on en fait, le Vin & les autres Liqueurs s'échappent presqu'aussitôt.

On ne doute point qu'il n'y ait des Mines de cuivre à la Jamaïque ; & les Espagnols assurent que les Cloches de la grande Église de Sant'-Iago en étoient sorties : mais l'attention des Anglois ne s'est pas encore tournée à cette recherche. Ils ont donné plus de soins à celle des Mines d'argent, sans avoir eu le bonheur de les découvrir : cependant ils ont sû, par des témoignages certains, qu'elles ont été ouvertes par les Espagnols. A l'égard de l'Ambre gris, qui n'étoit pas rare autrefois sur les Côtes de l'Ile, ils ne parlent que d'une masse de quatre-vingt livres, trouvée par un Artisan, dans un lieu qui en a pris le nom de *Pointe d'Ambre gris*, où l'on fait que les Espagnols alloient deux fois l'an pour en chercher. Cette grosse masse étoit divisée en deux lobes.

Quelques Voïageurs ont publié faussement que le terrein de cette Ile produisoit naturellement du Tabac. Celui qu'on y a planté s'est trouvé meilleur qu'à la Barbade, mais sans pouvoir passer pour bon. Il est si nitreux, que jamais il ne prend une belle couleur, & qu'il se conserve peu. Il se corrompt quelquefois, dans le seul trajet de la Jamaïque en Angleterre. Quelquefois même, il ne peut être fumé sans se mettre en flammes.

Sources chaudes & minérales.

L'Ile a des sources chaudes, & d'autres eaux minérales, dont le Chevalier Bestin a communiqué les propriétés à la Société Roïale de Londres. On vante beaucoup, pour la guérison des maladies vénériennes, celle qui fut découverte en 1695. Elle sort d'un roc, proche d'un Ruisseau d'eau fraîche, & ne laisse pas d'être si chaude, qu'en peu de momens on y fait cuire des œufs, des Ecrevisses, & même de la Volaille. Sa vertu est merveilleuse aussi pour les contractions de nerfs. En vingt-quatre heures, la Noix de Galle ne la teint pas plus que le Vin de Canarie.

Entre les raretés du Païs, on compte une Plante que les Anglois nomment *Spirit-Weed*, dont la graine n'est pas plutôt mûre, que si l'on touche au Vaisseau qui la contient, il s'ouvre avec un bruit fort aigu, & se répand assez loin.

Habitans & Commerce de l'Ile.

Mais passons à l'ordre civil de la Jamaïque. Cette Ile a trois sortes d'Habitans ; les Maîtres, les Domestiques & les Esclaves. On pourroit compter aussi, dans ce nombre, les Armateurs, & quantité d'autres gens de Mer, qui parcourent sans cesse les Côtes, soit pour transporter des Marchandises d'un lieu à l'autre, soit pour faire des prises. Les Armateurs, entre lesquels on devoit autrefois le premier rang aux Flibustiers, ont toujours beaucoup servi à l'opulence de l'Ile, en y répandant des millions de Pieces de huit, dont ils ont dépouillé d'autres Colonies.

Les Maîtres de Famille, c'est-à-dire les Chefs de Plantations & les Négocians, vivent, non-seulement dans une abondance, mais avec une pompe égale à celle des plus grands Seigneurs de l'Europe. Ils ont des Carosses à six Chevaux, précédés & suivis d'une nombreuse livrée, sans y comprendre les Negres, qu'ils font courir devant eux. En un mot, ils l'emportent sur toutes les autres Colonies, par la magnificence & le luxe,

Les Politiques d'Angleterre regrettent que les richesses de l'Ile ne soient pas plutôt emploïées à l'encouragement de l'industrie, & prêchent souvent la frugalité aux Anglois Jamaïquains ; d'autres les excusent, & prétendent qu'avec beauçoup d'avantages naturels sur toutes les autres Iles, le secours de l'industrie leur est moins nécessaire. Qu'importe, dit-on, qu'ils donnent beaucoup à leurs plaisirs, si l'or & l'argent qu'ils tirent de leur Commerce avec les Espagnols des Indes Occidentales, suppléent sans cesse à cette dépense ? En effet, cette heureuse facilité de s'enrichir a tant attiré de monde à la Jamaïque, que peu d'années après la Paix d'Utrecht on n'y comptoit pas moins de soixante mille Anglois & de cent mille Negres. Ensuite, la guerre, de nouveaux tremblemens de terre & diverses maladies, ont arrêté cette multiplication : mais, on assure encore que le nombre des Habitans est presque le même ; que l'Ile a dix-sept mille Hommes, capables de porter les armes ; & que la Milice, composée de plusieurs Compagnies de Cavalerie & de sept Régimens d'Infanterie, monte à plus de sept mille.

Le Gouvernement & les usages ne different point ici de ceux des autres Iles Angloises ; mais il y a quelque différence dans le Commerce, surtout pour les bois de teinture, que les Marchands de la Barbade ne peuvent se procurer si facilement. La Baie de Campêche a toujours été d'un extrême avantage pour la Jamaïque, où pendant longtems on n'a point eu d'autre embarras que d'aller abbattre & de transporter cette espece de bois, qui se vendoit parfaitement bien en Angleterre. A la vérité, l'Espagne s'est ensuite opposée à ce Commerce ; il a fallu soutenir les Ouvriers par des Gardes, & combattre pour la facilité du travail.

En paix, le principal Commerce de la Jamaïque avec les Espagnols consiste dans la vente des Negres, des Etoffes & des autres Marchandises d'Angleterre. En guerre, la situation de cette Ile, au centre des Possessions Espagnoles, lui vaut tous les avantages d'un Commerce tranquille & régulier. Il ne part point un Vaisseau du Continent, ou des Iles de la Monarchie d'Espagne, qui ne soit forcé de passer à la vûe de la Jamaïque. Un brave Commandant, avec douze ou quinze Frégates, disent tous les Voïageurs Anglois, & presque dans les mêmes termes, suffit pour enrichir notre Natiom par des prises, & pour jetter nos Ennemis dans le plus grand embarras de la pauvreté. La Flotte annuelle, qui vient de Carthagene avec l'argent du Pérou, relâchant à l'Ile Espagnole, d'où elle ne peut se rendre à la Havane sans passer à l'un ou à l'autre bout de la Jamaïque, » c'est la » Havane qui est le rendez-vous de toutes les Flottes d'Espagne, & l'im- » portance de leur jonction, pour la sûreté d'un convoi si riche est aisée » à concevoir : elle dépendra toujours de nous, lorsque nous serons maîtres » des Mers qui environnent la Jamaïque.

Quelques Voïageurs assurent qu'un tiers de l'Ile est peuplé en bonne culture. D'autres combattent cette supposition, par un raisonnement fort simple. La Jamaïque, disent-ils, contient certainement quatre millions d'acres : or s'il y en avoit treize cens mille d'habitées, la quantité de Sucre qu'on en tire, sur le calcul commun du produit d'une acre, & le nombre des Habitans devroit être dix fois plus considérable qu'il ne l'est réel-

lement. Ils en concluent, qu'il n'y a pas un quart de l'Ile qui soit peuplé, ou cultivé, & que la culture même n'y répond pas toujours au travail. Une autre conclusion, c'est que l'Angleterre n'a pas besoin de former de nouveaux Etablissemens, pour l'augmentation de son Sucre; elle n'a qu'à tirer parti de ce qu'elle possede, par le travail & par l'industrie. Il reste à la Jamaïque, quantité de grandes Savanes, où l'on a vû que les Indiens plantoient leur Maïz, & que les Espagnols nourrissoient leurs troupeaux: pourquoi demeurent-elles sans usage?

Quoique depuis les tremblemens de terre, Port-roïal ait perdu le titre du plus riche & du plus beau Port de l'Amérique, il a reçu assez de réparations pour consister encore en trois belles rues, traversées de plusieurs autres. On y voit une fort belle Eglise, un Hôpital pour les Matelots hors de service, un Arsenal, & des Magasins. Il est gardé par des Forts, & par une Garnison réguliere. Le Port n'a pas cessé d'être un des plus beaux & des plus sûrs du monde, où mille Vaisseaux peuvent mouiller à couvert de toute sorte de disgraces, à l'exception des Ouragans. Le Receveur Général & tous les Officiers de l'Amirauté sont toujours obligés d'y avoir leurs Bureaux, comme à Spanish-Town. Entre les précautions qu'on a prises contre de nouveaux malheurs, il est défendu d'y bâtir à moins de trente piés des marques de la haute Marée. Dans sa situation présente, Port-roïal est exactement à onze milles de Spanish-Town, cinq par eau, & six par terre. Il est à six milles de Kingston, qui fut régulierement bâti après le grand tremblement de 1692, sur un Plan du Colonel Lilly, Ingénieur en chef de l'Ile. Dans ses idées, cette Ville devoit avoir un mille de long, sur un demi mille de large, être divisée en quarrés, comme la plûpart des Villes Espagnoles de l'Amérique, & coupée par des rues fort droites. Il manque peu de chose à l'exécution de ce Plan, même pour l'étendue. Kingston a plusieurs Cours inférieures; c'est-à-dire que le Receveur Général, l'Amirauté, le Secretaire du Gouvernement & le Grand Voïer, sont obligés d'y avoir aussi leurs Bureaux. La plûpart des Négocians s'y sont retirés depuis la chûte de Port-roïal, & l'Ile n'a point de Port où l'on embarque tant de Sucre pour l'Angleterre. En un mot Kingston prospere de jour en jour. L'Etat de sa Milice porte dix Compagnies d'Infanterie, & deux de Cavalerie, qui font près d'onze cens Hommes: en la supposant formée de la moitié des Habitans, qui sont en âge de porter les armes, on conclut, par des supputations Angloises, que la Ville doit contenir onze ou douze cens Maisons. Elle n'a qu'une Eglise; mais les Juifs y ont deux Synagogues, & les Quakers un lieu d'assemblée. Elle est bordée, au Sud-Ouest, par la Baie de Port-roïal, à dix-huit milles de Spanish-Town; douze par Mer, & six par terre.

Quoique Spanish-Town soit la résidence du Gouverneur, & le siége de l'Assemblée générale, les réparations y ont été plus lentes, parcequ'étant dans les Terres, elle ne peut avoir beaucoup de Commerce. La plûpart des Habitans sont, ou des Négocians déja fort riches, qui laissent leurs affaires entre les mains d'autrui, ou des Officiers & d'autres personnes de distinction, qui ne pensent qu'au plaisir. Aussi, dans le nombre de ses Maisons, en compte-t'on sept ou huit cens belles, & voit-on dans ses rues une

une continuelle affluence de Caroffes & de Chaifes. Les Bals & les Affemblées font auffi fréquens ici qu'à Londres. Il y a Comédie, &, fi l'on en croit l'Hiftorien, d'*excellens* Auteurs; éloge, dit un Critique, qu'on ne donneroit pas juftement au meilleur Théâtre d'Angleterre. Le Palais du Gouverneur borde la grande Place, & confifte en plufieurs grands Bâtimens, dont une partie eft à double étage. C'eft l'ouvrage du Duc de Portland, mort Gouverneur de l'Ile en 1725. Il eft accompagné, à l'Oueft, d'un fort beau Jardin, très foigneufement entretenu; quoique dans un Païs, où le Printems eft perpétuel, on ait peu de goût pour les agrémens de cette nature. L'Eglife principale eft un fort bel édifice (90), & l'on en vante beaucoup l'Orgue. On ne loue pas moins la Douane, qui eft un Bâtiment quarré, de quarante piés fur chaque face, où fe tiennent auffi les Cours de Juftice. Mais en général les plus belles Maifons de Spanish Town font baffes, la plûpart d'un feul étage, par la crainte où l'on eft fans ceffe de quelque nouvel Ouragan. Elles font ordinairement lambriffées des bois les plus précieux. Chacune a fon Perron, où l'on monte par quelques degrés, & qui fert d'abri contre la chaleur du jour, ou vers le foir à prendre le frais. Dans tous les Actes publics, Spanish-Town conferve fon ancien nom Efpagnol, *Sant'Iago de la Vega*.

Oriftan & Séville, deux grandes & belles Villes du tems des Efpagnols, n'ont jamais été relevées de leurs ruines. Une partie de l'efpace, qu'elles occupoient, produit aujourd'hui du Sucre.

Les Anglois ont jetté les fondemens d'une autre Ville, à *Bagual*, dans la Paroiffe de Sainte Anne; mais on doute qu'elle s'acheve jamais. *Free-Town* en eft une autre, dont on ne vante pas la grandeur, dans la Paroiffe de Saint David. Paffage-Fort, dans la Paroiffe de Sainte Catherine, ne s'eft pas non plus fort aggrandie, & confifte encore en cinquante ou foixante Maifons; quoique fa fituation, pour s'embarquer en allant de Spanish Town à Port-roïal ou à Kingfton, femblât lui promettre un meilleur fort. *Carlile*, dans la Paroiffe de Vere, n'eft pas devenue plus confidérable. On y avoit bâti un Fort, qui tombe en ruines. *Tichfield*, petite Ville qui doit fon nom (91) à la Ducheffe de Portland, eft fituée près de Port Antonio, & défendue par un Fort très régulier, où l'on entretient une petite Garnifon.

On ne fait monter les revenus publics de l'Ile, qu'à fept mille livres fterling; ce qui femble peu proportionné aux richeffes de la Colonie. S'il en faut croire les Voïageurs de la Nation, il fe trouve d'anciens Habitans, qui peuvent paffer pour les plus riches Particuliers du Monde. On nomme un Beikfort, qui poffédoit, il y a quelques années, vingt-deux Plantations, dans lefquelles on comptoit plus de douze cens Efclaves; & fon

(90) Les Eglifes de Spanish Town font en forme de Croix, avec un petit Dôme au milieu. Mais les Voïageurs ajoutent que le Clergé du Païs eft peu occupé de fa profeffion, & que rarement les portes des Eglifes font ouvertes. Quelle honte, s'écrie l'Auteur d'une Relation, quand on confidere combien de mille livres fterling les Habitans paient, pour les Eglifes & pour les Prêtres!

(91) Tichfield eft le nom d'un beau Château de la Province de Hampshire en Angleterre, qui appartenoit alors au Duc de Portland.

argent, en Banque, ou diversement placé, montoit à plus d'un million & demi de livres sterling. Le même Ecrivain assure qu'annuellement, il y a cinq cens Vaisseaux emploïés au seul Commerce du Sucre, & que chacun étant d'environ deux cens tonneaux, le total monte tous les ans à cent mille. Mais ce calcul est combattu par d'autres Observateurs, qui le réduisent à la moitié. On a commencé à mettre aussi le Caffé au rang des plus avantageuses productions de l'Ile. Il s'en transporte déja beaucoup; & l'on se flatte qu'avec le tems il suffira pour la consommation de tous les Domaines Anglois.

Vaisseau de l'Asiento & son Commerce.

Le Vaisseau de l'Assiento étoit une source intarissable de richesses pour la Jamaïque, & le regret de sa suppression dure encore. Aujourd'hui que cette branche du Commerce est coupé, on ne fait plus difficulté de nous apprendre comment à l'occasion d'un seul Vaisseau, dont la charge étoit bornée, les Anglois avoient trouvé le moïen d'établir une vente sans fin. Premierement, ils le faisoient suivre, par quantité d'autres, qui lui fournissoient, pendant la nuit, de nouvelles Marchandises, à mesure que les siennes étoient vendues. En second lieu, divers Particuliers, chargés de Negres & d'autres biens pour leur propre compte, se rendoient sur la Côte de Porto-Belo, au tems de la Foire, ou dans une petite Ile, nommée le Quai des Singes, qui offre un fort bon Port, à quatre lieues de cette Ville. Le Patron Anglois faisoit avertir delà les Marchands, par quelqu'un de ses gens qui parloit Espagnol & qui en prenoit l'habit. On convenoit du tems, & du lieu où les Chaloupes du Vaisseau devoient se rendre avec les Marchandises. Toutes les conventions s'exécutoient de bonne-foi; c'est-à-dire que les Espagnols venoient faire d'abord leur marché à des prix fixes, & que retournant ensuite à la Ville, ils en revenoient avec de l'argent, qu'ils donnoient en prenant les Marchandises. Cette Foire clandestine duroit quelquefois six semaines entieres; car, de Porto-Belo, l'avis alloit jusqu'à Panama, d'où venoient quantité d'autres Espagnols, qui traversoient l'Isthme en habits de Païsans, conduisant des Mulets, avec leur argent dans les Paniers. S'ils rencontroient quelques Officiers roïaux, ils ne laissoient voir que des vivres, qu'ils feignoient de porter à Porto-Belo : mais le plus souvent ils voïageoient la nuit, par les bois & les chemins détournés. Dans leur marché avec les Anglois, ils ne manquoient point de stipuler qu'on leur feroit des Ballots commodes, & qu'on leur fourniroit des vivres pour leur retour. Ainsi toute l'Amérique Espagnole se remplissoit de Marchandises, qui ne passoient point par les Douanes. Une preuve fort simple du profit extrême, que les Marchands des deux Nations en tiroient, c'est que les Espagnols du Continent & les Anglois de la Jamaïque s'exposoient à toutes sortes de hasards pour acheter & pour vendre. On cite l'exemple d'un Vaisseau, qui, sur un fond de deux mille livres sterling, en gagna six mille dans l'espace de deux mois.

§ VII.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS A LA BARBADE.

Voïages et Etablissem. aux Antilles.

La Barbade.

Les Anglois, quoiqu'établis les premiers dans cette Ile, conviennent avec tous les Historiens, qu'elle fut découverte par les Portugais. Sa situation leur offrant un lieu de rafraîchissement commode, dans leurs Voïages au Bresil, ils y laisserent quelques Porcs, qui, suivant la plûpart des Relations, y multiplierent si prodigieusement, qu'à l'arrivée des Anglois l'Ile en étoit remplie. Mais un Observateur judicieux traite ce récit de fiction, parcequ'il est certain, dit-il, que la Barbade (92) étoit couverte de bois, dont les arbres portoient peu de fruits pour la subsistance de ces Animaux. Il ajoute qu'en *1696*, un Anglois, qui avoit été du premier Etablissement, racontoit à des personnes dignes de foi, sur le témoignage desquelles il se fonde, que dans cette origine de la Colonie, il avoit souhaité de la viande fraîche avec tant de passion, qu'il auroit vendu sa liberté pour en obtenir; besoin, dit l'Observateur, dans lequel il n'auroit pû tomber, si les Porcs avoient été en si grand nombre dans l'Ile. D'ailleurs cet ancien Habitant confirmoit que les Bois y étoient tels qu'on vient de les représenter.

Premier Etablissement des Anglois.

Comme on ne trouve aucune trace du tems, où les Portugais découvrirent la Barbade, ni même de l'année où les Anglois y descendirent pour la premiere fois après eux, on juge qu'elle fut découverte en 1521, par Alvarez Cabral, lorsqu'étant parti pour les grandes Indes, il fut poussé sur les Côtes du Bresil. A l'égard des Anglois, quoiqu'on ne puisse fixer l'année de leur possession, on est sûr qu'elle n'est pas fort au-dessous du regne de Jacques I; car il paroît, par un Acte de cette Colonie même, qu'elle fut établie en *1626*. Ce qu'on sait de plus certain sur son origine, c'est que le Chevalier Guillaume *Courteen*, revenant de Fernambuc en *1624* (93) fut jetté sur la Côte de l'Ile. Courteen étoit un des plus fameux Négocians de son siecle. Il ne revint point dans sa Patrie, sans y publier sa découverte; & sur son témoignage, diverses personnes de tous les ordres entreprirent d'y former un Etablissement. *Ligon*, le premier dont on ait une Relation de la Barbade, dit positivement que le Chevalier Courteen y mouilla; qu'il y descendit, pour la visiter; qu'il la trouva si couverte, que ses gens ne pûrent trouver, dans les Bois, un lieu propre à contenir leurs Tentes, & qu'il n'y vit point d'autres Animaux que des Porcs, qui étoient

(92) Ce nom vient des Portugais; & de quelque maniere qu'il ait pû se corrompre, on croit qu'ils ont voulu exprimer la barbarie de l'Ile, plutôt que celle des Habitans, car on n'y a jamais trouvé aucune marque qu'elle ait été habitée par les Caraïbes.

(93) On nomme cette année, parceque c'est celle où les Hollandois s'établirent au Bresil, & que ce fut apparemment sous leur protection que Courteen fit le Voiage de Fernanbuc. On sait qu'auparavant les Espagnols & les Portugais défendoient, sous peine de mort, aux Etrangers, de mettre le pié dans cette partie du Continent. D'un autre côté Jacques I étant mort en 1625, on ne voit point d'autre année à laquelle on puisse rapporter le Voïage de Courteen.

en fort grand nombre; ce qui n'est pas surprenant, ajoute Ligon, parceque les fruits & les racines, qui croissent dans l'Ile, leur fournissoient une nourriture abondante. Mais sur ce dernier point, outre le témoignage de l'ancien Habitant, tous les Voïageurs conviennent qu'il n'y croît naturellement aucune autre Herbe que du Pourpier; & Ligon l'avoue lui-même dans un autre endroit de sa Relation.

Les premiers Colons n'eurent pas peu de peine, à nettoïer un terrein couvert d'arbres & de ronces. Ils commencerent par y planter des Patates, des Plantains & du blé d'Inde, avec quelques arbres fruitiers; mais les secours d'Angleterre furent si lents & si peu certains, qu'ils se virent réduits plus d'une fois à la derniere nécessité. Le Comte Guillaume de Pembroke avoit été un des plus ardens pour la fondation d'une Colonie; & quoiqu'il ne paroisse point qu'il eût obtenu du Roi des Lettres de concession, il avoit fait prendre possession, pour lui-même, d'une grande partie de l'Ile. Il y chargea de ses intérêts un Officier nommé *Canon*, qui passe pour le premier Gouverneur de la Colonie. Dans cette origine, on trouva, non des restes de Cabanes Indiennes, ou d'autres marques d'Habitation, mais quelques vases de terre, de différentes grandeurs, & travaillés avec tant d'art, que malgré la connoissance qu'on avoit déja de l'élégante poterie des Caraïbes, on ne pût les prendre pour l'ouvrage de ces Barbares. Canon jugea qu'ils y avoient été apportés par quelques-uns des Negres que les Portugais amenoient des Côtes d'Afrique, & se souvint d'en avoir vû de la même forme dans le Païs d'Angola, où les Habitans sont d'une singuliere industrie. Cependant Ligon, qui rapporte ce trait, n'en est pas moins persuadé que ces vases venoient des Caraïbes. » Il est certain, dit- » il, qu'il y a des endroits de l'Ile, d'où l'on peut, dans un tems serein, » voir parfaitement l'Ile de Saint Vincent; & si nous pouvons la voir, » pourquoi ses Habitans ne pourroient-ils pas nous voir aussi? Or tout le » monde sait que les Caraïbes, qui ont toujours été en possession de cette » Ile, se hazardent facilement à naviger vers tous les lieux qu'ils peuvent » voir, & où ils peuvent arriver avant la nuit, après s'être embarqués de » fort grand matin.

La nouvelle Colonie tomba bientôt dans un si grand embarras, qu'elle se vit forcée d'abandonner ses Etablissemens, ou de se soumettre au Comte de Carlile, un des Favoris de Jacques I. Ce Seigneur aïant obtenu du Roi la propriété de l'Ile, eu vendit les terres à tous ceux qu'il trouva disposés à s'y transporter, ou confirma dans leur possession ceux qui voulurent la tenir de lui. Les premiers Habitans s'étoient établis au fond de la Baie, où *Bridge-Town* existe aujourd'hui, & le long du même rivage; de sorte que toutes les autres parties de l'Ile étoient encore à peupler. Elles furent bientôt reconnues; & l'agrément du Païs y attira tant de monde, qu'on n'a point d'exemple d'une Colonie, dont la formation ait jamais été si prompte. Mais on regrette beaucoup ici pour l'intérêt historique, que le malheur de Bridge-town, causé en 1666 par un incendie qui ruina presqu'entierement cette Ville, ait entraîné la perte de tous les Actes publics de la Colonie. Le Gouvernement de l'Ile aïant été plus de trente ans entre les mains du Seigneur Propriétaire, ces monumens n'étoient pas venus aux Archives de


CARTE
DE L'ISLE DE LA
BARBADE
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de deux Lieues communes
Pt. Lambert
Paroisse St. Lucie
Paroisse St. Pierre
Par St. André
Par St. Joseph
Paroisse St. Jaques
Paroisse Thomas
Paroisse St. Jean
Paroisse St. Philippe
Paroisse St. George
Paroisse St. Michel
Paroisse de Christ Church
St. André
St. Joseph
Speight Town
Hole Town
Bridge Town
Baye de Carlisle
Pointe Needhams
Fort Charles
Fort Valliant
Fort Yacht
Baye d'Oistin
Oistin Town
Christ Church
Fort Maycock
Fort Robert
F. Sunderland
F. Dannemark
F. St. Marguerite
F. Clarendon
Longue Baye
Pointe du Sud
Pointe Consete
Pte. Ragged
Long Bay
Foul Bay
Pointe Salt Caue
Riviere d'Ecosse
Longitude 62D. 20m. a l'Occident de Paris
13D.

Tom. XV.

N°. 17.

Londres. On n'a, pour se conduire dans le reste de cet article, que les Relations des Voïageurs, & quelques traits tirés des autres Histoires.

Culture de l'Isle.

Après les travaux nécessaires à la subsistance humaine, la premiere occupation des Habitans avoit été de planter du Tabac : mais il se trouva si mauvais, qu'il ne se vendoit presque point en Angleterre, ni dans les Païs étrangers. Ainsi le travail & l'industrie de plusieurs années ne produisirent aucun fruit. Les Bois étoient encore d'une épaisseur, qui décourageoit les plus laborieux Ouvriers. Chaque arbre étoit si gros, qu'il demandoit beaucoup de bras pour l'abbattre, & lorsqu'il étoit abbatu, les branches formoient une autre difficulté. Il se passa près de vingt ans, pendant lesquels on parvint à peine à former quelques Plantations d'Indigo (94).

Ce ne fut que vers l'an 1650, qu'on vit prospérer les Cannes de Sucre, dont on n'avoit fait encore que de malheureux essais. Quelques-uns des plus industrieux Habitans trouverent le moïen de faire venir du plant de Fernanbuc : il multiplia fort heureusement ; mais le secret de la Fabrique n'étant pas connu, on fut encore deux ou trois ans à tirer parti de ces nouvelles Plantations. Enfin, par les instructions d'un Hollandois, venu du Bresil, & par diverses informations qu'on recueillit chez les Etrangers, on se forma des méthodes, qui ont passé longtems pour les plus parfaites. » Lorsque je sortis de l'Ile, dit Ligon, les Cannes étoient ameliorées. On » connoissoit quand elles étoient mûres, ce qui n'arrivoit que dans l'es» pace de quinze mois ; au lieu que d'abord on les recueilloit à la fin de » l'an : erreur pernicieuse au bon Sucre, car manquant de la douceur » qu'il doit avoir, il étoit maigre & ne pouvoit se garder. Ce n'étoit que » des *Mascouades*, humides, crasseuses, & si mal purifiées, qu'elles étoient » rejettées des Marchands. Mais avant notre départ, on étoit devenu si » expert, qu'on entendoit la maniere de les cuire, de les purifier & de » les blanchir ». Ce progrès du savoir & de l'industrie, dans l'espace de trois ans, fit changer tout-d'un-coup l'Ile de face. On en peut juger par la vente d'une Habitation de cinq cens acres, qui s'étoit donnée auparavant pour quatre cens livres sterling, & dont une seule moitié fut vendue ensuite sept mille.

Elle s'accorde & se fortifie.

La Colonie reçut aussi de grands accroissemens pendant les guerres ci-

(94) A mon arrivée, dit Ligon, nous trouvâmes qu'on n'y avoit encore planté que des Patates, du Maïz & des *Bananiers*, entre les branches des arbres, qui demeuroient étendus sur la terre ; ce qui fait voir combien il s'en falloit que l'Ile fut toute défrichée. Il y avoit pourtant de l'Indigo, & si bien préparé, qu'il s'étoit vendu à prix raisonnable en Angleterre, comme aussi leur coton & leur bois, qui se trouverent de fort bonnes Marchandises. Les Bananistes sont une espece de Pois, venus de l'Ile de ce nom, qui est une de celles du Cap Verd. Ils sont communs aussi au Sénégal ; & les François de Saint Christophe les nommoient *Bois de sept ans*, parcequ'ils rapportent sept ans de suite sur la même tige ; après quoi l'on en seme d'autres. Ces quatre sortes de denrées, les seules que la Colonie eut pour le Commerce, ne laisserent pas d'engager quelques Navires à s'y rendre, dans l'espérance d'en tirer quelque profit par des échanges, pour des instrumens & des ustensiles, pour du fer, de l'acier, des habits, des chemises, des soullers, des chapeaux & autres choses dont les Habitans pouvoient avoir besoin ; desorte qu'aiant commencé à goûter la douceur de ce Commerce, ils s'attacherent fortement au travail, & vécurent avec plus d'aise & de commodité.

viles d'Angleterre, par l'arrivée de quantité de Familles, qui vinrent y chercher un asyle contre les persécutions du Parti qu'elles avoient refusé d'embrasser. On fit attention alors que l'Ile étoit sans défense, & l'on se hâta d'élever quelques Redoutes sur les Côtes, dans les lieux où elles n'étoient pas naturellement fortifiées. Un Officier de l'Ile, nommé *Burrough*, qui se donnoit pour Soldat & pour Ingénieur, entreprit de les fortifier plus régulierement, & de les munir d'une artilletie suffisante, à condition qu'il jouiroit, pendant sept ans, d'un impôt, qui fut accordé par le Gouverneur & l'Assemblée générale : il travailla sur ce plan ; mais lorsqu'il eut achevé son Fort, avec beaucoup de dépense, des Ingénieurs plus habiles, qui arriverent dans la Colonie, le trouverent dangereux pour sa sûreté, parceque commandant tout le Port sans être capable de se défendre de lui-même, il pourroit être pris facilement & servir contre ceux qu'il devoit mettre à couvert. Il fut abbatu ; & l'Ile se vit obligée à de nouveaux frais, pour faire, à sa place, des tranchées, des remparts, des palissades, des ouvrages à corne, des courtines & des contr'escarpes. On fit, dans une autre situation, trois bons Forts ; l'un pour servir d'Arsenal, & les deux autres pour la retraite des Habitans dans l'occasion.

Division de l'Ile.

Ce fut alors que la Colonie, se voïant tranquille dans ses possessions, établit un Conseil pour l'administration de la Justice. L'Ile fut divisée en quatre districts, & onze Paroisses, dont chacune devoit fournir deux Membres à l'Assemblée. On bâtit des Eglises & d'autres édifices publics. Un Commerce, qui commencoit à s'étendre dans toutes les parties du Monde, donna tant de facilité pour s'enrichir, qu'un Habitant, nommé Drax, sollicité de retourner à Londres par les Parens qu'il y avoit laissés, promit de les satisfaire, lorsqu'il auroit acquis dix mille livres sterling de rente, & tint parole sur ces deux points. Les secours, pour arriver à ces immenses fortunes, étoient quelques Domestiques Blancs, des Negres, & des Esclaves Indiens. On recevoit les premiers d'Angleterre, les seconds d'Afrique ; mais les troisiemes étoient des Caraïbes qu'on enlevoit sur le Continent, ou dans les Iles voisines, quelquefois par artifice, souvent avec violence, & toujours par des voies odieuses. Les Anglois confessent eux-mêmes, qu'étant en horreur à ces misérables Indiens, il n'y avoit que la Piraterie & les invasions qui en pûssent forcer un petit nombre à les servir (95).

Dureté des Anglois pour leurs Negres.

D'ailleurs ils les traitoient avec une dureté sans exemple. Les Negres, qui n'étoient pas mieux traités, quoique déja plus nombreux que leurs Maîtres, en conçurent tant de rage, que pour se vanger, autant que pour recouvrer leur liberté, ils formerent, en 1649, le dessein de les égorger tous. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille du jour qu'ils

Conspiration.

avoient choisi pour le massacre, toute la Colonie étoit encore sans défiance. Mais un des Chefs mêmes du complot, troublé par la crainte, ou peut-être attendri pour son Maître par quelques bienfaits qu'il en avoit reçus

(95) The first they had from England, the second from Africa, and the last from the Continent, or the neighbouring Islands, by stealth or violence, and always with dishonour : for the charibeans abhorred the English for imposing their yoke upon them ; and t'was very few, they could get into their power by their piracies and invasions.

le même jour, lui découvrit le danger qui le menaçoit. Des Lettres, répandues avant le soir dans toutes les Plantations, avertirent les Anglois, qui profiterent de la nuit suivante pour arrêter tous leurs Negres dans les Loges; & dès le lendemain, ils en firent exécuter dix-huit. Une justice si prompte fit rentrer tous les autres dans la soumission. On rapporte un trait, qui n'avoit pas peu contribué à nourrir leur haine. Quelques Anglois, aïant débarqué au Continent pour enlever des Esclaves, furent découverts par les Indiens du Canton, qui, jugeant de leur dessein, tomberent sur eux, en tuerent une partie, & mirent le reste en fuite. Un jeune Homme, longtems poursuivi, se jetta dans un Bois, où il rencontra une jeune Indienne, qui le prit en affection à la premiere vûe, & qui l'aïant dérobé à la poursuite de ses Ennemis, le nourrit secretement pendant quelques jours, jusqu'à l'occasion qu'elle trouva de le conduire vers la Mer. Il y retrouva ses Compagnons, qui attendoient, à l'ancre, le retour de ceux qu'ils avoient perdus. La Chaloupe vint le prendre à terre; & l'Indienne, entraînée par l'amour, ne fit pas difficulté de se laisser conduire au Vaisseau avec un Homme qui lui devoit la vie, & dont elle pouvoit attendre du moins une juste reconnoissance. Les Anglois retournerent à la Barbade, où le jeune Homme ne fût pas plutôt arrivé, qu'il la vendit pour l'esclavage. Ligon, qui étoit alors dans cette Colonie, fut indigné d'une action si noire, & ne douta point qu'elle n'eût fait la même impression sur tous les Esclaves de l'Ile. Il fait une peinture intéressante de la beauté de l'Indienne, qui se nommoit *Yarico*. » Elle ne demeura pas, dit-il, sans admirateurs: un Domestique blanc, de son Maître, en eut un Enfant; » & lorsqu'elle fût prête à le mettre au monde, elle se retira seule dans » un Bois, d'où elle revint, trois heures après, avec le fruit de ses amours, » qu'elle portoit gaîment dans ses bras, & qui promettoit d'être quelque » jour d'aussi belle taille que sa Mere. Les Esclaves Indiens n'étoient » pas en assez grand nombre pour entreprendre de la vanger; mais ils » avoient trouvé le moïen de communiquer leur ressentiment aux Negres.

Noire ingratitude d'un Anglois.

Le même Voïageur assure qu'en 1650 on comptoit déja cinquante mille Habitans dans la Colonie; qu'on y voïoit des Habitations qui pouvoient porter le nom de Villes, divisées en plusieurs grandes rues, dont la plûpart étoient bordées de belles Maisons; qu'on auroit pris même l'Ile entiere pour une grande Cité, parceque les édifices y étoient à peu de distance les uns des autres; qu'il y avoit des Foires & des Marchés; que les boutiques y étoient remplies de toutes sortes de Marchandises, & que dans la maniere de bâtir, comme dans les usages, on affectoit de se conformer aux modes de Londres.

Progrès de la Colonie.

Ces progrès, dans l'espace de vingt ans, causent de l'admiration; mais on nous fait remarquer aussi qu'il n'en a pas été de cet Etablissement comme de la plûpart des autres Colonies de l'Europe, dont on doit l'origine à l'indigence de leurs premiers Habitans, qui n'y portoient que du chagrin & de la misere. Pour former une Plantation à la Barbade, il falloit un fond considérable. On n'alloit pas s'y établir pour commencer sa fortune, mais pour achever de s'y enrichir; surtout, il n'étoit pas question d'y chercher la liberté de conscience: aussi ne vit-on pas l'Ile peuplée

de Puritains, comme la Nouvelle Angleterre & quelques autres Colonies Angloises; la plus grande partie des anciens Colons étoient Partisans de l'Eglise Anglicane, & ce que les Anglois nommoient alors des *Roïalistes*. Si l'on y souffrit quelques Parlementaires, ce fut à condition d'y vivre paisiblement: & pendant longtems il y eut des amendes établies pour ceux qui faisoient aux autres quelque reproche offensant. Cependant, la bonne intelligence ne se soutint point après la mort du Roi; & malgré les Roïalistes, qui reconnurent d'abord Charles II, une Flotte de l'Usurpateur vint faire triompher les Parlementaires. Enfin la Famille roïale étant remontée sur le trône, Charles II acheta la propriété de la Barbade des Héritiers du Comte de Carlile, en leur y laissant un revenu annuel de mille livres sterling; & ses successeurs ont continué d'en jouir depuis, avec tous les droits de l'autorité suprême.

Description de l'Ile de la Barbade.

La variété des opinions, sur la situation de cette Ile, a rendu les derniers Voïageurs fort attentifs à chercher la vérité, dans une confusion de témoignages qui faisoit peu d'honneur à leur Nation. Ligon place la Barbade à treize degrés trente & une minutes de latitude Septentrionale, & lui donne dans sa plus grande longueur, un peu plus de vingt-huit milles, sur dix-sept dans sa plus grande largeur. Un autre Anglois, qui avoit fait aussi le voïage de l'Ile, l'a mise à treize degrés vingt minutes, & ne lui a donné que vingt-quatre milles de long sur quinze de large. Robbe & d'autres Géographes François la placent à dix-sept degrés, & lui donnent environ trente lieues de circonférence. D'autres observations, publiées en Angleterre, fixent la situation de la Barbade entre les treize & les quatorze degrés, en mettant la partie du Sud sous les treize degrés dix minutes, & celle du Nord sous les treize degrés vingt-sept minutes: elles lui donnent vingt-un milles de longueur, depuis la pointe qui est au-dessous du Canton de *Carew*, au Sud-Sud-Est, jusqu'au terrein de *Dowden* au Nord-Nord-Ouest; douze de largeur, depuis la Pointe de *Needham* jusqu'au Roc de *Conger*; & soixante-quinze milles de circonférence. Un Voïageur plus moderne ne conteste point cette derniere latitude; mais, fondé sur ses propres observations, & sur celles de plusieurs personnes dont il vante l'exactitude, il compte vingt-huit bons milles de long, depuis la Baie d'Ostin au Sud-Est jusqu'à celle de Cliff dans la Paroisse de Sainte Lucie au Nord-Ouest; lesquels multipliés, dit il, par douze, qu'il reconnoît pour la largeur, font trois cens trente-six acres quarrées; en tout 215040 acres. Mais d'autres assurent que ce calcul, quelque juste qu'il puisse être en Arithmétique, ne l'est pas réellement en lui-même, & qu'en tout, l'Ile ne contient pas plus de cent mille acres; diminution, qu'ils attribuent à l'inégalité de largeur, entre la partie du Nord-Ouest, où elle est moindre, & la partie du Sud-Est où elle est beaucoup plus considérable.

De toutes les Iles Caraïbes, la Barbade est la plus éloignée sous le vent, à l'exception de Tabago, qu'on met aussi dans ce nombre. Sa forme est ovale; large, comme on vient de la représenter, du côté méridional, & se rétrécissant vers le Nord, avec une courbure à l'Est. Les Iles les plus voisines sont Saint Vincent & Sainte Lucie. On a déja remarqué, avec Ligon, que

que dans un jour serein, la Barbade & Saint Vincent peuvent être vûes l'une de l'autre. La plus proche partie de Continent est Surinam. En général, le terrein de la Barbade s'éleve comme par degrés ; uni dans quelques endroits, montueux en d'autres, mais offrant partout une fort belle perspective, & revêtu d'une continuelle verdure. On croit devoir commencer la Description particuliere, par celle de la Capitale.

Description de Bridge-Town.

Bridge-Town (96), appellé d'abord *Saint Michel*, du nom de son Eglise Paroissiale, qui fut dédiée au Chef des Anges, est situé par les douze degrés cinquante-cinq minutes de latitude Nord, au fond d'une Baie qu'ils nomment communément la Baie de Carlile. Il semble que dans le choix du terrein, on avoit fait moins d'attention à la santé qu'à la commodité des Habitans ; sa disposition, qui le rend un peu plus bas que le rivage, l'exposoit tellement aux inondations de la Marée, qu'il n'étoit jamais sans un grand nombre de Lagunes & de Mares d'eau salée, dont il s'élevoit des vapeurs fort nuisibles ; mais à force de travail, on est parvenu à dessécher ces parties marécageuses, & même à fermer le passage aux eaux de la Mer. S'il reste un Marais bourbeux à l'Est de la Ville, il vient des débordemens extraordinaires, qui l'inondent quelquefois elle-même, & contre lesquels on n'a pû trouver encore de défense. Elle est à l'entrée d'une Vallée, qui s'étend de plusieurs milles dans les terres, & qui se nomme la Vallée de Saint George. On y voïoit, il y a quelques années, une petite Riviere, qui tomboit dans la Baie de Carlile près du Pont, & qui, étant assez profonde pour recevoir des Chaloupes, procuroit toutes sortes d'avantages aux Plantations de la Vallée ; mais elle est aujourd'hui tout-à-fait bouchée ; & personne ne se croïant obligé d'y apporter remede à ses propres frais, on attend que le Gouvernement fasse cette dépense.

On nous représente la Capitale de la Barbade comme une belle & grande Ville, composée d'environ douze cens Maisons, la plûpart de pierre. Les rues en sont larges & les Maisons hautes. On assure que les loïers n'y sont pas moins chers qu'à Londres. Tous les Voïageurs vantent la disposition & la propreté des Quais. Les Forts maritimes sont si bien construits, que la Ville n'auroit rien à craindre du dehors, s'ils étoient fidelement entretenus, & munis avec plus de soin. Le premier, qui se nomme le Fort-James, & qui est situé près du Quai *Steward*, est monté de dix-huit Canons : on y voit une très belle salle, bâtie pour le Conseil, sous le Gouvernement de Mylord Gray. Le Fort de *Wiloughby* occupe une petite langue de terre, qui s'avance dans la Mer, & n'a que douze Canons. Le reste de cette Côte, jusqu'au Fort *Needham*, qui a vingt Canons, est défendu par trois batteries. Au-dessus, & moins proche du rivage, on avoit commencé à grands frais une forte Citadelle, sur le bruit d'une attaque dont l'Ile se croïoit menacée ; mais il paroît que cette entreprise est demeurée sans exécution, & qu'elle s'est évanouie avec le danger. La Ville est défendue, à l'Est, par un petit Fort de huit Canons, qui font sa principale sûreté contre les invasions du dehors, & contre les mouvemens domestiques. Il n'y a point de Marchands qui ne croient leurs Magasins hors

(96) C'est-à-dire, Ville du Pont.

d'atteinte, ſous cette protection; & leur confiance, bien ou mal fondée, ſert, dit-on, à rendre Bridge-Town la plus riche Ville des Iles ſous le Vent.

Son Egliſe eſt de la grandeur du commun des Cathédrales d'Angleterre: l'Orgue, d'une ſinguliere beauté; le Clocher, majeſtueux; & l'on ne vante pas moins un beau carillon de ſept cloches, qu'on donne pour un ouvrage moderne. Bridge-Town eſt la réſidence du Gouverneur, le Siége du Conſeil & de l'Aſſemblée générale, & le centre de toutes les affaires de l'Ile. On nous fait juger du nombre de ſes Habitans, par ſa Milice, qui eſt de douze cens Hommes, pour la Ville & pour tout le Quartier de Saint Michel: elle porte le nom de Régiment Roïal, ou des Gardes à pié. On ajoute, en un mot, que ſi la Ville de Bridge-Town étoit ſituée dans un lieu auſſi ſain, qu'il eſt ſûr & commode, elle ſeroit la plus belle & la meilleure Place des Colonies Angloiſes, comme elle en eſt la plus riche.

La Baie de Carlile, dont elle occupe le fond, eſt aſſez ſpacieuſe pour contenir cinq cens voiles. Elle avoit un Môle, qui, prenant du Fort James, s'étendoit aſſez loin dans la Mer, mais il fut entierement détruit, en 1694, par un ouragan. A l'Eſt de la Ville, on trouve, à peu de diſtance, un Magaſin de pierre, bien gardé, où l'on entretient une groſſe proviſion de poudre. Du même côté, à quatre milles du Pont, la Paroiſſe de Saint Georges ſe préſente dans une délicieuſe Vallée; & ſur le chemin, à moins d'un mille de Bridge-Town, on rencontre une belle Maiſon, nommée *Pilgrime*, que l'Aſſemblée Générale a fait bâtir pour le Gouverneur. Du côté du Sud, à la diſtance d'un mille & demi du Pont, on en voit une autre, nommée *Fontabelle*, que la Colonie louoit auparavant du Colonel Valrond, pour le même uſage. Du Pont à Fontabelle, le rivage eſt bordé d'une tranchée avec un Paraper, & Fontabelle même eſt défendue par une Batterie de dix Canons. Delà, la tranchée continue juſqu'à *Chace*, où l'on trouve une autre Batterie de douze pieces. Enſuite les Côtes de la Baie de Mellow, qui ne ſont que des rochers eſcarpés, ſervent de fortifications naturelles. Depuis Maxuell, près de Chace, il regne une chaîne de Montagnes juſqu'au Canton d'Harriſon, qui eſt la plus occidentale Plantation de l'Ile.

La Baie de Mellow a ſa Batterie de douze Canons, & delà une tranchée juſqu'à *Hole*, petite Ville à huit milles de Saint Georges, & ſept de Bridge-Town. Elle conſiſte dans une rue qui deſcend juſqu'au rivage, & qui s'y joint à une autre, compoſées toutes deux d'environ cent Maiſons. Cette Rade eſt bonne, & commode ſurtout pour les Plantations de la Paroiſſe de Saint Thomas, qui l'emploient pour l'embarquement de leurs Marchandiſes. L'Egliſe de Hole, qui paſſe pour belle, & qui eſt dédiée à Saint Jacques, fait quelquefois donner à cette Ville le nom de *James-Town* (97). Son Port eſt défendu par un Fort de vingt-huit Canons; & par une Batterie de huit, à *Church-Point*, proche de l'Egliſe.

De Hole à la Paroiſſe de Saint Thomas, qui en eſt à l'Eſt, on compte un mille & demi; & ſix de Saint Thomas à *Speight*. La tranchée continue encore, le long du rivage, depuis Church-Point juſqu'à la Plantation

(97) Ville de Saint Jacques.

d'*Allen*, au-dessous de laquelle on trouve un Fort de douze Canons, nommé *Queen's-Fort* ou Fort de la Reine; & delà, une autre tranchée, avec son Parapet, conduit à la Baie de *Reid*, qui a son Fort, monté de quatorze Canons. La tranchée va d'ici au Canton de *Scot*, muni d'un Fort & de huit Canons; ensuite au Canton de *Baily*, qui n'a qu'une Batterie simple, comme celui de *Benson* qui le suit. De Benson, la tranchée continue jusqu'à la Baie d'*Heathcot*, où l'on trouve un Fort de dix-huit Canons, proche de Speight, & pour la sûreté de cette Ville.

Speight, qui est situé à trois milles & demi de Hole, portoit autrefois le nom de *Petit Bristol*, & passe pour la principale Ville de l'Ile après Bridge-Town. Elle consiste en quatre rues, dont trois aboutissent au rivage, & qui contiennenr ensemble plus de trois cens Maisons. Dans son origine, elle étoit le Port favori des Navires de Bristol; & les Ecossois de la Colonie y faisoient embarquer toutes leurs Marchandises pour l'Angleterre. Ce concours y fit bâtir quantité de Magasins, & la mit dans un état florissant: mais ensuite, Bridge-Town aïant attiré la plus grande partie du Commerce, elle est tombée par degrés. On ne laisse pas d'y voir encore une belle Eglise, dédiée à Saint Pierre, qui donne son nom à l'un des cinq Quartiers de l'Ile; & l'on y tient, tous les mois, une Cour de Justice pour cette division. La Ville est défendue par deux Forts, outre celui d'Heathcot; l'un, placé au centre; l'autre, à l'extrêmité Septentrionale, monté de vingt-huit Canons. Près de la Ville, un généreux Habitant avoit fait bâtir une Ecole publique, qui n'a pas été soutenue avec le même zele, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruines.

De Speight, la tranchée continue vers la Baie de Macoek, c'est-à-dire l'espace de trois milles & demi. On a construit, depuis peu, un Fort dans cette Baie, d'où l'on se rend, par une route de deux milles, dans la Paroisse de Sainte Lucie. L'Eglise, dédiée sous ce nom, est un édifice de pierre, grand & régulier. Delà, vers la Côte du Nord, on entre dans une belle Campagne; & le rivage, depuis la Baie de Macoek jusqu'à la Pointe Lambert, offre plusieurs petites Baies, dans l'espace de quatre milles, toutes défendues par un Fort, jusqu'à la Pointe de *Dechle*. Ensuite jusqu'à la Ville d'Ostin, qui est située à l'Est, l'Ile est naturellement fortifiée par des Dunes hautes & pierreuses, qui en rendent l'accès fort difficile; & depuis la Pointe de *Conset* jusqu'à celle du Sud, ces hauteurs regnent presque sans interruption. D'ailleurs la Mer est si profonde sous cette Côte, qu'on n'y mouille pas aisément; & le rivage si pierreux, qu'il n'est pas plus facile d'en approcher.

On nous ramene delà aux Cantons intérieurs de l'Ile. A cinq milles de Sainte Lucie, un Voïageur trouve la Paroisse & le Quartier de *Saint André*, dans cette partie qu'on nomme l'*Ecosse*. L'Eglise est d'une beauté, qui surprend dans une Colonie. L'Ecosse de la Barbade contient une chaîne de Montagnes, dont la plus haute se nomme le Mont *Helleby*, & passe pour la partie la plus élevée de l'Ile. Du sommet, on voit la Mer de toutes parts autour de soi. C'est de ces hauteurs que sort la Riviere, qui en a pris le nom de Riviere Ecossoise, & qui va se rendre dans la Mer près du Mont *Chaulky*, où elle forme une sorte de Lac, à mille pas du rivage.

Ce Quartier de la Barbade est composé d'une terre mobile, dont la surface coule, ou s'abbaisse quelquefois d'un pié, au préjudice extrême des Plantations.

De la Paroisse de Saint André à celle de Saint Joseph, la distance est de trois milles, en suivant la Côte. Une Riviere, qu'on appelle *Joseph*, du nom de cette derniere Paroisse, y prend sa source dans le Canton de *Davis*, & passe pour la principale de l'Ile. Elle joint ses eaux à celles de la Mer, au-dessous de *Holdes*, après un cours d'environ deux milles. On lui reproche, comme à la Riviere Ecossoise, d'être un peu saumâche dans les Marées du Printems : il est certain qu'en d'autres saisons la Marée inonde les Prairies & les Plantations voisines, jusqu'à rendre le passage extrêmemement difficile aux Voïageurs ; cependant il n'y a point de Plantations qui n'aient leurs sources d'eau douce ; & dans quelque lieu qu'on ouvre la terre, on est sûr d'en trouver une.

Entre Saint Joseph & la Paroisse de Saint Jean, on ne compte que trois milles, sur la même Côte. Saint Jean renferme la fameuse Plantation qu'on nomme *Drax-Hall*, une des premieres de l'Ile, où d'un fond de trois cens livres sterling, on a vû que le Colonel Drax se fit un revenu dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Trois milles plus loin, au Sud de Saint Jean, on entre dans la Paroisse de *Saint Philippe & Saint André*, qui contient une chaîne de Montagnes. Ce Quartier ne fût habité que 30 ans après la formation de la Colonie ; & l'on observe que les Cantons sous le Vent ont été les derniers défrichés. Aujourd'hui, si l'on excepte l'Ecosse, qui n'est pas encore sans Bois, il est aussi rare d'en voir un depuis Sainte Lucie jusqu'à Saint Ostin, qu'il l'étoit autrefois d'y trouver une Maison. De Saint Philippe à *Christ-Church*, on compte environ sept milles. Christ-Church est une Eglise qui appartient à la Ville d'Ostin, nommée aussi *Charles-Town*, quoique plus connue sous le nom d'Ostin, qui étoit celui de son premier Fondateur. Elle est défendue par deux bons Forts, l'un proche de la Mer, l'autre du côté des terres, avec une Platte-forme de l'un à l'autre, qui leur sert de communication. Celui de la Mer est au Nord de la Ville ; & quarante pieces de Canon, dont il est monté, en faisoient la meilleure Place de l'Ile avant que les fortifications du Bridge-Town fussent achevées : l'autre n'a que seize ou dix-huit pieces. Mais ils servent tous deux d'une bonne défense à la Ville, qui est de la grandeur de Hole, & bâtie dans la même forme. Ostin & son district composent un des cinq Quartiers de l'Ile, à six milles de Bridge-Town, & quatre & demi de Saint Georges. Une tranchée, qui commence au Fort intérieur, regne le long du rivage jusqu'à la Citadelle roïale, qui est demeurée imparfaite à Bridge-Town.

Little Island est, suivant la signification Angloise de son nom, une petite Ile, éloignée d'un mille du rivage, & d'un mille & demi d'Ostin ; devant les Cantons d'*Allen* & de Cortet. Vers le milieu du chemin, entre Ostin & Bridge-Town, on rencontre une Plantation fameuse par ses Jardins, qui passent pour les plus beaux d'une Ile dont on vante les délices.

Après nous en avoir fait faire le tour, suivant la division de ses Parois-

ſes, on revient à quelques lieux remarquables, qui ne ſe préſentent point dans cette courſe. Outre les Baies qu'on a nommées, la Barbade a celles qu'on nomme *River-Bay*, *Tent-Bay*, & *Baker's-Bay*, à la Côte ſous le vent; *Skull-Bay*, *Foul-Bay*, *Mill's-Bay*, *Long-Bay*, & *Women's-Bay*, à l'Eſt; *Sixmen's-Bay* au Sud-Oueſt, entre la Pointe de Deeble & celle d'Oſtin; & *Cliff's-Bay* à l'Oueſt. Il s'en trouve pluſieurs petites qui ſont demeurées ſans noms, ou qui portent ceux des Plantations voiſines. L'Ile, quoique fort dépourvûe de Rivieres, eſt arroſée par quelques larges Ruiſſeaux qu'on honore de ce titre, parcequ'ils vont juſqu'à la Mer, tels que celui d'*Hokleton Cliff* dans la Paroiſſe de Saint Joſeph, & celui de *Hutches*, près de Haynes, dans la Paroiſſe de Saint Jean. Le Canton de Saint Philippe a le ſien, mais ſi foible, qu'il diſparoît dans ſon cours. On trouve en divers endroits, ſurtout vers le Nord & ſur le vent, des Etangs & des Mares, qui fourniſſent de l'eau aux Plantations. Mais, au Sud & ſous le vent, il n'y a point d'autre eau que la Riviere bouchée dont on a parlé, & qui porte le nom de Riviere Indienne, entre Bridge-Town & Fontabelle.

La tranchée, ou la ligne, bordée d'un Parapet, qui regne de Fort en Fort autour de l'Ile, eſt un profond foſſé. Le Parapet a dix piés de hauteur; mais il n'eſt que de ſable, ſoutenu à la vérité par une haie d'épines aſſez-forte; dont les pointes ſont très dangereuſes. On avoue néanmoins que ces Fortifications ne ſuffiſent pas pour défendre l'Ile contre une puiſſante attaque, & qu'on s'y ſouvient encore de M. d'Iberville. Outre ſes Forts & ſes Tranchées, elle a, dans quelques endroits, de vaſtes Cavernes, qui peuvent contenir juſqu'à trois cens Hommes, ſurtout dans les Cantons d'Allen & de Sharp, où les Negres trouvent ſouvent un aſyle, contre la fureur de leurs Maîtres; & n'en ſortant que la nuit, par diverſes ouvertures, ils cauſent longtems beaucoup d'embarras à ceux qui les cherchent. Celle de Sharp eſt arroſée par un beau Ruiſſeau, qui n'y coule pas moins d'un quart de mille. Mais ces retraites ne peuvent ſervir aux Habitans, que pour ſe mettre à couvert avec leurs effets, dans une invaſion ſubite, à laquelle ils n'auroient pû réſiſter. D'ailleurs l'humidité continuelle en rend le ſéjour fort mal-ſain.

La Barbade n'a pas d'autres édifices publics, que ſes Egliſes, l'Hôtel du Conſeil, & celui du Gouverneur. On a vû que toutes les Egliſes y ſont belles & régulieres. Mais les Maiſons des Particuliers ne répondent pas aux richeſſes de la Colonie, à l'exception de Bridge-Town, où la plûpart ſont aſſez hautes, & ſe ſont ſauvées des ouragans : celles qui ont été rebâties après ces affreux orages, qui en avoient renverſé un grand nombre dans toutes les parties de l'Ile, ont été longtems fort baſſes. Enſuite, à meſure que la crainte s'eſt diſſipée, on a recommencé à ſe donner trois & quatre étages, avec des appartemens d'une belle étendue. Les tapiſſeries y ſont rares, parcequ'elles ne s'accommodent pas d'un air fort humide, qui les fait bientôt tomber en pourriture. En général, dans les meubles comme dans les Habits, les Habitans s'attachent plus à la commodité qu'à la magnificence. Ils ſont auſſi moins ſenſuels & moins délicats, dans leurs alimens, que les Anglois de la Jamaïque. La plûpart ſe bornent aux produc-

tions naturelles de leur terroir, avec les supplémens qu'ils reçoivent d'Angleterre & des autres Colonies de leur Nation.

Climat de l'Ile.

Dans la situation de l'Ile, on s'imagineroit que la chaleur y doit être insupportable; mais, pendant huit mois de l'année, elle est fort tempérée par des vents frais, qui se levent avec le Soleil, & dont la fraîcheur augmente à mesure qu'il monte au Méridien. Ils soufflent de l'Est, un ou deux points vers le Nord, excepté cependant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui sont proprement l'Eté de l'Ile; & dans tout cet intervalle, on avoue que la chaleur est excessive. Cependant les brises de Mer, l'ombrage des arbres, & l'heureuse disposition des édifices la diminuent encore. La Barbade avoit été la plus saine de toutes les Iles d'Amérique jusqu'à l'année 1691, que quelques Trouppes embarquées à Cadix, pour une vaine expédition, y apporterent des fievres contagieuses, qui firent périr un tiers des Habitans: mais cette maladie s'est dissipée par degrés; les Ouragans, qui sembloient menacer l'Ile de sa ruine, y sont devenus beaucoup moins fréquens.

Gouvernement.

Le Gouvernement est le même, ici, que dans les autres Colonies Angloises; c'est-à-dire qu'il est entre les mains d'un Gouverneur, nommé par le Roi, d'un Conseil, & de l'Assemblée Générale, composée de deux Députés pour chaque Paroisse. Le Gouverneur représente le Roi. Il est Capitaine Général, Amiral, & Chancelier de l'Ile. Toutes les Commissions viennent de lui. Il convoque l'Assemblée, il la congédie, il crée les Conseillers, il peut accorder le pardon pour toute sorte de crimes, à la reserve du meurtre & de la trahison; il accorde même, dans ces deux cas, l'espece de grace que les Anglois nomment *Reprieve*; en un mot, il exerce l'autorité souveraine, sans autre restriction que de prendre l'avis du Conseil, & de se conformer aux Loix de la Nation. Il a le droit négatif, pour tous les Actes de l'Assemblée; & quoique Chancelier de la Colonie, il peut nommer à son gré des Administrateurs, pour les biens de ceux qui meurent intestats, prérogative dont on a vû naître une infinité d'abus, sous quelques mauvais Gouvernemens. Les appointemens du Gouverneur n'étoient que de douze cens livres sterling; mais, dans la seule vûe d'épargner à la Colonie divers présens qui sembloient tourner en droit pour les Successeurs, la Cour les a fixés à deux mille livres, avec défense d'offrir ou d'accepter rien de plus; ce qui n'empêche point que sous d'autres titres, ce Poste n'en vaille au moins quatre mille.

Le Conseil est composé de douze Membres, qui doivent être des Habitans d'une naissance & d'une fortune distinguées. Ils tiennent leur autorité du Roi, par des Lettres qu'ils reçoivent après leur admission; mais c'est le Gouverneur qui les nomme, en cas de démission ou de mort. Leurs fonctions consistent à le seconder, dans toutes les parties du Gouvernement; à le contenir dans les bornes de sa Commission; à modérer l'Assemblée générale, dont ils forment la Chambre haute, comme les Seigneurs en Angleterre; à tenir la Cour de Chancellerie avec le Gouverneur; enfin à gouverner pendant son absence, par leur Président, qui le représente alors dans toute l'étendue de son autorité. La méthode des Elections, pour l'Assemblée générale, ne differe point de celle d'Angleterre, & les droits des

Membres sont les mêmes. C'est pour faciliter l'administration de la Justice, qu'on a divisé l'Ile en cinq Quartiers. Chacun a ses Juges, qui tiennent leurs séances tous les mois, & dont on appelle au Conseil de l'Ile pour les sommes qui excedent dix livres sterling; comme on peut appeller du Conseil au Roi, pour les sommes qui excedent cinq cens livres. Outre ces Cours inférieures, la Barbade à celles de l'Echiquier & de l'Amirauté. On a publié en 1698 un Recueil des Loix de l'Ile, revêtu de l'approbation de l'Assemblée, & confirmé par l'autorité roïale.

Milice & revenus du Roi.

L'administration Militaire est confiée, sous les ordres du Gouverneur, à des Colonels qui sont répandus avec leurs Trouppes, dans les cinq Quartiers de l'Ile. On y compte cinq Régimens d'Infanterie & deux de Cavalerie, sans y comprendre la Garde du Gouverneur, qui est ordinairement de cent trente Hommes. Chaque Régiment d'Infanterie doit être de douze cens Hommes, & la Cavalerie de mille; mais cette Milice, composée d'Habitans dispersés, est toujours sans discipline, & n'est païée qu'en tems de guerre, aux frais de la Colonie. Les revenus du Roi sont médiocres à la Barbade. Ils consistent, 1°. en quatre & demi pour cent sur toutes les Marchandises qui s'embarquent; ce qui monte, année commune, à dix mille livres sterling: 2°. en quatre livres de poudre, toujours païées en especes, pour chaque tonneau de Navires qui arrive; montant à six cens livres sterling: 3°. Un droit de quatre livres sterling sur chaque Pipe de Vin de Madere; montant à sept mille livres: 4°. un autre droit sur les liqueurs fortes, qui monte à deux mille livres. Tels sont les impôts roïaux, dont il n'y a même que le premier, qui appartienne proprement à la Couronne, car les autres sont emploïés à l'entretien des Forts & des munitions. L'Assemblée Générale leve aussi les siens, pour le service ordinaire de la Colonie; & l'on nomme quelques années, où ces contributions, qui se paient par tête, sont montées à vingt mille livres sterling. La taxe des Paroisses, pour l'entretien des Eglises & de leurs Ministres, est une autre charge des Habitans. Il n'y a point de Ministre Ecclésiastique, à qui son emploi ne vaille cent cinquante ou deux cens livres sterling; & la Cure de Bridge-Town en vaut sept mille. Depuis que la propriété de l'Ile appartient au Roi, il y est resté si peu de Presbyteriens, que le soin de les conduire apportant peu de profit, ils sont sans Pasteur. On reprochoit il y a quelques années, à la Colonie, de n'avoir encore aucun Etablissement pour l'instruction de la Jeunesse, qui étoit obligée de venir prendre les premiers élémens du savoir dans les Collèges d'Angleterre, au risque d'y acquérir plus de vices, que de lumieres & de vertus. Il paroît que l'Assemblée générale prit alors cette affaire en considération: mais on n'a point appris qu'elle ait eu le succès auquel on devoit s'attendre.

Noblesse des Habitans.

Un si long oubli, du plus important des intérêts, est d'autant plus surprenant, que la Colonie, comme on l'a déja fait observer, fut d'abord composée d'un grand nombre de personnes bien nées, & d'une fortune médiocre, qui abandonnerent leur Patrie pour l'augmenter. On assure même que depuis la formation de cet Etablissement, les Rois d'Angleterre y ont fait plus de Chevaliers (98) que dans tout le reste de leurs Pos-

(98) Il y en eut treize de créés en un seul jour, qui fut le 18 Février 1661. Sir John

sessions d'Amérique : & si l'on jette les yeux sur la Carte de l'Ile, on verra que tous les noms des lieux habités sont ceux des plus anciennes & des plus honorables Familles d'Angleterre (99). On y joint même un *Paleologue*, qui forma une petite Plantation dans l'Ile. Ceux, qui parlent de lui, ne manquent point d'observer que s'il prouvoit la vérité de son origine, on ne pourroit lui contester une brillante noblesse. Ses ancêtres étoient des Empereurs de Constantinople du même nom, qui regnerent, depuis le treizieme siecle, jusqu'à la ruine de cet Empire.

Les Habitans de la Barbade sont distingués en trois ordres ; les Maîtres, qui sont Anglois, Ecossois, ou Irlandois, avec quelque mélange de François réfugiés, de Hollandois & de Juifs ; les Domestiques Blancs, & les Esclaves. On distingue aussi deux sortes de Domestiques Blancs ; ceux qui se louent, pour un service borné, & ceux qu'on achete, entre lesquels on fait encore la distinction de ceux qui se vendent eux-mêmes pour quelques années, & de ceux que leurs crimes font transporter. On a dédaigné longtems, à la Barbade, d'emploïer ces dernieres especes d'Hommes, jusqu'aux fâcheuses conjonctures où la guerre & les maladies en ont fait sentir la nécessité. A l'égard des premiers, quantité d'honnêtes Pauvres, que la misere avoit forcés à la servitude, ont tiré tant d'avantages de leur travail & de leur probité, qu'après l'expiration de leur terme, on les a vûs maîtres de quelque bonne Plantation, & Créateurs d'une heureuse Famille.

Les Maîtres, quoique moins fastueux qu'à la Jamaïque, vivent dans leurs Plantations avec un air de grandeur. Ils ont leurs Esclaves Domestiques, & d'autres pour le travail des Champs. Leurs tables sont servies avec autant d'abondance que de propreté. Chacun a diverses sortes de Voitures, des chevaux, une livrée : les plus riches entretiennent de belles Barques, pour se promener autour de l'Ile, & des Chaloupes, qui servent à transporter leurs Marchandises à Bridge-Town. Ils sont vêtus proprement, & leurs Femmes sont passionnées pour les modes de l'Europe. La plûpart des Hommes, aïant reçu leur éducation à Londres, en conservent fidelement les usages, & sont plus polis, si l'on en croit un Voïageur de leur Nation, qu'on ne l'est ordinairement dans les Provinces d'Angleterre. Mais on les accuse de prendre, dans cette Capitale, un esprit intéressé, qui les rend moins généreux que dans les premiers tems de la Colonie. L'hospitalité, qui étoit alors la premiere vertu de l'Ile, y est aujourd'hui peu connue (1). Anciennement, toutes les Maisons étoient ouvertes aux Etrangers, & le moindre Habitant prenoit plaisir à traiter ses Voisins ; aujourd'hui, pour emploïer l'expression Angloise, chacun, à l'exemple des Habitans

Colliton, Sir James *Modifort*, Sir James *Drax*, Sir Robert *Davers*, Sir Richard *Hacket*, Sir John *Yeomans*, Sir Timothy *Thornhill*, Sir John *Vitham*, Sir Robert *Legard*, Sir John *Varsum*, Sir John *Baurdon*, Sir Edwin *Stede*, Sir Willoughby *Chamberlayne*.

(99) Tels sont les *Walronds*, les *Fortescues*, les *Farmers*, les *Collitons*, les *Pickerings*, les *Littletons*, les *Codringtons*, les *Willoughbys*, les *Chesters*, les *Kendals*, les *Dimocks*, les *Hawlleys*, les *Stedes*, les *Prideaux*, les *Allens*, les *Quintines*, les *Bromleys*, &c.

(1) The Hospitality is now almost lost there, the Gentlemen learning in England, to keep their good things to themselves, and to part with them very sparingby.

bitans de Londres, garde pour soi ce qu'il a de bon. On attribue ce changement aux factions, qui ont longtems divisé la Colonie.

Leurs alimens sont, comme en Angleterre, tout ce qu'on nomme viande de Boucherie, dont la chaleur du climat ne les empêche point de manger beaucoup (2), diverses sortes de Volaille, qu'ils nourrissent en abondance, & le Poisson de Mer. Ils tirent d'Angleterre tout ce qui sert à l'assaisonnement, comme les épices, les Anchoix, les Olives, les Jambons, &c. Leur pâtisserie ne se fait aussi qu'avec de la farine d'Angleterre. Mais ils n'ont pas besoin de chercher, hors de l'Ile, dequoi composer le plus élégant dessert. On ne se lasse point de vanter l'excellence & la variété de leurs fruits. Ils ont deux sortes de Vin commun, qu'ils nomment *Malmsey* & *Vidonia*, tous deux de Madere; le premier, aussi moelleux & moins doux que le Canarie; le second, aussi sec & plus fort que celui d'Andalousie (3). Il leur vient d'Angleterre toutes sortes d'autres Vins, de la Biere, du Cidre; l'abondance du Sucre & des Limons leur a fait inventer différentes sortes de Liqueurs, dont le fond est du Vin, ou de l'Eau-de-vie, ou du Rum, qui est une Eau-de-vie de Sucre. Enfin il ne leur manque rien de ce qui peut servir aux délices de la vie.

Habitans & Negres.

Chaque Habitant, dans sa Plantation, se regarde comme un Souverain. Son pouvoir est absolu sur tout ce qui respire autour de lui, sans autre exception que *la vie & les membres*. Plusieurs ont jusqu'à sept ou huit cens Negres, condamnés pour jamais à l'esclavage, eux & leur postérité. Les Domestiques Blancs s'achetent aussi, & ne sont pas plus libres pendant le tems de leur servitude; mais ce tems est borné par les Loix; & ceux, qui se lassent de leur condition, peuvent rentrer alors dans tous les droits de la liberté. D'ailleurs ils sont traités avec plus de douceur que les Negres. Le prix ordinaire d'un Domestique Blanc est vingt livres sterling; mais beaucoup plus, s'il est Artisan; celui d'une Femme, dix livres (4). Mais on voit à présent peu de Femmes blanches, qui servent dans la Colonie; à moins qu'y étant nées, elles ne se louent comme en Europe. On assure qu'il y a plus de quarante ans qu'on n'y en a point vendu. Au reste, le service des Blancs n'est pas différent de celui des Domestiques d'Angleterre.

L'état des Negres est beaucoup plus misérable, non-seulement parcequ'il est perpétuel, mais plus encore, parcequ'il les assujetit à des traitemens qui font frémir la Nature. C'est une opinion bien établie, que la plûpart des Anglois sont de cruels Maîtres pour leurs Esclaves. Ils ne le désavouent pas eux-mêmes; & ceux qui méritent ce reproche donnent la nécessité pour excuse. Cependant un de leurs Voïageurs entreprend de détruire l'accusation. Cet article est curieux dans ses termes. » Premierement, dit-il, il est certain que dans les Colonies Angloises, comme » dans celles des autres Nations, un Maître est intéressé à la conservation » de ses Negres, puisqu'outre le profit qu'il en tire journellement, il

Apologie de la cruauté des Maîtres Anglois.

(2) On ajoute que la plûpart ont leurs Bœufs, leurs Moutons, leurs Porcs, dans les Plantations. Il se vend de la Viande dans les Marchés; mais elle y est fort chere.

(3) C'est ce que les Anglois nomment *Sherry*.

(4) L'Auteur ajoute, lorsqu'elle est jolie.

» n'en perd pas un qui ne lui coûte quarante ou cinquante livres sterling,
» & quelquefois beaucoup plus; car un Negre, qui excelle dans quelque
» emploi méchanique, se vend, dans nos Plantations, cent cinquante &
» deux cens livres: j'en ai vû donner quatre cens, d'un habile Raffineur.
» A l'égard du traitement, leur travail commun est l'agriculture, à la
» réserve de ceux qu'on retient, pour divers services, dans les Sucreries,
» les Moulins & les Magasins, où la peine n'excede point leurs forces;
» & de ceux qu'on emploie dans les Maisons, où les Femmes les plus
» jolies & les plus propres sont chargées des soins convenables à leur
» sexe, & les Hommes les mieux faits, des offices de Cochers, de La-
» quais, de Valets-de-Chambre, de Portiers, &c. D'autres, à qui l'on
» reconnoît du talent pour les Arts méchaniques, sont exercés dans la pro-
» fession qu'ils entendent: on en fait des Charpentiers, des Serruriers,
» des Tonneliers, des Maçons, &c, qui n'ont pas d'autres peines que
» celles de leur métier. Nous leur permettons d'avoir deux ou trois Fem-
» mes, pour augmenter notre bien par la multiplication. Peut-être la po-
» lygamie est-elle un obstacle à cette vûe; car l'usage immoderé du plai-
» sir peut les affoiblir, & les Enfans qui sortent d'eux en ont moins de
» force. Ces Femmes s'attachent fidelement à l'Homme qui passe pour
» leur Mari: l'adultere est un crime détestable à leurs yeux. On nous ac-
» cuse de leur refuser le Baptême; c'est une injustice, comme c'est une
» fausseté d'en donner pour raison, que leur conversion au Christianisme
» les rendroit libres. Ils n'en seroient pas moins Esclaves, eux & tous
» leurs descendans, & le seul avantage qu'ils en pourroient tirer, seroit
» d'être un peu plus épargnés par leurs Commandeurs, qui ne châtieroient
» pas aussi volontiers leurs freres Chrétiens que les Infideles. La vérité est
» que ces Misérables ne marquent aucun goût pour la Doctrine Chré-
» tienne. Ils ont tant d'attachement à leur idolâtrie, que si l'on ne per-
» met au Gouvernement de la Barbade d'y établir une Inquisition, jamais
» il ne faut espérer qu'ils se convertissent. Mais ceux, qu'on croit disposés
» à recevoir les lumieres de la Foi, sont encouragés lorsqu'ils les de-
» mandent, & traités plus doucement après leur conversion. Il est vrai
» aussi que les Maîtres ne sont pas fort ardens à faire des Proselytes, par-
» cequ'ils sont persuadés que l'espoir d'un traitement plus doux en por-
» teroit un grand nombre à professer le Christianisme du bout des levres,
» pendant qu'ils conserveroient leurs diaboliques opinions au fond du
» cœur. Cette race d'Hommes est généralement fausse & perfide. S'il s'en
» trouve quelques uns dont la fidelité merite de l'admiration, la plûpart,
» malgré leur stupidité naturelle, excellent dans l'art de feindre. Leur
» nombre les rend dangereux: il est de trois pour un Blanc; & par leurs
» fréquentes séditions, ils ont mis leurs Maîtres dans la nécessité de les
» observer sans cesse. Cependant tout ce qu'on raconte de la rigueur qu'on
» emploie contr'eux, est une exagération. Il y a peu d'Anglois aussi bar-
» bares, qu'on les représente. Ce qu'on peut confesser, c'est ce que le
» traitement des Esclaves dépend du caractere de leurs Maîtres. Mais les
» fouets d'épines ou de fer, appliqués jusqu'au sang, mains liées; & la
» saumure, emploïée pour guérir plutôt les plaies avec les plus cuisantes

» douleurs, font des fables, qui ne peuvent en imposer qu'aux Enfans (5).
» Si l'on considere quelle est la paresse des Negres, & leur négligence
» pour les intérêts de leurs Maîtres, dont la fortune dépend presqu'entie-
» rement de leur travail & de leur attention, il sera difficile de blâmer
» les Commandeurs Anglois d'un peu de sévérité pour les Paresseux. On
» a vû des Negres assez négligens, ou peut-être assez malins, pour faire
» du feu, près des Champs de Cannes, où ils ne peuvent ignorer que la
» moindre étincelle excite des incendies, qui se répandent jusqu'aux édi-
» fices. Une pipe de Tabac, secouée contre le tronc d'un arbre sec, suffit
» pour le mettre en feu; & la flamme, aidée par le vent, dévore tout ce
» qui se rencontre au-dessous. Deux célebres Habitans perdirent, il y a
» quelques années, dix mille livres sterling par un accident de cette na-
» ture.

Etat des Negres Anglois.

La nourriture des Negres est fort grossiere, & ne les contente pas moins: peut-être n'en ont-ils pas de meilleure dans le Païs de leur origine. Leur plus délicieux mets est le Plantain, qu'ils aiment indifféremment, rôti ou bouilli. On leur donne, trois fois chaque semaine, du Poisson ou du Porc salé. Ils ont du pain de blé d'Inde, de la production du Païs, ou transporté de la Caroline; mais ils ne l'ont point en abondance. Chaque Famille a sa Cabane, pour les Hommes, les Femmes & les Enfans. Ces petits édifices sont composés de perches & couverts de feuilles; ce qui donne à chaque Plantation l'apparence d'une Bourgade d'Afrique, au milieu de laquelle on voit la Maison du Maître, qui s'éleve comme le Palais d'un Souverain. Autour de chaque Cabane, regne un fort petit terrein, où les Negres trouvent le tems de planter de la Cassave, des Patates & des Ignames. Ils ont une autre espece de nourriture, qu'ils nomment *Loblolly*, composée de Maïz, dont ils se contentent de griller les épis, & de les briser dans un Mortier, pour les faire cuire à l'eau, avec un peu de sel, en consistence de bouillie. C'est un mets, que les Domestiques blancs ne rejettent point eux mêmes, dans une mauvaise année. Un Bœuf, un Porc, & toute autre espece d'Animal qui meurt accidentellement, fait un festin délicieux pour les Negres; & les Domestiques Blancs ne dédaignent point de le partager avec eux. On observe que les Plantations de Sucre occupant la plus grande partie de

(5) Tous les Voïageurs des autres Nations ne laissent pas d'en faire des peintures effraïantes. Le P. Labat rapporte un supplice fort extraordinaire que les Anglois emploient pour leurs Negres, qui ont fait quelque crime considérable, ou pour les Indiens qui viennent faire des descentes sur leurs terres; il le sait, dit-il, de Témoins oculaires & dignes de foi. Pour en bien sentir l'horreur, il faudroit connoître la forme d'un Moulin à Sucre & de ses Tambours (*), où la moindre imprudence expose les Ouvriers à périr. Mais, en attendant cette Description, disons, avec Labat, » que les » Anglois lient ensemble les piés du Ne- » gre qu'ils veulent punir, & qu'après lui » avoit lié les mains à une corde, passée » dans une Poulie attachée au Chassis du » Moulin, ils élevent le corps, & mettent » la pointe des piés entre les Tambours; » après quoi ils font marcher les quatre » couples de Chevaux attachés aux quatre » bras, laissant filer la corde qui attache » les mains, à mesure que les piés & le » reste du corps, passent entre les Tam- » bours, qui les écrasent fort lentement. Je » ne sais, ajoute Labat, si l'on peut inventer » un supplice plus affreux. T. 8. p. 409.

(*) Voïez ci-dessous, l'Histoire Naturelle des Iles.

l'Ile, il reste si peu de pâturages, qu'ils ne fournissent du Bœuf & du Mouton que pour la Table des Maitres.

Les Domestiques Blancs & les Negres ont diverses sortes de liqueurs : celle qu'ils nomment *Mobbic*, est composée du jus des Patates, d'eau & de Sucre. Le *Kouou*, est une eau de Gingembre & de Melon. Le *Perino* n'est qu'un extrait de la racine de Cassave, mâchée par de vieilles Femmes qui la rejettent dans un vase rempli d'eau. En trois ou quatre heures la fermentation lui fait perdre ses mauvaises qualités ; & ce qu'on aura peine à croire, une préparation si dégoûtante fait une liqueur très fine. Celle de Plantain, qui se fait en laissant macerer ce fruit dans de l'eau, qu'on fait ensuite bouillir, & qu'on passe au clair le jour suivant, n'est pas moins forte, ni moins agréable que le Vin de Canarie. Une autre liqueur, qui se nomme *Kill-Devil*, c'est-à-dire *Tue-Diable*, & qui est composée d'écume de Sucre, a plus de force que d'agrément. La liqueur d'Ananas se fait en pressant le fruit, & passant le jus avec soin ; on la met en bouteilles, & c'est bientôt une des plus délicates boissons de l'Ile. Les Maîtres mêmes en font leurs délices, & lui donnent le nom de Nectar. On fait souvent avaler aux Negres de grands coups de Rum, pour les encourager au travail : une pipe de tabac & quelques verres de cette liqueur sont le plus agréable présent qu'on puisse leur faire.

A six heures du matin, une Cloche les appelle au travail : elle les rappelle à onze heures, pour dîner, & delà aux champs, pour y reprendre leur ouvrage jusqu'à six du soir. Le Dimanche est le seul jour de repos ; mais ceux, qui se sentent un peu d'industrie, l'emploient moins à se réjouir, suivant l'intention de leurs Maîtres, qu'à faire des cordes, de l'écorce de certains arbres, pour se procurer d'autres commodités en échange. On met une grande différence entre les Negres qui sont nés à la Barbade, & ceux qui viennent d'Afrique ; les premiers se rendent incomparablement plus utiles. On nomme les autres Negres d'eau salée : ils sont méprisés des anciens, qui se font honneur d'être enfans de l'Ile. On remarque même que ceux qui sont achetés, dans leur premiere jeunesse, valent beaucoup mieux, lorsqu'ils parviennent à l'âge du travail.

La petite portion de terre, qui leur est accordée par les Maîtres, suffit non-seulement pour leur subsistance, mais pour élever des Chevres, des Porcs, & de la Volaille, qu'on leur laisse la liberté de vendre ; & quelques-uns poussent l'œconomie si loin, qu'ils amassent quelque argent. L'usage qu'ils en font, est pour acheter des habits plus propres que ceux qu'on leur donne ; car ils ne reçoivent de leurs Maîtres qu'une Camisole de bure, avec une sorte de caleçons & de bonnets très informes. Leurs Femmes reçoivent des jupons & des corsets de la même étoffe. Mais de l'argent qu'ils amassent, les Hommes achetent des chemises, des culottes & des vestes ; & les Femmes de ces riches Negres obtiennent, de leurs Maris, dequoi se parer les jours de Fête.

La passion qu'on leur attribue, pour la chair des Bestiaux morts d'accidens, va si loin, que dans la crainte des maladies qu'elle peut leur causer, on est obligé de faire enterrer les cadavres à beaucoup de pro-

fondeur ; & malgré ce soin, ils prennent quelquefois le tems de la nuit pour les déterrer. On raconte que le Colonel Holms, à qui il étoit mort une Vache, d'une maladie dont on craignoit la contagion pour les autres, se contenta de la faire jetter dans un ancien Puits, sec, & profond de quarante piés, ne s'imaginant point que ses Negres puissent aspirer à cette proie. Cependant sans penser à mesurer le Puits, & persuadés qu'ils y pouvoient descendre aussi facilement que la Vache, ils en prirent la résolution. Un d'entr'eux y sauta le premier, un autre après lui, ensuite un troisieme, & tous s'y seroient jettés successivement, si l'on ne s'étoit apperçu de leur entreprise au sixieme, qui fût arrêté sur le bord du Puits. Ainsi le Colonel en perdit cinq, qui n'avoient pû manquer de se tuer dans leur chûte.

Leur nombre est si supérieur à celui des Blancs, qu'on pourroit douter s'il y a de la sûreté pour les Anglois à vivre sans cesse au milieu d'eux : mais outre les Forts, qui servent à les tenir en bride, on a quelques autres motifs de confiance. 1°. Les Esclaves qu'on amene d'Afrique ne viennent point des mêmes parties de cette vaste Région : ils ont par conséquent un langage différent, qui ne leur permet point de s'entendre ; & quand ils pourroient converser entr'eux, ils se haïssent, d'une Nation à l'autre, jusqu'à ne pouvoir se supporter. On ne fait pas difficulté d'assurer que plusieurs aimeroient mieux mourir de la main d'un Anglois, que de devoir la liberté à un Negre qui n'est pas de leur Nation (7). Les Maîtres observent, en les achetant, de faire des mélanges, & ne permettent point, d'une Plantation à l'autre, la communication des Negres d'un même Païs. D'un autre côté, il leur est défendu sous de rigoureuses peines, de toucher une arme, s'ils n'en reçoivent l'ordre exprès de la bouche du Maître. Cette défense les tient dans un si grand respect pour les armes à feu, qu'à peine osent-ils porter les yeux dessus ; & lorsqu'ils voient faire l'exercice aux Trouppes Angloises, ils sont dans une terreur qui ne peut être exprimée. On avoue néanmoins que cette observation ne regarde que les Negres arrivés d'Afrique ; car les Créoles parlent tous la Langue Angloise, & sont exercés eux-mêmes à l'usage des armes ; mais il n'y a rien à craindre d'eux.

Le Docteur *Towns* assure que les Negres ont le sang aussi noir que la peau. » J'en ai vû saigner, dit-il, plus de vingt, malades & en santé ; & » j'ai toujours remarqué que la superficie de leur sang est d'abord aussi » noire, qu'elle l'est au sang des Européens lorsqu'il est conservé quelques » heures : d'où ce Docteur croit pouvoir conclure que la noirceur est na» turelle aux Negres, & ne vient point de l'ardeur extrême du Soleil, sur» tout, ajoute-t'il, si l'on considere que d'autres Créatures, qui vivent dans » le même climat, ont le sang aussi vermeil qu'on l'a communément en » Europe. Ces idées ont été communiquées à la Société Roïale de Londres. » Mais quelque jugement qu'elle en ait porté, un autre de nos Voïageurs » assure à son tour, que de mille Negres dont il a vû le sang à la Bar» bade, il ne s'en est pas trouvé un, dans lequel il fut différent de celui

(7) On a peine à concilier ce récit avec la conspiration générale qu'on a rapportée, & qui s'est renouvellée plusieurs fois dans l'Ile.

» des Européens. Le même Ecrivain rapporte l'exemple d'un Negre du » Colonel *Filcomb*, qui s'étant brûlé dans plusieurs parties du corps, en » maniant une Chaudiere de Sucre, reprit une peau blanche aux mê- » mes endroits, & d'une blancheur qui gagna peu à peu les autres parties, » jusqu'à le rendre, partout, aussi blanc que les Anglois. Cette nouvelle » peau étoit si tendre, qu'il s'y élevoit des pustules au Soleil. Le Maître, » étonné d'un changement de couleur & de nature dans un Negre, le fit » vêtir comme ses Domestiques blancs.

Commerce de l'Ile.

Les Relations Angloises nous apprennent que le Commerce de la Barbade a beaucoup plus d'étendue qu'on ne se l'imagine en Angleterre même, où ne voïant arriver de cette Ile que du Sucre, on est porté à croire que tous ses Marchands ne s'occupent qu'à tirer le Sucre des Plantations & qu'à l'embarquer. A la vérité, le Commerce tient le premier rang ; mais il en entraîne à sa suite un grand nombre d'autres ; avec l'Angleterre, pour la subsistance, l'habillement & les ustensiles des Habitans ; avec la Nouvelle Angleterre & la Caroline, pour diverses sortes de provisions ; avec la Nouvelle York & la Virginie, pour la Farine, le Maïz, le Tabac & la chair de Porc ; avec la Guinée, pour les Negres ; avec Madere, pour le Vin ; avec les Terceres, pour le Vin & l'Eau-de-vie ; avec les Iles de May & de Curacao, pour le sel ; avec l'Irlande, pour le Bœuf & le Porc salés. Le nombre des personnes emploïées à toutes ces Expéditions, dans un si petit espace de terrein, paroîtra surprenant, tel qu'on le donnera bientôt sur les dernieres évaluations.

La Barbade chargeoit autrefois quatre cens Navires, la plûpart d'un port considérable, en Sucre, en Coton, en Gingembre &c. Ce nombre est diminué à deux cens cinquante, depuis les dernieres guerres ; mais c'est encore plus que toutes les autres Iles Angloises n'en ont jamais pû charger ensemble. On a parlé du Tabac de la Barbade, qui fit le premier objet du travail des Habitans. Ils furent heureux de le trouver d'abord si mauvais, qu'ils se virent forcés d'y substituer d'autres Commerces, dont ils ont tiré bien plus de profit : mais, ensuite, ils n'ont pas laissé de se procurer, par de nouvelles méthodes, d'aussi bon tabac qu'il y en ait dans les autres Iles. Ils ont embarqué longtems de l'Indigo ; aujourd'hui, ils n'en font presque plus. Le Gingembre & le Coton ne sont pas un objet médiocre, dans une Ile où rien ne croît plus facilement. On y embarque aussi du *lignum vitæ*, & quantité de liqueurs ; cependant la guerre y aïant rendu l'Eau-de-vie fort chere, on est réduit à faire usage du Rum, qui les fait moins rechercher. Les Limons y sont devenus rares aussi, & l'on y supplée avec les Limes.

Les Marchands de l'Ile tirent cinq pour cent de leurs Commissions, soit pour le départ ou les retours ; ce qui, joint à quantité d'autres avantages, rend leur condition fort heureuse. Mais on les accuse d'en imposer aux Propriétaires des Plantations, sur les prix des achats & des ventes : ils les obligent, dit-on, de prendre les Marchandises qu'ils leur livrent, fort au-dessus de leur valeur ; & recevant du Sucre en échange, ils savent encore le profit qu'ils en doivent tirer par-dessus le compte. La plûpart de ces Marchands vendent en détail, comme en gros, dans leurs Magasins.

Entre les Marchandises qu'ils procurent à l'Ile, on conçoit que dans les plus simples suppositions du travail & du Commerce, le fer & l'acier font un article important; mais il augmente beaucoup par les qualités du climat, qui font qu'en fort peu d'années tous les ouvrages de fer se rouillent, se consument & sont absolument hors d'usage. L'air est si humide, qu'un instrument de fer, qu'on y laisse exposé pendant une seule nuit, se trouve rouillé le matin. Aussi les Horloges & les Montres vont-elles rarement bien à la Barbade, ou demandent-elles des soins continuels. Il y a des précautions à garder aussi pour les Marchandises périssables qu'on y envoie d'Europe, telles que le Beurre, l'Huile, la Chandelle, la Biere, le Cidre & d'autres provisions. Elles doivent être embarquées à la fin de Septembre, pour arriver vers le milieu de Novembre. La durée ordinaire du Voïage est de six ou sept semaines; quoiqu'il se soit trouvé des Navires qui l'ont fait en vingt-deux jours, & que les Paquebots le fassent presque toujours en vingt-sept ou vingt-huit.

Le fret, pour les Marchandises que l'Ile envoie dans les Ports d'Angleterre, n'étoit autrefois que de cinq ou six livres sterling par tonneau : ensuite les guerres l'ont fait monter à douze schellings le cent; ce qui revient, par tonneau, à plus de trente livres; fardeau très pesant pour les Plantations, qui ne trouvent aucun moïen de s'en garantir.

Quoique la Barbade n'ait jamais eu les mêmes avantages que la Jamaïque, soit pour le Commerce avec les Espagnols, soit pour la communication avec les Flibustiers & d'autres Pirates, qui font circuler abondamment les especes, on y voïoit autrefois beaucoup d'or & d'argent, & l'on y a connu jusqu'à deux cens mille sterling en circulation. Mais depuis le commencement de ce siecle, où les Monnoies ont été réduites à une certaine valeur de poids, il n'y est pas resté le quart de cette somme. Toutes les pieces de huit passoient, auparavant, pour cinq schellings; les demis & les quarts en proportion. Plusieurs Marchands, tentés par l'occasion, acheterent celles qui n'étoient pas conformes à l'Ordonnance, pour en tirer un grand profit dans les autres Iles, où l'ancienne valeur s'étoit conservée, & même en Angleterre, en sauvant ce qu'il y avoit à perdre sur les Lettres de Change, dont l'escompte, après cette réformation fut portée à soixante pour cent. Il est demeuré à trente-cinq, tandis qu'autrefois, du moins pendant la paix & dans l'état florissant de la Colonie, il n'étoit que de dix ou douze. La petite monnoie, qui court dans les Marchés & pour les besoins communs de la vie, n'aïant jamais été fort abondante, on y supplée facilement par l'échange des denrées pour du Sucre, du Coton, du Gingembre, & d'autres productions de l'Ile. La Mascouade, ou le Sucre brut, est ici le *Medium* général du Commerce, comme dans toutes les Antilles.

Les assurances ordinaires, pour le transport des Marchandises, sont de sept ou huit pour cent : mais pendant la guerre, on les fait monter si haut, qu'elles découragent les Marchands. On ne demande pas moins de trente pour cent; & l'on a vû demander jusqu'aux trois quarts. Il arrive delà qu'un Marchand aime mieux courir tous les risques; & qu'au grand préjudice de la Nation, il perd la moitié de son bien dans une

année. C'est à cette occasion, que les Voïageurs Anglois gémissent de la négligence du Gouvernement, & relevent la nécessité d'accorder une protection constante au Commerce. « Si l'on considere, dit l'un d'eux, les » avantages qui sont revenus à la Nation d'une aussi petite Ile que la Bar- » bade; on trouvera qu'elle a toujours été, comme une Mine d'or ou » d'argent, non-seulement par les Trésors que l'Angleterre en a tirés, » mais plus encore, par la quantité de bouches qu'elle y nourrit, par le » nombre de Vaisseaux qu'elle y emploie, & la richesse d'une infinité de » Particuliers; car, sans parler de ceux dont le bien monte, dans l'Ile » même, à cent mille & deux cens mille livres sterling, combien n'a- » t'on pas vû de Négocians, qui ont acquis, en fort peu d'années, des » terres, des Offices & des honneurs, par les profits ou le crédit d'un Com- » merce, qui, du tems de Charles II, emploïoit quatre cens Navires, » de cent cinquante tonneaux l'un portant l'autre, sur lesquels on ne peut » supposer moins de deux mille Matelots? Comme les Familles qu'il fai- » soit subsister en Angleterre par le travail nécessaire pour tant de Bâti- » mens, ne pouvoient former moins de huit ou dix mille ames, l'Ile » fournissoit ordinairement trente mille barrils de Sucre, dont une partie » étoit pour le Commerce Etranger, & l'autre pour la consommation » domestique. Premierement, les quinze mille Barrils, qui entroient dans » les Ports d'Angleterre, faisoient vivre dix mille personnes, & ne man- » quoient point d'en enrichir plusieurs. Le produit net de cette moitié » montoit à deux cens cinquante mille livres sterling; & celui des autres » Marchandises de l'Ile, telles que le Gingembre, le Coton, la Melasse » &c., à cent mille livres de plus. C'étoit donc une somme de trois cens » cinquante mille livres, dont la moitié retournoit en Marchandises & en » denrées d'Angleterre; car les Habitans de la Colonie ne boivent, ne » mangent, & n'emploient rien à leurs usages qui ne leur vienne par cette » voie; & ce retour faisoit subsister vingt mille personnes de plus, sans » y comprendre ceux qui vivoient du travail nécessaire, des commissions, » de la vente en détail &c, qu'on peut faire monter au même nombre. » En un mot, on peut assurer que par un calcul modeste, le commerce » de la Barbade servoit, en Angleterre, à la subsistance de soixante mille » ames, & que l'Ile n'aïant pas moins de cinquante mille Habitans, c'é- » toit plus de cent mille ames qu'elle faisoit vivre, c'est-à-dire une soixan- » tieme partie des Sujets de la Grande-Bretagne; quoiqu'à compter par le » nombre d'acres, elle ne fasse pas la millieme partie des trois Roïaumes. » En second lieu, par les quinze cens Barrils qu'on transportoit en Hol- » lande, à Hambourg, & dans la Méditerrannée, où Genes, Livourne, » Naples &c. en prenoient une partie, le fond national étoit augmenté » de cent cinquante mille livres sterling, indépendamment de ce qui re- » venoit du Gingembre, du Coton & de l'Indigo. C'étoit ensemble une » somme d'environ deux cens mille livres sterling, qui dans l'espace de » vingt ans, montoit à quatre millions: on n'y comprend point trente ou » quarante mille livres annuelles, pour les Douanes & les Impôts, ni les » frais auxquels la Colonie étoit obligée pour sa défense. Loin d'avoir tiré » quelque secours d'Angleterre, elle y a fait remettre annuellement, par » son

» son Trésorier, six ou sept mille livres pour le droit roïal de quatre & » demi pour cent. Toutes les sommes emploïées à la sûreté de l'Ile sont » sorties de la poche des Habitans, à l'exception de quelques Pieces d'Ar- » tillerie, & de quelques munitions, qui leur sont venues d'Angleterre, » avec beaucoup de lenteur & beaucoup d'épargne. Cependant le droit » même de quatre pour cent n'est établi, comme le préambule de l'Acte » en fait foi, que pour l'érection & l'entretien des Forts de l'Ile, pour » bâtir un Hôtel-de-Ville, & pour d'autres ouvrages publics.

Dommages causés à l'île par les François.

Le même Voïageur observe fort tristement que les pertes de la Barbade, pendant les guerres avec la France, ont porté de terribles coups aux Propriétaires des Plantations, aux Marchands, & généralement à tous ceux qui étoient intéressés dans les affaires de cette Colonie. Elle a souffert, dit il, plus qu'aucun autre Etablissement de la Nation. Dans la guerre qui s'est terminée par le Traité d'Utrecht; elle perdit en une seule année, trois cens quatre-vingt mille livres sterling. En 1704, d'une Flotte Marchande de trente-trois Vaisseaux, vingt-sept tomberent entre les mains des François; d'une autre de six, quatre furent pris; & d'une troisieme de quarante, il en échappa fort peu. L'Auteur ne croit point ce mal sans remede. » Quelques Frégates, qui croiseroient constamment dans certains parages, » serviroient peut-être, dit-il, à nous conserver un grand nombre de Vais- » seaux, & la dépense seroit bien compensée par le profit. Il faudroit » aussi que les Assurances eussent des bornes; sans quoi les Marchands ai- » meront toujours mieux risquer tout, assez contens lorsque de deux ton- » neaux ils en peuvent sauver un sans assurance.

Autres obstacles à son Commerce

Mais ces accidens, continue-t'il, ont été communs à toutes les Colonies Angloises, & la Barbade n'eut à se plaindre que d'avoir été la plus malheureuse. Un autre désavantage, qui lui est particulier, c'est le droit pesant dont les Sucres rafinés ont été chargés depuis. Ceux du premier & du second ordre ne paient pas moins de douze schellings par cent; d'où il arrive que l'Ile est forcée d'envoïer son Sucre brut, quoiqu'il y puisse être rafiné à meilleur compte & plus facilement qu'en Angleterre. Le prix bas des Sucres de la Barbade, à la moindre guerre, est encore une affliction pour la Colonie. Non seulement les François en fournissent beaucoup de leurs propres Etablissemens, mais celui qu'ils enlevent aux Anglois les mettent en état d'en baisser le prix; & d'un autre côté, les Hollandois en apportent beaucoup des Indes Orientales. Le prix excessif du fret, & de l'escompte des Lettres-de-Change, met aussi beaucoup d'obstacle au succès de ce Commerce. On y joint le défaut ou le retardement des provisions, qui fait quelquefois languir le travail de l'Ile. Autrefois on y voïoit arriver annuellement d'Angleterre & d'Irlande cinquante ou soixante Bâtimens, chargés de Biere, de Biscuit, de Farine, de Beurre, de Fromage, & de Bœuf salé: il n'en part point aujourd'hui la moitié de ce nombre; & l'Ile ne peut tirer des autres Colonies Angloises ce qui manque à ses besoins, parcequ'elle manque aussi de bras, pour les Navires ou les Barques nécessaires à ce Commerce. Enfin rien ne lui est si préjudiciable, que l'Acte de Navigation, qui défend à l'Etranger tout Commerce avec ses Habitans. Quand on considere, ajoute le même Voiageur, quelles sont

leurs charges, qu'un Chef de Plantation doit avoir déboursé deux ou trois mille livres sterling avant qu'il puisse faire cent livres de Sucre, & que pour être en état d'en faire cent Barrils, il lui faut un fond actif de cinq mille livres sterling, on n'est pas surpris que la Colonie pousse des plaintes, & qu'elle demande des encouragemens. Mais peut-être les a-t'elle obtenus, depuis l'exposition de ses chagrins, dont on ne rapporte ici que ce qui paroît convenable à cet Ouvrage.

§ VIII.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE D'ANTIGO.

Situation d'Antigo.

LA situation d'Antigo est entre la Barbade & la Desirade, à seize degrés onze minutes de latitude Septentrionale. Les Anglois, qui la possedent, lui donnent vingt milles de long, & dans quelques endroits la même largeur. Elle est environnée de rochers, qui en rendent l'accès difficile, & si dépourvûe d'eau douce, qu'on l'a crue longtems inhabitable. Cependant, vers l'année 1663, Mylord François Willoughby obtint du Roi Charles II des Lettres de concession; & trois ans après; il entreprit d'y former une Colonie. Quelques François de l'Ile de Saint Christophe s'y étoient retirés, il y avoit plus de vingt ans, après avoir été chassés de leurs Habitations par les Espagnols; mais l'occasion qu'ils eurent bientôt, de retourner à leur premier Etablissement, ne leur permit pas de s'arrêter longtems dans une Ile, qui ne leur offroit pas les mêmes commodités. Ensuite le Chevalier Warner, Gouverneur de la partie Angloise de Saint Christophe, fit passer dans l'Ile d'Antigo quelques Familles de sa Nation, que Mylord Willoughby trouva fort bien établies lorsqu'il en obtint la propriété.

Formation de la Colonie Angloise.

Sa Colonie fut troublée, dans sa naissance, par un furieux Ouragan, qui retarda ses progrès. On en raconte une circonstance fort singuliere. Un Navire de cent vingt tonneaux & de dix Canons, commandé par le Capitaine *Godbury*, étoit à se radouber dans un Port de l'Ile, nommé *Saint Jean*. Le Capitaine, averti de la tempête par divers signes, ne se contenta point d'affermir son Bâtiment sur toutes ses ancres, mais le fit amarrer avec tout ce qu'il avoit de cables, à plusieurs gros arbres qui bordoient le rivage du Port. Ensuite, il prit le parti de se retirer, avec tous ses gens, dans la Cabane d'un pauvre Colon, qui étoit à quelque distance dans les terres. Il eut le tems de s'y rendre: mais à peine y fut-il arrivé, que l'Ouragan, accompagné de toutes ses horreurs, sembla menacer l'Ile de sa ruine. Cette guerre des Elémens dura quatre heures entieres, & fut suivie d'une pluie violente, qui ramena le calme. Trois ou quatre Anglois de l'Equipage retournerent alors à leur Vaisseau, & le trouverent à sec, couché sur le côté, la pointe des mâts enfoncée dans le sable. Après l'avoir observé, ils en firent plusieurs fois le tour; & le vent aïant recommencé à souffler avec la derniere violence, ils se hâterent de reprendre le chemin de la Cabane, pour faire ce triste récit à leur Capitaine. Un second

Ouragan qui la retarde.

Ouragan causa de nouveaux désordres, le reste du jour & pendant toute la nuit. Enfin, l'air devint tranquille, & le Capitaine se rendit lui-même à son Vaisseau, dont il espéroit à peine de retrouver les débris. Quel fut son étonnement, de le voir à flot, & presque droit ! Mais tout ce qui s'étoit trouvé sur les Ponts avoit été dissipé par les flots ou par le vent ; & toutes les Marchandises qui étoient à fond de calle, étoient pénétrées d'eau.

Antigo.

Division de l'Ile en cinq Paroisses.

L'Ile d'Antigo, s'étant peuplée par degrés, est aujourd'hui divisée en cinq Paroisses, dont quatre sont autant de bonnes Bourgades ; Saint *John's-Town*, ou la Ville Saint Jean, au Nord ; *Falmouth*, *Parrham* & *Bridge-Town* au midi. La cinquieme se nomme *Saint Pierre*. On honore du nom de Capitale Saint John's-Town, qui est composée d'environ deux cens Maisons. Son Port passe pour le plus commode, quoiqu'on vante aussi la bonté de plusieurs autres, tels que celui de *Five-Island*, ou des cinq Iles, ainsi nommé de cinq petites Iles qui le ferment à l'Ouest ; la *Baie de Carlile*, la *Baie Angloise*, au fond de laquelle est située la Ville de Falmouth, défendue par le Fort Charles ; ensuite la Baie de *Willoughby*, celle de Bridge-Town, & *Green-Bay*, ou la Baie verte, qui a vis-à-vis d'elle *Green-Island* ou l'Ile verte ; enfin le Port *Non-Such*, ou l'incomparable, dont la Baie est fort spacieuse. Les petites Iles, qui bordent la Côte du Nord-Est, portent les noms Anglois de *Polecat-Island*, *Goat-Island*, *Guana-Island*, *Bird-Island*, *Long-Island*, *Maiden-Island*, & *Preckle-Pear Island* ; les cinq dernieres sont les plus avancées vers le Nord.

L'intérieur de l'Ile étant aujourd'hui peu connu de toute autre Nation que des Anglois, c'est à leurs Voïageurs qu'il faut s'attacher pour le reste de sa Description. Ils font monter le nombre total des Habitans à vingt-six mille, dont les deux tiers sont des Esclaves Negres ; & la Milice à quinze cens Hommes, divisés en plusieurs Compagnies, auxquelles on fait quelquefois quitter la houe, pour s'exercer au métier des armes. Les Forts sont entretenus soigneusement. Celui de *Monk's hill* est monté de trente pieces de Canon, & contient un Magasin, qui n'est jamais sans quatre ou cinq cens Fusils & sans un grand nombre de Bayonettes. Un second Fort, qui défend l'entrée du Port Saint Jean, est muni de quatorze Canons. Plusieurs autres Batteries, distribuées dans les lieux où le débarquement est facile, montent en tout à vingt-six pieces. Il y a quelques Anses, qui demanderoient d'être fortifiées ; telles que deux, au fond du Port des cinq Iles, & celle qu'on nomme *l'Anse Indienne*, entre *English Harbour*, le Port Anglois, & la Baie de Willoughby.

Milice & Forts de l'Ile.

L'Ile d'Antigo n'aïant aucune Riviere, on y est réduit à l'eau douce de quelques Fontaines, mais plus généralement à l'eau de pluie, qu'on rassemble avec beaucoup de soin dans plusieurs grandes Citernes. Cette disette d'eau fraîche est la plus grande incommodité des Habitans, dans un air beaucoup plus chaud que celui de la Barbade, quoique plus éloigné de la ligne. On attribue son excessive chaleur à la qualité du terroir, qui est fort mêlé de sable ; sans compter que les Forêts y conservent une partie de leur ancienne épaisseur. On se plaint aussi que les Ouragans, le Tonnerre, & d'autres fléaux du Ciel, y sont très fréquens. Mais ces intempéries du cli-

Son climat & ses propriétés.

ANTIGO.

mar n'empêchent point que les Habitans n'y jouissent d'une parfaite santé ; & que les Bestiaux & les Bêtes fauves n'y soient en plus grande abondance que dans aucune autre des Iles Angloises sous le vent. Le Sucre, l'Indigo, le Gingembre & le Tabac, ont été longtems l'objet de cette Colonie. Ensuite on y a négligé l'Indigo & le Gingembre pour le Sucre & le Tabac, quoique ces deux productions y fussent d'abord de mauvaise espece ; surtout le Sucre, qui étoit si noir & si grossier, qu'on n'avoit aucune espérance de pouvoir le rafiner. On le dédaignoit en Angleterre jusqu'à le refuser pour l'essai, & les Marchands l'embarquoient pour la Hollande & les Villes Hanséatiques, où il se vendoit beaucoup moins que celui des autres Iles. Mais à force d'art & de travail, on est parvenu à le rendre aussi bon que tout autre ; & depuis trente ans il s'en fait d'aussi fin qu'à la Barbade.

La Colonie d'Antigo n'a pas fait une figure éclatante entre les Iles Angloises jusqu'à l'année 1680, que le Colonel Codrington y étant passé de la Barbade, emploïa tous ses soins à la rendre florissante, jusqu'à la choisir pour le siége de son administration lorsqu'il fut devenu Gouverneur Général des Iles sous le vent. Son Fils, qui lui succéda (8), ne contribua pas moins à la prospérité de cet Etablissement, & releva de leurs ruines tous les édifices publics, qui avoient été renversés par un affreux Ouragan. Ses Successeurs, dans le Gouvernement particulier de l'Ile, ne firent pas toujours un si bon usage de leur pouvoir. Il s'y éleva, sous le regne de la Reine Anne, des mouvemens qui coûterent la vie, en 1710, au Gouverneur Park (9), & qui menacerent la Colonie de sa ruine. Cet évenement donna lieu aux réflexions suivantes, qui ne convenoient pas moins alors, si l'on en croit le Voïageur dont elles sont empruntées, au Gouvernement domestique d'Angleterre qu'à celui de ses Colonies.

Observations sur les Gouverneurs Anglois.

« C'est une opinion reçue, que dans nos Plantations l'Intérêt du Peu-
» ple est différent de celui du Roi, tandis qu'en même-tems on suppose
» que l'intérêt des Gouverneurs, qui représentent le Roi, est le même

(8) En 1698. On a déja remarqué qu'il avoit reçu son éducation en France. Il s'étoit distingué, dès sa premiere jeunesse, par ses talens pour la Poésie & l'éloquence. On a de lui plusieurs Ouvrages dans ces deux genres, surtout un discours fort élégant, qu'il prononça au nom de l'Université d'Oxford, dans le Collége d'*Allsouls*, lorsque le Roi Guillaume passa par cette Ville. Il devint ensuite le Patron de plusieurs Savans, entre lesquels on nomme le fameux *Creech*, qui lui dédia son Edition Latine de *Lucrece*. *Voy*. ci-dessus, le témoignage du P. Labat, dans l'article de Saint Christophe. M. Codrington se fit un bien immense dans l'Ile d'Antigo.

(9) Quoiqu'il ait trouvé des Apologistes, il paroît qu'il s'étoit porté à toutes sortes d'injustices & de violences, non-seulement pour hâter sa fortune, mais pour satisfaire toutes ses autres passions. Il avoit séduit la plûpart des Femmes & des Filles de l'Ile, enlevé la Femme d'un des principaux Habitans, avec laquelle il vivoit publiquement aux yeux de son Mari &c. Aussi fut-il attaqué, en plein jour, par un Corps d'Habitans révoltés, percé de plusieurs coups, insulté si amerement dans son agonie, qu'en expirant il dit à ses Meurtriers ; eh Messieurs, s'il ne vous reste aucun sentiment d'honneur, je vous demande du moins un peu d'humanité. On ne laissa point de le jetter nû dans la rue ; & l'on assure qu'il fut mutilé par ceux dont il avoit deshonoré les Femmes ou les Filles. Ces séditions demeurent ordinairement impunies dans les Colonies Angloises, parceque la Cour en craint d'autres suites, qui ne demandent pas d'être expliquées.

» que celui de la Couronne ; d'où l'on conclut qu'on ne peut donner trop » d'autorité aux Gouverneurs, ni trop diminuer celle du Peuple. Cette » idée me paroit si fausse, que je ne trouve de vérité que dans l'idée con- » traire. L'unique intérêt du Peuple est de rendre son Commerce floris- » sant ; & c'est aussi le véritable intérêt de la Couronne, puisqu'elle en » tire le principal avantage. Au contraire, les Gouverneurs n'aïant en vûe » que leur gain particulier, qu'ils ne se procurent que trop souvent par » l'oppression & le découragement du Commerce ; c'est un intérêt non- » seulement opposé, mais extrêmement préjudiciable à celui de la Couron- » ne. La vraie nourriture des *Plantes*, qu'on appelle Colonies, est un » Gouvernement libre, où les Loix sont sacrées, la propriété bien éta- » blie, & la Justice rendue avec autant d'impartialité que de promptitu- » de. Une continuelle expérience nous apprend que les Gouverneurs ont » un malheureux panchant, qui les porte à l'abus de leur pouvoir, & que » la plûpart doivent leurs richesses à l'oppression. Nous en avons vû quel- » ques-uns, saisis par leurs Peuples injuriés, maltraités dans une sédition, » renvoïés en Angleterre, & quelques-uns même, tels que le Gouver- » neur *Park*, devenir la victime de leur avarice ou de leur orgueil. En » vérité, ne doit-on pas s'attendre à ces tristes dénouemens, quand on » considere qu'il y a peu de Gouverneurs qui voulussent passer la Mer, pour » aller tenir le premier rang à cette distance de leur Patrie, s'ils n'étoient » un peu à l'étroit dans leur fortune ? Comme ils savent d'ailleurs que rien » n'est plus chancelant que leur Commission, ni plus incertain que sa du- » rée, ils en concluent prudemment qu'ils n'ont point de tems à perdre.

§ IX.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE MONTSERRAT.

Origine du nom.

Cette Ile doit son nom aux Espagnols, qui sans l'avoir jamais habitée, lui trouverent, dans leurs premieres découvertes, quelque ressemblance avec la Montagne de Catalogne qu'on appelle *Montferrat*, célebre par une Eglise dédiée à la Mere du Sauveur, & pour avoir servi comme de berceau à l'Ordre de Saint Ignace. Un Anglois admire que ces deux raisons n'aient point empêché ses compatriotes de conserver, à l'Ile, l'ancien nom de Monserrat, lorsqu'ils s'y sont établis.

Situation de l'Ile.

Elle est située au dix-septieme degré de latitude Nord. Son étendue est de trois lieues de long, sur une largeur presqu'égale ; ce qui lui donne une parfaite apparence de rondeur. Les Anglois, qui la trouverent déserte lorsqu'ils commencerent à peupler une partie de Saint Christophe, ne penserent néanmoins à s'y établir qu'en 1632, par l'ordre, ou du moins sous la protection du Chevalier Thomas *Warner*, premier Gouverneur de Saint Christophe. On doute même si ses premiers Habitans ne furent pas Irlandois, & quelques Voïageurs la regardent comme une Colonie de cette Nation. Elle eut fort longtems les mêmes Gouverneurs que Saint Christophe ; & depuis qu'elle a pris une forme assez réguliere pour avoir les siens,

Origine de sa Colonie.

la dépendance, où ils sont des premiers, réduit la réalité de leur titre à celui de Lieutenant. Les progrès de Montferrat furent plus prompts que ceux d'Antigo: mais lorsque la seconde de ces deux Iles fut passée entre les mains de Mylord Willoughby, elle prit aussi-tôt le dessus. Il ne se trouvoit qu'environ sept cens Hommes à Montferrat, seize ans après la formation de la Colonie, avec une seule Batterie pour la défense des Côtes, & quelques pieces de Canon démontées, sur les lieux les plus exposés à l'invasion.

Le climat, le terroir, les Animaux, le Commerce & les productions de cette Ile, sont peu différens de ceux des Iles voisines; excepté qu'à proportion de son étendue, elle contient plus de Montagnes, la plûpart couvertes de Cédres & d'autres arbres, qui en rendent la perspective agréable. Les Vallées sont fertiles, & beaucoup mieux arrosées que celles d'Antigo. Ce ne fut que vers la fin du dernier siecle, que le nombre & les richesses des Habitans s'étant fort accrus, ils se bâtirent des Maisons plus commodes, & une très belle Eglise, lambrissée de bois précieux, qu'ils n'eurent pas besoin de chercher hors de l'Ile. On n'y comptoit pas, alors, moins de quatre mille Hommes, Anglois, Ecossois & Irlandois; nombre qu'on suppose fort augmenté, puisqu'on y a bâti une seconde Eglise, & que la Colonie est aujourd'hui divisée en deux Paroisses. Sous le regne de Jacques II, les Catholiques Irlandois y porterent un riche Commerce, & l'on y souffrit l'établissement de plusieurs Familles de la Religion Romaine, entre lesquelles on nomme celle des *Nugents*. Un horrible tremblement de terre y causa beaucoup de perte en 1692; mais cette disgrace fut sitôt réparée, que l'année suivante l'Ile avoit assez de Plantations pour occuper huit mille Negres.

Etat de cette Colonie.

Les guerres, qui commencerent avec notre siecle, attirerent aux Iles Angloises, des Ennemis qui leur firent essuier longtems leurs ravages. Montferrat fut attaquée par une Escadre Françoise, qui soumit l'Ile entiere, à l'exception d'un Fort situé sur une Montagne inaccessible, où les Habitans se réfugierent avec une partie de leurs plus riches effets. Mais pendant dix jours, que les Vainqueurs emploïerent à piller le reste de l'Ile, après avoir brûlé tous les Vaisseaux qui se trouvoient dans la Rade, ils enleverent tout ce qu'on n'avoit pû dérober à leurs recherches. En vain l'artile XI du Traité d'Utrecht fit espérer aux Habitans d'être dédommagés de cette perte: quelques infidélités des Anglois de Nevis, dans une capitulation qu'ils firent après la même disgrace, autoriserent les François à demander eux-mêmes des satisfactions, qui ne tournerent point à l'avantage de Montferrat. Cependant les fruits de la Paix s'y firent bientôt sentir: & suivant le calcul ordinaire, qui fait regarder comme la cinquieme partie des Habitans, ceux qui sont capables de porter les armes, on n'y devoit pas compter, dans les années suivantes, moins de six ou sept mille ames. Un autre calcul, fondé sur le principe Anglois, qu'une Ile, de celles qu'ils nomment *Sugar-Islands* (10), est bien pauvre, lorsque le nombre des Esclaves n'y est pas double des Habitans libres, doit faire juger que Montferrat avoit alors dix ou douze mille Negres; &

(10) Iles au Sucre.

s'il n'y a point d'exagération dans ces deux comptes, on ne conçoit gueres qu'une Ile de neuf lieues de tour puisse être mieux peuplée.

Ses furieux Ouragans.

Depuis ce renouvellement de splendeur, les plus grands désastres que la Colonie de Montferrat ait essuiés sont les Ouragans, surtout celui de l'année 1733, dont on n'avoit jamais rien vû d'approchant. La sécheresse n'avoit pas cessé d'être extrême pendant trois mois, jusqu'au 29 de Juin, que sur les dix heures du soir il tomba une pluie fort abondante, qui dura pendant la plus grande partie de la nuit, & qui rendit les meilleures espérances aux Habitans. Mais le jour suivant, à cinq heures du matin, il s'éleva un vent si prodigieux du Nord-Est, qu'on en compare le bruit à celui du plus violent tonnerre, & que dans l'espace de deux heures il produisit des effets presqu'incroïables. Les trois quarts des Maisons de l'Ile furent entierement renversées; & de celles qui résisterent, il n'y en eut pas une, sur vingt, qui ne portât quelque trace de l'Orage. Un Magasin, qu'on avoit commencé à bâtir, & qui n'attendoit plus que d'être couvert, fut démembré avec tant de force, qu'une partie des solives, dans l'impétuosité de leur mouvement, percerent, comme autant de gros boulets, les murs d'un des plus grands édifices de l'Ile. De trente-quatre Moulins à vent, il n'en resta pas un sur ses fondemens; & quelques-uns furent enlevés dans l'air, d'où ils retomberent à quelque distance, dans des champs de Canne, & s'y briserent en mille pieces. Une grande chaudiere de cuivre, qui contenoit deux cens quarante gallons d'Angleterre, fut enlevée aussi, & reçut une si forte compression dans sa chûte, qu'elle fut trouvée presqu'entierement applatie. Plusieurs personnes furent écrasées sous les ruines de leurs Maisons. Le ravage ne fut pas moindre en plein champ dans toutes les Plantations, & ne laissa point un demi quart des Cannes de Sucre. Enfin, la perte fut estimée à plus de cinquante mille livres sterling.

§ V.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE NEVIS.

Sa situation.

L'Ile de Nevis, que plusieurs Relations Françoises nomment *Nieve*, & la plûpart des Anglois *Mevis*, par corruption, doit avoir été découverte en même-tems que Saint Christophe; puisqu'elle n'en est pas éloignée de plus d'une demie lieue. On ne lui donne qu'environ six lieues de circonférence. Sa situation est à dix-sept degrés dix-neuf minutes de latitude Nord, & par conséquent de ces dix-neuf minutes au-dessous de Montferrat, sur la même ligne en partant de l'Equateur. Elle n'a qu'une Montagne, qui fait le centre de l'Ile, & dont la cime est revêtue de grands arbres. Les Plantations sont à l'entour; & sa pente étant assez douce, elles s'étendent depuis le bord de la Mer jusqu'au sommet. Les ruisseaux d'eau douce, qui en descendent de plusieurs côtés, arrosent abondamment la Plaine; & quelques-uns qui portent leurs eaux jusqu'à la Mer, peuvent mériter le nom de Rivieres. On vante une source minérale d'eau chaude,

à laquelle on attribue les mêmes vertus qu'à celles de Bourbon en France & de Bath en Angleterre. Les Habitans y ont bâti des Bains, qu'ils fréquentent avec succès.

Origine de cette Colonie Angloise

La Colonie de Nevis, comme celle d'Antigo & de Montserrat, doit son origine au Chevalier Thomas Warner, qui y fit passer, en 1628, quelques Anglois de Saint Christophe. Cet Etablissement, trop foible pour causer de la jalousie, ne laissa point de faire des progrès si considérables, que vingt ans après, on y comptoit entre trois & quatre mille Hommes, qui tiroient leur subsistance de la culture du Sucre. Jusqu'à la mort du Chevalier Warner, ils n'eurent point d'autre Gouverneur; mais on trouve ensuite, à la tête de l'Ile, un Homme d'un mérite rare, qui y fit regner également l'abondance, l'ordre & la piété, & dont l'administration est encore proposée pour modele. L'irréligion, la débauche & l'excès du luxe, étoient punis, à Nevis, comme des crimes capitaux. Dans un si petit espace, on vit naître, non seulement de belles Plantations, mais une bonne Ville, sous le nom de Charles-Town, trois Eglises, où le Service Divin se faisoit avec décence, & plusieurs Forts, pour la défense de l'Ile. Les Maisons étoient grandes & commodes; les Boutiques bien fournies. Le prix des denrées, comme celui des Marchandises, étoit fixé dans les Marchés. Enfin rien ne paroissoit manquer au bonheur des Habitans.

Climat, forces & propriétés de Nevis.

Le climat de l'Ile de Nevis est fort chaud, plus chaud même que celui de la Barbade, qui est plus voisin de la ligne: mais le terroir en est très fertile, surtout dans les Vallées. A mesure qu'on approche de la Montagne, il devient pierreux, & la valeur des Plantations y diminue beaucoup; cependant leurs plus grands Ennemis sont les pluies & les ouragans. L'Ile fournissoit d'abord, avec le Sucre, du Tabac, du Coton & du Gingembre: mais elle est bornée aujourd'hui au Commerce du Sucre, dont on charge annuellement cinquante ou soixante Vaisseaux pour l'Europe. Il est généralement un peu plus fin que celui d'Antigo; ce qui n'a point empêché qu'on n'ait attendu longtems à faire du Sucre blanc dans l'Ile; l'usage n'en est établi que depuis quelques années.

Sous le regne de Charles II, on faisoit monter la Milice de l'Ile à deux mille Hommes; & par conséquent, sur le calcul établi, celui des Habitans libres à dix mille. Si l'on suit la même progression pour les Negres, ils ne devoient pas être moins de vingt mille; nombre qui paroît surprenant pour l'espace du terrein, mais qu'on s'efforce de rendre vraisemblable, en assurant qu'outre le Commerce du Sucre, Nevis faisoit alors celui des Negres & des Vins, dont elle fournissoit, presque seule, toutes les Iles Angloises sous le vent. Une affreuse mortalité réduisit, en 1689, cette multitude d'Habitans à la moitié; & les guerres, qui vinrent à la suite, firent languir longtems cette Colonie. Cependant elle fut toujours en état de fournir quelques Trouppes, pour les Expéditions qui furent tentées contre les Iles Françoises; jusqu'en 1706, qu'elle se vit presqu'entierement ruinée par l'Escadre de M. d'Iberville. L'année d'après, un Ouragan plus terrible que tous ceux qu'on a décrits, renversa les édifices, déracina les arbres, détruisit les Plantations de Sucre, & laissa l'Ile dans une condition, dont il ne paroît pas qu'elle se soit jamais bien relevée.

Les

Les Relations les plus récentes y font monter le nombre des Negres à sept mille; & parconséquent, dans les suppositions précédentes, celui des Habitans libres à trois ou quatre mille, qui ne rendroient pas la Colonie plus puissante qu'elle n'étoit, vingt ans après sa formation.

§ XI.

LA BARBOUDE.

Cette Ile, qu'une ignorance grossiere a fait quelquefois confondre avec la Barbade, est située à dix-sept degrés trente minutes de latitude Nord, au Nord-Est de Montserrat. Les Anglois, qui s'y sont établis presqu'aussitôt que dans leurs autres Iles sous le Vent, assurent qu'elle n'a pas moins de quinze milles de long, & ne parlent point de sa largeur. Ils en vantent la fertilité: mais ils regrettent qu'étant fort basse, la disposition de ses côtes l'expose aux incursions des Caraïbes, qui ont souvent ruiné toutes ses Plantations, & forcé les Habitans de l'abandonner. Cependant leur nombre s'étant accru par degrés, ils sont parvenus à craindre moins ces Barbares. Les derniers dénombremens mettoient près de douze cens Habitans libres à la Barboude: mais on ne peut supposer ici la proportion ordinaire pour le nombre des Esclaves Negres, parcequ'ils sont peu nécessaires au Commerce de l'Ile; il est convenable à la nature du terroir, qui n'est propre qu'à nourrir des Bestiaux. Aussi les Habitans, bornés à ce soin, voient, sans jalousie, les richesses que le Commerce du Sucre procure aux autres Iles, & n'y participent qu'en portant leurs provisions aux Marchés les plus voisins. La propriété de la Barboude appartenoit au Colonel Codrington, dont on a parlé plus d'une fois avec éloge; & suivant toute apparence, elle est passée à ses descendans.

§ XII.

ANGUILLA.

C'est à sa figure que cette Ile doit son nom. Elle n'est composée que d'une langue de terre assez longue, mais étroite, qui se courbant en plusieurs endroits, vers l'Ile de Saint Martin, d'où elle s'approche assez pour en être vûe, ne représente pas mal la forme d'un Serpent ou d'une Anguille. Sa situation est à dix-huit degrés vingt-une minutes. Elle est unie, assez riche en bois, fertile en toutes sortes de grains; & le Tabac, qu'on y cultive s'est trouvé bon dans son genre: mais on n'y a jamais formé de Colonie réguliere. Ses premiers Habitans ont été quelques Anglois, qui, s'y étant établis en 1650, ne penserent qu'à nourrir des Bestiaux & qu'à tirer un peu de blé de leurs terres. Ils choisirent pour leur Etablissement le milieu de l'Ile, proche d'un Etang, qui fait sa plus grande largeur. C'étoit une trouppe de Pauvres, qui ne sont pas devenus plus riches, & qui sont peut-être les plus paresseuses Créatures de l'Univers. Ils vivent, comme les premiers Auteurs de la race humaine, sans Gouvernement, & sans autres Loix que celles de la Nature. Comme on ne leur connoît point d'E-

glises, ni de Prêtres, on les suppose aussi sans Religion. Leur unique soin est de s'assurer des vivres & des habits, qu'ils trouvent dans l'Ile avec un travail médiocre; & les Gouverneurs Anglois des Iles voisines s'embarrassent peu d'une possession, qui ne mérite, ni défense, ni culture. On s'imagineroit qu'une si misérable Colonie doit vivre tranquille, & que personne ne pense à la troubler: cependant une Trouppe d'Irlandois, que l'Auteur auquel on s'attache nomme *Irlandois Sauvages*, pour les distinguer, dit-il, des Anglois d'Irlande, aborda pendant la derniere guerre à l'Ile d'Anguilla, & dépouilla cette pauvre race du peu qu'elle possédoit.

On assure qu'elle est actuellement composée de cent cinquante Familles, qui forment huit ou neuf cens personnes, menant une vie fort dure, & sans doute malheureuse, s'ils n'en sont pas satisfaits: mais supposons qu'il ne leur manque rien de nécessaire à la vie, & qu'ils ne desirent rien audelà; pourquoi seroient-ils moins heureux que les Habitans du Perou & du Mexique?

§ XIII.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ILES BERMUDES, NOMMÉES SUMMER-ISLANDS PAR LES ANGLOIS.

Leur découverte

ON ne peut douter que les Espagnols n'aient eu la premiere connoissance de ces Iles. Oviedo raconte qu'il en avoit approché, & qu'il avoit eu dessein d'y jetter quelques Porcs, pour les y faire multiplier, mais qu'il en avoit été repoussé par une tempête, & que les Bermudes sont extrêmement sujettes à toutes sortes d'orages. Il est certain d'ailleurs que le nom de Bermudes leur vient d'un Capitaine de la même Nation, nommé Jean Bermudes, qui les découvrit dans un Voïage d'Espagne aux Indes Occidentales: mais il ne paroît point qu'il y eût abordé, ni qu'après lui d'autres Espagnols y aient été volontairement. Diverses Relations rendent seulement témoignage qu'on y a trouvé, entre les rochers, les débris d'un grand nombre de Vaisseaux, Espagnols, Hollandois, Portugais, & même François. En 1572, Philippe II d'Espagne donna les Bermudes à Dom Ferdinand *Camelo*, qui n'en prit jamais possession.

Les plus anciennes lumieres, que les Anglois aient eues sur ces Iles, se trouvent dans la Relation d'un Voïage de Lancaster aux Indes orientales, en 1593 (11). Ce Capitaine, aïant été conduit par diverses avantures à l'Ile Espagnole, obtint le passage, sur un Vaisseau François commandé par la *Barbotiere*, pour Henri *May*, un de ses Officiers, qu'il renvoïoit en Europe. La Barbotiere fut jetté par une tempête, sur une des Bermudes; & May fut le premier Anglois qui les visita. On comprend que s'il y avoit eu quelque droit à tirer de cette visite, il auroit été pour le Capitaine François. Il est vraisemblable que les Iles Bermudes avoient été jusqu'alors sans Habitans. Les Indiens, qui n'entendoient pas la navigation, n'auroient pû s'éloigner du Continent de l'Amérique à cette distance.

(11) Au Tome XIII.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. AUX BERMUDES.

Le récit de May fut avidement reçu dans sa Patrie, comme une ouverture à quelque nouvel Etablissement, que les Anglois commençoient à desirer : cependant ils laisserent passer six ans sans former aucune entreprise, jusqu'au Voïage de Georges *Sommers* & Thomas *Gate*, dont on a parlé dans l'article de la Virginie. Ces deux Avanturiers, aïant été jettés aux Iles Bermudes par un naufrage, deux Femmes de leur Trouppe y mirent au monde, l'une un Fils, qui fut nommé *Bermudes*, l'autre une Fille, qui reçut le nom de Bermuda. Ils trouverent ensuite le moïen de se rendre à la Virginie, d'où Mylord de Laware, qui manquoit de vivres dans cette Province, informé par Sommers, que les Bermudes avoient en abondance des Porcs & des Tourterelles, l'envoïa pour en charger tout ce qu'il pourroit prendre. On observe que dans la fabrique du Vaisseau qui fut donné à Sommers, il n'entroit pas une once de fer, & que tout le bois étoit du Cedre. Il manqua d'abord sa route; & tombant à Sagadaboc, sur la Côte de ce qu'on nommoit alors le *Norrimbegue*, il y fit de l'eau & des provisions. Delà, il reprit plus heureusement vers les Iles qu'il cherchoit: mais son grand âge, & la fatigue d'une navigation pénible, lui causerent une maladie, dont il mourut presqu'en arrivant. C'est de lui que les Bermudes prirent, en Angleterre, le nom de *Sommer's-Islands*, Iles de Sommers: & depuis, par une corruption que la beauté du climat tendoit assez naturelle, on en a fait *Summers-Islands*, qui signifie Iles d'Eté. En mourant, Sommers avoit recommandé à ses Compagnons de retourner promptement à la Virginie, avec les provisions qu'on y attendoit: mais ils n'en chargerent leur Vaisseau, que pour se mettre en état de faire voile en Angleterre, où ils arriverent à *White-church*, dans le Comté de Dorset. Ils avoient à bord le corps de Sommers; à l'exception du cœur & des entrailles, qu'ils avoient laissés aux Bermudes, & qui furent honorés, douze ans après, d'un Monument de maçonnerie par le Capitaine *Butler*.

Origine de leur nom.

Ces Fugitifs firent aisément leur paix en Angleterre, lorsqu'aïant expliqué tous les avantages qu'ils avoient reconnus par une heureuse recherche, ils eurent fait comprendre, à la Compagnie de Virginie, l'utilité qu'elle pouvoit tirer d'un nouvel Etablissement. Elle acheta d'eux, à vil prix, le droit qu'ils s'attribuoient à la propriété; & n'aïant pas eu de peine à se la faire confirmer par des Lettres du Roi Jacques I, elle fit partir, sous la conduite de Richard *Moor*, un Vaisseau pour en aller prendre possession.

Avanture de trois Anglois.

On raconte ici qu'au premier Voïage de Sommers, deux de ses gens, qui avoient mérité la mort par leurs crimes, s'étoient sauvés dans les Bois pour l'éviter. Leurs noms étoient *Carter* & *Waters*. Ils étoient encore dans l'Ile Saint Georges, lorsque Sommers y étoit retourné de la Virginie. Les productions naturelles de la terre y avoient suffi pour leur nourriture; & le bois ne leur avoit pas manqué, pour se faire une Cabane. Quoiqu'ils n'eussent osé paroître, au retour de leur Chef, ils avoient eu l'occasion de rencontrer un Homme de sa suite, nommé *Chard*, auquel ils avoient persuadé de demeurer dans l'Ile avec eux. Après le départ du Vaisseau de Virginie, trois Anglois si résolus, qui se regardoient comme les Seigneurs de l'Ile, ne furent pas longtems sans dispute pour les droits. Waters & Chard, s'étant querellés, convinrent de terminer leur différend par un

combat. Carter les haïssoit l'un & l'autre ; mais craignant de se trouver réduit à vivre seul, il les menaça de se déclarer contre celui des deux qui porteroit le premier coup. Enfin la nécessité fit renaître entr'eux l'amitié ; & leur vie devint assez douce. Entre les découvertes qu'ils firent autour d'eux, ils trouverent, le long des Rochers dont l'Ile est environnée, la plus grosse masse d'Ambre gris, qu'on eût jamais vûe d'une seule piece ; elle pesoit environ quatre-vingt livres. Ce trésor les rendit presque fous. Dans les transports de leur joie, ils résolurent de tout tenter pour jouir de leur fortune ; & sans instrumens, sans rien entendre à la fabrique des Bâtimens de Mer, ils entreprirent de faire une Chaloupe, dans laquelle ils se flattoient avec la faveur du Ciel, qui ne les avoit pas rendus riches inutilement, de pouvoir gagner la Virginie ou l'Ile de Terre-Neuve. Cette folle idée soutint longtems leur courage ; mais, avant la fin de leur travail, ils virent arriver le Vaisseau de Moor.

Formation d'une Colonie Angloise

La Compagnie avoit embarqué, sous les ordres de cet Officier, soixante Hommes, qu'elle destinoit à jetter les fondemens d'une nouvelle Colonie. Moor choisit, dans l'Ile Saint George, un terrein commode, où donnant l'exemple à toute sa Trouppe, il bâtit d'abord, de ses propres mains, une Cabane de branches & de feuillages, assez grande pour s'y loger avec sa Famille. Dans quelque état qu'il fût né, l'expérience fit connoître qu'il étoit Ingénieur, Architecte & Charpentier ; ou du moins, il trouva dans lui-même le fond de tous ces talens, qui se développerent par un heureux exercice. Tous ses gens aïant eu beaucoup d'ardeur à l'imiter, & conduits par ses lumieres, formerent en peu de jours une petite Ville, qui est devenue, sous le nom de *Saint George*, une des plus fortes & des plus belles de l'Amérique Angloise. Toutes les Maisons en sont aujourd'hui de Cedre, & les Forts, de pierre. On n'a rien changé jusqu'à présent au Plan du Fondateur. Il y bâtit une Eglise, & neuf ou dix Forts.

Dès la premiere année de son Gouvernement, un second Vaisseau lui apporta des recrues d'Hommes & de provisions. Il avoit découvert, dans l'intervalle, la masse d'Ambre gris que Carter, Waters & Chard s'étoient efforcés de tenir cachée : il s'en saisit, au nom des Propriétaires, & se hâta de l'envoïer à la Compagnie. Un spectacle de cette nature excita de si grandes espérances, qu'on ne cessa plus de lui fournir toutes sortes de secours ; & dès la troisieme année de son Gouvernement, il se vit en état de se défendre par ses propres forces. Ses retours mêmes étoient déja fort avantageux à la Compagnie, en Drogues, en bois de Cedre, en Tabac, en Ambre gris, & diverses autres productions de l'Ile.

En 1614, les Espagnols, qui n'avoient pû voir ses progrès sans jalousie, se présenterent sur les Côtes de l'Ile ; mais y trouvant une apparence de Fortifications qui les étonna, ils s'éloignerent, après avoir essuïé quelques volées de Canon. On observe néanmoins que s'ils eussent formé leur attaque, ils auroient bientôt reconnu que la poudre manquoit aux Anglois. Cette partie de leurs munitions avoit été emploïée à la chasse.

Fléau des Rats.

Ce fut sous l'administration du même Gouverneur, que les Iles Bermudes furent affligées de ce qu'on y nomme encore le *fléau des Rats* ; étrange disgrace, qui dura cinq ans entiers. On juge que cette vermine y avoit

été apportée par les Vaisseaux : mais à quelque autre cause qu'on puisse l'attribuer, elle multiplia si prodigieusement, que l'Histoire du Monde n'offre rien de comparable à cette avanture. La terre étoit couverte de Rats, & les arbres de leurs nids. Ils dévorerent tous les fruits, & jusqu'aux Plantes qui les portoient. Les grains & les légumes eurent le même sort, dans les Greniers, comme dans les Champs. Envain, les Chiens, les Chats, les trappes & le poison furent emploiés. Après avoir commencé par l'Ile Saint Georges, ces furieux Animaux passerent à la nage dans les autres Iles, & n'y causerent pas moins de ravages. Enfin, ils disparurent tout-d'un-coup, sans qu'on ait mieux connu la cause de leur départ ou de leur destruction, que celle de leur arrivée. Cependant on remarqua que pendant les deux dernieres années, il s'étoit rassemblé dans les Iles une prodigieuse quantité de Corbeaux, qu'on n'y avoit jamais vûs, & qui n'ont pas reparu depuis.

Fuite étrange de quelques Anglois

Moor eut pour Successeur au Gouvernement le Capitaine *Tucker*, à qui la Colonie n'eut pas moins d'obligations. Il encouragea beaucoup la culture des Terres & les Plantations de Tabac. Les édifices reçurent une meilleure forme. On planta des arbres à fruit ; les champs & les bois furent défrichés, & les Loix bien établies. Mais la sévérité de cette nouvelle administration révolta quelques esprits licencieux. Cinq des plus hardis résolurent de se dérober au joug ; & jugeant qu'ils n'obtiendroient point la liberté de partir, ils eurent recours à l'artifice. Tucker, qui aimoit beaucoup la Pêche, étoit souvent retenu par les dangers de la Côte, & par l'exemple de quelques Barques, qui s'étoient brisées contre les rochers : ils lui offrirent d'en faire une, de deux ou trois tonneaux, avec un Pont, & d'autres commodités, à l'épreuve du mauvais tems. Après avoir obtenu son consentement, ils lui firent agréer que leur entreprise s'exécutât dans un endroit écarté, sous prétexte qu'il s'y trouvoit plus de bois, & qu'ils y auroient plus de facilité à lancer la Barque en Mer. Leur travail fut plus prompt qu'on ne s'y attendoit. Tucker, apprenant avec joie qu'il étoit fort avancé, leur envoïa demander s'il pourroit se servir de sa nouvelle Barque, pour se rendre à bord d'un Vaisseau qu'il dépêchoit en Europe. On ne trouva plus, ni la Barque, ni les Ouvriers : ils étoient partis la nuit précédente, après avoir dit, à quelques témoins de leur départ, qu'ils alloient faire l'essai de leur ouvrage, pour la sûreté du Gouverneur. Enfin quelques Lettres, qu'ils avoient laissées derriere eux, firent connoître qu'ils étoient partis pour l'Angleterre. On a sû, depuis, toutes les circonstances de leur Histoire. Ils avoient eu la précaution d'emprunter, du Vaisseau prêt à faire voile, une Boussole, & quelques agrêts les plus nécessaires, qu'on n'avoit pû refuser aux prétextes qu'ils avoient apportés ; ils avoient embarqué la plus grande partie des provisions, qu'on leur fournissoit pendant leur travail ; & le jour même de leur départ, passant à la vûe du Vaisseau, ils avoient dit à quelques Matelots, qui les félicitoient de leur opération, qu'ils ne désespéroient pas d'être plutôt qu'eux en Angleterre. Ce discours avoit passé pour un badinage. Cependant, favorisés par un vent d'Ouest, ils firent un si bon usage de leurs mauvaises voiles, qu'ils avancerent sans obstacle pendant vingt-deux jours. Une tempête, qui survint alors, les exposa pendant quarante-huit heures

au dernier danger, & les jetta fort loin hors de leur route. Ensuite le tems redevint si beau, qu'ils continuerent d'avancer gaîment pendant neuf jours. Mais un Corsaire, qu'ils rencontrerent le dixieme, & dont ils espéroient quelques rafraîchissemens, leur aïant enlevé au contraire tout ce qu'ils possédoient, jusqu'à leurs instrumens de navigation, ils se trouverent dans un misérable état, avec peu de vivres, sans bois pour faire du feu, & sans Boussole pour se conduire. Ils firent voile au hasard, s'affoiblissant tous les jours, & ne s'attendant plus qu'à périr; lorsque la protection du Ciel, accordée à leur malheur plus qu'à leur vertu, leur fit découvrir la terre. C'étoit la Côte d'Irlande, où ils aborderent dans le Comté de Cork. Ils y furent traités fort humainement par le Comte de Thomond, sur le témoignage duquel on donne le récit de cette avanture (12). Leur Voïage avoit duré quarante-deux jours.

Progrès de la Colonie.

Tucker céda le Gouvernement, en 1619, au Capitaine Butler, qui arriva aux Bermudes, au commencement de la même année, avec quatre forts Vaisseaux, & cinq cens Hommes de recrue pour la Colonie. Comme on y en comptoit à-peu-près autant, elle devint tout-d'un-coup la plus nombreuse que les Anglois eussent alors en Amérique; à l'exception du moins de la seule Virginie, car l'Etablissement de la Nouvelle Angleterre étoit encore au berceau. Butler éleva, comme on l'a déja fait observer, un assez beau monument dans l'Eglise de Saint Georges, sur la cendre du Chevalier George Sommers, qu'on avoit laissée dans l'Ile. Il divisa les Bermudes en plusieurs districts; il ajouta au Conseil, qui avoit été jusqu'alors le seul Tribunal de la Colonie, une Chambre d'Assemblée générale & différentes Cours de Justice; il fit un Recueil de Loix, aussi conformes qu'il fût possible à celles d'Angleterre. En un mot, il se regla par les principes, auxquels on a vû que les Anglois se sont attachés dans leurs autres Colonies. En 1623, on comptoit trois mille Habitans aux Bermudes, & dix Forts, montés de cinquante pieces de Canon. Sous le regne de Charles II, le nombre des Habitans étoit augmenté jusqu'à dix mille, tous Anglois d'extractions. On juge aisément qu'il n'a pas diminué depuis; quoiqu'ils n'y soient point attirés par le Commerce, qui n'y a jamais été considérable; mais l'air y est si pur & si sain, que le seul motif de la santé leur a fait abandonner d'autres Etablissemens pour aller vivre dans ces Iles.

Nombre des Iles Bermudes.

Elles sont en si grand nombre, que la plûpart n'ont point encore de nom; mais si petites, qu'elles ne méritent point d'en avoir. Quelques Relations les font monter à trois cens, d'autres à quatre, & d'autres à cinq cens. Dans cette variété de témoignages, on croit devoir s'arrêter aux derniers, qui, pour rectifier les anciens comptes, les font monter à plus de quatre cens. Elles sont fort éloignées de toute autre terre. La plus proche partie du Continent, qui est le Cap d'Hattoras, en est à trois cens lieues; l'Ile Espagnole à quatre cens; Madere à mille; & l'Angleterre à seize cens. Leur latitude est entre les trente-deux & trente-trois degrés. On assuroit, il y a peu d'années, que leurs Habitans n'en cultivent pas encore un huitieme. Si l'on excepte Saint *Georges*, Saint *David*, & *Cooper*, toutes les

(12) Elle a paru mériter que leurs noms fussent conservés: on distingue Jacques *Barker*, par sa qualité de Gentilhomme. Les autres étoient Richard *Sanders* & Guillaume *Grodkin*, Charpentier, Thomas *Bawer*, Menuisier, & Henri *Puet*, Matelot.

autres n'ont qu'un petit nombre d'Habitations disperſées. Elles forment toutes enſemble la figure d'un Croiſſant, dans un circuit de ſix ou ſept lieues. Il n'y en a pas une qu'on puiſſe nommer grande; mais quelques-unes ſont moins petites que les autres, à proportion qu'elles ſont plus ou moins expoſées au battement des flots, qui les minent continuellement.

S. Georges eſt la plus grande.

La plus grande, qui eſt celle de Saint Georges, a ſeize milles de longueur à l'Eſt-Nord-Eſt, & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Dans ſa plus grande largeur, elle n'a pas plus d'une lieue; mais elle eſt fortifiée naturellement par une chaîne de rochers qui l'environnent, & qui s'avancent fort loin en Mer. Les Habitans y ont ajouté, ſurtout du côté de l'Eſt, où cette barriere naturelle eſt plus ouverte, des Forts, des Batteries, des Parapets & des Lignes. Le Canon des Forts & des Batteries eſt ſi ſoigneuſement diſpoſé, qu'il commande les canaux & la plûpart des autres paſſages. L'Ile n'a que deux endroits, par où les Vaiſſeaux puiſſent en approcher; & ces deux ouvertures ſont ſi couvertes, qu'il n'eſt pas aiſé de les découvrir. Les Rochers ſemblent ſe toucher partout, à l'exception de quelques-uns à fleur d'eau, & d'autant plus dangereux qu'ils ne ſe font point appercevoir ſans un Pilote de l'Ile même, il ſeroit preſqu'impoſſible au moindre Vaiſſeau d'arriver à l'un ou l'autre de ces deux Ports; & ceux qui connoiſſent bien les paſſages y peuvent conduire en ſûreté le plus grand Navire. En baſſe Marée, preſque tous les rochers ſe découvrent. Sa hauteur commune eſt de cinq piés: mais le rivage même n'eſt compoſé, preſque partout, que de rocs, & l'on ne connoît point d'Ile qui en ſoit plus ſingulierement munie. Ils ſemblent annoncer une ruine inévitable à tous les Vaiſſeaux qui s'en aprochent. Les Eſpagnols ont donné aux Bermudes le ſurnom de *los Diablos*, les Diables; parceque ces Iles ont été fatales à toutes les Nations.

Sa Deſcription.

Sa Capitale.

La Ville de Saint George eſt ſituée au fond du Port de même nom, qui eſt environné de ſept Forts, montés aujourd'hui de ſoixante-dix pieces d'Artillerie. Leurs noms ſont *King's Caſtle*, ou le Château du Roi, *Charles-Fort*, *Pembrook*, *Cavendish*, *Davyes*, *Warwick*, & *Sandy's*. On ne compte pas moins de mille Maiſons dans Saint George, la plûpart très belles. L'Hôtel-de-Ville eſt un fort grand édifice, qui ſert aux ſéances du Conſeil & de l'Aſſemblée Générale. La Capitale des Bermudes eſt enrichie d'une belle Bibliotheque, dont elle a l'obligation au Docteur Bray, qu'on honore du titre de Protecteur du Savoir dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique.

Diviſion de cette Ile.

Outre la Ville & le Canton de Saint George, l'Ile eſt diviſée en huit *Tribus*, qui portent les noms d'*Hamilton*, *Smith*, *Devonshire*, *Pembrook*, *Paget*, *Warwick*, *Southampton* & *Sandy*. Celles de Devonshire & de Southampton forment deux Paroiſſes, la premiere au Nord, & l'autre au Sud, chacune avec leur Egliſe & leur Bibliotheque publique. Toute l'Ile offre des Plantations d'Orangers, de Meuriers, & d'autres productions du terroir. Dans les Cantons, ou les Tribus, de Southampton, de Hamilton & de Paget, on trouve divers petits Ports, dont les principaux tirent leur nom de la Tribu même. On parle d'un autre, qui ſe nomme *Great-Sound*, ſans en marquer la ſituation. Les petites Iles n'ont point d'Habitations qui ſoient diſtinguées par le nom de Paroiſſes. Tous leurs Habitans appartiennent à quelque Tribu de l'Ile Saint George.

Climat des Bermudes.

Quoique le climat des Bermudes ait toujours été si pur, que les Malades des autres Iles Angloises s'y font transporter pour rétablir leur santé, on y a ressenti, depuis le commencement de ce siecle, quelques Ouragans, qui ont fait craindre de l'altération pour l'air. Cependant la face du Ciel est si peu changé, qu'on y jouit d'un Printems continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles, à mesure que les vieilles tombent. Les Oiseaux y chantent sans cesse, & font leurs Petits dans presque tous les mois de l'année. On ne reproche au climat que ses tonnerres, qui sont ordinairement terribles, & qui laissent toujours d'affreuses traces sur quelques rochers. Ils reviennent à chaque Nouvelle Lune, & sont annoncés par un cercle autour d'elle, qui est plus ou moins grand, & dont la mesure fait attendre un tonnerre proportionné. Les vents du Nord & du Nord-Ouest alterent souvent ici la douceur naturelle de l'air. Aussi les Bermudes n'ont-elles point d'autre Hiver. Les pluies mêmes n'y sont pas fréquentes, & la nége y est très rare.

Terroir.

On observe beaucoup de variété dans la couleur & les propriétés du terroir. Le brun passe pour le meilleur; le blanchâtre, qui tient beaucoup de la nature du sable, a le second rang; le rouge qu'on prendroit pour une espece d'argile, est le pire. Deux ou trois piés au-dessous de la premiere couche, on rencontre une substance blanche, aussi molle que la Marne, & poreuse comme la pierre de Ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, qui sert à nourrir les racines des arbres. Souvent on trouve de la terre glaise au-dessous. Cette Marne est beaucoup plus dure, sous la terre rouge; elle a fort peu d'eau, & dans sa situation elle forme des Carrieres, feuilletées comme l'ardoise.

Ces Iles n'ont gueres d'autre eau douce, que celle qu'on fait couler des pores de cette espece de pierre, & qui contient même quelques parties de sel, comme l'eau de la Mer qui a passé par le sable. La seule eau qu'on puisse boire, aux Bermudes, est celle de pluie, recueillie dans les Citernes.

Ses productions.

En général, la terre y est d'une extrême fertilité. Elle donne, chaque année, deux moissons. On seme en Mars, pour recueillir avant la fin de Juillet; & l'on recommence à semer dans le cours d'Août, pour Décembre. La principale production du Païs est le Maïz ou blé d'Inde, qui fait la nourriture du commun des Habitans: mais on plante aussi beaucoup de Tabac, qui, sans être d'une excellente qualité, suffit aux besoins de la Colonie. La plûpart des Plantes qui sont propres à l'Amérique, & celles qu'on apporte de l'Europe, croissent ici en perfection, avec peu de culture. On y trouve un arbrisseau venimeux, dont la graine ressemble à celle du Lierre d'Europe, & cause aux parties qu'elle touche une enflure subite, accompagnée de quelque douleur, mais qui se dissipe d'elle-même. La racine est un puissant vomitif. Cet arbuste est le seul poison des Bermudes. Elles n'ont aucune sorte d'Animaux venimeux, & ceux qu'on y apporte meurent bientôt. On y voïoit des Lézards, avant le fléau des Rats; mais ils furent détruits par les Rats mêmes, ou par les Chats sauvages, qu'on fit venir de toutes parts pour faire la guerre à cette Vermine. Quoique les Araignées y soient fort grosses, elles n'ont aucune sorte de venin.

Mais

Mais la gloire des Bermudes est proprement dans ses Bois. Le Cedre y est plus beau, qu'en aucune autre Contrée de l'Amérique. Il est plus dur & d'un plus beau grain; il résiste, aussi parfaitement que le meilleur Chêne, à l'excès de la sécheresse & de l'humidité; il est d'un excellent usage pour les Bâtimens de terre & de Mer: on en fait des Chaloupes & des Brigantins, qui passent pour les meilleurs de toutes les Colonies Angloises. Le Palmier, le Mûrier, l'Olivier & le Laurier sont des productions naturelles des mêmes Iles. Le Palmier y ressemble à celui des Indes orientales, excepté par son fruit, qui est noir & rond. On a toujours observé qu'il se loge, sur ses feuilles, une grande quantité de Vers à soie: & les Mûriers étant fort communs, on juge que si les Habitans entendoient leurs intérêts, il ne leur seroit pas difficile de s'ouvrir un Commerce très avantageux. Ils ont aussi une grande variété de bois aromatiques, les uns noirs, d'autres jaunes, & quelques-uns d'un beau rouge. Les baies de ces arbres ont une qualité stiptique, qui les rend propres à guérir toutes sortes de flux; maladies que les Anglois gagnent souvent, à manger avec trop d'avidité le fruit moelleux des Palmiers. Mais la plus fameuse production des Bermudes, & peut-être le plus délicieux fruit de l'Univers, c'est leur orange, qui est non-seulement beaucoup plus grosse que dans aucune autre Région, mais dont le goût & le parfum sont incomparables. Il y croît aussi, sur un arbre, qu'on nomme Bois rouge des Bermudes (13), une espece de baies rondes, d'où sort un Ver, qui se change ensuite en Mouche, un peu plus grosse que celle de la Cochenille, & qui se nourrit de la même Baie. On vante beaucoup la couleur qu'on en tire, & ses vertus pour diverses sortes de maladies (14).

Nordwood, Voïageur sensé, qui avoit passé quelque tems aux Bermudes, assure « qu'il n'y avoit pas trouvé assez de vrai sable pour aiguiser un » coûteau, & que ce qu'on y nomme du sable est une substance beau» coup plus douce. Il ajoute qu'on n'y voit aucune sorte de cailloux, ni » de galets de Mer; que l'air y étant d'une extrême pureté, il est com» mun, pour les Habitans, d'y vivre un siecle, mais que peu vont au-delà; » qu'ils meurent de vieillesse & d'épuisement, sans aucune maladie; que » la seule, qui soit connue dans ces Iles, est le rhume, & qu'on le gagne » dans les plus grandes chaleurs; enfin, que la plûpart des Habitans sont » pauvres, & que les plus pauvres sont ceux qui jouissent de la meilleure » santé.

Voïage du Poëte Waller aux Bermudes.

Le plus célebre des Voïageurs, qui ont visité ces Iles, est Edmond *Waller*, un des meilleurs Poètes & des plus beaux esprits d'Angleterre. Il avoit été forcé de quitter sa Patrie, dans un tems fort orageux (15); & jouissant d'une riche succession, dans laquelle il comptoit la propriété d'une partie des Bermudes, il prit la résolution d'y aller passer le tems de son exil. On a de lui leur éloge, dans le premier chant d'un Poème qui porte leur nom.

(13) Summer-Islands red wood.

(14) A colour nothing inferior to that of the Cochineal Fly, and a medicinal virtue much exceeding it.

(15) Sous Charles I. Il fut même condamné à dix mille livres sterling d'amende, pour avoir pris parti contre le Parlement.

Quelques traits d'un Poëte si distingué n'ajouteront rien d'ennuïeux à cet article (16).

» Qui ne connoît pas ces Iles heureuses, où croissent des Limons d'une » grosseur énorme, où le fruit des Orangers surpasse celui du Jardin des » Hespérides; où les Perles, le Corail & l'Ambre gris donnent aux Côtes » une splendeur céleste? Là, le Cedre superbe, qui éleve sa tête jusqu'aux » Cieux, est le bois que les Peuples brûlent dans leurs foïers. La vapeur » qui s'en exhale, & qui embaume les viandes qui tournent aux bro- » ches, pourroit servir d'encens sur les Autels des Dieux; & les lambris, » qu'il fournit à leurs appartemens, embelliroient les Palais des Rois. Les » doux Palmiers y produisent une nouvelle espece de Vin délicieux; & » leurs feuilles, aussi larges que des Boucliers, forment un ombrage char- » mant, sous lequel on est tranquillement assis, pour boire cette divine » liqueur. Les Figues croissent en plein champ, sans culture, telles que » Caton les montroit aux Romains, pour les exciter par la vûe d'un fruit » si rare à la Conquête de Carthage, qui le voïoit naître dans son ter- » roir. Là, les rochers les plus stériles ont une sorte de fécondité; car » régulierement, dans plus d'une saison, leur sommet aride offre un mets » voluptueux, dans les œufs de plusieurs especes d'Oiseaux, &c.

Mais ces éloges poétiques, & tout ce qu'on vient de rapporter, d'après les plus graves Voïageurs, n'ont point empêché Laet, qui connoissoit aussi les Bermudes, d'assurer que pour la bonté du terroir, & pour le climat même, elles ne lui paroissoient pas comparables à l'Angleterre (17).

(16) Donnons quelques-uns des Vers Anglois, en faveur de ceux qui savent cette Langue:

Bermudas wall'd with Rocks who does not know,
That happy Island where huge Lemons grow,
And Orange Trees, which golden fruit do bear
The Hesperian garden boast of none so fair;
Where shining pearl, coral, and many a pound
On the rich schore of Ambergrease is found?
The lofty cedar, wich to Heaven aspires,
The Prince of trees, is fewel for their fires.
The smoak, by which their loaded spits do turn;
For incense might on sacred Altars burn.
Their privare roofs an odorous timber born,
Such as might Palaces for Kings adorn.
Their sweet Palmatas à new Bacchus yeld,
With leaves as ample as the broadest shield;
Under the shadow of whose friendly boughs
They sit carousing where their liquor grows.
Figs there planted thro' the field grew,
Such as fierce Cato did the Romans shew,
With the rare fruit inviting them to spoil
Carthage, the mistress of so rich a soil.
The naked rocks are not unfruitful here,
But at some constant seasons, every year,
Their barren tops with luscious food abound,
And with eggs of various Fouls are crown'd &c.

WALLER's battle of Summer-Islands. Cant. 1.

(17) *Hæ insulæ, nec cæli, nec soli bonitate, cum Anglia ullo modo sunt comparandæ.* Descript. Ind. occid. p. 29.

§ XI.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS AUX ILES LUCAIES.

Ces Iles n'ont gueres d'autre avantage, que d'avoir été les premieres qui ont conduit Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique (18). Elles sont en si grand nombre, qu'il en devient incertain, & que les Anglois mêmes qui ont eu plus de facilité que d'autres Nations, pour le vérifier, depuis qu'ils sont établis dans l'Ile de la Providence, n'en ont fait qu'un compte vague, qui peut monter, disent-ils, à quatre ou cinq cens. Ils ajoûtent que la plûpart n'étant que de petits rochers, qui s'élevent au-dessus de l'eau, méritent à peine le nom d'Iles, & moins encore, le risque auquel il faudroit s'exposer parmi tant d'écueils, pour les compter plus soigneusement. Les plus grandes étoient habitées autrefois par des Indiens, que les premiers Espagnols ont détruits, ou transportés dans leurs Etablissemens pour le travail des Mines. Leur situation est à l'Est & au Sud-Est de la Floride Espagnole, dont elles ne sont séparées que par le Canal de Bahama. Elles ont par conséquent, au Sud, l'Ile de [illegible]be & l'Ile Espagnole.

Idée générale des Lucaies.

Quoiqu'elles soient toutes comprises sous le nom de Lucaies, qu'elles tirent de la plus grande & la plus éloignée au Nord, on les distingue en trois classes, dont la premiere contient celles qui s'étendent à l'Est de l'Ile de Bahama & de son Canal; la seconde, celles qu'on nomme ordinairement les Orgues, les Martyrs & les Cayes ou Cayques, autant d'écueils qui rendent la navigation fort dangereuse; & la troisieme, celles qu'on nomme les Tortues. Donnons une légere idée des plus grandes, d'où nous reviendrons à celles que les Anglois occupent; & pour mettre quelque ordre dans cette confusion, attachons-nous à la méthode alphabétique, qu'il sera aisé de retrouver sur la Carte (19).

Leur division en trois Classes.

Abacoa, située au milieu des sables & des rocs de Bimini, a douze lieues de long sur six de large.

Athecambey, proche d'Abacoa, vers l'Est; sa grandeur est incertaine.

Amaguaio, visitée par Jean Ponce de Leon, & située vis-à-vis d'Yaguna.

Amana, ou *Amaguana*, presqu'au Nord-Est des Cayques.

Bahama, longue, suivant Herrera, de treize lieues, & large de huit. Elle donne son nom au Canal, dont elle forme l'entrée du côté du Nord. Le Canal de Bahama, entre cette Ile & le Continent, a seize lieues de large, & quarante-cinq de long jusqu'au Cap de la Floride.

Bimini, située entre les rochers & les sables qui en tirent leur nom, est longue de cinq lieues. C'est l'Ile que Jean Ponce de Leon, chercha si longtems, dans l'opinion dont il s'étoit rempli, sur une fabuleuse tradition des Indiens, qu'elle contenoit la Fontaine *de Jouvence*, c'est-à-dire une

(18) Voïez le premier Voïage de Colomb, au Tome XII.

(19) C'est Herrera qu'on a pour garant, dans sa premiere decade; & Laet, dans son grand Ouvrage.

source, dont les eaux rendoient aux Vieillards toute la force & toutes les graces de la jeunesse (20).

Les *Cayques* sont plusieurs Iles, qui forment un cercle, coupé par une multitude de Canaux, & bordé, à l'Est, de sables fort étendus. On en distingue une, qui surpasse toutes les autres en grandeur. Quelques Hollandois, qui s'en approcherent en 1623, du côté du Nord, y trouverent le mouillage fort bon, sur dix ou douze brasses d'eau. Ils y étoient venus dans l'espérance d'y trouver beaucoup de sel, sur la foi de quelques Relations Portugaises; mais ils n'en trouverent, ni dans la grande Ile, ni dans les petites, quoiqu'ils y eussent rencontré divers endroits dont la situation sembloit en promettre. La plus orientale de ces Iles est à vingt degrés vingt-six minutes de l'Equateur, & la plus occidentale à vingt degrés quarante-cinq minutes.

Ciquateo, située à l'Est de Lucayoneque, vers les vingt-sept degrés, n'a pas moins de vingt lieues de tour.

Conciva, est une petite Ile, peu éloignée des Cayques, au nombre desquelles on peut la ranger, & située à l'Est d'Amana.

Curateo, qui n'est pas beaucoup plus grande que Conciva, se présente au Sud de Ciquateo. Herrera la place au vingt-sixieme degré: mais les Hollandois ont observé, depuis, qu'elle est à vingt-six degrés dix minutes, éloignée de Guanima d'environ huit milles au Nord-Est. On y trouve de l'eau douce.

Guanahani, premiere Ile du Nouveau Monde, qui fut découverte par Christophe Colomb, & qui reçut de lui le nom de Saint Sauveur, est située à vingt-cinq degrés quarante minutes. Elle ne manque, ni d'eau, ni de bois; & le coton y croît en abondance, comme dans plusieurs autres des mêmes Iles. On vante son Port, qui est à la Côte Septentrionale, dans l'endroit où elle tourne à l'Ouest. Quelques Hollandois, qui l'ont visitée soigneusement, la placent à vingt-quatre degrés cinquante minutes, environ seize mille au Nord-Est de *Triangulo*, & rendent témoignage, qu'elle ne contient aujourd'hui que des Palmiers & quelques autres arbres.

Guanima, éloignée d'environ sept lieues de Guanahani au Nord-Est, reçut de Colomb le nom de *Sainte Marie de la Conception*. Elle s'étend, en longueur, de douze milles, entre le Sud-Ouest & le Nord-Est. Les rochers & les sables, qui l'environnent, en rendent l'accès fort dangereux: mais elle a des sources d'eau vive; & son terroir est agréable & fertile. Les mêmes Hollandois la placent à vingt-cinq degrés quarante minutes.

Guatao est à dix milles au Nord de Curateo. Elle s'étend entre l'Est & le Couchant. Sa pointe orientale est à vingt six degrés quarante-cinq minutes. Elle est entourée aussi de sables & de rochers.

Lucayoneque, ou *Yucayoneque*, est la plus grande & la derniere des Iles Lucaies, vers le Nord. Laet la place entre les vingt-sept & les vingt-huit degrés, sans marquer autrement son étendue, qui n'étoit pas mieux connue de son tems.

Macarey est presqu'inaccessible, par les écueils dont elle est environnée.

(20) Voiez son article, au Tome XII.

Laet assure que Herrera s'est trompé, en la plaçant à vingt degrés, & ne corrige pas son erreur.

Manegua est située à vingt-quatre degrés trente minutes, vis-à-vis d'Amaguayo. Les Hollandois ont observé qu'elle est éloignée d'environ dix huit lieues, au Nord, de la Tortue, Ile voisine de l'Espagnole.

Sainte Marthe n'est éloignée que d'une lieue, du Continent de la Floride Espagnole. On vante l'abondance & la douceur de ses eaux.

Les Martyrs.

Ce qu'on nomme *les Martyrs*, est moins un amas d'Iles, que de Rochers, qui s'étendent entre l'Est & l'Ouest, devant la pointe méridionale de la Floride, à vingt-cinq degrés. Ils tirent leur nom, du spectacle qu'ils présentent vers la Mer, d'où l'on assure qu'à la premiere vue on les prendroit pour autant d'hommes empalés à des poteaux; surquoi les Voïageurs ne manquent point d'observer que l'évenement a toujours répondu au malheureux présage du nom; c'est-à-dire qu'ils sont devenus célebres par une infinité de naufrages. Les Espagnols ont nommé *Cap des Martyrs* (22), les plus avancés à l'Est, & jugent de la route d'un Vaisseau par leur position (23). Ils se croient à la bonne entrée du Canal de Bahama, lorsqu'ils ont laissé ce Cap à gauche, vers le Sud-Ouest. Leurs marques sont trois monceaux de sable blanchâtre, & couverts d'arbustes, dont celui du milieu surpasse les deux autres en grosseur.

Mayaguana est située à vingt-deux degrés vingt-cinq minutes, éloignée de douze milles au Nord-Est de la plus occidentale des Caïques, & s'étend entre le Nord-Est & l'Est. Les Hollandois, qui l'ont soigneusement observée, lui donnent huit ou neuf lieues de longueur.

Mimbres est une petite Ile, ou plutôt un vrai rocher, située à l'extrémité des écueils de Bimini, & fort dangereuse pour ceux qui passent le Canal de Bahama.

Mira-por-vos fait connoître ses dangers par son nom, qui signifie *prens garde à toi*. Ce sont trois Iles, disposées en triangle, entre des sables & des rochers, à peu de distance d'Yumeto.

Pola, n'est connu que par le Journal de Jean Ponce, qui la met à vingt-six degrés trente minutes, devant la côte orientale de la Floride.

Samana, située au Nord-Est de Guanahani, & de forme triangulaire, est à vingt-quatre degrés, suivant l'ancienne observation; mais les Hollandois la mettent à vingt-trois degrés vingt minutes, lui donnent quatre milles de long, sur un de large, & la croient éloignée de Mayaguana, d'environ douze milles.

Saomoto, quatrieme des Iles qui furent découvertes par Colomb, & qu'il nomma *Isabelle*, est inconnue aujourd'hui.

Les Tortues, Iles mémorables par les observations des Navigateurs (24), sont au nombre de sept ou huit, disposées comme en cercle, à l'Ouest de la derniere pointe de la Floride, vers les vingt-cinq degrés. Elles sont à trente-six lieues du Port de la Havane, en droite ligne.

Triangulo est éloignée de Samana, d'environ dix-huit milles au Nord-

(22) Cabeça de los Martyres.

(23) Voïez, au Tome XIV, les observations du P. de Charlevoix, dans son retour de la Louisiane.

(24) Voïez le troisieme Voïage de Christophe Colomb, au Tome XII.

Eſt, un peu au delà des vingt-quatre degrés. C'eſt une Ile haute, qui n'a point de mouillages ſûrs, & dont l'accès eſt très difficile.

Veia eſt un compoſé de quelques petites Iles, fort voiſines, & ſituées entre des ſables & des rochers, que les Eſpagnols nomment *los Baixos de Babucca*, à vingt-huit degrés vers le Nord, ſuivant Herrera, dont Laet croit ici le témoignage douteux.

Yabaque, eſt placée, par le même Hiſtorien, à vingt-deux degrés trente minutes, au Nord, & fort près de Maguana.

Yanagua, eſt longue d'environ dix lieues. Les Hollandois la placent à vingt-un degrés & quelques minutes, & recommandent de l'obſerver, aux Pilotes qui font route de Saint Jean de Portoric à la Havane, le long des côtes Septentrionales de Cuba, par le vieux Canal, aujourd'hui peu fréquenté.

Yuma, longue de vingt lieues, & large de huit, eſt ſituée par les vingt degrés trente minutes, aſſez proche de Guanima, au Sud-Oueſt.

Yumeto, ſituée ſous le Tropique même, au Sud d'Yuma, eſt longue d'environ quinze lieues.

Lucaies Angloiſes.

Etabliſſement des Anglois aux Lucaies.

Toutes ces Iles, étant demeurées long-tems deſertes, & ſe trouvant hors du cours ordinaire des Navigations, excitoient d'autant moins la curioſité des Voïageurs, qu'on ne peut en approcher ſans péril; lorſqu'un Vaiſſeau Anglois, qui faiſoit voile à la Caroline, fut jetté, par une tempête, dans la principale de celles qui bordent le Canal de Bahama. Il eſt fort étrange que les Ecrivains de cette Nation ne la déſignent point autrement; mais ils ajoutent que le Capitaine, nommé *Guillaume Sayle*, lui donna ſon nom, & qu'elle le porta juſqu'à ſon retour en Angleterre (25), où, ſur ſon recit, » les Propriétaires de la Caroline obtinrent, pour eux & » pour leurs Héritiers, la conceſſion de toutes les Iles qui ſont compriſes » ſous le nom d'Iles de Bahama, depuis les vingt-deux juſqu'aux vingt-» ſept degrés «. On obſerve que tous les Propriétaires de la Caroline n'eurent point part à cette faveur; mais que tous ceux qui l'obtinrent, étoient Propriétaires de la Caroline. Ils étoient au nombre de ſix (26), dont les droits ſont paſſés juſqu'aujourd'hui à leurs Héritiers.

L'Ile de la Providence eſt peuplée.

La Providence, nouveau nom qui fut donné à l'Ile de Sayle, eſt, ſuivant l'obſervation des Anglois, à vingt-cinq degrés de latitude du Nord, & longue de vingt-huit milles, ſur onze dans ſa plus grande largeur. On juge, ſans certitude, que le premier Vaiſſeau, qui y fût envoïé par la Compagnie des Propriétaires, partit en 1672; & qu'après la conceſſion, pluſieurs Avanturiers s'y étoient déja rendus d'Angleterre, & des Colonies Angloiſes, pour y vivre avec plus de liberté qu'ils n'en trouvoient ſous un Gouvernement régulier. Le Vaiſſeau de la Compagnie portoit un Gouverneur, nommé *Chillingsworth*, qui fut mal reçu de ces Brigands. Ils ſe ſaiſirent de lui; & l'aïant embarqué pour la Jamaïque, ils continuerent d'habiter l'Ile, ſans autres loix que leur plaiſir, ou leur

(25) D'autres racontent que Sayle, aïant abordé dans la même Ile après un ſecond naufrage, en prit occaſion de lui donner alors le nom de la Providence; & rapportent cet évenement à l'année 1667.

(26) Leurs noms étoient; Georges Duc d'Abemarle, Guillaume Comte de Craven, le Chevalier Georges Carteret, Mylord Jean Berkley, Mylord Antoine Ashley, & le Chevalier Pierre Colliton.

intérêt. Il ne se passa pas moins de six ou sept ans, pendant lesquels personne n'osa prendre la conduite d'une Colonie si déréglée. Enfin la Compagnie chargea de ses ordres, un Officier nommé *Clarke*, qui fit respecter plus heureusement son autorité : mais son sort fut beaucoup plus triste que celui de son Prédécesseur. Les Espagnols, qui, depuis trente ans, n'avoient pû voir sans envie les Etablissemens des Anglois vers le Sud, fondirent sur l'Ile de la Providence, détruisirent toutes les provisions qu'ils ne purent emporter, brûlerent les édifices, se saisirent du Gouverneur, & l'emmenerent chargé de chaînes. Après cette disgrace, les Habitans dispersés se réfugierent dans leurs autres Colonies. L'Auteur d'une Relation prétend avoir été bien informé (17) que les Espagnols, aïant ôté la vie à Clarke, embrocherent & firent rôtir son cadavre. Peut-être ce bruit ne fut-il répandu que pour augmenter la terreur des fugitifs; mais un autre Ecrivain (28), qui en porte ce jugement, assure du moins que le Gouverneur de la Providence fut massacré par les Espagnols.

Elle est abandonnée.

L'Ile demeura deserte jusqu'à la Révolution d'Angleterre, qui porta quantité de Mécontens à s'y retirer. De ce nombre étoit Thomas *Bulkley*, Auteur d'un Mémoire (29), qui contient ce qu'il eut à souffrir sous le Gouvernement arbitraire d'un nouveau Lieutenant de la Compagnie, qui fut envoïé à la Providence, en 1690, avec le titre de Gouverneur. Quoique nous aïons évité, jusqu'à présent, le détail des affaires civiles, on nous permettra de nous y arrêter un moment, pour représenter la formation d'une Colonie si récente, & presqu'ignorée de la plûpart même des Anglois.

Comment elle se repeuple.

A la premiere nouvelle, que l'Ile de la Providence commençoit à se repeupler, la Compagnie des Seigneurs Propriétaires revêtit de son autorité *Cadwallader Jones*, pour donner une forme constante à ce second établissement. Il arriva dans l'Ile, le 19 de Juin; & s'étant fait connoître aux Habitans, il fut reçu d'eux, dit Bulkley, avec le respect qu'ils crurent devoir à son titre. » Mais il ne fut pas long-tems sans faire éclater ses mau» vais principes & son aversion pour le nouveau Gouvernement d'Angle» terre. Ses coupables entreprises furent supportées d'abord avec patience; » mais elles furent poussées si loin, que le Public en fut révolté «. Bulkley en rapporte une partie, pour donner, dit-il, quelque idée de la tyrannie des Gouverneurs, sous l'autorité d'une Compagnie de Propriétaires. Il ajoute que cet exemple, qui n'est pas particulier aux Colonies d'Angleterre, sera peut-être un frein, pour ceux qui, sous le même titre, commettent les mêmes outrages contre la raison, la justice & la vertu.

Tyrannie singuliere d'un Gouverneur.

» Jones aspira au pouvoir absolu, c'est-à-dire à gouverner sans autre » regle que son plaisir & sa volonté. Il s'attribua toutes les prérogatives » roiales. Il en prit même le style & le langage. Il conféra des honneurs & » des dignités, jusqu'à donner tous les privileges des Pairs d'Angleterre. » Il accorda le pardon pour des crimes capitaux; il se rendit maître du » tresor public, & l'emploïa librement à son usage. Il se saisit des muni» tions, & ne fortifia que la partie de l'Ile qu'il habitoit. Il invita les

(17) Par le troisieme Gouverneur de l'Ile même, nommé *Trot*, qu'on verra bientôt succéder au second.

(28) L'Historien de la Colonie.

(29) Il a pour titre, *Appel à Cesar*, & fut publié en 1692.

» Pirates à se faire une retraite dans son Port. Il refusa de prêter serment » au Roi Guillaume & à la Reine Marie, sous prétexte que le succès de » la révolution étoit encore incertain ; & dans un discours qu'il fit au Peu- » ple, il déclara que ne trouvant rien de plus avantageux qu'un commerce » libre, il ne vouloit rien avoir à démêler avec les Officiers roïaux. Il prit » occasion des moindres évenemens, pour intercepter les lettres. Il éleva » aux Offices d'honneur & de confiance, des Pauvres & des Scelerats, qui » n'avoient pas d'autre mérite que de lui être attachés. Il se lia fort étroi- » tement avec les Pirates, qui profiterent de ses offres, pour se retirer dans » son Port : il leur donna des commissions ; il leur fit grace, sans aucune » sorte de Procès, pour tous les crimes dont ils furent accusés ; il se mit en » part dans leurs profits, sans examiner sur qui leurs brigandages étoient » exercés, & sans excepter les Vaisseaux de sa propre Nation ; il se servit » de leurs forces, pour bannir de l'Ile ceux qui levoient la voix contre lui. » Au moindre soupçon, il faisoit arrêter les Habitans, sans expliquer ses » motifs ; il leur imposoit des amendes arbitraires. Il se nomma lui-même, » Trésorier, Grand Prévôt, & Secrétaire de la Colonie. Sa hardiesse n'alla » point jusqu'à refuser de tenir l'Assemblée générale ; mais il la différoit » jusqu'à six mois, sous de vains prétextes ; & lorsqu'il se défioit des » résolutions, il faisoit avancer un des Pirates, jusqu'au rivage, avec tous » ses canons braqués vers la Chambre, qui n'en étoit pas éloignée. Souvent » il interrompoit les Délibérations, si l'on ouvroit un avis contraire. Enfin » il fit même un crime de haute trahison, de signer, sans son consentement, » une demande pour la convocation de l'assemblée.

L'oppression fut accompagnée de tant d'injustices & de violences, que le Peuple, attroupé tumultueusement, l'enleva un jour, & le jetta dans une étroite prison. La vengeance ne fut pas poussée plus loin ; mais le Conseil, à qui le Gouvernement étoit dévolu, s'assembla aussi-tôt, se choisit un Président, & fit reconnoître son autorité dans l'Ile. Jones fut gardé d'abord avec tant de soin, qu'aucun de ses Partisans n'osa remuer en sa faveur. Ensuite, le bruit s'étant répandu qu'on pensoit à rédiger les accusations pour lui faire son Procès, les Pirates, & d'autres Brigands qu'il avoit protégés, entrerent dans l'Ile, les armes à la main, lui rendirent la liberté, & le rétablirent dans l'exercice de son pouvoir. Ses Ennemis tremblerent à leur tour. Cependant il eut peine à les reconnoître : ils avoient été retenus par un reste de terreur ; & la sédition populaire avoit été un de ces mouvemens imprévus, dont il est difficile de démêler les Auteurs. Son premier ressentiment tomba sur le Conseil, qui ne pouvoit s'être déterminé si promptement à se saisir de l'autorité, sans en avoir formé le projet depuis long-tems. Il lui fit essuïer les plus indignes persécutions. Bulkley, ancien Secrétaire de la Colonie, fut arrêté sur le simple soupçon d'avoir voulu l'accuser, & reçut mille outrages dans sa prison. En même tems, sa femme fut cruellement battue, & traitée avec tant de barbarie, qu'elle en mourut le même jour, en déclarant son malheur devant plusieurs témoins, & signant sa déclaration. Bulckley avoit réduit, en effet, les Chefs d'accusation, puisque c'est lui-même qui les a publiés ; mais il étoit si difficile de l'en convaincre, que pour se délivrer de lui par une autre voie, Jones lui offrit

offrit la liberté, à la seule condition de remettre tous les Papiers qui concernoient son emploi. Il y consentit. Les portes de sa prison lui furent ouvertes. On le croïoit libre, & prêt à quitter un odieux établissement, lorsqu'il se vit accusé de haute trahison, remis dans les chaînes, envoïé à Londres pour la procédure, & conduit à bord d'un Vaisseau, où la maladie contagieuse s'étoit déclarée. Cependant son départ aïant été retardé, par les soins que le Capitaine crut devoir à la conservation de son Equipage, on vit arriver, dans l'intervalle, un nouveau Gouverneur de la Providence, avec une Commission & des forces, qui firent reconnoître aussitôt son autorité. Il se nommoit *Trott*, & les Relations vantent son mérite. Mais on en trouvera plus étrange, que le premier exercice qu'il fit de son pouvoir, fut d'accorder à son Prédécesseur, l'impunité, & la liberté de quitter l'Ile. A la vérité, Bulkley eut celle d'y retourner. Il ne l'accepta que pour y demander sa justification; & s'étant soumis à toute la rigueur du Conseil, il y fut glorieusement acquitté. Il revint ensuite à Londres, pour y publier ses infortunes, & la tyrannie de Jones.

Etat reglé de la Providence.

Une si misérable administration n'avoit point empêché que la principale Bourgade de la Providence n'eût fait des progrès assez considérables, & qu'elle n'eut pris le titre de Ville avec le nom de *Nassau*. On y comptoit cent cinquante Maisons; c'est-à-dire qu'elle valoit déja les Villes de James-town & de Sainte Marie, dans la Virginie & Maryland. Le Port de Nassau est formé par *Hög-Island*, l'Ile aux Porcs, qui s'étend parallelement devant lui l'espace de cinq milles, entre l'Est & l'Ouest. Son entrée est bouchée par une Barre, sur laquelle un Navire de cinq cens tonneaux ne passeroit pas sans un extrême danger; mais toutes les forces navales d'Angleterre seroient en sûreté dans l'intérieur. Trott fit élever, au centre de la Ville de Nassau, un Fort, monté de vingt-huit pieces de Canon. En 1695, le *Winchester*, Vaisseau de Roi, qui revenoit de la Jamaïque, se brisa, dans le Canal, contre les Iles des Martyrs; & son Equipage, qui eut le bonheur d'échapper aux flots, devint un supplément pour la Colonie Angloise. On y comptoit alors plus de deux cens Hommes. Cependant, peu d'années après, il ne s'y en trouva que soixante-dix, pour la défendre contre *Avery*, fameux Flibustier, qui après avoir pillé l'Ile devint le meilleur ami des Habitans, & les dédommagea du mal qu'il leur avoit fait. A la vérité, ils avoient formé, dans quelques Iles voisines, des Etablissemens qui avoient diminué leur nombre. Tels étoient ceux d'*Harbour-Island*, ou l'Ile du Port, d'*Eleuthere*, & quelques autres, où il étoit passé deux ou trois Familles. Harbour Island avoit alors vingt Maisons (30).

Etablissemens dans quelques Iles voisines.

Il paroît qu'à l'exception de quelques bois de teinture, & du sel, que ces petites Colonies envoient au Continent & dans les grandes Iles, elles n'ont de Commerce qu'avec les Pirates, & que le principal fond de leur richesse est l'infortune d'autrui, c'est-à-dire les fréquens naufrages qui se font dans le Canal de Bahama, & dont les débris sont jettés sur leurs Côtes. Le trajet n'est que de sept ou huit jours, à la Caroline; mais le retour

(30) On ne sait auxquelles des Iles Lucaies les Anglois ont donné ces nouveaux noms. Leur situation n'est pas marquée dans les Journaux. On y trouve seulement qu'Harbour Island est à vingt lieues de la Providence, & qu'Eleuthere en est plus proche.

en demande dix ou douze, par la difficulté de surmonter les Courans. On ne laisse pas d'être surpris que dans son état le plus florissant, la Providence n'ait jamais eu plus de mille ou douze cens Anglois, & trois ou quatre cens Negres. » Ce ne peut-être, dit-on, la disette des vivres, qui » s'oppose à son accroissement, puisqu'on assure que les Pois y viennent en » six semaines & le Blé d'Inde en trois mois. Les Cannes de Sucre, que » M. Lighrwood y avoient plantées, étoient venues fort heureusement. On » a quelquefois trouvé de l'Ambre gris sur les Côtes. On y a pris des Ba- » leines. Un Voïageur assure, dans quelques observations qu'il a commu- » niquées à la Société roïale, qu'on découvriroit mille raretés à la Provi- » dence, si les Habitans y étoient encouragés ; & qu'outre une extrême » variété de Poissons & d'Oiseaux, cette Ile a plusieurs sortes d'arbres & » de Plantes, dont les qualités ne sont point encore connues. A la vérité, » la plûpart des Poissons y sont venimeux. Si l'on en mange sans distinc- » tion, on sent bientôt, aux jointures du corps, des douleurs qui durent » ordinairement deux ou trois jours, & qui finissent par une demangeai- » son fort vive. Entre les Poissons de même espece, de même couleur & » de même goût, les uns ont cette dangereuse propriété, d'autres ne l'ont » point; & ceux, qui l'ont réellement, ne l'ont pas pour toutes les person- » nes qui en mangent. Elle n'est jamais mortelle pour les Hommes ; elle » l'est souvent pour les Chiens & pour les Chats. Parmi les Hommes, » ceux, qui ont une fois éprouvé l'effet des Poissons venimeux, n'en peuvent » manger de bons sans ressentir la même douleur. Il semble que le fer- » ment revive ; & le mal en est plus vif. Mais on conviendra qu'il est tou- » jours aisé de s'en garantir, en apportant un peu de précaution dans le » choix.

Propriétés de la Providence.

Les vrais obstacles qui nuisent à la prospérité de cette Colonie, sont premierement le pouvoir illimité des Gouverneurs, qui abusent de leur situation pour exercer une véritable tyrannie. » Ils parlent, avec la fierté » d'un Viceroi du Perou. Ils s'attribuent le droit de vie & de mort sur » les Habitans. Ils ne peuvent souffrir qu'on leur croie la moindre dépen- » dance du Gouverneur de la Caroline. En second lieu, la Providence a » trop de Cours de Justice. Elle en a de tous les ordres, & sous toutes » sortes de titres, comme la Salle de Westminster ; ce qui donne aux Ha- » bitans, une si vive passion pour la chicane, qu'il n'y a point de Bourg » en Cornouailles qu'on puisse leur comparer ; folie d'autant plus étran- » ge, que dans leur pauvreté, à peine ont-ils la matiere d'un Procès. Enfin » l'obstacle le plus nuisible, à l'accroissement de la Providence, est le mal- » heur qu'elle a toujours eu, d'être exposée à d'affreuses révolutions. Les » François & les Espagnols la regardent comme l'Ennemie de leur Com- » merce. En 1713, elle fut saccagée par une Escadre, qui brûla Nassau, » qui fit le Gouverneur Prisonnier, & qui enleva une partie des Negres. » Elle essuïa deux fois la même disgrace, sous le regne de la Reine Anne ; » & les Pirates s'y établirent alors, de concert avec les Habitans, dont le » goût a toujours été déclaré pour cette odieuse profession.

Obstacles à ses progrès.

Ce ne fut qu'en 1719, que le Capitaine Wodes Rogers (31) y rétablit

(31) Le même dont on a donné un Voïage à la Mer du Sud.

» l'ordre, après en avoir chassé les Pirates, avec les forces qu'il avoit sous » ses ordres. Il en fut nommé Gouverneur. Dans l'espace de peu d'années, » une sage administration releva la Capitale de ses ruines, & fit compter » dans l'Ile plus de quinze cens Habitans; nombre qui ne peut qu'être » augmenté, puisque la seule Ville de Nassau contient aujourd'hui trois » cens Maisons; l'Ile d'Harbour soixante-dix Familles, & celle d'Eleuthere » environ soixante.

§ XV.

VOÏAGES ET ETABLISSEMENS DANS L'ILE DE TERRE-NEUVE.

ON ne rappellera point ce qu'on a déja dit de la découverte de l'Ile de Terre-Neuve, & des prétentions à cet honneur (32). Il suffit de remarquer que depuis les anciens Voïages des Basques & des Dieppois, les François n'ont pas cessé d'y aller pour la pêche. On trouve aussi, dans les Relations Angloises, quelques traces du commerce de cette Nation en Terre-neuve, sous le regne de Henri VIII. *Thorne* & *Elliot* y firent un voïage en 1527 (33). *Hore* entreprit, en 1536, d'y former un Etablissement; mais avec si peu de succès, que ses gens furent réduits, par la famine, à se manger les uns les autres. Ceux, qui survécurent à cette affreuse disgrace, furent redevables de leur salut à un Vaisseau François, qui aborda sur la même Côte; & par une ingratitude sans exemple, ils se saisirent du Bâtiment de leurs Bienfaicteurs, avec lequel ils retournerent dans leur Patrie (34). Hackluyt, qui nous a conservé la Relation de leur Voïage, ajoute qu'une longue misere avoit changé tous les traits de leur visage; & qu'un d'entr'eux, Fils du Chevalier *Butts*, ne put être reconnu de son Pere, que par une marque naturelle, qu'il avoit à quelque partie du corps. J'ai fait, dit Hackluyt, deux cens milles, pour apprendre de sa propre bouche la vérité de cette avanture (35).

Premiers Voïages en Terre-Neuve.

Les Côtes de Terre-Neuve continuerent d'être visitées par des François, des Portugais & des Anglois, sans aucun projet de fortification ou d'établissement; & ces voïages n'aïant pour objet que la pêche des Morues, il en est resté peu de Journaux. On trouve encore, dans les Recueils Anglois, celui de Richard *Whitburn*, en 1579, qui n'a rien de plus remarquable qu'une pêche assez abondante, & les souffrances d'un Equipage peu accoutumé à l'excès du froid. En 1583, Whitburn fit un second voïage en Terre-Neuve; & la scene change ici par des entreprises d'une autre nature.

Dans le cours de la même année, avant que Whitburn eut quitté l'Ile, Humphrey Gilbert, Beaufrere du célebre Walter *Raleigh*, & fameux lui-même par quantité d'autres expéditions, y aborda, comme en triomphe,

Entreprise de Humphrey Gilbert.

(32) Voïez ci-dessus, Tome XIII & XIV.
(33) Collection d'Hackluyt, p. 129.
(34) L'Auteur du Journal assure que le Roi Henri VIII, aïant pris connoissance de l'avanture, dédommagea roïalement les François de leur perte. *Ibidem*. pag. 131.
(35) I rode 200 miles, only to learn the whole truth from his own mouth. *Ibid.*

avec trois Vaisseaux, & les magnifiques commissions de la Reine Elisabeth (36), pour prendre possession de l'Ile entiere, au nom de cette Princesse, qui lui en avoit accordé le Domaine. La cérémonie se fit avec éclat, en présence de Whitburn; & Gilbert ne manqua point de proclamer une défense, à toutes les autres Nations du monde, de venir pêcher sans sa permission sur les Côtes de l'Ile. Mais il ne jouit pas long-tems de cette grandeur imaginaire. A peine eut-il remis à la voile, dans le dessein de se rendre en Virginie, qu'une tempête le fit périr, proche de l'Ile de Sable.

Son sort.

Sa mort ne fut pas moins célébrée que son Voïage. On y mêla même des pronostics merveilleux. Qu'il nous soit permis d'en représenter quelques-uns, pour faire voir combien l'imagination des Voïageurs est sujette à s'égarer, lorsqu'elle est troublée par quelque incident extraordinaire. » Avant » le naufrage, dit l'Auteur d'une Relation, ceux qui étoient au Gouver- » nail, entendirent des voix étranges. Humphrey voulut passer à bord » de l'Ecureuil, un de ses Vaisseaux, pour y donner quelques ordres; & » là, il résolut de tourner vers l'Angleterre, quoique son dessein eût été » d'aller en Virginie. Au moment qu'il expliquoit ses intentions, on vit » passer à la nage, entre la terre & l'Escadre, un Lion, du moins autant » qu'on en pût juger à sa forme, à sa criniere, à sa couleur, quoiqu'il ne » nageât point à la maniere des Animaux terrestres, en remuant les jambes, » mais qu'il semblât glisser sur la surface de l'eau, comme les Dauphins. » Il montroit hardiment tout le corps, sans être effraïé de la vue des Ma- » telots, qui se présenterent tous sur les ponts. En passant, il remua fiere- » ment la tête, il ouvrit une large gueule; & pour dire adieu aux Vaisseaux, » il poussa un cri horrible, en s'approchant du plus gros. Sa voix ressem- » bloit au rugissement d'un lion. Il fut vû, il fut entendu de tous les équi- » pages des trois bords. Aussi-tôt, il s'éleva une furieuse tempête, & les » vagues devinrent si violentes, que tout le monde perdit l'espérance. Gil-

(36) Elles sont rapportées dans la même collection, p. 135. Rien n'approche des espérances que ce Voïage avoit fait naître aux Anglois. Hackluyt en remplit plus de quatre-vingt pages in-folio. Il sembloit qu'il fût question de la découverte d'un nouveau Monde. Le fameux Budée fit à cette occasion un long Poëme, que le Collecteur rapporte aussi; donnons-en les premiers Vers:

Quæ nova tam subito mutati gratia cœli?
Unde graves nimbi vitreas tenuantur in auras?
Diffugiunt nebulæ, puroque nitentior ortu
Illustrat terras, clementiaque æquora Titan.
Nimirum posuere Noti, meliorque resurgit
Eurus, & in ventos solvuntur vela secundos,
Vela, quibus gentis decus immortale Britannæ
Tendit ad ignotum nostris Majoribus orbem
Vix notis Gilbertus aquis. Ecquando licebit
Ordiri heroas laudes, & facta Nepotum
Attonitis memoranda animis? &c.
Euge, sacrum pectus! tibi per tot sæcula soli
Servata est Regio, nullis regnata Monarchis:
Et triplici quondam Mundi natura notata
Margine, & audacem quarto dignata Columbum,
Jam quintâ lustranda plagâ tibi, &c.

» bert, sans paroître ému, prit une Bible à la main, & cria d'une voix » ferme à tous ses Compagnons : Amis ! en mer comme sur terre, nous » sommes toujours proche du Ciel. Pensée digne d'un Héros chrétien. Il » répéta plusieurs fois les mêmes paroles, jusqu'à ce qu'il fût englouti par » les flots (37). Les deux autres Bâtimens arriverent en Angleterre, où les » Matelots raconterent l'avanture de leur Chef.

Premiers Etablissemens en Terre-Neuve.

En 1685, le Chevalier Bernard *Drake* fut envoïé en Terre-Neuve avec une Escadre ; mais son expédition se réduisit à la prise de quelques Vaisseaux Portugais, chargés d'huile & de Poisson. La guerre contre l'Espagne interrompit ensuite les voïages des Anglois, & les anciennes vues paroissoient évanouies ; lorsqu'en 1608, Jean *Guy*, Négociant de Bristol, publia un Mémoire, qui subsiste encore, pour réveiller l'ardeur du Public. Ses écrits & ses sollicitations eurent tant de succès, que l'année suivante, il se forma une Compagnie, qui obtint du Roi Jacques la concession d'une partie de l'Ile, depuis le Cap de *Bonneville*, au Nord, jusqu'au Cap de *Sainte Marie*, au Sud. Gui, qui étoit du nombre des Associés, fut chargé d'y conduire une Colonie. Il arriva dans l'espace de vingt jours en Terre-Neuve ; il y débarqua dans la Baie de la Conception, où il bâtit quelques maisons, ou plutôt des Hutes, qui marquoient, suivant l'observation de l'Historien Anglois, que son espérance n'étoit pas d'y être souffert long-tems. Cependant, il sut se concilier l'affection des Sauvages, & son Etablissement se fit sans obstacle. A la vérité, il s'en trouvoit peu sur la Côte Est & Nord-Est de l'Ile, qui fut la premiere habitée par les Anglois ; & les autres postes n'étoient pas mieux peuplés. Guy passa deux ans dans son Habitation ; & s'il prit ensuite le parti de retourner en Angleterre, ce ne fut pas sans laisser quelqu'un derriere lui, puisqu'on trouve, l'année suivante, l'existence d'une Plantation, sous le nom de Bristol.

Avanture de Withburn.

Whitburn, que ses Emplois avoient appellé dans d'autres lieux (38),

(37) D'autres ont assuré qu'il se sauva dans l'Ile de Sable, & qu'il y vécût deux ans.

(38) Le caractere de Whitburn est si bien établi, qu'on ne croit pas devoir supprimer un fait, *qu'il a vu & revu, dit-il, dans toute la sobriété de son cœur* & de sa tête, & qu'il atteste avec toutes les formalités de l'honneur. On le soupçonnera, si l'on veut, du trouble d'imagination, où j'ai remarqué plus d'une fois que la crainte peut jetter un Voïageur. Laissons-le parler lui-même : « Un jour que j'étois à me promener sur le bord de la Riviere, dans » le Port de Saint Jean, je vis une fort » étrange Créature, qui s'avança fort légerement à la nage, vers moi, & qui » se mit à me regarder d'un air joïeux. » Elle avoit la figure d'une Femme. Son » visage, ses yeux, son front, son nez, » sa bouche, son menton, ses oreilles, & » son cou, me parurent beaux & bien proportionnés. Elle avoit, autour de la tête, » quantité de raies bleues, qui avoient l'apparence d'une chevelure. Un autre Anglois, qui étoit à peu de distance de moi, » & qui jouit encore d'une parfaite santé, » la vit aussi, lorsqu'elle nagea légerement » vers moi. J'avoue que ne me voïant éloigné d'elle que de la longueur d'une pique, je fis quelques pas en arriere, dans » l'idée qu'elle pouvoit s'élancer sur moi, » comme je suis persuadé qu'elle en avoit » le dessein. Lorsqu'elle me vit retiré, elle » plongea dans l'eau, & je la vis reparoître dans un autre endroit, tournant plusieurs fois la tête pour me regarder ; ce » qui me fit voir ses épaules & son dos, » qui me parurent aussi blancs & aussi unis » que les nôtres. Ensuite, elle s'avança » près d'un Batteau, où étoit Guillaume » Hawkridge, mon Valet, qui est aujourd'hui Capitaine d'un Vaisseau de la Compagnie des Indes Orientales. Elle mit ses

reprir, en 1611, du goût pour le voïage de Terre-Neuve. Il y trouva Pierre Eaton, fameux Pirate, avec dix bons Vaisseaux sous ses ordres; surquoi l'on fait observer que l'Ile étoit alors fréquentée de ces Brigands, qui ne manquant jamais d'argent ni d'or, venoient faire, avec les Bâtimens Pêcheurs de différentes Nations de l'Europe, un Commerce fort avantageux aux Equipages. Eaton, dont les richesses étoient immenses, forma le dessein de renoncer à son odieuse profession, pour aller jouir tranquillement, dans sa Patrie, du fruit de ses peines. Il engagea Whitburn à solliciter sa grace; & sur la parole de cet Officier, il se rendit à l'entrée du Détroit de Gibraltar, sur la Côte de Barbarie, pour l'attendre. Mais l'expédition des affaires étoit si lente à la Cour de Jacques I, que le Pirate, perdant patience, passa le détroit avec ses Vaisseaux & ses trésors. Whitburn assure lui-même, dans son Journal, qu'Eaton offrit ses services au Duc de Savoie, & qu'ils furent acceptés; quoiqu'on ait peine à comprendre quelle utilité ce Prince pouvoit tirer d'un homme de mer.

Indiens découverts dans l'Ile.

L'année suivante, quelques Anglois découvrirent une habitation Indienne, c'est-à-dire plusieurs Cabanes rondes, composées de poteaux qui se joignoient au comble, & couvertes de peaux, avec le foïer au centre. En 1613, on trouve que la Colonie consistoit en cinquante-quatre Hommes, six Femmes & deux Enfans, ou, du moins, que ce nombre d'Anglois, arrivé peut-être dans l'Ile à la fin de la saison, y passa l'hiver, qui fut modéré. Ils semerent du froment, du ris, des navets & des choux. Tout vint fort heureusement; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que le froment & les autres grains, qu'on porte en Terre-Neuve, n'y croît pas bien aujourd'hui. Les nouveaux Colons ne manquerent point de peaux, pour se couvrir, ni de Poisson & d'Oiseaux de Mer, pour leur nourriture. Cependant le succès ne répondit point à leur attente, puisque les Concessionnaires se rebuterent de leur entreprise, & résignerent leurs droits. Whitburn en accuse la mauvaise administration.

Etablissement de Vaugham, Poëte & Médecin.

En 1615, le Docteur Vaugham, Médecin & Poëte célebre, obtint de nouvelles Patentes, pour une partie de l'Ile, qui s'étendoit à l'Est & au Sud. On a de lui plusieurs Ouvrages, en vers & en prose. Il donna le nom de *Cambriol* à son Domaine, qui porte aujourd'hui le nom de *Petite Bretagne* (39); & *Whitburn*, qu'il en nomma Gouverneur perpétuel, s'y

» mains sur le bord du Batteau, avec beau- » coup d'effort pour y entrer. Hawkridge » & ceux qui étoient avec lui en furent si » effraïés, qu'ils lui donnerent un grand » coup sur la tête. Elle tomba, & dispa- » rut, pour quelques momens : mais elle » se fit voir encore près de deux autres Bat- » teaux, qui étoient au rivage du même » Port; & la crainte fit fuir à terre quel- » ques Hommes qui étoient dedans. Cette avanture seroit-elle bien merveilleuse, si l'on supposoit que c'étoit une Femme Indienne, qui vouloit lier Commerce avec les Anglois ? On a remarqué cent fois que ces Femmes nagent & plongent en perfection.

(39) Little Britain. Le Docteur Vaugham fit un Poëme, intitulé, *The Golden Fleece*, la toison d'or, à l'honneur de Terre-Neuve, imprimé en 1626. Comme il l'avoit composé dans cette Ile même, il se qualifie du nom d'*Orphée le jeune*, parcequ'il prétendoit avoir charmé, par les sons de sa lire, les arbres & les rochers d'une Contrée déserte & barbare. Le titre paroîtra plaisant à ceux qui entendent l'Anglois. The golden Fleece, discharging the errors of Religion, the vices and decays of the Kingdom, transported from Cambriol Colchos out of the southermost part of the Island called Newfoundland.

rendit, avec deux Vaisseaux chargés d'Artisans, de provisions & d'instrumens pour la pèche : mais il eut le malheur de tomber entre les mains de quelques Pirates Anglois, qui ruinerent les espérances de Vaugham & les siennes, en lui enlevant sa cargaison. Le Chevalier Calvert, Secrétaire d'Etat, obtint la concession d'une autre partie de l'Ile, à laquelle il donna le nom d'*Avalon* (41). Elle forme aujourd'hui une Province entiere, entre la Baie que les Anglois nomment *Bay of Bulls*, à l'Est, & le Cap de Sainte Marie au Sud.

Autres Etablissemens.

Calvert n'avoit pas d'autre motif, pour quitter sa Patrie, qu'un extrême attachement pour l'Eglise Romaine, & vouloit passer en Terre-Neuve par zele de Religion, comme les Puritains alloient s'établir alors dans la Nouvelle Angleterre pour la même cause. Cependant il paroit que son départ fût retardé fort longtems; car on le trouve Membre du Parlement pour Oxford, en 1624, & créé, la même année, Baron de Baltimore en Irlande. Mais il avoit fait partir, en 1621, le Capitaine *Wynn*, avec une petite Colonie, pour jetter les fondemens de sa Plantation. Wynn s'établit à *Ferryland*, y bâtit une vaste Maison pour le Seigneur Propriétaire, des Magasins, des Edifices extérieurs, & des Cabanes pour trente-deux personnes qui l'accompagnoient. L'année d'après, Calvert fit partir encore, avec quantité de nouveaux Colons, le Capitaine *Powel*, qui s'établit dans la Baie de *Capelin*, à trois milles de Ferryland. On observe ici que dans la plûpart des nouveaux Etablissemens, il y a peu de fond à faire sur les Relations des premiers Avanturiers; soit que leur imagination, échauffée par le desir du succès, embellisse tout à leurs propres yeux; soit que l'espérance d'engager des Lecteurs crédules à les suivre, les porte à tromper par de fausses descriptions. Wynn écrivoit, au Chevalier Calvert, le 17 d'Août 1622. » Nous avons du froment, de » l'orge, de l'avoine & des féves en abondance; & quoiqu'aïant com» mencé fort tard à semer; c'est-à-dire en Mai & Juin, on ne dût se pro» mettre rien d'heureux, le contraire arrive, & tout meurit si rapidement, » que nous sommes dans l'attente d'une fort belle moisson. Nous avons » aussi des Jardins remplis de légumes, & d'une beauté à laquelle je n'ai » rien vu d'égal en Angleterre. Nos féves sont excellentes; nos pois sont » incomparables, car dans plusieurs endroits ils sont de la hauteur du plus » grand homme. Les raves sont de la grosseur du bras. Les choux, les navets, » les carottes & les laitues viennent en perfection. Nous avons une grande » Prairie, dont le foin est admirable, & l'on commence à le recueillir » pour l'hiver. Les pâturages, qui sont autour de nous, suffisent déja pour » nourrir plus de trois cens bestiaux. Powel écrivoit de son côté; le terrein, » où nous sommes établis, est si bon & si commode, qu'il n'y en a point » de meilleur dans une grande partie de l'Angleterre «. Ces belles peintures, qui ressemblent si peu à tout ce qu'on a vérifié depuis, engagerent Mylord *Faukland*, Gouverneur d'Irlande, à faire passer aussi une Colonie dans l'Ile

Leur état dans l'origine.

(40) L'origine de ce nom est singuliere. C'est une tradition Angloise, que Joseph d'Arimathie vint en Angleterre, & bâtit une Eglise à Glassembury, dans le Comté de Sommerset. Glassembury s'est nommée autrefois Avalon; & le Chevalier Calvert, qui étoit Catholique, voulut rappeller la mémoire de ce nom, à l'honneur de Joseph d'Arimathie.

Voiages et Etablissem. dans l'Ile de Terreneuve

de Terre-Neuve, en 1623, sous la conduite du Chevalier François Tanfield; mais on vit bientôt revenir Tanfield, sans avoir fait aucun établissement.

Le Chevalier Calvert.

Calvert fut plus ferme. Il partit avec toute sa Famille. En arrivant, il fit élever un Fort dans sa Colonie de Ferryland, où il passa plusieurs années. Les Plantations de Bristol, de la Conception, de la Trinité & de Saint Jean commencerent aussi à se fortifier. Après un long séjour en Terre-Neuve, d'autres vues conduisirent Calvert en Virginie, d'où étant repassé en Angleterre, il y obtint la concession de cette partie du Continent d'Amérique, qui a pris le nom de Maryland. Mais il ne laissa point de conserver la propriété d'Avalon, & de gouverner l'établissement de Ferryland par des Lieutenans, qui tenoient de lui leur commission. Son Fils, Mylord Cecile Baltimore, suivit son exemple, jusqu'aux Guerres civiles d'Angleterre, qui rendirent toutes les possessions fort incertaines. Ce fut dans ces tems de trouble, & vers l'année 1654, que le Chevalier *Kork*, qui étoit fort mal avec la fortune, résolut d'en chercher une meilleure en Amérique. Il alla, sans autre droit que celui de la pauvreté, s'établir dans les Domaines des Baltimores en Terre-Neuve; & dans la suite il leur proposa de l'acheter d'eux, mais à des conditions qu'ils rejetterent. Leur refus ne l'aïant point empêché de s'y soutenir, il y mourut, après avoir donné son nom à son fond, qui borde la Côte du Sud-Ouest, assez proche du Cap Breton.

Le Chevalier Kork.

Situation des Etablissemens Anglois.

Les Etablissemens Anglois commençoient, suivant la concession, au Cap de Sainte Marie, & s'étendoient à l'Est, le long de la Côte, à sept ou huit milles de distance entr'eux, d'un Port à l'autre, jusqu'à Greenpond. On ne trouve néanmoins le nom d'aucun, sur la Côte du Sud: mais ensuite, passant le Cap de Raze, Pointe la plus orientale de l'Ile, on trouvoit l'Habitation de *Ferryland* (41), Domaine des Baltimores, qui contenoit trente Familles; *Cap-Broil*, douze; *Bay of-bulls*, vingt; *Brigas*, six; *Bell'inn*, trois; l'Anse de *Toad*, ou du *Crapaud*, deux; la Baie de *Mommables*, six; *Petty Harbour*, six; *Saint Jean*, soixante; & malgré ce nombre, c'étoit faire alors trop d'honneur à Saint Jean, que de lui donner le nom de Ville. Il n'avoit de remarquable que deux Forts, & une batterie, qui commandoit le Port, avec une chaîne, qu'on pouvoit tendre d'un Fort à l'autre; son Eglise, & des Graves, ou des quais, menagés devant chaque Maison pour y faire sécher la Morue. Ensuite, *on trouvoit Kittawitty*, de vingt Familles; *Torbay*, de quatre; *Holyrood*, de douze; l'Anse de *Salmon*, de douze; le *Havre-de-Grace*, de douze; *Carboniere*, de trente; la Baie de *Birds*, de dix; le vieux *Parlikin*, de six; la *Trinité*, de douze, *Bennevisle*, de vingt-cinq; & *Greenpond*, de trois. Toutes ces Habitations ensemble formoient environ deux cens soixante-dix Familles, qu'on ne faisoit pas monter à plus de quinze cens personnes en 1688; mais qu'on vit augmenter jusqu'à quatre mille, vers la fin du siecle. Les Anglois ne s'établirent point, avant le même-tems, au-delà de Bonneviste. L'Habitation, qu'ils formerent à Greenpond, étoit même assez peu considérable; mais delà ils se répandirent dans tout le Nord-Est & l'Est de l'Ile, tandis que les François

(41) La plûpart de ces noms sont altérés dans les Relations Françoises. Ferryland, par exemple, est appellé Toryland.

occuperent

occuperent le Sud & le Sud-Oueſt. Les Indiens n'habitoient gueres que le Nord, en très petit nombre, juſqu'à faire douter s'ils y demeuroient habituellement, & s'ils n'y paſſoient pas de la Terre-ferme, pour la pêche & pour la chaſſe. On juge du moins qu'ils n'ont jamais eu d'Habitations dans les parties de l'Eſt & du Sud. Celle du Sud-Oueſt a pluſieurs Baies, où les Anglois s'étendirent auſſi; car il n'y a point de Côte au monde, où l'on trouve un ſi grand nombre d'excellens Ports. Les Anſes & les fonds de Baie ſont ſi proches l'un de l'autre, ſurtout vers l'Eſt & le Sud, qu'il ne manqueroit rien à la commodité des Habitans de l'Ile, ſi l'intérieur pouvoit être aſſez peuplé, pour faire ſouhaiter des communications. Du côté que les François avoient toujours fréquenté, on trouve les Baies des Trépaſſés, de Sainte Marie, de Botell & de Plaiſance, qui s'enfoncent fort loin vers le Nord. La grande Baie de Saint Pierre eſt au Sud-Oueſt de l'Ile, à vingt lieues du Fleuve Saint Laurent. On en rencontre quantité d'autres à l'Oueſt, juſqu'à celle de la Trinité, qui eſt par les 49 degrés, & d'une commodité admirable pour la retraite des Vaiſſeaux, en toutes ſortes de tems. Elle ſe diviſe en trois parties, dont chacune peut contenir des Flottes entieres, à plus d'un mille de ſon embouchure. La Baie des Fleurs, proche de Greenpont, eſt dangereuſe par ſes écueils. Celle des Trépaſſés, qui faiſoit les bornes des Anglois au Sud, & qui eſt ſituée par les quarante-ſix degrés, offre une Côte eſcarpée; mais ſaine & commode pour les Vaiſſeaux d'Angleterre, qui ont beſoin de relâche en allant à la Virginie, à la Nouvelle Anglererre, ou aux Bermudes.

Etabliſſement des François en Terre-Neuve.

Ce fut vers ce tems, que les François commencerent à ſe fixer dans la Baie de Plaiſance, où il ne paroît point qu'ils euſſent encore d'établiſſement, quoiqu'ils n'euſſent pas ceſſé de la viſiter. Cette Baie, qui eſt au Sud de l'Ile, offre un Port commode, & des plus beaux de l'Amérique Septentrionale. La pêche de la Morue y eſt extrêmement abondante; on y trouve toutes ſortes de facilités pour faire ſécher le Poiſſon; & quoique ce ne ſoit qu'un Port, qui ne fournit point les choſes les plus néceſſaires à la vie, le voiſinage des Etabliſſemens François de l'Acadie, où les terres ſont excellentes, faiſoit eſpérer qu'indépendamment des ſecours de France & de Quebec, on n'y manqueroit jamais dequoi ſubſiſter. La Cour avoit fait peu d'attention juſqu'alors à l'Ile de Terre-Neuve. Tout étoit abandonné à des Particuliers, qui armoient à leurs frais pour y envoïer des Pêcheurs. Mais, en 1660, un Officier, nommé *Gargot*, obtint du Roi la conceſſion du Port de Plaiſance, avec le titre de Gouverneur. Il y conſtruiſit un Fort, ſous le nom de Saint Louis; & le Bourg, qui ſe forma bientôt ſous cette protection, fut nommé Plaiſance.

Baie de Plaiſance.

On ne donne pas moins de dix-huit lieues de profondeur à la Baie. Son entrée eſt un Goulet, qui ne peut recevoir à la fois qu'un ſeul Navire, mais où les plus grands peuvent paſſer; & le Port, qui eſt au fond de la Baie, en peut contenir cent cinquante, à couvert de tous les vents. Auſſi la pêche s'y fait-elle comme dans une Riviere. Le Goulet eſt précédé d'une Rade, à laquelle on donne une lieue & demie d'étendue, mais trop ouverte aux vents de Nord-Nord-Oueſt, qui ſont impétueux & fréquens ſur cette Côte. Ce qui reſſerre le paſſage du Goulet, eſt une chaîne de Rochers très

dangereux, qu'il faut laiſſer ſur la droite. Les Courans y ont tant de violence, qu'ils paſſent ſur les Rochers ; de ſorte qu'on ne peut les remonter qu'à la toue, avec des cordes (42) qu'on porte au-delà. Le Fort Saint Louis étoit au pié d'une Montagne, haute d'environ ſix vingt piés, ſur laquelle on avoit conſtruit une redoute. La grande Grave (43) eſt entre deux autres Montagnes, l'une au Sud-Sud-Oueſt, & ſéparée de la grande Grave par un petit Ruiſſeau, qui ſort du Gouler, & qui forme une eſpece de Lac, nommé la petite Baie, où l'on pêche quantité de Saumons. Cette Grave, qu'on nomme la Grande, pour la diſtinguer d'une plus petite, réſervée pour les Habitans, qui font leur pêche le long des terres, eſt ſi grande, en effet, qu'elle peut contenir en même tems la charge de ſoixante Vaiſſeaux ; mais elles ſont toutes deux également ſûres, pour faire ſécher le Poiſſon : ce ſont des Plages, couvertes de ces pierres plattes, qu'on nomme Galets. Le long du petit Ruiſſeau, on dreſſa des Cabanes de feuillages & de branches de ſapin, que les Pêcheurs nomment échaffaurs, pour y faire ſécher la Morue dans le tems de pluie. Les Maiſons du Bourg en étoient aſſez proche, & formoient une ſeule rue. Un des grands avantages du Fort, étoit de rendre les François maîtres de toute la partie méridionale de Terre-Neuve, & des Iles Saint Pierre, qui ſont vis-à-vis, où ils avoient déja quelques petits Etabliſſemens, auſſi-bien qu'au Chapeau rouge & dans d'autres endroits de la Côte. Les Malouins faiſoient leur pêche un peu plus loin, dans un lieu qu'ils avoient nommé le Petit-Nord. On fait obſerver que le Poiſſon y eſt plus petit que dans la Baie de Plaiſance, mais plus propre pour le Commerce de la Méditerranée & du Levant.

Il paroît que Gargot jouït peu de ſa conceſſion & du titre de Gouverneur ; car peu d'années après ſon établiſſement, on trouve que la Poype fut envoïé à Plaiſance, avec une commiſſion de la Cour, pour prendre poſſeſſion, au nom du Roi, du Fort & de l'Habitation. Ses inſtructions portoient » que » Sa Majeſté vouloit s'aſſurer de ce lieu, & pour maintenir ſes Sujets dans » la poſſeſſion où ils étoient depuis longtems d'y aller faire chaque année » une pêche conſidérable, & par la crainte d'être prévenue par les Anglois ; qu'elle avoit fait une dépenſe aſſez forte, pour mettre les Habitans en état de ſubſiſter de leur travail ; que la pêche lui avoit paru capable de répondre à cette vûe, mais qu'il ſembloit que les Commandans » s'en étoient prévalus, pour forcer les Habitans de leur donner une portion de leur pêche en échange des proviſions qu'ils leur faiſoient diſtribuer, quoiqu'elles fuſſent tirées des Magaſins roïaux ; que le nouveau » Gouverneur devoit faire ceſſer ce déſordre, & prendre ſoin qu'en laiſſant aux Habitans de la Colonie tout le fruit de leur travail, ils fuſſent » en état de ſubſiſter toute l'année, ou du moins une partie de l'année ; » que s'ils avoient beſoin de ſecours, il feroit ſavoir à Sa Majeſté ce qui » leur ſeroit néceſſaire, ſoit en proviſions, ſoit en marchandiſes, contre » leſquelles ils pourroient troquer le fruit de leur pêche ; ce qui joint à » la culture des terres, à l'entretien des Beſtiaux & à la Chaſſe, dont ils

(42) On les nomme Hanſſieres : elles ſont à trois torons.

(43) Denis, qui entendoit ſi bien la pêche des Morues, écrit toujours *Grave*, quoique ſuivant le P. de Charlevoix, les Canadiens prononcent *Greve*.

» pourroient tirer un autre soulagement, rendroit bientôt leur situation
» fort aisée.

La Poype servit treize ans avec beaucoup de zele & d'honneur; mais les ordres de la Cour étant demeurés sans exécution, il essuïa des désagrémens qui mirent sa constance à l'épreuve. *Parat*, son Successeur en 1685, fut deux ans dans les mêmes embarras. Enfin, il reçut de France, en 1687, 25 Soldats commandés par *Costebelle*, avec des vivres, du Canon, de la poudre, & l'ordre de fortifier Plaisance. On y éleva, non-seulement un nouveau Fort, mais encore une Plateforme qui battoit dans la rade; & ces deux Postes furent montés de dix neuf pieces de Canon. On arma les Habitans, sur lesquels il y avoit plus de fond à faire que sur les Soldats. Il ne manquoit plus, à cette Colonie, qu'un Chef assez brave pour se défendre, ou du moins assez vigilant pour se garder de la surprise; mais on s'étoit trompé dans le choix. Le 25 de Février 1690, le Gouverneur & son Lieutenant furent surpris hors du Fort, dans leur lit, par quarante-cinq Flibustiers Anglois. Les Soldats, qui se trouvoient aussi dispersés, furent enlevés sans défense. Les Habitans eurent le tems de pourvoir à leur sûreté; mais l'Ennemi les aïant serrés dans leurs murs, ils se rendirent, sur la menace d'être massacrés jusqu'au dernier, s'ils faisoient la moindre résistance; & les Flibustiers chargerent sur leur Navire, non-seulement les armes & les munitions du Fort, mais les vivres mêmes, & jusqu'aux ustensiles de la pêche, dont le Bourg étoit bien fourni. Une partie du Canon fut aussi enlevée, une autre jettée à la Mer, le reste encloué; & les Prisonniers, à qui la liberté fut rendue après cette expédition, se trouverent dans un état aussi triste, que s'ils eussent été jettés par un naufrage sur une Côte déserte. Après le départ des Flibustiers, Parat voulut retourner en France, sur des Navires Basques qui étoient venus faire la pêche à la Côte; mais ils refuserent tous de le recevoir. Il prit le parti de se transporter, avec trois Matelots & trois Soldats, aux Iles Saint Pierre, où il rencontra trois Vaisseaux Malouins, qui lui accorderent le passage. Costebelle, resté Commandant à Plaisance, crut devoir s'y retrancher : il fit avertir les Habitans de venir prendre ses ordres; mais André *Doyen*, un des principaux, refusa d'obéir, & fit feu sur ceux qui entreprirent de l'y forcer. A ne juger du Gouverneur que par les apparences, il ne pouvoit être accusé que d'une négligence excessive : mais les accusations furent plus graves, & son départ précipité fit douter de son innocence. De son côté, il fit valoir son retour comme une preuve sans replique en sa faveur. Il rejetta toute la faute sur les Basques, qui, s'étant révoltés contre lui, avoient mandié des dépositions pour le perdre, ou du moins pour le mettre dans la nécessité de se défendre. On ignore quelle fut la fin de cette querelle.

Différends entre les François & les Anglois.

Cependant les Anglois avoient des Etablissemens considérables sur la Côte orientale de l'Ile; & les disgraces, qu'ils essuïerent dans l'attaque de Quebec & du Canada, ne diminuoient rien de leurs avantages en Terre-Neuve. Ils y avoient pratiqué des communications faciles, par des chemins coupés dans les Bois. On voïoit, dans leurs Habitations, des Particuliers très riches; & de leur aveu, le Commerce de leur Nation y mon-

toit à sept ou huit cens mille livres sterling. En un mot, ils se formoient, dans cette Ile, une puissance qui pouvoit les rendre absolument Maîtres de la pêche des Morues, c'est-à-dire, du Commerce le plus étendu & le plus facile de l'Univers. Les François n'avoient pas pris de bonnes mesures, pour le partager du moins avec eux. La Colonie de Plaisance, quoique placée dans un Port des plus beaux & des plus commodes de l'Amérique, ne valoit pas le plus médiocre de leurs Etablissemens. La Hontan, Voïageur contemporain, & témoin même oculaire, assure que le plus riche des Habitans François n'étoit pas logé plus au large qu'on ne l'est dans un Navire ; qu'ils y étoient réduits tous à leur ration par jour ; que personne n'étoit en état d'y soulager les Pauvres, ni les Malades, & qu'on n'avoit pas même eu l'attention de bâtir un Hôpital. Ajoutons que le Fort étoit une Place très foible, que sa principale défense étoit la difficulté d'en approcher, & qu'il n'avoit, pour toute Garnison, que dix-huit Soldats. On y pouvoit joindre, dans un cas pressant, environ quatre-vingt Pêcheurs ; mais les uns & les autres n'étoient pas fort aguerris. Le Gouverneur, qui se nommoit *Brouillan*, avoit déja repoussé une Flotte Angloise, en 1692 (44). Il étoit Homme d'esprit, brave Soldat, Officier d'expérience ; mais il n'avoit pas l'art de se faire aimer, ni de ceux qui étoient sous ses ordres, ni de ceux que la Pêche de la Morue attiroit dans son Gouvernement. Il avoit la réputation d'un Homme avide, intéressé ; & le Service du Roi n'en souffrit pas moins que sa gloire. » Quant à la Religion, dit un pieux » Historien, on ne savoit trop si les Anglois de Terre-neuve en avoit » une. Dans un si grand nombre de Postes, assez peuplés, on ne voïoit » pas un seul Ministre (*). Le même Ecrivain attribue religieusement, à ce désordre, les disgraces qui tomberent bientôt sur eux. Telle étoit du moins la situation des deux Colonies Européennes qui partageoient l'Ile de Terre-Neuve, lorsqu'en 1696 d'Iberville, Officier Canadien, dont le nom a déja paru avec honneur, fut chargé de la mettre entierement sous l'obéissance du Roi. Ce récit est également curieux par ses circonstances, & par les éclaircissemens qu'il renferme sur divers endroits de l'Ile, qui ne sont pas connus autrement.

Expéditions des François sous d'Iberville.

D'Iberville, occupé alors dans l'Acadie, ne put se rendre à Plaisance aussi-tôt qu'il y étoit attendu. Cependant, comme les Vaisseaux destinés à son Expédition étoient déja dans ce Port, Brouillan prit occasion de son délai pour entreprendre lui-même de forcer les Anglois dans leur Quartier Général de *Saint Jean*, Port ordinaire des Vaisseaux de leur Nation. Il partit, vers la fin d'Août, avec le *Pelican*, Vaisseau du Roi, & huit Bâtimens Malouins, le Comte de Toulouse, le Phelipeaux, le Diamant, trois Corvettes & deux Brûlots. Quoiqu'il eût des avis certains qu'on étoit instruit de son projet ; au lieu d'attaquer les Côtes où les Ennemis étoient moins sur leurs gardes, il aima mieux profiter d'un vent favorable pour aller droit à Saint Jean. Le tems ne laissa point de changer, & la Mer devint si orageuse, que les Bâtimens qui l'accompagnoient furent séparés de lui ; mais les aïant ralliés à sept ou huit lieues de Terre, il résolut brusquement d'entrer dans le Port.

(44) La Hontan lui avoit été envoïé de Quebec avec un renfort de Trouppes. On trouve le récit de cet évenement dans sa Relation. (*) Le P. de Charlevoix.

Il n'en étoit plus qu'à la portée du Canon, lorsqu'il se saisit d'une Chaloupe Angloise qui alloit à la découverte. L'Officier, qui étoit un Capitaine de Vaisseau, lui apprit qu'il y avoit à Saint Jean quarante Navires, quelques-uns de dix-huit à trente-deux pieces de Canon. Cet avis ne fut pas capable de le refroidir; il disposa ses Trouppes à faire leur descente vers la nuit: mais le courant l'aïant fait dériver six lieues au Sud, malgré tous les efforts qu'il fit pour se soutenir, il se vit forcé d'abandonner son projet. Ensuite, d'autres courans l'entraînerent vis-à-vis d'une Baie, qu'on nomme *Baboul* (45), où deux jours auparavant il avoit envoïé le Phélipeaux & le Comte de Toulouse, pour se saisir de ce Poste & de quelques Vaisseaux Anglois qui s'y étoient retirés. Il se vit rejoindre par les deux siens, qui n'avoient pû s'approcher de la Terre. Dans le chagrin de ne rencontrer que des obstacles, il entreprit de les vaincre. Un petit vent, dont il eut l'habileté de profiter, le conduisit en effet dans la Baie. Il y découvrit les Vaisseaux Anglois, qui étoient un Vaisseau de guerre, nommé le Zephit, & deux Marchands; mais tandis qu'il manœuvroit pour aborder le Zephir, le vent tomba tout-à-fait. Ce contretems l'exposa au feu de cinq petits Forts; mais il ne l'empêcha point de commander deux Descentes; l'une à gauche, sous les ordres de *Saint Ovide*, son Neveu; l'autre à droite, sous ceux de l'*Hermite*, Major de Plaisance. Elles furent poussées toutes deux avec succès: l'Hermite chassa les Anglois de deux Batteries, qui incommodoient beaucoup l'Escadre Françoise; & Saint Ovide leur enleva deux Forts, où le Capitaine s'étoit retiré avec la meilleure partie de son Equipage & quantité d'Habitans, qui se réfugierent dans les Bois. Brouillan voulut retourner ensuite à Saint Jean, que sa passion étoit de prendre sans le secours de d'Iberville: mais quelques démêlés, qu'il eut avec les Malouins, l'obligerent encore une fois de renoncer à cette entreprise. Il revint à la Baie de Baboul; il y emporta, l'épée à la main, un Fort nommé le *Forillon*, où *Clasby*, Capitaine du Zephir, qui s'y étoit renfermé avec tous ses gens, fut fait Prisonnier de guerre; & delà, suivant la Côte par terre, il ne lui coûta que la peine du Voïage pour se rendre Maître d'Aiguefort, de Tremouse, & de Rognouse, parcequ'il trouva ces Postes abandonnés. Dans ses plaintes contre les Malouins, il les accusa d'avoir manqué un très grand nombre de Navires Marchands, qu'ils auroient pû surprendre dans tous ces Ports, s'ils eussent exécuté plus fidelement ses ordres. Il n'avoit pas laissé d'en prendre vingt-neuf ou trente, dans le cours de cette Expédition; mais se voïant obligé de retourner à Plaisance, il fut moins flatté de ces foibles avantages, que mortifié de n'avoir pas pris Saint Jean, & picqué surtout contre les Malouins, qui de leur côté, se plaignoient beaucoup de lui.

En arrivant à Plaisance, le 17 d'Octobre, il y trouva d'Iberville, à qui les vivres avoient manqué, pour le joindre; mais qui n'avoit pas fait un mauvais emploi du tems. Après diverses excursions, qui lui avoient fait connoître le Païs, il venoit de recevoir, par le *Wesp* & le *Postillon*, deux Vaisseaux arrivés de Quebec, un secours d'Hommes & de provisions, avec lequel il se proposoit d'attaquer *Carboniere*, poste Anglois le plus reculé

(45) Par corruption de *Bull-Bay*, ou *Baie* du Taureau.

au Nord. Il communiqua ce dessein à Brouillan, qui, dans les vûes qu'il conservoit toujours sur Saint Jean, entra mal dans un projet qui reculoit trop le sien. Cependant, comme c'étoit d'Iberville que la Cour avoit chargé de toutes les entreprises qui devoient se faire pendant l'hiver, il lui protesta qu'il ne prétendoit rien au pillage de Saint Jean, & que toute son ambition se réduisoit à partager l'honneur de cette Conquête avec lui. L'amour de la paix l'emporta, dans d'Iberville, sur les raisons qu'il avoit de vouloir commencer par le Nord. Ils convinrent de se rendre à Saint Jean, d'Iberville avec ses Canadiens, & Brouillan avec les Trouppes de l'Ile.

D'Iberville se mit en chemin, par terre, le 1 de Novembre. Après neuf jours d'une marche fort pénible, il arriva au *Forillon*. Le Chevalier de *Rancogne*, Gentilhomme Angoumois, s'y joignit le lendemain : il venoit de Saint Jean, où Brouillan l'avoit envoïé avec quelques Soldats, pour observer l'état de ce Poste, & dans sa route, il avoit pris un Anglois, qui s'étant échappé de ses mains, avoit donné l'allarme à Saint Jean. Le Gouverneur Anglois avoit détaché un corps de Trouppes, qui, aïant joint les François, leur avoient tué quelques hommes, & fait quatre Prisonniers. Rancogne s'étoit sauvé presque seul ; il avoit marché par des chemins affreux, pendant vingt-quatre jours, dont il avoit passé plusieurs sans manger.

D'un autre côté, Brouillan s'étant rendu par mer à Rognouse, qui étoit le rendez-vous général, d'Iberville se mit seul dans une chaloupe, pour aller conférer avec lui. Après quelques explications sur le partage du butin, ils partirent ensemble pour aller à la Baie de Toulle, qui est sur le chemin de Rognouse à Saint Jean. Ils rencontrerent, dans l'intervalle, *Plaine*, Gentilhomme Canadien, que d'Iberville avoit envoïé à la découverte avec douze hommes, & qui leur amenoit douze Prisonniers. On apprit d'eux qu'il y avoit encore dix Anglois à la Baie de Toulle, & que ceux, qui avoient abandonné les Postes conquis par le Gouverneur de Plaisance & les Malouins, comptoient de la rebâtir au Printems, pour continuer leur pêche. Ces avis confirmerent d'Iberville dans le sentiment, où il avoit toujours été, que c'étoit par terre qu'il falloit attaquer les Anglois de l'Ile, parcequ'en leur enlevant ainsi tout ce qu'ils possédoient, on étoit sûr de leur ôter aussi toute retraite. Cette idée, à laquelle il crut devoir s'attacher, lui fit prendre la résolution de renvoïer en France le *Profond*, Vaisseau de Roi, qui l'avoit apporté d'Acadie, & qui lui devenoit inutile. Il y embarqua ses Prisonniers, & ce Bâtiment mit à la voile le 22 (46).

(46) L'Historien de la Nouvelle France, qui s'est fort étendu sur cette Expédition, ne fait pas difficulté d'assurer » que Brouillan n'avoit attendu que ce départ pour lever le masque ; qu'en effet il commença » par déclarer que tous les Canadiens devoient être à ses ordres, & qu'il casseroit » la tête au premier qui refuseroit d'obéir ; » qu'ensuite il dit à d'Iberville qu'il pouvoit aller où bon lui sembleroit avec ses » Volontaires : que d'Iberville s'appercevant un peu tard du piége que le Gouverneur de Plaisance lui avoit tendu, en » le portant à renvoïer le Profond, pour » le mettre dans la nécessité de demeurer » à terre, où il n'auroit pas été fâché que » de dépit il se fût tenu les bras croisés, » tandis que lui auroit eu tout l'honneur & » le profit de la Conquête de Saint Jean, » n'en eut pas moins de modération, &

L'Armée partit aussi-tôt pour la Baie de Toulle, qui est à six lieues du Forillon. Elle y trouva un Navire Anglois de cent tonneaux, que l'équipage avoit abandonné, pour se sauver dans les Bois avec tous les Habitans de cette Baie. Le 24, d'Iberville envoïa, de divers côtés, plusieurs détachemens de Canadiens, qui ramenerent tous quelques Prisonniers; & le 26, jour fixé pour quitter la Baie de Toulle, il prit les devans avec sept Canadiens, dans la vue de s'emparer d'une hauteur d'où les Ennemis auroient pû reconnoître l'armée, & l'incommoder dans sa marche. Son bonheur lui fit rencontrer un de ses Partis, qui étoit allé jusqu'à Saint Jean, & sans lequel il auroit eu peine à se garantir de trente Anglois, qui s'avançoient à la découverte : mais ce renfort imprévu le rendit capable de leur faire tête. Il les obligea de retourner sur leurs traces; & s'engageant après eux, dans un petit Havre d'où ils étoient sortis, il passa une Riviere très rapide, l'eau jusqu'à la ceinture, les força dans un retranchement qu'ils défendirent avec courage, & se vit maître du Havre. Les Ennemis y perdirent trente-six hommes, & le reste prit la fuite vers Saint Jean. Ce Poste leur avoit paru d'une si grande importance, qu'ils y avoient mis leurs meilleures Trouppes.

L'armée Françoise y arriva le soir, & fut arrêtée tout le Jour suivant, par une nége si épaisse, que l'air en fut obscurci. Le 28, au matin, elle marcha dans le meilleur ordre. Trente Canadiens, commandés par Montigny, faisoient l'avant-garde. Brouillan & d'Iberville suivoient, à la tête du Corps d'armée. Après deux heures & demie de marche, Montigny découvrit, à une portée du pistolet, un corps de quatre-vingt-huit Anglois, à demi couverts de quelques rochers qui formoient un poste avantageux. Il ne balança point à faire feu : & les Ennemis, n'appercevant que trente hommes, les attendirent dans leur poste avec beaucoup de résolution. Montigny demeura ferme, en continuant de tirer, jusqu'à l'arrivée de l'armée. Alors Brouillan attaqua le poste Anglois de front; & d'Iberville tourna sur la gauche, pour prendre les Ennemis en flanc, du côté par lequel ils n'étoient pas couverts de rochers. Ils résisterent d'abord avec fureur; mais après une demie heure de combat, ils prirent la fuite.

D'Iberville, accompagné de ses plus braves Canadiens, les poursuivit jusques dans Saint Jean, dont on n'étoit qu'à trois quarts de lieue. Il y arriva, un quart-d'heure avant l'armée; & dans l'intervalle il se saisit de deux Forts, où il fit trente-trois Prisonniers. Les Habitans de la Ville avoient fait fond sur les quatre-vingt huit hommes qui venoient d'être défaits : lorsqu'ils se virent forcés dans leur Ville, ils furent saisis d'une telle épouvante, que si d'Iberville avoit eu cent Hommes à sa suite, il auroit emporté, dans la même chaleur, un troisieme Fort, qui en contenoit deux cens. Le combat en avoit couté cinquante-cinq aux Anglois. Brouillan, qui s'y distingua beaucoup, n'en perdit que trois. L'armée, en prenant possession de Saint Jean, apperçut un Navire qui sortoit du Port; & l'on a su que plusieurs Anglois s'y étoient embarqués, avec ce qu'il y avoit plus précieux dans la Colonie.

» prit le parti, pour le bien du service, de laisser le Gouverneur dans son tort. *Tom. II, pp. 191. & 192.*

Le Fort, qui restoit à prendre, étoit revêtu d'une palissade, de la hauteur de huit piés. Brouillan fit sommer le Gouverneur, par une Femme qui étoit du nombre des Prisonniers. Elle ne reparut point; & l'on ne reçut aucune réponse. Cette conduite faisant juger que les Anglois étoient résolus de se défendre, on envoïa prendre, à la Baie de Toulle, l'artillerie & les munitions qu'on y avoit laissées; & le jour suivant, on brûla quelques Maisons voisines du Fort. Mais les Assiégés n'attendirent point les extrêmités. Un Anglois sortit du Port avec un Pavillon blanc; & sur ses propositions, on convint d'une entrevûe hors de la Place, dont le Gouverneur ne vouloit pas que les François vissent le désordre. Toute la force de Saint Jean étoit du côté de la Mer; parceque les Anglois ne s'étoient pas défiés qu'on les attaquât par terre. Enfin, la principale condition fut, qu'on leur fourniroit deux Bâtimens, pour les conduire en Europe. Cette capitulation fut signée, de la part des François, par le seul Gouverneur de Plaisance. D'Iberville n'y fut pas insensible; mais l'intérêt du service continua de l'emporter sur son ressentiment.

Le Gouverneur Anglois rentra dans sa Place, après avoir signé, & revint bientôt, avec deux cens cinquante Hommes, sans y comprendre les Femmes & les Enfans. Il n'avoit eu qu'un Soldat blessé, dans une simple escarmouche; mais toute sa Garnison n'étoit composée que de misérables Pêcheurs, qui savoient à peine tirer un coup de Fusil. Leur Commandant n'étoit qu'un Avanturier, choisi par les Capitaines de Vaisseaux, sans Commission du Prince. Le Fort étoit assez bon, mais dépourvû de tout ce qui étoit nécessaire à sa défense, & la Garnison n'y avoit pas de vivres pour vingt-quatre heures. Aussi n'y étoit-elle entrée, qu'au moment que d'Iberville étoit arrivé. Cependant Saint Jean est un très bon Havre, qui peut contenir plus de deux cens Vaisseaux. Son entrée, qui n'a qu'une demie portée de Fusil de largeur, entre deux Montagnes très hautes, étoit défendue par une Batterie de huit Canons. Le Païs avoit alors plus de soixante Chefs de Famille, fort bien établis sur la Côte du Nord, dans l'espace d'une demie lieue. Le grand Fort n'étoit qu'à la portée du Canon, de l'entrée du Port.

Le 2 de Décembre, Montigny fut envoïé avec douze Hommes, à *Portugal-Cove*, l'Anse de Portugal, dans la Baie de la Conception, éloignée de Saint Jean d'environ trois lieues, pour y arrêter un grand nombre de Fuïards, qui se retirerent vers Carboniere. Il en prit trente. Boisbriand, Gentilhomme Canadien, fit d'autres Prisonniers, dans un lieu nommé *Kirividi*, à trois quarts de lieue de Saint Jean. Jusqu'alors, les Chefs avoient agi de concert: mais lorsqu'il fut question de partager le butin, les animosités se réveillerent. Cependant elles furent encore assoupies par la modération de d'Iberville. Personne n'aïant voulu se charger de la garde de Saint Jean, les Forts & tous les édifices furent brûlés. Brouillan retourna aussitôt à Plaisance; & d'Iberville ne pensa qu'à continuer la guerre, avec les Canadiens qui s'étoient attachés à sa fortune.

Il y emploïa près de deux mois, à la fin desquels il ne restoit aux Anglois, dans l'Ile de Terre-Neuve, que Bonneviste & l'Ile de Carboniere. Le premier de ces deux Postes étoit trop bien défendu par ses fortifications, pour

pour craindre les insultes d'une petite Trouppe de Guerriers, qui marchant sans cesse dans la nége, & presque toujours par des chemins fort difficiles, ne pouvoient porter avec eux que leurs fusils & leurs épées, avec une petite provision de vivres. L'Ile Carboniere est inaccessible pendant l'Hiver, pour peu qu'elle ait de monde à la défendre; & plus de trois cens Anglois s'y étoient réfugiés, de toutes les Places qu'on leur avoit enlevées. La Mer y est toujours orageuse, & les vagues lui faisoient alors un rempart, qu'une Armée entiere, avec la meilleure Artillerie, n'auroit jamais pû forcer. D'Iberville reconnut, mieux que jamais, qu'en commençant par là ses Expéditions, il auroit trouvé cette Ile presque sans défense, & ses approches beaucoup plus faciles. On n'a point douté qu'avec assez de monde pour forcer les obstacles, & pour garder tous les postes qu'on avoit enlevés aux Anglois, il ne les eût chassés, sans retour, de l'Ile de Terre-Neuve. Mais les Ministres de France ne connoissoient point alors de quelle importance il étoit de s'en assurer l'entiere possession. D'Iberville se vit forcé de reprendre le chemin de Plaisance; où Serigny son Frere, vint le prendre avec une Escadre, pour de glorieuses entreprises qu'on a rapportées dans un autre article.

Divers avantages des François avant la cession de l'Ile.

Comme les François avoient moins conquis que ravagé la Côte orientale de l'Ile, on ne fut pas longtems sans y voir les Anglois rétablis; & la Paix de Riswick borna les hostilités. Elles recommencerent avec le siecle suivant. Brouillan étant mort en 1704, Subercase, qui commandoit sous lui, & qui avoit fait beaucoup de mal aux Anglois l'Hiver précédent, succéda au Gouvernement de Plaisance. Il avoit déja formé le dessein, que d'Iberville & Brouillan avoient manqué, de soumettre toute l'Ile de Terre-Neuve à la France. Sa proposition plût à la Cour. L'Epinay fut envoïé à Quebec, avec un Vaisseau de Roi, pour y embarquer des Canadiens. Il en amena cent, sous les ordres de Reaucour, qui, joints à d'autres Trouppes, composerent à Subercase un corps de quatre cens cinquante Hommes bien armés (46). Il partit à leur tête, le 15 de Janvier 1705. Cette marche fut pénible. Il fallut passer à gué quatre Rivieres qui n'étoient pas entierement gelées, au travers des glaces qu'elles charioient, & que la rapidité du courant entraînoit avec une extrême violence. D'ailleurs, la nuit du 22, il tomba une si grande abondance de nége, que l'Armée, contrainte de s'arrêter pendant deux jours, eut beaucoup à souffrir de l'excès du froid. Le 26, elle se remit en marche vers *Rebou*, premier Quartier des Anglois, où tous les Habitans consternés demanderent grace à genoux. Après y avoir pris deux jours de repos, elle alla camper à trois lieues du *petit Havre*, autre Poste Anglois, à trois lieues aussi de Saint Jean. Elle y arriva le lendemain; elle y laissa quarante Hommes, pour la garde du Païs; & le 31, elle continua d'avancer. Les Anglois de Saint Jean ne savoient pas leurs Ennemis si près d'eux, & peut-être ignoroient ils qu'ils fussent partis de Plaisance: mais, en s'éloignant du petit Havre, l'armée Françoise garda si peu d'ordre, qu'elle se priva des avantages de la surprise.

Il y avoit alors à Saint Jean, deux Forts, l'un beaucoup plus grand que

(46) Les Relations Angloises disent mille Hommes.

l'autre ; & ce fut par le premier que l'attaque fut commencée. Il se défendit si bien, que la poudre, dont une partie avoit été mouillée au passage des Rivieres, aïant enfin manqué aux Assiégeans, ils furent obligés de lever le siége ; mais ils ne se retirerent qu'après avoir réduit la Ville en cendres & tout ce qu'il y avoit d'Habitations autour du Havre. Le 5, ils marcherent le long de la Côte jusqu'au Forillon, qui se rendit. Le Bourg fut brûlé, & les Habitans furent faits Prisonniers de guerre. Tout le reste de la Côte eut le même sort. Il étoit impossible, sans poudre, d'attaquer l'Ile de la Carboniere, qui étoit toujours gardée par trois cens Hommes : on prit le parti de retourner à Plaisance, avec beaucoup de butin, & un fort grand nombre de Prisonniers. Cette Campagne ruina le Commerce des Anglois dans l'Ile de Terre-Neuve.

Leurs Relations ne dissimulent point leur perte. On y lit que la plûpart des Habitations & des Pêcheries furent détruites, & la moitié des Habitans enlevés ; que ceux qui furent transportés en France repasserent en Angleterre par des échanges, mais que les autres, se voïant négligés par leur Patrie, entrerent au service de France ; qu'après la destruction de S. Jean, ceux qui étoient échappés aux Vainqueurs rebâtirent leurs Maisons autour du Fort ; que dans l'enceinte de leurs Palissades ils éleverent une Eglise ; & que depuis cette année jusqu'à la Paix d'Utrecht, les François n'entreprirent plus rien contre la Colonie Angloise. Mais un tel récit confond l'attaque de 1705, par Subercase, avec une autre Expédition, qui ne fut pas moins fatale aux Anglois, & que le P. de Charlevoix rapporte à l'année 1709. Saint Jean s'étoit non-seulement rétabli dans l'intervalle, mais étoit redevenu le centre & le Magasin de tous les Etablissemens de la Colonie Angloise ; lorsque Saint Ovide (47), Lieutenant-de-Roi de Plaisance, offrit à Costebelle, qui en étoit alors Gouverneur, d'en faire la conquête à ses propres frais. Son projet fut approuvé ; & l'Historien de la Nouvelle France en donne l'Histoire.

Saint Ovide assembla, dit-il, cent vingt-cinq Hommes, Sauvages, Habitans & Matelots, auxquels se joignirent vingt Soldats, nouvellement arrivés de l'Acadie, sous la conduite de *Renou* ; & Costebelle lui en donna vingt-quatre de sa Garnison. Le plus court étoit de faire le Voïage par Mer ; & c'étoit le dessein de Saint Ovide : mais un vent contraire l'aïant arrêté jusqu'au 14 de Décembre, l'impatience lui fit prendre le parti de se mettre en marche sur les néges. Le 20, il arriva au fond de la Baie de Sainte Marie, où il avoit eu la précaution d'envoïer deux Chaloupes, pour traverser un bras de Mer, large de quatre ou cinq lieues, qui lui épargnoit deux jours d'un chemin très rude. Il se trouva, le dernier de Décembre, à cinq lieues de Saint Jean, sans qu'on y eut aucun soupçon de son approche. Mais diverses contradictions lui firent appercevoir, qu'il avoit à se défier de quelques personnes mal intentionnées, qui sembloient ne l'avoir accompagné que pour faire échouer son entreprise.

Elle demandoit une extrême diligence, parcequ'elle ne pouvoit réussir que par la surprise. Tout fut disposé, pour former l'attaque en arrivant ; & dès le lendemain, deux heures avant le jour, on se rendit, à la faveur

(47) Neveu de Brouillan.

d'un beau clair de Lune, au fond du Havre Saint Jean, d'où Saint Ovide eut le tems de faire ses observations. Ensuite, il fit commencer la marche; mais il étoit conduit par de mauvais Guides, qui ne cherchoient qu'à faire manquer ses vûes. Cependant, il reconnut leur perfidie; & passant aussitôt, du centre où il se trouvoit, à l'avant-garde, qui étoit composé des Volontaires, il se mit à leur tête, après avoir donné ordre à *des Pensens*, son Major, de prendre le Commandement du Corps d'Armée. Sa résolution étoit d'attaquer le premier Fort. Il s'avança: mais soit qu'il fût découvert ou trahi; de la premiere Palissade, dont il étoit déja proche, il fut salué d'une décharge de Mousqueterie.

Quelques-uns de ses Volontaires l'abandonnerent; ce qui ne l'empêcha point de pénétrer, avec les autres, jusqu'au chemin couvert. La fortune favorisa son courage; on avoit oublié d'en fermer la porte: il y entra brusquement, en criant vive la France; & ce cri, qui ranima ses gens, fit perdre cœur aux Anglois. Il laissa quinze ou seize Hommes à la garde du chemin couvert; il traversa le Fossé, malgré le feu de deux autres Forts, qui lui blessa dix Hommes; & plantant dix échelles au pié du Rempart, qui avoit trois ou quatre toises de haut, il y monta, lui-sixieme, au milieu d'une grêle de balles. Dans le même instant, son corps d'Armée arriva, & d'autres échelles furent aussi-tôt plantées. Des Pensens monta le premier, suivi de Renou, Johannis, du Plessis, la Chenaye, d'Argenteuil, d'Aillabouc, & de quantité d'autres. Les uns se rendirent maîtres du Corps-de-Garde, les autres de la Maison du Gouverneur; & d'autres coururent au Pont-levis, qui faisoit la communication du Fort des Habitans avec celui qu'on avoit escaladé, & qui se nommoit le Fort Guillaume. Le Gouverneur, qui s'empressoit pour faire appeller les Habitans à son secours, fut blessé de trois coups, & tomba sans aucun signe de vie. Des Pensens fit baisser le Pont-levis. Alors tout le reste de l'Armée entra sans opposition, & les Anglois des deux Forts demanderent quartier.

Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, à la honte de quelques Perfides, le brave Saint Ovide se vit maître de deux Places, dont chacune pouvoit arrêter longtems une Armée entiere. On trouva, dans l'une, dix-huit pieces de Canon en batterie, quatre Mortiers à bombes, vingt à Grenades, & plus de cent Hommes, commandés par un très brave Officier. L'autre avoit six cens Habitans, bien retranchés, & prêts à venir au secours du premier Fort; mais une porte souterraine, par laquelle ils devoient passer, se trouva si bien fermée, qu'elle ne pût être ouverte assez tôt. Il restoit une troisieme Forteresse plus petite, à l'entrée du Port; & Saint Ovide l'envoïa sommer. Le Commandant demanda vingt-quatre heures pour répondre: elles lui furent accordées; & quoiqu'il eut quatre-vingts Hommes, dans une bonne Place, des vivres pour plusieurs mois, une Artillerie assez forte, & des routes à l'abri des bombes, il se rendit sans défense.

Après cette conquête, tous les Forts de Saint Jean furent démolis, par l'ordre du Gouverneur de Plaisance, qui ne jugea point à propos de les garder, dans un tems où sa Place même étoit menacée continuellement d'un siége. Les Anglois, qui n'avoient pas été faits Prisonniers, se sauverent à Belle-Ile, qui n'est qu'à cinq lieues de Saint Jean. Ils y trouverent

un Navire de leur Nation, dans lequel ils s'embarquerent pour l'Angleterre. Jusqu'à la Paix d'Utrecht, on ne voit de leur part aucune tentative pour se rétablir dans le Havre de Saint Jean. Mais l'Ile Carboniere leur restoit, avec les Habitations de la Côte du Nord. Costebelle entreprit, l'année suivante, de leur ôter ce Poste, le seul qu'ils eussent encore de l'Ile. Il avoit reçu, de la Cour, l'ordre de ne rien négliger pour ôter à l'Ennemi tont ce qu'il possédoit sur cette Côte, & la promesse d'un secours, qu'on lui fit attendre trop longtems. Cette lenteur le fit recourir à ses propres forces. Il fit deux détachemens, dont l'un se mit en chemin par terre, & l'autre s'embarqua dans quelques Chaloupes, tous deux sous les ordres d'un Habitant de Plaisance, nommé *Bertrand*, dont la valeur s'étoit déja distinguée dans plusieurs occasions. Les deux Troupes garderent tant de précautions dans leur route, qu'elles arriverent, sans obstacle, à la Baie de la Trinité, qui est fort proche de Carboniere. Elles y trouverent une Frégate Angloise, nommée *la Valeur*, de trente pieces de Canon, & de cent trente Hommes d'équipage, qui avoit servi de Convoi à une Flotte de Vaisseaux Marchands. Les Chaloupes Françoises, dont chacune étoit montée de vingt-cinq Hommes, l'aborderent en plein jour. Bertrand fut le premier à l'abordage, & fut si bien secondé, qu'après avoir tué le Capitaine Anglois & mis tous les Officiers hors de combat, il força l'Equipage de se réfugier entre deux Ponts. Les Anglois s'y défendirent, & le Commandant François fut tué à son tour: mais d'Acarete, jeune Homme fort résolu, prit sa place, & mit enfin les Anglois dans la nécessité de se rendre. Un moment après, deux Corsaires de la même Nation, l'un de vingt pieces de Canon, l'autre de dix-huit, s'approcherent de la Fregate, & commencerent des deux côtés à canonner les François. La mort de Bertrand avoit jetté, dans sa Troupe, un découragement qui lui fit rejetter la proposition d'un nouveau combat. D'ailleurs les forces étoient inégales; & d'Acarete n'eut pas d'autre ressource que de couper les cables, de tendre les voiles, & de sortir de la Baie, à la faveur d'un vent qui le fit bientôt perdre de vûe aux deux Corsaires. Alors le détachement, qui étoit venu par terre, perdant l'espérance de se joindre aux Troupes de Mer, fondit sur les Habitations de la Côte, les pilla, & retourna chargé de butin à Plaisance, où les Chaloupes le suivirent avec leur prise.

L'Ile de Terre-Neuve est cédée aux Anglois.

Ainsi, le principal objet de l'Expédition fut manqué. Les Anglois demeurerent tranquilles à Carboniere, jusqu'au Traité d'Utrecht, qui les mit en possession, par un article formel, de l'Ile de Terre-Neuve & des droits si longtems contestés. Personne n'ignore que la France eut de fortes raisons pour faire ce sacrifice à la Paix, avec celui de la Baie d'Hudson & de l'Acadie. Elle ne perdit pas, sans regret, un Domaine si voisin de ses autres Etablissemens, & dans lequel il est assez remarquable que ses armes avoient toujours eu du succès. Cependant les Politiques Anglois s'applaudissent peu, des avantages qui en reviennent à leur Nation. Ecoutons leurs plaintes: » La Reine Anne, disent-ils, a déclaré à son Parlement que la » France consentoit à nous céder Terre-Neuve & Plaisance; mais elle n'a » pas dit que par un article secret, la France s'étoit réservé le droit de » pêcher & de faire sécher le Poisson en Terre-Neuve. N'est-ce pas en im-

Plainte de leurs Politiques.

» poser grossierement à la Nation Angloise ? Quel autre usage les François » ont-ils à faire de Terre-Neuve, que pour prendre & faire sécher leur » Poisson ? Le Canada, leur plus grande Colonie, n'est éloignée de Terre-» Neuve que d'une demie journée de navigation ; l'Ile du Cap Breton y » touche ; & ces deux Etablissemens leur donnent le pouvoir continuel » d'interrompre notre pêche. Ils n'ont pas besoin de Plaisance, étant aussi » forts qu'ils le sont dans le Continent voisin ; & nous n'en pouvons tirer, » ni commodité, ni forces, lorsque nous sommes si près du centre de » leur puissance en Amérique. N'avions-nous pas assez de Ports pour la » pêche ? N'en pouvions-nous pas faire autant d'usage pendant la Paix ; & » ceux de Terre-Neuve nous seront-ils plus utiles en tems de guerre ? La » Paix d'Utrecht n'a rien retranché à la pêche des François, & nous a » dépouillés de nos droits sur la plus commode de toutes les pêches pour » notre Nation, sur un Païs presque contigu à la Nouvelle Ecosse, qui » l'est à la Nouvelle Angleterre, sur un Païs qui coupe la communication » entre Terre-Neuve & nos Colonies, & qui couvre au contraire les Co-» lonies & les Pêcheries Françoises. En un mot, si l'on pese l'Ile du Cap » Breton, que nous avons laissée aux François, & celle de Terre-Neuve » qu'ils nous ont cédée, on trouvera que c'est une plume dans la balance, » contre un lingot d'or. Si l'on considere ensuite combien il nous en avoit » coûté pour les Garnisons & le Gouvernement du Païs qu'on nous a cedé, » sans qu'il nous en soit revenu aucun avantage réel, & combien il pourra » nous en coûter encore, à la premiere rupture avec la France, qui n'est » nulle part si puissante en Amérique que dans ce qu'elle possede à la vûe » même de Plaisance, on conviendra que la Cour de France a très bien » entendu ses intérêts, lorsqu'au lieu d'écouter les propositions du Duc de » Shrewsbury, qui demandoit des réparations pour tous les dommages » que les Anglois avoient essuiés dans l'Ile de Terre-Neuve, elle a pris » le parti de nous la céder. Le bon Duc ne fit aucune objection, & crut » la chance fort heureuse pour nous : mais ce que nous y avons gagné, » c'est de rendre précaire un commerce dont nous jouissions librement » depuis plus d'un siecle, & d'en assurer la jouissance à nos Rivaux, avec » plus d'avantages que nous n'en avions jamais retiré.

Propriétés de l'Ile.

Les Voiageurs, qui ont visité l'Ile de Terre-Neuve, s'accordent peu dans leurs Descriptions. Suivant les plus anciennes, l'air y est presque toujours serein ; on y voit de belles Forêts, les Campagnes y sont fleuries & couvertes de Fraises ; pour buissons, on n'y trouve que des Framboisiers, dont le fruit est d'un goût merveilleux : les eaux y sont bonnes, les Vallons fertiles ; & la terre, sans culture, y produit une espece de Seigle, qui est fort nourrissant. Le Gibier y foisonne de toutes parts ; & les Bêtes Fauves, telles que les Cariboux, les Orignaux, les Cerfs, les Ours, les Renards, les Chevreuils & les Castors, y sont par milliers. Laet, frappé de ces riantes images, n'a pas fait difficulté de les adopter (48), surtout d'après un Auteur Anglois qui les rend plausibles, en faisant observer que Terre-Neuve est à-peu-près sous la même latitude (49) que la Bretagne, l'Anjou

(48) Descript. Ind. occident. pp. 32 & suiv.

(49) Collection d'Hackluyt, p. 532.

& le Poitou. Mais d'autres, au contraire (50), représentent cette Ile comme une Terre affreuse, ou plutôt comme un Rocher, qui n'est presque partout couvert que de mousse. Ils conviennent que dans la belle saison on y cueille quantité de Fraises & de Framboises; mais ils assurent qu'elle ne porte aucun fruit: que les Bois n'y sont bons à rien; & que la Chasse, à l'exception de celle des Perdrix & des Oiseaux de Rivieres, est impraticable dans les Montagnes escarpées dont le Païs est couvert; que les brouillards du grand Banc se répandent jusqu'à cette distance, & que rarement on y jouit d'un beau Soleil; que s'il paroît en Eté, ses ardeurs sont insupportables, & brûlent le Poisson sur les Graves; & que pendant six mois de l'année le froid y est excessif.

Le P. de Charlevoix croit pouvoir concilier ces deux sentimens, en distinguant les différens Quartiers de l'Ile qui ont été fréquentés par les Européens. Il est vrai, dit-il, que les Côtes du Sud-Sud & de l'Est ne jouissent pas ordinairement d'un Ciel bien pur; ce qui vient du voisinage du grand Banc, où regne un brouillard continuel (51): mais il n'en est pas de même des Quartiers du Nord & de l'Ouest, où l'Hiver & l'Eté sont fort sereins. A l'égard de l'intérieur de l'Ile, on n'en peut parler que par conjecture; car il est presqu'impossible d'y pénétrer, & personne ne s'est encore vanté de l'avoir fait. Entre ceux qui se sont le plus avancés, quelques-uns peuvent avoir apperçu de beaux Vallons, & d'autres n'avoir découvert que des rochers. Quoique les Montagnes ne soient jamais sans Vallées, ces Vallées sont quelquefois des précipices, ou sont remplies elles-mêmes de rochers & d'un sable stérile. D'ailleurs, dans une Ile si vaste, il est difficile qu'il ne se trouve pas quelque variété. Aux environs du Port & de la Baie de Plaisance, on rencontre des Etangs & des Ruisseaux, qui attirent quantité de Gibier: mais dans les parties rudes & montagneuses, la chasse aux Bêtes fauves est impossible; & quoiqu'elles doivent y multiplier à l'infini, il est rare qu'on en puisse profiter. Le froid ne sauroit aussi manquer d'être extrême, dans l'Ile; mais il vient de sa situation, entre les quarante-six & les cinquante-deux degrés de latitude Nord, de ses Montagnes & de ses Bois, des vents d'Est & de Nord qui y regnent souvent, & surtout de ces monstrueuses glaces, qui, venant des Mers du Nord, se trouvent arrêtées sur ses rivages, où elles séjournent longtems.

Opinions différentes sur ses Habitans.

Les anciennes Relations ne s'accordent pas mieux sur les Habitans naturels de Terre-Neuve, que sur les propriétés du Païs. Quelques Voïageurs ont cru l'intérieur habité; mais l'opinion la plus commune est que l'Ile ne l'a jamais été par aucune Nation sédentaire. On n'a vû, sur ses Côtes, que des Eskimaux, qui y passent de la grande Terre de Labrador, pour la Chasse ou pour la Traite; & quoiqu'ils aient parlé d'autres Peuples, avec lesquels ils sont en Commerce, ils mêlent tant de fables à leurs récits, qu'on n'y peut prendre aucune confiance. D'ailleurs, il seroit difficile de concevoir que des Nations entieres de Sauvages se fussent renfermées avec tant de soin dans le centre d'une Ile, qu'on n'en vît jamais paroître aucun.

(50) La Hontan, qui avoit demeuré long tems à Plaisance.

(51) Voiez la Description du grand Banc de Terre-Neuve, & la cause de ses brouillards, au Tome XIV.

Le Canal, qui sépare l'Ile de Terre-Neuve du Continent de l'Amérique, se nomme le Détroit de Belle-Ile. Il court Nord-Ouest & Sud-Ouest; & nous avons déja remarqué qu'après l'avoir passé vers le Sud, on trouve, par les cinquante degrés, dans le Continent de Labrador, une grande Baie où les François ont un Fort qui se nomme Ponrchartrain (52). La pêche y est abondante; mais on n'y a point de Commerce avec les Sauvages, race intraitable, qu'on désespere d'apprivoiser.

Voïages et Etablissem. dans l'Ile de Terre-Neuve

Les Iles voisines de Terre-Neuve, & qui, dans ses divisions générales, sont comprises sous le même nom, ont déja trouvé place dans la Description du Golfe Saint Laurent. On en compte quinze, dont les plus grandes sont celles du Cap Breton, ou l'Ile Roïale, & celle de Saint Jean, à laquelle une Relation Angloise donne quatre-vingt-dix milles de long sur quarante-huit de large, & deux cens soixante-dix de circonférence (53).

Iles voisines de Terre-Neuve.

Au reste, malgré les plaintes des Anglois, qui accusent leurs Plénipotentiaires d'avoir pris le change, au Congrès d'Utrecht, en croïant gagner beaucoup à la cession de Terre-Neuve, l'Historien de la Nouvelle France assure que les François « ont beaucoup plus tiré parti de cette Ile, que de » l'Acadie même, qui ne lui est pas néanmoins fort inférieure en général » pour la pêche, & avec laquelle Terre-Neuve ne peut entrer en compa» raison pour le reste; mais les profits y étoient présens, & ne deman» doient pas de grandes avances: il n'étoit pas besoin non plus d'y faire des » Etablissemens, ce qui demande du concert & de la résolution, mais » d'un Voïage de quatre ou cinq mois, après lequel on se retrouvoit dans » sa Famille. En effet, les Anglois mêmes, que d'autres raisons avoient portés à s'y établir les premiers, n'y avoient jamais eu de Gouverneur fixe. Le premier Patron de Navire, qui arrivoit dans la saison de la Pêche, ne commandât-il qu'une Barque de trente ou quarante tonneaux, étoit regardé comme Gouverneur pour cette saison, sous le titre de *Lord of the Harbour*, Seigneur du Port. S'il arrivoit trois ou quatre Vaisseaux de guerre, le plus ancien Capitaine commandoit à terre comme sur Mer. Dans les autres tems, c'étoit le Gouverneur militaire du Fort de Saint Jean, qui s'attribuoit tous les droits, mais sans y être autorisé par une Commission particuliere. Il exerçoit les fonctions de Juge & de Chancelier, avec un pouvoir qu'il ne devoit qu'à son rang. A la vérité, les Loix étoient peu nécessaires, dans un Païs dont les Habitans étoient si pauvres. Leur Commerce se faisoit en échanges. Quelques filets, ou quelques instrumens dérobés, un peu d'espace empiété sur la grave d'autrui, faisoient les principaux différends qui demandoient un Tribunal de Justice. Aussi se rendoit-elle avec peu de formalités. Le Seigneur du Port, ou le Commandant militaire connoissoit de tous les crimes, à l'exception du meurtre; & se faisoit amener le coupable par une file de Mousquetaires, il lui prononçoit sur-le-champ sa Sentence. Un Meurtrier étoit envoïé en Angleterre, chargé de chaînes; & comme il en auroit trop coûté pour faire partir avec lui les

Observation sur ses avantages.

Ancienne Police des Anglois dans l'Ile.

(52) Ce poste appartient aujourd'hui à un Gentilhomme Canadien, nommé *Tilly* de Courtemanche, originaire de Normandie.

(53) C'est celle où feu M. le Comte de Saint Pierre voulut faire un Etablissement. Le P. de Charlevoix lui donne vingt-deux lieues de long, & environ cinquante de circuit. Voiez ci-dessus, Tom. XIV.

Témoins, il étoit ordinairement déchargé de l'accusation par les Juges de Londres, qui le renvoïoient en Terre-Neuve, avec une copie authentique de leur Jugement.

Commerce des Anglois en Terre Neuve.

Les Anglois font deux sortes de Commerce dans cette Ile; l'un, qui passe pour le plus avantageux, parcequ'il est sujet à moins de risques, est celui des Pêcheurs mêmes, qui s'approvisionnant à *Biddiford*, à *Pool*, à *Darmouth*, & dans les autres Ports occidentaux d'Angleterre, partent de bonne heure pour la Pêche; l'autre, qu'on nomme *Commerce de Maître*, est celui qui se fait par les Capitaines ou les Patrons des Navires. Ils se rendent droit en Terre-Neuve, pour y acheter sur la grave, leur cargaison de Morue, qu'ils apportent non-seulement dans toutes les parties de l'Angleterre & de l'Irlande; mais en Portugal, en Espagne, en Italie, &c. Quelques-uns en fournissent aussi les Colonies des Iles. On assure qu'outre l'avantage des Particuliers, & celui qui revient de ce commerce à la Nation, par le grand nombre de Matelots & d'Artisans qu'il emploie, les fonds publics en sont annuellement augmentés de trois ou quatre cens mille livres sterling. La charge d'un Navire de cent tonneaux, qui n'a point d'autres frais que ceux des vivres & des instrumens de pêche pour vingt Hommes, rapporte au Propriétaire, dans les Marchés de Portugal, d'Espagne & d'Italie, deux mille livres sterling de profit clair, & fait entrer par conséquent cette somme dans le fond National. » Les Espagnols, dit » un Politique Anglois, ont senti l'importance du Commerce de la Mo- » rue, lorsque ne se bornant point à tout ce qu'ils avoient gagné au Traité » d'Utrecht, ils ont aspiré à la Pêche de Terre-Neuve, jusqu'à s'y attri- » buer des droits. Ils envoïerent même à Londres, un Irlandois, nommé » *Gillingham*, pour les faire valoir & dans une clause, inserée à la fin » du quinzieme article de la Convention avec l'Espagne, on trouve le fon- » dement d'un prétexte, que le Marquis de *Montéleon* s'est efforcé de réa- » liser depuis, par un Mémoire sur les droits des Habitans de Guipuscoa » à la pêche de Terre-Neuve. Le Conseil du Commerce, consulté sur un » point si grave, répondit en 1713, qu'après avoir examiné les argumens » du Marquis, & pris diverses informations, il trouvoit bien que plu- » sieurs Espagnols avoient quelquefois obtenu de la Reine Anne, des per- » missions de Pêche, & que d'autres l'avoient exercée clandestinement; » mais qu'il n'avoit jamais appris qu'aucun d'eux se fût fondé sur un vé- » ritable droit. Cette réponse fait voir, du moins, qu'avant la conclusion » même de la Paix, la Reine avoit laissé tirer avantage aux Espagnols » d'une des plus riches branches de notre Commerce. Mais heureusement, » ils n'ont point obtenu ce qu'ils s'étoient proposés. Le quatrieme article » du Traité de M. *Dodington*, du mois de Décembre 1713, leur a fait » perdre un peu du terrein qu'ils avoient gagné par la Paix d'Utrecht; » & toutes les innovations, entre lesquelles leur Pêche de Terre-Neuve » étoit la plus scandaleuse, ont été rigoureusement abolies.

Réflexions sur ce Commerce.

§ XVI.

§ XVI.

SUPPLEMENT AUX VOIAGES ET ETABLISSEMENS AUX ANTILLES.

DIVERSES PETITES ILES.

INTRODUCTION.

Quoiqu'on ne connoiſſe aucune Relation particuliere de pluſieurs petites Iles, diſperſées dans l'enceinte des grandes Antilles, il manqueroit quelque choſe à cet article, ſi l'on ne prenoit ſoin de recueillir ſous un même titre, en forme de Supplément, diverſes obſervations ſur leur dépendance, leurs propriétés & leurs Habitans, qui ſe trouvent répandues dans les Journaux de quelques célebres Voïageurs.

ILE SAINT THOMAS.

L'Ile de Saint Thomas, une des Vierges, eſt la derniere des Antilles du côté de l'Oueſt à dix-huit degrés de Latitude Nord. Elle eſt renommée par la commodité naturelle de ſon Port. C'eſt un enfoncement ovale, formé par les cuiſſes de deux Montagnes, aſſez hautes du côté de la terre, mais qui, s'abbaiſſant inſenſiblement vers la Mer, forment deux mottes rondes & plattes, qu'on croiroit faites exprès pour recevoir deux Batteries, & par conſéquent pour la défenſe de l'Ile. Quoiqu'elle n'ait qu'environ ſix lieues de tour, elle a deux Maîtres; le Roi de Dannemarck & le Roi de Pruſſe (54). Les Pruſſiens, à la vérité, n'y ſont que ſous la protection des Danois; & ſuivant le témoignage de Labat, qui en fit le Voïage pour s'inſtruire, ce ſont les Hollandois qui en font le commerce ſous le nom des Danois. En y arrivant, le 18 d'Avril 1701, il obſerva, preſqu'au milieu du fond du Port, une Forteresse, qui n'eſt, dit-il, qu'un petit quarré, avec de très petits Baſtions, ſans foſſés & ſans ouvrages extérieurs. Toute ſa défenſe conſiſte en un plan de Raquettes, qui regnent alentour, & qui occupent tout le chemin que devroient occuper le Foſſé & le chemin couvert. Ce terrein a ſix ou ſept toiſes de large. Les Raquettes y ſont bien entretenues, ſi ſerrées à leur ſommet, ſi unies, qu'il ſemble qu'on les taille tous les jours. Leur hauteur eſt de ſept piés. Les Bâtimens du Fort ſont adoſſés contre le mur, & laiſſent au milieu une Cour quarrée. Le Bourg ſe préſente, à cinquante ou ſoixante pas du Fort, & ſuit la figure de l'Anſe. Il n'eſt composé que d'une longue rue, qui ſe termine au comptoir de la Compagnie de Dannemark, grand & bel édifice, qui contient quantité de logemens, & de Magaſins commodes, ſoit pour les Marchandiſes, ſoit pour la garde des Negres, dont cette Compagnie fait un bon Commerce avec les Eſpagnols. A la droite du Comptoir, on trouve deux petites rues, qui ſont remplies de François réfugiés, d'Europe & des Iles. Elles ſe nomment le Quartier de Brandebourg. Il eſt aſſez ſingulier, dans cette Ile, d'y voir trois ou quatre Religions différentes, ſans aucun Temple. Les deux

(54) On ne nous apprend point, dans quel tems, & par quel concordat, cette union a commencé.

ILE SAINT THOMAS.

dominantes sont la Luthériene & la Calviniste. Le nombre des Catholiques est si petit, que Labat ne put découvrir qu'un Chirurgien François qui le fût ouvertement; mais il trouva quantité de Protestans de sa Nation, qui étoient sortis des Iles du Vent après la révocation de l'Edit de Nantes. Quoiqu'ils fussent assez bien établis à Saint Thomas, ils regrettoient fort les Iles Françoises, parcequ'ils éprouvoient souvent la jalousie des Etrangers chez lesquels ils s'étoient retirés.

Les Maisons du Bourg, qui n'étoient autrefois que de fourches en terre, couvertes de cannes ou de roseaux, & revêtues de torchis, enduit de blanc, avoient été rebâties de brique, depuis quelques incendies. Elles sont basses; & peu même ont deux étages : mais la plûpart sont d'une extrême propreté, pavées de carreaux d'une sorte de Faïance, & blanchies à la maniere de Hollande. L'instabilité du terrein, où l'on ne peut creuser trois piés sans rencontrer l'eau & le sable mouvant, empêche de les faire plus hautes : mais Labat apprit aux Habitans qu'à la Ville du Fort-Roïal de la Martinique, où l'on se trouvoit dans le même inconvénient, on s'étoit avisé, pour remede, de ne pas creuser, & de poser les premieres assises sur le sable, ou sur l'herbe, en observant de faire des emparemens bien larges, & bien liés avec tous les murs, tant de face que de refend, & que l'expérience avoit fait trouver cette maniere de bâtir très solide.

Le Commerce est très considérable à Saint Thomas. Le Danemarck étant presque toujours neutre dans les guerres de l'Europe, son Port est ouvert à toutes les Nations. Il sert d'entrepôt, pendant la Paix, pour le Commerce que les François, les Anglois, les Espagnols & les Hollandois, n'osent faire ouvertement dans leurs Iles; & pendant la guerre, il est le réfuge des Vaisseaux Marchands, qui sont poursuivis des Corsaires. D'un autre côté, c'est là que les Corsaires menent leurs prises, & qu'ils les vendent, lorsqu'ils les ont faites trop bas pour les faire remonter aux Iles du Vent. Ainsi les Marchands de Saint Thomas profitent du malheur des Vaincus, sans avoir contribué à leur perte, & partagent avec les Vainqueurs le fruit d'une victoire qui ne leur coûte rien. C'est de leur Port que partent aussi quantité de Barques, pour aller en traite sur les Côtes de Tierra-Firme, d'où elles rapportent beaucoup d'argent en especes ou en barres, & de précieuses Marchandises. Tant d'avantages font regner, dans cette petite Ile, l'abondance de toutes sortes de richesses & de provisions.

Labat aïant été reçu fort civilement du Directeur de la Compagnie Danoise, qui se nommoit *de Vambel*, & qui avoit épousé depuis peu une Françoise de Nîmes, eut la curiosité de visiter la Campagne avec lui. Dans l'espace d'un jour, il vit plus de la moitié de l'Ile. Les Sucreries n'y sont pas en grand nombre; mais le Sucre de Saint Thomas est fort beau & bien grené. Les Plantations sont petites, mais propres & très bien entretenues. Le terrein, quoique leger, est fertile. Il produit en abondance le Manioc, le Mill, les Patates & toutes sortes de fruits & d'herbages. Les Cannes y croissent très bien. L'Ile a peu de Bœufs & de Chevaux, parcequ'elle manque de terrein pour leur subsistance : mais Portoric la fournit abondamment de grosse viande. Les Habitans élevent d'excellens Cabris, & toute sorte de Volaille. Cependant l'argent est si commun à Saint Thomas, & les Etran-

gers, en si grand nombre, que les vivres y sont toujours chers.

Labar y acheta quelques Porcelaines du Japon, d'une parfaite blancheur, avec des fleurs de relief en même couleur. » Pour s'assurer, dit-il, qu'el-» les sont réellement du Japon, il faut en rompre un petit morceau. Le de-» dans doit être, à-peu-près, de la même blancheur que le dehors.

Iles des Vierges

Il partit de Saint Thomas le 23 d'Avril; & la suite de sa route donne des lumieres, qu'on n'avoit point avant lui, sur quantité d'autres Iles. Donnons son propre récit : » Nous passâmes entre toutes les petites Iles » qu'on nomme les Vierges, par le Canal du milieu, qu'on appelle » vulgairement la *grande rue des Vierges*. C'est une des plus agréables » navigations. On s'y croit dans une grande Prairie, coupée de part & » d'autre par quantité de Bosquets. Les beaux arbres, dont ces Ilets sont » remplis, font juger avantageusement de la Terre. Nous en vîmes quel-» ques-uns d'habités; mais la plûpart sont déserts. La plus grande de ces » petites Iles est à l'Est de toutes les autres, & se nomme la grosse Vier-» ge. Elle est habitée par des Anglois, qui l'appellent *Pâneston*. Nous la » laissâmes à plus d'une lieue de nous, sur la droite du Vaisseau : mais » j'ai sû du P. Rossei, Religieux de mon Ordre, qu'un naufrage y avoit » jetté, que les Habitans y sont très pauvres. Ils recueillent un peu de » Tabac & d'Indigo, du Coton & des Pois. Leur nourriture commune est » du Poisson & des Patates. Ils n'ont d'eau douce que celle qui tombe du » Ciel, & qu'ils conservent dans des futailles. Lorsqu'elle est consommée » ou corrompue, leur ressource est l'eau de pluie, qui se trouve dans les » Rochers creux, sur laquelle il se forme une croûte verte, épaisse de deux » doigts, qu'on se garde bien de rompre entierement. On la conserve au » contraire avec beaucoup de soin; & l'ouverture qu'on y fait n'est que » de la grandeur du Vaisseau avec lequel on la puise, parcequ'elle mo-» dere l'ardeur du Soleil, en faisant, sur l'eau, l'effet d'un toît sur une » Maison.

» La pêche est extrêmement abondante, dans tous les Canaux qui séparent » ces Iles. Nous prîmes un Poisson, qui parut d'abord de la figure d'un » Congre, mais qui ne fut connu de personne, lorsqu'on l'eut mis sur » le Pont. Il avoit trois piés de long. Sa tête étoit platte, comme celle » d'un Serpent, mais longue & même effilée. Le corps étoit de la gros-» seur du bras; la queue large & fourchue, avec une sorte d'empanure » sur le dos, qui lui prenant à la naissance du cou, continuoit en dimi-» nuant jusqu'à la naissance de la queue, & deux autres ailerons sembla-» bles, depuis le cou jusqu'au même endroit de la queue, larges de trois » doigts par le haut; ses dents étoient longues & noires. Après l'avoir as-» sommé, le doute où nous demeurâmes de son espece nous fit prendre » le parti de l'attacher au mât, pour reconnoître, avec le tems, les pro-» priétés de sa chair. Mais dès le jour suivant, nous nous crûmes fort heu-» reux de n'y avoir pas touché. Il s'étoit dissout en une eau verdâtre & » puante, qui avoit coulé sur le Pont, sans qu'il restât presqu'autre chose » que la peau & l'artête; d'où nous conclûmes que c'étoit un composé de » venin, qui nous auroit empoisonnés tous. Les informations, que j'ai

» prises en d'autres tems, n'ont pû me faire connoître mieux cet étrange » & dangereux Poisson.

ILE DE LA NEGADE.

Nous nous approchâmes ensuite de *la Negade*, ou l'Ile noïée, qui me parut large d'environ quatre lieues, mais extrêmement basse & platte, excepté vers son milieu, qui est un peu plus élevée que ses bords. Elle a quelques arbres, & quantité de Mangles. La plus grande partie demeure sous l'eau dans les hautes marées, & c'est delà qu'elle tire son nom Espagnol; mais il ne paroît pas qu'elle puisse jamais être entierement couverte. Elle est entourée de Bas-fonds, où le danger est extrême pour les Vaisseaux, surtout à la moindre agitation des flots. Un Galion Espagnol s'y étant autrefois perdu, on assure qu'une grande partie de l'or & de l'argent qu'il portoit fut cachée en terre dans l'Ile, & que les fréquentes inondations en aïant changé les marques, auxquelles on s'étoit flatté de retrouver ce trésor, il y est resté jusqu'aujourd'hui. L'espérance d'une si belle proie a souvent tenté les Habitans des Iles & les Flibustiers. J'en ai connu quelques-uns, qui ont passé quatre & cinq mois à fouiller ou à sonder la terre; il s'est même répandu qu'on avoit trouvé quelque chose, mais que le corps du dépôt n'a pas encore été découvert. Peut-être sa pesanteur l'a-t'elle fait enfoncer dans des terres si mobiles.

ILE DE SOMBRERA.

Sur le soir, nous vîmes Sombrera, Ile déserte, à laquelle les Espagnols ont donné ce nom, parcequ'étant ronde & platte, avec une Montagne assez haute & toute ronde au milieu, elle représente assez la figure d'un Chapeau. Nous côtoïâmes ensuite, à quelque distance, l'*Anguille*, petite Ile Angloise (55), dont la Colonie n'a de remarquable que sa pauvreté, & nous allâmes mouiller à Saint Martin.

ILE DE SAINT MARTIN.

L'Ile de *Saint Martin* est située à dix-huit degrés quinze minutes de latitude Nord, & n'a pas moins de quinze ou seize lieues de tour. Il ne s'y trouve, ni Ports, ni Rivieres; mais elle a quelques petites Fontaines, qui donnent de l'eau dans les tems de pluie, & qui tarissent dans la saison seche. On y est réduit, alors, à l'eau de Citerne & de quelques mauvaises Mares. Je n'ai pas jugé favorablement du terrein, du moins dans les endroits que j'ai parcourus. Aussi n'en recueille-t'on que du Tabac, de l'Indigo, des Pois, du Manioc, & du Rocou. Mais le sel y est en abondance. Il se trouve dans des Salines naturelles, où il se prend sans travail & sans dépense. La Rade, où nous mouillâmes, est à l'Ouest-Sud-Ouest, & d'un excellent fond; mais exposée à tous les vents du dehors.

Les Espagnols ont eu, dans cette Ile, une Forteresse dont on voit encore quelques restes, & qui n'avoit pas d'autre utilité que d'empêcher l'établissement des autres Européens dans les Vierges; car la garde des Salines ne méritoit pas cette dépense, puisqu'il s'en trouve dans toutes les Iles, au Vent, comme sous le Vent. A la vérité, ils ont empêché longtems qu'on ne s'établît à Saint Barthelemy, à l'Anguille, à Paneston, & dans les autres petites Iles voisines; mais n'aïant pû s'opposer aux Etablissemens François & Anglois de Saint Christophe, d'Antigo, de la Gua-

(55) On a donné sa description.

deloupe, de la Martinique, & d'autres Iles, ils se déterminerent enfin à quitter celle de S. Martin en 1648. Ce ne fut pas sans avoir ébranlé les Edifices, crevé les Citernes, & détruit la Forteresse.

On ignore par quelle avanture il se trouva parmi eux quatre François, cinq Hollandois, & un Mulâtre. Ces dix Hommes s'étant cachés dans les Bois, lorsque la Colonie Espagnole s'embarqua pour se retirer à Portoric, se rejoignirent au bord de la Mer, & prirent ensemble la résolution d'habiter l'Ile, en la partageant entre les deux Nations, comme l'Ile de Saint Christophe l'étoit entre les François & les Anglois. Dans le besoin qu'ils avoient de toutes sortes de secours, ils convinrent d'informer de leur Traité, le Gouverneur François de Saint Christophe & le Gouverneur Hollandois de Saint Eustache. Mais les Hollandois, qui avoient une petite Barque, s'étant chargés de cette double Commission, eurent l'infidélité de n'avertir que le Gouverneur de leur Nation, qui fit partir aussi-tôt tour ce qu'il pût rassembler de gens dans son Ile, sous la conduite d'un Officier nommé *Thomas*, pour aller prendre possession de Saint Martin, au nom des Etats Généraux de Hollande.

Il prétendoit faire revivre d'anciennes prétentions qu'ils s'attribuoient sur cette Ile. Dès l'année 1637, les François y avoient jetté les fondemens d'une petite Colonie: ensuite les Hollandois s'y étant introduits par surprise, & s'y trouvant les plus forts, avoient bâti une Forteresse, qui les avoit maintenus pendant quelques mois dans leur usurpation. Mais les Espagnols de Portoric étoient venus les attaquer, avec un armement considérable, avoient fait Prisonniers, sans distinction, les François & les Hollandois de l'Ile, & s'y étoient établis eux-mêmes, dans la Forteresse qu'ils avoient occupée jusqu'en 1648. On ne voit point quel droit les Hollandois pouvoient fonder sur ces évenemens; & leur prise de possession, en 1648, n'étoit qu'une nouvelle preuve de mauvaise foi. Aussi les quatre François de Saint Martin, qui ne recevoient aucune explication de S. Christophe, se défierent-ils de la perfidie de leurs Compagnons; & dissimulant leur chagrin, ils trouverent enfin l'occasion d'informer le Commandeur de Poincy, Général des Iles Françoises, de l'injustice qu'on faisoit à leur Nation.

Poincy envoïa d'abord, à Saint Martin, trente Hommes sous les ordres d'un Officier, sans autre vûe que d'observer quelle seroit la conduite du Gouverneur Hollandois. Non-seulement, ils n'y furent pas reçus, mais on prit les armes, pour les empêcher d'y descendre. L'Officier François, qui ne se trouvoit pas assez fort pour faire valoir ses droits, retourna aussi-tôt à Saint Christophe; & Poincy donna trois cens Hommes à Longvilliers son Neveu, pour se rendre Maître de Saint Martin, dont il le nomma Gouverneur. Cependant il joignit, à cet ordre, celui de n'emploïer la voie des armes, qu'après avoir fait sommer les Hollandois de remettre la partie de l'Ile dont les François étoient maîtres, lorsqu'ils en avoient été chassés par les Espagnols. Longvilliers débarqua sans obstacle, parceque la Colonie Hollandoise étoit trop foible pour s'y opposer. Il fit demander les Quartiers François dont elle s'étoit mise en possession. Le Gouverneur, menacé de se les voir enlever par la force, & de perdre ceux qu'on paroif-

soit disposé à lui laisser, se hâta d'envoïer des Députés, avec lesquels l'accord fut bien-tôt conclu. Le Terres de l'Ile furent partagées ; c'est-à-dire que les François demeurerent maîtres de tout le côté qui regarde l'Ile d'Anguilla ; & les Hollandois, de celui qui contenoit leur Fort. Après ce nouveau Traité, les deux Nations se promirent une assistance mutuelle (56).

Elles vécurent en bonne intelligence, jusqu'à la guerre de 1688. Mais les Anglois aïant été chassés de Saint Christophe dès le commencement de cette guerre, la plûpart des Habitans François de Saint Martin reçurent ordre d'y passer, pour occuper les Quartiers dont on avoit dépouillé les Anglois. Ensuite les François furent chassés de Saint Christophe à leur tour, & la ruine de cette florissante Colonie entraîna celle des Quartiers François de Saint Martin. Cependant quelques-uns des anciens Habitans y retournerent, après la Paix de Riswick. On leur donna même un Commandant, sous lequel ils commençoient à se rétablir ; lorsque la guerre s'étant rallumée en 1702, le Gouverneur des Iles Françoises voulut la faire passer encore dans quelque autre Colonie. Mais n'aïant point oublié les malheurs de leur premiere translation, ils refuserent de quitter Saint Martin. L'ancien Concordat fut renouvellé avec les Hollandois ; on se jura une affection qui ne s'est pas démentie, & qu'on a poussée, pendant la guerre, jusqu'à faire vivre, avec la même amitié, les Corsaires des deux Nations qui vont se fournir de vivres dans l'Ile. En 1705, lorsque Labat y passa, le Quartier François n'avoit pas même d'Officier du Roi. Ils étoient commandés par un Habitant de leur Corps, Chirurgien de Profession, qui faisoit aussi l'office de Curé. Un Capucin, qu'ils avoient auparavant, avoit été massacré par un Valet Caraïbe, auquel il prenoit trop de confiance ; & les secours Ecclésiastiques, qu'on leur envoïoit quelquefois de Saint Christophe, avoient cessé, depuis que cette Ile étoit repassée entre les mains des Anglois. La peinture du Curé Chirurgien de Saint Martin donne une triste idée de l'état de la Religion dans les Iles. » C'étoit lui qui assem-» bloit son Peuple à l'Eglise, les Dimanches & les Fêtes. Il y faisoit quel-» que lecture, ou quelque exhortation ; il récitoit les prieres, il donnoit » avis des Fêtes & des Jeûnes. Aux fonctions de Commandant, de Chi-» rurgien & de Curé, il joignoit celles de Juge, assisté du Maître d'Ecole, » qui lui servoit d'Assesseur, ou de Procureur du Roi, & de son *Frater*, » qui tenoit lieu de Greffier. Cette Cour jugeoit souverainement & en » dernier ressort toutes les contestations qui s'élevoient dans la Colonie. » Le Commandant fut le premier qui s'offrit à moi, lorsque je fus au ri-» vage. Sa Maison étoit la plus apparente, de dix-huit ou dix-neuf autres, » qui composoient la Ville de Saint Martin. L'Eglise, le Presbytere & le » logement du Maître d'Ecole en étoient à quelque distance. L'ordre fut » donné d'avertir dans les Quartiers, qu'il étoit arrivé un Religieux, & » le Maître d'Ecole voulut sonner aussi-tôt la Messe. Sa Cloche étoit un » gros *Lambis* (57) percé, dont le son n'étoit pas moins bruïant que celui » d'un Cor-de-Chasse. Quoiqu'il fût quatre heures après-midi, & par con-

(56) Tous les articles du Traité se trouvent dans du Tertre. Il fut signé le 13 Mai 1648 sur une Montagne qui faisoit la séparation des deux Quartiers, & qui en a pris le nom de *Mont des accords*.

(57) Espece de gros coquillage.

» séquent que j'eusse dîné, le Commandant s'efforça de m'engager à dire » la Messe, parcequ'il étoit Dimanche, & me répéta plusieurs fois que » je le pouvois, *in caso necessitas*. Je lui promis de la dire le lendemain; » & riant de son savoir, je lui demandai où il avoit étudié. Labat raconte les services spirituels qu'il rendit à cette Colonie, surtout pour les Mariages, dont la plûpart n'avoient été jusqu'alors qu'un Contrat Civil. Elle contenoit environ deux cens personnes. L'Auteur vit aussi celle des Hollandois, qui étoit beaucoup plus nombreuse; mais il n'en fait aucune Description.

S. MARTIN.

L'Ile de Saint Barthelemy, où il passa le 22, étoit encore une Colonie Françoise, qui avoit eu le même sort que celle de Saint Martin, & qui n'en est qu'à trois lieues, comme elle n'est qu'à six de Saint Christophe. Les Caies, dont elle est environnée, ne permettent point aux Vaisseaux d'en approcher. Elle est beaucoup moins grande que Saint Martin (58). Ce qu'elle a de meilleur & qui manque à l'autre, c'est un Port excellent (59), où les Vaisseaux de toute grandeur peuvent être à couvert, sur un très bon fond. Le milieu de l'Ile est montagneux.

ILE DE SAINT BARTHELEMI

Aves, Ile déserte, où Labat fut poussé par une tempête, & qu'il ne faut pas confondre avec celle de même nom, placée au Vent de Curacao dans un autre article, est à cinquante lieues sous le vent de la Dominique. L'Auteur eut le tems de la connoître, par divers accidens qui le forcerent de s'y arrêter. Elle est, dit-il, à quinze degrés & demi de latitude Nord, & n'a pas plus de trois lieues de tour. Deux Ilets, qui la bordent à l'Ouest & au Nord-Ouest, à la distance de cinq ou six cens pas, ne sont que des rochers stériles, couverts, & blancs, de l'ordure des Oiseaux qui s'y retirent; ils sont joints à l'Ile par des Bas-fonds, parsemés de brisans, qui se découvrent en basse Mer, & qui sont remplis de coquillages.

ILE D'AVES.

Quoique l'Ile d'Aves, qui est beaucoup plus longue que large, n'ait de loin que l'apparence d'un Banc de sable, presque de niveau avec la surface de la Mer, elle est fort différente lorsqu'on est dessus; son milieu est de plus de huit toises au-dessus du rivage; & quoiqu'elle ait des récifs, à l'Est & au Nord-Est, qui avancent considérablement en Mer, le reste est fort sain. Elle n'a pas d'eau douce; mais Labat (60) donne le moïen de

(58) Du Tertre lui donne sept à huit lieues de tour.

(59) Il entre, prétend du Tertre, plus d'un quart de lieue dans les terres; son entrée est de cinquante pas de largeur. Dans quelques endroits il a près de trois cens pas de large; au plus étroit, il en a deux cens. Mais la terre n'y est propre qu'à porter du Tabac. Aussi Labat ajoute-t'il que tout ce qui y restoit d'Habitans est passé à Saint Martin.

(60) Ici, dit-il, comme partout ailleurs, faites, avec la main ou une pelle, un trou dans le sable, cinq ou six piés au dessus de l'endroit où vous présumez que les plus grosses lames ne couvrent pas le terrein; vous n'aurez pas creusé huit ou dix pouces, que vous trouverez l'eau. Prenez de cette premiere eau en diligence; vous la trouverez parfaitement douce, & si vous vous donnez la patience de la laisser reposer dans un Vase, pour donner le loisir au sable, qui y est mêlé, de retomber au fond, vous aurez de l'eau fort pure. Mais ce petit Puits n'en fournira pas longtems: en moins d'un quart d'heure, vous voïez l'eau croître à vûe d'œil, & devenir en même-tems salée. Cet inconvénient est compensé par la facilité de faire ces Puits. On en est quitte pour boucher le premier, & pour en faire un nouveau chaque fois qu'on en a besoin. *Ut sup.* Tome 8 p. 28.

ILE D'AVES.

n'en pas manquer. Il se trouve, dans l'Ile d'Aves, quantité d'Arbrisseaux, & même des Goyaviers, des Corossoliers & des Cachimans, que Labat croit venus des grains que les Oiseaux y laissent avec leurs excrémens. Si dans la suite, on y trouve des Orangers & des Citroniers, il avertit « que c'est à lui qu'on en aura l'obligation, parcequ'il y sema » dans plusieurs endroits, des pepins de ces deux fruits, qui pourront être » d'un grand secours pour ceux que la Providence y conduira. Il vante beaucoup la bonne chere qu'il fit dans cette Ile (61) : les Tortues franches, dont la chair est si délicate, ne lui manquerent jamais, quoique l'Equipage en consommât beaucoup tous les jours. Il y prit même quelques Carets. On ne voit nulle part une plus grande abondance d'Oiseaux de Mer, qui vivent par conséquent sans eau douce. Il s'y trouve des Pluviers, des Vingeons, des Chevaliers, diverses sortes de Poules-d'eau, des Flamands, des *Grands-Gosiers*, des Mouettes, des *Paille-en-culs*, des Frégates, des Fous, & quantité d'autres. Labat vit quelques nids de Flamands : ils sont composés de terre grasse, & ressemblent à des cônes tronqués, d'environ vingt pouces de hauteur, sur autant de diametre par le bas. On les trouve toujours dans l'eau, c'est-à-dire, dans des Mares ou des Marécages. Ces cônes sont solides jusqu'à la hauteur de l'eau, & vuides ensuite, avec un trou au sommet. Les Flamands y pondent leurs œufs, qu'ils couvent en s'appuïant contre le cône, & couvrant le trou de leur queue. Le fond est un peu concave ; les parois sont fort unis. Jamais on n'y voit de plumes, ni d'herbes, ou d'autre couche pour les œufs. Le Poisson fourmille aussi sur les Côtes de l'Ile d'Aves ; & ses Bas-fonds sont toujours couverts d'une incroïable quantité de beaux coquillages. Enfin, dans les termes de Labat, il faudroit n'avoir, ni mains, ni piés, pour mourir de faim dans cette Ile.

ILE DES CRABES OU BORRIQUEN.

Dans le même Voïage, il aborda le 30 de Janvier à l'Ile des Crabes, nom qu'elle a reçu des Flibustiers, au lieu de celui de *Borriquen*; qu'elle portoit autrefois. Elle est éloignée de cinq ou six lieues de la Pointe Sud-Est de Portoric, à dix-sept degrés dix minutes de Latitude Nord ; & sa circonférence est de huit à dix lieues. Les Montagnes y sont en grand nombre ; mais elles ne sont point arides, ni escarpées, ni d'une excessive hauteur, Elles laissent entr'elles de très beaux fonds, où la terre est excellente. D'ailleurs elles sont couvertes de toutes sortes de bois ; & les sources d'eau, qui en descendent, forment plusieurs petites Rivieres d'une eau pur & saine.

(61) Un peu de gourmandise, dont il ne se défend pas, lui fit pratiquer une recette dont l'invention est dûe aux Sauvages, & qu'il se croit obligé de communiquer à ses Lecteurs. C'est ce qu'il nomme *un Mouton en robbe-de-Chambre*. On prend, dit-il, un Mouton, qu'on saigne, qu'on éventre & qu'on vuide, sans le dépouiller. Ensuite on se hâte de le remplir de sa fressure, hachée bien menue, avec du Lard, de l'Oignon, des Epiceries, du jus de Citron, quelques Canards sauvages coupés en morceaux, des Alouettes de Mer, & d'autres Gibiers semblables, tant qu'il en peut tenir : après quoi la peau est recousue : la peau, c'est-à-dire celle où est la laine. Dans cet état, on le couche au fond d'une Fosse, bien échauffée par le bois qu'on y a fait brûler. On le couvre de sable brûlant & de charbon. En deux heures de tems, la laine fait une croûte noire sur la peau. On la détache aisément ; & l'on ouvre l'Animal, qui est alors un mets délicieux.

On

Ile aux Crabes ou Borriquen.

On trouve, dans toutes les parties de l'Ile, des restes d'anciennes Habitations. On y voit de longues allées d'orangers, de citroniers, & d'autres arbres; auxquels on distingue les Cantons qui ont été cultivés, de ceux qui sont demeurés en friche, où les arbres sont d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires. La Chasse y est abondante, sur tout aux Ramiers, aux Perroquets, aux Grives, aux Ortolans, & aux Oiseaux de mer & d'eau douce; aux Porcs marons, aux Lezards & aux Tatous. Les Figuiers & les Bananiers y croissent de toutes parts, & les bords de la mer sont couverts de pommes de Raquette. Labat y trouva, dans plusieurs endroits, de belles cannes de sucre. Il regrete qu'un Païs si délicieux, & naturellement si fécond, soit abandonné, & que la politique des Espagnols ne leur permette point de souffrir que d'autres Européens s'y établissent. Cependant, « ils ont raison, » dit-il; car il y pourroit venir des Etrangers si puissans, qu'un tel voisi- » nage deviendroit incommode à leur Colonie de Portoric: mais pourquoi » ne pas faire usage eux-mêmes, d'un bien qu'ils ont entre les mains? « Il ajoute, qu'il parcourut la plus grande partie de l'Ile, & qu'il ne s'étonne point que les Anglois aient voulu s'y établir: qu'à la vérité elle n'a point de Port; mais qu'avec de bonnes Rades, elle a, du côté de Portoric, un Accul qui pourroit tenir lieu d'un bon Port. Enfin, qu'il n'y a rien vu qui ne lui ait fait envie, & qui ne lui ait fait déplorer l'aveuglement de ses Compatriotes, qui sont allés se nicher à Saint Martin, Saint Barthelemi, & d'autres Iles de cette espece, au lieu de venir former ici une bonne Colonie, & de s'y maintenir par la force. De toutes les Iles qu'il a vues, dit il encore, il n'y en a point de plus favorable pour un Etablissement & pour tous les avantages du Commerce.

Ile de Saba.

Saba, qu'il visita dans un autre tems, est une petite Ile Hollandoise, qu'on prendroit pour un rocher, escarpé de toutes parts, & de quatre ou cinq lieues de tour. Sa situation est par les dix-sept degrés. On n'y peut descendre que sur une petite anse de sable, qui est au Sud, & sur laquelle les Habitans tirent leurs canots. Un chemin, en zigzag, taillé dans le Rocher, conduit au sommet de l'Ile, où le terrein se trouve uni, bon & fertile. Il paroit que les premiers, qui y sont montés, doivent avoir emploïé des échelles. C'est une Forteresse naturelle, dans laquelle il est impossible de forcer les Habitans, lorsqu'ils ne manqueront point de vivres. Ils ont fait, à côté de leur chemin, des amas de pierres, soutenues sur des planches, qu'ils ont posées sur des piquets; de maniere qu'en tirant une corde, qui les fait pancher, ils peuvent faire tomber toutes ces pierres dans le chemin, pour écraser une armée entiere qui entreprendroit d'y monter. On assure qu'ils ont un chemin plus facile, du côté de la Cabesterre, ou du Nord-Est; mais la Mer y est ordinairement si rude, qu'on n'y peut gueres aborder. C'est ce qui leur a fait négliger la défense d'une partie, par laquelle ils craignent peu les surprises.

Labat obtint la liberté de monter dans l'Ile, & fut agréablement surpris de trouver un bon Païs, au-dessus de ce qu'il n'avoit pris que pour un affreux Rocher. Il apprit, du Commandant même, que la Colonie étoit partagée en deux Quartiers, qui renfermoient quarante-cinq ou cinquante familles. Les Habitations ont peu d'étendue, mais elles sont propres &

Suppl. aux Voiages et Etablissem. aux Antilles.

Ile de Saba.

bien entretenues; les Maisons gaies, commodes, bien blanchies, & fort bien meublées. Le principal Commerce de l'Ile est en souliers. » Jamais, » dit Labat, il n'y eut de Païs si Cordonnier. Le Gouverneur même se » mêle de l'être, & je crois que le Ministre l'est aussi. Si cette Ile étoit à » des Cordonniers Catholiques, ils la nommeroient sans doute l'Ile de » *Saint Crepin*. Ces honnêtes Habitans vivent dans une grande union. Ils » mangent souvent les uns chez les autres. Ils n'ont point de Boucherie; » mais ils tuent des Bestiaux chacun à leur tour, autant qu'il en faut pour » la subsistance du Quartier; & sans rien débourser, ils prennent, chez » celui qui a tué, la Viande dont ils ont besoin, qu'ils lui rendent en » nature, quand leur tour est arrivé. Le Commandant du Quartier com» mence, & son exemple est suivi jusqu'au dernier Habitant; après lequel » c'est au Gouverneur à recommencer. Ils avoient alors, dans leur Société, quelques Protestans François, dont l'Auteur acheta plusieurs paires de bons souliers. Avec ce trafic, un peu d'Indigo, & du Coton, ils vivent dans une heureuse abondance : ils ont des Esclaves, de l'argent & de très bons meubles. En quittant l'Ile de Saba, Labat reçut du Gouverneur une provision de viande & de fruits.

Ile de Saint Eustache.

De-là, son Vaisseau prit la route de *Saint Eustache*, autre Ile Hollandoise, mais beaucoup plus grande. Le prétexte du Capitaine étoit d'y mettre à terre un Habitant de Saba, qui lui avoit demandé passage, & qu'il avoit reçu à bord dans la vûe de reconnoître cette Ile : mais la vûe de quelques Vaisseaux d'Interlope, dont il pouvoit craindre d'être insulté, le fit mouiller à l'entrée de la Rade, d'où il fit conduire le Cordonnier de Saba au rivage, dans un Canot. Labat ne pût observer que la partie de l'Ile qui se présentoit vis-à-vis de lui. Elle paroît composée de deux Montagnes, séparées l'une de l'autre par un grand Vallon, dont le fond est élevé de plus de dix toises au-dessus du rivage. La Montagne, qui fait face à l'Ouest, est partagée en deux ou trois têtes, revêtues de très beaux arbres; & sa pente, jusqu'au Vallon, ne paroît pas rude. La Montagne, qui regarde l'Est, semble avoir été beaucoup plus haute que la premiere, & paroît comme coupée aux deux tiers de sa hauteur naturelle : elle offre, à-peu près, la forme d'un chapeau qu'on auroit affecté d'enfoncer. Toute cette partie de l'Ile paroît agréable & bien cultivée. Le Fort est au pié de la Montagne de l'Est, mais peut en être plus éloigné qu'il ne le paroissoit dans l'éloignement. Les François en ont été deux ou trois fois maîtres. L'Ile de S. Eustache n'est séparée de S. Christophe que par un Canal, large d'environ trois lieues.

On lit, dans du Tertre, que les Hollandois, après avoir été chassés du Bresil, se répandirent dans les Antilles, où ils formerent ainsi divers Etablissemens. La Martinique en vit arriver un grand nombre en 1654; & du Parquet, qui commandoit alors dans cette Ile, refusa de les admettre, à la sollicitation des Jésuites, qui craignoient la contagion de l'Hérésie & du Judaïsme. Houel, qui se trouvoit dans le même tems Propriétaire de la Guadeloupe, n'eut pas la même délicatesse. Il reçut plusieurs Vaisseaux, chargés de ces Fugitifs (61).

(61) Le détail en est curieux. Le 28 Février, il reçut un grand Vaisseau qui portoit

Ile de Sainte Croix.

Labat observe que depuis l'Ile de Saba jusqu'à celle de Sainte Croix, le fond de la Mer est d'un sable si blanc, qu'on croit pouvoir y toucher de la main, quoiqu'il soit d'une profondeur extraordinaire. On est fort amusé, dit-il, de voir promener sur ce beau fond toute sorte d'Animaux marins. Son Vaisseau fut porté par les courans, si près de Sainte Croix, qu'on fut obligé d'y mouiller, vis-à-vis de la Riviere *Salée*. Cette Ile, que les Sauvages nommoient anciennement *Ay-ay*, est à dix ou douze lieues de Portoric au Sud-Est, à trente-six de Saint Christophe, & à huit de S. Martin. Elle avoit été peuplée par les François, dès l'année 1650, sous le Gouvernement du Commandeur de Poincy. Un Mémoire, envoïé après sa mort, au Commandeur de Souvré, Ambassadeur de Malte, rend témoignage » qu'on y comptoit alors huit cens vingt-deux Habitans, sans » y comprendre les Negres; que les seuls droits du Tabac montoient an- » nuellement à quarante-sept mille livres; que les Sucreries y étoient en » grand nombre, & qu'on espéroit qu'avant huit ou dix ans cette Colonie » seroit la fleur de toutes les Iles Françoises. On ne peut douter qu'en 1696, c'est-à-dire près de soixante ans après sa formation, elle ne fût considérablement augmentée. Cependant un ordre de la Cour la fit réunir, dans le cours de cette année, à celle de Saint Domingue. Il paroît difficile à Labat d'en pénétrer les raisons. » Elle étoit alors, dit-il, dans un état » florissant, après avoir coûté de grandes dépenses & la perte d'une infi- » nité de personnes qui avoient péri dans l'origine de son Etablissement; » car c'est une regle générale, & presqu'infaillible, que ceux qui défrichent » une Terre les premiers, n'en jouissent point, parcequ'ils sont attaquées » de maladies dangereuses & souvent mortelles. Une autre incommodité » avoit causé la mort à bien des gens; c'étoit la disette d'eau. L'Ile, étant » une Terre platte, ou du moins sans aucune hauteur qui mérite le nom » de Montagne, a peu de Fontaines. Il ne s'y trouve qu'une seule Ri- » viere (62), assez petite, où la Mer monte assez loin pour la rendre inu-

les Habitans de l'Ile Tamarica & leurs Esclaves. Deux autres grands Navires vinrent mouiller dans son Port, la nuit suivante; c'étoit une Frégate Hollandoise, avec une riche prise qu'elle avoit faite sur les Anglois proche de la Barbade: mais un accident fit périr cette prise, dont il ne se sauva que sept Hommes. Elle étoit de quatre cens tonneaux, & sa cargaison étoit estimée cent cinquante mille livres. Le même jour deux autres grands Navires aborderent à la Rade: ils portoient tous les Habitans de la Riviere de Paraïba. Le mercredi suivant, il arriva un grand Navire des Etats, qui portoit les Garnisons de Tamarica & de Paraïba, au nombre de quatre cens Hommes. » On ne sauroit croire les biens que » ces Etrangers apporterent à la Guadelou- » pe; car ils y descendirent plus de neuf » cens personnes: & comme ils n'avoient » que de l'or & de l'argent monnoïé, des » chaînes d'or, des pierreries & de la vais- » selle d'argent, ils donnoient toutes ces » choses pour acheter leurs besoins. Peu de » tems après, un grand Navire, qui por- » toit le reste du débris de cette Colonie » Hollandoise, arriva à la Martinique; il » portoit plusieurs Familles Flamandes, » nombre d'Esclaves, & sept ou huit Juifs, » le tout faisant bien trois cens personnes. » Du Parquet se repentant d'avoir refusé » les autres, reçut ceux-ci à bras ouverts, » & leur donna le grand cul-de-sac Roïal » pour habiter. Mais ensuite les principaux » Hollandois s'étant retirés, tout cela s'é- » vanouit par degrés, sans qu'il en paroisse » aujourd'hui aucun vestige, ni à la Mar- » tinique, ni à la Guadeloupe. *Ubi supra. Tom. I. pp. 460 & suiv.*

(62) Du Tertre lui en donne un grand nombre.

ILE DE SAINTE CROIX.

» tile aux Habitans : ils avoient remédié à ces défauts par des Citernes, » dont chaque Habitation étoit bien pourvûe ; & si l'on excepte des fie- » vres quartes, qui attaquoient les nouveaux venus, on y jouissoit d'une » très bonne santé. La Chasse & la Pêche y étoient abondantes. Le Sucre » & les autres dentées y croissoient en perfection ; enfin la Colonie se » fortifioit de jour en jour. Mais, pour son malheur, elle étoit obligée » de vendre ses Marchandises, aux Danois de Saint Thomas, pour tirer » d'eux ses propres besoins, qu'elle ne pouvoit espérer des François, par- » ceque les Vaisseaux Marchands n'osoient descendre si bas pendant la » guerre. Cette nécessité de recourir aux Etrangers servit de prétexte aux » Fermiers Roïaux, pour se plaindre que le transport des Sucres, chez » les Danois, diminuoit considérablement leurs droits d'entrée. On en fit » un crime aux pauvres Habitans ; & le Gouverneur de Saint Domingue, » qui s'efforçoit d'augmenter sa Colonie aux dépens de toutes les autres, » en trouva plus de facilité à faire réussir ses demandes.

J'ai su, continue Labat, par le retour d'un bon nombre d'Habitans, qui aimerent mieux remonter aux Iles du Vent, que de demeurer à Saint Domingue, que trois Vaisseaux commandés pour les transporter, étant arrivés à Sainte Croix, le Gouverneur fit publier l'ordre de la Cour, qui leur enjoignoit de s'embarquer avec leurs effets, pour aller s'établir à S. Domingue, où chacun devoit recevoir des terres à proportion de ses forces. » Il fallut obéir : mais comme ces trois Bâtimens, & deux ou trois » Barques de Convoi, suffisoient à peine pour le transport des personnes, » la vexation fut étrange lorsqu'il fût question des effets. Les Officiers su- » balternes affectoient de ne pas trouver de place, pour les meubles & les » Marchandises. Pour en embarquer une partie, on étoit forcé de vendre » l'autre, au prix qu'il leur plaisoit d'en offrir ; & les Acheteurs étoient » bien sûrs de la revendre avec beaucoup d'avantage. On laissa, dans » l'Ile, les Chevaux, les Bêtes à corne & à laine ; on mit le feu aux Mai- » sons ; on démolit le Fort, & la malheureuse Colonie mit à la voile : » les Peres de mon Ordre embarquerent leurs Esclaves, qui étoient au » nombre de quatre-vingt-quatre, grands ou petits, avec ce qu'ils pûrent » emporter des attirails de leur Sucrerie, & delà s'est formé l'Etablisse- » ment que nous avons à Leogane, dont nous n'avons pas été moins obli- » gés d'acheter le fond.

C'étoit quatre ou cinq ans après cette révolution, que Labat passoit à l'Ile de Sainte Croix. Il visita les tristes restes de la Colonie. Tous les murs étoient déja presqu'entierement couverts de ronces. En vérité, reprend il amerement, c'est une action criante, d'avoir détruit un si bel Etablissement pour un vil intérêt, & d'avoir réduit à la mendicité quantité d'honnêtes gens, qui jouissoient d'une vie commode, dont ils n'avoient l'obligation qu'à leur travail. A la réserve de l'eau, qui est assez rare dans l'Ile, elle nous parut un lieu charmant. C'est un terrein presqu'uni, qui n'a des Collines, ou pour parler le langage des Iles Françoises, des Mornes, que vers son milieu. Les pentes en sont douces, & revêtues des plus beaux arbres du monde. Les Acajous, les bois d'Inde, les Acomas, les Balatas, les Bois rouges de toute espece y sont en grand

nombre. Nous y vîmes encore de très belles Cannes, malgré les ravages des Porcs & d'autres Bestiaux qu'on y a laissés; du Manioc, d'excellentes Patates, quantité d'Orangers & de Citroniers. De toutes les Collines où la curiosité nous fit monter, nous vîmes la Mer de la Cabesterre; ce qui me fit conjecturer que dans l'endroit où nous étions, il n'y a que trois lieues d'une Mer à l'autre. On nous assura que c'est la plus étroite partie de l'Ile; celle de l'Est est plus large. Autant qu'on peut juger de sa longueur, en la côtoïant, comme nous fîmes, elle est de dix ou douze lieues. Suivant l'observation de notre Capitaine, sa situation est par les dix-huit degrés quinze minutes du Nord (63).

Ile de Sainte Croix.

S. Vincent.

Saint Vincent, & la Dominique, les seules des Antilles qui soient restées au pouvoir des Caraïbes, sont situées, la premiere à treize, & l'autre à quinze degrés de latitude Septentrionale.

La plûpart des Voïageurs donnent à Saint Vincent environ huit lieues de long, & presque autant de largeur. Labat, qui la visita, dans ses courses de 1700, lui trouva dix-huit à vingt lieues de circonférence. Son aspect, dit-il, n'a rien de sauvage & de désagréable. Elle est fort hachée, & pleine de hautes Montagnes, couvertes de Bois, avec de petits Vallons défrichés autour des Rivieres. Il la nomme le centre de la République Caraïbe, parceque cette race de Sauvages, maîtresse de toutes les Antilles avant l'arrivée des Européens, y jouit de toute sa liberté, & qu'elle n'est nulle part en si grand nombre. D'ailleurs l'Ile est encore peuplée de Negres fugitifs, presque tous de la Barbade, qui, se trouvant située au Nord de Saint Vincent, leur donne beaucoup de facilité à s'y sauver des Habitations de leurs Maîtres, dans des Canots, ou sur des Radeaux, qu'ils appellent *Piperis*. Autrefois, l'usage des Caraïbes étoit de les reconduire à leurs Maîtres, du moins lorsqu'ils étoient en paix avec les Iles Angloises, ou de les vendre indifféremment aux Européens des autres Iles. On ignore ce qui leur a fait changer de méthode; mais Labat assure qu'ils se repentent beaucoup de les avoir reçus parmi eux; regret inutile, depuis que le nombre des Negres s'est si fort accru par ceux qui sont arrivés successivement & par leur multiplication dans l'Ile même, qu'aïant enfin surpassé celui des Caraïbes, ils les ont forcés de la partager avec eux & de leur céder la Cabesterre. On a vû, dans un autre article, qu'il s'y trouve aussi quelques Familles d'Anglois & de François, qui préferent la vie libre des Sauvages aux commodités qu'on leur offre dans les Etablissemens de leurs propres Nations.

Mais ce qui chagrine le plus les Caraïbes, c'est l'enlevement fréquent de leurs Femmes & de leurs Filles, dont les Negres se saisissent lorsqu'ils en ont besoin, & qu'il n'est pas facile de tirer de leurs mains, parcequ'étant les plus braves, comme les plus forts, ils maltraitent les Caraïbes,

(63) Dix-huit degrés, suivant du Tertre. Il ajoute que Sainte Croix a trois Ports très sûrs; deux au Nord: dont le premier se nomme Saint Jean, & le second, à l'embouchure de la Riviere salée. Le troisieme est au Sud. Mais le plus beau est celui de la Riviere salée, qui peut contenir cinq cens grands Vaisseaux à l'ancre. A l'égard de la longueur de l'Ile, du Tertre cite une Relation, imprimée, dit-il, après la conquête, qui lui donne vingt-deux lieues en droite ligne.

ILE DE SAINT VINCENT.

jusqu'à leur faire craindre de se voir un jour chassés de l'Ile, ou contraints de travailler pour ceux à qui l'excès de leur indolence (64) a laissé prendre cet ascendant. On lit, dans toutes les Relations, qu'ils se plaignent hautement de l'ingratitude de leurs Hôtes, & qu'ils sollicitent souvent les François & les Anglois de les délivrer de cette tyrannie. En 1719, le Chevalier de Feuquieres, Général des Iles Françoises, résolut de leur rendre ce service, dans la vûe apparemment de vendre les Negres aux Espagnols pour leurs Mines; car si l'on en croit Labat, il seroit dangereux de s'en servir dans les Iles, où non-seulement on les perdroit bientôt par une nouvelle fuite, mais ils seroient capables de débaucher ceux qui vivent tranquillement sous le joug. Poulain de Guerville, Major de la Martinique, & du Buc, Lieutenant-Colonel de la Cabesterre, partirent avec cinq cens Hommes pour cette expédition. Ils comptoient sur une puissante diversion des Caraïbes; mais ces indolens Mortels, quoique persuadés qu'on cherchoit à les servir, demeurerent tranquilles spectateurs de l'entreprise. Aussi n'eut-elle pas de succès. Les Negres se retirerent dans les Montagnes, d'où ils ne sortoient que la nuit, pour surprendre les François. Cette étrange guerre leur réussit. On ne leur prit pas un Homme, & les Agresseurs y perdirent quantité de braves gens, entre lesquels ils compterent leur Chef. On ne doute point que si les Caraïbes avoient pris les armes, cette tentative n'eût tourné plus heureusement. Avec quelques François à leur tête, ils auroient attaqué leurs Ennemis par les Montagnes; ils auroient enlevé leurs Femmes & leurs Enfans, qui s'y étoient retirés; & forçant les Hommes de quitter le centre de l'Ile, ils les auroient mis entre les deux Armées; c'est-à-dire, dans la nécessité de se rendre ou de se faire égorger.

Quatre ans après, les Anglois croïant pouvoir tirer parti du mécontentement des Negres pour soumettre l'Ile de Saint Vincent, entreprirent de s'en ouvrir l'entrée par des voies plus douces. Le Duc de Montaigu s'étoit fait donner, par ses Lettres Patentes, Sainte Lucie, Saint Vincent & la Dominique; Wing, qu'il avoit chargé de la conduite de ses Trouppes & du ménagement de ses intérêts, envoïa aux Caraïbes & aux Negres de S. Vincent, Egerton, un de ses Officiers, pour leur proposer, à des conditions fort avantageuses, de reconnoître le droit du Duc. On apprend, à cette occasion, par le soin que les Anglois prirent de s'en informer, que le nombre des Caraïbes montoit à près de huit mille. Leurs Chefs n'étant pas les mêmes que ceux des Negres, Egerton trouva beaucoup de difficulté à les rassembler, mais après y avoir réussi par ses présens, il eut le chagrin de voir rejetter ses propositions. Les Negres, comme les Caraïbes, ne pûrent comprendre qu'un Roi d'Europe eut donné sur eux des droits qu'il n'avoit point. Ils prierent Egerton de se retirer, après avoir reçu ses présens. Les Caraïbes, ajoute la Relation (65), lui déclarerent particulierement, » que depuis leur Traité avec les François, ils étoient sous leur protec- » tion; mais que si les François mêmes formoient quelque entreprise con- » tre leur liberté, ils sauroient la défendre au prix de leur vie.

(64) Voiez leur caractere, leurs mœurs & leurs usages, dans l'article de la Martinique.

(65) British Empire, article de S. Vincent. Le P. Labat, qui vit des Negres & des Caraïbes de l'Ile, dit que malgré la peinture de Rocou, qui leur rend à tous le

Non-seulement l'Ile de la Dominique étoit comprise, comme Sainte Lucie & Saint Vincent, dans les Lettres Patentes du Duc de Montaigu, mais elle l'est ordinairement dans la Commission du Gouverneur de la Barbade; affectation frivole, qui excite la risée des Caraïbes mêmes. Cette Ile, à laquelle on ne donne pas moins de treize lieues de long sur neuf dans sa plus grande largeur, a pour centre plusieurs hautes Montagnes, qui passent pour inaccessibles. Labat traversa toute sa largeur, jusqu'à la Cabesterre, sans y remarquer autre chose que des Bois, & trois ou quatre petits défrichés. En échange, il vit les plus beaux arbres du monde, & de toutes les especes. C'est, dit-il, le Païs des Anguilles. Il en vit fourmiller, dans les Rivieres, de plus belles & de plus grosses qu'il en eut encore vû. On ne compte pas, à la Dominique, beaucoup plus de deux mille Caraïbes, dont les deux tiers sont Femmes & Enfans. » Les plus vieux, » continue Labat, savoient encore faire le signe de la Croix, répéter quelques prieres Chrétiennes en leur Langue, & quelques-unes même en » François. C'étoit le seul reste des instructions que les PP. Raymond & » de Beaumont, Religieux de mon Ordre, leur avoient données pendant » un long séjour avec eux. Nous visitâmes pendant six jours, toute la Cabesterre, depuis la pointe qui fait face au Macouba de la Martinique, » jusqu'à celle qui regarde Marie-Galante. Ce que je puis dire, en général de cette Ile, c'est que la terre y est très bonne. Le Manioc y croît » très facilement, surtout celui d'osier, que les Caraïbes préferent à l'autre. Je vis, dans quelques Cantons, des Bananes & des Figues, plus » belles que celles de nos Iles; des Patates & des Ignames en abondance, » beaucoup de Maïz & de Coton. Les Habitans laissent leurs Volailles en » liberté, autour de leurs Carbets; elles pondent & couvent sans autre » soin; elles amenent leurs Poussins au Logis, pour chercher à vivre, & » cette méthode les rend excellentes. Les Porcs, surtout les Marons, sont

corps rouge, & l'uniformité de leur habillement, qui ne consiste que dans une petite bande de toile sur leurs parties, on distingue aisément les uns des autres; que les Negres n'ont pas cessé d'y avoir les cheveux crêpés, & fins comme de la laine, au lieu que les Caraïbes les ont noirs, longs, droits & fort gros; mais que quand cette marque leur manqueroit, & s'ils avoient tous la tête rasée, on ne les distingueroit pas moins à leur air de tête, à leurs yeux, leur bouche & leur corpulence.

» Je vis dans l'Ile: dit Labat, le Pere le » Breton, Jésuite, qui y faisoit la Mission » depuis bien des années, mais fort inutilement. Il n'avoit, pour compagnie, qu'un » François, avec deux jeunes Negres, toujours à la veille d'être massacré, comme » l'ont été plusieurs de ses Confreres lorsque les Sauvages sont ivres, ou qu'ils s'imaginent que c'est la demeure d'un Missionnaire parmi eux qui les rend malades, ou qui empêche qu'ils ne soient heureux à la chasse ou à la pêche. Je passai » trois ou quatre heures avec lui. On déchargea, pendant ce tems, quelques provisions que ses Supérieurs lui envoioient, » & qu'il faut qu'il cache avec soin, pour les » dérober à la connoissance des Sauvages, » qui sont importuns jusqu'à l'excès pour » avoir ce qu'ils savent que leur Pere reçoit, » surtout quand c'est du Vin ou de l'Eau-de vie. Tout le progrès, que les Missionnaires ont fait jusqu'à présent chez ces » Barbares, a été de baptiser quelques Enfans à l'article de la mort; car, pour les » Adultes, on y a été trompé tant de fois » qu'on ne s'y fie plus, à moins qu'ils ne » soient prêts à rendre les derniers soupirs. » La vie de ce Pere étoit bien triste, bien » dure, & plus digne d'admiration que d'imitation. *Ubi sup.* Tom. VI. pp. 244. & 245.

» aussi fort communs dans l'Ile. Je n'ai pas fait le tour entier de la Domi» nique ; mais, autant que j'en puis juger, par l'étendue de la Bassetterre » & de la Cabesterre, que j'ai parcourues, elle peut avoir trente à trente» cinq lieues de circuit. Elle est arrosée de quantité de Rivieres, particu» lierement la Cabesterre. Les eaux y sont bonnes, & le Poisson d'eau » douce, excellent. On assure que près de la Soufriere, Montagne de » l'Ile, qui donne en effet du Soufre, il se trouve une Mine d'or, dont » les Caraïbes ne permettent point l'accès.

C'est apparemment pour en éloigner les Etrangers, que suivant le dernier Anglois qu'on a cité, ils font l'effraïant récit d'un Monstre qui veille à la garde du Trésor, & dont la tête est armée d'un si gros Diamant, qu'il en sort une merveilleuse lumiere (66). Le même Ecrivain convient que les Caraïbes de l'Ile portent beaucoup de haine aux Anglois. » Les » François, dit-il, ont avec eux un ancien Traité ; c'est une politique » sage, que les Anglois n'ont jamais eue, & qui ne seroit plus de saison, » depuis que par des trahisons & des violences ils se sont faits détester » de tous ces Sauvages. Il seroit dangereux, pour un Anglois, de se faire » voir aujourd'hui dans l'Ile ; & ceux que la tempête y a quelquefois » jettés, ont païé cher les perfidies de leur Nation. Ainsi, conclut le » même Ecrivain, il y a peu d'apparence que nous obtenions jamais la » possession de cette Ile ; & la Dominique, dans la Commission de notre » Gouverneur de la Barbade, n'est pas moins inutile que le Roïaume de » Jerusalem dans les titres du Roi d'Espagne.

Au centre de la Bassetterre de la Dominique, on trouve une spacieuse Savanne, entre la Pointe qui regarde le Prêcheur, & celle qui est vis-à-vis des Saintes. Le mouillage est bon partout sous la Côte de l'Ile ; mais elle n'a point de Port ni de Cul-de-sac où les Vaisseaux puissent se retirer. Elle n'a que des Rades foraines, avec quelques Pointes, derriere lesquelles on peut se mettre à couvert de certains Vents. Quoique cette incommodité rende l'Ile peu propre au Commerce, Labat observe que les Anglois ont souvent tenté de s'y établir, fondés, dit-il, sur des prétentions auxquelles la France s'est toujours opposée, non-seulement parcequ'elles n'ont aucun fondement plausible, mais encore, parcequ'il est clair que si la Dominique étoit entre leurs mains, ils s'en serviroient pour couper la communication entre la Martinique & la Guadeloupe dans les tems de guerre, & réduiroient ces deux Iles aux dernieres extrémités. Ils se servirent de la Paix de Riswick, & d'un accommodement particulier qu'ils avoient eu l'adresse de faire avec les Sauvages de la Dominique, pour y aller couper du bois de charpente. Ensuite, ils firent, au bord de la Mer, un de ces appentis, qui se nomment *Ajoupas* aux Iles, pour mettre ce bois à couvert, en attendant les Barques qui le devoient transporter. L'Ajoupa se changea bientôt en une Maison, autour de laquelle ils firent une palissade, où ils mirent quelques pieces de Canon, sous prétexte de saluer leurs Amis lorsqu'ils les faisoient boire. Le Gouverneur Général des Iles Françoises n'en fut pas plutôt informé, qu'il dépêcha un Officier au Général des Anglois, pour lui en faire ses plain-

(66) *Ubi sup.* Tom. II. p. 288.

tes : & dans le même tems, il envoïa deux Bâtimens à la Dominique, qui obligerent les Anglois de rembarquer leurs Canons & leur bagage. La Maison & les Palissades furent brûlées. Labat, qui eut la curiosité de visiter l'endroit qu'ils avoient choisi, en admira la situation, & la jugea très avantageuse pour la construction d'une Forteresse réguliere, dont il n'auroit pas été facile de les déloger, s'ils avoient eu le tems de remplir toutes leurs vûes.

Suppl. aux Voïages et Etablissem. aux Antilles.

Ile de la Dominique.

Entre les productions de l'Ile, on y trouve une Plante, dont la racine appaise presque tout-d'un-coup la douleur de dents, en l'appliquant sur le mal. Son seul suc, lorsqu'elle est assez broïée pour le rendre aisément, produit le même effet, au moment qu'il est répandu sur la dent ou sur la gencive. Cette racine, connue de tous les Caraïbes, est petite, un peu noueuse, grise en dehors, & brune en dedans, assez pleine de suc dans sa fraîcheur, d'une odeur agréable, qui tire sur celle de la Violette, & d'un goût à-peu-près semblable à celui de la Réglisse, mais plus astringent. Labat n'en vit point les feuilles, & regrette encore plus de n'en avoir pas retenu le nom. Mais n'anticipons pas sur une carriere annoncée & prête à s'ouvrir, qui va faire la conclusion de ce long & laborieux Ouvrage.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Observations générales sur le climat.

QUELQUES Observations, dispersées dans nos articles, sur la température particuliere de chaque Ile, n'ôtent point au Lecteur le droit d'attendre un peu d'éclaircissement sur la nature générale du climat.

On sait que les Antilles, étant situées au-delà du Tropique du Cancer, appartiennent à la Zone torride ; & que dans cette partie du Globe terrestre, qui a passé longtems pour inhabitable (67), on ne connoît proprement que deux saisons, l'Eté & l'Hiver ; c'est-à-dire que dans toute l'année, on ne peut trouver un tems auquel on puisse donner le nom de Printems, ni celui d'Automne, parcequ'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux saisons. L'Hiver & l'Eté mêmes de ces Régions sont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs causes comme dans les effets. C'est la présence du Soleil qui cause ici l'Eté ; là, c'est son éloignement ; & sa présence, au contraire, fait l'Hiver. Lorsque cet Astre vient à s'éloigner de la Ligne & tire vers le Tropique du Capricorne, une expérience constante apprend que jusqu'à son retour en deçà de la Ligne, c'est-à-dire ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, l'air n'a presque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. Il demeure si serein, si sec, & si pur, qu'on peut, non-seulement regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du Soleil, mais

(67) On a déja remarqué que de très grands Hommes, tels qu'Aristote, Ciceron, Philon, Pline, Bede, Saint Thomas &c, ont été dans cette erreur. Ensuite, l'expérience aïant fait connoître que les Païs situés sous la Zône torride, tant au deçà qu'au-delà de la Ligne, sont communément les plus sains & les plus temperés, on en a cherché les raisons, qui peuvent être réduites à trois : L'une, tirée de la route ordinaire du Soleil, qui sous l'Equinoxial ne paroit jamais plus de douze à quatorze heures ; desorte que rendant les jours égaux aux nuits, la chaleur qu'il a répandue pendant le jour est temperée pendant la nuit par des fraîcheurs qui ne durent pas moins. On observe même que ne se levant que vers les six heures, il en est dix, avant qu'on ressente l'importunité de sa chaleur. Elle est grande jusqu'à trois ; ensuite elle décline peu à peu. La seconde raison peut se prendre, de ce que toutes ces Régions sont environnées des eaux de la Mer, qui les lavent & les rafraîchissent sans cesse ; comme l'on voit qu'en Europe les Côtes de la Mer sont toujours plus froides que les Terres qui en sont éloignées. Du Tertre prétend avoir remarqué, aux Antilles, que non-seulement de la Mer, mais des Rivieres mêmes, il s'éleve un froid picquant, capable de tempérer l'ardeur du jour, & qui met souvent ceux qui sont proche des Rivieres dans la nécessité de s'approcher du feu. Enfin l'on donne pour troisieme raison, les vents alisés, & plus particulierement encore un petit vent des plus agréables, qui trois fois le jour, au matin, à midi, & vers le soir, se leve, se glisse, semble folâtrer sur terre, & rafraîchit toutes ces Contrées : c'est ce que les Habitans nomment Brise, & ce qu'ils attendent tous les jours comme une Bénédiction du Ciel, également favorable à la santé des Hommes & des Animaux, aux Plantes, & à toutes les productions de la terre.

voir en même jour le déclin & le croissant de la Lune. Si les jours sont chauds, les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du Soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne vient resserrer l'air, l'épaissir, le résoudre & le faire distiller en rosée fort abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue, y pénetre; & delà vient la facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la Zone torride: c'est ce qui fait naître les Vers dans les bois, & tant d'Insectes qui font une des principales incommodités des Iles; c'est ce qui rouille, comme on l'a fait remarquer, le fer des épées dans les fourreaux, les étuis & les montres dans les poches, &c. Enfin, si les jours sont d'une grande pureté dans cette saison, les nuits ne sont pas moins claires & moins sereines: dès le premier Quartier de la Lune, on peut lire, à sa lumiere, jusqu'aux petits caracteres d'écriture.

Pendant tout ce tems, il ne pleut presque point dans toutes les Basses-terres des Iles; & c'est ce qui fait donner le nom d'Eté à cette saison, quoiqu'une partie de ses effets ressemble à ceux que l'Hiver cause en Europe; car cette grande sécheresse dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres; elle seche les herbes, elle flétrit les fleurs & leur fait baisser la tête. Si la plûpart des arbres n'avoient les feuilles d'une nature forte, & capable de résister aux injures du tems, le Païs deviendroit aussi triste, que nos Provinces d'Europe au cœur de l'Hiver. Les Animaux mêmes, surtout les Insectes & les Amphibies, abhorrent & fuient cette aridité, se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers, dans des précipices, & semblent y chercher une humidité nécessaire à leur conservation. On nomme ce tems l'arriere-saison, parceque les Habitans ont aussi beaucoup de peine à vivre, & que s'ils n'étoient secourus par les rafraîchissemens qui viennent de l'Europe, ils n'auroient souvent que leur Maïz pour ressource. Leur soulagement est la Brise, qui est plus reglée & qui se fait plus agréablement sentir dans cette saison, que dans l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repassé la Ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, ses raïons, qu'il darde plus directement, font lever de la Mer & de tous les lieux marécageux, une grande abondance de vapeurs, dans lesquelles il se forme d'horribles tonnerres; & lorsqu'ils viennent à cesser, le tems se met à la pluie, qui dure, huit, dix, & quelquefois douze ou quinze jours sans interruption. Ces pluies refroidissent l'air & la terre; & c'est ce qui fait nommer cette saison l'Hiver. Pendant sept mois, à peine se passe-t'il une semaine sans pluie. Un Hiver si pluvieux excite d'abord quantité de maladies, telles que des fievres, des catharres, des douleurs de dents, des apostumes & des ulceres. On ne voit que des malades dans toutes les Iles. D'un autre côté, cet Hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premieres pluies qui sont un peu abondantes, tous les arbres se parent de leur premiere verdure & poussent toutes leurs fleurs. Les Forêts exhalent des odeurs, qui ne le cedent point aux meilleurs parfums. En un mot la terre s'embellit de toutes parts; & ce qu'on nomme l'Hiver, aux Antilles, l'emporte beaucoup en agrémens sur le Printems de l'Europe. Tous les Animaux descendent de leurs Montagnes. Les Testacées changent de coquille. Les Repti-

les prennent une nouvelle peau. Les Poissons, qui se sont retirés en pleine Mer pendant le tems sec, se rapprochent des Côtes, entrent dans les Rivieres, & semblent s'offrir aux filets des Pêcheurs. Toutes les especes de Tortues croissent en si grande abondance, qu'après en être nourri pendant l'Hiver, on en peut mettre une riche provision en réserve pour l'arriere-saison.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent de celui du Continent d'Amérique qui répond aux mêmes latitudes, on doit juger que la plûpart de ses productions naturelles y sont les mêmes. Aussi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui semblent y porter un caractere de distinction, soit par leur culture, ou par quelque propriété particuliere, seules raisons qui nous ont fait prendre le parti de les renvoier à cet article. Telles sont le Sucre (*), le Cacao, & quelques autres Marchandises, qui sont la matiere d'un riche Commerce.

Observations sur l'origine & la nature du Sucre de l'Amérique.

Labat, auquel nous croïons devoir ici nous attacher, définit le Sucre, » un suc de Canne ou de Roseau, qui étant purifié, cuit, blanchi & » seché, se transporte partout, & se conserve aussi longtems qu'on le pré» serve de l'humidité, ou de l'eau, qui le fait dissoudre. Son extrême douceur, ajoute-t'il, pourroit le faire nommer un sel doux. Quelques Ecrivains ont cru les Cannes de Sucre originaires des Indes Orientales : mais la plûpart des Voïageurs rendent témoignage qu'elles croissent naturellement en diverses parties de l'Amérique. On doit reconnoître seulement que l'Amérique doit aux Indes Orientales le secret d'en tirer le suc, c'est-à-dire l'art d'en faire du Sucre. Les Espagnols & les Portugais en ont fait, à la Nouvelle Espagne & au Bresil, longtems avant que les autres Européens se fussent établis aux Antilles : mais on ne fait pas remonter l'époque de leurs Sucreries plus loin que 1580. Ils ne s'étoient emploïés, jusqu'alors, qu'à conquérir le Païs, à découvrir les Mines d'or & d'argent, à faire pêcher les Perles, & à cultiver le Tabac. La culture des Cannes à Sucre suivit celle du Tabac : cette derniere Plante mangeant beaucoup le terrein, il fallut défricher de nouvelles Terres pour la planter ; & celles, qui devenoient trop maigres pour elle, furent emploïées à la culture des Cannes. On a vû que le premier Etablissement des François & des Anglois entre les deux Tropiques se rapporte à l'année 1625, & qu'ils ne s'appliquerent d'abord qu'au Tabac, à l'Indigo & au Coton. Les Anglois commencerent à faire du Sucre à Saint Christophe & à la Barbade, en 1643, & furent bientôt imités par les François de la premiere de ces deux Iles. Ceux de la Guadeloupe n'en firent qu'en 1648, sous la direction des Hollandois, qui s'y réfugierent du Bresil ; & ceux de la Martinique, un peu plus tard.

La seule différence, entre la Canne de Sucre & les Roseaux communs qui se trouvent dans les lieux marécageux, c'est que la peau, ou l'écorce des derniers, est dure & seche, & leur poulpe sans saveur ; au lieu que la peau des Cannes de Sucre n'a jamais beaucoup de dureté, & que la matiere spongieuse qu'elles renferment est pleine d'un suc, ou d'un jus, dont la quantité & la douceur sont proportionnées à la bonté du terrein qu'elles occupent, à son exposition, à leur âge & au tems de leur récolte. De ces

(*) Delà vient que les Anglois nomment les Antilles, *Sugar-Islands*, Iles au Sucre.

quatre circonstances dépendent leur hauteur, leur grosseur, leur bonté, & la facilité de purifier leur suc, de le cuire & de le réduire en Sucre. Suivant la qualité du terrein, les Cannes sont grosses ou menues, longues ou courtes; & suivant leur exposition au Soleil, elles sont plus ou moins sucrées: la saison, où elles sont recueillies, leur donne plus ou moins de suc; & leur âge les rend plus ou moins bonnes.

Forme des Cannes de Sucre.

Les feuilles de la Canne sont longues & étroites, avec une seule nervure, qui les partage au milieu, dans toute leur longueur. Cette nervure est aussi cassante, lorsque les feuilles sont seches, que souple & liante, lorsqu'elles sont vertes, ou seulement amorties. Les deux côtés de chaque feuille sont tranchans, & comme armés de petites dents, presqu'imperceptibles, qui coupent la peau, lorsqu'on y passe la main à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la Canne; celles qui sortent aux différens nœuds, où la Canne s'est arrêtée en croissant, tombent aussi-tôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une Canne est mauvaise, ou du moins fort éloignée de sa maturité, les bonnes Cannes n'ont qu'un bout de sept ou huit feuilles au sommet.

Les nœuds qui partagent leur longueur, & d'où naissent les feuilles, ont peu de substance, & sont naturellement durs. Un vuide, qui est au milieu de chaque nœud, fait la communication des deux parties de la Canne qu'il sépare: il est rempli de la même matiere que le reste de la Canne, mais plus pressée, plus dure, plus colorée, plus savoureuse, & comme plus mûre. On n'observe aucune regle, pour la distance des nœuds; plus le terrein est bon, plus ils sont éloignés les uns des autres; & plus la Canne contient de suc, parceque les nœuds en contiennent moins que le reste. On a vû des Cannes de vingt-quatre piés de long, sans y comprendre la tête, & du poids de vingt-quatre livres; mais outre que ce volume est extraordinaire, c'est moins une marque de la bonté du suc, que la preuve d'un terrein gras, aquatique, & qui produit abondamment un suc cru, peu sucré, plein d'eau, qui consume, par conséquent, beaucoup de bois & du tems, sans rendre jamais beaucoup de Sucre. Lorsque les Cannes ont depuis sept jusqu'à dix piés de longueur, qu'elles ont entre dix & quinze lignes de diametre, qu'elles sont bien jaunes, que leur peau est lisse, seche & cassante, qu'elles pesent beaucoup, que leur moelle est grise, & même un peu brune, que leur suc est doux, gluant, & comme un peu cuit; elles sont dans leur perfection, qui consiste à donner, sans peine, de beau Sucre en abondance.

Terre qui leur convient.

La terre, qui passe pour la plus propre à porter des Cannes de cette nature, est légere, poreuse, profonde, & doit avoir assez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie; elle doit être exposée au Soleil, depuis qu'il se leve jusques vers son coucher. Une terre grasse & forte produit de grandes & grosses Cannes, mais presque toujours vertes, pleines d'un suc aqueux & peu sucré. Leur jus est gras, difficile à purifier & à cuire; & le Sucre qu'on en tire est toujours mollasse, peu grené, sujet à tourner en marmelade ou en cendre. Les terres qui manquent de fond, & où les racines de la Canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, comme la plûpart

des terres usées des Bassesterres de la Martinique & de la Guadeloupe, ne produisent que de petites Cannes, pleines de nœuds : elles durent peu, parceque leur racine se seche & se brûle.

Cependant, si ces terres ont de la pluie, les premiers mois après que les Cannes sont plantées, & quelquefois ensuite jusqu'à leur maturité parfaite, elles ne laissent pas de se remplir d'un bon Sucre, extrêmement doux & gluant : les terres basses & marécageuses, qui sont comme de niveau avec le bord de la Mer, telles que la Grande Terre & les culs de la Guadeloupe, quelques endroits de la Martinique, & presque toutes les Iles Angloises & Hollandoises, à l'exception de Saint Christophe & de la Jamaïque, produisent de belles Cannes, longues, grosses & pesantes; mais comme ces terres ne manquent jamais d'être salées & nitreuses, elles communiquent leur défaut aux Cannes, dont le Sucre ne peut jamais devenir bien blanc. Les terres rouges & fortes, comme celles qui se trouvent à la Cabesterre de la Martinique, depuis la Riviere rouge jusqu'à celle du cul-de-sac Robert, & à la Guadeloupe, depuis la grande Riviere de la Cabesterre jusqu'à la Riviere du Lezard, portent des Cannes, longues, grosses & pleines d'un suc assez sucré, lorsqu'elles sont coupées dans la bonne saison, c'est-à-dire depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Juillet, & peuvent durer vingt à trente ans, sans avoir besoin d'être replantées. Les terres environnées de Bois, ou situées dans les hauteurs des Montagnes, sont fort sujettes aux pluies, aux grandes rosées, aux fraîcheurs de la nuit; & n'étant gueres échauffées des raïons du Soleil, elles ne produisent que de grosses Cannes fort aqueuses, vertes & sucrées : aussi leur suc est-il gras, cru, & difficile à cuire. Enfin toutes les terres neuves, c'est-à-dire qui n'ont jamais été plantées, ni semées, dans lesquelles on met des Cannes aussi-tôt qu'elles ont été défrichées, donnent quantité de très grosses Cannes, & remplies de beaucoup de suc, mais gras, cru, peu sucré & très difficile à cuire. Pour avancer leur bonté, on a trouvé le secret de les couper à l'âge de six mois, de retirer ce qui doit servir à planter, & de mettre le feu au terrein, pour consumer les pailles, dont la pourriture augmenteroit encore la graisse des terres. Quatorze mois après cette coupe, les rejettons donnent un Sucre parfait. Le profit de cette méthode est considérable; 1°. parcequ'on fait de bon Sucre, au lieu du mauvais, qui auroit demandé beaucoup de bois & de peine; & le retardement n'est que de deux mois (68), qui ne doivent point entrer en parallele avec un tel avantage. 2°. Les Cannes, coupées à six mois, ne sont pas entierement inutiles : non-seulement on en replante d'autres terreins, à quoi leur grosseur & la force de leur suc les rend fort propres; mais elles servent à faire de l'Eau-de-vie, qui est toujours une bonne Marchandise. 3°. La terre se trouve dégraissée, & dès cette premiere coupe elle devient propre à porter de très bonnes Cannes; ce qui n'arriveroit pas en cinq ou six autres coupes, parceque les feuilles, dont elles se dépouillent en croissant, se pourrissent, & ne font qu'augmenter la graisse qu'on doit chercher à diminuer.

(68) Les Cannes plantées dans une terre neuve ne peuvent être mûres qu'à dix-huit mois; ainsi l'on n'en perd que deux en les coupant à six, & les recoupant quatorze après.

Culture des Cannes.

Avant que de planter les Cannes, on nettoie soigneusement la terre. Il ne suffit pas de couper les mauvaises Plantes, surtout les Lianes, parceque, pullulant beaucoup, elles s'attachent aux Cannes, les couvrent & les abbatent. A l'égard des souches, qui sont demeurées en terre, on brûle celles des bois mous, qui poussent aisément des rejettons. Ensuite si le terrein est uni, ou d'une pente douce, on le partage en quarrés, de cent pas chacun, entre lesquels on laisse un chemin pour le passage des Cabrouets. Cette division sert aussi à prévenir la communication du feu, qui s'allumeroit dans un des quarrés, donne plus de facilité à sarcler, fait appercevoir d'un coup d'œil au Maître s'il n'est pas trompé par les Ouvriers, sert enfin à l'embellissement d'une Habitation, & joint même l'utilité à l'agrément; car, le long de ces chemins, on plante des Pois d'Angole, ou Pois de sept ans, arbrisseaux dont on estime le fruit, & qui forment des allées pour la promenade. Ceux, qui veulent épargner le terrein, se contentent de laisser un petit sentier de chaque côté de l'ouverture, pour visiter le travail & cueillir facilement les Pois: ils plantent tout le reste en Manioc, ou en Patates.

Lorsque le terrein est divisé, on l'aligne avec un cordeau, pour planter les Cannes en lignes droites. Les rangs sont plus ou moins éloignés entr'eux, suivant la bonté du fond. Si tout le terrein est d'une égale bonté, on laisse, d'un rang à l'autre, trois piés & demi de distance en tout sens. Cette méthode demande plus de tems, que si les rangs & les fosses se faisoient sans regle; mais elle a diverses commodités, telles que de rendre le sarclage plus facile, de faire découvrir de plus loin les Serpens, qui sont fort communs à la Martinique, & de donner une vûe plus libre du travail des Negres.

L'alignement n'est pas plutôt achevé, qu'on place les Negres vis-à-vis de chaque ligne. On marque, sur le manche de leur Houe, la distance qu'ils doivent laisser entre les fosses qu'ils ont à faire, & chacun commence le travail. Chaque fosse doit avoir quinze à vingt pouces de long, la largeur de la Houe, qui est de quatre à cinq pouces, & sept à huit pouces de profondeur. A mesure que les Negres, qui font les fosses, avancent chacun sur sa ligne, quelques jeunes Negres, ou ceux qui ne sont pas capables d'un plus grand travail, les suivent, & jettent dans chaque fosse deux morceaux de Canne, de quinze à dix-huit pouces de long. Ces semeurs sont suivis d'autres Negres, avec des houes, pour ajuster les deux morceaux de Canne l'un contre l'autre, de maniere que le bout qui vient du côté de la tête soit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrêmité opposée, le bout de l'autre morceau soit placé de même; après quoi ils remplissent la fosse, de la terre que les premiers en ont tirée. Les morceaux de Canne, que l'on met en terre, sont pris ordinairement à la tête de la Canne, un peu au-dessous de la naissance des feuilles. On leur donne quinze à dix-huit pouces de long. Plus ils ont de nœuds, ou d'*yeux* suivant le langage des Iles, plus on juge qu'ils pousseront de rejettons & qu'ils prendront promptement racine.

Jamais les Voisins ne se refusent des Cannes pour planter: mais comme il faut du tems pour couper les bouts des Cannes, & pour les mettre en

pacquets, celui qui en a besoin est obligé d'envoïer ses propres Negres pour ce travail. Labat paroît persuadé que les têtes des Cannes n'en produisent jamais de si belles, que les tronçons qui se coupent dans la Canne, & qui, devant avoir plus de séve, doivent, dit-il, pousser de meilleures racines & des rejettons plus vigoureux. Le tems propre pour planter est la saison des pluies, depuis son commencement jusqu'à ses deux tiers. La terre se trouvant alors imbibée d'eau, les racines & les germes y entrent facilement; l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin; au lieu que dans un tems sec, la terre, aride, & comme brûlée, attire & consume tout le suc du Plant. On ne peut avoir trop d'égard à cette différence de saison, parceque delà dépend le bon ou mauvais succès des Cannes. Le Plant n'a pas été cinq ou six jours en terre, qu'on le voit lever heureusement; & suivant la bonté du terrein & de la saison, il produit à vûe d'œil des feuilles & des rejettons. C'est alors qu'on se hâte de sarcler les herbes & les lianes, qui viennent toujours en abondance dans les terres neuves, surtout lorsqu'elles sont nettes & humides. Cette partie de la culture des Cannes est la principale. Sont-elles seules à tirer le suc de la terre? elles croissent & grossissent parfaitement: mais lorsqu'elles sont accompagnées d'autres Plantes, elles n'acquerent jamais de grosseur ni de suc. Il faut se garder, surtout, de laisser grainer les herbes; dès que les graines peuvent être emportées par le vent, elles infectent une Terre entiere. En un mot, on ne peut pousser l'attention trop loin pour les Cannes, jusqu'à ce qu'elles couvrent la terre autour d'elles, & qu'elles puissent étouffer toutes sortes d'autres Plantes. Lorsqu'elles ont été sarclées deux ou trois fois, on les laisse croître en repos, jusqu'à l'âge de cinq ou six mois; & l'on recommence alors le sarclage, pour n'y plus penser jusqu'à leur parfaite maturité. Elles n'ont plus d'autres Ennemis que les Rats, dont on s'efforce de les garantir par diverses sortes de piéges.

Le tems où l'on doit couper les Cannes ne peut être fixe; & Labat reproche là-dessus beaucoup d'erreurs à la plûpart des Habitans. Ils s'imaginent, dit-il, qu'une piece coupée depuis quatorze ou quinze mois se trouve en état de l'être encore: ils la coupent; & souvent les Cannes ne donnent qu'un suc gras, verd, & difficile à cuire: c'est qu'il n'est point assez mûr. Il est moins aisé de faire de bon Sucre avec des Cannes qui n'ont point encore leur maturité, qu'avec celles qui sont au-delà; parceque le premier de ces deux maux est sans remede, au lieu que pour le second, il suffit de ne pas emploïer les vieilles Cannes, c'est-à-dire celles qui après avoir fleuri se sont renversées par terre, où elles se sont attachées par des filamens, comme par autant de nouvelles racines, & d'emploïer seulement les rejettons qu'elles ont poussés de tous leurs nœuds. On ne sauroit donc trop observer, quel est leur degré de perfection & de maturité. Il ne dépend point de leur âge; car celles, qui ont été coupées en Janvier, ont ressenti toute la chaleur & l'aridité de la saison seche, qui dure jusques dans une partie de Juillet, & qui les aïant longtems arrêtées, ne leur a permis de pousser que de foibles rejettons. Mais celles qui sont coupées vers la fin de la sécheresse, c'est-à-dire dans le cours de Juin & de Juillet, reçoivent le secours des pluies qui humectent la terre. Delà vient

qu'aux

qu'aux mois de Septembre & d'Octobre, on les voit aussi grandes & aussi fournies, que celles qui ont été coupées en Janvier & Février.

Toutes les Cannes, qui se trouvent âgées d'onze ou douze mois lorsque la saison des pluies arrive, ne manquent point, comme les Roseaux communs, de pousser à leur sommet un jet d'environ trois piés de long. C'est ce qu'on nomme leur fleche, par allusion aux fleches des Indiens, qui sont composées du jet des roseaux communs. Ainsi, dans le langage des Iles, les Cannes sont *en fleche*, lorsqu'elles ont actuellement leur jet; & les Cannes ont *fleché*, quand ce jet est tombé de lui-même, après avoir fleuri. Ses fleurs ne sont qu'un panache de petits filets, dont les extrêmités sont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre, & qui forment, en s'épanouissant, une houpe renversée. Depuis qu'elles ont commencé à pousser, jusqu'à leur chûte, il se passe dix-huit à vingt jours, aux derniers desquels la fleche, ou le bout de la Canne, se seche, parcequ'il ne reçoit plus de nourriture, se détache, & tombe à terre. Alors la Canne cesse de croître & de grossir. Jamais une même Canne ne fleurit deux fois. Si elle n'est pas coupée un ou deux mois après qu'elle a fleché, elle s'abbaisse peu à peu, jusqu'à se coucher par terre, où, jettant des filets qui prennent racine, elle pousse quantité de rejettons. Avant qu'elle pousse sa fleche, & près d'un mois après avoir fleché, elle a peu de suc, & son milieu est creux, parceque toute la substance, qui gonfloit ses fibres, s'est portée en haut pour produire la fleche & les fleurs. Les Cannes ne doivent pas être coupées dans cet état; on n'en pourroit faire, ni du Plant, ni du Sucre, ni même de l'Eau-de-vie

Lorsqu'on les croit mûres, ce qui se reconnoît à divers essais, on dispose les Negres le long de la piece, pour la couper plus également, c'est-à dire sans qu'ils y entrent l'un plus que l'autre. Si les Cannes n'ont que sept ou huit piés de hauteur, on commence par abbatre, avec une serpe, les têtes des rejettons de toute une souche, à trois ou quatre pouces au-dessous de la plus basse feuille, dans l'endroit où il ne paroît plus de verd. Aussi-tôt que la touffe est coupée, on coupe les Cannes par le pié, avec l'attention de ne les pas taillader, parceque ces hachures, qui donnent entrée à la chaleur du Soleil, font évaporer la séve, & nuisent au progrès des rejettons. Suivant la longueur des Cannes, qu'on a coupées de la souche, on la divise en deux ou trois parties, après y avoir passé la serpe, pour ôter les barbes qui s'y sont attachées. On ne laisse gueres, à ces parties, plus de quatre piés de longueur; & jamais on ne leur en donne moins de deux & demi, à moins qu'elles ne soient de cette petite espece qu'on nomme *Rottins*, & qui venant dans les terres maigres & usées ne sont pas naturellement plus longues. Quatre ou cinq Negres jettent en un monceau toutes les Cannes coupées, afin qu'elles se trouvent assemblées pour ceux qui doivent les lier, & qu'il ne s'en perde point sous les feuilles. On met ordinairement de jeunes Negres, ou quelques Negresses, à lier les Cannes en pacquets. Les extrêmités des têtes, qu'on appelle l'œil de la Canne, servent de liens, avec trois ou quatre feuilles, qui se tirent aisément. On noue d'abord ensemble les feuilles de deux yeux, pour donner plus de longueur au lien; ensuite, selon la longueur des Cannes, on étend à terre deux liens, à deux piés l'un de l'autre; & les Cannes sont couchées dessus, en

travers, au nombre de dix ou douze. On les serre ensuite, comme on lie les fagots en Europe. La coupe cesse lorsqu'il en est tems, par l'ordre du Commandeur, qui fait porter au bord du chemin les pacquets de Cannes; & les Cabrouets viennent les prendre, pour les porter au Moulin. Jamais on ne coupe plus de Cannes, qu'on n'en peut consommer dans l'espace de vingt-quatre heures. Si l'on en coupoit pour deux ou trois jours, elles s'échaufferoient dans cet intervalle, elles fermenteroient, elles s'aigriroient, & deviendroient inutiles pour faire du Sucre, surtout pour le Sucre blanc.

L'usage commun est de couper les Cannes le Samedi, pour commencer l'opération du Moulin le Lundi à minuit. Quand on ne fait que du Sucre brut, on prend cette avance, sans oublier de couvrir les Cannes de feuilles, dans la crainte qu'elles ne s'échauffent. Mais, si l'on travaille en Sucre blanc, il vaut mieux retarder le travail de quelques heures, que de s'exposer au risque d'y emploïer des Cannes échauffées. Labat veut qu'on ne les coupe que le Lundi, de fort grand matin, & que tous les Negres d'une Habitation y soient emploïés, pour hâter l'ouvrage. Comme il n'y a point de Voïageur qui ait parlé avec plus d'intelligence & d'étendue que lui, des Cannes à Sucre, & de la maniere de tirer cette précieuse Marchandise, c'est l'extrait de ses Observations qu'on a donné jusqu'ici, en regrettant que les bornes qu'on s'est imposées ne permettent point de le suivre, dans les détails de la fabrique & des instrumens qu'on y emploie. On y renvoie ceux qui cherchent à s'instruire. Du Tertre, borné presqu'uniquement à l'Histoire, fait à peine quelques remarques générales sur le Sucre. Il observe, par exemple, que les Cannes de Madere n'ont pas plus de deux pouces de grosseur; sans qu'il sache, dit-il, si ce défaut vient du terroir ou du défaut de pluie. Mais il assure que le Sucre de cette Ile ne laisse pas d'être beaucoup plus fort que celui des Antilles.

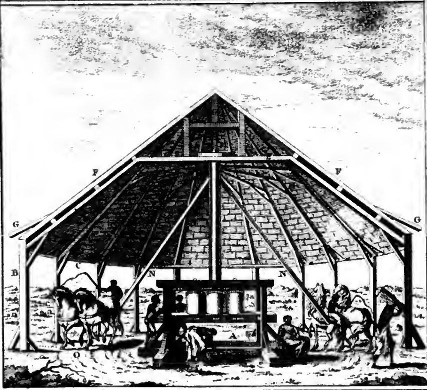
Roucou, sa nature & sa composition.

Le *Roucou*, que nous avons tant de fois nommé, sans l'avoir décrit, n'est cultivé, nulle part, avec plus de soin qu'aux Antilles. On a vû, dans les Relations du Mexique, que les Espagnols le nomment *Achiote*. C'est une teinture rouge, qui sert à mettre en premiere couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, jaune, verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du Roucovier est rempli. Cet arbre, qui croît naturellement dans toute l'Amérique, est ordinairement de la grandeur d'un Prunier, mais beaucoup plus touffu: son écorce est roussâtre; ses feuilles sont assez grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il porte, deux fois l'année, des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui ressemblent assez aux Roses sauvages, auxquelles succedent des touffes de gousses, couvertes de picquans, comme les Châtaignes, mais plus petites, & remplies de petites graines assez semblables à celles de la Coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui se détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laisse tout blanc lorsqu'elle en est séparée.

C'est cette pellicule, macérée & cuite, qui compose la teinture qu'on nomme Roucou. On connoît que la graine est mûre, & qu'elle a sa parfaite couleur, quand la gousse, ou la cosse, s'ouvre d'elle-même. Il suffit qu'une ou deux soient ouvertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en

MOULIN A SUCRE.

A. *Chassis avec les Tambours*
B. *Poteaux*
C. *Sabliere*
D. *Les Forces*
E. *L'Entrait*
F. *Les Chevrons*
G. *Les Coyaux*
H. *L'Enrayeure*
L. *Le Poinçon*
M. *La Damoiselle*
N. *Bras de Moulin*
O. *Chevaux qui tirent le Moulin*



contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus, suivant la bonté du terrein. Les Negres, grands & petits, ouvrent les gousses qui ne le sont pas assez, en les pressant de leurs doigts, & font sortir avec l'ongle du pouce les graines qui sont dedans, qu'ils recueillent dans des Couis, c'est-à-dire dans des moitiés de Calebasses. Toutes ces graines sont mises dans de grandes auges de bois, tout d'une piece, avec de l'eau, pour y demeurer sept ou huit jours, jusqu'à ce que l'eau commence à fermenter. Alors on les remue fortement, avec de grandes spatules de bois; ensuite on les pile, avec des pilons, aussi de bois, pour en détacher la pellicule rouge. Cette opération est recommencée deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'il ne reste aucune pellicule aux grains; après quoi l'on passe le tout dans une espece de crible, fait de roseaux refendus, ou de Lataniers, dont les trous sont assez petits pour ne pas laisser passer les grains. L'eau qu'on en tire est épaisse, rougeâtre, & de fort mauvaise odeur. Elle se met dans des Chaudieres; on l'y fait bouillir; & pendant qu'elle bout, on recueille son écume dans de grands bassins. Lorsqu'elle cesse d'en rendre, on la jette, pour mettre à sa place, dans les Chaudieres, l'écume qu'on en a tirée. On la fait bouillir, pendant dix ou douze heures, en la remuant sans cesse, de crainte qu'elle ne s'attache à la Chaudiere, où elle pourroit brûler, ou se noircir. On connoît qu'elle a la cuisson qui lui convient, lorsqu'elle commence à se détacher d'elle-même de la spatule. Alors, l'aïant fait refroidir dans des Auges de bois, on en fait des pelottes, de deux ou trois livres chacune; & pour empêcher qu'elle ne s'attache aux mains en lui donnant cette forme, on se les frotte de tems en tems avec de l'huile de *Palma Christi*, nommée aussi *Carapat* d'après les Indiens. On enveloppe les pelotes, pour les conserver, dans des feuilles de Balisier, amorties sur le feu.

Labat s'étend beaucoup plus sur la préparation du Roucou; mais il nous suffit d'observer encore que le tems de le planter est depuis le mois de Mars jusqu'à la fin de Mai: il ne viendroit pas moins, quand on le planteroit dès le mois de Janvier; mais il n'en rapporteroit pas plûtôt. On le cueille deux fois l'an, vers la Saint Jean & vers Noel.

Les Indiens épluchent les gousses, comme les Européens; mais au lieu de mettre les graines dans l'eau & de les y laisser fermenter, ils les frottent dans leurs mains, qu'ils ont trempées auparavant dans l'huile de Carapat, jusqu'à ce que la petite pellicule incarnate soit détachée de la graine, & réduite en pâte très claire & très fine. Alors ils la raclent de dessus leurs mains avec un coûteau, & la mettent sur une feuille, pour la faire sécher à l'ombre, de peur que le Soleil ne mange & ne diminue sa couleur. Ce travail est d'une longueur, qui ne convient qu'à l'indolence des Caraïbes; mais il leur fait un Roucou infiniment plus fin & plus brillant que celui des Européens des Iles. Lorsqu'il est sec, ils en font aussi des pelottes de la grosseur du poing, qu'ils enveloppent dans des feuilles de Balisier, ou de Cochibou. Le matin, dès qu'ils sont sortis de leurs Hamacs, ils vont se laver tout le corps à la Mer, ou dans quelque Riviere; & venant s'asseoir sur une sellette au milieu de leur Carbet, ils s'y font peigner & trousser les cheveux par leurs Femmes. Ensuite elles prennent un peu d'huile de

Carapat, dans laquelle elles font dissoudre du Roucou, dont elles peignent, avec un pinceau, tout le corps de leurs Maris. Cette peinture leur conserve la peau, la défend des impressions trop vives du Soleil, & la préserve surtout des piquûres d'une infinité d'Insectes aîlés, qui ne s'éloignent jamais de leurs Cases.

Tabac, & ses différentes especes.

Le Tabac, Plante originaire de l'Amérique, & si propre à cette grande partie du Monde (69), qu'avec quelque soin qu'on l'ait cultivée dans les autres, où l'on a porté sa graine, on n'y en a jamais pû élever d'aussi bon, fait le fond d'un Commerce considérable aux Antilles. On y en reconnoît quatre especes, qu'on distingue par la figure de leurs feuilles. Ils fleurissent, & portent tous une graine également capable de se reproduire. Chaque espece se multiplie d'elle-même, sans autre altération que celle qui peut venir du terrein où elle est semée, ou transplantée.

Tabac ou Petun verd.

La premiere est le Tabac, ou Petun, verd, que les Habitans nomment simplement le grand Petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ses feuilles autant que de la beauté de leur bois. Elles ont ordinairement vingt-quatre à vingt-six pouces de long, & depuis douze jusqu'à quatorze pouces de large. Elles sont épaisses, charnues, cotonnées, maniables, & d'un très beau verd; mais comme elles sont délicates & remplies de suc, elles diminuent beaucoup à *la pente*, c'est-à-dire lorsqu'étant suspendues à des perches on les expose à l'air, pour les faire secher. Cette diminution a refroidi les Habitans pour la culture du grand Petun, & leur fait donner la préférence à celui qu'ils nomment *Tabac à langue*.

Tabac à langue.

Cette seconde espece a les feuilles à-peu-près de même longueur que la précédente; mais leur largeur ne passe point sept ou huit pouces. C'est la ressemblance, qu'elles ont avec une langue de Bœuf, qui lui a fait donner le nom de Tabac à langue. Elles sont charnues, épaisses, fortes, liantes, & grasses, mais moins remplies de suc que celles du grand Petun; d'où il arrive qu'elles diminuent moins à la pente, & qu'elles se conservent mieux. Le Tabac à langue est donc l'espece qu'on cultive le plus aux Iles du Vent, c'est-à-dire à la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint Christophe, les Saintes, la Barbade, la Grenade, la Barboude, Antigo, Nevis ou Nieves, Montferrat, la Dominique, Sainte Lucie, S. Vincent, Sainte Croix & les Vierges.

Tabac d'Amazone.

La troisieme espece est le Tabac d'Amazone, ainsi nommé, parceque la graine vient des environs de la grande Riviere des Amazones. Sa feuille est aussi longue que celle des deux especes précédentes; mais elle est beau-

(69) On a déja remarqué qu'on ne s'accorde point sur le premier lieu où les Espagnols trouverent cette Plante. Il ne paroît point qu'ils en aient trouvé l'usage établi dans les grandes Iles, c'est à-dire, S. Domingue, Cuba & la Jamaïque, où ils s'arrêterent dans les commencemens de leurs découvertes, & que ce ne fut que vers l'an 1520, qu'ils en virent pour la premiere fois dans le Yucatan, Province de la Terre-ferme. On croit qu'ils lui donnerent le nom de Tabaco, parcequ'on en cultivoit beaucoup aux environs d'une Ville nommé *Tabasco*. Du moins, ceux qui tirent ce nom de l'Ile de Tabago, se trompent beaucoup, puisque cette Ile n'a jamais été au pouvoir des Espagnols ni des Portugais, qui ont apporté, les premiers, le Tabac en Europe. Voïez l'Histoire de cette Plante dans les Voïages du P. Labat, & dans plusieurs Dissertations publiées.

coup plus large, & ronde à l'extrêmité. Ce qui la distingue encore des autres, c'est que les petites nervures, ou côtes, qui soutiennent la feuille, tombent perpendiculairement sur la grosse côte du milieu; au lieu que dans les autres especes, elles suivent le contour de la feuille, & vont en biaisant vers la pointe. Les feuilles de ce Tabac sont fort épaisses, très charnues, bien nourries; & quoiqu'elles paroissent fort remplies de suc, elles ne diminuent presque point à la pente. Aussi cette espece passeroit-elle pour la meilleure des trois, si l'on pouvoit en faire aussi-tôt usage que des autres: mais l'odeur en est d'abord si forte & si désagréable, que si l'on n'y est accoutumé, elle étourdit, & provoque même au vomissement, soit en fumée, soit en poudre, & plus encore en machicatoire. On assure néanmoins qu'elle perd ce défaut en vieillissant, & qu'elle devient excellente après avoir été gardée plus d'un an. Labat donne même une méthode, pour la rendre tout-d'un-coup fort douce; c'est de l'exposer une seconde fois à l'air avant que la mettre en corde, lorsqu'elle a passé à la pente le tems ordinaire.

Tabac de Verine

Le quatrieme espece est celle qu'on appelle Tabac de Verine, du nom d'un petit Village, situé près de la Ville de Cumana dans la Terre-ferme, d'où l'on prétend que sa graine est venue aux Iles. C'est le plus petit. Ses feuilles arrivent rarement à la longueur de dix pouces: elles sont étroites, rudes, ridées, fort pointues, & ne laissent pas d'être assez nourries; mais comme elles ont beaucoup de suc, elles diminuent si considérablement à la pente, qu'elles sont d'un très médiocre profit. Cependant le Tabac de Verine passe pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur est douce, aromatique, tirant sur celle du musc, qu'il a naturellement, qu'il conserve en fumée comme en poudre, & qu'il communique si facilement aux autres especes, qu'un tiers ou un quart de la sienne, mêlé avec une autre, suffit pour transformer le tout en Verine. Il est surprenant qu'avec cet avantage, on en cultive très peu aux Iles du Vent; & Labat en fait un reproche amer à ces Colonies.

Les fleurs de ces quatre especes de Tabac sont les mêmes, pour la forme & la couleur; & ne different que par la grandeur, qui est toujours proportionnée à celle de la tige. Elles sont portées sur une queue assez forte, composées de cinq feuilles, qui, d'un tuiau d'environ six lignes de longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un pistil, qui venant à s'allonger se change en une petite silique où sont renfermées les semences de la Plante. Ces graines sont noires, assez fermes, à-peu-près de la grosseur, de la figure, & de la consistance de celles du Pavot. A mesure qu'elles meurissent, la fleur change: de couleur de chair qu'elle étoit d'abord, elle devient feuille morte; elle se fane enfin, se seche & tombe, quand la graine arrive à sa parfaite maturité. Si l'on ne prenoit pas soin d'arrêter la Plante, elle ne cesseroit pas de croître; on en a vû, aux Iles Françoises, de cinq ou six piés de haut: mais on l'arrête à la hauteur d'environ deux piés, non-seulement parcequ'à la fin les feuilles manqueroient de nourriture, mais encore pour l'empêcher de grainer. Le suc & la force de la Plante concourent plûtôt à la conservation de l'espece, qu'à la nourriture des feuilles: ce

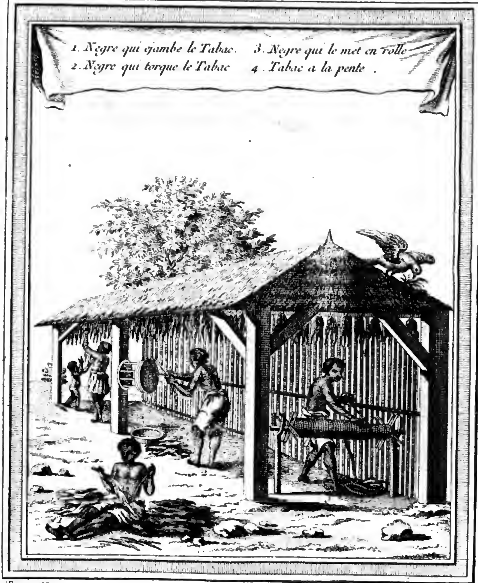
seroit autant de perdu pour la perfection qu'on demande à cette marchandise. On ne laisse croître que les Plantes, qu'on destine à fournir de la semence pour l'année suivante.

Culture du Tabac

Le Tabac demande une terre grasse, médiocrement forte, profonde, unie, qui ne soit ni trop humide ni trop seche, le moins exposée qu'il est possible aux vents forts & au grand Soleil. Le froid lui seroit encore plus nuisible : mais il n'est connu, aux Antilles, que sur quelques hautes Montagnes. Cette Plante mange extrêmement la terre, & ne porte rien qui puisse l'améliorer. Aussi la même terre ne produit-elle pas longtems du tabac de la même qualité. C'est ordinairement au mois de Novembre qu'on le seme, environ trois semaines avant la fin des pluies. On choisit, autant qu'il est possible, un terrein neuf & frais, tel qu'on le trouve facilement à la lisiere d'un Bois. On mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parcequ'autrement sa petitesse la feroit lever d'une épaisseur qui l'étoufferoit, & qui ne permettroit pas de transplanter les plantes sans endommager trop les racines. Elle leve ordinairement dans l'espace de quatre ou cinq jours. Dès qu'elle sort de la terre, on doit la couvrir de feuillages, pour la garantir des ardeurs du Soleil. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrein où elle doit être transplantée : si c'est une terre neuve, on arrache les herbes & l'on brûle soigneusement les souches & les racines des arbres qu'on a fait abbatre. Les terres qui ont déja servi demandent encore plus de soins : ce sont des sources presqu'inépuisables de toutes sortes de Plantes, qu'il faut continuellement sarcler, si l'on veut que celles du Tabac croissent bien. On partage ensuite le terrein en allées paralleles, éloignées d'environ trois piés les unes des autres, sur lesquelles on plante des picquets en quinconce, à trois piés de distance entr'eux. L'expérience fait connoître qu'il vaut mieux planter en quinconce qu'en quarré, parceque les Plantes ont plus d'espace pour étendre leurs racines, & pousser leurs tiges & leurs feuilles. Chaque Plante de Tabac doit avoir au moins six feuilles, pour être transplantée. Il faut que le tems soit pluvieux, ou si couvert, que la pluie paroisse prochaine. On ajuste le trou, à la place de chaque picquet ; & l'on y met une plante bien droite, les racines étendues. On l'enfonce jusqu'à la naissance des plus basses feuilles, & l'on presse mollement la terre autour des racines, pour soutenir la Plante sans la comprimer. Elle reprend dans l'espace de vingt-quatre heures, sans que les feuilles mêmes aient souffert la moindre altération.

Un champ, de cent pas en quarré, doit contenir dix mille Plantes à la Guadeloupe, où le pas n'est que de trois piés, & douze mille cinq cens à la Martinique, où il est de trois piés & demi. On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois Hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de Tabac. Il est ordinairement quatre mois en terre, avant que d'être coupé. On connoît qu'il approche de sa maturité, lorsque ses feuilles commencent à changer de couleur, & que leur verd s'obscurcit. Bien-tôt elles panchent vers la terre, comme si la queue qui les attache à leur tige avoit peine à soutenir le poids du suc dont elles sont remplies. Leur odeur se fortifie, & se répand bien plus loin : enfin, lorsqu'en les pliant on s'apperçoit qu'elles cassent plus facilement, c'est une

FABRIQUE DU TABAC.



Tom XV.

N.° V.

matque certaine de maturité. On attend, pour couper la Plante, que la rosée soit tombée, & que le Soleil ait desséché toute l'humidité qu'elle avoit répandue sur les feuilles. Alors on coupe toutes les Plantes par le pié, à deux pouces de terre; on les laisse tout le reste du jour près de leurs souches, avec le soin de les retourner plusieurs fois; on les transporte le soir aux Cases, & l'on évite surtout de leur laisser passer la nuit à découvert, parceque rien ne leur est si contraire que la rosée, qui est fort abondante dans ces climats chauds.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Préparations du Tabac.

Tout ce qui regarde la maniere de préparer le Tabac n'appartient point à notre dessein; mais observons qu'on lui donne plusieurs formes. La plus grande partie se file, de différentes grosseurs; & le plus gros n'excede pas un pouce de diametre, comme le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'est le petit Tabac, mis en rolle, & nommé *Briquet*, dont on a fait longtems un fort grand Commerce à Dieppe, & qui étoit la base de celui des Normands dans le Nord. Le poids des rolles est depuis dix jusqu'à deux cens livres. Ceux qui viennent du Bresil sont couverts ordinairement d'un cuir verd, c'est-à-dire, d'une peau sans apprêt. Mais quoique cette précaution soit utile pour les conserver, elle n'est point en usage aux Iles du Vent, parceque les peaux y ont toujours été rares. Il y a trois autres manieres d'emploïer les feuilles du Tabac : on les met en andouilles, en torquettes & en pacquets. Ce qu'on nomme andouille est une espece de fuseau, tronqué par les bouts, qui se fait en étendant des feuilles les unes sur les autres, en les roulant lorsqu'elles ont l'épaisseur qu'on veut leur donner, & les couvrant ensuite d'un morceau de toile imbibée d'eau de Mer, qu'on lie fortement avec une corde, & qu'on laisse dans cet état, jusqu'à ce que les feuilles ne fassent plus qu'un seul corps. Cette méthode est fort usitée à Saint Domingue. Les Torquettes se font à-peu-près de même, avec cette différence, qu'elles sont plus longues & moins pressées. Leur usage ordinaire est pour faire le Tabac en poudre, & pour les bouts que l'on fume; car on se sert peu de pipes en Amérique (70). Les Espagnols, les Portugais, quantité de François & d'Anglois, tous les Caraïbes & presque tous les Negres, fument en bouts. Ces bouts, que les Espagnols nomment *Cigales*, sont de petits cylindres, de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diametre, composés de feuilles de Tabac qu'on coupe de cette longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme la robbe, tournée autour de celles qui composent le milieu; & dont on arrête le bout avec un fil : c'est cette partie qu'on tient à la bouche pendant que l'autre est allumée. Il est rare de trouver les Espagnols sans leur provision de Cigales, qu'ils portent ordinairement dans de petites gibecieres de cuir parfumé, à-peu-près semblables à nos Portes-Lettres. Jamais ils ne manquent, surtout en sortant de Table, de présenter des Cigales à leurs Convives.

Quoique les Torquettes servent à faire du Tabac en poudre, les Iles Françoises n'en font plus de Commerce au dehors, & consument tout ce qui s'en fabrique par cette méthode. Il est assez rare aussi qu'on transporte,

(90) On a déja fait cette remarque dans la Description du Pérou.

toute l'Amérique. Il reste de très grands terroins neufs à la Guadeloupe, & dans la Grande Terre de cette Ile, à la Desirade, à Mari-Galante, à la Grenade, à Saint Martin, Saint Barthelemy, Sainte Croix, & dans quelques Quartiers de la Martinique, aussi favorables qu'on puisse le desirer à la culture du Tabac, à présent incultes, & menacés d'être bien des siecles sans Habitans, si l'on ne remet pas cette marchandise en valeur; & l'on ne doit pas s'imaginer qu'elles puissent être emploïées autrement que par la culture du Tabac. Tout le monde n'est pas en état de commencer un Etablissement par la construction d'une Sucrerie. Il en coûte pour cette entreprise; & quand il se trouveroit assez d'Avanturiers riches, il faudroit un grand nombre d'années pour dégraisser le terrein qu'ils auroient fait défricher, & le rendre propre à donner des Cannes dont on pût tirer de bon Sucre blanc. D'ailleurs les Sucreries sont déja si nombreuses, que le Roïaume ne peut consommer la moitié du Sucre qui se fait à présent dans nos Colonies. » C'est donc à la culture du Tabac, qu'il faut » penser sur toutes choses, & se souvenir que c'est à cette Plante que » nous sommes redevables de l'établissement de nos Colonies. C'étoit le » Commerce libre du Tabac, qui attiroit à Saint Christophe une multitude » de Vaisseaux de toutes les Nations, & des Habitans en si grand nombre, que dans la seule partie Françoise de cette Ile on comptoit plus » de dix mille Hommes capables de porter les armes; au lieu que par la » ruine de ce Commerce, depuis que le Tabac a été mis en parti, on s'y » est vû obligé de s'attacher presqu'uniquement à la fabrique du Sucre; » ce qui a tellement diminué le nombre des Habitans, qu'on n'y a pû rassembler ensuite plus de deux mille Hommes. La Martinique, la Guadeloupe, & les autres Colonies Françoises sont dans le même cas. Ceux » qui les ont connues anciennement ne peuvent voir, sans gémir, l'état » où elles sont aujourd'hui, dépeuplées d'Habitans blancs, & peuplées » seulement de Negres, que leur grand nombre met en état de faire des » soulevemens & des révoltes, auxquelles on n'a résisté jusqu'à présent » que par une faveur particuliere du Ciel. C'est le nombre des Blancs, qui » fait la force des Colonies: la multitude des Esclaves est inutile pour la » défense du Païs, & pernicieuse même lorsqu'il est attaqué. Mais la multitude des Blancs ne peut être composée que de ce qu'on nomme petits » Habitans; & ces petits Habitans ne peuvent subsister que par la culture » & le Commerce libre du Tabac.

Histoire naturelle des Antilles.

Importance des Plantations de Tabac.

Labat avoue néanmoins que le Commerce & la Manufacture des Sucres sont des objets de la plus haute importance: mais il veut qu'on lui accorde, que c'est ce qui a dépeuplé & par conséquent affoibli les Iles; parceque le terrein nécessaire pour une Sucrerie, sur laquelle il n'y a que quatre ou cinq Blancs, & souvent bien moins, étoit occupé par cinquante ou soixante Habitans portant les armes, capables de défendre le Païs, & faisant une consommation de denrées, & de Marchandises de l'Europe, beaucoup plus considérable qu'on ne peut l'attendre des Maîtres & des Esclaves d'une Sucrerie, en quelque nombre qu'on veuille les supposer. On a vû, dans la Description, que quatre ou cinq aulnes de grosse toile, avec un peu de viande salée, suffit pour l'entretien & la nourriture d'un Esclave. » On

» ne lui donne, ni bas, ni souliers, ni chapeau, ni chemises, étoffes, per-
» ruques, gants, ni mille autres choses dont les Blancs ont besoin pour
» se vêtir, & se conformer aux modes de l'Europe. Les Esclaves ne con-
» somment, ni vin, ni liqueurs, ni fruits secs, ni huile, ni farine de
» froment, ni épiceries, ni meubles, argenterie, draps, dentelles, étoffes
» d'or & de soie, armes, munitions, en un mot, une infinité d'autres
» choses, dont les Blancs se font une nécessité d'être toujours fort abon-
» damment pourvûs. Cependant ce sont ces denrées & ces marchandises,
» qui forment le fond d'un Commerce immense, que la France peut avoir
» avec ses Colonies; moïen sûr & toujours infaillible pour l'enrichir, en
» faisant rouler ses Manufactures, & travailler une infinité d'Ouvriers &
» de Matelots (71).

Culture & Commerce du Cacao.

On ne parlera, ni de l'Indigo, ni du Caffé, dont on a déja traité dans la Description des Indes Orientales, & qu'une heureuse culture ne fait pas moins prosperer aux Antilles; mais on a remis à donner ici quelque explication des propriétés du Cacao. L'arbre qui le porte, & qu'on nomme indifféremment *Cacaotier* & *Cacaoyer*, croit naturellement & sans culture dans une infinité d'endroits de l'Amérique, entre les deux Tropiques. On en trouve des Forêts entieres aux environs de la Riviere des Amazones, sur la Côte des Caraques & de Carthagene, dans l'Isthme de Darien, dans l'Yucatan, Honduras, les Provinces de Guatimala, de Chiapa, de Soconusco, de Nicaragua, de Costa-ricca, & quantité d'autres. Les Iles de Cuba, de Saint Domingue, de la Jamaïque & de Portoric, en produisent une grande abondance, qu'on regarde à présent comme sauvages, par comparaison à ceux qu'on cultive, quoiqu'au jugement de quelques Voïageurs ils méritent une véritable préférence. Les petites Antilles n'ont pas été privées de ce fruit; surtout la Martinique, la Grenade & la Dominique. Labat déclare qu'il n'en a pas trouvé à la Guadeloupe; quoiqu'il ait assez couru, dit-il, les Bois de cette Ile: mais il n'en ose conclure qu'elle n'en ait point, parceque les Cacaoyers qu'on y cultive y viennent en perfection.

On a reconnu, depuis longtems, que la Martinique est celle des Iles Françoises où cet arbre croît le mieux; ce qui n'a point empêché que les François n'aient été fort lents à le cultiver. Un Juif, nommé Benjamin d'Acosta, fut le premier, comme on l'a déja fait observer, qui planta une Cacaoyere en 1660. Elle subsistoit encore en 1694: mais le Cacao ne passant point encore pour une bonne Marchandise en France, parceque le Chocolat n'y étoit pas fort en usage, & qu'il étoit chargé de gros droits d'entrée, les Habitans de la Martinique ne s'attachoient qu'au sucre, au Tabac, à l'Indigo, au Roucou, au Coton, &c. dont la grande consommation rendoit le débit plus sûr. Enfin le Chocolat s'étant mis fort à la mode, on pensa sérieusement à cultiver les arbres qui produisent le Cacao, vers 1684. C'est l'année qu'on donne pour datte des Cacaoyeres qui ont suivi celle d'Acosta.

Le Cacaoyer, ou Cacaotier sauvage, croît fort haut, fort gros & fort bran-

(71) *Ubi sup.* Tome VI, pp. 335 & précédentes. On doit se souvenir que l'Auteur parle de son tems, & qu'il peut être arrivé des changemens qui n'ont pas été publiés.

FABRIQUE DE L'INDIGO.

1. *La Trempoire*
2. *La Batterie*
3. *Le Diablotin ou Reposoir*
4. *Plantes d'Indigo*
5. *Negres qui portent l'Indigo dans la Trempoire.*
6. *Caissons à secher l'Indigo.*
7. *Negres qui portent l'Indigo aux Caissons.*
8. *Indigo qui égoutte*
9. *Cierge epineux*
10. *Commandeur.*
11. *Bois de Trompette*



Tom. XV. N° VIII.

chu. On arrête ceux qu'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze piés; non-seulement pour le donner plus de facilité à cueillir leur fruit, mais encore pour les exposer moins aux injures de l'air & du vent, parcequ'ils sont d'une délicatesse surprenante. L'écorce en est brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, leger & poreux: il a les fibres longues, droites, assez grosses, & ne laisse pas d'être souple. En quelque saison qu'il soit coupé, on y remarque beaucoup de séve; ce qui peut venir autant de sa nature, que du terrein où il veut être planté, qui doit être de bon fond, frais & humide. La feuille est ordinairement longue de huit à neuf pouces; quelquefois plus, mais rarement moins: si ce n'est dans un mauvais fond. Elle a, dans sa plus grande largeur, un peu plus du tiers de cette longueur; elle est pointue par les deux bouts, & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa couleur, par dessus, est d'un verd vif, & plus chargée par dessous. Son contour, & son plus grand diametre jusqu'à sa pointe, est d'une très belle couleur de chair; & cette partie est si délicate, que le moindre vent, ou les raïons du Soleil, la grillent bientôt. Les fibres, ou nervures, qui soutiennent les feuilles, approchent beaucoup de celles du Cerisier.

On ne voit jamais cet arbre entierement dépouillé de ses feuilles: celles qui rombent sont aussi-tôt remplacées par celles qui sont prêtes à paroître. Il fleurit & porte du fruit, deux fois l'an, comme la plûpart des arbres de l'Amérique. On peut dire même qu'il produit sans cesse, puisqu'il n'est jamais sans fleur ou sans fruit. Cependant les récoltes les plus abondantes se font vers les Solstices, c'est-à-dire, vers Noel & la S. Jean; avec cette différence, que celle de Noel est la meilleure.

On est étonné qu'un fruit si gros vienne d'une si petite fleur: le bouton, qui la renferme, n'a pas deux lignes de diametre & trois de hauteur. Cependant on y compte, lorsqu'il est ouvert, dix petites feuilles, qui forment un petit Calice, au centre duquel est un fort petit pistil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlée de taches & de pointes rouges; les filets d'un rouge de pourpre; les étamines d'un blanc argenté, & le bouton d'un blanc moins clair: c'est ce bouton, qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur. Elles viennent toujours par bouquets, dont la plûpart tombent. L'arbre ne pourroit soutenir ses fruits, si toutes les fleurs se nouoient, ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croissent point au bout des branches, comme aux arbres de l'Europe; elles sortent depuis le pié du tronc, jusqu'au tiers des cinq grosses branches. On observe qu'elles naissent aux endroits qui avoient des feuilles dans la jeunesse de l'arbre, comme s'ils étoient les plus tendres & les plus faciles à s'ouvrir.

Les fruits, qui succedent à ces fleurs, ressemblent à des Concombres: ils sont pointus par un bout, partagés, dans toute leur longueur, comme les Melons à côtes, & parsemés de petits tubercules. L'écorce du fruit, suivant sa grosseur & celle de l'arbre qui le porte, a depuis trois jusqu'à cinq lignes d'épaisseur, & le fruit entier, depuis sept jusqu'à dix pouces de long, sur trois à quatre pouces de diametre. Sa grosseur fait sentir pourquoi la nature l'a placé au tronc de l'arbre, & au gros des cinq principa-

les branches : les petits rameaux romproient, s'il venoit à leurs extrémités. On distingue des cacaos de trois couleurs; les uns d'un blanc pâle, tirant un peu sur le verd ; les autres, d'un rouge foncé, & les troisiemes rouges & jaunes ; mais le dedans, & les amandes qu'ils contiennent, sont de même couleur, de même substance & de même goût. Aussi les trois couleurs de l'écorce ne sont-elles pas des especes différenres; & ceux qui en distinguent trois, ou quatre, se trompent. Il n'y en a qu'une seule, aux Iles comme dans le Continent. La couleur des gousses, en dedans, est de chair pâle: elles renferment une substance de même couleur, assez légere, & très délicate, à peu-près du goût des pepins de Grenade. C'est cette poulpe, qui se nomme Cacao : elle environne vingt-cinq amandes, qui y sont attachées par de petits filamens. Il est très rare d'en trouver moins, si ce n'est dans les gousses avortées, & plus rare encore d'en tirer davantage. Les arbres les plus puissans, les mieux nourris, à l'âge même de dix ou douze ans, n'en portent pas plus que les jeunes ; mais elles sont plus grosses, & c'est la seule différence qu'on remarque dans les Cacaoyers des Iles du Vent, de Saint Domingue, des Caraques, & de la Nouvelle Espagne. Ces amandes, ou cacaos, sont longues, aux Iles, de neuf à douze lignes, plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement ; leur diametre est de cinq à sept lignes : la chair est d'un blanc qui tire sur l'incarnat, compacte, assez pesante pour son volume. Lorsqu'on la tire de la gousse, elle est huileuse, amere, fort douce au toucher, & couverte d'une pellicule fort unie, de même couleur. Si l'on tire de terre des amandes de Cacao, qu'on y ait laissées deux ou trois jours, & qui se disposent à rompre leur enveloppe, on voit que leur substance n'est composée que de deux feuilles, plissées & engagées l'une dans l'autre, qui partent d'un petit pistil rond, & d'environ la longueur d'une ligne, posé au gros bout de l'amande, qui est le germe de l'arbre, & qui pousse en terre sa racine.

Le Cacao des Iles du Vent est le plus petit. Celui de Saint Domingue, de Cuba & de Portoric, est toujours plus gros, mieux nourri & plus pesant. Celui des Caraques est plus plat, plus grand, & ne ressemble pas mal aux grosses féves de Marais. Lorsque les amandes de Cacao sont seches, elles sont toutes d'un rouge brun (72).

Nous laissons aux Curieux, le soin d'étudier Labat, dans la bonne méthode de cultiver les Cacaoyers; mais nous observerons que l'amande n'est que sept ou huit jours à pousser, qu'elle pousse en même-tems par les deux bouts, que le plus gros rompt sa pellicule pour former l'arbre, & que le petit pousse en terre, pour faire la grosse racine ; enfin que le gros sort de terre couvert de la pellicule, comme un bouton, qui acheve de la rompre & la fait tomber en s'épanouissant. Quinze ou vingt jours après, il a cinq ou six pouces de haut, & quatre ou six feuilles. A dix ou douze mois, l'arbre a près de deux piés de hauteur, & jusqu'à seize feuilles. A deux ans, il arrive à la hauteur de trois piés & demi, souvent de quatre ; & le bouton, qui s'est toujours soutenu au centre des deux dernieres feuilles, s'ouvre alors, pour se partager en cinq branches, rarement en six, & jamais en

(72) Dampierre est le seul qui parle d'une espece de Cacaos blancs.

sept. On coupe la sixieme, parcequ'elle gâteroit la division ordinaire des branches de l'arbre, qui fait une partie de sa beauté. Alors les feuilles cessent de croître sur le tronc, & poussent sur les maitresses branches, qui en produisent de plus petites à mesure qu'elles s'élevent, pendant que le tronc croît lui-même & grossit, à proportion du suc qu'un terrein frais lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A six, il est dans toute sa force.

Il se trouve des Cacaoyers, qui portent jusqu'à deux cens cinquante gousses; mais ce sont des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien défendus contre tous les vents. On ne compte ordinairement la récolte de Noel, que sur le pié d'une livre, ou d'une livre & demie par arbre; & celle de la Saint Jean sur le pié d'une livre. Il faut quatre cens amandes seches pour la livre, ce qui doit s'entendre néanmoins du Cacao des Iles du Vent; car il en faut moins aux Iles de S. Domingue & de Cuba, où il est plus gros; & moins encore aux Caraques. Ainsi, seize gousses produisent une livre d'amandes seches: mais comme la pesanteur du Cacao diminue de moitié en sechant, huit gousses donnent une livre d'amandes vertes. Vingt Negres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille Cacaoyers, & faire encore du Manioc, du Maïz, des Pois, des Patates, des Ignames, au-delà de ce qu'il faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres donneront au moins, l'un portant l'autre, cent mille livres d'amandes, qui, vendües à 7 s. 6 d., prix médiocre, & le plus bas auquel on ait jamais vû le Cacao, produisent la somme de trente-sept mille cinq cens francs. Ce profit est d'autant plus considérable, que demandant peu de frais, il entre presqu'entierement dans la bourse du Maître. C'est un avantage considérable que la culture des Cacaoyers a sur celle des Cannes à Sucre. On a vû qu'une Sucrerie, pour rapporter la même somme en Sucre blanc ou brut, demande trois fois autant d'Esclaves, de Moulins, de Charettes, des Bœufs, des Chevaux, différentes sortes d'Ouvriers, & des Raffineurs, qui mettent leurs services à fort haut prix. Labat se croit en droit de conclure, depuis que le Chocolat s'est mis à la mode, qu'une Cacaotiere est une riche Mine d'or (73), pendant qu'une Sucrerie n'est qu'une Mine de fer.

Profit de la culture des Cacaoyers.

Dans le partage des opinions sur la nature du Cacao, l'expérience & les observations du même Voïageur doivent être d'un grand poids. L'Historien François de ce fruit (74) le croit temperé. Les Ecrivains Espagnols & les Médecins déclarent qu'il est froid & sec. Ecoutons Labat: « on ne peut » disconvenir, dit-il, qu'il ne soit huileux & amer; or tout ce qui a ces » deux qualités est chaud, & d'autant plus chaud qu'il les a dans un plus » haut degré. Suivant l'Historien François même, il n'y a point de fruit » dont on puisse tirer plus d'huile que du Cacao, ni qui soit d'une plus » grande amertume; il n'y a point de fruit plus chaud: comment seroit-il » donc temperé? Seroit-ce en y mêlant du Sucre, de la Canelle, du Gi- » rofle & de l'essence d'Ambre? mais toutes ces drogues sont très chaudes;

Qualités du Cacao.

(73) Ajoutons que par un Edit du mois d'Avril 1717, les droits d'entrée du Cacao François avoient été réduits à 2 sols par liv.

(74) M. de Caylus, Ingénieur, le même qu'on a plusieurs fois cité.

» & quoiqu'elles ne doivent entrer qu'en petite quantité dans la composi-
» tion du Chocolat, il est visible que leur chaleur, jointe à la chaleur
» tempérée du Cacao, doit former un composé très chaud. Les Espagnols
» justifient aisément l'usage qu'ils ont de mêler avec le Cacao quantité
» d'ingrédiens fort chauds, puisqu'ils le croient très froid, jusqu'à pré-
» tendre qu'il est capable de faire tomber en phtisie ceux qui en prennent
» avec excès. C'est sur ce principe, qu'ils y mêlent une quantité considé-
» rable de Canelle, de Sucre, de Piment, de graine de bois d'Inde, de
» Girofle, d'Ambre, de Musc, & surtout de Vanille; ingrédiens que tout
» le monde reconnoît très chauds. Ils nous assurent que le Cacao, fondu
» avec toutes ces drogues, compose un tout extrêmement temperé. Leur rai-
» sonnement paroît bon, & s'accorde bien avec leur principe. L'Ecrivain
» François prouve la bonté du Chocolat par la prodigieuse consommation
» qui s'en fait dans toute l'Amérique; il pouvoit ajouter qu'elle n'est pas
» moindre en Espagne, en Portugal, en Italie, en Angleterre & dans tout
» le Nord; & que sans le prix excessif où il est en France, l'usage n'y
» en seroit pas moins commun. Il ajoute que de tant de Peuples, qui en
» usent, sans distinction d'âge, de sexe, souvent sans regle & sans mo-
» dération, pas un ne s'est encore plaint d'en avoir ressenti la moindre
» incommodité; qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il étanche la soif, qu'il
» rafraichit, qu'il engraisse, qu'il répare en un instant les forces perdues
» par le travail, qu'il fortifie, qu'il procure le sommeil, qu'il aide à la
» digestion, qu'il adoucit & purifie le sang, en un mot qu'il conserve la
» santé & qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout; rien n'est plus vrai:
» mais que cet Ecrivain convienne aussi, qu'à l'exception des François des
» Iles, tous ces Peuples prennent le Chocolat préparé à la maniere Espagnole.
» S'il est donc certain que le Cacao préparé à la maniere Espagnole, c'est-à-dire
» mêlé avec tant d'ingrédiens chauds, est encore temperé, comme il doit
» l'être pour produire tant de bons effets; ne doit-on pas conclure que de
» lui-même il n'est pas temperé, & qu'au contraire il est froid, puisqu'il a
» besoin de tant de chaleur étrangere pour devenir tempéré, ou que malgré
» tant d'ingrédiens chauds, auxquels on le joint, il ne cesse pas d'être temperé?

Maniere de préparer le Chocolat en Amérique.

Labat joint, à ce raisonnement, la maniere dont on prépare le Chocolat en Amérique. On fait brûler, ou rôtir, les amandes du Cacao dans une Poelle, comme le Caffé. Cette premiere préparation est absolument nécessaire, elle dépouille le Cacao de la pellicule dure & seche qui le couvre; & le mouvement, qu'elle excite, dans ses parties donne issue à l'huile dont elles sont remplies. On le fait brûler plus ou moins, suivant la différence des goûts. Les Espagnols d'Amérique le brûlent, jusqu'à ce que les amandes soient tout-à-fait noires; les Indiens & les François des Iles le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le Sucre s'y incorpore plus facilemenr. A la vérité, les amandes, qui sont rôties jusqu'à l'excès, se pilent plus aisément, & se passent mieux sur la pierre: mais leur substance est alors changée; l'huile est exhalée; à peine conservent-elles assez d'amertume pour faire connoître ce qu'elles ont été. Labat se déclare pour la méthode des Indiens & des Insulaires François: ils ne brûlent les amandes, qu'autant qu'il le faut

pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre, & pour exciter le mouvement nécessaire à leurs parties, mais sans endommager la substance, & sans la priver de cette huile spiritueuse, qui fait la plus grande partie de sa bonté. Aussi le Chocolat des Iles Françoises est-il plus nourrissant, & demande-t'il plus de Sucre pour absorber son amertume.

Lorsque les amandes sont rôties, & mondées de leur peau, on les pile dans un mortier de Gayac, bois très dur & presque sans pores. Le pilon est du même bois. C'est ainsi qu'on les réduit en pâte; mais comme elle seroit encore grossiere, on la broie sur une pierre, avec un rouleau de fer poli, pour la rendre aussi fine, aussi déliée qu'elle puisse l'être. Les pierres, qu'on y emploie, doivent être fermes, un peu poreuses, afin que le feu qu'on met dessous les échauffe plus facilement; mais elles ne doivent point être sujettes à se fendre, non-plus qu'à se calciner; & leur grain doit être assez dur pour ne pas s'égrainer. Elles doivent être polies, & soigneusement lavées lorsqu'on a cessé de s'en servir. On leur donne ordinairement quinze à dix-huit pouces de large, sur deux piés & demi de longueur. Elles sont concaves, c'est-à-dire creusées dans toute leur longueur, épaisses de trois à quatre pouces, avec quatre petits soutiens, de six pouces de hauteur aux quatre coins, pour se donner le moïen de mettre du feu dessous. Le rouleau est de fer poli, ou de marbre, ou de bois de Gayac. Dans les Païs fort chauds, il n'est pas besoin de mettre du feu sous la pierre; la chaleur du climat est suffisante, surtout si l'on travaille au Soleil. On met quelque toile autour de la pierre, pour recueillir les fragmens de la pâte qui peuvent tomber. Aux Iles, ce sont des feuilles de Balisier qu'on emploie. On met peu de pâte à la fois sur la pierre; on la broie en l'étendant, & la pressant avec le rouleau, comme les Pâtissiers étendent la pâte pour la feuilleter. A mesure qu'elle s'étend sur la pierre, on la ramasse avec un couteau, on recommence à l'étendre, à la presser, jusqu'à ce que l'œil, ou le doigt, la fasse juger d'une extrême finesse. C'est dans ce travail que consiste la bonne façon du chocolat, dont il faut que les parties se dissolvent si parfaitement dans l'eau, qu'il ne reste rien au fond des vases, qui puisse faire connoître la matiere dont il est composé.

Lorsqu'on veut le conserver long-tems, ou l'envoïer dans un Païs éloigné, il ne faut mêler, dans la pâte, ni sucre, ni épicerie : on se contente de la bien travailler sur la pierre, de la laisser rasseoir, refroidir & sécher à demi. Ensuite on en fait des pains, en forme de petites briques, ou de cylindres, du poids qu'on juge à propos; on acheve de les faire secher à l'ombre, & l'usage est de les envelopper dans du papier. Il se conserve long tems dans cette situation. Il n'est pas sujet à se moisir, comme il arrive souvent lorsqu'on y a mis du sucre, qui est fort susceptible d'humidité. Aux Iles Françoises, soit qu'on se propose de le consommer dans le Païs, ou de l'envoïer en Europe, on n'y met jamais de sucre, ni d'épiceries. Le musc, l'ambre & la vanille n'y entrent jamais; & ce n'est ni le défaut, ni la cherté de ces drogues, qui en empêche l'usage; on a l'expérience qu'elles changent entierement la nature du Cacao. On se contente de joindre au sucre, qu'on y met en le dissolvant dans l'eau chaude, une peu de Canelle en poudre, avec une très petite pointe de Girofle.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Mais donnons exactement la méthode des Iles pour faire le Chocolat. Après avoir rapé, avec une rape ordinaire de fer blanc, la quantité de cacao qu'on veut emploïer ; deux onces, par exemple, pour huit tasses d'une grandeur ordinaire ; on les met dans la chocolatiere, avec trois onces de sucre, & jusqu'à quatre onces, lorsque la pâte est récente, parcequ'alors elle est plus huileuse & plus amere : on y joint un œuf frais, blanc & jaune, & tant soit peu d'eau, froide ou chaude ; de la Canelle en poudre, passée au tamis de soie, autant qu'il en peut tenir sur un liard ; & si l'on veut que cette poudre ait un goût plus picquant, on la compose de deux onces de Canelle & de douze clous de Girofle bien pilés. On délaie soigneusement la pâte, le Sucre & la Canelle, avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint. Alors on verse peu à peu, dans la Chocolatiere, une chopine d'eau bouillante, & l'on agite fortement la matiere avec le Moulinet, non-seulement pour bien séparer & dissoudre les parties du Cacao & du Sucre, mais principalement pour la faire bien mousser. Lorsque toute la chopine d'eau est dans la Chocolatiere, on la met au feu, pour l'y laisser jusqu'à ce que l'écume ou la mousse soit prête à passer par-dessus. Ensuite, la retirant, on recommence à faire marcher le Moulinet, afin que cette mousse, qui est la plus huileuse partie du Cacao, se répande par toute la liqueur, & la rende également bonne. On remet la Chocolatiere au feu, avec une grande attention à faire marcher le Moulinet, chaque fois que la matiere s'éleve. On lui laisse prendre ainsi quelques bouillons, pour la cuire. Enfin, l'aïant retirée du feu, on fait agir encore le Moulinet ; & à mesure que l'écume s'amasse en haut, on la fait tomber doucement dans les tasses. Ce qui reste de liqueur, qu'on n'a pû réduire en mousse, s'y verse ensuite sans autre précaution. Plus le Cacao est frais & bien préparé, plus il produit de mousse : elle doit être grise, épaisse, à petits yeux, & si légere qu'une tasse, contenant plus d'un demi septier, ne doit pas peser trois onces. Quand on veut mettre un tiers, ou un quart de lait avec l'eau, on n'y met point d'eau ; & l'on ne fait bouillir, ni l'eau, ni le lait, avant que de les mettre dans la Chocolatiere. Il suffit que l'eau soit bien chaude, & tout le reste s'observe de même.

Observations sur cette méthode.

Tous les Partisans du Chocolat prétendent que cette méthode le rend d'une délicatesse & d'une bonté merveilleuse ; qu'il est léger & très nourrissant ; que pris à jeun, il soutient dans le travail ; qu'après le repas il aide à la digestion ; & qu'il est propre à toutes sortes de tempéramments. Labat, qui en conseille ardemment l'usage, ajoute, en faveur de ceux qui sont arrêtés par la dépense, que c'est au contraire une véritable épargne. Année commune, dit-il, on peut avoir la pâte de Cacao à vingt-cinq sous la livre. On avoue que, pour huit tasses, il ne faut que deux onces de pâte, qui reviendront à trois sols ; & trois onces de Sucre, qui ne coûteront pas plus, si l'on se contente d'emploïer de bonne Cassonade. Il ne faut pas pour six deniers de Canelle. Qu'on en mette autant pour un œuf ou un poinçon de lait, chaque tasse de Chocolat ne reviendra point à plus d'un sou. Ainsi quand, pour se fortifier dans le plus pénible travail, on prendroit deux tasses de Chocolat le matin, la dépense n'iroit qu'à deux sols, & serviroit à soutenir bien mieux les forces que le pain, le vin, & d'autres secours

qui

qui coutent beaucoup plus. » Aussi les François de Saint Domingue & des » Iles du Vent, surtout ceux du Quartier de la grande Anse de la Martinique, font-ils un usage si fréquent du Chocolat, de l'Eau-de-vie & » du Tabac, que ces trois choses leur servent d'Horloges & de mesures » itinéraires. Lorsqu'on leur demande à quelle heure ils sont partis de » quelque lieu, & quand ils sont arrivés, ils répondent : je suis parti au » coup d'Eau-de vie, & je suis arrivé à la Chocolade ; c'est-à-dire qu'ils » sont partis au point du jour, & qu'ils sont arrivés sur les huit heures » du matin, parceque c'est le tems où ils prennent l'Eau-de vie & le Chocolat. Si l'on veut savoir d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils di- » sent qu'il y a deux ou trois bouts de Tabac ; c'est-à-dire qu'allant de ce » lieu à l'autre, & ne manquant point de fumer dans leur marche, ils » ont fumé, en chemin, deux ou trois bouts de Tabac.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Beurre de Cacao.

On tire du Cacao une espece d'huile, nommée ordinairement Beurre de Cacao ; mais la maniere, dont on la tire dans les Païs chauds, ne réussissant pas toujours en Europe, où l'on ne peut se procurer du Cacao frais, Labat donne une autre maniere (75) de tirer cette huile. Il s'étend avec plus de complaisance encore, sur la découverte qu'il fit, à la Martinique, d'une Liane qu'il donne pour la véritable Vanille, mais que divers contretems ne lui permirent pas de cultiver avec assez de soin pour vérifier parfaitement ses idées. Il paroît même ignorer, si ceux, qu'il laissa informés de son secret, en tirerent avantage après son départ.

Vignes plantées aux Iles.

La Vigne, qu'on a plantée aux Iles, étant venue de France, ne s'est pas naturalisée facilement au terroir, & l'on assure même que jusqu'à présent le raisin n'arrive jamais à sa parfaite maturité. Ce n'est pas faute de chaleur ni de nourriture : mais le climat est humide & chaud ; les grains mûrissent trop tôt, & les uns avant les autres ; de sorte que dans une même

(75) On ne s'y arrête que parcequ'il en vante beaucoup la vertu pour les hémorroïdes, dont elle appaise sur-le-champ la douleur, sans aucun danger, en l'appliquant sur le mal, imbibée dans un peu de Coton. » Faites griller, dit-il, monder & piler le » Cacao, comme pour faire du Chocolat, » & faites-le sur-le-champ bouillir à grande » eau, pendant une demie heure. Mettez-le » tout chaud dans une toile, coulez-le, & » pressez le mare. Lorsque l'eau commencera » à se refroidir, vous recueillerez facile- » ment l'huile qui nagera par-dessus. Si elle » ne vous paroît pas assez nette, il n'y a » qu'à la passer dans plusieurs eaux chau- » des, & la recueillir sur la surface quand » l'eau sera froide. Cette huile se congele » aisément, & devient en consistence de » fromage gras, assez blanche, sans odeur, » d'un bon goût ; elle ne rancit jamais, & » se conserve aussi longtems qu'on le veut. » Si ceux qui sont sujets aux hémorroïdes » se servent de ce remede deux ou trois fois » par mois, non-seulement ils ne ressentent » plus ces douleurs, mais cette huile atten- » drit si bien les vaisseaux hémorroïdaux, » qu'ils se purgent sans la moindre peine.

Une autre utilité du Cacao, qu'on ne vante pas moins, c'est celle dont il est pour les dartres & toutes les maladies de la peau. On prend la poulpe, ou le mucilage qui environne les amandes, pour en faire une espece de crême épaisse, d'un blanc tirant sur la couleur de chair, d'un goût extrêmement agréable, & très rafraîchissante. Il ne faut que la battre, à-peu-près comme on bat le lait dont on veut faire du Beurre. Si l'on saupoudre cette Crême d'un peu de Sucre, & qu'on y répande quelques gouttes d'eau de fleurs d'Orange, on en fait un très délicieux manger. C'est, suivant Labat, la meilleure de toutes les pommades ; elle s'applique avec un papier brouillard par dessus. » Elle fait, dit-il, autant de bien à la peau, » dans une simple application, qu'à l'esto- » mac lorsqu'elle est mangée.

grappe il s'en trouve de mûrs, de verts, & d'autres en fleurs. Le Muscat, qui est venu de Madere & des Canaries, est exempt de ce défaut, & mûrit parfaitement : cependant on observe que les seps s'améliorent en vieillissant. Ce que la Vigne a de plus remarquable, aux Iles, c'est qu'elle porte du fruit deux fois l'an, & souvent trois fois en quatorze mois, suivant la saison où elle est coupée & le sep taillé. Labat rend témoignage que des seps, qu'il avoit plantés, donnerent du fruit sept mois après. Les Figuiers y viennent de bouture, & portent toute l'année, sans autre soin que de mettre du fumier au pié, & de les arroser dans le tems de la sécheresse.

Regle pour le transport des Plantes & des graines.

Une regle fort importante, pour transporter des arbres, des Plantes, ou des graines, d'un Païs froid dans un Païs chaud, est de les prendre dans le Païs le plus voisin & de la température la plus approchante. Aux Iles, par exemple, on conseille de les faire venir de Provence, ou de la Côte d'Espagne, ou plutôt encore de Madere & des Canaries. A l'égard des graines, on doit toujours les apporter dans leurs cosses ou leurs épis. Ce soin même n'empêche point que les premieres récoltes ne soient toujours imparfaites; mais elles se naturalisent ensuite, & le tems les perfectionne. En semant des Pois à toutes les Lunes, on en a de verts, aux Iles, pendant toute l'année. Le Froment y croît très bien, lorsque celui qu'on y met en terre est né dans le Païs même. Quelques Voïageurs ont publié faussement qu'il étoit défendu aux Habitans des Iles, de semer du blé & de cultiver des Vignes, & que le motif de cette défense étoit la crainte de nuire au Commerce, parceque le fond principal des cargaisons est le Vin & la Farine. Jamais il n'y eut d'Ordonnance de cette nature : mais l'expérience a fait connoître que la culture du blé étoit inutile. Presque personne n'y mange du Pain de Froment. Les Negres, les Engagés, les Domestiques & les Ouvriers ne vivent que de Cassave. La plûpart des Créoles, ceux même qui dans une grande fortune font servir du Pain de froment sur leur table, en faveur des Etrangers, ou par affectation de grandeur, lui préferent aussi la Cassave. Il n'en est pas de même du Vin; la consommation en est si grande, que dans quelque quantité qu'on l'apporte, on trouve à le vendre. Mais la petitesse du terrein rend la culture des Vignes comme impossible. Il est emploïé beaucoup plus utilement en Cannes, en Cacao, en Coton, en Roucou & d'autres Marchandises. Le même espace de terre qu'on mettroit en blé & en vignes, pour fournir le pain & le vin nécessaire à la subsistance de dix Hommes, suffira pour en nourrir cinquante, s'il est emploïé en Marchandises du Païs. D'ailleurs, qu'y viendroient faire les Vaisseaux d'Europe, si les Habitans tiroient du blé & du vin de leur fond? De quoi se chargeroient-ils, & que pourroient-ils esperer des Iles?

Défense aux Espagnols de cultiver des Vignes dans plusieurs Colonies.

Il est défendu, aux Espagnols du Mexique & de toute la Nouvelle Espagne, de la Province d'Yucatan, des Côtes des Caraques & de Carthagene, des Iles de Cuba, de Saint Domingue & de Portoric, & des autres lieux voisins du Golfe de Mexique, de cultiver la Vigne & les Oliviers. Les Jésuites ont seuls la permission de faire une certaine quantité de Vin, pour la Messe. Autrement les Galions n'auroient pas dequoi faire leur charge; & ces deux denrées, qui sont fort abondantes en Espagne, y demeureroient presqu'inutiles. Mais les Etats du Pérou & du Chili ne sont pas sujets à

cette défenſe. On y fait quantité de bon Vin. A l'égard du blé, il croît partout fort abondamment. Dans la Nouvelle Eſpagne, on en fait annuellement deux récoltes. Quoique perſonne ne doute qu'il ne pût être cultivé avec le même ſuccès dans les Païs voiſins du Golfe de Mexique, les Habitans de la Côte des Cataques, de Carthagene, & ceux des grandes Iles, ne ſement aucune ſorte de blé d'Europe; ils aiment mieux acheter, des François & d'autres Etrangers, des farines qu'on leur vend bien cher. Labat raconte qu'un Habitant de Marie-Galante recueilloit annuellement ſa proviſion de vin, qui croiſſoit ſur ſon Habitation, & qu'il étoit excellent. Son défaut étoit de ne pouvoir ſe garder: mais quelle néceſſité de le conſerver longtems, puiſqu'on en fait chaque année deux récoltes?

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Différentes ſortes de Plantes & de Legumes. Jaſmins de quatre ſortes.

Les Antilles ont quatre ſortes de Jaſmins: le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre; un Jaſmin rouge a cinq feuilles, avec un double de même couleur. La quantité de Jaſmins blancs, qui croiſſent partout à la Martinique, & juſqu'au fond des Forêts, où l'on ne peut ſuppoſer qu'ils aient été plantés par les Caraïbes, fait juger que cette Plante eſt naturelle aux Antilles. Labat en donne la Deſcription: » c'eſt, dit-il, un arbriſſeau, qui pouſſe quantité de tiges » droites; elles s'entrelaſſent aiſément; elles multiplient & ſe fortifient, » ſans autre ſoin que de les tailler deux fois l'année, au commencement » & à la fin de la ſaiſon pluvieuſe. Le pié de l'arbriſſeau eſt couvert de » deux écorces: l'intérieure, qu'on pourroit prendre pour le bois même, » verte, liſſe, & ſi adhérente, qu'il n'eſt pas aiſé de la ſéparer du bois: » elle eſt couverte d'une autre écorce, de couleur griſe, mince, friable, » qui ſe détache d'elle-même & qui ſe roule. Le dedans du bois eſt mêlé » de gris & de verd pâle; il eſt aſſez tendre, caſſant, leger & rempli » d'une moelle qui n'a pas beaucoup d'humidité. Ses tiges, qu'il pouſſe » en grand nombre, ſont unies, liantes, d'un verd foncé, & chargées de » feuilles; elles ſont d'un très beau verd, pointues par les deux bouts, » beaucoup plus longues qu'il ne ſemble convenir à leur largeur: elles » tiennent aux branches, par une queue courte, & ſont toujours accouplées. » C'eſt à l'extrémité des branches que naiſſent les fleurs: elles viennent » toujours par bouquets, & commencent par un bouton allongé, dont le » bout eſt couleur de pourpre; il s'ouvre, & ſe partage en cinq feuilles, dont » le fond eſt tourné en petit Calice, au milieu duquel s'éleve un petit Piſ» til, qui porte dans ſa maturité une gouſſe qui renferme deux petites grai» nes, à côté l'une de l'autre, applaties par les faces qui ſe touchent, & » rondes du côté oppoſé. C'eſt la ſemence de la Plante: mais comme elle vient » mieux de bouture, on s'attache peu à mettre ces ſemences en terre. Les » Jaſmins, doubles, rouges & blancs, ne different des ſimples que par le » nombre des feuilles. Leur odeur eſt également douce, & ne laiſſe pas » de s'étendre aſſez loin, ſurtout le matin & le ſoir, car, en plein So» leil, il n'y a point de fleur dont l'odeur ne s'affoibliſſe beaucoup.

Pois d'Angola.

La plûpart des légumes, qu'on nomme Pois aux Antilles, devroient porter le nom de féves, puiſqu'ils en ont réellement la figure. On ſe borne ici aux Pois d'Angola, dont on a eu l'occaſion de parler pluſieurs fois. Ils ſont originaires du Roïaume de ce nom, ſur la Côte d'Afrique, d'où ils

ont été apportés par les Vaisseaux qui vont à la traite des Negres. Leur couleur est brune, & leur forme à-peu-près celle des petites féves d'Europe; mais ils ont la propriété singuliere de former un arbrisseau fort agréable, qui dure sept ou huit ans, & quelquefois plus, suivant le terrein auquel il est confié; il fleurit, & porte du fruit, pendant presque toute l'année: son écorce est mince & fort verte: il jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont longues, étroites, minces, d'un verd un peu brun.

Bois d'Inde & sa délicieuse graine.

Le bois d'Inde, dont on a déja parlé dans la Description, porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers l'extrêmité, & qui forment de petits bouquets, auxquels succedent de petites graines de la consistence des Noix muscades & de la grosseur commune des Capres, dont l'odeur & le goût représentent un mélange de Girofle, de Canelle & de Muscade. Les Ramiers, les Grives, les Perdrix & les Perroquets, recherchent ces graines & les mangent avec une avidité surprenante: elles les engraissent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois Epiceries. On trouve quantité de ces arbres dans l'Ile de Sainte Croix, à la Grande Terre de la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, à Marie-Galante, dans les Montagnes du vieux Fort de la même Ile, au gros Morne de la Martinique, au Quartier des Tartanes, & vers le dernier cul-de-sac des Salines. Les Habitans emploient la graine de Bois d'Inde dans les sauces, & pour saler la chair de Porc, qu'ils en saupoudrent autant que de sel. Labat, qui trouvoit cette préparation charmante, n'est pas étonné, dit-il, qu'il soit défendu de transporter une si délicieuse graine en France, parceque pouvant suppléer à toutes les épiceries, elle en ruineroit le Commerce.

Culture des Légumes transportés d'Europe.

Un article assez curieux, dans le même Voïageur, est celui qui regarde la culture des légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y prosperent, & d'autres s'y affoiblissent jusqu'à changer presqu'entierement de nature. Deux ou trois plantes d'Oseille suffisent pour en peupler un Jardin. On les partage en petites portions, qu'on plante assez loin les unes des autres: elles reprennent facilement; & paroissant tendre à se rapprocher, elles s'élargissent si bien, que dans l'espace de cinq ou six semaines elles couvrent toute la surface du terrein. Plus on les coupe, surtout dans le tems des pluies, plus elles croissent & se répandent. La graine d'oignons ne produit que des ciboules, qui viennent en touffes. Aussi les Matelots gagnent-ils beaucoup sur les Oignons qu'ils apportent; ils sont sûrs de les vendre deux ou trois écus le cent, & quelquefois plus. Les échalottes croissent en perfection aux Antilles; mais lorsqu'elles ont repris, il faut ôter la terre qui les couvroit, & ne laisser que la chevelure enterrée; sans quoi, elles ne produisent que des feuilles. Au contraire, plus on a soin de les déchausser, plus elles multiplient & grossissent. Une échalote en produit jusqu'à vingt, dans une seule touffe. Le cerfeuil, la pimprenelle & le persil viennent fort vîte & très bien, si l'on a soin de les couper souvent. Le pourpier croît naturellement dans toutes les Antilles, & jusques dans les Bois. On observe que la premiere herbe, qui vient dans un champ qu'on a défriché, est le pourpier: il s'en trouve du commun & du doré. Les raves, les panais, les carottes, les Cercifis & les betes-raves ne viennent parfaitement que lorsqu'ils sont semés de graine Créole, c'est-à-dire, née dans le Païs.

La graine de la Nouvelle Angleterre donne des carottes, qui pesent jusqu'à trois & quatre livres. Les graines Françoises & Espagnoles de melons, de citrouilles, de concombres, de laitue, de chicorée, & de pois verts, se perfectionnent, aux Iles, par une augmentation surprenante de grosseur & de bonté. Toute saison & toute terre y sont propres aux melons. Un petit trou, qu'on fait de la pointe d'un bâton, & dans lequel on jette quatre ou cinq grains de semence, est la seule culture qu'ils demandent, avec le soin de les arroser en tems sec. Cependant, de cent melons, il est rare d'en trouver un mauvais. L'odeur en est aussi charmante que le goût : avec une chair ferme, ils ont une couleur qui réjouit la vûe ; & de quelque maniere qu'on les mange, l'excès même n'en est jamais nuisible. On nomme melons de France ceux dont la chair est rouge ; & melons d'Espagne, ceux qui l'ont blanchâtre, tirant sur le vert. Les choux pommés croissent en perfection. Il n'en faut qu'un, pour peupler tout un Jardin ; on le coupe ; sa tige pousse une infinité de rejettons, qu'on arrache l'un après l'autre, & qui, étant replantés, produisent en quatre mois un autre chou bien pommé. Ensuite la nouvelle tige en produit d'autres, sans qu'il soit jamais besoin d'en semer. Cette facilité à faire des Jardins potagers, ne les rend pas plus communs. La plûpart des Habitans comptent sur les légumes & les herbages que leurs Negres cultivent le long des Bois, & dans quelques coins de terre qu'on leur laisse.

Guingambo, herbe potagere.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Europe, on en cultive trois especes, qui ne sont pas connues dans notre climat. La premiere, nommée *Guingambo*, croît de cinq ou six piés en hauteur ; ses feuilles, qui sont grandes, ridées, rudes & découpées, ressemblent assez à celles de la Guimauve. Sa fleur est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, & sans odeur particuliere. C'est une espece de cloche, composée de cinq feuilles rondes, de couleur rougeâtre, qui renferme un pistil en forme de clou, avec de petites étamines de couleur jaune. Ce pistil se change en un fruit de la grosseur d'un œuf moïen, & composé de plusieurs côtes. Il contient beaucoup de graines grisâtres, de la grosseur de nos petits pois. On fait cuire ce fruit avec toute sorte de viande. Les Femmes & les Filles Créoles en mangent beaucoup, dans un mets qui est propre à leur sexe, où elles font entrer toutes sortes d'herbes, sans en excepter les plus dégoûtantes, & qu'on nomme *Callarou*. Une autre espece de Guingambo porte, avec les mêmes feuilles, des fruits moins gros, plus ronds & plus longs, dont la pointe est recourbée comme celle des Cornichons.

Moussembey.

On appelle *Moussembey* une seconde herbe potagere des Antilles, dont la tige est fort branchue, & chargée de deux sortes de feuilles ; les unes, fort petites, soutenues trois à trois par une queue assez courte ; les autres, beaucoup plus grandes, divisées par quatre coupures en cinq parties inégales, & soutenues par une queue ronde & veloutée. La fleur se forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu desquelles sort un petit pié, qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit est soutenu par ce pié, & n'est qu'une silique, qui contient beaucoup de petites semences grisâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces siliques ont quatre à cinq pouces de long, sur cinq à six lignes de large. On ne mange que les feuilles du Moussembey.

Sacramalon.

La troisième espece d'herbe se nomme *Sacramalon* : elle s'éleve à la hauteur de cinq piés. Sa feuille, seule partie qu'on puisse manger, est longue d'environ six pouces, peu chargée de nervures, épaisse & fort verte. La tige n'excede gueres la grosseur du doigt : elle se charge de plusieurs grappes, comme des panaches de petites fleurs, où le verd, le rouge, le violet, le pourpre, sont agréablement mêlés, & qui se convertissent en petits fruits de la grosseur d'un pois, d'un violet tirant sur le pourpre, qui renferme dans une peau mince & unie comme celle du raisin, une substance molle, aqueuse, d'une odeur désagréable, au milieu de laquelle croît une espece d'amande, assez seche, qui est la semence de la Plante.

On a parlé trop souvent de la farine du Manioc & de la Cassave, pour laisser cet aliment sans explication. C'est le pain de la plûpart des Habitans, blancs, noirs & rouges, des Antilles ; c'est-à-dire des Européens, des Negres & des Indiens. Il n'est pas moins en usage, dans presque tout le Continent de l'Amérique ; & cette raison même nous l'a fait remettre au dernier article de nos Descriptions, parcequ'il en regarde toutes les parties.

Description du Manioc.

Le Manioc est un arbrisseau, dont l'écorce est grise, rouge, ou violette, suivant les différentes especes de bois qu'elle couvre ; mais fort mince dans toutes les especes. Il croît jusqu'à la hauteur de sept ou huit piés, & son tronc est alors de la grosseur du bras. Le tronc & les branches sont remplis de nœuds, assez proches les uns des autres, avec de petites excrescences, qui marquent la place des feuilles tombées ; car à mesure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de sorte qu'il ne s'en trouve qu'aux plus hautes parties. Son bois est mou, cassant, & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un Trefle allongé, ou, si l'on veut, celle d'une moïenne feuille de Vigne, qu'on auroit fendue le long des nervures, & qui n'auroit plus, de chaque côté, que cinq ou six lignes de large. Sa principale racine en pousse trois ou quatre autour d'elle, & jusqu'à six ou sept autres de différentes longueurs, suivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrein. On en voit d'aussi grosses que la cuisse ; mais leur grosseur ordinaire est celle des plus grosses betes-raves. L'écorce de toutes les racines est de la couleur de celle de l'arbre, c'est-à-dire grise lorsque le bois est gris ; & rouge, quand il est rouge : mais l'intérieur est toujours blanc, & de la consistence des navets. Il se trouve des racines mûres à huit mois. On nomme l'arbre, qui les produit, Manioc blanc ou d'osier. Les autres especes, telles que le Manioc à grandes feuilles & le Manioc rouge, ont besoin de quatorze & même de dix-huit mois, pour acquérir toute leur grandeur & leur maturité.

Sa Culture.

Cet arbrisseau venant de bouture, on se contente, pour le planter, de faire une fosse d'un pié & demi de long, & de cinq à six pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de son bois, longs de quinze à dix-huit pouces, dont on laisse un des bouts un peu hors de terre ; après quoi, on les couvre de la même terre qu'on a tirée du trou. La distance ordinaire est de deux piés, d'une fosse à l'autre. Quand on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de

terre, à mesure qu'on en a besoin ; & c'est toujours en arrachant l'arbre entier, avec lequel les racines viennent sans effort. Des Negres, destinés à cet office, en grattent les écorces avec un méchant coûteau, & les jettent dans un bassin d'eau où elles sont bien lavées. Ensuite, on se sert d'une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui ressemble à la grosse sciure de bois, & qui est portée à la presse, pour en exprimer le suc. Ce suc est regardé comme un poison mortel, non-seulement pour les Hommes, mais pour tous les Animaux qui mangent les racines avant qu'il soit exprimé. Du Tertre attribue cette mauvaise qualité à l'excès de sa substance. Labat se croit mieux fondé à faire consister sa malignité dans l'excès de sa froideur, qui est capable d'arrêter la circulation du sang & d'engourdir les esprits. Cependant les Animaux, qui s'accoutument par degrés au Manioc, n'en reçoivent aucune incommodité, & parviennent même à s'en engraisser. Les Sauvages, qui en mettent dans toutes leurs sauces, n'en ressentent pas non plus les mauvais effets, parcequ'ils n'en mangent jamais qu'après l'avoir fait bouillir.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Si le suc de Manioc est un poison :

On se sert de ce suc pour faire de l'Amidon, en le faisant dessécher au Soleil, où il devient blanc comme la nége. Il prend alors le nom de *Mouchache*, terme Espagnol, qui signifie un Enfant, & que les François ont adopté comme les Indiens. La Mouchache sert à composer de petits gâteaux, aussi délicats, dit-on, que s'ils étoient de la plus fine fleur de froment. Les Européens & les Indiens ont différentes méthodes, pour exprimer le suc du Manioc. C'est, de ce qui reste après cette opération, qu'on fait la Cassave & la farine de Manioc, qui servent de pain à presque toute l'Amérique.

Quel est son usage.

Pour mettre cette farine en Cassave, on a des platines de fer fondu, rondes, épaisses d'un demi pouce, & larges d'environ deux piés. On les pose sur un trepié, ou sur des pierres, & l'on fait du feu dessous. Lorsque la platine est échauffée, on y met du Manioc grugé & pressé, qu'on a fait passer par une espece de crible, pour en rompre les grumeaux. L'épaisseur doit être d'environ trois doigts sur toute la platine. Cette masse de pâte s'affaisse en cuisant ; & toutes ses parties se lient ensemble. On aide à leur liaison, en y passant une spatule de bois, qu'on appuie légerement. Lorsque le côté qui touche la platine est cuit, ce qu'on reconnoît à la couleur, qui devient rousse, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la spatule & de la main gauche. Elle acheve de cuire ; ensuite on l'expose pendant deux ou trois heures au Soleil, pour dessécher ce qui peut y rester d'humidité. Cette espece de pâtisserie, ou de pain, qui prend alors le nom de Cassave, a trois ou quatre lignes d'épaisseur dans ses bords, un peu plus dans son milieu, & pese environ deux livres quand elle a vingt-trois à vingt-quatre pouces de diametre. Le dedans demeure blanc comme la nége, & les deux côtés sont d'une couleur d'or pâle, qui excite l'appétit. Elle peut se conserver fort longtems, sans autre soin que de la mettre dans un lieu sec, & de l'exposer quelquefois au Soleil. C'est une excellente nourriture, qui se digere aisément, & pour laquelle un peu d'habitude fait prendre du goût aux Européens mêmes, quoique d'abord elle leur semble insipide. La Cassave s'enfle à vûe d'œil, lorsqu'on l'humecte avec

Comment se fait la Cassave ou pain de Manioc.

du bouillon, ou qu'on la trempe simplement dans l'eau; ce qui prouve assez qu'elle renferme beaucoup de substance.

Pour conserver le Manioc en farine, comme on le fait dans toutes les Habitations, on est fourni d'une grande cuve de cuivre, montée sur un fourneau de maçonnerie, avec un bord de pierre de taille qui l'enchasse bien juste, & qui augmente sa hauteur de cinq ou six pouces. On l'échauffe un peu, pour y mettre le Manioc passé, & pour l'y remuer avec une petite pelle de bois. Ce mouvement, qui empêche la farine de s'attacher à la cuve & de se lier, lui fait prendre la forme d'un gros sel roux lorsqu'elle est cuite & bien seche. Il ne reste alors qu'à la faire refroidir, pour la mettre dans des Barrils, où elle se conserve des années entieres, pourvû qu'elle soit dans un lieu sec, ou qu'on la fasse passer tous les six mois par la poelle. Elle peut être mangée seche, comme du pain en miettes, ou comme les Orientaux mangent leur riz. Une cuve, ou poelle, de trois à quatre piés de diametre, peut cuire, en dix ou douze heures, trois barrils de cette farine, chacun de cinquante pots mesure de Paris; & trois barrils suffisent, par semaine, pour la nourriture de cinquante Negres.

Méthode Indienne.

Les Indiens ne mangent point de farine cuite, & n'usent que de Cassave, qu'ils font cuire tous les jours; souvent autant de fois qu'ils en ont besoin, parcequ'ils aiment à la manger chaude. Avant que les Européens leur eussent procuré des platines de fer, ils faisoient leur Cassave sur de grandes pierres plattes & minces, qu'ils rendoient propres à cet usage en diminuant leur épaisseur. Il se trouve beaucoup de ces pierres au bord de la Mer. C'est une espece de grès, ou de caillou, couleur de fer, ovale, & long ordinairement de deux à trois piés. Au lieu de rapes de cuivre, pour gruger le Manioc, les Indiens se servoient d'une petite planche de racine d'arbre, dans laquelle ils fichoient de petites pointes de caillou. Ils en font encore usage, lorsque les rapes de cuivre leur manquent. Pour exprimer le suc du Manioc grugé, ils le mettent dans ce qu'ils nomment une *Couleuvre*, qui est un cylindre de roseau refendu, de six à sept piés de long, & de quatre ou cinq pouces de diametre, dont ils attachent un bout à quelque branche d'arbre, ou au faîte de leur Carbet. A l'autre bout, ils lient une grosse pierre, dont le poids, tirant la couleuvre, la fait rétrécir, & ne manque point d'en faire sortir tout le suc du Manioc. Outre cette maniere de lui ôter sa mauvaise qualité en le purgeant de son suc, les Negres Marons en ont deux autres, qu'ils pratiquent dans les lieux déserts où ils se retirent. L'une consiste à le couper en morceaux, qu'ils mettent tremper dans de l'eau courante, pendant sept ou huit heures; le mouvement des parties de l'eau, ouvrant les pores de la racine, entraîne cet excès de substance. La seconde maniere est de faire cuire le Manioc entier sous la braise: l'action du feu produisant un effet encore plus certain, on le mange alors sans aucune crainte, comme des Marons ou des Patates. D'ailleurs il paroît certain qu'il y a une espece de Manioc, qui n'a point de qualité dangereuse. Labat confirmant cette remarque, que nous avons déja faite dans la Description du Bresil, nous apprend qu'on le nomme *Camanioc*, c'est-à-dire en langue Indienne, chef des Maniocs; qu'en effet son bois, ses feuilles & ses racines, sont plus grands que ceux des autres, &

& qu'on le mange sans précaution : mais qu'étant beaucoup plus longtems à croître, & ses racines rendant beaucoup moins de farine, parcequ'elles sont plus légeres & plus spongieuses que les autres, on le néglige, & que peu de gens en plantent.

Boisson commune des Iles.

Comme la Cassave est le pain ordinaire des Iles, la boisson commune est l'Ouycou, dont les Européens ont appris l'usage & la composition des Indiens. On y emploie de grands vases de terre grise, qui se font dans le Païs, qu'on appelle Canaris; nom que les Européens, qui l'ont emprunté aussi des Sauvages, étendent aux Vaisseaux de terre de toutes grandeurs. Mais ceux, dont on se sert pour composer l'Ouycou, contiennent soixante & quatre-vingt pots. On les remplit d'eau jusqu'à cinq ou six pouces du bord; on y jette deux grosses Cassaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre qu'on nomme Patates, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de syrop de Cannes, ou, si l'on en manque, une douzaine de Cannes bien mûres, coupées en morceaux & bien écrasées, avec autant de Bananes mûres, qu'on écrase aussi. Après ce mélange, on bouche soigneusement l'ouverture du Canaris, pour le laisser fermenter deux ou trois jours, à la fin desquels on leve avec une écumoire le marc, qui a formé une croûte au-dessus. La liqueur, qui se trouve alors dans le Canaris, ressemble à de la Biere forte : elle est rougeâtre, nourrissante, & rafraîchissante, quoiqu'elle enivre aisément. On s'y accoutume aussi facilement qu'à la Biere. Les Canadiens en font d'extrêmement forte, surtout lorsqu'ils la destinent pour quelque festin. C'est dans l'ivresse de cette liqueur, que se souvenant des moindres offenses, ils massacrent leurs Ennemis sans pitié. Les Européens des Iles, qui manquent de Vin à leurs repas, ne boivent aussi que de l'Ouycou ; après quoi ils avallent un verre d'eau de Canne.

Le Maby est une autre boisson, qui n'est gueres moins en usage. On met dans un Canaris, vingt ou trente pots d'eau, deux pots de syrop clarifié, & douze Patates rouges, avec autant d'Oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures, & fait un vin claiter, aussi fin, dit-on, que le meilleur Poiré de Normandie. Il est plus rafraîchissant & plus agréable que l'Ouicou, mais plus dangereux : outre qu'il enivre plus facilement, il est si venteux, que le moindre excès donne la colique.

Les Negres des Sucreries font une boisson, qu'ils appellent *grappe*. C'est du jus de Canne, qu'ils prennent lorsqu'il est bien écumé, & dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois Citrons. Cette liqueur, qui se boit chaude, est d'un excellent usage pour la poitrine; elle soutient, elle désaltere; en un mot, elle produit l'effet du meilleur bouillon.

L'Eau-de-vie de Cannes, c'est à dire celle qui se fait aux Iles avec les écumes & les syrops du Sucre, est la passion commune des Indiens, des Negres, & des Européens mêmes qui ne sont point assez riches pour faire provision de celle de France. Il leur suffit que cette liqueur soit forte & qu'elle soit à vil prix, pour leur faire oublier qu'elle est rude & désagréable. On en porte quantité aux Espagnols de la Côte des Caraques, de Carthagene, de Honduras, & des grandes Iles : ils n'y mettent aucune différence d'avec le Vin, pourvû qu'elle soit dans des bouteilles de verre.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil d'archal, ou dans des Canevetres Hollandoises de dix ou douze flacons. Les Anglois, qui en consomment aussi beaucoup, ont inventé deux ou trois sortes de liqueurs, qui en sont composées, & dont l'usage, ou plutôt l'abus, est passé aux Iles Françoises. Telles sont le Ponche, qui s'est communiqué en Europe & dont la composition y est fort adoucie, mais qui se fait, aux Iles, de deux parties d'Eau-de-vie sur une d'eau, avec les autres ingrédiens que personne n'ignore aujourd'hui; le sang-gris, qui est composé d'Eau-de-vie, de Vin de Madere & de jus de Citron, avec de la Canelle & du Girofle en poudre, beaucoup de Muscade, & une croûte de pain brûlée; la *Limonade Angloise*, qui se fait avec de l'Eau-de-vie & du Vin de Canarie, avec du Sucre & du jus de Citron, toutes sortes d'épiceries, & de l'essence d'Ambre. De ces trois liqueurs, on parle de la derniere comme de la plus nuisible. Ceux, qui craignent des plaisirs si dangereux, font piler des pommes d'Acajou, & bouillir le jus pendant deux jours dans un vase de terre. Il s'éclaircit & forme une espece de Cidre, dont on vante l'agrément. Le suc, ou le jus de l'Ananas, bien fermenté pendant vingt-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en est belle; l'odeur & le goût délicieux: mais il est fumeux, il enivre; & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante, si naturelle à son fruit, que si le coûteau, dont on s'est servi pour le couper, demeuroit quelques heures sans être essuïé, on en trouveroit la lame rongée, comme si l'on y avoit mis de l'eau forte. Aussi ne mange-t'on gueres d'Ananas cru, sans l'avoir coupé en tranches, qu'on laisse tremper, pendant une heure, dans le Vin & le Sucre.

Propriétés des Crabes & des Tourlouroux des Antilles.

Un aliment, que la nature produit libéralement, aux Iles, & qui fait la ressource ordinaire des Indiens & des Negres, sans être négligé même des Européens, est la Crabe de terre, dont on distingue deux especes; la grande, qui est peu différente de celle de Mer, & la petite, qu'on nomme vulgairement *Tourlouroux*. Leur description est curieuse. La seconde espece est si petite en effet, que les plus gros Tourlouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi ou trois pouces au plus de largeur. Leur écaille est assez dure, quoique mince: elle est rouge; le milieu du dos est d'un rouge brun, qui s'éclaircit insensiblement jusques sous le ventre, qui est d'un rouge fort clair. Leurs yeux sont noirs, & dûrs comme la corne; ils sortent & rentrent, comme ceux des Ecrevisses. Les Tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, composées chacune de quatre articles, dont le dernier est plat, & terminé en pointe; c'est de ces huit jambes, qu'ils se servent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont d'ailleurs deux mordans, bien plus gros, dont les extrémités, semblables à celles des Crabes de Mer, pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces Animaux font leur nourriture: le mordant gauche est toujours plus petit que le droit. S'ils rencontrent quelque chose qui les effraie, ils les frappent l'un contre l'autre, comme s'ils vouloient effraïer leurs Ennemis. Lorsqu'on les prend par une jambe ou par un mordant, ils laissent ce membre dans la main de celui qui le tient, & s'enfuient. Du Tertre & Labat assurent également (76)

(77) Ils en donnent, pour preuve, qu'on trouve souvent des dépouilles de Crabes ou de Tourlouroux auxquelles il manque quelque membre, & que cependant l'Animal qui l'a

que leurs jambes & leurs mordans se détachent si facilement de leurs jointures, qu'on ne les y croiroit que colés, & que ces parties étant arrachées, il leur en revient d'autres l'année suivante. Ils changent d'écaille chaque année. Dans l'état où ils demeurent quelque tems, après s'en être dépouillés, on les appelle Crabes boursieres: leur écaille n'est pas plus dure alors que du parchemin mouillé; elles sont extrêmement foibles; elles ne peuvent souffrir l'air, jusqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis la dureté qui lui convient. Le repos, & la nourriture dont elles ont fait provision avant que de se retirer dans leur trou, les rend fort grasses pendant cette métamorphose.

Les Tourlouroux & les Crabes mâles sont distingués des femelles par la forme de leur queue. Les deux sexes l'ont replissée sous le ventre, & composée de plusieurs rangs de petites écailles, qui sont attachées sur une membrane peu épaisse, forte comme du parchemin, où l'on remarque plusieurs petits nerfs qui la partagent dans sa largeur, & qui servent à faciliter le mouvement des écailles de sa partie extérieure. La partie intérieure est garnie de plusieurs poils, longs & raboteux. Aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle est jointe au corps jusqu'à la naissance des premieres jambes de derriere, où elle finit en pointe. Celle des Femelles est également large dans toute sa longueur, & se termine en arc de cercle. La Femelle a besoin de cette large queue, pour couvrir & conserver ses œufs, à mesure qu'ils sortent: ils s'attachent aux poils dont on a parlé; & la queue les soutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le sable, les herbes ou d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puisse détacher. Les deux queues, c'est-à-dire celles du mâle & de la Femelle, s'emboîtent si juste dans une cavité qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine les apperçoit-on.

C'est une regle générale, que les Crabes & les Tourlouroux, comme les Serpens, les Lézards, & d'autres Repriles, descendent tous les ans à la Mer pour se baigner, & changer de coquille ou de peau. Les Crabes & les Tourlouroux y vont aussi pour faire leurs œufs; opération d'autant plus facile, qu'étant déja hors du corps des Meres, attachés seulement aux poils de leur queue, elles ne font que la secouer dans l'eau où elles se baignent. Ces œufs, un peu plus petits que ceux de la Carpe, se détachent des poils qui les retenoient, & tombent dans la Mer, pour y éclore. Aussitôt les petites Crabes s'attachent aux rochers; quelque tems après, elles sortent de l'eau, & se retirent sous les premieres herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent ensuite aux Montagnes voisines, avec leurs Meres.

C'est après ce Voïage & la Ponte, que les Crabes & les Tourlouroux quittent leur écaille. Ils en sortent avec tant d'adresse, qu'il est impossible de juger comment ils ont pû se dégager de tant de jointures, sans en rompre aucune. On trouve les dépouilles entieres: cependant Labat croit avoir découvert que l'écaille s'ouvre sous le ventre, entre les naissances des jambes; & comme on ne peut appercevoir cette ouverture sans un peu de

quitté, & qui est dans des feuilles autour des racines près de sa vieille peau, n'en manque d'aucun.

violence pour éloigner les deux parties l'une de l'autre, il observe qu'elles retournent comme un ressort dans leur situation naturelle, aussi-tôt qu'on cesse de les tenir écartées; d'où il conclut que la même chose arrive, lorsque le corps de l'Animal en sort. Il avoue qu'il y a plus de difficulté à concevoir, comment les jambes peuvent sortir de leur étui, & se débarrasser de tant de jointures; surtout les mordans, qui sont beaucoup plus gros à leur extrêmité qu'au milieu. Cependant on peut supposer que ces jointures, qui ne sont composées que de cartilages & de peaux, telles que du parchemin, s'élargissent, s'étendent, ou se retrécissent, suivant le besoin de l'Animal.

Les Crabes & les Tourlouroux emploient bien près de six semaines à descendre des Montagnes (78), à se baigner dans la Mer, à faire leurs œufs

(78) C'est un spectacle admirable, dit du Tertre, » de les voir descendre aux mois » d'Avril ou de Mai, lorsque les premieres » pluies commencent à tomber. Alors elles » sortent toutes des creux d'arbres, des sou- » ches pourries, de dessous les rochers, & » d'une infinité de trous qu'elles font elles- » mêmes en terre. On en voit les champs » couverts, de sorte qu'il faut se faire place » & les chasser devant soi, pour mettre le » pié à terre sans en écraser quelqu'une. La » plûpart se rangent le long des Rivieres & » des Ravines les plus humides, pour se re- » tirer dans les lieux frais avant que la pluie » leur manque, & se mettre à l'abri des » chaleurs. Toute cette descente se fait avec » tant d'ordre, qu'elles semblent conduites » par un Maréchal-de-Camp bien expéri- » menté. Elles se divisent ordinairement en » trois bandes, dont la premiere n'est com- » posée que de Mâles, qui sont plus gros » & plus robustes que les Femelles; & fai- » sant l'avant-garde de l'armée, ils sont » souvent arrêtés par le défaut de pluie, & » contraints de faire halte autant de fois » qu'il y a de nouveaux changemens dans » l'air. Cependant tout le gros de l'armée, » qui n'est presque composé que de Femel- » les, se tient clos dans les Montagnes, » jusqu'aux grandes pluies, part alors, & » fait des bataillons d'une lieue & demie de » longueur, larges de quarante ou cinquante » pas, & si serrés, qu'à peine peut-on dé- » couvrir la terre. Trois ou quatre jours » après, suit l'arriere-garde, qui est com- » posé de Mâles & de Femelles, en même » ordre, & en aussi grand nombre que les » autres. Mais outre le grand nombre de » ces Bataillons reglés, qui suivent le cours » des Rivieres & des Ravines, tous les Bois » sont remplis de traîneurs, mais un peu » moins que les lieux où passent les Trou- » pes. Elles marchent fort lentement toute » la nuit, & les jours de pluie, car elles » s'exposent rarement au Soleil. Lorsqu'el- » les font rencontre de quelque Païs décou- » vert, & qu'il fait tant soit peu de Soleil, » elles s'arrêtent à la lisiere du Bois, & at- » tendent que la nuit soit venue pour pas- » ser. Si quelqu'un s'approche du gros & » leur donne l'épouvante, elles font une » retraite confuse, à reculons, présentant » toujours les armes en avant, qui sont » leurs mordans, dont elles serrent jusqu'à » emporter piece, & faire jetter les hauts » cris à ceux qui en sont attrapés : elles » frappent de tems en tems ces mordans » l'un contre l'autre, comme pour mena- » cer, & font un si grand cliquetis de leurs » écailles, qu'on croiroit entendre le bruit » des corselets & tassettes d'un Régiment » Suisse. Si la pluie cesse tout-à-fait pen- » dant cette descente, elles font une halte » générale, & chacune prend son logis où » elle peut; les unes sous des racines, & » les autres sous des arbres creux : celles » qui ne trouvent point de logis tout fait » prennent la peine de s'en faire elles-mê- » mes, & remuent tellement la terre, que » partout où le gros se rencontre, on y » enfonce jusqu'à mi-jambes. Cependant » les Habitans, qui ne souhaitent que de » les voir arrêtées en chemin, font bonne » chere à leurs dépens. A peine se trouve- » t'il une Case, où l'on n'en tue plus de » cent par jour, car alors on jette tous les » corps, & l'on se contente d'un amas de » leurs œufs, presqu'imperceptibles, des- » quels elles ont gros comme le pouce à » chaque côté de l'estomach, qui sont fort » nourrissans & de très bon goût. Il y a » des années où par l'interruption des pluies

& à changer de peau. Il ne faut pas s'imaginer, que chaque Mere conduise ses petits, comme une Poule mene ses Poussins : il ne paroît pas même qu'elles les connoissent.

Leurs œufs, comme ceux des Ecrevisses & des Poissons, tiennent les uns aux autres ; ils rougissent en cuisant. Avant qu'ils sortent du corps, & qu'ils s'attachent aux barbes qui sont sous la queue, on les trouve dans le corps en deux pelotons, séparés l'un de l'autre par une petite membrane, & revêtus d'une matiere épaisse, qui devient blanche lorsqu'elle est cuite. Les Mâles, avec cette matiere blanche, ont au lieu d'œufs une autre matiere verdâtre, qu'on appelle *Taumalin*, & qui sert de sauce pour les manger. On répete que les Crabes ne different des Tourlouroux que par la grandeur : mais il y en a de blanches & de violettes. Celles-ci se trouvent dans les Montagnes, dans les champs de Cannes, & d'autres lieux éloignés de la Mer, excepté pendant la saison de leur Bain. Les Crabes blanches n'habitent que des lieux bas & marécageux ; elles sont beaucoup plus grosses que les violettes. On en voit, à la Guadeloupe, de sept ou huit pouces de large : elles ont cinq jambes de chaque côté, & deux mordans dont les pinces sont en forme de tenailles, d'un si grand diametre, qu'on peut passer le poing au milieu de leur circonférence. Les trois especes de Crabes terrestres ont le mordant droit plus gros, d'un tiers, que le gauche. Celle des Tourlouroux passe pour la plus délicate, & les Crabes blanches sont les moins recherchées. Tous les Voïageurs parlent de ces Animaux comme d'une vraie manne pour les Iles. Les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture ; les Negres en mangent au lieu de viande salée, que leurs Maîtres négligent souvent de leur donner, malgré l'Ordonnance ; les Blancs mêmes ne sont pas indifférens pour les Crabes, & l'on en sert sur toutes les tables (79).

» elles sont deux ou trois mois à faire le » Voïage ; mais il ne faut que huit ou dix » jours de tems pluvieux, pour leur faire » vuider leurs œufs & se baigner dans la » Mer. *Hist. Naturelle des Antilles*, p. 329 *& suiv.*

(79) Labat donne la maniere de les préparer. On enleve l'écaille du dos, en la séparant de celle du ventre, où les piés & les mordans sont attachés : on amasse tout le Taumalin des Mâles, avec la graisse ; on y mêle un peu d'eau & de jus de Citron pour les délaier, & l'on y met du sel & du piment écrasés. Pendant que les corps cuisent dans l'eau, on fait bouillir le Taumalin, en le remuant bien ; & lorsque tout est cuit, on mange la chair des Crabes en la sauçant dans le Taumalin.

Souvent, on se contente de les faire cuire entieres, dans l'eau, ou sur les charbons ; on les ouvre, on tire la graisse, les œufs & le Taumalin ; on jette le fiel, qui est fort reconnoissable, parcequ'il est noir, & l'on mange tout le reste avec du sel. Quand on mangeroit le fiel, il ne pourroit causer d'autre mal qu'un peu d'amertume dans la bouche.

Une autre préparation, après avoir fait cuire les Crabes à l'eau & au sel, c'est de les ouvrir, d'en tirer toute la chair, les œufs, la graisse & le Taumalin, & de leur donner un tour de poelle, dans du beurre roux, avec de l'oignon haché bien menu & du persil : après quoi, on y met des herbes fines, du Poivre, des écorces d'Orange & de Citron ; & quand on est prêt à servir, on y ajoute un peu de Muscade. Mais comme les trois especes de Crabes vivent de feuilles & de racines, & des fruits qui tombent des arbres, il faut observer si leur nourriture n'a point été venimeuse ; ce qui se connoît au Taumalin, qui est noir dans celles qui sont empoisonnées. On se garde surtout de celles qui se trouvent sous les Manceoillers, & sous les feuilles de la Sensitive.

La maniere ordinaire de les prendre, est d'aller la nuit autour des Cannes & dans les Bois, avec un flambeau : c'est alors qu'elles sortent de leurs trous pour chercher leur nourriture, & la lumiere du flambeau les fait découvrir. Il est aisé de les prendre par dessus le dos, & de les jetter ainsi dans un sac : mais au moment qu'on veut les saisir, elles se renversent quelquefois, & présentent leurs mordans : on les prend alors par les piés de derriere, où les mordans ne peuvent atteindre ; & ce qui est encore plus sûr, on les renverse sur le ventre, pour les prendre pardessus le dos. Il faut être prompt, car elles s'écartent peu de leurs trous ; ou lorsqu'elles en trouvent d'autres, elles s'y retirent fort vîte. Une autre maniere est de fouiller les trous avec une serpe. On l'emploie pendant le jour, parcequ'il est rare alors de trouver les Crabes hors de leurs retraites, ou dans le tems qu'elles changent d'écaille, & qu'elles sont cinq ou six semaines sans sortir.

Labat parle d'une quatrieme espece de Crabes, nommées *Ciriques*, qui ne se trouve, aux Iles, que dans les Rivieres, & sur les rochers qui bordent la Mer. Elles sont beaucoup plus plattes que les autres ; leur écaille est plus épaisse & plus dure ; leurs mordans, quoique plus petits, ne pincent pas moins ; elles ont moins de chair & de graisse que les autres. C'est à leur peu de valeur, qu'elles doivent le repos qu'on leur laisse. Il faut que les Negres soient bien affamés, pour avoir recours à cette chasse.

Diable ou Diablotin.

La Guadeloupe & la Dominique ont une autre manne, qui ne se trouve, suivant Labat, que dans ces deux Iles, & qui dispenseroit les Habitans de tout autre soin pour leur nourriture, s'ils en jouissoient sans interruption ; mais elle ne leur arrive que dans un certain tems de l'année. C'est un Oiseau, qu'ils nomment ***Diable*** ou ***Diablotin***, & qui vient s'accoupler, pondre, & élever ses Petits dans quelques parties de leurs Montagnes. Il est à peu-près de la grosseur d'une jeune Poule. Son plumage est noir ; il a les aîles longues & fortes, les jambes assez courtes, les piés comme ceux des Canards, mais garnis de fortes & longues griffes ; son bec est long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne peut supporter la lumiere, ni discerner les objets ; de sorte que s'il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bien-tôt à terre.

Les Diables vivent du Poisson qu'ils prennent la nuit en Mer. Après leur pêche, ils retournent aux Montagnes, où ils se nichent dans des trous, comme les Lapins, & d'où ils ne sortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appelloient ou se répondoient entr'eux. Ils commencent à croître vers la fin de Septembre. On les trouve alors deux à deux dans chaque trou. Ils y demeurent jusqu'à la fin de Novembre ; ensuite ils disparoissent, sans qu'on en voie & qu'on en entende un seul, jusqu'au milieu de Janvier, qu'ils se font revoir. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, jusqu'au mois de Mars, qu'on y trouve la Mere avec deux Petits. Dans ce tems, les Petits sont couverts d'un duvet épais & jaune, comme les Oisons, & ce n'est qu'un pelotton de graisse. On les

nomme des *Cottons*. Ils sont en état de prendre leur vol à la fin de Mai. Aussi partent-ils alors, & l'on cesse tout-à-fait de les voir & de les entendre jusqu'au mois de Septembre. Tout ce qu'on vient d'observer, sur l'arrivée & la demeure des Diables aux Iles de la Guadeloupe & de la Dominique, arrive régulierement chaque année. Leur chair est noirâtre & sent un peu le Poisson, mais d'ailleurs elle est bonne & nourrissante. Les Cottons sont beaucoup plus délicats. C'est une vraie manne, répete Labat. Pendant toute la saison, les petits Habitans & les Negres n'ont pas d'autre nourriture. La difficulté de les prendre sert à la conservation de l'espece, qui seroit détruite il y a longtems, s'ils ne se retiroient dans des lieux d'un accès fort difficile.

Chasse du Diable.

Donnons cette chasse dans les termes de Labat, que la curiosité seule y conduisit avec un jeune Créole & quatre Negres. C'étoit à la Guadeloupe, dans la Montagne de la Soufriere, dont on a donné la Description. » Malgré les dangers, dit-il, & les incommodités de l'entreprise, nous nous » mîmes en marche le long de notre Riviere (79), jusqu'à l'endroit où la » rive moins escarpée permet de monter. Nous n'y montâmes néanmoins » que les uns après les autres, en nous aidant des épaules de ceux qui étoient » en bas, & que nous tirâmes ensuite à nous, avec des lianes. Je me crus » quitte de tous les mauvais pas : mais on en rencontroit d'autres, chaque » fois qu'il y avoit des Ruisseaux ou des Rivieres à passer ; ce qui nous » arriva sept ou huit fois avant que d'être à la Montagne des Oi- » seaux, qui touche à celle de la Soufriere. Il étoit six heures du soir, » lorsque nous nous vîmes dans le lieu où les Chasseurs s'étoient propo- » sés de nous faire une Cabane : on se mit à travailler. L'un coupa des » branches d'arbres, un autre amassa de la fougere ; tandis que deux Chas- » seurs allerent chercher des *Diables*, pour notre souper. J'avois eu la pré- » caution de faire porter mon manteau, un flaccon de vin de Madere & » du pain, avec de l'eau-de-vie & de la farine pour les Negres. Notre » Cabane fut bientôt dressée : nous la couvrîmes de feuilles de Cachibou, » que nous avions coupées en chemin. Nous fîmes une litiere de fou- » gere, & nous allumâmes un grand feu.

» Les deux Chasseurs revinrent assez promptement avec quinze Diables. » Chacun se mit d'abord à plumer. Mon partage fut de faire des broches » de bois. Après avoir flambé ces Oiseaux, on les ouvre par le dos. Tous » les intestins, avec les têtes, les piés & les bouts des aîles, servirent à » faire souper nos Chiens. On embroche les corps diagonalement, c'est- » à-dire d'une cuisse à l'épaule opposée. On plante la broche en terre, » devant le feu ; on la tourne par degrés, pour faire cuire la viande de » tous les côtés ; & lorsqu'elle est presque cuite, on jette du sel dessus. » Une feuille de Cachibou, ou de Balisier, sert d'assiette. Il faut avouer » qu'un Diable, mangé sans autre préparation, est un mets délicieux. La » nuit fut belle & sans pluie. Nous la passâmes tranquillement, quoique » souvent éveillés par les Diables, qui sortoient de leurs retraites, en » criant, & qui n'y rentroient pas avec moins de bruit.

» Le lendemain, dès la pointe du jour, nous commençâmes à leur faire

(79) C'est-à-dire celle de l'Habitation de son Ordre.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

» férieusement la guerre. Chaque Chasseur est armé d'une gaule, de la grosseur d'un pouce, longue de sept à huit piés, avec un crochet au bout. Les » Chiens, que nous avions amenés, quêtoient, & flairoient dans les trous. » La Montagne en est percée comme une Garenne. Dès que nos Chiens » y sentoient un Diable, ils jappoient, & se mettoient à gratter; mais on » les empêche de gâter les entrées, parceque ces Oiseaux n'y rentreroient » pas l'année suivante. On se contente d'enfoncer une gaule dans le trou, » jusqu'à ce qu'on rencontre l'Oiseau, qui la prend avec le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Lorsqu'il » est à la bouche du trou, la lumiere l'aveugle; il est ébloui, il veut reculer » mais le Chasseur l'arrête du pié. Il se renverse alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes pour se défendre. On le prend par la tête, on » lui tord le cou, & le Chasseur l'attache à des cordes qu'il porte en ceinture. On est obligé, pour continuer cette Chasse pendant une partie du » jour, de s'éloigner beaucoup des Cabanes, & de se hasarder dans des » lieux fort difficiles. A midi, nous avions pris plus de deux cens Diables, » dont nous mangeâmes quelques-uns, & nous partîmes chargés du reste.

Après ce récit, Labat cherche où les Diables se retirent pendant qu'on ne les voit point aux Iles, & se rappelle, dit-il, d'avoir lû dans une Relation, que depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, & même en Octobre, on voit à la Virginie un Oiseau de passage, qui leur est tout-à-fait semblable.

Serpens des Antilles.

Toutes les Antilles produisent différentes sortes de Serpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique & de Sainte Lucie (80), où leurs picquûres passent pour mortelles; & du Tertre rejette l'opinion de ceux qui attribuent leur malignité, dans ces deux Iles, à l'intemperie du climat. » On connoît, dit-il, des terres voisines, & presque sous le même degré, où ces Animaux ne sont pas si dangereux. Il trouve plus de probabilité à les attribuer au terroir, qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celui que les Viperes aiment en Europe. Il rapporte aussi l'opinion des Sauvages, telle qu'il la tenoit d'eux-mêmes (81). Mais quelque jugement qu'on en veuille porter, il est certain qu'on trouve à la Martinique un grand nombre de Serpens nuisibles. Le même Auteur en distingue particulierement trois sortes: » les uns, gris veloutés, & tachetés » de noir en plusieurs endroits; les autres, jaunes comme de l'or, & les » troisiemes de couleur rousse. Il croit volontiers, dit-il, que les premiers » sont de véritables viperes, de celles qui ne portent gueres plus de deux » piés de long. Quelques-unes sont plus grosses que le bras; & cette grosseur est égale, jusqu'à deux ou trois pouces de la queue, qui se termine

(80) Et à *Bequia*, dit Labat, que cette raison fait nommer petite Martinique: c'est un des Grenadins.

(81) Quelques-uns m'ont assuré qu'ils sa» voient par tradition certaine de leurs Pe» res, que cela venoit des Arrouagas, Na» tion de la Terre-ferme, auxquels les Ca» raïbes de nos Iles font une très cruelle » guerre. Ceux-là, disent-ils, se voiant » tourmentés & vexés par les continuelles » incursions des nôtres, s'aviserent d'une » ruse de guerre non commune, mais ex» trêmement dommageable à leurs Enne» mis: ils amasserent grand nombre de ces » Serpens, lesquels ils enfermerent dans » des Paniers & Calebasses, les apporterent » dans l'Ile de la Martinique, & leur don» nerent la liberté.

» tout-d'un-coup

» tout-d'un-coup en pointe par un petit ongle : elles ont la tête platte, à-» peu-près large comme la main, armée de quatre, & souvent de huit » dents, qui sont ordinairement longues d'un pouce. J'en ai vû, continue » du Tertre, j'en ai même apporté, en France, de longues comme la moitié » du doigt, pointues comme des aiguilles, & courbées en forme de croc. » Chacune est percée d'un petit trou, qui pénetre depuis la racine jus-» qu'au bout; & c'est par-là qu'elles font glisser le venin dans la plaie.

Les autres, c'est-à-dire les jaunes & les roux, ont la tête en forme de tresle; & cette marque fait distinguer les Serpens dangereux, de ceux qui ne le sont pas. Ils sont bien armés aussi de dents aigues; & d'une taille si démesurée, qu'il s'en trouve de la grosseur de la jambe, & de sept à huit piés de longueur. Les uns, comme les autres, naissent souvent d'une même Mere; ce qui fait croire à du Tertre que les Mâles s'accouplent indifféremment avec les Femelles de chaque espece. » Un jour, dit-il, il trouva une Vipere, grosse » comme la jambe, & si foible qu'a peine pouvoit-elle se remuer, au mi-» lieu de plus de soixante petits Serpens de toutes les sortes, qu'elle ve-» noit de mettre bas. Dans une autre occasion, il ouvrit plusieurs Femel-» les, dont les œufs étoient revêtus d'une membrane : mais il fait observer » que ces œufs ne sortent jamais du ventre de la Mere; que les Petits s'y » forment, mangent la coque & même la membrane qui les environne, » & rongent quelquefois la Mere même, jusques proche du nombril; ce » qui n'arrive pas néanmoins à toutes les Meres, car la plûpart vivent après » avoir fait leurs Petits : elles en font même plusieurs fois dans une année.

» Il a remarqué dans ces Viperes, trois sortes de venins, dont la cou-» leur & les qualités ne sont pas les mêmes. Leur venin est contenu dans » de petites vessies, de la grosseur d'un pois, qui environnent les dents. Les » jaunes ont le venin un peu jaunâtre, & plus épais que les autres; & » c'est le moins dangereux : les grises l'ont, comme de l'eau un peu trouble; » & les rousses, clair comme l'eau de roche; c'est le plus subtil. Les unes » & les autres se trouvent, en toute saison, dans toutes les parties de l'Ile : » mais elles paroissent plus souvent dans le cours de Mai & d'Avril; tems » où les Crabes & les Tourlouroux descendent des Montagnes, se nichent » dans toutes sortes de trous, & les en font sortir. Les Rats & les Poules » les attirent autour des Cases. Rencontrent-elles une Poule qui couve? » elles se mettent sur les œufs, se font couver par la Poule, jusqu'à ce que » les Petits soient éclos, les avallent tout entiers, & mordent la Poule, » qui meurt aussi-tôt de sa blessure. Elles ont la ruse de glousser & de con-» trefaire les Poules, pour attirer les Petits, après avoir tué la Mere. Sous » mes yeux, ajoute du Tertre, une Vipere avala neuf Poulets, qui avoient » plus de trois semaines (82).

(82) J'étois à faire abbattre du Bois, lorsque je vis un des Negres qui se retiroit avec précipitation, du pié d'un arbre dont il coupoit les lianes. Il me dit qu'il y avoit un gros Serpent, entre les cuisses de l'arbre. La curiosité me porta à m'en approcher. Comme il me montroit le lieu du bout du doigt, je me trompai, je crus qu'il me montroit une cuisse plus éloignée; ce qui me fit avancer tout le corps sur le lieu où étoit le Serpent, de sorte que mes bras, mon visage & ma poitrine étoient à la discrétion de cet Animal. On peut juger quelle fut ma fraieur, lorsque je m'apperçus du danger; je me retirai bien vîte. On coupa deux perches fourchues, avec lesquelles deux Negres le per-

Labat confirme une partie de ces observations, dans le récit de deux avantures qui lui donnerent une dangereuse occasion de s'instruire (83). Il admire particulierement combien ces Animaux multiplient. La Martinique, dit-il, en feroit bientôt couverte, jusqu'à devenir inhabitable, s'ils ne se détruisoient pas entr'eux. Les Couleuvres, qu'on nomme *Courasses* dans cette Ile, en dévorent un grand nombre; les Fourmis leur font une rude guerre, & leur mangent les yeux. Une partie des Petits est mangée aussi, ou meurt, avant qu'ils soient en état de trouver leur subsistance.

Au commencement des pluies, toutes les especes de Serpens quittent les Montagnes & les Bois, comme les Crabes & les Tourlouroux, pour s'approcher de la Mer. Après s'y être baignés, ils passent entre quelques arbrisseaux épineux; & s'y accrochant par le cou, ils y laissent leur peau entiere. Ensuite, ils vont se cacher entre des racines d'arbres, ou dans quelque trou, jusqu'à ce que leur nouvelle peau soit assez endurcie pour supporter l'air. Ils deviennent alors fort maigres, & si foibles qu'ils ont peine à se tourner. C'est dans la saison de leur chaleur, qu'ils sont le plus redoutables. Ils sifflent, ils s'appellent & se répondent. La chasse n'est pas alors sans danger; j'en ai trouvé, raconte Labat, dans l'acte même de l'accouplement. » Ils étoient cordés ensemble, & paroissoient comme les tourillons d'un gros cable. Ils se soutenoient tout droits, sur les deux tiers de leur longueur, se regardant, la gueule ouverte, comme s'ils avoient voulu se dévorer, avançant la tête l'un vers l'autre, sifflant, bavant, écumant d'une maniere très hideuse. Oh! quels amours.

cerent en même-tems. On lui coupa la tête. Ensuite on tira le corps, qui avoit près de neuf piés de long, & plus de cinq pouces de diametre. C'étoit assurément le plus gros que j'eusse encore vû. Sa tête avoit au moins six pouces de large. Nous reconnûmes que c'étoit une Femelle pleine. En la remuant, nous vîmes sortir de son corps quelques petits Serpens, par les plaies qu'elle avoit reçues des fourches. Je lui fis fendre le ventre d'un coup de coûteau, & j'eus le plaisir de voir comment ses petits Serpens y étoient renfermés. Les œufs étoient attachés les uns aux autres, par une espece de boïau ou de membrane. Ils étoient de la grosseur des œufs d'Oie, mais plus pointus. Leur coque, comme celle des œufs de Tortue ressembloit à du parchemin mouillé. Les Petits étoient dans ces œufs au nombre de treize, quatorze ou quinze, longs d'environ six pouces, & de la grosseur d'un petit tuïau de plume à écrire. Ils étoient de couleurs fort variées. J'en vis, dans un même œuf, de jaunes, de gris & de noirs tachetés; ce qui me fit revenir de l'erreur où j'avois été jusqu'alors, que les couleurs faisoient différentes especes de Serpens. Ces méchans petits Animaux sortoient de leur coque, à mesure qu'on la déchiroit: ils se louvoient en même-tems, c'est-à-dire qu'ils se mettoient en rond, la tête élevée, & mordoient un bâton avec lequel je les tuois. J'en tuai soixante & quatorze, qui étoient contenus dans six œufs. D'autres se sauverent sous les brossailles. *Nouveaux Voiages. Tom. IV. p.* 403.

(83) La seconde avanture fut celle d'un Serpent de six à sept piés de long, que Labat trouva dans son Poulaillier. Un Negre y avoit trouvé le matin une Poule morte, les aîles étendues, & toutes les autres Volailles en étoient sorties d'un air d'épouvante. Lorsque le Soleil eut commencé à luire, on vit le Serpent qui étoit louvé, c'est-à dire plié & roulé, avec la tête haute au milieu de son cercle. Labat la lui mit en pieces, d'un coup de fusil. On lui trouva dans le ventre quatre Poulets entiers. Ces Serpens ne mâchent & ne coupent point ce qu'ils mangent. Après avoir tué un Animal de leur venin, ils le prennent par la tête, & le sucent, jusqu'à ce qu'ils l'aient englouti. Labat juge même qu'ils ne digerent point ce qu'ils ont dans le ventre, mais qu'ils l'y conservent jusqu'à ce qu'il soit entierement corrompu; & qu'ils dorment dans tout l'intervalle. *Ibid. Tom. I. p.* 430.

On ne voit, dans les autres Antilles, que des Couleuvres, sans aucune sorte de venin, utiles même par la guerre qu'elles font aux Rats. Elles sont rares & petites à la Guadeloupe. La Dominique en a de très grosses, qu'on nomme *Têtes-de-chien*, parcequ'elles ont la tête grosse & courte, & qu'elles paroissent toujours disposées à mordre : mais leur morsure n'est pas venimeuse. Quoique leur sifflement cause de l'effroi, elles n'en veulent qu'aux Rats, aux Oiseaux & aux Poules.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Propriétés de la graisse de Serpens des Iles.

La graisse des Viperes, ou Serpens venimeux de la Martinique & de Sainte Lucie, est un spécifique fort vanté pour les rhumatismes, les douleurs froides, la sciatique, les contractions & les foulures de nerfs. Elle se trouve dans leur corps, attachée au-dessous & des deux côtés des vertebres, divisée en deux masses, plus ou moins grosses. On la fait fondre au Soleil, ou sur le feu, pour la verser dans quelque flaccon, où elle se conserve fort longtems. Quoique jaune, lorsqu'elle sort du Serpent, elle devient blanche, aussi-tôt qu'elle est fondue & figée. L'odeur & le goût n'en sont pas mauvais. Pour l'usage, on la fait fondre sur une assiette ; & l'on y mêle de l'Esprit de vin, ou de l'Eau-de-vie la plus forte. On commence par en oindre la partie malade ; ensuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compresse imbibée de ce qui reste. La graisse des Têtes-de-chien passe pour meilleure encore que celle des Viperes. On l'emploie, non-seulement pour les mêmes maux, mais avec un merveilleux succès pour la goutte. Cependant Labat convient que dans les Païs froids, ses effet ne sont pas si certains qu'en Amérique. Du Tertre donne plusieurs antidotes, contre le venin de tous ces Serpens (84) : mais ils ne nuisent, dit-il, que lorsqu'ils sont offensés (85). D'ailleurs, s'ils entrent dans une Maison, on en est averti, soit par les Negres, qui les sentent, soit par les Rats, qu'on entend piper, soit par les petits Oiseaux, qui s'attroupent en criant. Les Chasseurs prennent ordinairement de grandes bottes, qui les défendent fort bien des Serpens, sur lesquels ils peuvent marcher : mais ils n'en sont pas moins exposés aux attaques de ceux qui se louvent sur les branches des arbres, ou sur les rochers, & qui, pour peu qu'ils soient offensés, s'élancent sur tout ce qui les blesse. Un Chasseur, qui se trouve mordu, loin des Habitations, n'échappe gueres à la mort, s'il est seul : quelque ligature qu'il puisse faire au-dessus de la plaie, dans l'espace d'une heure ou deux le venin lui gagne le cœur ; les syncopes le prennent ; il tombe, & jamais ne se releve.

Gingembre, & sa Description.

La chaleur du climat n'empêche point qu'on ne consomme, aux Antilles, une grande quantité de Gingembre. C'est la racine d'une Plante assez touffue, dont les feuilles, longues, étroites, assez douces au toucher, ressemblent à celles des Roseaux, mais sont beaucoup plus petites. La tige ne croît jamais à plus de deux piés de haut ; ses feuilles se coupent des deux côtés, & sont d'abord d'un verd gai ; elles jaunissent en mûrissant, &

(84) Histoire Naturelle des Antilles, pag. 323 & suivantes.

(85) Ils passent même sur un Homme qui dort, sans lui nuire. Lorsqu'ils dorment eux-mêmes, on peut les prendre, les manier, & les traiter assez rudement, sans qu'ils s'éveillent ; & leur sommeil dure quelquefois trois jours & trois nuits. *Ibidem.* p. 322.

se sechent tout-à-fait, lorsque les racines ont toute leur maturité. Ces racines croissent plates, larges & de différentes figures, la plûpart semblable à des pattes d'Oie ; & delà vient qu'on les nomme pattes, plutôt que racines : elles sont noueuses, chargées d'excrescences & de petits boutons, & peu enfoncées, souvent même presque hors de terre & tout-à-fait découvertes. Il s'en trouve de larges comme la main, & de l'épaisseur d'un pouce. Leur peau est mince, couleur de chair lorsqu'elles sont vertes, & grise lorsqu'elles sont seches. Leur substance est blanche & ferme, de la consistence du Navet, assez compacte, & pesante ; elle est traversée par des nervures, qui partent de l'endroit par lequel elle tient à la tige, & qui se répandent dans toute sa largeur & sa longueur, comme les muscles & les veines dans le corps humain. Ces nervures sont remplies d'un suc, plus picquant & plus fort que le reste de la chair, qui est d'autant plus douce qu'elle est éloignée des nervures, ou qu'elle a moins de maturité.

Sa Culture. Le Gingembre demande une bonne terre, mais un peu légere. On le plante vers la fin de la saison des pluies, c'est-à-dire en Octobre & Novembre. Après avoir labouré la terre à la houe, on met, de pié en pié, un petit morceau de Plante, conservée de la derniere récolte, surtout de celles qui sont les plus chevelues ; on le couvre de trois à quatre doigts de terre : il pousse en sept ou huit jours, à-peu-près comme les Ciboules, & se fortifie par degrés. Ses feuilles s'étendent, jusqu'à couvrir leur terre, qu'on doit tenir extrêmement nette. Il jette ses pattes, ou racines, plus ou moins grandes, suivant la bonté du terrein, que cette Plante dégraisse & mange beaucoup. Sa maturité se connoît à ses feuilles, qui jaunissent, se fanent & se sechent à la fin : alors, on arrache la Plante avec ses pattes, dont on sépare la tige ; on les étend sur des claies, exposées à l'air & au vent, jamais au Soleil, ni au feu (86), parceque leur substance est si délicate, que bientôt elle deviendroit trop seche. Le Gingembre, préparé avec ce soin, se conserve fort longtems : mais comme le tems ne laisse pas de diminuer sa bonté, on doit préférer le plus récent ; ce qu'il est facile de connoître à son poids. Lorsqu'il est bien sec, il ne se corrompt point aisément dans l'eau même, soit douce ou salée : mais pour peu qu'il lui reste d'humidité, il s'altere tout-d'un-coup ; & Labat observe qu'on doit se se défier, là-dessus, de l'ignorance des Marchands ou de l'infidélité des Commis.

Son Commerce. Le fret de cette Marchandise n'est pas cher, parcequ'elle se met en grenier, c'est-à-dire, en langage de transport, qu'on en remplit les soutes, & les vuides des Barils : surquoi, remarque le même Voïageur, les Propriétaires trouvent toujours d'autant mieux leur compte, qu'étant vendue au poids, l'humidité qu'elle contracte pendant le Voïage l'augmente beaucoup ; comme il arrive au Girofle des Hollandois, qui ont même la mauvaise foi de l'arroser d'eau de Mer.

Quoique la culture du Gingembre soit facile, & le fret si peu considérable, on l'a vû valoir jusqu'à douze & quatorze livres le cent ; ce qu'on

(86) Labat reproche à l'Emery, dans son Traité des Alimens, & à Pomet, dans son Histoire générale des Drogues, de s'être trompés, lorsqu'ils disent qu'on les fait sécher au Four.

ne peut attribuer qu'à l'excessive consommation qui s'en fait, dans un Païs où l'on est persuadé que l'usage en est nécessaire pour résister à l'extrême humidité du climat. D'ailleurs, les Epiciers de l'Europe mêlent du Gingembre avec le Poivre, en les pilant & les passant ensemble au Tamis. Ils vendent ce composé assez cher, sous le nom d'épice douce; quoiqu'il soit certain que le Gingembre, qui est ordinairement à très bon marché, en fasse au moins les trois quarts.

Ses usages.

Il se mange cru, lorsqu'il est verd; mais le Gingembre confit est beaucoup meilleur. Labat donne la maniere de le confire. On le cueille, dit-il, longtems avant qu'il soit mûr, & lorsqu'il est encore si tendre que ses fibres ne se distinguent presque point du reste de la chair, ni par leur dureté, ni par leur couleur: on le gratte soigneusement, pour enlever toute la peau; on le coupe en tranches, sans toucher aux grosses nervures; on le fait tremper trois ou quatre jours dans de l'eau de Mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. Ensuite on le fait bouillir à grande eau, pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraiche; & delà, bien égoutté, dans un sirop foible, mais chaud & clarifié, où on le laisse vingt quatre heures. Trois jours de suite, on le fait passer par d'autres sirops, plus forts que le premier; & tous ces sirops sont jettés comme inutiles, parcequ'ils contractent l'âcreté du fruit. Enfin on le met dans un sirop de consistence bien clarifié, pour l'y laisser, si l'on veut le conserver liquide, & d'où on le tire lorsqu'on veut le garder sec. Il perd ainsi ce qu'il a de trop mordicant dans le goût, sans aucune diminution de chaleur & de ses autres vertus.

Ses propriétés.

Nous avons cru devoir ce détail à l'utilité publique, sur l'éloge extraordinaire qu'on fait de ses propriétés. Le Gingembre, mangé le matin, acheve la digestion des alimens qu'on a pris le soir. Il consume les flegmes de l'estomac; il nettoie les conduits; il excite l'appétit; il provoque l'urine, il rend l'haleine douce. Mangé après le repas, il aide à la digestion & chasse les vents. Mais, comme il est extrêmement chaud, l'usage en doit être moderé. On connoît qu'il ne manque rien à sa perfection, lorsqu'il est de couleur d'ambre, presque transparent, tendre sous la dent, sans être mol, & que son sirop est clair. Celui que les Confituriers font pour le vendre, ou le Peuple pour son usage particulier, est brun; le sirop en est noirâtre, & le fruit si mordicant, que si l'on n'y est accoutumé comme aux Iles, où le Piment même se mange comme une Pomme, il est presqu'impossible de le tenir sur la langue. Les Marins ne manquent jamais de s'en fournir, surtout pour les Voïages de long cours, parcequ'ils y sont plus exposés aux maux qui viennent des eaux corrompues & des mauvais alimens; cause ordinaire du scorbut, contre lequel on vante beaucoup la vertu du Gingembre.

Copaü des Iles.

L'arbre, qui donne le Baume de Copaü, n'est pas fort commun aux Antilles; mais l'espece d'huile ou de Baume, qu'on en tire, a des propriétés si merveilleuses, que suivant le témoignage de Labat (87), c'est une vé-

(87) *Ubi sup.* Tom. I, chap. 20. Après un long détail de ses vertus, il ajoute que s'il ne s'étend pas plus, c'est pour ne pas chagriner les Médecins, qui n'aiment pas les remedes simples, spécifiques & prompts.

ritable Panacée, à laquelle il n'y a point de maux qui résistent. Les Iles Françoises ont en plus grande abondance un Arbrisseau, qui ne lui cede gueres en vertus, & qui se nomme *Bois laiteux*. Sa feuille ressemble à celle du Laurier, quoiqu'un peu plus grande, plus épaisse, plus molle, & plus charnue. Lorsqu'on la rompt, ou qu'on la déchire, ses fibres jettent une liqueur visqueuse, épaisse, & de la blancheur du lait. L'arbrisseau ne devient jamais fort gros. On s'en sert pour border les champs, parcequ'il croît fort vîte, & qu'étant fort souple, du moins pendant sa jeunesse, on l'entrelasse & le conduit aisément; mais il devient cassant avec plus d'âge, & seche aussi-tôt qu'il est coupé. Ses fleurs ressemblent à celles du Jasmin, & croissent par bouquets, dont chacun en contient cinq ou six : elles sont blanches, & renferment dans leur centre un petit bouton ovale, qui contient deux petites graines noires, semence ordinaire de l'arbre : mais il croît aussi facilement de bouture. Son bois est fort blanc, avec un peu de moelle au cœur, comme le Sureau. Son écorce est d'un verd pâle en dehors, & blanche en dedans. Les queues, qui attachent les feuilles aux branches, ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les nœuds, les feuilles, les branches, l'écorce & le tronc, rompus, ou légerement froissés, rendent un véritable lait, qu'on met sur les blessures, sans le faire chauffer au feu, & qui produit autant d'effet que le Copaü (88).

Bois laiteux.

Tendre à caillou

L'arbre, qu'on nomme aux Iles Françoises *Tendre à caillou*, ne s'y trouve que dans des lieux secs & pierreux. Il tire son nom de l'extrême dureté de son bois. Sa feuille est médiocre, ovale, dentelée, seche, & comme brûlée du Soleil. Aussi ces arbres paroissent-ils rougeâtres à quelque distance, & comme grillés. Jamais ils n'ont plus de douze à quatorze pouces de diametre; mais il s'en trouve, de vingt-cinq à trente piés de hauteur. Ils ont peu de branches & de feuilles. Leur écorce est blanchâtre, avec quantité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre lignes d'épaisseur : elle est un peu adhérente, se leve d'elle-même, se seche & se roule, dès que l'arbre est abbatu. L'Aubier, c'est-à-dire la substance qui est entre l'écorce & le cœur de l'arbre, est médiocrement dur, presque blanc, du quart de diametre du cœur, & n'est propre à rien : mais le cœur est d'une bonté admirable, dans l'eau comme en terre (89), d'une dureté qui n'est comparable

(88) Dans la fievre, avallé dans du Vin au poids d'un écu d'or, il excite une sueur abondante, qui emporte presque toujours la maladie. Le poids de deux écus d'or, pris dans deux jaunes d'œufs, à deux fois, l'une à trois heures de l'autre, guérit les dyssenteries & les flux de sang, par le vomissement & les selles. La racine de l'arbrisseau, mise en poudre, guérit les plus violentes coliques. Il n'en faut qu'une pincée, infusée pendant trois ou quatre minutes dans un verre de bon Vin, qu'on passe ensuite dans un linge. Enfin toutes les expériences prouvent que du Tertre s'est trompé, lorsqu'il a cru ce bois & son lait, caustiques & dangereux.

(89) Labat fait ici une remarque, qui peut être utile dans tous les Païs du monde : » j'ai » observé, dit-il, sur tous les bois qu'on » met en terre, que pour peu qu'ils soient » bons, ce n'est point la partie qui est en » terre, qui se pourrit, ni celle qui est de» hors; mais seulement ce qui est au raz de » terre. Pour éviter cet inconvénient, il » faut brûler la partie qui doit être en ter» re, & quelques pouces au-dessus; c'est» à-dire, la secher au feu, ou dans les cen» dres rouges, sans la réduire en charbon,

en effet qu'à celle du caillou. Ses fibres sont longues, droites, & si pressées les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent être séparées. Il est rouge, lorsqu'on le coupe ; mais il perd cette couleur à l'air, & devient presque gris.

Simarouba.

Le bois amer, nommé *Simarouba* (90) dans l'Ile de Cayenne, est commun à la Martinique. Il s'y en trouve de deux piés de diametre. Son écorce est brune, hachée, fort épaisse ; sa feuille, longue, pointue, & d'un verd pâle. Le bois est d'un jaune clair, qui se décharge en sechant, jusqu'à rester presque blanc ; il est filandreux, & si léger, que lorsqu'on le scie il faut observer de se tenir au-dessus du vent ; sans quoi il jette une poussiere, qui entrant dans le neż & dans la bouche, y produit le même effet que de la Rhubarbe mâchée, ou prise en poudre. Ce bois sert à faire des lattes ou des planches minces, pour clouer l'ardoise. Jamais il n'est attaqué d'aucun Insecte. Une autre de ses qualités est de communiquer son amertume à tout ce qu'on fait cuire à son feu. Sa racine, & la peau de sa racine, sont les meilleures parties de l'arbre (91).

Raquette & son fruit.

On trouve dans toutes les Antilles la Plante épineuse, que les Anglois nomment *Poirier picquant*, & que les François ont nommée Raquette, dont on a donné la Description dans l'Histoire Naturelle de la Nouvelle Espagne. Labat ne doute point qu'un petit Insecte, qui se nourrit de son fruit, ne soit la vraie Cochenille. Ce fruit, que les François appellent Pomme de Raquette, a beaucoup plus de ressemblance avec la Figue. Tout ce que Labat rapporte de ses qualités, & des Insectes qui s'en nourrissent après être nés sur d'autres Plantes, s'accorde avec les observations qu'on a données sur la Cochenille du Mexique. Aussi ne fait-il pas difficulté d'assurer que la culture des Raquettes, aux Antilles, pourroit devenir le fond d'un très riche Commerce ; d'autant plus, dit-il, qu'on y pourroit emploïer quantité de terres, qui demeurent inutiles, parcequ'elles sont trop maigres & trop usées pour les Cannes, le Tabac, l'Indigo, le Roucou, le Manioc, & d'autres productions. Il porte le zele, jusqu'à donner des regles pour cette culture ; & dans l'utilité qui en reviendroit aux Colonies, il fait entrer leur défense, qui seroit plus sûre derriere un champ planté de Raquettes, & rendu impénétrable par leurs épines, que dans le meilleur retranchement. On se sert des pommes de Raquette pour faire des pâtes fort saines, & des gelées, ou des Marmelades, très rafraîchissantes.

» afin que la séve, ou l'humidité, soit entierement dessechée : & que les pores se refermant, les parties se rapprochent les unes des autres. Le bois en devient assez compact, pour résister à l'humidité. *Ibid.* chap. 21.

(90) Il doit sa réputation au fameux Frere du Soleil. Apotiquaire du Collége des Jésuites à Paris, qui a fait des cures étonnantes avec ce bois, pour les cours de ventre invétérés & les dyssenteries les plus violentes.

(91) On nous en apprend l'usage. Il faut en prendre deux gros, les couper en esquilles, & les faire bouillir dans trois demi septiers d'eau, qu'on fait réduire en une chopine. On partage cette quantité en trois verres, dont on fait prendre le premier à jeun, le second après avoir dîné, & le troisieme deux heures avant souper. Observez de ne pas manger des choses crues, ou indigestes, & de ne pas boire du Vin blanc. Les dyssenteries n'ont jamais tenu contre six gros, pris en trois jours.

HISTOIRE NATURELLE DES ANTILLES.

Observation sur cet Article.

CEUX qui cherchent l'exactitude jusqu'à souhaiter qu'il ne manque rien à chaque article, c'est-à-dire, qu'il embrasse tout ce qui paroît compris dans son titre, jugeront peut-être qu'on ne s'est pas assez étendu sur les arbres, les arbrisseaux, & les autres Plantes des Antilles. Mais ce seroit oublier le soin qu'on a pris de les avertir, que la plûpart des Végétaux de l'Amérique sont communs, aux Iles, & aux parties du Continent qui leur répondent, dans les mêmes latitudes. Ainsi l'on répete que tout ce qui paroît manquer ici, se trouve répandu dans les autres articles d'Histoire Naturelle, & quelquefois même dans les Descriptions : c'est ce qui doit faire sentir l'importance des Tables alphabétiques, Partie annoncée, & conclusion indispensable de cet Ouvrage.

FIN.

De l'Imprimerie de DIDOT.